

JEAN HAUDRY

L'EMPLOI DES CAS EN VÉDIQUE

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES CAS EN INDO-EUROPÉEN

THESE PRESENTÉE DEVANT L'UNIVERSITÉ DE PARIS III

— LE 19 JUIN 1975 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITÉ DE LILLE III

- 1978 -

COMPOSITION DU JURY

Mme. CAILLAT, *Président, Professeur à l'Université de Paris III,*
M. MINARD, *Rapporteur, Professeur à l'Université de Paris III,*
Mme. BADER, *Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,*
M. FILLIOZAT, *Professeur au Collège de France,*
M. LAZARD, *Professeur à l'Université de Paris III,*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

JEAN HAUDRY

L'EMPLOI DES CAS EN VEDIQUE

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES CAS EN INDO-EUROPÉEN

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS III
— LE 19 JUIN 1975 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1978 -



A mon maître

A. MINARD

AVANT - PROPOS

Le présent travail est une étude linguistique de la syntaxe casuelle védique, dont on a tenté de dégager les structures principales et de reconstruire les origines. Le point de vue synchronique et le point de vue diachronique y sont étroitement liés; on espère avoir su éviter de les confondre.

Une étude d'ensemble ne peut être exhaustive sur chacun des points étudiés. Pourtant, la tentative était nécessaire, fût-elle prématurée: on ne saurait se contenter d'une suite de monographies sur chacun des cas pour donner une description du système casuel. Ainsi pour la question du complément d'objet, s'il est utile, comme l'a fait Gaedicke (1) d'établir la liste des accusatifs d'objet attestés dans le Véda, il n'est pas sans intérêt non plus de reprendre à la base la théorie du complément d'objet en prenant en considération d'autres cas, notamment l'instrumental.

Pour une étude linguistique, la démonstration doit s'appuyer sur une interprétation objective et assurée des données philologiques. Dans le domaine de l'exégèse védique, où le désaccord des interprètes est fréquent, où leur accord n'est pas synonyme de certitude, il n'est pas toujours possible de disposer d'une interprétation assurée. Au moins doit-elle être objective, c'est-à-dire indépendante de la démonstration. C'est pourquoi on a fait usage le plus souvent des traductions de Ludwig, de Geldner et de Renou, en s'abstenant le plus possible des interprétations personnelles, et surtout en évitant d'étayer la théorie sur les interprétations qu'elle suggère. Certaines traductions nouvelles ne sont proposées que pour mettre en évidence une structure syntaxique en vigueur ou même disparue; ces traductions ne se substituent nullement aux traductions préexistantes, dont elles ne diffèrent généralement que par des nuances.

Toutefois, il est normal qu'une étude syntaxique d'ensemble, mettant en œuvre une masse considérable de matériaux, apporte sa contribution à l'exégèse, ne serait-ce qu'en orientant le choix entre les diverses traductions proposées. L'exégèse védique est trop incertaine pour que le linguiste puisse se contenter d'en attendre les oracles, d'autant que les traductions reposent parfois sur des conceptions linguistiques implicites (2), et même sur des étymologies, parfois fausses et depuis longtemps abandonnées (3). Une description d'ensemble éclaire parfois un fait resté obscur tant qu'on le considérait isolément. Le linguiste ne sort pas de son rôle lorsqu'il vient en aide au philologue, et qu'il peut dire avec Renou (4): «C'est ici qu'on voit une situation linguistique clarifiée commander l'interprétation philologique, par elle-même indécise».

(1) - Acc. p.52 et suiv.

(2) - La méconnaissance du comportement syntaxique de la racine *par-* / *prā-* conduit à une traduction aussi surprenante que «emplir l'eau» (3.3.3.1).

(3) - Ainsi, la traduction de *ūh-* par «considérer», 3.4.2.7.

(4) - BSL 55 (1960) p.13.

INTRODUCTION

0.1 SYNCHRONIE

0.1.1 Les cas dans les langues i.-e. anciennes

Les cas sont des signes linguistiques dont le signifiant, dans les langues i.-e. anciennes, est exprimé par la flexion nominale conjointement à celui de deux autres catégories, le nombre et, dans l'adjectif, le genre. Une seconde complication réside dans l'existence de différents types formels de flexion. Les huit cas du védique, les six cas du latin, avec lesquels nous opérons aujourd'hui comme s'il s'agissait de données, sont en fait l'acquis d'une analyse linguistique déjà réalisée par les grammairiens anciens, qui ont su dégager les unités linguistiques de la complexité de leur expression, en identifiant les allomorphes (*rosae* = *domini*), en analysant les amalgames (*rosarum* = *rosae* + pluriel), sans se laisser égarer par les syncrétismes formels (*rosae* génitif ≠ *rosae* datif).

Il subsiste çà et là quelques problèmes sur l'effectif des cas: les formes *Romae*, *Lugduni* obligent-elles à poser un septième cas en latin, ou s'agit-il simplement d'adverbes? Ou sur l'identification de certaines formes: véd. *ūtī* est-il un instrumental ou un datif? Mais dans l'ensemble, les problèmes essentiels se posent pour le signifié.

Le signifié des cas est le principe, unique ou multiple, de leurs valeurs et de leurs emplois. En synchronie, le problème consiste à l'abstraire de cette masse en apparence hétérogène. On ne peut y renoncer devant la complexité des données et se contenter d'une énumération d'emplois: en l'absence d'un principe de classement, tout emploi peut être considéré comme irréductible. L'énumération inorganique ne peut que tendre à l'infini (1). Il faut donc trouver des critères permettant de délimiter objectivement des emplois avant d'en dégager la hiérarchie et l'organisation.

0.1.2 Les fonctions

Les fonctions sont les positions syntaxiques remarquables dans une langue donnée. Pour les langues i.-e. anciennes, ce sont: le sujet (1.1.1.4), le prédicat (1.1.1.5), l'attribut (1.1.1.6), la copule (1.1.1.7), les compléments (1.1.1.8), parmi lesquels on distingue compléments de nom, compléments de phrase ou circonstanciels, compléments d'objet premier et second. Enfin, corrélatrice de la notion d'objet, celle de noyau prédicatif. Toutes ces fonctions concernent les cas, directement ou, pour deux d'entre elles (copule et noyau prédicatif), indirectement.

0.1.1(1) C'est le fait de toute définition «par extension» lorsqu'il s'agit de séries illimitées.

Les fonctions ne valent que pour une langue donnée, parfois pour un ensemble de langues génétiquement parentes ou non. Mais elles ne sont ni universelles ni, dans une langue donnée, éternelles: on sait que les notions de sujet et d'objet sont inutilisables dans nombre de langues, où ce qui dans nos langues serait l'un des deux est exprimé selon les contextes par des signes (des cas ou des prépositions) différents. Et là où ces notions sont applicables, on s'aperçoit parfois qu'elles sont récentes: ainsi, on considère traditionnellement l'accusatif, expression normale de l'objet premier dans les langues i.-e., comme un ancien directif; s'il en est ainsi, il est possible que la fonction d'objet premier soit une fonction récente et qu'elle n'ait pas de réalité dans un état antérieur.

La notion de fonction est dans une large mesure statistique. Entre un complément circonstanciel et un objet second, la différence n'est que celle de la fréquence; on opérera avec un «objet» là où un même signe exprime une liaison étroite entre un nom et un verbe: ainsi, pour l'accusatif des langues i.-e. Lorsque les exceptions sont peu nombreuses (lat. *nocere alicui* «léser qqn», *uti aliqua re* «se servir de qqch», *meminisse alicujus* «se souvenir de qqn»), on considère que les cas utilisés sont de simples variantes (1) de l'accusatif. Mais si ces quatre cas se partageaient à peu près également la position, il serait vain de distinguer l'objet du complément circonstanciel.

Les fonctions ne sont donc pas des réalités totalement indépendantes de leur expression casuelle. C'est pourquoi, dans la grammaire des langues flexionnelles, on opère le plus souvent à partir des cas eux-mêmes, qui ont l'avantage d'être des données immédiates de l'analyse morphologique. Mais cette pratique a de sérieux inconvénients (2).

0.1.3 Cas et fonctions

La présente étude est fondée sur les fonctions et non pas directement sur les cas eux-mêmes. La raison en est que la valeur d'un cas ne peut se définir qu'à l'intérieur d'une fonction. Par exemple, en latin, les emplois adnominaux du génitif (*domus patris*) n'ont aucun rapport sémantique avec les emplois adverbiaux (*meminisse alicujus*): le premier exprime l'appartenance (au moins dans l'exemple cité), le second la relation d'objet direct. Il ne paraît pas possible de tirer l'un de l'autre ou les deux d'un troisième en synchronie. On reconnaîtra volontiers le caractère ingénieux de la réduction opérée par R. Jakobson sur les emplois du génitif en russe moderne, qu'il ramène à l'expression de la «limitation», notion commune au génitif adnominal, au génitif de l'objet ou du sujet de verbe négatif, au génitif de but et au génitif d'origine. Mais cette pratique ne peut avoir valeur exemplaire: elle postule des principes de rationalité, d'unicité, de non-contradiction dont rien ne garantit l'existence dans les structures des langues naturelles (1). Une définition des cas dans l'absolu est d'ordinaire inadéquate, parce que des emplois relevant de fonctions différentes sont souvent incommensurables en syn-

0.1.2(1) Les notions de variante combinatoire (et, le cas échéant, de variante facultative) sont utilisables pour la description des systèmes casuels, cf. Perrot *R. Ph.* 40, (1966) p.223. Elles ont été appliquées à l'étude des cas par Jakobson *Beitrag* p.252.

0.1.2(2) V. *infra*, 0.1.4. C'est «la syntaxe étroitement tributaire de la morphologie» que dénonce J. Perrot, *R. Ph.* 40 (1966) p.217 et, à sa suite, W. Dressler *R. Ph.* 44 (1970) p.25.

0.1.3(1) Il est bon de rapprocher ici deux principes élémentaires, tels que les formule Lyons p.225:

1 - «Le même cas peut réaliser plus d'une fonction syntaxique».

2 - «Une fonction syntaxique particulière peut être réalisée par toute une série de moyens».

chronie. Les présentations structuralistes des cas, qu'il s'agisse de celle de Jakobson *Beitrag*, de celle de Hjelmslev *la catégorie des cas* (que son auteur a renoncé à appliquer aux langues i.-e.), ou de celle de Kuryłowicz *IC*, sont sujettes à cette critique (2). Il semble que deux illusions soient à l'origine de ces conceptions:

- 1 - L'illusion lexicologique: le cas est un signe; il doit avoir un seul signifié, présent dans tous ses emplois (3). Sinon il s'agirait d'homonymes.
- 2 - L'illusion phonologique: le signe casuel est analogue à un phonème, ses valeurs particulières aux variantes combinatoires de ce phonème (4).

En fait, le signifié casuel est une réalité radicalement différente du «contenu» d'un phonème, et même, surtout quand il s'agit d'un «cas grammatical», du sens d'un lexème.

0.1.4 Le «sens fondamental des cas

0.1.4.0 La notion du «sens fondamental» des cas est une illusion qui repose sur deux postulats implicites: la correspondance univoque entre le signifiant et le signifié, et la simplicité du signifié; or, tout dément ces postulats, qu'il s'agisse de catégories nominales ou verbales. Jamais l'unité de sens ne répond à l'unité de forme, et il est impossible de poser un *concept* recouvrant les diverses valeurs attestées pour chacune de ces catégories: quel concept exprimera le «sens fondamental» de la voix médio-passive i.-e., du *perfectum* latin ou du conditionnel français? Il faut donc renoncer à poser pour chaque cas un «sens fondamental» dont les diverses valeurs ne seraient que les variantes contextuelles. En fait, c'est par impuissance à structurer les significations qu'on cherche à les réduire.

0.1.4.1 Le procédé de réduction le plus souvent utilisé fait intervenir, au moins implicitement, la diachronie. Ainsi, le «sens fondamental» ou «plein» de franç. *de* sera défini comme «de haut en bas», c'est-à-dire celui de lat. *dē*. De fait, tout emploi de franç. *de* se rattache, d'une manière ou d'une autre, à un emploi de lat. *dē*. Mais ce peut être par une voie détournée, qui n'a rien de commun avec l'extension ou la restriction du domaine d'un concept. A vrai dire, c'est un jeu gratuit de chercher à rattacher les divers emplois, grammaticaux ou lexicaux, de franç. *de* à une signification unique «de haut en bas»: dans cette conception, un tout petit nombre d'emplois seront considérés comme directement justifiés (*descendre*, *tomber de*), l'immense majorité comme dérivés. Toutefois, l'entreprise est vaine plus qu'illogique en son principe, et, avec de l'ingéniosité, elle n'est pas irréalisable, pour autant qu'on ne sépare pas trop rigoureusement les plans syn-

0.1.3(2) «La théorie de la nature unifonctionnelle des signes linguistiques, qui est proclamée de-ci de-là, avec insistance, mais sans aucune preuve, comme si elle faisait partie des axiomes de la linguistique, est totalement dénuée de fondement» Koschmieder *Beiträge* p.202, qui (n.2) renvoie à une affirmation similaire de Porzig.

0.1.3(3) L'imprudence de cette conception apparaît clairement quand on sait qu'elle ne vaut même pas pour les lexèmes, dont on n'a pas encore réussi à structurer le signifié de façon satisfaisante, en dehors de quelques secteurs privilégiés du lexique.

0.1.3(4) La notion de *variante* (combinatoire ou facultative) n'est pas à proscrire, cf. 0.1.2 n.1. Mais si, entendue au sens large, elle convient au rapport entre deux cas remplissant la même fonction (*laedere aliquem: nocere alicui; meminisse aliquid ou alicujus rei*), on ne saurait l'utiliser systématiquement pour décrire les divers emplois d'un même cas. Certains n'ont en commun que leur signifiant, c.à d. la désinence casuelle (voir en particulier la remarque judicieuse d'E.A. Hahn, citée 3.1.1.8., sur la présentation des emplois de l'accusatif comme des variantes combinatoires). Plus généralement, on doit éviter d'assimiler les morphèmes - unités à deux faces, signifiante et signifiée - aux phonèmes, qui appartiennent exclusivement au plan du signifiant: l'«isomorphisme» entre les deux plans est le plus souvent illusoire.

chronique et diachronique.

0.1.4.2 En revanche, la tentative de réduction *en synchronie* des emplois du génitif latin effectuée par E. Benveniste (1) à partir de l'étude de de Groot (2) aboutit à cette conclusion surprenante que *tous* les emplois du génitif, quel que soit leur contenu sémantique propre (appartenance à un individu ou à un ensemble; possession; identification; «auteur de», «œuvre de», «parent de», etc...) dérivent uniformément du génitif régi par les noms verbaux d'action (*metus hostium*) (3). Que divers sens *pleins* puissent dériver d'un sens *vide*, en synchronie, est inconcevable: on peut fort bien admettre que, par influence du contexte, tel sens plein s'efface au profit du simple lien grammatical: c'est le phénomène banal de rection (*veiller sur* en face de *marcher sur*). Mais qu'un lien purement grammatical se charge d'un contenu positif est tout à fait impossible: on ne voit jamais par exemple un lien «objet» se changer en lien causal, temporel ou consécutif par influence du contexte. Le contexte ne peut que modifier ou faire disparaître un sens; il ne peut en donner à ce qui n'en possède pas. Malgré l'appui qui lui a été donné par Kuryłowicz /C p.186 et suiv. et par divers auteurs de l'école générativiste (4), cette démarche est illogique en son principe même.

0.1.5 Le nominatif, terme non-marqué du système casuel?

La définition du nominatif comme «terme non-marqué» du système casuel est la seule qui permette de recouvrir tous ses emplois à la fois phrase, sujet, prédicat, asyntaxique. Elle remonte à Pāṇini 2.3.46: «les désinences du premier cas valent seulement pour exprimer le sens du thème nominal, le genre, la mesure, le nombre» (Renou, *La grammaire de Pāṇini* 1 p.78). La fonction du nominatif est de «nommer» («Nennfunktion», R. Jakobson *Beitrag*, p.250). S'il se distingue du thème nu en ce qui concerne les autres catégories (genre et nombre), il s'identifie à lui en ce qui concerne la catégorie du cas. L'évolution phonétique, en vertu du principe d'économie, finit souvent par sanctionner cet état de chose en identifiant formellement le nominatif au thème, comme l'a montré A. Martinet, *LF* p.178 et suiv. C'est là un aboutissement. Les désinences du nominatif ont certainement porté une signification plus précise dans le passé.

Mais peut-on, même dans la description, accepter cette définition du nominatif comme «cas de la nomination», «terme non-marqué du système casuel»? Certainement pas. A moins d'opérer avec des cas universels, en dehors de tout système existant, cette définition est inadéquate. Adoptée par R. Jakobson pour le russe moderne, elle convient tout autant au védique, ou à toute autre langue i.-e. ancienne ou moderne. Or, le domaine du nominatif n'est pas partout identique. Le slave et le balte utilisent aussi l'instrumental pour le prédicat nominal; la «nomination» ne se réalise pas par le seul nominatif en védique et en sanskrit,

0.1.4.2(1)-Pour l'analyse des fonctions casuelles: le génitif latin, *Lingua* 11 (1962) pp.10-18.
0.1.4.2(2)-Classification of the Uses of a Case illustrated on the Genitive in Latin, *Lingua* 6 (1956) pp.8-65.

0.1.4.2(3)-C. Watkins, *To honour R. Jakobson* p.2197-8 fait une critique fort judicieuse de cette conception, en soulignant le caractère secondaire et récent du génitif objectif (cf. *dātā vāsūni* en face de *dātā vāsūnām*) et montre que les emplois subjectif et objectif se ramènent à la valeur d'appartenance. On notera que Kuryłowicz réserve toutefois la question de l'origine, pour laquelle il maintient «une fonction locale (ablative)».

0.1.4.2(4)-Ruwet *Introduction* pp.231-232; Fillmore *The Case for Case* pp.7 et 8 (et n.8) (qui l'interprète à tort comme diachronique).

mais toujours avec l'adjonction de *îti*; l'emploi «phrase» est connu de certaines langues (Jakobson en cite quelques exemples russes p.250), inconnu d'autres le védique paraît l'ignorer. L'emploi en fonction de vocatif est possible ici, impossible là. Certaines langues confondent même nominatif et vocatif. D'autres, comme les langues anatoliennes, opposent au cas sujet un «nominatif» proprement dit servant «à désigner une personne hors de toute construction syntaxique» (E. Laroche *Athenaeum* 47 (1969) p.173) et formellement identique au vocatif.

En un mot, la définition s'applique trop facilement à des systèmes différents pour avoir valeur de description; mieux vaut énumérer des emplois attestés à partir des fonctions syntaxiques, en tracer les limites, que de proposer une formule qui s'applique aussi bien à des emplois inconnus de la langue qu'à ceux qui y sont attestés. Quant à la hiérarchie des emplois, s'il est certain que celui de «sujet agissant» domine les autres types de sujet (c'est la «signification principale», «Hauptbedeutung», selon Jakobson *Beitrag*, p.253), rien ne permet de situer l'un par rapport à l'autre les emplois de sujet, d'attribut, et les emplois asyntaxiques: ici comme ailleurs, les valeurs ne peuvent s'étudier qu'à l'intérieur des fonctions.

En fait, les définitions des cas n'ont de raison d'être que dans une conception unitaire et réductrice de leur description, opérant avec un «sens fondamental» qui doit se retrouver, plus ou moins dilué, dans chacun des emplois.

On ne cherchera donc pas à ramener à l'unité le contenu des cas. En synchronie comme en diachronie, l'essentiel n'est pas de réduire la diversité, mais de dégager les structures, dans leur complexité, avec leurs contradictions. Certes, l'image sera plus simple et plus «logique» (moins contradictoire) dans les états reconstruits; mais c'est là une illusion de la reconstruction, illusion inévitable, dont on se gardera d'user pour définir un «sens fondamental» ou «originel». Il ne faut pas confondre structure et simplicité.

0.1.6 La structure du signifié casuel en synchronie

Avant de rechercher la structure du signifié casuel, il convient de déterminer pour chaque type d'emplois ce qui est réellement le contenu casuel.

On éliminera tout d'abord les emplois dépendants impliqués par une préposition ou une postposition; l'ablatif avec *ab* en latin ne constitue pas un emploi indépendant. *Ab* et l'ablatif ne constituent qu'une seule unité (un morphème discontinu) (1).

Ensuite, on mettra à part les emplois prépositionnels dans lesquels deux ou plusieurs cas s'opposent: ainsi l'ablatif et l'accusatif avec lat. *in*. Le contenu respectif des cas y apparaît clairement; mais les cas ne constituent qu'un morphème subordonné au morphème principal qu'est la préposition.

Parmi les emplois indépendants (non prépositionnels), on distingue des emplois libres et des emplois régis, des emplois réguliers et des emplois conditionnés (2).

J'appelle conditionnés les emplois limités à un ensemble de lexèmes, ou soumis à certaines conditions contextuelles autres que la recton. Ainsi le «locatif» latin (*Romae*, *Lugduni*). Sa distribution est si déficiente qu'il convient d'en faire une variante combinatoire de la préposition *in* avec l'ablatif (*in Gallia*, *in Italia*, mais

0.1.6(1) Kuryłowicz *Le problème du classement des cas*, BSPL 9 (1949) p.24 (analyse de *extra urbem* en deux morphèmes, *urb-* et *extra...-em*).

0.1.6(2) La dichotomie usuelle *libre*: *régis* ou *inconditionné*: *conditionné* ne suffit pas: certains emplois étroitement conditionnés dans le paradigme (le locatif en latin) sont, du point de vue syntagmatique, des emplois libres.

* *in Roma + Romae*).

Le génitif possessif (*puer egregiae indolis*) est également conditionné, il n'est possible que pour certains substantifs (*indoles*, mais non *domus*) et seulement quand ils sont accompagnés de certains adjectifs (adjectifs «quantitatifs» ou «apprécatifs»). En revanche, le génitif d'appartenance est inconditionné, ou régulier: il est possible sur n'importe quel thème, et sans autre condition.

Les emplois libres sont ceux qui peuvent se présenter en tout contexte: ainsi un locatif inessif ou complément de temps, un instrumental de moyen, un syntagme exprimant les circonstances concomitantes, etc... Les emplois conditionnés peuvent être (et sont souvent) libres; ainsi les quasi-adverbes, comme les locatifs latins évoqués *supra*. Sont régis les emplois casuels impliqués par un élément du contexte dont ils dépendent. Cette implication est *potentielle*; ainsi, un verbe *libérer* implique un objet libéré et un objet dont on libère le précédent. Les deux compléments sont donc *régis* bien que ni l'un ni l'autre ne soient effectivement indispensables (3). De même, *père* implique «fils» ou «fille»; le terme désignant l'un ou l'autre sera donc *régi*.

Ces distinctions sont essentielles pour la détermination du contenu sémantique des cas.

Il est évident qu'on s'abstiendra, en synchronie, de raisonner sur le contenu d'un emploi casuel impliqués par une préposition; que le contenu d'un emploi tel que l'accusatif avec *in* ne vaut que par rapport à celui de *in*, avec lequel il constitue une construction sémantique.

Les emplois conditionnés, lorsqu'ils ne sont pas aussi étroitement limités que le locatif latin, constituent des unités sémantiques, dont on ne cherchera pas à réduire le nombre, s'il n'apparaît pas clairement que leur sens se déduit d'un autre par modification contextuelle.

Les emplois régis posent un problème de délimitation parfois délicat: dans un lien adnominal tel que «*père de*», le contenu «paternité» appartient exclusivement au régissant, *père*. Mais si l'objet d'un verbe «libérer» ne se définit que par sa fonction d'objet, «ce dont on libère» a un contenu «ablatif» en commun avec le verbe «libérer». Parfois même la définition du contenu du lien varie selon la valeur qu'on assigne au lexème régissant.

On peut toutefois poser en règle générale que la rection tend à priver le cas de son contenu sémantique propre; un emploi régi se définit par une fonction. Un contenu sémantique positif ne peut se manifester que dans les emplois libres. On ne tiendra compte pour déterminer le sémantisme casuel que des emplois libres, qu'ils soient réguliers ou conditionnés, si le conditionnement est suffisamment large.

Deux emplois libres sur base analogue en même position syntaxique s'opposent; de l'opposition se dégage un contraste significatif. Ainsi plusieurs langues opposent un sujet partitif (au génitif) à un sujet non partitif; c'est la situation la plus favorable pour la description du sémantisme casuel. Mais elle n'est pas très fréquente. Il faut se rappeler que la position syntaxique n'est pas aussi évidente que l'est un

0.1.6(3) A cette notion s'oppose celle des «déterminants non omissibles» fréquemment utilisée de nos jours. Ce critère de la non-omissibilité, en dépit de sa rigueur apparente, pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Il est sans utilité là où le déterminant n'est jamais omis (p. ex. le sujet en français); et lorsqu'un élément réputé non-omissible est omis, on s'efforce de justifier son omission par une règle; mais quel critère permet de le considérer comme non-omissible? La fréquence de son occurrence? De toute façon, ces notions sont inutilisables dans une langue comme celle des textes védiques.

contexte phonologique. On ne peut par exemple opposer directement le génitif de *Caesaris ad pedes se projecerunt* au datif de *Caesari ad pedes se projecerunt* (Cf. BSL 63 (1968) p.155 et suiv.) parce que, malgré les apparences, *Caesaris* et *Caesari* ne sont pas en même position syntaxique. La preuve en est qu'on peut avoir, hors contexte, *Caesaris pedes*, mais non *Caesari pedes*; *Caesaris* est donc le constituant immédiat de *pedes*, *Caesari* ne l'est pas.

D'autre part, comment opérer une partition entre les diverses valeurs d'un cas dans une seule et même position, par exemple les divers sens du lien génitif entre deux substantifs? Il faut alors faire appel à des méthodes plus fines, pour réaliser des partitions *objectives* dans le signifié, bien que rien ne les indique dans le signifiant.

0.1.7 Détermination d'une unité sémantique par les équivalences: relations sémantiques entre catégories flexionnelles (cas) et dérivationnelles (suffixes)

Il existe deux types de rapports entre les cas et la dérivation.

Le premier peut se définir comme la proximité sémantique: on l'a souvent étudié entre l'adjectif dérivé en *-yo- (etc.) et le génitif, qui l'un et l'autre expriment l'appartenance (1). On a signalé d'autre part une proximité sémantique entre l'adjectif dérivé en *-went-, le composé *bahuvrīhi*, et l'instrumental sociatif-possessif (*īndro marūtvaṇ: īndro marūdbhiḥ* «Indra avec les Marut» (2).

Le fait le plus significatif, qui ne semble pas avoir été mis en lumière jusqu'ici, est dans la relation entre les deux. Par là, appartenance et possession peuvent être considérés comme des axes sémantiques essentiels et connexes dans la structure sémantique du système casuel.

Il ne faut pas hésiter à retenir la valeur d'appartenance dans une description sémantique du génitif, «appartenance» qui se nuance selon la nature des termes en présence; il y a de nombreuses variantes contextuelles (et situationnelles) de l'appartenance.

Le second type de rapports est entre les constructions casuelles dans la phrase et les suffixes. Ces rapports se manifestent surtout dans la nominalisation. L'existence d'une classe suffixale en relation directe avec une construction casuelle (nominatif sujet: nom d'agent; accusatif d'objet et adjectifs de résultat; génitif de transformation et noms verbaux en général; instrumental et suffixe d'«instrument», ≠ -tro- (etc.), peut-être ≠ -men- BSL 66 (1971) p.109 et s.) confirme le caractère central de la fonction ou du sens du cas dans la construction considérée.

Une unité sémantique étant isolée, il convient de l'appliquer au plus grand nombre possible d'emplois pour en déterminer le domaine. Certains emplois la présentent à l'état pur, d'autres en donnent une image plus ou moins déformée par influence contextuelle: ainsi la notion d'appartenance peut se nuancer selon les situations et les contextes (appartenance d'un objet à un individu, d'un élément à un ensemble, jusqu'à la relation de l'œuvre à l'ouvrier, le *genitivus auctoris*), mais à l'intérieur de certaines limites. Bien qu'historiquement issu, comme on sait, du génitif d'appartenance, le génitif d'identification (*urbs Romae*) ne peut en synchronie représenter une variante contextuelle de la valeur d'appartenance. Il y a là une autre unité sémantique, comme le confirme par exemple le critère de l'emploi prédicatif:

0.1.7(1) *Infra*, 1.4.1.

0.1.7(2) *Infra*, 1.4.2.

Syntagme épithétique
urbs Romae «identification»

urbs Romae «appartenance»

syntagme prédicatif

haec urbs est Roma

«Cette ville est Rome»

haec urbs est Romae

«Cette ville appartient à Rome»

Il convient de déterminer l'extension de cette seconde valeur, puis des valeurs suivantes.

0.1.8.1 Détermination des relations inexprimées ou confondues au plan de l'expression.

Loin de chercher à réunir sous une dénomination commune des valeurs manifestement distinctes, on devra souvent dégager sous une expression indifférenciée des distinctions cachées, qui peuvent ne se manifester qu'à un tout autre niveau du système. Naturellement, de telles distinctions n'ont de valeur que si elles se manifestent quelque part; c'est là une condition absolue pour qu'on les prenne en considération.

Ainsi en est-il de la «possession inaliénable» (1), dont l'expression en français (et dans beaucoup d'autres langues) est confondue avec celle de la possession aliénable dans le syntagme nominal (on dit *ma jambe*, *la jambe de Pierre* comme *ma canne*, *la canne de Pierre*), mais s'en distingue dans le syntagme verbal (on dit *se casser la jambe* mais non • *se casser la canne*).

La méthode la plus directe pour mettre à jour ces distinctions - et par là préciser la description du contenu sémantique du cas - est d'utiliser les emplois distincts comme de critère de classement des emplois indistincts. Mais encore faut-il avoir eu l'idée de mettre en relation les deux groupes d'emplois; or, le rapprochement n'est pas toujours évident. Il convient donc de rechercher systématiquement les rapports possibles entre les différentes parties du système linguistique, et de définir des procédés permettant de mettre en lumière les différences sémantiques latentes.

0.1.8.2 Détermination d'une différence inexprimée par l'impossibilité de coordination

Un procédé commode pour distinguer deux relations différentes dont l'expression est identique, consiste à montrer que la coordination en est impossible. Ainsi, les deux types d'objet de *ní-han-*, (*ní-han-*) *vṛtrám* «abattra Vṛtra» et (*ní-han-*) *vájram* «asséner la foudre» ne peuvent être coordonnés en **ní-han vṛtrám vájram ca* (3.2.1.1). C'est que *vṛtrám* est un accusatif «du modèle 1», *vájram* un accusatif «du modèle 2». De même, *índro vṛtrám hanti* et *váiro vṛtrám hanti* ne peuvent produire **índro váiraś ca vṛtrám hataḥ* (4.3.1). Sujet-agent et sujet-instrument, bien qu'exprimés l'un et l'autre au nominatif, ne peuvent être coordonnés; ce sont deux relations distinctes. Utilisé dans la description des langues vivantes, en particulier par les grammairiens de l'école générative, ce procédé ne peut l'être systématiquement dans celles des langues anciennes, faute de possibilités

0.1.8.1 (1) Voir Rosén *Lingua* 8 (1959) p.275 et suiv. (bibli.).

de vérification dans les cas douteux; il peut servir à illustrer, non à découvrir, et moins encore à prouver.

0.1.9 Le complexe et le simple

Les cas sont des éléments de relation; il ne faut jamais perdre de vue cette donnée lorsqu'on étudie leur signification. Leur signifié n'est pas une chose ou un concept, mais une relation, ou plutôt *un ensemble de relations*. Car ces relations varient dans certaines limites en fonction du contexte, c'est-à-dire d'une part des termes qu'elles relient, d'autre part des combinaisons dans lesquelles elles entrent. Les signifiants des relations grammaticales à ce point de vue diffèrent radicalement des éléments de relation qu'utilisent la logique ou les mathématiques: < signifie toujours «plus petit que», = signifie toujours «égal à», quel que soit le «contexte»: on dira que $2 = 3$ est une proposition fausse, non que dans ce contexte = signifie «plus petit que». La combinaison $\leq$ signifie toujours et seulement «plus petit ou égal». En revanche, la relation exprimée par fr. *à* varie en fonction du contexte: *moulin à vent*, *moulin à huile*; *pompe à eau*, *pompe à essence*; etc... Tout ceci est bien connu, mais il faut en tirer cette conclusion qu'il est impossible de définir la relation «à» comme une relation simple et univoque, et vain de lui chercher une signification assez vague pour convenir à ces contextes (1). Or, c'est trop souvent ce qu'on fait lorsqu'il s'agit des cas: la «signification fondamentale» («Grundbedeutung») est assimilée à un concept qui rassemblerait les différentes significations particulières. Une conséquence de cette illusion est que l'on décrit trop souvent les structures complexes à partir des structures simples, comme s'il s'agissait de la combinaison d'«atomes de signification» dont la signification pré-existerait logiquement à la combinaison (2). Ainsi lat. *(venire) alicui auxilio* comme *(venire) alicui* + *(venire) auxilio*, jonction d'un datif du bénéficiaire et d'un datif final; de même le tour indo-iranien correspondant, véd. *gam- kâsmai cid âvase*, que l'on décrit aussi comme issu d'une attraction. Ainsi en est-il de constructions comme lat. *circumdare urbem muro* «entourer une ville d'un mur», où l'on voit la jonction d'un ablatif (instrumental) de moyen à un accusatif d'objet. Ainsi encore franç. *aller de Paris à Lyon* comme la jonction de deux notions, celle du point de départ et celle du point d'arrivée. Or, c'est là un illogisme: *de (Paris)* n'est pas une relation définie: *à (Lyon)* ne l'est pas davantage. Mais *de Paris à Lyon* en est une. Il est donc naturel de décrire l'emploi de *à* pour indiquer le terme d'un déplacement, et celui de *de* pour en indiquer le point de départ, à partir de leur emploi en liaison, *de ... à*, emploi dans lequel leur valeur est définie. Nous verrons qu'il en va de même pour *alicui auxilio* et *urbem muro*. On ne s'étonnera donc pas voir dans cette étude les structures simples décrites à partir de structures complexes: c'est qu'en ce domaine comme en d'autres, *le complexe détermine le simple* (3).

0.1.9(1)-Cf. *supra* 0.1.4.

0.1.9(2)-Pourtant, l'analyse consiste à induire le simple à partir du complexe: «La procédure entière de l'analyse tend à délimiter les *éléments* à travers les *relations* qui les unissent», E. Benveniste *P I X I C L* (1962) p.266. De même, dans la syntaxe de la phrase, il est impossible de déterminer la valeur des ligateurs de phrase indépendamment des structures auxquelles ils appartiennent. Pas plus que les morphèmes casuels, on ne peut opérer avec eux comme avec des lexèmes; la reconstruction de leur «signifié», ou plutôt de leurs emplois, exige d'autres méthodes. C'est ce qu'illustre l'article de F. Bader. Lat. *nempe, porceo* et les fonctions des particules pronominales, *BSL* 68 (1973) pp.27-75 (en particulier p.29).

0.1.9(3)-Cette conception est en accord avec la troisième formule de Kuryłowicz, *la nature des procès dits «analogiques»*, *Acta Linguistica* 5 (1949) p.24 = *Esq. Ling.* p.75: «Une structure consistant en membre constitutif plus membre subordonné forme le fondement du membr. isofonctionnel». Autre formulation du même principe, *Apophonie* p.8.

On le constate en comparant les emplois en liaison, où chaque cas ne peut occuper que son domaine propre, et les emplois où le cas est employé seul, et dans lesquels il s'oppose, mais à distance, et plus ou moins nettement, à tel autre. On le voit pour les relations temporelles et spatiales, (2.5.). On ne peut avoir que *ire via Romam* alors que *ire viam* est aussi normal que *ire Roman*; on voit aussi à propos de la relation sujet (4.3.): *miles hostem vulnerat* et *sagitta hostem vulnerat* sont tout aussi admissibles, mais la liaison met chacun à sa place propre: *miles sagittā hostem vulnerat*. Si l'on veut attribuer à l'instrument la fonction de sujet, il faut mettre *miles* au génitif: *militis sagitta hostem vulnerat*.

C'est pourquoi il faut partir des tours complexes et non pas des tours simples (4): même quand ils sont secondaires, les tours complexes présentent le plus souvent des différences explicites, la différence entre les emplois simples étant au contraire implicite. Entre l'instrumental et l'accusatif dans le modèle¹ (5), il n'y a symétrie que dans les emplois *en liaison*; dans les emplois indépendants, il y a dissymétrie: l'accusatif empiète sur le domaine de l'instrumental sans que l'inverse se constate.

0.1.10 Relations explicites et relations implicites

De même, il faut toujours partir des tours explicites pour décrire les tours implicites et non l'inverse, comme on le fait souvent. Soit le célèbre exemple *Thais Menandri*: «Thais épouse, concubine, esclave, mère, fille, sœur ... de Ménandre»: la seule description correcte consiste à constater que certains termes de parenté ou de relation (dont la liste doit être établie) peuvent être ellipsés dans la liaison génitive de deux noms propres. Une description exhaustive indiquera aussi, le cas échéant, les conditions textuelles ou situationnelles de cette ellipse. La démarche inverse, en dépit du souci de rigueur qui semble la justifier, ne peut conduire qu'à une complication inutile ou à une erreur. En effet, si l'on part d'un syntagme d'appartenance *Thais Menandri* «Thais appartenant à Ménandre» comme *domus patris*, on ne pourra justifier que l'une des situations, celle de *l'esclave*; seule, cette situation relève de l'appartenance au sens strict. Pour décrire les autres, il faudra avoir recours à un emplacement arbitraire de la relation d'appartenance pure simple par une autre: épouse, concubine... en dressant une *liste limitative* de ces rapports possibles. En un mot, on revient par un détour inutile à la démarche précédente. Et si l'on veut justifier *Thais Menandri* comme un syntagme adnominal (sans précision de valeur), la description est fautive, puisque le syntagme pourrait signifier aussi bien «Thais voisine, admiratrice, ennemie, etc... de Ménandre».

La seule description valable de *metus hostium* consiste à la confronter aux deux phrases verbales *hostes metuunt* et *metu-hostes*. Cette pratique qui revient à décrire l'implicite à partir de l'explicite est généralement admise. Il n'en va pas de même lorsque l'implicite provient d'une ellipse. L'ellipse a mauvaise réputation chez les philologues, qui distinguent mal son usage dans la description linguistique

0.1.9 (4) - Autres exemples de l'antériorité de la construction complexe sur la construction simple: l'effacement de l'objet, qu'il s'agisse de l'objet accusatif (3.1.1.1) ou de l'objet instrumental (3.1.5.5). *Je vois l'arbre* n'est pas *je vois* (= *je ne suis pas aveugle*) plus *l'arbre*; c'est au contraire *je vois* (intransitif) qui repose sur *je vois* (transitif), avec «effacement de l'objet» (Lyons p.276). 0.1.9 (5) - 3.1.5.1.

de la conjecture, qui introduit dans le texte édité un mot ne figurant pas dans les manuscrits; elle l'est aussi de certains grammairiens prisonniers de la lettre, qui n'y voient qu'arbitraire. La notion d'ellipse recouvre des réalités linguistiques très différentes, qui ont en commun ceci, que le signifié dépasse le signifiant. La différence ou plutôt les différences résident dans ce qui permet de suppléer à la défaillance du signifiant et les motifs de cette défaillance.

Il peut s'agir de la connaissance commune à l'auteur et à l'auditeur (ou à l'auteur et au lecteur) de telle réalité. L'ellipse d'un substantif représenté par son adjectif, celle d'un complément direct non récurrent (Renou *EVP* 1p. 36) exige cette condition. Un cas particulier, fréquent dans le RV, est celui de l'ellipse *inter-textuelle*, où un autre passage permet de suppléer ce qui manque au passage considéré, ainsi, dans les allusions mythologiques «si aisément transférables d'un point à un l'autre du recueil, et si présentes à la pensée de l'auditeur» (Renou, *ibid.* p.34).

- La récurrence: un élément récurrent, nom ou verbe, peut être ellipsé. En particulier une règle de *syntaxe textuelle* permet la reprise du verbe personnel préverbe par son préverbe (Renou, *ibid.* p.30 et suiv.).

- L'existence dans le système linguistique d'une désignation elliptique. C'est le cas des «duels elliptiques» comme *mitra* «Mitra et Varuṇa». Certes, il n'y a ni sous-entente, ni récurrence et pourtant (malgré Renou *ibid.* pp.29-30, qui se place au point de vue de l'exégèse), le terme d'elliptique est tout à fait propre: le signifié (Mitra et Varuṇa) dépasse le signifiant (le couple Mitra et X). Il s'agit donc d'une ellipse fixée, appartenant au *paradigme*.

Il y a donc trois types d'ellipse:

- l'ellipse paradigmatisque (entrée dans le lexique);
- l'ellipse syntagmatique (autorisée par une règle de syntaxe textuelle), l'un et l'autre sont des *faits de langue*.

- le troisième est un fait de parole: c'est l'ellipse situationnelle ou intertextuelle. Fait de parole, il y a lieu d'en chercher les motivations, stylistiques ou autres; il faut se garder de réduire l'ellipse à ce troisième type. Or, dans les deux premiers, on peut dire qu'aucun élément n'est sous-entendu, puisqu'il est fourni régulièrement par le contexte ou le système lui-même. L'ellipse est donc à considérer comme un mode normal de l'énonciation: c'est *l'énonciation implicite*.

0.1.11 Syntaxe et sémantique

La présente étude fait référence au sens, à tel point que certains chapitres (de 3.2 à 4.1.) peuvent donner l'impression d'une étude lexicologique. C'est que la description syntaxique est indissociable de la description sémantique lorsqu'il s'agit de fait de rection. Comme le dit excellemment W. Dressler, *R. Phil.* 44 (1970) p.29, les «valences» (le nombre d'actants en relation directe avec lui) constituent le premier critère de classement sémantique des verbes. Un verbe transitif et son objet (ou ses objets) forment une construction si étroite qu'il est impossible de traiter du sens de la relation objet sans toucher au sens du verbe lui-même. C'est à partir d'une réflexion sur les composants du sens des verbes présentés dans les chapitres mentionnés qu'est apparue la nécessité de construire une théorie de la transitivité double. Bien que sa portée soit essentiellement diachronique, la théorie des deux modèles (3.1.5.1.), en introduisant la notion de «diathèse de l'objet», permet une nouvelle présentation de la relation objet en même temps qu'elle fournit un cadre syntaxique à l'étude sémantique des verbes concernés. Inverse-

ment, quand on veut éluder ces problèmes syntaxiques, c'est encore au sens que l'on recourt: si l'on tient à opérer avec une relation unique, il suffit par exemple de traduire un même verbe tantôt par «lancer», tantôt par «atteindre», tel autre verbe tantôt par «dire», tantôt par «interpeller» pour que les problèmes syntaxiques s'évanouissent. Mais le plus souvent, c'est inconsciemment que les descripteurs procèdent ainsi. Quelle que soit la solution retenue dans la description, solution syntaxique ou solution lexicale, elle doit l'être en pleine connaissance des liens étroits qui unissent syntaxe et sémantique en ce domaine.

0.2 DIACHRONIE

0.2.1 Continuité et discontinuité dans les changements

L'antinomie entre la continuité de l'évolution phonétique et la discontinuité des systèmes phonologiques successifs est, comme on sait, une difficulté de pure apparence: il y a discontinuité entre, par exemple, un système à dix unités et un système à onze unités. Mais on retrouve la continuité si l'on considère deux faits:

1. Les diverses unités d'un système phonologique n'ont pas le même poids: avant de disparaître («déphonologisation»), un phénomène voit décroître la fréquence de ses occurrences.

2. Deux systèmes successifs coexistent un certain temps: le nombre des locuteurs qui utilisent le système nouveau croît, tandis que décroît celui des tenants de l'ancien système, par disparition ou ralliement. Ainsi un phonème qui disparaît, un système abandonné sont, à la veille de leur disparition, des quantités infimes. Il y a donc à la fois continuité et discontinuité dans l'évolution phonologique.

De même, les changements syntaxiques peuvent être considérés à la fois comme continus et comme discontinus: continus, parce qu'aucun élément (un cas par exemple) ne perd ou n'acquiert un contenu sémantique d'un seul coup. D'autre part, un cas ne peut s'introduire que progressivement dans une fonction. Mais, du point de vue de la fonction considérée, il y a discontinuité dans son expression: lorsque la relation d'appartenance est exprimée par le génitif d'un substantif après l'avoir été par un adjectif dérivé, il y a discontinuité. Ici encore, la continuité se retrouve si l'on considère d'une part l'effectif respectif des éléments en présence (le génitif et l'adjectif) et d'autre part l'effectif des locuteurs utilisant chacun des deux.

Mais, s'agissant d'unités pourvues de sens, une donnée supplémentaire doit être prise en considération: l'évolution d'un signe peut être considérée soit du point de vue du signifiant, soit du point de vue du signifié. Continuité et discontinuité peuvent s'appliquer non seulement à chacun d'eux, mais encore à leur liaison. La continuité pour un signifiant consiste à suivre l'évolution phonologique normale; il y a discontinuité, soit lorsqu'il est remplacé (par exemple lat. *est mihi* par *habeo* pour «j'ai»), soit lorsqu'il est refait analogiquement (l'aoriste sigmatique dans les verbes à radical vocalique en grec) ou maintenu artificiellement (les doublets «savants» français comme *ministère* en face de *métier*, de lat. *ministerium*). Pour un signifié, la continuité consiste à conserver sa position dans le système: ce qui suppose ou une stabilité générale du système (par exemple le système casuel latin, des premiers textes à la fin de la latinité) ou, dans le cas d'une évolution, la récupération de l'ancien signifié dans le nouveau système (par exemple, le nouveau passif des langues romanes). On touche ici au lien entre signifiant et signifié. Il est inexact de parler d'une évolution du signifié: il s'agit d'un renouvellement for-

mel (1). La continuité pour le signifié d'un monème ou d'une catégorie consiste, dans le cas d'une évolution, à renouveler son signifiant, non à se figer: le représentant du génitif latin en français est la préposition *de*, et non les quelques vestiges formels comme *chandelier* (**candelorum*).

0.2.2 Réalité ou illusion de l'évolution

Par delà continuité et discontinuité, c'est donc la réalité même de l'évolution qui doit être mise en question. Nous avons vu que, pour le signifié comme pour le signifiant, la continuité se traduit par un changement apparent; il est donc illogique de conclure, comme on le fait ordinairement, des changements apparents aux changements réels, en particulier aux changements extrêmes, création et disparition. On se gardera d'une conception démiurgique autant que d'une conception catastrophique de l'évolution: dans le domaine des cas, la première se manifeste dans la croyance au *casus indefinitus* (1), la seconde, dans le mythe du syncrétisme. Toutes deux reposent sur une méconnaissance des rapports entre le signifiant et le signifié des cas.

La notion de *casus indefinitus*, en soi contradictoire, est une pure et simple illusion de la reconstruction (2). C'est une notion contradictoire: étant donné que les cas sont des éléments de relation, la notion de cas indéfini ne peut recouvrir que deux réalités dont l'une est banale, et l'autre inconcevable:

- Ce pourrait être, tout simplement, une forme indéterminée qui recevrait des désinences comme en latin, ou dont la fonction serait définie à la fois par sa place dans l'énoncé et par des prépositions, comme en français. Elle serait indéfinie, mais ce serait un thème et non un cas (3).

- Un cas indéfini devrait exprimer par lui-même *n'importe quelle relation* (avec/sans; pour/contre; allant à/venant de, etc...). On ne voit pas comment un élément

0.2.1 (1) - Sur le renouvellement formel dans la syntaxe de la phrase complexe, voir *BSL* 68 (1973) p.147 et suivantes. Dans la syntaxe casuelle: W. Winter, *To honour R. Jakobson* pp. 2250-2253, qui à partir d'une analyse morphologique de la flexion du tokharien, montre que l'antinomie entre renouvellement des formes et la continuité des valeurs est de pure apparence, et conclut «the system of a language may be even more resistant to change than we have suspected».

0.2.2 (1) - La notion (qui remonte à Böthlingk, *Über die Sprache der Jakuten*) de *Casus indefinitus* est corrélatrice de celle de l'«état préflexionnel», hypothèse admissible en elle-même; mais dans les langues où le nom ne varie pas en cas (p. ex. le français moderne), il ne peut exprimer par lui-même n'importe quelle relation.

0.2.2 (2) - C'est aussi en effet d'une mauvaise appréciation des rapports entre le complexe et le simple (*supra* 0.1.9.): ainsi Hirt *I G 6* § 23 donne la composition nominale (où le rapport entre les deux termes peut équivaloir à une relation casuelle quelconque: G, D, I, L, Acc.), comme le reflet de l'état préflexionnel. Or, on constate par ailleurs (dans les langues modernes en particulier) que le composé est fondé sur le syntagme, non l'inverse. Cf. Benveniste, *Fondements syntaxiques de la composition nominale*, *BSL* 62 (1967) pp.15-31.

0.2.2 (3) - Une forme peut être identique formellement au thème nu, ainsi le vocatif singulier dans toutes les flexions et certains locatifs de noms de temps et de lieu. De plus, en hittite, le thème sert à désigner une personne hors de toute construction syntaxique (E. Laroche *Athenaeum* 47 (1969) p.173). Ce sont là des fonctions bien délimitées et valables, en ce qui concerne les deux dernières, pour certains substantifs seulement. Et le fait que tel cas soit formellement identique au thème n'a pas plus de portée que tel autre syncrétisme formel, p. ex. celui de *domini* G. Sg.: *domini* N. Pl. en latin classique.

de cette nature pourrait fonctionner dans une langue (4).

L'illusion consiste à conclure de la création des signifiants à celle des signifiés et même des catégories. De ce que les désinences *pada* se dénoncent, en sanskrit même, comme des postpositions récentes, il ne résulte pas nécessairement que le signifié correspondant soit né en même temps que son expression historique. Inversement, des faits de «synchronisme» peuvent s'être produits antérieurement sans qu'il en reste de traces. On ne peut donc, pour le signifiant, conclure à un «état préflexionnel», c'est-à-dire comparable à celui du français ou de l'anglais actuels. A plus forte raison, doit-on considérer comme illusoire la conception d'un monème casuel multivalent identique au thème des langues historiques, portant toutes les valeurs casuelles et que des éléments dépourvus de signification - les futures désinences - auraient ultérieurement «élargi».

Une illusion de même nature se manifeste dans l'utilisation abusive de la notion de synchronisme. Si, contrairement au *casus indefinitus*, la notion correspond à une réalité observable dans plusieurs groupes de langues (notamment les langues romanes et les langues germaniques), elle doit être réservée au signifiant des cas, sans préjuger de leur signifié.

Aucun synchronisme n'aboutit à une diminution de l'effectif des relations exprimables. Une langue dans laquelle se produit un tel phénomène substitue aux signifiants casuels d'autres signifiants comme les prépositions, dont certaines recouvrent assez exactement le domaine d'un ancien cas. Mais le plus souvent, se produit une redistribution des anciens signifiés entre de nouveaux signifiants.

Comme leur création, la disparition de catégories du contenu est un fait exceptionnel. Les phénomènes ordinaires de l'évolution sont les modifications dans leur extension, leur régularité, leur place dans la hiérarchie, etc...

Il en va de même pour l'évolution phonologique, où s'établit un équilibre entre les gains et les pertes, par l'action de principes antagonistes: loi du moindre effort, exigences de la communication.

0.2.3 Relations explicites et relations implicites

Mentionner des rapports connus, signaler ou établir des rapports nouveaux entre les choses sont deux modes également fondamentaux de la communication. A chacun correspond, en vertu du principe d'économie, un type général d'expression appropriée: aux rapports nouveaux correspondent les relations grammaticales explicites, aux rapports connus les relations grammaticales implicites. Dans le domaine des cas, l'exemple le plus net est celui de la nominalisation: par nature résomptive, la nominalisation tend vers l'implicite. D'où l'expression indifférenciée par le génitif des rapports subjectif, objectif et autres (1.3.1.5), et l'ambivalence du double datif (2.3). La composition nominale est l'effet de cette même tendance. Dans les emplois casuels adverbaux, cette tendance est responsable de l'évolution de l'accusatif vers la fonction d'objet indifférencié, et peut-être (dans un état antérieur), de celle du nominatif vers celle de sujet.

0.2.2 (4) - On connaît des états de langue où le thème nu exprime diverses relations, ainsi la vieille poésie tamoule (je dois cette indication à J. Filliozat). J. Bloch décrit l'usage en ces termes: «le fait que les désinences y sont relativement rares et que les mots se présentent sous leur aspect nu, où le cas échéant valeur verbale et valeur nominale restent indistinctes, donne à la phrase l'aspect d'un long ensemble statique, qui a peut-être été le modèle des longs composés qui caractérisent le sanskrit de la période classique» (*Les langues du monde*, p.499). Il s'agit manifestement d'un usage *littéraire*, de l'utilisation systématique de l'*énonciation implicite* (*supra* 0.1.10.). Comme dans la poésie sanskrite, il ne peut s'agir que d'un aboutissement.

La tendance inverse à l'explicite résulte de la nécessité de clarté dans l'expression de rapports nouveaux, qui ne sont pas censés connus de l'interlocuteur. Elle est à l'origine des formes différenciées comme, en composition, le type *girā-vṛdh-* «qui croît par la louange» en face du type normal *agni-dagdhā-* «brûlé par le feu», ou, dans le syntagme nominal, la différenciation secondaire du régime subjectif dans l'*ubhayaprāpti* 1.3.1.5.6. Dans le syntagme prédicatif, on peut lui imputer les constructions différenciées des deux modèles (instrumental + accusatif, accusatif + datif) en face du double accusatif indifférencié. Enfin, si dans les diverses langues i.-e., la fonction sujet est indifférenciée dans la plupart des emplois, des distinctions se maintiennent ou se créent.

Le résultat est une situation contradictoire: aucune des deux tendances ne peut l'emporter définitivement, puisque chacune est fondée en réalité. C'est pourquoi les descriptions qui optent en faveur de l'une ou de l'autre sont faussées dans leur principe même: on ne peut pas dire que l'accusatif est le cas de l'objet, ou que le génitif exprime n'importe quel rapport de nom à nom. L'un et l'autre y tendent sans y parvenir, tant s'en faut. Inversement, il n'est pas possible de méconnaître cette tendance, en cherchant un contenu sémantique positif à chacun de leurs emplois. Pour l'évolution, il faut ici encore se garder des conceptions linéaires: mis à part quelques faits particuliers, comme l'extraordinaire développement de la composition nominale en sanskrit littéraire, les langues ne progressent jamais en bloc dans une de ces deux directions. A toute époque, les locuteurs ont dans une large mesure le choix entre les deux modes d'expression; selon les circonstances, l'un ou l'autre peut l'emporter dans un secteur particulier. Mais il n'y a pas plus de raison de supposer une préférence pour l'explicite dans les états anciens que de chercher l'état originel de l'expression dans le style télégraphique.

0.2.4 Diachronie et synchronie

On a souvent dénoncé, à juste titre, les empiètements de la diachronie dans le domaine de la synchronie, et les descriptions qui reposent sur ce qu'on sait ou ce qu'on suppose du passé d'un système, plus que sur l'observation et l'analyse de son fonctionnement; on a eu raison de condamner la méthode qui consiste à décrire le français par référence au latin, et le latin par référence à l'indo-européen.

Mais en même temps, on reconstruisait la syntaxe de l'i.-e. à l'image de celle des langues i.-e., en particulier des langues classiques et du sanskrit, c'est-à-dire qu'une superposition de synchronies tenait lieu de reconstruction, et à son tour la synchronie a empiété sur le domaine de la diachronie. Bien des innovations parallèles ont été projetées dans la langue commune, parce qu'on n'osait reconstruire qu'en superposant le semblable au semblable comme en morphologie. C'était se condamner à ne reconstruire que ce qui n'a pas changé. Le point de vue «grammaticaliste» sur le système casuel est conditionné par cette illusion: s'il est vrai qu'en latin, en grec, etc... l'accusatif est avant tout le cas de l'objet et non, comme le voulaient certains grammairiens anciens, le cas du but, il ne s'ensuit pas que la relation entre ces deux fonctions de l'accusatif ait été telle de toute éternité. La projection de l'accusatif d'objet en i.-e. est un exemple des empiètements de la grammaire descriptive et synchronique sur le domaine, exclusivement diachronique, de la reconstruction.

Or, la méthode comparative ne permet pas de dépasser ces conclusions, puisque les différentes langues i.-e. présentent une situation similaire, qu'on peut résumer, dans la terminologie de Kuryłowicz, comme suit, en ce qui concerne ce cas:

- Fonction primaire: complément d'objet;

- Fonction secondaire: complément de but (et autres emplois concrets).

Il convient donc de tenter d'appliquer à ces problèmes les méthodes de la reconstruction interne, que Kuryłowicz lui-même *Proceedings of the IXth Congress* p.9 définit comme «les conclusions diachroniques qui peuvent être tirées de l'analyse synchronique des données linguistiques sans avoir recours ou avant d'avoir recours à la comparaison». C'est d'ailleurs ce qu'ont pratiqué de nombreux linguistes avant que la théorie n'ait été faite: ainsi pour l'accusatif, les «localistes», Whitney par exemple (3.1.1.7) en proposant que les valeurs grammaticales du cas soient obligatoirement postérieures aux valeurs concrètes. Kuryłowicz (*ibid.* p.29) considère d'ailleurs ce principe comme une «loi panchronique du changement fonctionnel». La reconstruction interne exige naturellement de telles lois universelles pour inférer les états antérieurs.

Mais si ces lois très générales sont admises explicitement ou implicitement par beaucoup de linguistes (il est toutefois des exceptions, 3.1.1.8), les modalités de l'évolution sont difficiles à imaginer.

La tâche de qui pratique la reconstruction interne consiste essentiellement à définir des *types d'évolution*; non seulement des types généraux, mais des types particuliers et précis, pouvant conduire de l'état reconstruit aux états attestés. La diachronie générale fournit des modèles indispensables, mais entre lesquels il faut choisir en fonction des données. Il faut savoir lire les systèmes disparus sous les syntagmes relevant des systèmes attestés; interpréter les constructions *contre* les règles grammaticales établies; en un mot, déceler dans les structures existantes d'autres structures disparues. Cette pratique, qui peut surprendre le philologue, doit naturellement être comprise comme purement diachronique dans ses conclusions, bien que synchronique par ses moyens et ses données: il ne s'agit pas d'en tirer une nouvelle description, moins adéquate ou totalement absurde, du système utilisé (par exemple, de nier la réalité de l'accusatif d'objet dans les langues i.-e.), mais d'en reconstruire les origines. Il arrive toutefois qu'une telle recherche permette d'améliorer la description; ce n'est là qu'une bénéfique «retombée», non son objet. Par exemple, la théorie des deux modèles peut, dans certaines langues, fournir une meilleure présentation des «doubles constructions»; une hypothèse, présentée dans un article du *BSL* 63 (1968) p.141 et suiv. et reprise ici 2.3 sur le caractère fondamental du double datif, peut aider dans la description de certains emplois du datif dans telle langue i.-e. On voit par là toute la complexité des rapports entre le plan synchronique et le plan diachronique. De plus, il faut noter que les reconstructions auxquelles on parvient ne sont pas uniquement des systèmes (ou portions de systèmes) saisis en une diachronie: ce sont souvent des «types d'évolution», donc des réalités purement diachroniques. Ainsi, on restitue non un système d'infinitif i.-e., mais un «cycle du nom verbal», dont l'infinitif n'est qu'un moment (5.1).

1. LA PHRASE, LE PRÉDICAT, L'ATTRIBUT, L'ÉPITHÈTE

1.1 LA PHRASE

1.1.1 Définitions: la phrase et ses constituants

1.1.1.1 Phrase nominale et phrase verbale

Dans les langues indo-européennes anciennes, il existe deux types principaux de phrase du point de vue de la forme: la phrase nominale et la phrase verbale. Une phrase est dite nominale lorsqu'aucun de ses constituants ne porte les désinences personnelles qui caractérisent les formes verbales. Fondée sur la forme, cette définition ne vaut que pour elle; que ce type d'énoncé en i.-e. ait été réservé à certains emplois et affecté d'une certaine valeur, comme Benveniste l'a soutenu (1), ou que son emploi ait été plus large n'importe en rien pour sa définition: il se définit par sa *forme*, non par sa *fonction*. Corrélativement, on nomme verbale une phrase dont un constituant porte les désinences personnelles.

1.1.1.2 Nombre des constituants d'une phrase

La phrase nominale et la phrase verbale peuvent se réduire à un seul constituant (1). La délimitation entre phrase à un constituant et phrase à deux constituants ne pose évidemment aucun problème quand il s'agit d'une phrase nominale; mais quand il s'agit d'une phrase verbale, il faut déterminer si la «troisième personne du singulier» (la désinence **-ti* et ses allomorphes) y marque une «troisième personne» ou une véritable (2) «non-personne», c'est-à-dire si la forme s'analyse en un constituant (*pluit* «il pleut») ou en deux (*ama - t* «il aime»: *ama-s* «tu aimes»). Ici encore, il ne s'agit que de forme; la constatation de ces évidences n'a aucune implication logique ou philosophique: en particulier, elle ne préjuge en rien de la structure du *jugement* (3).

1.1.1.1 (1) - E. Benveniste, *La phrase nominale*, BSL 46 (1950) p.19 et suiv. (=PLG p.151 et suiv.). Sur l'origine nominale de la phrase verbale, voir en dernier lieu Watkins *Idg. Gr.* 3-1 § 26 (bibl.), § 88 et § 103, qui reprend une hypothèse (incertaine, cf. Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.19) sur l'origine du **t* de 3e personne sg.

1.1.1.2 (1) - Exemples russes mod. chez Jakobson *Beitrag* p.250. L'emploi est connu en français: «*applaudissements*» (dans le compte-rendu d'un discours par ex.).

1.1.1.2 (2) - Benveniste, qui a attiré l'attention sur la position particulière de la troisième personne face aux autres personnes (BSL 43 (1946) p.1 et suiv.; *For Roman Jakobson* (1956) p.34 et suiv.; *J. Psych.* 1958, p.257 et suiv. (=PLG pp.225, 251, 258 et suiv.)) la définit comme «non-personne»; les travaux de C. Watkins (en particulier *IEOCV*, *Idg. Gr.* 3-1) ont montré la fécondité de cette conception. Toutefois, il est nécessaire de distinguer la non-personne au sens strict (= l'impersonnel) de la non-personne au sens large, ou troisième personne. Il existe même un mécanisme linguistique permettant de passer de la 3e personne à la non-personne: c'est le passif impersonnel, 1.1.2.4.

1.1.1.2 (3) - Historique de la question depuis l'Antiquité, Miklosich 4 p.346 et suiv.; voir aussi *Subjektlose Sätze* (1883) et Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.17 n.1 (bibl.). H. Paul §91 a raison de distinguer entre le point de vue de la forme grammaticale et celui de la logique.

1.1.1.3. Fonction des constituants

Dans les phrases à plusieurs constituants (1) se pose le problème de la position relative de chacun d'eux, c'est-à-dire le problème de la *structure* de l'énoncé. Il se pose (à partir de trois constituants) en termes de *segmentation*, une phrase *a, b c*, soit *(a, b), c*, soit *a, (b, c)*. Tout constituant, simple ou complexe («construction»), a une *fonction*, c'est-à-dire une relation, directe ou indirecte, simple ou complexe, à l'ensemble de l'énoncé. On opérera avec les fonctions suivantes.

1.1.1.4. Le sujet (1)

C'est le constituant non soumis à une influence formelle ou accord se distinguant en cela du prédicat verbal, de l'adjectif attribut, de l'épithète, et par rapport auquel se situent les autres constituants (2).

1.1.1.5 Le prédicat (1)

C'est, dans une phrase binaire, le terme dépendant du sujet, et comme tel pouvant être soumis à son influence formelle (accord du prédicat verbal en personne; du prédicat adjectival en genre, nombre et cas). Dans une phrase à plus de deux termes, on peut considérer comme prédicat soit *l'ensemble* de phrase en dehors du sujet (analyse binaire, réalisée par une suite de dichotomies) (2), soit seulement la construction dont l'un des constituants peut être soumis à l'influence formelle du sujet. On opérera, pour des raisons de simple commodité, avec la définition «étroite» (3) du prédicat (4).

1.1.1.6 L'attribut

Lorsque le prédicat est constitué d'une forme verbale et d'une forme nominale accordée avec le sujet en cas, éventuellement en genre et en nombre, cette der-

1.1.1.3 (1) - Sur la notion de constituant, voir Bloomfield *Language* en particulier p.160 et suiv.

1.1.1.4 (1) - Dans toutes les langues i.-e. anciennes, et sans doute en i.-e., la fonction sujet est une réalité linguistique. Mais il est des langues sans sujet, Martinet *ELG* 4-28 (cf. aussi *J. Psych.* 55 (1958) p.377 et suiv.; *BSL* 57 (1962) p.72 et suiv.; *La linguistique* 8-1 (1972) p.10 et suiv.)

1.1.1.4 (2) - Cette définition, purement formelle, est la seule qui convienne partout. Une définition fonctionnelle («ce dont on parle», «topique») convient à la majorité des emplois mais non à tous, comme le montre Lyons p.263.

1.1.1.5 (1) - Comme son nom l'indique, le prédicat est le plus souvent «ce qu'on dit du sujet», «le commentaire» (cf. 1.1.1.4 n.2).

1.1.1.5 (2) - C'est par exemple la conception de Chomsky pour qui toute phrase (S) comporte deux constituants, le syntagme nominal (NP) et le syntagme verbal (VP) (*Syntactic Structures* p.26).

1.1.1.5 (3) - C'est le point de vue de Martinet, *ELG* 4-26 et 27. On analysera donc p. ex. *les enfants jouent dans le jardin* en *les enfants* (sujet) *jouent* (prédicat) *dans le jardin* (complément) et non, comme dans une présentation binariste de l'énoncé, *les enfants* (sujet) *jouent dans le jardin* (prédicat).

1.1.1.5 (4) - «Prädikat», Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.57.

nière se nomme l'*attribut* (1).

Les phrases comportant un substantif attribut, qui ne s'accorde qu'en cas, peuvent être ambiguës. c'est vrai notamment pour les «équivalences» des Upaniṣad (2) telles que BĀU (K) 1.1.1 (= ŚB. 10.6.4.1) *uṣā vā āśvasya médhyasya śīraḥ* «l'aurore, en vérité, est la tête du cheval du sacrifice» ou «la tête du cheval du sacrifice, en vérité, est l'aurore». Mais la plupart du temps, l'ambiguïté n'est que théorique; l'une des possibilités est imposée par le contexte. De plus, l'ordre des mots lui donne une plus ou moins grande probabilité (l'ordre normal étant: attribut-sujet), mais une inversion stylistique (3) est possible.

1.1.1.7 La copule (1)

La forme verbale d'une construction attributive a la fonction de copule (2). Elle peut se limiter à cette fonction (franç. *est*) ou exprimer en plus une relation spécifique (franç. *devient*, *paraît*, etc...) (3). Certains verbes peuvent assumer occasionnellement la fonction copule (franç. *rester*); inversement, le verbe qui assume la fonction de copule peut avoir par ailleurs d'autres emplois, comme celui de verbe d'existence (1.1.2.2).

1.1.1.8 Les compléments; le «noyau prédicatif»

Toute forme nominale occupant une fonction autre que celle de prédicat ou d'attribut est un *complément*.

Certains compléments dépendent directement d'une forme nominale; on les nomme *compléments de nom*. Certains n'ont de relation qu'avec l'ensemble de la phrase; on les nomme *compléments circonstanciels*. Certains enfin font partie intégrante du prédicat, formant une construction avec le verbe, qui constitue le *noyau prédicatif*: ce sont les *compléments d'objet*.

La limite entre complément d'objet et complément circonstanciel est souvent indécise: on nommera «compléments d'objet second» les compléments circonstanciels en rapport étroit avec le noyau prédicatif; «rapport étroit» est une notion relative qui ne peut se définir de façon générale. On peut dans une description synchronique se passer de la notion d'objet second; mais elle est indispensable pour l'étude diachronique, comme on le verra au livre 3.

1.1.1.6 (1) - «Prädikativum», Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.58.

1.1.1.6 (2) - C'est vrai aussi en français, dans des énoncés tels que *Paris est la capitale de la France* en face de *la capitale de la France est Paris*. Une solution transformationnelle de ce problème est donnée par N. Ruwet *Introduction* p.327 et suiv.

1.1.1.6 (3) - L'inversion peut être aussi «dialectique» c'est-à-dire destinée à marquer l'enchaînement logique (A. Minard, oralement).

1.1.1.7 (1) - Sur les différentes valeurs logiques de la copule, v. Lyons p.298.

1.1.1.7 (2) - Le terme de «copule» désigne ici une *fonction* linguistique qui peut être exprimée aussi par des traits prosodiques, par des pronoms, etc. Sur la répartition entre copule *as-* et copule *zéro* cf. 1.1.2.2 (1). La copule *zéro* n'est attestée qu'à la troisième personne au présent. Cf. Bally, *Copule zéro et faits connexes*, BSL 23 (1922) pp.1-6. Sur l'origine de la phrase à verbe être et la valeur lexicale originelle des racines **es-* et **bhew-* v. Brugmann *Grdr.*² 2-3 p.93 et suiv., *Syntax des einf. Satzes* p. 72 et suiv.

1.1.1.7 (3) - Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.77 et suiv.

1.1.1.9 Fonctions et parties du discours

Les formes nominales (substantifs, pronoms, adjectifs) peuvent remplir les fonctions de sujet, de prédicat, d'attribut et de complément.

Les formes verbales (= les formes pourvues de désinences personnelles) peuvent remplir celles de prédicat, de noyau prédicatif ou de copule.

1.1.1.10 Note sur la relative formelle

Il semble exister en indo-iranien une position linguistique intermédiaire entre celles d'épithète ou apposition et d'attribut ou prédicat dans la «relative formelle»: le syntagme introduit par *yá-* (l'izafet iranien) (1) n'est ni une pure et simple épithète ou apposition, ni une véritable phrase relative. Ainsi, dans l'exemple que cite Renou *GLV* p.387, RV. 7.34.24 *vísve marúto yé sahásah* «tous les Marut, les puissants», l'énoncé ne peut être identifié ni à un syntagme épithète *marúto sahásah* «les puissants Marut», ni à une phrase relative *marúto yé sahásas té...* (2) «les Marut, qui sont puissants, (ils)....». H. Seiler a montré (*Relativsatz* p.5 et suiv.) que des différences similaires existent dans le syntagme épithétique ou appositif (all. *böse Hunde*) et la phrase relative (fr. *les chiens qui sont méchants*, p.33). Mais c'est là un problème qui relève de la syntaxe de la phrase complexe, ou plus exactement de la délimitation entre phrase simple et phrase complexe. En ce qui concerne la syntaxe de la phrase simple, et en particulier la syntaxe casuelle, la «relative formelle» ne constitue nullement une position particulière. Il en existe en effet deux sous-types dont l'un constitue une phrase (sujet-prédicat), l'autre un syntagme nominal. Dans le premier, qui est celui du védique et des parties anciennes de l'Avesta, le syntagme introduit par *yá-* n'est pas accordé. Soit l'exemple précité *marúto yé sahásah*: si le nominatif *marútah* est remplacé par un autre cas, *yé sahásah* ne varie pas. Dans le second, celui de l'Avesta récent, il s'accorde. On sait qu'un développement parallèle conduit à la constitution de la flexion déterminée du baltique et du slave (3).

Or, pour la syntaxe casuelle, le premier type constitue une *phrase*; non une relative, mais une indépendante en incise («les Marut - ils sont puissants-»). Le second est un syntagme épithétique, comme l'adjectif long du slave et du baltique. La «relative formelle», bien qu'elle se distingue de la relative d'une part, de la simple épithète ou apposition de l'autre, pour la signification, ne constitue pas, du point de vue de la syntaxe casuelle, une position particulière.

1.1.1.11 Note sur les cas absolus

Comme la relative formelle, la notion de «cas absolu» concerne la délimitation entre phrase simple et phrase complexe; pas plus qu'elle, elle ne concerne directe-

1.1.1.10 (1) - Sur l'izafet, Minard 3 *E1* § 433 b; sur la relative formelle, 3 *E2* § 811 et suiv.
 1.1.1.10 (2) - On a cherché à montrer *BSL* 68 (1973) p.169 à partir d'un exemple du même ordre que «c'est le corrélatif qui crée le relatif».
 1.1.1.10 (3) - Benveniste *BSL* 53 (1957-58) p.49 n.1 (= *PLG* p.218 n.1) voit dans la construction de l'adjectif déterminé un fait i.-e. commun. A tort, puisque comme il le signale lui-même (*PLG* p.217) «c'est par normalisation secondaire qu'on étend l'accord au pronom et à la détermination qu'il introduit»: seule peut être considérée comme originelle l'absence de copule.

ment la syntaxe casuelle.

Il y a cas absolu là où la relation grammaticale de dépendance entre un substantif et un nom accordé (adjectif épithète, substantif apposé) se trouve *inversée* sur le plan de la signification: ainsi, en latin, *Cicerone consul* peut être soit l'ablatif normal du syntagme appositif *Cicero consul* et signifier «avec Cicéron le consul», soit un ablatif absolu équivalent à *Ciceronis consulatu* «pendant le consulat de Cicéron».

La syntaxe casuelle n'est concernée que dans la mesure où ce type de nominalisation n'est possible qu'à certains cas: si, par exemple, *Cicero consul* pouvait équivaloir à *Ciceronis consulatus*, il n'y aurait pas lieu de poser un «ablatif absolu».

La question la plus importante est celle de la délimitation; on peut s'attendre à trouver beaucoup d'emplois-limites, c'est-à-dire interprétables aussi bien comme cas absolus que comme emplois casuels ordinaires; toutefois, le fait qu'un seul syntagme ne puisse, dans un exemple assuré, s'interpréter comme un emploi ordinaire suffit à fonder l'existence dans la langue de l'emploi absolu.

Le problème se pose en védique pour deux cas: le locatif (2.1.6) et l'instrumental (2.2.1.0). On verra que seul le premier fournit un emploi absolu; avec le second, le syntagme ne subit pas l'inversion de fonctions mentionnée plus haut. C'est seulement un *tour double*, comme il existe avec le datif (2.3).

1.1.2 Rapports entre le nombre de constituants et le type de signification

1.1.2.1 Un constituant: événement, situation

La phrase à un élément, qu'elle soit nominale ou verbale, ne peut noter qu'un *événement* ou une *situation*. Exemple: *vāṛṣati* «il pleut», et, pour la phrase nominale à un élément (plus rare): grec *khreí* «il faut» (1).

1.1.2.2 Deux constituants: Prédication ou existence

La phrase à deux éléments, ou phrase binaire, peut elle aussi exprimer l'événement; c'est la phrase à sujet interne, *vṛṣṭír vāṛṣati* litt. «la pluie pleut» (comme, normalement, en lituanien, *lietūs lŷja*) *vāto vāti* «le vent souffle», etc... Le sujet n'y est que l'image nominale, la projection du verbe; de telles phrases ne sont binaires que pour la forme.

Mais, constituée d'un sujet externe et de son prédicat, elle est le plus souvent «*prédicative*». Le sujet y représente «ce dont on parle», le prédicat (nominal ou verbal) «ce que l'on en dit». Mais elle est parfois existentielle; soit qu'elle affirme l'existence du sujet ou qu'elle le présente («voici...»). Prédication et affirmation d'existence ne sont distinguées formellement ni dans la phrase nominale, ni dans la phrase verbale: *dugdhām páyaḥ* (7.74.3) peut signifier aussi bien «il y a du lait trait» que «le lait (a été) trait» (Cf. Renou *EVP* 16 p.51) (1).

1.1.2.1 (1) - Fraenkel, *KZ* 53 (1925) p.37 et suiv. («Entstehung von Verben aus Nominalformen»).

1.1.2.2 (1) - A la différence de certaines langues, qui ont un verbe d'existence (v. irl. *atá*) ou plusieurs, comme l'arménien classique, le védique, ainsi que la plupart des langues i.-e., utilise le même matériel pour l'existence et la prédication. Toutefois, l'ordre des mots permet souvent de distinguer *as-* verbe d'existence (en position initiale) de *as-* copule (1.2.4.6).

De même, les verbes *as-* et *bhū-* peuvent aussi bien servir de verbes d'existence (ou verbes présentatifs) que constituer une véritable «prédication» 10.95.15 *ná vái straiṇāni sakhyāni santi* «non, il n'y a pas d'amitié possible avec les femmes» (existence) (2) 8.100.4 *ayām asmi* «Me voici!» (existence locale, présentation) ou «Moi que voici, j'existe» (prédication).

Contrairement à la logique, la langue connaît des intermédiaires entre l'affirmation d'existence et la prédication. Il arrive même que l'une et l'autre soient équivalentes: 1.35.6 *tisró dyāvah* «il y a trois cieux, trois sont les cieux» (3). L'affirmation (ou la négation) de l'existence constitue en fait une prédication, 8.100.3 *ná índro asti* «Indra n'existe pas» (à quoi Indra répond: *ayām asmi*, cité plus haut).

L'ambiguïté est la même dans la phrase nominale ou la phrase à verbe être (*as-*, *bhū-*) comportant plus de deux éléments (4).

1.1.2.3 Trois constituants: relation

Les phrases comportant plus de deux éléments peuvent être, comme les précédentes, événementielles, existentielles ou prédicatives; elles en sont issues par addition d'un déterminant quelconque. Mais elles peuvent également exprimer des *relations*. Les phrases comportant, outre le verbe, un verbe et son objet direct (1.1.1.8) peuvent être considérées comme prédicatives; la construction verbe + objet direct est un prédicat, comme une construction verbe + attribut. Mais elles se distinguent de la phrase attributive en ce qu'elles sont en même temps l'expression d'une *relation*: le sujet et le complément d'objet en sont les termes, le verbe en est le lien.

A la différence du rapport entre le sujet et son attribut, la relation sujet: objet est *réversible*; le mécanisme de réversion est la transformation passive.

1.1.2.4 Passage d'un type de phrase à un autre: la réduction passive.

On ne passe pas d'une phrase à un élément à une phrase à deux éléments par addition («expansion»), sinon la phrase obtenue est du même type: c'est encore l'expression d'un événement, et non une prédication. De même, une prédication ne devient pas une relation par simple expansion. Les trois structures sont hétérogènes.

Il existe pourtant (pour la phrase verbale) des modes de passages de l'une à l'autre: ce sont les voix. La voix passive ne sert pas seulement à la réversion décrite 1.1.2.3; elle sert aussi à la *réduction*.

- de la phrase relationnelle en phrase prédicative

video Romam — *Roma videtur*

c'est le passif personnel.

1.1.2.2 (2) - De même, dans les cosmogonies, et (en classique) dans les contes, les débuts en *āsa*, *āsīt* «il était» sont des énoncés existentiels. Mais il est des passages ambigus, comme ŠB. 11.2.3.1 cité 3 E2 § 161 a.

1.1.2.2 (3) - Sur l'ambiguïté de la phrase nominale et de la phrase à verbe *être* cf. 3 E2 § 907 a.

1.1.2.2 (4) - Il s'est créé secondairement dans diverses langues i.-e. des verbes d'existence du type all. *es gibt*, franç. *il y a*, Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.34 et suiv.

- de la phrase prédicative en phrase événementielle (1)

eo Romam — *itur Romam*

c'est le passif impersonnel. Il en est quelques exemples en védique comme RV. 1.104.6 *sráddhitam te mahatá índriyāya* «il a été fait confiance en ton grand nom d'Indra» (Renou *GLV* p.364) (2).

Dans certaines langues (3), le même effet est obtenu par la suppression du pronom sujet: lit. *jis sako* «il dit»

jie šako «ils disent» } *sako* «on dit»

La forme manifeste à elle seule la nature du mécanisme, qui est la suppression de l'actant sujet (4).

1.1.2.5 Passage d'un type à un autre: l'addition causative

Le mécanisme inverse est le mécanisme causatif. Alors que la réduction passive s'opère par suppression de l'actant sujet, le mécanisme causatif consiste à *introduire un sujet*. D'après la définition qui a été donnée du sujet 1.1.1.4, on ne peut considérer cette opération comme une simple addition. De la phrase prédicative à la phrase relationnelle: **médhah prá kṣarati* «l'offrande déborde» — **médham prá kṣārayati* «il fait déborder l'offrande» (Cf. Delbrück *AI. Sy.* p.224), la modification formelle du verbe (*kṣara-* — *kṣāraya-*) et celle du substantif (*médhah* — *médham*) (1) ne sont que des *moyens*; le *fait* causatif est l'addition d'un actant sujet, le rapport entre l'ancien sujet et son prédicat demeurant inchangé.

De la phrase événementielle à la phrase prédicative:

vārṣati — *parjanya varṣati*

«il pleut» «Parjanya fait pleuvoir» (2)

L'addition d'un sujet n'entraîne pas ici de modification dans la forme verbale. Toutefois, il y a là tout autre chose qu'une simple expansion telle que *vārṣati* — *adyā varṣati* «il pleut aujourd'hui». L'énoncé passe de l'expression d'un *événement* pur et simple à celle d'une *prédication*, analysée en un événement (exprimé par le verbe) et un sujet qui provoque cet événement.

1.1.2.4 (1) - On peut classer ici le tour russe *soldáta ránilo v bok* «le soldat a été blessé au flanc», dans lequel R. Jakobson *Beitrag, TQLP* 6 (1936) p.251 pose un «sujet zéro». L'agent peut y figurer; il est alors à l'instrumental, (*větrom ubilo dva déreva*, 1.1.3.10).

1.1.2.4 (2) - Trad. similaire *EVP* 17 p.39. Autre ex. védique: 2.19.1 *ápōyy asyá ándhasaḥ* «il a été bu de ce breuvage (sômique)» Renou *EVP* 17 p.65. Exemples védiques, arméniens, grecs, italiques et celtiques, germaniques, baltiques et slaves chez Brugmann, *Syntax des einf. Satzes* p.37 et suiv. Exemples hittites chez Watkins *Idg. Gr.* 3-1 §175.

1.1.2.4 (3) - Dans les langues i.-e. anciennes, qui n'ont pas de pronom sujet, la 3e personne impersonnelle est formellement identique à la 3e personne personnelle, ainsi en sanskrit (Renou *GS* § 366) et (presque) uniquement pour les verbes «dire» dans les langues classiques (cf. Meillet-Vendryès p.307). Ces emplois sont à distinguer des verbes impersonnels, Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.20.

1.1.2.4 (4) - Cet actant peut être réintroduit secondairement sous la forme du complément d'agent, 1.1.3.8.

1.1.2.5 (1) - C'est l'accusatif de l'objet causatif (1.1.3.9).

1.1.2.5 (2) - Cf. 5.83.10 (à Parjanya) *avarṣir varṣām* «tu as fait pleuvoir» (Geld.) «tu as plu la pluie» (Renou *EVP*. 15 p.112). Sur le caractère secondaire du nom divin sujet, cf. déjà Siebs *KZ* 43 p.265 et suiv., cité Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.21.

1.1.2.6 Les voix verbales et la syntaxe

De même que les cas ne peuvent s'étudier qu'à l'intérieur des fonctions (1), les voix verbales doivent nécessairement être situées par rapport à ces deux mécanismes. Chacun d'eux acquiert son expression propre au cours de l'histoire de la langue: en sanskrit classique, il existe pour tout verbe une flexion complète du causatif, et pour tout verbe transitif une flexion complète du passif (2). En védique, l'expression n'en est pas encore fixée. le causatif n'est pas toujours exprimé par un dérivé en *áya*, ni le passif par un dérivé en *yá*. Il existe des emplois causatifs de la voix active, des emplois passifs de la voix moyenne. D'autre part, du point de vue syntaxique, une opposition comme celle de *yájate* à *yájati* n'a pas plus d'importance qu'une opposition temporelle ou modale, comme par exemple celle de *áyajat* ou de *yájet* à *yájati*: la rection casuelle est la même; en revanche, on devra distinguer entre *stávate* «il loue» (medio-actif) et *stávate* «il est loué» (medio-passif) puisque, si la forme est identique, la rection est différente: celui-ci admet un complément d'agent (6.26.7 et ailleurs), celui-là ne l'admet pas.

1.1.3 Cas et fonctions

1.1.3.1 Nominatif (génitif) en fonction de sujet

La fonction sujet est presque entièrement occupée par le nominatif dont c'est, réciproquement, la principale fonction (1). les autres fonctions sont asyntaxiques («dénomination»). Un génitif partitif (2) peut le remplacer dans certaines langues lit. *žmonių ateina* «il vient des gens», Senn 1 § 841 grec: Xen. Hell. 4.2.20 *épipton hekatérôn* «il en tombait des deux côtés» Humbert Sy. Gr. 2 § 443. Ex. mha. chez Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.45.

1.1.3.2 Nominatif, génitif, datif, locatif (instrumental, ablatif) en fonction de prédicat ou d'attribut

La fonction prédicat ou attribut, lorsqu'elle est remplie par un substantif, concerne tous les cas, sauf l'accusatif.

Le nominatif exprime la prédication sous sa forme la plus neutre. On considérera que le nominatif ne fonctionne comme cas du prédicat que par *accord*; de même, l'attribut de l'objet accusatif est à l'accusatif.

Les divers cas obliques présentent dans cette position, leur signification centrale, sans que le contexte la déforme ou l'éclipse par sa signification propre: le contenu

1.1.2.6 (1) - Voir 0.1.3.

1.1.2.6 (2) - Distincte du moyen pour le présent et l'aoriste, 35 g (type *ákāri*); confondue avec lui ailleurs à l'origine (Whitney SG § 998 C), elle tend à s'en distinguer par la constitution de formes périphrastiques Renou GS § 343).

1.1.3.1 (1) - Le déterminant à un cas oblique qui accompagne un impersonnel (*infra*, 1.3.1.10) est considéré par certains comme un sujet: c'est là un procédé de description dont on ne peut user en diachronie, puisque l'on constate souvent un passage du cas oblique au nominatif pour ce déterminant: *me paenitet* → *ego paeniteo*, 1.1.3.10; changement «superficiel» certes, mais changement réel, qui ne peut se décrire que comme le passage d'une phrase sans sujet à une phrase à sujet. D'ailleurs, la réalité sémantique de la relation sujet est diverse: un sujet grammatical peut équivaloir à un objet, à un instrument, à un complément de lieu, etc. comme on le verra 4.3.

1.1.3.1 (2) - et, d'autre part, des constructions prépositionnelles exprimant en particulier un nombre approximatif, lat. *periere ad septingentos trigenta* «il en est mort environ sept cent trente» Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.45.

sémantique de la copule est en effet nul. On verra que le génitif y exprime l'appartenance, le datif la destination, le locatif le rapport inessif. Instrumental et ablatif, rares l'un et l'autre en cette position, expriment respectivement la possession et l'éloignement. Ces diverses valeurs se nuancent selon la *base* qui reçoit la désinence casuelle: noms de personnes, de choses, abstraits, etc...

1.1.3.3. Les cas obliques en fonction de complément

La fonction de complément concerne tous les cas, y compris l'accusatif, à la seule exception du nominatif.

Certains compléments sont libres, c'est-à-dire peu dépendants (sinon totalement indépendants) du contexte. Les uns sont inconditionnés (O.1.6); ce sont:

1 - le complément prospectif, au datif (double ou simple), qui se comporte comme une proposition subordonnée finale.

2 - le complément inessif, au locatif. Selon la base, ce sera l'indication du «lieu où», de la personne «chez qui», de la situation «dans laquelle», etc..., se déroule l'action, se situe l'état où se produit l'événement.

3 - le complément possessif, à l'instrumental.

Dans ses emplois doubles ou «absolus» (véd. *tváyā yujā* «te socio, te juvante») (1), c'est l'équivalent d'une proposition subordonnée. Dans ses emplois simples, il indique, selon la base, la personne que le sujet «a avec lui», l'objet qu'il possède, met en œuvre, ou révèle, et plus généralement toute réalité qui participe au procès en *appartenant* au sujet. On verra que l'instrumental entretient avec le génitif, expression de l'appartenance, des rapports sémantiques tout particuliers.

1.1.3.4 Les compléments «conditionnés» (adverbiaux)

D'autres sont plus ou moins étroitement conditionnés, à la limite adverbiaux: ainsi le complément d'*extension temporelle*, exprimé à l'accusatif (on ne range pas ici le complément d'extension spatiale, malgré la parenté sémantique évidente, en raison de son caractère *régi*: il ne se présente qu'en dépendance des verbes de déplacement).

1.1.3.5 Les compléments «régis»

Enfin, les compléments *régis* se divisent en deux groupes: les compléments de verbes de déplacement et les compléments d'objet.

Toute proposition exprimant un déplacement peut comporter une indication du *point de départ*, à l'ablatif, du *terme* visé ou atteint, à l'accusatif; de *l'espace traversé*, à l'instrumental (1).

Le schéma complet peut être résumé par **pr̥thivya̎ antārikṣeṇa dīvam i-* «aller de la terre au ciel par l'espace médian». Elle peut aussi être centrée sur le déplacement lui-même, sans considération des points de départ et d'arrivée ni de l'espace

1.1.3.3 (1) - M.A. Minard me fait observer que cette expression se trouve presque uniquement dans les hymnes à Indra: ce dieu est par excellence l'ami et l'allié des hommes, cf. Bergaigne *Religion Védique* p.167 et suiv. (en particulier pp.172-173). Mais le tour syntaxique apparaît dans les différents groupes d'hymnes du RV.

1.1.3.5 (1) - *Infra*, 2,5.

traversé: c'est ce qu'exprime l'accusatif dit d'*extension spatiale*, **ādhvānam i-ire viam*». Les rapports complexes dans les faits, avec l'accusatif du terme visé ou atteint, s'établissent sur ces bases (2).

On notera que, paradoxalement, le locatif n'occupe pas une place particulière dans cet ensemble: inessif, il peut comme ailleurs indiquer le lieu à *l'intérieur duquel* se produit tout ou une partie du déplacement.

1.1.3.6 *Objet premier et objet second*

Les autres compléments régis se divisent en objets premiers et objets seconds.

La notion d'objet ne vaut que dans une conception *relationnelle* de la phrase, ainsi qu'on l'a vu 1.1.2.3. Dans une conception où le prédicat d'une phrase verbale est identifié au verbe, tout complément est «circonstanciel».

Mais si l'on considère le verbe comme l'expression d'une relation, il est nécessaire d'opérer avec des objets premiers et des objets seconds: il existe des relations *ternaires*, par exemple *donner* implique don et bénéficiaire; *libérer* implique également deux objets, celui qu'on libère et ce dont on le libère, etc... (1).

Tous les cas autres que le nominatif fonctionnent en position d'objet second (2):

- l'instrumental, en dépendance de toute sorte de verbes signifiant «mettre deux objets en contact ou en présence» (3.2), c'est l'expression de l'objet apporté, tenu, dirigé, etc... (3.3), il tient également une place dans la construction des verbes de parole, de prière, de sacrifice (3.4).

- le datif et le locatif expriment aussi l'objet second de ces mêmes verbes, mais dans un autre type de constructions, il joue ce rôle auprès d'autres verbes encore (3.1.3).

- le génitif, dans cette fonction, apparaît d'ordinaire comme un doublet de l'instrumental (*implere dolium aquae* ou *aquā*). Emploi singulier, sans rapport avec les significations connues de ce cas (3.5).

- Enfin l'accusatif lui-même occupe cette place dans les différents tours doubles (3.1.2.2 et suiv.).

1.1.3.7 *Accusatif (génitif) en fonction d'objet premier*

La fonction la plus fréquente qu'occupe l'accusatif est celle de l'objet premier. Fonction particulièrement centrale dans la phrase, comme on le voit par le mécanisme passif qui en fait le sujet d'une phrase prédicative. Dans une conception relationnelle de ce type d'énoncé, l'objet est aussi important que le sujet puisque l'un et l'autre sont les termes d'une relation binaire. C'est ce que confirme le

1.1.3.5 (2) - *Infra*, 3.1.

1.1.3.6 (1) - Cette présentation de faits de rection, à partir du verbe comme expression d'une relation et des éléments régis comme termes de cette relation, n'implique pas que les éléments soient obligatoirement exprimés: *donner* implique (outre le donateur), objet donné et donataire: l'un et l'autre sont exprimés par des compléments régis, mais aucun des deux n'est obligatoirement exprimé (cf. *supra* 0.1.6).

1.1.3.6 (2) - L'objet second se distingue de l'objet premier moins par la fréquence inférieure de ses occurrences que par son maintien dans la transformation passive, *infra*, 1.1.3.7 (fin). Les échanges entre la position d'objet premier et celle d'objet second pour un même actant constituent les faits de «double construction» étudiés au livre 3.

fonctionnement de l'adjectif en **-to-* forme nominale correspondant au syntagme du verbe intransitif et de son sujet, ou du verbe transitif et de son objet. On reviendra sur cette dissymétrie fondamentale (4.2).

L'accusatif auprès de quelques verbes est en opposition avec le génitif, qui présente l'objet comme concerné *en partie*, ou comme *non identifié, non dénombré*. C'est le «génitif partitif».

Le génitif de l'objet partitif est le seul fait stable d'opposition. Il y a ça et là des exemples isolés d'une opposition entre l'accusatif et le datif (lat. *cavere canem: cavere cani*), mais ils ne sont jamais assez nombreux pour qu'on puisse dégager un mécanisme grammatical. Les faits de ce genre restent au niveau du lexique (1)

En revanche, le datif et l'instrumental fonctionnent assez souvent en qualité d'objet premier à la place de l'accusatif, donc en *distribution complémentaire* avec lui (lat. *nocere alicui; uti aliqua re*). Contrairement à l'accusatif, ils ne sont pas susceptibles de devenir sujets: il n'y a pas de passif en regard.

1.1.3.8 Expression casuelle de l'agent du passif

Les deux mécanismes décrits 1.1.2.4 et 5 comportent une fonction qui leur est propre: la transformation passive *admet* et la transformation causative *exige* (1) la présence de l'«agent», sujet de la phrase de base.

L'expression de l'agent avec les verbes passifs n'est pas fixée dans les langues i.-e. anciennes. En védique, l'instrumental, qui s'imposera, est en concurrence avec le génitif, le datif et même le locatif (2). Ailleurs, l'ablatif (hittite) ou des constructions prépositionnelles à valeur ablative (latin, slave) concurrencent aussi l'instrumental.

1.1.3.9 Expression casuelle de l'agent du causatif

L'expression de l'agent auprès du causatif est assumée par trois cas: l'accusatif, dit «accusatif de l'objet causatif» (et que l'on a tendance à confondre avec les autres accusatifs d'objet), le datif et l'instrumental.

Ces deux derniers ne se rencontrent qu'auprès du causatif des verbes transitifs, et en concurrence avec un «second accusatif de l'objet causatif». On considère comme secondaire le causatif des verbes transitifs; c'est vrai en ce qui concerne la formation en *-áya-* (type i.-e. **mon-éye-*). Mais cette formation est une expression récente du causatif. Il est d'autres formations (et notamment l'infixe **-n-* et les suffixes qui en sont issus secondairement, **-new-* et **-nā-*) qui donnent à la forme verbale une valeur causative.

Exemples de constructions causatives, à partir d'un verbe transitif: agent à l'accusatif **médhaḥ prá kṣarati* «l'offrande déborde» - *médham prá kṣārayati* «il fait déborder l'offrande», cité *supra* 1.1.2.5, et *infra* 4.1.1.4

1.1.3.7 (1) - Il est malaisé d'analyser à partir des valeurs casuelles l'opposition parallèle *consulere aliquem: consulere alicui*.

1.1.3.8 (1) - Ce n'est pas vrai dans une langue comme le français où p.ex. le passage de *entendre qqch.* à *faire entendre qqch.* est régulier. On a aussi bien *dire qqch.* → *faire dire qqch.* etc. Les exemples isolés qui semblent attester ce mécanisme en i.-ir., comme *vācam śrnoti* → *vācam śrāvayati* constituent une exception, réductible d'ailleurs à la règle générale (4.1.1.3).

1.1.3.8 (2) - 4.2.1.3.

- à partir d'un verbe transitif:

1 - **śūg enam ḡchatī* «la souffrance l'atteint» - **śucā enam arpayati* «il fait en sorte que la souffrance l'atteigne, il le fait atteindre par la souffrance» (4.1.2.1).

2 - **vāstram vaste* «il revêt, il porte un vêtement» - *vāstreṇa tām vāsayati* «il lui fait revêtir, porter un vêtement, il le revêt d'un vêtement» (4.1.2.2).

3 - **jaritā cetati dhīyam* «le chantre conçoit une pensée» - *ācetaṇad dhīyam jaritrē* «il a fait concevoir une pensée au chantre» (4.1.2.3).

4 - **devāḥ pibati havīḥ* «le dieu boit l'oblation» - *devām havīḥ pāyayati* «il fait boire l'oblation au dieu» (4.1.2.4).

1.1.3.10 Déterminant(s) des impersonnels

Enfin, les verbes impersonnels peuvent avoir auprès d'eux un déterminant à un cas oblique qui se décrit comme un quasi-sujet ou un quasi-objet, selon qu'on admet ou non des phrases sans sujet. Ce déterminant est, selon les verbes, à l'accusatif, à l'instrumental, au datif ou au génitif. Certains verbes admettent deux déterminants: accusatif et instrumental, accusatif et génitif, accusatif et datif.

1 - Déterminant unique

- A l'accusatif: des verbes impersonnels de sensation, en particulier de sensation pénible ou de besoin, ont un déterminant à l'accusatif exprimant la personne qui l'éprouve. RV. 10.34.11 *kitavām tatāpa* «le joueur a du remords» (1); 2.30.7 *nā mā taman nā śraman nā utā tandrat* «je ne me lasserai pas, je ne me fatiguerai pas, et je ne me laisserai pas rebuter» (2). On compare le groupe latin de *me paenitet* et similaires(3) (Cf. *infra*), les impersonnels germaniques et slaves du type all. *es hungert mich* «j'ai faim», russe *menjá znóbít* «j'ai la fièvre», et surtout la construction impersonnelle du verbe hittite *irmaliya-* «être malade» Dupp. § 7, 1.14 et suiv. *tuk-ma irmaliyattat* «mais tu tombas malade» (Friedrich *Heth. Elem.* 2 1 § 200). Ce verbe connaît deux autres constructions personnelles, l'une à sujet externe, l'autre à sujet interne (4). De même lat. *me paenitet* a en face de lui *paeniteo*. On se demande ordinairement si le tour impersonnel est issu d'un tour personnel par suppression du sujet (comme dans le passif impersonnel et l'actif impersonnel, lat. *narrant*, lit. *sāko*, etc...) ou s'il est primitif: il n'y a pas de réponse simple à cette question. *Paeniteo* est visiblement secondaire par rapport à *me paenitet*; mais celui-ci, isolé, visiblement dénommatif comme véd. *tandrat*, ne peut être considéré «primitif».

1.1.3.10 (1) - Renou *EVP* 16 p.97 rapproche ce passage du suivant, suggérant qu'il infirme l'interprétation de l'accusatif comme sujet du verbe impersonnel (dans *mā tandrat*, etc.). En effet, c'est secondairement que p.ex. *me paenitet* peut s'analyser en sujet + prédicat, comme son substitut *paeniteo*.

1.1.3.10 (2) - K. Hoffmann *Injunktiv* p.240.

Véd. *tandrat* n'est ni un verbe primaire (comme le présent RV *tandate*), ni un véritable dénommatif. C'est probablement une forme issue du croisement du présent primaire et d'un adjectif **tandra-* «las» attesté par le négatif RV *ātandra-* «non las», Oldenberg *Noten* 1 p.211.

1.1.3.10 (3) - Ainsi Delbrück *Ai. Sy.* p.5, qui refuse par ce parallèle l'interprétation de véd. *tamat*, *śramat* et *tandrat* comme des formes personnelles (Śāyana, suivi Ludwig). Mais l'emploi impersonnel de ces formes est secondaire, comme l'indique Brugmann *Syntax des einf. Satzes* p.26.

1.1.3.10 (4) - Construction personnelle - à sujet externe:

EGIR -*ma-as irmaliyattat* «mais ensuite il tomba malade»

- à sujet interne *kappin DUMU -an HUL -lu GIG GIG -at*, litt. «une mauvaise maladie rendit - malade le petit garçon». (Friedrich, *loc. cit.*).

On s'attachera donc à établir une chronologie relative entre tel tour et tel autre, non entre l'«impersonnel» et le «personnel» en général; et d'autre part, à déterminer la valeur initiale de l'accusatif dans la construction impersonnelle.

- Au datif:

lit. *mán kliūva* «j'ai des ennuis» (litt. «cela tombe sur moi») *mán pabaīsta* «j'ai peur» *mán reīkia* «j'ai besoin» (Cf. *infra*)

lat. *mihi evenit* «il m'arrive»

mihi videtur «il me semble, je crois»

russe: *mne kázetsja* «il me semble» (5)

all. *es ahnt mir* «je pressens»

Ici encore, le rapport chronologique n'est pas à poser dans l'absolu entre le personnel et l'impersonnel, mais d'une part entre *mihi videtur* et *videor* «je crois», de l'autre entre *mihi videtur* et *video* «je vois»: ce rapport est *video* → *mihi videtur* (passif impersonnel + déterminant datif) - *videor* (personnalisation secondaire).

- Au génitif

lat. *interest alicujus* «il est de l'intérêt de qqn.»

- A l'instrumental

lat. *quid fiet illā fidicinā* «qu'advendra-t-il de cette joueuse de lyre?»

2- Deux déterminants

- Accusatif et génitif

lat. *me paenitet alicujus rei* «je me repens de qqch.»

got. *ni kar'ist ina þize lambe* «il ne se soucie pas des moutons».

- Accusatif et instrumental

lat. *si hominem fulminibus occisit* «si un homme est tué par la foudre» (Lois Royales, 4) (6)

russe *větrom ubilo dva déreva* «le vent a abattu deux arbres» (7)

lit. *véida bėria spuogais* «les boutons couvrent le visage, le visage se couvre de boutons» (DLKZ sous *bėrti*)

avestique, Yt. 10.24

nōit dim arštōis huxšnutayā

nōit išaoš para.paθwatō

ava.āšnaoiti sanmaoyō

«Ni du dard aiguisé, ni de la flèche qui vole, les traits (l. Pl.) n'atteignent l'homme», Darmesteter, qui note: «*āšnaoiti* est employé d'une façon impersonnelle... littéralement: «il ne l'atteint pas avec les coups de dard»».

- Accusatif et datif

lit. *mán skaūda gálva* «j'ai mal à la tête»

Ces tours ont parfois à côté d'eux des expressions de type usuel, avec un sujet au nominatif. Ce nominatif sujet peut tenir la place soit de l'accusatif (lit. *trįsta mán širdį* ou *širdis* «j'ai mal au cœur») soit l'autre cas (lit. *véida bėria spuogai*).

1.1.3.10 (5) - Ce type de passif impersonnel à déterminant datif est bien attesté en russe; Jakobson *Beitrag* p.270, explique le datif comme l'expression du «destinataire» de l'événement: *čegó mne* (D) *čočetsja* en face de *čegó ja čočú* «ce que je veux».

1.1.3.10 (6) - Si l'on maintient le texte des mss., comme le propose Schwyzler *Rheinisches Museum* 76, p.433; cf. aussi Schwyzler *IF* 47 p.214 et s., 48 p.273 et suiv. approuvé Kroll *Glotta* 18 p.277.

1.1.3.10 (7) - Le tour est ancien selon Pedersen *KZ* 40 (1907) p.134 et suiv. qui en rapproche l'emploi de l'instrumental en fonction de sujet en avestique. On peut y ajouter aujourd'hui des ex. hittites, Sommer *OLZ* 1939 n.11 col. 681 et suiv. (Pisani *TLAeV* p.41). Une variante dialectale (grand russe du nord), avec l'agent exprimé par *u* et le génitif est étudié par K. Trost, *die Sprache* 18.1 (1972) pp.9-23, qui ne croit pas à l'origine i.-e. du tour (cf. p.12 n.20).

Dans les deux cas, le nominatif sujet a toutes chances d'être secondaire, puisqu'il représente le type usuel de construction. Il y a donc un processus de personnalisation d'impersonnel; inversement, ces impersonnels étant souvent récents dans leur emploi, ou même dans leur forme, il faut aussi compter avec un processus d'*impersonnalisation de personnels*. De même, on a dans les diathèses deux mécanismes inverses, l'un réducteur (le passif), l'autre additif (le causatif).

1.2 La phrase prédicative, le prédicat et l'attribut

1.2.0.0 Emploi des cas obliques en position de prédicat ou d'attribut

Ces positions sont celles où le contenu sémantique propre à chaque cas (1) apparaît le plus nettement. Il n'y est pas obscurci par la rection (2) verbale ou nominale; on verra même pour le génitif adnominal que la possibilité d'un emploi attribut est le critère d'un emploi libre (1.3.1.1). En position de prédicat ou d'attribut, le cas apparaît pourvu de son sens plein.

D'autre part, comme cette position est commune au cas et à l'adjectif, il est possible de dégager des éléments de signification communs au cas et à telle ou telle classe d'adjectifs dérivés: ainsi, le génitif (*domus patris*) et l'adjectif d'appartenance (*domus patris*) entretiennent des rapports étroits qu'a étudiés Wackernagel dans *Genitiv und Adjektiv* (1.4.1). Il est d'autres relations de ce type, notamment entre l'instrumental et les adjectifs possessifs (1.4.2).

1.2.1.0 Le locatif

En position d'attribut ou de prédicat, le locatif a la valeur *inessive*: «à l'intérieur de», qu'il s'agisse d'un objet matériel (à l'intérieur d'un volume ou d'un objet creux; à l'intérieur d'une surface, donc «sur» ou «sous») d'une personne, d'une abstraction.

1.2.1.1 Le locatif sur concrets

Le rapport est uniformément «à l'intérieur de»; s'il s'agit d'un objet considéré comme un volume, le sens est «dans, dans la masse de, dans le creux de»; s'il s'agit d'une surface ou d'un objet dont seule la surface est considérée, le sens est «dans les limites de (cette surface)», donc indifféremment «dans, à, sur» ou même «sous»

- objet creux, réceptacle, enclos...: «dans»

4.27.1 *gárbhe... sán* «étant dans la matrice»

10.27.4 *yád ájñātesu vjāñesv āsam*

«quand j'étais dans des cercles étrangers»

1.2.0.0 (1) - Ce contenu sémantique peut être considéré comme la *valeur centrale* du cas. Mais ce n'est pas nécessairement la plus ancienne, et, en synchronie il n'est pas toujours possible de la considérer comme unique (0.1.4).

1.2.0.0 (2) - La rection tend à vider le cas de son sens propre, mais aussi à établir entre régissant et régi une liaison inanalysable (0.1.6).

- surface: «sur», «dans les limites de»

1.108.9 *yád indrāgnī avamāsyām pṛthivyām... sthāḥ*

«que vous soyez, ô Indra et Agni, dans la terre la plus prochaine...»

(Renou *EVP* 14 p.50): il s'agit évidemment de la *surface* (1), non de l'*intérieur* de la terre, cette relation peut être soulignée par *ādhi*, 1.139.11

yé devāso divy ékādaśa sthā

pṛthivyām ādhy ékādaśa sthā

«Dieu qui êtes dans le ciel au nombre de onze, qui êtes sur la terre au nombre de onze». Sur un nom de partie du corps, la relation inessive peut être le contact externe («sur»), 5.54.11

āmṣeṣu va ṛṣṭāyaḥ patsú khādāyaḥ

«sur vos épaules sont les lances, aux pieds les anneaux»

Renou *EVP* 10 p.31,

ou interne («dans»), AV. 7.56.6

nā te bāhvór bālam asti nā śīrṣé

«il n'y a pas de force dans tes bras, ni dans ta tête».

1.2.1.2 Le locatif sur noms de lieu

Il exprime la relation inessive

- localisation vague («près, loin»)

as-parāvātī «être au loin», *durāké* (id.) *āré* (id.) *as-uparé* «être près»

Noms communs concrets de lieu

as pṛthivyām «être sur terre» (Cf. 1.2.1.2) *divī* «au ciel» *antārikṣe* «dans l'espace médian».

- Noms propres de lieu (= noms de peuples)

1.108.8 *yád indrāgnī yāduṣu turvāṣeṣu... sthāḥ* «que vous soyez, ô Indra et Agni, chez les Yādu, chez les Tūrvāṣa» Renou *EVP* 14 p.50.

En un passage, la relation semble être l'identification (franç. *consister en*); 1.35.6 *tisró dyāvah savitúr dvā upāsthāñ ékā yamāsyā bhúvane* que Renou *EVP* 15 p.15 traduit: «(il y a) trois cieux, deux (d'entre eux forment) le giron de Savi-tar, l'un (= le 3ème) (est) dans le monde de Yama» (1).

Mais ce «dans», en raison du parallélisme probable des deux expressions, paraît exprimer une identification du troisième ciel au monde de Yama plutôt qu'une «inclusion» dans ce monde. Toutefois, l'incertitude de la cosmologie védique ne permet pas de conclure.

1.2.1.3 Le locatif sur abstraits

Le locatif d'un nom verbal en position de prédicat note le procès «dans lequel» on se trouve impliqué, qu'on en soit l'agent ou le patient. Les deux possibilités qui tiennent à l'indifférence du substantif à la voix verbale, qui se constate par

1.2.1.1 (1) - Lüders, *Varuna* p.61 «auf der untersten Erde».

1.2.1.2 (1) - Inversement le nominatif *upāsthā* semble le substitut d'un locatif, comme l'indique la comparaison avec le vers précédent, Lüders *Varuna* p.60.

ailleurs (1), sont illustrées dans une même strophe 6.71.2.

*devāsya vayāṃ savitūḥ sāvīmani
śrésthe syāma vásunaś ca dāvāne
yó viśvasya dvipādo yās cātuspado
nivēśane prasavé ca āsi bhūmanah*

«Puissons-nous être soumis à l'incitation splendide de Savitar, et bénéficier d'un don de fortune (2)(de)

toi qui t'occupes de faire rentrer et de mettre en marche toute créature, bipède ou quadrupède».

On note qu'au locatif indiquant l'état auquel on souhaite être soumis est joint un infinitif datif mentionnant un procès ultérieur, conséquence de l'«incitation» de Savitar.

Ces emplois sont fréquents dans le *RV*, notamment: *as- śārman (śārmaṇi)* «être sous la protection; *as- sumné, sumnéṣu, sumataú* «être dans les bonnes grâces».

On trouve aussi *as- anibādhé* «être à l'abri de l'oppression» (5.42.17); *as- ávasi* «bénéficiaire de l'aide» (5.65.5). En phrase nominale, 2.12.7 *yāsya āśvāsaḥ pradīśi* «celui sous le commandement duquel (sont) les chevaux» Renou *EVP* 17 p.57.

Dans l'ensemble, la relation est celle de l'état (passif), comme *as- savitūḥ sāvīmani*; un exemple dans la célèbre formule de 7.86.6 *āsti jyāyān kánīyasa upārē* «l'aîné est cause de (responsable de) la faute du cadet» (3); et avec une valeur un peu différente («être en état de») dans un exemple avestique, Vd. 15.45 *yavaṭ aēte spāna biś hapta nmāna pairi. tacahi bavaṇ* «quand ces chiens seront en état de faire deux fois à la course le tour des sept maisons» (Benveniste, *Inf.* p.32).

En revanche, on ne rencontre pas en indo-iranien d'emplois identiques à ceux sur lesquels repose l'infinitif actif du latin, c'est-à-dire «être en train de»; emploi qu'on peut reconstruire à partir de l'étymologie de l'imparfait (*vehebam* < **vehesi bhwām* «j'étais à transporter») et de l'emploi de l'infinitif de narration (4), et qui évoquent ceux du nom verbal précédé de *oc* avec le verbe être en vieil irlandais, où il forme «une sorte de conjugaison périphrastique doublant le verbe simple» (5).

1.2.1.4 Le locatif sur personnels

Les noms de personnes peuvent relever du statut commun des noms concrets; le locatif signifie alors «être dans le corps de». Mais le plus souvent, le locatif d'un nom de personne signifie «chez» («dans la maison de» au sg.; «au pays de» pour les noms (pluriels) de peuples, cf. *supra* 1.2.1.2).

Quand il s'agit d'un «bien», le locatif sur personnels peut avoir valeur *possessive* (1): «être chez»; «être au pouvoir de, à la disposition de, appartenir à»

1.2.1.3 (1) - Notamment au datif, 1.2.2.1.

1.2.1.3 (2) - *sāvīmani* n'est pas «apposé» à *dāvāne*, comme le croit Renou *EVP* 15 p.27; *sāvīmani* est un locatif désignant l'état dans lequel on est (ou souhaite être); le datif *dāvāne* indique un but ultérieur.

1.2.1.3 (3) - C'est ce sens qu'il faut donner à la traduction littérale de Renou *EVP* 5 p.70 «l'aîné est (présent) dans l'erreur du cadet», cf. Macdonell *Ved. Reader* p.140 «the elder is (involved) in the (= is the cause of the) offence of the younger».

1.2.1.3 (4) - Poultney, *Studies... Whatmough* (1957) p.219 et suiv.

1.2.1.3 (5) - Gagnepain, *La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques* 1 p.49.

1.2.1.4 (1) - Sur les rapports étroits des expressions locatives, possessives et existentielles dans de nombreuses langues cf. J. Lyons, *Introduction to Theoretical Linguistics* p.395. L'emploi est signalé (et nommé «locatif-génitif d'appartenance») chez H. de Willman-Grabowska, *Loc.* p.68.

1.5.9 *yāsmīn víśvāni paúṃsyā*

«en qui sont toutes les forces mâles» (Renou) *EVP* 17 p.3.

De même, 8.46.7 *tāsmīn hí śánty ūtāyaḥ* «car il dispose des aides» le locatif du possesseur s'allie parfois à un datif du destinataire, 10.144.2

ayám asmásu kávyā

rbhúr vājro dāsvate

«nous avons chez nous ce poétique, cet ingénieux foudre (2) pour le donateur».

Pour d'autres exemples, cf. *infra* 1.2.6.1.

Quand le sujet est un nom verbal, le sens n'est pas la possession, mais la «disposition»: 1.48.10

viśvasya hí prāṇanam jīvanam tvé

«Oui, le fait que tout être respire, qu'il vive, (réside) en toi» Renou *EVP* 3 p.24 (3).

Si c'est un nom de la faute, le locatif désigne le coupable, ou celui sur qui elle retombe, 10.132.5

asmín sv étác chākapūta énaḥ

«C'est sur ce Śakapūta que (retombe) le dit péché» Renou *EVP* 5 p.89 (4).

1.2.1.5 Une valeur particulière du locatif en position de prédicat: le locatif de concernement

8.47.14 *yác ca góṣu duṣvápnyam*

yác ca _asmé

«le mauvais rêve qui est sur (nos) vaches et celui qui est sur nous» Renou *EVP* 5 p.108. Faut-il poser une valeur particulière «de concernement» (Geldner «die Kühe... uns selbst betrifft»), ou une valeur prospective (Ludwig «den Kühen... uns Böses verkundet») ? Bien que ces deux traductions rendent très exactement le sens, celle de Renou, plus littérale, montre le lien de cet emploi aux autres, et dégage la valeur du cas, qui comme ailleurs est inessive: un mauvais rêve, tout comme un péché (cf. 10.132.5 cité 1.2.1.4) «est sur» quelqu'un ou quelque chose; pour s'en délivrer (et pour en délivrer les vaches), on le «transporte» sur Trīta Āptya (cf. 13-17).

1.2.2.0 Le datif

En position de prédicat, le datif exprime divers rapports prospectifs: procès (action, état, événement) souhaité ou envisagé; personne destinataire ou bénéficiaire; chose constituant le but d'un procès; temps (ultérieur) pour lequel on prévoit que s'accomplira un procès.

1.2.2.1 Le datif sur abstraits

Le datif d'un nom verbal d'action ou un infinitif datif en position de prédicat exprime la *destination*: procès que le sujet de la phrase est destiné à accomplir

1.2.1.4 (2) - Le soma (Geldner).

1.2.1.4 (3) - C'est la contrepartie de *nivéśane*, *prasavé as-* (1.2.1.3).

1.2.1.4 (4) - C'est la contrepartie de *upāré as-* (1.2.1.3).

ou à subir :

9.86.38 *vayám syāma bhúvaneṣu jīvāse*

«Nous, puissions-nous être destinés à vivre parmi les êtres».

Lorsque la base du nom d'action est celle d'un verbe transitif, il peut (1) s'agir d'une destination passive :

10.143.4 *cítē tād vām... rātíḥ*

«Cette générosité de vous deux est à remarquer».

Accompagné d'une négation, il exprime, à la voix passive, interdiction ou impossibilité :

10.85.34 *ná etád áttave*

«(C'est du poison), cela n'est pas à manger».

1.136.1 *átha enoḥ kṣatrām ná kútaḥ caná ádhīṣe*

«et leur pouvoir n'est attaquant d'aucune part».

Ces syntagmes négatifs sont *toujours* passifs ; leur agent est à l'instrumental (2.3.4.1.4 et 4.2.1.4). Inversement, l'expression peut avoir valeur causative, lorsque l'abstrait est accompagné d'un génitif subjectif :

1.79.11 *asmákam íd vṛdhé bhava* (2)

«Sois à notre croissance, à nous seuls»

Donc, une seule et même valeur «prospective», se combinant avec les trois voix fondamentales (3) : neutre, passive et causative.

On a la même situation en avestique :

- voix neutre

Yt. 13.68 *x^Vaēpaiθe nō daiñhuṣ^V fraδātaēca varəδātaēca*

«notre propre pays est destiné à croître et grandir»

- voix passive

Y. 45.4 *nōiṭ diwzaidyāi... ahurō*

«Ahura ne peut être trompé» (4)

- voix causative

Y. 10.6 *nitama ciṭ... x^Varaitiṣ^V*

hazaṇraṇyāi asti daēvanam (5)

«la moindre gorgée... suffit à tuer mille Daēvas» (Darmesteter).

Le latin, qui ne conserve que des vestiges de ce tour, présente les trois sous-types :

- le passif : *esse odio* «être objet de haine»

- l'actif : *esse auxilio* «aider»

- le causatif : *esse sumptui* «faire dépenser, provoquer des dépenses».

1.2.2.1 (1) - Mais ce n'est pas obligatoire, cf. RV.1.79.11 cité *infra*. En principe, l'infinitif prédicat seul a valeur passive ; il a valeur active lorsqu'il est accompagné d'un génitif (comme RV. 1.79.11) ou d'un datif, subjectif ou objectif (2.3.1.1, 2.3.1.2 et 2.3.3.3) p.ex. 9.105.5 *sakhyé... rucé bhava* «fais briller ton ami». L'avestique a un ex. d'infinitif prédicat à valeur active sans déterminant, Vd. 9.14 *yezi srum paiti.hincāi* «quand le récipient de plomb (sert) au versement» (Benveniste, *Inf. av.* p.40).

1.2.2.1 (2) - Delbrück KZ 18 p.93 note que le syntagme a la valeur de «servir à, tendre à» et rapproche le tour latin correspondant. Autres valeurs de *bhū-* avec le datif, cf. Geldner ad 1.61.14.

1.2.2.1 (3) - *Infra*, 4.3.

1.2.2.1 (4) - Benveniste *Inf. av.* p.79 note que cet infinitif prédicat équivaut à peu près au participe passif *adaoyamna-* «intrompable», (ainsi que le contexte, notamment l'épithète *vispā.hiṣas* «qui perçoit tout» qui accompagne *ahurō*) engageant à préférer la traduction ci-dessus à «A. ne doit pas être trompé» de Benveniste (qui, hors contexte, serait évidemment possible).

1.2.2.1 (5) - Sur *hazaṇraṇyāi* cf. Benveniste *Inf. av.* p.41 Duchesne-Guillemin *Composés* p.107, et mes *Formules croisées* (à paraître).

Le problème n'est donc pas propre au védique; de plus, il ne peut être résolu par l'examen des syntagmes considérés en eux-mêmes, puisqu'ils sont ambigus (sauf les syntagmes négatifs, toujours passifs), et que le contexte ne permet pas de lever l'ambiguïté. Il faudra donc déterminer *l'ellipse* qui est cause de cette ambiguïté.

1.2.2.2 Le datif sur noms de personne

Il exprime le destinataire (le bénéficiaire, la victime, etc...) de la réalité qu'exprime le sujet.

En phrase nominale:

8.93.25 *túbhyaṃ sómāḥ sutā́ imé*

«pour toi (Indra) ces soma pressés!»

- avec *as-* copule: «être destiné à»

1.85.12 *yá vah śárma śaśamānáya śánti*

«les protections vôtres qui sont pour celui qui a peiné» (= «que vous avez pour...») (1).

- Avec *bhū-*: «se révéler, se manifester à»

6.24.8 *gambhiré cid bhavati gādhām asmai*

«même dans la profondeur, il se trouve un gué pour lui»

Cet emploi est parfois nommé à tort datif possessif (ainsi Delbrück, *Dat.* p.22): ce n'est jamais le *possesseur*, (actuel) mais le *destinataire*, («possesseur-éventuel»). Peut-être l'existence du tour *est mihi* en latin et dans quelques autres langues a-t-elle provoqué cette confusion; ce tour est totalement étranger à l'indo-iranien, qui ne connaît dès l'origine que *māma asti* pour «j'ai, je possède», *māhyam asti* étant uniquement «il y a pour moi», «on me destine». Le tour sert à exprimer diverses situations, en particulier:

- le fidèle est le destinataire d'un bien que possède les dieux:

1.85.12 (ci-dessus)

6.68.7 *súrībhyaḥ... rayíḥ śyāt*

«que la richesse soit en partage à nos patrons!» (2)

1.8.9 *te... útāyaḥ... sadyāś cit santi dāśúṣe*

«tes aides sont immédiatement à la disposition de l'adorateur» (3)

- telle qualité échoit en partage à un dieu:

1.80.7 *índra túbhyam... ánuttam... víryam*

«à toi Indra est échue la force-virile inébranlable» (4)

Cet emploi est proche de la valeur possessive; il en est toutefois distinct.

- le fidèle «échoit» au dieu:

6.44.10 *índra túbhyam íd... abhūma*

qu'il ne faut pas traduire comme le fait Delbrück par «tui nos sumus», mais «voici que nous te sommes échus», «nous voici venus sous ta protection» (5): l'expression est comparable à lett. *būt vīram* «se marier» litt. «échoir à un homme».

1.2.2.2 (1) - Semblable, Renou *EVP* 10 p.19. Sur la liaison avec le génitif *vah*, v. *infra* 1.2.6.1.1.

1.2.2.2 (2) - Semblable, Renou *EVP* 5 p.98.

1.2.2.2 (3) - Semblable, Renou *EVP* 17 p.5.

1.2.2.2 (4) - Si l'on suit Grassmann *Wb* sous *ánutta-* et Ludwig *der Rigveda* 2 p.23. Mais Oldenberg *Noten* 1 p.82 rattache *ánutta-* à *ánu-dā-*; cette interprétation, que suivent Geldner et Renou *EVP* 17 p.28, élimine l'exemple, puisque le datif est régi par le verbe.

1.2.2.2 (5) - «Indra, dir... haben wir uns zu eigen gegeben» (Geldner). Le sens de «venir sous la protection» est rendu probable par 11, *mā te... sakhyé risama* «puissions-nous ne pas subir de dommage, étant dans ton amitié». Passage cité par Reichelt *Aw. Elem.* § 459.

- «être pour»: «favoriser»

7.32.9 *ná devāsaḥ kavatnāve*

«les dieux ne sont pas pour l'égoïste (?)» (6).

C'est une situation identique qu'on a en avestique: le datif d'un nom de personne en position d'attribut y indique le destinataire:

Yt. 3.4 *garō.nmānəm nərəyō asti asavaoyō*

«le Garō-nmāna (= le Paradis) est pour les justes» (Darmesteter).

Ce n'est ni l'appartenance, ni la possession, mais bien la destination.

En phrase nominale (à valeur existentielle)

Y. 49.12 *kat... zbayentē avāṇhō*

«quelle aide (y a-t-il) pour (moi) qui appelle?»

avec *ah-* «exister, vivre»

Y. (H). 39.1 *yaēibyaścā tōi ā yaēcā aēibyō ā aṇhan*

«à ceux pour qui ils existent et à ceux qui existent pour eux» (Darmesteter) (7).

Par là, le datif attribut rejoint le datif complément libre d'un verbe. La valeur prospective est toujours présente, jamais la liaison de *ah-* ou *bav-* avec le datif ne donne l'équivalent d'un verbe *avoir*.

1.2.2.3 Le datif sur noms de chose

Dans l'ensemble, en védique, comme dans les autres langues i.-e., le datif est assez peu représenté sur les noms de choses (1), en particulier en position d'attribut. Là où il l'est, la relation est, comme pour les noms de personnes, destinative

4.1.18 *dhiyé satyām astu*

«que notre pensée poétique obtienne le succès» (2).

1.2.2.4.1 Le datif en position de phrase

L'emploi «phrase» (c'est-à-dire l'infinitif datif jussif ou hortatif) est attesté indirectement pour les formes du datif.

- par la continuité entre les infinitifs-datifs comme *stuṣé* «à louer» et les formes personnelles comme *stuṣe* «je veux louer» Renou, *Festschrift Debrunner* p.387; GLV § 316 et 422.

- par le doublet en *-tavaī* de l'infinitif datif en *-tave*: issu de *tave* + *vaī* comme l'a montré R. Thurneysen *Mél. de Saussure* pp.225-227; la forme ne peut être originelle qu'en emploi hortatif:

5.29.2 *apó yāhvīr asṛjat sártavā u*

«il a libéré les eaux: qu'elles coulent donc!».

Il l'est directement pour les formes hors paradigme en *-sani* et en *-adhyai*.

1.2.2.2 (6) - Geldner. Ou: «pour l'avare», Ludwig *der Rigveda* 2 p.166. Malgré l'incertitude sur le sens précis de cet hapax, la construction et la valeur du datif ne font aucun doute.

1.2.2.2 (7) - Si l'identification des pronoms reste incertaine (Darmesteter rapporte *tōi* et *aēibyō* aux animaux, Bartholomae-Wolff à nous-mêmes), le sens du syntagme prédicatif est assuré: c'est «exister pour (qqn)».

1.2.2.3 (1) - L'emploi se développe ultérieurement à partir de l'abstrait, comme dans d'autres langues i.-e. (BSL 63 (1968) p.148). Le datif est notamment utilisé pour exprimer la conséquence (Bhagavad-gītā 1.42 *samkaro narakāya* «La confusion (des castes) mène à l'enfer», ou le pronostic (Renou GS § 220 b R).

1.2.2.3 (2) - Préférable à la traduction de Renou *EVP* 13 p.3 «que (le succès) pour (notre) vision poétique soit une chose réelle»: *dhiyé* est en position d'attribut, non d'apposition à un substantif ellipsé.

1.2.2.4.2 Le datif en phrase existentielle sur abstrait

Il en est quelques exemples sûrs pour le double datif (*infra*, 2.3.3.2)

1.37.15 *ásti hí śma mādāya vaḥ*

«oui, il y a (matière) à vous enivrer (là-bas)».

Souligné par la place de *ásti*, le caractère existentiel de cet énoncé est confirmé par le neutre précédent

14 *sánti kaṇveṣu vo dúvaḥ*

«il y a chez les Kaṇva des dons pour vous» (1.2.6.1.5).

Le sens est celui de la possibilité, de même en tour simple

B Ā U. 2.4.12 *na ha asya udgrahaṇāya eva syāt*

«il n'y a pas moyen de le saisir» (E. Senart).

Le datif en tour existentiel exprime la même notion de «possibilité» que le verbe *śak-*, *ibid.*

7 *na śaknuyād grahaṇāya*

«on ne pourrait (le) saisir», expression synonyme de la précédente.

Bien que les attestations en soient peu nombreuses et en partie tardives, l'emploi est ancien; il est attesté en avestique

Y. 29.3 *avaēšam nōiṭ vīduyē*

«on ne peut en trouver» (1) ou «ils ne peuvent savoir» (2),

et dans diverses langues i.-e.; il est notamment reflété dans des emplois de l'infinif

lit. *matýti jau dūmas*

«on peut déjà voir la fumée» (3).

1.2.3.0 L'instrumental

Il en est peu d'exemples; on peut mentionner

9.64.28 *dāvidyutatyā rucā... sōmāḥ*

«d'un éclat fortement illuminant, (tels sont) les soma...» Renou *EVP* 8 p.39 (1).

Peut-être (2) aussi

1.138.3 *krátvā cit sántaḥ*

«oui, (eux qui sont doués) de pouvoir spirituel» Renou *EVP* 15 p.141,

avec *krátvā* équivalent à *krátumantaḥ*: la relation est donc *possessive*. Si l'emploi est rare, c'est qu'en cette position, comme aussi dans celle d'épithète (1.3.2.2), la relation possessive est exprimée par des adjectifs, dérivés ou composés (1.4.2).

1.2.4.0 Le génitif

Le génitif en position d'attribut ou de prédicat exprime essentiellement la relation d'appartenance. On peut distinguer, du point de vue de la *situation*, l'appartenance d'un objet (d'un animal) ou d'une qualité à une personne; l'appartenance

1.2.2.4.2 (1) - avec *vid-* «trouver» et *avaēšam* génitif de l'objet partitif. Ainsi, Humbach.

1.2.2.4.2 (2) - avec *vid-* «savoir» et *avaēšam* génitif d'agent. Ainsi Duchesne-Guillemín.

1.2.2.4.2 (3) - Fraenkel *Syntax* § 11 et *KZ* 53 p.55 n.1 (bibl.).

1.2.3.0 (1) - C'est le tour latin *capillo sunt promisso* «ils ont les cheveux longs».

1.2.3.0 (2) - Il est difficile de dire s'il s'agit d'un énoncé normal ou d'un énoncé elliptique, comme l'est probablement 10.172.1 *gāvah sacanta vartanīm yād ūdhabhih* «Les vaches suivent son chemin quand elles ont le pis (gonflé de lait)» litt. «quand avec pis»: il y a au moins ellipte d'un adjectif.

d'une personne à une autre; l'appartenance d'un élément à un ensemble. Du point de vue du sens, la notion d'appartenance est voisine de celle de destination, qui peut s'entendre comme «appartenance ultérieure»: le rapport entre la valeur d'appartenance et la valeur de destination constitue le fond de la question débattue du «génitif en valeur de datif». A l'opposé, la notion d'appartenance côtoie celle d'origine («appartenance à»: «provenance de»). Ces deux observations sont importantes pour l'évolution. On a d'une part des «génitifs d'origine», de l'autre des «génitifs en valeur de datif», symétriques en quelque sorte par rapport au génitif d'appartenance: il reste à déterminer le sens de l'évolution. Quoi qu'il en soit, la valeur d'appartenance apparaît en synchronie comme la valeur centrale: celle de la majorité des emplois libres.

En phrase d'existence, le génitif libre d'appartenance constitue avec le verbe un syntagme possessif, équivalent d'un verbe «avoir» (1.2.4.6).

1.2.4.1 Appartenance d'un objet à une personne

C'est la situation la plus banale, sinon la plus fréquemment évoquée dans le *RV*. en raison du caractère de ce texte. On en a quelques exemples:

- 1 - en phrase nominale, 1.152.7

asmākaṃ vr̥ṣṭír divyā

«à nous la pluie céleste», Renou *EVP* 5 p.77.

- 2 - avec *as-* «être», 8.2.7

trāya índrasya sómāḥ

sutāsaḥ santu devāsya

«que les trois somas pressés appartiennent au dieu Indra» (1).

- 3 - avec *bhū-* «devenir» 4.17.6

satrá sómā abhavann asya

«ensemble (tous) les somas devinrent siens, devinrent sa propriété» (2).

Il peut s'agir

- d'un bien immatériel, d'une qualité

1.39.4 *yuṣmākam astu tāviṣi*

«que vôtre soit la force-active», Renou *EVP* 10 p.15 (3).

- d'une manière d'être ou d'agir

3.55.18 *virāsya nú svāsvyam*

«la possession de beaux chevaux (est le fait) du héros», Renou *EVP* 5p.16(4).

ŚB. 3.2.2.24 *ākrodho hy evā dīkṣitāsya*

«car l'absence de colère est le fait du consacré»

ibid. 1.2.1.21 *etāni vāi jīvato bhavanti*

«ces choses-là en vérité sont le propre d'un être vivant»;

1.2.4.1 (1) - Une autre construction avec *trāyaḥ* comme prédicat est possible pour la grammaire (1.2.6.1): «trois soient les somas...», *indrasya* étant épithète de *sómāḥ*. Mais elle est exclue par la situation: les somas sont des réalités identifiées (10 *imé... sómāḥ*), leur nombre fixé d'avance. Seul *indrasya* peut être l'attribut.

1.2.4.1 (2) - Expression *lexicale* de la même relation («propriété») *ibid.* C *satrá abhavo vásu-patir vásunām* «ensemble, tu es devenu maître de (tous) les biens», cf. *infra* 1.2.6.1.

1.2.4.1 (3) - Geldner fait de *yuṣmākam* une épithète et considère l'infinitif datif (*nú cid ādhīse*) du *pāda* suivant comme le prédicat («que votre force soit inattaquable»).

1.2.4.1 (4) - Geldner fait de ce syntagme le régime accusatif d'un verbe *prā... vocāma* du *pāda* suivant («nous voulons proclamer le bel attelage du héros»).

d'une fonction

RV. 2.1.2 *táva agne hotráṃ*

«à toi, Agni, la fonction de Hotar».

1.2.4.2 Appartenance d'une personne à une personne

Il est souvent fait mention d'une «appartenance» de l'homme au dieu, et inversement du dieu à l'homme. La formule qui résume le mieux cette double relation est RV. 8.92.32 *tvám asmākaṃ táva smasi* «tu es à nous, nous sommes à toi» à quoi fait écho celle de Darius, Šk. 4 *manā AM AMhaadam* «AM est mien, je suis à AM».

Cette appartenance réciproque du dieu au mortel et du mortel au dieu se traduit par l'échange que constituent le culte rendu et les bienfaits accordés en échange: (*ibid.* 4.5) *AMm ayadaiy, AMmaiṃ upastām baratuv* «j'ai rendu un culte à AM, qu'AM m'apporte son aide».

Ailleurs, il s'agit de l'appartenance du vaincu à son vainqueur (skt. *tava asmi* «je suis à toi», dit celui qui se rend, Speijer SS § 112); ou d'un esclave à son maître, etc...

L'emploi se rencontre également avec *brū-* moyen comme copule, au sens de «se proclamer le fidèle», Renou *EVP* 4 p.74.

1.2.4.3 Appartenance d'un élément à un ensemble

Existait-il en védique des emplois comparables à lat. *si trium virum sim* (Caton) «si j'étais des *tresviri*», *si harum Baccharum* (Plaute) «si tu es de ces Bacchantes?» On n'en cite pas d'exemple.

Un tel emploi est par définition limité à la liaison de deux substantifs dont l'un (le déterminé) est un pluriel ou un collectif, et l'autre (le déterminant) désigne une réalité de même nature.

Comme «appartenance à un ensemble», cet emploi peut être rattaché au précédent. L'absence d'emploi prédicat est l'indice que cette valeur partitive est subordonnée à la valeur d'appartenance, 1.3.1.1.

1.2.4.4 Le génitif sur nom de matière

Le génitif d'un nom de matière peut être employé en position de prédicat, quel que soit le sujet, pour désigner la matière dont celui-ci est fait:

ŠB. 1.1.4.19 *yádi naḍānām yádi veṇūnām yádi iṣṭkāṇām*

«qu'il soit de roseau, de bambou ou d'osier» (Minard, *Sub.* § 565).

Autres exemples chez Delbrück *Ai. Sy.* p.154.

Mais pour beaucoup de substantifs de matière existe un adjectif dérivé en *-maya-* ou en *-ya-* qui sont employés en cette position et en position d'épithète:

ayasmāya- «ahenus»

hiranyāya- «aureus», etc...

Cet emploi peut se rattacher *directement* (sans passer par la valeur d'appartenance) à une valeur d'origine.

1.2.4.5 Le génitif de destination

Comme le signale Pāṇini 2.3.62, le génitif semble parfois employé avec la valeur du datif, c'est-à-dire avec la valeur destinative. Un des exemples les plus nets est RV. 5.65.4

mitrā́sya... sumatír ā́sti vidhatā́h

«la bienveillance de Mitra... est pour celui qui (le) sert», Renou *EVP* 5 p.80: *vidhatā́h* pourrait être remplacé par le datif *vidhaté* sans que le sens soit altéré. Toutefois, on ne peut considérer que le génitif y marque *positivement* la destination; il n'exprime en fait que l'appartenance, et l'appartenance future ou virtuelle n'est guère éloignée de la destination. On le voit dans la traduction de Geldner qui utilise un verbe «appartenir», sans que le sens soit différent «Mitra's Gunst gehört dem Verehrer».

L'extension d'emploi de la valeur d'appartenance à la valeur destinative est fréquente et naturelle quand il s'agit d'un «don» (par exemple: victime offerte en sacrifice): Le «daim mâle de la Lune» (*puruṣamṛgaś candramasaḥ*) est en même temps le «daim mâle pour la Lune» (*puruṣamṛgaś candramase*). D'où l'équivalence signalée par la *Kāśikā* à Pān. 2.3.62 (bien vu, Siecke *Gen.* pp.24-25).

La valeur destinative du génitif attribut peut provenir simplement de la copule *bhū-* «devenir», 4.17.6 (cité 1.2.4.1) *satrá sómā abhavann asya* «en même temps (tous) les somas devinrent siens»: le génitif n'exprime que l'appartenance (exclusive); l'indication «prospective» est donnée par *bhū-*. On peut donc traduire, avec Geldner, «ihm wurden... zuteil», mais sans considérer que le génitif équivaut ici à un datif.

De même 7.98.5 *átha abhavat kévalaḥ sómo asya* que Siecke *Gen.* p.32 rend bien par «tum factus est peculiaris Soma ejus».

L'interprétation d'un génitif comme «substitut d'un datif» repose parfois sur un faux semblant. Ainsi, le védique a développé un syntagme *possessif* avec un génitif adnominal et un nombre du type *śatām te rāja bhiṣajāḥ* (1.2.6.3), correspondant au latin *mihi est*. Mais il n'y a aucune raison de considérer le tour latin comme originel, et le tour i.-ir. comme le substitut de ce tour (1). Ce sont deux créations indépendantes, comme on le montre 1.2.6.3, et le génitif védique n'y est pas plus «en valeur de datif» que le datif latin n'est «en valeur de génitif». On traduira donc 6.47.18 *yuktā hy āsya hārayaḥ śatā dāśa* «car 10 x 100 sont ses alezans attelés» (= «il possède...») plutôt que «10 x 100 alezans sont attelés pour lui», avec Geldner: *asya* n'est pas un prédicat de destination ou de possession, mais l'épithète de *hārayaḥ*.

Parfois, ce que l'on considère comme un génitif de destination peut tout aussi bien s'interpréter comme un génitif d'origine, ainsi l'exemple (2) AB. 7.14.2 *tasya ha putro jāñe* «ein Sohn dessen wurde geboren, ihm wurde ein Sohn geboren». Certes, *tasya* pourrait être remplacé par *tasmai*; mais il pourrait aussi bien l'être par *tasmāt*.

Si la valeur d'appartenance provient d'une plus ancienne valeur *d'origine*, l'emploi du génitif pour indiquer le destinataire ne peut être que secondaire et constituer une extension vers le pôle sémantique opposé; ce qui s'accorde avec le caractère exceptionnel de l'emploi en védique, et son développement dans la langue ultérieure.

1.2.4.5 (1) - *Supra* 1.2.2.2.

1.2.4.5 (2) - Delbrück *Al. Sy.* p.153.

1.2.4.6 Le génitif en phrase d'existence

Avec *as-* employé comme verbe d'existence, le génitif d'un nom de personne constitue un syntagme équivalent à un verbe «avoir». Il en est au moins un exemple incontestable RV. 5.2.5 *ná yéṣāṃ gopā āraṇas cid āsa* «qui n'ont jamais eu de pâtre, même étranger» (1). Certes, le syntagme est théoriquement ambigu, et susceptible d'une interprétation prédicative («à qui n'a jamais appartenu le pâtre»); mais c'est une interprétation que le sens permet d'exclure (2). C'est déjà le tour classique *mama asty aśvaḥ* «j'ai un cheval», syntagme possessif homonyme de la prédication d'appartenance *mama asty aśvaḥ* «le cheval est à moi».

Ce syntagme possessif peut reposer directement sur la combinaison de l'affirmation d'existence (*asti* «il y a») et du génitif d'appartenance (*mama* «m'appartenant»). Une autre filière, à partir d'emplois épithétiques, est envisagée 1.2.6.3.

On trouve dans la prose védique des syntagmes d'existence où le «sujet» (ce dont on affirme l'existence) est un abstrait ŚB. 1.1.1.21

āsti vā agnēś ca apām ca víbhrātrvyam iva

«or, il y a entre le feu et les eaux une sorte de rivalité».

On y trouve également des syntagmes d'existence où le sujet est un neutre substantivé, le génitif étant avec lui en relation *partitive*

ŚB. 1.3.1.13 *āsti vāi pātṇyā amedhyām yād avācīnam nābhēḥ*

«or, il y a dans l'épouse une partie impure, ce qui est au-dessous du nombril».

3.1.2.2 *āsti vāi pūruṣasya amedhyām yātra asya āpo ná upatīṣṭhante*

«or, il y a dans l'homme une partie impure, là où les eaux n'atteignent pas».

«Pourquoi, demande A. Minard (*Sub.* § 147), cette place du verbe, dont le sens est pourtant celui d'une simple copule?» C'est que justement *āsti* se comporte ici en verbe d'existence, comme le montre la traduction qui vient d'en être donnée; les subordonnées sont *explicatives*, ce qui justifie également l'inversion du diptyque, puisque ce phénomène est normal pour une subordonnée «apportant une sorte de précision qualitative plus ou moins accessoire» (*ibid.* § 144): tel ne serait pas le cas si, *āsti* étant copule, la subordonnée fonctionnait comme *sujet*, *amedhyām* comme adjectif attribut.

Le tour prédicatif se lit en revanche ŚB. K. 4.1.2.2

yātra vāi pūruṣasya āpo ná upatīṣṭhante amedhyām ha asya tát

«or, là où dans l'homme les eaux n'atteignent pas, ces parties de lui sont impures» (cf. 3E1 § 538 a).

Ici encore (3) on constate qu'il n'y a pas dans la langue entre syntagme d'existence et syntagme prédicatif le fossé qui existe en logique entre la prédication et l'affirmation d'existence.

1.2.4.6 (1) - C'est la traduction de Geldner («die keinen Hirten... hatten»); celle de Renou, assez gauche («eux auxquels n'a plus jamais été un pâtre...») aboutit au même sens (EVP 13 p.19).

1.2.4.6 (2) - Comme le note Geldner, après Oldenberg, *yéṣāṃ* a pour antécédent *góbhiḥ* (les vaches) et *maryakām* (désignant le veau).

1.2.4.6 (3) - cf. 1.1.2.2.

1.2.5 L'ablatif

1.2.5.1 Ablatif en phrase existentielle

Il est un exemple d'ablatif en phrase d'existence 8.67.7

ásti devā amhór urú

«Dieux, il y a du large (au sortir) de l'étroit» Renou *EVP* 5 p.109.

1.2.5.2 Je ne connais pas d'exemple de l'ablatif en position d'attribut ou de prédicat dans le Véda.

1.2.6 Propriété, destination, possession (1)

1.2.6.1 Génitif, datif, locatif employés en liaison

Les études précédentes permettent de définir clairement les situations correspondant aux trois cas, génitif, datif et locatif sur personnels en phrase prédicative normale à verbe *as-* et à verbe *bhū-*. Le génitif exprime la propriété, le datif la destination et le locatif la possession. Quelques exemples d'emplois en liaison ou en opposition illustreront cette répartition:

- locatif du possesseur / datif du destinataire: (outre 10.144.2 cité *supra*

1.2.1.4), 6.1.13

purūṇi hí tvé puruvāra śánty

agne vāsu vidhaté rājani tvé

«Car abondants sont chez toi le roi, Agni aux trésors abondants, les biens pour l'homme qui te sert-correctement» (1).

ou 1.30.13

revātīr, nah... índre santu

«que des richesses soient à notre disposition chez Indra» (2).

locatif du possesseur / génitif du propriétaire: locatif du possesseur

1.59.3 *vāsūni*

yā párvateṣv oṣadhīṣv apsú yā mānuṣeṣv āsi tāsya rājā

«les biens qui sont dans les montagnes, dans les plantes, dans les eaux, ceux qui sont chez les hommes - tu es le roi de (tout) cela» (3):

on ne saurait mieux dire que les humains ne sont pas propriétaires des biens dont ils disposent; en revanche, les soma, les ivresses et tous les biens sont devenus «la propriété» d'Indra:

génitif du propriétaire 4.17.6

satrá sómā abhavann asya víśve

satrá mādāso bṛható mādīṣṭhāh

1.2.6 (1) - C. Watkins *To honour R. Jakobson* p.2193 rappelle, à propos du génitif d'appartenance, le caractère fondamental (et ancien) de la différence entre possession et propriété du point de vue juridique. La distinction entre appartenance et possession de Benveniste *BSL* 55 (1960) p.123 et suiv. est en revanche purement linguistique: elle joue à l'intérieur de la catégorie (juridique) de la propriété. Sur les rapports étroits entre phrases existentielles, phrases locatives et phrases possessives, v. Lyons p.299 et suiv.

1.2.6.1 (1) - Trad. semblables, Geldner, et Renou *EVP* 13 p.36.

1.2.6.1 (2) - Trad. semblables, Geldner, et Renou *EVP* 17 p.10; *nah* constitue avec *sadhamāde* («pour le symposium» Renou) un double datif du type décrit 2.3.1.1.

1.2.6.1 (3) - Trad. semblable, Renou *EVP* 12 p.12. Autre segmentation de la phrase chez Geldner.

satrá⁴ abhavo vásupatir vásûnâm

«D'un coup, tous les soma devinrent sa propriété; d'un coup, les ivresses les plus enivrantes, à ce haut (dieu); d'un coup tu devins le propriétaire des biens» (4).

Locatif du possesseur +génitif du propriétaire 10.95.13

prá tát te hinavā yāt te asmé

«je vais te renvoyer ce qui, t'appartenant (te), est chez nous (asmé)»:

c'est en ces termes qu'Urvaši annonce à Purûravas qu'elle lui rendra son enfant. La formule se rencontre en contexte moins clair 1.165.3; 10.69.4.

- génitif du propriétaire / datif du destinataire:

1.85.12 *yā vah śarma śaśamānāya śanti*

«les protections que vous avez pour l'homme qui a peiné...» (5).

8.67.3 *tēsām hī citrām ukthyām*

vārūtham āsti dāśúse

ādityānām aramkṛte

«Car ils ont une écatante, une louable couverture pour leur adorateur, ces Ādityas, pour qui agit bien».

Cette traduction qui suit celle de Geldner, est plus naturelle que celle de Renou *EVP* 5 p.108 «A eux en effet appartient la couverture... (faite) pour l'adorateur». On retrouve la même liaison du génitif et du datif au v.6,

yād vah śrāntāya sunvaté

vārūtham āsti

«La couverture que vous avez pour qui a pris peine, pour qui presse (le soma) ».

Une structure parallèle se retrouve dans le même hymne, mais avec un datif *final* à la place du datif du bénéficiaire, 19

nā asmākam asti tát tارا

ādityāso atiskāde

si l'on entend avec Renou (et Geldner): «nous n'avons pas cet élan (grâce auquel nous pourrions) sauter par-dessus, ô Ādityas».

De même, en avestique, le génitif prédicat exprime l'appartenance; le datif, la destination; le locatif, la possession.

- Génitif prédicat d'appartenance, Yt. 19.56

taṭ x^Varānō... yaṭ asti airyanam dahyunam

«Cette gloire qui appartient aux peuples Aryens» (Darmesteter).

- Datif prédicat de destination, Yt. 3.4

garō. nmānam naraṃyō asti asāvaoyō

«Le Garō-nmāna est pour les justes» (Darmesteter)

- Locatif prédicat de possession, Yt. 19.68

astica ahmī avavaṭ... x^Varānō yaṭa...

«Et il y a en lui... assez de gloire... pour...» (Darmesteter).

La situation exprimée dans le premier de ces trois énoncés est l'appartenance: le bandit touranien Franhrasyan cherche à s'emparer de la gloire «qui appartient aux peuples Aryens» (Yt. 19.56); en revanche, le fleuve Haëtumant «possède», «détient» actuellement cette gloire (*ibid.* 68). Le paradis, en revanche, «est destiné» aux justes, qui n'y accéderont qu'après leur mort.

1.2.6.1 (4) - 1.2.4.1 et n.2

1.2.6.1 (5) - Trad. semblables, Hillebrandt *Lieder* p.66, Macdonell *Ved. Reader* p.30, Geldner, et Renou *EVP* 10 p.19.

La position de prédicat, ici comme ailleurs, fait ressortir le contenu sémantique du cas, alors que la position d'épithète l'atténue jusqu'à l'anéantir dans les emplois régis.

1.2.6.2 Le syntagme «avoir»; ses trois formes

Il s'est constitué en sanskrit, comme dans toutes les langues i.-e., un syntagme existentiel-possessif, *māma āsti* «j'ai». On a vu (1) qu'il y en a peu d'exemples dans le RV; qu'il n'est pas de marque morphologique de la phrase existentielle, qui peut être - comme la phrase prédicative - une phrase nominale, une phrase à verbe *as-* ou à verbe *bhū-*.

Les syntagmes existentiels-possessifs se sont constitués à partir de trois cas dans les langues i.-e.:

- le génitif: sanskrit, avestique, vx-perse (qui d'ailleurs a confondu génitif et datif) et arménien.
- le datif: latin, grec, slave, baltique, germanique.
- le locatif: vieil irlandais et russe.

On note que ce sont ceux qui en phrase prédicative expriment respectivement la propriété, la destination et la possession.

Tous trois se prêtent évidemment à fournir un verbe «avoir». Il n'y a donc aucune raison a priori de projeter en i.-e. l'un des trois tours (comme l'a fait par exemple Benveniste, *BSL* 55, 1960, p.123 et suiv.).

1.2.6.3 Origine de *māma āsti*

Il existe *potentiellement* dans les tours védiques comportant un numéral:

3.17.3 *trīṇy āyūṃṣi tāva jātavedaḥ*

«trois sont tes durées de vie, ô J.» / «tu as trois...» (1)

ou 1.24.9 *śatām te rājan bhiśajāḥ*

«cent sont tes médecins, ô roi» / «tu as cent...» (1).

Ces phrases nominales étant susceptibles de deux interprétations, existentielle ou prédicative, ont fourni le modèle du *génitif possessif*, c'est-à-dire du tour *māma āsti*: il suffisait d'en étendre l'emploi à la possession d'un seul objet, 5.2.5

nā vēśām gopā āraṇas cid āsa

«qui n'ont jamais eu de pâtre, même étranger» (2).

Naturellement, le tour une fois constitué conserve son ambiguïté originelle: ŚB. 1.1.4.14 *Mānor ha vā ṛṣabhā āsa* signifie: «Manu avait un taureau»; mais s'il avait déjà été question de ce taureau précédemment, la même phrase serait possible, et signifierait. «le taureau appartenait à Manu».

L'évolution s'est faite dans le même sens en iranien: l'Avesta comme le Vêda, abonde en formules du type de Yt. 5.12 *yeŋhe caθwārō vaštāra* «dont les chevaux de trait sont huit» «qui a...».

Le syntagme existentiel possessif y est attesté par des formules comme Yt. 5.4 *yeŋhe hazaŋram vairyaŋam* «qui a mille lacs» (litt. «un millier de lacs»); ici l'analyse en phrase prédicative est exclue. Il n'y a donc pas lieu d'invoquer le

1.2.6.2 (1) - 1.2.4.6.

1.2.6.3 (1) - Voir 1.1.2.2 et n.3.

1.2.6.3 (2) - 1.2.4.6.

synchrétisme du datif et du génitif, comme le fait Kent *OPG* p.80 pour expliquer des emplois comme XP f.28 et suiv.

Dārayavaus^v puça aniyaiciy āhatā

«Darius avait d'autres fils»:

c'est un syntagme possessif comparable à ceux de l'avestique et de la prose védique.

On suit aisément la filière en arménien: Luc 3.11 *oyr ičen erku handerjk* traduit gr. *ho ékhôn dúō khitōnas* mais, comme les formules védiques et avestiques précitées, est susceptible d'une analyse de type prédicatif «de qui les tuniques seront au nombre de deux».

L'intermédiaire, qui est la possession d'un seul objet, est attesté: J. 8.41 *mi ē hayr mer Astvac* traduisant *hēna patēra ékhomen tōn théon*.

Mais *mi* est aussi l'article indéfini:

Luc 13.6 *t'zeni mi ēr urumn* «un homme avait un figuier».

Le tour se sépare définitivement de l'expression prédicative initiale par la suppression de l'article indéfini, et par la substitution des verbes *gom* ou *kam* à *ē* (3). L'argument morphologique utilisé par Benveniste art. cit. p.58-59 (indistinction du génitif et du datif dans les substantifs) pour ramener l'emploi à un datif ne porte pas: le tour, comme on le voit par les exemples ci-dessus, fait fréquemment intervenir des pronoms (4); et le parallèle indo-iranien confirme le caractère originel du génitif arménien.

La constitution d'un syntagme prédicatif possessif du type *māma asti* «j'ai» est parallèle à celle du composé nominal possessif (*bahuvrihi*). On sait que celui-ci est issu de syntagmes prédicatifs apposés **néres su-ékwōs* «hommes aux bons chevaux» étant issu de **néres su ékwōs* «des hommes, bons sont leurs chevaux» (Wackernagel, *Ai. Gr.* 2-1 p.290 et Debrunner *Nachträge* p.81). Or, ces syntagmes sont implicitement des syntagmes d'appartenance; il en est même d'explicites, par exemple en vieil irlandais. *Cailti cruaid a chrí* «C. dur son corps, C. au corps dur» que cite Benveniste *BSL* 62 (1967) p.26, comme exemple du fondement syntaxique du composé possessif. Le mécanisme de l'évolution est le même: l'adjectif passe du statut de prédicat à celui d'épithète. Pour le *bahuvrihi*, cette évolution se situe dans le cadre de la phrase: une phrase simple (incise) se réduit à un syntagme nominal, comme dans le cas de la relative qui évolue en relative formelle ou «adjectif long» (1.1.1.10).

**néres su* (prédicat) *ékwōs* (sujet): Phrase

**néres* (déterminé) *ékwōs* et son épithète *su* (déterminant): Syntagme nominal.

Au contraire, l'évolution qui aboutit au syntagme possessif *māma asti* se réalise à l'intérieur de la proposition: *šatām* (prédicat) *te bhišajāḥ* (sujet) «cent sont tes médecins» — *te bhišajāḥ* et son épithète *šatām*: phrase existentielle possessive, «tu as cent médecins».

Le changement est acquis lorsque le modèle s'étend à la possession d'un seul objet, comme il a été indiqué plus haut.

1.2.6.3 (3) - Ainsi, le syntagme possessif avec *ē* de l'ex. précité Luc 3.11 est suivi d'un syntagme possessif avec *gom*: *taçē zmin aymn oyr oçn guçē* «qu'il en donne une à celui qui n'en a pas». 1.2.6.3 (4) - Où le génitif a une forme propre: le génitif du relatif est *oyr* (ex.1) distinct du datif (et locatif) *um*; le génitif du pronom personnel de la première personne du pluriel est *mer* (ex.2) distinct du datif (accusatif et locatif) *mez*; le génitif de l'indéfini est *urumn* (ex.3) distinct du datif (et locatif) *umemn*. Les pronoms sont particulièrement fréquents lorsque le syntagme possessif fonctionne comme auxiliaire (*avoir*) au parfait des verbes transitifs.

1.2.6.4 Origine de *mihi est*

Alors que le syntagme existentiel-possessif au génitif peut être tiré directement d'un syntagme prédicatif d'appartenance, il n'est pas possible d'en faire autant pour celui-ci: si *est patri meo domus* n'était que la réinterprétation existentielle d'une phrase prédicative (*haec domus est patri meo* «cette maison est destinée à mon père», le sens serait «mon père doit avoir, aura une maison» ou encore «il y a une maison pour mon père», comme Tib. 1.5.57 *sunt numina amanti* signifie «il y a des dieux pour l'amant». On doit donc envisager une extension d'emploi, non une conservation. Cette extension est d'ailleurs facile à concevoir:

- à partir des phrases négatives «il n'y a pas de... pour moi» = «je n'ai pas de».

lit. *nēr mán motūšes kraitēliui krāuti* (Senn 2 p.40) «je n'ai pas de maman pour accumuler ma dot» (mais normalement «avoir» est *turēti*); de même got. *ni was im barne* (Luc 1.7) «ils n'avaient pas d'enfants»: ailleurs, *haban*.

- à partir de phrases au passé:

lett. *viēnai mātēi bij divas meītas* (Endzelin LL p.55) «à une mère furent (naquirent) deux filles».

- dans des contextes prospectifs:

lat. *mihi est ager colendus* «j'ai un champ à cultiver».

L'évolution, comme on le sait, aboutit finalement à la valeur opposée, *mihi est* (puis son substitut *habeo*) devenant l'auxiliaire du parfait.

- par nouvelle segmentation de phrases prédicatives à «*dativus sympatheticus*»

lat. *erus mihi erat... adulescens optimus*

«j'avais pour maître... un excellent jeune homme».

hitt. 1 *Lahhas-mu LÚ KÚR ešta* (Telepinus, 2.20.2, Friedrich *Heth. Elem.* 2 p.59) «L. était pour moi un ennemi».

On notera toutefois que la nouvelle segmentation ne produit pas à elle seule un syntagme «avoir», on ne peut donc (comme il a été indiqué plus haut) se contenter de cette filière pour rendre compte de la genèse de *est mihi*.

1.2.6.5 Origine de *u menja jesti*

L'expression de la possession en russe est constituée par la préposition *u* «auprès de» accompagnant le verbe d'existence. Ce tour a fréquemment recouvert un ancien datif: le russe emploie *u* là où le v. sl. a un datif, qui correspond à un datif germanique, balte, etc... et que par conséquent on considère comme ancien. Pourtant, il ne faut pas considérer cette préposition comme un substitut normal du datif: en v. sl. elle signifie «auprès de». Ce sens est peut-être issu de celui de «*ab*» (*prositi u kogo* «*quaerere ab aliquo*») qui semble en être le sens originel. Il est probable dans ces conditions qu'elle est le substitut non d'un datif, mais d'un *locatif*. Persuadé du caractère i.e. de *mihi est* comme syntagme possessif et de l'identité originelle du datif et du locatif, V.N. Toporov, *Lokativ* pp.291-292 compare les emplois slaves (ainsi que leurs parallèles grecs, latins, germaniques, baltes et hittites) du datif possessif aux emplois védiques du locatif du type *sánti kánveṣu vo dúvaḥ* (1.37.14) sans voir que cette seule comparaison témoigne contre l'équivalence du datif et du locatif: car le tour védique comporte un datif, *vaḥ*, qui est *destinatif* en face du locatif *possessif kánveṣu*: ce que rend parfaitement la traduction russe qu'en donne Toporov: «*u potomkov Kanvy jesti dlja*

vas dary» (1). La conclusion naturelle est que russe *u* + gén. est le substitut d'un locatif, que le tour *u menja jest'* reflète l'expression la plus ancienne de la possession; que par conséquent, le tour *mihi est*, v.sl. *jestŭ mi*, etc... n'est pas originaire dans la valeur possessive: c'est bien, comme on l'a vu, un tour destinatif dont l'emploi s'est étendu à la possession.

Le celtique apporte une confirmation importante: l'expression de la possession en v. irl. est réalisée au moyen du verbe d'existence et soit d'un pronom suffixe, soit pour les substantifs d'un syntagme prépositionnel avec les prépositions *la* ou *oc*. On considère ordinairement que le tour repose sur un datif, *tathut* étant «est tibi».

Mais il faut bien admettre que les prépositions *la* «auprès de», *oc* «à» sont inattendues: le datif est, dans la plupart de ses emplois, représenté par *do*. Pourquoi cette exception? De plus - et ceci est singulier - l'expression de l'appartenance repose également sur *la* et *oc*, mais avec le verbe couple, et se trouve équivaloir à ce génitif prédicat d'appartenance, comme on le voit par Wb. 6 b 20 *ní la-nech huáin alail, ammi dée huili* (2) «l'un n'appartient pas à l'autre de nous, nous sommes tous à Dieu». Faut-il conclure à un ancien datif d'appartenance? Enfin, il existe des exemples dans lesquels *tathut* «est tibi» se trouve en liaison avec *la*: on s'aperçoit alors que *la* est «possessif», et le pronom suffixe «destinatif», *Scel Mucci Mic Datho*, 3 *tathut airle lim-sa* («j'ai un conseil à te donner» litt. «est tibi consilium apud me»). *Tathut* est ici l'équivalent de *atá dait*, «il y a pour toi». *Fled Bricrend* 59 *ata and sin fled chaurad dait trá* («il y a ici un festin de héros pour toi»). Ce *do* destinatif «pour» est employé en liaison avec *la* «chez» *ibid.* 1 *bói fled mór la Bricrind... do Conchobur* («il y a un grand festin chez B... pour C»). On voit comment s'est constituée l'expression possessive: par la convergence secondaire d'un locatif possessif et d'un datif destinatif.

Le latin apporte une confirmation inattendue: bien qu'il ait développé, comme on le sait, le tour *mihi est*, il conserve la trace d'un locatif possessif opposé à un datif destinatif. Considérons l'expression (que cite Benveniste *VIIE*. 1 p.116) Plaute Pseud. 467 *parvam esse apud te mihi fidem ipse intellego*. Il traduit: «je comprend bien que tu n'as qu'une faible confiance en moi». Mais il commente «le «possesseur» de la *fides* détient donc un titre qui est déposé «chez» quelqu'un». Ici encore, l'illusion du caractère originel de *est mihi* brouille les rapports.

1 - *habeo fidem* équivaut non pas à *est mihi fides*, mais à *est apud me fides*, «j'ai confiance»

2 - *deum fides* correspond à *fides (est) apud deos*, non *fides (est) deis* (qui signifierait «la confiance dans les dieux»): c'est la confiance qu'ont les dieux (et qu'ils peuvent donner à l'homme).

On peut ainsi mettre en parallèle

	<i>tibi est domus</i>	<i>apud te est fides</i>
son équivalent	<i>habes domum</i>	<i>habes fidem</i>
sa nominalisation	<i>tua domus</i>	<i>tua fides</i>

Ce qui représente exactement le schéma des tours védique, russe et v. irl.

1.2.6.5 (1) - La traduction de Renou (similaire à celle de Toporov) «Il y a chez les Kapvas des dons d'hommage (préparés) pour vous» *EVP* 10 p.14 (*dúvah* étant le nominatif pluriel d'un thème **dú-*, *ibid.* p.61) est plus satisfaisante pour la syntaxe que celle de Geldner, «Für die Kanva's habt ihr eine Vorliebe», et, pour le sens de *dúvah*, que celle de Ludwig «bei den Kanva's ist euer dienst». Ces deux dernières traductions semblent d'ailleurs faire de *dúvah* un singulier, ce qu'exclut *sánti* (cf. la note de Renou citée *supra* et déjà celle de Ludwig *Commentar* 2 p.228). Sur *dúvas-*, voir Manessy *-as-* p.29 et suiv.

1.2.6.5 (2) - Stokes. *The Old-Irish Glosses at Wurzburg and Carlsruhe* p.33.

A vrai dire, on peut toujours discuter sur la *structure* de ces tours et par conséquent sur la traduction qu'il convient d'en donner: faut-il segmenter

dúvaḥ santi kaṇveṣu / *vaḥ*
fides est apud te / *mihi*
 ou *dúvaḥ santi vaḥ* / *kaṇveṣu*
fides est mihi / *apud te*

et traduire en conséquence:

«les K. ont des dons pour vous»
 «tu as de la confiance pour moi»
 ou «vous avez des dons chez les K.»
 «j'ai du crédit auprès de toi»?

Ce n'est pas notre objet: nous voulions seulement montrer que le syntagme comportant le datif est originellement destinatif, et n'est possessif que par extension d'emploi: corrélativement, qu'il y avait place pour un syntagme originellement *possessif*, avec le locatif («être chez») (3) et que ce syntagme est à l'origine des tours celtique et russe (4). Il est donc probable que l'i. -e. n'avait pas d'expression de valeur aussi générale que lat. *mihi est*, mais trois tours, exprimant respectivement la propriété (génitif), la destination (datif) et la possession (locatif); chacune pouvant être ou prédicative ou existentielle:

	Génitif (propriété)	Datif (destination)	Locatif (possession)
prédication	<i>haec domus est patri</i>	<i>haec domus est patri</i>	véd. <i>tvé dhenúḥ sudúghā</i>
affirmation d'existence	<i>est regis</i> (?) skt. <i>mamaṣty aśvaḥ</i>	<i>patri est domus</i>	r. <i>u otca jesti dom</i>

1.2.6.6 Conclusion

Propriété, destination et possession sont des notions distinctes lorsqu'on les oppose, mais qui se rejoignent facilement et peuvent confondre ou échanger leur expression. Un verbe «avoir», correspondant virtuellement aux trois notions (1), peut devoir son expression à l'une ou à l'autre. On ne s'étonnera pas de trouver sur le domaine i. -e. *trois* expressions casuelles à la base du syntagme «avoir». En regard, les syntagmes prédicatifs sont partout distincts; cette constatation, jointe à bien d'autres, engage à considérer la position prédicative comme la position privilégiée pour la détermination des valeurs casuelles.

1.2.6.5 (3) - L'identité de la construction possessive et de la construction locative (inessive) est fréquente hors du domaine i. -e. (Lyons p. 302).

1.2.6.5 (4) - Naturellement, il est possible que dans l'un des deux domaines (ou dans les deux), un substrat ait favorisé la constitution du tour.

1.2.6.6 (1) - Cette polyvalence sémantique des verbes «avoir» du type français les exclut de la «structure profonde» de la langue, selon Lyons p. 303, qui remarque par ailleurs que l'absence de tels verbes en i. -e. interdit de considérer les syntagmes d'appartenance (*domus patris*) comme la transformation de phrases possessives.

1.3 Le syntagme nominal

1.3.0.0 *Épithète, attribut, apposition*

La fonction d'épithète se définit par le syntagme nominal; est épithète un nom (substantif ou adjectif) qui forme avec un substantif un syntagme nominal, c'est-à-dire un syntagme qui a le même comportement syntaxique que le substantif. Elle se distingue par là des fonctions d'attribut et de complément circonstanciel qui se définissent dans la phrase. En revanche, la distinction entre épithète (élément subordonné) et apposition (élément juxtaposé) est moins tranchée; et c'est dans une large mesure une question concernant le plan du paradigme, celle de la distinction entre l'adjectif et le substantif (*Indro devāḥ* est à la fois *deus Indra* et *divus Indra*). Elle n'intéresse pas la syntaxe casuelle, puisque les cas obliques entrant dans la constitution d'un syntagme nominal indiquant une subordination, une dépendance du terme régi par rapport au terme régissant. Un substantif dans cette position se comporte comme un adjectif; il y a d'ailleurs des faits de concurrence entre cas oblique et certaines formations suffixales d'adjectifs.

On considère habituellement que la position adnominale est secondaire pour les cas obliques, et que cette position est celle de l'adjectif. De fait, un seul cas occupe cette position dans la majorité de ses emplois: le génitif. Les autres cas ne s'y rencontrent que très rarement, et même, la plupart du temps, une autre analyse, faisant du terme considéré un complément de phrase, est possible.

Car il y a continuité, même en synchronie, et à plus forte raison en diachronie, entre le syntagme nominal et le syntagme prédicatif.

Le caractère secondaire de l'emploi adnominal du datif (1.3.2.3), de l'instrumental (1.3.2.2), du locatif (1.3.2.3) et de l'ablatif (1.3.2.4) est évident; pour le génitif (1.3.1), son implantation en position adnominale est si importante qu'une origine adverbale de l'emploi ne peut être que lointaine. Il n'est pas évident, à considérer les emplois védiques, que le génitif adnominal soit partout le substitut d'un adjectif, comme l'a prétendu Wackernagel dans un article célèbre (1.4.1). En revanche, il est possible de reconstruire la valeur initiale du cas, ou au moins une de ses composantes sémantiques.

1.3.1.0 *Le génitif épithète*

Le problème principal de la description du génitif épithète est celui du classement des emplois. Le classement proposé dans les divers traités de syntaxe du védique (comme ceux des autres langues i. -e.) est peu satisfaisant, en ce qu'il range sous la rubrique de l'appartenance les rapports les plus étrangers à cette notion: d'extension en extension, il ne reste rien de la valeur supposée commune dans les emplois dits «dérivés». Inversement, les tentatives de réduction des emplois à celui du génitif subjectif et objectif achoppent sur l'impossibilité de tirer une valeur pleine d'une valeur vide, ainsi qu'on l'a signalé 0.1.4.2. Or, pour donner une description correcte, on ne peut se contenter d'une énumération inorganique d'emplois; un classement est indispensable. Et pour établir un classement objectif, il faut trouver des *critères*.

1.3.1.1 Critère de classement: la possibilité ou l'impossibilité de l'emploi attribut

En ce qui concerne le génitif dans ses emplois adnominaux, l'étude de la position de prédicat (1) ne fournit pas seulement, comme pour les autres cas, l'orientation sémantique dominante; elle fournit aussi le critère (2) permettant de distinguer les emplois régis et les emplois libres en position adnominale.

On se rappelle que le sémantisme central du cas est l'appartenance (3): appartenance à un élément (sans limitations) et (avec les limitations signalées) appartenance à un ensemble (4). Ce sémantisme n'est présent que dans les emplois libres: (*passim*) *īndrasya vājraḥ* «le foudre d'Indra»

9.96.6 *ṛṣir viprāṇām* «*ṛṣi* parmi les poètes»

Dans les emplois régis, c'est le terme régissant qui impose son orientation sémantique à la relation. Ainsi les noms de parenté, les noms d'ensembles, les noms verbaux d'agent ou d'action, etc....: avec ces derniers, on parle de «génitif subjectif» et de «génitif objectif», ce qui indique que le sens de la relation génitive est ici imposé non seulement par le régissant, mais encore - et en dernière analyse - par le syntagme verbal dont il est l'équivalent nominal. Il va de soi que le génitif n'a plus aucun contenu propre dans cette position.

Or, le critère qui permet de distinguer ces deux types de relation génitive est la possibilité d'emploi en position de prédicat et la valeur que présente alors la relation étudiée.

Le substantif au génitif d'un syntagme d'appartenance, comme *īndrasya vājraḥ* peut passer en position d'attribut sans que le sens de la relation change: **vājro (asti) īndrasya* «le foudre appartient à Indra»; de même, *ṛṣir viprāṇām* a pour correspondant **ṛṣir (asti) viprāṇām* «le *ṛṣi* fait partie des poètes». Mais comme la phrase pourrait également signifier «le *ṛṣi* appartient aux poètes», il se confirme que le sens partitif (appartenance à un ensemble) est subordonné au sens général d'appartenance. On peut donc dire que le génitif adnominal d'appartenance est sémantiquement identique dans la position d'épithète et dans celle d'attribut. Or, ceci n'est pas vrai des génitifs adnominaux comme *duhitā divāḥ* «fille du ciel»: une expression telle que *duhitā (asti) divāḥ* n'est admissible que si *duhitā* est déterminé par le génitif explicite ou implicite d'un nom de personne ou assimilé; de plus, le rapport avec *divāḥ* est différent de ce qu'il était dans le syntagme épithétique: c'est un rapport d'appartenance. Cette observation confirme de façon décisive le caractère fondamental de ce sens pour le génitif. Les deux faits sont liés: *duhitā*, et les noms de parenté en général, impliquent un déterminant, parce qu'ils expriment par eux-mêmes une relation. Dans le syntagme épithétique, ils imposent cette relation aux dépens de celle d'appartenance; mais, exprimant une relation, ils ne sont pas susceptibles de devenir termes d'une relation: c'est pourquoi il n'existe pas de syntagme prédicatif correspondant.

On voit aussi que pour le comportement syntaxique, dans le syntagme nominal un substantif comme *duhitā* diffère profondément d'un substantif comme *vājraḥ*;

1.3.1.1 (1) - C. Watkins, *Remarks on the Genitive, To honour R. Jakobson* p. 2196 remarque que la position du prédicat est considérée comme première par rapport à celle d'épithète non seulement en synchronie (Chomsky, *Syntactic Structures* p. 72) mais encore en diachronie (Wackernagel, *Mélanges de Saussure* p. 133 renvoyant à Paul Principien² p. 114 et suiv.): «les expressions épithétiques se développent habituellement à partir d'expressions prédictives, non l'inverse».

1.3.1.1 (2) - Le critère de l'emploi prédicatif a été utilisé notamment par E. Benveniste *BSL* 61 (1966) p. 91 et suiv. pour distinguer les emplois régis et les «synapsies» génitives (type franç. *valet de chambre*) des emplois libres du génitif.

1.3.1.1 (3) - 1.2.4.0.

1.3.1.1 (4) - 1.2.4.3.

en revanche, un syntagme *duhitā divāḥ* a le même comportement syntaxique que *vājraḥ*. La situation des substantifs «relationnels» en face des substantifs ordinaires est celle des verbes transitifs en face des verbes intransitifs (5).

1.3.1.1 Le génitif adnominal libre d'appartenance

1.3.1.2.0 Le génitif d'appartenance; ses trois variantes de signification (1)

Le génitif adnominal libre ne correspond pas uniquement à un prédicat nominal d'appartenance au génitif (*īndrasya vājraḥ*; **vājro asti īndrasya*). Il peut aussi bien correspondre:

- à un prédicat possessif ou inessif au locatif 1.2.1.4
**vājro asti īndre* «le foudre est chez (ou: «dans») Indra».
- à un prédicat de destination au datif 1.2.2.2
**vājro asti īndrāya* «le foudre est pour Indra».

Au reste, même en position prédicative, le génitif s'infléchit parfois jusqu'à la valeur destinative (1.2.4.5).

1.3.1.2.1 Le génitif exprimant l'appartenance au sens étroit

La situation la plus fréquemment exprimée est celle de l'appartenance d'un objet, inerte ou inanimé, à une personne: *īndrasya vājraḥ*. Le caractère d'emploi libre est garanti par les syntagmes prédicatifs correspondants. D'autres situations appellent quelques remarques:

- l'appartenance du fidèle au dieu et inversement l'appartenance du dieu au fidèle sont des relations assez fréquemment évoquées, 1.2.4.2.

- un lien d'appartenance relie un acte à son auteur:

3.9.7 *tād bhadram tāva* «ce bienfait de toi»

l'acte étant souvent exprimé par un pronom neutre comme *tāt* (*tāt te* «ceci de toi»).

- la qualité à celui qui en est pourvu, *pūṣṇo mahitvām*

«la grandeur de Pūṣan» (Delbrück *Ai. Sy.* p. 152) emploi libre, puisque susceptible d'une expression prédicative; mais en même temps, emploi subjectif (*puṣṇaḥ asti mahān*) 1.3.1.5 (1).

1.3.1.2.2 Le génitif inessif

A *divo jyōtīṃsi* «les lumières du ciel» (Delbrück *Ai. Sy.* p. 152) correspond **divī santi jyōtīṃsi* (non: *divāḥ*).

1.3.1.1 (5) - *Infra*, 3.1.1.3.

1.3.1.2.0 (1) - Siecke *Gen.* p. 12 considère que la valeur d'appartenance n'est qu'implicite: «Denotatur possessor attamen non ipsa genetivi forma, sed rerum cogitarum relatione». C'est faux: le lien entre deux substantifs comme *īndra-* et *vājra-* peut être par exemple un lien de destination (*īndrāya vājraḥ*). La nature du lien ne dépend de celle du régissant que si c'est un substantif relationnel. Mais Siecke confond le tout et considère comme des génitifs d'appartenance *revāto mādah*, *devānām sumatiḥ*, *sūnūḥ satyāsya*; d'où sa formulation erronée.

1.3.1.2.1 (1) - L'emploi libre correspond à la «dérivation lexicale» *mahi-* → *mahi-tvām*, l'emploi régi à la dérivation syntaxique *mahān asti* → *mahitvām (asya)*, Kurylowicz *Esq. Ling.* p. 46.

A *sīndhūnām tīrthām* «le gué des fleuves» (*ibid.*), **sīndhuṣv asti tīrthām* (non: *sīndhūnām*).

Dans ces emplois, le lien génitif peut donc être dit inessif.

1.3.1.2.3 Le génitif destinatif

A *gāvām vrajām* «l'étable des vaches» (Delbrück *Ai. Sy.* p. 152) peut correspondre **gōbh̥yo asti vrajām* mais non **gāvām*... (alors qu'à *yājvano grhāḥ* «la maison de l'homme pieux» peut correspondre **yājvano asti grhāḥ* «la maison appartient à l'homme pieux»).

Mais l'un et l'autre peuvent aussi être assimilés aux noms de contenant régissant un génitif, 1.3.1.4.

1.2.1.2.4 Le génitif d'appartenance comme génitif d'origine

La valeur d'appartenance est issue de la valeur d'origine (1). Certes, l'argument morphologique bien connu (identité partielle de l'expression du génitif et de l'ablatif au singulier: dés. *- (e/o)s) ne peut suffire; il faut pouvoir reconstruire l'évolution. Or, c'est un type d'évolution dont il est de nombreux parallèles, à commencer par le français *de*. Il apparaît naturel que la notion d'«appartenance» soit exprimée par celle de «provenance»: les biens «appartiennent» aux dieux en même temps qu'ils en «proviennent». Le dieu védique n'est «riche» (*rayivānt*-, *revānt*-, *vāsumant*-, *vāsupati*-, *rayipāti*-) que pour être «généreux» (*maghāvan*-, *rayidā*-, *vāsudā*- etc); 10.47.1

jaḡrbhmā te dākṣiṇam indra hāstaṃ
vasūyavo vasupate vāsūnām/
vidmā hī tvā gōpatiṃ śūra gōnām
asmābhyaṃ citrām vṛṣaṇam rayīm dāḥ

«Nous avons pris ta main droite, ô Indra, désireux de biens, ô maître des biens./ Nous te savons maître des vaches, ô héros: donne-nous donc la brillante, la mâle richesse».

īndrasya rayīḥ a dû signifier «la richesse *provenant* d'Indra» avant de signifier «la richesse *appartenant* à Indra»: dans la pensée védique, «avoir» et «pouvoir donner» sont synonymes. Et ce n'est pas une conception nouvelle, comme l'a montré Meillet dans un article célèbre: céleste et immortel, le dieu i. -e. est aussi «donneur de biens» (*Revue des idées* 4, p. 689 et suiv. - *LH et LG* 1 p. 322 et suiv.). Plus généralement, dans le Vēda, «posséder», c'est «pouvoir donner», 7.4.6 *īṣe rāyāḥ suvīryasya dātoḥ* «il a pouvoir de donner une richesse faite d'hommes-d'élite» Renou *EVP* 13 p. 55. Peut-être faut-il rattacher directement à la valeur d'origine quelques emplois du génitif d'appartenance sur personnels, au sens de «être du côté de», «favorable à»; c'est au moins ce que suggère la concurrence de l'adverbe en -*tas*, que signale Pāṇini 5.4.48 (cf. Siecke *Gen.* p. 33). *devā arjunato* ou *arjunasya abhavan* «les dieux étaient du côté d'Arjuna». L'emploi du génitif serait *situatif* («ad indicandum eum, a cujus parte quis stat» Siecke *ibid.*) (2). Les em-

1.3.1.2.4 (1) - Meillet, *Remarques sur le sens du génitif i. -e.*, *Festschrift Thomsen* (1912) p. 21 et suiv.

1.3.1.2.4 (2) - Sommerfelt, *Le génitif adnominal en i. -e.*, *BSL* 23 (1922) pp. 18-22 explique par la valeur d'origine l'emploi du génitif en dépendance d'adverbes *situatifs* régissant aussi l'ablatif, p. ex. *purāḥ*.

plois signalés 1.3.1.2.1. (type *tāva asmi*) peuvent donc au moins en partie relever directement de la valeur d'origine. La valeur inessive (1.3.1.2.2) et surtout la valeur destinative (1.3.1.2.3) sont à considérer comme des valeurs dérivées.

1.3.1.3 Le génitif adnominal libre d'appartenance à un ensemble («partitif»)

1.3.1.3.1 Le caractère libre de l'emploi

Contrairement à d'autres langues i. -e., où il n'est admis qu'en dépendance de certains pronoms et des superlatifs (lat. *unus nostrum*, *altissima arborum* mais non **homo nostrum*, **quercus arborum* (1), le génitif d'appartenance à un ensemble fonctionne librement en védique. Le déterminé peut être:

- un nom de personne ou de chose,

7.65.2 *tā hī devānām āsurā*

«Car ces deux (Mitra et Varuṇa) sont des Asura parmi les dieux (2).

9.96.6 *ṛṣir viprāṇām mahiṣo mṛgāṇām śyenó gṛdhrāṇām*

«ṛṣi parmi les poètes, buffle parmi les bêtes sauvages, aigle parmi les oiseaux de proie» (3).

- un adjectif substantivé (4)

1.25.14 *drūhvāno jānānām*

«les trompeurs parmi les gens» (5).

- un substantif (ou adjectif substantivé) quelconque identique au substantif au génitif

1.30.11 *sákhe sákhīnām*

«O friend among friends (= best of friends)», Macdonell *VGFS* § 202 B 2 b. C'est un tour extrêmement fréquent dans le Vēda et qui se développe encore en prose, avec le type *satyāśya satyām* étudié par Oertel, *Sb. bay. Ak.* 1937 N°3 et dont il existe quelques exemples dans le RV, Geldner ad 9.113.11 c, Renou *EVP* 1 p. 55. Ce tour, libre, ne doit pas être confondu avec les emplois régis comme *tavās-tamas tavāsām* et semblables.

1.3.1.3.2 Le génitif partitif en iranien

L'emploi est indo-iranien: il se retrouve en avestique, Yt. 17.17 *upa.staota yaza-tanam* «louée entre les dieux»; Y.9.4 *yimō... hvarə. darəṣō mašyanam* «Yima, le plus glorieux des mortels» (Darmesteter, qui commente: «la construction avec le génitif donne à l'adjectif le sens superlatif»)

Yt. 10.65 (*miθrō*) *yō āsunam āsuš*

1.3.1.3.1 (1) - L'emploi n'est régulier que si le déterminé est un nom propre, *quorum Publilius* «parmi lesquels P.», de Groot, *Lingua* 6 p. 42.

1.3.1.3.1 (2) - Ce vers reflète la conception des *āsura-* comme classe particulière des *devā-* et non, comme dans d'autres passages, en particulier dans les hymnes à Indra et surtout dans la prose védique, une classe d'êtres surnaturels ennemis des *devā-* cf. Oldenberg, *La Religion du Vēda*, p. 135 et suiv.

1.3.1.3.1 (3) - Renou *EVP* 9 p. 105 note «L'idée dominante est celle du soma en tant que le meilleur, le plus fort (etc.) de tous les êtres». Mais la valeur superlative résulte de la valeur d'appartenance à l'ensemble, et de la nature des termes en présence.

1.3.1.3.1 (4) - C'est le tour grec homérique *dia theāōn*, passé en latin (Virgile: *sancte deorum*).

1.3.1.3.1 (5) - Mais, note Geldner, ce peut être aussi un génitif objectif, «ceux qui trompent les gens». Le critère décisif, mais inapplicable à l'exégèse, est la possibilité de l'emploi attribut: **drūhvāno santi jānānām* ne pouvant avoir qu'un génitif d'appartenance.

«Mithra, rapide entre les rapides; Yt. 8.6 *airyanam airyô* «l'Aryen d'entre les Aryens».

Et il survit dans la prose védique, ŚB. 3.2.2.24 *agnīr vaḥ devānāṃ vratāpatih* «Or, Agni est parmi les dieux le maître des vœux».

Cet emploi libre est à la base de plusieurs emplois *régis*, notamment la dépendance des adjectifs au superlatif.

1.3.1.3.3. Le génitif partitif comme génitif d'origine

Le génitif d'appartenance à un ensemble est lui aussi un génitif d'origine: on le voit clairement dans un emploi adverbial comme Y.9.13 *yaṭ hē tūm us.zayaḥha... nmānahe pouruśaspāhe* «quand tu lui naquis... dans la maison de P.» (Darmesteter). On voit ici la valeur ablative-extractive converger avec la valeur inessive d'appartenance à un groupe exprimée par ailleurs au locatif Y.11.6 *nôit ahmi nmāne zānaite āθrava*

«dans sa maison ne naîtra ni prêtre...» (Darmesteter).

1.3.1.4 Le génitif de l'objet possédé et le génitif d'identification

1.3.1.4.1 Le génitif de l'objet possédé hors de l'i.-ir.

Il existe dans plusieurs langues i.-e. des emplois *possessifs* (au sens propre de ce terme (1)) du génitif. En latin et en baltique, ces emplois sont étroitement conditionnés par la présence d'un déterminant quantitatif ou évaluatif (*puer egregiae indolis*); dans ces limites, le génitif équivaut à l'ablatif-instrumental possessif (*puer egregia indole*), qui lui-même équivaut à un adjectif composé possessif (*bahuvrīhi*). L'emploi du génitif possessif est plus libre et plus étendu en celtique, v. irl. Serglige Con Culain 13 *in mnaí bruit úani* «la femme au manteau vert» équivalant de *in ben cosin brot úane*, *ibid.* 8 «la femme avec un manteau vert», mais c'est là un emploi secondaire, dont on aperçoit l'origine; le modèle en est le génitif du nom verbal, épithète d'un nom de personne, *fer denma baigrine* «boulangier» (litt. «homme de fabrication du pain»); d'où avec les abstraits une valeur qualifiante, Serglige Con Culain 29 v. 21 *do Cheltchar na celt* «au rusé C.», puis, avec les concrets, en valeur purement «possessive» (2). On sait que l'emploi du génitif du nom verbal épithète d'un nom de personne est ancien; mais les deux autres en sont issus secondairement.

Le tour v. irl. *fer denma baigrine* a des correspondants en latin (3) dans des syntagmes comportant l'adjectif verbal, *exercitum opprimundae libertatis* «une armée destinée à écraser la liberté»; en baltique non seulement dans un certain nombre de formules, comme lit. *dárbo žmogùs* «travailleur» cf. franç. *homme de peine*, mais surtout dans l'adjectif verbal en *-tinas* s'il est issu, comme l'estime Pedersen *Hittitisch* p. 150, du génitif d'un nom verbal en **-tən-os* et par là superposable au génitif du nom verbal hittite. En hittite, le génitif du nom verbal équivaut à un

1.3.1.4.1 (1) - Ce terme est souvent employé abusivement pour désigner le génitif d'appartenance.

1.3.1.4.1 (2) - A moins qu'il ne soit emprunté, comme le tour latin tardif *dominus gloriae* (= *dominus gloriosus*) l'est à l'hébreu ET² § 59.

1.3.1.4.1 (3) - et dans le nom de l'«accusé», *reus*, s'il s'agit, comme le veut Thurneysen *IF* 14 (1903) p. 131 de l'ancien génitif de *res* (**rēyos* = véd. *rāyāḥ*) «celui de l'affaire»: l'emploi serait identique à celui du hitt. *waštulaš*.

adjectif de destination, ou même à un nom d'agent, *waṣṭul* «faute» . *waṣṭul-as* «celui de la faute, le coupable». Mais c'est peut-être un tour emprunté à l'accadien (Kronasser, § 171). Ce génitif sur nom verbal est attesté en védique par un exemple, RV. 3.51.6 *bodhy āpir āvaso nūtanasya* «sois l'ami de l'assistance d'aujourd'hui» (*Gen. qualitatis*, Geldner, note *ad loc.*).

Le génitif sur nom verbal qu'on interprète souvent comme génitif de but, peut être tout simplement un génitif d'appartenance; le lien apparaît dans un emploi comme Y.10.16

*pancanam ahmi pancanam nōit ahmi humatahe ahmi duṣmatahe nōit ahmi. .
sraoṣahe ahmi asruṣtōiṣ nōit ahmi*

«il est cinq choses auxquelles je suis et cinq auxquelles je ne suis pas. A la bonne pensée je suis, à la mauvaise je ne suis pas...A l'Obéissance je suis, à l'Indocilité je ne suis pas» (Darmesteter).

sraoṣahe ahmi est ambigu entre le pur génitif d'appartenance, «j'appartiens à Sraoṣa» (appartenance de l'homme au dieu, *supra*) et le génitif de l'activité exercée, de la conduite observée, dont *asruṣtōiṣ nōit ahmi* relève exclusivement.

1.3.1.4.2 Le génitif de l'objet possédé en i.-ir.

Existe-t-il un génitif possessif en védique? Siecke Gen. p. 15 en cite un, qu'il se contente de qualifier d'«emploi plus hardi», av. 6.2.2 *vr̥kṣām āndhasaḥ* «*arborem succi*» i.-e. «*succosam*»; mais il vaut mieux, avec Whitney, AV I p. 283 rattacher *andhasaḥ* à *īndavaḥ* «les gouttes de soma». L'exemple avestique usuel ne vaut pas mieux. L'interprétation comme «génitif de qualité» (c'est-à-dire possessif) de Y. 9.1 *x̌ahe gayehe x̌anvatō aməṣahe* que propose Reichelt Aw. Eb. § 499, en accord avec Darmesteter, «avec ta belle vie immortelle», est ruinée par la présence de cette même formule en contexte tout différent, Yt. 8.11 et 10.55 où l'interprétation par un génitif possessif est impossible.

Renou GLV § 412 mentionne, à la suite d'Oldenberg *Noten* 2 p. 159 comme exemple de «génitif adnominal de matière» 9.24.7 *sōmaḥ sutāsya mādхваḥ* «le soma (fait) de doux (breuvage) pressuré» (Mais: «le soma, (le dieu) de la liqueur pressée» EVP 8 p. 16); «génitif de matière» est évidemment impropre: il s'agit d'un génitif possessif si *sōmaḥ... mādхваḥ* équivaut à *sōmo mādhumān* «soma pourvu de *mādhu*» (expression fréquente Grassmann Wb. 987); ou plutôt d'un génitif d'identification, le soma étant souvent nommé *mādhu*, par exemple dans *mādхваḥ sōmasya* (1.47.9 et parall.) que cite Renou EVP 8 p. 72. Cette «identification» peut aussi s'exprimer par un adjectif d'appartenance, *somyām mādhu* «douce liqueur somique» (Grassmann Wb. 984 sous *mādhu* 10). Si *sōmo mādhumān* et *somyām mādhu* sont des syntagmes complémentaires, 2.2.3, *sōmo mādхваḥ*, qui aurait pour complémentaire **mādhu sōmavat*, exprime la relation inverse. En fait, les contraires se rejoignent dans la relation «neutre» d'identification.

1.3.1.4.3 Le génitif d'identification

Le génitif d'identification a pour origine, en védique comme ailleurs, la double conception, «transcendante» et «immanente», d'un même rapport (1). Ainsi *sūryasya cakrām* «la roue du soleil» 6.31.3 est un syntagme d'appartenance; il correspond à la conception «transcendante» du rapport entre le soleil et la roue solaire (2). Mais il est aussi une conception «immanente» qui se manifeste sûrement 1.174.5, peut-être 1.175.4 *sūryam... cakrām* et 4.30.4 *cakrām... sūryam* (3). On conçoit que, par une confusion naturelle, *sūryasya cakrām* ait pu être employé abusivement pour *sūryo cakrah*. P. Thieme, *Fremdling* p.118 n.1 donne de bonnes raisons de penser que *ṛtasya pānthāḥ* «le chemin de la vérité» exprime une «identification». Il existe en gâthique un exemple sûr du génitif d'identification, employé avec une valeur expressive dans une qualification injurieuse Y. 48.10 *mūṛam ahyā madahyā* «l'ordure de cette boisson enivrante» = «cette ordure de...». Humbach en propose d'autres exemples moins sûrs Y. 31.14 et 15; 41.3.

Par une inversion sémantique d'origine expressive (4), un tour de ce type peut aboutir à une valeur possessive (en emploi qualificatif) comme on le voit dans lat. *scelus viri* qui se trouve équivaloir à *vir scelestus*.

Identification et possession ne sont donc que des valeurs secondaires pour le génitif, dont la valeur centrale est l'appartenance. L'identification se note par l'apposition d'un substantif au même cas, la possession par l'instrumental 1.2.3.0; elles ne sont exprimées au génitif que dans des limites étroites, différentes selon les langues. Représentant une inversion de la valeur centrale, la valeur possessive est naturellement la plus rare; celle d'identification est plus fréquente.

1.3.1.5 Le génitif régi par des noms déverbaux et déadjectivaux

1.3.1.5.0 Classes de substantifs régissant le génitif subjectif et / ou objectif

Pour un grand nombre d'emplois, le lien adnominal exprimé par le génitif ne peut se décrire que par référence au lien existant entre les deux termes dans un syntagme prédicatif: il s'agit du génitif régi par les dérivés appartenant aux trois grandes classes de déverbaux, les noms d'action (**dātey-*, **dōtew*), les noms d'agent (**dāter-*, **dōtor-*) et les noms d'instrument (*-*tro-* et *-*men-*, BSL 66 (1971) p. 109 et suiv.), ainsi que par les déadjectivaux ou noms de qualité.

Ce sont des emplois régis: à *uṣāso vyūṣṭi-* «apparition de l'aurore», *rāyō dātā* «donneur de richesse» ne peut correspondre de syntagme prédicatif **uṣāso asti vyūṣṭiḥ*, **rāyō asti dātā*, de tels syntagmes seraient obligatoirement des expressions

1.3.1.4.3 (1) - Le génitif d'identification peut aussi provenir de la réinterprétation d'un génitif subjectif Cés. BC. 1.42 *Caesar... confisus legionum trium et munitione fossae* où *fossae* peut s'interpréter soit comme un génitif subjectif (*fossa munit*) soit comme un génitif d'identification (*fossa est munitio*), alors que *legionum* ne peut être qu'un génitif d'identification (*legiones sunt praesidium*).

1.3.1.4.3 (2) - C'est la conception ancienne: comme l'a montré A. Kuhn, *Herabkunft* p. 51, *sūryasya cakrah* doit refléter une formule poétique i.e., puisqu'elle correspond exactement au grec *hēliou kúklos*, et aux formules germaniques telles que v. isl. *sunnu hvél* et v.a. *sunnan hweogul* (cf. R. Schmitt *Dichtersprache* p. 3).

1.3.1.4.3 (3) - Si l'on entend, avec Kuhn, *Herabkunft* p. 54, «la roue solaire». Cf. toutefois 3.5.3.7.4 n.1.

1.3.1.4.3 (4) - Rendue possible par l'existence du tour *quid negoti*, *quid viri* (*scelus viri* en est issu par substitution d'un substantif au pronom) 1.3.1.8.

Par une inversion similaire, le grec homérique répond par *ménos* et le génitif du nom propre au tour védique *īndro mánasvān* (2.4.1).

d'appartenance. Or, le lien entre *uśās-* et *vyūṣṭi-*, *rayi-* et *dātār-* n'est ni un lien d'appartenance, ni de destination, ni d'inhérence, ni aucun autre lien concret ou abstrait, mais uniquement le lien qui relie d'une part un nominatif *uśā* à une forme verbale comme *vyuchati*, de l'autre un accusatif *rayīm* à une forme verbale de *dā-*. De même, *ṛtāsya prābhṛti-* 7.38.2 n'est que la forme nominale correspondant à ce syntagme verbal *ṛtām prā-* *bhṛ-* attesté 5.59.1 (Lüders, *Varuṇa* p.423).

1.3.1.5.1 Le génitif régi par les noms d'action

Les noms d'action, qui se définissent comme la forme nominale exprimant le procès seul (1), régissent tous le génitif subjectif; ceux qui correspondent à des verbes transitifs régissent aussi le génitif objectif. Ainsi *vyūṣṭi-* ne peut régir qu'un génitif subjectif; de même *prāṇana-*, 1.48.10 *viśvasya prāṇanam* «le fait que tout être respire» (**viśvaḥ prāṇiti*). En revanche, *devānām vīti-* (9.1.4) peut aussi bien correspondre à *devā vyanti* qu'à *vī- devān*: le syntagme (comme aussi le composé *devāvīti-*) est ambivalent, et en fait ambigu; d'autres exemples d'ambivalence (*abhīmātir jānānām*; *narām*, *devānām śamsa-* Renou GLV § 412). De même encore, *vr̥dhé...* *aryāḥ* 4.2.18 correspond à la fois à **arīr vardhate* qu'à **vardhayatyarīm*; mais ici les deux bases prédicatives possibles fondent un même sens de syntagme nominal «pour l'accroissement de l'*arī*». Il y a donc continuité entre génitif objectif et génitif subjectif en dépendance des noms d'action.

1.3.1.5.2 Le génitif régi par les noms d'agent

Les noms d'agent ne peuvent régir qu'un génitif objectif puisque par nature ils correspondent à un verbe accompagné de son sujet, *dātā* (*dātā*) = *yó dādāti*. 1.187.2 *asmākam avitā bhava* «sois notre aide» (= **asmān ava*)

Ces noms d'agent en *-tār-* accompagnés d'un génitif objectif sont assez souvent employés en phrase existentielle négative (nominale, à verbe *as-* ou *bhū-*), par exemple 1.40.8 *nā asya vartā nā tarutā* «il n'y a personne pour (= capable de) l'arrêter ou de le vaincre» (Benveniste, *N. Ag.* p. 12).

En face de ces dérivés en *-tār-* d'accentuation suffixale (type i.-e. **dātér-*), exprimant «l'agent voué à une fonction (*ibid.* p. 11), il existe un second type, désignant l'«auteur d'un acte»; or, ceux-ci régissent l'accusatif, 1.129.2 *yó viprair vājam tārutā* «(toi) qui avec les habiles gagnes le prix» (*ibid.* p. 12).

1.3.1.5.3 Le génitif subjectif et le génitif objectif

Ici apparaît la différence fondamentale entre génitif subjectif et génitif objectif, qu'on a voulu regrouper abusivement sous le nom de «génitif de transposition» (0.1.4.2) pour faire la source commune des emplois du génitif, alors que ce n'est qu'un aboutissement, ancien pour une part, récent pour une autre.

Le génitif subjectif n'a d'autre substitut que le datif, dans le double datif du ty-

1.3.1.5.1 (1) - Cette définition corrige l'inexactitude de la dénomination; ce sont en fait des *noms de procès* qui ne désignent pas seulement des actions, mais aussi bien des états, des sentiments et sensations, des événements, etc. Ces noms de procès sont, comme les déadjectivaux (ou noms de qualité), des *abstrait*s, c'est-à-dire que leur contenu lexical reflète simplement celui du verbe (resp. de l'adjectif).

pe *īndrāya pātave* 2.3.1.1; le datif est également le substitut du génitif objectif dans le tour *vr̥trāya hāntave* 2.3.1.2. Mais le génitif objectif est de plus concurrencé par l'accusatif, non seulement en dépendance des noms d'agents en *-tar-* d'accentuation radicale (type i.-e. **dōtor-*), mais des noms-racines, des dérivés primaires en *-a-*, *-ani-*, *-i-*, *-iyas-* et *iṣṭha-*, *-u-*, *-uka-*, *-van-*, *-snu-*, de dérivés secondaires en *-in-* et d'adjectifs directionnels en *-āñc-*, Macdonell *VGFS* § 197 B, Renou *GLV* § 404), et aussi en dépendance de certains noms d'action (Renou *GLV* § 404 n.2). Or, il est évident que le génitif est la rection récente, celle qui est conforme à la répartition générale entre rection nominale et rection verbale. C'est ce qu'ont bien vu Delbrück *Grdr.* ¹ 3-1 § 172 et Brugmann *Grdr.* ² 2-2 § 515 et déjà Siecke, *Gen.* p. 15 qui souligne en ces termes le caractère secondaire et contingent du génitif objectif: «*transformationem illam structurae, si fuerit facilis, tamen non fuisse necessariam*».

On ne peut pas en dire autant du génitif subjectif, malgré Hirt / G 6 § 66.1 qui, réunissant en une même catégorie génitif subjectif et génitif objectif, considère le tout comme récent, en raison de la rection verbale de nombreux substantifs. Or, cette observation ne vaut que pour le génitif objectif concurrencé par l'accusatif; on ne constate pas de concurrence entre génitif subjectif et nominatif.

Il est vrai qu'il y a entre les deux emplois des relations particulières et des intermédiaires. Le principal est à chercher dans la position ambiguë du génitif objectif dans la dépendance des noms d'action, que met en lumière la présentation de Hirt (*ibid.*).

amor dei { *amat deum, deus amator*
 deus amat

Fallacieuse, en ce qu'elle tend à réduire à l'unité les deux emplois, alors que le génitif objectif est irréductible au génitif subjectif en dépendance des noms d'agent (*amator dei*), cette présentation a pourtant le mérite de souligner la dissymétrie entre les deux emplois, et la dominance du génitif subjectif: certains génitifs objectifs *peuvent* être directement issus du génitif subjectif par réinterprétation du génitif subjectif correspondant au sujet d'un passif. Et il ne s'agit pas seulement du passif récent, celui qui est développé à date historique pour tous les verbes transitifs, mais aussi du «passif ancien» selon 4.2 et 4.3: comme on l'a signalé plus haut, *vr̥dhé... aryāḥ* (4.2.18) «pour l'accroissement de l'*ari*» est ambigu entre l'emploi subjectif, **arīṣ vārdhate* («passif» selon 4.3.2) et l'emploi objectif, **vārdhayat arīm* («actif» ou «causatif», *ibid.*). Cette constatation plaide en faveur d'une antériorité chronologique de l'emploi subjectif sur l'emploi objectif.

1.3.1.5.4 Le génitif subjectif: autres régissants

Le génitif subjectif ne vaut pas seulement pour les «abstrait» (1) ou noms de procès, mais aussi des substantifs concrets. Ainsi, *ghṛtāsyā dhārāḥ* «les flots de beurre», que cite Delbrück *Ai. Sy.* p. 152 dans le génitif du possesseur, doit être considéré comme un syntagme à génitif subjectif, correspondant à **ghṛtām dhāvati*, même si *dhārā-* est un concret (le flot) et non un abstrait («le fait de couler à flots») (2). On peut en dire autant de *jānānām vēdaḥ* «la fortune des gens» et de *dāśūśah sutām* «le breuvage du sacrifiant», où apparaît le lien entre le génitif subjectif et le génitif d'agent, 4.2.1.1 *vāruṇasya hēḷaḥ* (comme fr. «la colère de Varuṇa») est

1.3.1.5.4 (1) - Cf. 1.3.1.5.1 n.1.

1.3.1.5.4 (2) - Des emplois tels que RV. 9.49.4 *dhāvā dhārāyā* «coule à flots» 9.58.1 *dhāvati dhārā* «le flot coule», s'ils ne garantissent pas leur parenté étymologique (Mayrhofer sous *dhārā* 1) établissent la relation synchronique entre *dhārā-* et *dhāv-*.

aussi bien «la manifestation de colère de V.» que «le fait que V. soit en colère»: mais dans les deux cas, c'est un emploi régi subjectif, qui reflète *vāruṇo hedaṭi*, et non **vāruṇasya asti hēḷaḥ*, impossible.

De même, *devānāṃ sumnām* «la bienveillance des dieux» se ramène à **devāḥ sū manyante*, *viṣṇoḥ kārmaṇi* «les exploits de V.» à **viṣṇuḥ kṛnoti*, etc...

Parfois, le verbe peut faire défaut: à *śārma* ne correspond aucune forme verbale, ce qui ne l'empêche pas de régir non seulement un génitif subjectif, *īndrasya śārma* «la protection d'Indra» (Delbrück *ibid.*) mais encore un génitif objectif, RV: 10.152.5 *manyōḥ śārma* «protection contre la fureur».

Inversement, bien que lié étymologiquement à *kṣi-* «régner», *kṣatrā-* «pouvoir» (*aśvinoḥ kṣatrām* «le pouvoir des Aśvin» se comporte comme un substantif ordinaire; de même, *māyā* «pouvoir magique».

1.3.1.5.5 Le génitif objectif substitut d'un autre cas que l'accusatif

Le génitif objectif correspond parfois à un cas autre que l'accusatif, fonctionnant comme premier complément du verbe: ainsi, *mānasah prāyuti-* 10.37.12 «relâchement de pensée» est la nominalisation de *mānasā prā-yu-* (attesté 10.65.5) «relâcher sa pensée», comme l'indique Renou *EVP* 15 p. 10. Exemples avestiques, Reichelt *Aw. Eb.* § 503.

Mais il ne semble jamais correspondre à un complément circonstanciel, qui est conservé tel quel auprès du nom verbal, cf. 1.3.2.2 (pour l'instrumental).

1.3.1.5.6 Ubhayaprāpti (1)

L'emploi en liaison du génitif subjectif et du génitif objectif, dont il est quelques exemples en védique, RV. 2.20.4 *vāsvaḥ kāmam... āyōḥ* «le désir de richesse de l'Āyu»; peut-être 2.11.1 (*infra*, 2.3.4.1.4 n.5) ChU. 4.17.4 *ṛcām yajñasya viriṣ-ṭam* «le dommage qu'a subi le sacrifice du fait des ṛc» (Senart), ainsi qu'en avestique, Y. 57.3 *ahe yasna yazatanaṃ* «par son adoration des dieux», est étroitement limité en sanskrit: interdit en règle générale Pāṇ. 2.3.66, il n'est admis qu'avec les noms d'action féminins Vt. Ailleurs, le génitif subjectif est remplacé par l'instrumental: *adbhutaḥ samudrasya bandho vānarah* «c'est une merveille que l'océan soit enchaîné par des singes» (Renou, *Panini* 1 p. 81).

De même, le français n'utilise plus guère cette possibilité qu'admettait le latin: *pro veteribus Helvetiorum injuriis populi Romani* (César, BG. 1.30.2) «en raison des torts anciens causés par les Helvètes au peuple romain». Le russe moderne y a également renoncé (cf. J. Veyrenc *BSL* 67 (1972) p. 215 et suiv.), remplaçant le génitif subjectif par l'instrumental d'agent, sauf lorsque le verbe de base régit le génitif. Si le lituanien conserve le double génitif du sujet et de l'objet, *Šveicārų pripažinimas Lietuvės nepriklausomybės* «la reconnaissance par la Suisse de l'indépendance de la Lituanie» (Senn 2 p. 140), c'est probablement faute d'avoir pu le remplacer, l'agent du passif étant lui aussi exprimé par le génitif. Le celtique a des traces d'une ancienne compatibilité des deux emplois, v. irl. LU 5125 *a chétgabáil n-gaiscid* «sa première prise d'armes» 7184 *a h-ól meda* «sa ration d'hydromel» cités par Gagnepain p. 17. Mais elle est exclue de la construction du nom verbal qui n'admet que le génitif objectif, le génitif subjectif étant remplacé par *do*, *la* ou *ó* (Thurneysen § 250-1).

Ce phénomène, que l'on doit considérer comme un développement parallèle de ces diverses langues, ne saurait mettre en question l'existence même du génitif objectif, comme l'estime J. Veyrenc, art. cité, puisque celui-ci est attesté de façon univoque auprès des noms d'agent. Il illustre seulement une tendance très générale à éviter l'emploi d'un cas (et plus généralement un élément de relation) avec deux valeurs différentes dans un seul et même syntagme. C'est cette même tendance qui fait s'éliminer le double accusatif 3.1.2.3. En revanche, ce qu'on nomme «double datif» est un syntagme, non la juxtaposition de deux emplois différents du même cas 2.3.1.5.

Le génitif régi par les noms déverbatifs d'action transpose, comme on sait, soit un nominatif sujet, soit un autre cas, la substitution étant obligatoire pour le nominatif, optionnelle pour les autres. La relation génitive, comme celle qu'exprime un premier terme de composé, est une relation implicite. Il n'est donc pas surprenant qu'elle cède la place à une relation explicite là où la situation favorise cette substitution. Mais le *sens* de la substitution est révélateur: si c'est le génitif subjectif qui cède la place, c'est que la relation objective domine la relation subjective. Etant donné l'antériorité chronologique du génitif subjectif sur le génitif objectif (1.3.1.5.3), l'évolution peut se reconstruire comme suit:

1 - Génitif subjectif + accusatif objectif (2)

«la construction verbale peut se maintenir, notamment lorsqu'il s'agit de parer à l'accumulation de génitifs divers» (Renou GS p. 303); toutefois, l'existence dans la langue d'un génitif objectif rend inévitable la liaison des deux génitifs, d'où:

2 - Génitif subjectif + génitif objectif (3)

Instable parce qu'ambigu, ce tour est remplacé par:

3 - Instrumental subjectif (agentif) + génitif objectif

où la valeur agentive, qui est originelle pour le génitif subjectif (4), est à nouveau mise en évidence par l'emploi du cas de l'agent, comme pour l'infinitif-datif accompagné de la négation 2.3.3.1.

De même, on voit le génitif subjectif s'effacer devant le datif subjectif du tour *īndrāya pātave* alors que le génitif objectif se maintient: Renou note *EVP* 8 p. 98 qu'on a d'ordinaire *sōmasya pītāye* «pour boire le soma», mais *īndrāya pītāye* «pour qu'Indra boive». Ici, c'est par l'utilisation d'un tour ancien (2.3.1.1) qu'a été évitée l'indistinction formelle *sōmasya pītāye*: **īndrasya pītāye*.

1.3.1.5.7 Le génitif régi et le génitif libre: emploi en liaison

La rection subjective ou objective des noms déverbaux et déadjectivaux n'est pas exclusive: un génitif libre d'appartenance peut s'y allier, comme 7.51.2 *asmākaṃ santu bhūvanasya gopāḥ* «Que soient à nous les gardiens de l'univers!» (Renou *EVP* 5 p. 105). C'est que *bhūvanasya gopāḥ* (ou *gopāḥ* seul, un déterminant étant sous-entendu) se comporte comme un substantif ordinaire, de même qu'un verbe transitif accompagné de son objet équivaut à un intransitif.

1.3.1.5.6 (2) - Exemple de liaison génitif subjectif: accusatif objectif, 2.28.7 *ta iṣṭāṇ ēnaḥ kṛṇvāntam* «tandis que tu cherches celui qui commet le péché» (Renou *EVP* 5 p. 68).

1.3.1.5.6 (3) - Ex. *supra*. L'anglais, qui a deux expressions du génitif (la désinence -s et la préposition *of*), maintient ce tour: *John's killing of Bill* (Lyons p. 228).

1.3.1.5.6 (4) - *Infra*, 4.2.1.5.

1.3.1.5.8 Le génitif régi par les déadjectivaux et désubstantivaux

Un emploi intermédiaire (1) entre le génitif subjectif et le génitif d'appartenance est le génitif dépendant des déadjectivaux (noms de qualité) et désubstantivaux (par exemple, noms de fonction): *sūryasya devatvām... mahitvām* (1.115.1) «la divinité, la grandeur du soleil» est à la fois un génitif subjectif et un génitif d'appartenance. Il est subjectif en ce que le lien entre *sūrya-* et *devatvā-* (*mahitvā-*) est le lien de sujet à prédicat de *sūryo (asti) devāḥ (mahān)*; mais en même temps, c'est un emploi susceptible de figurer en position prédicative, donc un génitif libre d'appartenance, 2.1.2 *tāva... hotrām* «à toi la fonction de hotar» (1.2.4.1).

Brugmann *Grdr.*² 2-2 § 515 souligne après Delbrück (*Grdr.*¹ 3-1 § 172) la proximité du génitif subjectif et du génitif d'appartenance en précisant que le premier n'est pas nécessairement issu du second. De fait, le génitif subjectif (comme le génitif d'agent 4.2.1.1) est directement issu du génitif d'origine. En revanche, le génitif objectif ne peut en être issu: faut-il le rattacher à un génitif de but? (2) Brugmann *ibid.* mentionne à juste titre l'emploi «Sachbetreffs» (groupe d'emplois adverbaux), le génitif de l'objet partitif, et rappelle le caractère secondaire de l'emploi par rapport à l'accusatif et plus généralement à la rection verbale (datif: type *obtemperatio legibus*); ajoutons la possibilité d'un passage de l'emploi subjectif à l'emploi objectif par la réinterprétation mentionnée plus haut (1.3.1.5.3).

1.3.1.5.9 Rection des désubstantivaux tirés de substantifs régissant le génitif

Les désubstantivaux tirés de substantifs régissant le génitif conservent cette rection, comme le note Delbrück *Ai. Sy.* p.152 *devānām sākhi-* «ami des dieux» → *devānām śakhyām* «amitié pour les dieux», *tēsām ādhipati-* «maître de ceux-ci» → *tēsām ādhipatyam* «maîtrise sur ceux-ci».

Mais en même temps, ils acquièrent la rection subjective commune à tous les dénominaux *devānām śakhyām* «amitié des dieux», «le fait que les dieux soient amis»; *tēsām ādhipatyam* «maîtrise de ceux-ci». C'est un des nombreux faits d'ambivalence, éventuellement d'ambiguïté, 1.3.1.9.

1.3.1.6 Le génitif régi par les substantifs «relationnels»

1.3.1.6.1 La possession inaliénable

Les noms de partie du corps (*prajāpater ākṣi* «l'œil de Prajāpati») et du corps lui-même (*agnés tanūḥ* «le corps d'Agni») régissent le génitif du nom de l'être vivant; de même, celui du nom (*māma nāma* «mon nom») et d'autres réalités caractéristiques d'un être, qui souvent se distinguent par des comportements syntaxiques particuliers comme la «possession inaliénable» en regard des objets appartenant à l'être vivant, mais extérieurs à lui. En védique, seule l'impossibilité d'emplois prédicatifs (**prajāpater asty ākṣi*) permet de poser un emploi distinct. Naturellement, on retrouve la possibilité d'emploi prédicatif (donc le statut d'emploi libre, et la valeur d'appartenance) s'il s'agit d'un autre corps, par exemple dans des formules d'«appartenance» mystique. On constate un com-

1.3.1.5.8 (1) - *Supra* 1.3.1.2.1 et n.1.

1.3.1.5.8 (2) - *Infra*, 3.5.2.3.

portement identique pour les substantifs désignant plus généralement les parties constitutives ou les phénomènes caractéristiques d'un organisme quelconque; ce sont d'ailleurs parfois des noms de parties du corps en emploi métaphorique, *giri-nâm sânu* «le dos des montagnes».

1.3.1.6.2 Le génitif régi par les noms de parenté

Les noms de parenté, et plus généralement les noms désignant des personnes par leur relation (1) à d'autres personnes (ami, ennemi, hôte, allié, maître, serviteur, etc...), cf. les exemples de Delbrück *Al. Sy.* p. 152, régissent le génitif du nom de la personne dont le régissant est le parent, l'ami, etc... 1.114.9 *pitar marutâm* «Père des Maruts!». Selon le sens du régissant, le lien réel va de l'appartenance (*jâyâ* «épouse de») à la possession (*pâti-* «époux de», «maître de»). En fait, le seul lien linguistique est celui de la rection.

1.3.1.6.3 Le type *gôpatir gônâm*

Souvent nommé «explétif», le génitif qui dépend d'un composé déterminatif dont le premier terme lui est identique, RV. 10.47.1 *gôpatir gônâm* «le maître-de-vaches des vaches», est un emploi régi. Renou *GLV* § 412 le qualifie de «mi-partitif, mi-possessif». Il n'est pas plus l'un que l'autre, ainsi qu'on peut en juger par l'exemple qui en est donné. A *gôpatir gônâm* ne peut correspondre un syntagme prédicatif **gôpatir asti gônâm*; ce syntagme signifierait en effet que le propriétaire appartient au troupeau, ou qu'il en fait partie.

Le tour est attesté dans l'Avesta où il est donné en série d'expressions désignant le chef des différentes unités administratives, Yt. 10.17 *nmânahe nmânô.pati-... vîsô vîspati-... zantâuš zantupati-* «chef de maison, chef de bourg, chef de province» (Darmesteter). On voit que le terme d'explétif est ici impropre: la relation exprimée par le premier terme de composé est *inactuelle* («chef de famille»), celle qu'exprime le génitif est *actuelle* («le chef de cette famille»). Ces expressions, bien qu'elles comportent une figure étymologique, ne sont pas plus redondantes que les expressions françaises *le maire de cette commune* ou *le préfet de ce département*.

C'est peut-être à partir d'emplois de ce type (1), attestés dans le Vêda (RV. 9. 108.10) que le tour s'est étendu à l'expression de situations où la redondance n'a d'autre motif que stylistique, par exemple *gôpatir gônâm*. Mais la redondance est ancienne: comme le montre le parallèle homérique *aipôlos aigôn* «chevrier de chèvres», qui constitue une clausule (2) fréquente dans l'Odyssée (et Cf. i l.2.474), elle appartient à la phraséologie poétique i.-e.

Un génitif régi peut lui aussi exprimer une relation inactuelle et former avec son déterminé (auquel il est antéposé) l'équivalent d'un composé (un «synthème», selon l'expression d'A. Martinet); la relation *actuelle* sera exprimée par un second génitif, postposé, régi par le synthème, Yt. 5.33 *vîsô puθrô âθwyânôis vîsô sûrayâ θraêtaonô* «T., l'héritier de la puissante maison d'Âθwya» (Darmesteter).

1.3.1.6.2 (1) - E. Benveniste définit en ces termes les substantifs relationnels «... des noms qui sont *par nature* des termes relatifs appelant des termes complémentaires, tels que les noms de parenté ou de position sociale» *BSL* 62 (1967) p. 21.

1.3.1.6.3 (1) - Dans toutes ses attestations RV, le syntagme est redondant, «bouvier de boeufs» (A. Minard, oralement).

1.3.1.6.3 (2) - Position habituelle des archaïsmes (Watkins, *Idg. Gr.* 2 p. 227).

1.3.1.6.4 Le génitif régi par les noms d'ensemble et de partie

Les noms de «groupe», de «sous-groupe» et de «partie» régissent un génitif qu'on classe souvent - à tort - parmi les emplois partitifs: cette notion appartient au lexème, non au lien grammatical. Ainsi avec *ārdha-* «moitié, côté» (1.92.1 *pūrve ārdhe rājasah* «sur le côté est de l'espace-sombre»).

La relation n'est partitive que parce que telle est la valeur lexicale du régissant. La relation est au contraire celle de la totalité lorsque le régissant désigne un ensemble dans sa totalité, *marūtām gaṇāḥ* 10.137.5 «le groupe des Marut». En emploi libre, (c'est-à-dire avec possibilité de syntagme prédicatif **gaṇo asti marūtām*) le sens serait «un groupe appartenant aux Marut» (un sous-groupe, ou un groupe d'alliés). L'emploi est donc régi et la valeur de la relation reflète celle du régissant.

Un même lexème de ce type peut fonctionner tantôt comme relationnel, tantôt comme lexème ordinaire; mais dans ce second emploi, on peut considérer qu'il possède un déterminant implicite. Ainsi lat. *pars equitum* peut signifier soit «une partie des cavaliers» (emploi régi: **pars est equitum* impossible), soit «une partie qui appartient, qui revient (etc...) aux cavaliers» (emploi libre: *pars est equitum* possible); mais dans ce second emploi, *pars* a un déterminant soit explicite *pars praedae* «la part du butin»), soit implicite (*pars = pars praedae*), cf. 1.3.1.7.

L'emploi doit reposer sur un génitif d'origine ou un génitif de l'objet partitif. C'est par une dissimilation sémantique (1) que le génitif perd sa valeur propre, au point que soit possible un tour comme *marūtām gaṇāḥ*: la valeur partitive exprimée par le génitif se perd au contact d'un régissant qui comporte lui-même cette valeur.

Le génitif dépendant du nom de l'ensemble est toujours un génitif régi; c'est aussi celui qui ne peut remonter qu'indirectement à cette valeur. En revanche, le génitif dépendant d'un nom de partie, plus proche de cette valeur, est aussi à la limite des emplois libres d'appartenance-à-un-ensemble, 1.3.1.2.1.

1.3.1.6.5 Le génitif régi par les noms de contenant

Les noms de contenant (de mesure) régissent le génitif du contenu (de l'objet mesuré) 1.116.7 (= 117.6)

śatām kumbhāñ asiñcataṃ sūrāyāḥ «vous avez versé cent cruches de *surā*».

1.3.1.7 Le génitif régi par les pronoms, les numéraux et les superlatifs

A l'emploi précédent et d'abord au génitif d'appartenance-à-un-ensemble se rattache celui du génitif en dépendance de certains pronoms et des superlatifs. Ce sont tous des relationnels; l'emploi attribut du génitif qu'ils régissent est impossible.

Les pronoms indéfinis et les numéraux cardinaux régissent un génitif de l'ensemble dont, par nature, ils désignent un ou plusieurs éléments. Voici quelques exemples de cet emploi du génitif:

- avec les pronoms indéfinis

8.67.11 *mākis tokāsyā no riṣat*

«que personne de notre descendance ne subisse de dommage».

- avec les numéraux cardinaux

7.95.2 *ēkā acetat sārvasvatī nadīnām*

«Seule entre les rivières, Sarasvatī s'est distinguée».

- avec les numéros ordinaux

6.41.1 *prathamó yajñīyānām*

«le premier des (dieux) adorables».

- avec les superlatifs

1.43.5 *śrēṣṭho devānām*

«le plus beau des dieux» (Renou *EVP* 15 p. 154).

Il existe trois tours où le déterminant et le déterminé sont, en partie ou totalement, identiques:

1 - superlatif + adjectif-base substantivé au génitif pluriel

2.33.3 *tavāstamas tavāsām*

«le plus fort d'entre les forts» (Renou *GLV* § 412).

2 - superlatif + adjectif-base épithète d'un substantif au génitif pluriel

1.160.4 *ayām devānām apāsām apāstamaḥ*

«des dieux actifs il est le plus actif».

3 - superlatif épithète d'un substantif + même substantif au génitif pluriel

1.113.1 *idām śrēṣṭham jyōtiṣām jyōtiḥ*

«c'est la plus belle lumière des lumières».

Ces divers emplois ont des correspondants exacts dans les diverses langues i.-e. anciennes.

1.3.1.8 Adjectif accordé: adjectif substantivé régissant un génitif

Dans la plupart des langues i.-e. anciennes, on constate l'équivalence totale ou partielle d'un syntagme constitué d'un substantif et d'un adjectif accordé (ou d'un substantif apposé) et d'un syntagme constitué du même adjectif, substantivé (ou du même substantif), régissant le substantif au génitif. La répartition des deux types d'expression, leur valeur respective et le domaine de cette équivalence sont très variables. En védique, elle se constate dans cinq cas:

1 - les numéraux 100, 1000 et les dizaines (1) (lat. *mille hominum* = *mille homines*): *śatām gōnām* «un cent de vaches» (ou *śatām gāvyaṃ* 8.21.10 Renou *GLV* § 296); *śatām ūtāyaḥ* «cent aides».

L'accord du numéral est exceptionnel (1.29.1; mais 6.20.4 (1 bis) a été interprété autrement). Quand il ne régit pas le génitif, son statut est celui d'un substantif apposé; *śatām ūtāyaḥ* «des aides (au nombre de) cent» (1 ter).

2 - Pronominaux (2) (lat. *quid negoti* = *quod negotium*):

démonstratifs, interrogatifs, relatifs et corrélatifs en fournissent de nombreux exemples. Il en est un particulièrement frappant en avestique, Yt. 10.19 *ahmāi naēmāi... yahmāi naēmanan* litt. «à ce côté... auquel des côtés...» où l'équivalence se manifeste dans le syntagme, par l'emploi des deux tours dans une corrélation. RV. 1.181.1 *kād iṣām rayīṇām* «qu'est-ce (en fait) de jouissances (et) richesses» (Renou *EVP* 16 p. 27 suivant Old., autre, Gld.) = **kā iṣo rāyaḥ*; 1.162.19 *yā te gātṛānām* «ceux de tes membres que...» = *yā te gātṛāni* «ces membres tiens que...». Toutefois, on note que la valeur partitive explicite dans le tour comportant le génitif, n'est qu'implicite dans le tour épithétique: les deux ne sont donc pas stric-

1.3.1.8 (1) - 1.3.1.6.4.

1.3.1.8 (1 bis) - *Infra*, 2.2.2.4 et n.2.

1.3.1.8 (1 ter) - Voir WD. *Ai. Gr.* 3 § 198. Ajouter le tour appositif, sans accord du numéral, type *śatēna hāribhiḥ* «avec cent azeans», Delbrück, *Ai. Sy.* p. 82.

1.3.1.8 (2) - 1.3.1.7.

tement équivalents.

3 - Superlatifs et assimilés (3) (lat. *maximus deorum* = *maximus deus*; *summa arbor* = *summa arborum* ou *sumum arboris*).

Le superlatif substantivé régissant un génitif pluriel équivalait au syntagme épithétique composé du substantif et du superlatif adjectif dans la valeur de «superlatif relatif» («le plus grand des dieux»). Le syntagme épithétique est ambigu entre la valeur absolue et la valeur relative («le plus grand dieu»/«le dieu très grand»). C'est ainsi que le dieu Mithra est dit *mazīstō yazatō* Yt. 10.142, tandis que *mazīstō yazatanām* est réservé à Ahura Mazdā, Yt. 17.6 comme l'a noté Lommel (Gershevitich *Mithra* p. 52).

Les superlatifs sur base d'adverbes locaux subissent en outre dans leur emploi adjectif une ambiguïté que lève la construction génitive: ils peuvent en effet exprimer une relation de l'être qu'ils qualifient aux autres êtres homogènes (*summa arbor* = *summa arborum*, comme *maxima arbor*: *maxima arborum*) mais aussi une relation entre une partie de cet être et l'être dans sa totalité (*summa arbor* = *sumum arboris*). C'est une ambiguïté de cette nature qu'on a 1.108.9

yād indrāgnī avamāsyām prthivyām
madhyamāsyām paramāsyām utā sthāḥ

«que vous soyez, Indra et Agni, dans la partie la plus proche de la terre, dans son milieu ou même sa partie la plus lointaine...» (cf. Geldner), ou :

«dans la terre la plus lointaine, dans la médiane et aussi dans la plus prochaine» comme traduit Renou *EVP 14 p. 50* référant (*ibid.* p. 122) à Lüders *Varuṇa* p. 61 qui établit l'existence de «trois terres». Comme le signale Grassmann *Wb.* 988, *mādhyā-* se comporte comme lat. *medius*: *mādhye samudrē* signifie «au milieu de l'océan»; mais on rencontre aussi *mādhye samudrāsyā* (*mādhye divāḥ* RV *passim*), l'adjectif étant substantivé et régissant un génitif.

4 - Adjectifs quantitatifs (4) (lat. *multus dies* = *multum diei*) *bhūri-* «abondant, nombreux» peut (comme lat. *multus*) soit être épithète du substantif, *vājam...* *bhūrim* «prix-de-victoire important», soit substantivé régir le substantif au génitif, 3.54.15 *bhūri paśvāḥ* «beaucoup de bétail» (Grassmann *Wb.* 952).

5 - Adjectifs et substantifs quelconques (5) (grec hom. *δῖα θεῶν*) plus généralement, tout syntagme comportant un génitif partitif libre, type *drūhvāṇo jânānām* peut être remplacé par un syntagme où le déterminé devient le déterminant, épithète s'il est adjectif ou apposé s'il est substantif: à *drūhvāṇo jânānām* peut être substitué *drūhvāṇo jânāḥ* (6.28.8). Toute détermination à valeur limitative peut être remplacée par une expression partitive; mais l'équivalence partielle *drūhvāṇo jânānām*: *drūhvāṇo jânāḥ* fournissait un modèle au remplacement stylistique des syntagmes épithétiques ou appositionnels: en face de véd. *vīśva-*, toujours accordé au substantif, l'av. a parfois un *vīspa-* pronom régissant un génitif singulier ou pluriel, Bartholomae *Air. Wb.* 1463, qui rapproche lat. *cuncti hominum*. De même, got. *all fraþje* qui traduit gr. *pân nôēma* «toute pensée» (k. 10.5). L'extension d'emploi rappelle celle que l'on restitue pour le génitif régi par les noms de «groupe», de «totalité», 1.3.1.4. Le védique a peu utilisé cette possibilité stylistique (6), et le remplacement d'un syntagme épithétique ou appositif par un syntagme «inversé» comportant le génitif paraît toujours justifié par un sens partitif; l'usage védique reste donc proche

1.3.1.8 (3) - 1.3.1.7.

1.3.1.8 (4) - 1.3.1.7.

1.3.1.8 (5) - 1.3.1.3.

1.3.1.8 (6) - Speijer SS § 116 Rem. 3 note justement que le sanskrit n'a pas d'emplois comparables à l'anglais *all of them* ou *both of us*, qui se traduisent en sanskrit par *te sarve* et *āvām ubhau*, «eux tous», «nous deux».

de la valeur ablative-extractive sur laquelle se fonde l'emploi.

1.3.1.9 Faits d'ambivalence et d'ambiguïté

Un syntagme nominal comportant un génitif est parfois ambigu en puissance ou en fait; voici quelques exemples de cette ambivalence qui confirme la réalité des classes d'emploi qui ont été définies plus haut.

Delbrück *Ai. Sy.* p. 153 en cite deux:

1 - *revāto mādah* «l'ivresse du (dieu) riche» en face de *sōmasya mādah* «l'ivresse qui provient du soma». Le premier est un génitif subjectif, le second un génitif objectif comme on voit par le syntagme verbal, **revān sōmena (sōmasya) madati*.

2 - *havišo bhāgāḥ* «la part de l'offrande» et *pūṣṇō bhāgāḥ* «la part de Pūṣan»: le premier est un génitif régi selon 1.3.1.4, le second un génitif libre d'appartenance (-destination), selon 1.3.1.1 et 2: il correspond à un syntagme prédicatif **pūṣṇō (ou pūṣṇé) asti bhāgāḥ*, alors que **havišo asti bhāgāḥ* est impossible.

L'ambiguïté d'un syntagme entre la valeur subjective et la valeur objective est un fait bien connu en védique comme ailleurs (lat. *metus hostium*) *śrēyasa upacārāḥ* «le service d'un supérieur» (ŚB. 1.1.1.11), objectif, en face de *dīkṣitāsya upacārāḥ* (ŚB. 3.1.1.10) «la conduite du consacré» (Minard, *3E2* § 765). On la constate également en dépendance des désubstantivaux tirés de substantifs régissant eux-mêmes le génitif, 1.3.1.5.9.

Une expression comme *divāḥ kōṣaḥ* «der Behälter des Himmels» (citée p. 152) est potentiellement ambiguë: il peut s'agir d'un emploi régi selon 1.3.1.4 (noms de récipient) «la cuve qui contient le ciel» ou d'un emploi libre d'appartenance ou plutôt inessif selon 1.3.1.3 (**divy āsti kōṣaḥ*): c'est sur cette seconde valeur que repose l'emploi métaphorique au sens de «nuage».

Les noms du «chemin», du «passage» peuvent être accompagnés de plusieurs types de compléments au génitif: outre le génitif d'appartenance personnelle ou locale, possible avec tous les substantifs, on rencontre:

- le génitif de l'utilisateur du chemin *vātasya pathyā-* (3.14.3) «chemin du vent».
- le génitif du but auquel mène le chemin *divō gātū-* (1.71.3) «chemin du ciel»;

ce génitif est en concurrence avec un datif objectif cf. Grassmann *Wb.* 394 (et 1.3.2.1).

1.3.2 Les autres cas en fonction d'épithète

1.3.2.1.0 Le datif épithète

Il n'est pas facile de délimiter le domaine du datif épithète; la plupart des exemples, qu'il s'agisse de noms verbaux ou de substantifs ordinaires, sont susceptibles d'une double analyse; la plupart des datifs adnominaux peuvent être considérés comme des datifs compléments de phrase.

1.3.2.1.1 Le datif sur noms verbaux

Les exemples qu'en donne Sgall *Inf.* pp. 216-217 (renvoyant à Delbrück *Ai. Sy.* § 98 et KZ 18 p. 98) sont tous (comme il l'indique) ambigus: ainsi 5.26.8 *strñitā barhīr āśāde* peut aussi bien se segmenter *strñitā/barhīr āśāde* «étendez la litière

destinée à l'installation (des dieux) « que *str̥ṇitā barhîr/âsâde* «étendez la litière pour que (les dieux s'y) assoient» (Renou *EVP* 13 p. 34). On notera que, quelle que soit la segmentation, le nom verbal au datif implique auprès de lui un second terme, qui peut être implicite, ou exprimé lui aussi au datif, 10.40.10 *māyaḥ pātibhyo jānayaḥ pariśvāje* «les femmes sont une joie pour leurs époux, pour l'étreinte». Ce trait relie le datif sur nom verbal complément de nom au datif complément de phrase (2.3.4.1).

1.3.2.1.2 Autres datifs adnominaux

On peut faire la même observation pour les autres datifs adnominaux: *māyaḥ pātibhyaḥ... pariśvāje* fonde non seulement le datif adnominal sur nom verbal (*māyaḥ pariśvāje*) mais aussi le datif adnominal sur substantif quelconque (*māyaḥ pātibhyaḥ*). C'est ainsi qu'on analysera 1.23.21 et 10.9.7 *vārūtham tanvè māmā* «une cuirasse pour (protéger) mon corps». Ici encore, on peut d'ordinaire hésiter entre les deux segmentations, complément adnominal et complément de phrase: 6.44.7 *pāyūr abhavat sākhibhyaḥ* «il devint un protecteur pour ses amis» se coupe soit *pāyūr sākhibhyo/abhavat* soit *pāyūr abhavat/sākhibhyaḥ*.

Conformément à sa valeur prospective, ce datif est le plus souvent complément de termes qui impliquent ou admettent cette relation: en premier lieu, comme dans les exemples précités, les noms d'agent et d'instrument cf. lat. *tutor liberis, opercula doliis* (1); mais aussi les désignations abstraites et du temps et du lieu, les noms du passage (*pānthāḥ, gātūḥ*). L'analyse comme complément adnominal n'est assurée que pour les emplois limites, comme le nom propre *dāsyave vīkaḥ* «loup pour le Dasyu» 8.15.2; 55.1; 56.1 et 2. Comme le rappelle (après Delbrück, Brugmann et d'autres) W. Havers *Unters.* p. 20, ce syntagme nominal est issu d'un syntagme pré-dicatif *dāsyave vīko'sti* «il est un loup pour les Dasyu» (2).

1.3.2.1.3 Datif adnominal et «dativus sympatheticus»

En védique, le passage de l'emploi adverbial à l'emploi adnominal n'altère pas le contenu sémantique de la relation, qui demeure prospective; le passage à la relation d'appartenance («dativus sympatheticus») sporadique en latin (*Caesari ad pedes se projecerunt*) cf. *BSL* 63 (1968) p. 156, régulier en v. sl. où le datif, concurremment à l'adjectif dérivé, a éliminé le génitif adnominal d'appartenance (*ibid.* p. 146), est un phénomène tout différent. Cette observation engage à refuser l'interprétation que donne Havers des formes *me* et *se* comme d'anciens datifs qui auraient empiété sur le domaine du génitif à partir de l'emploi «sympatheticus»; comme l'indique Wackernagel *Al. Gr.* 3 § 235 c, «la finale -e ne concorde que fortuitement avec la désinence nominale de datif et ne prouve pas une valeur dative originelle de *me te*». En revanche, le phénomène se produit en sanscrit où, dans les Sūtra et l'épopée, les formes toniques de datif *mahyam* et *tubhyam* sont employées avec la valeur de génitifs adnominaux (*ibid.* §§ 221 et 226 d).

1.3.2.1.2 (1) - Rare dans la langue littéraire, ce type d'emploi est usuel dans les expressions techniques; il est ancien: on en trouve plusieurs exemples en mycénien, comme le note Vilborg p. 133, alors que cet emploi est rare dans les textes grecs classiques.

1.3.2.1.2 (2) - Il faut en revanche renoncer à considérer comme un datif la forme *sūre* dans *sūre duhitā* 1.34.5 «la fille du Soleil»: Burrow *The Sanskrit Language* p. 45 (confirmant une hypothèse de Renou *GLV* § 137 b) montre qu'il s'agit d'une forme dialectale de génitif.

D'autres liaisons adnominales secondaires du datif (sur nom verbal) seront examinées *infra* 2.3.4.1.

1.3.2.2 L'instrumental épithète

Comme l'instrumental en fonction d'attribut, il est extrêmement rare. Le tour possessif, attesté en latin et ailleurs (*puer egregia indole*) est à peu près inconnu en védique. On croit l'y trouver dans des formules comme *agne śukrēṇa śociśā* (1.12.12 et parallèles) «Agni au brillant éclat» : mais la formule n'a d'autonomie qu'en apparence : dans la plupart des contextes où elle apparaît, l'instrumental a une autre fonction ; c'est une formule, non un *syntagme* (1). Le tour est resté potentiel en védique. L'emploi du composé *bahuvrīhi* a empêché que cette potentialité se réalise.

Il est quelques exemples plus ou moins probables d'instrumentaux adnominaux : Renou GLV § 406 cite 1.7.3, *gōbhir ādrim* «le rocher aux vaches» (une autre analyse est proposée 3.5.1.7.2). S'il est réel, le tour est *possessif* : il équivaut à *gōmantam ādrim* (2).

L'instrumental adnominal épithète exprime encore :

- la relation «consistant en» 10.7.2 *gōbhir āśvaiḥ...rādhaḥ* «faveur consistant en vaches, en chevaux» (3). Cette relation est normalement exprimée par le dérivé en *-vant-* ou le *bahuvrīhi*, *gōmad āśvavat...suvīram...rādhaḥ* 5.57.7 «faveur consistant en vaches, chevaux, hommes» : c'est donc une relation *possessive*.

- la relation «fait de» *drūṇā sadhāstha* 9.1.2 et ailleurs, «séjour (fait) de bois». Mais c'est, comme l'indique Renou ad loc. (EVP 8 p. 46), un tour elliptique, pour *drūṇā kṛtām*. La relation «fait de» est normalement exprimée par l'adjectif en *-maya-*, Debrunner *Suffixe* p. 768 et suiv.

- On ne classera pas ici l'emploi de l'instrumental médiatif avec les noms verbaux d'agent ni l'instrumental d'agent avec des participes substantivés : ce sont des emplois de type adverbial.

1.3.2.2 (1) - Ainsi, en 1.12.12, *agne śukrēṇa śociśā...imām stōmam juṣasva nah* le sens le plus vraisemblable est : «Agni au brillant éclat...apprécie notre louange que voici» ; des traductions comme «mit heller flamme» de Ludwig, «mit heller Glut» de Geldner, «avec (ta) flamme brillante» de Renou (EVP 12 p.3) ne doivent faire illusion : il ne peut s'agir d'un instrumental médiatif, puisque le «brillant éclat» ne peut être considéré comme le moyen ou la cause du procès exprimé par *juṣasva*. Mais il faut noter que la formule *imām stōmam juṣasva nah* se retrouve 8.43.16 c, et que par ailleurs un autre instrumental dans le *pāda b* de 1.12.12 fait problème. Une solution à ce problème est proposée 2.2.5 ; toutefois, ce n'est qu'une hypothèse, et la possibilité du croisement de deux mantra n'est pas exclue ; d'autant que la formule *agne śukrēṇa śociśā* se retrouve dans différents contextes où l'instrumental est adverbial, ainsi 10.21.8 où la formule est suivie de *urū prathayase bhāt* : «O Agni, avec ta flamme claire tu t'étales large (et) haut» (Renou EVP 14 p. 11). Aussi l'interprétation de *śukrēṇa śociśā* comme adnominal (interprétation que propose, contre sa propre traduction, Renou EVP 12 p. 72) demeure incertaine. A l'appui de cette interprétation, toutefois, le parallélisme entre ce texte et celui de 2.10.2 où le *bahuvrīhi citrābhānuḥ* ép. d'Agni fait écho au syntagme *śukrēṇa śociśā*.

1.3.2.2 (2) - Autre ex. possible de l'instrumental épithète : 3.15.1 *pājasā pṛthūnā śōśucanāḥ* «Toi qui brilles puissamment avec ta forme massive étendue» Renou EVP 12 p. 60, qui note (*ibid.* p. 120) «l. de caractérisation, équivalant au Nom. *pṛthupājāḥ*». Mais cet emploi est interprétable comme adverbial (d'ailleurs également possessif, 2.2.2.1). Voir aussi Renou EVP 12, pp. 65 et 124 pour 3.23.2 *bṛhatā rāyā* (= *bṛhādri-*) EVP 13, pp. 25 et 111 pour *dākṣasya marphānā* ; EVP 13 pp. 63 et 151 pour 8.23.8 *kṛpā*. EVP 14 pp. 6 et 68 pour 10.7.2 *gōbhir āśvaiḥ* (A. Minard, oraiement).

1.3.2.2 (3) - Renou EVP 14 p. 68 ; ex. parallèle, 1.100.17 (Renou EVP 17 p. 35).

L'emploi adnominal de l'instrumental est attesté en sanskrit classique (4); Speijer SS p. 84 en cite deux exemples, l'un d'instrumental régi (*vīyogo bhavādṛśaiḥ* «the separation from men as you are»), l'autre d'instrumental libre de cause (*kānyayā śo-kaḥ* «sorrow on account of a girl»).

1.3.2.3 Le locatif épithète

Les exemples védiques de locatif épithète sont à écarter. 1.85.9 *dhattā índro nā-ry āpāṃsi kártave* «Indra (le) prend pour accomplir des actes héroïques» ne peut, malgré les apparences, en constituer un exemple: la valeur de génitif que prête Geldner à la forme *nāri*, qu'il considère comme un locatif, serait insolite; il ne l'appuie que par un parallèle tout aussi suspect, cf. *infra*. Plutôt que de voir (avec Renou EVP 10 p. 67) dans *nāri* un locatif en valeur de datif (1) (on ne rencontre jamais de forme de locatif en valeur de datif d'intérêt), on corrigera le texte, avec Grassmann sous *nārya* Oldenberg *Noten* 1 p. 85 et Macdonell *Ved. Reader* p. 28. Comme le note justement ce dernier, si l'on refuse la correction, le sens de *nāry āpāṃsi* (avec *nāri* locatif épithète) ne peut être que «deeds against the hero (Vrtra)». On admettra aisément, avec cet auteur, que «manly deeds» convient mieux. C'est à ce sens (donc à l'hypothèse d'une altération du texte) que s'est rallié Hillebrandt *Lieder* p. 65 (autre, *Vedachrest* p. 97).

On corrigera de même la seconde attestation de cette formule 8.96.19 *yā éka ín nāry āpāṃsi kártā* «qui seul accomplit des actes héroïques». C'est d'ailleurs la traduction de Geldner qui aboutit à ce sens par le même subterfuge d'un locatif en valeur de génitif.

Les parallèles qu'il invoque, *vīṣṇi paūṃsyam* 8.7.23; *vīṣṇi śāvaḥ* 5.35.4; 8.3.10 ne sont pas recevables du point de vue morphologique: le locatif de *vīṣṇan-* serait *vīṣṇan(i)* Wackernagel *Ai. Gr.* 3 § 145 d, Renou *GLV* § 249. Mieux vaut donc poser avec Grassmann *Wb.* 1352 un adjectif *vīṣṇi-*, proche de *vṛṣṇi-* substantif («bélier») et adjectif («viril») (2).

Les seuls exemples admissibles sont ceux dans lesquels le locatif est régi par un substantif verbal; encore est-il possible de le considérer comme complément de phrase, ainsi 1.163.3 (et 4) *āhús te trīṇi divī bāndhanāni* «Ils disent que tu as trois liens dans le ciel». On peut faire la même remarque à propos des exemples que cite Macdonell *VGFS* § 204 B2 a.

Toutefois, l'absence d'exemples n'implique nullement l'impossibilité grammaticale de l'emploi; on en cite d'ailleurs quelques exemples en gâthique,

vīspā θwahnī xšaθrōi ā «toutes les choses (qui sont) en ton pouvoir», Y. 34.10; cf. 49.5 et 8, et un dans l'Avesta dit récent Yt. 5.73 *ahmi gaēθe paśanāhu* «dans la lutte pour (3) l'empire du monde» (Darmesteter). Et il faut le supposer en védique même pour rendre compte des formes dérivées de féminin comme *agnāyī* «épouse d'Agni», *manāvi* «épouse de Manu» etc... (liste Debrunner *Suffixe* p. 415): la seu-

1.3.2.2 (4) - Et en avestique, si l'on entend (avec K. Hoffmann *MSS* 21 (1967) pp. 11-20) la formule *haoma yō gava* comme «le *haoma* avec lait, additionné de lait».

1.3.2.3 (1) - L'hypothèse est déjà envisagée par Ludwig *Commentar* 2 p. 232 («double datif» *nāri... kārṭave*) qui toutefois préfère voir dans *nāri* un nominatif. L'absence d'attestation du nominatif *nā* dans le RV n'autorise pas cette supposition.

1.3.2.3 (2) - Sur le contraste accentuel, v. WD *Ai. Gr.* 3 p. 16. Sur *vīṣṇi-* et *vṛṣṇi-* (= av. *varəṣni-*), Debrunner *Suffixe* p. 176 et 741.

1.3.2.3 (3) - «Locatif de l'enjeu guerrier» 2.1.8.5.

le (4) explication satisfaisante est celle de Brugmann citée *ibid.* p.416, adoptée TH 2 p.55 «celle (qui est) auprès d'Agni, de Manu ».

1.3.2.4 L'ablatif épithète

On ne le rencontre qu'en dépendance de noms d'action tirés de verbes régissant l'ablatif, ou de *śārma* «protection». Encore n'est-on pas assuré de l'emploi là où la forme peut être celle d'un génitif comme dans les exemples de Macdonell *VGFS* § 201 A 2 (et cf Renou *GLV* § 410 pour la construction de *bhī-* «crainte»). L'ablatif adnominal est attesté dans les mêmes conditions en avestique, avec des exemples sûrs comme Yt. 17.20 *raēkō me haca aṇhā zamaṭ* «mon retrait de cette terre» (Reichelt *Aw. Elem.* § 479).

1.3.2.5 L'apposition partitive

Fréquente dans les langues anatoliennes (1), l'apposition partitive ne se rencontre que sporadiquement en védique, comme dans les autres langues i.-e. On peut citer 9.71.4 *yāsmīn... mūrdhān* qui équivaut sûrement à **yāsya mūrdhān*, «sur la tête duquel» (2), ainsi qu'un parallèle avestique, Y. 9. 27 *māvōya tanuye*, litt. «à moi, à (mon) corps» = «à mon corps», «à moi-même».

1.4.1 Le génitif et les adjectifs d'appartenance

Dans un article célèbre (1) où il établit un rapport entre la désinence italo-celtique **-ī* de génitif singulier le «cas en *-ī*» du sanskrit (la formation dite *cvi*, *-ī kṛ-* «rendre tel», *-ī bhū-* «devenir tel...»), et la formation de féminin *-ī-*, J. Wackernagel conclut au caractère récent du génitif adnominal; les formes les plus anciennes du génitif, qu'il s'agisse de l'adverbe en **-ī* ou de l'ablatif en **-os*, indiquent des emplois adverbaux. Il serait donc récent dans les emplois adnominaux où il remplacerait l'adjectif dérivé d'appartenance.

Cette théorie appelle des réserves, qui ont été formulées par C. Watkins (2); on se gardera en particulier de considérer comme originel l'état du slave ancien, où l'adjectif d'appartenance s'est étendu bien au-delà de son domaine, et a dû supplanter le génitif; de même, on sait que le *datif* s'y est imposé en position adnominal: il n'a pu le faire qu'aux dépens du génitif, à partir de l'emploi dit *sympatheticus* (3).

1.3.2.3 (4) - Celle de Burrow *The Sanskrit Language* p.180 et 250 à partir d'une forme ancienne de nominatif est justement révoquée en doute par Debrunner, *Nachträge* à *Ai. Gr.* 2.1 p.152 l.25 (*Nachtr.* p.46).

1.3.2.5 (1) - Friedrich *Heth. Elem.* 2 § 213.

Tour hérité selon E.A. Hahn *TAPA* 84 (1953) pp. 92-123 (faits latins) et 85 (1954) pp. 197-289 (faits grecs) et *Naming-constructions, passim*. En fait, il s'agit plus probablement d'un substrat commun au géorgien, à l'arménien et aux langues anatoliennes non i.-e., cf. H. Vogt, *Les groupes nominaux en arménien et en géorgien anciens*, *NTS* 5 p. 57 et suiv.

1.3.2.5 (2) - Geldner «auf dessen Haupt»; Renou *EVP* 9 p. 21 «sur qui, sur la tête (duquel)» (v. *infra* 3.2.2.2; un autre ex. 6.29.2, cité *infra* 3.2.2.1.5).

1.4.1 (1) - *Genetiv und Adjektiv, Mélanges F. de Saussure* (1908) pp. 123-152 (= *Kleine Schriften* pp. 1346-1373).

1.4.1 (2) - *Remarks on the genitive, To honour R. Jakobson* pp. 2191-8.

1.4.1 (3) - *Supra* 1.3.2.1.3.

On ne peut considérer non plus comme décisif le témoignage des langues anatoliennes, puisque les unes emploient exclusivement l'adjectif (louvite, lydien), les autres le génitif, soit exclusivement (hittite), soit en concurrence avec l'adjectif (lycien) (4).

Ce qu'on retiendra en revanche de cette confrontation est la parenté sémantique entre le génitif et une classe suffixale qui exprime l'appartenance. Avant de chercher à préciser, après d'autres (5), la valeur et le domaine propre à chacun, il convient d'insister sur le fait essentiel, qui est leur parenté sémantique. En voici quelques exemples:

Le filtre à soma (6), fait en laine, se nomme soit *vāra- ávyaḥ*, soit *vāra- ávya-, avyáya-* (7); «la fortune du père» (pour prendre un exemple type de la valeur d'appartenance) se dit ici *pítuḥ... védaḥ* (1.70.10), là *pítṛya- rayi-* (8.48.7) l'équivalence entre génitif et adjectif s'étend à des emplois régis, tels que *gávyam... śatám*, 8.21.10, «un cent de vaches», que signale Renou GLV § 296; on comparera aux emplois du génitif décrit *supra* 1.3.1.7.

De même, avec les noms d'ensemble (*supra*, 1.3.1.6.4): le «groupe des Marut» se dit soit *marútām śárdhaḥ* (2.3.3 et ailleurs) ou *gaṇāḥ* (10.137.5), soit (plus souvent) *márutaṃ śárdhaḥ, máruṭo gaṇāḥ*.

Cette disproportion, accentuée par le fait que l'adjectif *máruṭa-* se limite presque exclusivement à cet emploi, alors que le génitif *marútām* figure en dépendance des substantifs les plus divers, est significative de la différence de valeur entre génitif et adjectif d'appartenance.

Löfstedt (8) a essayé de la préciser en latin: il a montré que seul le génitif exprime l'appartenance (au sens strict), l'adjectif exprimant d'autres rapports comme la manière, la dénomination, l'origine, etc..., et souvent avec une nuance poétique ou stylistique. La justesse de cette analyse est confirmée par le critère de l'emploi prédicatif: entre *aedes regis* et *aedes regia*, la différence essentielle est que *haec aedes est regis* signifie «cette maison appartient au roi», tandis que *haec aedes est regia* peut signifier soit «cette maison est royale, digne d'un roi», soit (*regia* étant substantivé) «cette maison est le palais royal».

On fait en védique des observations analogues, RV. 9.64.2 *vṛṣṇas te vṛṣṇyam śávaḥ* «de toi taureau, la force est celle d'un taureau» Renou EVP 8 p. 37. L'opposition est nette entre

**śávo asti vṛṣṇaḥ*: «la force appartient au taureau»
et **śávo asti vṛṣṇyam*: «la force est celle d'un taureau»

On peut tenter de définir ainsi le domaine propre de chacun des deux: au génitif, l'expression de l'appartenance au sens strict, et la position de prédicat; à l'adjectif d'appartenance, les autres valeurs de l'appartenance au sens large et la position d'épithète.

Mais cette répartition n'est qu'une approximation; en védique comme ailleurs, la répartition effective est très complexe: elle diffère selon les formations (outre *-a-* et *-ya-* précité, on doit aussi considérer les suffixes *-eya-*, *-maya-* et d'autres), selon les sous-groupes sémantiques de ces formations (*-eya-*: patronymiques, comme *ār-ṣeyá-* «descendant d'un ṛṣi»; adjectifs de manière, comme *ásneya-* «de sang») et même selon les bases de dérivation.

1.4.1 (4) - Ce sont les conclusions de l'article de H. Mittelberger *Genitiv und Adjektiv in den anatolischen Sprachen*, *Kratylos* 11 (1966/7) pp. 99-106.

1.4.1 (5) - En particulier (pour le latin) Löfstedt *Syntactica* 1 pp. 83-99.

1.4.1 (6) - Sur la réalité, v. Renou VRRV sous *pavitra*.

1.4.1 (7) - V. Grassmann sous *vāra-*.

1.4.1 (8) - *Supra* n.5.

Il serait aisé de multiplier les exemples et les situations particulières (9); on se contentera de montrer l'importance de leur parenté sémantique pour la description. Que ce soit par convergence récente ou par conservation d'un état ancien, il apparaît que l'appartenance (au sens large) constitue un axe sémantique du système grammatical védique, puisque deux catégories l'une flexionnelle (le cas), l'autre dérivationnelle (une classe d'adjectifs) se trouvent associées dans son expression. Et la confirmation la plus importante est donnée par l'existence d'un couple complémentaire, celui que forment l'instrumental possessif et la classe des suffixes exprimant la possession.

1.4.2 L'instrumental et les adjectifs possessifs

1.4.2.0 L'instrumental est peu représenté dans les positions adnominales d'attribut (1.2.3) et d'épithète (1.3.3.2): c'est que la relation *possessive* qu'il exprime y est représentée par les adjectifs possessifs, dérivés en *-vant-/mant-*, *-van-*, *-n-*, et composés *bahuvrīhi*. On peut considérer que l'instrumental exprime dans le syntagme prédicatif la relation qu'exprime l'adjectif possessif dans le syntagme nominal. Le cas et la classe suffixale sont donc en distribution complémentaire.

1.4.2.1 L'instrumental possessif est par nature apte à déterminer les adjectifs possessifs et les verbes à valeur possessive, en particulier les dénominatifs signifiant «avoir», «acquérir» ou «procurer... à», «pourvoir... de».

Avec les adjectifs possessifs, l'instrumental forme souvent une figure étymologique (1):

- Adjectifs possessifs en *-īn-*: l'exemple usuel (Macdonell *VGFS*. p. 309)

3.61.1 *ūṣo vājēna vājini*

«Aurore, toi qui détiens le prix de victoire» (litt.: «avec le prix, possédant le prix»).

- Adjectifs possessifs en *-van(t)-*

RV. 10.6.2 *bhānūbhir vibhāvā*

av. Yt. 8.2; 17.6 *vyāvant- bānubyō*

«rayonnant de rayons» (rapprochés par Bartholomae *Air. Wb.* 1479).

- Adjectifs composés *bahuvrīhi*:

10.91.3 *sudākṣo dākṣaiḥ*

«habile en habiletés» (Renou *GLV* § 405).

Par extension, tout adjectif peut secondairement être considéré comme possessif, par rapport à son dérivé abstrait, *ibid.* *kavīḥ kāvyaena* «voyant en voyance» (Renou, *ibid.*), comme si *kavīḥ* était «possédant le *kāvya*».

Lorsque le déterminant est externe, la relation est souvent de type causal («Ce qui produit la qualité décrite par l'adjectif»): 1.122.2 *sūryasya śrīyā sudṛṣṭi* «l'Aurore, de belle apparence, avec l'éclat du soleil».

1.4.1 (9) - Siecke *Gen.* p. 13 note que, contrairement à d'autres langues i.-e., le védique emploie le plus souvent le génitif des pronoms personnels au lieu de l'adjectif pour les premières et deuxième personnes.

1.4.2.1 (1) - Sur le plan du style, c'est un fait d'«hypercaractérisation», Renou *EVP* 1 pp. 45-69 (p. 58 pour cet emploi de l'instrumental) qui a de nombreux parallèles hors du védique. Ainsi en avestique, Yt. 14.3

ama ahmi amavastamō

varaθra ahmi varaθravastamō (etc.)

«Pour la force offensive, je suis le plus fort
pour la force défensive, je suis le plus fort (etc.)»

Il arrive assez souvent qu'un instrumental complément adverbial (de moyen, d'instrument, etc...) soit appuyé par un adjectif possessif accordé au sujet qui forme avec lui une figure étymologique, 7.83.8 d *dhiyā dhīvanto āsapanta tṛtsavaḥ* «les Tṛtsu (vous) servaient au moyen de la pensée-poétique, eux qui sont pourvus de pensée-poétique» Renou *EVP* 5 p. 101. De même 1160.3; 4.42.4, etc... L'emploi illustre à la fois l'équivalence sémantique et la répartition normale des fonctions entre le cas et l'adjectif.

1.4.2.2 L'adjectif en *-vant-* sert à exprimer à l'associé de l'objet, rarement exprimé par l'instrumental (2.2.4.1), 1.10.8 *jēṣaḥ svārvatīr apāḥ* «Conquiers les eaux ainsi que le soleil (ayant avec elles le soleil, les eaux avec leur soleil)»; 8.46.5 *dādhāno gōmad āśvavat suvīryam* «Conférant abondance d'hommes, de vaches, de chevaux».

A la limite, l'instrumental et l'adjectif en *-vant-* tendent à équivaloir à une simple coordination. On a signalé (Schlerath, *Königtum* p. 131) la concordance entre AV. 10.3.12 *kṣatrām... ōjaśca* et Y. 31.4 *xšaθrām aojōnghvat* «pouvoir et force, pouvoir fort». Humbach en a relevé de nombreux exemples dans les gāthās, (I p. 38 «Quasikoordination durch Suffix *vant-*»). Dans le même passage de l'AV., un instrumental sociatif de l'objet est employé avec cette même valeur: *paśūnā ōjaśca* «... (et) bétail et force» où *paśūnā* = *paśūca*. Mais ce sont là des emplois extrêmes.

1.4.2.3 L'adjectif possessif concurrence parfois l'instrumental dans les positions qui sont propres à celui-ci, comme celle de complément de phrase, de verbe ou d'adjectif 2.12.1 *prathamō mānasvān* paraît équivaloir à *prathamō mānasā* «le premier par la pensée», comme on a ensuite *devō devān krātunā paryābhūṣat* «le dieu a entouré les autres dieux par l'esprit».

Adjectif possessif + Instrumental: Instrumental double (2.2.1), 1.157.6 *yō vām haviṣmān mānasā dadāṣa* «Celui qui vous a honoré avec sa pensée pour offrande», où *haviṣmān mānasā* = *haviṣā mānasā* (1). De même, 1.160.3 *pavītravān punāti... bhūvanāni māyāyā* «il purifie les êtres avec sa magie, lui qui possède un instrument de purification», où *pavītravān... māyāyā* équivaut à *pavītreṇa... māyāyā*.

- Adjectif possessif = instrumental complément régi par un verbe.

En face de l'instrumental régi par *yuj-* (3.2.7.6) 7.23.3 *yuj- rātham... hāribhyām* «atteler deux alezans à son char», on a 10.75.9 *yuj- rātham aśvīnam* est à entendre «atteler des chevaux à son char» (litt. «atteler son char chevalin»).

Emplois comparables en dépendance de *sac-* «être suivi de, avoir avec soi»: *prajāyā* 1.136.6, mais *prajāvantaḥ* 10.57.6 «avoir derrière soi une descendance»; de *edh-* «prosperer»: *rāyā* 7.48.5 «par la richesse», mais *suvīraḥ* 8.84.9 «par l'abondance en hommes»; de *vībhā-* «briller, diffuser, un éclat»: *rāyā* 6.5.5 mais *revāt* 1.95.11. C'est par des emplois de ce genre que s'explique l'équivalence constatée entre l'adjectif dérivé en *-vat-* au neutre substantivé et du substantif base (Debrunner, *Suffixe* pp. 872-873).

Enfin, un adjectif possessif peut dans une comparaison être en parallèle avec un instrumental, 4.5.15.

kṣitīr nā rāyā puruvāro adyaut

1.4.2.3 (1) - *mānasā* «avec un poème mémorisé», Renou *EVP* 16 p. 24. Notion fréquemment évoquée, du sacrifice spirituel, consistant en prière, sans offrande matérielle (av. *suruvant- yas-na-* «sacrifice audible»).

«(Agni) a brillé avec ses nombreux trésors,
comme une maison avec sa richesse»

puruvārah = purūbhir vāraiḥ

Inversement, l'instrumental empiète parfois sur le domaine de l'adjectif, c'est-à-dire les positions d'épithète (1.3.2.2) et d'attribut (1.2.3.0).

Mais en védique, comme ultérieurement en sanskrit et comme en iranien, ces empiètements sont rares; en particulier, l'emploi fréquent du *bahuvrīhi* rendait inutile le tour *puer egregia indole* du latin et de plusieurs autres langues i.-e.

1.4.3 Le datif et les adjectifs prospectifs (*kṛtya*)

Comme le génitif avec les adjectifs d'appartenance et l'instrumental avec les adjectifs possessifs, le datif entretient des relations étroites avec une classe d'adjectifs qu'on peut nommer «prospectifs»: il s'agit des *kṛtya*, c'est-à-dire «des suffixes... primaires dits d'obligation» (1). Mais, outre qu'il s'agit de suffixes primaires (2), contrairement aux deux groupes précédents, la relation ne se limite pas au plan du signifié: elle s'étend au plan du signifiant, comme l'a montré Renou dans un important article (3) dont on se contentera de rappeler ici les conclusions.

Les *kṛtya* sont souvent, à l'origine, tirés non de la racine, mais d'une forme d'infinitif datif: *déya-* «à donner» de *dé*, *stuṣéyya-* «à louer» de *stuṣé*; le verbe en *-āyya-* (*dakṣāyya-* «à honorer»), de l'infinitif datif en *-āya*; le verbal en *-enya-* de l'infinitif en *-ani*, après croisement avec l'infinitif datif radical en *-e*; le verbal en *-tavya-* (qui apparaît dans l'AV) est tiré de l'infinitif datif en *-tave* et le thème du verbal en *-ani* reproduit la forme d'infinitif en *-ani*. Ces rapports formels insolites sont d'une grande importance; ils seront reconsidérés *infra*, 5.1.2.2. D'autres verbaux sont tirés du thème de l'infinitif comme *-tva-* de *-tu-*, *-asāna-* de *-as-*.

Ces adjectifs verbaux, en dépit de leur désignation usuelle, ne se limitent pas à l'obligation: leur valeur englobe le possible, l'éventuel aussi bien que l'obligation et la nécessité (4). On peut la nommer «prospective», comme celle du datif.

Comme l'infinitif datif prédicatif accompagné de la négation, ils ont toujours valeur passive. Ainsi l'adjectif *apramṛṣyā-* «inoubliable» équivaut à l'infinitif datif accompagné de la négation *nā pramṛṣe* (*infra* 2.3.3.3, ex. 1).

D'autre part, comme le remarque Renou (5), le *kṛtya* accompagné d'un datif d'agent constitue avec lui l'équivalent d'un double datif du type *īndrāya pātave* (6), RV. 2.4.3 *dakṣāygo yō dāsvate* «digne d'être efficacement servi par le donateur», Renou *EVP* 12 p. 44.

Le point le plus important dans ce parallèle entre le datif et les *kṛtya* est qu'il est exclusif: il n'existe pas d'autre classe suffixale dont la valeur corresponde à celle du datif. Certes, comme le génitif s'étend parfois sur le domaine du datif (1.3.1.2.3), il arrive qu'un adjectif d'appartenance ait valeur prospective: mais aucune formation dénominale n'a comme valeur de base la valeur prospective. On voit par là que le lien du datif au verbe, lien qui se manifeste par la place prépondérante de ce cas dans la constitution des infinitifs, est un lien de nature; on en trouvera une confirmation dans l'étude du double datif, *infra* 2.3.

1.4.3 (1) - Renou, *Terminologie grammaticale du sanskrit* p. 132 (sous *kṛtya*).

1.4.3 (2) - C'est ainsi qu'on les décrit habituellement; mais, au moins à l'origine, ce sont des suffixes secondaires, comme le montre Renou.

1.4.3 (3) - *Infinitifs et dérivés nominaux dans le RV*, BSL 38 (1937) pp. 69-87.

1.4.3 (4) - Cf. Macdonell *VGFS* § 209.

1.4.3 (5) - BSL 38 p. 71.

1.4.3 (6) - *Infra*, 2.3.1.1.

2. LES COMPLEMENTS CIRCONSTANCIELS

2.0.0.0 *Emploi des cas en position de complément circonstanciel*

Comme il a été indiqué *supra* 1.1.1.8, la position de complément circonstanciel ou complément de phrase se définit comme un emploi libre, par opposition aux diverses sortes de compléments régis (complément d'objet direct et indirect, et autres). La distinction n'est pas toujours aisée; il est des emplois limites, et surtout, comme on le montrera 3.1, la notion de complément d'objet est corrélative d'une conception de la transitivité du verbe, donc dépend du type de description adopté. D'autre part, on ne peut utiliser dans une langue imparfaitement connue comme le védique, et à plus forte raison en reconstruction, les notions de déterminant obligatoire et de déterminant facultatif (ou: «non-omissible»: «omissible», cf. *supra*, 0.1.6 et n.3).

On s'en tiendra donc à des approximations: seront considérés comme libres, et présentés dans ce chapitre, les emplois qui peuvent se décrire indépendamment du sens du verbe personnel de la proposition à laquelle ils appartiennent.

On examinera successivement le locatif (2.1), l'instrumental (2.2) et le datif (2.3), avant de les confronter entre eux (2.4).

Seuls ces trois cas ont des emplois libres importants et incontestables.

L'ablatif, rare en cette fonction, sera étudié dans le cadre du sous-système local, qui fonctionne le plus souvent en dépendance des verbes de mouvement (2.5).

Quant au génitif adverbial, il n'a guère que des emplois régis (dont certains seront examinés 3.5).

Les emplois libres seront classés par rapport à la nature des bases lexicales sur lesquelles ils se manifestent: ce classement définit le *conditionnement* des emplois. Certains emplois, possibles sur toute base, sont dits inconditionnés; d'autres sont plus ou moins étroitement conditionnés, à la limite adverbiaux, comme le génitif de temps (0.1.6).

2.1.0.0 *Le locatif*

Le locatif complément ne diffère en rien du locatif attribut ou prédicat en ce qui concerne la valeur: c'est, comme lui, un inessif. Les variantes sémantiques apparentes sont explicables par le sens de la base lexicale, ou par la polyvalence d'un inessif très général. On ne peut guère parler d'emplois régis en ce qui concerne ce cas; ceux qui s'en rapprochent restent proches des emplois libres (*infra*, 2.1.8). Seul fait problème le locatif en dépendance des verbes de mouvement; là encore, on verra qu'il est possible de se contenter de la valeur inessive (*infra*, 2.4.2).

2.1.1.0 Le locatif sur noms de lieu

Il désigne le lieu où se situe le procès, qu'il s'agisse d'un état, 1.32.2 *pārvate śri-* «être étendu sur la montagne», d'une action ou même d'un déplacement (*infra*, 2.5.1). Selon la nature du lieu, on le rend par «dans», «à», «auprès de», «au bord de» 3.23.4 *sārasvatyāṃ revād agne didīhi* «sur la Sarasvatī, brille, ô Agni, (en sorte de nous procurer) la richesse» Renou *EVP* 12 p. 65.

2.1.2.0 Le locatif sur noms de chose

Il exprime, comme en position de prédicat (1.2.1.1) la relation inessive: «dans», «à l'intérieur de» ou «auprès de».

Peut-être même «au-dessus de» 5:85.2 *vāneṣu vy āntārikṣaṃ tatāna* si l'on comprend «il a déployé l'espace médian au-dessus des arbres» avec Geldner, qui suit ŚB. 3.3.4.7 où *vāneṣu* est glosé *vr̥kṣāgr̥eṣu*. C'est là un emploi-limite (1).

Un autre emploi-limite est le locatif elliptique ou prégnant de l'enjeu guerrier, *gōṣu* litt. «dans les vaches» équivalant à *gōṣātā* «dans la conquête des vaches», *vr̥treṣu* «dans les résistances» à *vr̥tratūryeṣu* «dans les victoires sur la résistance», etc..., cf. Geldner à 6.19.12 et à 10.50.3. C'est un emploi indo-iranien, cf. *infra* 2.4.2.1: probablement une ellipse de la langue des guerriers entrée dans la langue commune.

2.1.3 Le locatif sur abstraits

2.1.3.1 Comme en position de prédicat (1.2.1.3), il exprime la situation dans laquelle se réalise un procès 6.20.5 *vājrasya yāt pātane pādī śūṣṇaḥ* «Quand Śūṣṇa fut abattu par l'envoi de foudre» (litt.: «dans»): c'est, implicitement, un rapport causal, comme 1.85.10 *māde sōmasya rāṇyāni cakrire* «dans l'ivresse du soma, ils ont accompli des exploits guerriers». Mais l'emploi reste lié à la valeur inessive (1), que rappelle parfois un mot du texte, comme l'adjectif *nyōkaḥ* 5.44.14 et 15 *tāvā ahāṃ sakhyē nyōkāḥ* «moi dans ton amitié (je me sens comme) chez moi» Renou *EVP* 5 p. 27.

Et d'ailleurs, le lien est souvent purement inessif: procès à l'intérieur duquel se situe un autre procès 1.62.3 *īndrasya āṅgirasāṃ ca iṣṭau/vidāt sarāmā tñayāya dhā-sīm* «tandis qu'Indra et les Angiras étaient en quête, Saramā a trouvé une source de vie pour sa descendance» Renou *EVP* 17 p. 25.

Avec *vraté* (auquel Schmidt consacre une étude, *Vedisch vratā* pp. 73-79), on est souvent proche d'un rapport inessif de nature locale, même si l'on maintient, avec cet auteur, la traduction de *vrātā-* par «vœu» (Gelübde) dans tous les passages, par exemple 5.46.7 *yāḥ pārthivāso yā apām āpi vraté* «(Epouses) terrestres (et vous autres) qui êtes dans le vœu (d'obédience) des eaux» Renou *EVP* 5 p. 28, qui commente, *EVP* 4 p. 74: «dans le domaine de» et en même temps «au service de».

Le locatif sur abstraits est donc fondamentalement inessif; la valeur causale éventuelle est une valeur dérivée ou même implicite.

2.1.2.0 (1) - Il est suivi de deux locatifs inessifs, *vājam ārvatsu pāya usrīyāsu* «le prix-de-victoire dans les coursiers, le lait dans les vaches».

2.1.3.1 (1) - De même pour le «locatif d'agent», *infra* 4.2.1.3.

2.1.3.2 A l'opposé, le locatif des abstraits semble assez souvent indiquer le but (1) : c'est l'emploi que Renou *EVP* 3 p. 36 nomme «locatif du but objectif», traduisant 1.92.5 *svāruṃ nā pēṣo vidātheṣv aṅjān* «Comme (on fixe) le poteau pour les rites, le décorant», alors que Geldner traduisant *vidātheṣu* par «bei den Opfern» ne met pas en évidence la valeur prospective. En fait, comme la valeur causale (rétrospective) dans les exemples cités *supra*, la valeur prospective ou finale du locatif n'est qu'implicite. Ainsi par exemple, un locatif *vr̥tratūrye* (*vr̥tratūryeṣu*) est à traduire, selon le contexte et la situation, «pour, en vue de l'offensive-victorieuse» (2.26.2 = 8.19.20; 6.38.5) ou «dans l'offensive-victorieuse» (10.104.9; 6.13.1; 8.7.24; 10.66.8). Les autres passages admettent les deux interprétations. C'est qu'en fait, dans le nom d'action, le temps n'est pas marqué *vr̥tratūrya-* désigne aussi bien la victoire future que la victoire actuelle; la valeur prospective n'est donc pas attribuable au cas, cf. *infra* 2.4.2.1.

On retrouve en avestique la même gamme d'emplois, Reichelt *Aw. Elem.* § 511 et suiv. (2).

2.1.3.3 Sur les *bahuvrīhis* privatifs, le locatif constitue un complément de manière équivalent au français *sans*, 2.13.9 *arajjaú* «sans cordes», 2.15.2 *avaṃṣé* «sans pou-tre».

2.1.4 Le locatif sur personnels

2.1.4.1 Les personnels sont d'abord des concrets, et leur locatif peut signifier «dans, à l'intérieur de la personne»

1.32.22 *yāt kīṃ ca duritām māyi*

«tout ce qu'il y a de mal en moi».

2.1.4.2 Mais le plus souvent, le sens est «auprès de, chez»

5.79.1 *yāthā cin no ābodhayaḥ*

satyāśravasi vāyyé

«comme (jadis) tu nous éveillais chez S.V.» Renou *EVP* 3 p. 78, qui nomme cet emploi «locatif d'appartenance par clientèle»; c'est le plus fréquent dans le RV.

2.1.4.3 Un emploi dérivé de cette valeur de «auprès» est l'emploi *judicantis*, 7.87.7 *vayāṃ syāma vāruṇe ānāgāḥ*

«puissions-nous être (déclarés) libres de fautes à la face de Varuṇa» Renou *EVP* 5 p. 71 qui (7 p. 24) nomme cet emploi «locatif notant le témoin et garant» (1), «devant Varuṇa et aux yeux de Varuṇa». C'est là un emploi qui se rattache directement aux précédents; bien que par ailleurs ce type d'énoncé (en particulier avec l'adjectif *ānāgas-*) présente souvent un datif du témoin, le locatif ne peut être considéré comme un substitut de ce datif, 2.4.2.4.

2.1.3.2 (1) - Ce point de vue est influencé par des considérations morphologiques sur la parenté entre la désinence des deux cas au singulier; v. *infra* 2.1.7.5 et n.1.
2.1.3.2 (2) - Cf. en particulier §§ 515 («le locatif en valeur de datif») et 516 («le datif causal ou conditionnel»).

2.1.4.3 (1) - En l'occurrence, il s'agit plutôt d'un juge.

2.1.4.4 S'y rattache également la construction de certains verbes de parole comme *vac-* 1.189.8

āvocāma nivācanāny asmin... agnau

«nous venons de dire des énigmes devant cet Agni» (1)

alors que leur construction ordinaire est avec le datif de la personne (3.4.1.4). Mais ici encore le locatif est directement justifié, et ne doit pas être considéré comme le substitut du datif (2.4.2.3).

2.1.4.5 Au pluriel, le locatif signifie «dans (chacun des)» ou plus souvent «parmi», 9.5.4 *devēṣu devā īyate* «il s'avance en dieu parmi les dieux», Renou *EVP* 8 p. 5.

Ici se rattache l'emploi «superlatif», 6.61.10 *priyā priyāsu* «chère entre les chères».

2.1.4.6 Il est possible que dans quelques exemples le locatif sur personnels tende vers l'identification (comme en position de prédicat, 1.2.1.4). De même, sur noms de choses, 10.43.2 *asmīn sū sōme'vapānam astu te* «Que dans ce soma, il y ait un bon breuvage pour toi» = Que ce soma soit...». Donc, *asmīn sōme astu* paraît équivaloir à **ayām sōmo astu*.

2.1.5.0 Le locatif sur noms de temps

Il indique le temps où se situe le procès: *uṣāsi* «à l'aurore»; *dyāvi-dyavi* «chaque jour» (Macdonell, *VGFS* § 203 A 3). Plus précisément, les limites du procès, 1.140.2

saṃvatsarē vāvṛdhe jagdhām ī pūnaḥ

«Dans l'année croît à nouveau ce qui a été dévoré (par lui)» Renou *EVP* 12 p.31 (1). A partir d'emplois de ce genre, le locatif en vient à désigner le temps *au bout duquel* se réalise le procès, 1.161.13

saṃvatsarā idām adyā vy ākhyata

«vous avez ouvert vos yeux aujourd'hui (pour la première fois) en un an = au bout d'un an» Macdonell *VGFS* § 203 A 3. C'est là un emploi dérivé; l'emploi central est le précédent qui relève de la valeur inessive du cas.

7.101.6 *tāsminn ātmā jāgatas tasthūṣaś ca*

«en lui (réside) le souffle-vital du monde animé et du (monde) immobile» Renou *EVP* 15 p. 114. *tāsminn ātmā* est proche de **sā ātmā* «il est le souffle-vital de...», 9.85.3 *ātmā īndrasya bhavasi* «tu es le souffle-vital d'Indra».

2.1.6.0 Le locatif absolu

Le terme de «cas absolu» désigne une position linguistique intermédiaire entre la phrase simple et la phrase complexe (1.1.1.11). Le cas absolu par la forme ne se distingue en rien d'un complément circonstanciel: comme l'indique Macdonell *VGFS* § 205. l'on passe sans solution de continuité de *uṣāsi* «à l'aurore» (cf. *supra* 2.1.5) à *uchāntyām uṣāsi* «à l'aurore, quand elle brille». Mais, par la fonction, il s'apparen-

2.1.4.4 (1) - Plutôt que «en l'honneur d'Agni», Renou *EVP* 12 p. 40.

2.1.5.0 (1) - Agni; il s'agit des plantes brûlées qui repoussent.

te à une proposition subordonnée, à une *phrase*, puisque l'un de ses termes (*uṣāsi*) est dans le rapport d'un sujet vis-à-vis de l'autre, qui en est le prédicat (*uchāntyām*). On sait que le passage du statut de complément libre à celui de quasi-subordonnée est graduel, et qu'il existe de nombreux syntagmes susceptibles des deux analyses. Mais les deux statuts sont, eux, bien distincts: *uchāntyām uṣāsi* complément est un syntagme épithétique normal (substantif et adjectif accordé) alors que *uchāntyām uṣāsi* locatif absolu se décrit soit comme l'équivalent d'un syntagme prédicatif subordonné (= **yādā_uṣā uchāti*), soit comme celui d'un syntagme nominal *uṣāso vyūṣṭau* «aux premières lueurs de l'aurore». Et c'est cette seconde analyse qui permet de comprendre le changement de fonction. En certains contextes, un syntagme constitué d'un substantif accompagné d'un participe (actif ou passif) accordé, équivaut à une nominalisation (nom d'agent génitif subjectif), lat. *amissa Sicilia* = *amisio Siciliae*.

On peut considérer que le type syntaxique du «cas absolu» existe lorsqu'à ce cas tout syntagme constitué d'un substantif accompagné d'un participe accordé équivaut à la nominalisation correspondante. Ainsi *jāté agnāu* (*passim*) est un «locatif absolu» puisqu'il peut signifier non seulement «dans le feu, quand il est né» mais «après la naissance du feu»; *suté sōme* (*passim*), non seulement, «dans le soma pressé» mais «après le pressurage du soma».

L'équivalence entre le locatif absolu et le locatif d'un nom d'action accompagné d'un génitif subjectif est manifeste 4.39.3, où l'on trouve sur le même plan *sāmidhe agnā* «une fois le feu allumé» et *uṣāso vyūṣṭau* «aux premières lueurs de l'aurore». On peut donc dire que le locatif absolu est constitué lorsqu'une telle équivalence est régulière.

En d'autres termes, dans le syntagme initial, c'est le substantif qui est le membre constitutif (*uṣāsi* — *uchāntyām uṣāsi*); dans le cas absolu, c'est au contraire le participe. C'est pourquoi on trouve des participes seuls (*suté* = *suté sōme*), non l'inverse.

Il s'agit là d'un développement à la fois propre au védique, en ce qui concerne le cas utilisé, puisqu'on n'en trouve nulle part l'équivalent (à part quelques exemples avestiques que cite Reichelt *Aw. Elem.* § 674 à la suite de Bartholomae *IF* 1 p. 178 et suiv.; Hübschmann *Casuslehre* ne les mentionne pas). Mais il s'est développé des constructions parallèles dans la plupart des autres langues i.-e., à partir de l'instrumental (2.2.1.0) en latin, du génitif en grec (et en sanskrit), etc...

2.1.7.0 La valeur inessive du locatif est à la base des emplois adverbiaux suivants (1):

2.1.7.1 Avec *as-* le locatif inessif d'un nom de personne constitue une expression possessive («être chez», «il y a chez») 1.2.6.1.

2.1.7.2 Avec les verbes «recevoir», il indique la personne *chez qui* on reçoit, 4.36.4 *āthā devēṣv amṛtatvām ānaśa* «Ainsi chez les dieux avez-vous obtenu l'immortalité» Renou *EVP* 15 p. 93.

La même situation s'exprime également par un ablatif (comme franç. «recevoir de»); il s'agit évidemment de deux représentations d'une même situation, non d'une parenté sémantique entre les deux cas. De même, la traduction gotique a «recevoir

2.1.7.0 (1) — Pour certains, il s'agit d'emplois qu'on peut considérer comme régis. Toutefois la valeur inessive est toujours concevable, et la liaison n'affecte en rien le sémantisme verbal.

chez» (*niman at*) en face de l'original grec, qui a «recevoir de» (*ἵαβεῖν para* + Gen.).

2.1.7.2 Avec les verbes de participation, de jouissance, le locatif inessif indique ce à quoi on a, on donne part; ce dont on jouit, ce dont on se réjouit. C'est une construction de *ā-bhaj-* «donner part à», *mad-* «se réjouir de», *mahīya-* «s'exalter de», *raṇ-* «se plaire à», *cāno-dhā-* «prendre plaisir à», *ram-* «se satisfaire de». Plusieurs se construisent aussi avec l'instrumental de l'objet-en-contact, 3.1.4.2, ou le génitif d'origine, 3.5.2.1. Si cette dernière construction ne peut être qu'un fait de rection, puisqu'on ne trouve pas de génitifs compléments de phrase, le locatif en revanche s'interprète comme un complément libre; on peut parler de liaison fréquente, non de rection.

2.1.7.4 Même situation pour le locatif en dépendance des verbes «croître, prospérer» comme *vr̥dh-*, *rdh-*, ou «favoriser, faire prospérer» comme *av-* et leurs contraires (*riṣ-* «léser»), 1.52.2 *táviṣiṣu vāvr̥dhe* «il a crû en forces», 1.84.16 *yá eṣām bhṛtyām gnádhāt sá jivāt* «qui réussira dans leur entretien vivra», 8.23.12 *práva nas toké* «favorise nous dans notre descendance», 1.114.8 *má nas toké rīriṣaḥ* «ne nous lèse pas dans notre descendance».

On est tout près de l'emploi libre («réussir *dans*»; «faire réussir/échouer *dans*»); mais ces liaisons fréquentes sont homonymes de rections, comme la rection instrumentale de *vr̥dh-*, 3.2.2.3.

Le locatif du «domaine» dans lequel on favorise (ou: on lèse) peut être interprété comme déobjectif

práva nas toké: **práva nas tokám*

má nas toké rīriṣaḥ: **má nas tokám rīriṣaḥ*

Mais c'est en fait un emploi libre, comme le locatif qui accompagne les adverbes *śām* et *svastí*.

9.69.7 *śām no niveṣé dvipāde cātuspade*

«Sauvegarde soit à notre (troupeau de) bipèdes, de quadrupèdes pour sa rentrée (au bercail)» Renou *EVP* 9 p. 19

10.65.15 *svastí naḥ pathyāsu dhānvasu*

svasty āpsú vr̥jāne svārvati

svastí naḥ putrakṛtēsu yōniṣu

«Bien-être à nous dans les terres-à-chemin, dans les déserts, bien-être dans les eaux, dans le district pourvu de lumière-solaire; bien-être à nous dans les productions de fils, dans les matrices». Renou *EVP* 5 p. 54.

2.1.7.5 Avec les verbes «combattre» (*yudh-*, *spgdh-*) et les verbes «prier», «invoker» (*ī-/yā-*, *hū-*), le locatif désigne *ce pour quoi* on prie, on combat. Cet emploi a été souvent cité à l'appui de la thèse d'une parenté originelle du locatif ou du datif (1). Pourtant, quoi qu'il en soit de cette question, il faut donner raison à Holzman, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 10 (1878) p. 224 et suiv. qui montre comment, en synchronie, l'emploi se rattache à la valeur inessive du locatif: c'est «prier auprès de», «combattre auprès de, parmi».

2.1.7.5 (1) - Sans nier cette parenté, bien au contraire (on montrera 5.1.1.3 qu'il y a eu des formes de datif en *-i*, et qu'il en existe des reflets en védique même), on ne doit pas en exagérer l'importance: les deux cas sont bien distinctifs en védique, et leurs points contacts sont souvent des faits de *convergence* (2.4.2.5 et n.1).

8.16.5 *tām īd dhāneṣu hiteṣv adhivākāya havante* «ils l'invoquent pour qu'il parle en leur faveur quand les enjeux sont en place» donne la clé de *hū-prthivyām tānaye gōśv apsū* «invoquer pour la descendance, les vaches, les eaux» (6.19.12). Geldner, dans sa note à ce passage, exprime la même idée en d'autres termes lorsqu'il sous-entend *sātaū* pour chaque terme: c'est donc «dans (la conquête de) la terre, de la descendance, etc...» et non «pour la terre, etc...».

De même, le sens de «combattre pour» qu'a la construction de *yudh-* avec le locatif (ou si l'on préfère, la valeur finale du «locatif de l'enjeu guerrier») dérive directement de la valeur inessive du locatif: «combattre *sur* (un territoire)» est en même temps «combattre *pour* ce territoire», comme le montre clairement un exemple avestique, Yt. 13.67

tā yuḍyeinti paśanāhu

have asahi šōiθraēca

«elles (les Fravarti) luttent dans les combats sur (= pour) leur lieu et leur terre». Dans cette situation, un locatif inessif se trouve converger avec un datif prospectif (*ibid.* 66 *āpam aēšamnā havāi kâcīt nāfāi* «cherchant chacune de l'eau pour sa famille»).

Mais il ne constitue pas un témoignage positif en faveur d'une parenté originelle (par ailleurs probable, cf. n.1) du datif et du locatif; Holzman (art. cité p. 227 n.) rapproche à juste titre la construction gr. *mákhesthai amph' tini* «combattre autour de (= pour) qqch.».

2.2.0.0 L'instrumental

En position de complément libre, l'instrumental présente deux groupes d'emplois: des emplois simples et des emplois doubles, où l'un des deux termes est dans un rapport prédicatif ou attributif avec l'autre. Ce type d'emploi, libre par excellence (proche d'un emploi absolu, 1.1.1.11), relève de la valeur possessive dégagée dans l'analyse des emplois prédicatifs et attributifs: c'est «ayant (avec soi) X comme...».

Il serait possible de prendre ces emplois doubles comme base de description des emplois simples, ainsi qu'on l'a fait pour le datif *BSL* 63 (1968) pp. 141-159, et *infra*, 2.3; par exemple; un instrumental sociatif *indreṇa* «avec Indra» peut être décrit par référence au tour double *indreṇa yujá* «avec Indra comme compagnon»; un instrumental en valeur d'instrument, de critère, par des tours doubles «avec X comme instrument», «avec Y comme critère», et ainsi de suite. Mais les emplois doubles attestés sont trop peu variés pour fournir une base objective à ce type de description.

On abordera donc directement les emplois simples classés selon la base lexicale, comme il a été fait pour le locatif. Mais, contrairement à ce cas, l'instrumental présente des emplois irréductibles à la valeur de base: partant de la valeur possessive, on peut (même sans recourir aux emplois doubles) justifier bon nombre d'emplois simples, mais non ceux qu'on décrit comme perlatifs. On pourrait, certes, écarter les emplois à valeur perlative sur noms de lieu en les considérant comme des emplois régis par les verbes de mouvement; mais il subsisterait les emplois sur noms de temps, qui, eux, sont de toute façon des emplois libres.

D'autre part, à l'intérieur des emplois possessifs, on applique le critère de la correspondance avec les fonctions de sujet, d'objet et de prédicat proposé *BSL* 65 (1970) p. 44 et suiv. comme base de classement des emplois de l'instrumental. Ces critères sont de grande importance, non seulement pour la description de l'ins-

trumental, mais surtout pour la théorie de l'objet (3.1.4) et pour celle du sujet (4.3). Une hypothèse est présentée sur une composante sémantique du cas *infra* 2.2.5, et sur le rapport qu'elle permet de reconstruire entre la valeur perlative et la valeur possessive-sociative, *infra* 2.5.4.2.

2.2.1.0 L'instrumental - Emplois doubles

Le védique connaît un emploi double de l'instrumental sur la base d'un syntagme prédicatif 2.23.18 *índreṇa yujá* «Indro juvante» (Wenzel, *Instr.* pp. 26-27); c'est, comme l'indique Wenzel, l'équivalent du tour latin *Cicerone consule*, origine de l'ablatif absolu (1). Le tour est attesté aussi en avestique, Yt. 10.80 *θwā paiti zī haxδram daiðe vahištam* «avec toi comme chef on obtient un excellent résultat». Mais le tour n'est pas limité à cette position syntaxique intermédiaire entre la phrase simple et la phrase complexe (1.1.1.1.11). Il s'étend à tous les emplois libres et inconditionnés du cas: non seulement la personne associée (exemple *supra*), mais la personne utilisée, 3.1.5 *krátum punânāḥ kavibhiḥ pavitraiḥ* «clarifiant son pouvoir-spirituel à l'aide des instruments-purificateurs (que sont) les poètes» (Renou *EVP* 12 p. 48); l'instrument, 1.123.5 *jáyema tám dākṣiṇayā ráthena* «Pussions-nous le gagner avec la *dakṣiṇā* comme char». La victime d'un sacrifice, 10.90.6 (ab) *yát púruṣeṇa haviṣā devā yajñám átanvata* «quand, avec l'homme comme offrande, les dieux tendirent le sacrifice».

Ce tour se décrit comme la mise à l'instrumental d'un syntagme prédicatif **púruṣo asya āsīd (d)haviḥ* «l'homme en était la victime», comme (c) *vasantó asya āsīd ájyam* «le printemps en était le beurre» ou plus précisément d'un syntagme possessif selon 1.2.4.6 et 1.2.6.1 «il avait pour victime l'homme». La valeur possessive («avoir avec soi; à ses côtés, en mains») est la seule commune à ces divers emplois; c'est aussi la valeur centrale du cas, et il n'est pas surprenant qu'elle apparaisse clairement dans cet emploi qui est l'emploi libre par excellence, puisqu'il est proche d'un emploi absolu.

Toutefois, ce n'est pas un emploi absolu, puisque (contrairement à ce qui se passe pour le locatif, 2.1.6) il ne se produit pas d'inversion dans la structure du syntagme; le membre constitutif du syntagme reste le même; *índreṇa yujá* n'est possible que là où *índreṇa* l'est. En revanche, l'inversion structurale s'est produite en latin: *Cicerone consule* est admis dans les contextes où *Cicerone* ne l'est pas.

2.2.2 Emplois simples

2.2.2.1 L'instrumental sur noms de chose

2.2.2.1.1 La situation la plus fréquemment évoquée est celle de l'instrument utilisé pour accomplir une action, (d'où le nom du cas); le moyen de transport (liste, Wenzel *Instr.* pp. 62-65); le vêtement ou la protection (*ibid.*, pp. 65-67) ou l'élément décoratif (*ibid.*, pp. 67-68), etc... Aucune de ces situations ne doit être privilégiée

2.2.1.0 (1) - De l'existence d'ablatifs absolus constitués du seul participe (*auspicato*), W. Dressler, *R. Ph.* 44.1 p. 35 conclut qu'«on ne saurait plus retenir l'explication traditionnelle que l'ablatif absolu est né d'un complément nominal à l'instrumental auquel se serait joint secondairement un participe ou un adjectif». En fait le tour *auspicato*, qui n'a pas de correspondance, est secondaire par rapport au type *Cicerone consule*. Mais il est juste de refuser une explication mécanique de la genèse des tours absolus: le changement de segmentation est l'effet, non la cause du changement d'interprétation.

dans l'analyse: la seule valeur commune à tous ces emplois, celle qui les rend possibles, est la valeur *possessive*. Elle vaut aussi bien pour l'instrument utilisé dans un travail, pour l'arme utilisée dans un combat (liste, Wenzel *Instr.* pp. 87-92), pour le lien (p. 93), pour l'étau (p. 93), pour le moyen de paiement (pp. 94-95) que pour l'objet *porté*, avec les verbes de déplacement, 10.125.1

ahām rudrēbhir vāsubhiḥ carāmi...

ahām mitrāvāruṇā ubhā bibharmi

«je circule avec les Rudra, les Vasu..., je porte à la fois Mitra et Varuṇa», emploi qui par ailleurs tend au statut d'emploi régi, voire de complément d'objet, (3.3). C'est encore plus manifeste quand il s'agit du signe visible, distinctif, 1.85.4 *vī yé bhrājante sūmakhāsa ṛṣṭībhiḥ* «eux bons combattants qui brillent au loin avec les lances» (Renou *EVP* 10 p. 18).

C'est là un emploi typiquement possessif, puisque le syntagme équivaut à **yé-ṣām vī bhrājante... ṛṣṭāyaḥ* «dont les lances brillent au loin»; un tel emploi est évidemment irréductible à celui de l'instrument, qui en revanche se laisse ramener à la valeur possessive, nuancée par le verbe opératif dont il dépend («faire qqch. étant possesseur, porteur de» = «faire qqch. avec»).

2.2.2.1.2 L'instrumental sur les noms du corps et de ses parties, de l'esprit et de ses facultés, exprime la relation «possessive» de l'être à l'une de ses parties constitutives, 10.16.3.

oṣadhīṣu prāti tiṣṭhā śārīraiḥ «fixe-toi dans les plantes avec les (autres parties de ton) corps» (1).

C'est la même relation qui unit le fleuve à ses eaux, 1.122.6 *śrōtu nah... sindhur adbhīḥ* «que nous entende... le fleuve avec ses eaux» (Renou *EVP* 4 p. 6), Soma à son jus (*sōmo āndhasā*, 9 *passim*), Agni à ses flammes, etc... On la trouve en particulier dans l'expression du réfléchi, 7.86.5 *yā vayāṃ cakrma tanūbhiḥ* «celles que nous avons commises par nous-mêmes» (et cf. Grassmann *Wb.* 519-520). Ce réfléchi est donc sur le même plan qu'un «associé» externe au sujet, 6.49.13 *madema tanvā tānā ca* «réjouissons-nous, (avec) nous-mêmes et notre descendance».

On reconnaît là un emploi ancien qui a conduit à l'instrumental d'apposition en baltique (2) et en slave (3), et d'autre part, en celtique (4). L'emploi se maintient en sanskrit classique, où il constitue le fondement de divers tours (5).

Aux verbes de sentiment et de sensation se joint assez souvent un instrumental explétif *mānasā* comparable à lat. *animo* et grec *thumōi*, *mad-mānasā* «gaudere animo» (cf. 11.1.24 *hēndame thumōi*, Wenzel *Instr.* p. 102).

Avec les verbes désignant un geste ou une opération des sens, l'instrumental de l'organe correspondant forme une construction usuelle, *padā i-* «aller à pied», *pārsnyā tud-* «frapper du talon», *dadbhīr ad-* «manger avec ses dents», *kārṇebhiḥ*

2.2.2.1.2 (1) - Plutôt que «à l'aide de tes forces corporelles» (Renou *EVP* 14 p. 38); comme l'indique le contexte («Qu'au soleil aille (ton) œil; au vent ton souffle» Renou *ibid.*), l'expression équivaut à **oṣadhīṣu prāti tiṣṭhantu te śārīrā*.

2.2.2.1.2 (2) - lituanien: Fraenkel, *Syntax* § 207-216. Senn 1 § 960-962.

- lette: Endzelin *Lett. Gr.* § 448.

2.2.2.1.2 (3) - Miklosich 4 p. 726 et suiv.; *Tvoritel'nyj padež* ch. 6. Cet emploi n'est représenté ni en vx. prussien (Trautmann *Altpr. Spr.* p. 204), ni en vx. slave (Meillet *Etudes de linguistique et de philologie arméniennes* p. 76 n.1 critique l'unique exemple qu'on en cite). Toutefois, si l'influence finnoise sur le développement de ce tour est indéniable (Meillet, *ibid.*), son origine est i.-e.

2.2.2.1.2 (4) - V. irl., Thurneysen *GOI* § 251-2.

irl. et gallois, Lewis-Pedersen § 276-277.

2.2.2.1.2 (5) - Un exemple en est cité 2.2.5.2, n.1 (fin).

śru- «entendre avec ses oreilles», etc... (Wenzel *Instr.* pp. 95-100).

2.2.2.1.3 Un instrument exprimant, comme tant d'autres, l'objet tenu en mains, prend la valeur d'un sociatif fictif de l'objet, 1.8.3 *ā... vājraṃ ghanā dadīmahi* «puissions-nous recevoir (de toi) le foudre avec la massue» (Renou *EVP* 17 pp. 4-5). Il ne s'agit pas d'un sociatif de l'objet équivalant à une coordination (*ghanāṃ ca*) mais, comme le montre Geldner dans sa note, d'une identification: «la massue doit devenir dans nos mains le foudre même d'Indra». Cet emploi peut être décrit comme déobjectif :

ā-dā- ghanām «recevoir une massue» · *ā-dā- ghanā vājraṃ* «recevoir, avec (= en recevant) une massue, le foudre».

2.2.2.2 L'instrumental sur noms de personnes (1)

Il désigne la ou les personnes que l'on a avec soi, autour de soi. Le terme de «sociatif» décrit très exactement cet emploi, qu'on précisera en «comitatif» lorsqu'il dépend d'un verbe de déplacement, comme dans l'exemple usuel, 1.1.5

devó devébhir ā gamat «que le dieu vienne avec les dieux» (2). Mais ce n'est là qu'un emploi parmi d'autres, et non la source de tous, comme le prétend Wenzel *Instr.* p. 21 et suivantes, qui veut y ramener jusqu'au perlatif (p. 22; cf. *infra* 2.5.4.1). Avec les verbes opératifs, le nom de personne à l'instrumental exprime l'auxiliaire, l'«instrument» humain de l'action, 1.31.6 *yāh... dabhrebhiḥ... hāmsi bhūyasaḥ* «toi qui... détruis... des (ennemis) plus nombreux à l'aide d'(amis) moins nombreux» (Renou *EVP* 12 p. 5). Les emplois de ce genre ont été décrits comme «désubjectifs» BSL 65 (1970) p. 51 et suivantes, où 1.36.4 *vīśvam... jayati tvāyā dhānam* «par toi il gagne tout enjeu» est présenté comme la synthèse de

1- **mātyo jayati dhānam* «l'homme gagne à l'enjeu».

2- **tvām jayasi dhānam* «tu gagnes l'enjeu».

Cette présentation, qui a l'avantage de mettre en lumière la différence qui sépare cet emploi de l'instrumental d'instrument, ne peut cependant être considérée comme une description exacte de l'emploi: elle correspond tout aussi bien à une expression copulative **mātyas tvām ca jayataḥ*, ou à une expression sociative *tvām mātyena jayasi*, qui représente la situation *inverse* de celle qu'exprime le passage considéré. Il convient donc de faire apparaître la *dissymétrie* entre le sujet (*mātyaḥ*) et l'instrumental désubjectif (*tvāyā*). Les verbes «gagner» (*ji-*, *san-*) constituent en fait un contexte particulier; si l'on considère d'autres verbes, la relation réelle entre nominatif sujet et instrumental désubjectif apparaît clairement, 2.7.3

vīśvāḥ... tvāyā... āti gāhemahi dvīṣaḥ

«puissions-nous grâce à toi plonger au-delà de toutes les hostilités» (Renou *EVP* 12 p. 46). Il ne peut s'agir de la synthèse de:

2.2.2.2 (1) - Aux exemples classiques (Delbrück, *Grdr* 13 § 104 - Brugmann *Grdr.* ² 2-2 § 476-1) d'instrumental sociatif (les plus nombreux, mais non les seuls, étant ceux de «comitatif»), on peut ajouter aujourd'hui une attestation de cet emploi en gaulois, si l'on suit l'interprétation donnée par M. Lejeune, *Annales de Bretagne* 77 (1970) p. 670, de la forme *gobedbi* dans l'inscription d'Alise (cf. F. Bader BSL 68 (1973) p. 47 n.91).

2.2.2.2 (2) - Renou *EVP* 12 p.1. La formule est appliquée une autre fois à Agni 3.10.4 *agnīr devébhir ā gamat* (rapp. Geldner). Agni, feu sacrificiel, fait venir les dieux au sacrifice; il est, en quelque sorte leur guide ou leur convoyeur (1.1.2) *sā devān ā iḥā vakṣati* «qu'il convoie les dieux ici» Renou, *ibid.*

C'est cette dissymétrie (cf. *infra*) qu'exprime l'instrumental; une association symétrique s'exprimerait par la coordination, **agnīr devās ca ā gaman*.

1 - **āti gāhemahi dviṣaḥ* «plongez au-delà...» et de
 2 - **āti gāhetha dviṣaḥ* «plonge au-delà...»
 mais de (1) **āti gāhemahi dviṣaḥ* et de (2) **āti gāhayer dviṣaḥ* «fais plonger au-delà...». L'instrumental y tient donc la place d'un sujet-causatif.

Ailleurs, il occupe celle d'un objet-causatif: 8.63.11 *ṛkvaḥiḥ... nonumaḥ* «nous crions par (l'intermédiaire de) nos chantres» pourrait être glossé par **ṛkvaṇo nava-yāmasi* «nous faisons crier les chantres».

La frontière syntaxique n'est pas entre les noms de choses et les personnels; elle passe à l'intérieur des noms de chose qui peuvent se comporter comme les personnels, ou indifféremment. On peut dire qu'*indreṇa* est désubjectif 1.101.11 *indreṇa sanuyāma vājam* «avec Indra puissions-nous gagner le prix», puisqu'à cette phrase peut correspondre **indro naḥ sanuyād vājam*. Mais à 1.32.5 *āhan vrtrām... indro vājreṇa* (3) peut-on faire correspondre **indrasya vājro ahan vrtrām*? Ici, selon la réponse qu'on donne à cette question - et elle peut différer pour un même substantif selon ses diverses acceptions - on considérera *vājreṇa* comme désubjectif ou comme complément d'instrument.

2.2.2.3 L'instrumental sur abstraits déverbaux ou «noms d'action»

Le nom d'action à l'instrumental tient d'ordinaire dans la phrase le rôle de «prédicat secondaire», relié au prédicat principal par un lien de simultanéité, qui peut s'étendre dans les deux sens opposés vers l'antériorité (domaine de l'ablatif) et la postériorité (domaine du datif) vers la cause et vers le but (BSL 65 (1970) p.45 et suiv.), le lien le plus fréquent étant la manière 2.33.4

mā tvā rudra cukrudhāmā nāmobhir mā dūṣṭuti vṛsabha mā sāhūti

«puissions-nous ne pas t'irriter, ô Rudra, avec (nos) hommages-oraux, ni avec une méchante louange, ô taureau, ni avec une invocation con(jointe)» (Renou *EVP* 15 p. 158).

De la manière à la cause, le passage est aisé; il mène sur le plan chronologique à l'expression de rapports d'antériorité, comme on le constate à date récente pour le gérondif (art. cité p. 46, renvoyant à Minard *3E2* § 143 et suiv.).

L'extension en direction des valeurs prospectives (postériorité, finalité) est indé-niable; elle a (comme on l'a rappelé art. cité p. 47) des parallèles en avestique et en latin. On ne doit pas renoncer *à priori* à traduire 9.101.1 *purōjiti vo āndhasaḥ* par «afin qu'il y ait victoire de votre jus avant (tout péril)» avec Renou *EVP* 9 p. 54 (1): l'instrumental *purōjiti* se trouve en parallèle avec des datifs (*sutāya*, *mādayitnāve*). Mais l'extension n'est qu'apparente en liaison avec les verbes de déplacement comme *gam-āvasā* «venir avec son aide» qui semble équivaloir à *gam-āvase* «venir à l'aide». Il entre même en combinaison avec un datif pour former l'équivalent d'un double datif, mais il s'agit d'un «instrumental de l'objet porté», 3.3.1.0: *āvasā* s'y comporte comme un nom de chose, non comme un nom d'action. Mais l'ambiguïté a dû avoir comme conséquence des extensions d'emploi.

Quand le nom d'action est accompagné d'un génitif subjectif (1.3.1.5), la rela-

2.2.2.2 (3) - «Indra a tué Vṛtra... avec le foudre» Renou *EVP* 17 p. 11.

2.2.2.3 (1) - C'est l'interprétation de Ludwig *Rigveda* 2 p. 511 («zum sige eures saftes»; c'est aussi celle de Geldner. Toutefois, l'instrumental est interprété comme causal par Caland-Henry l'*Agnistoma* p. 338 «puisque les premiers vous avez conquis la plante» et Oldenberg *Noten* ad loc. (qui ne rattache pas *āndhasaḥ* à *purōjiti*).

D'autre part, on notera que Ludwig *Commentar* 2 p. 377 considère *purōjiti* comme une forme de datif, et propose une autre traduction («mittels...») dans l'hypothèse d'un *purōjiti* instrumental. V. *infra* 5.1.1.3.1 et n.2 sur la nature originelle de cette forme.

tion peut être soit effective, soit potentielle (comparative), 9.80.1 *bṛhaspāte ravā-thenā vī didyute* «avec le grondement de Bṛhaspati (= le tonnerre), (le soma) a fait éclair» (Renou *EVP* 9 p. 27). Le texte comporte la même ambiguïté que sa traduction française. Deux couples de syncrèmes prédictifs peuvent lui correspondre:

- 1- **(sōmo) vī didyute*
+ **bṛhaspātī ruvati*
- 2- **(sōmo) vī didyute*
+ **(sōmo) bṛhaspātir nā ruvati*

Le sens est donc soit «tandis que le tonnerre gronde», soit «en grondant comme le tonnerre».

La relation exprimée par l'instrumental est parfois proche d'une comparaison: c'est l'emploi dit «der Erscheinungsform» (2), qui a pris une extension considérable en balte et en slave. Il en est quelques exemples en védique, 6.32.5

sā sārgēṇa śāvasā taktāḥ
«fonçant violemment dans son élan».

C'est une relation banale de procès concomitant.

- 1 *takti*
- 2 *sgjyate*,

Mais plus précisément c'est l'équivalent d'une comparaison, cf. 9.16.1 *sārgo nā takty étaḥ*

«Etaḥ fonce, tel l'élan (des eaux lâchées)» (Renou *EVP* 8 p. 12).

L'emploi de *sārgēṇa* 6.32.5 est donc comparable à lit. *lašėliai kriūta lietumi* «les gouttes tombent en pluie» (Senn *Handbuch* 1 § 961). De même, celui de *dhārayā* dans l'expression *aṛṣ- dhārayā* (livre 9, *passim*), si on en rapproche 9.86.44 *mahī nā dhārā-āty āndho aṛṣati*

«Comme un vaste jet de jus coule par delà (le tamis)» (Renou *EVP* 9 p. 36).

Comme les précédents, cet emploi est à analyser simplement comme «déprédicatif», le prédicat secondaire étant lié au prédicat principal par un lien de simultanéité.

Cette analyse ne vaut que pour les «noms d'action»; les «abstraits» immotivés ne se comportent pas différemment des concrets: 2.8.3 *yā u śriyā... praśasyāte* «lui qui, par l'effet de sa beauté, est acclamé» (Renou *EVP* 12 p. 46) présente un emploi désubjectif reposant sur la valeur possessive du cas: **agnīḥ prā śasyate* + **śrīr asya prā śasyate*.

On analysera de la même façon 1.55.2

sā yudhmā ōjasā panasyate «lui le combattant est admiré pour sa force-formidable» (Renou *EVP* 17 p. 21). On connaît par ailleurs l'équivalence d'*agnīḥ śociśā* «Agni avec son éclat» (2.2.8; 6.48.3; 7.1.4, etc...) et d'*agnéḥ śociḥ* «l'éclat d'Agni» (7.3.5); de *sōmo dhārayā* (9, *passim*) et de *sōmasya dhārā* (9.80.1) «le jet de soma»; bien d'autres encore (*infra* 2.4.1), qui montrent à l'évidence que les emplois désubjectifs reposent sur la valeur possessive du cas.

La continuité entre l'«abstrait» et le nom d'action engage à voir dans ces emplois le passage de l'instrumental possessif et l'instrumental sur noms d'action.

A cette valeur possessive se rattache directement l'emploi interne (3), fréquent dans le Vēda, de l'instrumental sur les noms d'action: *av- ūtī* (*passim*) «aider de son aide»; 7.1.21 *sudītī... didīhi* «brille d'un bel éclat» (Renou *GLV* § 405) etc... Cet

2.2.2.3 (2) - Brugmann *Grdr.* 2 2-2 § 476 (cet emploi n'est pas distingué de l'instrumental de la circonstance concomitante chez Delbrück *Grdr.* 1 3 § 105).

2.2.2.3 (3) - Voir *supra* 1.4.2. Il y a en fait, comme me le fait remarquer A. Minard, deux tours distincts, l'un redondant (*sudākṣo dākṣaiḥ*), l'autre (*sudītī dī-*) non redondant: ce dernier est rendu nécessaire par l'absence d'adverbe signifiant «bien» en védique.

emploi est parallèle à celui de l'instrumental régime interne d'adjectifs, *sudākṣo dākṣaiḥ* «habile en habiletés» (Renou, *ibid.*): comme lui (1.4.2), c'est sur la valeur possessive de l'instrumental qu'il se fonde: *sudītī dī-* est «briller, possédant un bel éclat»; *av- ūtī* «aider, possédant une aide» (etc...) comme *sudākṣo dākṣaiḥ* «habile, possédant des habiletés». La valeur possessive est nette avec un passif 3.17.1 *aktū-bhir aṇyate* «il est oint d'onctions».

Le régime instrumental peut être seul (*av- ūtī*) et ne représenter qu'un renforcement expressif du prédicat verbal; il peut aussi servir de support à un déterminant, que ce soit un premier terme de composé (*sudītī dī-*) ou un adjectif (7.60.10 *apīcyēna sāhasā sāhante* «ils triomphent en un triomphe mystérieux» Renou *EVP* 5 p. 85). Ces deux sous-types d'emplois se retrouvent dans les autres langues i.-e. (4); de même, l'emploi sur base de relatif, 1.112 *passim yābhiḥ* (s. ent. *ūtībhiḥ*)... *āvatam* «les aides par lesquelles vous avez aidé» (Renou *GLV* § 405).

2.2.2.4 L'instrumental sur abstraits déadjectivaux et désubstantivaux

Cet emploi repose lui aussi sur la valeur possessive du cas: on le voit clairement dans les emplois internes comme 1.91.2

tvām vṛṣā vṛṣatvébhiḥ

«toi le taureau, possédant les qualités d'un taureau» (1) (l'expression fait suite à *dākṣaiḥ sudākṣaiḥ* cité 2.2.2.3). La valeur se nuance diversement:

- moyen employé en vue d'une fin

6.29.5 *vī tū bābadhe rōdasī mahitvā*

«mais il maintient-séparés les deux mondes par sa grandeur»

- cause, motif d'une attitude ou d'un état, qualité qui permet une action

1.59.7 *vaiśvānarō mahimnā viśvākṣṭiḥ*

«le Vaiśvānara (qui est propre) à toutes les populations du fait de sa grandeur» (Renou *EVP* 12 p. 12).

- caractérisation d'un individu, modalités d'une action

9.100.9 *prātī drāpīm amuñcathaḥ pāvamāna mahitvanā*

«tu as revêtu ton manteau, ô Pavamāna, avec majesté» (Renou *EVP* 9 p. 54).

De tels instrumentaux entrent souvent dans la dépendance d'un verbe

7.20.4 *ubhé cid indra rōdasī mahitvā paprātha tāviṣbhis tuviṣmaḥ*

«O Indra, tu as empli de ta grandeur les deux mondes, de tes puissances, ô puissant». Ce sont alors des emplois régis; ou d'un adjectif, 5.58.2 *yé āmitā mahitvā* «(ces dieux) immensurables en grandeur» (Renou *EVP* 10 p. 35). C'est ce qu'on nomme l'instrumental de relation ou de limitation, 2.2.3.

L'instrumental sur les noms d'ensemble (par exemple les dérivés en *-tāt-*) a également sa valeur possessive: *sarvātātā* «intégralement, au complet» (Renou *EVP* 7 p. 50 et *BSL* 55 (1960) p. 11), donc «possédant la totalité». Mais à côté, on trouve la valeur inessive d'appartenance à un ensemble: *devātātā* «parmi les dieux». C'est là une valeur irréductible, qu'on serait tenté d'écarter en ramenant la forme (avec

2.2.2.3 (4) - Un instrumental interne est, comme l'ont admis la plupart des comparatistes (Hofmann *Ausdrucksverstärkung* p. 61 et en dernier lieu Stang *Vgl. Gr.* p. 432), à l'origine du *bu-dinys* lituanien en *-tē* (*bēgtē bēga* «pour courir, il court» ou «il court, il court») et de son correspondant lette en *-tu* (< **-tyān* selon Stang *loc.*).

2.2.2.4 (1) - Plutôt que «taureau quant aux caractères-de-taureau» (instrumental de limitation, 2.2.3), Renou *EVP* 9 p. 67, qui donne aux précédents instrumentaux une valeur causale (*dākṣaiḥ sudākṣaiḥ* «riche en force-agissante grâce à (tes) forces agissantes»). Dissymétrie injustifiée: la valeur possessive vaut pour tous ces emplois.

Grassmann *Wb* sous *devâtâti-*) au locatif du thème *devâtâti-*. Mais, comme l'a montré Renou (p. 14), c'est là un subterfuge. La forme *devâtâtâ* est bien une forme d'instrumental, qui prolonge l'adverbe *devâtâ* (même sens). Peut-être faut-il voir cet emploi au sens de «entre, parmi» une composante originelle de l'instrumental (2.2.5). En revanche, l'instrumental «distributif» (sur numéraux cardinaux et sur noms de groupe au pluriel) qui est peut-être attesté 6.20.4 *ṣataīr apadran paṇāyaḥ* «les Paṇi sont tombés par centaines» (2) *patāyanta sārgaiḥ* «fonçant en groupes» (1.169.7); *arṇavaḥ* «à flots» (5.59.1, cf. Neisser 1 p. 112) et l'instrumental «de la totalité», sur collectifs au singulier *marūto gaṇēna* (*passim*) «les Marut en troupe», reposent sur la valeur possessive, comme on le voit par la complémentarité entre ces expressions et des syntagmes au génitif (**marūtāṇi gaṇāḥ* «le groupe des Marut» **ṣatām paṇīnām* «une centaine de Paṇi»).

2.2.2.5 L'instrumental sur noms de lieu

L'instrumental sur noms de lieu a valeur perlative: «à travers», s'il s'agit d'une surface ou d'un volume; «le long de, en passant par», s'il s'agit d'une ligne.

- surfaces et volumes:

1.161.14 *divā yānti marūto bhūmyā agnīr
ayām vāto antārikṣeṇa yāti/
adbhīr yāti vāruṇaḥ samudraḥ*

«Les Marut vont au ciel, Agni sur terre,
ce Vent-ci va dans l'espace-médian;

dans les eaux va Varuṇa, dans les océans» (Renou *EVP* 15 p. 85).

De même, *antārikṣeṇa pat-* «voler à travers l'espace-médian», 1.25.7 etc...; *udnā nī-* «conduire à travers (la surface de) l'eau, 5.45.10»; *dhānvanā jī-* «aller à travers la terre ferme», 5.53.6 etc... Comme on voit par ces exemples, l'emploi n'est attesté qu'avec des verbes de mouvement, ou des verbes assimilés (*antārikṣeṇa rāj-* «briller à travers l'espace-médian», 9.5.2). Il en va de même pour l'emploi sur les noms de lieu «linéaires», en particulier les noms du «passage», du «chemin» *pānthāḥ*, *pathyā* et similaires; *pathā gā-* «aller par le chemin» 8.5.39; *pathyābhīr dru-* «courir par les chemins» 3.14.3 *gūnā pathā nī-* «conduire par le droit chemin» 1.41.5, etc. Il s'agit donc d'un emploi régi, en dépendance des verbes de mouvement, et non d'un emploi libre comme l'indique Renou *GLV* § 407 «l'instr., détaché de l'emprise verbale, assume une valeur locale et temporelle, notant une extension, chemin ou durée conçus comme moyens». Cette affirmation réunit deux erreurs:

1- l'instrumental sur les noms de lieu (où certains d'entre eux) est indépendant du verbe dans certaines langues, par exemple en lituanien, où il se rencontre aussi bien avec un verbe «être là», *pasieniais būvo suolaĩ* «le long des murs, il y avait des bancs» (Senn *Handbuch* 1 § 959) qu'avec un verbe de mouvement: pareille extension d'emploi est inconnue en védique.

On ne considérera pas comme libre, mais comme elliptique l'emploi d'un instrumental perlatif avec un verbe ne désignant pas un mouvement 1.35.11 *tēbhīr no adyā pathībhiḥ sugēbhī/rākṣā ca naḥ*... «par eux (viens) à nous aujourd'hui (par ces) chemins heureux à prendre! Veille sur nous...» (Renou *EVP* 15 p. 16).

2.2.2.4 (2) - C'est l'exemple de Delbrück *Grdr.* 1 3 § 104. Mais Grassmann *Wb* Ludwig *Rigveda* 2 p. 127 Wackernagel 3 p. 373 et Geldner rapportent *ṣataīḥ* à *vadhaīḥ* (c), malgré la distance qui les sépare. Cette liaison *ṣataīḥ...vadhaīḥ* évoque la formule avestique *pancasyāṇāi sataṇnāi ca* (cf. *Formules croisées*, 1-4). Dans une situation analogue (4.16.12), Indra doit écraser les Dasyu «par milliers»; mais le numéral est à l'accusatif (*śaḥśrā*, apposé à *dāsyaūn*).

2- l'instrumental perlatif ne pourrait être considéré comme médiatif que si son emploi se limitait aux noms de «passage» de «routes», de «ponts» et similaires: mais rien ne permet de supposer que l'emploi sur les autres noms de lieu (surfaces et volumes) soit secondaire. Rattacher la valeur perlative à la valeur comitative, en considérant que la route «accompagne» en quelque sorte le voyageur (Wenzel *Instr.* p. 22) n'est pas une meilleure solution.

On décrira donc l'emploi sur noms de lieu comme un emploi *régi*, dans lequel l'instrumental, en dépendance d'un verbe de mouvement, exprime une relation *perlative*, cf. BSL 65 (1970) p. 65 et suiv., et *infra* 2.5.4.

2.2.2.6 L'instrumental sur noms de temps

L'instrumental sur noms de temps a, comme dans l'emploi précédent, la valeur perlative «linéaire»: il désigne le temps «traversé» par un procès. On le trouve surtout au pluriel: *āhabhiḥ*, *dyūbhiḥ* «pendant des jours»; *rātrībhiḥ* «pendant des nuits»; *śarādbhiḥ* «pendant des années», 1.86.6 *pūrvībhir hī dadāsimā śarādbhiḥ* «car nous avons honoré pendant de nombreuses années (consécutives)»; ou en *ām-reḍita*, *āhnāhnā* «jour après jour» (10.37.9). L'emploi, comme on peut le constater, est étroitement conditionné; en revanche, et contrairement au précédent, il est libre (1): le temps est le lieu de tous les procès. Il s'en trouve des exemples avec des verbes d'état (*as-*) ou d'action (*kṛ-*, *dhā-*), de déplacement (*i-*, *gam-*, *pat-*, *yā-*), de parole (*i-* «prier», *brū-*, *śams-*) et divers autres, cf. Wenzel *Instr.* pp. 59-62.

Au singulier, il ne se trouve guère que dans la forme adverbiale *dīvā* «de jour» (le plus souvent dans le syntagme *dīvā nāktam* «jour et nuit»): emploi isolé, mais ancien (lat. *tota nocte* «toute la nuit»). L'instrumental de la durée traversée est, comme on l'admet généralement, lié à l'instrumental perlatif. On a cité 2.2.2.5 la formule de Renou, qui présente les deux emplois comme médiatifs. Elle apparaît ici encore comme erronée: rien n'indique que l'emploi initial soit celui du «temps utilisé pour» (lat. *Trojam decem annis ceperunt*). Une origine sociative, en dépit de l'all. *mit der Zeit* qu'allègue Brugmann *Grdr.* 2-2 § 480 (après Delbrück *Grdr.* 1-3-1 § 67) est aussi peu vraisemblable.

En tout cas, malgré son statut différent, cet emploi est certainement indissociable du précédent. Un substantif comme *div-* est à la fois un nom de lieu et un nom de temps: il désigne le «ciel-diurne» (2), qui tourne autour de la terre et alterne avec le ciel-nocturne, 6.9.1.

2.2.2.5 Cette limitation vaut pour la prose védique, et, par ailleurs, pour l'avestique (et le latin). Mais des emplois comme *dīvā*, *antārikṣeṇa*, *adbhiḥ*, *samudraṇi* (etc.) *yā-* ont des parallèles nombreux en balte et en slave. Delbrück *Grdr.* 1-3 § 108 décrit correctement cet emploi comme «Instrumental d'extension spatiale (der Raumerstreckung)».

2.2.2.6 (1) - Wenzel (*Instr.* p. 59 n.) a senti que l'emploi est conditionné par le thème nominal, non régi par le verbe; il note que le classement des emplois selon les thèmes nominaux porteurs de la désinence d'instrumental serait préférable au classement selon les verbes.

2.2.2.6 (2) - C'est pour cette raison que **dyew-* désigne à la fois le ciel et le jour. On note que jour et nuit sont désignés comme *rājasī* «les deux espaces (le lumineux et le ténébreux)», sens habituel de ce duel, comme l'indique Renou, *ibid.* p. 129. Comme *rājas-* ne peut désigner étymologiquement que l'espace-sombre (got. *riqis*, gr. *érebos*, arm. *erek*), *rājasī* doit être considéré comme un duel elliptique «l'espace sombre et l'autre» comme *dyāvā* 1.113.2 qui signale Renou, *ibid.* Réinterprété en duel non elliptique, *rājasī* (ou plutôt son ancêtre *i-ir.*) a pu donner naissance à *rājas-* «espace» (av. *razah-*), qu'on rattache habituellement à la racine **reg-* (Mayrhofer sv.). On comprend pourquoi les exégètes hésitent entre «espace», qui semble le sens dominant (Renou, *EVP* 4 pp. 32 et 93; 7 p. 43, où le sens de «espace sombre» est même nié, *EVP* 2 p. 66 n.2; 10 p. 93). Renou est tout près de la solution, lorsqu'il considère *rājasī* comme un duel elliptique «les deux espaces dont l'un est sombre», *EVP* 3 p. 101, admettant implicitement la priorité du sens d'«espace-sombre».

āhaś ca kṛṣṇām āhar ārjunaṃ calvī vartete rājasī vedyābhiḥ

«Et le jour noir et le jour blanc tournent à tour de rôle, les deux portions de l'espace, savamment» (Renou *EVP* 13 p. 42) (2). L'adverbe *dīvā* «de jour» repose donc sur la même valeur que l'instrumental *divā* «à travers le ciel».

2.2.3 L'instrumental de limitation

On nommera «instrumental de limitation» un emploi libre de l'instrumental en dépendance d'une épithète ou d'un prédicat, dont la qualification au lieu de porter sur le substantif dont il dépend, se trouve «limitée» au substantif à l'instrumental qui représente une partie du précédent (1).

Ainsi lit. *āklas* signifie «aveugle», vienā *akimī āklas* «aveugle d'un œil, borgne». L'emploi est connu aussi en slave, latin, grec, germanique et i.-ir. (Delbrück *Grdr.*¹ 3 § 126 Brugmann *Grdr.*² 2-2 § 485 f). Bien que les syntaxes védiques (y compris celle de Delbrück) n'en fassent pas mention, l'emploi existe dans le RV, par exemple 4.5.10 ou *agnīḥ* est qualifié de *dyutānaḥ*... *āsā* «brillant quant à la bouche», Indra l'est de *prarikvā tvākṣasā kṣmó divāś ca* «qui déborde en force la terre et le ciel» 1.100.15.

L'instrumental peut limiter la portée d'une prédication

10.29.6 *mātre nū te sūmite indra pūrvī*
dyaūr mājmanā pṛthivī kavyena

«Tu as deux mesures bien-mesurées, amples, ô Indra: le ciel pour la grandeur, la terre pour le pouvoir-poétique» (cf. Geldner et sa note).

Avec un prédicat verbal, si l'on entend 3.1.8 *vāyṛdhé kavyena* comme «il a crû en pouvoir-poétique» (2).

L'emploi se maintient ou plutôt se développe dans la prose védique et en sanskrit, Speijer *SS* § 73. C'est donc un emploi bien établi en indien, et distinct des emplois voisins, comme l'instrumental libre de cause avec lequel on le confond souvent: les deux interprétations possibles de 3.1.8 (cf. note) illustrent la différence entre les deux. Quel est donc le lien de cet emploi de l'instrumental? Il ne peut se rattacher *directement* à la valeur possessive du cas (comme l'instrumental de cause); on ne peut l'expliquer qu'à partir de la *réinterprétation* de syntagmes relevant d'autres emplois.

Or, on a vu 2.2.2.1 qu'un emploi comme *vī yé bhrājante... ṛṣṭībhiḥ* «qui brillent au loin avec leurs lances» équivaut à **yēsām vī bhrājante ṛṣṭāyaḥ* «dont les lances brillent au loin». C'est donc bien, on l'a dit *supra*, un tour possessif; mais c'est *en même temps* l'expression d'une limitation, si l'on oppose *vī-bhrāj-ṛṣṭībhiḥ* «briller avec ses lances» à *vī-bhrāj-tanúbhiḥ* «briller de soi-même». Ainsi, l'emploi «de limitation» devient un emploi autonome quand ce modèle est appliqué en dehors de tout rapport possessif, comme dans l'exemple lituanien cité au début. Dans l'emploi possessif (instr. de cause et tours semblables), le terme à l'instrumental par sa présence *confirme* le prédicat; dans celui-ci, il en *réduit la portée*.

2.2.3 (1) - Cette désignation est préférable à celle d'«instrumental de relation» qui est plus usuelle.

2.2.3 (2) - C'est l'interprétation de Geldner. Renou en fait un instrumental de cause. «(Agni) s'est invigoré grâce au pouvoir-poétique (des hommes)» *EVP* 12 p. 49.

2.2.4 L'instrumental sociatif de l'objet

L'instrumental servant à exprimer l'associé du sujet (2.2.2.2), on a pensé depuis longtemps qu'il pouvait également exprimer l'associé de l'objet. Mais quand on considère les exemples habituels de cet emploi, il apparaît que la plupart sont susceptibles d'une autre explication. Encore faut-il s'entendre sur la définition de l'«associé de l'objet». Nous le définirons par l'analyse de l'exemple usuel, RV. 1.117.3 (cité Delbrück *Grdr.* ¹ 3-1 p. 235)

ātrim muñcatho gañéna

«libérez Atri ainsi que sa troupe»

c'est la synthèse de deux phrases parallèles, *ātrim muñcathah* et **ātrér gañám muñcathah*.

Le sens paraît assuré, cf. Ludwig, Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p. 469, Geldner; *ātrim...* *gañéna* répond à *ātrim...* *sārvagaṇam* de 1.116.8 «Atri avec toute sa troupe», expression plus normale.

On trouve en effet dans cet emploi l'adjectif possessif *vant-* pour les simples, le *bahuvrīhi* pour les composés):

1.10.8 *jēsaḥ svārvatīr apāḥ* «conquiers les eaux ainsi que le soleil» (litt.: «les eaux ayant avec elles le soleil, les eaux et leur soleil»). Ou la postposition *sahá*, 10.85.38 *púnaḥ pātibhyo jāyám dá agne prajāyā sahá* «rends leur femme aux époux, ô Agni, avec de la progéniture».

Toutefois, quelques exemples peuvent être retenus. Oldenberg en note à 1.8.3 (*Noten* 1 p. 11 n.1) admet, outre 1.117.3 (*supra*), 4.7.3 *pāśyanto dyām iva stṛbhīḥ* si l'on traduit «voyant... comme le ciel avec ses étoiles, comme le ciel étoilé» (1). Mais Geldner, qui retient pourtant cet exemple dans sa note à 1.7.3, traduit «erkennen wie den Himmel an den Sternen», ce qui le classe dans les emplois médiatifs (l'instrumental de critère). Il admet aussi quelques exemples comportant *āvasā*; et de fait, *āvasā*, *ūtībhiḥ* constituent la majorité des sociatifs de l'objet probables. Ils se rencontrent en contexte prédicatif *devām āvasā (ūtībhiḥ) hū-* (8.8.18 = 8.87.3, 8.13.33 = 5.40.3; 6.59.3); «appeler un dieu avec son aide»; *ī-* (8.13.24) «prier» *ā-kr-* (3.32.13) «faire venir»: il est probable que les expressions comme *i-*, *gam-āvasā (ūtībhiḥ)* «venir avec aides», dont elles sont en quelque sorte le causatif, ont favorisé ces tournures. Geldner relève encore 8.6.15 *ná dyāva índram ójasā... vivyacanta* «les cieux ne peuvent contenir Indra avec sa puissance» (= **índram ójasvantam*) et 10.70.5 *mahádbhīr devām rátham... dhārayadhvam* «retenez le char divin avec les grands (dieux) (qu'il transporte)»; enfin, 1.7.3 et 1.62.5, mais qui relèvent d'une explication particulière, 3.5.1.7, étant donné qu'ils ne correspondent pas exactement à la définition donnée *supra*. On ajoutera 1.27.12 *śṛnotu naḥ/lukthair agnīḥ* «qu'Agni nous entende, avec les hymnes», Renou *EVP* 12 p. 4 (2), l'expression équivalant à **śṛnotv asmán + *śṛnotv asmákam ukthāni*.

L'instrumental exprimant l'associé de l'objet est également très rare en avestique. Les trois exemples qu'en cite Reichelt § 446 ne sont pas probants: Y.29.3 paraît avoir un instrumental de l'objet porté (3.3.1.1), bien que la forme *karədušā* soit incertaine (3); Y.51.26 un perlatif (*naṣaṭ vañhəuš padəbiš manəḥhō* «il atteindra, par

2.2.4 (1) - Après Ludwig *Rigveda* 1 p. 360; Renou *EVP* 13 p. 12 en fait un médiatif, «comme (on voit) le ciel (nocturne) grâce aux étoiles». Dans les trois interprétations, on ne voit pas de justifications précises à la comparaison. On doit donc les considérer comme incertaines.
2.2.4 (2) - Autre valeur de l'instrumental chez Ludwig, *Rigveda* 1 p. 280, «vermöge der Lieder» (l. médiatif); tout autre construction chez Geldner. Exemple très incertain.

2.2.4 (3) - Bartholomae *Air. Wb.* interprète cet hapax comme signifiant «protection, aide» sur la base d'un rapprochement (douteux) avec véd. *chardīš-*, lui-même d'origine incertaine, cf. Mayrhofer sv. Humbach *Gāthās* 1 p. 80 ne le traduit pas.

les chemins de la Bonne Pensée...»); Y.53.8 un instrumental de moyen. Il en est pourtant quelques-uns de probables:

- Y.29.2 *yā dragvō. dābīš aēšmām vādāyōit*

paraît bien signifier, comme l'entend Bartholomae (4), «qui repousse la Fureur ainsi que les méchants» (l'emploi adnominal que suppose Humbach (5) est moins probable).

- Y.43.1 *utayūitī tavišim... vasamī*

«je souhaite force ainsi que jeunesse» (6): on attend un *dvanda* **utayūitī tavišī* (7).

- Y. (H). 38.2 *vaīuhīm ābīš ašim*

«avec elles, la Bonne Arti», (8)

bien que l'expression normale comporte *haθrā*, *ibid.* 1 *imañ āat zaṃ gañābīš haθ-rā yazamaidē* «nous honorons cette Terre, ainsi que les Epouses des dieux».

En somme, des emplois isolés, incertains, probablement secondaires, et d'ailleurs différents de quelques emplois védiques sûrs, en ce que le terme à l'instrumental et le terme à l'accusatif ne représentent pas un syntagme substantif + substantif au génitif (*dragvōdābīš aēšmām* représentent *dragvatō* + *aēšmām*, non *aēšmām* + *ahe dragvatō*).

Naturellement, on doit s'en tenir à la définition donnée plus haut de l'associé de l'objet; les emplois adnominaux de l'instrumental sont à écarter du débat, même lorsque le substantif déterminé est à l'accusatif. C'est le cas de l'exemple traditionnel (Delbrück *Grdr.* ¹ 3-1 p. 235) Vd. 19.37 *nizbayemi tištrīm stāram raēvantam... gāuṣ kahrpa zaranyōsraṇahe* «j'invoque l'étoile Tištriya sous la forme d'un taureau aux cornes d'or». Cette forme est ici celle de Tištriya (et non, comme il serait également possible (9), celle du sujet); mais ce n'est pas un «associé de l'objet», puisque la phrase n'équivaut pas à:

nizbayemi tištrīm + **nizbayemi gāuṣ kahrpām*.

Pour l'associé de l'objet tel qu'il a été défini, l'expression normale est soit *haθra* (cf. *supra*), soit l'adjectif en *-vant-* comme en védique, cf. Humbach *Gāthās* 1 p. 38, «Quasi koordination durch Suffixe *-vant-*». On notera que l'évolution sémantique est la même: *xaθram aojōṃghvaṭ* avant d'équivaloir, comme le montre Humbach, à *xšaθram aogascā* (= véd. *kṣatrām... ōjaśca*, AV. 10.3.12) «le pouvoir et la force» n'a pu équivaloir qu'à **xšaθram ahyācā aojō* «le pouvoir et sa force, avec sa force».

2.2.5 Une valeur méconnue de l'instrumental: «entre», «parmi»

2.2.5.1 Exemples de l'instrumental au sens de «entre», «parmi»

Dans une langue où un élément de relation s'emploie pour exprimer l'associé du sujet, il est fatal qu'il tende à exprimer aussi l'associé de l'objet, en raison de la complémentarité de ces deux fonctions telle qu'elle apparaît dans la transformation passive.

Mais sa rareté en védique montre que cet emploi de l'instrumental est secondaire.

2.2.4 (4) - Suivi par Hinz.

2.2.4 (5) - Et Lommel. Ils y voient un instr. de cause, «la fureur causée par les méchants».

2.2.4 (6) - C'est ainsi que traduisent Humbach, Lommel, et Hinz.

2.2.4 (7) - Cf. Humbach *die Gāthās* 2 p. 48; Lommel *die Gathas des Zarathustra* p. 100.

2.2.4 (8) - Ainsi comprennent Darmesteter et Bartholomae - Wolff.

2.2.4 (9) - L'énoncé est (théoriquement) ambigu, *kahrpa* pouvant se rapporter au sujet, dont ce serait le «sociatif interne».

On en a la preuve dans des expressions comme 1.12.12

āgne... vīśvābhir devāhūtibhiḥ
imāṃ stōmaṃ juṣasva naḥ

qui ne peut signifier que: «O A., entre toutes les invocations aux dieux, apprécie notre louange que voici» (1)

ou 2.10.2 *śrūyā agnīḥ... havām me vīśvābhir gīrbhīḥ* (2)

«qu'Agni écoute mon invocation entre tous les chants»: c'est pourquoi Agni est qualifié ici de *vīcetāḥ* «qui sait distinguer». Le sens est donc diamétralement opposé à celui d'un sociatif de l'objet (3). C'est le sens qu'on retrouve peut-être 2.4.6 *dyaūr iva smāyamāno nābhobhiḥ* si l'on entend (4) «comme le ciel souriant entre les nuages» et 7.56.13 *vī vidyūto nā vṛṣṭībhiḥ rucānāḥ* «brillant comme les éclairs à travers les pluies» (5); sûrement 1.100.4 *sō āṅgirobhir āṅgirstamo bhūt* «lui, il est parmi les Angiras le meilleur des Aṅgiras» (Renou *EVP* 17 p. 34), et non «avec les A.» *GLV* § 406 (6): le sens de «comparé aux A.» ne pourrait pas en sortir, car il lui est opposé, tout comme plus haut «parmi les (autres) invocations» à «ainsi que les (autres) invocations». Le sens de «parmi» correspond à *sō āṅgirstamo bhūt + āṅgiraso āṅgirstamā nā bhuvan*; celui de «avec» à: *sō āṅgirstamo bhūt + āṅgiraso āṅgirstamā bhuvan*. On peut faire la même constatation avec 9.66.26 *pāvamāno rathītamaḥ śubhrēbhiḥ śubhrāśastamaḥ* «Pavamāna est le meilleur des cochers; par rapport aux (êtres) beaux, il est le plus célébré (quant à son fait d'être) beau» (7).

Cette valeur de «entre», «parmi» apparaît également 3.3.6 *agnīr devēbhir mānuṣasca jantūbhis tanvānō yajñām* «Agni qui tend le sacrifice, entre les dieux et les êtres humains»: *devēbhir mānuṣasca jantūbhiḥ* équivaut à *antār devān mātṛyāmṣca*

2.2.5.1 (1) - Quand Geldner rend cet instrumental par *nebst*, il en fait un sociatif de l'objet: le poète est donc censé demander à Agni d'apprécier son poème *ainsi que* ceux de ses concurrents, ce qui est peu banal dans le RV. L'interprétation médiative de Ludwig *der Rigveda* 1 p. 278 «vermöge aller götter anrufungen» se comprend mal: en quoi ces invocations favorisent-elles le procès exprimé par *juṣasva*? Quant à Renou, il justifie sa traduction (en note à 1.12.2, *EVP* 12 p. 72) par un *havanta* sous-entendu. Il s'agirait d'un énoncé incorrect, anacoluthie, «croisement de formules», comme on l'a envisagé dans la note 1 à 1.3.2.2. Mais si le texte est correct et normal, le sens de l'instrumental ne peut être que «entre, parmi», c'est-à-dire *exclusif*, non *sociatif*.

2.2.5.1 (2) - Geldner («meinen Ruf mit allen Lobesworten») et Renou *EVP* 12 p. 47 («mon appel avec tous les chants (qui l'accompagnent)») optent pour le sociatif de l'objet; construction peu naturelle, mais plus acceptable que pour le précédent passage (cf. n.1) puisqu'il s'agit des chants du même poète. Ludwig s'en tient à l'interprétation médiative.

2.2.5.1 (3) - Dans les deux exemples précédents, puisque «toutes les autres invocations» «tous les autres chants» sont *exclus*, non *associés*. Dans les exemples suivants, la valeur de «entre», «parmi» n'est qu'une variante sémantique de la valeur sociative («avec»), sauf en 1.100.4 où figure un superlatif; la valeur «exclusive» reparait nécessairement.

2.2.5.1 (4) - C'est l'interprétation de Ludwig *der Rigveda* 1 p. 322; de Geldner, qui donne en note une indication sur la situation (il s'agit de l'éclair), mais non sur l'emploi du cas; et de Renou *EVP* 12 p. 44. On ne voit pas d'autre possibilité.

2.2.5.1 (5) - Renou *EVP* 10 p. 42; semblables Geldner «wie Blitze im Regen» et Ludwig «wie blitze leuchtend durch regenströme», *der Rigveda* 2 p. 312. Mais comme il le signale *Commentar* 2 p. 257, *vṛṣṭībhiḥ* peut être l'altération de *ṛṣṭībhiḥ*; c'est l'avis d'Oldenberg *Noten* 2 p. 44, et Geldner mentionne cette possibilité en note.

2.2.5.1 (6) - Renou reproduit ici la note de Geldner; mais dans sa traduction (*EVP* 1. c.), on notera qu'il substitue «parmi» à «avec», qui ne donne aucun sens, sauf si on l'entend comme l'équivalent de «parmi» (Geldner «verglichen mit»).

2.2.5.1 (7) - Renou *EVP* 8 p. 43; «parmi» serait une traduction plus naturelle, d'autant que «par rapport à» ne se rattache pas directement aux valeurs connues de l'instrumental. Dans ses notes (*ibid.* p. 10) Renou imagine un croisement de formules «plus beau que les beaux» x «loué par les beaux»: donc l'instrumental serait un complément d'agent, croisé avec un ablatif comparatif. Plus radical, Geldner dans sa note pose: «Instr. = Ablat. im Verbindung mit Superl. = Kompar.» La valeur de «parmi» donne au texte un sens très naturel, sans qu'il soit besoin de faire violence à la syntaxe.

de 8.2.4 (8); ce rôle d'«intermédiaire», de «messenger» entre hommes et dieux est à nouveau évoqué dans le *pāda* suivant par *antār īyate* «il circule entre (les deux mondes)».

Loin d'équivaloir à «avec», «parmi» exprime une relation *opposée* lorsqu'il s'agit de l'objet, et, s'agissant du sujet, quand celui-ci a pour attribut une expression superlative. En revanche, dans d'autres contextes, «parmi» peut équivaloir à «avec»: ainsi, *sō āṅgīrobhīr āṅgīrastamo bhūt* précité est suivi de *vṛṣā vṛṣabhir sākhibhiḥ sākḥā sām* où «parmi» équivaut à «avec»; l'expression a par elle-même la valeur situative, la valeur superlative étant implicite; de même *ibid.* 5 *sā sūnūbhīr nā rudrēbhiḥ... sāsahvān amītrān* «lui avec les Rudra comme avec ses fils... il a triomphé des adversaires» (Renou): dans cette situation, et dans ce contexte, «parmi» équivaut à «avec» (9).

En plusieurs passages où le substantif est accompagné de *vīśvaiḥ*, *vīśvebhiḥ*, on voit clairement comment «parmi» équivaut à «avec» 1.14.1 *āṇebhir agne... vīśvebhiḥ... devēbhir yāhi* «viens, ô Agni, parmi = avec tous ces dieux» (de même *ibid.* 10; 8.71.3; 6.15.16; 7.11.1; 3.24.4, etc...). Parfois, «parmi» est préférable à «avec»: ainsi 1.26.10 *vīśvebhir agne agnībhiḥ* «toi ô (dieu) Agni, entre tous les feux» (10) 6.12.6 *sā tvām... vīśvebhir agne agnībhir idhānāḥ* ne peut être que «toi que voici, ô Agni, allumé, entre tous les feux» (et non: «avec, en même temps que...», indication qui n'aurait guère d'intérêt) (11); peut-être 6.59.10 *vīśvābhir gīrbhīr ā gatam* «venez au milieu de tous (ces) chants» (12).

2.2.5.2 Cette valeur de «entre», «parmi», que l'on peut décrire comme «sociative exclusive» par contraste avec la valeur «sociative inclusive» que traduit «avec» est ancienne pour l'instrumental pluriel; comme on l'a signalé BSL 65 (1970) pp. 66-68, cette valeur est à la base de plusieurs emplois notables de l'instrumental:

1- les numéraux personnels de v. irl. (type: *tāncatar a triur* «ils vinrent à trois» Thurneysen GOI § 388) et les ordinaux apposés au datif (instr.) (type: *hé-som*

2.2.5.1 (8) - Si l'on n'accepte pas cette valeur de «entre», l'instrumental fait difficulté. Le sens médiatif («à l'aide de» Renou EVP 12 p. 53, qui suit Gonda *Vision* p. 142) est peu satisfaisant: hommes et dieux participent au sacrifice, mais ce n'est pas comme auxiliaires; c'est au contraire Agni qui tient ce rôle. Pour éviter cette traduction paradoxale, Geldner sous-entend *iṣitāḥ* dont les instrumentaux seraient les agents.

2.2.5.1 (9) - On peut donc imaginer que le sens de «avec» est issu de celui de «parmi», puisque 1- «parmi» est une valeur résiduelle

2- «parmi» est admissible dans les deux groupes de formules (*āṅgīrobhīr āṅgīrastamaḥ* «A. parmi les A.», *vṛṣā vṛṣabhiḥ* «taureau parmi = avec les taureaux»). Impliquent la pluralité, la valeur de «parmi» a pu contribuer à faire de **bhis* le partenaire pluriel de **ē*.

2.2.5.1 (10) - Quand le dieu Agni est conçu sous son aspect pluriel, il est plus normal que la prière s'adresse à l'Agni domestique qu'à tous les Agni, ceux des autres foyers. Toutefois, «comme font (tous les A.)», (A. Minard, oralement) donne aussi un sens satisfaisant, tout en se rattachant à la valeur sociative dominante.

2.2.5.1 (11) - Ce ne serait qu'une banale indication «horaire»; tandis que la valeur de «parmi», potentiellement superlative, met l'Agni domestique au-dessus des Agni des autres foyers (cf. n.10): notre Agni est l'Agni par excellence.

2.2.5.1 (12) - Le sujet étant le *dvandva* *īndrāgnī*, il ne peut évidemment s'agir d'un «instrumental de l'objet apporté» selon 3.3.1.1; un instrumental adnominal (l'appel (fait de) par les corps de louanges) (Renou EVP 14 p. 54; «sous forme de...» *ibid.* p. 125) est possible, cf. 1.3.2.2.

triuss «he as third» Thurneysen, *GOI* § 251-2 (1).

2- partiellement, l'instrumental apposition ou attribut en balte et en slave (2).

Cette constatation permet de rendre compte directement des nombreux faits de parallélisme entre l'instrumental et l'ablatif, ainsi, en védique et ailleurs, de l'instrumental dissociatif (3), et surtout de préciser les rapports entre les deux cas sur le plan de la signification et peut-être de la forme.

Une telle valeur est, d'un côté, potentiellement sociative (*sākhībhiḥ sākḥā* et de l'autre dissociative, ablative (*āṅgirobhir āṅgirastamaḥ*). On comprend qu'une forme à valeur proprement ablative-extractive était nécessaire; elle a été obtenue par la combinaison de la désinence *-os d'ablatif et de *-bh(i) «parmi», d'où *-bh(y) -os «d'entre». Cette désinence, formant couple avec la désinence *-(e/o)s dans certains de ses emplois, était par son sens même apte à fournir la désinence d'ablatif pluriel (4).

2.2.5.3 L'instrumental régime des verbes «commander» et «posséder»

Les verbes «commander» et «posséder» (1) régissent trois cas: l'instrumental, le génitif et le locatif; on peut laisser de côté l'accusatif, qui se rencontre avec *pātyate*: c'est probablement un fait de transitivisation selon 3.1.1.5 (2).

La rection instrumentale (3) est attestée par les verbes *pātyate*, 3.54.15 *īndro vīsvair vīryaiḥ pātyamānaḥ* «Indra qui possède toutes forces viriles» (4) et 6.13.4 *pātyate vasavyaiḥ* «il dispose des biens-de-fortune» (5) et *īś-*, AV. 4.27.4 et 5 *ad-bhīr īśānaḥ* qu'il faut entendre avec Edgerton (6) «ruling over the waters».

2.2.5.2 (1) - *triuss* est le datif (< instrumental) de l'ordinal *trīs* «troisième». L'emploi ne peut évidemment pas reposer sur la valeur sociative («avec un troisième»); il est probablement analogue de l'instrumental des numéraux personnels, *tāncatar a triur* «ils viennent à trois», expression qui ne peut non plus reposer sur la valeur sociative (qui donnerait le sens de «ils viennent avec trois autres»). On ne peut pas comparer directement l'emploi skt. Mbh. 12.177.52 *ātmanā-saptamaṃ kāmam hatvā* «ayant tué Kāma avec ses six compagnons», puisque l'ordinal est accordé, et non mis à l'instrumental: c'est l'inverse du tour v. irl. L'instrumental *ātmanā* est un sociatif interne selon 2.2.2.1.2, substitut d'un nominatif, comme l'indique Wackernagel *Al. Gr.* 2-1 § 209 c (*ātmanā-caturthaḥ*, comme *ātma-caturthaḥ*, substituts d'un syntagme **ātmā-caturthaḥ* «lui quatrième»).

2.2.5.2 (2) - Les emplois parallèles du locatif pluriel (ou singulier sur collectifs) en lette invitent à interpréter l'instrumental d'apposition à partir d'une valeur «parmi, entre»; toutefois, l'instrumental d'apposition a d'autres origines, cf. *supra* 2.2.2.1.2 et n.2.

2.2.5.2 (3) - Celui qui alterne avec un ablatif, type franç. «divorcer (d') avec», skt. *muc-bandhanaḥ*; véd. *muc-pāśaiḥ* et que l'on explique d'ordinaire par l'analogie des contraires; d'autres emplois de l'instrumental avec les verbes dissociatifs sont à apprécier tout différemment, *infra* 3.5.1.

2.2.5.2 (4) - De même, on peut voir dans la désinence hittite -az d'ablatif, la combinaison d'un -at d'instrumental (*-ād, alternant avec *-ēd qui a donné hitt. -it) et d'un *-s d'ablatif. Cette hypothèse rend compte d'une curieuse particularité syntaxique et hittite, l'accord à l'instrumental d'un adjectif possessif (parfois d'un adjectif démonstratif) épithète d'un substantif à l'ablatif, Friedrich *Heth. Elem.* § 218 C : la désinence d'ablatif *vaudrait pour le syntagme*, comme dans les faits védiques décrits *infra* 5.2.2.0.

2.2.5.3 (1) - On voit par le «double sens» de **pot(i)-*, «maître» et «possesseur», que les deux notions sont confondues en i.-e.

2.2.5.3 (2) - Type lat. *invidere alicui* > *invidere alicquem*. Toutefois, le fait peut être ancien: la rection accusative se retrouve en latin.

2.2.5.3 (3) - Il s'agit bien d'un fait de rection, non d'une libre détermination, cf. *infra*.

2.2.5.3 (4) - ou «qui dispose de», Renou *EVP* 5 p. 13.

2.2.5.3 (5) - Non: «il agit en maître avec les biens de fortune» Renou *EVP* 13 p. 46, cf. *infra* n.9.

2.2.5.3 (6) - *AJP* 35 (1914) pp. 435-438.

En face de la rection génitive plus fréquente (7) et de la rection locative bien établie également, comment peut-on rendre compte de cet emploi de l'instrumental? Certainement pas à partir de l'emploi médiatif comme le propose Delbrück (8): «être maître au moyen de» diffère de «être maître de». On écartera aussi l'interprétation de Renou *EVP* 13 p. 134 (9) par l'instrumental «de relation» (*pātyate* + instr. «se comporter en maître (quant à)...) : le sens est simplement «disposer de», comme on l'a vu.

Brugmann (10) est proche de la solution correcte en partant d'un instrumental d'extension: «être maître sur l'étendue de». Mais cet emploi, dérivé de l'instrumental perlatif, est secondaire (11).

La rection génitive, elle-même ambiguë (12), n'est d'aucun secours; en revanche, la rection locative (5.25.4 *agnīr devēṣu rājati* «Agni règne parmi les dieux», Renou *EVP* 13 p. 33), proche d'un emploi libre, s'interprète par la valeur inessive du cas. On peut donc envisager d'interpréter le génitif (le génitif pluriel en particulier) comme partitif (13), «être maître parmi», et l'instrumental par le sens de «entre, parmi»: «être maître, parmi, ayant autour de soi». On est d'ailleurs tout près d'une valeur possessive.

2.3 Le datif

2.3.1 Le double datif

2.3.1.0 Le double datif en védique

2.3.1.0.0 L'étude des emplois libres du datif est facilitée par l'existence de tours doubles, dans lesquels la valeur de chaque terme est déterminable de façon rigoureuse à l'intérieur de la structure double; ce qui donne un fondement objectif à la description des emplois simples, qu'il suffit de situer par rapport aux emplois doubles pour déterminer immédiatement leur contenu exact. Cette pratique est courante, mais elle reste ordinairement implicite et sporadique; elle est utilisée non seulement dans la description grammaticale (1), mais aussi dans la traduction (2).

Le double datif se comporte comme une proposition finale, dont les liens avec la proposition principale peuvent être plus ou moins étroits. En effet, sa structure

2.2.5.3 (7) - Minard *3E1* § 562 b; *3E2* §§ 163 a, 200 a et 823 a (bibl.).

2.2.5.3 (8) - *Grdr.* ¹, 3-1 § 111 et *Ai. Sy.* p. 133.

2.2.5.3 (9) - Commentant 6.13.4 (*supra* n.5).

2.2.5.3 (10) - *Grdr.* ², 2-2 § 483 f.

2.2.5.3 (11) - *Infra*, 2.5.4.1.

2.2.5.3 (12) - On ne saurait suivre Renou *GS* § 222 Bb qui en fait un «génitif possessif»: il n'existe en effet de génitif possessif que dans les emplois limites décrits 1.3.1.2. Ce que Renou (ainsi que beaucoup d'autres) nomme ainsi est en fait de génitif d'appartenance. Mais cette valeur ne peut évidemment être à la base de l'emploi considéré, puisqu'elle correspond à la situation *inverse*.

2.2.5.3 (13) - A prendre au sens de «parmi» et non, avec C. Watkins, *To honour R. Jakobson* p. 2194 comme l'expression d'une «participation non totale de l'entité au message»: *īṣe rāyāḥ* signifie «il possède la richesse» et non «il possède partiellement la richesse».

2.3.1.0 (1) - E. Fraenkel *Synt.* p. 121 n.2 emploie les termes de «subjectif» et d'«objectif» pour décrire les datifs de 10.125.6 *brahmadvīṣe śārave hāntavā u*. La notion de datif (dé)objectif remonte à Pāṇini, v. *infra* 2.3.3.0 n.2.

2.3.1.0 (2) - Des exemples en sont donnés *BSL* 63 (1968) p. 150. La répartition entre tour simple (ou implicite) et tour double (ou explicite) est très variable; si l'infinitif paraît «explétif» dans véd. *īndrāya pātave* (2.3.1.1), lit. *kārvēms ēsti* 2.3.2.2), un syntagme comme RV. 9.45.3 *vī no rāyē dūro vrdhi* (2.3.4.3) nous paraît «elliptique»: sa traduction nécessite qu'on supplée un infinitif, «pour <obtenir, accéder à> la richesse».

interne est celle d'une proposition; mais l'un de ses termes a une fonction dans la principale: par là, il y a continuité entre les emplois doubles et les emplois simples (3).

2.3.1.0.1 Note sur l'infinitif datif

Le second terme est souvent une forme que les grammaires classent «infinitif». Mais, en védique, la distinction entre nom d'action (ou nom verbal) et infinitif n'est pas rigoureusement établie. Elle ne l'est ni par des critères distributionnels: du paradigme complet à la forme unique de datif, tous les intermédiaires sont attestés; ni par des critères formels: mis à part l'infinitif en *-adhyai* (5.1.3.2), il n'y a que des tentatives de différenciation; un bon exemple en est l'infinitif en *-ase* que Renou, *Festschrift Debrunner* (1954) pp. 383 et suiv., a utilisé pour illustrer «le passage du nom d'action à l'infinitif dans le RV»; ni par des critères syntaxiques: certes, on peut décréter *a priori* (comme le fait Benveniste dans ses *Infinitifs avestiques*) que la rection génitive définit un nom verbal et la rection accusative un infinitif, mais comme, par ailleurs, les noms verbaux (d'action et d'agent) régissent fréquemment l'accusatif, ce critère ne vaut rien. Et que faire des tours doubles? On y trouve aussi bien des formes accompagnées par ailleurs du génitif (*sātāye*) que de l'accusatif datif (*pātave*, *hāntave*). En conclusion de son étude sur l'infinitif datif, Sgall *Inf.* pp. 224-225 souligne son identité syntaxique avec le datif final nominal et ne retient comme caractère propre à l'infinitif que la rection verbale (mais cf. *supra*), la construction causative avec *ḡ-* (2.3.3.6) (celle avec *dhā-* caractérisant les formes nominales), et enfin la possibilité d'emploi prédicat avec *nā* (2.3.4.1.3).

Ces critères sont parfois contradictoires: l'application du troisième fait classer comme infinitives des formes en *-āya* que Sgall classe nominales (p. 185) en se fondant sur les critères précédents cf. *nā dābhāya* 5.44.2, 7.91.2, 9.73.8; *nā grābhāya* 7.4.8; *nā jārāya* 1.161.11.

Il faut donc se résoudre à admettre qu'à la différence du verbe classique, le verbe védique n'a pas à strictement parler d'infinitif dans son paradigme. Il n'y a là rien d'anormal: pas plus qu'aucune autre catégorie de l'expression, celle de l'infinitif ne peut être considérée comme universelle et nécessaire.

Il existe quatre types principaux de double datif:

2.3.1.1 Le type *īndrāya pātave* est constitué d'un substantif ordinaire (la plupart du temps, mais non obligatoirement, un nom de personne) et d'un nom verbal (nom d'action ou infinitif); le lien entre le premier et le second est celui d'un sujet à un prédicat:

īndrāya pātave «pour qu'Indra boive» (1).

2.3.1.2 Le type *vrtrāya hāntave*: mêmes constituants, le substantif ordinaire étant quelconque; le lien est celui d'un objet à un verbe transitif: *vrtrāya hāntave* «pour

2.3.1.0 (3) - A propos de *sacāthāya...īndrāya* 1.156.5 (qu'il interprète comme un double datif du type *vrtrāya hāntave*), donc «pour suivre Indra», W.P. Schmid note justement «le *Dativus Commodi* et le datif final ne sont donc que deux réalisations contextuelles différentes de la fonction du datif», *Mél. Renou* p. 621.

2.3.1.1 (1) - Liste des emplois Sgall *Inf.* p. 237.

tuer *Vṛtra*» (1). Naturellement, cet exemple peut être interprété (hors contexte) selon le type précédent «pour que *Vṛtra* tue»: l'expression donc est *ambiguë*. D'autre part - la situation étant considérée comme donnée - ce type peut être réinterprété comme le passif du précédent: *vṛtrāya hāntave* «pour que *Vṛtra* soit tué». On hésite d'ailleurs entre ces deux présentations dans les descriptions.

En faveur de l'interprétation du tour comme actif, on peut alléguer 9.61.22 *vṛtrāya hāntave/vavrivāṃsam mahīr apāh*

«pour tuer *Vṛtra*, lequel bloquait les eaux puissantes» Renou *EVP* 8 p. 32; à moins d'y voir une pure et simple faute matérielle, l'emploi de l'accusatif *vavrivāṃsam* comme épithète de *vṛtrāya* prouve que celui-ci était senti comme l'équivalent d'un accusatif, donc l'objet d'un syntagme actif, et non le sujet d'un syntagme passif.

Un type voisin, beaucoup plus rare (2) est celui où le substantif ordinaire représente un complément de but, 9.62.18 *vājāya yātave* «pour courir vers le prix-de-victoire» cf. 1.117.10 *yā-vājam* (Geldner).

2.3.1.3 Le type **īndrāya vṛtrāya* «pour qu'Indra (tue) *Vṛtra*» ou, si l'on préfère un exemple réel, *stotrē rāyē* (9.97.6) «pour que le laudateur (reçoive) la richesse». Beaucoup plus rare, et moins bien appuyé par la comparaison, ce type peut être considéré comme la combinaison des deux types précédents, avec ellipse (1) du nom verbal.

2.3.1.4 Le type *asmā āhne* (10.40.9 *asmā āhne bhavati tāt patitvanām* «pour lui, pour le jour (fixé) se réalise cet état-d'époux»).

Ce quatrième type comporte l'un des termes des trois premiers (sujet, objet ou prédicat) accompagné d'un nom de temps déterminant le procès que comporte obligatoirement (sous forme explicite ou implicite) tout double datif. Peu représenté, ce type est important pour la description sémantique du double datif: sa fonction est de présenter ou d'évoquer plus ou moins allusivement un procès ultérieur.

2.3.1.5 Le double datif comme structure

On voit par les descriptions précédentes qu'il s'agit de quatre sous-types d'une structure, et non de la rencontre fortuite de deux datifs dans une même phrase. Ce

2.3.1.2(1) - Liste des emplois Sgall *Inf.* p. 200 et suiv.

2.3.1.2 (2) - Autre ex. 1.46.7 *pārāya gāntave* si l'on entend, avec Geldner, «pour aller vers la rive opposée» (cité Sgall *Inf.* p. 200). Mais le sens propre de *pārā-* est «franchissement, traversée»; il peut donc s'agir d'un rapport interne, «pour effectuer la traversée», cf. *infra*, 3.1.6.2 et n.4.

2.3.1.3 (1) - Cette ellipse n'est possible que si le procès se restitue aisément: contexte, situation, notoriété des actants et du procès lui-même en sont les facteurs déterminants. On ne peut considérer *a priori* telle liaison comme justifiée ou comme exclue. Sans ellipse, la combinaison aboutit au «triple datif» de 10.125.6 (*infra* 2.3.3.3 et 3).

genre de rencontre (1), lorsqu'il se produit, n'aboutit pas à un «double datif»:

4.49.2 *cāruṛ mādhāya pītāye* (dit du soma) est soit «bon pour s'enivrer, pour boire», soit «bon à boire pour s'enivrer»: c'est-à-dire deux datifs finaux juxtaposés (2), ou l'un étant subordonné à l'autre; mais non un «double datif» puisque l'expression n'entre dans aucun des quatre sous-types définis. De même, 4.20.10 *prā dāṣūṣe dātave* «pour donner à l'adorateur»: le premier datif régit par le second. On peut hésiter parfois entre les deux interprétations, ainsi 9.42.3 *vāvr̥dhānāya tūrvaye pāvante vājasātaye sōmāḥ*. Geldner y voit un double datif, «Für den erstarken Sieger zum Beutegewinn läutern sich die Somasaäfte» alors que Renou, *EVP* 8 p.24 y voit deux datifs indépendants «Pour le champion (Indra) qui fut invigoré (par eux), les soma sont clarifiés en vue de gagner le prix de victoire». La syntaxe autorise ces deux interprétations. Mais, et ceci est essentiel pour saisir la fonction du datif dans le système, chaque datif simple (dans l'interprétation de Renou) est l'élément d'un double datif potentiel: les soma ne coulent pas «pour qu'Indra gagne le prix-de-victoire»: ils coulent donc «pour qu'Indra (les boive)», *indrāya (pātave)*; et d'autre part, pour que (le sacrifiant) emporte le prix, (*yājamānāya*) *vājasātaye*.

On voit par là que loin d'être une bizarrerie, née d'une attraction ou d'un quelconque accident syntaxique, le double datif est une structure fondamentale, à laquelle il faut référer les datifs simples quand on veut les interpréter. La comparaison en confirme l'antiquité; on pourra donc chercher le fondement sémantique de ce phénomène syntaxique surprenant, mais indéniable.

2.3.2 Le double datif dans les autres langues i.-e.

2.3.2.1 Le double datif en iranien

Les quatre sous-types du double datif sont représentés en avestique (1):

Type *indrāya pātave*

Y. 31.3 *taṭ nō mazdā vīdvanōi vaocā* «dis-le nous, Mazda, pour que nous le sachions»; Y.32.10 *yā acištəm vaēnaṅhē aogadā gəm ašibyā hvaracā* «der da behauptet, das Böseste zu erschauen für die Augen seien Stier und Sonne» (Hinz) (2).

Type *vṛtrāya hāntave*

Yt. 10.24 *yahmāi miθrō jasaiti avaiṅhe* (= véd. **yāsmāi mitrō gācchaty āvase*) «à qui M. vient à l'aide»; Y. 11.16 (formule du Fravarānē) *Hāvanāe ašaone... yas-nāica vahmāica xšnaoθrāica frasastayaēca* «pour honorer (yaz-), gagner à soi (van-), satisfaire (xšnav-) et glorifier (fra-sah-) le saint H.» et (selon Humbach) Y. 43.12

2.3.1.5 (1) - Distinction signalée par Renou *Festsch. Debrunner* p. 385. Autres exemples de «faux doubles datifs» 2.35.7 *vasudēyāya vidhatē* «pour un don-de-richeesse au sacrifiant»: *vidhatē* étant un datif régi par *-dēya-*; le composé est par lui-même l'équivalent d'un double datif du type *vṛtrāya hāntave*. 5.85.1 *vī yō jaghāna šamitā iva cārma upastīre pṛthivīm sūryāya* «qui a écarté-en-(la)-frappant la Terre afin qu'elle s'étale sous le soleil comme le boucher (écarte) une peau» (Renou *EVP* 15 p. 69): c'est l'infinitif datif de *ūpa-str-* suivi de son régime datif (3.2.5.1) plutôt qu'un double datif nominal («zum Teppich für die Sonne» Geldner). En avestique: le «double datif» *tanuyē* *xšvarcnaṅhē* que signale Duchesne-Guillemain *Composés* p. 94. pour Yt. 17.15.

2.3.1.5 (2) - *sic*, Geldner et Renou *EVP* 15 p. 62.

2.3.2.1 (1) - L'existence du double datif en avestique a été niée à tort BSL 63, 1968, pp. 142-143. Elle est signalée brièvement par Hübschmann *Casuslehre* p. 277 (qui en donne deux exemples, Yt. 10.24 et Y. 10.8).

2.3.2.1 (2) - *ašibyā* peut toutefois être une forme d'instrumental *vaēnaṅhē... ašibyā* «mit seinen Augen zu schauen». Humbach), comme Y. 9.29 *vaēn- ašibya* «voir de ses yeux». Mais il est d'autres ex. sûrs de ce type.

rānōibyō savōi «um die Beine zu Kräftigen» (3).

Type *stotrē rāyē*

Y.45.10 *ahmāi stōi dan tōvī^h utayūitī*

«soll man... ihm zum Besitze legen Körperkraft und Jugendfrische» (Humbach)

(4).

Type *asmā āhne*

Y. 28.8 *yaēibyasā it rā^hha^hhōi vīspāi yavē va^hh^hu^h mana^hhō*

«à qui tu le donneras, pour toute la vie de la Bonne Pensée» (5).

Les deux premiers sous-types, en particulier le second, sont abondamment documentés; le tour est évidemment hérité, non seulement en raison du parallèle védique, mais encore parce qu'on ne voit pas comment il aurait pu se constituer secondairement.

Ainsi, selon Benveniste, la formule *hācaya- zaraθu^hstrēm anumataē daēnāyai* (etc) «convertir Z. à observer -en-pensée la religion» (Yt. 5.18 et 105; 9.26) serait la réfection d'une formule dont la forme ancienne subsisterait Y. 8.8 *hax^haya- ai^h-hā daēnayā anumatayaēca* (etc...) «convertir... à l'observance-en-pensée de cette religion», mais ce serait une réfection purement *morphologique*, c'est-à-dire le remplacement de la forme héritée du génitif *-ās par celle du datif (comme dans certains textes de la prose védique, par exemple le ŚB. M.) (6). Dans les langues où le génitif adnominal, et en particulier le génitif subjectif et objectif, fonctionne régulièrement, on ne voit pas comment des tours anciens **īndrasya pātave*, *vṛtrāsyā hāntave*, qui sont parfaitement réguliers, seraient transformés en *īndrāya pātave*, *vṛtrāya hāntave* qui ne peuvent l'être qu'en vertu d'une règle particulière. L'attraction n'explique rien: on ne voit jamais par exemple, un locatif attirer au locatif un génitif adnominal. Le double datif, avec ses quatre sous-types, est sûrement indo-iranien.

2.3.2.2 Le double datif en baltique et en slave

Le double datif a connu en baltique et en slave une grande fortune: les deux premiers sous-types ont même fourni la construction de l'infinitif, qui (malgré la diversité de ses origines) (1) est, comme le gérondif latin (2), le substitut d'un datif final: quoi qu'il en soit du problème morphologique (une solution est proposée 5.1.1.3), l'infinitif baltique et slave ne peut devoir ses valeurs qu'au datif (3): en effet, sa seule valeur sémantique pleine est la valeur *finale*. On peut donc utiliser sans crainte les infinitifs comme représentants des datifs finaux.

Type *īndrāya pātave*

2.3.2.1 (3) - Autre ex. N. 108 (à considérer comme un tour double et non une liaison fortuite malgré Benveniste *Inf.* p. 69), *aētava^h āpō yava^h aētaēibyō upai^hhara^hstāe* «assez d'eau pour les recouvrir».

2.3.2.1 (4) - suivi Hinz. Autre, Duchesne-Guillemin *Zor.* p. 229.

2.3.2.1 (5) - ex. parallèle Y (H). 40.2. Là comme ici, l'un des deux termes est régi par le verbe.

2.3.2.1 (6) - Encore faut-il noter que le remplacement de *-āh* par *-ai* a une justification phonétique, Minard *3E2* § 797 a, *-āh* et *-ai* se réduisant à *-ā* dans le sandhi. Or, rien n'indique que les conditions aient été identiques en avestique où *ās* a évolué en *-ā* tandis qu'*-āi* se maintient sans jamais perdre son second élément. Le tour avestique doit donc être considéré comme le reflet d'un type i.-ir. *vṛtrāya hāntave*.

2.3.2.2 (1) - Stang *Vgl. Gr.* p. 447 et suiv. pose **-ti*, **-tey* et **-tēy* (et **-twey* pour les inf. v. pruss. du type *dātwei*).

2.3.2.2 (2) - *Infra*, 2.3.2.4.

En lituanien (4), toute phrase constituée d'un nominatif sujet et d'un verbe prédicat peut se transformer en un syntagme nominal à valeur finale, composé d'un datif subjectif et d'un infinitif. Ce syntagme, de même que le tour indo-iranien correspondant, peut fonctionner comme une véritable proposition subordonnée, libre ou régi; de plus, l'un de ses constituants peut avoir une fonction particulière dans la proposition principale. Voici un exemple du mécanisme, le syntagme produit fonctionnant comme subordonnée finale: lit. *kârvės ėda* «les vaches mangent» — *kârvės ėsti* «pour que les vaches (le) mangent». Un mécanisme identique joue en lette en en slave.

Type *vrtrāya hântave*

En lituanien (5), un prédicat composé d'un verbe transitif et de son objet peut devenir un complément de but, le substantif se mettant au datif, le verbe à l'infinitif:

dârba dîrba «il fait le travail» — *dârbui dîrbti* «pour faire le travail» (comparer *dârba dîrbti* «faire le travail»).

Ce type est régulier en lituanien: perdu en lette, il est faiblement attesté en slave (6); c'est donc un *archaïsme*, et non une innovation du lituanien.

Ce tour apparaît aussi comme un archaïsme en face des expressions purement nominales équivalentes

<i>nēšē ākmenis</i>	{ <i>namū statýbai</i> <i>namañs statýti</i>
«on a apporté des pierres	{ pour la construction de la maison» pour construire la maison»

(cf. I. Musteikienė *Kalbotyra* 16 p. 16).

Il est bien évidemment exclu de tirer le second du premier par une quelconque attraction et ceci d'autant plus que pour sa forme l'infinitif ne repose que partiellement sur des formes de datif.

Type *stotré rāyé*

Comme en i.-ir., il n'apparaît que de façon sporadique. Endzelin, *Lettische Grammatik* § 422 en fournit quelques exemples lettes, ainsi:

BW 1684.1 *šūpuolam kârti cirtu mazajam bērniñam*

«für die Wieg hieb ich Strange fürs kleine Kind».

Type *asmā āhne*

Senn 2 p. 31 *māto kad jai visām āmžīui užtēks*

«elle voit qu'elle en aura pour toute sa vie»; *ibid.* p. 16 (Proverbe 45) *ne ilgām šūniui dešrā po kaklū*

«la saucisse ne reste pas longtemps sous le cou du chien».

2.3.2.3 Le double datif en arménien, en grec et en hittite

2.3.2.3.1 L'infinitif arménien est un nom verbal qui peut être décliné; son agent, lorsqu'il est exprimé, l'est au génitif, et son patient le plus souvent à l'accusatif, ainsi, avec un infinitif au locatif, Luc 24.51 *yorhneln nora znosa* «en tōi eulogeîn autōn autoús» (1) cité H. Vogt, *les formes nominales du verbe arménien*, NTS 8

2.3.2.2 (3) - BSL 63 (1968) p. 144; Meillet BSL 25 (1924) p. 132.

2.3.2.2 (4) - Fraenkel *Syntax* p. 119 et n.2 (bibl.).

2.3.2.2 (5) - Fraenkel *Syntax* p. 131 et n.1 (bibl.).

2.3.2.2 (6) - Vondrák 2 p. 365; Sgall *Inf.* p. 205 n.48.

2.3.2.3.1 (1) - litt. «dans son (*nora* génitif) louer eux (*znosa* accusatif)».

(1937) p.31. De même, avec un infinitif à l'instrumental Et. 1.23 *ev zais Iselov t'a-gavorin* «le roi en entendant cela...» (2) Vogt *ibid.* p.11.

Quand il est au datif, son agent l'est aussi, Vogt *ibid.* p. 22 décrit le tour en ces termes: «le sujet de l'action exprimée par l'infinitif est également exprimé par le datif, de sorte que nous sommes en présence d'une proposition infinitive complète de sens final», 1 Cor. 11.20 *oč ē tunn Teařn jez te'i hač uteloy* «la maison du Seigneur n'est pas pour vous un endroit pour manger le pain» (3). C'est le tour *īndrāya pātave*.

En revanche, il n'existe pas de traces du tour *vrtrāya hāntave*: comme dans les constructions de l'infinitif à ses autres cas (ex. *supra*), le patient de l'infinitif datif est à l'accusatif, Ezn. 2.15.162 *haneloy zhēnn yašxarhē* «pour chasser le brigand du pays», Vogt *ibid.* p. 22.

2.3.2.3.2 Bien que l'infinitif grec soit éloigné par sa forme (1) et par beaucoup de ses emplois de l'infinitif datif, le type *īndrāya pātave* y est bien représenté. Il en existe de nombreux exemples chez Homère, ainsi 11.2.119 *essoménoisi puthésthai* «pour que les générations futures soient informées», et chez Hésiode: Trav. 785 (*hēméra*) *koûrēi... genésthai hārmēnos* «jour favorable pour la naissance des filles». Le type *vrtrāya hāntave* n'est représenté que très rarement; on en a un exemple chez Platon Rép. 3.22 (St. 416 a) *epikheirēsai tois probātois kakourgeîn* «entreprendre de maltraiter les moutons», selon Stahl, *Sy. des gr. Verbums* p. 646 (2).

2.3.2.3.3 Le hittite a conservé le double datif nominal et emploie également le datif avec ses infinitifs en *-anna* et *-wanzi*. Les deux emplois principaux sont avec un verbe *donner* et un verbe de mouvement.

Type *īndrāya pātave*

Hattušiliš 1.26 (1) KUR UGU-*ya-mu maniyahhanni pešta* «il me donna le Haut Pays à gouverner»; KBo.4.4.4.13 (2) *n-an URU Hattuši humanti šaruwi maniyah-hun* «et je livrai à tout Hattuša à piller (formule analogue *ibid.* 21, avec l'infinitif *šaruwanzi*). *Instructions for Temple Officials* 2.12 (Sturtevant-Bechtel, *Hitt. Chrest.* p. 152) < *man GUD našma* > UDU *kwiš DINGIR-LIM-ni adanna unnanz* «si un bœuf ou un mouton est amené au dieu à manger».

Type *vrtrāya hāntave*

L'existence de ce tour en hittite a été affirmée par EA. Hahn, *Lg.* 29 p. 246 et suiv., qui en donne comme exemple Hattušiliš 4.4 *n-an kan A.NA ERIN. MEŠ ... ninkuwanzi weriyat* «he directed him to the troops for collecting» (3). On peut y ajouter l'expression fréquente *zahhiya pai-, uwa-* «aller, venir, combattre» avec le datif de l'adversaire, KBo. 3.4.1.38 < *n-at-m* > u *ME-ya uit* «et il vint me combat-

2.3.2.3.1 (2) - litt. «avec entendre du roi (*řagavorin* génitif) cela (*zais* accusatif)».

2.3.2.3.1 (3) - *jez* est une forme de datif, distincte de celle du génitif *jer*.

2.3.2.3.2 (1) - Voir toutefois *infra* 5.1.3.1 et 2.

2.3.2.3.2 (2) - Mais comme *epikheirēin* régit le datif plus souvent que l'accusatif, il est probable que *tois probātois* en dépende, *kakourgeîn* étant épexégétique.

2.3.2.3.3 (1) - Götze *Hattušiliš* p. 8.

2.3.2.3.3 (2) - Götze *Muršiliš* p. 134.

2.3.2.3.3 (3) - C'est l'interprétation de Sturtevant, *Hitt. Chrest.* p.79 «And he appointed him to gather the troops» qui commente p.97: «literally: and he appointed him for the troops... for gathering». Mais Götze *Hattušiliš* p.31 sous-entend un objet direct, et fait de ANA ZAB. MEŠ (= ERIN.MEŠ de Sturtevant) un complément circonstanciel, «Den beauftragte er, gegen die Truppen... (Streikräfte) aufzubieten».

tre». Que le rapport entre *MĒ-ya* (= *zahhiya*) et *mu* soit un rapport d'objet, c'est ce que montre la suite: *n-an DUTU ŠI-MĒ-yanum* «et je le combattis».

Signalons, pour terminer, un double datif qui semble archaïque avec *ar-* en emploi impersonnel: *kwedanikkī kaštī ari* «es kommt für jem. zum Hunger» (4), qui fait penser au tour slave *bystī umrēti nīstemu* «egéneto *apothaneîn tòn ptōkhôn*» «il arriva que le mendiant mourut» (Luc 6.6) cf. BSL 63 p. 150 n.3.

2.3.2.4 Le double datif en latin

Le double datif a connu en latin deux évolutions inverses: d'une part, il s'est figé dans le tour connu sous ce nom, et dont les limitations d'emploi sont devenues strictes; d'autre part, il est à l'origine d'une acquisition très importante du latin (et des dialectes italiques): la forme en *-nd-* (cf. BSL 62 (1968) p. 150) (1), très proche par son fonctionnement (2) des infinitifs indo-iraniens, baltes et slaves. Avec cette forme, nous abordons les *substituts* du double datif, que nous retrouverons en germanique et en celtique.

Le double datif nominal conserve les types représentés en i.-ir., balte et slave. Mais il tend à les limiter à la position de prédicat, ce qui a voilé la nature originelle du tour latin. En effet, si l'on s'interroge sur *esse alicui exitio* «être fatal à quelqu'un» en l'opposant à *esse alicui exitium*, qui a le même sens, il est impossible de saisir l'origine du tour. Que la position de prédicat ne soit pas essentielle, c'est ce que prouve le tour *venire alicui auxilio* «venir en aide à quelqu'un» (3). D'ailleurs, *esse* n'a pas toujours la fonction de copule: il a celle de verbe d'existence dans Plaute, Truc. 110 *ibist ibus pugnae et virtuti* «Il y a pour eux occasion de combat et de vaillance».

Il y a un complément Asin. 867 *is apud scortum corruptelae est liberis* «il est chez une fille, à débaucher les enfants», ce qui fait que le double datif n'y est pas en position de prédicat; de même (*esse* avec un prédicat) Epid. 676 *mihi nunc auxilio adjuutores sunt* «les dieux maintenant se font aides, pour m'aider»; Truc. 646 *ut bubus glandem prandio depromerem* «pour donner le gland nécessaire à la pitance des bœufs» (Ernout); Most. 532 *scelestiorem annum argento faenori numquam vidi* «je n'ai jamais vu pire année pour les prêts d'argent» où *argento faenori* (équivalent de *argento faenerando*) y est en position de complément (infra 2.3.3.4). On considérera donc la limitation (partielle) à la position de prédicat comme secondaire: *esse alicui exitio* sera réinterprété comme «être (là), pour que quelqu'un périsse». Il est dès lors aisé de retrouver les types attestés en i.-ir.; en balte et en slave.

Type *īndrāya pātave*

aliquis utitur (me) → *sum alicui usui* «je suis utile à quelqu'un»; «quelqu'un se sert de moi».

aliquis deridet (me) → *sum alicui deridiculo* «je suis la risée de quelqu'un»

aliquis gaudet (me) → *sum alicui gaudio* «je réjouis quelqu'un» «quelqu'un se

2.3.2.3 (4) - Friedrich Wb. sous *ar-ler-*, et cf. sous *kašt-*.

2.3.2.4s(1) - L'origine de la forme est dans la réinterprétation du second tour double (*vjtrāya hāntave*) *ibid.* n.2. Mais le premier (*īndrāya pātave*) reparaît avec la construction du datif de l'agent, cf. n.2.

2.3.2.4 (2) - lit. *kārvēms ēsti*: lat. *bubus edendus*

lit. *dārbui dīrbti*: lat. *operi faciundo*

Mais, comme les infinitifs datifs, la forme en *-nd-*, substantivée, fournit un nom verbal (déclinaison de l'infinitif).

2.3.2.4 (3) - qui recouvre exactement le tour véd. *gam-āvase*, av. *gam-avarījhe* + dat. personnel.

réjouit de moi»

aliquis damnum facit (propter me) — sum alicui damno «quelqu'un fait des dépenses (à cause de moi)».

Type *vr̥trāya hāntave*

(aliquis) corrumpit liberos — (aliquis est) corruptelae liberis «quelqu'un débauche les enfants», «quelqu'un est à débaucher les enfants».

(aliquis) adjuvat me — (aliquis venit) mihi auxilio «quelqu'un m'aide» «quelqu'un me vient en aide».

(aliquis) impedit me — (aliquis est) mihi impedimento «quelqu'un m'embarrasse» «quelqu'un m'est un embarras».

Secondairement, à partir des substantifs verbaux devenus des abstraits immotivés par suite de la disparition du verbe base, l'emploi s'est étendu à des abstraits non déverbatifs comme *honor* «honneur», *morbus* «maladie», *virtus* «vertu».

Type *stotrē rāyē*

Il apparaît dans des tours que l'on ne classe pas ordinairement dans les doubles datifs, mais qui appartiennent à cette catégorie: *dare pecuniam alicui doti* «donner à quelqu'un de l'argent en dot»: *aliqui doti* équivaut à *stotrē rāyē*. De même *aliquid dare, vertere alicui vitio* «tourner quelque chose en grief contre quelqu'un».

Je ne connais pas d'exemple du quatrième tour, bien que le datif prospectif sur les noms de temps soit connu du latin (Plin l'Ancien 8.133 *praeparant hiemi cibos* «ils préparent de la nourriture pour l'hiver»).

Quant à la forme en *-nd-*, sa constitution ne s'explique qu'à partir d'un double datif du type *vr̥trāya hāntave* (cf. *supra* n.1); elle s'apparente par là aux substituts germaniques et celtiques du double datif.

2.3.2.5 Représentants et substituts germaniques du double datif

Le tour anglais *for... to* est le reflet du type *indrāya pātave* (1); le tour allemand *um... zu* celui de *vr̥trāya hāntave* (2). Naturellement, ils n'en sont que les substituts, et l'évolution consiste en un renouvellement formel; mais les deux types i.-e. de double datif sont réellement à la base des tours anglais et allemand, les prépositions ayant seulement pris la relève des désinences casuelles. On suit assez bien l'évolution en germanique ancien.

Le type *indrāya pātave* est représenté en gotique par la construction *du saihvan im* «près de theathēnai autois» «pour être vu d'eux» Mt. 6.1 (3). Cette construction ne doit rien à celle de l'agent du passif, Mt. 6.5 *ei gamjaindau mannam* «hōpōs àn phanōsi tois anthrōpois» «afin qu'ils se fassent remarquer par les hommes» (qui n'est peut-être pas héritée, cf. Delbrück *Synkretismus* p. 173) (4): l'infinitif germanique n'est pas un infinitif passif. Autant vaudrait interpréter véd. *indrāya pātave* par «pour être bu par Indra»! (5) En fait *im* est un datif, *du saihvan* le substitut d'un

2.3.2.5 (1) - *indrāya pātave*: angl. *for Indra to drink* (cf. n.8).

2.3.2.5 (2) - *vr̥trāya hāntave*: all. *um Vr̥tra zu tōten* (cf. n.7).

2.3.2.5 (3) - *im* est un *dativus commodi* du même type que *usfullnodedun dagos du bairan izai*: «eplēsthēsan hai hēmērai tōu tekein autēn», litt. «les jours furent au complet pour elle enfant».

2.3.2.5 (4) - Peut-être est-ce, comme l'estiment J. Van Der Meer *Gotische Casus-syntaxis* p. 86 et Krause *Handbuch des Gotischen* p. 132, non un instrumental, mais un *dativus commodi*, cf. lat. *neque cernitur ulli* «et il n'est visible pour personne». Cf. *infra* 4.2.1.2.

2.3.2.5 (5) - Lorsqu'il fonctionne - secondairement - comme infinitif passif, son agent est à l'instrumental (1.2.2.1 et 2.3.4.1).

De même, l'infinitif actif français - actif par son origine et la majorité de ses emplois tend à des emplois typiquement passifs comme *pièces à fournir par le candidat* (A. Minard).

infinitif datif, et le tour est à comprendre comme un double datif «pour qu'ils (vous) voient», (= angl: *for them to see*); on a de la même façon le reflet d'un double datif nominal 2 Cor. 2.16 *sumaim auk dauns us dauþau du dauþau* «*hoïs mèn osmè thanátou eis thánaton*», «pour les uns, une odeur de mort qui donne la mort».

Le type *vrtrāya hāntave* est représenté dans *du usfilhan ana gastim* M. 27.7 «*eis taphēn toīs xēnois*» «pour enterrer les étrangers». On notera l'emploi de la préposition *ana*, qui permet de distinguer ce tour du précédent (donc de comprendre «pour enterrer les étrangers», et non «pour que les étrangers enterrent»). W. Schulze (6), qui a établi l'identité de ce tour gotique avec le double datif i.-e., donne aussi un exemple de double datif nominal sans préposition 2 Tim. 2.14 (*du ni waihtai dauy niba*) *uswalteinai þaim hausjandam* «*keþi katastrophēi tōn akouōntōn*», «(ne servent à rien qu') à la perte des auditeurs».

Le vieil anglais aussi a connu cet emploi, par exemple Beow. 13-14 *geong bone god sende folce tō frōfre* «Un jeune homme que Dieu envoya pour soutenir le peuple», mais c'est en allemand que le tour s'est développé et fixé en *um... zu* (7), tandis que l'anglais, avec *for... to*, a reconstitué l'équivalent du tour *indrāya pātave* (8).

2.3.2.6 Les substituts du double datif en celtique

Le datif i.-e. a pour substitut en irlandais la préposition *do* (LP. § 279): il est dès lors aisé d'identifier en irlandais les deux types principaux du double datif i.-e.

Le type *indrāya pātave* est représenté dans des emplois comme Serglige Con Culainn 23 (description de la fête du taureau) *ór fírinđi do chantain* (1) *do chetridrúidib fair*, littéralement: «la parole de vérité à chanter à quatre druides sur lui»: ici encore, il faut se garder de faire du nom verbal un infinitif passif, et du substantif introduit par *do* un complément d'agent.

ibid. 5 *ní fogbat... an-aill... dóib do thabairt*

«ne trouvent-elles pas autre chose... pour elles à proposer?»

Gloses: Wb. 26 b 18 (Stokes p. 152) *angraib dúibsi dogabaał*

«un modèle pour vous à prendre»

MI. 84 a 2 *dubuith dāit and fein*

«pour y séjourner (pour) toi-même»

(Ces deux derniers exemples chez Gagnepain pp. 45-46, qui évoque à leur sujet, fort justement, le double datif).

2.3.2.5 (6) - *Gotica* 14 (*KZ* 55 (1928) p. 132 = *Kleine Schriften* p. 567) propose de voir dans la traduction got. *du usfilhan ana gastim* de gr. *eis taphēn toīs xēnois* (Mt. 27.7) l'équivalent de la construction v. tchèque *půtníkům hrzesti* (*supra* 2.3.2.2 et n.6), donc le reflet d'un double datif du type *vrtrāya hāntave* (directement attesté, sans préposition, par *uswalteinai þaim hausjandam* «*epi katastrophēi tōn akouōntōn*» 2 Tim. 2.14).

2.3.2.5 (7) - La continuité que Schulze a démontrée (*supra* n.6) entre le double datif *vrtrāya hāntave* et le tour gotique *du usfilhan ana gastim* engage à interpréter de la même façon le tour allemand.

2.3.2.5 (8) - Ce n'est évidemment qu'un reflet indirect du double datif *indrāya pātave*, puisque le tour n'apparaît sous cette forme qu'au XIV^e siècle (Visser *Historical Syntax* § 937). Mais le vieil anglais connaît des tours doubles *to... to* (avec l'infinitif) Visser § 913, qui peuvent continuer le tour i.-e. *indrāya pātave* comme got. *du usfilhan ana gastim* continue le tour i.-e. *vrtrāya hāntave*.

Il est au moins un vestige de ce tour en v. isl., si l'on entend *árom at telia* (Vglospá 6.10) «pour compter les années» (avec certains traducteurs), et non «pour compter (le temps) par années».

2.3.2.6 (1) - Sur le type de nominalisation *or fírinđi do chantain* «la parole de vérité à chanter», «le fait de chanter la parole de vérité» voir *infra* 5.1.1.1. On ne considère ici que le syntagme *do...do...* apposé à *or fírinđi*.

Le type *vrtrāya hāntave* est également représenté par *do...do*, mais distingué du précédent par l'emploi pléonastique d'un génitif objectif auprès du nom verbal.

MI. 94 b 3 *is lour doib insin diafalgud* «cela suffit pour les épouvanter» (Gagnepain p. 45) le pronom contenu dans *doib* (= *do* + pronom 3e pluriel) est repris par le pronom infixé gén. pluriel *-aⁿ*. cf. aussi MI. 101 c7.

L'irlandais a donc connu les deux types principaux de double datif; dès lors, on peut y chercher l'origine des constructions du type verbal utilisant *do*: à partir d'*indrāya pātave* les types 2 et 3 de Gagnepain (2 *cretem duibsi* «votre croyance» et 3 *sochude dochreittim* «le fait qu'une multitude croie»). A partir de *vrtrāya hāntave* pour le type est *tol Dæ do dénum* «le fait de faire la volonté de Dieu», qui est parallèle à celle qui mène à la construction latine de l'adjectif verbal. En effet, on part de double datif comme **agro colundo* «pour le champ, pour le cultiver» = «pour cultiver le champ»: le moment essentiel de l'évolution est le passage de l'expression finale à la pure et simple nominalisation, qui s'effectue par le passage de la forme de datif à la forme du thème, *agro* → *agr-*. Parallèlement, dans le tour *indrāya pātave*, un *dochreittim duibsi* «pour vous, pour croire» peut passer de la valeur finale à la nominalisation en remplaçant *do chreittim* par le thème, *cretem* (tout en conservant le second *do*); la suppression du second *do* a pu aboutir au même résultat, *sí do chreittim* litt. «vous à croire» = «le fait que vous croyez».

Ceci explique pourquoi a pu se constituer un tour *cretem duibsi*, alors que le génitif subjectif hérité s'est maintenu par ailleurs dans le tour *far cretem* (= type 1 de Gagnepain).

Cette évolution a laissé des traces dans la *forme* de nombreux noms verbaux: si le nom verbal a si souvent la forme de datif, ce n'est pas seulement en raison de son emploi fréquent avec la préposition *do*, comme le suggère Thurneysen § 256: c'est que l'évolution décrite ci-dessus est plus ancienne que l'emploi de préposition *do* dans la valeur de datif: elle remonte à l'époque où il existait encore des emplois finaux du datif sans préposition. Si l'on a *gabail* à côté de *gabal* «le fait de prendre», c'est qu'un *infinitif datif* (*gabail* «à prendre, pour prendre») a précédé le nom verbal (*gabal* «fait de prendre»): par dissimilation sémantique dans un tour double, comme on l'a indiqué BSL 63 (1968) p. 150, une forme de datif devient l'équivalent d'un thème nu (2).

2.3.2.7 L'ordre des termes dans le double datif

On notera enfin que la concordance va jusqu'à l'*ordre* des termes. Pour les deux types principaux, *indrāya pātave* et *vrtrāya hāntave*, le nom verbal se présente presque toujours en seconde position. Cette particularité s'observe dans presque tous les correspondants des tours védiques, ainsi qu'on voit par le tableau ci-dessous:

véd. <i>indrāya pātave</i>	véd. <i>vrtrāya hāntave</i>
av. <i>nā... vīdvanōi</i>	av. <i>yāhmāi... avaiṣhe</i>
(mais: <i>vaēna he...aṣibya</i>)	
lit. <i>kārvēms ēsti</i>	lit. <i>dārbui dīrbti</i>
arm. <i>jez...uteloy</i>	(non représenté)
gr. <i>essoménoisi puthésthai</i>	(non représenté)

2.3.2.6 (2) - Une autre filière est suggérée 5.1.1.2: l'emploi adnominal du nom verbal au datif peut aussi être l'origine du double datif. S'agissant d'une évolution de type cyclique, il est difficile de faire le départ entre ce qui est originel et ce qui ne l'est pas. Toutefois, le témoignage de la forme garantit le sens de l'évolution sur ce point particulier.

hitt. <i>Hattuši... šaruwi</i>	hitt. <i>A.NA ERIN.MEŠ ninkuwanzī</i>
lat. <i>omnibus deridiculo</i>	lat. <i>mihi auxilio</i>
gmq. angl. <i>for... to</i>	all. <i>um... zu</i>
celt. v. irl. <i>duibsi do gabaal</i>	v. irl. <i>doib diafalgud</i>

Constant en anglais et en allemand, l'ordre ne l'est pas en gotique (*du saiþvan im*). Il est presque constant en balte et slave. En grec, hittite, latin et celtique, cet ordre est le plus fréquent; il serait intéressant de déterminer dans quelle proportion. On voit l'importance du double datif en i.-e.: pour s'être maintenu et surtout pour avoir eu des substituts, bien loin de se réduire à une bizarrerie stylistique du védique, il fallait qu'il occupât dans le système syntaxique une place de premier plan. Plutôt que de tenter de le réduire, il convient de l'accepter tel qu'il se présente, et d'en chercher l'explication dans la signification même du cas. C'est ce qu'on tentera de faire après avoir passé en revue les emplois libres du datif, classés sur la base des tours doubles, en datifs subjectifs (*īndrāya*, *stotrē*), objectifs (*vr̥trāya*, *rāyē*), finaux (*pātave*, *hāntave*) et temporels (*āhne*).

2.3.3 Positions syntaxiques du double datif

2.3.3.1 Le double datif en fonction de phrase

C'est en balte et en slave que le premier type du double datif, ou plutôt la construction de l'infinitif qui en est le reflet, constitue régulièrement une phrase (1): lit. *kā mān darýti*, lett. *kuo man darīt* «que dois-je faire?». L'emploi se limite en principe aux phrases interrogatives ou négatives; il se rencontre aussi dans des incises comme lett. *man duomāt* «il me semble» (= gr. *emoī dokeîn*, Endzelin *Lett. gr.* § 786) (2), et dans des exclamations telles que *lustīgam man dzīvuot* «puissé-je vivre joyeux» (3). En slave, le tour s'emploie plus librement, ainsi v. sl. supr. 131.21 *gospodu pešti se o tomī* «(C'est) au Seigneur de s'occuper de cela» (Vaillant, *MVS* 1 § 250). Introduit par des particules, il constitue également divers types de propositions subordonnées.

Héritière du datif i.-e., ainsi qu'on l'a vu *supra* 2.3.2.6, la préposition celtique *do* sert à former des tours identiques, comme v. irl. TBC. 2261-2 *Cid fa b-fuilter damsa lib? Do comrac duit fri Coinculainn* «Que me voulez-vous? Que tu combattes contre Cuchulainn» (Gagnepain, *La syntaxe du nom verbal* p. 138), litt. «à toi (*duit*) à combattre (*do comrac*)».

Le tour existe en breton moderne, où «l'optatif se forme... à l'aide de l'infinitif et de la préposition *da*: *dezhañ da zont en-dro buan* «qu'il revienne vite», mot-à-mot: «à lui à revenir vite» (R. Hemon, *Grammaire Bretonne* § 170 Rem.).

Le latin connaît également l'infinitif avec sujet datif formant une phrase, Hor. Sat. 1.6.25 *quo tibi... fieri tribuno* «A quoi t'a servi de devenir tribun?» (4) et le grec dans l'expression *emoī dokeîn* «il me semble» (2).

Il n'en est que des traces en védique, 1.2.2.4.1.

2.3.3.1 (1) - *Phrase*, et non *prédicat* comme dans les emplois décrits 2.3.3.3: lit. *kā*, lett. *kuo* sont des accusatifs.

2.3.3.1 (2) - Tour double qui correspond au *dativus judicantis*, 2.3.4.2.2.

2.3.3.1 (3) - L'attribut est au datif, comme dans le tour latin cité *infra*, *quo tibi... fieri tribuno*.

2.3.3.1 (4) - Tour double qui correspond au *dativus (in) commodi* 2.3.4.2.1.

2.3.3.2 Le double datif avec le verbe d'existence

Avec le verbe «être» employé en fonction de verbe d'existence, le tour est attesté en védique, RV. 1.37.15 *āsti hī śmā mādāya vaḥ* «oui, il y a (matière) à nous enivrer (là-bas)» (1) Renou *EVP* 10 p. 14; en latin Plaute Truc. 110 *ibist ibus pugnae et virtuti* «il y a là pour eux occasion de lutte et de vaillance».

Le tour a servi à exprimer la tâche, la possibilité ou l'obligation; ainsi en lette *tev nebūs zagt* «tu ne voleras pas» (obligation), tour usuel *jums būs ēst* «vous aurez à manger» (possibilité), tour exceptionnel (Endzelin *Lett. Gr.* § 798 c), en lituanien, en slave. En latin, le datif du nom verbal a été remplacé par un tour postpositionnel (*-om dō), qui par réinterprétation d'un double datif du second type (*agro colundo*), est à la base de la forme en -nd- comme on l'a rappelé BSL 63 p.150 n.2 (2). Le tour est fréquent en grec homérique. Il. 6.227.228 *polloĩ... emoĩ Trōēs... ktefnein* «j'ai beaucoup de Troyens à tuer». Là où se crée un syntagme possessif du type lat. *est mihi*, le tour, par restructuration, évolue en expression de l'obligation: c'est notamment le cas en lette (cf. *supra*); en lituanien, en latin, dans plusieurs langues germaniques, le syntagme *est mihi* tend à être remplacé par un verbe *habere* (lit. *as turiu dirbti*, angl. *I have to work* «je dois travailler»).

Toutefois, l'évolution n'a rien de fatal ni de mécanique: des tours existentiels non possessifs se sont maintenus, notamment en slave, v. sl. Luc 6.6 *bysti umrēti ništemu* «il arriva que le mendiant mourut» (3).

2.3.3.3 Le double datif en position d'attribut ou de prédicat

Le double datif du second type *vrtrāya hāntave* peut figurer en position de prédicat ou d'attribut: c'est le tour védique *bhū-kāsmā cid āvase* lat. *esse alicui auxilio*, etc... Fréquent en latin (1), il est rare en indo-iranien: on le trouve plus souvent avec *bhū-* qu'avec *as-*, et *bhū-* apparaît plus proche d'un verbe ordinaire que d'une copule.

Le premier type (*īndrāya pātave*), normal en latin dans cette position (*esse alicui usui* «être utile à qq»; *esse alicui odio* «être odieux à qq»; *esse alicui dolori* «être douloureux à qq»), où il a donné naissance à la formation en -nd- est inconnu de l'indo-iranien. Les exemples védiques qu'en donne Sgall sont à écarter:

1 - 3.9.2 c *nā tāt te agne pram̐ṣe nivartanam* en semble pourtant un bon exemple. Renou traduit «tu ne dois pas oublier de revenir, ô A.», en accord avec Geldner et Bergaigne 2, p. 20, qui rattache cette notion à sa théorie générale du «cycle d'Agni». Pourtant, si on lit la strophe dans son ensemble et sans prévention, il apparaît que l'expression n'a rien d'un ordre ou d'un conseil donné à Agni; le *pāda* c est précédé de: (ab) *kāyamāno vanā tvām yān mātṛ ājagann apāḥ* que Renou traduit: «toi qui aimes les bois, quand tu es arrivé dans les eaux, (les) mères» et suivi de (d) *yād dūrē śānn ihā ābhavaḥ* que Renou traduit: «puisqu'(aussi bien, tout en) étant loin tu étais ici (encore)». Je renonce à imaginer un lien de cause à effet entre d et c: il est sans importance qu'A. oublie de revenir, si, tout en étant loin, il est encore

2.3.3.2 (1) - Phrase existentielle-locale, comme celle de l'exemple latin, et comme celle du mantra précédent: *sānti kṛpveṣu vo dūvaḥ* «il y a chez les Kaṇva des dons d'hommage (préparés pour vous), Renou *ibid.* (cf. *supra* 1.2.6.1.5 et 1.2.4.2).

2.3.3.2 (2) - Au parallèle habituel de l'infinitif prépositionnel du germanique (formation à valeur directive, got. *du*, etc.) on peut ajouter celui de l'infinitif hittite en -anna, qui est le directif d'un nom verbal (Laroche *RHA* 28 (1970) p. 40).

2.3.3.2 (3) - et non «le mendiant dut mourir».

2.3.3.3 (1) - Mais ce n'est ni l'unique position attestée, ni la plus ancienne, v. *supra* 2.3.2.4.

ici! Le diptyque inverse des *pāda* c et d n'exprime donc pas un conseil suivi d'une justification, mais un *paradoxe*, l'ubiquité d'Agni: comme il est normal, ce paradoxe est annoncé par *tāt te* «ce (ci) de toi», ici *tāt te...* *nivārtanam* «cette descente de toi»; il est qualifié d'«inouvable» *nā...* *pramṛṣe* comme Agni l'est lui-même 2.35.6: Delbrück *Dat.* p. 27 l'avait bien traduit «reditus tuus negligendus non est», mais mal interprété: «i. e. necesse est ut redeas». La formule est d'un type commun: 4.30.19 *nā tāt te sumnām āṣṭave* «cette faveur de toi ne peut être égalée» et n'a rien à voir avec le double datif. On traduira donc «inouvable est cette descente de toi, ô A.» (2).

2- 7.19.7 *mā te... aghāya bhūma... parādai* ne doit pas être compris «tu ne dois pas nous livrer au mal» comme le fait Geldner et Sgall à sa suite: *te* n'est pas un datif, mais un génitif subjectif complément de *pāriṣṭau*: *mā te asyām... pāriṣṭau aghāya bhūma... parādai* «puissions-nous ne pas être livrés au mal pendant cet empêchement de toi» (3). Outre la vraisemblance - Indra peut *négliger* son fidèle, non le *livrer* - cette interprétation a pour elle le parallèle du vers suivant, *priyāsa it te... abhiṣṭau madema* «puissions-nous nous réjouir, t'étant chers, dans ta protection» ou encore 20.8 *vayām te asyām sumataū cāniṣṭhāḥ syāma vārūthe āghnataḥ* «puissions-nous être les plus chers dans cette bienveillance de toi, sous la protection de celui qui n'abat pas» (= «ne déçoit pas», cf. Geldner): *te asyām pāriṣṭau* est donc une expression antithétique de *te asyām sumataū*. Elle désigne l'«empêchement» qui pourrait retenir Indra-qui ne peut aider de loin, 7.33.1-comme 8.88.6 *nākiḥ pāriṣṭir maghavan maghāsyā te yāt...* «il n'y a pas d'obstacle, généreux, à ta générosité, quand...». On demande donc à Indra de ne pas se laisser détourner de son intention favorable, non de renoncer à une intention malveillante.

3- 10.182.3 *yē brahmadviṣaḥ śārave hāntavā u* «les ennemis du *brahman* doivent être frappés par la flèche»: c'est ici un datif d'*attraction* (4) comme dans le «triple datif» de 10.125.6 *brahmadviṣe śārave hāntavā u* «pour qu'il frappe de la flèche (*śārave* = *śāruṇā*) l'ennemi du *brahman*». Toutefois, comme *śāruḥ hanti* «la flèche frappe» est possible, l'interprétation de *śārave hāntavā u* comme un emploi prédicatif du type *īndrāya pātave* n'est pas à exclure. On considérera donc, en phrase affirmative, le tour comme insolite, non comme impossible.

4- Renou *Suffixe-tu-* p. 28 traduit 7.33.1 *nā me... āvitave vāsiṣṭhāḥ* par «les V. ne peuvent être aidés par moi» et considère *me* comme un datif d'agent, «l'infinitif en *-tave* portant une nuance passive». Insolite dans un tour affirmatif, cette construction est impossible au tour négatif. Il est donc préférable de faire de *me* un génitif avec Geldner (6) «Meinen Vasistha's kann ich nicht aus der Ferne beistehen».

On le trouve occasionnellement en lituanien, dans les réponses: *kām tās šienėlis? - Kārvėms ėsti* «pour qui (est) ce foin? - Pour les vaches à manger». Mais il n'y occupe pas une place comparable à celle qu'il a en latin, et il y apparaît secondaire. Il

2.3.3.3 (2) - C'est l'interprétation de Ludwig *der Rigveda* 1 p. 336 «(war) disz dein niederstiegen nichtzu verachten», et de Benfey pour le passage parallèle du SV (1.59; Benfey 2 p. 215). 2.3.3.3 (3) - C'est (en ce qui concerne l'infinitif), l'interprétation de Ludwig *der Rigveda* 2 p. 155 «mögen wir... dem bösen nicht preisgeben werden». Ludwig rattache *te* à *pāriṣṭau*, mais donne à ce nom le sens de «accompagnement».

2.3.3.3 (4) - Une (*attraction*) *śāruṇā* → *śārave* n'est rendue possible que par l'existence du double datif.

2.3.3.3 (5) - C'est sur cette analyse que reposent les traductions de Geldner et de Renou *EPV* 15 p. 76, qui commence *śārave hāntavā u* («voués») à la flèche, pour qu'elle tue, ou mieux: pour être tués (par elle) et attribue cette formulation à l'influence du type dominant *vrtrāya hāntave*. Ludwig fait de *śārave hāntavā u* un double datif en position de complément «dasz der Pfeil sie töte (*der Rigveda* 2, p. 352); cete interprétation est plus satisfaisante du point de vue grammatical.

2.3.3.3 (6) - Après Ludwig *der Rigveda* 2 p. 656.

est donc très certainement secondaire dans cet emploi en latin: sans contre-partie en i.-ir., ni dans les autres langues i.-e, le tour *esse alicui auxilio* doit être considéré comme une extension d'emploi de *venire alicui auxilio*, et plus généralement du tour *vrtrāya hāntave* en position de complément (2.3.3.4).

2.3.3.4 Le double datif en fonction de complément libre de verbe ou de nom

La position la plus fréquente est, pour les quatre types de double datif, celle de complément libre d'une phrase quelconque. Ils forment l'équivalent d'une proposition subordonnée finale aussi bien en indo-iranien qu'en balte et en slave.

En védique, les quatre types principaux *īndrāya pātave*, *vrtrāya hāntave*, *stotrē rāyē* et *asmā āhne* peuvent s'employer en tout contexte pour indiquer le but du procès. Même situation en avestique: une formule comme *havanāe āsāone - yas-nāica vahmāica* (etc...) s'emploie évidemment en tout contexte, ou hors contexte. Si dans le premier type, l'un des deux termes est le plus souvent en rapport direct avec un élément du contexte, ordinairement le verbe (2.3.3.5), il n'en est pas moins assuré que le statut de complément libre de toute phrase est normal: Y. 45.5 *vacō sruidyāi hyaṭ mar-taēibyō vahiṣtam* peut aussi bien s'entendre, avec Hinz, «la parole la plus sainte à percevoir pour les mortels» que «afin que j'entende la parole qui est la plus sainte pour les mortels» en suivant Humbach: la reconstruction *mōi... sruidyāi* dans cette seconde interprétation est en position de complément libre.

Le statut de complément libre, de quasi-subordonnée est fréquent pour les tours baltes et slaves du type lit. *kārvēms ēsti, dārbui dīrbti* et, compte tenu de leur moins grande fréquence, des deux autres. C'est également celui des tours homériques comme *essomēnoisi puthēsthai*; en revanche, il semble que les tours relevés en hittite dépendent étroitement du contexte (verbes «donner»; «aller, venir, etc...»).

Mais si, en latin, ils se limitent aux positions d'attribut (*esse alicui dolori*) et de complément de certains verbes, en particulier de *venire* (*venire alicui auxilio*), ce n'est pas qu'originellement le double datif ait été inconnu en position libre. Il en est d'ailleurs quelques exemples (*supra*, 2.3.2.4). S'il est aussi rare dans cette position, c'est tout simplement parce qu'il y a été remplacé par la forme en *-nd-*: au type véd. *vrtrāya hāntave*, lit. *dārbui dīrbti* etc... correspond l'adjectif en *-nd-* accordé à un substantif au datif *serpenti occidendo, operi faciendo*. Quant au tour véd. *īndrāya pātave*, lit. *kārvēms ēsti*, etc..., il a pour substitut l'adjectif en *-nd-* accordé à son objet virtuel, et accompagné d'un datif dit d'agent *deo bibend-, bubus edend-*: *bubus glandem prandio* pourrait être remplacé par *bubus glandem edendum*. on doit considérer comme libre l'emploi en position adnominale: les différents types de double datif peuvent s'adjoindre à un substantif quelconque pour indiquer sa destination, son utilisation. Le latin offre de nombreux exemples du second type (véd. *vrtrāya hāntave*) dans cette position: *Xviri sacris faciundis, legibus scribundis* (groupe de dix hommes chargés de faire les sacrifices, de rédiger les lois). Les définitions de dictionnaire sont souvent données sous cette forme en lituanien: *skarà vādeniui ir pienui kōṣti vadinas koṣtuvīs* (Zod. 6 p.328, cité Senn 1 § 912-1) «un linge destiné à filtrer l'eau et le lait se nomme *koṣtuvīs*» ou sous celle d'un syntagme du premier type (véd. *īndrāya pātave*) ainsi *saligatvis*, «trottoir» est défini DLKZ: *abipus gatvės takelis pēstiems vaikšioti* «passage des deux côtés de la rue pour les piétons (marcher)».

Libres sont aussi les emplois celtiques relevés 2.3.2.6: (premier type), *ór fírinđi*

do chantain do chettri drúidib fair ainsi que les suivants; (deuxième type) *is lour doib insin diafalgud*, ainsi que les tours germaniques angl. *for... to all. um... zu.*

2.3.3.5 Le double datif comportant un terme régi et un terme libre

Il arrive que l'un des deux datifs dépende étroitement du contexte, le plus souvent du verbe. Cette situation de dépendance, qui est parfois celle du nom verbal, mais plus souvent celle de l'autre terme, rend incertaine l'existence de la construction, et du point de vue de l'origine du double datif, semble fournir un intermédiaire entre lui et les tours simples, dont il serait sorti par expansion ou attraction, au seul niveau du syntagme.

Les verbes «dire», et «donner» ou «placer» régissent un datif, qui désigne respectivement l'auditeur et le destinataire. Ce datif peut être accompagné d'un second datif, final, précisant le but de l'action: RV. 1. 185.10 *ṛtām divé tād avocam pṛthivyā abhiśrāvāya* «j'ai proclamé cette vérité au ciel et à la terre pour qu'ils l'entendent» (1) Y. 31.3 *taṭ nā mazdā vidvanōi vaocā* «dis-nous ceci, Sage, pour que nous le sachions». Une telle construction ne peut être en aucune manière à l'origine du tour dans ses emplois libres, puisque le premier datif dépend étroitement du verbe régissant; le verbe changé, ce datif n'a plus de justification. Mais surtout, si l'on peut comprendre *abhiśrāvāya* comme «pour qu'ils l'entendent» (et non «pour l'entendre nous-mêmes» ou «pour qu'on l'entende»), c'est que *divé* et *pṛthivyā* ont une double fonction: compléments régis de *avocam*, ils sont en même temps sujets de *abhiśrāvāya*: donc, loin d'être à l'origine du tour double, cet emploi en présuppose l'existence.

On peut faire des observations icentiques à partir des verbes «donner», «placer»: 1.91.7 *yúne ṛtāyaté dākṣaṃ dadhāsi jīvāse* «au jeune qui respecte le *ṛta*, tu confères l'adresse, pour qu'il vive»: il n'y a pas ici un double datif effectif, mais un datif simple régi (*yúne*) et un datif final, ou plus exactement un double datif potentiel (*yúne*) *jīvāse*.

2.3.3.6 Dissociation d'un double datif

2.3.3.6.1 Le double datif tend parfois à se dissocier, l'un des termes entrant en liaison étroite avec un élément du contexte; c'est ce qui est arrivé au substitut latin du double datif, l'adjectif en *-nd-* accompagné d'un datif: ce datif, entré en liaison avec le verbe *esse*, a formé avec lui une construction qui s'est identifiée au syntagme possessif *est mihi* «j'ai». C'est ainsi que s'est créée en latin l'expression de l'obligation; par rapport au double datif initial, on assiste à la dissociation du syntagme de base (BSL 63 p.150 et n.2).

C'est ainsi également que s'est constitué en védique le tour causatif avec *dhā-*, puis *kṛ-*, et l'infinitif datif.

2.3.3.6.2 Avec *dhā-* et *kṛ-*, le datif prédicatif forme parfois un syntagme causatif. Le fait n'est pas constant, ainsi qu'on voit par l'exemple de 1.85.9 (*dhattā...kártave*) et de 1.24.8 (*caṁkāra... ānvetaṁ u*) cités 2.3.4.1.1: c'est seulement à partir de l'ense-

2.3.3.5 (1) - C'est l'interprétation de Geldner. Autres, Ludwig, qui fait de *abhiśrāvāya* un datif adnominal (der *Rigveda* 1 p.182), et Renou *EVP* 15 p.119, qui donne au substantif la valeur causative, «pour (le leur) faire entendre»: dans cette hypothèse, il n'y a pas de double datif.

des valeurs (la plus ancienne, 3.2.9.8 et 9) de ces verbes, celle de «disposer, mettre en position (de)», que se réalise l'expression causative. C'est ce qui ressort de l'exemple que Sgall (1) utilise pour illustrer l'origine de l'emploi, mais sans poser le problème sémantique, 1.117.17 *ā aksī rjraśve aśvināv adhataṃ / jyōtir andhāya cakrathur vicākṣe* «O Aśvin, vous avez rendu la vue à Rjraśva, vous avez fait voir la lumière à l'aveugle». Il est évidemment impossible de partir de *kṛ-* «faire»: les Aśvin n'ont pas créé la lumière; ils ont «rendu la vue à l'aveugle»: ce sens ne peut résulter que «mettre en position de voir, disposer pour voir»: c'est ainsi que *kṛ-vicākṣe* devient un causatif de *vī-caṣ-*. Cette interprétation est confirmée par la complémentarité de deux tours:

dhā-, kṛ- sātīm asmābhyam
asmān sātāye

l'un et l'autre signifient «nous faire gagner», le premier (qui est l'ancêtre du parfait périphrastique du causatif, 3.1.2.3) à partir de «disposer la victoire pour nous (à notre portée)», le second à partir de «nous mettre en position de gagner». On trouve la même complémentarité en latin entre *facere timorem alicui* «faire peur à qqn» et *facere alicuem timere* (même sens) (2).

Des deux termes du double datif initial, l'un (l'infinitif ou nom verbal) devient le constituant d'une construction causative, l'autre devenant un datif d'agent (*andhāya*) (3).

2.3.3.7 Caractère originel du double datif

Les tentatives d'explication du double datif à partir des emplois simples sont voués à l'échec: leur postulat commun est en effet le caractère récent ou fortuit du double datif.

Si on laisse de côté certaines explications aberrantes comme celle d'E.A. Hahn par la figure du tout et de la partie (comment un procès peut-il être la partie d'un être?), deux principes d'explication ont été utilisés:

1 - explication du type *vr̥trāya hāntave* par l'attraction, à partir de *vr̥trām hāntave* (qui est attesté). C'est une règle *ad hoc*: on ne connaît aucun autre fait régulier d'attraction casuelle en védique, et pas davantage dans les autres langues i.-e. anciennes. De plus, l'explication isole ce type des trois autres.

2 - le second principe d'explication qu'on applique aux quatre types est l'expansion: les deux datifs sont originels; le lien entre eux est fortuit. A un datif du bénéficiaire ou du but s'ajoute, à titre d'expansion, le datif final d'un abstrait. L'évolution supposée est plus simple et plus vraisemblable, en ce qu'elle ne postule pas un changement injustifiable dans les formes. Mais il faut, pour qu'une expansion soit envisageable, que le syntagme de base ait une existence indépendante, que le premier datif ne soit pas rendu possible par le second.

Les apparences sont parfois trompeuses: dans le double datif complément d'un verbe de mouvement véd. *gam- kāsmai cid āvase* et ses correspondants, le second datif (*āvase*) paraît s'ajouter à un syntagme préexistant, *gam- kāsmai cit* «venir à qqn». Mais ce syntagme n'est pas originel: «venir à qqn» est *gam- kām cit*, avec un

2.3.3.6.2 (1) - *Inf.* p.217. Pour la légende, voir Bergaigne *Religion védique* 3 p.6 qui glose justement «les Aśvins, bons «médecins», lui ont rendu la vue, ont fait que l'aveugle revit la lumière». On peut faire la même observation sur 2.13.5 *ādha akroṇṇ prthivīm samdṛṣe divé* que Renou traduit «alors tu as fait (en sorte que) la terre pût être contemplée (par) le ciel». c'est littéralement «tu as disposé la terre de telle façon que le ciel la voie».

2.3.3.6.2 (2) - Origine de la construction causative usuelle du français.

2.3.3.6.2 (3) - *Infra*, 4.2.1.2.

accusatif allatif. On le voit 1.104.2 *ó tyé nára índram útáye guḥ* «ces hommes-bien-connus sont venus à Indra pour (obtenir son) aide», Renou *EVP* 17 p.39.

Dans le double datif, le premier cumule donc deux fonctions: complément allatif du verbe de mouvement, objet de l'infinitif datif. On voit que le cas est imposé par la seconde fonction, non par la première. Et en conséquence, *gam-kásmai cit* est à justifier à partir de *gam-kásmai cid ávase* (ou semblable), non l'inverse (1).

Lorsque J. Gonda, *Lingua* 11 p.145 critiquant certaines descriptions du double datif, notamment celle de l'attraction, à laquelle il veut substituer celle de l'expansion, il ne peut le faire qu'en donnant implicitement la structure double: lorsqu'il glose 5.31.4 *índram... ávardhayann áhaye hántavá u* par «they increased Indra... with a view to the serpent, with a view to slaying», il admet la possibilité d'un *índram... ávardhayann áhaye*: or, que peut signifier cette phrase, sinon «ils ont fortifié Indra pour (qu'il tue) (ou similaire) le serpent»? Et si l'on sous-entend un prédicatif différent, par exemple *réjouir*, elle devient impropre à fournir le point de départ de l'expansion postulée.

Dans son étude de l'infinitif, Sgall ne s'y est pas trompé: pour expliquer l'origine du tour *vr̥tráya hántave*, il évite aussi bien la théorie de l'attraction que celle de l'expansion en renvoyant au double datif nominal, considéré comme une donnée première.

Il n'est pas davantage possible d'expliquer les tours lituaniens *kárvėms ėsti* et *dárbuti dirbti* comme l'addition d'un infinitif plus ou moins nécessaire, et à la limite explétif, à un datif final, comme le fait Fraenkel *Synt.* §132 (en appendice à son exposé sur le datif final): «à un datif final peut également être joint un infinitif explicatif dépendant du verbe principal, dont l'objet doit être tiré du concept exprimé par le datif»; et il cite à l'appui les exemples usuels, *tàs mólís átvežtas skylėms užlaistyti* «cette glaise a été apportée pour boucher les trous», *šitas tīnklas gėras žuvims gaudyti* «ce filet est bon pour attraper les poissons». Or, on peut se demander si *tàs mólís átvežtas skylėms* est un énoncé tout à fait normal, et il est certain que *šitas tīnklas gėras žuvims* a un sens tout différent de *šitas tīnklas gėras žuvims gaudyti*. I. Musteikienė *Kalbotyra* 16 p.16 souligne justement que l'infinitif est parfois *indispensable* au sens. En conséquence, l'analyse par expansion est exclue: aussi propose-t-elle une autre explication, sous forme de «transformation»: (*nešė akmenis*) *namams statyti* «(on a apporté des pierres) pour construire la maison» serait la «transformation» de *namų statybai* «pour la construction de la maison». Il semble plus simple d'y voir, en synchronie, et peut-être (5.1.1.1) en diachronie, le datif d'un syntagme *namūs statyti* «construire la maison».

On ne peut donc expliquer le tour *vr̥tráya hántave* ni comme la substitution de *vr̥tráya* à *vr̥trám* sous l'influence de *hántave*, ni comme l'addition de *hántave* à *vr̥tráya*. L'objection majeure contre l'explication par l'expansion a été formulée et la voie vers la solution a été ouverte par Renou, *Monographies Sanskrites* 2 p.28 (Gaedicke)... partait d'une juxtaposition de deux régimes de destination, soit *áhaye hántavá u* «pour le dragon, pour (le) tuer». Mais peut-on concevoir qu'il y ait jamais eu dans une proposition de ce type un datif de n. d'agent ainsi isolé du nom d'action qui en est le support et la raison d'être? Il vaudrait mieux partir d'un adjectif verbal éventuel **hántu-* (sur le plan des verbaux *hántva-* et *suhántu-*), mais indifférent à l'échange actif/passif, c'est-à-dire «devant tuer» ou «devant

2.3.3.7 (1) - qui en revanche serait possible pour le tour hittite correspondant, parce que l'infinitif en *-anna* est un «directif» (cas de la question *quo*), *supra* 2.3.3.2 n.2.
2.3.3.7 (2) - Et déjà *BSOAS* 20 (1957) p.279 et suiv.

être tué». Dans cette hypothèse, il y a continuité dans les formules et dans la structure, puisque *dès l'origine* le lien subjectif ou objectif est présent. La seule objection est que cette explication ne vaut que pour les tours comportant un infinitif en *-tave*. Une solution du problème, à partir de cette hypothèse, est proposée 5.1.1.1 et suiv.

2.3.4.0 Les emplois simples du datif libre

Il y a quatre emplois principaux du datif, trois répondant aux trois fonctions syntaxiques centrales (1) de sujet, de prédicat et d'objet (2); le quatrième - le datif prospectif sur les noms de temps - répondant au sémantisme même du cas.

2.3.4.1 Le datif sur abstraits

2.3.4.1.1 Le datif sur abstraits comme datif «déprédicatif»

On distingue, selon la base lexicale, des infinitifs-datifs (qui se distinguent aussi par quelques particularités d'emploi (2.3.1.0.1), des datifs de noms déverbaux d'action, et des datifs de déadjectivaux ou désubstantivaux (noms de qualité): de ces trois groupes, les deux premiers représentent des verbes, le troisième des prédicats adjectivaux ou substantivaux. Ils conservent dans leur position nominale la particularité de ne former un sens qu'en liaison avec un autre élément nominal qui, dans la phrase verbale (ou en général la phrase prédicative), est le *sujet*. Ce «sujet» peut être celui du verbe personnel, qui vaut par récurrence:

1.85.9 *dhattá índro nāry āpāmsi kártave*

«Indra (le) prend pour accomplir des actes héroïques» (1),

ou son objet

9.23.2 *rucé jananta sūryam*

«ils ont donné naissance au soleil, afin qu'il brille »(2).

Si c'est un autre, il peut être exprimé, en vertu d'une règle générale, qui s'applique à tous les abstraits (noms d'action ou noms de qualité) quel que soit leur cas, par le génitif subjectif (1.3.1.5.1) 9.60.4 *índrasya soma rádhase sám pavasva* «Soma, clarifie-toi pour qu'Indra soit généreux». Il peut enfin - en vertu d'une règle particulière qui ne vaut que pour le datif des abstraits - l'être par le datif subjectif (2.3.1.1) 9.1.1 *pāvasva soma... índrāya pātave sutáh* «Clarifie-toi, Soma, pressé pour qu'Indra (te) boive».

Naturellement, l'élément «subjectif» peut n'être pas exprimé, parce qu'il est indéterminé: ainsi (*passim*) *svastāye* «pour le bien-être» (le nôtre, ou celui de tous): mais qu'il soit indéterminé, ou inférable du contexte, ne modifie en rien le statut du datif libre sur abstrait: il se comporte comme le représentant nominal d'un verbe

2.3.3.7 (2) - Et déjà BSOAS 20 (1957) p 279 et suiv.

2.3.4.0 (1) - Sur la méthode qui consiste à décrire les emplois simples à partir des emplois doubles (BSL 63 (1968) et p.148 et suiv.) cf. 0.1.9.

2.3.4.0 (2) - La notion de datif déobjectif remonte à Pāṇini 2.3.14: «(les désinences du Dat. valent) aussi quand il s'agit de l'objet-direct (d'un verbe à suppléer, lequel a pour) mot complémentaire (un autre verbe notant selon 3.3.10 une action faite) en vue d'une (autre) action, (le dit verbe à suppléer étant un infinitif)» ex: *edhebhya vrajati* «il va en vue de (chercher) du combustible»: *edhān āhartum vrajati* (trad. Renou, *la grammaire de Pāṇini* 1 p.73).

2.3.4.1.1 (1) - Pour *nāry āpāmsi* voir *supra* 1.3.2.3.

2.3.4.1.1 (2) - Le pressurage du Soma fait briller le soleil, Lüders *Varuṇa* p.262 et n.4.

ou plus généralement d'un syntagme prédicatif, et par conséquent implique un sujet.

Il faut se garder de considérer ce dernier type d'emploi comme la base des autres. Lorsque Gonda, pour illustrer sa description des tours doubles comme expansion traçuit 1.24.8 *cakāra sūryāya pānthām ānvetavā u* par «he made a track in view of the sun, in view of following (= for the sun to follow)», il se donne d'avance la structure double, (le type *īndrāya pātave*); partant d'un infinitif-datif indéterminé («in view of following») on n'arrive pas à ce sens, mais à celui de «il a fait un chemin pour le soleil, pour qu'on aille à sa suite». Et, comme on l'a vu plus haut (2.3.3.7), que serait *cakāra sūryāya pānthām*, sinon la forme implicite de *sūryāya... ānvetavā u*?

2.3.4.1.2 Sens du datif déprédicatif

Il présente une série de valeurs prospectives qui vont du but (datif final) au point de vue. Il exprime librement l'intention, c'est-à-dire le procès ultérieur souhaité par le sujet: action (*pātave*, *hāntave*), état (*svastāye* «pour le bien-être») ou événement (*vṛdhé* «pour la croissance»); en ce sens, il a pour contre-partie les datifs *commodi* et *incommodi* (*īndrāya*, *vṛtrāya*). Cette valeur se rencontre surtout après les verbes d'action, donc certains tendent à régir l'infinitif («verbes modaux»).

Il exprime d'autre part un procès ultérieur, non pas *souhaité*, mais seulement *envisagé comme possible*: cette nuance est fréquente lorsque le datif est complément d'une phrase possessive, comme 9.78.2 *pūrvīr hī te srutāyaḥ sānti yātave* «car nombreux sont tes chemins pour aller» (1).

Il exprime enfin un procès éventuel, à sujet indéterminé indiquant à quel point de vue est vraie une affirmation: cette valeur se rencontre surtout en phrase attributive: 7.15.5 *spārhā yasya śrīyo dṛśé* «dont les gloires sont désirables à voir» (= «d'aspect»).

Avec cette valeur, le datif prédicatif est le partenaire du «*dativus judicantis*», 2.3.4.2.2. Le datif final en figure étymologique n'est attesté que par quelques exemples, comme *av- ūtāye* 6.9.7 *vaiśvānarō'vatu ūtāye naḥ* «Que le V. nous assiste pour l'assistance», Renou *EVP* 13 p.43, qui commente (*ibid.* p.130): «Datif interne, quasi explétif». On en cite un dans l'Avesta (2) Y.9.2 *aoi maṃ staomaine stūiḍi* «praise me that I may be praised» (Reichelt *Av. Reader* p.95). Comme l'a relevé J. Kellens, on attendrait plutôt des instrumentaux, du type *av- āvasā, ūti* 2.2.2.3. Mais le datif se justifie par la valeur finale que dégage Reichelt dans la traduction de Y.9.2, le nom verbal ayant valeur passive. Contrairement à l'i.-ir., où le tour est resté extrêmement rare, le slave l'a très largement développé, en substituant l'infinitif (-datif) à l'ancien infinitif-instrumental (représenté par le *budinys* lituanien) (3).

2.3.4.1.2 (1) - «tu as de nombreux chemins...» (Geldner), *supra* 1.2.4.6 et 1.2.6.1: *te* est génitif et dépend de *srutāyaḥ* comme dans les phrases du même type commençant par un numéral ou un adjectif quantitatif. Préférable à l'interprétation de Renou *EVP* 9 p.26 «nombreux en effet sont les sentiers (propices) à la marche», avec *te* génitif subjectif, dépendant de *yātave*. 2.3.4.1.2 (2) - J. Kellens *die Sprache* 16.1 (1970) pp.78-79. Les exemples védiques qu'il cite (*savitūḥ savāya* 1.113.1 et 3.56.7; *savitaḥ savāya te* 4.54.5) ne sont pas comparables; il ne s'agit pas de datifs internes comme l'exemple avestique, et comme véd. *av- ūtāye*, mais de simples rapprochements de formes apparentées, dont le RV offre une infinité d'exemples, et pour tous les cas.

2.3.4.1.2 (3) - Hofmann, *Ausdrucksverstärkung* , ch.3.

2.3.4.1.3 Le datif déprédicatif et la négation

L'infinitif-datif et le datif final en position de complément n'admettent pas la négation de phrase. On ne rencontre jamais:

*(*indrāya*) *ná pātave*

*(*vṛtrāya*) *ná hāntave*

Ce fait syntaxique n'a pas de fondement sémantique: il existe des propositions finales négatives (en *néd* ou *yāthā ná*) et des datifs finaux de composés négatifs en *a-* (1). 9.96.4 *ājīṭayé 'hataye pavaśva* «Pour la non-violence, le non meurtre, clarifie-toi», Renou *EVP* 9 p.43. L'usage s'en développera largement dans la prose.

Quant à l'infinitif, loin d'être incompatible avec la négation, on a vu qu'il existe un tour où il est accompagné de la négation, en position de prédicat principal le type *ná_étád áttave*, *supra* 1.2.2.1.

De même que la différence dans l'expression (instrumental pour l'infinitif-datif prédicat principal datif ou génitif subjectif pour les autres emplois), la différence d'emploi de la négation distingue ces deux tours. Il est probable que l'existence du tour *ná_étád áttave* a empêché la construction de *(*indrāya*) *ná pātave*, etc... Mais l'interdiction est héritée: on ne trouve pas davantage de négation dans les emplois iraniens correspondants. Le double datif latin ignore aussi la négation. De même, les emplois baltiques et slaves de l'infinitif avec le datif en position de complément, alors que les emplois prédicats l'admettent.

2.3.4.1.4 L'infinitif datif et la voix

Il est désormais aisé de comprendre pourquoi l'infinitif datif peut avoir valeur neutre, passive ou active-causative (*supra* 1.2.2.1): il s'agit bien d'ellipses, comme il a été indiqué *ibid.*: les tours doubles le démontrent à l'évidence.

D'autre part, si la position de prédicat pour l'infinitif datif est indiscutable en phrase nominale, on peut hésiter entre le statut de copule et celui du verbe «être là» pour *as-*, et on doit en général préférer pour *bhū-* le sens de «se manifester, se montrer» (*āvīr bhū-*). Il y a continuité entre la position de prédicat et celle de complément. L'infinitif datif en valeur neutre est celui qui a pour agent le sujet du verbe personnel, *vayāṃ syāma bhūvaneṣu jīvāse* 9.86.38 (1) «nous, puissions-nous être destinés à vivre parmi les êtres!»

L'infinitif datif en valeur passive a un sujet autre que le sujet du verbe personnel, agent indéterminé 10.143.4 *citē... vām. rātīḥ* «Votre générosité de vous-deux est à remarquer».

Dans le tour négatif (le seul non ambigu, par sa négation), l'agent, quand il est exprimé, l'est à l'instrumental (2), ce qui distingue encore ce tour: 9.53.3 *āsya vratāni ná_ādhṛse pāvamānasya dūḍhyā* «les vœux de ce soma qui se clarifie ne peuvent être attaqués par le malintentionné» (3).

2.3.4.1.3 (1) - On en trouve généralement en position d'attribut, 7.61.5 *nā vām niṇyāny acīte abhūvan* «les choses abscones ne sont pas (restées) sans être comprises de vous» Renou *EVP* 5 p.86 (même interprétation chez Geldner). Cet infinitif datif forme avec *vām* un double datif du type *bhū- kāsmai cid āvase*, 2.3.3.3.

2.3.4.1.4 (1) - Ou, avec *bhūvaneṣu* en position de prédicat, *jīvāse* étant complément, «puissions nous être dans les mondes pour (y) vivre» Renou *EVP* 9 p.35.

2.3.4.1.4 (2) - Delbrück *KZ* 18 p.93; Sgall *Inf.* p.237; et cf. *infra* 4.2.1.4 sur l'origine de cet emploi.

2.3.4.1.4 (3) - Un essai d'interprétation du contenu chez Schmidt *Vrata* pp.48-49.

L'infinitif datif en valeur active-causative a un sujet exprimé au génitif qui est un génitif subjectif (1.3.1.5.1) ou au datif, qui est un datif subjectif (type *indrāya pātave*, 2.3.1.1): 9.105.5 *sákhye... rucé bhava* n'est l'équivalent de *sákhāyam rocaya* (donc causatif) que secondairement: la valeur première est «manifeste-toi, pour que l'ami brille» (4).

Il reste d'ailleurs un vestige remarquable de cette situation de complément dans la formule:

2.11.1 *syāma te dāvāne vāsūnām* (et cf. *ibid*, 12).

Ce n'est ni la valeur passive («pour être donnés»), ni la valeur active («pour donner»), ou causative («pour faire donner»): le sens est probablement «nous voulons être là quand tu donneras les richesses», *te dāvāne* étant un double datif, de type *indrāya pātave* (5), à valeur non pas finale, mais seulement *future*.

2.3.4.1.5 Le datif final (ou l'infinitif-datif) et la nominalisation en védique

L'équivalence entre le syntagme comportant un nom verbal déterminé par un substantif au génitif objectif (*vrtrāsyā hatī-*) et le syntagme comportant un substantif déterminé par un infinitif datif (*vrtrā- hāntave*) est manifeste si l'on compare les deux passages suivants:

7.4.6 *īše rāyáh... dātoḥ*

«il est maître du don de la richesse» (= «il peut donner la richesse») (1).

8.25.20 *īše... pitváh... dāvāne*

«il est maître de la nourriture pour (la) donner» (= «il peut donner la nourriture») (2).

Les schémas de dépendance sont inverses (*īs-* régissant le génitif):

<i>īše</i>	<i>īše</i>
<i>dātoḥ</i>	<i>pitváh</i>
<i>rāyáh</i>	<i>dāvāne</i>

mais les deux constructions s'équivalent. On peut donc poser qu'en certaines positions syntaxiques *pitú- dāvāne* équivaut à *dātu- pitváh* de même que lat. *urb-condenda* peut équivaloir à *conditio urbis*. Il en est d'autres exemples:

3.56.7 *rátnam bhikṣanta savitúḥ savāya*

«ils demandent un trésor à Savitar, (afin) qu'il le suscite»:

rátna... *savāya* peut être considéré comme une nominalisation possible de *surátna* (5.82.3 *rátñāni dāsūše suvāti savitā* «S. suscitera des trésors pour son adorateur»), au même titre que *rátnasya savā-*. 1.23.21 *sūryam dṛśé* «le soleil à voir» équivaut à une nominalisation **sūryasya dṛśam* ou *dṛśikam* (4.41.6): le syntagme est en effet parallèle aux deux précédents régimes accusatifs, *bheṣajām* et *vārūtham*:

2.3.4.1.4 (4) - Bien vu, Renou *EVP* 9 p.115: *rucé bhava* pourrait équivaloir à *rocāya*, mais il vaut mieux maintenir l'appariation à *rucé (jan-)* 23.2». La première interprétation repose sur *bhū-* copule, la seconde sur le sens plein de ce verbe («se manifester, apparaître»). Le sens de l'évolution est évident: le syntagme à prédicat causatif sort d'un syntagme à datif final tout comme la copule sort du verbe à sens plein.

2.3.4.1.4 (5) - Ou un syntagme avec génitif subjectif; c'est ce que paraît supposer la traduction de Renou *EVP* 17 p.54 «puissions-nous être (aptes à ce que) tu donnes des biens». Ce serait un des (rares) exemples de l'emploi en liaison du génitif subjectif et du génitif objectif (1.3.1.5.6). On peut aussi, avec Ludwig *Rigveda* 2 p.52 faire de *te* un génitif prédicat «mogen wir dir angehören für die verschenkung von gutem». De toute façon, la valeur de *dāvāne* reste identique.

2.3.4.1.5 (1) - Même structure 6.18.11 *yāsya... īše... yótoḥ* (Renou *EVP* 13 p.140): «un Gén. (*yāsya*) régime de l'inf. (*yótoḥ*), lui-même régime de *īše*».

2.3.4.1.5 (2) - «On attend, non *dāvāne*, mais *dātoḥ* comme 7.4.6; donc, Dat. d'épexégèse «de manière qu'elle soit donnée», Renou *EVP* 7 p.70.

āpaḥ prṇītābheṣajām
vārūthaṃ tanvè māma
jyók ca sūryaṃ dṛśé

«Eaux, versez (donnez) (3) un remède, cuirasse pour mon corps, et pour long-temps la vue du soleil».

8.18.5 *tê hí putráso āditer vidúr dvēṣāṃsi yótave*

«ces fils d'Aditi s'entendent à écarter les hostilités» (Renou *EVP* 5 p.105) peut être rapproché de 8.47.2 *vidā devā aghānām ādityāso apākṛtim* «vous savez, dieux Ādityas, comment faire disparaître les maux» (Renou *EVP* 5 p.107). De cette comparaison, on peut tirer la conclusion qu'en dépendance de *vid-*, *dvēṣāṃsi yótave* équivaut à **dvēṣasām yutí-* et inversement *aghānām apākṛti-* équivaut à **aghāni apākartave*.

En dépendance d'un verbe modal: *vaṣ-* «désirer, vouloir» se construit presque toujours avec l'accusatif, même lorsque le régime est un nom verbal ou un infinitif: Sgall *Inf.* p.231 cite 5.34.5 *nā... vaṣṭy ārabham* «il ne veut pas s'allier». Avec un nom verbal accompagné d'un génitif objectif 7.98.2 *pītīm id asya vakṣi* «tu veux le boire» 5.46.1 *nā asya vaṣmi vimūcam* «je ne veux pas le dételer». Mais on rencontre aussi le substantif à l'accusatif (donc objet de *vaṣ-*), accompagné d'un datif final ou infinitif-datif: 10.74.6 *yād im uśmāsi kártave* «ce que nous désirons qu'il fasse» *yāt... kártave* équivaut à un nom d'action accompagné d'un génitif objectif, **yāsa kṛtim* parallèle aux syntagmes précités, *pītīm asya, asya vimūcam*. C'est par réinterprétation de tours comme *yāt... uśmāsi kártave* que l'infinitif-datif a pu devenir le régime de *vaṣ-* verbe modal à côté de l'infinitif accusatif. C'est par la même voie que d'autres infinitifs-datifs (en latin, slave et balte notamment) en sont venus à occuper la fonction de complément d'objet, donc à équivaloir à des accusatifs.

Quant à *im... kártave*, c'est l'équivalent d'un nom d'action, accompagné d'un génitif subjectif (*asya kārma*), comme *vaṣ-* (*tvām*) *sakhitvanāya* 6.51.14 «te désirer en vue de l'amitié» équivaut à *vaṣ- te sakhitvām* «vouloir ton amitié» (9.31.6), les deux formules équivalent à *īndraṃ sakhāyaṃ vaṣ-* (1.129.4). On reconnaît ici une liaison qui, en latin et en grec notamment, a donné naissance à la proposition infinitive («*quod eum volumus facere*»). Cette évolution ne s'est pas réalisée en védique. On ne retiendra donc que l'équivalence:

im... kártave: kārma asya

substantif + infinitif datif = nom d'action + substantif au génitif subjectif.

2.3.4.1.6 Constructions parallèles hors du védique

Le fait qu'un infinitif datif forme avec le thème d'un substantif un syntagme équivalent à la nominalisation d'un prédicat (constitué d'un verbe personnel et de son objet direct) n'est pas une particularité du védique; on le rencontre également:

- en hittite (Friedrich § 275 b)

LÚ MUNABTUM EGIR — *pa piyanna UL ara*

«il n'est pas permis de rendre un fugitif»

litt. «un fugitif à rendre (= le fait de rendre un fugitif) n'est pas permis». Pederesen, *Murš. Spr.* p.27 et suiv. a rapproché cet emploi de ses correspondants baltes et celtes:

- en balte et en slave:

lit. *šulinỹs kàsti nelēngva*

«un puits à creuser n'est pas chose facile» où *šulinỹs kàsti* «puits à creuser» équivaut à *šulinio kasĩmas* «creusement d'un puits» (Fraenkel, *Syntax*, § 11 a et KZ 53 p.54 et suiv.). Il existe des emplois identiques en lette (Endzelin *Lett. Gr.* § 393) et en slave (Miklosich 4 p.346).

- en latin:

urbs condenda = *urbis conditio*, *condere urbem*.

Si la forme est nouvelle (comme l'est la formation en *-nd-* elle-même), la structure est celle du tour étudié. La *forme* ancienne est conservée dans des emplois de l'«infinitif avec le nominatif» comme Tér. Phorm. 535 *hic si pote fuisset exorari* «s'il n'avait été possible de le fléchir par des prières» où *hic... exorari* (comme lit. *šulinỹs kàsti* par rapport au prédicat neutre *nelēngva*) forme une construction qui fonctionne comme sujet grammatical de *pote fuisset*.

- En celtique, où la situation est comparable à celle du latin, le tour *tol daē do dēnum* (1) «faire la volonté de Dieu», litt. «la volonté de Dieu à faire», est nouveau pour la forme, la préposition *do* étant substituée à un ancien datif, mais ancien pour la structure.

Ces faits sont connus, et leur rapport a été vu par Pedersen CCCG § 475 et n.1. Il convient toutefois d'y revenir pour montrer la réalité de la construction. Il n'est pas possible de la réduire à un emploi «épexégétique» de l'infinitif, selon l'expression de Fraenkel, KZ 53 p.54 et suiv., c'est-à-dire de construire lit. *šulinỹs* sujet: *nelēngva* prédicat; lat. *hic* sujet: *pote* prédicat. Le *genre* s'y oppose: un neutre serait injustifiable. Le neutre se justifie parce que le sujet est, non pas un substantif, mais une *construction*. On ferait une démonstration analogue à partir des emplois hittites ou celtiques.

On a tort de nommer ce tour «*nominativus cum infinitivo*»: le nominatif n'y a aucun rôle particulier. Le lien est entre le terme au datif et le *thème* de l'autre substantif. Cet autre substantif est au nominatif dans les exemples cités plus haut; mais il peut être fléchi: mis à l'accusatif, ce sera l'*accusativus cum infinitivo*, ou proposition infinitive de type gréco-latin; mis au datif, ce sera le *double datif* (5.1.1.1).

2.3.4.2 Le datif sur nom de personne

2.3.4.2.1 Le *dativus (in) commodi* comme datif désubjectif

L'emploi le plus fréquent est le «*dativus (in)-commodi*» la personne nommée est dans la position de sujet d'un procès ultérieur, conséquence imaginable, donc souvent inexprimée, du procès principal. Mais on peut assez souvent le restituer (1).

Procès implicite: mouvement

1.41.4 *sugāḥ pānthā anṛkṣarā ādityāsa ṛtām yatē*

«aisé, sans épines est, ô Āditya's, le passage pour celui qui va le chemin du Ṛta»: *ṛtām yatē* (étave): ici le terme au datif lui-même permet une restitution non seulement certaine, mais encore *précise*: ce ne peut être que l'infinitif-datif de *i-*.

Ce procès est implicite avec les verbes, ou plutôt les syntagmes prédicatifs (verbe

2.3.4.1.6 (1) - Gagnepain p. 19.

2.3.4.2.1 (1) - Rappelons qu'il s'agit là d'une méthode de description d'un principe de classement des emplois. Bien entendu, rien ne permet de supposer que cet élément ait été *ellipsé*. Sur l'implicite et l'ellipse v. *supra* 0.1.8.1 et 0.2.3.

plus accusatif d'objet) les plus divers (2): *ru-* (cf: Grassm. sens 3) *vī-ru-* (sens 4) «briser (un enclos, un obstacle) pour que qqn (en sorte, passe)» (mais *vī-ruj- pārvatam stotṛbhyaḥ* 8.64.5 «briser la montagne pour que les laudateurs (obtiennent le bétail enfermé)»). 1.50.2 *āpa... nākṣatrā yanti... sūrāya* «les constellations s'éloignent... devant le soleil» (Renou *EVP* 15 p.2), c'est-à-dire pour lui laisser le chemin pour qu'il passe: *sūrāya* (étave). - «à manger», 1.116.16 *śatām meṣān vṛkyè cakṣadānām* «*qui centum arietes dissecuit lupae (edendos)*» Delbrück *Dat.* p.25: donc, *vṛkyè* (ättave). - «pour en profiter», 1.62.3 *vidāt sarāmā tñayāya dhāsīm* «Saramā a trouvé la source-de-vie pour sa descendance», Renou *EVP* 17 p.25. On classera ici 8.64.5 cité *supra*. - «pour qu'il triomphe» 4.30.21 *āsvāpayad dabhītaye sahāsrā triṃśātam... dāsānām* «il a endormi trente mille *dāsa* pour Dabhīti» (= pour qu'il en triomphe) - «à voir» 4.14.2 *ūrdhvam ketūm savitā devō aśrej jyōtir vīśvasmai bhūvanāya kṛvān* «le dieu Savitar a fixé droit son étendard faisant la lumière pour tout être»: *vīśvasmai bhūvanāya* (*dṛśē*), comme 1.50.1 *dṛśē vīśvāya sūryam* «pour que chacun voie le soleil» (3).

Un emploi bien connu du *dativus commodi* se révèle surprenant lorsqu'on le soumet à la présente analyse. C'est celui qu'on trouve dans ces fréquentes formules où il est fait allusion à tel ou tel exploit, guerrier d'ordinaire, qu'a accompli un dieu pour un mortel privilégié. C'est un datif subjectif de type banal dans la plupart des exemples, comme 4.30.21 précité *āsvāpayad dabhītaye sahāsrā triṃśātam... dāsānām* «(Indra) a endormi trois cent mille *Dāsa* pour Dabhīti»; évidemment: pour que Dabhīti en triomphe, *sātāye*, *jīśē* ou semblable. Mais dans quelques-uns, le prédicat implicite ne peut être qu'identique au prédicat exprimé dans le verbe personnel: si l'on compare 1.132.4 *asmābhyam jeṣi* «gagne pour nous» et 1.36.4 *vīśvam sō agne jayati tvāyā dhānam* «celui-là, ô A., gagne par toi tout enjeu», on conclut que le prédicat implicite de 1.132.4 est *jīśē*. C'est là un emploi limite, mais d'une grande importance, car il pose le problème de la relation entre le sujet et le verbe (4), comme il apparaît par le schéma ci-dessous:

**devō jayati mārtyāya* «le dieu gagne pour le mortel».

**mārtyo jayati devēna* «le mortel gagne grâce au dieu».

2.3.4.2.2 Datif déobjectif

2.27.16 *yā vo mātāyā abhidrūhe yajatrāḥ*

«ô Aditii colendi, qui vobis dolus est fraudatori (i.e. *ad fraudatorem capientum*)» (1) Delbrück *Dat.* p.25.

5.47.6 *vāstrā putrāya mātāro vayanti*

«les mères tissent des vêtements pour leur fils» évidemment: pour l'habiller.

6.49.13 *yō rājāmsi vimamē pārthivāni*

trīś cid vīṣṇur mānave bādhitāya

2.3.4.2.1 (2) - Par là, l'emploi se distingue du *dativus commodi* («dans l'intérêt, au profit de») cf. *infra*, et du *dativus judicantis* (2.3.4.2.3).

2.3.4.2.1 (3) - On notera que le procédé de description, utilisé ici de façon systématique, l'a été déjà par Delbrück (et d'autres), là où la langue de traduction en offre la possibilité. De même, Landgraf glose *locum castris deligere* en suppléant *ponendis* (BSL 63 (1968) p.150). Valable pour l'exégèse, cette présentation l'est aussi pour la syntaxe, puisqu'elle permet de dégager ce qui est commun aux emplois du datif; la valeur prospective (celle de la forme en *-nd-*); d'isoler les trois fonctions d'un datif (déprédicatif, désubjectif, déobjectif); pour chacune, de classer les emplois en fonction du sens (précis ou vague) qu'y exprime le datif.

2.3.4.2.1 (4) - Cette observation est importante pour la description des voix verbales, *infra* 4.3.1.

2.3.4.2.2 (1) - Noter l'utilisation de la forme en *-nd-* pour gloser le terme au datif.

«Viṣṇu qui a parcouru les espaces terrestres trois fois, pour (dégager) l'homme oppressé».

- «pour ne pas léser»

2.33.14 *áva sthirá maghâvadbhyas tanuṣva*

«Détens les (arcs) raidis, au (profit de nos patrons) généreux», Renou *EVP* 15 p.160.

«Au profit de» signifiant évidemment «pour ne pas blesser». «Datif de désavantage» (*dativus incommodi*) est ici à la fois trop étroit - car l'emploi est en tout point identique au datif du bénéficiaire - et trop vague: *pīṣunebhyaḥ*, 7.104.20 *śīṣīte śakrāḥ pīṣunebhyo vadhām* «S. scharft für die Verleumder die Waffe» (Geldner) n'est pas «au désavantage» des calomniateurs, mais «pour frapper» les calomniateurs; Grassmann, *Wb.* 1389, décrit correctement l'emploi comme «Waffe (A.) für jemand (D.) schärfen (um ihn zu tödten)» (2). C'est un datif *déobjectif*; le prédicat implicite se limite au groupe des verbes «frapper», «tuer».

2.3.4.2.3 *Dativus (in) commodi au sens strict*

Le plus souvent, le procès ultérieur ne se définit pas par un groupe sémantique de verbes, mais par un ensemble plus vaste, et partout plus vague, de prédicats «favorables» (ou inversement «défavorables»). C'est à ces emplois qu'il convient de réserver la domination traditionnelle de *dativus commodi* et *incommodi*, Delbrück *Dat.* pp.24-26 et *KZ* 18 p.88:

3.10.7 *devân devayatê yaja*

«Sacrifie aux dieux pour l'homme pieux».

2.3.4.2.4 *Dativus judicantis*

Plus rare est le *dativus judicantis* qui peut se décrire comme un datif subjectif, le prédicat implicite étant un verbe «penser». Mais de plus, alors que dans les emplois précédents le datif apporte une précision à l'assertion exprimée par le reste de la phrase, le datif dans cet emploi-ci *limite* l'assertion au seul jugement de la personne mentionnée.

Cet emploi est restreint aux phrases prédicatives comportant en particulier, l'adjectif *ânâga(s)*- «innocent» en position de prédicat.

1.24.15 *ânâgâso âditaye syâma*

«Pussions-nous être innocents au regard d'Aditi!»

La même relation s'exprime aussi par le locatif, «devant», «aux yeux de».

10.36.12 *ânâgâ mitrê vâruṇe... syâma*

«pussions-nous être innocents aux yeux de Mitra, de Varuṇa» (cf. *supra* 2.1.

4.3).

Le *dativus judicantis* est la contre-partie, sur les personnels, de l'emploi décrit 2.3.4.1.2 *spârhâḥ... dṛṣê* «désirables à voir»; il correspond au tour double gr. *emoi dokein* = lett. *man duomât*, *supra* 2.3.3.1.

2.3.4.2.2 (2) - Noter l'utilisation de l'infinitif précédé de *um... zu* pour gloser ce datif.

2.3.4.3 Le datif sur noms de chose

C'est généralement un datif déobjectif. Le nom verbal implicite est d'ordinaire facile à restituer :

1 - «obtenir» ou «donner» :

9.45.3 *ví no rāyē dúro vṛdhi*

«ouvre-nous les portes pour (que nous obtenions) la richesse».

De même 5.42.16; 46.4 et ailleurs. C'est la situation la plus fréquemment évoquée dans les hymnes: *vājāya* «pour le prix» est d'ordinaire à entendre *vājasātaye* «pour gagner le prix», ainsi 3.10.6; 19.1; 4.32.6, ou, comme 4.32.9 *vājāya dāvāne* :

abhí tvā gōtamā girā

ānūṣata prā dāvāne /

īndra vājāya ghṛṣvaye

«les G. ont mugé vers toi leur chant, ô Indra, pour que tu accordes le prix de victoire impatientement attendu».

De même, 5.41.17 *prajātyai paśumātyai*

«pour (obtenir) ou pour (que vous donniez) une descendance riche en bétail».

3.2.5 *agnīṃ sumnāya dadhire purō jānāḥ*

que Gld. traduit: «Den Agni haben die Menschen, um seine Gunst (zu gewinnen), hier an die Spitze gestellt», et commente *sumnāya* = *sumnām iṣṭāye* 6.70.4 (1), cf, encore 3.10.6 *mahé vājāya*; le «datif de prix», 8.1.5

mahé canā tvām... pārā śulkāya deyām

«Jamais je ne te vendrais, même pour (recevoir) un grand prix» (et cf. 7.82.6).

2 - «favoriser», «accroître» :

krátve dākṣāya p.ex. 9.36.3 est: «pour (accroître) l'intelligence, l'efficacité».

Parfois le poète joue sur les différentes valeurs possibles du cas :

10.150.1 *mṛlīkāya na ā gahi* «viens nous (accorder) ta faveur»

2 *mṛlīkāya havāmahe* «nous invoquons pour (obtenir) ta faveur»

10.150.3 *devān ā vaha... mṛlīkāya* «amène les dieux pour (qu'ils accordent) leur faveur».

2.3.4.4 Le datif sur noms de temps

Cet emploi découle directement de la valeur prospective du cas, et comme les précédentes se réfère à un procès ultérieur dont il est le complément de temps.

10.40.5 *bhūtām me āhne utā bhūtām aktāve* (sent.: *āvase* (1))

«manifestez-vous à moi pour (m'assister) le jour, pour (m'assister) la nuit».

6.33.5 *nūnām naḥ... aparāya ca syāḥ*

«sois nôtre maintenant et pour (nous assister) à l'avenir» : la forme (comme l'indique l'accent) est adverbiale. L'avestique connaît des emplois similaires, Reichelt §§ 468-469.

Il s'agit là d'un emploi autonome, et non de la règle générale appliquée aux noms de temps, comme par exemple en 9.92.5

jyōtir yād āhne ākr̥ṇod u lokām

2.3.4.3 (1) - Ici encore, le procédé utilisé pour gloser le datif en est la meilleure définition syntaxique: *sumnāya* «*sumnām iṣṭāye*» est à distinguer d'autres emplois, comme *sumnāya* prédicatif «pour être bienveillant».

2.3.4.4 (1) - Ou tout autre prédicatif répondant à la situation: l'essentiel est la présence implicite d'un prédicatif quelconque. C'est ce qui distingue les datifs *āhne*, *aktāve* des locatifs *āhan*, *aktaū*.

«qu'il a créé pour le jour la lumière (cosmique) et l'espace»: *áhne* se comporte comme un substantif ordinaire.

7.101.6 *tán ma ḡtām pātu śatásāradāya*

«hoc sacrificium me juvet ut centum annorum aetatem adipiscar» Delbrück
Dat. p.8. Ce sont là des datifs déobjectifs.

Un datif désubjectif:

7.87.1 *cakāra mahīr avānīr āhabhyaḥ*

«il a créé les grandes carrières pour les jours», Renou *EVP* 5 p.71.

C'est pour cette raison qu'on trouve aussi des datifs de noms de lieu, bien que le datif ne fonctionne jamais comme simple complément de lieu (2) en védique, 1.72.9

ḡṇvānāso amṡtatvāya gātūm

«se créant une voie-d'accès vers l'immortalité», Renou *EVP* 12 p.19.

2.3.4.5 Le datif comme cas du but temporel

Ce «prédicatif» implicite, précis ou vague, que nous cherchons à révéler dans les divers emplois libres du datif est le fondement du caractère «abstrait» que l'on reconnaît communément au datif; c'est ce qui le distingue d'un pur et simple complément de but de la question *quo*.

Un complément de la question *quo* a un sens bien précis: c'est le terme du mouvement indiqué par le verbe de la proposition, ou *but-local*.

Un datif libre peut avoir un sens bien précis lui aussi, et qui est le «but» du procès exprimé par le verbe de la proposition, mais il n'en est pas le but-local. Il n'est précis qu'en vertu du prédicatif par rapport auquel il se situe. Si le sous-entendu est transparent, le sens du datif est précis: *sōmam índrāya (pātave)*. Si l'on peut sous-entendre divers prédicatifs, le sens du datif est vague: «*commodi*», «*incommodi*». Parfois on peut sous-entendre aussi bien divers prédicatifs précis, mais de sens différents, ou encore dont le terme exprimé pourra être soit l'objet, soit le sujet: le datif sera alors *ambigu*.

Au siècle dernier, et au début de ce siècle, localistes et antilocalistes ont trouvé dans le datif un terrain d'affrontement naturel. Il est en effet à la frontière entre les cas grammaticaux, dont on ne peut donner une description localiste qu'en sortant de la synchronie, et les cas locaux, comme l'ablatif et le locatif.

Il faut prendre son parti de cette ambiguïté du datif - c'est d'ailleurs le statut de plusieurs autres cas - et en tirer un principe de description. C'est ce que j'ai tenté de faire en proposant, *BSL* 63 (1968) p.141 et s., ce type d'analyse qui ne sacrifie ni le caractère grammatical du cas, ni son contenu sémantique.

Ce type d'analyse, qui peut sembler «antilocaliste», puisqu'il y est question de fonction sujet, objet et prédicat, met en évidence la différence, dont tout descripteur a conscience, entre le datif et un complément de la question *quo*.

La différence est dans ce «prédicatif» implicite qui constitue l'originalité du datif. Lorsque, à la limite, un datif arrive à fonctionner comme complément de

2.3.4.4 (2) - Le datif du but local du sanskrit classique est issu d'un datif déobjectif auprès des verbes de mouvement: TS. 1.7.5.4 *śuvargāya hi lokāya viṣṇukramāḥ kramyante* «for the world of heaven (in order to obtain the world of heaven) the steps of Viṣṇu are taken» Gonda, *Miscellanea Homenaje a André Martinet* 1 p.52. C'est pourquoi il reste différent de l'accusatif qu'il concurrence: le datif indique le but comme «permanent» (*vanāya gaccha* «go to the forest (viz, in order to stay there as an exile)», en face de *vanam gaccha* «go to the forest» (sans implication) (Gonda, *l.c.* et *Lingua* 11 (1962) p.146. V. *infra*, 2.5.2.

but local (skt. *nagarāya gacchati*, lat. *it clamo caelo*), il perd cette particularité, pour entrer dans la condition commune des cas adverbaux qui est de ne valoir que par rapport au prédicat *explicite*.

Si donc on admet une origine locale - et nous verrons (1) qu'il faut postuler au moins une composante de cette nature - on doit en revanche considérer que le cas de la question *quo* n'est devenu un datif qu'en perdant son caractère local, et surtout en se situant par rapport à un prédicatif implicite extérieur à la phrase.

Une telle évolution est d'ailleurs en soit concevable, et on trouve assez d'emplois-limites, auprès des verbes de mouvement, du type:

1.154.3 *prā viṣṇave...etu mānma*

«Que le poème se mette en marche *vers* ou *pour* Viṣṇu». C'est ainsi qu'en roman *ad* a assumé progressivement la plupart des fonctions du datif.

Mais là n'est pas l'essentiel. En effet, on sait que le datif final, ou l'infinitif-datif, qui est l'emploi central du cas, ne se confond avec l'infinitif de but ou supin qu'au terme d'une évolution plus ou moins longue selon les langues. Que ce soit en i.-ir., en balte, slave ou latin, l'infinitif-datif est bien distinct du supin. C'est donc que son contenu sémantique est à l'origine différent.

Il suffit pour restituer cette évolution de considérer les emplois libres du datif en védique: les seuls emplois «concrets» indiscutables sont les emplois sur noms de temps. Plutôt que de solliciter quelques passages pour trouver dans le datif un troisième cas de la question *quo*, après l'accusatif (2) et le locatif (3), mieux vaut le prendre tel qu'il se montre, c'est-à-dire comme un cas *temporel*. Certes, cette valeur n'est pas commune à *tous* les emplois; elle n'est pas non plus la seule valeur sémantique originelle; mais c'est la plus importante, et celle qui est à l'origine du caractère «abstrait» du datif c'est-à-dire de la prédominance, actuelle ou virtuelle, du datif final et de l'infinitif datif. Le temps est le domaine des procès comme l'espace est celui des choses.

On assiste, en quatre points du domaine i.-e., à la décadence de l'infinitif du *but-local*, parallèlement à celle de l'accusatif de but; ce qui a fait la fortune de l'infinitif datif, ce qui a rassemblé autour de lui plus ou moins étroitement les divers emplois du cas, c'est sa valeur de *but-temporel* ou valeur *prospective*.

2.4.1 Génitif et instrumental

2.4.1.1 L'instrumental, possessif, et le génitif, exprimant l'appartenance, sont complémentaires du point de vue de la signification; cette complémentarité apparaît de façon manifeste dans de nombreux passages. La complémentarité sémantique entre le génitif d'appartenance et l'instrumental possessif apparaît clairement dans le type de formules (extrêmement fréquent) *yá-te... téna*, 9.61.19.

yás te mado váreṇyas tēnā pavasva

«le pouvoir-enivrant délectable qui est tien, clarifie-toi avec» (= coule avec en te clarifiant, emporte-le avec toi). Une affirmation d'*appartenance* est reprise par un anaphorique *possessif*, relation qui selon le contexte peut se nuancer diversement: moyen, manière, signe distinctif, etc... ou demeurer simplement possessive. Ce type d'expression est extrêmement fréquent; c'est ainsi notamment qu'on rappelle au dieu qu'il a les moyens de secourir ses fidèles.

2.3.4.5 (1) - *Infra* 2.4.2 5.

2.3.4.5 (2) - *Infra* 2.5.5.1.

2.3.4.5 (3) - *Infra* 2.5.1.

La complémentarité sémantique entre le génitif d'appartenance et l'instrumental possessif se manifeste aussi dans les faits d'équivalence entre un syntagme d'appartenance (externe), *índrasya vájraḥ* et un syntagme possessif *índro vájreṇa* qui peuvent l'un et l'autre être sujets d'un même prédicat, *áhan vṛtrám*.

L'avestique connaît également cette équivalence Yt. 11.5

nōit... drvā... ašibya... avaspāšnaot

nōit gaḍahe... tbaēšō... frāšnuyāt

«le méchant de ses yeux ne le voit pas

la malice du brigand ne peut l'atteindre»

drvā... ašibya pourrait être remplacé par **drvatō ašj*, «les yeux du méchant» et inversement *gaḍahe tbaēšō* par **gaḍō tbaēšāṇha*, «le brigand avec sa malice».

On retrouve des équivalences semblables dans les diverses langues i.-e. La source en est double: elles reposent d'abord sur la complémentarité sémantique du génitif et de l'instrumental, ensuite sur le fait de style, qui doit à l'origine être un fait de langue: le «sujet-instrumental» (4.3.1).

2.4.1.2 Des faits identiques d'équivalence se constatent pour les rapports d'appartenance-interne (la qualité ou la partie par rapport à l'être), 4.16.5

ubhē ā paprau rōdasī mahitvā

atāś cid asya mahimā vi reci

«de sa grandeur, il a empli les deux mondes; et de là même, sa grandeur a débordé».

On en a de très nombreux exemples avec *sōma*- et *ándhas*- «jus de (soma)» ou *mádhu* «liqueur (sômique)».

Ainsi qu'on l'a vu 1.3.1.2, l'appartenance (en fait: l'identification) du *mádhu* au *sōma* s'exprime par l'adjectif d'appartenance, *sōmyam mádhu*; la relation complémentaire, par l'adjectif possessif bâti sur *mádhu*, *sōmo mādhumân* «soma possédant le *mádhu*»; en revanche, une liaison comme *sōmaḥ... mādhaḥ* n'est pas complémentaire, mais inverse des deux précédentes; elle aurait pour complémentaire **mádhu sōmavat*.

On trouve également de très nombreux exemples de l'équivalence entre *agnēr bhānūḥ* «éclat d'Agni» et *agnīḥ... bhānúnā* «Agni, avec son éclat», ou, en syntagme nominal, *agnīr bhānumân* «Agni l'éclatant».

Un syntagme exprimant l'appartenance peut être employé avec la valeur d'un syntagme possessif. Cet effet de style est bien connu chez Homère, où *ménos Hēphaistoio* est à entendre non pas «le *ménos* d'Héphaistos» puisque c'est une façon de désigner Héphaistos lui-même, mais «Héphaistos, pourvu de *ménos*» c'est-à-dire comme l'équivalent de véd. *mānasvān... índraḥ* «Indra, pourvu de *mānas*» (RV. 2.12.1). De même, Plaute emploie l'expression d'appartenance *sce-lus viri* (littéralement «crime d'homme») au sens de *vir scelestus* «homme criminel» (*supra* 1.3.1.4.4 et n.1).

2.4.1.3 On peut dégager en un schéma les relations sémantiques de ces deux cas. La relation génitive exprime l'appartenance externe, ou appartenance au sens étroit; et l'appartenance interne (appartenance à un tout), relation dite «partitive»; parallèlement, la relation possessive de l'instrumental est ou externe (relation dite sociative ou instrumentale, expression de l'objet porté) ou interne (relation du tout à l'une de ses parties, de l'être à l'un de ses attributs, etc...).

	appartenance	possession
externe	<i>índrasya vájraḥ</i> <i>índrasya marútaḥ</i>	<i>índro vajrí, índraḥ... vájreṇa</i> <i>índro marútvān, índraḥ... marúdbhiḥ</i>
interne	<i>agnér bhānūḥ</i>	<i>agnír bhānúmān, agnīḥ... bhānúnā</i>

Sur le plan du signifiant, génitif et instrumental disputent à l'adjectif l'expression de leurs relations respectives d'appartenance et de possession. Mais leur situation est dissemblable, comme le montre le schéma :

	appartenance	possession
syntagme nominal (et synt. prédicatif ou attributif)	Génitif: Adjectif	Adjectif dérivé ou comp. <i>bahuvrīhi</i> (Instr. rare)
syntagme verbal	néant	Instr. (Adjectif) rare

La relation d'appartenance ne s'exprime que dans le syntagme nominal et le syntagme prédicatif attributif; génitif et adjectif d'appartenance se partagent cette position.

La relation possessive s'exprime non seulement en ces deux positions - et normalement au moyen du seul adjectif possessif - mais encore dans le syntagme verbal, par l'instrumental. Mais le cas, largement majoritaire, y est concurrencé par l'adjectif possessif, jusque dans ses emplois régis.

2.4.2 Datif et locatif

2.4.2.1 Datif et locatif sur nom de « biens », en contexte précatif ou guerrier

Il est incontestable que le locatif équivaut souvent à un datif déobjectif sur les noms de biens, qu'on veut obtenir par la prière, dans une compétition, à la guerre, 10.147.3

ārcanti toké tñāye pāriṣṭiṣu
medhāsātā vājīnam āhraye dhāne

« Ils chantent le (dieu) vainqueur pour la descendance immédiate et lointaine, dans les embarras, dans (= pour) la conquête de la sagesse, pour un enjeu non négligeable ». A côté de locatifs en valeur ordinaire (*pāriṣṭiṣu*) figurent des locatifs ne pouvant désigner que le but recherché, *toké tñāye, āhraye dhāne*. De même 7.56.22 *sām yād dhānanta manyúbhir jānāsaḥ śūrā yahvíṣv óṣadhīṣu vikṣú* « Quand les peuples se heurtent avec furies, (ces) héros (luttant) pour les (fleuves) juvéniles, pour les plantes, les établissements-humains » Renou *EVP 10 p.43*.

Geldner note à 10.50.3 d « les locatifs désignent les divers motifs de la guerre »;

ils sont parallèles au datif précédent:

ké té vājāya asuryāya hinvire

ké apsú svāsu urvārāsu paūmsye

«Lesquels se sont mis en mouvement pour le prix-de-victoire asuryen. Lesquels pour les eaux, pour leurs terres, pour l'héroïsme?».

Souvent *gōṣu* semble équivaloir à *gōbhyaḥ (sātāye)* «pour (conquérir) des vaches». Fréquent en védique, cet emploi se retrouve dans l'Avesta, Yt. 13.67

tā yuḍyeinti paśanāhu

have asahi ʾōiθraēca

«(les Fravarti) luttent dans les combats pour leur bien, et pour leur terre»; ce locatif alternant avec un datif, 66 et 68 *havāi kâciṭ nāfāi* «chacune pour sa famille...».

La raison de ce fait est que, par une brachylogie bien connue (*supra* 2.1.2), *gōṣu* équivaut à *gōṣātā* «dans, pour la conquête des vaches» comme *vṛtréṣu* à *vṛtratūryeṣu* «dans la victoire sur la résistance». Or comme on l'a vu, le locatif de l'abstrait équivaut, par convergence, au datif. C'est ainsi que s'est constitué cet emploi singulier du «locatif de l'enjeu».

2.4.2.2 Datif et locatif sur nom verbal ou abstrait

Il n'est pas étonnant que sur nom verbal le locatif paraisse souvent équivaloir au datif. Le datif est prospectif, le locatif est neutre du point de vue temporel; il suffit que le verbe soit au futur ou à l'optatif pour que le locatif paraisse équivaut à un datif. En fait, le datif *marque* le rapport temporel que le locatif laisse implicite: les deux cas se rejoignent parce que le contenu impose à l'un la valeur que l'autre porte de lui-même.

La distinction reste claire quand le verbe est au présent de l'indicatif, 5.63.5

rāthaṃ yuñjate marūtaḥ śubhē sukhāṃ

śūro nā mitrāvaruṇā gāviṣṭiṣu

«Les Marut attellent leur char pour la parade comme un héros, ô Mitra et Varuṇa, dans les razzia».

Elle tend à s'abolir avec un futur ou un optatif.

La différence de valeur apparaît clairement lorsque le nom verbal est accompagné d'un nom de personne au datif désignant l'agent du procès: ainsi 1.61.8 *asmai... arkām ahihātya ūvuḥ* «c'est pour lui qu'elles ont tissé un chant pour le meurtre du dragon», Renou *EVP* 17 p.24.

Le locatif *ahihātye* est ici prospectif, comme le serait un datif *ahihātyāya*; mais il n'est pas final. Il ne constitue pas un prédicat dont *asmai* serait le sujet: *asmai* est un datif du bénéficiaire, c'est-à-dire qu'on sous-entend auprès de lui un datif final comme *āvase*, *vṛgdhé* ou similaire. **Asmai... ahihātyāya* formerait un syntagme, qu'on rendrait par «pour qu'il tue le dragon», ce qui est sensiblement différent. En fait, *ahihātye* n'est pas prospectif par lui-même: il s'appliquerait aussi bien à un ^{procès} *contemporain* au tissage: «pendant le meurtre du dragon», ce qui ne serait pas possible pour un datif, prospectif par lui-même.

2.4.2.3 Datif et locatif sur nom de personne

Sur nom de personne, le locatif a deux valeurs possibles: «dans (le corps de)» et «chez»; le datif signifie seulement «pour». Il est des situations où ces relations s'équivalent. Ainsi avec les verbes «mettre, placer» ayant pour objet un substantif désignant des biens ou des maux, le datif du destinatif - prospectif («mettre à la disposition de») et le locatif destinataire - effectif («mettre chez») reviennent au même: ainsi avec *dhā-*, qui se construit, souvent sans différence appréciable, avec le datif ou le locatif du bénéficiaire.

2.4.2.4 Datif et locatif sur noms de l'avenir

Enfin, datif et locatif convergent sur noms de l'avenir, puisque le locatif de la question *quando* prend valeur prospective.

Delbrück KZ 18 p.32 relève le parallélisme de 1.32.13

utā aparībhyo maghāvā vī jigye

«le (dieu) libéral est resté vainqueur pour les temps à venir», Renou EVP 17 p.12,

et 10.117.3

utā aparīṣu kṛṇute sākḥāyam

«et pour les temps-à-venir il se fait un ami».

Prudemment, il se refuse à en tirer argument en faveur d'une commune origine des deux cas: on peut même y voir un fait typique de convergence conditionnée par le contexte.

2.4.2.5 Datif et locatif: forme

Le problème du rapport entre les deux cas a été mal posé par Kurylowicz JC p.191 et suiv., qui reprend à son compte les arguments de Ludwig *der Rigveda* 6 p.257 et suiv. et certains de ses exemples en faveur d'une identité originelle des deux cas, arguments réfutés par Delbrück *Grdr.* ¹ 3 § 129-1 p.279 (et déjà KZ 18 p.82).

Or, il n'est pas besoin de solliciter le témoignage ambigu des passages où la valeur d'un locatif est proche de celle d'un datif (1), puisqu'il existe des preuves incontestables de l'identité morphologique partielle des deux cas au singulier: - le locatif singulier de *dyu-/div-* «ciel» et «jour» a trois formes: *dyāvi*, *divī* et *divé* (2), cette dernière ne se trouvant que dans l'*āmṛēdita divēdive* «chaque jour». Ce

2.4.2.5 (1) - Il est incontestable que la relation exprimée par le datif dans *dhā- rātnaṃ dāśūse* (1.94.14) «donner un trésor à l'adorateur» et celle exprimée par le locatif dans *dhā- śrāvaṃ sūrīṣu* (9.98.8) «donner la gloire aux patrons» sont identiques; mais on peut toujours arguer qu'il s'agit d'une convergence secondaire; et notre connaissance de la langue védique ne permet pas toujours de préciser la nuance qui peut séparer deux énoncés de sens équivalent. En revanche, un emploi comme *dyāvi tviṣe* que signale H. de Willman-Grabowska *Loc.* p.63 serait décisif si le sens de «à voir l'éclat» était assuré: ce serait un double datif du type *vr̥trāya hāntave* (2.3.1.2). Mais (comme l'indique l'auteur), il ne l'est pas.

2.4.2.5 (2) - *divé* est correctement interprété comme locatif par H. de Willman-Grabowska *Loc.* p.45. Véd. *divé* est à *divī* comme lat. *temperī* (adv.) «à temps» à *tempore* (Abl. sg.). Les explications de *temperī* et autres locatifs en *-ī* de la 3e décli. par l'influence du locatif thématique (Leumann-Hofmann, Sommer, etc...) sont donc à écarter.

n'est pas le datif de *div-* (BR suivi Wackernagel, *Ai. Gr.* 2-1 p.146) (3) puisque la valeur est sans conteste celle d'un locatif, ni le locatif d'un thème *divā-* (Grassmann suivi Renou *GLV* § 409) qui n'a que le sens de «ciel». Des raisons rythmiques ont pu faire préférer à **divīdivi* une forme existante, mais plus rare, archaïque, de locatif, comme *dyāvi*, mais elles n'ont pas eu le pouvoir d'imposer une forme inexistante ou de donner à une forme casuelle la valeur d'un autre cas, en un mot d'imposer un barbarisme ou un solécisme: *divé* est donc un authentique locatif. À côté de *divédive*, l'*āmreḍita viśēviṣe* confirme cette interprétation: il n'existe pas de thème **viśā-*, et *viśēviṣe* équivaut à *vīśvāsu vikṣū*, et n'a rien d'un datif, 4.7.1 (où il est parallèle au locatif *vāneṣu* «dans les bois»).

- le locatif singulier de *rayīḥ* «richesse» est *rāyē*, 1.5.3 *yogé... rāyē... pūraṇ-dhyām* «dans l'expédition, dans la richesse (acquise), dans la pleine-possession» (Renou *EVP* 17 p.2); 1.10.6 *sakhitvé... rāyē... suvīrye* «pour l'amitié, pour la richesse, pour la possession d'hommes-forts», Renou *EVP* 17 p.6.

Que les trois termes aient ici valeur inessive, là valeur prospective, quasi finale, est un autre problème, qu'il convient de dissocier au début. L'existence d'un locatif singulier en *-e* est un fait qu'il suffit de constater.

Comme le lexique de Grassmann et les dictionnaires, les grammaires (Macdonell *VG* § 362 *VGFS* § 102 Wackernagel *Ai. Gr.* 3 § 120 Renou *GLV* § 261) considèrent *rāyē* comme une forme de datif uniquement. Conscient du problème syntaxique, Geldner indique en note à 1.5.3 a «*rāyē* Dat. für den fehlenden Lok». Mais cette hypothèse ne tient pas: en admettant qu'elle ne soit pas héritée, une forme *rāyī* aurait été normale en védique, tant pour la morphologie (thème *rāy-* + désinence *-i*) que pour la phonologie (cf. l'aoriste *āpāyi*): si on ne l'a pas créée, c'est seulement parce qu'il existait une forme ancienne de locatif, *rāyē*, confondue à la forme du datif.

Comme *div-* et *viś-*, *rāy-* a donc conservé un ancien locatif en *-e*; il l'a éliminé plus tardivement au profit de *rayyām* (TS) et de *rāyī*.

Bien que la critique de Delbrück soit tout à fait pertinente, et que les exemples védiques de «locatif en valeur de datif» soient tous aisément réductibles à la valeur inessive du locatif, l'intuition de Ludwig et de Kuryłowicz est juste. Il faut même aller plus loin qu'eux et poser une désinence *-e* de locatif athématique, donc une indistinction partielle des deux cas au singulier.

2.5 Les cas en dépendance des verbes de déplacement

2.5.0.0 Le sous-système des cas locaux

Trois cas forment un «sous-système» en raison de leur solidarité sur le plan syntaxique et sur le plan sémantique: ce sont l'ablatif, l'instrumental perlatif et l'accusatif.

2.4.2.5 (3) - Malgré arm. *ami-ami* «chaque année», *amsoy-amsoy* «chaque mois» étudiés par Meillet *MSL* 12, p.412 et suiv.: ces expressions sont probablement au génitif; c'est ainsi que les classe Jensen, *Altamenische Grammatik* § 480.

2.4.2.5 (4) - Cette constatation engage à reprendre en considération la leçon *vīse*. *vīse* qui est celle de la majorité des manuscrits pour Vd. 5.10, et où Bartholomae *GIP* p.125 voyait l'équivalent exact de la forme védique, avant de corriger le texte, avec Geldner, en *vīsi*. *vīsi* d'après la leçon *visi*. *vīsa* de quatre manuscrits. Toutefois, la forme *vīse* peut être une forme «thématisée», comme par exemple le génitif *vīsahe* Yt. 5.6 et parall., c'est-à-dire une réfection sous l'influence de la forme correspondante de *nmāna-* qui précède. Les autres formes de locatif athématique en **-ay* ont été autrement interprétées, soit par Bartholomae lui-même, soit depuis (ainsi pour *hadamōi* Y. 44.9 et 46.14, v. Humbach *ad loc.*, que suit Hinz).

Pour l'ablatif, la dépendance des verbes de déplacement est la position principale. Inconnu en position de prédicat, il ne connaît que quelques emplois libres, plus ou moins métaphoriques par rapport à ses emplois locaux. L'instrumental perlatif, malgré son homophonie (1) avec l'instrumental proprement dit, peut être considéré un cas à part, sans rapports directs avec lui. Enfin, l'accusatif ne connaît guère que cet emploi (2) en dehors de celui d'objet. Il y a donc un sous-système *syntactique* des cas locaux régis. Ce sous-système vaut aussi pour le plan sémantique, puisque ses trois termes expriment les relations solidaires de l'origine (ou point de départ), de l'espace traversé et du terme du déplacement: on l'a symbolisé 1.1.3.5 par **pr̥thivyá antárikṣeṇa dīvam i-* «aller de la terre au ciel par l'espace médian».

D'autre part, l'accusatif exprime aussi le trajet effectué, *ādhvānam i-* «*viam ire*».

Deux cas, en revanche, tout en ayant des rapports sémantiques avec les trois cas évoqués, ici, se tiennent à l'écart du sous-système local: ce sont le datif et le locatif.

L'absence de **divé i-* en védique (au sens de lat. *it clamor caelo*) (3) devrait permettre d'écarter le premier; mais plusieurs études (4) ont tenté de remettre en honneur la conception du datif comme directif. Le second est effectivement employé auprès des verbes de mouvement, et avec son sens plein d'inessif: on verra qu'il s'agit d'un emploi libre, qui se range avec les autres emplois du cas, et non dans le sous-système des cas locaux.

2.5.1 Le locatif en dépendance des verbes de déplacement

En dépendance des verbes de déplacement, le locatif exprime deux relations matériellement distinctes:

- 1 - le lieu à l'intérieur duquel se produit le déplacement;
- 2 - le lieu dans lequel on pénètre.

Moins connue que la seconde, la première n'est que l'application de la règle générale: le locatif inessif est un emploi libre, qui vaut pour toute phrase, verbale ou nominale, existentielle, prédicative ou relationnelle, et quel qu'en soit le sens. C'est ainsi qu'en dépendance d'un verbe de mouvement, accompagné d'un accusatif du but, le locatif inessif indique le lieu dans lequel s'effectue ce déplacement, 9.66.11

āchā kōṣam... āsṛgram vāre avyāye

«vers la cuve... ils ont été lâchés, sur (le tamis en) poil(s) de brebis», Renou *EVP* 8 p.42. Chacun n'exprime qu'un des deux aspects de cette relation complexe en laissant l'autre implicite.

3.25.4 *dāśūṣo duroṇé... yajñām ihā ūpa yātam*

«dans la maison du fidèle, venez ici au sacrifice».

Que les dieux invoqués se trouvent déjà dans la maison, ou (comme il est plus probable) qu'ils soient à l'extérieur, le locatif est normal. Il contraste avec l'accusatif comme la préposition française *dans* avec *vers*. Telle est la relation quand les

2.5.0.0 (1) - et, très probablement, son identité originelle avec lui.

2.5.0.0 (2) - on ajoutera toutefois l'emploi sur noms de temps (acc. de durée), qui se rattache à l'accusatif du trajet effectué, 2.5.5.3.

2.5.0.0 (3) - absence d'autant plus significative que la forme *divé* est en même temps une forme très ancienne de locatif, *supra* 2.4.2.5: si la valeur centrale du cas en **ey/i-*, ancêtre du datif et du locatif historiques, avait été celle du but local, il est probable que des tours comme *divé i-* seraient attestés, fût-ce isolément, dans le Véda.

2.5.0.0 (4) - En particulier R. Pischel *Zur Lehre vom Dativ*, *BB* 1 (1877) pp.111-120 et E.W. Hopkins, *The Vedic Dative Reconsidered*, *TAPA* 37 (1906) pp.87-120, que suit Hirt *IG* 6 § 76 (bibl.).

deux cas sont employés en liaison. Lorsqu'ils sont employés seuls, ils semblent s'équivaloir: 3.58.9 *ā gataṃ duroṇé* «venez dans la maison» ne peut être très différent de 1.117.2 *gāchathaḥ... duroṇām* «vous venez à la maison». Comme cet exemple le montre, l'accusatif n'exclut pas la pénétration. Mais il ne l'indique pas de façon positive. Inversement, le locatif indique positivement que le procès se déroule totalement ou en partie à l'intérieur de l'objet. Aucun cas n'indique en même temps «mouvement» et «pénétration dans»: c'est pourquoi cette situation peut s'exprimer aussi bien par l'accusatif que par le locatif.

Parfois, l'équivalence du locatif et de l'accusatif de but n'est que pure apparence. Holzman *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 10 (1878) p.218 et suiv. remarque que normalement les prières vont «vers» le dieu, d'où le régime accusatif 3.42.3 *Índram itthā gíro máma ācha aguh* «vers Indra ainsi (qu'on voit) mes chants s'en sont allés» Renou *EVP* 17 p.84).

Mais le régime locatif se rencontre aussi: les prières sont alors conçues comme *pénétrant dans* le dieu, 1.176.2 *tásmin ā veṣayā gírah* «fais entrer (ô Soma) les chants en cet (Indra)» Renou *EVP* 17 p.53: les prières en effet pénètrent dans le dieu «comme les fleuves dans l'océan», 6.36.3.

On notera accessoirement qu'en dépendance d'un verbe signifiant «pénétrer» le locatif et l'accusatif se trouvent équivalents, parce que ce dernier, en combinaison avec la valeur lexicale du verbe, ne peut exprimer qu'un rapport illatif.

La situation est semblable en avestique; comme l'a indiqué Hübschmann *Casuslehre* p.250, le locatif s'emploie dans l'expression d'un mouvement sans pour autant être le cas de la question *quo* («der Casus des Wohin»). Il note qu'en allemand (1), le mouvement ne se note pas toujours par l'accusatif (*auf dieser Bank von Stein will ich mich niedersetzen*, p.245) et rappelle des usages parallèles en latin (2). Mais le parallèle le plus complet est celui du grec homérique, comme l'a montré Holzman, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 10 (1878) pp.182-230. Dans les deux langues, le locatif régime des verbes de déplacement (et plus généralement des verbes de mouvement) indique «non simplement le but mais... le but qui se trouve dans, à ou sur («in, an oder auf») qqch». Cette doctrine, qui a été reprise par Gädicke *Acc.* p.128 et suiv. et Gonda *Misc. Hom. Martinet* 1 p.53 (locatif: *into*, all. *hinein* en face de l'accusatif exprimant le but pur et simple) peut être considérée comme assurée. La description que donne Holzman du locatif védique est la seule conforme à la réalité linguistique du point de vue synchronique. Mais on ne peut en tirer immédiatement aucune conclusion pour les états antérieurs: lorsque dans une langue l'expression de la question *quo* ne diffère pas de celle de la question *ubi*, ce peut être par suite de processus différents et même opposés: franç. *à* est issu d'une préposition latine exprimant essentiellement le mouvement, au contraire *dans* est issu d'un syntagme propositionnel de valeur ablative-extractive, **de intus*. On peut donc supposer tout aussi bien l'extension d'emploi d'un ancien cas purement inessif que d'un cas purement illatif, ou un syncrétisme entre plusieurs cas.

2.5.1 (1) - Et déjà en germanique ancien, ainsi en gotique où l'emploi est plus étendu qu'en allemand moderne, Streitberg *Got. Elem.* § 269, Krause *Hdb. des Got.* § 133-7 qui considère l'emploi comme hérité.

2.5.1 (2) - *ponere in* + abl.; mais l'ablatif dépendant de *condere* est, au moins en partie, un ancien instrumental, 3.2.9.4.

2.5.2 Le datif en dépendance des verbes de déplacement

Le datif sur personnels régime des verbes de placement est, en synchronie, un datif déobjectif, 1.5.5

sutapāvne sutā imé

śucāyo yanti vītāye

«Vers le (dieu) buveur de soma vont ces (soma) pressés purs, pour (l') inviter (à boire)» Renou *EVP* 17 p.2.

Le rapport n'est pas celui du but local (visé ou atteint); il n'est pas allatif, mais *prospectif*, identique du point de vue du contenu à celui de l'infinitif-datif *vītāye*. «Vers» n'est qu'une traduction, et non l'expression de la valeur de base. C'est donc par *convergence* qu'il semble équivaloir à un accusatif ou à un locatif dans des emplois comme 1.154.3

prā viśṇave... etu mānma

«Que le poème se mette en marche vers Viṣṇu» (2.3.4.5); c'est comme il a été rappelé *BSL* 63 (1968) p.158, la doctrine de Delbrück *Grdr.* ¹ 3-1 p.289. On ne peut donc tirer argument d'un tel emploi pour expliquer par une expansion le double datif avec les verbes aller (2.3.1.2).

Les exemples d'emploi sur noms de lieu invoqués par E.W. Hopkins (1) à l'appui de son interprétation du datif comme directif sont à rejeter; ainsi 9.9.2 *prā-pra kṣāyāya pānyase... arṣa* qu'il interprète «coule vers la résidence du dieu»: mais il vaut mieux rattacher le datif à l'adjectif *jūṣṭa-* qui figure dans le contexte, avec Renou *EVP* 8 p.7; de même, l'exemple le plus frappant, 10.9.3,

yāsya kṣāyāya jīnvatha

āpo janāyatha ca naḥ

repose sur une interprétation erronée: «vers la maison de qui, ô Eaux, vous (nous) hâtez et nous faites venir»: la traduction de Renou *EVP* 14 p.126 «pour la résidence duquel vous (nous) vivifiez» repose sur une syntaxe normale et donne un sens satisfaisant.

En un mot, il est vain de chercher dans le Vēda des exemples du tour classique *nagarāya gacchati* (2). Ce n'est pas un hasard si les seuls exemples valables sont ceux qui comportent le datif d'un nom de personne, comme 1.154.3 précité: le procès n'est pas présenté comme un simple mouvement, mais comme une intention. Le fait que dans les mêmes contextes on rencontre aussi l'accusatif ne prouve nullement, comme le voudrait Hopkins, que le datif a valeur directive: bien au contraire, on doit considérer que les deux cas y sont *en opposition*. L'existence de *viśṇum gam-* (3.53.14) est *a priori* l'indice que *viśṇave gam-, prā-i-* (etc...) n'est pas simplement «aller vers Viṣṇu». De même, en latin, *venire alicui* est possible (3) (alors que **venire alicui loco* (4) ne l'est pas), et se distingue de *venire ad aliquem* (5).

Sur les déverbaux et les déadjectivaux, et autres «abstrait», le datif à l'accusatif comme le but d'un acte au terme d'un mouvement; avec le datif, ils ont valeur d'abstrait; avec l'accusatif, ils sont assimilés à des noms de lieu. Et l'existence dans bon nombre de langues i.-e. d'un supin (infinitif accusatif) en face d'un infinitif

2.5.2. (1) - *TAPA* 37 (1906) p.90 et suiv.

2.5.2 (2) - *supra*, 2.3.4.5.

2.5.2 (3) - Cic. Fam. 11.24.2 *dum tibi litterae meae veniant* «jusqu'à ce que mes lettres t'arrivent».

2.5.2 (4) - on dit *venire in* ou *ad locum*, selon que le sujet pénètre ou non dans le lieu au terme du mouvement.

2.5.2 (5) - Cic. Verr. 2.124 *ad istum emptum venerunt* «ils vinrent vers lui pour acheter...». On notera le couple que forment le supin et le syntagme nominal avec *ad*, et on l'opposera au double datif du type *venire alicui auxilio*.

(datif) confirme que l'emploi d'un datif final en dépendance d'un verbe de mouvement ne se ramène pas à une valeur directive, qui se serait traduite par l'emploi de l'accusatif.

2.5.3 L'ablatif en dépendance des verbes de déplacement

2.5.3.1 L'ablatif d'origine

Il exprime l'origine du déplacement, que le rapport soit extractif (sortie du lieu, lat. *ex*) 7.18.10

īyūr gāvo nā yāvasād āgopāḥ

«ils s'en allèrent comme des vaches sans pâtre s'en vont du pâturage» (1)
ou ablatif au sens propre du terme (éloignement sans sortie, lat. *ab*), 8.96.7

vṛtrāsya... śvasāthād īṣamānāḥ

«fuyant loin du rugissement de Vṛtra» (1).

Outre l'origine locale, il exprime aussi l'origine abstraite: parallèlement au locatif de la situation dans laquelle on est (*supra* 2.1.3), on a un ablatif de la situation que l'on quitte, 10.124.3 *ayajñīyād yajñīyam bhāgām emi* «(puis, me séparant) de (la part) non sacrificielle, je me dirige vers la part sacrificielle», Renou *EVP* 14 p.29. Il exprime souvent sur les noms divins la provenance des biens, 6.13.1

tvād vīśvā subhaga saubhagāny

agne vī yanti

«De toi, ô (dieu) bénéfique, émanent toutes les bonnes chances, ô Agni», Renou *EVP* 13 p.45.

Dans cet emploi, l'ablatif est proche d'un génitif; la parenté originelle des deux cas, signalée *supra* 1.3.1.2.4, est particulièrement sensible là où l'ablatif est employé avec un datif du destinataire, comme 4.11.3

tvād eti drāviṇam... dāsūṣe mārtyāya

«de toi vient la richesse... pour le mortel adorateur» Renou *EVP* 13 p.15. En position de prédicat (en phrase nominale) ou d'attribut (avec *as-* ou *bhū-*) on aurait le génitif comme 1.85.12 et 8.67.3 cités *supra* 1.2.6.1. Les deux cas sont donc en quelque sorte en distribution complémentaire, puisqu'il n'existe pas d'emploi prédicatif de l'ablatif (1.2.5.2). C'est ici l'«origine abstraite» qui fait couple avec le datif du but abstrait, comme ailleurs l'origine locale fait couple avec l'accusatif du but local.

2.5.3.2 Emplois dérivés de l'ablatif d'origine

Par extension, l'ablatif s'emploie parfois librement pour indiquer la cause, 7.89.5 (1)

mā nas tāsmād énaso deva rīṣaḥ

«ne nous fais pas de dommage pour ce péché, dieu!» Renou *EVP* 5 p.72, et cet emploi libre est à la base de la construction des verbes «craindre» et «protéger»

2.5.3.1 (1) - Macdonell *VGFS* § 201 A 1 a.

2.5.3.2 (1) - Macdonell *VGFS* § 201 B (p.318).

avec l'ablatif de la chose crainte, et de celle dont on protège (2).

En cet emploi, l'ablatif de cause a visiblement subi l'analogie du datif de but: on trouve quelques exemples de «doubles ablatifs», visiblement analogiques du double datif dans ses deux types principaux. Sur le modèle du *īndrāya pātave* est fait 10.138.5 *īndrasya vājṛād abibhed abhiśnāthaḥ* «elle craignait d'être broyée par la foudre d'Indra», où *vājṛāt* tient la place d'un *vājrasya* génitif subjectif.

Les exemples de ce genre peuvent, à la rigueur, s'expliquer par l'expansion (3); une telle explication est en revanche exclue pour le partenaire du tour *vṛtrāya hāntave* attesté 8.48.5, *tē mā rakṣantu viśrāsaś caritrāt* «qu'ils me gardent de me casser une jambe!», où le tour double ne peut évidemment reposer sur l'expansion épexégétique d'un **tē mā rakṣantu caritrāt* (4).

2.5.4 L'instrumental en dépendance des verbes de déplacement

2.5.4.1 L'instrumental perlatif

On a vu 2.2.2.5 (et BSL 65 (1970) p.65 et suiv.) que l'emploi perlatif de l'instrumental est un emploi régi, indissociable des verbes de déplacement, et irréductible aux emplois libres (médiatif ou comitatif). C'est donc ici qu'il convient de l'étudier, dans ses rapports avec les autres cas dépendant des verbes de déplacement.

En liaison avec l'accusatif de but, il indique le lieu-de-passage, 1.35.9

abhī kṣṇēna rājasā dyām gṛṇoti

«à travers l'espace noir il accède au ciel» Renou EVP 15 p.16.

Il contraste avec le locatif, inessif, 10.87.6 *antārikṣe pathībhiḥ pātantam* «volant par les chemins dans l'espace-médian». Le locatif indique le lieu à l'intérieur duquel se produit le déplacement, l'instrumental, le lieu (linéaire) du passage. Il est intéressant de comparer ce passage avec 1.25.7 *antārikṣeṇa pat-* «voler à travers l'espace-médian» (cité 2.2.2.5): on voit à la fois comment l'instrumental s'oppose au locatif, et comment il peut fonctionner sur la base d'un nom de surface ou de volume; l'instrumental présente la surface (ou le volume) comme «chemin», *antārikṣeṇa* équivaut à peu près à *antārikṣe* + *pathībhiḥ*. C'est l'espace conçu comme chemin. L'instrumental perlatif est par lui-même *linéaire*; c'est au lexème que revient la notion connexe d'espace-traversé (s'il s'agit d'un nom de surface) ou de chemin-suivi (s'il s'agit d'un chemin).

2.5.4.2 Perlatif et sociatif - possessif

Les liens qu'on a tenté d'établir entre la valeur perlative et la valeur sociative, comitative ou la valeur instrumentale, dans un sens comme dans l'autre, sont si fragiles qu'il vaut mieux poser deux valeurs irréductibles dès l'origine comme en

2.5.3.2 (2) - Macdonell VGFS § 201 A 1 b.

On notera qu'avec les verbes «craindre», l'ablatif exprime la «cause externe», le sentiment éprouvé étant exprimé à l'instrumental de la «cause interne», BSL 65 (1970) p.46.

2.5.3.2 (3) - **īndrasya vājṛād abibhet* «elle craignait la foudre d'Indra» serait un énoncé normal; *abhiśnāthaḥ* peut donc être un infinitif épexégétique, ajoutant à un énoncé complet une précision supplémentaire. Mais une telle explication séparerait cet exemple du suivant.

Autre, Grassmann Wb. 86 suivi par Debrunner *Suffixe* p.27 (*abhi-śnāth-* adjectif d'agent, «durchbohrend», mais cf. Geldner (suivi par Sgall *Inf.* p.237) et déjà Ludwig *der Rigveda* 5 p.219, où la syntaxe du passage est décrite correctement.

2.5.3.2 (4) - de plus, l'ordre des termes s'y oppose également.

synchronie pour le védique (cf. *supra* 0.1.5); toutefois, un lien avec la valeur méconnue dégagée *supra* 2.2.5 de «entre», «parmi», est aisément concevable. Des emplois comme 2.4.6, *dyaúr iva smāyamāno nābhobhiḥ* «comme le ciel souriant entre les nuages» ou 7.56.13 *ví vidyúto nā vṛṣṭibhīrucānāḥ* «brillant comme les éclairs à travers les pluies» sont tout proches de la valeur perlative. La différence réside dans le sens du verbe. S'il en est ainsi, on comprend pourquoi la valeur perlative ne se limite nullement aux noms de «moyens de passage»; pourquoi elle est irréductible, dans un sens comme dans l'autre, aux valeurs sociatives, etc...: c'est que les unes et les autres dépendent symétriquement d'une troisième.

2.5.5 L'accusatif en dépendance des verbes de déplacement

2.5.5.1 L'accusatif de direction en védique

L'accusatif avec les verbes de déplacement exprime le but visé ou atteint, selon le verbe régissant. Le but peut être un lieu, mais aussi une personne, une chose ou une abstraction.

Il est faux de limiter, avec Renou (1) l'emploi de l'accusatif à l'expression du but atteint; ainsi, 9.101.14

sāraj jārō nā yōṣaṇām

«Il se hâte comme un amant vers la jeune femme» Renou *EVP* 9 p.55.

ou 10.34.6

sabhām eti kitavāḥ

«Le joueur va à l'assemblée»

Il n'exprime le but atteint qu'avec les verbes comme *ā-i-* ou *gam-*

6.7.4 *tāva krātubhir amṛtatvām āyan*

«C'est par tes pouvoirs-spirituels qu'ils sont allés à l'état d'Immortels» Renou *EVP* 13 p.41.

Le contenu propre du cas est donc le but-local, visé ou atteint. Il fait couple avec l'instrumental perlatif, 1.162.21 (2)

devāṃ īd eṣi pathībhiḥ sugēbhiḥ

«c'est aux dieux que tu vas, par des chemins aisés»

et avec l'ablatif d'origine, 6.61.14 (2)

mā tvāt kṣétrāṇy āraṇāni ganma

«n'allons pas loin de toi dans des territoires étrangers»

Que le but soit une personne ou une chose, la relation reste identique à la relation locale. Mais avec les noms abstraits, elle passe du sens de «aller vers» à «chercher à atteindre», de «aller à» à «obtenir», 6.7.4 précité (2) *amṛtatvām āyan* «ils ont cherché à atteindre l'immortalité», 3.37.10 (3) *āgann indra śrāvo bṛhāt* «tu as atteint une haute gloire, ô Indra». Le contraste sémantique entre les deux verbes est net 8.79.5

arthīno yānti cēd ārthaṃ

gāchān īd dadūṣo rātīm

«si les (prêtres) affairés vont à leur affaire, ils obtiendront le cadeau du dona-

2.5.5.1 (1) - *GLV* § 403, pp.343-344 «... l'Ac. de but, marquant de préférence que le résultat du mouvement indiqué par le verbe est atteint (et non pas seulement visé)».

Mais *EVP* 9 p.125, une répartition correcte est proposée en note à 8.79.5 à partir des racines: «*i-* indiquant le but vers lequel on se dirige, *gam-* l'atteinte de ce but».

2.5.5.1 (2) - Ex. de Macdonell *VGFS* § 197 A 1.

2.5.5.1 (3) - Ex. de Gaedicke p.149.

teur», Renou *EVP* 9 p.71, cf. *supra* n.1. Mais les deux syntagmes *ārtham i-* et *rātīm gam-* ont ceci de commun qu'ils tendent vers la relation d'*objet*: «effectuer son travail», «obtenir un cadeau». On verra l'importance de ce type d'évolution, et les problèmes qu'il pose, dans le livre 3. Mais il convient auparavant de confirmer l'antiquité i.-e. de l'accusatif du but local qui a été mise en question, malgré l'accord des langues i.-e. anciennes, en raison des faits anatoliens.

2.5.5.2 Le directif anatolien

Cet accord des langues i.-e. anciennes sur l'expression du but local par l'accusatif a été remis en question par les données anatoliennes.

On sait que le hittite «classique» utilise comme complément de la question *quo* un cas en *-i* multivalent, héritier du locatif et probablement du datif i.-e., et le hittite ancien un cas en *-a*, d'origine discutée, dont c'est la fonction principale. À côté, on ne trouve que de rares exemples de l'accusatif de but. Quelles conclusions tirer de cette situation?

La première est qu'ici comme ailleurs le locatif n'est que secondairement un directif; le hittite n'a recouru à lui pour cette fonction qu'après avoir éliminé deux autres cas.

Le cas en *-a* a été identifié par plusieurs au datif thématique i.-e. (1); ce serait là une confirmation à la thèse de l'origine directe du datif, d'autant que ce cas est utilisé par l'une des deux formes de l'infinitif anatolien (inf. hitt. en *-anna*, inf. louvite en *-una*). Mais, comme l'a montré Laroche (2), ce directif anatolien ne doit rien au datif i.-e.: c'est un ancien directif i.-e., qui se retrouve dans les adverbes en **ō* comme lat. *quo*, *eo*, etc...

L'identification du directif anatolien à une formation i.-e. pose le problème de ses rapports avec l'accusatif. Laroche paraît conclure à l'antériorité de la formation en **ō*, lorsqu'il indique (p.44) que le locatif-datif en *-i* évince le directif en *-a* «tandis que se développe une timide ébauche d'accusatif de direction». Faut-il donc considérer l'emploi directif de l'accusatif comme secondaire en anatolien, et probablement aussi en i.-e.?

Il n'en est rien: les quelques exemples d'accusatif, qui se rencontrent en particulier dans les Lois (3) ne peuvent être que des archaïsmes. S'il en était autrement, d'où sortirait donc cet emploi? Il n'a pas pu se constituer en anatolien même à partir de l'accusatif d'objet. C'est donc, comme celui des autres langues i.-e. anciennes, un emploi hérité. Une formation, nouvelle dans le système casuel (même si elle est ancienne en dehors), l'a presque entièrement recouvert: la formation en *-a*. Malgré son rapport avec lat. *eo*, *quo*, etc... garant d'antiquité, c'est une innovation; et l'infinitif en *-anna* (4), qui, pour la valeur, est à rapprocher des divers supins i.-e., est du point de vue formel, une innovation qui n'a aucun parallèle: il est aussi récent que son doublet en *-wanzi*.

Sur ce point comme sur d'autres de la syntaxe casuelle, le hittite apparaît plus évolué que les autres langues i.-e. anciennes. On restituera donc comme suit la chronologie de l'expression du but local:

1 - i.-e.: accusatif (vestiges isolés en hittite)

2.5.5.2 (1) - Pedersen *Hitt.* p.27; Sturtevant *HG* 2 § 128.

2.5.5.2 (2) - *RHA* 28 (1970) pp.22-49.

2.5.5.2 (3) - v. Friedrich *Die hethitischen Gesetze*, pp.93, 108 et 115.

2.5.5.2 (4) - Il est possible que l'infinitif directif en *-anna* ait supplanté, pour les emplois non locaux, un infinitif datif dont il reste peut-être une trace dans la forme *piyani* (Telepinus).

2. anatolien: directif en -a (*-ō?)

3. hittite «classique»: dat. - loc. en -i.

L'évolution est donc analogue à celle qu'ont connue, beaucoup plus tard, les langues baltiques, lorsqu'un cas directif (lit. *namō* «domum» en face de *namīē* «domi») s'y est développé, peut-être sous l'influence de langues voisines, et s'est substitué à l'accusatif avant de céder la place à des syntagmes prépositionnels. Le directif baltique est en effet secondaire en face des vestiges de l'ancien accusatif local, qui est attesté non seulement sur les noms de lieu, mais aussi sur d'autres noms, par exemple dans lit. *bitės kōpti* = lett. *bites kâpt* «récolter le miel» (*«monter aux abeilles») (5), qui est un authentique archaïsme. Quant au stade final de l'évolution, le datif-locatif, c'est celui auquel sont parvenus indépendamment le sanskrit (*na-garāya gacchati*) et le latin en poésie (*it clamor caelo*).

De même encore, le grec a constitué un directif à partir de la postposition -de suffixée à la forme d'accusatif, *oîkôn-de* «domum»: ici, la forme par elle-même indique le rapport chronologique entre accusatif de but et directif.

2.5.5.3 L'accusatif d'extension (1)

Les seuls exemples incontestables de ce tour sont ceux où l'accusatif figure sur un nom de «mesure» spatiale, comme 2.16.3 (2) *yâd âśūbhiḥ pātasi yōjanā purū* «quand avec les rapides (chevaux) tu voles maintes lieues», Renou *EVP* 17 p.62, et de «mesure» temporelle, comme 10.161.4 (3) *śatām jīva śarādo vârdhamānaḥ* «vis cent ans dans l'accroissement!» (4).

En revanche, on ne peut retenir les exemples où l'accusatif, sur un nom d'espace, paraît équivaloir à un instrumental perlatif. Ceux que relève Hillebrandt *Lieder* p.13 (et, à sa suite, Renou *GLV* § 404) sont incertains.

5.1.11 *urv antârikṣam* épithète de *path-* («chemin à travers l'*antârikṣa*») (Hillebrandt) ou complément perlatif de *vah-* («conduire à travers l'*antârikṣa*») Geldner, Renou, est satisfaisant pour le sens, mais trop isolé en védique et hors du védique pour être admis sans discussion.

6.9.1 *râjasī* est un nominatif apposé (5) aux sujets *âhaḥ ca kṛṣṇām âhar ârjunaṃ ca* «Et le jour blanc et le jour noir», Renou *EVP* 13 p.42.

9.22.4 *râjah* n'est pas épithète de *pathâḥ* «chemins (à travers) l'espace», Renou *EVP* 8 p.15, mais complément d'objet de *īyakṣantaḥ*, donc, «les chemins qui se dirigent vers l'espace-sombre» comme l'a vu Lüders *Varuṇa* p.210 (6). A plus forte raison sont à écarter les exemples d'accusatif d'extension libre (dépendant d'un

2.5.5.2 (5) - Fraenkel *Syntax* § 172

2.5.5.3 (1) - On ne peut négliger, comme le fait Gaedicke p.281, l'accusatif d'extension, ni le réduire à un emploi particulier de l'accusatif de l'objet effectué, avec Delbrück *Ai. Sy.* § 118; il est illogique de le détacher des emplois temporels pour le tirer d'un emploi grammatical, alors qu'on tire l'accusatif d'objet de l'accusatif directif.

2.5.5.3 (2) - Ex. de Macdonell *VGFS* § 197 A 1.

2.5.5.3 (3) - Ex. de Macdonell *VGFS* § 197 A 2.

2.5.5.3 (4) - Sur l'accusatif de temps, v. Gaedicke p.175 et s., Delbrück *Ai. Sy.* § 117.

2.5.5.3 (5) - Sur le sens de *râjasī*, v. Renou *EVP* 13 p.129 et *supra* 2.2.2.6 n.2.

2.5.5.3 (6) - On peut aussi, avec Ludwig *der Rigveda* 2 p.435, considérer *pathâḥ* comme un génitif singulier dépendant de *râjah*, «die strecke des weges»; Geldner suit Ludwig, mais suggère en note l'interprétation (fautive) qu'a adoptée Renou. Reste l'hypothèse d'un passage asyntaxique («clausule figée», Renou *EVP* 8 p.70).

autre verbe que de mouvement) qu'admet Renou ici et là (7).

Les autres emplois où l'accusatif d'extension paraisse concurrencer l'instrumental perlatif sont ceux où le substantif est un nom du «passage», du «chemin», 1.71. 9 *yô'dhvanaḥ sadyâ éti* «qui va son trajet en un même jour», Renou *EVP* 12 p.17. De fait, on peut envisager de mettre en regard **âdhvānam i-* «aller son chemin» et **âdhavanā_ji-* «aller par le chemin»; toutefois, il y a entre les emplois deux différences importantes:

1 - L'instrumental du chemin utilisé est compatible (et fréquemment utilisé avec) un accusatif de but; l'accusatif du trajet effectué ne l'est pas.

2 - L'instrumental du chemin utilisé est parallèle à celui de l'espace traversé (**an-târikṣeṇa pat-*); à l'accusatif du trajet effectué ne correspond rien de semblable: **an-târikṣam pat-* est impossible.

2.5.5.4 Le tour *ḡtām i- ḡtām vas-*

Il y a là un problème qui doit être posé en termes syntaxiques, mais que la syntaxe ne peut pas résoudre par ses seuls moyens. Comment doit-on comprendre *ḡtām i-* 2.28.4 *ḡtām sīndhavo vāruṇasya yanti* «les fleuves vont le *ḡta* de Varuṇa». Mais qu'est-ce qu'«aller le *ḡta*»? Le *ḡta* est-il le but, le trajet, la modalité du parcours, l'activité exercée? Autant de sens possibles, autant de types d'emplois de l'accusatif avec *i-*: *i- dīvam i- âdhvānam, i- śūbham, i- dūtyām?*

Même interrogation à propos de 1.105.12 *ḡtām arṣanti sīndhavaḥ satyām tatāna sūryaḥ* (cf. 3.3.2.1.2 et n.14).

On voit par le second *pāda* que le tour ne se limite pas aux verbes de mouvement, ce que confirment des emplois comme *ḡtām vas-* «briller le *ḡta*» 4.2.19.

Le problème n'est donc pas seulement d'identifier un emploi, mais encore de le délimiter: si l'on ne peut (en raison de *ḡtām tan-*, *ḡtām vas-*) poser un accusatif régi par un verbe de mouvement, il est tentant de justifier *ḡtām* comme un emploi conditionné par sa base, adverbial à la limite.

Pourtant, on ne peut se contenter de le décrire comme adverbial. Cette forme, qui appartient à un paradigme complet, n'a rien d'un adverbe, et l'emploi de l'accusatif doit être identifié à l'un des emplois connus. On peut y voir, dans la dépendance d'un verbe de mouvement:

- un accusatif de but «couler vers le *ḡta*» (cette possibilité est toute théorique)
- un accusatif de l'objet (ap)porté, produit, Grassmann *Wb.* 119 (*arṣ-* 3) etwas (A) herbeiströmen) Bergaigne *Rel. Véd.* 3 p.267 «les rivières distillent le *ḡta*, le soleil rayonne le *satya*», et Geldner en note: «Die Flüsse strömen das Gesetz, die Sonne hat die Wahrheit ausgebreitet».
- un accusatif de l'objet causatif, Ludwig: «die heilige ordnung setzen die flüsse in bewegung warheit hat die sonne ausgebreitet»
- l'interprétation de Gaedicke p.221: «ordnungsmässig in ihrem lauf beharren... die rechte Bahn fließen», que suit Geldner, surprend: on attend, pour cette valeur de «conformité à», l'instrumental. Et c'est justement l'instrumental qu'on trouve dans les expressions ultérieures de la même idée, Mahā Nārāyaṇa Upaniṣad 519

2.2.5.2 (7) - *EVP* 4 p.32 pour 1.139.4 *rājāḥ* (mais cet accusatif est rendu comme un complément d'objet *EVP* 5 p.8); *EVP* 13 p.153 pour 8.43.6 (mais la traduction, *ibid.* p.71, fait de *kṣṇā rājāṃsi* un nominatif, sujet d'une phrase nominale); *EVP* 15 p.15 pour 1.35.4 (mais le parallèle invoqué, 8.43.6, ne tient pas; il faut donc préférer l'autre interprétation proposée *ibid.*).

satyena vāyur āvāti satyena ādityo rocate

Mais la représentation est-elle identique?

J. Varenne traduit: «c'est par la *Vérité* que souffle le vent, c'est par la *Vérité* que le soleil brille»: la *Vérité* est le fondement (*pratiṣṭha-*) de ces phénomènes. Il n'en va pas de même dans le RV où, comme l'a montré Lüders *Varuṇa* p.461 et suiv. (cf. en particulier p.464 note 4, b), *ṛtām* équivaut dans ces expressions à *ṛtāsya pānthāḥ*. Il compare 5.45.8 *ṛtāsya pathā sarāmā vidad gāḥ* «en suivant le chemin du *ṛta* Saramā trouva les vaches» et *ibid.* 7. *ṛtām yatī sarāmā gā avindat* «en allant le *ṛta* Saramā trouva les vaches». Donc *ṛtām i-*, *aṣ-*, *tan-*, etc... relève du type *viam ire*; emploi étroitement limité de l'accusatif qui cède facilement la place à l'instrumental.

Mais comment décrire, et comprendre, *ṛtām vas-* 4.2.19 *ṛtām avasrann uṣāso vibhātīḥ*?

Il est probable que cette expression, parallèle aux précédentes en est tout simplement analogique. On traduira donc: «les aurores brillantes ont lui conformément au *ṛta*» (c'est-à-dire à l'ordre naturel, «vérité» cosmique, Lüders *Varuṇa* p.549). L'expression normale de cette relation est l'instrumental attesté par exemple 7. 75.1 (cf. *infra*).

On voit comment l'emploi a pu se diffuser hors du groupe des verbes de mouvement: *ṛtām aṣ-*, comme *ṛtām i-*, est originel; avec *ṛtām tan-*, on est à la limite du groupe des verbes de mouvement; avec *vas-* on en sort, et l'emploi de l'accusatif n'y est plus directement justifiable. C'est pourquoi il est si souvent remplacé par un instrumental de conformité, *ṛtēna vas-* «briller conformément au *ṛta*» 7.75.1 *vy uṣā āvo divijā ṛtēna* «L'Aurore, née au ciel, a lui au loin selon l'ordre (cosmique)» Renou *EVP* 3 p.88.

2.5.5.5 L'accusatif local et l'accusatif d'objet

L'accusatif du trajet effectué ne se ramène pas à l'accusatif de but: **ādhvānam i-* «aller son chemin» ne peut sortir de **ādhvānam i-* «aller au chemin».

On tente souvent de l'identifier à l'accusatif de l'objet effectué (1); il est vrai que le trajet effectué est à un verbe «aller» ce que l'objet effectué est à un verbe opératif quelconque. Et il est des exemples de transformation passive de ce type d'emploi, comme 7.58.3 *gatō nā ādhvā* «comme le chemin parcouru», Renou *EVP* 10 p.45. La parenté avec l'objet est indéniable; mais le sens de l'évolution ne peut être aller de l'objet au trajet. S'il en était ainsi, l'accusatif d'extension (temporelle et spatiale) resterait isolé. En fait, c'est l'accusatif de l'objet effectué qui dans certains de ses emplois, qu'on peut décrire comme l'expression de l'activité exercée, sort de l'accusatif du trajet effectué: l'intermédiaire est l'expression des activités qui consistent en un déplacement, comme *dūtyām i-*, *yā-*, *car-*, etc... (2) «accomplir la fonction de messenger», à quoi Pischel (3) compare gr. *aggelîen eltheîn*.

La métaphore du déplacement pour exprimer l'activité exercée est commune: c'est en védique *ārthan car-*, en latin *artem colere*, en v. anglais *weorc began* (4) etc... Le nom avestique de l'«action», *šyaoθna* (5), est tiré de la racine *šyav-* «se

2.5.5.5 (1) - Ainsi pour le védique, Macdonell *VGFS* § 197 A 3. En fait, c'est l'inverse (*infra*, 3.1.6.1).

2.5.5.5 (2) - v. Grassmann sous *dūtyā-*.

2.5.5.5 (3) - *Ved. Stud.* 1 p.22.

2.5.5.5 (4) - *Begân* signifie proprement «aller autour de», «entourer».

2.5.5.5 (5) - Il forme avec le nom de la pensée (*manah-*) et celui de la parole (*vak-*) une triade; à chacun des trois substantifs correspond un verbe: *man-*, *vak-*, *varəz-*.

mouvoir», qui correspond à la racine indienne *cyu-*. Il y a donc continuité entre l'extension spatiale ou temporelle, le trajet comme «extension» (Yt. 8.28 *haθrō. masagham aθwanam* «sur une distance d'un *hathra*»), le trajet effectué et finalement l'activité exercée, quelle qu'elle soit.

L'accusatif d'extension est également à la base de certains accusatifs de l'objet affecté; un exemple particulièrement évident est celui de la construction de **ten-*, *infra* 3.3.2.1, au sens de «étendre» avec l'accusatif de ce sur quoi on étend, ainsi véd. *tan-*, RV. 4.52.7 *ā dyām tanoṣi raśmībhiḥ* «tu étends tes rayons sur (l'étendue du) ciel» (6). Mais ce même verbe régit aussi un accusatif directif 1.35.7 *katamāṇ dyām raśmīr asya ā tatāna* «jusqu'à quel ciel s'est étendu son rayon?». On ne séparera donc pas, dans l'étude de l'accusatif d'objet, les deux valeurs originelles, celle de but (largement majoritaire) et celle d'extension. Le verbe régissant peut changer de sens au cours de l'évolution: lat. *colere* «pratiquer» en est un bon exemple, en face de son homologue et parent indien *car-*, qui est resté un verbe de déplacement en dehors de cet emploi.

On verra qu'il en va de même dans l'évolution qui mène l'accusatif de but à l'accusatif d'objet, pour le sens du verbe régissant (3.1.4.5).

2.5.5.6 Accusatif de but, accusatif d'extension et instrumental perlatif

L'accusatif de but et l'accusatif d'extension appartiennent à deux sous-systèmes distincts; le premier est compatible avec l'instrumental perlatif, et contraste naturellement avec l'ablatif, **prthivyā antārikṣeṇa dīvam i-*, 2.5.0.0; le second n'est pas compatible avec l'instrumental perlatif et n'a aucun rapport avec l'ablatif. On peut symboliser la dissymétrie des deux sous-systèmes dans le tableau suivant:

1 - *ire via Romam (ab Athenis)*

2 - *ire viam*

Mais, bien qu'ayant chacun son domaine propre, leur coexistence n'a pu manquer de créer des rapports et de susciter des possibilités de réinterprétation. Bien que *ire viam* soit initialement un emploi relevant de la valeur d'extension, et par conséquent apparenté à *ire tria millia passum* ou *ire tres dies*, mais sans rapport avec *ire Romam*, il était inévitable que des liens s'établissent entre *ire viam* et *ire via (Romam)*. *Ire via Romam* est interprétable par rapport à *ire viam*: c'est *ire viam* + *Romam*, c'est-à-dire le syntagme extensif auquel s'ajoute l'indication du terme du mouvement. Inversement, *ire viam* correspond à *ire via* là où le terme du mouvement n'est ni exprimé ni même conçu. Bien qu'il n'y ait pas d'équivalence effective entre accusatif d'extension et instrumental perlatif comme on l'a montré 2.5.5.3, les relations virtuelles qui viennent d'être posées constituent une possibilité d'évolution, dans un sens comme dans l'autre. Il suffit par exemple, que l'indication du terme devienne possible avec *ire viam* pour que *viam* tende à remplacer *via*.

Le sous-système local, qui est stable, n'a pas connu une telle évolution; mais cette évolution a pu se réaliser ailleurs, là où l'accusatif de but ou d'extension devenait un accusatif d'objet.

2.5.5.5 (6) - «Tu tends le ciel de rayons» de Renou *EVP* 3 p.76 serait acceptable, dans le sens où l'on dit en français «tendre de satin les murs d'un salon», «tendre de noir la nef d'une église», sans le commentaire qui en est donné p.77: Renou donne aux rayons de l'Aurore ici (ailleurs, à ceux d'Agni ou de Sūrya) un rôle dans le ciel analogue à celui des baleines d'un parapluie. C'est une erreur, qui repose sur une mauvaise interprétation de la construction de *tan-*, v. *infra* 3.3.2.1.2, notes 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 11.

3 - L'OBJET

3.1 Théorie des deux modèles de construction

3.1.1 Le statut de l'accusatif en synchronie et en diachronie

3.1.1.1 L'accusatif d'objet: sa position syntaxique et son contenu sémantique

Le complément d'objet forme avec le verbe une construction qui équivaut pour la syntaxe à un verbe intransitif ou à un prédicat nominal; le verbe et son objet constituent le syntagme prédicatif, auquel peuvent s'ajouter divers déterminants. Il y a donc une différence essentielle entre le complément d'objet et le complément circonstanciel.

On peut être tenté d'englober dans cette définition le complément de but des verbes de mouvement (1), véd. *dívaṃ gacchati* «il va au ciel»; mais on a vu que de tels compléments commutent ou s'allient avec des compléments d'origine (à l'ablatif) et perlatifs (à l'instrumental) **antárikṣeṇa pṛthivyá dívaṃ gam-* (2.5.0.0). On voit par là que le lien entre *gam-* et *dívaṃ* n'est pas plus étroit qu'entre *gam-* et *antárikṣeṇa* ou *pṛthivyáḥ*. La différence entre l'accusatif de but et l'accusatif d'objet est signalée par un comportement différent dans la transformation passive et dans l'emploi de l'adjectif en *-ta-*: le complément d'objet devient le sujet du verbe passif, **índro vṛtrám hanti* «Indra tue Vṛtra» → **vṛtró índreṇa hanyate* «Vṛtra est tué par Indra», **vṛtró hatáḥ* «Vṛtra tué», tandis que le complément de but se maintient à l'accusatif auprès du passif impersonnel et de l'adjectif en *-ta-* qui dans ce cas a valeur active, **(índro) dívaṃ gacchati* «(Indra) va au ciel» **dívaṃ gamyate* «on va au ciel» et d'autre part **índro dívaṃ gatáḥ* «Indra qui est parti au ciel». Il est des cas limites, tels que **jāno gantavyāḥ* «les gens (qui) doivent être approchés», de **jānaṃ gacchati*, que cite Delbrück *Ái. Sy.* p.105.

Le contenu sémantique d'une relation d'objet ainsi définie ne peut être que nul: en effet, alors que les compléments circonstanciels se comportent comme des déterminants du verbe intransitif qui constitue le prédicat, la relation est ici non pas entre le verbe et l'objet, mais entre le sujet et l'objet; c'est le verbe lui-même qui est l'expression de la relation. Par suite la relation d'objet ne peut avoir d'autre sens que celui du verbe. On voit par là qu'une étude de la fonction objet met en cause le sémantisme verbal. Si un verbe exprime dans tous ses emplois une même relation

3.1.1.1 (1) - C'est ce que fait Gonda *Miscelánea Homenaje a A. Martínez* 1 p.57 où RV 1.13.9 *barhiṣ sīdantu* «they must sit down upon the barhis» et 10.189.1 *āsadat... pitāram* «he sat down before the father» sont considérés comme des syntagmes comportant un accusatif d'objet. L'impossibilité de **barhiṣ, pitā sadyate*, et le fait que *pitā sattáḥ* signifie «le père (qui s'est assis)» et non «devant qui on s'est assis» prouve que la distinction traditionnelle entre accusatif d'objet et accusatif de but, que récuse Gonda, est fondée. Elle est indispensable dans une description synchronique. D'autre part, en diachronie, tout accusatif d'objet ne peut être ramené à un ancien accusatif de but.

entre son sujet et son objet, le contenu sémantique du verbe s'identifie à cette relation. Naturellement, cette relation linguistique peut correspondre à une pluralité de relations réelles, mais cette pluralité sémantique est le fait du seul lexème verbal, par exemple fraç. *aimer*: la relation linguistique qu'il exprime est à considérer comme constante, quelle que soit la relation réelle.

Pour certains verbes, il est commode d'opérer avec deux certains types d'objet, par exemple l'objet affecté et l'objet effectué (*allumer du papier*: *allumer du feu*, *percer un mur*: *percer un trou*) ou encore pour les verbes à double construction (gr. *bállein líthon* «lancer une pierre»: *bállein tiná* «atteindre, blesser qqn»); mais ce n'est pas théoriquement indispensable puisqu'il suffit de poser deux verbes homonymes pour que convienne la relation indifférenciée d'objet grammatical (2). L'unicité de la fonction d'objet ne constitue pas un problème qu'on peut résoudre par l'examen des faits, mais un postulat qu'on admet ou qu'on rejette *a priori* en fonction de la technique de description adoptée: simplifier la syntaxe en compliquant le lexique, ou l'inverse.

3.1.1.2 Les concurrents de l'accusatif d'objet

En védique comme dans les autres langues i.-e., certains cas semblent concurrencer l'accusatif dans sa fonction d'objet et par là diversifier cette fonction. Il n'en est rien si les deux cas s'opposent, l'un seul est à considérer comme le complément d'objet. S'ils sont en distribution complémentaire, l'unité de la fonction n'est pas mise en question. Ainsi pour la première situation lat. *consulere alicui* «veiller sur qqn.» en face de *consulere aliquem* «consulter qqn.»: seule la seconde construction peut être mise au passif personnel; la première est constituée d'un verbe intransitif et d'un complément circonstanciel. En revanche, *invidere alicui* «envier qqn.» *uti aliqua re* «utiliser qqch.» tendent au statut d'objet, que confirme la création d'un passif personnel *invideor* «je suis envié».

Le seul cas qui fonctionne réellement en opposition à l'accusatif dans la position d'objet est le génitif: le contenu est analogue à celui de l'article partitif français. Cette opposition se rencontre notamment avec les verbes «donner», «prendre», «boire», «manger».

3.1.1.3 La transitivité (1)

Les verbes admettant un régime direct (exprimé, on l'a vu, par l'accusatif) sont dits «transitifs». Comme la fonction d'objet, la transitivité est une notion purement syntaxique. En théorie, il n'est pas indispensable de distinguer plusieurs types sémantiques de transitivité. En revanche, on distinguera une transitivité obligatoire, celle des verbes qui exigent un complément d'objet, dont l'absence constitue une ellipse, avec intégration au contenu verbal du sens de l'objet ellipsé, par exemple lat. *facere* — *sacrum facere* «sacrifier». D'autres verbes admettent deux types d'emplois, les uns avec un objet, les autres sans, par exemple *dicere aliquid* «dire quelque

3.1.1.1 (2) - Seul, le double accusatif d'objet contraint à poser deux types de relation objet, un seul et même verbe ne pouvant pas avoir deux sens à la fois et dans le même contexte (3.1.5.7).

3.1.1.3 (1) - La dénomination, qui suggère que le procès «passe» du sujet dans l'objet, est inadéquate pour beaucoup de verbes, en védique comme dans les langues modernes (v. Lyons pp.268-269). Toutefois, l'accusatif d'objet étant issu directement ou indirectement (*infra* 3.1.5.2) de l'accusatif de but, ce terme traditionnel est partiellement justifié.

chose» et *dicere* «parler»: c'est la transitivité facultative. Une conception unitaire de l'objet implique, ici encore, que l'on pose deux unités lexicales, un verbe transitif (susceptible de passif personnel) et un intransitif (qui n'admet qu'un passif impersonnel). Il faut bien voir qu'une telle conception ne permet pas de passer de l'un à l'autre: pas plus que *dicere* n'est un *dicere aliquid* elliptique, *dicere aliquid* ne peut être considéré comme une expansion de *dicere*. Car si l'on veut considérer l'objet comme un complément circonstanciel, il faut définir le sens de la relation, et montrer comment, à partir du sens du verbe intransitif, on aboutit à celui du verbe transitif par addition; lorsque Gaedicke p.66 considère qu'avec les verbes à transitivité facultative (qu'il nomme «verbes indifférents»), l'accusatif détermine le verbe comme les autres cas, «nur näher bestimmend», on attend qu'il indique, pour chaque verbe ou groupe de verbes, comment le sens du cas modifie celui du verbe: comment par exemple l'accusatif ajouté aux verbes *dire* désigne

- 1) ce que l'on dit («das gesprochen»),
- 2) ce dont on parle («das besprochen»),
- 3) ce à quoi on s'adresse («das angesprochen»).

Il faudrait soit définir trois valeurs différentes de l'accusatif d'objet, capable de diversifier le sens de dire dans les trois directions indiquées, soit poser pour chaque verbe *dire* trois unités lexicales, trois verbes homonymes, afin de pouvoir opérer avec un accusatif d'objet indifférencié. Gaedicke, comme bien d'autres, n'a pas opté entre ces deux possibilités. Lorsqu'on ne se résout pas à scinder en deux ou plusieurs unités ces verbes à transitivité facultative, sans définir pour autant des sous-classes sémantiques de transitivité, on opère avec la notion ambiguë de «transitivation». Le terme peut en effet désigner soit une évolution dans le temps, soit un mécanisme opérant en synchronie.

3.1.1.4 La transitivisation en synchronie

3.1.1.4.0 La transitivisation en synchronie joue obligatoirement entre deux unités lexicales, dont l'une est tirée de l'autre en vertu d'une loi de dérivation. La dérivation peut être signalée par préfixation, infixation ou suffixation; elle peut aussi n'être indiquée par aucun morphème. Ces deux modes de dérivation jouent concurrence dans les langues, et cette concurrence est fondamentale pour toute théorie de l'objet.

3.1.1.4.1 La transitivisation «marquée» se manifeste dans 3 types principaux:

1 - La dérivation causative: le dérivé causatif d'un verbe intransitif est transitif; il a pour objet le sujet du verbe base; il a pour sujet un nouvel actant qui «fait agir» l'ancien sujet devenu objet:

**sā prāṇ patati* «il tombe vers l'est» — *tām prāṇcaṃ patayet* «qu'on le fasse tomber vers l'est», ŚB. 3.6.4.12 (Delbrück *Ai. Sy.* p.224).

Le signifiant causatif est soit la forme dérivée en *aya-* (*pat-* → *pataya-*) qui se généralise, soit les présents à nasale (les présents 5, 7 et 9), catégorie intermédiaire entre dérivation et flexion, soit encore la vie active, là où elle s'oppose au moyen comme le dérivé causatif au verbe base

vārtate «il tourne» (neutre) — *vārtati* «il fait tourner»
vārdhate «il croît» — *vārdhati* «il fait croître».

3.1.1.4.2

2 - La dérivation directive: elle est marquée par la préfixation. Le verbe base exprime un mouvement non dirigé, le verbe préfixé un mouvement dirigé vers un but.

abhi «vers, contre»: *arṣati* «il coule» → *abhy arṣati* «il coule vers, il atteint en coulant» (9.12.8 *divās padā* «les séjours du ciel»).

áva «vers le bas»: *padyate* «il tombe» → *áva padyate* «il tombe dans» (9.73.9 *kartām* «la fosse»).

ā «vers», en particulier «vers ici»: *tiṣṭhati* «il se tient debout» · *ā tiṣṭhati* «il monte sur» (*rātham, passim* «un char»).

úpa «près de» (avec mouvement: *bhavati* «il s'installe» · *úpa bhavati* «il s'installe auprès de» (10.183.2 *mām* «moi»).

prāti «face à»: *dhṛṣṇoti* «il est audacieux» · *prāti dhṛṣṇoti* «il ose s'attaquer à, il ose résister à» (8.96.9 *te... vájram* «ton foudre»).

3.1.1.4.3

3 - La dérivation «situative»: elle est également marquée par la préfixation. Le terme à l'accusatif n'est pas le but, mais le point de référence du procès *āti* «au-delà de»: *ricyate* «il reste» · *āti ricyate* «il reste au-delà de, il dépasse» (10.20.5 *bhūmim* «la terre»). Le lien réel, bien loin d'être allatif, est ablatif comme on le voit par les synonymes *út-*, *prá-* et *ví-ric-* qui se construisent avec l'ablatif de l'objet dépassé.

ádhi «sur»: *kṣeti* «il habite» (+ Loc.) · *ádhi kṣeti* «il habite, il occupe» (+ Acc. 8.41.9, mais + Loc. 1.154.2). Le lien réel, on le voit, est inessif.

ánu «après»: *bhāti* «il brille» · *ánu bhāti* «il brille après, à la suite de» 3.6.7 *uṣó vibhāṭīr ánu bhāsi pūrvīḥ* «tu brilles à la suite de nombreuses aurores brillantes» Renou *EVP* 12 p.55.

antár «entre»: *carati* «il circule» · *antár carati* «il circule entre» (1.173.3 *ródasi* «les deux mondes»).

úd «vers le haut, vers l'extérieur»: *tavīti* «il est fort» → *út tavīti* «il est à la hauteur de» (10.59.1 *ārtham* «il est à la hauteur de sa tâche»). C'est là une valeur situative, et non causative comme semble l'entendre Renou *GLV* § 378 en traduisant *út-tu-* par «rendre efficace».

úpa «près de»: *jīvati* «il vit» · *úpa jīvati* «il vit auprès de», d'où: «aux dépens de».

pāri «autour de»: *asti* «il est» · *pāry asti* «il entoure»

prá «devant»: *asti* «il est» · *prá asti* «il dépasse»

5.1.8 *vīśvān agne sāhasā prá asy anyān* «tu es en avant de tous les autres (dieux) par la force-dominante» Renou *EVP* 13 p.18.

On voit par ces quelques exemples que l'accusatif se comporte comme un «oblique», substitué de divers autres cas, notamment le locatif inessif et l'ablatif. La description de l'accusatif d'objet comme une relation purement syntaxique sans contenu sémantique convient parfaitement à cette situation. Elle convient aussi au groupe précédent, si l'on considère que la valeur allative appartient en propre au verbe préfixé. Naturellement, cette conception impose parfois de scinder un verbe, par exemple *ádhi-kṣi-* qui a les deux constructions, transitive et intransitive. Quant à la dérivation causative, bien loin d'exiger un «objet causatif», elle se satisfait d'un accusatif d'objet indifférencié, puisque la valeur causative est marquée dans le verbe même.

3.1.4.4 La transitivisation non marquée laisse en revanche le choix entre la scission lexicale et la définition de sous-types sémantiques d'objet.

1 - La transitivisation causative: une même forme a deux constructions, l'une transitive, l'autre intransitive; la construction transitive a la valeur causative par rapport à la construction intransitive. Ainsi, *vārtati* «il tourne» (= *vārtate*) et *vārtati* «il fait tourner» (= *vartāyati*). La situation se retrouve en latin pour *vertere*, et en français pour *tourner*. Le choix est entre une scission lexicale et la définition d'un sous-type sémantique de l'objet, l'«objet causatif».

2 - La transitivisation directive: une même forme, intransitive, a la valeur inessive, et, transitive, la valeur directive. Ainsi *ūpa-sthā* L. «être près de»; + A. «s'approcher de». On posera deux lexèmes ou on définira un sous-type sémantique de l'objet, l'«objet allatif».

3 - Même alternative pour la transitivisation situative: *prā_{ast}i* transitif «il dépasse» est le situatif non marqué de *prā_{ast}i* intransitif «il est en tête». Ici encore, scission lexicale ou définition d'un «objet situatif».

3.1.1.4.5 Autres faits de transitivisation non marquée

1 - Type *ardere aliquem*

Un verbe uniquement intransitif peut être substitué dans son emploi transitif à un verbe qui admet les deux types d'emploi, et dont il est le synonyme dans son emploi intransitif. Ainsi, lat. *ardeo* «je brûle» est le synonyme expressif de *amo* intransitif, «je suis amoureux». Il lui est parfois substitué dans son emploi transitif, ainsi Virgile Buc. 2.1 *formosum pastor Corydon ardebat Alexim* «le pâtre Corydon brûlait d'amour pour le bel Alexis». Ce type de transitivisation, sporadique et d'ailleurs à la limite de la correction, échappe à la syntaxe et relève de la stylistique.

3.1.1.4.6

2 - Plus caractéristique du védique est la substitution à un verbe «donner», «apporter», d'un verbe intransitif «briller», «couler» ou «souffler», ce verbe désignant l'acte caractéristique de la divinité invoquée: l'Aurore ou Agni «brille» la richesse, Soma la «coule», Vāyu la «souffle» (1). Ainsi décrit, le fait échappe à la syntaxe: la transitivisation est stylistique, et la transitivité ainsi acquise n'est autre que celle de *dā-* «donner» ou *bhṛ-* «apporter». Pourtant, la prédominance de certains groupes sémantiques de verbes, jointe au fait que ces verbes ne sont jamais des synonymes de *dā-* ou de *bhṛ-* dans leurs emplois intransitifs, appelle une explication, au moins en diachronie (2).

3.1.1.5 La transitivisation en diachronie

Le terme de transitivisation en diachronie désigne deux processus bien différents:

1 - Un cas oblique tendant vers la fonction d'objet est remplacé par l'accusatif dont il constituait une variante. Le fait est précédé par le développement d'un passif

3.1.1.4.6 (1) - Renou *Die Sprache* 1 (1949) pp.11-17 (v. *infra* 3.1.6.3 n.1). Inversement, le sens de «obtenir en...» est attesté en particulier avec les préverbes en *ā-*, p.ex. *ā-yaj-* (3.4.3.2.2).
3.1.1.4.6 (2) - V. *infra* 3.3.1.3.6.

personnel.

Ex. lat. *invidere alicui* · *invidere aliquem* «envier qqn.» (passif: *aliquis invidetur*).

L'évolution consiste en un renouvellement formel qui n'affecte pas la structure; c'est un changement superficiel.

2 - Un accusatif complément circonstanciel à valeur pleine (par exemple de but) devient un complément d'objet. Le changement, invisible en surface, est sanctionné par le développement d'un passif personnel.

Ex. lat. *adeo aliquem* «je vais/vers qqn.» (comme *eo Romam*, *adeo Romam*) «je vais vers/qqn.», «j'aborde qqn.» (passif: *aliquis aditur*).

Comme on le voit par cet exemple, la transitivation s'accompagne d'un changement sémantique, qui est ici une simple nuance, mais qui ailleurs va beaucoup plus loin.

Naturellement, ces deux processus diachroniques ne doivent pas être confondus avec les mécanismes précédemment décrits de la transitivation synchronique.

3.1.1.6 Modifications de la transitivité

Un même verbe présente parfois deux types de transitivité, par exemple lat. *circumdare* «entourer» et «placer autour». Ici encore, le descripteur a le droit de poser deux unités lexicales, pour éviter d'affronter un difficile problème de syntaxe. S'il s'y refuse, il doit définir deux sous-classes d'objet, et décrire le passage d'une transitivité à l'autre.

Un fait analogue peut se présenter dans les rapports d'un préfixé et d'un simple: si d'ordinaire le préfixe se comporte comme un déterminant adverbial, qui ne modifie pas la transitivité du simple (par exemple véd. *dhâ-* «placer» → *âdhi-dhâ-* «placer contre», *antâr-dhâ-* «placer à l'intérieur», *âpa-dhâ-* «placer à l'écart»), il arrive que le préfixe renverse la transitivité du simple: ainsi pour *pâri-dhâ-* «entourer». Il faut diversifier la signification de l'accusatif si l'on souhaite maintenir *pâri-dhâ-* dans le groupe sémantique de *dhâ-*.

3.1.1.7 Accusatif d'objet et accusatif de but ou d'extension

Quel que soit le mode de description adopté, il est impossible de réunir sous une même valeur les différents emplois de l'accusatif.

On ne peut le faire pour l'accusatif d'objet qu'en imputant au verbe toutes les différences de signification constatées entre les différents sous-types d'objet. Si, pour éviter la scission lexicale, on les érige en réalité syntaxique, il n'est pas possible de leur trouver une signification commune: quel concept, si vague soit-il, pourrait recouvrir le but, la situation et le mécanisme causatif? Les trois emplois ne se rejoignent que dans une description qui pose un objet indifférencié, sans valeur sémantique.

Quant au lien avec les valeurs concrètes de l'accusatif étudiées 2.5.5.1 et 3, s'il est évident pour l'objet-but (*adeo aliquem*), on imagine mal ce qu'il peut être pour l'objet situatif ou l'objet causatif. D'ailleurs, là même où il est évident, l'essentiel n'est pas de souligner la proximité d'un complément de but (*eo Romam*) et d'un complément d'objet (*adeo aliquem*), mais bien de montrer, par le critère du passif, qu'il existe deux *adeo aliquem* différents de structure et de sens.

Que gagnerait la description à découvrir une «valeur originelle»? Rien d'autre

qu'une complication et même une distorsion dans la hiérarchie des emplois. Que gagnerait-on à décrire les emplois de franç. *à* à partir du sens originel, celui de lat. *ad*, si ce n'est de faire passer à la première place des emplois comme *aller à*, de rétrograder *dire à*, *penser à* et de rendre acrobatique la représentation de *à* possessif (*être à*)? Il est vain de chercher à réduire les différents emplois de l'accusatif en synchronie, que ce soit en védique ou ailleurs. Le but d'une description est de déterminer leur nombre, le domaine et la fonction de chacun, en laissant à l'étude diachronique le soin de déterminer leurs rapports, et peut-être de découvrir leur parenté originelle.

Renoncer à rassembler sous un concept les différents emplois de franç. *à* ou *de* n'implique nullement qu'on renonce à en restituer l'histoire, partant à en retrouver l'unité diachronique. Il en va de même pour l'accusatif. Le point de départ de la reconstruction ne peut être que les emplois résiduels, but et extension, d'abord parce qu'ils sont résiduels (donc probablement anciens), et ensuite parce qu'on voit des morphèmes concrets devenir des morphèmes grammaticaux, mais non l'inverse.

Sur ce point Whitney *AJP* 13 p.285 a entièrement raison (1): la seule hypothèse qui corresponde à ce qu'on sait de l'évolution linguistique est celle-là. Sa critique de la conception «grammaticaliste» est parfaitement justifiée. Reste à reconstruire l'évolution, qui n'est pas toujours évidente et qui parfois semble inconcevable.

3.1.1.8 Critique de la conception «grammaticaliste»

La conception «grammaticaliste» des cas, qui remonte à Rumpel, a été appliquée par Gaedicke à l'étude de l'accusatif védique. En dépit de la pertinente critique de Whitney, ses conclusions adoptées par Delbrück *Ai. Sy.* p.164 et *Grdr.* ¹ 3-1 p.187 et suiv., p.360 et suiv., ont influencé Brugmann *Grdr.* ² 2-2 p.615 et suiv., et Meillet qui les applique non seulement, comme les précédents, à la reconstruction, mais encore à la description, *Introd.* p.344: «les divers emplois de l'accusatif se ramènent en dernière analyse à celui de complément d'un verbe» (1).

Largement représentée dans les manuels français, adoptée par Kuryłowicz *IC* p. 179 (2), qui lui donne une formulation structuraliste, elle trouve son expression la plus radicale chez Humbert *Syntaxe grecque* p.254:

«En eux-mêmes, les rapports $\frac{\text{hékhein}}{\text{tôn híppon}}$ = $\frac{\text{tenir}}{\text{le cheval}}$

$\frac{\text{níkan}}{\text{níken}}$ = $\frac{\text{être vainqueur}}{\text{dans une victoire}}$ $\frac{\text{híkneîsthai}}{\text{álsos}}$ = $\frac{\text{atteindre}}{\text{un bois}}$

$\frac{\text{apélkhein}}{\text{polloús stadiós}}$ = $\frac{\text{être éloigné}}{\text{de beaucoup de stades}}$ $\frac{\text{diaphérôn}}{\text{ten phúsín}}$ = $\frac{\text{différent}}{\text{de tempérament}}$

$\frac{\text{ebío}}{\text{ête enenekonta}}$ = $\frac{\text{il a vécu}}{\text{quatre-vingt dix ans}}$

3.1.1.7 (1) - C'est également le point de vue de Kuryłowicz *Proceedings of the IXth Congress* p.18 «the unity of expression for both functions, the acc. of goal as well as the acc. of direct object, may throw a light upon the origine of this case-form. Cp. the Spanish parallel *quiero á la madre* like *salgo á la calle*». Le parallèle espagnol suggère que, pour la forme au moins, l'accusatif d'objet remonte selon lui à un accusatif de but.

3.1.1.8 (1) - Après avoir soutenu l'origine «directive» de l'accusatif d'objet, p.ex. *MSL* 22 (1922) p.51.

3.1.1.8 (2) - *IC* p.181 «les fonctions secondaires ou sémantiques de l'acc. sont, au contraire, toujours déterminées par le contexte».

sont de même nature: c'est uniquement le contenu de l'idée verbale qui change...». Comme le remarque fort justement E.A. Hahn *TAPA* 85 (1954) pp.250-251, l'accusatif n'est pas le seul qui détermine le sens d'un verbe; et il n'y a rien de commun entre les différents accusatifs cités *supra*, «*si ce n'est que ce sont tous des accusatifs*». Cette conception purement formelle de l'accusatif est tautologique, si elle reste au niveau de la forme; si on veut l'appliquer à la description des emplois, elle est fautive. L'erreur est identique dans son principe à celle de la conception du génitif critiquée *supra* 0.1.4.2: on ne peut pas tirer un sens *plein* d'un sens *vide* modifié par le contexte. A la base de cette erreur à l'unité de forme correspond l'unité de sens. Comme il est impossible en synchronie (et difficile en diachronie) de ramener tous les emplois de l'accusatif à un sens plein, comme par exemple celui du but, on croit se tirer d'affaire en posant un sens *vide*, un «*rapport direct verbo-nominal*» selon l'expression de Humbert, auquel on ramènera tous les emplois. Il ne reste plus qu'à contribuer à l'influence du contexte la diversité sémantique incontestable du cas. L'idée est simple, mais illogique en son principe, illusoire dans ses applications.

On est d'autant plus surpris de trouver chez Kuryłowicz l'écho de cette conception erronée qu'il a clairement montré par ailleurs (p.193) (3) comment les cas concrets peuvent devenir des variantes combinatoires de l'accusatif d'objet: «dans certaines conditions déterminées, la désinence de la forme casuelle «concrète» vidée de son contenu sémantique, devient l'allomorphe de la désinence de l'accusatif (d'objet direct), un simple signe de subordination syntaxique». Il suffit d'appliquer cette formule à l'accusatif lui-même pour être sur la voie d'une solution correcte du problème de son évolution.

La reconstruction de la valeur de l'accusatif n'est possible que si l'on admet deux postulats. Le premier, implicitement admis (sinon appliqué) par la majorité des comparatistes peut se formuler comme suit: les valeurs sémantiques positives (ou valeurs «concrètes») sont antérieures à la valeur purement grammaticale (4); corrélativement, tout emploi grammatical doit être issu directement ou non d'un emploi dans lequel le cas avait une valeur sémantique positive.

Second postulat: la scission lexicale n'est qu'un procédé de description (1 *varitati* «il tourne»; 2 *varitati* «il fait tourner»), tout au plus le résultat d'une évolution récente: elle ne peut être projetée dans un état de langue antérieur. Celui-ci, bien qu'on ne le nie jamais expressément, est moins généralement appliqué; la scission lexicale est une facilité à laquelle on cède aisément si l'on n'y prend garde.

3.1.2 La fonction objet

3.1.2.1 Les types principaux d'objet

La fonction objet sera donc considérée comme une fonction-limite et pour l'accusatif, qui en est le principal représentant, un aboutissement. On opérera avec les divers types d'accusatif, et même, lorsque plusieurs accusatifs répondent à la définition de l'objet, c'est-à-dire admettent la transformation passive, on devra opérer avec plusieurs fonctions objet.

Les principales fonctions objets à distinguer sont les suivantes:

3.1.1.8 (3) - Et cf. 3.1.1.6 n.1.

3.1.1.8 (4) Kuryłowicz *Proceedings of the IXth Congress* p.29 érige même en «loi panchronique du changement fonctionnel» le passage de l'adverbe au cas «concret» et de celui-ci au cas «grammatical» (cf. 3.1.1.7 n.2).

- objet affecté: objet effectué (1)

franç. *allumer du bois* (ou tout autre combustible): *allumer du feu*.

Cette distinction n'est pertinente que pour un certain nombre de verbes; elle est sans intérêt là où le verbe implique l'un des deux; ainsi *détruire* implique un objet affecté, *construire* un objet effectué. Dans les deux cas, on parlera d'un objet pur et simple.

- objet utilisé: objet affecté ou effectué

angl. *he beat his fist on the table: he beat the table with his fist* (3.1.4.4).

- objet causatif: objet affecté, effectué ou utilisé.

L'opposition d'un objet causatif et d'un autre type d'objet est rare; l'objet causatif se définit directement comme le représentant de l'ancien sujet dans la transformation causative. Quelques verbes védiques ont côte à côte les deux types d'objet: l'exemple le plus net est sans doute celui des verbes qui signifient «aiguïser» et «aiguillonner» (4.1.3.2).

Pour ces quatre types d'objet, l'emploi de l'accusatif se justifie de façon différente:

- l'accusatif de l'objet affecté se laisse ramener ordinairement à un accusatif du but visé ou atteint.

- l'accusatif de l'objet effectué repose lui aussi sur un accusatif de but ou d'extension: l'accusatif de but ou d'extension n'est pas limité aux noms de lieu (*eo Romam, eo viam*); il s'étend aux noms de procès (*eo lusum*). L'objet effectué est le but (atteint) de l'action, ou son extension (3.1.6.1).

- en revanche, ni l'objet utilisé (3.1.6.3), qui est un *instrument*, ni l'objet causatif (3.1.7.1), qui est un *agent*, ne peuvent s'expliquer immédiatement à partir d'une valeur directive (allative ou illative) ou extensive.

3.1.2.2 Le double accusatif d'objet

Les quatre types d'objet (1) ne sont pas admis auprès de tous les verbes. Quand deux (ou plus) le sont, il ne sont pas nécessairement compatibles: ainsi on peut dire en français *percer un trou* et *percer un mur*, mais il n'en résulte pas qu'on puisse dire **percer un trou un mur*. Le double accusatif d'objet est de lui-même un fait syntaxique, même si ses deux constituants existent indépendamment; ce qui n'est pas toujours le cas: certains emplois ne sont possibles qu'en tour double. La description doit mettre ce fait en lumière.

Les principales combinaisons attestées en védique (et dans les langues i.-e. anciennes (2)) sont les suivantes:

3.1.2.3 Objet effectué + objet affecté (attestés par ailleurs l'un et l'autre)

3.1.2.1 (1) - «the inner» object is created as the result of the action denoted by the verb, whereas the «outer» object has an existence independent of such action», the terms «effect» and «affect» sometimes used in this connection are in my opinion aptly chosen», E.A. Hahn TAPA 85 (1954) p.252.

3.1.2.1 (2) - Du point de vue de l'origine, et, là où les emplois locaux de l'accusatif sont libres, du point de vue synchronique.

3.1.2.2 (1) - Conformément à sa conception «négative» de l'accusatif, Gonda ne peut justifier le double accusatif régime de *ji-* qu'aux prix de la scission lexicale: «*jayati* + accusative «he conquers or defects a person» or «he wins an object». If accompanied by two accusatives, the verb has two complements of a naturally vague and general character» (*Miscelánea Homenaje a A. Martinet* p.57).

3.1.2.2 (2) - Sur le double accusatif avestique, cf. Hübschmann *Casuslehre* p.191 et s.

vī-kṛt- fournit un bon exemple du tour à l'état originel, 8.45.30

yāh kṛntād īd vī yonyān
triśókāya girīm pṛthūm
gōbhyo gatūm nīretave

«(Indra) qui a ouvert le vaste sein de la montagne pour Triśoka, (qui a ouvert) une voie pour que les vaches puissent sortir».

vī-kṛt- y régit successivement un objet affecté *girīm* et un objet effectué *gatūm*; le lien entre les deux est ténu: il peut s'agir d'un simple zeugma, qui ne devient un tour syntaxique normal que s'il se reproduit.

On signale un emploi de ce genre pour *vac-* 10.80.7 *agnīm mahām avocāmā suvṛktīm* «à Agni nous avons adressé un grand hymne-bien-tourné» Renou *EVP* 14 p.20: mais bien que *vac-* *agnīm* et *vac-* *suvṛktīm* soient l'un et l'autre parfaitement normaux, leur liaison est insolite.

Un tour de ce genre se rencontre avec *chan* «frapper», et avec son correspondant avestique *gan-*, AV. 1.8.4 *tāms tvām... jahy eṣān śatatārham* «Slay of them, O Agni, with hundredfold transfixion» (Whitney), Vd. 4.30 *yō narām vīxṛmāntam x̌arām jainti* «celui qui porte à un homme un coup qui fait couler le sang».

Le v. isl. admet ce double accusatif avec son verbe «frapper» *konungr hio hann banahogg* «der König hieb ihm den Todeshieb» Heusler, *Aisl. Eb.* § 366 b.

Mais la règle ne joue pas en allemand où, comme l'a relevé Kuryłowicz *IC* p.32, la présence de l'objet effectué repousse de l'accusatif au datif l'expression de l'objet affecté: *j-n schlagen + eine Wunde schlagen - j-m eine Wunde schlagen*.

La même règle peut jouer en avestique, Vd. 13.10 *yō sūne pištrām jainti* «celui qui porte à un chien un coup qui meurtrit».

3.1.2.4 *Objet effectué + objet affecté* (ce dernier n'étant attesté que dans cet emploi)

Le verbe védique *kṛ-* «faire» et son correspondant iranien *kar-* (3.2.9.9) forment avec certains de leurs régimes accusatifs des locutions verbales régissant un second accusatif: RV. 1.185.8 *devān vā yac cakṛmā kác cid āgaḥ* «Si nous avons-jamais commis quelque faute, soit envers les dieux...» Renou *EVP* 15 p.118.

Y. 9.28 *skāndam ȝē manō karānūīdi* «brise (litt. fais-brisure) son esprit».

Dire que le premier accusatif «complète l'idée verbale; forme avec le verbe une locution» avec Reichelt *Aw. Elem.* § 438, c'est faire une constatation inattaquable; mais ce n'est pas décrire le tour, encore moins en expliquer la genèse. Il faut d'abord signaler que le premier accusatif est le régime normal du verbe «faire», qui est un objet effectué; mais le second n'a pas d'existence autonome; *kṛ-* *devān* signifie «faire les dieux» et non «traiter les dieux, faire aux dieux». Ici, la genèse à partir d'un zeugma est exclue. Souvent invoqué, le parallèle de *doruphoreîn tina* «être le garde du corps de qqn.» est fallacieux: la genèse de cette rection est à considérer à partir de *doruphōros* (*tinōs*) et non de *dōru phērein*: c'est un dérivé, non un composé (1). La rection secondaire, s'est formée analogiquement (*doruphoreîn tina* d'après *phulāssein tinā* «garder qqn.»; *doruphoreîn tini* d'après *phulāssein tinī* (id.)). Au contraire, il s'agit ici d'un syntagme, *kṛ-* + accusatif de l'objet effectué, qui reçoit un déterminant à l'accusatif au lieu du datif attendu.

3.1.2.4 (1) - La relation entre *dōru phērein* et *doruphōros* d'une part, *doruphōros* et *doruphoreîn* de l'autre est purement synchronique; on ne doit pas raisonner comme s'il y avait une continuité entre *dōru phērein* et *doruphoreîn*.

Le tour est ancien, et semble se limiter à l'origine à «faire tort à». Cette limitation est nette en védique, en grec (hom. *káka rhézein* «faire du mal à»; *káka médesthai* «avoir de mauvaises intentions contre») et en latin (*ludos facere aliquem* «jouer de mauvais tours à qqn.»). Elle se retrouve en hittite avec l'expression *idalu iya-* ou *takkeš-* «faire du mal» construits avec l'accusatif de la personne, Telipinuš 2, 14-15 (Friedrich, *Heth. Elem.* 2 p.59): *idalu - ma - šmaš - kan le kuiški taggašši* «mais que nul les maltraite».

En revanche, il s'est étendu largement en iranien ancien et moderne, et de là en arménien.

Le caractère secondaire du double accusatif de l'objet effectué et de l'objet affecté est particulièrement net avec *kṛ-* dans le parfait périphrasique qui se constitue dans la prose védique (qqes ex. dès l'AV) pour quelques verbes comme *véda*, le causatif et le désidératif (Debrunner, *Suffixe*, p.252 et suiv.): AV. 18.2.27 *ásūn pitṛbhyo gamayām cakāra* «il fit aller ses esprits chez les Pères» (cité Debrunner p.258). Or, comme il a été indiqué 2.3.3.1, le modèle initial est le tour causatif RV *kṛ-* (*dhā-*) *sātīm asmābhyam* «nous faire gagner». Faut-il faire remonter au RV le double accusatif? Il en est peut-être un exemple 1.95.10 (2) *dhānvan srōtaḥ kṛnute gātūm ūrmīm* qui paraît signifier «dans le désert, le cours d'eau fait aller (fait un chemin à) son flot».

S'il en est ainsi, le tour représente la contamination des deux constructions complémentaires (2.3.3.1) **kṛ- gātūm ūrmāye* et **kṛ- gātāve ūrmīm*. On peut chercher un second exemple dans 5.42.9 (3) *visarmāṇaḥ kṛṇuhi vittām eṣām* «Fais que s'écoule-en-pure-perte le bien-acquis de ceux...» Renou *EVP* p.22.

Peut-être le tour *kṛ- āgo devān* a de son côté fourni un modèle à la construction de la périphrase en *-ām kṛ-* avec un second accusatif. De toute façon, la liaison des deux accusatifs ne peut être que secondaire.

3.1.2.5 Deux objets affectés

La majorité des emplois stables du double accusatif est constituée de deux accusatifs de l'objet affecté. Si l'on veut éviter de prêter à un même verbe deux sens différents dans un même syntagme, il faut diversifier la notion d'objet affecté (1).

Ce double accusatif de l'objet affecté se rencontre avec les verbes «prendre» (*duh-* «traire»; *dhū-* «faire tomber en secouant»; *muṣ-* «dérober») et «demander» (*ṛgch-*; *ī-*, *yā-* *yāc-* «prier»). Pour ces verbes, on distinguera deux objets affectés: si l'objet «pris, demandé» est considéré comme fondamental, le second est un objet à valeur ablative; si c'est l'objet «à qui l'on prend, interrogé» qui l'est, l'objet «pris» ou «demandé» a valeur finale.

Les deux objets sont susceptibles de transformation passive; les deux se pré-

3.1.2.4 (2) - La traduction de Geldner suppose une ellipse, ou une anacoluthie. Celle de Renou («il se fait un chemin de sa vague»), si elle satisfait la syntaxe, laisse à désirer pour le sens (*EVP* 12 p.26): *gātūm ūrmīm* se retrouve dans un autre contexte 7.47.4, où figure un datif.

3.1.2.4 (3) - S'il faut, avec Debrunner *Suffixe* p.758, faire de l'hapax *visarmāṇ-* un nom d'action, «écoulement», en dépit de la place de l'accent. Wackernagel, *Ai. Gr.* 2-1 pp.218-223, 3 p.272 en fait un adjectif d'agent, «qui s'écoule».

3.1.2.5 (1) - Le second objet - l'objet «obtenu» ou «demandé» est proche d'un objet effectué. On notera que plusieurs de ces verbes reposent sur des métaphores. L'étymon de *duh-* signifie «toucher» (4.1.2.4); *muṣ-* relève d'une racine i.-e. signifiant «pousser, déplacer» (**mew-*, cf. véd. *mīṽ-*); *ī-*, *yā-* et *yāc-*, d'une racine **yē* /*ī-* signifiant peut-être «lancer/atteindre» (3.4.2.1.2). Quant au sens de *dhū-*, c'est probablement «souffler (sur)», Mayrhofer 2 p.108. L'objet «obtenu» est à la base d'emplois comme *tgd*, *rad-* *rayīm* (3.1.8.2); *tuj-* *rayīm* «exprimer la richesse». L'anomalie syntaxique du double accusatif peut être liée à l'emploi métaphorique.

sentent indépendamment du tour double. Le problème sera donc de déterminer comment l'accusatif de l'objet affecté a pu exprimer des relations ablatives ou finales: il n'y a de réponse à cette question que pour chacun des verbes considérés.

En tout cas, le tour a une antiquité certaine. La correspondance de certaines formules entre le Véda et l'Avesta le prouve, ainsi Y. 49.8 *taṭ θwā mazdā yasā ahurā* «je te demande ceci, ô Ahura Mazda»: RV. 1.24.11 *tāt tvā yāmi* «je te demande ceci».

3.1.2.6 Deux objets affectés: le tout et la partie

Cet emploi ne doit pas être considéré comme un cas particulier du précédent: il s'en distingue en ce que la relation est identique pour les deux termes. Comme l'indique Brugmann *Grdr.*² 2-2 § 526-2; l'apposition partitive n'est d'ailleurs pas limitée à l'accusatif. Attesté sporadiquement presque partout, cet emploi n'a d'extension qu'en grec. On en cite quelques exemples en védique, en particulier AV. 5.8.9 *enān... mārmaṇi vidhya* «perce-les, (perce) leurs centres vitaux». Mais c'est un pseudo-exemple qui repose sur une faute d'impression. Comme le signale Whitney, il faut lire *mārmaṇi* «perce-les dans leur centre vital». D'autres, que cite également Gaedicke p.268, sont suspects, ou bien relèvent d'une autre explication (1).

3.1.2.7 Objet affecté + objet causatif

Pāṇini 1.4.52 et 53 enseigne cette construction pour un certain nombre de verbes au causatif. Le RV ne la connaît qu'avec le causatif *pāyaya-* «faire boire», 2.37.6 *devān pāyayā havīḥ* «fais boire l'offrande aux dieux». La description est simple: c'est la transformation causative appliquée à un verbe transitif: **devāḥ pibanti havīḥ* → *devān pāyaya- havīḥ*.

Mais, outre que l'origine de l'accusatif de l'objet causatif pose un problème, le tour double est isolé: on en connaît trois concurrents, le tour *śucā... enam arpayati* «il le fait atteindre par la souffrance» (4.1.2.1) et le tour *ācetaṭayad dhīya imā jaritrē* «il a révélé ces visions-poétiques au chancre» (4.1.2.3), où l'objet causatif est respectivement à l'instrumental et au datif; dans le troisième, il est à l'accusatif, mais l'accusatif objet du syntagme de base passe à l'instrumental: *sā vaste vāstram* «il

3.1.2.6 (1) - RV. 5.16.4 *tām id yāhvām nā rōdasi śrāvoḥbābhūvathuḥ* a «une forme courte» d'instrumental, comme l'admet Geldner à la suite de Ludwig *Śrāvaḥ = śrāvasā*, infra 5.2.2), donc «ce jeune homme, les deux mondes ne l'ont pas surpassé en gloire». En revanche, Renou suit Gaedicke en traduisant «les deux masses-cosmiques ont entouré (Agni, son) renom», ce qui n'est guère satisfaisant (*EVP* 13 p.29).

1.80.15 *nahī... indram kō vīryā parāḥ* «nul n'est supérieur en force à Indra» mais *vīryā* y est un instrumental singulier comme l'indique Ludwig *Rigveda* 5 p.22 et cf. *WD Ai. Gr.* 3 § 41 b. - 10.49.8 *ahām ny ānyām sāhasā sāhas karam* présente le double accusatif de la personne dépossédée (*anyām*) et de l'objet pris (*sāhas*), «ich brachte durch meine Macht den einen um seine Macht»: c'est la construction de *muṣ-, dhū-, duh-* (3.1.2.5). Autres possibilités d'explication (excluant également le double accusatif du tout et de la partie) chez Ludwig *Rigveda* 5 p.478, sa traduction, que cite Gaedicke, repose sur une segmentation qui fait de *sāhasā sāhas* une «parenthèse» supposant l'ellipse d'un participe *nikurvān*. Même remarque pour l'exemple 8.7.1) (*duh-*).

- On ne saurait considérer que la relation entre le substantif *mukhāni* et l'adverbe *parasparam* dans l'exemple cité de l'*Anthologie* de Lassen constitue une apposition partitive. Même remarque pour ŚB. 1.1.1.22 (*dvandvām pātṛāṇi*).

- Enfin, l'apposition d'un numéral substantif (dizaine, centaine, millier) à un substantif (*triṃ-śātā hāribhiḥ* «avec trente alezans») n'a rien d'une figure du tout et de la partie.

porte un vêtement» → *tām vāsayati vāstreṇa* «il le revêt d'un vêtement» (4.1.2.2).

On ne peut rendre compte du double accusatif d'objet qu'en admettant plusieurs types d'objet; sinon, il faut recourir à des artifices, si l'on veut éviter de tomber dans la contradiction. Il est facile de comprendre pourquoi le double accusatif d'objet constitue une difficulté insurmontable dans une conception «grammaticaliste» de l'accusatif. Ainsi pour Rumpel, *Casuslehre* p.148 et s.: «la liaison d'un verbe transitif avec deux objets est fondamentalement une impossibilité»: l'un des deux accusatifs n'est donc pas un objet; il forme avec le verbe une locution ou équivaut à un premier terme de composé comme dans le verbe grec *doruphoreîn* «être porte-lance» (qui peut se construire avec l'accusatif de la personne dont on est le porte-lance, le garde du corps). Gaedicke, qui le cite p.250, montre que la double possibilité de segmentation (*aphairō tēn arkhēn/se* ou *aphairō se/tēn arkhēn*), souvent confirmée par la double possibilité de transformation passive, ruine cette conception du double accusatif. Mais on ne peut refuser cet artifice qu'en admettant purement et simplement qu'un seul et même verbe peut avoir en même temps *deux sens*: c'est ce que fait Gaedicke p.265: «... De la diversité des objets résulte une diversité de la notion verbale; le verbe est employé dans un autre sens quand l'action porte sur une personne que quand l'action porte sur une chose. *Prach-* «demander (fragen)» a le sens de «questionner (befragen)» dans *prchāmi tvā*, «chercher à savoir en questionnant (erfragen)» dans *prchāmy āntam* (1); c'est là, nous l'avons dit dès le début (3.1.1.1) un postulat admissible en lui-même: un procédé de description des tours simples, mais inapplicable aux tours doubles. Plutôt que de poser deux relations objet, on peut poser deux unités lexicales pour un certain nombre de verbes. Mais ce procédé n'est admissible que si chacun des deux verbes a son domaine distinct: il ne peut s'appliquer au verbe dans un seul et même emploi.

Quant à l'antiquité de ces tours doubles, comme on a pu le voir, elle est très variable: certains paraissent anciens (au moins dans leur noyau initial); certains se constituent à une époque historique; certains enfin paraissent pouvoir se constituer à tout moment, et par conséquent ne sont pas datables.

3.1.2.8 Autres formes de double accusatif

On considère trop souvent comme allant de soi les autres formes de double accusatif, qu'il s'agisse du double accusatif de l'objet et du but (ou de l'extension) ou du double accusatif de l'objet et de son attribut. Certes, ils ne mettent pas en cause la notion même d'«objet»; mais peut-on rendre compte du premier par l'addition d'un accusatif libre de but ou d'extension, et du second par l'accord?

Il est assurément des phrases dans lesquelles on trouve deux accusatifs sans qu'ils forment pour autant un double accusatif, c'est-à-dire une *construction*: ainsi lat. *facere aliquid totam noctem* «faire qqch. pendant toute la nuit»: *totam noctem* figurerait aussi bien à côté d'un verbe intransitif (*flere* «pleurer»). Mais il est impossible d'analyser de cette façon *manum inicere aliquem* (Plaute) «poursuivre en justice» (litt. «jeter la main sur qqn.»): non seulement l'accusatif *aliquem* dépend étroitement du contexte, mais encore, dans ce contexte, il est concurrencé par le datif, *alicui*. Outre la description de l'emploi et sa genèse, on doit examiner ses rapports avec les tours concurrents. Gaedicke (pp.260-261) décrit comme l'addition

3.1.2.7 (1) - 1.164.34 *prchāmi tvā pāram āntam prthivyāṅ* «je t'interroge sur la limite extrême de la terre».

d'un complément de but au complément d'objet la construction de RV. 1.121.10 *tām... hetīm asya* «lance lui une flèche», et le tour homérique correspondant 11.5.290-1 *bélos d'íthunen Athēnē/rhīna* «Athéna dirige le trait vers le nez». La description est correcte, étant donné le tour attesté RV. 3.30.17 (= 6.52.3) *brahmad-vīṣe tāpuṣiṃ hetīm asya* «lance sur celui qui hait la formule l'arme de jet brûlante» Renou *EVP* 17 p.70? Gaedicke mentionne ce tour concurrent, mais sans poser la question de son rapport avec le double accusatif (1).

3.1.2.9 L'attribut de l'objet

Le prédicat de l'objet ne pose par lui-même guère de problèmes: qu'un accusatif, adjectif épithète ou substantif en apposition d'un substantif à l'accusatif, puisse être interprété comme représentant d'un prédicat est naturel, étant donné que la phrase nominale prédicative ne se distingue pas du syntagme nominal épithétique ou appositif. Certes, comme l'indique Gaedicke p.255, *vēda tvām devām* «je sais que tu es un dieu» ne doit pas s'analyser en *vēda tvām* («je te connais») + *tvām devāḥ* «tu es un dieu», *vēda* ayant un sens différent dans les deux cas:

1 - «je connais»;

2 - «je sais».

En synchronie, on distinguera en effet deux syntagmes homonymes:

1 - *vēda tvām devām* «je te connais, toi le dieu»

2 - *vēda tvām devām* «je sais que tu es un dieu»

Mais *tvām devāḥ* étant indifféremment «toi le dieu» ou «tu es un dieu», il est naturel qu'un syntagme appositif (*vēda*) *tvām devām* ait pu être réinterprété comme la transformation d'un syntagme prédicatif.

Paradoxalement, c'est parfois l'objet lui-même qui fait difficulté. Avant de justifier *tvām... devāso dūtām akrata* (RV. 5.21.1) «les dieux t'ont fait leur messenger» comme la liaison d'un verbe *kr-* «faire, réaliser, effectuer» et d'un syntagme prédicatif, *tvām dūtāḥ* (*syāḥ*) «que tu sois messenger» transformé en syntagme nominal objet de *kr-*, on doit se demander si *kr- tvām* est possible, et ce qu'il signifie. Il est possible avec le sens de «te créer», mais tel ne peut être le point de départ du tour considéré. Il est également possible, mais dans certains contextes seulement, au sens de «te mettre, te placer»: *tvām kr- sātāye* «te mettre en position de gagner, te faire gagner» (2.3.1.1) ou *tvām kr- devēṣu* «te mettre chez les dieux». Faut-il considérer que *kr-* est *en même temps* «placer» et «faire»? Non: il suffit d'opérer avec deux accusatifs distincts, l'un de l'objet affecté, l'autre de l'objet effectué. La genèse du tour n'est pas totalement élucidée par là, mais le problème en est posé: le double accusatif de l'objet et de son prédicat, comme l'a montré Hübschmann *Zur Casuslehre* p.194, ne doit pas être séparé des autres constructions doubles de l'accusatif.

3.1.2.10 Autres constructions à deux termes

Il existe cinq constructions à deux termes régis (objet premier et objet second) en plus du double accusatif.

1- Accusatif et datif

lat. *circumdare murum urbi* «bâtir un mur autour d'une ville»

3.1.2.8 (1) - Sur les différentes constructions de *as-* «lancer», voir *infra*, 3.2.6.1.

Ce tour - on l'a vu 3.1.2.2 - est parfois en concurrence avec le double accusatif (Lat. arch. *circumdare murum urbem*).

2 - Accusatif et instrumental

lat. *circumdare urbem muro* «*id.*»

Ce tour peut, comme dans cet exemple, être concurrent du précédent, ainsi que du double accusatif.

3 - Instrumental et datif

lat. *facere deo vitula* «sacrifier une génisse à un dieu»

Tour exceptionnel en latin, limité en védique, mais bien représenté en germanique, en particulier avec les verbes «lancer» («Instrumental d'objet», *infra* 3.1.4.3).

4 - Accusatif et génitif

lat. *implere dolium aquae* «emplir un tonneau d'eau»

Le génitif tient la place d'un instrumental (*implere dolium aqua*); ce tour est donc proche du deuxième (*infra*, 3.5.2.1).

5 - Génitif et datif

RV. 7.65.4 *â jānāya prṇītām udnó divyāśya* «versez aux gens de l'eau céleste» (3.5.2.2) (1).

Le génitif tient la place d'un accusatif, qu'il remplace avec valeur partitive. Ce tour est donc proche lui aussi du deuxième.

Ces cinq tours se ramènent donc en fait à trois, le génitif étant le substitut soit de l'instrumental, soit de l'accusatif (2). Deux cas restent en présence: l'instrumental et le datif. Il convient donc d'étudier d'abord l'emploi de ces deux cas en fonction d'objet.

3.1.3 Le datif d'objet

3.1.3.0 Datif d'objet et datif libre

Examiné à la lumière des analyses précédentes (2.3.3.1 et suiv.) le datif d'objet premier ou second se révèle proche des emplois libres: on peut l'analyser parfois comme un datif déobjectif; plus souvent comme un datif désubjectif, sujet potentiel du procès complémentaire de celui qu'exprime le verbe régissant: le datif objet d'un verbe *dire* ou *parler* est sujet du procès complémentaire *entendre*; celui d'un verbe *donner* l'est du complémentaire *recevoir*, etc... Seule, la fréquence de la liaison avec le verbe permet de poser une rection: par ailleurs, ces emplois ne diffèrent en rien des emplois libres. Et c'est là une donnée importante pour l'évolution: analysable comme «expansion», le terme au datif apparaît comme inessentiel pour l'analyse sémantique du verbe, et le cas comme récent dans la fonction d'objet.

3.1.3.1 Le datif objet des verbes de mouvement et des verbes «mettre en présence ou en contact»

On sait que le datif objet premier ou second des verbes de mouvement (1) est en fait un complément de but. Il rejoint (secondairement) le locatif et l'accusatif

3.1.2.10 (1) - Autre, Geldner, que suit Renou *EVP* 5 p.89. Mais leur interprétation exige de sous-entendre un verbe «invoker» dans le *pāda* précédent. Bien traduit, Ludwig *der Rigveda* p.126: «spendet hieher dem volke... von den schönen himmlischen gewässern».

3.1.2.10 (2) - V. *infra* 3.5.2.0.

3.1.3.1 (1) - Delbrück *Dat.* p.9 et suiv.; KZ 18 p.85 et suiv.; *Grdr.* ¹ 3-1 p.289.

directifs dans quelques emplois, et partout peut s'interpréter comme un datif désubjectif ou déobjectif (2). Parfois, le second datif est explicite, ainsi avec *ā-bhṛ-* «apporter» 8.77.8 *stotṛbhya ā bhara nṛbhya nāribhyo āttave* «apporte aux louangeurs, hommes et femmes, à manger»; avec *vah-* 10.16.12 *ā vaha pitṛn havīṣe āttave* «convoie ici les Pères, afin qu'(ils) mangent l'offrande» Renou *EVP* 14 p.38. On analysera donc comme désubjectifs ou déobjectifs les datifs simples, ainsi 4.2.7 *yās te bhā-rād ānniyate cid ānnam* «qui t'apportera de la nourriture, à toi (3) qui justement en désires» (datif subjectif: *te* < *āttave* >).

De même avec *nī-*, on analysera comme datif déobjectif *rāyē* 1.189.1 (*rāyē* < *sā-tāye* > «pour (gagner) la richesse», plutôt que comme un simple directif («*ad divitiās*»). Même analyse pour le régime datif des verbes «lancer» (*śj-*, *as-*): c'est un datif objectif, «pour (abattre)», comme le montre la comparaison de 3.30.17 (= 6.52.3) *brahmadviṣe tāpuṣiṃ hetīm asya* «lance l'arme de jet brûlante contre celui qui veut du mal à la Formule!» Renou *EVP* 5 p.36, et du «triple datif» de 10.125.6 *brahmadviṣe śārave hāntavā u* «pour que la flèche frappe celui qui veut du mal à la Formule».

Les verbes «aller» (*i-*, *gam-*, *yā-*) régissent souvent un datif lorsqu'il s'agit d'une personne, l'accusatif directif étant réservé aux noms de lieu. Ce datif est un datif subjectif ou objectif, non un directif. C'est ce que confirme le double datif du type *gam- kāsmai cid āvase* «venir en aide à qqn.» (2.3.1.1).

Plus généralement, les verbes signifiant «mettre en contact ou en présence (deux objets)» ont assez souvent le datif pour le second objet, l'objet fixe. Ce datif fait souvent place à un locatif ou à un tour prépositionnel, surtout lorsqu'il s'agit de lieux ou de choses, ou pour les personnes, de rapports illatifs. C'est ce qu'on trouve notamment avec *dhā-* «placer» (*infra* 3.2.9) et ses préfixés; *star-* fournit aussi un bon exemple.

3.1.3.2 Le datif régime de *star-*

star- «étendre/recouvrir» est souvent accompagné d'un datif, 1.162.16 *ūpa-star āśvāya vāsaḥ* «étendre un vêtement (comme litière) pour le cheval»; 8.73.3 *ūpa-star ātraye himēna gharmām* «faire un tapis de neige sur le chaudron pour Atri» (1). Le premier exemple, l'objet étendu à l'accusatif, le second à l'instrumental: le terme au datif s'ajoute de la même façon à ces deux constructions (étudiées *infra* 3.2.5.1); c'est donc une expansion. Un datif auprès de ce verbe est fréquent hors de l'i.-ir., lat. *substernere segetem ovibus* (Caton) «faire une litière de paille aux moutons», gr. *Phoīnikī storēsai lékhos* (11.9.621) «faire un lit à Phoenix»,

3.1.3.1 (2) - Cf *supra* 2.5.2.

3.1.3.1 (3) - Geldner et à sa suite Renou *EVP* 13 p.4 donnent à *cit* une valeur inconnue par ailleurs de «comme». Ici *cit* n'est pas comme souvent, concessif (Grassmann, sens 1), mais emphatique (Grassmann, sens 2).

3.1.3.2 (1) - C'est l'interprétation de Geldner. Il doit s'agir de la légende d'Atri, que les Aśvin ont sauvé lorsqu'il était tombé dans une fosse brûlante 1.116.8; 1.118.7; 8.62.7, 8 et 9; 10.39.9. Mais *gharmā-* désigne aussi «un breuvage de lait chaud offert aux Aśvin», Bergaigne *Religion védique* 2 p.471 et Renou *VRV* p.64: Atri pourrait donc aussi être tombé dans le lait bouillant. On s'en tiendra à la traduction de Bergaigne *ibid.* p.470 «O Aśvins, répandez pour Atri la fraîcheur sur le *gharma*».

Quoi qu'il en soit, il s'agit du «sauvetage» d'Atri, protégé habituel des Aśvin qui l'ont délivré de l'obscurité, de la vieillesse, d'une fosse etc. (Bergaigne *ibid.* p.469), et non, comme le propose Renou *EVP* 16 p.67 (citant Velankar) d'une offrande de *gharma* «en même temps que la neige». Si les deux précédentes interprétations sont conciliables (comme «double sens»), celle-ci ne l'est avec aucune des deux, puisque *himēna* serait ici en position de sociatif de l'objet féminin rare, 2.2.4).

etc...; il a partout ce même statut de complément marginal. On peut l'analyser comme un datif désubjectif «pour qu'il s'y installe», (*āśāde*, exprimé 5.26.8). Il tend à la situation d'objet second dans l'expression «livrer, soumettre qqn. à un autre, à qqch.» qui s'est développée en védique (8.3.2 *mā naḥ star abhīmātaye* «ne nous soumet pas à l'hostilité» et en latin (*prosternere aliquem alicui* «prostituer à»). Mais jamais cet élément au datif n'influe sur le sens ou sur la construction du verbe.

3.1.3.3 Le datif avec les verbes donner

L'objet premier de ces verbes est à l'accusatif; l'objet second, au datif, désigne la personne qui reçoit. On sait que «recevoir» s'exprime par la même racine que «donner», *dā-*, mais au moyen et avec le préverbe *ā*, et que c'est là un archaïsme remarquable, puisqu'on retrouve la liaison **ē/ō-dō-* dans le nom de l'«héritier» en latin, *heres* (**gher(o)-ēd-*) et en grec *khērōstēs* (**ghero-ōd(ə)-tā-*), et le sens de «prendre, recevoir» dans le verbe hittite *da-* (4.1.2.3.2): en regard de **dāšvān ādatte vāsūni* «l'adorateur reçoit des biens», **dadāsi dāšūše vāsūni* «tu donnes des biens à l'adorateur» est à interpréter *dāšūše* < *ā dātave* > «pour que l'adorateur les reçoive» (1).

Même interprétation pour *dhā-*, dans ses constructions telles que 4.12.3 *dādhāti rātnaṃ vidhatē* «il confère un trésor au sacrifiant» («il le place pour qu'il le prenne», «il le met à sa disposition»).

De même *dīṣ-* «indiquer», qui tend parfois au sens de «donner»: le complément au datif est le sujet d'un «trouver» implicite. Cette analyse vaut pour les nombreux verbes «donner» et «montrer» qu'énumère Delbrück *Dat.* pp.14 et 15 et *KZ* 18 p.86, et aussi pour les verbes «sacrifier» (*Dat.* p.17), quand le nom divin est au datif.

3.1.3.4 Le datif avec ric-

C'est ainsi également qu'il faut rendre compte du datif qui accompagne *ric-* «laisser» (1). Véd. *ric-* signifie assez souvent «se retirer de, quitter (un lieu)», «évacuer» (BR, Gr. 5 «räumen»). Il est accompagné d'un double datif 1.113.16 *āraik pānthāṃ yātave sūryāya* «la ténèbre) vient de quitter le chemin, pour que le soleil y passe».

A partir de constructions libres de ce genre se sont constitués divers emplois régis, dans lesquels la racine a pris une signification plus abstraite, «laisser (mettre) à la disposition de». On trouve dans le même hymne, au v.1, *evā rātry uṣāse yōnim āraik* «ainsi la nuit vient laisser la place à l'Aurore» qui constitue le premier degré de la rection: le procès-ultérieur est implicite; il ne peut être que «prendre, s'emparer de»; *ric-* devient donc «laisser (mettre) à la disposition de», d'où l'extension à des situations dans lesquelles on «met à la disposition d'autrui», même sans «quitter soi-même»: 10.10.7 *jāyā iva pātye tanvāṃ riricyām* «je voudrais (te) donner mon corps comme une femme à son mari».

Trois notions, notamment, ont pu être désignées par cette construction:

3.1.3.3 (1) - De même en latin le datif complément de *dare* est analysable comme datif désubjectif, cf. Virg. En. 9 362 *ille suo moriens dat habere nepoti* et d'autre part la périphrase causative *dara alicui... -ndum*.

3.1.3.4 (1) - Semblable, Renou *EVP* 3 p.43, qui (p.32) réfère, pour le double datif, à *Monogr. skt.* 2 p.28.

Pour le régime accusatif voir *infra* 4.1.3.3.

1 - l'héritage, i.-ir. **raik-nas* («laisser vacant ses biens pour») 3.31.2 *nā jāṃāye tānvo rikthām āraik* «le fils n'a pas laissé l'héritage à sa sœur».

2 - la vente «laisser en échange de» (avec instrumental de la chose prise en échange), 4.24.9 *sā bhūyasa kāniyo nā aricecīt* «il n'a pas laissé (= vendu) un objet de moindre valeur en échange d'un objet de plus grande valeur» (2).

3 - le prêt: c'est le sens de gmq. **lix^van* et de v. irl. *air.léicim* cf. Seebold p.328; ce sens ne doit évidemment rien au nom de l'héritage comme le voulait Meillet; il ne procède pas davantage de la «vente», comme le suggère Benveniste *VIE* p.189. En fait, il se rattache directement à la construction de **leyk^v* avec un datif, «se retirer, quitter (un lieu ou un objet) au bénéfice de quelqu'un» d'où «lui en laisser l'usage (mais non la propriété)»: c'est *relinquere aliquid alicui (utendo)*.

D'autre part, avec le datif d'un nom verbal, lat. *relinquere* est devenu un verbe «permettre» (*relinquere urbem direptioni* «livrer une ville au pillage»).

3.1.3.5 Le datif avec les verbes dire, parler

Lorsque le verbe est intransitif (verbe *parler*) ou lorsqu'il se construit avec l'accusatif des paroles prononcées (verbe *dire*), le complément au datif désigne ordinairement l'*auditeur*, c'est-à-dire le sujet du procès complémentaire. Telle est la construction (ou l'une des constructions) des verbes *ah-*, *brū-*, *vac-*, *vad-*, «dire» ou «parler»; *arc-*, *gā-*, «chanter»; *rap-*, *šams-* «louer»; *garh-* «se plaindre».

Naturellement, le procès complémentaire d'«entendre» reste le plus souvent implicite; cependant, il est exprimé quelquefois: 1.185.10 *gtām divé tād avocam pṛthi-vyā abhiśrāvāya* «je viens de dire ce *Rta* au ciel et à la terre, pour qu'ils l'entendent» (1).

Cette expression qui peut être considérée comme insistante, ou même pléonastique, révèle que le datif de l'auditeur que régissent les verbes *dire* et *parler* est bien proche d'un datif subjectif, donc d'un emploi libre. On fait la même constatation en avestique: Y. 31.5 *taṭ mōi vīcidyāi vaocā* «dis-moi ceci, que je comprenne bien» et *ibid.* 3 *taṭ mōi mazdā vīdvanōi vaocā* «dis-moi ceci, Mazda, que je sache» où *mōi* cumule réellement deux fonctions, objet de *vaocā* et sujet de l'infinitif de but.

On trouve même des exemples de datif d'objet second sur le même plan que des datifs finaux (2), ainsi 8.59.5

āvocāma mahaté saubhagāya

satyām tveṣābhyām mahimānam indriyām

«Nous avons dit, pour (notre) grande-bonne fortune, la véritable majesté d'Indra devant (ces deux divinités) redoutables» Renou *EVP* 5 p.102.

Une situation particulière est celle de l'auditeur qui est «pris à témoin» ou «que l'on fait juge»:

1.123.3 ... *naḥ... savitā... ānāgaso vocati sūryāya* «Savitar nous proclamera exempts de péché à la face du soleil» Renou *EVP* 3 p.54.

D'autre part, l'auditeur - celui *devant* lequel on parle - peut aussi s'exprimer au locatif, ainsi avec *vac-* 1.189.8 *āvocāma nivācanāny asmin* «nous venons de dire en l'honneur de ce (dieu) des paroles secrètes» Renou *EVP* 12 p.40.

3.1.3.4 (2) - Sur la formation, voir Debrunner *Suffixe* p.738.

3.1.3.4 (3) - Cf. Geldner et sa note. Sur l'instrumental d'échange, *infra* 3.5.2.

3.1.5.5 (1) - Cf. Geldner. Un peu différent, Renou *EVP* 14 p.72 «afin de (le) faire entendre»; *supra*, 2.3.3.5.

3.1.5.5 (2) - Ces deux datifs sont indépendants l'un de l'autre; ils ne forment pas un double datif, comme ceux des exemples précédents.

Inversement, le datif peut auprès de certains verbes, *dire* et *parler* désigner non pas l'auditeur, mais le bénéficiaire, celui en faveur de qui on parle :

1.132.1 *ādhi vocā nū sunvatē* «parle maintenant en faveur de celui qui presse (le soma)». Ce régime de *ādhi-vac-* est au *dativus commodi* ce qu'est le datif de l'auditeur au datif désubjectif : l'emploi régi issu de l'emploi libre, mais encore tout proche de son origine.

3.1.3.6 Le datif avec les verbes d'attitude morale: *mṛd-*

Le caractère marginal du datif de l'objet premier avec un verbe d'attitude-morale apparaît clairement pour *mṛd-* «être miséricordieux, compatissant, envers qqn.», la personne étant exprimée au datif. Faut-il considérer cette liaison comme originelle, en se fondant sur sa fréquence, et expliquer les quelques occurrences d'un accusatif *āgaḥ* «la faute, le péché» par un fait de «transitivation», ou comme un «accusatif de relation», ainsi 7.93.7 *yāt sīm āgaḥ cakrimā tāt sū mṛḡa* «quelque péché que nous ayons commis, pardonne-le». Si la prédominance de la rection dative, la rareté de l'accusatif et son étroite limitation sémantique favorisent une telle description, en revanche, pour l'origine, l'étymologie impose le schéma opposé. En effet, la racine védique *mṛd-* comme son équivalent avestique *mṛzd(ā)-* continue un dérivé en **d-* de la racine i.-ir. représentée en védique par *mṛj-* «frotter, essuyer, etc...» et en avestique par *marz-*. L'objet «frotté» est généralement un objet matériel dans le RV, cheval «étrillé», etc...; mais l'avestique *marz-* (avec *fra-*) montre comment on passe au sens de «pardonner», par celui d'«effacer» : Vd. 3.42 *daēna māzdayasniṣ narṣ ašaonō framərəzaiti vīspəm dužmatəm* (etc...) «la religion mazdéenne efface chez le (nouveau) fidèle toute faute (antérieure) en pensée (etc...)».

L'évolution sémantique ne peut être que :

1 - *mṛd- āgaḥ* «effacer la faute»

2 - expansion, *mṛd- āgaḥ kāsmai cit* «effacer (sa) faute au bénéfice de qqn.», donc datif «*commodi*», et «*sympatheticus*», si on le met en parallèle avec un génitif adnominal (comme celui qui figure dans la formule avestique *supra*).

3 - ellipse, avec intégration sémantique à la racine, de *āgaḥ* : de «transitif», le verbe devient «intransitif», mais surtout du sens de «effacer» (n'importe quoi) il se limite à celui d'«effacer» une faute, donc de «pardonner», «être miséricordieux envers»; parallèlement, le terme au datif devient l'objet premier. Peut-être en va-t-il de même pour l'i.-e. **kred-dhē-* (5.2.3.3).

Les verbes de sentiment sont d'ordinaire issus de l'emploi figuré d'un verbe exprimant un acte, un geste ou un événement : c'est aussi le cas pour *sprh-* «désirer».

3.1.3.7 Le datif avec *sprh-*

Dans ses trois attestations RV, *sprh-* se construit avec le datif de l'objet «désiré», «souhaité» : *duruktāya* «la mauvaise parole» 1.41.9 (1); *svāpnāya* «le sommeil» 8.2.18; *tāsmāi* «cela» 10.135.2. Ce datif d'objet est originellement un datif final (datif déobjectif) puisque le sens de la racine, comme on le voit par le correspondant grec *spérkhomai* est «se hâter». D'où, avec le datif, «se hâter pour», «être enclin à», «désirer».

3.1.3.8 Le datif avec *śru-*

Le datif complément de *śru-* «entendre» n'est nullement comparable au génitif et à l'accusatif régis par ce verbe. Il est rare (des quelques exemples de Grassmann, il faut retrancher 10.113.9, cf. Geldner), et diffère sensiblement des deux autres constructions pour la valeur. C'est «prêter attention à, écouter» 1.39.6 *ā vo yāmāya pṛthivī cid aśrot* «la terre même a prêté-l'oreille à votre marche» Renou *EVP* 10 p.15 (1). Le rapport entre la construction et le sens apparaît clairement si l'on compare 3.33.5 *rāmadhvam me vācase* que Gonda, *Lingua* 11 p.143 traduit: «stand still in order to listen to my word». Il s'agit d'un datif déobjectif. Or, *śru-* sans complément peut signifier «faire silence (pour écouter)», (comme lette *klust*, *klusēt*) «être attentif»: 7.34.2 *śṛṇvanty āpo ādha ksārantīḥ* «les eaux écoutent, tout en coulant». *śru- kāsmai cit* est donc «écouter, pour < entendre > qqch. ou qqn.»: le datif est déobjectif, et le sens est celui des emplois intransitifs. Au sens d'«obéir», le datif est également attesté (à côté du génitif) pour gr. *klúein* et lit. *klùsti*.

Il est inutile de multiplier les exemples: on voit comment le datif d'objet premier ou second se laisse ramener à une «expansion», parallèle à celle d'un locatif ou d'un syntagme prépositionnel, qui détermine le procès exprimé par le verbe, mais n'affecte en rien le contenu sémantique de celui-ci. Il en va tout autrement de l'instrumental d'objet.

3.1.4 L'instrumental complément d'objet

3.1.4.1 Instrumental régi et instrumental libre en dépendance de verbes transitifs

L'instrumental peut être considéré comme régi en dépendance d'un grand nombre de verbes signifiant «mettre en contact ou en présence un objet *a* (I.) et un objet *b* (A.)» (3.2); de verbes exprimant un déplacement, le terme à l'instrumental exprimant l'objet porté par le sujet (3.3); de verbes de parole, prière et sacrifice, auprès desquels l'instrumental exprime les paroles prononcées, la prière, la victime ou plus généralement l'offrande (3.4). Un instrumental libre complément circonstanciel expriment la manière, l'instrument, l'associé, le temps passé, etc... peut s'ajouter à ces constructions comme à toute autre, mais il y reste extérieur: entre *dabhrébhiḥ... han- bhūyasah* «abattre des ennemis plus nombreux à l'aide d'amis moins nombreux» et **han- vājreṇa vṛtrām* «frapper Vṛtra du foudre», la différence de statut du terme à l'instrumental consiste en ce que l'un (*dabhrébhiḥ*) ne peut pas être remplacé par un accusatif, tandis que l'autre peut l'être: *vājreṇa* est remplacé par *vājram* dans le «modèle 2», **han- vājram vṛtrē* (3.2.1.1).

Soumis aux mêmes critères que le datif, l'instrumental régi ne se laisse pas ramener à un complément circonstanciel, une «expansion»; tandis que le datif réfère à un procès ultérieur, l'instrumental renvoie au même procès, mais sans qu'il soit toujours possible de définir la relation sans toucher au sens du verbe lui-même; le terme à l'instrumental apparaît alors comme essentiel dans l'analyse sémantique du verbe. Si, par exemple, on donne à *dhā-* le sens de «placer, mettre en place», une construction comme celle de *abhi-nī-dhā-* (3.2.9.1) avec l'instrumental de l'objet «déposé sur» ne peut se justifier à partir du sens de «placer» modifié par les pré-

3.1.3.8 (1) - qui note (*ibid.* p.63) que le sens de «épier par l'oreille» ne se rencontre qu'ici; «accorder une audience à», 3.33.9 *ō śu svasārah kārave śṛṇota* «prêtez donc l'oreille au barde, ô sœurs». (*EVP* 17 p.78).

verbes et précisé par un complément circonstanciel.

Certes, le terme à l'instrumental est très souvent un élément «utilisé, mis en œuvre», et paraît être employé librement: *han- vâjreṇa vṛtrām* «frapper Vṛtra du fou-dre» (3.2.1.1) précité peut s'interpréter comme un emploi libre, *vâjreṇa* étant un pur et simple complément de moyen, s'il n'existait à côté *han- vâjraṃ vṛtré*.

Ces constructions, fort nombreuses, dans lesquelles un instrumental tient la place de l'accusatif d'une construction parallèle, ont conduit à décrire cet emploi de l'instrumental comme déobjectif, *BSL* (1970) p.58. Mais, ainsi qu'il a été signalé *ibid.* p.63, l'instrumental déobjectif représente l'objet potentiel du même verbe dans une autre construction et avec un autre sens, alors que le datif déobjectif représente l'objet potentiel (ou réel dans le double datif) d'un *autre* verbe, exprimant un procès ultérieur. C'est pour cette raison que le datif déobjectif est toujours analysable comme un complément libre, qu'on peut isoler sans affecter le sens du verbe. Au contraire, l'instrumental déobjectif n'est tel que par l'existence d'une autre construction, donc d'un autre sens, du verbe; si *muro* est déobjectif dans *circumdare urbem muro*, c'est qu'à côté du sens de «entourer», *circumdare* a le sens de «mettre autour» dans *circumdare murum urbi*. On retrouve le problème de la scission lexicale: est-il légitime de poser *deux* unités lexicales? Et si on l'admet dans une description, peut-on la projeter dans un état reconstruit?

3.1.4.2 Instrumental régi en dépendance de verbes intransitifs

Trois groupes de verbes intransitifs régissent un instrumental qui s'explique par la valeur possessive du cas. Ce sont:

- les verbes d'association et de lutte comme *sac-* «avoir avec soi, être suivi ou accompagné de»; *yudh-* «combattre».

- les verbes de sensation et de sentiment, en particulier ceux qui expriment la joie *kan-*, *uc-*, *tuṣ-*, *hṛṣ-*, etc...

- le verbe *patyate* au sens de «disposer de» 6.13.4 *pātyate vasavyaiḥ* «il est le maître de richesses» Renou *GLV* § 405. On peut admettre qu'ici le régime instrumental n'est à considérer comme régi qu'en raison de sa fréquence; il n'existe pas en regard d'objet accusatif et l'emploi se rattache plus ou moins étroitement à la valeur sémantique dominante du cas, la valeur possessive.

D'autres verbes, en revanche, ont, à côté de leur rection instrumentale, une rection accusative. L'instrumental qu'ils régissent ne se rattache plus à aucune des valeurs attestées du cas: il est devenu l'équivalent d'un accusatif d'objet. Ainsi en est-il de l'instrumental objet des verbes «lancer» (3.1.4.3 et 3.2.6), qu'on ne peut en synchronie ramener à un instrumental possessif, sociatif, médiatif, etc..., puisque ce terme exprime l'objet lancé, et non le moyen de lancement, le propulseur. On ne parlera pas d'un instrumental déobjectif (puisque'il ne tient pas la place d'un accusatif d'objet) mais d'un «instrumental d'objet».

3.1.4.3 L'instrumental objet

Lorsqu'un instrumental régi n'est pas l'objet second d'un verbe transitif, mais le premier complément d'un verbe intransitif, on peut parler d'«instrumental d'objet». Ce terme est en usage dans la grammaire des langues germaniques anciennes, où cette situation est particulièrement fréquente. De nombreux verbes dont les équivalents dans les autres langues sont transitifs régissent en germanique l'instrumental,

ainsi, notamment **werpan* «lancer», **sēan* «semer», **bregdan* «mouvoir rapidement», **skeuban* «pousser», **steurjan* «tenir le gouvernail (d'un bateau)» (Instr. ou Dat.?), **wikslōn* «échanger», **lūkan* «fermer», **spīwan* «cracher», **swaitjan* «transpirer», **rignjan* «pleuvoir», **kweþan* «parler» (liste de Delbrück *Synkr.* p.175).

Il en est bien d'autres, en particulier en nordique, où le tour paraît s'être développé largement au-delà de ses limites originelles. Inversement, dans les dialectes de l'ouest, ces verbes acquièrent souvent une rection accusative, all. *werfen* (mais aussi *werfen mit*, cf. *infra*) *säen*, *schieben*, *wechseln*, etc... Qu'en est-il à l'origine? L'instrumental est sûrement ancien auprès des verbes comme «cracher», «transpirer» et «pleuvoir», comme on voit par lat. *pluit lapidibus* «il pleut des pierres», *sudare sanguine* «suer du sang», etc... Delbrück *Grdr.* ¹ 3 § 119; Brugmann, *Grdr.* ² 2-2 § 483 h). Il est bien attesté aussi auprès des verbes «tenir en mains, agiter (un objet tenu)» et en particulier pour les verbes «lancer», véd. *as-*, gr. *bállein*, etc... (Delbrück *Grdr.* ¹ 3 § 120; Brugmann *Grdr.* ² 2-2 § 483 g).

Si on peut, en synchronie, le décrire comme une variante de l'accusatif, il est en revanche impossible de le considérer comme son substitut historique: sauf en nordique, où le mouvement semble avoir été inversé, on voit partout l'accusatif se substituer à un plus ancien instrumental.

Puisqu'il est si malaisé de rendre compte de l'instrumental régi en termes d'expansion à partir du syntagme verbe + accusatif, on peut tenter de renverser le problème en posant comme construction de base le verbe et le terme à l'instrumental, qui serait donc un «instrumental d'objet», et en considérant comme une expansion le régime accusatif.

Etant donné que got. *lūkan* «fermer» se construit avec l'instrumental du nom de la «porte» (Math. 6.6 *galukands haurdai þeinai* traduisant *kleísas tēn thúran* «fermant la porte») et par ailleurs l'accusatif du nom de ce dont on bouche l'ouverture, par exemple un tombeau (Math. 27.66 *galukun þata hlaiw* traduisant *ēsphalísanto tōn táphon* «ils fermèrent le tombeau»), on conclut d'ordinaire, comme Delbrück *Synkr.* p.71, que la seconde construction a un accusatif d'objet et la première un instrumental de moyen. Mais le point de vue opposé - un instrumental de l'objet «fermé» et un accusatif de l'objet «sur lequel on le ferme» - n'est pas moins admissible *a priori*. Et c'est même le seul valable si *lūkan* se rattache, comme on l'admet d'ordinaire, à la racine **lewg-* «(re)courber, tourner»; «tourner une porte, un volet», avec l'instrumental de l'objet «tenu en mains» comme celui qui accompagne **werpan*, **sēan*, **bregdan*, **skeuban*, etc..., «sur l'ouverture à fermer», accusatif de but. Mais pour tirer de ces données la conclusion qui s'impose, il faut renverser la hiérarchie habituelle des deux termes. Or, Delbrück n'a pas remis en question la notion d'accusatif d'objet. On le voit clairement par l'analyse qu'il donne, à titre d'exemple, de la construction allemande *mit einem Stein werfen*, héritière de la construction de gmq. **werpan* avec l'instrumental: «Dans beaucoup de cas, la liaison d'un verbe avec un instrumental revient pratiquement au même qu'une liaison avec l'accusatif d'objet ou du contenu. On peut faire comprendre la différence originelle à partir des exemples allemands suivants. Dans *ich werfe den Hund mit einem Stein*, *Hund* est l'objet immédiatement affecté par l'action, *Stein* le moyen par lequel l'action est exécutée; dans *ich werfe mit einem Stein* l'action est présentée dans son déroulement sans objet immédiatement affecté, cependant que *Stein* est le moyen de son exécution; dans *ich werfe einen Stein*, *Stein* est l'objet immédiatement concerné (mais dans un autre sens que *Hund*), et le moyen n'est pas exprimé» (*Synkretismus* p.175).

Cette analyse montre à quel point son auteur était prisonnier du dogme de

l'accusatif d'objet, pour avoir pu méconnaître trois évidences:

1 - *werfen* exprime dans les deux types d'énoncé une seule et même action: par conséquent, si l'objet immédiatement concerné l'est «dans un autre sens», c'est qu'il y a pour ce verbe deux types d'accusatif d'objet, à définir provisoirement comme l'objet lancé et l'objet atteint.

2 - *mit einem Stein* n'exprime pas plus un «moyen» que *Stein*; c'est comme lui «l'objet lancé».

3 - enfin, *ich werfe den Hund mit einem Stein* a toute chance d'être issu de *ich werfe mit einem Stein* «je lance une pierre» + *den Hund* «au chien», ancien accusatif de but.

Pour situer correctement l'instrumental d'objet, il faut non seulement admettre que l'accusatif n'a pas occupé de toute éternité cette fonction, mais encore que les valeurs de l'instrumental ne se limitent pas à l'expression de l'*instrument*, du moyen employé pour une fin. On a vu qu'il en est d'autres. La valeur qu'on retrouve le plus souvent à l'origine de l'emploi dit «instrumental d'objet» est celle de «l'objet tenu (en mains) par le sujet», 11.18, 505-506 *skêptrā... en khêrs' êkhon... toîsin épeit' éisson* «Ils ont dans les mains le bâton... et c'est bâton en mains qu'ils se lèvent» (trad. P. Mazon) cf. 3.3.1.1.

C'est seulement dans les phrases exprimant une action dirigée vers une fin que l'objet tenu est en même temps un instrument, un moyen, et c'est sûrement à partir d'elles que s'est constitué l'emploi «médiatif» de l'instrumental. Il ne faut pas inverser la hiérarchie des valeurs.

Naturellement, la notion d'«objet instrumental» ne doit pas être comprise comme celle d'un «objet indifférencié», notion qui a été critiquée à propos de l'accusatif: l'instrumental d'objet ne vaut ni pour tous les verbes, ni pour n'importe quel rapport «objet», mais pour l'objet tenu (en mains) par le sujet; l'objet porté, l'objet possédé et plus généralement l'objet en contact avec le sujet, qu'il soit externe ou interne (partie intégrante du sujet). Il n'est pas différent de l'instrumental régime des verbes «avoir» (litt. *lāpais lapôti* «avoir des feuilles»), «porter» (lat. *veste vestiri* «porter un vêtement»), des verbes de sensation et de sentiment régissant un instrumental de la cause interne et des verbes de domination.

3.1.4.4 L'objet instrumental

L'expression est de Jespersen, *M.E.G.* 3 p.236; elle s'applique à des emplois comme *he beat his fist on the table*, «il frappa du poing sur la table», *he nodded his head* «il hocha la tête». Ces expressions équivalent en effet à *he beat with his fist on the table*, *he nodded with his head*. Malgré les réserves de Visser 1 p.418, l'expression est pleinement justifiée, et la méthode qui consiste à apprécier une structure *implicite* (celle de l'«objet direct») à la lumière d'une structure *explicite* (*with*) est inattaquable. Ici encore, la conception d'un «accusatif d'objet» pur et simple est insoutenable, parce qu'elle oblige à poser *deux verbes* à chaque fois.

L'objet instrumental est, comme on voit, une notion synchronique; il se définit en anglais moderne comme un complément direct identique pour le sens à un complément introduit par *with*. Il ressort des exemples réunis par Visser 1 p.418 et s. que l'emploi se limite aux syntagmes constitués d'un verbe *frapper* ou *agiter* et du nom d'une partie du corps ou d'un objet tenu en mains. L'objet-instrumental est donc le reflet d'un instrumental d'objet, du type décrit 3.1.4.3 (lit. *móstelêti rankà* «agiter la main»), dont il est le substitut dans le modèle 2.

Le fait est assez commun dans les langues i.-e.; en voici quelques exemples:

- Véd. *ní-han- vájram* «asséner le foudre», en face de *han- vájreṇa* «frapper avec le foudre»; av. *ní-gan gaðam* «asséner la massue» en face de *gan- snaiθi*¹ «frapper avec une arme»; lat. *offendere caput* «heurter (de) la tête» en face de *offendere pede* «heurter du pied, broncher» (3.2.1.1). On note des faits analogues dans la rec-tion du verbe germanique **slahan*, Delbrück *Synkretismus* p.91.

- All. mod. *die Achseln zucken* «hausser les épaules» en face de *mit den Augen lidern zucken* «cligner des yeux»; lat. *dentes frendere* (Nonius) en face de *dentibus frendere* (Plaute) «grincer des dents».

- Skt. *akṣān dīv-* «jouer aux dés» (Pāṇini 1.4.43) en face de l'expression normale qui est *akṣair dīv-* (3.2.6.4).

- Lat. *pluit lapides* «il pleut des pierres» en face de *pluit lapidibus* (*supra*, 3.1.4.3), *pluit sanguine* «il pleut du sang». De même, vha. *regenota fuir inti sueual* en face de got. *rignida swibla jah funin* «il tomba une pluie de soufre et de feu» (Delbrück, *Synkretismus* p.83). Rien que le fait se rencontre souvent avec des verbes de «mouvement corporel» comme le note Visser, il ne se limite pas à cette catégorie, on le voit par les exemples qui précèdent.

Le terme d'«objet instrumental» ne s'utilise que là où l'accusatif apparaît en synchronie comme un *substitut* de l'instrumental plus fréquent. Mais la situation ne diffère pas fondamentalement de celle des doubles constructions où le même actant est exprimé soit à l'accusatif, soit à l'instrumental. Si l'on considère lat. *circumdare murum (urbi)* et *circumdare muro (urbem)* (3.1.5.1) *murum* peut être apprécié comme «objet instrumental» par rapport à la seconde construction, de même que *muro* est «déobjectif» (3.1.4.1) par rapport à *murum*. Et l'observation qu'on peut faire en synchronie sur l'objet instrumental permet de supposer que la construction comportant l'accusatif (*murum*) est plus récente que celle qui comporte l'instrumental (*muro*).

3.1.4.5 Le sens et l'objet (1): exemple de verbes «lancer»/«atteindre»

Parmi les nombreux verbes qui admettent la double construction (2), nous en examinerons seulement deux qui, d'origine ou secondairement, expriment l'idée de «lancer». Ils ont l'avantage de désigner une situation matérielle simple, qui permet de vérifier les hypothèses sur le contenu des cas utilisés dans les constructions syntaxiques.

Qu'il s'agisse du verbe grec *bállein* (3) ou du verbe germanique **werpan*, on les traduit à la fois par «lancer» et par «atteindre». Ainsi *bállein* se traduit par «lancer, jeter» dans *bállein líthōn* «jeter une pierre», mais «atteindre» ou même «blesser» dans *bállein tinà (líthōi)* «atteindre, blesser quelqu'un d'une pierre». C'est aussi la situation de gmq. **werpan*. Delbrück *Synkretismus* p.117 la décrit ainsi: **werpan*... «werfen», mit dem Akk. des Gestroffenen, dem Akk. oder Instr. des Geworfenen und dem Dat. desjenigen, dem man etwas zuwirft». C'est donc d'une part «lancer» (*werfen*), de l'autre «atteindre» (*treffen*).

Il est aisé d'établir pour ces verbes le caractère marginal du datif de l'objet se-

3.1.4.5 (1) - La dépendance étroite entre syntaxe casuelle et sémantique lorsqu'il s'agit d'emplois régis est soulignée par W. Dressler KZ 85-1 (1971) pp.10-11.

3.1.4.5 (2) - Sur les doubles constructions hors du Védā, voir Minard 3 E 1 § 464 b; 3 E 2 §§ 50 b, 128 a, 226 a, 254 a, 928 (prose védique) et Speijer SS § 45 (skt. classique).

3.2.4.5 (3) - L'analyse syntactico-sémantique de ce verbe présentée ici rejoint celle de J. Zsilka, ALASH 12, 3-4 (1962) p.368. La même dualité sémantique se constate pour *iāptein*; elle est également secondaire, cf. Chantraine *Dict. étym.* sv., et corrélatrice à la double construction.

cond dans les constructions comme got. Mc. 7.27 (*hlaib*)... *wairpan hundam* «jeter le pain aux chiens» ou dans l'original grec *tòn árton... baleîn toîs kunaríois* «il s'agit d'un «datif du destinataire ou du bénéficiaire», qui commute (avec une claire différence de sens) avec des régimes prépositionnels gr. *en*, got. *in*: Mc. 1.16 gr. *bállontas amphíblêstron en têi thalássêi*, got. *wairpandans nati in marein* «lançant leur filet dans la mer». Ailleurs, le verbe grec construit l'objet visé ou atteint avec *eis*, *prós*, le verbe gotique avec *ana*. Quant à l'accusatif (4), il ne peut se définir que comme l'objet grammatical d'un verbe «lancer»; il est impossible de lui assigner une des valeurs pleines de l'accusatif i.-e. Ce type de construction se caractérise comme récent tant par son accusatif que par son datif.

Inversement, l'autre construction, représentée par exemple Mc. 12.4 *jah þana stainam wairpandans «kákelfnon lithobolésantes»* doit être considéré comme originelle. D'abord parce que le contenu ancien de l'accusatif y est transparent: c'est un accusatif du but visé ou atteint (*eo Romam*) avant d'être un accusatif d'objet. Corrélativement, le verbe (*bállein*, **werpan*) est un verbe «lancer» avant d'être un verbe «atteindre» ou «blesser». Ensuite parce que l'accusatif y a le statut d'un complément circonstanciel (5): il peut faire défaut, ainsi got. *wairpan fraiwa* «semer la graine» (Mc. 4.26), *hlauta* «tirer au sort» (Mc. 15.24). Ceci confirme que le statut d'objet de l'accusatif, qui dans cette construction est un déterminant indispensable en grec, ne doit pas être projeté en i.-e. C'est le terme à l'instrumental qui dans cette construction est le plus central (6): on le nomme souvent dans la grammaire des langues germaniques «l'instrumental d'objet». S'il est en effet proche du statut d'objet par son caractère indispensable, il est à décrire plus précisément comme l'instrumental de *l'objet-en-contact avec le sujet* (objet tenu, partie du corps), si fréquent avec les verbes de mouvement, dans toutes les langues i.-e., et en particulier en germanique et en slave: c'est par exemple le régime de germ. **bregdan* «agiter rapidement», v. isl. *bregða sverdom* «agiter, brandir des épées». C'est celui de très nombreux verbes slaves (*vrŭtĕti* «torquere», *vrĕsti* «jacere», etc...) et balte (lit. *rankà móstelėti* «agiter la main»).

Car germ. **werpan* et sans doute gr. *bállein* ne sont pas, à l'origine, des verbes «lancer»: germ. **werpan* se rattache à une racine qui signifie «tourner» (3 **wer-* de Pokorny «drehen, biegen»). Le passage au sens de «lancer» est facile à imaginer (cf. v. isl. *bregða*, lat. *torquere*, anglais *to throw* en face d'allemand *drehen* (Seebold p.559) et véd. *vartaya-* 3.2.6.5. L'instrumental de l'objet ou plus précisément «de l'objet-tenu» est donc originel avec un tel verbe. Il est probable aussi que grec *bállein* est au départ un verbe de «mouvement rapide» (*bállein* «se précipiter») et non un verbe signifiant exclusivement «lancer» (cf. all. *schiessen*).

La construction réunissant l'instrumental de l'objet tenu et un accusatif de l'objet visé ou atteint est donc sûrement première. L'autre est évidemment secondaire par rapport à elle; on voit même comment elle en est issue. Avec les verbes «faire

3.1.4.5 (4) - L'accusatif de ce type commute avec l'instrumental de la seconde construction ou (comme en grec) avec son représentant: c'est ce qui apparaît lorsque l'on rapproche, avec Zsílka *ibid.* p.368 II.16.768 *ébalon tanuékeas ózous* «ils lançaient de longues branches» et II.12.155 *khermadíoisin... balón* «ils lançaient des pierres». Cette constatation fournit, comme on l'a vu Zsílka, un critère permettant de distinguer cet emploi de l'accusatif des autres emplois, notamment de ceux qui reposent sur la valeur directive. Mais elle pose un problème diachronique que n'a pas abordé Zsílka, et pour lequel une solution est proposée *infra*, 3.1.5.2.

3.1.4.5 (5) - De même pour gr. *bállein*, Zsílka *ibid.* p.368 montre que l'accusatif de l'objet atteint, II.20.413 *tòn bále mésson* «il l'a atteint au milieu (du corps)» commute avec des syntagmes prépositionnels à valeur directe claire, II.16.768 *prós allélas ébalon* «ils se lançaient mutuellement...» (*supra* n.4).

3.1.4.5 (6) - On le voit en comparant à l'original grec *lithoboleîn* (+ acc.) «lapider qqn.» sa traduction gotique *stainam wairpan* (+ acc.): la construction verbe + instr. répond au verbe grec

un mouvement, agiter» l'accusatif tend à remplacer l'instrumental pour désigner l'objet tenu. Ainsi pour germ. **bregdan* qui en vieil anglais ne régit l'instrumental que dans quelques expressions; sa construction la plus fréquente est l'accusatif. On comprend que dans ces conditions, l'ancien accusatif du but visé ou atteint ait dû céder la place au datif ou à des régimes prépositionnels.

C'est pourquoi le datif de l'objet apparaît comme une *expansion*, ainsi qu'on l'a vu *supra* 3.1.1.3. Mais de son côté l'accusatif de but, de lui-même, devait céder la place à un datif ou à un syntagme prépositionnel sans y être contraint par l'introduction d'un autre accusatif. C'est ce qu'illustre la construction du verbe lette *mest* «lancer» qui comporte le datif de la chose visée et l'instrumental (précédé de *ar*) de la chose lancée (Endzelin § 410).

BW. 33.906 *Dieviņš meta Saulītei*
ar sudraba akmentiņu

«Dieu lance à Saule une pièce d'argent».

Ce type de construction, qui se retrouve presque partout, particulièrement en germanique, montre que d'autres influences ont joué sur l'ancien accusatif.

3.1.4.6 Le témoignage de la composition sur la position linguistique de l'accusatif

La prédominance écrasante du lien accusatif dans les composés déterminatifs (*go-ghnā-* «qui tue les vaches»: *gā hanti*) et régissants (*bharād-vāja-* «qui emporte le prix» *bhārati vājam*; *dāti-vāra* «qui donne des trésors»: *dādāti vāram*) a fait conclure à celle du cas dans le système i.-e. C'est notamment la conclusion de Jacobi, *Compositum und Nebensatz*.

Mais le témoignage des composés ne vaut que pour le système auquel ils appartiennent, et non pour un système antérieur; comme l'indique fort justement W.P. Lehmann, *Acta Linguistica Hafniensia* 12-1 (1969) p.2: «à partir de l'analyse des langues parlées aujourd'hui, nous n'avons pas de raison d'admettre que les composés soient particulièrement archaïques. Les analyses faites pour les langues vivantes suggèrent plutôt que pour la majorité des composés d'une langue donnée, la meilleure façon de les interpréter est de les comparer aux autres modèles syntaxiques contemporains». Il ne faut donc pas s'étonner que la grande majorité des composés correspondant à un syntagme verbe + substantif reflètent une rection accusative, qui est en synchronie la rection verbale normale, donc le cas de l'objet.

3.1.4.7 Le témoignage de la dérivation sur la position linguistique de l'instrumental et de l'accusatif

On sait que la dérivation nominale entretient des rapports étroits avec la syntaxe de la phrase simple: il existe des *classes suffixales*, qui correspondent aux fonctions syntaxiques essentielles. Ainsi, les noms d'action correspondent à la fonction de prédicat, les noms d'agent à celle de sujet.

En revanche, à la fonction objet ne correspond en propre aucune classe suffixale. Il existe des noms résultatifs (*nomina rei actae*), qui correspondent à certains aspects de la fonction objet; mais aucune formation ne fournit exclusivement des noms de ce type. Le plus souvent, il ne s'agit que d'un emploi secondaire des noms d'action (**tōmo-* «acte de couper» et «objet coupé, effectué en coupant»).

Pourtant un suffixe fournit bon nombre de dérivés résultatifs: c'est le suffixe **-men-* (**bhermen-* «ce qu'on porte, fardeau»; **sēmen-* «ce qu'on sème, graine»;

**ghewmen*- «ce qu'on verse, liquide versé, libation»). Or, on a tenté de montrer BSL 66 (1971) pp.109-137 que le seul lien possible entre cet emploi et les autres emplois attestés (nom verbal; «nom d'agent neutre» (1); nom d'instrument; nom de lieu déverbal) est leur commun rapport avec l'*instrumental*.

C'est en tant qu'«instrumental d'objet» que ce cas est à la base de valeur résultative. C'est parce que *serere semen (arborem)* a succédé à **serere semine (arbore)* (3.2.4.5) que *semen* est devenu, sans changer de signification, le substantif correspondant à l'objet de *serere*.

Ainsi, la formation en *-*men*- témoigne en faveur de l'antériorité de l'instrumental dans la fonction d'objet, et de son remplacement par l'accusatif.

3.1.5 Théorie des deux modèles

3.1.5.1 Les deux modèles

On posera une structure sémantique très générale, valable pour un grand nombre de racines de sens extrêmement varié, qui n'ont en commun que de pouvoir exprimer une relation du type suivant entre trois actants:

- un sujet dont l'étude ne sera abordée qu'ultérieurement, et qui sera considéré ici comme une donnée première.

- un objet - en - contact avec le sujet, que ce contact soit externe (objet tenu, porté, utilisé, appliqué) ou interne (partie du sujet: par exemple partie du corps, ou qualité du sujet).

- un objet - prospectif, extérieur au sujet, et que le sujet au cours du procès vise ou atteint, cherche à réaliser ou réalise effectivement.

A cette structure sémantique correspondent deux structures syntaxiques successives:

- la première, ou modèle 1, comporte l'instrumental de l'objet-en-contact et l'accusatif de l'objet-prospectif.

- la seconde, ou modèle 2, comporte l'accusatif de l'objet-en-contact, et le datif, le locatif, ou une construction prépositionnelle pour l'objet-prospectif.

Ces deux modèles sont à considérer comme successifs bien que le premier ne disparaisse pas matériellement lorsque le second s'impose.

En effet, l'emploi des cas dans le modèle 1 est en accord avec ce que l'on sait de la valeur pleine de l'un et de l'autre: l'accusatif de l'objet-prospectif est identique pour le sens au complément de but des verbes de mouvement *eo Romam*; l'instrumental est à sa place lorsqu'il désigne l'objet-en-contact. En revanche, dans le modèle 2, si un datif de l'objet prospectif se conçoit, bien que le datif n'ait guère d'emplois locaux, un accusatif de l'objet en contact, n'évoque aucun des emplois de l'accusatif en valeur pleine. Il ne peut donc être que l'«objet grammatical», c'est-à-dire occuper une *fonction*, sans relation avec un *sens*. Il est donc logique de postuler une évolution correspondante, étant entendu qu'évolution n'implique pas dispari-

tion matérielle du modèle ancien (1).

La situation peut s'illustrer au moyen de deux tableaux, présentant l'évolution reconstruite et la situation en latin de *circumdare* (cf. BSL 65 (1970) p.80).

Tableau de l'évolution

	objet en contact	objet prospectif
modèle 1	instrumental <i>muro</i>	accusatif <i>urbem</i>
modèle 2	accusatif <i>murum</i>	datif <i>urbi</i>

Dans ce tableau, la structure sémantique est posée comme *constante*.

Dans le suivant, c'est au contraire la structure syntaxique:

Tableau de la situation en synchronie

	objet grammatical	complément circonstanciel
reflet du modèle 1	<i>urbem</i>	<i>muro</i> «c. de moyen» d'un verbe «entourer»
reflet du modèle 2	<i>murum</i>	<i>urbi</i> «c. du bénéficiaire» d'un verbe «bâtir autour»

On note que, la relation d'objet étant considérée comme unique, le sémantisme du verbe se scinde nécessairement. Il y a d'une part un verbe signifiant «entourer», d'autre part un verbe signifiant «mettre autour». Le premier se range avec les verbes «enfermer, protéger, couvrir...», le second avec les verbes «construire, faire, placer...».

Tel est l'axe central de l'évolution qui mène aux constructions historiques: à partir de là, trois situations-types sont possibles:

- Coexistence des reflets des deux modèles.
- Disparition du modèle 1, la même structure sémantique étant exprimée dans

3.1.5.1 (1) - La signification des doubles constructions de ce type pour la théorie de l'accusatif a été vue par A. Ernout dans son étude sur *adolere, abolere* (Mél. loh. Rozwadowski, 1927, p.203 et suiv. (= *Philologica* 1 p.53 et suiv.): «Plaute écrit indifféremment *aspersisti aquam* Bacch. 247 et Truc. 336 et *guttula pectus ardens mi aspersisti*, Epid. 554, c'est-à-dire avec un complément «de l'objet interne» *a. aquam*, analogue à *vivere vitam*, ou avec un complément marquant le but *a. pectus*, comme *adire aliquem*, et un instrumental indiquant avec quoi ce but est visé ou atteint, *guttula*». Tout l'essentiel y est: l'interprétation de l'accusatif du modèle 1 par un complément de but (impliquant celle de l'instrumental comme l'ancien objet) et la parenté de l'accusatif du modèle 2 avec l'objet interne (3.1.6.2). Il ne reste qu'à conclure à l'antériorité du modèle 1 sur le modèle 2.

D'autre part, comme il a été indiqué *supra* 3.1.4.5, n.3, 4 et 5, la confrontation de deux constructions de gr. *bállein*, (Acc. de la chose lancée + *prós*; Instr. de la chose lancée + Acc.) conduit J. Zsilká (p.370) à bâtir un schéma proche de celui des deux modèles, en reconstruisant une «structure rudimentaire» *verb + with sth. + to swh.* dont les deux constructions attestées peuvent être tirées:

- verb + sth. + to swh.*
- verb + with sth + swh.*

Les emplois sont confrontés à partir des actants, non des cas; l'accusatif de l'objet visé ou atteint est ramené à un directif, l'accusatif de l'objet lancé à un instrumental. Mais l'antériorité du modèle 1 n'est pas vue, et la «structure rudimentaire» - notre «modèle intermédiaire» (3.1.5.8) - ne saurait être considéré comme l'origine des deux modèles, ni pour la matérialité de l'expression (puisqu'il y a en diffère sur un point), ni pour la structure, puisque les deux actants y sont sur le même plan, alors que les deux autres structures sont hiérarchisées, avec un objet premier et un objet second.

le modèle 2.

- Maintien du modèle 1, avec modification de l'orientation sémantique du verbe.

De plus, la suppression de l'un des termes, entraînant soit une restriction, soit au contraire une généralisation du domaine d'emploi, peut aussi, à l'intérieur du cadre général, infléchir l'évolution sémantique de la racine.

La situation dans les langues, issue d'évolutions divergentes est non seulement complexe mais aussi *contradictoire*: la prédominance du modèle 2 entraîne à opérer avec un «objet» unique, donc à réinterpréter les reflets du modèle 1 suivant le modèle 2; mais l'existence des doubles constructions s'oppose à cette opération, qui a pour conséquence inévitable la scission sémantique des racines affectées de ces doubles constructions.

Le descripteur a le choix entre deux solutions, ou opérer en *synchronie* avec les deux modèles, et compliquer sa syntaxe, ou n'opérer qu'avec le modèle 2, et compliquer son lexique, comme on l'a signalé *supra*, 3.1.1.1 (fin).

Problème pour le descripteur, l'existence de deux modèles authentiques est une richesse pour la langue, un moyen économique de renouveler l'expression, une «*diathèse de l'objet*» (2). Et leurs rapports diachroniques constituent l'axe central de l'évolution du système casuel indo-européen.

3.1.5.2 Les deux types d'évolution

De l'i.-e. aux diverses langues i.-e., toute construction du modèle 1 est soumise à l'un des deux (1) types d'évolution définis en ces termes BSL 65 (1970) pp.82-83.

a) «Le maintien de la substance avec modification de la forme».

b) «Le maintien de la forme au prix d'une modification de la substance».

On entend par *substance* la matérialité de l'expression, par *forme* la structure du syntagme, la hiérarchie des constituants.

Le premier type d'évolution se définit comme la conservation de la substance, et ne nécessite à cet égard aucune justification (2). Quant au changement de structure interne, entraînant le changement de sens, il est en rapport direct avec l'évolution de l'accusatif, de la valeur concrète de but à la valeur abstraite d'objet grammatical. On conçoit sans peine que si le complément de but devient un complément d'objet, «pousser... contre» devient «frapper» (3.2.1) «ajouter... à» devient «renforcer, accroître» (3.2.2) «verser... dans, sur» devient «emplir» ou «arroser» (3.2.3), «enfoncer... dans» devient «percer, traverser» (3.2.4), «répandre... sur»

3.1.5.1 (2) - Voir en particulier les constructions des dénominatifs du type de lat. *donare* 3.1.5.4 et n.1 et celles de plusieurs préverbes de *dhā-*, comme *abhi-nī-dhā-* 3.2.9.1; *nī-han-* (et *nī-vadh-*), avec lesquels la construction du modèle 2 est indo-iranienne; comme l'a souligné S. Insler KZ 81 (1968) p.263, la construction du modèle 1, plus rare, est secondaire, et sans doute empruntée au simple et aux autres préfixés, 3.2.1.1 et 2.

3.1.5.2 (1) - On ne peut se contenter de poser, avec Zsilka (p.370) (verb + with sth) + to swh. > verb. + with sth. +sth. et (verb + to swh) + with sth. > verb + to swh. +sth. Si la formulation vaut sur le plan des formes, la première seule est acceptable (I > I, A directif > A. d'objet); la seconde ne l'est pas: comment un I peut-il se changer en A? Si elle vaut pour la structure, elle est fautive dans les deux cas, puisque c'est le terme *marginal* (to swh. de 1, with sth. de 2) qui devient l'objet. Il est vrai de dire que l'accusatif de but et l'instrumental «engendrent conjointement» l'accusatif d'objet; mais le processus est bien différent de ce que propose Zsilka.

3.1.5.2 (2) - Bien que l'expression soit maintenue dans sa matérialité, il s'agit d'un changement profond, de ceux que Benveniste (*Directions for Hist. Ling.* pp.85-86) nomme «innovating mutations» par opposition aux «conservative mutations», simples renouvellements formels.

devient «joncher» (3.2.5), «lancer... à» devient «atteindre» (éventuellement «blesser») (3.2.6 et *supra* 3.1.5.1), «attacher... à» devient «lier» (3.2.7) «enrouler... autour de» devient «entourer» (3.2.8) «mettre... autour de, sur, entre» deviennent «entourer», «superposer», «interposer» (3.2.9). On peut le symboliser par le schéma: (*circumdare muro*) (*urbem*) > (*circumdare urbem*) (*muro*). Des évolutions semblables affectent les verbes de déplacement (3.3) et ceux de parole (3.4).

Quelles que soient ses causes, l'évolution de l'accusatif de la valeur de but à la fonction d'objet est un fait constatable à époque historique. Le premier type d'évolution peut donc être considéré comme assuré et justifié.

Le second type d'évolution se définit comme la conservation de la forme, c'est-à-dire de la structure, et ceci se passe également de justification. Mais cette conservation se fait au prix d'une modification de la substance, c'est-à-dire qu'un instrumental est remplacé par un accusatif, et un accusatif par un datif, un locatif ou un syntagme prépositionnel. On peut le symboliser par le schéma (*circumdare muro*) (*urbem*) - (*circumdare murum*) (*urbi*). Ce changement, qui du point de vue de la structure peut être considéré comme une *restauration* est, sur le plan de l'expression, une *mutation* (1 c. p.80) (3): il reste à restituer les intermédiaires qui ont ouvert le passage; toute mutation, toute discontinuité apparente suppose une continuité cachée. Il suffit de trouver des positions où l'instrumental et l'accusatif convergent, ce qui permet le remplacement de l'instrumental par l'accusatif sans discontinuité. Le modèle du nouvel accusatif («objet instrumental») une fois acquis, l'ancien accusatif peut soit se maintenir (ce qui donne un double accusatif), soit céder la place à un cas oblique ou à une préposition, c'est-à-dire que la langue a le choix entre l'implicite et l'explicite. La substitution (lorsque la langue opte en ce sens) est un phénomène banal qui correspond aux «chaînes de pulsion» de la phonologie.

L'évolution du verbe latin *defendere* (3.1.8.2.1) est un exemple éclatant de mutation. On sait que du sens d'«écarter, repousser» (*periculum ab aliquo*) il est passé à celui de «défendre, protéger» (*aliquem*). Du point de vue syntaxique, on décrira le changement comme le remplacement, en position de complément d'objet, de *ab aliquo* par *aliquem*. Il y a lieu de poser deux changements, l'un caché, l'autre apparent:

1 - changement dans la structure et dans le sens (*defendere periculum*) (*ab aliquo*) - (*defendere ab aliquo*) (*periculum*).

2 - adaptation de l'expression à la nouvelle structure (et au sens correspondant) *defendere ab aliquo* - *defendere aliquem*.

L'analogie avec le second type d'évolution restitué ici est frappante; mais, dans le cas de *defendere*, il s'agit d'un changement isolé. Une telle évolution sans continuité ne peut être que sporadique. Pour une évolution très générale, il est absolument indispensable de déceler la continuité latente; il faut aussi rendre compte de la dualité de l'évolution.

3.1.5.3 Confrontation des deux types d'évolution

Pour certains procès, le résultat, le but visé ou atteint compte plus que les moyens employés; tel est le principe de l'évolution qui se définit comme conservation de la substance et modification de la hiérarchie. Le mécanisme de l'évolution

3.1.5.2 (3) - Mais une mutation «conservatrice» («conserving mutation» de Benveniste, *supra* n.2).

n'est autre que la simple *fréquence* du terme exprimant le résultat ou le but. C'est ainsi que l'accusatif de résultat ou de but devient un accusatif d'objet par simple augmentation de la fréquence de ses occurrences. Le développement d'une voix passive (1) sanctionne cette évolution; elle l'accentue également en soulignant le caractère *abstrait* de la relation, qui devient *réversible*. Le complément de but (*eo Romam*) qui, par sa fréquence, avait autant ou plus de titres à devenir complément d'objet, est à l'écart de cette évolution, parce que le passif personnel ne s'est presque jamais développé en regard. C'est ainsi que «aller à» reste «aller à» (et ne devient «aborder» que dans des conditions particulières, 3.1.5.4) alors que «heurter *a* (contre *b*)» devient «frapper *b* (avec *a*)», «verser *a* (dans *b*)» devient «emplir *b* (de *a*)», «tendre *a* jusqu'à *b*» devient «atteindre *b* (avec *a*)», etc... (2).

Pour d'autres procès, gestes accomplis et objets utilisés comptent autant ou plus que le but ou le résultat. C'est pour eux que s'est constitué le modèle 2. Une simple conservation de la hiérarchie ancienne était compromise par l'inévitable ambiguïté, créée par le développement de l'accusatif d'objet. S'il faut à une langue des verbes «frapper», un verbe «heurter», «se heurter (à)» n'est pas moins nécessaire. De même, si un verbe «verser» produit un verbe «emplir», il faut refaire un verbe «verser». L'accusatif, en perdant son contenu final et résultatif, devient apte à exprimer l'objet heurtant, l'objet versé, et en général tout objet utilisé, manipulé ou faisant partie intégrante du sujet. Il a l'avantage, étant devenu le cas du constituant immédiat du verbe, de restituer la structure ancienne de l'énoncé. Toutefois, comme l'évolution ne fait pas de saut, il faut que des situations-charnières, des syntagmes se prêtant à une réinterprétation fournissent un passage et permettent une évolution sans solution de continuité, bien qu'elle apparaisse à son terme comme une mutation (3).

Tel est le sens de l'évolution. Cette constatation n'implique nullement que le «modèle 1» ait été la seule construction du verbe en i.-e., et encore moins qu'il ait existé de toute éternité: on a vu 3.1.5.1 comment se constitue un syntagme du modèle 1. On en voit se constituer à époque historique (par exemple *piš-* 3.2.2.5), spontanément ou analogiquement, et il n'est pas toujours possible de faire le départ entre les uns et les autres.

De plus, elle n'implique pas davantage que la hiérarchie des constituants ait toujours été (verbe + I) (A): il est même probable que les deux types d'évolution

3.1.5.3 (1) - Sur cette évolution, voir *infra* 4, 2.

3.1.5.3 (2) - Zsilka (p.373 et suiv.) a signalé l'implication sémantique de l'évolution sémantique: «le développement de l'accusatif d'objet implique souvent des changements lexicaux. Tandis que tel élément local devient un accusatif d'objet, le verbe lui-même subit un changement sémantique, prenant un sens plus spécialisé, plus abstrait». Il est à noter que les syntagmes donnés comme exemples de verbe «concret» sont des exemples de notre modèle 2 (*bállein ózous* «lancer des branches»), tandis que les exemples du même verbe «abstrait» relèvent de notre modèle 1 (*bállein tiná* «blesser qqn.»): de fait, le modèle 2 restaure le sens originel, et la conservation de la substance dans le modèle 1 implique un changement sémantique parallèle au changement de la structure. Ce changement n'est pas seulement un passage à l'abstrait, mais plus précisément un passage de l'expression du *geste* à celle de l'*acte*, 3.2.0.1 ou au *résultat*, 3.2.0.2. Il est plus considérable encore lorsqu'un verbe «aller» devient «porter» (3.3.1) ou un verbe «(é)tendre» devient «atteindre» (3.3.2). «Sens spécialisé» convient bien à l'évolution des verbes de parole qui prennent alors les sens de «interpeller», «haranguer», «invoquer», «louer», «invectiver», etc. (3.4.1.0).

3.1.5.3 (3) - La confrontation des deux types d'évolution évoque le quatrième principe posé par Kuryłowicz pour les changements analogiques (*Esq. Ling.* p.79): «quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée)». Pour les syntagmes aussi, la construction renouvelée assume la fonction primaire (en restaurant la structure et la valeur originelles) tandis que la construction maintenue assume la fonction secondaire («désignation» de divers procès particuliers, fondée sur l'ancienne valeur).

constatables reposent en dernière analyse sur une dissymétrie dans le système initial.

3.1.5.4 L'archaïsme de la construction des préfixés

Etant donné qu'un verbe préfixé résulte de la jonction secondaire (1) d'une particule adverbiale à un verbe simple («univerbation»), il semble qu'un verbe préfixé doive être en tout point secondaire par rapport au verbe simple, et jusque dans sa construction. C'est une fausse évidence. On s'accorde à considérer comme originelle la construction du modèle 1 *donare aliquem aliqua re* «faire don de quelque chose à quelqu'un» en face de *donare aliquid alicui* construction du modèle 2, visiblement analogique de celle de *dare*. Le dénominatif lituanien correspondant, *dovanóti*, présente la construction du modèle 2, tandis que le préfixe *apdovanóti* présente celle du modèle 1 (2). Les faits de ce genre sont innombrables.

Il y a deux causes possibles à cet état de choses:

1 - On sait que les deux modèles coexistent en synchronie. Le modèle 1, qui doit être tenu pour le plus ancien pour diverses raisons, est néanmoins un modèle *vivant*: il peut donc fournir *secondairement* une construction à un verbe récent. C'est probablement le cas pour lit. *apdovanóti*: le préverbe *ap-* entraîne fréquemment la construction du modèle 1. Il n'y a là rien d'extraordinaire: c'est pour une raison similaire que le dénominatif lat. *donare* peut avoir une construction «plus archaïque» que le vieux verbe *dare*, bien qu'il lui soit évidemment postérieur: mais ce type de dénominatif adopte d'ordinaire cette construction. L'antiquité d'une construction n'a donc rien à voir avec l'antiquité du terme régissant.

2 - La construction d'un verbe simple peut évoluer du modèle 1 au modèle 2: c'est ce qui est arrivé par exemple à lat. *donare*, et sans doute à lit. *dovanóti*. Mais les préfixés ne sont pas obligés de suivre le simple; certains préverbes ont même pu contribuer au maintien de la construction du modèle 1. Que le préfixé ne suive pas toujours le simple, c'est ce que montrent d'innombrables exemples de divergence, sémantique (lat. *amicire* «vêtir» en face de *jacere* «jeter») ou de préfixés survivant au simple (lat. *circumdare* «entourer» en face de **dare* «placer»). Quant à l'influence du préverbe sur le maintien de la construction ancienne, elle est indirecte, mais certaine: le préverbe a sur le contenu de l'accusatif un effet de *dissimilation sémantique*, cf. BSL 65 (1970) p.80 et suiv. (3). On sait qu'en latin, la transitivité d'un verbe ne se définit pas seulement par la présence possible d'un accusatif, mais par la possibilité d'un passif personnel. *Eo* est intransitif malgré

3.1.5.4 (1) - Encore faut-il distinguer l'univerbation formelle (rapprochement des deux formes et unité accentuelle), qui est un fait récent, de la «préverbation», c'est-à-dire de la liaison d'un verbe et d'un déterminant (dit «préverbe») en une unité lexicale. L'univerbation concerne le syntagme; la préverbation, le paradigme. On a la preuve de l'existence de «préverbes» en i.-e., p. ex. **ni sed-* par le nom du «nid», **nizdo-*, sans compter les anciens préverbes qui se sont incorporés à la racine (**d-ewk-* > **dewk-* «conduire» selon Pedersen VKG 2 p.474).

3.1.5.4 (2) - Même dualité de construction pour le dénominatif correspondant en russe. R. Jakobson présente ainsi le fait, *Beitrag* p.270 «... (*po*)darit' kogo (A) žem (I) - (*po*)darit'komu (D) žto (A); comme objet direct de l'action, le donataire est mis en évidence dans le premier tour, le don dans le second». C'est ce qui a été désigné comme la diathèse de l'objet, 3.1.5.1; c'est en vertu de son caractère *central* (Jakobson *ibid.* p.247 et suiv.) que l'accusatif «met en évidence» l'un ou l'autre des deux actants. Mais Jakobson, qui s'en tient au plan synchronique, n'en tire aucune conclusion sur l'origine.

3.1.5.4 (3) - Perrot R. *Phil.* 40 (1966) p.224 voit dans la rection verbale «au moins dans quelques cas, un phénomène de redondance»; c'est ce type de redondance qu'élimine la dissimilation sémantique évoquée ici.

eo Romam, parce qu'il n'admet qu'un passif impersonnel (*itur Romam*). *Adire* est soit intransitif (*adeo ad aliquem, ad urbem, Romam*), soit transitif (*adeo aliquem, urbem, Romam*) passif (*aliquis aditur, urbs aditur, Roma aditur*). Considérons les deux syntagmes homonymes *adire Romam* transitif et intransitif. *Adire Romam* intransitif est le reflet pur et simple de *ire Romam*. *Adire Romam* transitif est au contraire une innovation qui ne peut se traduire que comme une dissimilation sémantique du cas par le préverbe. C'est cette influence dissimilatrice qui rend le rapport *adeo Romam* identique à celui de *video, amo* (etc...) *Romam*, et donc susceptible de passif personnel.

Comment cette innovation peut-elle exercer une influence conservatrice? Simplement parce qu'elle rend sans objet le passage au modèle 2. L'évolution du modèle 1 au modèle 2 consiste pour l'essentiel dans la perte du contenu illatif de l'accusatif, remplacé dans cette fonction par un datif, un locatif ou une préposition. Si cette évolution s'est déjà réalisée par une autre voie, dans le cadre du modèle 1, le passage au modèle 2 n'a plus de raison de se produire. Le préfixé peut donc conserver une construction ancienne, tandis que le simple la perdra, ou acquerra à côté la construction nouvelle (4). Il arrive même que le simple représente un préfixé (5). Ce fait de style peut entrer dans la langue. Les effets sémantiques en sont parfois importants: ils vont jusqu'à l'inversion du sémantisme de la racine (cf. en particulier véd. 2 *yu-*, si l'on accepte l'interprétation qui en a été donnée par Renou) (6).

3.1.5.5 Intégration sémantique du régime instrumental à la racine verbale

L'intégration sémantique d'un régime direct au verbe est un type d'évolution fréquent. La première phase consiste dans la limitation du domaine sémantique de l'objet; ainsi de lat. *ponere* à fr. *pondre*, le domaine de l'objet possible s'est réduit à un seul lexème, *œuf*. C'est un cas extrême (1); la limitation est souvent moins étroite, et le domaine de l'objet se réduit à une *classe* sémantique. La seconde phase est l'intégration sémantique du régime au verbe, qui équivaut désormais à l'ancien syntagme, *pondre* = *pondre un œuf*. Une troisième phase peut être le développement de nouvelles constructions, le verbe admettant d'autres objets, sans rien perdre du sémantisme acquis par l'intégration de son ancien objet. Ainsi, dans la langue familière, *pondre un article*.

3.1.5.4 (4) - Pour distinguer les différentes valeurs de l'accusatif, notamment la valeur directive de celle d'objet, J. Zsilka (p.369) utilise comme critère «le témoignage des préverbés», comparant l'accusatif dépendant du préverbé, Od.9.282 *min... proséphēn... epéessi* «je m'adressai à lui en ces termes» à celui qui dépend du simple Il.11.788 *ēd... phásthai... ēpos* «tenir un bon langage», il conclut que *min* représente un directif, tandis que *ēpos* équivaut à un instrumental, comme le montre son équivalence avec *epéessi*: c'est dire que la construction du préverbé est plus archaïque que celle du simple, puisque justement l'accusatif y présente sa valeur directive ancienne, tandis qu'auprès du simple il présente celle d'un autre cas dont il n'est pas, formellement, le successeur.

3.1.5.4 (5) - L'emploi du simple pour le préfixé est un pseudo-archaïsme de la langue littéraire latine tardive, mais qui repose sur un fait linguistique réel: la disparition du simple, remplacé par un de ses préfixés (cf. *infra*, 3.1.8.4).

3.1.5.4 (6) - *Infra*, 3.1.8.4.2.

3.1.5.5 (1) - Autres exemples d'intégration sémantique d'un objet:

- le verbe «jeûner», lat. (*jejunium*) *observare*, calqué dans le verbe germanique *fastan* (dont le sens originel est «garder»).

- véd. *yuj- (āśvān ou rātham)* «partir», litt. «atteler (ses chevaux, son char)». La valeur de «partir» est garantie par la rection ablative.

L'intégration sémantique se constate assez souvent pour le régime instrumental. On en a donné quelques exemples BSL 65 (1970) pp.81-82, notamment celui de **gh^wen-*, mais en parlant d'«ellipse», et sans préciser que le contenu du terme ellipsé demeure présent, intégré au sémantisme verbal. Or c'est là le fait essentiel; s'il s'agissait d'une ellipse pure et simple, le sens du verbe n'en serait pas affecté. Ainsi, en français, le fait de ne pas mentionner l'instrument lorsqu'on emploie le verbe *frapper* ne modifie nullement le contenu sémantique de ce verbe. On dit, sans préciser davantage, *frapper à la porte*, *frapper un texte*, etc... l'instrumental étant implicite ou *ellipsé*, mais non *intégré*: *frapper* conserve ses diverses possibilités d'emploi. C'est qu'un verbe ne peut intégrer qu'un complément étroitement lié (un «objet»); un complément circonstanciel ne s'intègre pas. L'intégration sémantique d'un régime instrumental est donc une confirmation supplémentaire de la position centrale de ce cas dans la phrase.

Le processus aboutit comme les autres à l'accusatif d'objet: l'ancien complément de but du syntagme verbe + instrumental d'objet devient l'objet direct (et unique) du nouveau verbe. Pour **gh^wen-*: «donner des coups de (telle ou telle arme; houlette, serpe) dans, à...» devient «abattre, tuer» (véd. *han-*, av. *gan-*), «mener à la pâture» (lit. *gînti*), «tailler» (lit. *genëti*).

3.1.5.6 Substitution dans le régime instrumental

L'évolution sémantique d'un verbe se traduit le plus souvent par une modification du champ de ses objets possibles. Ainsi pour le verbe français *voler*: lorsqu'il passe du sens ancien de la langue de la fauconnerie, *le faucon vole la perdrix* au sens actuel de *dérober*, le champ de ses objets possibles se modifie considérablement.

Si l'instrumental constitue, dans une structure donnée (la construction du modèle 1), un constituant central (un objet), on peut s'attendre à ce que des évolutions sémantiques dans le verbe se traduisent par des changements dans le choix du régime instrumental. Ainsi un verbe «tourner» en limitant le champ de ses objets exprimés à l'instrumental aux noms de «projectiles» devient un verbe «lancer»: c'est ce qui s'est produit pour le verbe germanique **werpan* (3.1.4.5), peut-être pour le verbe védique *vṛt-* en un passage au moins (3.2.6.6), sûrement pour *div-* (3.2.6.4) qui, par sa limitation au nom des dés est devenu «jouer»; **deyk-* «indiquer une direction» est devenu «dire» en latin en limitant ses régimes instrumentaux aux noms de parole (3.3.2.3). Véd. *arc-* (3.4.2.1) est «chanter» par combinaison avec l'instrumental d'un nom de chant, et l'exclusion de tout autre type de régime instrumental; c'est en fait un verbe «émettre», «lancer», qui à l'origine admet aussi comme régime instrumental un nom de projectile ou de rayon lumineux. Véd. *abhí-gṛ̥-* (3.4.2.4) «répondre» devient «récompenser» lorsqu'à l'instrumental d'un nom de parole ou de chant se substitue celui d'un nom de bien. Substitution ancienne, puisque le sens de «récompenser» apparaît dans lat. *gratus* «reconnaissant». Le domaine privilégié de la substitution de régime instrumental est le champ sémantique des verbes «sacrifier» (3.4.4).

3.1.5.7 Le double accusatif et la théorie des deux modèles

La théorie fournit un critère pour situer les différentes catégories du double accusatif. Un double accusatif peut équivaloir à l'un des deux modèles ou se situer

en dehors d'eux. La coupure passe souvent à l'intérieur des catégories traditionnelles.

Ainsi, le double accusatif de l'objet effectué et de l'objet affecté peut relever à ce point de vue de deux structures différentes. Les exemples qui en ont été donnés 3.1.2.3 présentent une structure qui n'est celle d'aucun des deux modèles: à *vī-kṛt-girīm... gātúm* «frayer un passage à travers le rocher» ne répond ni **vī-kṛt-girīṇā gātúm*, ni **vī-kṛt-girīm gātāve*. En revanche, lat. *circumdare murum urbem* (attesté en latin ancien) est directement comparable aux deux modèles, entre lesquels il constitue un intermédiaire: son premier accusatif (*murum*) est celui du modèle 2 tandis que le second, *urbem*, est celui du modèle 1; et il est probable, comme on l'a indiqué 3.1.5.2, qu'il est historiquement intermédiaire, et que c'est pour remédier à l'indistinction que le second accusatif a été remplacé par un datif déobjectif.

Le double accusatif du type *kṛ-āgo devān* «pécher contre les dieux» équivaut à un syntagme du modèle 2 *kṛ-āgo devébhyaḥ* qui est, en dehors des quelques expressions fixées qui constituent cette catégorie fermée, la règle générale. S'agit-il d'un intermédiaire (comme *circumdare murum urbem*) entre le modèle 2 et un modèle 1 non attesté? C'est une possibilité, qui sera considérée ultérieurement (3.2.9.7 et 5.2.2): en dépit des extensions tout à fait secondaires comme le tour *gamayām cakāra*, ce peut être un archaïsme.

Le double accusatif régi par les verbes «prendre» et «demander» est étranger aux deux modèles; comme on ne voit pas comment il aurait pu se constituer à une époque historique et que les langues i.-e. concordent dans l'ensemble sur ce point, l'emploi a chance d'être i.-e. commun.

Comme l'apposition partitive, dont il n'est qu'un emploi parmi d'autres, le double accusatif du tout et de la partie est totalement étranger aux deux modèles; il peut être ancien, mais ne semble pas avoir eu beaucoup d'extension en i.-e.

Le double accusatif de l'objet causatif et de l'objet affecté est complémentaire des constructions causatives fondées sur les deux modèles comme on l'a vu: on peut le considérer comme intermédiaire.

3.1.5.8 La construction instrumental + datif

Les constructions comportant un instrumental de l'objet tenu, utilisé (etc...) par le sujet, et un datif de l'objet visé ou atteint (3.1.2.4), relèvent du modèle 1 pour le premier, du modèle 2 pour le second: ce sont donc elles aussi des constructions intermédiaires.

On sait qu'elles ont connu une certaine extension en germanique; en védique, elles ne sont guère développées qu'en dépendance des verbes «sacrifier», comme *vidh-* (3.4.4.4). Il s'agit manifestement de développements secondaires; la confrontation de cette construction à celles des deux modèles le confirme. Mais s'agit-il de la contamination des deux modèles, ou d'un autre type d'évolution? Le tour a-t-il perdu un accusatif, ou n'en a-t-il jamais possédé? Seule, l'étude de la construction des verbes qui l'utilisent permet de répondre à ces questions.

3.1.6 L'accusatif et les deux modèles

3.1.6.1 Accusatif de l'objet affecté et de l'objet effectué

La notion d'objet affecté ne se définit que par référence à celle d'objet effectué, qui est en revanche susceptible d'une définition positive. On appelle effectué l'objet qui ne préexiste pas au procès. Inversement, la notion d'objet effectué ne vaut en description que dans son opposition à celle d'objet affecté. Comme on l'a vu 3.1.2.1, fr. *allumer du feu* est un syntagme à objet effectué en face de *allumer du bois*; mais pour *construire un bateau* la notion d'objet effectué, bien que fondée en réalité, est dépourvue de pertinence du point de vue de la description parce que *construire* implique l'objet effectué et exclut l'objet affecté. Du point de vue diachronique, tout dépend du sens initial du verbe: du latin *construere navem* au français *construire un bateau*, il y a continuité, mais à l'intérieur même du latin il n'y a pas continuité entre *construere navem* et *construere nummos* «empiler les écus». L'objet effectué dépendant de lat. *facere* n'a aucune pertinence en synchronie parce que *facere* «faire» ne régit que des objets effectués; mais la racine **dhē-* signifie «placer», «mettre» et non «faire», «effectuer»: il faut donc opérer pour la reconstruction avec un accusatif de l'objet effectué. On peut même considérer que *facere* lui doit l'essentiel de sa valeur.

Au regard de la théorie des deux modèles, l'accusatif de l'objet effectué se situe exclusivement dans le modèle 1. C'est le «but non local», le «résultat» (acquis ou seulement recherché) qu'exprime ici l'accusatif, parallèlement à sa valeur de «but local», atteint ou seulement visé. Il y a une analogie frappante entre les deux plans. On sait d'autre part qu'un accusatif du chemin parcouru (1), lat. *ire viam*, véd. *i- ádhvānam* coexiste en i.-e. avec l'accusatif de but (*ire Romam*, *i- dīvam*). Or, cet accusatif du chemin parcouru a fourni le modèle de l'expression de l'«activité exercée», du «travail en cours», véd. *yā- dūtyām* (RV. 1.12.4) «exercer sa fonction de messenger» (2); lat. *exsequias ire* «suivre le cortège funèbre» *infittias ire* «nier»; lit. *eiti moksła* «faire ses études», *eiti päreigą* «accomplir sa tâche»; v. isl. *sigla kaupferð* «faire une traversée». L'accusatif de l'activité exercée et celui de l'objet effectué reposent donc sur des valeurs anciennes du cas. De fait, les divers exemples d'accusatif de l'objet effectué mentionnés dans la présente étude se classent indiscutablement dans le modèle 1, parallèlement aux accusatifs du but visé ou atteint. Av. *x^harəm gan-* «porter un coup» (3.2.1.1) s'allie avec l'instrumental de l'arme utilisée pour frapper, comme l'accusatif du but atteint de véd. *han- vṛtrām* (*vájreṇa*) «frapper Vṛtra-(avec le foudre)»; sic- *vājram* «couler un foudre» (3.2.3.3) peut être accompagné de l'instrumental du liquide (métal en fusion) versé comme sic- *ásvān* «arroser les chevaux» le peut être de l'instrumental du nom de l'eau; *tṛd- khāni* (3.2.4.2) est «enfoncer (un objet pointu) pour percer des trous», comme *tṛd- hṛdayā* est «enfoncer (la lance, Instr.) dans les cœurs». Véd. *barhiḥ star-*, av. *barəsmā (frə)star-* (3.2.5.1) «étendre la jonchée rituelle» ont un accusatif de l'objet effectué qui, malgré les apparences, est à mettre sur le même plan que l'accusatif de l'objet recouvert: il représente le but réalisé du procès, non le matériau utilisé, exprimé par l'instrumental. Mais il est probable que cet emploi a favorisé le passage au modèle 2 pour ce verbe en raison de l'am-

3.1.6.1 (1) - *Supra*, 2.5.5.3.

3.1.6.1 (2) - Il ne s'agit pas d'un but local pur et simple comme le suggère la traduction de Renou «tu vas à la fonction de messenger»: Agni assume cette fonction depuis l'origine du sacrifice. On ne doit pas davantage entendre lat. *exsequias ire* comme «aller à l'enterrement», *infittias ire* «aller nier». Il s'agit bien de l'activité exercée, non du but du déplacement.

bivalence d'un terme comme *barhīḥ* qui désigne à la fois le résultat du procès indiqué par *star-* et le matériau utilisé, c'est-à-dire les herbes dont est constituée la jonchée rituelle. On ferait des observations analogues sur d'autres accusatifs de l'objet effectué comme *vyā- vārma* «former-par-enveloppement une cuirasse» (3.2.8.2), *tan- yajñām* «tendre le sacrifice» (3.3.2.1); peut-être *vac- suvṛktīm* «dire un hymne-bien-tourné» (3.4.1.4), ou *vac- vācaḥ* «dire une parole», qui est aussi un objet interne. L'expression de l'objet effectué par l'accusatif illatif du modèle 1 trouve un parallèle dans un emploi de lat. *in* et l'accusatif en valeur résultative, *in familiae luctum nupsit* (Cic.) «elle fit par son mariage le malheur d'une famille».

La notion d'objet affecté est beaucoup plus large, puisque sa définition est négative. Elle n'est pas unitaire: du point de vue de l'origine, l'objet affecté remonte soit à un accusatif du modèle 1 exprimant l'objet visé ou atteint, soit, comme on le verra 3.1.6.3 dans le cas d'objets portés utilisés, à un instrumental dont il est le substitut.

On constate aussi des rapports entre l'accusatif de l'objet effectué et l'instrumental du procès concomitant en particulier lorsqu'il s'agit d'un tour interne. Comparons ŚB. 1.2.5.11 et 12: *tām anuvīdya ūttareṇa parigrahēṇa paryagghṇan* «quand ils l'eurent découvert, ils l'enseignèrent d'une seconde enceinte» (Minard 3E2 § 35): *sā vai trīḥ pūrvām parigrahām parighṇāti* «il trace par trois fois la première enceinte».

Cette constatation est de première importance aussi bien pour la description des rapports entre objet effectué et objet affecté que pour la reconstruction. L'objet effectué, et tout particulièrement l'objet interne, peut être une situation charnière dans une évolution qui mène d'un instrumental à un accusatif, parce que dans cette situation les deux cas ont, sinon la même valeur, au moins un contenu sémantique très proche, puisque leur lien de fait avec le procès est identique.

3.1.6.2 L'objet interne

3.1.6.2.1 Bien que souvent lié à la figure étymologique, l'objet interne doit en être distingué. La figure étymologique consiste dans la parenté formelle du verbe et de son complément, ou de son sujet, et plus généralement de deux termes en relation syntaxique. Il y a des sujets (4.31.10 *avantu... ūtāyaḥ* «que les aides aident»), des datifs finaux (*passim, av- ūtāye* «aider en vue de l'aide») etc... qui sont dans un tel rapport avec le verbe.

D'autre part, accusatifs et instrumentaux en figure étymologique se partagent le domaine de l'objet interne (1).

Enfin, toute figure étymologique comportant l'un ou l'autre de ces deux cas ne constitue pas un objet interne: ainsi lat. *fossam fodere* «creuser un fossé» n'est pas différent, du point de vue du rapport syntaxique, de *puteum fodere* «creuser un puits»: c'est l'objet effectué, avec ou sans figure étymologique; ce n'est pas plus l'objet interne dans le premier syntagme que dans le second. *Vestiri veste* «se revêtir d'un vêtement» ne diffère pas davantage de *vestiri tunica* «se revêtir d'une tunique»: c'est l'objet utilisé.

3.1.6.2.1 (1) - Exemple de contraste entre un instrumental interne (possessif) et un accusatif interne (de l'objet effectué) 1.164.28 *mīmāti māyūm pāyate pāyobhīḥ* «elle meugle un meuglement, elle est gonflée de lait».

Inversement, il existe des exemples d'objet interne sans la figure étymologique, ainsi *pugnare proelium* «livrer un combat», *morte perire* «mourir d'une mort».

La relation d'objet interne au sens strict est entre un verbe et son nom verbal. Partout où le nom verbal n'a pas d'expression distincte, il y a continuité entre l'objet externe et l'objet interne qui est un cas-limite.

On distingue traditionnellement entre deux types d'objet interne, l'un constitué du seul substantif, *vitam vivere* «vivre une vie», l'autre comportant un déterminant *beatam vitam vivere* «vivre une vie heureuse». Cette distinction est importante pour la fonction des tours dans les langues: le premier sert à exprimer une insistance sur le procès, éventuellement à l'opposer à un autre, tandis que le second apporte par son déterminant une information positive, le substantif ne jouant qu'un rôle de support.

Elle est parfois décisive pour la possibilité même des emplois: selon les verbes, et selon les langues, le type *vitam vivere* sera régulier, limité ou impossible. Mais comme cette distinction ne peut se faire que pour une langue donnée, et que le lien syntaxique est rigoureusement identique dans les deux types, nous la laissons de côté dans la présente étude.

3.1.6.2.2 Le problème central est celui des situations d'équivalence de l'accusatif et de l'instrumental dans l'objet interne, de leurs causes et de leurs effets. Une telle équivalence est constatable dans diverses langues i.-e.:

- latin: *ludo ludere* (Plaute Most.1158): *ludum ludere* (Terence Eun. 586) «jouer un jeu».

- grec: *apóllusthai oléthrōi* (Od. 4.489): *apóllusthai ólethron* (Od. 9.303) «mourir d'une mort». La tradition hésite parfois entre les deux (Od. 3.87).

Dans la traduction des Ecritures, l'arménien classique suit en général l'original grec. Mc. 5.42 présente le datif instrumental *ekséstēsan ekstásei megálēi* «ils éprouvèrent une grande frayeur: le texte arménien répond par un instrumental, *zarmačan mecaw zarmanaleawk'*. Mc. 4.41 présente l'accusatif *ephobēthēsan phóbon mégan* «ils éprouvèrent une grande crainte»: l'arménien répond par l'accusatif, *erkean erkiwt mec*.

La traduction gotique suit de la même façon l'original grec, sans qu'il s'agisse réellement d'un calque: si la différence casuelle est préservée, la figure étymologique ne l'est pas.

Mc. 5.42 *usgeisnodedun faurhtein mikilai*

Mc. 4.41 *ohtedun sis agis mikil*

On peut en conclure à l'équivalence des deux cas en tour interne avec certains verbes en gotique.

Pour ces deux exemples, les traductions v. sl. ont l'instrumental; mais d'autres établissent l'équivalence des deux cas dans cette position: ainsi *žiti žitije* «vivre une vie» (nombreux exemples, cr. Miklosich 4 p.385) mais *žiti žizniju* Danil. 123 (Miklosich 4 p.714) ou encore *usūnuše sūnū svoj: «húpnōsan húpnon autōn»* Psal. saec. XII, 75.6 (Miklosich 4 p.385) mais *usnuše snomī svoimī: «suo somno obdormierunt»* Nicod... (Miklosich 4 p.715). Hors des traductions, dans la langue courante (et plus particulièrement dans la poésie populaire) ces tours sont largement attestés dans les langues slaves et baltiques, ainsi lit. *mīgti miegū* «dormir d'un sommeil» (instr.) mais aussi *mīega* (acc.):

aš ne miega miegojau

tai dumuže dumojau Jusk. L.D. 38.5, cité Hoffmann, *Ausdruckverstärkung* p.96: «je ne dormais pas, je pensais».

L'emploi est ici celui d'un *budin̄ys* (infinitif-instrumental). Ex. lette: BW. 3745 et sa variante, cités Endzelin § 428.

En indo-iranien, l'équivalence est bien attestée aussi: par exemple RV. 5.37.4 *ksit̄ñ ksi-* «résider en paix, ne pas quitter sa demeure»; 8.84.9 *ṣṣémehbiḥ ksi-* «id.». Avestique: Vd. 3.31 *hō daēnam māzdayasnim fravāza vazaite* «il fait progresser la religion mazdéenne»; Yt. 14.54 *vohunim vā tācayenti frašaekam vā frašicanti* «ils font couler le sang et le versent comme de l'eau» (Darmesteter), où *frašaekam* peut être considéré comme un gérondif (*infra* 3.1.6.4).

Partout où elle est attestée, l'équivalence est incontestable. Contextes et situations sont analogues ou identiques, un même lien syntaxique unit l'objet au verbe. Mais de toute évidence, elle est due à une convergence. Car il est de très nombreux verbes qui n'admettent qu'une seule construction. Et dans l'ensemble, il est possible, sinon de tracer une frontière nette, au moins de distinguer deux zones où la convergence ne se produit pas.

Ainsi en lituanien, on peut considérer que la figure étymologique est à l'accusatif pour les verbes d'action:

daĩnā dainúoti, *giesmę giedóti* «chanter une chanson»; *šokį šokti* «danser une danse»; *kōvą kovóti* «livrer combat»; *vīralą vīrti* «faire la cuisine»; *jōvalą jāuti* «faire la pâtée»; *darbą dirbti* «travailler», etc...

Elle comporte l'instrumental avec les verbes d'état et de sentiment, *mirimū mir̄ti* «mourir d'une mort»; *bijójimu bijóti* «craindre d'une crainte». Certes, l'instrumental se rencontre aussi avec les verbes d'action; mais le sens est celui de la manière: *žinginė žėngti* «marcher au pas» *varū varýti* «pousser de force» (Hoffmann p.90). Cet emploi doit donc être écarté d'une étude de l'objet interne.

On ferait des observations du même ordre dans les autres langues. La répartition n'a d'ailleurs pas échappé à divers auteurs, mais, faute d'une confrontation entre les deux tours, elle reste souvent implicite. Et surtout, le problème de la convergence n'est pas même posé.

3.1.6.2.3 On pourrait penser que cette convergence consiste en ce que les deux cas ont élargi leur domaine jusqu'à se rencontrer, et interférer. En fait, l'essentiel du changement est à imputer à l'accusatif (1). Il est beaucoup d'accusatifs internes substitués d'instrumentaux, mais non l'inverse.

En effet, l'instrumental est, comme on l'a vu, celui de l'objet utilisé (*veste vestiri*); c'est aussi l'instrumental possessif du tour lit. *lapais lapóti* «avoir des feuilles»; plus généralement, c'est l'instrumental de l'objet en contact avec le sujet. Sur nom verbal, le rapport est celui de la simultanété: véd. *dī- -dītī*, 7.1.21 (2) ou *ā-bhā- bhānúnā*, 1.48.9 (3) «briller d'un éclat» relèvent directement de l'instrumental possessif; *av- ávasā* «aider de son aide» est la simultanété même.

3.1.6.2.3 (1) - Hübschmann *Casuslehre* p.261 considère l'instrumental interne comme originel, l'accusatif interne comme son substitut («Wird bei Ausdrücken dieser Art statt des bestimmten Instrumentalitätsverhältnisses das allgemeine oblique gesetzt, so tritt der s.g. innere Objects-accusativ ein»). En fait, l'accusatif interne est originel pour une faible part de ses emplois, substitut de l'instrumental pour une autre.

3.1.6.2.3 (2) - *sudītī...* *didīhi* «brille de la bonne brillance», Renou *EVP* 13 p.53, et cf. Debrunner *Suffixe* p.635. Ailleurs qu'à l'instrumental, *sudītī* est un adjectif *bahuvrīhi*, Renou *EVP* 4 p.73; 7 pp.44-45.

3.1.6.2.3 (3) - *úsa ā bhāhi bhānúnā*
candrēṇa duhitar divaḥ

«Aurore rayonne de tes rayons dorés, Fille du Ciel» Renou *EVP* 3 p.13. Il est légitime de décrire l'emploi comme possessif: l'Aurore est qualifiée de *vibhāvāri* au v.1.

Quel qu'en soit l'emploi, que le verbe soit transitif (comme *av-*) ou intransitif (comme *di-*), l'objet interne à l'instrumental relève d'une valeur ancienne de ce cas. Le passage de la relation externe à la relation interne est sans incidence sur le contenu de la relation; tout est dans le substantif. Il suffit de comparer les deux valeurs possibles de *ūtībhir av-*

1 - «aider, (entouré) de ses auxiliaires»

2 - «aider de ses assistances, aider à plusieurs reprises»

pour montrer que l'instrumental interne est pour son contenu un instrumental ordinaire, sur la base du nom verbal. Et, comme on voit, le nom verbal n'est que l'emploi particulier de certains substantifs abstraits (qui peuvent avoir, à côté, des emplois concrets).

L'accusatif avait un long chemin à parcourir pour rejoindre l'instrumental: alors qu'un instrumental interne est partout conforme aux règles générales, l'accusatif interne constitue, lorsqu'il figure auprès d'un verbe intransitif, une exception qui ne se justifie pas toujours par une des valeurs concrètes de l'accusatif. Quand il figure auprès d'un verbe transitif, il constitue pour ce verbe une autre forme de transitivité. Sinon, ce n'est pas un objet interne. Ceci apparaît clairement si l'on classe les exemples védiques relevés par Gaedicke p.238 et suiv. en trois groupes:

1 - les figures étymologiques à relation externe

2 - les objets internes de verbes transitifs

3 - les objets internes de verbes intransitifs.

3.1.6.2.4

1 - Figures étymologiques relevant de l'objet externe:

kṛśīm kṛś- 10.34.13 «labourer son champ» plutôt que «effectuer un labour» (cf. *infra*), malgré Neisser 2 p.64.

bhārām bhṛ- 1.152.3; 7.34.7 «porter un fardeau», non «effectuer un portage»

tāntum tan- 8.13.14 «tendre un fil», non «effectuer une tension»

rōhāṃsi ruh- 6.71.5 «escalader les pentes escarpées», non «effectuer des escalades»

sāhāṃsi sah- 6.66.9 «trionpher des forces (adverses)», non «remporter des triomphes»

bhīdo bhid- 1.174.8 «briser les forces-brisantes», non «effectuer des brisures».

Et naturellement *yajñēna yajñam yaj-* 1.164.50 = 10.90.16, «offrir-en-sacrifice un sacrifice (*yajñēna*) au sacrifice (*yajñam*)»; ce tour est à distinguer de *yajñam yaj-* 1.13.8, 10.130.6 «offrir un sacrifice» (cf. *infra*) (1).

Quant à *vartanīm sām vartaya-*, 10.172.4, «enrouler le chemin» c'est un simple jeu verbal.

A toute époque, on peut choisir comme objet un substantif apparenté formellement au verbe; il n'en résulte aucune modification dans la relation d'objet.

3.1.6.2.4 (1) - C'est l'interprétation de Geldner, qui la justifie par le rapprochement avec 10.124.6 (*haviṣ tvā sātām haviṣā yajāma*) «toi qui es oblation, sacrifices à toi au moyen de l'oblation». Renou *EVP* 14 p.30.

Ludwig *der Rigveda* 2 p.584 voit au contraire dans *yajñām* un objet interne effectué, «mit dem (wirklichen) opfer haben die gotter das opfer dargebracht». Mais l'alliance, dans une même formule, de la construction du modèle 1 (*yajñēna yaj-*) et de la construction du modèle 2 (*yajñam yaj-*) est impossible.

Autre interprétation TH 1, 2 p.23: «(in de Urzeit) vollzogen sie das Opfer (einfach) als Opfer», comme exemple d'«instrumental prédicat» du type balto-slave. Peu probable: les seuls exemples d'instrumental prédicat sont ceux qui apparaissent en sanskrit savant, sur base d'abstrait (Jacobi *IF* 14 (1903) pp.239-240).

Les rapports sont externes en ce que les substantifs peuvent commuter avec les autres régimes des mêmes verbes, *kṛśīm* avec *bhūmim* «la terre» de 4.57.8, *bhārām* avec une foule de noms d'objets «portés», et ainsi de suite. L'intérêt de la formule *yajñēna yajñām yaj-* tient à ce qu'elle est syntaxiquement équivalente à **haviṣā devām yaj-* «offrir en sacrifice une oblation à un dieu»: le sacrifice est à la fois offrande et bénéficiaire de l'offrande.

Cette formule est appliquée au *Puruṣa* primitif 10.90.16 qui, comme l'explique Geldner, est à la fois la victime (cf. 6 à 15) et la divinité suprême (str.2), celle qui est nommée «le Dieu», 10.130.3 d, celle à laquelle sacrifient les dieux. Mais, en même temps, elle est interprétable selon l'autre tour, celui de l'accusatif interne, *yajñām yaj-* «sacrifier». Il y a donc une ambiguïté (2), probablement volontaire. Mais il faut opter entre l'une et l'autre interprétation: la situation (le «réfèrent») étant autre selon l'interprétation qu'on adopte.

En revanche, avec *kṛśīm kṛs-* les deux tours, externe et interne, peuvent s'appliquer à la même situation: «labourer son champ» est l'interprétation la plus probable pour RV. 10.34.13 (3); mais un tour interne, «effectuer le labour», y est admissible, comme l'indique justement Debrunner *Suffixe* p.298.

Il y a continuité entre les deux, puisque *kṛśi-* «labourage» et *kṛśi-* «champ à labourer» ne sont qu'un seul et même mot. Or, le sens de l'évolution ne fait aucun doute: comme pour le français *labour*, il va de l'abstrait «le fait de labourer» au concret «terre labourée». On saisit donc ici une filière de l'accusatif d'objet interne à l'accusatif d'objet externe. Ce type d'évolution qui repose sur le passage des abstraits généraux à la valeur concrète, c'est-à-dire à la désignation de référents particuliers, sera fréquemment évoqué par la suite; on verra que c'est une des voies du modèle 1 au modèle 2.

Mais le passage direct de **bhīdo bhid-* interne «effectuer des brisures» à *bhīdo bhid-* externe «briser les forces-brisantes (adverses)» est évidemment exclu *a priori* par la différence de situation.

Il faut donc distinguer des figures étymologiques purement externes, sans lien avec l'objet interne, comme *bhīdo bhid-*, *vartaniṁ sām vartaya-*, et des figures étymologiques externes pouvant être issues de tours internes.

3.1.6.2.5

2 - Internes avec des verbes transitifs

Certains reposent sur l'accusatif de l'objet effectué, ainsi *sāvanāni su-* 7.91.1. Il ne s'agit pas d'un objet affecté, puisque l'expression signifie «effectuer des pressurages» et non «pressurer (à nouveau) des choses déjà pressées»: *sāvanāni* ne commute donc pas avec les objets externes de *su-* (les tiges de soma), mais avec les objets effectués, comme *somyām mādhu* 8.8.4. Toutefois, il y a une différence considérable, puisque *somyām mādhu* désigne le résultat du pressurage, tandis que *sāvanam* est à la fois le *résultat* du pressurage et l'acte lui-même de pressurer. Il y a donc à partir

3.1.6.2.4 (2) - Cette ambiguïté a conduit Renou à une contradiction entre sa traduction *HSV* p.100 («les dieux sacrifièrent le sacrifice par le sacrifice»), qui représente l'interprétation de Ludwig, par un accusatif *interne* et sa note 15 *ibid.* p.248 «autrement dit, l'homme est à la fois l'objet offert (victime) et l'objet visé (divinité)», qui reproduit celle de Geldner et représente l'interprétation par un accusatif *externe*.

3.1.6.2.3 (3) - C'est celle de Geldner, «bestelle deinen Acker». La strophe énumère les «biens» appartenant au joueur, sa fortune (*vittē*), son bétail (*gāvaḥ*), sa femme (*jāyā*), et dont il doit se contenter (*ramasva*) plutôt que de risquer de les perdre pour en acquérir d'autres par le jeu: *kṛśīm it kṛsasva* est donc plutôt «laboure ton champ» plutôt que «consacre toi au labourage».

de l'objet effectué une voie vers l'objet interne. Sans doute faut-il classer ici *viṣ- viṣah* (8.19.11; 10.109.5) «accomplir ses devoirs» (1), où le substantif n'est qu'une simple projection du verbe, et *pōṣam puṣ-* 10.71.11 «faire prospérer», Gaedicke propose d'interpréter *pārām par-* 7.60.7 comme «franchir le franchissement, effectuer le franchissement» et non (avec BR et Grassmann) «atteindre l'autre rive»; un *pārā-* «franchissement» est attesté par *supārā-* (2) «d'un franchissement aisé», et le sens de *pārā-* «rive opposée» peut être tiré de cet emploi selon Renou *EVP* 3 p.36.

Plusieurs figures étymologiques relevant de l'objet effectué sont proches d'un tour interne, ainsi *rikthām ric-* 3.31.2 «laisser un héritage», *āhāvanāni ā-hu-* 7.1.17 «verser des libations», mais on ne peut affirmer à coup sûr qu'un accusatif est régime d'un verbe transitif s'il n'a à côté de lui un régime externe. Ce type d'emploi est attesté par deux exemples: le premier *ghāsīm ghas-* pourrait être un rapport externe (comme l'est devenu *kṛṣīm kṛṣ-*), *ghāsīm* commutant avec *ānnam* «nourriture», etc... Mais le contexte montre qu'il n'en est rien: 1.162.14 *yāc ca papai yāc ca ghāsīm jaghāsa* «et ce qu'il a bu et ce qu'il a mangé». L'objet externe est dans les deux propositions coordonnées *yāt*; *ghāsīm jaghāsa* est donc sur le même plan que *papai* et *ghāsīm* ne peut être qu'un objet interne, simple projection du verbe. Cette fois, c'est à partir de l'objet affecté que se constitue l'objet interne. De même, pour *varam vṛ-* 1.140.13 *iṣaṃ vāram... varanta* «ils choisissent comme choix, ils font choix de la substance nourricière»: *vāra* est par ailleurs «l'objet choisi»; *vāram vṛ-* peut être un rapport externe; mais comme *vāra-* fonctionne comme nom verbal, le rapport est interne.

La modification de la relation tient à ce qu'un objet (affecté ou effectué) devient une simple projection du verbe qui à la limite ne l'empêche pas de recevoir un objet externe; il rejoint en cela l'instrumental du *budinys* lituanien, qui souligne un verbe sans affecter sa réaction, ou du tour védique *av- āvasā kāmicit* «aider qqn. de son aide».

Cette observation constitue la contrepartie de la précédente (3.1.6.2.4 fin): l'objet interne, qui peut fournir le modèle de rapports externes par commutation de substantifs concrets avec un substantif ambigu (*kṛṣīm kṛṣ-* · *bhūmim kṛṣ-*), peut également être issu d'un rapport externe, par la même commutation jouant dans l'autre sens (*bhūmim kṛṣ-* · *kṛṣīm kṛṣ-* «effectuer un labour»).

3.1.6.2.6

3 - Cette évolution de l'accusatif de l'objet externe vers un objet interne a favorisé le développement de l'accusatif interne auprès des verbes intransitifs. Mais l'emploi a d'autres sources; on ne peut le considérer comme totalement analogique.

Les exemples les plus nets en sont:

ksitih kṣi- 5.37.4 «demeurer en ses demeures, demeurer en paix» (*supra* 3.1.6.2.2) *sukṣitīm kṣi-* 7.74.6 (id.), où l'accusatif rejoint l'instrumental, *kṣēmbhiḥ kṣi-* 8.84.9 (*supra* 3.1.6.2.2) *sadhamādam mad-* 10.14.10 «s'enivrer ensemble» *māyur mā-* 1.164.28 et 29 «meugler» (cité *supra* 3.1.6.2.1 n.1) *svēdam ā-svid-* 10.106.10 «suer».

Outre l'influence du type précédent, il faut compter avec l'accusatif d'exten-

3.1.6.2.5 (1) - Sur le nom-racine *viṣ-* (omis Gr. *Wb.*) v. Renou *EVP* 12 p.89 (à 1.69.8); tour parallèle, mais sans figure étymologique, *viṣ- āpāmsi* 1.69.8 et 6.31.3 (Renou, *ibid.*).
3.1.6.2.5 (2) - Et par son antonyme (ép.) *duṣpārā-*, Minard 3 E 2 § 576 C.

sion (1) qui est à la base de *yāmaṃ yā* 8.7.4 «aller son chemin» *atyāyam i-* 8.101.14 «passer, trépasser» *prétiṃ i-* 1.33.4 (id.): la relation est proche de celle de simultanéité qu'exprime l'instrumental.

On mettra à part les exemples comme (2) *rocaya- rūcaḥ* 9.9.8 *surūco ruruc-* 6.35.4 «allumer les belles lumières», *vṛṣ- vārsam* 5.83.10 «faire tomber la pluie», qui relèvent de l'accusatif de l'objet causatif (4.1) et représentent la contrepartie de nominatifs internes (*vārṣo varṣati*, etc...).

3.1.6.2.7 Pour diverses raisons, et par des voies diverses, l'accusatif rejoint l'instrumental dans l'objet interne. Plusieurs exemples montrent que ces faits sont liés au passage du modèle 1 au modèle 2.

Ainsi, où faut-il classer un emploi comme *ārkam arc-* 5.30.6 «chanter un chant» (1)?

Si l'on compare *arc- vācaḥ* 1.54.3 ou *gāthām* 9.11.4 «chanter une parole, un poème», etc... on le classera dans l'objet externe, puisque *arkā-* commute avec *vācaḥ*, *gāthām* et autres désignations de la parole ou du chant. Mais si l'on met *arkām arc-* en regard de *devām arc-* (1.138.1; 5.29.1 et 6; 6.21.6, etc...), *arkām* est un objet interne comme *sāvanaṃ su-*. Comme les autres formes de transitivité, la transitivité interne est une notion relative: en synchronie même, on ne peut opérer avec elle qu'à l'intérieur d'un seul et même modèle, si le verbe considéré admet la double construction.

Ce fait, qui complique la description, confirme la relation diachronique qui a été posée entre les deux modèles. Supposons un modèle 1 **arc- girā* (*arkēṇa*) *devām* «chanter un hymne (un chant) à un dieu»: c'est la construction usuelle d'*abhy-ārc-*, et, en vertu de l'archaïsme des préfixés, ce peut être la plus ancienne. On ne peut avoir à ce niveau *arc- girām* en revanche, *arc- arkām* est parfaitement normal comme accusatif de l'objet effectué (**arc- girā arkām*). Mais *arkā* n'est pas seulement «le fait de chanter», c'est aussi «le chant» comme *gīr-*, *gāthā-*, etc...; *arc- girām*, *gāthām*, etc... Ce qui conduit soit à un double accusatif (2), soit au modèle 2, **arc- girāṃ devāya* (3).

On pourrait faire la démonstration à partir de *yaj- yajñām* «offrir le sacrifice» (4), *suṣṭutīm stu-* «faire une bonne louange» (5), *añjy añj-* «orner» (6), etc... L'objet interne est donc une situation charnière pour l'extension de l'accusatif sur le domaine de l'instrumental, et par conséquent, pour le passage du modèle 1 au modèle 2.

Car l'introduction d'un accusatif interne repousse l'ancien accusatif vers le datif. Il est des reflets de ce déplacement *en synchronie*, dans les langues modernes. J. Kuryłowicz, *Inflectional Categories* p.32, évoque la «transformation» d'all. *j-n schlagen* + *eine Wunde schalgen* en *j-m eine Wunde schlagen*, qu'il décrit comme: «external direct object, indirect object, before internal direct object».

Ce mécanisme est l'image d'un changement dont l'objet interne constitue en

3.1.6.2.6 (1) - 2.5.5.3 à 5.

3.1.6.2.6 (2) - *iṣaya- iṣaḥ* 8.26.3 «envoyer les jouissances» n'est qu'un simple jeu verbal, si, comme il semble, la forme verbale relève de 1 *iṣ-* «envoyer» (*infra* 3.2.6.5). Mais Renou *EVP* (renvoyant à *EVP* 15 p.119) considère *iṣaya-* comme le dénominatif de *iṣ-*; dans cette hypothèse, c'est un tour interne du type *sadhamādam mad-*, non du type *rocaya- rūcaḥ*.

3.1.6.2.7 (1) - *Infra* 3.4.2.1.1.

3.1.6.2.7 (2) - Cette construction n'est pas attestée pour *arc-*.

3.1.6.2.7 (3) - Attesté p.ex. 1.62.1 *arc- arkām nāre* (*infra* 3.4.2.1.1).

3.1.6.2.7 (4) - *Infra* 3.4.3.2.

3.1.6.2.7 (5) - *Infra* 3.4.2.5.

3.1.6.2.7 (6) - *infra* 3.2.2.6.

effet le facteur essentiel.

L'exemple cité *supra* (3.1.6.1) de ŚB. 1.2.5.11 et 12 en est la contre-partie. L'introduction d'un accusatif externe (affecté) repousse l'objet interne (effectué) de l'accusatif à l'instrumental:

parigrahām pāri gṛhṇāti → *tām parigrahēṇa pāri gṛhṇāti*.

La relation qui est d'un type bien connu (2.5.5.5) *ire viam: ire Romam*, mais *ire via Romam*, souligne le caractère relatif de la notion d'objet effectué, et montre comment l'accusatif a pu secondairement servir à exprimer un rapport de simultanéité (3.1.6.4). Mais surtout, cet exemple, en face du mécanisme décrit par Kuryłowicz, apparaît fondé sur une construction du modèle 1:

	objet effectué	objet affecté
modèle 1	I (<i>parigrahēṇa</i>)	A (<i>tām</i>)
modèle 2	A (<i>eine Wunde</i> , cf. véd. <i>parigrahām</i>)	D (<i>j-m</i>)

3.1.6.3 L'accusatif de l'objet en contact avec le sujet (1)

Lorsqu'un régime accusatif est avec le sujet dans une relation de contact (*a* utilise, porte, possède, est pourvu de *b*), il y a toute chance que l'accusatif soit le substitut récent d'un instrumental.

La situation la plus évidente est celle de l'«objet instrumental», dans laquelle *en synchronie* l'accusatif apparaît comme le substitut d'un instrumental (3.1.4.4). Mais, comme il a été signalé à cet endroit, cette situation n'est pas fondamentalement différente des autres faits de substitution de l'accusatif à l'instrumental. En règle générale, un accusatif désignant un objet tenu en mains, utilisé, déplacé, et plus généralement un objet «en contact avec le sujet» doit être examiné sous cet angle. En effet, si l'on part d'un contraste sémantique entre l'objet en contact avec le sujet et l'objet visé ou atteint (Acc. de but), ou recouvert (Acc. d'extension), exprimés respectivement par l'instrumental et l'accusatif dans le modèle 1, on ne peut admettre comme originel un accusatif de l'objet en contact avec le sujet. C'est pourquoi on devra dans cette optique s'interroger sur des emplois considérés d'ordinaire comme naturels («accusatif dépendant d'un verbe transitif») tels que ceux qui désignent l'objet «placé» avec *dhā-* (3.2.9.8) de l'objet «revêtu, porté» avec *vas-* (3.2.10.1), l'objet «porté» avec *bhṛ-* (3.3.1.3), alors que par exemple l'accusatif de l'auditeur avec les verbes «dire», «chanter», «prier» (3.4.1 et 2) et celui du bénéficiaire avec les verbes «sacrifier» (3.4.3) se justifient immédiatement, bien que d'ordinaire on s'interroge sur eux.

Un des emplois extrêmes de l'accusatif est celui qui se rencontre en dépendance de *mad-* «s'enivrer, être ivre» pour désigner la substance enivrante. *Mad-* qui signifie plus généralement à l'origine «être imbibé» (lat. *madeo*, etc...) et qui s'est restreint à «être imbibé de liquide enivrant» (d'où: être ivre, excité, joyeux etc...) gouverne normalement un instrumental, qu'on nomme d'ordinaire «instrumental de cause», et que l'on peut nommer possessif, ou «de l'objet-en-contact».

Effectivement, l'instrumental est le régime le plus fréquent, en concurrence avec

3.1.6.3 (1) - Le renouvellement incessant de *dā-* «donner» par les verbes les plus divers (Renou, *Langue et religion dans le Ṛgveda: quelques remarques, die Sprache* 1 (1949) pp.11-17) produit des exemples d'accusatif de ce type, comme *ā-pu-*, *ars-*, *rayīm* «apporter la richesse en se clarifiant, en coulant» ou *vy-ūch-*, *rayīm* «apporter la richesse en brillant». Mais, en lui-même, le fait ne relève pas de la syntaxe, cf. *supra* 3.1.1.4 n.1: *ā-pu-*, *ars-*, *vy-ūch-* se comportent comme des substituts lexicaux de *dā-* ou *bhṛ-*.

le génitif (qui relève d'une autre explication, 3.5.2.1). Mais on rencontre aussi l'accusatif 10.96.13 *mamaddhī sōmam mādhumantam indra* «enivre-toi du soma liquoreux, Indra» et ailleurs (Grassmann *mad-* 5 «etwas (A.) (als Gegenstand der Freude) erlangen» recouvre en fait cet emploi).

Le passage s'effectue comme on l'a vu 3.1.6.2 dans le tour interne; le schéma ci-dessous résume l'évolution:

- | | |
|------------------------|---|
| 1 - <i>mad-</i> | $\left\{ \begin{array}{l} sōmasya \text{ (3.5.2.1)} \\ sōmena \text{ (fig. } rāyā, \text{ etc...)} \end{array} \right.$ |
| 2 - <i>mad- mādēna</i> | (8.92.16, <i>infra</i>) |
| 3 - <i>mad- mādām</i> | (10.14.10 <i>sadhamādām mad-</i> , <i>supra</i> 3.1.6.2.6) |
| 4 - <i>mad- sōmam</i> | (10.96.13) |

Il faut noter que *māda-*, qui désigne à la fois l'ivresse (fonction de nom verbal, «le fait d'être ivre») et la *boisson enivrante*, était particulièrement apte à favoriser l'évolution, 8.92.16

*yās te nūnām śatakratav
indra dyumnītamo mādah/
tēna nūnām māde* (2) *mādeḥ*

«le breuvage-enivrant que tu possèdes maintenant, ô Indra à la centuple intelligence, le breuvage plein d'éclat, enivre-t'en maintenant, (mets-toi) en état d'ébriété» (Geldner donne au contraire à *mādah* la valeur abstraite, et la valeur concrète à *māde*). D'autres constructions de *mad-* (au sens de «enivrer», «faire enivrer») sont étudiées 4.3.2.

3.1.6.4 L'absolutif ou gérondif en -am

La constitution de l'absolutif en -am, phénomène purement indien (1), comme l'a montré Renou *MSL* 23 (1935) p.359 et suiv., qui s'amorce dans le RV. et se développe dans la prose védique, fournit un parallèle à l'évolution de l'accusatif telle que le postule la théorie des deux modèles, et une confirmation décisive au rôle des tours internes dans le passage du modèle 1 au modèle 2.

Ainsi que l'a montré Renou (p.382 et suiv.), l'absolutif en -am se développe tandis que disparaît l'infinitif en -am. Mais s'ensuit-il qu'il doive être considéré comme l'héritier de celui-ci? Il faut ici encore, préciser la terminologie en distinguant le plan de l'expression et celui du contenu. Formellement, l'infinitif est bâti sur le degré zéro de la racine (*ruh-* · -*rūham*, *sad-* · -*sādam*), l'absolutif sur le degré plein obtenu par addition de *a* (2) (*ruh-* · -*rōham*, *sad-* · -*sādam*), l'un et l'autre ayant le ton radical et se limitant aux préverbés (3). Pour le contenu, l'ab-

3.1.6.3 (2) - *māde* pour *mādēna* par contrainte métrique (Old.) est improbable: les deux *māda*- seraient des abstraits et l'énoncé, tautologique, v. *infra* 3.5.2.1 n.1.

3.1.6.4 (1) - L'amorce d'un absolutif en -am en avestique est le fait d'une évolution parallèle: il n'en est pas d'exemple dans les gāthās, mais seulement dans les yašt: Yt. 14.54 cité *supra* 3.1.6.2.2; Yt. 8.42 *kaḍa xā... apam γzārām aiwi · γzārām* «quand les sources... couleront-elles (γzārām 3^o pl.subj.) à flots (aiwi. γzārām)?» Reichelt donne d'autres exemples *Aw Elem.* § 682, dont plusieurs toutefois sont à rejeter, en particulier ceux qui relèvent du tour **subhγ-tam bhγ-*. Benveniste *MSL* 23 (1935) p.393 et suiv. va même jusqu'à rejeter l'ensemble des emplois. Il y a en fait l'amorce indiscutable d'un tour parallèle à l'absolutif védique, mais qui n'a pas abouti. L'avestique en est resté à l'emploi interne qui, comme en védique, est premier.

3.1.6.4 (2) - C'est la «*vyrdhī*» au sens où l'entend Kurylowicz *Apophonie* p.147 et suiv.

3.1.6.4 (3) - Sur la formation, v. TH 1-2 § 645 (bibl.).

solutif exprime un procès concomitant au procès exprimé par le verbe personnel (franç. *il va chantant*) : c'est un gérondif; le domaine de l'infinitif s'étend du *supin*, complément de but des verbes de mouvement (franç. *il va chanter*) au quasi-objet des verbes «verbes modaux» (franç. *il veut chanter*). Sur le plan des formes, il y a discontinuité; qu'en est-il sur le plan du contenu?

Un gérondif (franç. *il va chantant*) ne peut pas sortir directement d'un supin (franç. *il va chanter*) : contrairement à ce qu'affirme Renou, un emploi comme 7.86.3 *ūpo emi cikitūṣo vipṛc̥ham* (infinitif pour la forme) «je vais vers ceux qui savent (pour) les interroger» ou «les interrogeant» ne fournit pas un passage du supin au gérondif (4). Que l'exégèse hésite entre l'une et l'autre des deux interprétations ne prouve pas, bien au contraire, qu'il y ait continuité. De même, 8.2.18 *yānti pramādam* (absolutif pour la forme) signifie «vont s'enivrant» ou «vont s'enivrer» (5), mais pas les deux, ni en même temps, ni successivement.

Pour rendre compte de l'évolution, il faut d'une part trouver la situation charnière entre le but et la concomitance, d'autre part considérer l'évolution de l'autre absolutif, celui qui a pour expression les formes en *-ya*, *-tvā*, etc...

En effet, parallèlement à l'évolution postulée de l'infinitif en *-am* à l'absolutif en *-am*, c.à.d. d'une valeur prospective à celle de la *concomitance*, la valeur de l'absolutif en *-ya*, *-tvā*, etc... passe de la concomitance à l'*antériorité* (cf. BSL 1970 p.45 et le renvoi à Minard, 3E2 § 143). Les deux évolutions sont certainement liées. Et comme l'absolutif en *-ya*, *-tvā* repose étymologiquement sur des formes d'instrumental (dont il a originellement la valeur), l'évolution prise dans son ensemble est exactement celle du modèle 1 au modèle 2. En un mot, Renou a montré la continuité dans la succession des formes:

-rūham, -sādam (infinitifs, ou accusatifs du modèle1) → prose véd. *-rōham, -sādam* (absolutifs ou accusatifs du modèle 2) en essayant de trouver une continuité dans le contenu; mais il faut reconnaître que cet absolutif en *-am* est en fait l'héritier de l'absolutif en *-ya*, *-tvā*, dont il assume la fonction ancienne. Le processus est symbolisé par le schéma suivant:

-rūhya (instrumental du modèle 1) · prose véd. *-rōham* (accusatif du modèle 2).

Il reste à trouver la situation charnière où s'identifient la valeur de concomitance et la valeur prospective. C'est, ici encore, dans l'objet effectué et particulièrement dans l'objet effectué interne qu'on la trouve, 10.165.5 *ṛcā kapōtam nudata praṇōdam* que Renou (p.388) traduit: «par votre chant chassez, chassez au loin le pigeon». C'est formellement, un absolutif; et, pour la valeur, l'emploi est de ceux où l'accusatif de l'objet effectué ou de l'activité exercée se trouve être en même temps le procès concomitant au procès exprimé par le verbe personnel. C'est à partir de l'objet effectué interne que le passage s'est réalisé, même pour les verbes de mouvement. De l'objet effectué interne *ire viam* «aller son chemin» (au propre ou au figuré: véd. *ṛtām i-* «suivre le chemin du *ṛta*») sortent les emplois, proches de l'absolutif védique, tels que lat. *infitias ire* «nier», lit. *mōkslas eīti* «faire des études» ou véd. *i- dūtyam* «accomplir le rôle de messenger» (6): le procès exprimé par le nom d'action à l'accusatif n'est pas le but, mais la modalité de l'action, la voie

3.1.6.4 (4) · En fait, dans sa traduction, EVP 5 p.70, Renou donne à *vipṛc̥ham* sa valeur de supin, «je m'approche de ceux qui comprennent pour les interroger-séparément».

3.1.6.4 (5) · Ici, l'exégèse hésite. On a le choix entre un accusatif de but («en vue de l'ivresse» ou plutôt «vers le liquide-enivrant») et un absolutif en *-am* («en s'enivrant»), comme l'indique Oldenberg *Noten* 2 p.77. Geldner opte pour l'absolutif, mais en donnant à *pramāda-* le sens insolite de «voyage». Tout autre, Ludwig, *der Rigveda* 2 p.173 «ils poursuivent la négligence».

3.1.6.4 (6) · *Supra*, 2.5.5.5.

suivie. Et comme *ire viam* rejoint *ire via*, l'absolutif accusatif rejoint l'absolutif instrumental, que ce soit auprès des verbes *as-*, *i-*, *car-* avec lesquels ils forment une périphrase durative, ou ailleurs. Mais comme ailleurs l'absolutif instrumental passe de l'expression de la concomitance à celle de l'antériorité: *abhikrāmya juhōti* «il verse la libation après s'être approché», l'absolutif accusatif *abhikrāmaṃ juhōti* «il verse la libation en s'approchant» (Delbrück *Ai. Sy.* p.405) en devient le successeur et non le concurrent.

Bien que le processus de constitution de l'absolutif en *-am* soit purement indien comme l'a montré Renou, et comme l'a confirmé Benveniste *ibid.* p.393 et suiv. en éliminant l'absolutif accusatif de la grammaire avestique, il est analogue à celui qui mène du modèle 1 au modèle 2, et de l'accusatif de but à l'accusatif d'objet.

Comme dans un grand nombre d'autres cas, la situation charnière est sans doute celle de l'objet interne; on l'a vu par exemple de ŠB 1.2.5.11 et 12 (cité 3.1.6.2) où *parigrahāṃ pāri gṛhṇāti* se trouve équivaloir à *parigrahēṇa pāri gṛhṇāti* pour le rapport chronologique. L'objet effectué interne est en effet intermédiaire entre la simultanéité (puisque'il s'agit du même procès) et la prospectivité (puisque'il s'agit du résultat d'une action). On passe de l'objet interne (avec figure étymologique) à l'action externe par l'intermédiaire de l'objet interne (effectué) sans figure étymologique, AV. 1.8.4 *jahy eṣāṃ śatatarham* cité *infra* 3.2.1.1.

3.1.6.5 L'accusatif de relation

3.1.6.5.1 On nomme «accusatif de relation» divers emplois qui n'ont guère plus en commun que d'échapper aux catégories définies de l'accusatif (direction, extension, objet). La dénomination usuelle traduit bien le caractère vague de la catégorie; tous les cas sont des éléments de relation, et par suite, nommer un emploi «de relation», c'est renoncer à le définir. Quant aux désignations plus précises qui en ont été proposées, comme celle d'«accusatif du domaine» (Bereichsakkusativ), elles sont trop étroites si on les prend au sens strict, et se rapprochent de la dénomination usuelle si on les prend au sens large.

Il est impossible de restituer pour l'i.-e. une telle catégorie d'emplois, tant les langues divergent sur ce point: presque inconnus du védique, ils ont en grec leur plus forte représentation, si bien que la catégorie a été nommée *accusativus graecus*. C'est peut-être la moins mauvaise désignation, bien que certains des nombreux emplois rassemblés sous cette rubrique aient, ici ou là, des équivalents. Mais elle a l'avantage de mettre en garde contre des explications comme celle de Blümel, *IF* 44 (1927) pp.249-263, qui paraissent rendre compte des emplois attestés en grec, mais rendent surprenante l'absence de tels emplois dans la plupart des langues i.-e. En fait, il faut étudier ces emplois dans chaque langue en particulier. Il apparaît alors que certains emplois sont issus de réinterprétations, que d'autres même s'évanouissent, illusions créées par une mauvaise description. Les quelques emplois concordants qui se rencontrent dans plusieurs langues peuvent seuls être pris en considération pour la reconstruction; on en donnera un exemple 3.1.6.6.

3.1.6.5.2 Il en est peu d'exemples en védiques; un toutefois paraît sûr: l'accusatif non causatif avec la racine *puṣ-*.

La racine *puṣ-* dans son emploi intransitif signifie «prospérer, être florissant», 1.83.3 *vraté te kṣeti pūṣyati* «(il) réside-en-paix sous ton allégeance, il prospère».

re» (1) Renou *EVP* 17 p.31. Le sujet est presque toujours le possesseur du bien qui prospère, parfois (10.19.3) ce bien lui-même. Ses emplois transitifs se partagent entre deux significations:

- «rendre prospère, florissant», le terme à l'accusatif étant un nom de «bien», 9.100.2

tvām vāsūni puṣyasi
viśvāni dāśūṣo gṛhé

«Toi, tu fais fleurir tous les biens dans la maison de l'adorateur» Renou *EVP* 9 p.53 (2). Cet emploi de l'accusatif est causatif par rapport à un emploi intransitif comme 10.19.3

asmīn puṣyantu gōpatau

«que (les vaches) prospèrent chez ce propriétaire-de-vaches». Mais il n'a pas de relation directe avec les emplois intransitifs du type de 1.83.3 cité plus haut.

- «être prospère, florissant en, quant à; avoir en abondance»: la valeur est proche de celle de *patyate* «posséder», 6.2.1 *yāśaḥ... patyase śrāvaḥ... puṣyasi* «tu possèdes la distinction, tu as la gloire»; 7.32.16 (3) *tāva īd indra avamāṃ vāsu tvām puṣyasi madhyamām/satrā viśvasya paramāsyā rājasī*

«A toi seul, Indra, appartient le bien d'ici-bas; tu possèdes en abondance celui du milieu; de tout celui de l'au-delà tu es, entièrement, le roi» (4).

Du point de vue syntaxique, l'accusatif ne peut guère se décrire que comme «accusatif de relation, de limitation», 10.128.1 *tanvām puṣema* «puissions-nous prospérer quant à notre corps» (5). L'accusatif n'est pas différent de l'instrumental de 3 *āriṣṭāḥ syāma tanvā* «puissions-nous être intacts quant à notre corps».

Mais, si l'instrumental de limitation est un emploi normal et régulier (2.2.3), il n'en va pas de même de l'accusatif, qui demande une justification dans cet emploi.

Si l'étymologie que l'on donne habituellement de *puṣ-* par **p(h)us-* «souffler» est exacte (6), il est possible d'expliquer directement les emplois transitifs par l'accusatif de but, «souffler dans, insuffler à». L'élément insufflé, force vitale ou semblable, est exprimé à l'instrumental; il en est quelques attestations comme 8.39.7 *sā mudā kāvyā purū viśvam bhūma iva puṣyati* «(Agni) insuffle la joie à mainte œuvre poétique comme la terre insuffle (la vie) à tout être» (7) ou 10.104.9 *tābhir viśvāyus tanvām pupuṣyāḥ* «grâce à elles, insuffle (la vigueur), éternel, à ton corps». La valeur causative (ou pseudo-causative) de «faire prospérer» peut donc être issue

3.1.6.5.2 (1) - 1.83.3 Lien *kṣi-*: *puṣ-* 1.64.13 *infra* n.10) 7.32.9; 5.37.4 (*kṣēti kṣitīḥ... pūṣyan*) et 5 *puṣyāt kṣēme* et aussi 6.2.5 *infra* n.12.

Les deux causatifs *kṣepaya-* et *poṣaya-*, 5.9.7.

3.1.6.5.2 (2) - Contrairement à ce qu'indique Renou *ibid.* p.112, cet emploi ne doit rien au tour interne *puṣīm* ou *pōṣam puṣ-* qui n'a pas la valeur causative, cf. *infra*.

3.1.6.5.2 (3) - Cette traduction, que suggère le parallélisme avec *patyate*, est préférable à «tu fais fleurir» de Renou *EVP* 13 p.36.

3.1.6.5.2 (4) - Préférable à «du mehrest» de Geldner, en raison du parallélisme avec *tāva... vāsu* (prédication d'appartenance) qui précède et *rājasī* qui suit.

3.1.6.5.2 (5) - Comme l'indique Renou *EVP* 16 p.167, il faut tenir compte du caractère réfléchi de *tānū*; ce qui écarte les traductions comme «wir wollen... deinen Leib pflegen». Le souhait de prospérité exprimé par ce *mantra* est parallèle à celui du précédent, *māma agne vāraḥ... astu* «A moi, ô Agni, soit l'éclat», comme d'autre part *jayema* (d) est parallèle à *māhyam namantām* (c). La strophe est bien interprétée par Ludwig (b: «dich entflammend mögen unsern Leib wir nähen»).

3.1.6.5.2 (6) - Uhlenbeck considère le groupe de *puṣyati* comme limité à l'indien. Mais Mayrhofer, après WP 2 p.81 et P p.848 le rattache à **p(h)us-* «souffler» de gr. *phūsa*, lat. *pustula* etc. Or, quel peut être le rapport entre «souffler» et «faire prospérer», sinon «insuffler (la force vitale, etc.) à»?

3.1.6.5.2 (7) - La traduction traditionnelle («Avec joie il fait fleurir maints dons-poétiques comme la terre (fait fleurir) toutes plantes»), Renou *EVP* 13 p.71 peut être préférée. Toutefois, le sens de «faire fleurir» ne peut être originel, si l'on considère son étymologie (**phus-*). La traduction proposée a donc au moins valeur «étymologique».

de «insuffler» (8).

Le sens d'«avoir en abondance» ou «de plus en plus» peut, comme on le voit par le dernier exemple, en être également issu: c'est «insuffler (la force vitale) à (un bien à soi)».

On est proche de la valeur originelle dans *kāvyaṁ puṣ-* 8.39.7 déjà cité, et 8.41.5, qui peut s'entendre «inspirer des œuvres poétiques» (9), de même avec *krātum puṣ-* «développer l'intelligence (d'autrui, ou la sienne)» 1.64.13 (10); 3.45.3, qui est comparable à *krātum āpi-vat-* et aussi à *krātum par-* (3.2.3.1): *gambhīrān udadhīn iva krātum puṣyasi* «tu inspires l'intelligence comme (on emplit) de profondes citernes» (11).

Les emplois intransitifs ne sont donc pas à la base des emplois transitifs. On notera que le tour interne *puṣtīm puṣ-* 6.2.1 ne peut être considéré comme un événement intermédiaire, puisque le sens initial de «souffler un souffle» ne peut avoir fourni un modèle à «prosperer quant à...». L'emploi intransitif, avec le sens de «prosperer» peut être simplement issu d'une suppression du régime accusatif.

Une des métaphores à la base de cet emploi est celle de la terre qui «insufflé» aux plantes ce qui les fait vivre, croître, fleurir, cf. 8.39.7 *supra*, (*bhūma-iva*) et 6.2.5 *vayāvantaṁ sâ puṣyati kṣāyam agne śatāyuṣam* «il insuffle (la vitalité) à sa demeure qui pousse des branches pour une durée de cent ans» (12).

Notons enfin que *pūṣyati kṣāyam* rapproché de *kṣeti pūṣyati* 1.83.3 et parallèle, est proche de l'absolutif en *-am*: (3.1.6.4): la relation entre les deux procès est celle de la concomitance.

3.1.6.5.3 On expliquera de la même façon les exemples possibles d'accusatif de relation avec *vr̥dh-* comme 10.23.5 *yās tāviṣṭīm vāvr̥dhé* si l'on traduit «qui a crû en force»; mais Gaedicke p.280, préfère traduire: «qui a accru sa force», comme 7.8.5 *svayāṁ vardhasva tanvām* «accrois ton propre corps» ou 8.3.8 *asyā'īd īndro vāvr̥dhe vṛṣṇyam* «Indra a cru sa propre virilité». Or, l'accusatif dépendant de *vr̥dh-* et désignant l'objet «accru» est originellement un illatif, 3.2.2.3. C'est secondairement que cet accusatif a pu être mis en équivalence avec un instrumental désignant l'objet «ajouté». Les formes comme *śāvaḥ*, ambiguës entre l'accusatif et l'instru-

3.1.6.5.2 (8) - Même remarque que pour le passage précédent (cf. note 6); Geldner traduit «durch si sollst du lebenslänglich deinen Leib pflegen».

Mais ce sens n'est pas tellement éloigné de la valeur initiale d'«insuffler «la vigueur»», si l'on rapproche avec Geldner, 10.43.3 c d *tāsyā'īd imē pravaṇē sapta sīndhavo vāyo vardhanti* «c'est de lui que ces sept fleuves en coulant renforcent la vigueur». Sur le parallélisme *vr̥dh-*: *puṣ-*, cf. *infra*.

3.1.6.5.2 (9) - La comparaison *rūpāṁ dyaūr iva puṣyati* est peu éclairante parce qu'on ne sait pas ce que désigne *rūpām*: la couleur du ciel? (Geldner; mais le rapprochement avec 10.12.7 qu'il indique en note suggère une autre interprétation); l'ensemble des formes? (Renou *EVP* 5 p.72).

3.1.6.5.2 (10) - En liaison avec *ā-kṣi-* cf. *supra* n.1. Le parallélisme des 3.45.3 engage à faire de *krātum* le complément commun des deux verbes *ā-kṣi-* et *puṣ-*, plutôt qu'à le rattacher au seul *ā-kṣi-* (*puṣ-* étant pris intransitivement) avec Geldner, que suit Renou *EVP* 10 p.17. Cette construction donne un sens acceptable: «il possède une force spirituelle, il la développe».

3.1.6.5.2 (11) - La comparaison avec des «citernes» (*udadhīḥ*) montre que le *krātu* («force spirituelle») est susceptible d'être «empli», ce que confirme l'expression *krātum par-*. La traduction par «faire prospérer» de Geldner, que suit Renou *EVP* 17 p.86, prive la comparaison de sa pertinence. De même pour la seconde comparaison, *gā iva* «comme les vaches».

3.1.6.5.2 (12) - «il fait fleurir sa demeure» Renou *EVP* 13 p.37. Mais ici encore, il faut se rappeler que la valeur initiale, celle de la racine i.e. *p (h) us-, est «souffler», et que «faire prospérer» est issu de «insuffler à». La métaphore végétale (on pense aux noms de la fleur, *pūṣpa-* et *pūṣya-*) est secondaire et repose elle aussi sur celle du «souffler». Cet élément «insufflé» aux plantes, et qui les fait croître, est souvent identifié à Agni, lui-même contenu dans l'eau de pluie, Bergaigne *Rel. véd.* 1 p.17.

mental (5.2.2.0) ont pu favoriser le glissement; 1.81.4 *ā vāvṛdhe śāvah* «il a accru encore sa force» Renou *EVP* 17 p.29 (1) peut être réinterprété «il a crû (encore) en force» d'après 8.3.6 où *śāvah* est manifestement parallèle à *mahnā* (cf. Geldner), et fournir au védique un modèle d'«*accusativus graecus*», dont il ne semble pas avoir fait grand usage. La véritable différence entre l'accusatif de relation *tāviṣīm vāvṛdhe* «il a cru en force» et l'accusatif d'objet *tāviṣīm vāvṛdhe* «il a accru sa force» concerne en fait le sujet, et non l'objet; en face du second énoncé, qui a un sujet agissant, cause du procès, le second a un sujet destinataire. Et ce sujet-destinataire peut être une construction nouvelle: c'est ce qu'on peut supposer pour la construction grecque *algô tous pōdas*.

3.1.6.6 L'accusatif de relation, type grec *algô tous pōdas* «j'ai mal aux pieds»

On a émis de nombreuses hypothèses sur l'origine de l'«accusatif grec»; pour la plupart des emplois rassemblés sous ce nom, il s'agit de développements récents (1) et le nom d'«accusatif grec» est justifié. L'un toutefois paraît ancien: le tour *algô tous pōdas* «j'ai mal aux pieds» (2) a un équivalent en balte, lit. *mán skaūda kōjas* «id.»; *nušalti rankàs* «prendre froid aux mains» (3).

Il s'agit en lituanien de verbes impersonnels accompagnés d'un datif pronominal (*mán skaūda*) ou intransitifs (*šalti* «geler») exprimant une douleur, une sensation désagréable ou irritante, ou un accident (*lūžti kōjā* «se casser la jambe»). L'accusatif exprime uniformément la «partie atteinte». Certes, on est tenté de décrire cet accusatif comme désubjectif, au même titre qu'un instrumental:

kōja lūžta «la jambe (se) casse» - *aš lūžtu kōjā* «je me casse la jambe», *lūžti* étant, contrairement au verbe français, purement intransitif, la seule analyse, en synchronie, consiste à dégager un accusatif de limitation «je (me) casse - quant à la jambe», type d'emploi qui ne se rattache à aucune des valeurs de l'accusatif.

Mais faut-il mettre sur le même plan, du point de vue diachronique, les tours *lūžtu kōjā* (et gr. *algô tous pōdas*) et *mán skaūda kōjas*? Non: ce dernier est seul originel, et c'est de lui que l'autre est issu.

Le type *mán skaūda kōjas* est originel (4): l'accusatif y désigne la partie atteinte comme «but atteint» du procès. On le voit par son substitut occasionnel le locatif, *mán dvāsioj skaūda* «j'ai mal à l'âme» (Kurschat 3 p.2174). Et d'autre part, l'accusatif se retrouve dans de nombreux tours similaires, non superposables parce que l'expression en a été renouvelée, mais dont la structure est sûrement ancienne: c'est l'accusatif régi par les verbes impersonnels de sensation pénible, véd. *kitavām tatāpa* «(cela) brûle le joueur, le joueur a du remords», lat. *me paenitet*, got. *kar'ist ina*.

Les expressions impersonnelles tendent à se normaliser en verbes personnels, lat. *me paenitet* en *paeniteo*, etc... De même, *mán skaūda kōjā* a été refait d'une part en *skaudū kōja* et d'autre part en *mán skaūda kōjā* (Kurschat cite un exemple de chaque) donc en deux verbes personnels, l'un transitif signifiant «souf-

3.1.6.5.3 (1) - De même Oldenberg *Noten* 1 p.83 «er hat seine Stärke gemehrt»; interprétations semblables pour les autres passages (1.52.7; 8.3.8, 10.23.5). Mais Oldenberg s'en tient à cette seule interprétation.

3.1.6.6 (1) - Toutefois, lorsqu'il s'agit de neutres, l'emploi est sûrement ancien, mais il n'a pas de rapport avec l'accusatif proprement dit, cf. *infra* 5.2.

3.1.6.6 (2) - Cf. E.A. Hahn *TAPA* 85 p.239 (Bibl.).

3.1.6.6 (3) - Fraenkel *Syntax* p.138 et s.

3.1.6.6 (4) - Fraenkel *Syntax* p.139 tire cet emploi de l'ambivalence de *dēgti* qui, comme le verbe français correspondant *brûler*, est susceptible d'emplois intransitifs et transitifs-causatifs. Ce fait peut rendre compte des tours personnels (*vākar nusvilāu plāukus, pirštūs nūdegiau* «hier, je me suis roussi les cheveux, brûlé les doigts»), mais non des tours impersonnels.

frir de (telle partie du corps)», l'autre intransitif, «être douloureux».

Il est probable que *lūṣtu kôja* est issu du tour impersonnel, attesté, *mān lūṣta kôja*, litt. «à moi la jambe se casse» modifié sous l'influence du tour *mān skaūda kôja*.

Ainsi, donc, le tour grec *algô tous pōdas* a chance de remonter, directement ou indirectement, à un tour impersonnel **algeî moi tous pōdas*.

3.1.7.1 Le datif régime des verbes préfixés

La théorie des deux modèles permet de reconsidérer la question controversée du datif régime des verbes préfixés (1). Certaines syntaxes latines (par exemple Ernout-Thomas § 86) ne retiennent pas cet emploi; d'autres, tout en le retenant, dénie toute valeur locale au datif dans cet emploi; ainsi Löfstedt *Syntactica* 1, p.153 n.1. De fait, il se pose deux problèmes distincts, celui de l'origine du tour (de la valeur originelle du cas dans ce tour), mais tout d'abord celui de l'existence même du tour. Or, si certains exemples ordinairement utilisés ne prouvent rien (*conjicere alicui* «lancer à qqn.» ne doit rien à *con-*, puisqu'on a tout aussi bien *jacere alicui*), beaucoup sont probants, tel *adducere alicui*, en face de *ducere ad aliquem* «conduire à qqn.». Ce premier point ne peut être étudié que pour chaque langue (2); le second, en revanche, relève de la théorie des deux modèles. Le datif dans cet emploi, là où il est réel, ne peut être qu'un datif du modèle 2. Il remplace aussi bien l'accusatif *allatif* que l'accusatif *situatif* (3.1.1.4). Et la cause de ce remplacement n'est nulle dans la valeur «locale» du datif, mais dans la tendance à l'élimination du double accusatif, tendance inégalement forte suivant les langues. Ainsi, la perte de l'instrumental d'objet avec les verbes «lancer» provoque, en latin ancien, un double accusatif avec *injacere* dans l'expression *manum injacere aliquem* «arrêter qqn.»; on sait qu'*aliquem* a été remplacé, en latin classique, par *alicui*. L'emploi du datif n'y est donc pas justifié par une valeur locale originelle, mais en tant que substitut d'un accusatif. Comme le simple *jacere*, ainsi qu'on l'a rappelé *supra*, a lui aussi adopté la construction du modèle 2, la construction du préfixé n'a plus rien de caractéristique. Elle ne l'est que là où le simple n'a pas de rection dative, soit qu'il n'admette pas d'objet, soit qu'il l'exprime par une construction prépositionnelle plus récente: ici encore le préfixé est souvent plus conservateur que le simple.

En face d'un simple n'admettant pas d'objet second, par exemple *stare* «se tenir debout», le préfixé qui admet un objet au datif, *instare alicui* est dans le même rapport qu'un préfixé transitif (*adire aliquem*) en face d'un simple intransitif; il y a une forme nouvelle de transitivité dans le cadre du modèle 2.

En face d'un simple construit avec une préposition (*ducere... ad*), la rection

3.1.7.1 (1) - Delbrück, *Grdr* 1 3 § 128 renvoie, pour cette question, aux syntaxes des différentes langues i.-e. L'extension de l'emploi diffère considérablement d'une langue à l'autre. Seul est commun le principe initial de l'emploi.

3.1.7.1 (2) -

- Emploi fréquent en lette, Endzelin §§ 413 et 414.

- Signalé en védique pour les préfixés en *anu*, Renou *GL V* § 408.

- En latin, d'après les statistiques de Leise *AJP* 33 (1912) pp.285-300, la proportion d'emploi du datif avec les préverbes serait de 13,5%. Il concurrence l'accusatif, plus fréquent, et est concurrencé lui-même par des régimes prépositionnels - qui représentent eux aussi des constructions du modèle 2.

Une étude d'ensemble serait nécessaire pour déterminer si le phénomène doit être attribué à l'i.-e., ou s'il ne s'agit que de développements parallèles. On considérera comme réels les emplois auprès des préfixés dont le simple n'admet pas le datif, c'est-à-dire qu'on ne cherchera pas (comme on le fait souvent) à les réduire à des emplois libres, ce qui est toujours possible pour le datif régi comme on l'a vu *supra* 3.1.3.

datif du préfixé est d'ordinaire considérée comme «plus abstraite», et à juste titre: elle laisse au préverbe l'expression du rapport. Le caractère «implicite» de ce datif rappelle celui de l'accusatif régi par les préfixés, qui par dissimilation sémantique tend à perdre tout caractère concret pour devenir un simple lien grammatical (3.1.5.4). Par là aussi, le datif se comporte comme l'héritier de l'accusatif du modèle 1.

3.1.7.2 Accusatif, instrumental et datif selon Jakobson

R. Jakobson, *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre*, TCLP 6 (1936) p.268 définit la signification d'ensemble (Gesamtbedeutung) du datif en russe moderne par deux traits: il est *marginal* comme l'instrumental, et désigne comme l'accusatif une réalité *affectée* par le procès. Comme toute définition «globale», celle-ci est assez générale pour s'appliquer tout aussi bien au datif d'une langue comme le védique; les deux traits relevés sont communs aux différents héritiers du datif i.-e., et s'expliquent immédiatement dans le cadre de la théorie des deux modèles.

Le caractère «marginal» du datif lui est, comme on a essayé de le montrer 3.1.3.0, essentiel; sa parenté sémantique avec l'accusatif, ou du moins avec certains emplois de l'accusatif, ceux que l'on définit comme l'expression de l'objet visé ou atteint, est naturelle puisque du modèle 1 au modèle 2 il en est le successeur. Quant à l'instrumental, s'il peut être caractérisé comme marginal au même titre que le datif, c'est en raison de l'évolution de l'accusatif «du but à l'objet», dans le premier type d'évolution selon 3.1.5.2, et là où l'instrumental était en position centrale, de son remplacement par l'accusatif du modèle 2 en vertu du second type d'évolution.

3.1.7.3 Le datif comme substitut de l'accusatif

Les observations précédentes engagent à considérer le datif dans ses emplois récents comme un substitut de l'accusatif. Voici deux exemples du fait:

1 - le datif du but-local (*supra* 2.5.2), loin d'être un archaïsme, vestige d'un état de choses antérieur à la scission (par ailleurs probable) d'un datif-locatif, doit se décrire comme un datif déobjectif. c'est donc le substitut historique du cas de la question *quo*, l'accusatif. Cette présentation est la seule qui respecte la chronologie des emplois telle qu'elle apparaît en latin (*it clamor caelo*) et en sanskrit (*nagarāya gacchati*).

2 - le datif substitut de l'accusatif en dépendance des verbes «mettre en contact ou en présence», *infra* 3.2, des verbes de mouvement, de déplacement, 3.3, des verbes de parole et de sacrifice, 3.4, peut être interprété, comme l'accusatif qu'il remplace comme un ancien directif, si justement on refuse de le considérer comme substitut de l'accusatif; en revanche, il est impossible d'expliquer ainsi le datif en dépendance des verbes «ôter», 3.5, type lat. *eripere aliquid alicui*. Ce datif, qui ne peut évidemment s'expliquer à partir d'une valeur directive, est le substitut d'un accusatif de la personne «à qui on ôte», type lat. *fraudare aliquem aliqua re*; c'est en tant que substitut de cet accusatif (lui-même paradoxal, à justifier par l'analogie des contraires), que le datif a pu concurrencer dans cette position les tours locaux du type lat. *eripere aliquid ab aliquo*, qui sont directement justifiés par la situation.

3.1.8.0 *Limites d'application de la théorie*

La théorie des deux modèles permet de situer la plupart des emplois de l'accusatif d'objet, ainsi que de plusieurs emplois importants du datif et de l'instrumental. Elle fournit aussi une base à la description du sens de nombreux verbes et à la reconstruction de son évolution. Toutefois, il est des types de changement syntaxico-sémantiques qui n'en relèvent pas: changements sporadiques comme la mutation sémantique de lat. *defendere* et lit. *ginti* «écarter, repousser» · «défendre, protéger»; changements dus à la domination sémantique du préverbe, qui peut aller jusqu'à inverser le sens du verbe. En outre la théorie n'est pas éclairante pour les verbes dont l'origine est inconnue et la construction uniforme (1). Bien des emplois de l'accusatif restent à classer «accusatifs d'objet direct» sans qu'il soit possible de préciser davantage ou de remonter à autre chose. On n'opérera qu'avec des verbes offrant plusieurs constructions, et dont il est possible de reconstruire avec assez de certitude la signification ancienne.

3.1.8.1 *L'objet causatif*

La théorie ne paraît pas rendre compte de l'accusatif de l'objet causatif (1) **médhah prā kṣarati* «l'oblation déborde» TS. 6.3.10.2 *médham prākṣārayan* «ils ont fait déborder l'oblation».

Cet accusatif ne paraît avoir rien de commun avec l'accusatif de but, et, d'autre part, le mécanisme où il intervient semble totalement étranger aux deux modèles, puisque ceux-ci impliquent des relations à trois termes, alors que le mécanisme causatif crée une relation à deux termes. On peut donc être tenté de chercher une autre explication à cet emploi, qui d'ordinaire est considéré comme secondaire et récent. On verra cependant au chapitre du sujet et de la voix (ch.4) qu'en dépit des apparences, l'objet causatif trouve une justification dans le cadre des deux modèles.

3.1.8.2 *Changements syntaxico-sémantiques ne relevant pas de la théorie*

En revanche, on ne cherchera pas à faire entrer dans la théorie des deux modèles des évolutions sporadiques, conditionnées par le sens du verbe, ou par un accident particulier. Les évolutions de ce genre ont en commun avec celle des deux modèles de constituer des mutations; mais ce sont des mutations isolées, qui restent sans influence sur l'ensemble du système syntaxique et n'affectent que le lexique, alors

3.1.8.0 (1) - Ramener tous les accusatifs d'objet à des accusatifs directifs reste une possibilité théorique, une vue de l'esprit, tant qu'on n'est pas en mesure de reconstruire l'évolution sémantique du couple verbe + accusatif. Ainsi, Sommer VSS § 18 admet que tout accusatif d'objet peut s'expliquer comme un ancien directif; ce n'est là qu'un localisme de principe, et même, à la limite, une technique de description synchronique, tout objet pouvant être conçu comme le «terme», le «point d'application» du procès, quel qu'il soit. La conception d'une origine directive de l'accusatif d'objet n'a de réalité que dans le cadre d'une théorie précise de l'évolution syntaxico-sémantique. La théorie des deux modèles permet de distinguer parmi les accusatifs d'objet ceux qui prolongent des accusatifs locaux (directifs ou extensifs) de ceux qui remplacent un cas dépourvu de cette valeur locale, comme, du latin à l'espagnol, *ad* a remplacé certains accusatifs d'objet, cf. Martinet LF p.182. Mais ce type d'évolution (renouvellement formel) ne peut lui non plus tout expliquer.

3.1.8.1 (1) - L'objet causatif est le représentant dans une construction causative du sujet du verbe-base (4.1.1.2). Mais un verbe causatif peut aussi conserver l'accusatif régi par le verbe base. Il en résulte des ambiguïtés, en védique comme en français («Jean fait manger les enfants», que cite Lyons p.283).

que le passage du modèle 1 au modèle 2 peut être considéré comme le fait central de l'évolution du système casuel i.-e.

3.1.8.2.1 Lat. *defendere*, lit. *gĩnti*, véd. *hastaghñā-*

La théorie rend compte de doubles constructions comme véd. *han- vājreṇa vṛtrām* «frapper Vṛtra de son foudre» et *han- vājraṃ vṛtré* «asséner son foudre à Vṛtra» (3.2.1.1), et permet de situer du point de vue de l'origine diverses spécialisations, comme vsl. *gūnati* «chasser», lit. *gĩnti* «paître» et bien d'autres; mais elle ne rend pas compte du sens de «défendre» qu'a pris la racine en latin (*defendere*), en balteque (lit. *gĩnti*) et peut-être aussi en indien: le nom de la courroie de cuir qui protège la main de l'archer, *hastaghñā-* (1), suppose un syntagme *hāstaṃ han-** «protéger la main» («frapper la main», seul sens attesté, est évidemment exclu): le synonyme *hastratra-* (2) «protège-main» (cf. Ved. *Ind.*, sv) confirme cette interprétation. Que l'on parle du modèle 1 (*han- vājreṇa vṛtrām*) ou du modèle 2 (*han- vājraṃ vṛtré*), le sens de «défendre» est hors de portée. Un préverbe à valeur ablative comme lat. *de-* ne mène qu'au sens d'«écarter en frappant» (*hostes* «les ennemis»), non à celui de «défendre»: la personne ou la chose «défendue», quand elle est exprimée, l'est soit au datif, en tant que bénéficiaire (*defendere solstitium pecori* «préservier le troupeau du solstice» Virg.) soit avec *ab*, comme «ce dont on éloigne». C'est ce terme qui passe à l'accusatif par une mutation analogue à celle qui mène du modèle 1 au modèle 2, mais différente d'elle; on peut la schématiser:

	Objet écarté	Objet dont on écarte, défendu
état 1	A	<i>ab</i> + Abl.
état 2	<i>ab</i> + Abl.	A

Ce schéma s'applique au lit. *gĩnti*:

état 1 *gĩnti* (iṣ) «chasser de» (sens 5 de Kurschat)

état 2 *gĩnti* «défendre; refuser; interdire» (sens 1-3-4)

Le sens de la mutation ne fait aucun doute dans l'état 1, *gĩnti* est proche de *gĩnti* «pousser, chasser», donc de sa valeur originelle.

Il s'agit d'une inversion caractéristique de ce groupe sémantique (3); une situation similaire se constate pour la racine *raḁṣ-* mais là, le processus est obscurci par une mauvaise interprétation du rapport étymologique avec *rāḁṣas-* «démon», et par la supposition d'un sens neutre de «écarter, détourner» qui rendrait équivalents les deux états, et priverait la mutation de toute signification diachronique.

3.1.8.2.2 La racine *raḁṣ-* est uniquement «garder, veiller sur, défendre» dans le RV; l'accusatif de l'objet gardé est presque constant; il est assez souvent accompagné d'un ablatif de ce dont on le garde:

1.147.3 *yé... andhām duritād āraḁṣan* «Eux qui ont gardé l'aveugle du malheur».

3.1.8.2.1 (1) - Cette interprétation est confirmée par 6.75.14 *jyāyā hetīm paribādhāmāṇaḁ hastaghñāḁ* «le protège-main qui écarte le coup de la corde». Le *hastaghñā-* est en peau de *godhā-* («varan», Lüders *ZDMG* (6) (1942) p.39).

3.1.8.2.1 (2) - Autres synonymes (dans l'Epopée): *talatra-* «protège-paume», *aṅgulitra-* «protège-doigts», et semblables (Lüders *ibid.*), tous renouvellent *hastatra-* qui lui-même renouvelle peut-être *hastaghñā-*.

3.1.8.2.1 (3) - Autres ex. Minard *3 E* 1 § 180 b.

Parmi les représentants indiens de la racine **wer-* (gmq. **warjan*), *uruṣyā-* connaît aussi cette inversion de construction.

BR et Grassmann posent une seconde racine *raṣ-* «nuire» (à laquelle se rattacherait *rākṣas-* «démon») pour AV. 5.7.1 *mā no rakṣīr dākṣiṇām nīyāmānām*. Mais il faut entendre «ne détourne pas la *dākṣiṇā* qui nous est amenée». De même ŚB. 1.1.1.16 *devān... yajāmānāms tām asurarakṣasāni rarakṣuḥ* «comme les dieux sacrifiaient, les Asura-Rakṣasa les en détournèrent». Oertel, (1) *Syntax of Cases* pp.79-80 a bien vu qu'il s'agit d'une seule et même racine: «The two meanings «*protect*» and «*impede*» are natural developments of the central meaning «*keep*».

Le correspondant grec *aléksō* (2) confirme l'antiquité de cette construction: il se construit lui aussi avec l'accusatif de la chose écartée, détournée, dont on se garde. La personne (ou chose) protégée est d'ordinaire au datif, parfois au génitif (ancien ablatif); cf. Delbrück *Grdr.*¹ 3 p.210.

Les deux constructions peuvent être issues de spécialisations parallèles à partir d'un sens de «détourner». Toutefois, il est probable que la première est issue d'une inversion comparable à celle de lat. *defendere*; le terme à l'ablatif (objet écarté) est toujours le nom d'un «mal» tandis que dans la seconde, l'objet écarté, exprimé à l'accusatif, est soit un bien (AV. 5.7.1), soit un mal (exemples homériques), soit une personne (qu'on empêche de sacrifier), ŚB. 1.1.1.16.

Cet accusatif peut être à l'origine l'expression de l'objet visé ou atteint, comme pour lat. *defendere*: «employer un moyen de défense (**alk-*) contre». La notion de «force défensive» est essentielle à cette racine; elle exclut tout rapport avec av. *raṣ-* «léser, blesser» (3), employé en situation nettement offensive, Yt. 10.21. Le moyen de défense est exprimé à l'instrumental. Ce peut être une «force-défensive», comme gr. *alk-*, ainsi 1.185.10 *raṣatām āvobhiḥ* (sans régime accusatif) «que tous deux appliquent leurs assistances à (notre) défense»; ce peut être aussi un «lieu inviolable», comme gmq. **alh-* «temple», 1.166.8 *śatābhujihis tām abhihruter aghāt pūrbhī raṣatā maruto yām āvata* «O Marut, donnez la protection de centuples forteresses contre la fourberie, contre le mal, à celui que vous assistez». Ces instrumentaux apparaissent marginaux en védique; pourtant, ils représentent, peut-être directement, ou non, l'ancien objet premier, la «force défensive» mise en œuvre «contre» le terme à l'accusatif. Ce terme à l'accusatif est devenu d'abord l'«objet détourné» ou l'«objet écarté». L'instrumental, de ce fait, devenant marginal; une expansion au datif indique le bénéficiaire du procès; une expansion à l'ablatif, ce ou celui «dont on détourne»; les deux constructions s'appliquent à une même réalité, comme on le voit en grec. A son tour, ce terme peut devenir l'objet premier: c'est ce qu'a réalisé le védique par *mutation*, en le faisant passer à l'accusatif. Le verbe devient alors un verbe «protéger». Une expansion au datif désigne ici le *bénéficiaire* de cette «protection» 1.74.2 *ārakṣad dāśūṣe gāyam* «il a sauvé pour l'adorateur le bien-familial» Renou *EVP* 12 p.20, de même qu'en grec, il désigne celui «au bénéfice duquel on écarte».

Ceci confirme que *raṣ-* est bien «protéger» et non «écarter, détourner»: si *raṣ- kām cid duriṭāt* est «sauver» ou «détourner qqn du malheur» (4), *raṣ- kās-mai cid gāyam*: ne peut être que «sauver (et non «détourner») pour qqn. le bien familial». Il faut donc poser à l'arrivée deux *raṣ-*, étymologiquement identiques, mais dont l'un (*raṣ-* 2 de Grassmann), «détourner» représente le même niveau

3.1.8.2.2 (1) - Après Whitney *Roots* p.134.

3.1.8.2.2 (2) - L'ambivalence sémantique apparaît dans les composés, *aleksíkakos* «qui repousse les maux» (*aleks- kaká*) en face de *Aleksídémos* (NP) «qui protège le peuple» (*alíks- démōi* ou *démōn*). Mais elle n'a pas abouti à **aleks- démon*.

3.1.8.2.2 (3) - C'est cette racine *raṣ-* qui était rapprochée (chez Uhlenbeck p.ex.) de la pseudo-racine *raṣ-* «nuire»; *rākṣas-* s'y rattache, Mayrhofer sv.

3.1.8.2.2 (4) - Ce type d'expression peut avoir favorisé le passage de *raṣ-* «détourner, écarter (un danger)» à *raṣ-* «protéger, sauver».

d'évolution que le gr. *aléksō*, tandis que l'autre, *rakṣ-* 1 de Grassmann, a franchi un degré de plus, la *mutation*.

Cette mutation n'est pas sans analogie avec celle dont rend compte la théorie des deux modèles; mais, comme on peut le constater par ce qui précède, elle lui est postérieure, et se limite à un groupe sémantique bien défini, celui de la «défense» (5).

3.1.8.2.3 *Tgd-* «percer» et *rad-* «creuser» ont pris le sens de «faire un passage à» ou «vers»: *trd-*, *rad- sīndhum* «faire un passage à un fleuve»; *rayīm* «faire un passage vers la richesse, permettre d'y accéder». On verra 3.2.4.1 que la mutation s'explique à partir de l'objet effectué, et que le hiatus sémantique est moins important qu'il ne paraît de prime abord. Néanmoins, un tel changement sort du cadre des deux modèles. Le résultat d'une telle évolution est qu'il faut poser deux verbes distincts pour chaque racine ou attribuer à l'accusatif une valeur insolite, qui est celle du datif (*trd-*, *rad- sīndhum* = *trd-*, *rad, pānthām sīndhave*), sans qu'on puisse, faute de parallèles, poser une règle syntaxique analogue à celle des deux modèles.

Ici encore, l'évolution s'analyse en deux processus distincts:

1 - mise en relation directe avec le verbe d'un actant secondaire

trd... *rāyē*, *sīndhave*

2 - normalisation selon 3.1.1.5 (lat. *invidere alicui* → *invidere aliquem*) en *trd- rayīm*, *sīndhum*.

3.1.8.2.4 Ces faits se décrivent comme la substitution du cas normal de l'objet, l'accusatif, à un cas oblique ou à un syntagme prépositionnel là où, par suite d'une fréquence particulière ou pour toute autre raison, ceux-ci sont devenus les constituants immédiats du verbe, accédant ainsi au statut d'objet.

Mais il ne faut pas perdre de vue que le domaine de ces faits est limité. On ne saurait les utiliser contre la théorie des deux modèles, pour montrer que l'accusatif se substitue à tout cas oblique en liaison étroite avec le verbe, étant par excellence le cas de l'objet. Une telle conception manquerait à expliquer comment l'accusatif lui-même a accédé au statut de complément d'objet à partir de ses valeurs concrètes, la valeur directive et la valeur extensive. Pour que l'accusatif puisse se substituer, non seulement à un instrumental (3.1.4.4) mais encore à un datif, comme ici, ou à un ablatif (3.1.8.2.1 et 2, et *infra* 3.5.1), il faut qu'il ait subi le second type d'évolution décrit 3.1.5.2, justifié par les tours internes. On ne peut donc utiliser le cas particulier contre la règle générale.

3.1.8.3 Domination sémantique du préverbe

La situation normale du préverbe vis-à-vis du verbe est celle du déterminant par rapport au déterminé; elle repose sur des commutations du type:

véd. *dhā-* «placer»

pāri-dhā- «placer autour»

nī-dhā- «placer vers le bas, déposer», etc...

Le fait que *pāri-dhā-* (3.2.9.2) soit à la fois «placer autour» et «entourer» com-

3.1.8.2.2 (5) - Ce type de mutation dans lequel, du point de vue syntaxique, les actants sont intervertis, se distingue de la simple scission d'un lexème (fr. *voler*) ou de la désignation par un même verbe de deux procès distincts (fr. *chasser* «poursuivre» et «expulser»).

me lat. *circumdare* relève exclusivement de la théorie des deux modèles. La dissimilation sémantique imposée à l'accusatif de but par les préverbes indiquant le mouvement vers (3.1.5.4) fait central de l'évolution, n'implique pas davantage la domination du préverbe sur le verbe.

En revanche, il existe par ailleurs des commutations du type:

germ. **bi-* «volern enlever»

**bi-brekan* «enlever en brisant»

**bi-falljan* «enlever en abattant»

**bi-hawwan* «enlever en coupant»

**bi-neman* «enlever (en prenant)», etc...

véd. *āpa* «écarter en...»

āpa-han- «écarter en frappant»

āpa-vas- «écarter en brillant», «chasser par son éclat» (dit de l'Aurore,

1.48.8), etc...

latin *interficere* → *interdicere*, ir. **antar-dā* → **antar-mrū* (3.2.9.3).

Il faut voir dans ce fait une inversion (stylistique) de la relation normale entre préverbe et verbe, se traduisant par l'inversion du schéma de commutation. Les faits de ce genre peuvent avoir des conséquences syntaxiques (par exemple la transitivity d'un intransitif), mais n'ont aucun lien avec l'évolution d'ensemble à laquelle s'applique la théorie des deux modèles.

3.1.8.4 Influence sémantique du préverbe

3.1.8.4.1 Le simple, en face des valeurs contradictoires de ses préverbes, peut prendre une valeur neutre (1); c'est ce qui est arrivé au verbe latin *sinere*, qui signifie étymologiquement «fixer, attacher» (le présent *sino* est la contre-partie thématique du véd. *sināti*) (2). Mais certains préfixés signifient «détacher» (véd. *vī-ṣā-*) et en particulier «dételer» (d'où, par une métaphore fréquente, «cesser le travail»): ainsi en védique *āva-sā-*, en latin *desinere*. Il est probable que le simple a été ambigu entre «fixer, attacher» - il reste des traces de cette valeur dans l'adjectif *situs* (Cic. *in ore sita lingua est* «la langue est placée (fixée) dans la bouche» - et «détacher, défaire, laisser aller». De même, le préfixé *ponere* oscille entre «détacher, abandonner» (*ponere arma* «déposer les armes»; *ponere dolorem* «quitter son chagrin») et «fixer» (*rebus novis nova nomina* «à des idées nouvelles fixer des termes nouveaux») (Cic.). Il peut sembler étrange qu'un verbe signifiant «laisser aller» soit en relation avec une racine «fixer, attacher»: c'est pourtant ce qui s'est réalisé par d'autres voies et dans un autre sens pour différents représentants de **leykw-* (4.1.3.3).

3.1.8.4.2 Le simple peut même prendre une valeur *inverse* de sa valeur initiale (1). Le fait se rencontre en particulier avec les verbes «lier» qui prennent le sens de «délier» par réinterprétation des préfixés, là où le préverbe qui exprime l'action en sens contraire ou l'abolition de l'état (*dé-*) a par ailleurs d'autres valeurs rendant possible

3.1.8.4.1 (1) - Cf. J. Wackernagel, *Über Bedeutungsverschiebung in der Verbalkomposition*, NG 1902 pp.737-757 (= *Kleine Schriften* pp.127-147).

3.1.8.4.1 (2) - On a déjà proposé de rattacher *sino* à *āva-*, *vī-ṣyati* (cf. WH sv.), mais en séparant ceux-ci de la racine *sā-*, ce que Mayrhofer refuse à juste titre sous *syāti*.

3.1.8.4.2 (1) - Ex. lituaniens Fraenkel IF 47 (1929) p.340 et suiv. (*darýti* «fermer» par réinterprétation de *atidarýti*; *vérti* «fermer» par réinterprétation de *átverti*).

la réinterprétation. C'est ainsi qu'on explique le rapport de v. sl. *rěsiti* «délirer» à lit. *raišyti*, lett. *rāisīt* «lier» (itératifs de lit. *rišti* (2), lett. *rist*) cf. Vaillant *G C L S* § 607. De même, *guh-* étant (secondairement peut-être, 3.2.9.5) «cacher sous», *ūd-guh* est «faire sortir l'extrémité d'une ceinture en la passant sous elle-même, de bas en haut (ŠB. 1.3.1.17) et «retrousser un vêtement» (*nīvim*, SB. 3.2.1.15), donc «tirer de dessous, tirer vers le haut». De même, répondant à *aguze* «je me cachais» l'av. *fra-guzaya-* signifie «découvrir», Yt. 17. 55 et 56.

C'est dans cette perspective que Renou (3) a proposé de voir dans 2 *yu-* «être ou mettre à l'écart» une forme tirée des préverbes dissociatifs *vī-*, *āpa-*, *nī-*, *prā-yu-*, de 1 *yu-* «(s')unir», «(s')associer». Mais cette hypothèse, retenue par Pokorny (4), a été critiquée par Kuiper (5), et rejetée par Maryhofer dans son dictionnaire étymologique.

3.1.8.4.3 Enfin, le simple peut prendre, dans tout ou partie de ses emplois, la valeur de l'un de ses préfixés. On a quelques exemples de ce fait en védique, Renou *GL V* § 382. Il est connu comme usage stylistique dans les langues classiques (Marouzeau, *Traité de stylistique latine*, p.131), mais ailleurs, il peut avoir des conséquences importantes sur l'évolution du sens; en particulier, le phénomène est fréquent en germanique nordique (Vonhof, *Zur Entwicklung der germanischen echten Verbal-komposita im Altwestnordischen*) (par exemple *bera* «charger» 3.3.1.3.3 et n.1). Il est également connu en slave et en baltique (exemple 3.2.9.6).

Son origine est à chercher probablement dans la réinterprétation d'une règle de récurrence signalée par Renou *GL V* § 382 R. 2 (8.8.3 *vy āstabhnāt... akr̥not = vy ākr̥not*). Un autre exemple 2.35.12 (cf. 3.2.9.4 et notes 4) (5): le simple se trouve équivaloir au préverbe par récurrence. Cette limitation, selon les langues, a été plus ou moins respectée.

On considérera que les deux faits décrits précédemment - valeur neutre et valeur inversée du simple - sont des cas particuliers de l'emploi du simple pour le préfixé.

3.1.8.4.4 Ces considérations permettent de rendre compte des sens de 1 *bhuj-* (1). On a depuis longtemps (B.R., Grassmann) établi un lien étymologique entre cette racine et la racine germanique **beug-/ *bug-* «biegen», en dépit de l'anomalie phonétique (la racine germanique imposant **bhewgh-*) et de certaines difficultés sémantiques pour les emplois les plus anciens. En effet, si l'adjectif *bhugnā-* du sanskrit répond assez bien à l'all. *gebogen*, les formes personnelles védiques, préfixées en *prā-ti* et *nīs*, présentent des sens bien différents:

1 - *prāti-bhuj-* signifie «entourer»

1.100.14 *yāsyā... mānam... paribhujād rōdasī viśvātaḥ sīm*

«... sa mesure qui encercle les deux Mondes de toutes parts» Renou *EVP* 17 p.35.

1.33.9 *pāri yād indra rōdasī ubhé ābubhojīr mahinā viśvātaḥ sīm*

«quand, ô Indra, tu eus encercle les deux Mondes de ta puissance de toutes

3.1.8.4.2 (2) - A côté de son sens de «lier», ce verbe à celui de «résoudre» (*rišti klāusimā* «résoudre un problème»), qui s'explique de la même façon que v.sl. *rěsiti* «délirer» Fraenkel *ibid.* (cf. n.1).

3.1.8.4.2 (3) - J. As. 1939 p.228 *BSL* 41 (1940) p.24.

3.1.8.4.2 (4) - *Idg. etym. Wb.* p.511 sous 4 *yew-* (qui, par suite, est supprimé).

3.1.8.4.2 (5) - *IJ* 5 (1961) p.59.

3.1.8.4.4 (1) - «courber» (prés. *bhuja-*); npcf. avec 2 *bhuj-* «jouir» (etc.), prés. *bhunaj-*, *infra* 4.1.3.4.

parts» Renou *EVP* 17 p.13

2- *nîr-bhuj-* signifie «délivrer» (avec l'ablatif)

6.62.6 *bhujuým... bhujántā... ārpaso nîr upāsthāt*

«délivrant Bhujyu du sein du flot» (cf. Renou *EVP* 16 pp.43-44; autre, Gld.).

Ce sens ne peut être mis en doute, car le texte et la situation sont très clairs; il ne peut être considéré comme une déviation sémantique du védique (ou de ce seul passage) en raison du parallèle avestique *baog-* «détacher» (la ceinture) d'où «délivrer». Reste la solution de poser une troisième racine *bhuj-* (= **bheug(h)-* de Pokorny), et ce serait la solution la plus raisonnable, si ces emplois védiques ne fournissaient d'eux-mêmes le lien entre les différentes significations. L'avestique *baog-* appartient donc bien à ce groupe; mais la racine a subi une inversion sémantique de type fréquent dans les verbes «mettre/ôter un vêtement» «attacher/détacher» «ouvrir/fermer», etc... *Baog* «détacher» une ceinture et «délivrer» est un ancien **nîs-baog*; antonyme d'un *paii-baog-* «attacher (une ceinture, un lien)», dans le modèle 2 et «ceindre, attacher (une personne)» dans le modèle 1. Ce *paii-baog-* est d'ailleurs attesté dans un texte tardif, le *Vičarkart i dēnīk* (cf. *I F* 11.127 et *SBE* 37.475 n.1), avec le sens de «mettre (une ceinture)».

Le principe de l'évolution est dans le rapport exclusif qui s'établit avec le régime accusatif: du modèle 1 au modèle 2, le verbe «courber autour» devient un verbe «entourer, ceindre, attacher», son antonyme, «détacher, délivrer, libérer». Quant à la racine, si elle ne fournit pas de formes verbales non préfixées, elle devient ambiguë: de «courber», elle devient «attacher» ou «détacher»: or, deux significations opposées ne peuvent coexister dans une racine; ou la racine se scinde (véd. *yu-*) (2), ou l'une des significations disparaît: c'est cette deuxième possibilité qui s'est réalisée pour l'avestique *baog-*.

La construction de véd. *prāti-bhuj-* et le sens d'«entourer» qui en résulte est celle du modèle 1: instrumental de l'objet courbé-autour, accusatif de l'objet entouré. Le modèle 2 correspondant est représenté par exemple par la construction de got. *gabiugan* (accusatif de l'objet courbé-autour, construction prépositionnelle en *bi* pour l'objet entouré). Si l'on considère la signification de *prāti-bhuj-* dans sa liaison avec son régime accusatif, *nîr-bhuj-* en est l'antonyme: c'est «délivrer», (cf. *nîr-bhaj-* «exclure (de la participation)») non seulement d'un objet «courbé autour», mais en général. C'est donc à *nîr-bhuj-* que correspond avest. *baog-*. Av. *baog-* se construit soit avec l'accusatif de l'objet «délivré», Yt. 14.46 *pəšəm sārəm* «un condamné à la peine capitale», soit avec celui de l'objet «ôté», ceinture Yt. 1.17.

Si la relation sémantique est évidente, elle n'est toutefois pas directe de «ôter (une ceinture, un lien)» à «délivrer»: il y a entre les deux une modification de la transitivité; *baog-* «délivrer» va avec véd. *nîr-bhuj*, et *baog-* «détacher, ôter (la ceinture)» - pour la construction - avec got. *gabiugan* «courber-autour, attacher», dont le sens est exactement inverse.

L'évolution a suivi des voies différentes dans les langues européennes: du point de vue purement sémantique, le passage du sens de «se courber, se détourner» à celui de «craindre» (lit.) ou de «fuir» (gr., lat.) ne fait pas de difficulté; d'autre part, on constate la constitution de rapports causatifs (lat. *fugere* «fuir», *fugare* «faire fuir»; lit. *bugti* «avoir peur»: *bauginti* «effrayer»; germ. **baugejan* «beugen» concurrençant **beugan* «biegen»).

3.1.8.5 Les doubles constructions et la théorie des deux modèles

Il existe, en védique comme ailleurs, d'autres types de doubles constructions, mais qui ne sont d'aucun secours pour la reconstruction de la valeur des cas et du schéma originel de la phrase simple. Ainsi, *nī-yuj-*, qui est employé souvent en sanskrit classique avec l'accusatif de la chose et le locatif de la personne au sens de «confier qqch. (dépôt ou tâche) à qqn.», litt. «atteler qqn. à qqch.», Manu 9.11 *enām vyaye ca eva niyojayet* «et qu'on lui confie le soin de la dépense», présente aussi la construction inverse, R. 1.24.22 *gurukāryāṇi sarvāṇi niyujya kuśikātmaje* «confiant toutes les tâches difficiles au fils de K.», cité *BR* sous *nī-yuj-*, 6.160. Mais une telle inversion n'enseigne rien sur la structure syntaxique, d'abord parce qu'elle est isolée, alors que les deux modèles fonctionnent dans un grand nombre de verbes; ensuite, parce qu'il s'agit dans les deux énoncés du même type syntaxique utilisé pour deux images différentes; enfin, il ne faut pas oublier que, si les constructions des deux modèles sont utilisables pour la reconstruction syntaxique, c'est parce qu'il existe un instrumental d'objet et un accusatif indépendants par rapport à elles, et qui permettent d'interpréter comme originelle l'une des deux, celle qu'on a nommé le «modèle 1». C'est pourquoi, par ailleurs, les doubles constructions du même type qu'on peut trouver en français, qu'elles soit héritées du latin ou qu'elles se soient constituées analogiquement en français même, ne sont pas utilisables pour une reconstruction analogue.

Le contraste *circumdare urbem muro/murum urbi* n'est utilisable que du fait de l'existence de *eo Romam*, qui permet d'interpréter *circumdare urbem* comme un rapport directif, ce que ne peut être *circumdare murum*; et le contraste entre les deux constructions des verbes «lancer» ne l'est que grâce à l'existence d'un instrumental de l'objet lancé dans diverses langues, en particulier en germanique. Mais à confronter franç. *enrouler qqn. dans une couverture* et *enrouler une couverture autour de qqn.*, on ne peut conclure à rien de tel, faute de pouvoir interpréter l'un des compléments d'objet comme originel, l'autre comme secondaire. Il est probable que les doubles constructions constituant une diathèse de l'objet (3.1.5.1) sont des phénomènes très courants dans les langues. Ce n'est pas à ce titre qu'on les étudie ici, mais seulement pour le témoignage qu'elles apportent sur l'évolution des valeurs casuelles et la structure ancienne de la phrase simple en i.-e. Enfin, par son existence même, et par l'action qu'elle a pu exercer comme modèle vivant, sur la construction de certains verbes (par exemple *abhi-nī-dhā-* 3.9.2.1), la diathèse de l'objet peut, dans chacun des cas pris isolément, être invoquée contre la signification attribuée aux doubles constructions dans la théorie, et par suite contre la théorie elle-même. Mais, à supposer que la diffusion analogique en ait été considérable, il faut bien que la structure en question soit originelle quelque part. Quand bien même elle ne le serait qu'en un groupe restreint de verbes, la théorie ne serait pas atteinte dans son principe.

En fait, le seul problème est de faire le départ entre les doubles constructions «héritées» où le modèle 2 est secondaire, et issu du modèle 1 par réinterprétation, et les doubles constructions analogiques, où c'est l'inverse qui s'est produit (3.2.9.1.4).

3.2 La construction des verbes «mettre en contact ou en présence deux objets»

3.2.0.0 Mettre en contact ou en présence deux objets

Les verbes signifiant «mettre deux objets en contact ou en présence», ou plus précisément «mettre un objet (mobile) en contact ou en présence d'un objet (fixe)» fournissent à la théorie des deux modèles une abondante illustration. Beaucoup parmi eux admettent la double construction, que ce soit de façon régulière ou occasionnelle.

Qu'il s'agisse de «pousser», «frapper», «toucher», de «mélanger», de «verser», de «percer», de «répandre», de «lancer», d'«attacher», d'«entourer», ou plus généralement de «mettre», il y a potentiellement *deux* objets, l'objet *mobile*, déplacé, (partie du corps ou objet tenu avec lequel on pousse, etc.), objet ajouté en mélange; liquide versé; objet perçant; lien ou objet fixé, animal attelé; objet mis-autour; objet placé) et l'objet *fixe*, vers lequel on déplace le précédent (vers, contre lequel on le pousse; auquel on l'ajoute; dans ou sur lequel on le verse; dans lequel on l'enfonce; auquel on l'attache; autour duquel on le met; en général, en présence ou au contact duquel on le met). Terme local de l'action, cet objet est naturellement exprimé à l'accusatif, le précédent, partie du corps du sujet ou objet tenu, utilisé par lui, l'est à l'instrumental: cette construction, où les cas régis ont leur ancienne valeur pleine de libres déterminants est celle du modèle 1. C'est normalement la plus ancienne. Dans l'autre construction, celle du modèle 2, l'objet mobile est à l'accusatif, l'objet fixe étant exprimé par un datif, un locatif ou un syntagme prépositionnel. Cette pluralité même, et surtout la présence des prépositions, dont on s'accorde à considérer la fonction syntaxique comme récente, oblige à considérer comme récent ce type d'expression de l'objet fixe; quant à l'expression de l'objet mobile par l'accusatif, elle est sans aucun rapport avec les valeurs pleines du cas; l'emploi suppose donc une évolution plus complexe, un rapport indirect entre la valeur et la fonction. On doit donc le considérer comme secondaire.

Pour chaque groupe, et souvent même pour chaque verbe, il faut déterminer le pourquoi et le comment de l'évolution. Pourquoi une expression comme *circumdare muro urbem*, normale à tous égards, admet-elle en face d'elle, pour exprimer la même réalité, *circumdare murum urbi*? Comment s'effectue le passage de l'instrumental à l'accusatif d'une part, de l'accusatif au datif (locatif, etc...) de l'autre?

Une voie par laquelle s'effectue souvent le passage de l'instrumental à l'accusatif est celle de l'objet interne (3.1.6.2), où l'objet effectué rejoint partiellement l'objet affecté; *ludum ludere* équivalant partiellement à *ludo ludere* peut lui être substitué dans certains de ses emplois propres. Là, un objet effectué peut être interprété comme objet affecté: *sternere stramen* «faire une litière» peut être réinterprété comme «répandre de la paille» (3.2.5.1), *stramen* étant ambivalent.

Quant à la cause de cette substitution, et plus généralement du passage du modèle 1 au modèle 2, elle peut être le besoin de restaurer la relation ancienne dans sa structure initiale: si la segmentation originelle était (*circumdare muro*) (*urbem*), la seule possibilité de réintroduire le thème *mur-* en position d'objet premier, lorsque l'accusatif est devenu le cas de cette fonction, est de le faire figurer à l'accusatif, *circumdare murum*. Mais comme l'évolution ne fait pas de sauts, le passage ne peut se réaliser que dans des positions où une réinterprétation est possible, par exemple, celle de l'objet interne.

Enfin, comme la constitution du modèle 2 laisse subsister la matérialité («conservation de la substance», 3.1.5.2) des syntagmes du modèle 1 qui se restructurent

(«modification de la forme», *ibid.*), il se constitue une série de «doubles constructions» dont le modèle peut se propager: il tend donc à se constituer en «diathèse de l'objet» (3.1.5.1) permettant de pourvoir un verbe construit avec l'accusatif et le datif ou le locatif, etc..., d'une seconde construction où l'accusatif sera remplacé par l'instrumental et le second terme par l'accusatif, donc une construction du modèle 1. Les faits de ce genre compliquent évidemment le problème diachronique. Si, dans l'ensemble, le modèle 1 est antérieur au modèle 2, il peut auprès de tel ou tel verbe lui être postérieur par suite d'une évolution à contre-courant: ainsi peut-être auprès de *abhi-nī-dhā-*, 3.2.9.1.

3.2.0.1 Du geste à l'acte, gmq. *drepan, lat. spargere

Si l'on observe sans prévention les constructions du verbe gmq. *drepan, qui sont:

1 - l'accusatif de l'objet atteint et l'instrumental de l'arme, v. isl. *tamsvende ek þik drep* «je te frappe avec la baguette magique»

2 - l'instrumental de l'objet déplacé, v. isl. *drap ī gras hōpfe* «le (cheval) a penché la tête dans l'herbe»

(les deux exemples chez Delbrück, *Synkr.* p.22), on conclura à une ancienne construction avec l'instrumental de l'objet déplacé (éventuellement: heurtant), accompagné ou non d'un accusatif de but indiquant un éventuel objet heurté. A vrai dire, il n'est pas impossible de tirer par ellipse la seconde construction de la première: mais rien n'indique ici que les énoncés comportant seulement le terme à l'instrumental soient elliptiques.

A partir de *drepan plus l'accusatif du but s'est développé un verbe «atteindre» (all. *treffen*): on passe naturellement du geste orienté vers un but à l'acte; en revanche, avec une simple localisation (comme *ī gras* dans l'exemple ci-dessus), le procès reste un geste.

Telles sont les deux orientations possibles d'un verbe désignant un geste; il peut soit demeurer tel, soit désigner un acte.

L'origine du lat. *spargere* montre comment à partir d'un geste, se constitue celle d'un acte, grâce au terme à l'instrumental (objet tenu), puis d'un acte orienté vers un terme par l'addition d'un accusatif de but; l'évolution sémantique ne peut se concevoir, comme on le montrera, que dans cet ordre.

La racine signifie «jaillir, éclater, etc...»: angl. *spark* «étincelle», lit. *sprōgti* «éclater» (cf. WH. 1 p.566 et suiv.), v. ind. *sphūrjati* «il tonne»; *vi-* «il surgit, il apparaît». On ne cherchera pas si cette racine *sp(h)er- rejoint ou non celle qui signifie «frapper du pied» (cf. 3.2.1.7).

Pour parvenir à la notion de «répandre», il faut nécessairement qu'intervienne un objet «tenu» par le sujet, qui accomplit le geste, en «tenant en mains» cet objet. On arrive ainsi au sens de «répandre en pluie» (cf. angl. *sprinkle*).

Pour parvenir à celle de «recouvrir en répandant», il faut enfin un complément de lieu, de but-local, l'objet sur lequel on répand. Ainsi donc, toute donnée syntaxique mise à part, l'évolution ne peut être que:

(modèle 1) *spargere* → **spargere fimo* → *spargere fimo virgulta* (Virg.)
ou

(modèle 2) *spargere* → *spargere fimum* + *spargere fimum supra virgulta* «répandre du fumier sur les rejetons». *spargere* «(faire) jaillir» appliqué directement à un substantif comme *virgulta* n'aurait d'aucune façon pu donner naissance à un verbe «recouvrir en répandant».

Il est inutile de répéter ici les arguments syntaxiques en faveur de l'antériorité du modèle 1. En revanche, on notera :

1 - que le modèle 1 mène d'un verbe gestuel, de l'expression d'une apparence, à celle d'une action, orientée vers un terme défini.

2 - qu'en revanche, le modèle 2 (*spargere nummos* «faire voler les pièces de monnaie») revient sinon à l'expression d'un geste, au moins à celle d'un acte non orienté. Ici encore, le passage au modèle 2 aboutit à une *restauration*.

3.2.0.2 Du geste au résultat: *gmq. *bregdan*

Le verbe germanique **bregdan* a dû désigner tout mouvement soudain et rapide d'une partie du corps, ou d'un objet tenu, comme l'all. *zucken* et le lat. *micare* (1). Il est, dans une large mesure, resté un verbe de geste; construit avec l'instrumental, il signifie fréquemment «brandir» (all. *zücken*, par lequel on le traduit d'ordinaire). Mais, sur une partie du domaine et notamment en anglais, il est devenu un verbe «tresser» (angl. moderne *to braid*), exemple *ic bregde me max* «plecto mihi retia» (Mossé *Manuel de l'Anglais du Moyen-Age*, 1, 1 p.201). Le mouvement rapide des doigts de celui qui tresse est à l'origine de cette désignation.

Avec l'instrumental de l'objet tenu (par exemple les cheveux que l'on tresse), le verbe n'exprime plus un geste, mais un travail: v. isl. *hón brá hárinu* (Cleasby p.78) «elle tressa sa chevelure»; avec l'accusatif de l'objet effectué, il exprime un résultat, v. isl. *bregða bragd* «to braid a braid» (Cleasby *lc.*). C'est ainsi qu'un verbe de geste peut devenir un verbe *résultatif*.

Il ne faudrait pas conclure de ces analyses que, dans leurs états anciens, les langues indo-européennes ne connaissaient que des verbes de geste, et que les verbes exprimant l'acte ou le résultat ne sont que des acquisitions récentes de la langue et de la pensée: ces deux types d'évolution ont été étudiés parce qu'ils illustrent le rôle de l'accusatif dans l'évolution sémantique des verbes. Le processus inverse, l'emploi d'un verbe d'action ou de résultat pour désigner un geste (par exemple l'emploi (populaire) en français de *tricoter* pour un mouvement rapide) a sûrement opéré à toute époque: mais il est toujours plus difficile de reconstruire une évolution par ellipse qu'une évolution par addition. Tel verbe qui paraît désigner un geste peut, dans un état antérieur, avoir désigné une action ou même un résultat sans que rien le laisse deviner. Ce processus, de toute façon, ne contredit en rien la conception présentée ici de l'accusatif et des deux modèles: on constate parfois qu'une construction du modèle 1 est secondaire, sans que cela contredise l'antériorité du modèle 1 sur le modèle 2.

En ce domaine comme ailleurs, il faut se garder soigneusement des conceptions *linéaires* de l'évolution.

3.2.0.2 (1) - Le sens premier est peut-être «cligner des yeux», si l'on rapproche got. *brahþ agins* «clin d'œil» (comme on le fait habituellement) et la racine **merkW-*, lit. *merkti* «cligner»; peut-être est-il au contraire «se mouvoir rapidement», si l'on rapproche, avec Seebold p.132 v.ind. *bhurāti*, lat. *confestim* etc. Quoi qu'il en soit, par restriction ou extension, le verbe est parvenu en germanique commun au sens indiqué; «brandir», «tirer (l'épée)» («*zücken*», Seebold) n'est qu'un des emplois, non le sens initial; on ne pourrait comprendre à partir de là les nombreux autres emplois de ce verbe, en particulier celui de «tresser». En revanche, celui de «mouvement alternatif» («to pull quickly hither and thither» *SOED* sous *braid*) ne vaut que pour une partie des emplois (il ne rend pas compte de celui de «tirer l'épée»).

3.2.1.0 Les verbes «pousser, frapper, toucher»

Ce groupe de verbes met tout particulièrement en lumière le rapport entre l'évolution syntaxique et la signification. Par-delà les hasards et la diversité des désignations (les représentants de **g^{When}-* s'appliquent à des réalités fort diverses), les deux pôles sémantiques du *geste* et de l'*acte* conditionnent l'évolution syntaxique.

Les uns et les autres commencent par désigner des gestes: «poussée» (**g^{When}-*, **wedh-*) «appui» (**bādh- jānunā* «appuyer le genou à terre»); «coup (de pied)»: **spher-*, «frôlement», **merg-*. Le geste orienté vers un but devient un acte: «frapper» éventuellement «tuer» (véd. *han-*, *vadh-*); «refouler, chasser, repousser» (véd. *bādh-*) «mépriser» (lat. *spernere*) ou «étayer» (lit. *spirti*); «frotter, essuyer» (véd. *mgi-*). Mais l'objet instrumental, accusatif du modèle 2, recrée çà et là des expressions du geste, *ní-han vájram* «asséner le foudre» ou *bāhū ānu-mgi-* «frôler des bras», lorsque l'accusatif est devenu le cas du complément direct.

Le modèle 1 prédomine très nettement sur le modèle 2, totalement inconnu pour certains comme véd. *tud-* et *piš-*; le type d'évolution le mieux représenté dans ce groupe est le maintien de la substance avec modification de la forme (3.1.5.2).

Quant à la valeur originelle des cas dans le modèle 1, elle ne pose aucun problème: le terme à l'instrumental est soit une partie du corps du sujet, soit un objet tenu par lui; le terme à l'accusatif, un objet visé ou atteint.

Les verbes «pousser» ont un régime instrumental qui s'explique aisément: l'objet poussé est un objet en contact avec le sujet; qu'il soit ou non instrument du procès, c'est-à-dire qu'il serve à pousser un autre objet ou non, n'a aucune importance pour la construction; en revanche, il passe à l'accusatif s'il est fait mention (à l'instrumental) de la partie du corps (bras, main en général) qui «pousse». C'est ce qu'on peut constater avec le verbe germanique **skeuban* «schieben»: l'objet poussé est exprimé à l'instrumental en gotique et en nordique; mais en ouestique, il est à l'accusatif; il est probable que cet accusatif a été généralisé à partir de phrases où son emploi était dû à la mention du nom de la «main», par exemple, v. angl. *waldend scufed frea fordwegas folmum sinum willan þinne* «le Seigneur puissant pousse en avant ta volonté de ses mains» (cité Delbrück, *Synkr.* p.90).

3.2.1.1 *han-*

3.2.1.1.0 La racine *han-* signifie souvent «tuer», «massacrer», en particulier au combat. C'est là, on le sait depuis longtemps, une spécialisation d'emploi à partir de «frapper, abattre» (cf. BR. 8.1494: «schlagen, treffen; niederschlagen, tödtlich treffen»...). La spécialisation est ancienne: la racine **g^{When}-* fournit au hittite son verbe «tuer» (dont *ak-* «mourir» devient le passif); gr. *theínō* signifie «je frappe à mort, je tue», et son nom d'action *phónos* signifie «le meurtre», «le massacre» (1). En germanique, le substantif **gunþō-* «combat», très fréquent en premier terme de composé dans la langue poétique, atteste également l'ancienneté de cette spécialisation. Enfin, le nom lituanien de l'arme, *giñklas*, montre qu'en balte la racine a connu cet emploi, bien qu'il n'en reste plus trace dans les formes verbales.

Mais, en védique et ailleurs, il apparaît que le sens originel est «frapper» (volon-

3.2.1.1.0 (1) - Sur le groupe voir Chantraine, *Les verbes grecs signifiant «tuer»*, *Die Sprache* 1 (1949) pp.143-149: il s'agit d'euphémismes.

tairement ou non), «heurter», «pousser» (2), sans qu'il s'agisse toujours de tuer ou de détruire. Il peut s'agir d'«écarter», de «repousser» (véd. *āpa-han-* av. *ava-gan-*, lat. *defendere*), de «pousser (les bêtes) au pâturage, (lit. *gīnti, ganýti*), le gibier dans les filets (v. sl. *gūnati*), comme on l'a indiqué BSL 65 pp.81-82. On passe aisément de «frapper, heurter» à ces divers sens, et aussi à celui de «tuer», l'inverse étant impossible.

3.2.1.1.1 Du point de vue de la rection, on peut poser en diachronie des sens de «frapper», «heurter», «pousser», etc... avec un accusatif d'objet, auquel s'ajoute parfois un complément libre à l'instrumental désignant l'outil, l'arme, en général le moyen utilisé.

Mais cette description, bien qu'elle corresponde à une réalité incontestable, ne permet pas de rendre compte de l'emploi de *han-* avec l'accusatif de l'objet utilisé pour frapper (1):

ā-han- 1.32.7 *ā_asya vājram ādhi sānau jaghāna* «(Indra l') avait frappé (du) foudre sur son dos» Renou EVP 17 p.11 (2).

nī-han- 1.52.6 *yāt... nijaghāntha hānvor indra tanyatūm* «quand toi, ô Indra, (lançant) le tonnerre, donnas-un-coup-mortel aux deux mâchoires de Vṛtra» Renou EVP 17 p.17 (2)

3.30.16 *jahī ny èṣv aśāniṃ tāpiṣṭhām* «abats donc sur eux ton carreau (de foudre) très brûlant!» Renou EVP 17 p.70

7.18.18 *tāsmīn nī jahi vājram indra* «abats sur lui ton foudre, ô Indra»

et sans indication de ce qui reçoit le coup, 1.55.5

ādḥā canā śrād dadhati tvīṣimata

īndrāya vājram nighānighnate vadhām

«C'est alors qu'ils accordent foi en Indra à l'éclat puissant, quand il tue en faisant-descendre le foudre, arme de mort», Renou EVP 17 p.21

Cet emploi se retrouve en avestique, avec le préfixe en *m-* (3), Yt 10.101 *hō paoiryō gaḍāṃ nijainti*

aspaēca paiti vīraēca

«Le premier, il assène sa massue au cheval et à l'homme»

et aussi avec le simple (ce qui ne se rencontre pas en védique) Y 9.30 *panti aṣṍi...* *kāhrpām... vadarā jaiḍi* «contre le corps du dragon... lance l'arme fatale»

Si l'on compare cet emploi au type usuel représenté par 7.104.16 *īndras tūpī hantū mahatā vadhēna* «qu'Indra le frappe de sa grande arme fatale» il apparaît qu'au sens de «frapper», véd. *han-* et av. *gan-* présentent les deux modèles de construction:

3.2.1.1.0 (2) - Le sens de «pousser» apparaît clairement dans l'adjectif av. *jya-jata-* (Yt 10.39), ép. de la flèche («poussée, propulsée par la corde»)

3.2.1.1.1 (1) - Gaedicke note à propos de ces verbes (p.129) «der wichtigere Begriff scheint im Acc. zu stehen»; c'est là une explication sommaire pour un changement syntaxique et sémantique de cette importance.

3.2.1.1.1 (2) - En ces deux passages aussi, Geldner rend *han-* par *schlagen* qui, comme plusieurs verbes apparentés dans d'autres langues germaniques, a la double construction (Delbrück *Synkretismus* p.91): le v. isl. utilise soit le datif (< instr.), soit l'accusatif dans l'expression «frapper des mains» *slá hendr* ou *hǫndom*.

3.2.1.1.1 (3) - Un ex. au passif: Yt. 10.40, si, avec S. Insler qui, KZ 81.3.4 (1968, p.259 et suiv., reprend une idée de Windischmann, on corrige *niyrāire* en *niynāire* (*karata...* *yōi niynāire sarahu maṣyākanam* «couteaux qui sont lancés à la tête des hommes»)

	Objet frappant, servant à frapper, asséné	Objet sur lequel on frappe, frappé
mod.1	I (<i>vājreṇa</i>)	A (<i>vṛtrām</i>)
mod.2	A (<i>vājram</i>)	L (<i>vṛtré</i>); prép. (<i>paity āzōiṣ kāhrpam</i>)

Comparé à l'accusatif de (*nī*)-*han- vājram vṛtré*, l'instrumental de (*nī*)-*han- vājreṇa vṛtrām* apparaît comme un instrumental d'objet, et non comme un déterminant marginal, tel que par exemple *dabhrébhiḥ* en 1.31.6 *dabhrébhiḥ cit sāmṛtā hāmṣi bhūyasaḥ* «tu détruis dans la mêlée des (ennemis) plus nombreux à l'aide d'(amis) moins nombreux», Renou *EVP* 12 p.5.

Corrélativement, *vṛtrām* objet d'un verbe «frapper» est l'ancien complément du but local d'un verbe «pousser avec force, asséner» comme on le voit par ses substituts dans le modèle 2. On fait les mêmes observations lorsqu'à l'accusatif de 1.32.7 précité *āasya vājram ādhi sānu jaghāna* on compare l'instrumental de 1.80.6 *ādhi sānu nī jighnate vājreṇa śatāparvaṇā*

«il abat-en-frappant (le démon) au dos avec le foudre à cent articulations», Renou *EVP* 17 p.28. La liaison de l'«instrumental d'objet» et d'un complément de lieu constitue le «modèle intermédiaire» décrit 3.1.5.8; un second exemple (2.31.12) *infra*. Inversement, l'accusatif *sānum* du mantra précédent 1.80.5 *īndro vṛtrā-sya... sānum vājreṇa... āva jighnate* «Indra... frappa-vers-le-bas de son foudre sur le dos de Vṛtra» (un peu différent, Renou *ibid.*), s'interprète comme un ancien complément de lieu par comparaison avec *ādhi sānu*.

3.2.1.1.2 Dès lors, il convient de considérer i.-ir. **ghan-* et (i.-e. **g^when-*) comme un verbe «pousser avec force» (volontairement ou non), et «donner un coup de», le terme à l'instrumental comme l'objet en contact avec le sujet» (partie du corps ou objet tenu), si fréquent avec les verbes de mouvement corporel:

2.31.2 *pṛthivyāḥ sānu jañghananta pāṇībhiḥ* «(quand ils) frappent à-coups-redoublés ur le dos de la terre avec leurs sabots» Renou *EVP* 5 p.11. On notera la présence d'un locatif qui constitue avec l'instrumental d'objet le «modèle intermédiaire» (1).

Ailleurs, c'est un accusatif (modèle 1): 1.88.2 *pavyā rāthasya jañghananta bhūma* «ils frappent puissamment le sol avec la jante du char», Renou *EVP* 10 p.21 (2). Mais pas plus l'un que l'autre ces déterminants ne sont originellement indispensables; aussi peut-on considérer que 1.103.2 *vājreṇa hatvā* «assénant son foudre» est un syntagme complet; un accusatif *vṛtrām* y est implicite plutôt qu'ellipsé (3).

Par là, la racine i.-ir. rejoint le latin *offendere*: Plaute, *Curc.* 272 *nequem in cursu*

3.2.1.1.2 (1) - Il s'agit du bruit que font les sabots des chevaux qui courent, et non de coups donnés intentionnellement à la terre (ce qui ne pourrait s'exprimer que par l'accusatif, **pṛthivyāḥ sānu*). C'est l'expression d'un geste, non d'un acte.

3.2.1.1.2 (2) - Comme dans l'exemple précédent, il s'agit d'un bruit (ici, de roulement) et non de coups. Mais ici, la terre est exprimée à l'accusatif: on voit par là que l'accusatif dépendant de *han-* peut légitimement être considéré comme un ancien complément de but; il en est encore tout proche, puisque le sens est, comme dans le passage précédent, «frapper sur la terre», (geste), et non «frapper la terre» (acte).

3.2.1.1.2 (3) - En fait, ce syntagme du modèle 1 n'est pas plus elliptique que le syntagme du modèle 2, 1.55.5 *īndrāya vājram nighānighnate* «à Indra qui assène son foudre».

capite aut pectore offendam aut genu « (Prenez garde) que dans ma course je ne vous heurte ou de la tête ou du coude, ou de la poitrine ou du genou » (Ernout), est une construction relevant du modèle 1. En relevant également *offendere (pede)* « broncher » et *offendere aliquem* « offenser qqn. ». La construction qui lui correspond dans le modèle 2 est attestée chez Quintilien, Instit. Or. 6.3.67 qui rapporte un mot de Cicéron disant d'un homme de haute taille *caput eum ad fornitem Fabium offendisse* « qu'il se heurte la tête à la voûte de l'arc des Fabius » (Bornecque). Le grec *theínein*, à côté de sa spécialisation au sens de « tuer », conserve celui de « frapper ». Ses constructions relèvent presque exclusivement du modèle 1, que ce soit avec le datif (-instrumental) seul: *mástigi* II.17.430 « donner des coups de fouet », ou en liaison avec l'accusatif de l'objet frappé, *nóthon skáptōi* Pind. Olymp. 7.51 « donner des coups de bâton au bâtard ». Le baltique a connu ce type d'emploi, comme on voit par le nom du pivert, lit. *genys* « celui qui donne des coups (de bec) ».

3.2.1.1.3 Dans le modèle 1, avec l'instrumental seul, le verbe reste dans le groupe des verbes de « mouvement corporel », de « geste ».

Avec l'accusatif, indiquant le *but* de ce mouvement, il tend à devenir un verbe « pousser » ou « frapper ». De plus, l'intégration sémantique d'un régime instrumental diversifie les significations.

1 - « pousser »

Ce sens est fréquent avec les préfixés à valeur ablative comme véd. *āpa-*, *āva-*, *nīṣ-* et lat. *de-*.

A l'accusatif de l'objet « sur lequel on exerce une pression », « poussé » se joint un ablatif de ce dont on l'écarte, lat. *defendere aliquem aliqua re* (construction rare en latin, mais seule originelle).

Il est probable que les verbes slave *gŭnati* « chasser » (« pousser vers les filets ») et baltique (lit. *ginti*, *ganýti* « mener à la pâture ») relèvent de ce genre de « pousser », peut-être à la faveur d'un emploi du simple pour le préfixé, comme le pense Vailant G. C. L. S. § 471, ou de l'intégration sémantique d'un régime instrumental comme il a été suggéré BSL 65 p.82.

En revanche, le passage au sens de « défendre, protéger » qui se manifeste dans lat. *defendere* et lit. *ginti* repose sur une inversion sémantique et syntaxique qui ne relève pas de la théorie des deux modèles, ainsi qu'il a été signalé 3.1.8.2.

2 - « frapper »

On a vu que le sens de « tuer » (et sa spécialisation guerrière) s'y rattachent; l'accusatif devient un objet grammatical pur et simple, et le terme à l'instrumental un complément de moyen; il ne désigne plus obligatoirement un objet servant à frapper, ainsi *han- viśēṇa* « tuer par le poison », 1.117.16.

On est plus près du sens originel de « frapper, donner des coups de » dans de nombreux autres emplois:

- « frapper à coups de hache, abattre »

véd. *han- (aśányā... vrkṣām* 2.14.2 « un arbre, à la hache »); av. *avi-gan-*, Vd. 5.2; lit. *gėnėti* « tailler »; v.sl. *žeti* « moissonner ».

- « marteler, enfoncer à coups de marteau »

véd. *āyohata-* « façonné par le fer » (*han-* est ici proche de *takṣ-*); *ākṣa āhataḥ* « essieu fixé (dans la roue) » 10.85.12; gr. *theínein pédas* Eschyle, Prométhée 76 « river les entraves »

- « battre au fléau »: 10.48.7 *prāti-han- (khāle nā paṣān* « comme les gerbes sur l'aire »).

- «battre le linge» ŠB. 3.1.2.19.

3.2.1.1.4 Du modèle 1 au modèle 2, le passage s'effectue par deux voies:

1 - celle de l'objet interne. On sait que l'objet-effectué (exprimé à l'accusatif) converge vers l'action concomitante (exprimée à l'instrumental). L'avestique illustre le passage grâce à ses formules «frapper quelqu'un de telle sorte de coup», dont il a trois formes:

- avec l'instrumental du coup et l'accusatif de la victime:

Vd. 4.26 *yō narām arāduša snaθa jainti* «celui qui porte à un homme un coup qui le blesse». Cette forme est parallèle au modèle 1.

- avec l'accusatif du coup et le datif de la victime:

Vd. 13.10 *yō sūne pištrām jainti* «celui qui porte à un homme un coup qui ne fait pas couler le sang».

A ces deux accusatifs, le premier de l'objet visé, le second de l'objet effectué se joint un instrumental de l'arme, Y.57.10 *yō aēšmām strarəθwata snaiθiša vīxru-məntām x^varām jainti* «celui qui porte à Aēšma un coup sanglant avec son arme qui abat». Le tour est peut-être attesté en védique si l'on traduit 10.119.10 *oṣām it prthivīm ahām jañghānāni* par «j'infligerai une brûlure à la terre» (1).

II l'est plus sûrement AV. 1.8.4

tāms tvām brāhmaṇā vāvṛdhāno

jahy eṣām śatatārham agne

«ces gens, toi, exalté par la formule, fais-en un massacre par centaines, ô Agni».

Formellement, *śatatārham* est déjà un «absolutif en -am»; mais c'est bien évidemment un accusatif de l'objet effectué, comme *praṇódam* 10.165.5 cité *supra* 3.1.6.4 (la structure syntaxique en est identique), et comme dans la figure étymologique de TS. 1.5.76 *etāyā ha sma vai devā āsurāṇām śatatārham tṛṇhanti* «et c'est avec elle en vérité que les dieux massacrent les asura par centaines». Ici le pluriel (outre la place de l'accent) exclut *a priori* l'absolutif (2).

Etant donnée l'incertitude de la frontière entre le nom verbal et le substantif concret, on conçoit que l'accusatif du «coup porté» (av. *pištrām*, *x^varām*; véd. *śatatārham*, *oṣām*?) ait conduit à l'accusatif de l'arme (av. *vadarə*, véd. *vādhār*-).

2 - une autre filière est envisageable à partir de l'objet externe: véd. *nī-han-vājram*, av. *nī-gan gaḍgam* peuvent s'interpréter dans le modèle 1 comme «pousser vers le bas le foudre, la massue». L'objet sur lequel on exerce une poussée pousse à son tour l'objet auquel il est appliqué. Le modèle 2 a pu également sortir de cette ambiguïté propre à la situation.

Quoi qu'il en soit de ses causes, cette évolution aboutit à son terme à une mutation formelle (*han- vājreṇa vṛtrām* - *vājram vṛtré*) mais en même temps à une conservation de la valeur ancienne, celle que reflètent lat. *offendere aliquem capite* et semblables, alors que la conservation de la forme conduit à une foule de sens nouveaux.

3.2.1.1.4 (1) - Comme l'indique Renou *EVP* 14 p.111, *oṣām* ne peut être un absolutif (du type de *pramādam* 8.2.18; *anuṣvāpam* 8.97.3, cités GLV § 419, R2); sa traduction (p.39) «en brûlant» est donc caduque. Certes, il peut s'agir de l'adverbe *oṣām* «vite» (Geldner, et autres) qui doit son sens, selon Debrunner *Suffixe* p.936 (Nachtr. p.452), à l'influence d'*āśū*-; toutefois, si l'on suit Hauschild *Mél. Weller* p.247 dans son identification du locuteur non nommé à Agni, mieux vaut poser un *oṣā*- «coup brûlant» «brûlure» (neutre substantivé de l'adj. *oṣā*- «brûlant»).

3.2.1.1.4 (2) - L'avestique a l'instrumental dans les formules parallèles comme *sataṇnāiš gan-* (v. *Formules croisées*).

3.2.1.2 *vadh-*

Complémentaire de la racine *han-* qu'elle supplée à l'aoriste (le paradigme étant: présent *hānti*, parfait *jaghāna*, aor. *āvadhīt*), la racine *vadh-* confirme l'analyse qui en a été proposée. *Vadh-* est également une ancienne racine «pousser», comme le verbe grec *ōtheîn* qui lui est apparenté (1). Le complément à l'accusatif y représente à l'origine le but local de l'action, «ce sur quoi on pousse», tandis que le terme à l'instrumental désigne «ce qui pousse, qui sert à pousser, ce qu'on pousse (sur, contre)», que ce soit une partie du corps ou un instrument tenu en mains. A partir de cette commune origine, ind. *vadh-* et gr. *ōtheîn* ont divergé. Rejetant dans une position marginale le terme à l'instrumental, qui devient un complément circonstanciel, le grec a fait un verbe «pousser» qui s'emploie avec des objets et même avec des sujets très divers (2). Il reste quelques exemples en védique d'une évolution semblable: *ā-vadh-* dit de la vague qui frappe le bateau, 8.75.9; *nīr-vadh-* (*jāyāyai garbhām*) «faire avorter» ŚB. 3.1.2.21). Mais la grande majorité des exemples présente, comme *han-*, le sens de «frapper, abattre», qu'il s'agisse d'arbres (*dāru* 10.146.4) ou plus souvent d'ennemis (*vṛtrām*, *passim*) parfois comparés à des arbres qu'on abat, 6.33.3. Le terme à l'instrumental, lorsque c'est un nom d'arme (*vājreṇa*, *passim*), n'est pas, au moins à l'origine, un simple complément de moyen (comme le sont les abstraits *ōjasā*, *śāvasā* et semblables, «avec force»): on le voit par la comparaison avec le verbe grec, qui connaît aussi quelques emplois spécialisés «pousser une arme, porter un coup», 11.21.398 (*égkhos*) *ithūs emeū ōsas* «tu as poussé une pique droit sur moi» (Mazon). Le védique a un exemple de l'accusatif du nom de l'arme avec *nī-vadh-* (cf. *supra*, 3.2.1.1 *nī-han-* et av. *ni-gan*), RV. 4.41.4 *didyūm asmin... nī vadhiṣṭam vājram* «lancez sur cet (ennemi) l'arme-de-feu, le foudre» Renou *EVP* 5 p.96. On trouve donc ici, comme pour *han-*, les deux modèles de construction:

modèle 1	Objet poussé contre, servant à frapper I (<i>vājreṇa</i>)	Objet contre lequel on le pousse, frappé A (<i>vṛtrām</i>)
modèle 2	(gr. <i>égkhos</i>)	prép. (gr. <i>ithūs emeū</i>)

Du modèle 1 au modèle 2, les deux voies indiquées pour *han-* sont aussi celles qu'a suivies *vadh-*: celle de l'objet interne (*vadhā-* étant d'une part abstrait, «le fait de tuer» et de l'autre concret, «l'arme qui tue»), et celle de l'objet externe, l'outil ou l'arme étant à la fois un objet «poussé» (par le bras de celui qui frappe) et un objet «poussant, frappant» (ce ou celui qu'elle atteint).

3.2.1.3 *bādh-*

bādh- signifie «refouler, chasser, repousser» (des ennemis, les ténèbres, le malheur - sens 1 de Grassmann *Wb.* 904); «opprimer, écraser» (sens 3); «écarter de force les deux mondes» (sens 5). Le sens 4 «presser de ses prières» ne repose que sur un exemple (5.29.6) qui doit s'interpréter autrement (cf. *infra*), et sur

3.2.1.2 (1) - gr. *ōtheîn* est superposable au présent gâthique *vādaya-* (**wōdheye-*), attesté (une seule fois) au sens de «frapper», «repousser en frappant», Y. 29.2.

3.2.1.2 (2) - Y. compris les noms d'«armes», comme on voit par 11.21.398 cité *infra*, et d'autres ex. similaires.

le rapprochement, incertain, avec le verbe germanique **bedjan* «prier». Les emplois assurés du simple, et ceux des préfixés (*āpa-* «écarter, repousser», *āva-* «repousser vers le bas», *vī-* «dispenser de force», etc...) se ramènent à une valeur commune de «faire pression, exercer une poussée sur». On attend donc une construction du modèle 1 avec, à côté de l'accusatif de but («ce sur quoi on fait pression»), un instrumental de la partie ou de l'objet «appuyé».

Certes, on hésiterait à donner cette analyse des quelques exemples comportant un instrumental, évidemment circonstanciel:

badh- tāmaḥ (jyōtiṣā) 10.37.4 et 127.2 «refouler la ténèbre (par son éclat)»; *tā-māmsi (arkēṇa)* 10.68.9, id.; *dyām (vācasā)* 5.29.6 «refouler le ciel (= l'écarter de la terre) grâce à, par l'effet de la parole».

Mais la possibilité originelle d'un syntagme constitué du verbe et du terme à l'instrumental est garantie par le composé *jñu-bādh-* (1) 6.1.6 *tṛā (agnīm) ūpa jñu-bādhō nāmasā sadema* «nous voulons t'approcher avec hommage, à genoux». Ce composé reflète une construction **jānunā bādh-* «appuyer le genou (à terre)» et non **jānu bādh-* qui signifierait «appuyer qqch. contre le genou» (2). On peut donc réinterpréter 8.64.2 *padā panīn... nī bādhasva* «abats les Paṇis d'un coup de pied» comme *padā (nī-) bādh-* «pousser du pied, donner un coup de pied» parallèle à **jānunā bādh-*, suivi d'un accusatif de but, «contre les Paṇis».

L'évolution a consisté en une modification de la hiérarchie des constituants, le terme à l'accusatif devenant le constituant principal. Peut-être faut-il compter avec un croisement avec la racine **wedh-* «pousser», dont le représentant indien *vadh-* ne conserve guère, comme on l'a vu, que la spécialisation «porter un coup». Quoi qu'il en soit, la racine *bādh-* a pris le sens de «exercer une pression sur», et perdu celui de «appuyer»; elle n'a pas développé de construction du modèle 2.

3.2.1.4 *sphur-* et i.e. **spher-*

La racine i.e. **spher-* signifie «frapper du pied»: c'est ce qui ressort de la comparaison de véd. *sphurāti*, av. *spar-*, lit. *spirti*, germ. (ouest) **spornan* et, avec des valeurs figurées qui en sont issues, lat. *spernere* «mépriser» et arm. *spaṛnal* «menacer». Mais le nom du pied est souvent exprimé (à l'instrumental): véd. *pāṇnābya vī-spar-* «frapper des talons» (Vd. 2.31 et 32), v. angl. *fote speornan*, lit. *kōja spirti*, etc...: pléonisme ou témoignage d'un ancien sens plus général de la racine? S'il faut, avec Kurylowicz, l'*Apophonie en indo-européen* p.378, voir dans *sphurāti* un doublet à **s-* mobile de *bhurāti* «il se meurt rapidement», ou simplement tenir pour originels les sens de «(se) mouvoir rapidement, agiter, se hâter» qu'indique Pokorny p.992 pour **sp(h)er-*, on considérera l'expression *padā sphur-* etc... comme non pléonastique, et *sphur-* «frapper du pied» comme un fait d'intégration sémantique du régime instrumental.

**sp(h)er- pedē* «frapper du pied» admet un accusatif de but, lit. *spirti kōja sviēdinj* «donner un coup de pied dans un ballon», etc... Mais cet accusatif n'est nullement obligatoire, cf. lit. *tās arklīs spīria* «ce cheval donne des coups de pied», av.

3.2.1.3 (1) - Il s'agit bien, comme on l'admet généralement, de la gēnuflexion désignée aussi par *jñv ac-* RV. 10.15.6, «fléchir le genou», et ŚB. 2.4.2.1, (à côté de *upās-*) *dakṣiṇām jānv ācya, ūpāsīdan* «ils (l') approchèrent en fléchissant le genou droit», et non d'une attitude «genoux serrés» (Renou *EVP* 13 p.36). L'expression doit être très ancienne, puisqu'elle a un parallèle dans le v.sax. *knio-beda*. et l'anglais *cneow. gebed* «prière (faite à genoux)». Pour la syntaxe, **jānunā bādh-* est parallèle à l'expression russe *bitī čelomū* «frapper du front (la terre)», «se prosterner».

3.2.1.3 (2) - Comme (*supra*) *bādh- tāmaḥ* «appuyer, pousser contre la ténèbre»: «la refouler».

fra-spar- «sauter» (Y. 9.11) sens issu de «frapper (le sol) du pied», et véd. *sphur-* «sauter», dit des dés, 10.34.9.

La liaison de l'instrumental de la partie du corps avec l'accusatif de but constitue un syntagme du modèle 1 dans lequel l'accusatif peut évoluer vers le statut d'objet: c'est ce qui est arrivé en latin notamment, *spernere aliquem* «repousser, dédaigner quelqu'un», *spernendus* «méprisable» ou, avec une tout autre valeur, en lituanien: *siena spirti* «étayer un mur». Mais là où le sens propre se maintient, l'accusatif peut être remplacé par un syntagme prépositionnel. Il est maintenu dans l'exemple v. sax. Hel .1372 *ac it firio barn fuotum spurnat* «et les enfants des hommes le foulent aux pieds», remplacé dans l'exemple v. a. Ps. 90.12 *þe læs þu fræcne on stan fote spurne* «Afin que tu ne heurtes pas dangereusement une pierre du pied». On voit clairement que le renouvellement formel préserve le statut originel du terme «heur-té», qui est celui d'un complément circonstanciel de lieu. Ce «modèle intermédiaire» I D (ou prép.) doit son existence à une *réaction* contre l'évolution de l'accusatif vers le statut d'objet.

Ce modèle intermédiaire est souvent instable: l'ancien instrumental d'objet tend à passer à l'accusatif. C'est l'«objet instrumental» décrit 3.1.4.4 *he beat his fist on the table*.

Avec cette seconde modification, on parvient au modèle 2. Mais il ne s'agit là que d'une «normalisation» de la forme, sans incidence sur le sens, et sans autre cause que sa rareté.

Mais si *he beat his fist on the table* et *he beat with his fist on the table* peuvent être considérés comme équivalents, il n'en va pas de même pour *he beat the table with his fist*, qui ne désigne pas un *geste* mais une *action*, dont la table est l'*objet* et pas seulement le *lieu*. On voit que l'objet instrumental représente le renouvellement formel d'un instrumental d'objet, tandis que le syntagme prépositionnel avec *with* en est la conservation formelle. Parallèlement, *on the table* représente le renouvellement formel de l'ancien accusatif de but, tandis que le complément direct en est la conservation formelle. Mais le renouvellement formel suppose l'identité sémantique et syntaxique, ce que n'implique pas la conservation formelle.

3.2.1.5 *tud-* et *piṣ-*

Les autres verbes «frapper» n'appellent pas d'observations particulières: leur construction est celle du modèle 1, avec un instrumental de l'objet «frappant, servant à frapper», et un accusatif de but devenu un accusatif d'objet.

Ainsi *tud-*: l'instrumental seul exprimé 6.53.6 *vī pūṣann ārayā tuda* «O Pūṣan, pique avec la lance» illustre le caractère facultatif de l'accusatif; le régime accusatif de ce verbe, par exemple *tud- āhim* (10.96.4) repose donc sur un directif, * «piquer dans le dragon». *Tud-* reste assez général: il s'applique aussi bien aux objets «piquants» que «contondants» (*grāvṇā* «avec la pierre presseuse» 9.67.19) ou cinglants (*kāśayā* «avec le fouet» 1.162.17). Au contraire, *piṣ-* est étroitement limité à «frapper avec un pilon ou un fléau» et ceci dès l'i.-e., comme on voit par les autres représentants de la racine **peys-*.

3.2.1.6 *mgi-*

La racine *mgi-* signifie «frotter», «essuyer». L'objet en est souvent un cheval, *sāptim* 9.29.2, *hārim* 9.63.17 etc... *ātyam* 9.85.7, ou un être comparé à un cheval, explicitement (*ātyam iva* 9.6.5) ou, comme dans les passages précédents, implicitement. Quand il s'agit des prières, la métaphore est moins sensible; ce n'est plus que «parer», «orner». Un complément de moyen à l'instrumental se présente ici et là: 5.1.7 *mgiṇti vajīnam ghr̥tēna* «ils frottent de beurre fondu le cheval-vainqueur» 7.2.4 *barhīh... ādhvaryavo haviṣā marjayadhvam* «ô adhvaryu's, frottez la litière avec l'offrande». Faut-il restituer une construction du modèle 1, instrumental de l'objet utilisé pour frotter, accusatif de l'objet sur, contre lequel on le frotte?

En faveur de cette restitution, il existe deux arguments de poids inégal.

1 - On constate l'amorce d'une construction du modèle 2 dans trois exemples de *nī-mgi-*:

10.65.7 *vajñāṃ janitvī tanvī nī māmgiḥ* «ayant engendré le sacrifice, ils s'en sont revêtus eux-mêmes» Renou *EVP* 5 p.57 (1)

10.66.9 *vāsam devāsas tanvī nī māmgiḥ* «les dieux se sont revêtus eux-mêmes de la domination» Renou *EVP* 5 p.59

10.39.14 (*stōmam*)... *ny āmr̥kṣāma yōṣāṇam nā mārye* «Wir haben (es) euch hingegeben wie die Maid dem jungen Manne», Geldner.

Quel que soit le cheminement de la métaphore (2), il aboutit à une construction du modèle 2, avec l'accusatif de l'objet «mis-en-contact» (*vajñāṃ*, *vāsam* peut-être comparés à des vêtements: *yōṣāṇam*) et le locatif de l'objet auquel on le met en contact (*tanvī* (3), *mārye* (4)).

Au moyen-réfléchi, *mgi-* et *ūn-mgi-* «mettre en contact à soi» aboutit au sens de «prendre» ou «recevoir»: 1.174.4: *mgsta vājān* «il prit (ou: reçut) les prix de victoire». Geldner joue habilement sur le verbe *einstreichen* qui signifie à la fois «enduire» et (familièrement) «empocher». Mais la traduction reflète-t-elle la filiation métaphorique védique? Ce n'est pas sûr. Renou *EVP* 10 p.81 hésite entre «nettoyer» «rafler» et une image semblable à celle de fr. «toucher». Quoi qu'il en soit, *mgi-* moyen paraît proche de *nī-mgi-* *tanvī* ci-dessus, et par conséquent relever également du modèle 2. On ferait des observations similaires à partir des emplois de *ūn-mgi-* moyen 1.126.4 (*ātyān* «des chevaux»); 5.52.17 (*rādho*) *gāvyaṃ* «un don de vaches», régime successivement de *ūd* et de *nī-mgi-*, sans qu'on aperçoive la différence) 10.167.4 *stōmam* «la louange» (le sujet étant le dieu Indra).

2 - L'argument décisif est fourni par *ānu-mgi-* intensif «die Arme (bāhū) wiederholt hinstrecken» (Grassmann), sens qui appelle évidemment une explication. Il est attesté une seule fois, 10.142.5 *bāhū yād agne anumarmgi jāno nyāññ uttānām*

3.2.1.6 (1) - La métaphore précise qui sous-tend cet emploi est inconnue; Renou *EVP* 4 p.121 suppose, par comparaison avec 10.39.14, une métaphore érotique, d'ailleurs incertaine en ce passage, cf. n.2. Hypothèse peu fondée, abandonnée dans la traduction qui suppose, avec plus de vraisemblance, une métaphore vestimentaire, évidente 10.66.9. Les verbes signifiant «(se) vêtir» sont parfois tirés de racine signifiant «frotter», par exemple *prāti-muc-*.

3.2.1.6 (2) - La «métaphore érotique» supposée par Renou pour ce passage *EVP* 4 p.121 (cf. n.2) est incertaine; dans son commentaire à ce passage-ci (*EVP* 16 p.71) Renou renvoie aux emplois précédents, où *nī-mgi-* a le sens de «donner». Autres hypothèses sur la filiation des sens *EVP* 10 p.81. De toute façon, le terme à l'accusatif ne peut être que l'objet «frottant» (utilisé pour frotter), le terme au locatif l'objet «frotté» (auquel on frotte le précédent).

3.2.1.6 (3) - *tanvī*, loc. sg. de *tand-* - *ī* par allongement métrique.

3.2.1.6 (4) - On pense à *myakṣ-* (3.2.2.1), à tel point que Grassmann a cru devoir corriger un *mimikṣuh* 1.64.4 en *mimikṣuh*: *āmsesv eṣām nī mimikṣur gṣtāyah* évoque naturellement 1.167.3 *mimyakṣa yeṣu... ūparā nā gṣtīh*. Mais on peut, avec Geldner et Renou *EVP* 10 pp.64-65, maintenir le texte et traduire «sur leurs épaules les lances se sont mises en contact», et comparer *vajñāṃ... tanvī nī-mgi-* 10.65.7.

anvéši bhūmim «Quand, ô Agni, frottant-puissamment les deux bras le long (du sol), te penchant, tu suis (en t'étendant sur elle) la terre allongée (sous toi)» Renou *EVP* 14 p.31. L'image principale est celle d'un oiseau qui vole à ras de terre, les bras évoquant les ailes. Cet emploi est bien représenté dans l'Avesta, Yt. 14.21

barašnavō marazaṭ gairinam

jafnavō marazaṭ raonam

«il frôle les hauteurs des monts; il frôle les profondeurs des vallées» De même Mithra solaire dans la course céleste «effleure» les extrémités de la terre, Yt. 10.95. On voit tout de suite la différence: ici l'accusatif représente l'objet frôlé (frotté), dans l'emploi védique, l'objet frôlant (frottant). La différence est celle du modèle 1 (en avestique) au modèle 2 (en védique). Par là s'explique le sens de «voler» qu'a souvent la racine en avestique: *ā-marz-* «auffliegen», *ā-anu-marz-* «fliegend beglieten» *fra-marz* «fortliegen» *vī-marz* «hin und herfliegen» Bartholomae 1152-1153: il est dû à l'ellipse, avec intégration sémantique à la racine, du nom des ailes: ainsi, Yt. 14.45 *dva āmarazan dva vīmarazan dva framarazan* peut se traduire «die zwei sollen auffliegen, die zwei sollen hin und her fliegen, die zwei fortliegen» (Bartholomae - Wolff) parce que le sujet est justement «aile» (ou «plume»).

On reconstruira donc à partir de véd. *mṛj- bāhū* le modèle 1 correspondant, **mṛj- bāhūbhiḥ* «battre des bras», **mṛj- pātraiḥ* «battre des ailes», auquel pouvait se joindre, à titre de complément, un accusatif de l'objet atteint, «frotté» ou «frôlé». Naturellement, l'évolution vers l'accusatif d'objet a rejeté le terme à l'instrumental vers une position syntaxique marginale, et le reflet formel d'une construction du modèle 1 comme Yt. 17.22 (5) *ā dim usca pairimarazaṭ hāvōya bāzvō dašinaca* s'analyse exactement comme sa traduction française, «elle le caressa du bras gauche et du bras droit» (Darmesteter), c'est-à-dire avec un complément d'objet direct, et un complément circonstanciel de moyen.

3.2.2.0 Les verbes «mélanger», «ajouter», «orner»

Les verbes «mélanger», contrairement au groupe précédent présentent côte à côte les deux modèles, et sans différence appréciable. «Mélanger de l'eau au vin» (mettre de l'eau dans le vin) est indifféremment en latin *miscere aqua vinum* (modèle 1) ou *miscere aquam vino* (Dat.) *in vinum, cum vino* (modèle 2), BSL 65 (1970) pp.58-59. De même, les verbes «accroître, renforcer» (*vṛdh-*) et «gonfler (de lait)» (*ṇi-*) ont indifféremment la construction du modèle 1 et celle du modèle 2. On peut se demander si le balancement n'est pas ici automatique, si (comme il semble pour *piš-*), le modèle 2 ne doit pas son existence à la seule analogie. On notera toutefois que dans le modèle 1 les verbes tendent à la spécialisation sémantique et à la valeur résultative: *śrī-* tend vers le sens de «renforcer», tandis que son correspondant grec *kerānnūmi* tend vers celui de «falsifier, altérer».

Le modèle 2 peut donc, comme pour le groupe précédent, constituer une res tauration de la relation initiale

La constitution du modèle 1 apparaît clairement avec *piš-* «inciser», qui devient secondairement «décorer» par adjonction d'un instrumental de l'objet utilisé; devenant l'objet premier, il est remplacé par l'accusatif, RV. 10.184.1 *rūpāṇi piš-* «apporter-comme-décoration les beautés». Elle peut être également secondaire

3.2.1.6 (5) - Bartholomae (*Air. Wb.* 1152) fait de *a* un préverbe; toutefois, ce peut être une préposition gouvernant l'accusatif. S'il en est ainsi, on a affaire à une construction du modèle intermédiaire (3.1.5.8).

lui aussi. «Mettre en contact», que nous proposons, n'est qu'une reconstruction approximative, indispensable pour l'étude syntaxique, mais insuffisante pour la sémantique.

3.2.2.1 *mikṣ-* et *myakṣ-*

3.2.2.1.1 On pose d'ordinaire deux racines, dont l'une, *mikṣ-*, paraît claire à tout point de vue: elle signifie «mélanger» et représente la racine i.-e. **meyk/g.* de lat. *miscere*, gr. *mígnūmi*, etc... Sa construction ordinaire est celle du modèle 1: instrumental de l'objet apporté-en-mélange, accusatif de l'objet auquel on mélange le précédent.

C'est celle de lat. *miscere vinum aquā* «mettre de l'eau dans le vin» (BSL 65 (1970) pp.58-59). La situation la plus claire est celle du sacrifice auquel un dieu est prié d'ajouter le *mādhū*: *mādhvā yajñām mikṣ-* est «apporter-en-mélange du *mādhū* au sacrifice». Dans cette expression, *mādhū* doit désigner originellement le miel. On pense à l'usage de mélanger du miel à une boisson (lit. *miēštinis gērimas* «Honigtrank», cf. Kurschat sv.) qui justement s'exprime par la racine **meyk-*, et souvent avec ellipse du terme à l'instrumental, dont le contenu s'intègre à la racine. Celle-ci prend alors le sens de «sucrer» ou «préparer une boisson sucrée»: *miēšti* est «mit Honig (Sirup, Zucker) absüssen» (Kurschat sv.). On a l'équivalent de cet emploi dans *yajñām mikṣ-* 1.22.3 «préparer (par adjonction de *mādhū*) le sacrifice». Il est probable que *mādhū mikṣ-* qui se rencontre une fois, 6.70.5 (1) représente la construction correspondante dans le modèle 2, celle de lat. *miscere vinum aquae* «mettre du vin dans l'eau», qui est d'ailleurs la construction ordinaire de lit. *miēšti*, de son remplaçant *maišyti* et de sl. *měšiti*, ancien itératif qui a pris la place du verbe base pour le sens de «mêler» (Vaillant G C L S § 607). De même, en védique le sens de «mêler, mélanger» est exprimé par *mekṣayati* (qui n'est attesté que dans la prose védique), le verbe simple ne conservant que quelques emplois particuliers. C'est pourquoi on peut entendre *mikṣ- mādhumatyā kāśayā* comme «sucrer, avec le fouet porteur de *mādhū*» 1.157.4 et 1.22.3, bien que la situation ne puisse être celle d'un «mélange» proprement dit.

Une autre situation exprimée par la racine est celle de «pétrir»; ainsi en slave (Vaillant G C L S § 607): on l'a 10.104.2 *mimikṣúr yām ādraya indra tūbhyam* «(le soma) que les pierres presseuses ont broyé pour toi, ô Indra». Il se trouve que les formes exprimant ces sens de «mélanger», «sucrer», «pétrir, broyer» relèvent toutes d'un radical *mimikṣ-*; c'est pour cette raison que Grassmann a pu les rattacher à la racine *mih-* «uriner», introduisant ainsi une métaphore disgracieuse dans les passages où figurent ces formes (2).

3.2.2.1.2 La seconde racine est posée sous la forme *myakṣ-*. Mise à part celle de Grassmann: «schimmern, funkeln» qui repose sur un rapprochement avec lat. *micare*, les interprétations traditionnelles («festsitzen, halten in order an» B R; «be situated» Whitney, Macdonell) représentent au moins une première approxima-

3.2.2.1.1 (1) - «renversement de construction» Renou EVP 14 p.112 (cf. *infra*).

3.2.2.1.1 (2) - Certes, *mih-* a des emplois comme 9.74.4 *nāro hitām āva mehanti* «les seigneurs (Marut) compassent le (soma) mis-en-marche», évoquant le bienfait de la pluie, mais c'est tout différent: ce «bienfait», qui reste implicite, sort de l'image en soi très naturelle. D'autre part, *mīdhvās-* «généreux» n'a rien de commun avec *mih-*, comme le croyait Grassmann, cf. Mayrhofer sv.

tion acceptable pour les passages où le verbe est construit avec un locatif, cf. Geldner ad 6.34.4 ab, comme 1.169.3 la lance (?) d'Indra «se trouve» chez nous (*asmē*); Rodasī «se trouve» parmi les Marut 1.167.3; 6.50.5; le siège d'Agni «a été mis» sur le séjour de la terre 6.11.5; le Soma «se trouve» chez Indra, si on lit (contre le Pdp) *mimikṣē* 6.34.4; avec *nī-*: les «formes jaunes», 10.96.3. De même aussi *ā-mikṣ-* dans la main d'Indra (*hāste*) sont les exploits héroïques 6.29.2.

Avec l'accusatif, le verbe semble signifier «tenir» *nī-mikṣ- vājam* «tenir le fou-dre» 8.61.18, 10.96.3, peut-être *ā-mikṣ- pādā* (obscur, B R) 6.29.3, ce qui est surprenant: quel rapport y-a-t-il entre le changement de construction et le changement de sens?

Pour *sām-mikṣ-* qui, avec l'instrumental, signifie «zusammenhalten» (B R), on peut attribuer la relation instrumentale au préverbe, le sens étant proche de celui du simple.

Mais comment rendre compte du sens de *āpa-myakṣ-* «fernhalten» (B R) 2.28.6 (*bhiyāsam māt* «écarte de moi la crainte»)? Le sens de cette seconde racine pose donc de sérieux problèmes. De plus, comme l'a bien vu Renou, *EVR* pp.32-34 et en plusieurs passages des *EVP* (1), on ne peut séparer *myakṣ-* de *mikṣ-*: les formes nominales en particulier l'adjectif *miśra- miśla-* interdisent de séparer les deux bases (2). Mais sous quelle dénomination les réunir? Il faut reconnaître que l'esquisse sémantique proposée par Renou, *l. c.*, est déconcertante: comment une racine signifiant «être l'attribut de» ou «avoir pour attribut» pourrait-elle ensuite faire «retour à l'emploi original «mélanger»? On imagine mal que la racine **meyk-s-* «mélanger» ait pu faire un détour par le sens inattendu de «être/avoir un attribut» avant de revenir à sa valeur première. De plus, *āpa-myakṣ-* reste inexpliqué, et les différences de construction ne reçoivent aucune justification (3).

3.2.2.1.3 Or, il se trouve qu'un problème sémantique comparable se pose pour la racine correspondante en grec. Comme la racine védique, elle présente à côté de sa valeur de «mélanger», et sans qu'on puisse les y rattacher directement (malgré les efforts des lexicographes), des emplois comme *oktō stephānois émeikhthen édē* (Pindare, Néméennes 2.22) «ils ont déjà obtenu huit couronnes» ou *kadmeīoi' nin... ánthesi meígnuon* (*ibid.* 4.21) «Les Cadméens l'ont couvert de fleurs». On ne peut s'empêcher de rapprocher du premier de ces deux exemples RV. 1.87.6 *bhānúbhiḥ sām mimikṣire* que Renou traduit: «ils se sont fait des attributs avec les rayons (solaires)»; du second, 1.48.16 *sām sām rāyā... mimikṣvā*, qu'il traduit: «mets-nous en contact avec la richesse». Comme il est bien improbable que le mélange de corps (liquides, grains ou pâtes)

3.2.2.1.2 (1) - 3 p.28; 4 p.84; 8 p.91; 9 p.86 et 116; 10 p.9 n.2; p.69 et 114; 13 p.132; 14 p.112 et 115; 15 p.122.

3.2.2.1.2 (2) - V. *infra* n.5. De plus, on rencontre souvent ces adjectifs au voisinage de formes verbales de la racine, p.ex. 8.61.18 cité *supra*: il ne s'agit donc pas d'un simple rapport étymologique.

3.2.2.1.2 (3) - Cette présentation ne semble pas avoir totalement satisfait son auteur qui *EVP* 15 p.122 revient au sens d'«arroser» en se référant à Lüders, *Varuṇa* p.347. Or Lüders, comme le fait remarquer L. Alsdorf dans sa note (n.2 p.347), n'a pas de doctrine arrêtée en ce qui concerne cette racine, qu'il traduit tantôt par «mischen» tantôt par «netzen», tantôt par «träufeln», tantôt par «würzen»; quant au «besprengen» que Renou reprend à son compte, c'est l'interprétation de Grassmann par *mih-* «uriner». «Arroser» comme emploi particulier de «doter... à titre d'attribut» *EVP* 16 pp.1 et 2 est surprenant: en fait, l'exégèse tourne en rond. Pourtant, l'unité de la racine a été clairement montrée par Bergaigne *Religion védique* 2 p.261 n.2 («M. Roth a rapproché avec raison les mots *āmiśla-*, *nimiśla-*, *saṃmiśla-* du sanskrit classique *miśra-* signifiant «mêlé à». Ce sens permet de rendre compte de tous leurs emplois, en même temps que de ceux de toutes les formes verbales en *myakṣ-* et en *mikṣ-*, et des formes nominales *mimikṣa-* et *mimikṣu-*...») (cf. aussi p.262, n.1 à 5).

La présente étude ne vise qu'à résoudre le problème syntaxique de la double construction, qui est d'ailleurs signalé par Bergaigne dans sa note.

soit la métaphore sous-jacente à ces emplois, nous poserons une valeur plus générale de «mettre-en-contact», dont «mélanger» ne sera qu'un emploi particulier.

Nous examinerons parallèlement les emplois homériques et védiques, en les classant:

1 - par le nombre d'actants (3 - 2 - 1; cette dernière catégorie, sans intérêt pour cette étude, sera omise).

2 - par situation (contacts entre choses, entre humains, entre choses et humains).

3 - pour un nombre d'actants donné, dans chaque situation, par modèle de construction (modèle 1, modèle 2).

3.2.2.1.4 Trois actants: *a* (N) met-en-contact *b* avec *c* (*b* étant l'objet-déplacé, *c* l'objet fixe, «récepteur»).

	<i>b</i>	<i>c</i>
modèle 1	I	A
modèle 2	A	D L prép.

- Contact entre choses: «mélange» (culinaire, pharmaceutique, etc...)

Modèle 1: Hy à Déméter 208/9

álphi kai húdôr meíksasan... glékhōni " en mélangeant du pouliot à la farine et à l'eau »

RV. *mādhvā yajñām mikṣ-* (cf. *supra*)

Modèle 2: Od. 10. 235/6

anémisge d'aleísōi/phármaka lúgra «elle ajoute une drogue funeste» (V. Bérard).

Les emplois *elliptiques* du modèle 1 signifient «préparer-par-mélange» RV. *yajñām mikṣ-*, lit. *miēṣti* «préparer une boisson sucrée» cf. *supra*; ceux du modèle 2, «ajouter», Od. 4.41 *pār d'ébalon zeías, anà dè krī leukòn émiksan* «ils jetaient du froment, y ajoutaient de l'orge blanche».

- Contact entre humains: une seule situation, énoncée par exemple Hy. à Aphrodite 250 *athanátous sunémiksa katathnêtêísí gunaíksí* «j'ai uni les immortels à des femmes mortelles». L'expression relève du modèle 2. Pas de correspondant RV.

- Contact entre les humains et choses ou événements: «couvrir quelqu'un de», «donner en abondance à quelqu'un». Pindare, Néméennes 4.21 et RV. 1.48.16 cités *supra*, relevant l'un et l'autre du modèle 1. Le modèle 2 correspondant est peut-être représenté RV. 6.70.5 *mādhvā no dyāvāpṛthivī mimikṣatām* «que ciel et terre nous donnent en abondance la douce liqueur» (si ce n'est un emploi elliptique, «préparez-par-mélange», *naḥ* étant un datif du bénéficiaire). Ou: «mettre quelqu'un en présence de quelque chose», «affronter quelqu'un à quelque chose» Od. 20. 202/3 *ándras.../misgēmenai kakótēti* «affronter les hommes au mal» inversement, «mettre quelque chose en présence de quelqu'un», Pindare, Isthmiques 7.5 *hōi pót-mon Arēs émeiksen* «à qui Arès apporte le trépas». Comme le précédent, cet exemple relève du modèle 2. Le védique offre un emploi parallèle, un antonyme en quelque sorte, avec *āpa-myakṣ-* «écarter (de quelqu'un un mal): RV. 2.28.6 *āpa_u sū myakṣa varuṇa bhiyāsam māt* «écarte donc de moi la crainte, ô Varuṇa» (1). Pour la valeur de *āpa*, on comparera notamment *āpa-yu-* «séparer, écarter», antonyme de sa racine qui signifie «unir».

On a supposé plus haut que *mikṣ- mādhumatyā kāṣayā* était un emploi dérivé de **mikṣ- niādhvā kāṣayaḥ* «sucrer avec le miel du fouet»; mais, comme il n'y a aucune raison de privilégier la situation de «mélanger», on peut penser à une expression *mikṣ-kāṣayā* (*kāṇi cit*) «faire tâter du fouet à quelqu'un» faisant dans les emplois avec *mādhumatyā* un jeu verbal d'un type connu par ailleurs (cf. *sāṇi-sṛj-*). Cette hypothèse est appuyée par une expression homérique Il.14 386/7 (l'épée de Poséïdon) *tōi d'ou thēmis estī migēnai* «on ne peut l'affronter» litt. «se mettre en contact avec elle».

3.2.2.1.5 Deux actants

Il faut distinguer deux relations:

1 - la relation *c* (N) *b*: quelqu'un ou quelque chose reçoit (ou: a) en contact avec soi quelqu'un ou quelque chose

2 - la relation *b* (N) *c*: quelqu'un ou quelque chose entre (ou: est) en contact avec quelqu'un ou quelque chose. (*c* désignant, comme *supra*, l'objet fixe, «réceptif», *b* l'objet déplacé ou «ajouté»).

Contact entre choses: «additionné de»/«mêlé à». La première relation est exprimée dans le modèle 1, Od. 11.123 *hálessi memiginénōn eīdar* «nourriture additionnée de sel, salée» ŠB. 1.6 1.21 *ājyena miśrā_āhutiḥ* «oblation additionnée de beurre».

AV. 12.3.41 *dhārā... ghṛtēna miśrā* «coulee additionnée de beurre fondu». La seconde, dans le modèle 2:

«être mêlé à» Hy. à Pan 26 *katamísgetai ákrita poiētī*

«(des fleurs) sans nombre se mêlent au gazon».

«se heurter à» Il.13.797 (*aéllē*) *halī mísgetai* «(la tempête) vient se heurter au flot marin» (P. Mazon).

«être mis en contact avec»:

RV. 6.11.5 *āmyakṣi śādma śādane prthivyāḥ* «(son) siège a été mis en contact avec le séjour de la terre», Renou *EVP* 13 p.44

Contact entre humains:

Pas d'exemples du modèle 1 en grec; un peut-être en védique, RV. 1.167.4 *pārā... yavyā... marūto mimikṣuḥ* si on entend, avec Renou *EVP* 10 p.23 «les Marut s'en sont (allés, emmenant pour) attribut la juvénile (Rodasī)». En revanche, le modèle 2 est bien représenté, tant en grec qu'en védique. En grec, le sens est soit «attendre, arriver chez», Od. 5.378 *Phaiékessi... migélēs* «que tu arrives chez les Phéaciens», Il.10.365 *migēsesthai phulákessi* «arriver jusqu'aux gardes», soit «fréquenter» Il.24.90/1 *aidēomai dē/mísgeth' athanātoisin* «je répugne à me mêler aux Immortels» (P. Mazon), 10.548 *aiei mēn Trōess' epimísbornai* «je ne cesse de vivre au contact des Troyens». Ce second sens est connu du védique RV. 1.167.3 (1) et 6.50.5 *mimyakṣa yēṣi: rōdasī* (2) «(les Marut) que fréquente Rodasī». Deux directions particulières, fréquentes chez Homère: contact sexuel, contact guerrier. La première est souvent indiquée par le datif final *philôtēti* (*kai eunēl*) «pour l'amour (et le lit.)», la seconde l'est parfois par *en daī*, «au combat».

Contact entre choses et êtres humains:

3.2.2.1.5 (1) - Le nom propre *rōdasī* est implicite en ce passage.

3.2.2.1.5 (2) - Si l'on compare avec 1.167.4, précité, il apparaît que les deux constructions de *mikṣ-* réfèrent à la même situation, mais considérée de points de vue opposés: les Marut «ont avec eux» Rodasī (1.167.4; modèle 1); Rodasī «est avec» les Marut (ici; modèle 2), cf. *infra* 3.2.2.1.6.

Modèle 1: Pindare, Néméennes 2.22 *oktò stephânois émeikhthen édē*, RV. *bhā-nūbhiḥ sām mimikṣire*, cf. *supra*.

Modèle 2: la valeur est en grec «atteindre»:

IL 11.438 *mikhthēmenai égkasi phōtós* «entrer en contact avec les entrailles» (P. Mazon) (dit d'une lance). En védique, il s'agit aussi d'une lance, mais c'est une lance qui «échoit», apparemment de façon bénéfique: RV. 1.169.3 *āmyak sâ ta indra ḡstīr asme* «cette lance de toi, ô Indra, s'est fixée parmi nous» (3).

Il y a entre *ḡstī-* et *mikṣ-* un rapport certain, mais mystérieux pour nous: le passage - bien clair - cité *supra*, 1.167.7 «Rodasī fréquente les Marut» est accompagné d'une comparaison *ūparā nâ ḡstīḥ* dont la signification nous échappe: «comme une lance supérieure» paraît être la seule traduction possible, mais le rapport est obscur (4). En tout cas, cette comparaison établit le lien entre *ḡstī-* et *mikṣ-*: il n'y a donc pas de raison de corriger *ḡstī-* 1.169.3 comme le propose Geldner.

Plus clairs sont les deux passages attestant le sens de «se réunir chez, confluer vers»: 6.29.2 *ā yāsmīn* (= *yāsyā*, Geldner) *hāste nāryā mimikṣuḥ* «dans la main de qui sont réunis les héroïsmes»; 10.96.3 *īndre nī rūpā hāritā mimikṣire* «les formes jaunes sont réunies chez Indra» (= «sont toutes en la possession d'I.»). On ajoutera 1.64.4, si on corrige le texte avec Grassmann (5).

Inversement, l'homme «atteint, entre en contact avec» la chose: en parallèle à IL 10.365 *miḡésēsthai phulākessi* «arriver jusqu'aux gardes» cité plus haut, on a, pour les choses, IL 15.409 *klisīēsi miḡēmenai* «atteindre les baraques».

Le védique a ici l'accusatif du modèle 1: RV. 2.3.11 *ghṛtām mimikṣe* doit être en rapport étroit avec ce qui suit, *ghṛtām asya yōniḥ* de même qu'au pāda suivant les deux membres se font écho; donc «il s'est réuni au beurre; le beurre est son séjour-originel». C'est le cycle d'Agni, qui rejoint son point de départ.

nī vājram mimikṣ-, 7.20.4 et 8.61.18, doit signifier «prendre ou tenir (en mains) le foudre» (Geldner: dit Keule festhalten): mais ce n'est qu'un aspect particulier de «(se) mettre ou être en contact».

3.2.2.1.6 On voit que BR. n'avait pas tort de traduire ici «festsitzen, haften in; an sich befunden, vorhanden sein» («halten», pour *nī-myakṣ-*), là «mischen» (1 *mikṣ-*), mais le grec montre que ces divers sens relèvent d'une seule racine; quant aux variations dans la construction, elles reflètent seulement les deux modèles, et naturellement les différences de situation. C'est vrai aussi pour l'adjectif *sāmmiśla-* que Grassmann interprète correctement par «ausgerüstet, versehen, verbunden mit»: c'est en effet le sens de cet adjectif avec l'instrumental, «qui a en contact avec soi»: par exemple 1.64.10 *sāmmiślās tāviṣṭibhiḥ* «qui ont des attributs (consistant) en forces-vives», Renou *EVP* 10 p.17: c'est la construction de *ājyena miśrā āhutiḥ*, gr. *hālessi memignēnon eīdar*, cf. *supra*. Mais avec le locatif, *sāmmiśla-* signifie «qui est en contact avec» 1.166.11 *sāmmiślā īndre marūtaḥ* «les Marut ont fusionné avec Indra», Renou *EVP* 10 p.22.

3.2.2.1.5 (3) - C'est l'interprétation de Ludwig. Geldner propose de corriger *ḡstī-* en *vrṣtī-*, qu'il interprète (avec doute) «hauteur», et que Renou (après Kuiper *IJ* 4 p.62) identifie à l'av. *varṣti-* «action», le traduisant par «exploit», *EVP* 17 p.48.

3.2.2.1.5 (4) - 1.168.3 montre que c'est un type normal d'expression dans les hymnes aux Marut

*āeṣām āmṣeṣu rambhīnīva rārabhe
hāsteṣu khādīṣ ca kṛtīṣ ca sām dadhe*

«sur leurs épaules s'est agrégée la lance comme (une liane) qui s'agrége (à l'arbre); en (vos) mains se sont conjugués et l'anneau et le couteau» Renou *EVP* 10 p.24.

3.2.2.1.5 (5) - Mais cf. n 4 à 3.2.1.6.

**Sāmmiṣṭo indro marūdbhiḥ* en serait la contre-partie, et l'équivalent pour le sens.

En revanche, **sāmmiṣṭā indreṇa marūtaḥ* signifierait «les Marut qui ont avec eux Indra».

Le datif qui accompagne parfois *sāmmiṣṭa-* (et aussi les formes verbales de cette racine) est un datif final comme dans l'expression homérique *mīsgesthai philôtēti* «avoir des contacts amoureux» litt. «en vue de l'amour», cf. RV. 3.26.4 *subhē* «en vue de l'éclat», 8.61.18 *vīryāya kām* «en vue de l'héroïsme».

3.2.2.2 *śrī-*

śrī- est simplement, comme l'indiquent BR, «mélanger» («mengen, mischen, *kerānnūmi*»). Sa construction est celle du modèle 1: instrumental de l'objet apporté - en - mélange, accusatif de l'objet auquel on mélange le précédent, donc la construction *miscere vinum aquā*, celle qui est aussi la plus fréquente pour *mikṣ-*. La racine s'applique presque uniquement dans le RV. à l'addition de lait au soma: *sōmam góbhiḥ* (ou similaire) (1). Le terme à l'instrumental ne figure pas toujours; mais là où le terme à l'accusatif désigne le soma, il est à considérer comme sémantiquement intégré, par exemple 1.84.11, 5.44.13, 8.69.3, etc... où le sens est «la (les) vache(s)»: l'instrumental du nom du «lait» y est évidemment sous-entendu.

Toutefois, il est indéniable que la racine - qu'on restitue comme **kerā/*krā-* a subi en indien des influences dont il est des traces formelles. Si le présent, qui devait être **śgnāti* (< **kgnā-*) (2), a été refait en *śrīṇāti*, et surtout l'adjectif en -*ta-* de **śīrtā-* (cf. *āśīrta-*) en *śrītā-*, c'est probablement sous l'influence de *śrī-* (3) «éclat, splendeur». De là, des doubles sens et des jeux verbaux nombreux: le soma «mêlé de lait» est en même temps «pourvu de *śrī*», «renforcé», «orné». Mais il y a là convergence secondaire, non parenté originelle, cf. Mayrhofer sv. On le voit 9.84.5

abhi tyām gāvāḥ pāyasā payovḍham
sōmam śrīnanti matibhiḥ

«les vaches mélangent avec leur lait le-célèbre soma qui a grandi par le lait (comme les poètes l'ornent) de poèmes», Renou *EVP* 9 p.30 (4).

Le sens de «flamber» ou celui de «briller» que postule Grassmann, ainsi que l'intermédiaire «mélanger de lait *chaud*» sont sans valeur: *śrī-* est simplement «mélanger». La seule restriction constatable est «mélanger pour adoucir», 8.2.28

svādāvaḥ sōmā ā yāhi
śrītāḥ sōmā ā yāhi

«doux sont les soma, arrive!

mélangés (de lait) les soma, arrive!»

où *śrītā-* se trouve équivaloir à *svādū-*. De même en grec, où la racine s'applique surtout au coupage du vin (avec, sémantiquement intégré, l'instrumental du nom de l'eau), Od. 24.364 *kerōntás t' aithopa oīnon* «qui... déjà mélangeaient le vin aux sombres feux» (V. Bérard). Le verbe grec, par métaphore, aboutit ainsi aux sens de «tempérer, modérer» et aussi de «falsifier, frelater, altérer».

Le sens de «mélanger» se retrouve intact par le passage au modèle 2, *kerānnūmi t' tīni, prós ti*, ou *metá tinos* en grec classique.

3.2.2.2 (1) - De même *kerānnūmi* est plus précis et d'application plus limitée que *meīgnūmi*, cf. Chantraine *Dict. Etym.* p.517.

3.2.2.2 (2) - Sur la forme *śrīṇāti*, cf. Meillet, *Mél. Vendryes* pp.281-282.

3.2.2.2 (3) - Sur *śrī-*, v. Neisser 1 et 2 sous *abhiśrī* et Renou *EVP* 3 p.37 (bibl.); 4 p.31 (bibl.).

Sur *śrī-* en second terme du composé, cf. *infra* 4.2.2.2 et n.3.

3.2.2.2 (4) - Double sens signalé *ibid.* p.93.

Il est un exemple védique du modèle 2, 9.71.4:

ā yāsmīn gāvaḥ... mūrdhān chrīṇānty agriyām

«lui (le soma) sur qui, sur la tête (duquel) les vaches... déversent-pour-le-mélange le (lait) excellent», Renou *EVP* 9 p.21; on comparera 9.93.3

mūrdhānam gāvaḥ pāyasā camūsv

abhi śrīṇanti

«les vaches mélangent de lait la tête (du soma) dans les récipients», Renou *EVP* 9 p.42.

Objet apporté-en-mélange Objet auquel on le mélange

pāyasā

mūrdhānam

agriyām (sent. *pāyaḥ*)

mūrdhān

La racine *śrī-* paraît avoir évolué d'autre part vers le sens plus général de «mettre en contact», rejoignant ainsi *mikṣ-*. Cette évolution - qui a abouti en gāthique, où la racine *sar-* (5) signifie «unir» - s'est réalisée à partir du modèle 1: 10.61.3 *ā yāḥ śāryābhiḥ... āśrīṇīta ādīśam* «qui de ses flèches a atteint le but visé» (6): Geldner explique cet emploi par «vermischte, vereinigte», donc une généralisation (7). On pense à *mikṣ- mādhumatyā kāśayā*, aux valeurs d'«atteindre», «arriver à» que prend le grec *meignūmi* (8). Mais l'emploi est isolé dans la racine, et le passage assez peu clair.

3.2.2.3 *vr̥dh-*, *mah-*, *maṃh-*

3.2.2.3.1 La racine *vr̥dh-* «accroître», «renforcer» se construit le plus souvent à l'actif avec l'accusatif de la personne renforcée, de la chose accrue, et l'instrumental du moyen utilisé pour renforcer ou accroître, 2.2.1 *yajñēna vardhata jātāvedasam* «invigorez le Jātavedas au moyen du sacrifice!» Renou *EVP* 12 p.42; l'instrumental pouvant être remplacé par un adjectif possessif épithète du sujet, 1.71.6 *vārdho agne vāyo asya dvibārhaḥ* «ô Agni, accrois sa force-vitale d'un double renfort» Renou *EVP* 12 p.17 (1).

Il est possible d'y voir le reflet d'une construction du modèle 1 «donner en renfort, en accroissement qqch. (I) à (A)»: instrumental de l'objet apporté, accusatif de ce à quoi on l'apporte (allatif). Cette interprétation est appuyée par l'existence d'une construction parallèle dans laquelle on peut voir le modèle 2 correspondant. Il en est trois exemples, et un tout particulièrement probant, puisque *vr̥dh-* s'y trouve en parallèle avec *rā-* «donner», 7.95.6 *vārdha śubhre stuvatē rāsi vājān* «donne-en-renfort, ô belle, confère au laudateur les prix-de-victoire!» Renou *EVP* 15 p.134,

3.2.2.2 (5) - Sur av. *sar-*, v. Wackernagel *KZ* 67 (1942) p.174. Les formes de cette racine sont toutes différentes de celles de la racine védique.

3.2.2.2 (6) - Renou *EVP* 16 p.136, après avoir envisagé un *śrī-*2 «embellir» (cf. *supra* n.3), maintient le sens de «unir», mais en l'appliquant à une toute autre situation: «il a uni son intention aux flèches». Impossible: ce sens imposerait l'instrumental du nom de l'intention et l'accusatif de celui de la flèche.

3.2.2.2 (7) - Cf. MS, Kath. *yuga-śāram* «en même temps que» litt. «unissant le joug» selon Debrunner *Suffixe* p.556 à la suite de Wackernagel (*supra* n.5).

3.2.2.2 (8) - et inversement à *sām-srj-* «lancer qui prend la valeur de «(ré)unir».

3.2.2.3.1 (1) - On retrouve ici l'équivalence, signalée *supra* 1.4.2 d'un *bahuvrīhi* (*dvibārhaḥ*) à un instrumental.

qui note: «*vr̥dh-* aboutit ici (à la voix active) à «donner en renfort» (2). C'est dire que *vr̥dh- vājān stuvatē* équivaut à **vr̥dh- vājaiḥ stuvāntam*. Les deux autres exemples montrent comment on est passé de la construction du modèle 1 à celle du modèle 2. Le point de départ est dans les syntagmes comportant un accusatif de l'objet accru, que l'on accroît par une certaine quantité de la même substance, 7.36.7 *āvīrdhan yūjyam té rayīm naḥ* «ces (dieux) ont accru la richesse qui nous est allouée», Renou *ÉVP* 5 p.42, et surtout 5.39.5 où *vr̥dh-* est en parallèle avec *śubh-* «orner» *tāsmāi... gīro vardhanti... girāḥ śumbhanti* «pour lui ils accroissent les chants... ils ornent les chants». Le poète «renforce» les chants (en les ornant, en les développant, etc...); et ces chants «renforcent» Indra (*tāsmāi*); de même (7.36.7) les dieux «accroissent» la richesse (en y ajoutant de la richesse) et par là «accroissent» l'homme qui en bénéficie (*naḥ*). C'est ainsi que *vr̥dh-* peut aboutir à «donner en renfort», l'instrumental prenant la place de l'accusatif, le datif celle de l'accusatif sans qu'il y ait toutefois solution de continuité. Ce mode d'évolution se retrouve par exemple avec *pi-* 3.2.2.4, *par-* 3.2.3.1 (*tāviṣīr ā-par-*), et *mah-*, qui lui est en tous points semblables.

3.2.2.3.2 Elle lui est jointe, 5.31.4

brahmāṇa indram mahāyanto arkaiḥ
āvardhayann āhaye hantavā u

«Les brahmanes, exaltant Indra par leurs hymnes, le renforcèrent en vue du meurtre du dragon».

En effet, *māh-*, comme *vr̥dh-*, se construit soit avec l'instrumental de l'objet «donné pour agrandir», «servant à exalter», et l'accusatif de l'objet auquel on le donne, soit avec l'accusatif du premier et le datif du second. La première construction se trouve dans l'exemple *supra* et dans plusieurs autres, comme 4.17.18; 6.15.2; 8.3.16, etc... C'est par l'intégration sémantique d'un instrumental comme *arkaiḥ*, *stōmehbhiḥ* et similaires que *mah-* prend le sens de «rendre hommage, louer».

La seconde en est issue directement, comme pour *vr̥dh-*, 7.61.6 *sām u vām yaj- nām mahayam nāmobhiḥ*

«je veux exalter le sacrifice (offert) à vous deux par les hommages» Renou *ÉVP* 5 p.86 (1): comme l'indique justement Gonda *J. Or. Inst. Baroda* 8 (1959) pp.261-262, le poète «par son hommage, ajoute pouvoir et «grandeur» et par là efficacité au sacrifice». C'est là une construction du modèle 1, identique aux précédentes; mais c'est en même temps le point de départ des constructions du modèle 2 (2) comme 1.117.17 *śatām meṣān vr̥kṣe māmahānām* «lui qui a offert cent bœufs à la loue», ou 7.52.2 *mitrās tān nō vāruṇo māmahanta* «que Mitra, que Varuna (et autres dieux) nous accordent massivement cela», Renou *ÉVP* 5 p.105, et formules similaires, 1.94.16 = 9.97.58. En face de *mah- indram arkaiḥ*, *stōmehbhiḥ* (*supra*), on trouve 1.94.1 *imāṃ stōmam ārhate jātavedase... sām pātena manīṣayā* «le corps-de-louange que voici, nous voulons l'exécuter grandiosément... en l'honneur du Jātavedas qui (le) mérite, - avec une pensée-intense», Renou *ÉVP* 12 pp.23-24: c'est en effet le sens qui correspond à la construction originelle, celle du modèle 1,

3.2.2.3.1 (2) - Tant que le sens reste celui de «accroître», «mehren» (Geldner), la construction relève du modèle 1: c'est *vr̥dh- < vājair > vājān*, *stuvatē* étant un datif du bénéficiaire, donc une expansion. Mais ici, comme l'indique le voisinage de *rā-*, le sens a évolué en «donner-en-accroissement».

3.2.2.3.2 (1) - qui note *ÉVP* 7 p.59 «*sām... mahay-*: donner toute sa grandeur», et renvoie à Gonda. Dans le passage parallèle, 7.42.3, Renou *ÉVP* 5 p.45 traduit le verbe par «magnifier»

3.2.2.3.2 (2) - où «magnifier» n'est plus admissible; c'est pourquoi ce groupe d'emplois a souvent été séparé de *mah-* et rattaché à *māh-*.

mais il est probable que, comme l'indique Grassmann, le sens est simplement «offrir, donner en présent»; que donc *stōmaṃ jātāvedaṣe... sām mah-* est, dans le modèle 2, l'équivalent pur et simple d'un **stōmena jātāvedasaṃ sām mah-* du modèle 1. Le passage du modèle 1 au modèle 2 est également visible 1.111.3 *sātīm no jātrīm sām maheta* «veuillez nous donner-généreusement le gain propre au vainqueur», Renou *EVP* 15 p.81, qui souligne (p.82) la différence sémantique avec l'emploi précédent. Mais Gonda, art. cité p.262, a bien vu le lien entre «agrandir, magnifier» et «donner»: «c'est très probablement ce sens de «accumuler» qui a évolué en «faire présent, doter». En effet, «agrandir», «magnifier» un don (ou un éloge) pour quelqu'un, revient à magnifier cette personne, puisque tel est, comme le rappelle Gonda, l'effet du don et de l'éloge. Et l'existence en synchronie de couples parallèles («diathèse de l'objet», 3.1.5.1) n'a pu que favoriser l'équivalence *mah-* + A + D = *mah-* + I + A. Enfin, un contact, probablement secondaire, de *maṃh-* «donner», *maghā-* «don» peut aussi avoir joué un rôle dans la fixation de *māh-* au sens de «donner», comme l'indique Gonda, art. cité p.266.

La double construction de *mah-* a un parallèle frappant dans celle du déadjectival factitif lat. *mactare*, comme le signale Gonda, art. cité p.268, et cette constatation permet de rejeter l'hypothèse de deux verbes différents: «il est vraisemblable que le sens de «immoler» est issu secondairement du sens de «honorer les dieux». De «honorer par un sacrifice» à «offrir un sacrifice», le passage est facile. On a dit d'abord *mactare lovem pulte*, *hostia* puis *mactare pultem*, *hostiam lovi* (Ernout-Meillet, sv.); ce «facile passage» est celui du modèle 1 au modèle 2, particulièrement fréquent dans les verbes de sacrifice, 3.4.3.9.

3.2.2.4 *pī-*, *pyā-*, *pīnv-*

La racine *pī-* avec sa forme élargie *pyā-*, et la racine *pīnv-* qui en est issue, présentent deux groupes de constructions. Les constructions du premier groupe, à deux actants, sont surtout celles des formes moyennes (*pāyate*, *pyāyate*, *pīnvate*) et du parfait (*pīpāya*); elles expriment le sens de «être gonflé de», dit en particulier de la vache gonflée de lait, le liquide étant exprimé à l'instrumental.

1.164.28 *pāyate pāyobhiḥ* «elle est gonflée de lait(s)»

4.3.9 *jāmaryeṇa pāyasā pīpāya* «elle gonfle-toujours de lait terrestre», Renou *EVP* 13, p.6;

ou à l'accusatif, 10.63.3 *yēbhyo mātā mādhumat pīnvate pāyaḥ* «A qui la mère donne un lait abondant, riche en miel» (1).

Les deux autres sont celles des formes actives, redoublées (*pī-pay-*, aor. *pī-pāya-*) ou suffixées (*pī-nav-* d'où *pīnv-a*); elles expriment le sens de «gonfler» (10.64.12 *tām (= me dhīyam) pīpayata pāyasā iva dhenūm* «faites-la gonfler comme (on gonfle) de lait une vache-laitière», Renou *EVP* 5 p.56 *yuvam śayor avasam pīpyathur gāvi* «vous avez fait gonfler (= abonder) la nourriture de Śayu dans (la) vache» (2).

Si l'on compare dans les deux syntagmes l'expression de l'objet gonflant (lait) et de l'objet gonflé (vache), on s'aperçoit que le rapport est celui des deux modèles:

3.2.2.4 (1) - C'est une expression normale pour le sens comme pour la grammaire, non un paradoxe, ni une faute de syntaxe, comme le suggère la traduction de Renou *EVP* 5 p.53 «la Mère gonfle son lait».

3.2.2.4 (2) - *gāvi* «dans la vache» et non «consistant en lait» avec Renou *EVP* 16 p.21: le locatif n'a jamais la valeur de l'adjectif en-*vant*/-*mant*-. Bien traduit chez Geldner, qui explique en note que la «nourriture dans la vache» est le lait.

objet gonflant objet gonflé

10.64.12	modèle 1	I	A
1.119.6	modèle 2	A	L

A partir de la construction du modèle 2 se développe un type d'expressions comme 4.16.21 *iṣam jaritré nadyò nā pīpeḥ* «fais-gonfler (= donne en abondance) la jouissance pour le chantre, comme (gonflent) les rivières», et 10.63.3 cité plus haut.

Entre les deux - anacoluthe ou tour normal? la limite est souvent incertaine - un double accusatif est peut-être attesté 6.35.4 *pīpīhī iṣaḥ sudughām indra dhenūm* «fais abonder les jouissances, ô Indra, dans la vache bonne laitière» (3).

Qu'il soit normal ou asyntaxique, ce tour est de toute façon secondaire; mais comment situer les deux précédents?

L'antériorité de la construction du modèle 1 ne fait aucun doute: l'instrumental y a sa valeur d'illatif (mettre *a* dans *b*); le locatif en est le substitut dans le modèle 2, comme l'accusatif est celui de l'instrumental du modèle 1. De plus, c'est le modèle 2 qui est employé dans les expressions figurées du type *iṣam jaritré pī-* (*pīnv-*).

Quant au passage, il a pu s'effectuer dans des syntagmes tels que *pī- pāyaḥ*, qui peut être un syntagme, du modèle 1, dans *pī- pāyasā pāyaḥ* «faire-abonder du lait (I) dans du lait (A)» quand il s'agit de deux liquides comme 1.112.12 *rasām kṣōdasā udnāḥ pipinvathuḥ* «vous-deux avez fait gonfler la Rasā avec un flot d'eau» = «vous avez fait gonfler les flots de la Rasā».

C'est une situation-charnière, signalée *supra* 3.2.2.3 et qu'on retrouvera avec *par-/prā-* 3.2.3.1: «verser un liquide (I) dans un même liquide (A)» aboutit à «verser (en abondance) ce liquide (A)». Mais il est d'autres possibilités, qui seront examinées 4.3.4.2.

Il restera toutefois à expliquer le rapport avec le premier groupe de constructions, et avec des constructions du type *pāyaḥ payate* «le lait abonde».

3.2.2.5 piṣ-

Piṣ- «décorer» nous met sous les yeux le processus complet de l'évolution, depuis la constitution d'une construction du modèle 1 jusqu'au passage à la construction du modèle 2.

La racine **peyk-*, comme on sait, signifie «inciser, décorer par incision, graver». Elle a donné à plusieurs langues leur verbe «écrire», v. p. *ni-pis-*, v. sl. *pisati*. C'est par extension qu'elle signifie «décorer par adjonction d'un élément décoratif (incrustation, peinture, broderie, etc...)»: l'instrumental qui accompagne souvent véd. *piṣ-* est donc un complément circonstanciel désignant l'objet utilisé, 1.68.10

pipēsa nākaṃ stṛbhīḥ

«il a ciselé le firmament d'étoiles», Renou *EVP* 12 p.15.

Mais, *piṣ-* prenant une valeur plus générale de «décorer par adjonction», le terme à l'instrumental devient central, à tel point qu'il cède la place à un accusatif, 10.184.1

tvāṣṭā rūpāṇi pīmṣatu

«Que Tvāṣṭr cisele les formes»

3.2.2.4 (3) - Geldner (qui signale en note cette possibilité) préfère dans sa traduction considérer *dhenūm* comme une apposition à *iṣaḥ*.

Qu'il s'agit bien de l'élément «apporté comme décoration» (1), c'est ce que montre le parallèle de 10.110.9

yā imé dyāvāprthivī...
rūpaīr āpimśat

«(Tvastr) qui a ciselé de formes le ciel et la terre», Renou *EVP* 14 p.49.

La comparaison de ce passage montre que l'emploi qu'on trouve 10.184.1 relève du modèle 2; on a le passif correspondant 5.57.6.

viśvā vah śrīr ādhi tanūsu pipiše

«tout prestige a été gravé sur vos corps», Renou *EVP* 10 p.34.

3.2.2.6 *añj-*

Comme *piś-*, *añj-* aboutit au sens de «décorer», mais c'est, comme en témoignent de nombreux emplois, et en outre l'étymologie, à partir de «oindre», «enduire», d'où «colorer», «farder», «rendre brillant», etc...

La construction dominante est celle du modèle 1, avec l'instrumental de l'onguent (de l'ornement) et l'accusatif de l'objet auquel on l'applique, 9.45.3 *tvām... gōbhir añjmaḥ* «nous t'enduisons du (lait des) vaches», Renou *EVP* 8 p.25. Elle repose sur l'adjonction d'un accusatif de but (ce sur quoi on étend l'onguent) à l'instrumental de l'objet appliqué, celui qui figure seul au médio-passif et au passif, 9.10.3 *sómāso gōbhir añjate* «les *soma* sont oints par (le lait des) vaches», Renou *EVP* 8 p.8. Cette construction du modèle 1, qui est celle des verbes apparentés, lat. *unguere* (aliquem unguentis), arm. *awceł* (*iwtow zglux* «caput oleo», Luc 7.46) a toute chance d'être originelle.

À côté d'elle, semble s'être constituée en védique l'amorce d'une construction du modèle 2: c'est ce qui ressort de 1.92.1 (*uśāsaḥ...*) *pūrve ārdhe rājaso bhānūm añjate* s'il faut comprendre, avec Renou *EVP* 3 (1) p.31, «sur le côté oriental de l'espace sombre, elles se décorent de leur rayon». Renou suit en cela Grassmann *Wb*, qui pose un emploi 15 «*sich etwas (A) als Schmuck anlegen*». C'est aussi, à peu de chose près, l'interprétation de Ludwig, *der Rigveda* 1 p.9 «... breiten sie glanz aus», et celle de Geldner.

Ces deux interprétations ont en commun de supposer une construction du modèle 2:

1 - Grassmann - Renou (*añjate* réfléchi): *bhānūm añjate* = **bhānúnā añjate* «elles se décorent de leur rayon»

2 - Ludwig - Geldner (*añjate* médio-actif): *pūrve ārdhe rājaso bhānūm añjate* = **pūrvam ārdham rājaso bhānúnā añjate* «elles décorent de leur rayon le côté oriental de l'espace sombre».

Une évolution du modèle 1 *bhānúnā añj* (+ A) au modèle 2 *bhānūm añj-* (+ Loc) s'explique bien par l'intermédiaire du tour interne *añjy añj-*, dont il est quatre attestations:

1.124.8 *vyuchāntī raśmibhiḥ sūryasya*
añjy āñkte samanagā iva vrāḥ

«Luisant au loin avec les rayons du soleil, elle s'enduit de fard comme les fem-

3 2 2.5 (1) - et non: «décoré».

3.2.2.6 (1) - Mais, contrairement à l'indication qu'il donne, *ibid.* p.32, ce n'est pas l'interprétation d'Oldenberg, *Noten* 1 p.91 (en note au v.5) qui explique *bhānūm añjate* comme un acte analogue à celui du prêtre qui oint le poteau sacrificiel: *bhānūm* est, dans cette optique, un accusatif du modèle 1.

mes allant au rendez-vous», Renou *EVP* 3 p.62 (2).

4.58.9 *kanyā iva vahatūm étavā u*
añjy añjānā

«S'enduisant de fard comme une fille pour aller au mariage»

7.57.3 *samānām añjy añjate śubhé kām*

«ils s'oignent d'un commun ornement-luisant, afin d'être beaux» Renou *EVP* 10 p.44 (3).

8.29.1 *yūvā,añjy añkte hiranyāyam*

«(Le) jeune se pare d'une parure dorée», Renou *EVP* 5 p.48 (4).

La forme ambiguë *añjy* peut recouvrir, comme l'indique Wackernagel, *Ai. Gr.* 3 p.146 soit un instrumental (fém.) *añjī*, soit un accusatif (neutre) *añjī*. Cette seconde interprétation est celle du *padapāṭha*. Or, si elle s'impose pour les deux derniers exemples, en raison de l'adjectif épithète accordé, elle est incertaine pour le second et improbable pour le premier, où la forme *añjy* est en parallèle avec l'instrumental *raśmībhiḥ*. A ceci s'ajoute le fait qu'au pluriel le tour interne n'est attesté qu'avec l'instrumental:

1.64.4 *citrair añjībhir vāpuse vy añjate*

«D'ornements-luisants variés, ils s'adornent pour la beauté», Renou *EVP* 10 p.16.

1.87.1 *anjībhir vy ānaje*

«ils se sont oints d'ornements-luisants», Renou *EVP* 10 p.20.

Si l'on confronte *añjy añj-* à la construction normale et ancienne *añjībhir añj-*, il apparaît que *añjī* (instr.) est normal et ancien, *añjī* (acc.) *añj-* isolé et probablement récent. Il est probable qu'ici comme ailleurs, soit directement par un accusatif de l'objet effectué, soit indirectement par un accusatif interne analogique, ou même par la réinterprétation d'une forme **añjī* *añj-* avec *añjī* instrumental (fém.) avec abrègement antévocalique (5) en accusatif neutre, c'est de toute façon par le tour interne que s'est effectué le passage au modèle 2.

Mais le fait n'a pas eu de suite; la construction du modèle 2 se limite à un seul exemple en tour externe; encore est-il discuté (cf. *supra*). Mais, fût-il réduit au tour interne, le passage est incontestable, et il ne peut s'interpréter que dans le cadre de la théorie des deux modèles.

3.2.3.0 Les verbes «verser»

Comme ceux du groupe précédent, les verbes signifiant originellement «verser» présentent, abondamment représentés, les deux modèles de construction. Mais, contrairement à eux, et comme pour ceux du premier groupe, le rôle de la cons-

3.2.2.6 (2) - Comme Renou l'indique en note (*ibid.* p.65) «fard» convient bien au contexte; l'hypothèse de Kuiper *Vāk* 2 p.83 d'un *añjī-* «parure» ne s'impose pas; de même, celle d'un *añj-* «se manifester». Le lien entre *añj-* «(se) farder» et «(se) mettre en valeur», «(se) mettre en évidence» apparaît clairement dans un passage comme celui-ci (cf. *vyuchāntī*).

3.2.2.6 (3) - Ce passage, ainsi que le suivant, garantit qu'*añjī* est bien une forme d'accusatif, comme le rappelle Oldenberg *Noten* 1 pp.127-128 (note à 1.124.8); mais on verra *infra* qu'il est de bonnes raisons de ne pas étendre cette interprétation de la forme ambiguë hors des passages où la présence d'un adjectif accordé en fait foi.

3.2.2.6 (4) - «parure», concession à l'interprétation de Kuiper (*supra* n.2), cité *EVP* 4 p.109 (mais par la suite, Renou est revenu à la traduction usuelle de *añjī* et à l'unité de la racine *añj-*).

3.2.2.6 (5) - Arnold, *Vedic Metre* § 173 «les voyelles -ī, -ū sont régulièrement abrégées quand elles sont suivies de voyelles dissemblables»; toutefois les instrumentaux *ūtī*, *suśāmi* font exception (*ibid.* R.1). V. aussi Wackernagel *Ai. Gr.* 1 § 270 b, Macdonell *V.G.* § 71-2 c, Renou *GLV* § 118. L'abrègement est la règle, sauf pour les finales *praghyā* (Renou *GLV* 122).

truction du modèle 2 est clairement de restaurer le rapport initial, tout en l'appliquant à des emplois nouveaux, en particulier à des emplois métaphoriques.

On s'étonnera de trouver au premier rang des verbes «verser» la racine *par-/prā-* représentant la racine i.-e. **pelā-/ *plē-* qu'on traduit d'ordinaire par «emplir». Mais, comme il a été signalé BSL 65 (1970) p.72, «verser» est le sens initial; et c'est celui des représentants qui ont la construction du modèle 2, c'est-à-dire lit. *pilti*, arm. *heṭul* et, avec une valeur figurée, véd. *par-* «donner à profusion».

De même, on rend par «laver» la racine **lew-* de gr. *louō*, lat. *lavo*: en fait, le sens initial a du être «verser», celui du hitt. *lah(h)uwai-*, dont la construction est celle du modèle 2.

L'évolution des deux racines est parallèle: la conservation du modèle 1 va de pair avec un changement de structure et de sens; le passage au modèle 2 aboutit à une restauration de la structure antérieure et du sens correspondant.

La constitution du modèle 1 ne pose aucun problème: le liquide versé (l) est un «objet en contact avec le sujet»; le terme à l'accusatif, qu'il s'agisse du récipient «dans lequel» on verse (pour l'emplir) ou l'objet «sur lequel» on verse (pour le laver), est le but atteint du procès.

Les modalités du passage du modèle 1 au modèle 2 sont apparentes dans certains verbes, en particulier pour ceux de la racine **pelā-/ *plē-*.

3.2.3.1 *par-, prā-*

3.2.3.1.1 Au sens propre, avec un nom de liquide ou de cours d'eau pour sujet, *par-/prā-* est à la fois «(se) déverser dans» et «emplir». Le sens est «se déverser dans» 2.35.3 *samānām ūrvām nadyāḥ prṇanti* «les rivières se déversent dans le réceptacle commun» (1). Ce réceptacle est l'océan, où les rivières se déversent, mais qu'elles n'emplissent pas, 5.85.6

ékam yād udnā nā prṇānty énir
āsiñcāntīr avānayaḥ śamudrām

«(en ce) que les rivières chatoyantes, se déversant, n'emplissent (jamais) de leur eau l'océan (qui pourtant est) unique», Renou EVP 5 p.69.

Cette simple observation (2) ouvre la voie à l'interprétation de la construction de cette racine: «(se) déverser dans» avec son accusatif de but, a dû précéder «emplir» et son accusatif d'objet. Le premier de ces tours admet un instrumental du liquide versé, 5.11.5

tvām girāḥ sindhum iva avānīr mahīr
ā prṇanti śavasā vardhāyanti ca

«En toi les chants, comme les grandes rivières dans l'océan, déversent la force et ils t'accroissent». On note que la comparaison est, comme souvent, elliptique: *sindhum iva avānīr mahīr* < *udnā* > «Comme les grandes rivières déversent leur

3.2.3.1.1 (1) - Les traducteurs rendent mécaniquement le verbe par «emplir» (Renou EVP 14 p.33; Macdonell *Vedic Reader* p.69, «fill»; Geldner, «füllen»). Pourtant, la situation est bien claire: aussi bien les rivières (qui confluent, *sām... yānti*) que les fleuves qui s'y jettent directement (*ūpa yanti*), tous les cours d'eaux se déversent dans l'océan.

3.2.3.1.1 (2) - Si l'on confronte ce texte à 2.35.3, il apparaît que c'est *ā-sic-* qui répond ici à *pr-* de 2.35.3: il y a donc lieu de distinguer deux valeurs de *pr-*: 1° «se déverser dans» (= *ā-sic-*); 2° «emplir». C'est pourquoi on peut dire des rivières qu'elles «se déversent» (*prṇanti*) dans l'océan, et qu'elles «ne l'emplissent pas» (*nā prṇanti*). Le caractère proverbial de cette seconde assertion (dans le RV et ailleurs) exclut l'hypothèse d'une assertion contraire; *par-* ne peut donc avoir le même sens dans les deux énoncés.

eau dans l'océan» (3). Nous avons là deux constructions typiques du modèle 1. En revanche, «emplir qqch. (A) de (I)» allie un instrumental de moyen à un accusatif d'objet. On voit, ici encore, comment l'actualité d'objet sort de l'accusatif de but, tandis que le terme à l'instrumental passe à une position syntaxique moins centrale.

Les emplois du radical *prā-* (qui fournit le parfait et l'aoriste) et du thème du présent *pīpar-*, relèvent tous de ce second tour. L'accusatif de la chose est constant (une exception: 8.68.2, où il est aisé de le suppléer); le terme à l'instrumental, assez fréquent, désigne en général une qualité du sujet (par exemple, la grandeur, *mahitvā* 1.52.13). Ces emplois sont peu variés et dans l'ensemble formulaires («tel dieu a empli les deux mondes (de sa grandeur)»).

3.2.3.1.2 En revanche, les thèmes *prnā-* et *pūr-* connaissent deux types de construction:

1 - des constructions avec l'accusatif et l'instrumental relevant, directement ou non, du modèle 1: le sens est soit «(se) déverser dans», soit «emplir».

2 - des constructions comportant un accusatif de la chose «donnée (en abondance?)» et éventuellement un datif du bénéficiaire. On y voit d'ordinaire un emploi figuré de la présente racine; toutefois, F.B.J. Kuiper, *AO* 16, 313 et suiv., a proposé de les en détacher pour poser une autre racine *par-* signifiant «donner» (1), apparentée à véd. *pūrtām*, *pūrtiḥ* «salaire» et gr. *poreîn* «donner, fournir». De fait, il est des exemples où *par-* est l'équivalent de *dā-* «donner», ainsi 2.30.7 *yō me prnād yō dādād yō nibōdhāt* où les trois expressions reviennent à «celui qui me donne». Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que *par-*, pas plus que *nī-budh-* (4.1.2.7) soit dès l'origine un verbe «donner». Restent les données de l'étymologie, que nous examinerons plus bas. Pour le moment, sans exclure *a priori* la possibilité d'un croisement, on rappellera quelques faits qui appuient la conception traditionnelle (cf. *infra* n.6).

1 - Si le sens de «donner» se rattache à celui de «(se) déverser/emplir», c'est dans une construction du modèle 2, où *par-* aurait l'accusatif de l'objet versé, et le datif du bénéficiaire. Or cette construction du modèle 2, et le sens de «verser» sont ceux du verbe baltique correspondant, ainsi qu'il a été indiqué *BSL* 65 (1970) p.72 et suiv.; 66 (1971) p.130. Considérons les principales constructions de lit. *pilti* (ex. *DLKŽ* s. v.):

- le sujet est un nom de liquide; le verbe signifie «tomber à verse, se déverser»: *lietūs pila* «la pluie tombe à verse». Avec un accusatif (originellement complément de but) «se déverser dans, inonder» et, avec le préverbe *pra-* «emplir»: *lietūs pripylė klanūs* «la pluie a empli les mares».

- le sujet est un nom de personne; le verbe signifie «verser», et se construit avec l'accusatif de nom de liquide, de grains, etc... auquel peuvent se joindre un tour prépositionnel (d'ordinaire *i* «dans») pour exprimer le «récepteur», éventuellement aussi un datif du bénéficiaire: *pilti arbāta* «verser le thé», *supilti piēnā i sriubą* «verser le lait dans la soupe» *arkliams avižų ipilti i lōvi* «verser de l'avoine (génitif partitif) aux chevaux dans (leur) mangeoire». Ce sont là des syntagmes du modèle 2,

3.2.3.1.1 (3) - Puisque les rivières se déversent dans l'océan (2.35.3) mais ne l'emplissent pas (5.85.6), il convient, eu égard à la comparaison, de préférer ici «déverser dans» à «emplir de» (Geldner «erfüllen mit»). L'instrumental *śavasā* peut aussi, avec Renou *EVP* 13 p.26, être rattaché exclusivement à *vardhāyanti*; on traduira dans ce cas *prnānti* par «se déversent».

3.2.3.1.2 (1) - Suivi Mayrhofer qui pose un second *prnāti* «gibt» (2 p.330); Renou mentionne cette hypothèse sans prendre parti *EVP* 12 p.80; 15 pp.6 et 126.

en face du modèle 1 conservé (ou retrouvé) auprès du préfixe *apipīl̥ti*: *daigū śaknīś žememīs apipīl̥ti* «recouvrir de terre les racines des plants» et fig. *apipīl̥ti k̄ā dovanomīs, pinigaīs* (LPKŽ sous *apipīl̥ti*) «couvrir qqn. de cadeaux, d'argent». On voit que la racine, tant dans la construction du modèle 1 que dans celle du modèle 2 (*arkliāms avižū ipīl̥ti*) tend naturellement au sens de «donner».

2 - En védique même, il est des traces de l'évolution de «emplir/verser» à «comblé/donner», donc tant dans le modèle 1 que dans le modèle 2. Il en est ainsi dans les constructions comportant un génitif (3.5.2.2) et dans certains emplois du participe *pūrṇā-* (4.2.2.2.2): à côté du sens de «plein» (correspondant à la construction du modèle 1), qui est le plus fréquent en védique et qui est celui de tous les représentants d'i.-e. **p̥l̥nō-*, véd. *pūrṇā-* présente aussi dans deux exemples incontestables le sens de «versé à ras bord»: 4.37.2 *sutāsaḥ... pūrṇāḥ* que Renou rend par «les (soma) pressés (dans les coupes) plein(e)s» (2). Comme l'a bien vu Grassmann 190, il faut rapprocher de cet emploi *pūrṇām... āśīcam* 2.37.1 et 7.16.11 «un versement à ras bord», c'est-à-dire «le fait de verser une pleine coupe». Ces deux emplois renvoient obligatoirement à un *par-* régissant l'accusatif de l'objet versé, comme lit. *pīl̥ti*. Ce *par-* «verser» affleure parfois, ainsi 1.23.21

*āpaḥ pr̥nītā bheṣajām
vārūthām tanvè māma*

«Eaux, versez (> donnez) un remède, cuirasse pour mon corps».

L'image initiale est la même que 10.9.4 *śam yor abhi sravantu naḥ* «qu'elles nous apportent en coulant bonheur et prospérité» (3). Le préfixé *ni-par-* (AV, prose védique) est un terme technique du rituel, qui désigne le sacrifice aux mânes, *niparaṇam*, Whitney AV 2 p.882. La filiation sémantique est évidemment «verser, répandre vers le bas, offrir aux morts», AV. 18.2.30 *yām te dhenuṃ nipr̥nāmi yām u te kṣīrā odanām* «la (viande de) vache-laitière que je (t') offre, et le riz que je t'offre (4) {ou: que je te verse?} dans le lait». C'est - utilisée dans un autre registre - la structure syntaxique de l'exemple lituanien cité plus haut, *arkliāms avižū ipīl̥ti i lōvi* «verser aux chevaux de l'avoine dans (leur) mangeoire».

L'ellipse du régime accusatif, fréquente avec le participe *pr̥nānt-*, crée l'illusion d'un *par-* «donner». Pourtant, il est un exemple où le terme sous-entendu ne peut être que le nom d'un liquide, où par conséquent *par-* est «verser» et non «donner»: RV. 10.95.5 *trīḥ... āhnaḥ... sma mé'vyatyai pr̥nāsi* «trois fois par jour, sans que je le demande, tu me versais...» (le contenu impose un accusatif *rētaḥ* «sperme» sous-entendu). On voit dans cet exemple, qu'avec intégration sémantique de l'objet, *par-* «verser» pouvait évoluer vers un sens qui est celui de *pr̥c-* dans quelques passages.

Dans les constructions relevant (directement ou non) du modèle 1, *par-* aboutit également au sens de «donner» (5); on le traduit d'ordinaire par «comblé... de»:

AV. 17.1.6 *tvām naḥ pr̥nīhi paśūbhiḥ* «Toi, comble-nous de bétail».

RV. 6.4.7 *vāyūm pr̥nānti rādhasā nṛtamāḥ* «les meilleurs des hommes te comblent de bienfait(s), (toi qui es semblable à) Vāyu» Renou EVP 13 p.39.

Sans le terme à l'instrument, 6.47.15 *kā im̐ stavat kṛḥ pr̥nāt kō yajāte* «qui

3.2.3.1.2 (2) - Cette traduction ne doit pas faire supposer une ellipse ou une impropriété dans l'emploi de *pūrṇā-*.

3.2.3.1.2 (3) - et que *ā-kir- vāsu* «répandre > donner à profusion le bien» (9.81.3), *infra* 3.2.5.3; et *sic*, *infra* 3.2.3.3.

3.2.3.1.2 (4) - Whitney AV 2 p.839; BR 4 p.475. Pour le passage de «verser» à «offrir (une libation)» cf. *hu-* (3.4.4.1)

3.2.3.1.2 (5) - Malgré le sens de «donner», elles ne peuvent relever d'une seconde racine *par-* celle de gr *porein* (*supra* n.3), même si on l'admet (*infra* n.6) pour les constructions du modèle 2.

le louera, qui le comblera, qui lui sacrifiera?» *Par-* «comblé» entre *stu-* et *yaj-* évoque *par-* «donner» auprès de *dâ-* et *nî-budh-* 2.29.7 (cf. *supra*). Dans les deux emplois, la valeur de «donner» est un aboutissement, non un point de départ (6).

3.2.3.1.3 Il reste à montrer comment a pu s'effectuer le passage du modèle 1 au modèle 2 avec cette racine. Le védique fournit quelques indications.

Une situation-charnière est celle du liquide que l'on verse dans un liquide de même nature pour faire pleine mesure (1): «Verser à ras bord de l'eau (I) dans de l'eau (A)», peut se réinterpréter en «verser de l'eau à ras bord (A)», si le terme à l'instrumental est sous-entendu. Une telle situation est sous-jacente aux métaphores comme *tāviṣir ā-par-* (moy.) «emplir ses forces, s'emplir de forces» (6.41.4) ou *krātūr ā-par-* «emplir les *krātu*» (9.72.5).

Tāviṣir ā-par- repose sur un syntagme du modèle 1 **ā-par- tāviṣibhis tāviṣiḥ* «verser des forces (nouvelles) (I) dans les forces (A)». L'ellipse de l'instrumental conduit à «donner pleine mesure de forces».

On dit du soma qu'il a empli les *krātu* («supériorité intellectuelle, puissance de l'esprit»), 9.72.5 *āprāḥ krātūn*. Etant *krātu* lui-même (1.91.5), il se déverse dans le *krātu* des poètes comme dans le ventre d'Indra (qui est dit *krātvaḥ pūrṇā-* «empli de *krātu*» 8.78.7). Ce faisant, le soma donne pleine mesure de *krātu*: c'est pourquoi il est dit *kratuvīd-* «qui procure le *krātu*» (9.44.6; 63.24; 86.48). «Emplir» et «donner» se rejoignent ici encore.

L'expression indo-iranienne **kāmam (ā) -par-* «satisfaire un désir» (RV. *passim*; Y. 28.10) est souvent accompagné de l'instrumental de la chose «donnée», RV. 1. 16.9 *sā, imām (2) naḥ kāmam ā pṛṇa gōbhir āśvaiḥ* «Tel (étant), comble ce désir de nous par des vaches, par des chevaux», Renou *EVP* 17 p.8; Y. 28.10 *aēibyō pāraṇā āpanāṣ kāmam* «A eux, comble le désir par des satisfactions». C'est la métaphore du vide qu'on emplit: RV. 3.30.19 *ūrvā iva paprathe kāmō asmē tām ā pṛṇa* «le désir s'est étendu comme la mer pour nous: emplis-le», Renou *EVP* 17 p.70. Cf. aussi 9.8.1. Elle repose, on le voit, sur une relation du modèle 1, avec l'instrumental de l'objet versé et l'accusatif du récipient (devenant «l'objet empli»). Mais elle conduit directement au modèle 2 et au sens de «donner»: *kāma-* «le désir» est aussi «l'objet désiré» (*as- kāmam* «obtenir l'objet désiré» en parallèle avec *as- rayīm*, etc... «obtenir la richesse», 6.5.7). Il suffit de la présence d'un datif du bénéficiaire pour que *par-* soit interprétable comme «donner», ainsi Y. 28.10 *aēibyō pāraṇā... kāmam* cité plus haut peut s'interpréter «donne-leur ce qu'ils désirent».

Il faut enfin compter avec l'accusatif de l'objet effectué («effectuer en (déversant)»). Ainsi, dans l'exemple lituanien que cite Kurschat sous *pīlti*:

as jam kálną pýliau, o jis man duōbę kasa

«je lui ai ammoncelé une colline, et lui me creuse une fosse».

3.2.3.1.2 (6) - La présente analyse de la racine 1 *par-* n'exclut nullement la possibilité d'un croisement; au contraire, elle montre comment a pu s'opérer la fusion de deux racines. Il est même possible d'aller plus loin que Kuiper, qui, sur le plan morphologique, se contente de rapprocher *pūrdhī* de gr. *époron* (cf. gr. *klūthiēkloun*). On peut encore rapprocher le présent indien *pṛṇāmi* du présent grec *pērnēmi*, (réfection de **pṛ-nā-*) «je vends, v. i.rl. *renaid* (**prnā-*) id. Le sens de «vendre», issu de «échanger» s'accorde bien avec celui de *pūrtā-* et *pūrti-* qui désignent non le «don (gratuit)» mais le «salaire», la «rétribution». *Pṛṇānt-* a pu qualifier celui qui «rétribue (généreusement)» les prêtres. Il resterait à envisager le rapport avec la rac. avestique 1 *par-* «égaliser» (*laipi-par-* «expier») et 3 *par-* «condamner» de Bartholomae.

3.2.3.1.3 (1) - De même pour *pi-* 3.2.2.4.

3.2.3.1.3 (2) - Avec sandhi, *sēmām*. Sur ce sandhi, plus rare que l'hiatus, Arnold *Vedic Metre* p.74.

3.2.3.1.4 Note sur *av. par-* (2 *par-* de Bartholomae)

A côté du sens d'«emplir» (Y. 28.10), un sens de «verser» est indirectement attesté par deux adjectifs composés, *fraṭ-âp-*, épithète de Mithra, Yt. 10.61, et *frâp(a)-*, épithète de Satavaësa, Yt. 8.0. Ce sont probablement des doublets signifiant l'un et l'autre «qui fait couler l'eau», «verseau»: *frâp(a)-* doit être **pra-âp-*, composé du type véd. *trasādasyu* en face de *fraṭ-âp* (**prat-âp-*) composé du type véd. *bharād-vâja-*. Tous deux supposent un syntagme **par- apâ* (du modèle 1) ou **par- âpam* (du modèle 2) «verser de l'eau». On se gardera de traduire mécaniquement *fraṭ-âp-* par «remplissant les eaux» (Duchesne-Guillemain *Composés* p.202), «filling the waters» (Gershevitch *Mithra* p.210).

3.2.3.2 *pṛc-*

3.2.3.2.1 L'étude de la racine *pṛc-* confirme entièrement les précédentes analyses: comme 1 *par-*, *pṛc-* est «comblé (de)» et «donner (en abondance) (de manière à comblé)» (1); c'est ainsi que la décrit Renou *EVR* p.65 et ailleurs (2). Le «renversement» que constitue le sens de «donner» n'est autre que le passage au modèle 2.

Les poètes ne manquent pas de jouer sur les diverses possibilités sémantiques de cette racine, 6.28.8

ûpa idâm upapârcanam
âsû gôṣu.ûpa pṛcyatâm/
ûpa ṛṣabhâsya rétasy
ûpa indra tâva vîryè

«Que cet *upapârcana* se réalise dans les vaches, dans la semence du taureau, dans ta virilité, ô Indra». *Upapârcana-* est intraduisible, puisqu'il s'agit pour les vaches de fécondation; pour la semence du taureau, de déversement; pour la virilité d'Indra, d'accroissement. Ces trois sens du substantif se rattachent à autant d'emplois bien distincts du verbe.

3.2.3.2.2

1 - Emplois relevant du modèle 1

A l'instrumental figure l'objet «versé, ajouté en mélange»; à l'accusatif, l'objet «dans lequel on verse, auquel on ajoute» le précédent. En valeur propre: *pṛc- mādhunâ pāyaḥ* «ajouter du *mādhu* au lait» 1.23.16; *pṛc- havīmṣi mādhunâ* «ajouter du *mādhu* aux offrandes» 2.37.5; (*sômam*) *mādhunâ pṛc- apsû* «ajouter (au soma) du *madhu* (pendant qu'il trempe) dans les eaux» 1.109.3 (cf. Old.).

En valeur figurée, «comblé de» *tām śāvasā, rāyâ* «le comblé de force, de richesse» 6.15.11, la comparaison étant explicite 1.83.1 (cf. 3.2.3.2.1 n.1). Sans le régime instrumental, *pṛc-* signifie «emplir»: *pṛnākṣi rôdasī ubhé* «tu emplis les deux mondes», 10.140.2 (cf. *par-/prâ-*); «abreuver» *dhānvāny ājrāñ apṛnak tṛṣāñān* «il a abreuvé les déserts et les champs assoiffés», 4.19.7; «renforcer, accroître» *pṛnākṣi... krātum* 10.140.4 (cf. *â-prâ- krātūn* 9.72.5) et *pṛc- dākṣam* 8.24.14: «accroître le

3.2.3.2.1 (1) - La valeur étymologique de «(se) déverser» est nette 1.83.1

tām it pṛnākṣi vāsūnâ bhāvīyasā
sīndhum āpō yāthā abhīto vīcetasah

«c'est lui que tu combles de bien.(s) plus nombreux comme les eaux discernantes (emplissent) de toutes parts l'océan», Renou *EVP* 17 p.31. On comparera p.ex. 1.23.21 cité *supra* 3.2.3.1.
 3.2.3.2.1 (2) - «Au sens propre, *pṛc-* est «emplir (d'un liquide)», Renou *EVP* 15 p.42.

krātu (supériorité intellectuelle), le *dākṣa* (force ou adresse manuelle)». En ce sens, il a pour antonyme *mī-* «amoindrir» (10.94.13). Le sémantisme de base, «verser», est ici totalement estompé. Il s'agit des pierres-presseuses qui, en écrasant le soma, «le renforcent, bien loin de l'amoindrir». De même, *ūpa kṣatrām pṛñcitā* 1.40.8 «qu'il renforce encore son pouvoir-séculier», Renou *EVP* 15 p.49, qui commente *ibid.* : «l'autre est celle d'un renforcement par addition *ūpa*)».

3.2.3.2.3

2 - Emplois relevant du modèle 2

En valeur propre: *viṣe viṣām pṛc-* AV. 7.88.1; *āpi-pṛc-* AV. 10.4.26 «ajouter du poison (A.) au poison (L.)» non pour le renforcer, mais pour le combattre, comme AV. 5.13.4 *viṣēṇa hanmi te viṣām* «par le poison je frappe ton poison». Ces passages montrent à l'évidence que la coloration favorable («combler, accroître, renforcer») n'est pas essentielle.

En valeur figurée: RV. *pṛc- rayīm* «donner en abondance la richesse», avec datif ou locatif du bénéficiaire (*asmé* «chez nous» 1.141.11), comme on a *par-bheṣajām sauśravāya* 6.68.8 (cf. *supra*, 3.2.3.1.2).

3.2.3.2.4

3 - Du modèle 1 au modèle 2

L'évolution restituable est identique à celle qu'on restitue pour 1 *par-*. Un schéma suffira:

- Filière de l'objet effectué (cf. lit *pīlti kālṇa* 3.2.3.1.3).

Modèle 1: *pṛc- mādhunā pāyaḥ* «verser du *mādhū* dans le lait» objet effectué *ūpa pṛc- upapārcanaṃ gōṣu* «verser (en plus) un versement (supplémentaire) dans les vaches (etc...)»

Modèle 2 *pṛc- viṣām viṣe* «verser du poison dans le poison».

- Filière des objets de même nature (cf. *par- tāviṣīḥ*; *par- krātūn*, 3.2.3.1.2).

Modèle 1: *pṛc- krātvā krātum* «ajouter du *krātu* au *krātu*» · · *pṛc- krātum* «donner du *krātu*».

Modèle 1: *pṛc- rāyā rayīm* «ajouter de la richesse à la richesse» · · *pṛc- (rāyā) rayīm asmé* «ajouter (de la richesse) à la richesse pour nous». Ce qui aboutit à:

1 - «accroître notre richesse» (Mod. 1 conservé)

ou à

2 - «nous donner-à-profusion de la richesse» (passage au Mod. 2).

3.2.3.2.5 Note sur *pṛc-* et *pṛkṣ-*

Le présent *pṛñā-*, qui repose sur **pṛ- n- ék-*, est proche par la forme du présent *pṛñā-* qui repose sur **pṛ- n- é H-* (Mayrhofer 2 p.330. En considération du parallélisme syntaxique et sémantique des deux racines, on peut même penser à la scission d'un paradigme unique, ainsi qu'il a été proposé BSL 65 (1970) p.72 n.1 (**pṛñeHmi* > véd. *pṛñāmi* mais **pṛñeHsi* > véd. *pṛñākṣi*), conformément aux vues d'A. Martinet sur le traitement de **H* devant **s* (BSL 51 (1955) p.42 et suiv.). Par sa forme, la racine *pṛkṣ-* peut aisément se rattacher à ce groupe; c'est l'opinion de Renou *EVR* p.67 Mais d'autres rapprochements sont possibles, cf. Mayrhofer sous *pṛkṣāḥ* (2 p.328).

3.2.3.3 sic-

sic- «verser (d'ordinaire: goutte à goutte)», présente trois groupes de constructions dont les deux premiers représentent les deux modèles.

1 - Construction du modèle 1

Il en est peu d'exemples dans le RV : un pour le simple, 4.43.6 *sīndhur ha vām rasāyā siñcad āśvān* même si l'on considère, avec Geldner, *rasāyā* comme un nom propre sociatif du sujet «Sindhu mit der Rasā benetzte eure Pferde» (1). L'antiquité de cette expression est attestée par le nom propre composé avestique *Haēcat.aspa-* litt. «qui arrose, qui baigne ses chevaux (avec de l'eau)», Bartholomae 1728. Deux exemples pour *ā-sic-* 1.30.1 *ā... īndram... siñca īndubhiḥ* («j'arrose Indra de mes sucs-de-soma») et 5.85.6 (cité *supra* 3.2.3.1.1) *āsiñcāntīr avānayaḥ (samudrām)* (sous-entendu *udnā* d'après le *pāda* précédent) «les rivières qui déversent (leur eau) (dans l'océan)» (2). Ici encore, il s'agit d'un emploi ancien, ainsi qu'on voit par les nombreux noms de cours d'eau (3), comme *Sequana* «la Seine», qui dérivent de la racine **seykw-*. Un pour *ūpa-sic* 4.57.5 et, dans l'AV, un pour *sām-sic-* 7.33.1 *sām mā-ayām agnīḥ siñcatu prajāyā* «que cet Agni m'arrose de descendance» (avec la même métaphore que pour 1 *par-* «donner en abondance»). Cette construction est également attestée en avestique par un exemple de *haēk-* au sens d'«arroser, irriguer» (la terre, accusatif) Vd. 6.6 et plusieurs du préfixé *paīti. haēk-* «asperger».

Du modèle 1 avec l'accusatif de l'objet effectué relève l'expression i.-ir. **vajram siç-* (AV. 11.10.12 *vajram... asiñcata* «vous avez coulé un foudre»: Yt. 10.96 *vaz-rām... zarōiš ayaḥ hō frahixtam* «foudre coulé en airain jaune») (4).

2 - Les constructions du modèle 2 ont été beaucoup plus productives: le simple et les préfixés en offrent de très nombreux exemples, soit avec le seul accusatif du liquide, soit avec en plus le locatif du «récipient» ou le datif du bénéficiaire. L'avestique, qui utilise également cette construction, présente le tour interne qui doit avoir contribué au passage du modèle 1 au modèle 2; Yt. 14.54 *frašaēkam frašincanti* «ils (le) font couler à flots» (5).

3 - Le troisième tour, qui donne au verbe le sens de «vider» un récipient, et qui est i.-ir. (cf. Grassmann), ne rentre pas immédiatement dans le cadre des deux modèles; il sera repris *infra*, 4.1.3.3.5.

3.2.3.4 pruṣ-

pruṣ- «asperger, éclabousser» présente en nombre à peu près égal des constructions relevant des deux modèles. Mais il apparaît clairement que seules sont originelles celles qui relèvent du modèle 1.

Constructions du modèle 1

3.2.3.3 (1) - Un instrumental *udnā* ou similaire serait alors implicite. Trad. similaire Lüders *Varuṇa* p.139. Mais Ludwig *der Rigveda* 1 p.51 fait de *rasāyā* un nom commun, «Sindhu mit seinem tau».

3.2.3.3 (2) - *samudrām* dépend d'abord (explicitement) de *prajānti* du *pāda* précédent, comme on l'a vu 3.2.3.1.1. Mais il dépend secondairement (ou implicitement) de *āsiñcāntīḥ*: si les rivières ne se déversaient pas *dans l'océan*, comment pourraient-elles le remplir?

3.2.3.3 (3) - Ces dénominations reposent sur des emplois intransitifs de la racine, qu'on peut rendre par «s'écouler».

3.2.3.3 (4) - Schlerath 2 p. 162 ne signale pas cette concordance, mais cf. Mayrhofer sous *siñcāti*.

3.2.3.3 (5) - Avec un second accusatif implicite, le nom du «sang» de la phrase précédente, *vohunīm vā tācāyein ti* «ils font couler le sang», *supra* 3.1.6.2.2 et 3.1.6.4.

Le verbe a le sens propre d'«asperger, éclabousser». A l'instrumental figure un nom de liquide projeté, à l'accusatif un substantif quelconque désignant ce sur quoi (ou celui sur qui) le liquide est projeté, 6.71.1 *ghṛtēna pāṇī abhī prusṇute* «il asperge de beurre fondu ses deux mains», Renou *EVP* 15 p 26; semblable 4.43.5. Le terme à l'instrumental peut être sous-entendu, éventuellement intégré au sens du verbe, qui devient: «laver par aspersion», 10.23.4 *Indraḥ śmāśrūṇi hāritā abhī prusṇute* «Indra arrose sa barbe dorée»; c'est le sens de lit. *praūsti* (*praūstis vēda* «se laver le visage»). Le terme à l'accusatif peut aussi faire défaut, ainsi 1.139.3 et 1.180.1 où le sujet est *pavāyaḥ*: les roues du char «éclaboussent»; on sous-entend un instrumental, *ghṛtēna*, *mādhvā* ou similaire. Le terme à l'instrumental est exprimé seul, sans terme accusatif, en russe: *pryskatī vodoj* «projeter de l'eau, éclabousser».

Constructions du modèle 2

Celles-ci apparaissent comme secondaires: le terme à l'accusatif est, dans deux exemples sur les trois qu'offre le RV, *vāsu* «bien», 3.13.4

yāto naḥ prusṇāvad vāsu
divī kṣitībhyo apsv ā

«en sorte qu'il fasse gicler sur nous le(s) bien(s)-matériel(s) (qui sont) au ciel (ou) dans les eaux, pour les résidences (humaines)», Renou *EVP* 12 p.59. De même 10.77.1. Seul 1.168.8 a pour régime accusatif un nom de liquide *ghṛtām* «le beurre clarifié».

Un zeugma (1) réunit les deux modèles de construction 1.121.2, si on traduit avec Renou *EVP* 17 p.40 (2), *sā dharūṇam prusṇāyat... drāviṇam* «il a arrosé (de pluie) le fondement (terrestre); ... (il a déversé) la richesse».

3.2.3.5 ukṣ-

3.2.3.5.1 Les constructions de *ukṣ-* «arroser» sont parallèles à celles de *prus-*; toutefois, celle du modèle 2 est encore plus rarement attestée, en fait par un seul exemple sûr 1.87.2 *ghṛtām ukṣatā mādhvarṇam arcate* «Déversez le beurre-fondu à forme de miel pour celui qui (vous) chante», Renou *EVP* 10 p.20 (1). Mais, outre ces deux constructions, deux autres sont indirectement attestées (2); elles seront étudiées *infra* 4.1.3.1.3.

3.2.3.5.2 Bartholomae, qui suit Geldner *KZ* 25 p.483, pose une racine parallèle en avestique 2 *vaxš-* «sprühen» *Air. Wb.* 1338. Des trois attestations, deux sont douteuses (Yt. 8.42 et 43 admettent 1 *vaxš-* «croître; accroître» Darmesteter et Lommel). La troisième en revanche doit être retenue; elle est d'ailleurs intéressante: Yt. 19.50 *fra θwam... uzuxšāne* «je lancerai (mes flammes) contre toi», dit le feu à Aži Dahāka. C'est un syntagme du modèle 1, avec intégration sémantique du régime instrumental, *flammes* tenant la place du nom de liquide.

3.2.3.4 (1) - Ce sont des zeugma (faits de *parole*) de cette sorte qui introduisent dans la *lan-gue* le double accusatif, 3.1.5.7.

3.2.3.4 (2) - Mais le passage est très discuté. D'autres interprétations évitent le zeugma, en faisant de *dharūṇam* un adjectif (Ludwig *der Rigveda* 2 p.36) ou de *drāviṇam* une apposition (Oldenbergh *Noten* 1 p.119), ou en coupant la phrase, avec Geldner, à la fin du premier *pāda*, et en sous-entendant un verbe dans le second.

3.2.3.5 1: (1) - Renou signale *ibid.* p.69 qu'ailleurs *ukṣ-* se construit avec l'instrumental du liquide, et l'accusatif de l'endroit «arrosé».

3.2.3.5.1 (2) - par deux emplois du participe *ukṣāmāna-*, qui signifie «arrosant» ou «arrosé»:

3.2.3.6 Hitt. *lah(h)uwai-*

Reprenant une étymologie de Sturtevant, après Couvreur et Pedersen (1), Benveniste *Hitt. et IE* p.14 et suiv. (2) rapproche hitt. *lah(h)uwai-* «verser» de gr. *louô*, lat. *lavo* «laver», en attirant l'attention sur l'aspect sémantique de ce rapprochement; par contraste avec *nîzô*, «laver par frottement», *louô* est «laver par ablution». C'est pourquoi il peut se rattacher à la racine signifiant «verser».

Toutefois, on ne peut admettre que «baigner» résulte d'une *spécialisation* de «verser» (3): il y a discontinuité entre ces deux emplois: le verbe hittite se construit avec l'accusatif du liquide versé, les correspondants grec et latin avec l'accusatif de l'objet sur lequel on le verse. On ne peut donc passer *graduellement* d'un sens à l'autre. Seule, la théorie des deux modèles permet de les relier. On posera un sens de «verser», et deux constructions:

	liquide versé	objet baigné, lavé
Modèle 1	I	A «baigner, laver»
Modèle 2	A	D L prép. «verser»

Hitt. *lah(h)uwai-* appartient au modèle 2, gr. *louô* et lat. *lavo* au modèle 1. D'autre part, «baigner» et «verser» peuvent être considérés comme les deux accusatifs de «se déverser»: ce sens est en effet attesté à l'actif et au moyen de hitt. *lah(h)uwai-* (4).

3.2.4.0 Les verbes «enfoncer»/«traverser»/«piquer»

Les racines signifiant «enfoncer», «piquer» (un objet pointu) dans un autre objet, dans la construction du modèle 1, l'instrumental de l'objet enfoncé en tant qu'objet tenu par le sujet et l'accusatif de l'objet dans lequel on l'enfonce, accusatif illatif.

Cette construction est soumise aux deux types d'évolution posés 3.1.5.2: dans le premier type d'évolution, le verbe prend divers sens: non seulement «percer», «traverser», comme *tgd-* (avec le sens résultatif de «percer un trou» et celui de «atteindre en perçant» qu'ont *tgd-*, *rad-* et *dar-*), mais aussi à «stimuler» (en piquant): *hi-*, par restriction du domaine d'application et intégration sémantique du terme à l'instrumental, non de l'aiguillon ou semblable; à «planter», d'où secondairement «semer», i.-e. **sē-*; à «traverser un espace», i.-e. **per-* et **ter-*.

Le second type d'évolution paraît plus rare dans ce groupe. On ne le rencontre,

3.2.3.6 (1) - Friedrich *Heth. Wb.* sous *lahuwai-* (bibl.). Sur le doublet *lah-*, v. Kionasser *Etymologie* p.385.

3.2.3.6 (2) - Mayrhofer, *die Sprache* 10-2 (1964) p.182 et n.26 (p.183), insiste sur les difficultés phonétiques du rapprochement. Il évoque la possibilité d'une métathèse (**lowa-* → **loww-*, hitt. *lah(h)uw-*), pour sauver un rapprochement qui lui paraît «bien fondé pour le sens»; mais le problème sémantico-syntaxique n'est pas posé. Autre hypothèse phonétique chez Martinet, *Economie des changements phonétiques* p.225.

3.2.3.6 (3) - Se référant également à Benveniste, Ivanov *Obs. syst.* p.105 considère comme résolu le problème sémantique. Certes, la liaison attestée de *lah(h)uwai-* et de *arra-* «laver», l'existence d'expressions comme *arumaš watar lahui* «il verse l'eau pour la toilette» confirment le rapprochement; mais Ivanov s'en tient là, et ne pose pas le problème de la construction.

3.2.3.6 (4) - Otten Z4 NF 21 p.160 et 165. Kionasser *Etymologia* 1 p.525. Cette observation concorde avec l'hypothèse d'Ivanov *ibid.* qui en posant une racine **leh-*, rattache le verbe hittite et les formes apparentées au groupe de lit. *lieti* «verser» *lietūs* «pluie». Il observe par ailleurs que le gallois *gwllaw* «pluie» est dans le même rapport avec hitt. *lah(h)uwai-* que lit. *lietūs* avec *liėti*.

pour les racines considérées ici, qu'avec *hi-*. Il se définit, comme ailleurs, par une restauration de la structure originelle: *hi-* étant «stimuler» par suite de l'évolution esquissée *supra* redevient «enfoncer, ficher», avec un accusatif de l'instrument ou «objet instrumental», 3.1.4.4. Naturellement, cette restauration n'est possible que tant que survit dans quelques emplois au moins la valeur originelle.

Alors que *hi-* retrouve sa valeur originelle, d'autres s'en éloignent au point de prendre place dans des groupes sémantiques fort différents, en particulier les racines i.-e. **ter-* et **per-* dont les représentants védiques *tar-* et *par-* signifient «traverser», «faire traverser» un espace et sont devenus des verbes de déplacement sans aucune trace de leur valeur première.

3.2.4.1 *ṭṛd-*

Représentant indien d'une racine **terd-*, forme élargie de la racine **ter-* «traverser» (*infra* 3.2.4.6), véd. *ṭṛd-* a la construction du modèle 1, nette 6.53.5

pāri ṭṛndhi paṇīnām
ārayā hṛdayā kave

«Transperce avec la lance les cœurs des Avars, ô Poète», Renou *EVP* 15 p.147.

Mais le verbe régit aussi l'objet effectué («percer un trou») 2.15.3

vājreṇa khāny atṛṇan nadīnām

«de son foudre, Indra a percé les trous d'où sortent les rivières» (1).

Il s'agit des sources (*avatām... abhī... ātṛṇat* «il a percé la source» 2.24.4); et, par l'identification du cours d'eau à sa source, ou simplement par un raccourci d'expression (évolution sporadique, du type décrit 3.1.8.2.3) le verbe en vient à régir l'accusatif du cours d'eau «libéré par percement», 1.32.1 *āhann āhim ānv apās tatarda* «il a tué le dragon, il a percé (tout) au long (la voie pour) les eaux», Renou *EVP* 17 p.11.

On a l'impression d'un «accusatif du bénéficiaire», en particulier 4.19.8, où figure un infinitif-datif, *srāvitave* «pour qu'elles coulent». Il ne s'agit en fait que d'une extension de l'objet effectué. De là, d'autres objets peuvent être dits «obtenus en perçant», en premier lieu les vaches, conquises comme les eaux, 6.17.3, puis tous les biens. Le début de cet hymne 6.17 illustre l'extension d'emploi. On passe de *abhī-ṭṛd- ūrvām gāvyaṃ* 1 «ouvrir-en-perçant l'enclos des vaches» à 2 *abhī-ṭṛd- vājān* et 3 *abhī-ṭṛd- gāḥ* «obtenir (comme) en perçant les prix-de-victoire, les vaches».

3.2.4.2 *rad-*

L'évolution de *rad-* «creuser» est analogue: on passe de *rad- pathāḥ... sūryāya* (7.87.1) «creuser des chemins pour le soleil», *sīndhubhyaḥ... gātūm* (7.47.4) «une voie pour les fleuves» à *rad- sīndhūn* (10.89.7) «creuser (un passage pour) les fleuves», et d'autre part à *rad- rayīm* (9.93.4) «creuser (un passage pour) la richesse»: l'accusatif se trouve le substitut d'un datif desubjectif, *sīndhūn* = *sīndhubhyaḥ* < *srāvitave* > (cf. 4.19.8 cité 3.2.4.1), ou d'un datif déobjectif, *rayīm* = *rāye sātāye*. *Rad-* a perdu l'accusatif de l'objet «creusé», celui de lat. *radere* «raser» et *rodere* «ronger»; il est remplacé par un locatif (du modèle 2, AV. 11.10.8 *gḍhrāḥ kūṇape radantām*

3.2.4.1 (1) - ou: «il a taraudé les canaux des rivières», Renou *EVP* 17 p.61.

«que les vautours rongent le cadavre».

3.2.4.4 dar-

dar- dont les formes de présent et d'aoriste ont valeur causative («faire éclater, déchirer») en face du parfait *dadāra*, est le représentant de la racine **der-* «déchirer» (germ. **teran*, etc...); il aboutit par la même voie que les précédents à *śāh* «obtenir (un bien, en déchirant ce qui nous en sépare)»; *rādhaḥ* «une faveur» I 110.9; *vājam* «le prix de la victoire» *passim*, comme *supra*.

2.4.4 hi- et gr. *elaúnein*

2.4.4.1 *hi-* signifie très souvent «stimuler, inciter, exciter» un cheval dans une course. Il est de nombreux exemples de cet emploi dans le RV., et le nom (poétique) du cheval, *háya-*, qui recouvre exactement l'arménien *ji-* «cheval», en confirme l'antiquité, s'il faut l'entendre «celui qu'on stimule» (1). Par extension, le verbe s'applique également au char (*rātham*), *passim*; figurément, à l'homme que le dieu «excite» à gagner la richesse, au sacrifice que l'homme «excite» à atteindre les dieux. Tous les régimes accusatifs peuvent se décrire comme les compléments d'objet d'un verbe «inciter, exciter». Parallèlement, on a de simples instrumentaux de moyen dans les formes qui désignent ce par quoi on incite les chevaux, parole ou talons (*vācasā*, *pādyābhiḥ* 2.32.3).

Mais *hi-* signifie aussi «lancer». Bien représenté en sanskrit (*hi- vajram* «lancer le foudre», *hi- śūlam* «lancer une pique», etc..., cf. BR.), cet emploi ne peut être considéré comme un développement métaphorique du précédent; s'il est naturel de comparer un cheval «lancé» à une flèche, l'inverse ne l'est évidemment pas.

Or, cet emploi est attesté dans le RV, au moins indirectement, 1.84.11

priyā índrasya dhenāvo
vājraṃ hinvanti śāyakam

On ne peut se contenter de «les chères vaches-laitières d'Indra incitent (son) arme de jet, le foudre» de Renou *EVP* 17 p.32 (qui suit Geldner): d'autres vaches *ind.* 16 sont dites *āsānniśūn hṛtsvāsaḥ* «qui ont des flèches dans la gueule, qui percent au cœur»; et surtout, on pense au *zaēna* avestique (2), «arme de jet», et à Yt. 10.96 *vazraṃ amavastamam zaēnaṇam* «le foudre, la plus offensive des armes-de-jet»: un syntagme i.-ir. **zay- vajram* «lancer le foudre» qu'on restitue sur cette base ne doit évidemment rien à **zay- āšvam* «inciter un cheval». Il paraît donc soutenable d'admettre au moins un second sens de «lancer le foudre» avec BR. et Grassmann. Dès lors, une liaison comme *hi- vācam* (9.84.4; 97.32) peut prendre appui sur *hi- vajram* «lancer le foudre» (3) aussi bien que sur *hi- āšvam* «inciter un cheval». De fait, les formes nominales de la racine **ghey-* se partagent en deux

2.4.4.1 (1) - Avec Uhlenbeck p.357; mais Debrunner *Suffixe* p.101 mentionne à côté la possibilité d'un rapport avec *jih̥te* «il saute»; *háya-* signifierait donc «le sauteur». Mayrhofer sous *hāyah* écarte ce rapprochement, et donne de bons arguments pour maintenir le lien avec *hinōti*. 2.4.4.1 (2) - Mayrhofer sous *hinōti* signale que le rapprochement, proposé par Morgenstierne, *pašto yasai* «flèche», indiquant une vélaire **gh*, exclurait le groupe avestique. Il existe toutefois des exemples de flottements entre vélaire et palatale, même à l'initiale des racines, Wacker-tal *Ar. Gr.* a § 201 et note de Debrunner à p.229, 1.24: un rapport étymologique entre av. *pašto* (**ghēy-*) et *pašto yasai* (**ghēy-*) est comparable à celui qui existe sans aucun doute entre av. *śāst-* (**klew-*) et lit. *klausyti* (**klew-*). 2.4.4.1 (3) - *hi- vācam*: cf. parole = flèche, 3.4.2.1.2.

groupes de désignations:

1 - «aiguillon» (d'où: «incitation»)

2 - «arme de jet» ou «pique» (d'où: «blesser»)

Dans le premier groupe, on trouve notamment l'anglais *goad* «aiguillon» (d'où le verbe *to goad* «aiguillonner, stimuler»), le véd. *hemān* (masc.) «incitation, ardeur, zèle» et son correspondant (neutre) av. *zaēman-* «vigilance». Dans le second, véd. *hetī* «flèche», av. *zaēna* «arme de jet», *zaya-* «arme» et «outil», et le nom germanique de javelot, **gaiza-*, que reflète l'emprunt latin *gaesum*. Cette dernière formation est bâtie sur un radical **gheys-* qui se retrouve probablement dans véd. *hims-* (cf. Minard 3 E 2 § 772 a), lit. *žeĩsti* «blesser», et véd. *hēṣas-* (sur ce terme difficile, cf. Manessy -as- p.135 et suiv.).

«Incitation, stimulation» et «blesser» ne sont que des *effets*: pour reconstruire le sens, on devra partir de la *cause* qui leur est commune, c'est-à-dire de l'idée de «piquer».

On ne peut passer de «blesser» à «stimuler», ni l'inverse, mais on passe aisément de «piquer» à l'un et à l'autre, selon qu'on applique le terme à l'aiguillon ou à l'arme. Reste l'aspect syntaxique de l'évolution: *hi-* «stimuler» suppose une construction du modèle 1 avec l'instrumental de l'objet piquant (l'aiguillon) et l'accusatif est intégré au sémantisme verbal, qui devient «stimuler», que ce soit au propre (fouet, coups de talon) ou au figuré. De même pour *hims-* «blesser». Mais *hi-* «lancer» avec un accusatif de l'objet piquant et son datif de l'objet piqué est typique du modèle 2 (4):

Bhag. P. 6. 1. 19 *kasmān na hinoṣi vajram*

«pourquoi ne lances-tu pas le foudre?»

M. Bh. 3. 880 *cakram... tasmai prāḥinavam*

«j'ai lancé sur lui le disque»

On ne partira donc pas du sens de «donner une impulsion à» mais de «piquer», avec les deux constructions:

	objet piquant	$\left\{ \begin{array}{l} \text{aiguillon} \\ \text{arme} \end{array} \right.$	objet piqué	$\left\{ \begin{array}{l} \text{stimulé} \\ \text{blessé} \end{array} \right.$
modèle 1	I		A	
modèle 2	A		D	

3.2.4.4.2 Il est curieux de noter que le verbe grec exprimant le même procès, *elaí-nein*, a connu une évolution syntaxique et sémantique parallèle. Comme l'a montré Zsilka *ALASH* 12 p.374 et suiv., le sens de «s'élancer» et le sens causatif correspondant de «faire s'élancer», d'où en particulier «conduire (un attelage)» repose sur celui de «frapper», «aiguillonner», le sens de base étant représenté par une expression comme Od. 17.237 *pròs gēn ela- kârē* «lancer la tête de qqn. contre le sol». Comparé à Il.15.352 *mástigi ela- híppous* «frapper les chevaux de son fouet», l'accusatif *kârē* représente, comme le datif (- instrumental) *mástigi*, l'objet «frappant»; *pròs gēn* montre que *híppous*, l'objet frappé, est d'abord l'objet «sur lequel on frappe»: On peut donc poser (1)

3.4.4.1 (4) - cf. *nī-śā- vadhām* 10.89.9 (4.1.3.2) et plus généralement l'objet instrumental 3.1.4.4, qui se retrouve avec le verbe franc. *piquer* (*piquer son aiguille dans une étoffe*).

3.2.4.4.2 (1) - Comparer la «structure de base» (avec ses deux «réalisations») que pose Zsilka *ibid.* p.386.

	Objet frappant	Objet sur lequel on frappe
modèle 1	Instr.	Acc.
modèle 2	Acc.	Syntagme prépositionnel

Le modèle 1 n'est nullement limité au sens de «fouetter les chevaux», comme on voit par 11.13.576 *xīphei... ēlase kōrsēn* «de son épée, il frappa la tempe». Mais à partir de tels emplois, le maintien du modèle 1 oriente le verbe vers le sens de «toucher», «blesser», alors que les emplois du type de *māstigi ela-* mènent au sens de «conduire (un attelage)». Le modèle 2 restaure le sens de «frapper», «heurter», peut-être même «pousser» (un bateau sur la terre ferme), Od. 15.503: autant que celle de *hi-*, l'évolution sémantique de gr. *elaũnein* évoque celle des verbes «pousser», «frapper» comme *han-* (3.2.1.1) et *vadh-* (3.2.1.2).

3.2.4.5 i.-e. *sē-

On a brièvement indiqué BSL 66 (1971) pp.116-117 (et notes 13-14-15) que *sē- «enfoncer en terre» d'où «planter» et «semer» s'est construit d'abord avec un instrumental de l'objet semé. On peut ajouter que cette racine se construisait simultanément avec un accusatif du terrain «dans lequel on plante», «ensemencé»: ainsi dans l'exemple lette (art. cité, n.14 p.117); ainsi encore en v.isl., *sā akra* (Acc.) «ensemencer des champs» (Cleasby p.516) parallèlement à *sā korni* (Dat. Instrumental) «semer du blé». Il s'agit bien de la construction du modèle 1 dont les deux termes apparaissent soit en liaison, soit indépendamment l'un de l'autre, ce qui est un archaïsme remarquable. Cette construction, par ailleurs, est bien conservée auprès des préverbes, lat. *conserere agrum lino*, lit. *apsėti laūką linais* «semer du lin dans un champ» (BSL 65 (1970) p.58). L'antiquité de l'accusatif du terrain est confirmée par lat. «terre ensemencée», qui suppose un *satus* «ensemencé» (= *consitus*), et peut-être véd. *sītā-* «sillon», («die Besäte» (1) Pokorny, p.890).

Le passage au modèle 2 a pu se faire, comme il a été indiqué BSL 65 (1970) p.83, par l'objet interne *sē- *sēmn* «faire une plantation, planter un plant, un semis, semer de la graine». Il est intéressant de constater que les premiers exemples du modèle 2 en germanique sont, comme il arrive souvent en védique, des emplois figurés got. *saian waurd* «semer la parole» (Mc. 4.14) en face de *saian fraiwa* «semer la graine» (Mc. 4.3). En v.isl., le seul exemple que cite Cleasby d'accusatif de l'objet semé est également «la parole de Dieu».

Le passage du sens de «planter», «semer grain à grain» à celui de «semer à la volée» ne semble pas avoir affecté la rection de la racine: les verbes «répandre» et les verbes «lancer» qu'elle a rejoints ont des constructions identiques (*infra*, 3.2.5 et 6).

3.2.4.6 i.-e. *per- et *ter-

La racine i.-e. *per-, que l'on rend généralement par «traverser» («hinüberführen, -bringen, -kommen», Pokorny p.816) s'applique en effet le plus souvent, comme on le voit en particulier par ses représentants germaniques et latins, au déplacement de personnel et au transport de marchandises par voie d'eau, gmq. *faran «fahren», *forjan «führen», lat. *portare*, itératif de *porere = gmq. *for-

jan. Mais cette désignation repose sur une valeur plus générale de «passer au travers de», «transpercer». Cette valeur apparaît dans le verbe grec *peîrō*, dont le témoignage est confirmé par celui du verbe slave, slavon russe *naperiti* «piquer», «ficher», et de l'albanais, cf. Pokorny *ibid.*: elle doit être ancienne, car elle n'a aucune chance d'être issue de la précédente. A moins de poser deux racines homophones, hypothèse que rend superflue le parallèle de **ter-* (cf. *infra*), on devra donc tirer le sens de «transporter par eau» de celui de «passer au travers de». Or, la filière apparaît clairement dans les emplois du grec *peîrō*. La construction de base, celle du modèle 1, est bien attestée au sens de «embrocher» II.7.317 et parall. (Instr. de la broche, Acc. de la viande). L'accusatif peut être remplacé par un syntagme prépositionnel, II.16.404-405.

ho d'égkeî núxe...

gnathmōn... dià d'autoû peîren odōntōn

«(il) le pique de sa lance à la mâchoire... et passe à travers les dents» (Mazon). Modèle intermédiaire, si *égkeî* vaut par récurrence, ou modèle 2, s'il faut sous-entendre un accusatif *égkos*. De toute façon, le modèle 2 est préfiguré, s'il n'est positivement attesté. Maintenu, le modèle 1 s'applique à la traversée des flots et à l'épreuve des combats, II.24.8

andrōn te ptolémous alegeinā te kûmata peîrōn

«à travers les combats où se heurtent les hommes comme à travers les flots cruels» (Mazon).

Ce vers montre comment sont issus le sens de «traverser une étendue d'eau» et celui de «traverser une épreuve, un danger» (lat. *periculum*) et de «échapper à un danger».

A moins donc de poser, contre le témoignage du verbe grec, deux racines homophones, on doit donc considérer que le sens de «traverser une étendue d'eau» est issu de «traverser» en général, «transpercer».

Une relation tout à fait semblable se constate entre **ter-* «traverser» (véd. *tar-* «traverser un espace ou une durée; un obstacle; un cours d'eau; des difficultés; vaincre des ennemis», 3.3.2.4), c'est-à-dire 4 **ter-* de Pokorny («hinübergelangen») et d'autre part 5 **ter-* dans les prépositions et adverbess signifiant «à travers», 6 **ter-* «malmdendes oder bohrendes Insekt» et la forme élargie **terd-* qui est à la base de véd. *tgḍ-* «percer» 3.2.4.1.

3.2.5.0 Les verbes «joncher»/«étendre»

Etudiées à l'intérieur du védique, les constructions des verbes de ce groupe paraissent s'ordonner à l'inverse de celles des précédents. La construction du modèle 2 paraît ancienne, la construction du modèle 1 semble issue par le jeu d'un mécanisme transposant un accusatif en instrumental. Mais la comparaison d'autres langues i.-e., qui présentent auprès des verbes apparentés le jeu normal des deux modèles et même des exemples de l'instrumental de l'objet étendu, permet de reconsidérer les données indiennes et indo-iraniennes, en particulier d'apprécier correctement la structure syntaxique de l'expression véd. *barhîḥ star-* «étendre la litière rituelle» et de son homologue avestique.

3.2.5.1.1 Signalée BSL 65 (1970) p.71 et suiv. à partir des faits latins et germaniques, utilisée BSL 66 (1971) p.129 et suiv. pour l'interprétation fonctionnelle du dérivé en *-men-*, l'existence d'une double construction de la racine **ster-* «étendre/recouvrir» est constatable en védique: le modèle 1 est attesté 8.73.3 *úpa stgñitam átraye hiména gharmâm aśvinā* «ô Asvin, faites un tapis de neige au chaudron pour Atri» (3.1.3.2); le modèle 2 l'est dans la fréquente expression *barhîh star-* «étendre la litière rituelle (sur le sol)».

Le schéma pour le védique s'établit donc:

	objet étendu	objet recouvert
modèle 1	I	A
modèle 2	A	implicite: le sol

En passant en revue les exemples védiques, on fait deux constatations importantes: d'abord la symétrie entre les deux modèles: l'objet recouvert est toujours implicitement «le sol» dans le modèle 2. Ensuite, la nette prédominance du modèle 2 à époque ancienne, et le développement récent du modèle 1.

8.73.3, cité *supra*, en est le seul exemple RV.; ensuite, on rencontre des exemples comme M. Bh. 13.4896 *vedīm puṇḍarikaiḥ star-* «recouvrir la *vedi* de lotus». De plus, on sait que l'expression *barhîh star-*, caractéristique du modèle 2, a un correspondant iranien, av. *barasma fra-star-* (Schlerath 2 pp.183 et 148). Les apparences sont donc pour la priorité du modèle en indo-iranien; le verbe slave *prostrěti* «étendre» (avec l'accusatif de l'objet étendu) paraît la confirmer. Mais la première observation s'oppose à ce que l'on parte d'un verbe «étendre» devenant, grâce à un instrumental déobjectif, un verbe «recouvrir»: en effet, le verbe dans le modèle 2 est uniquement «étendre sur le sol»: on ne peut donc pas en tirer, par le jeu d'un mécanisme syntaxique, un verbe «recouvrir» (applicable à tout objet).

On partira donc d'une construction avec l'instrumental de l'objet-en-contact: objet tenu, comme dans l'expression gotique *wastjom straujan* «étendre des vêtements» qui a un correspond exact en grec, chez Eschyle Ag. 921 *heímasi strósasa* «en étendant des vêtements». En regard de ce tour, des expressions comme *vī star-pakṣān* «déployer les ailes» R. 5.3 80 (BR. 7.1259), r. *prosterēti rūki* «étendre les bras» apparaissent comme secondaires, avec leur accusatif d'«objet instrumental» (3.1.4.4).

Deux types d'«expansion» à valeur locale peuvent s'ajouter à ce noyau: un accusatif de but comme ne germanique du nord et de l'ouest: v. a. *grāf golde stregan* «recouvrir la tombe d'or». Delbrück, *Synkr.* p.99 qui cite cet exemple, considère la construction comme une innovation; sans doute à tort, cf. *infra*. Ou, comme ne gotique, un tour prépositionnel Mc. 11.8. et Luc 19.36 *ana wiga* «(étendre les vêtements) sur le chemin». Cette seconde construction permet d'apprécier comme il convient l'accusatif de la première; mais l'accusatif, qu'on retrouve hors du germanique, par exemple en latin. *substernere solum paleis* (Varron) «recouvrir le sol de paille», en grec et en védique (cf. l'exemple RV. *supra*), ne doit pas être considéré comme secondaire. Et, en dépit des apparences, en védique comme ailleurs, le modèle 1 ainsi constitué doit être considéré comme la construction originelle.

Le modèle 2 est représenté essentiellement par l'expression véd. *barhîh star-*, av. *barasma fra-star-*. Or, il est probable que *barhîh star-* représente originellement l'objet effectué: *barasma star-* est en parallèle avec *yasnam yaz-*, Yt. 10.138:

pārānāmca barasma starānō

daraḥāmca yasnam yazānō

«et qui étend une pleine litière, et qui effectue un long sacrifice».

L'objet-étendu n'est pas le *barhîḥ/barasma*, mais les herbes qui le composent: c'est ce que confirme Vd. 18.72 *hazairom frastaratanam* (sous-ent. *urvaranam*) *barasmaine frastairyāt* «il liera mille faisceaux de Baresman» (Darmesteter), littéralement: «Qu'il étende mille (tiges) étendues de façon à former un B.». Ce datif final de l'objet effectué permet de restituer la valeur première de l'accusatif dans *barasma fra-star-*, et véd. *barhîḥ star-*.

A côté de la désignation de la litière-rituelle, celles de la litière des animaux et du lit des humains ont dû avoir une importance décisive dans l'évolution sémantique de la racine.

Lat. *stramentum* est, comme l'indique Perrot *-men et -mentum* p.125, le «nom à la fois de la litière et de la paille elle-même». Cette dualité illustre le passage de la valeur initiale (noms instrumentaux) à l'une des valeurs récentes (noms résultatifs) de la formation; «ce qu'on étend» (la paille) → «ce qu'on réalise en étendant la paille (la litière)». Un syntagme comme *stramenta sternere* «étendre (de la paille) pour faire une litière» est le modèle sur lequel ont été faits *substernere segetem ovibus* «faire une litière de paille aux moutons» (Caton) et finalement *stramenta sternere* «étendre de la paille».

Enfin, comme il a été indiqué BSL 65 (1970) p.71 lat. *lectum sternere* et gr. *storéai lékhos*, à quoi il faut ajouter r. *postéli postdātī* sont des syntagmes où l'accusatif désigne l'objet effectué, le «lit», étant réalisé en étendant des couvertures ou de la paille à terre (cf. Schrader - Nehring² sous *Bett*).

Ces trois emplois - lit, litière des animaux, litière rituelle - sont d'une part à l'origine du modèle 2, et de l'autre responsables de la spécialisation sémantique de «étendre sur le sol», qui domine complètement les constructions indiennes relevant du modèle 2. Le terme au datif, fréquent en védique comme ailleurs avec ces constructions, désigne celui qui s'installera ou passera *sur* l'objet étendu (3.1.3). Inversement, le verbe slave a évolué vers le sens, plus général d'«étendre» dans la seule construction qu'il admette, celle du modèle 2.

Le schéma de l'évolution est donc:

- 1 - **ster-*, I de l'objet étendu
éventuellement, + A (ou prép.) du but lieu ou objet sur lequel on l'étend. ou de l'objet effectué en l'étendant
- 2 - Passage à l'«accusatif d'objet»:
 - à partir de l'accusatif de but se constitue un verbe signifiant «recouvrir».
 - à partir de l'accusatif de l'objet effectué se constitue un verbe signifiant «étendre».
- 3 - Limitation sémantique à «(étendre sur/recouvrir) le sol».
- 4 - Fréquente expansion par un datif (3.1.3.2) «(s')étendre pour qqn., pour qqch.».

3.2.5.1.2 On ferait des observations analogues avec le verbe latin *struere* (qui appartient au doublet **strow-* représenté dans le gotique *straujan* et peut-être dans le présent 5 indien *strṇōti* (1)): à partir de la construction du modèle 1 *struere murum lateribus* «disposer des briques de façon à faire un mur» se sont développés *struere domum* «construire une maison» (2) et d'autre part (en passant au modèle 2) *struere lateres* «disposer des briques». Ce parallèle a l'intérêt de rappeler que pour

3.2.5.1.2 (1) - S'il s'agit d'un présent infixé i.-e. **stṛ-n-u-*, et non d'un présent suffixé i.-ir **stṛ-nu-*.

3.2.5.1.2 (2) - Comparer l'évolution sémantique de lat. *condere* «mettre ensemble» → «fonder» 3.2.9.4 et n.7.

cette racine, l'idée de «étendre sur le sol» et même celle de «disposer horizontalement» sont nouvelles; la valeur originelle est celle de «disposer côte-à-côte, d'où aligner, ou empiler», comme on le voit dans les dérivés nominaux; *star-* «étendre à terre» (comme lat. *sternere pecori* «faire une litière pour le bétail») est donc, comme on l'a vu plus haut, secondaire.

3.2.5.1.3 C'est à ce sens de «étendre à terre» que se rattache celui de «vaincre», pour lequel certains (1) veulent poser une racine distincte. Certes, le sens de «vaincre» s'exprime plus souvent par la base *stṛṇo-* (2) (et en général la forme *aniṭ* de la racine), celui de «étendre» par *stari-* prés. *stṛṇā-*. Mais elle n'est pas absolue, que ce soit en védique (8.41 *Ṛāstṛṇāt* «il a terrassé»; 8.63.7 *id.*) ou en avestique (*stara-* est aussi bien «étendu» que «abattu, vaincu»). Il semble même que pour l'adjectif en *-ta-* la forme *aniṭ* est originelle en second terme de composé (véd. *āstṛta-* «invictus»), la forme *seṭ* au simple: c'est la répartition attestée par le couple lat. *nōtus: cognitus* (3). Pour le sens, on passe aisément de «étendre» à «abattre» (4): on l'a vu 3.1.3.2 pour le sens de «soumettre» (RV, 8.3.2), et dans lat. *sternere, consternere*, etc... en particulier *prosternere hostem* Cic. Phil. 14.27 «terrasser l'ennemi». Pour le sens, comme pour la syntaxe (l'emploi dérive du modèle 2), il s'agit d'une innovation.

3.2.5.2 2 *vap-*

Faute d'étymologie sûre, la racine 2 *vap-* ne peut apporter qu'un témoignage passif. Comme pour *star-*, les apparences sont en faveur de la priorité du modèle 2, construction largement majoritaire, seule attestée pour le simple et la plupart des préfixés. Seul, *abhī-vap-* présente la construction du modèle 1 dans le RV, 2.15.9 *svāpnena abhyūpyā cūmuriṃ dhūniṃ ca* «Ayant submergé par le sommeil Cumuri et Dhuni», Renou *EVP* 17 p.62.

On le rencontre également avec *āpi-vap-* AV. 12.3.22. Mais cette construction apparaît, en synchronie au moins, comme l'inversion de la construction normale, celle du modèle 2, 2.14.7 *yāḥ śatām ā sahāśram bhūmyā upāsthē vapaj jaghanvān* «celui qui a semé (ou dispersé) cent (et) mille sur le giron de la terre, en les tuant», Renou *EVP* 17 p.60.

La construction du modèle 2 est la seule attestée pour le correspondant avestique *vi-vap-* «disicere» (Y. 32.10).

3.2.5.1.3 (1) - J. Narten, *Ai. str- «niederstrecken» und str- «ausbreiten»: ein methodologisches Problem*, *MSS* 22 (1967) pp.57-66; *Die Sigmatischen Aoriste in Veda* pp.278-281; *die Sprache* 14-2 (1968) pp.131-134.

Strunk *MSS* 17 (1964) p.93 et suiv.; *Nasalpräsentien* p.74 et suiv., p.110.

Cowgill *Evidence for Laryngeals*: 1965) p.155 et suiv.

3.2.5.1.3 (2) - Le fait n'indique pas une racine différente, s'il s'agit d'un infixe i.-e. **stṛ-ṇ-u-*, puisque **strew-* est un doublet ou une forme élargie de **ster(a)-*.

3.2.5.1.3 (3) - Kurylowicz *Apophonie* p.198.

3.2.5.1.3 (4) - cf. *vap-* (2.14-7) et *ni-vap-* (2.33.11); *vṛj-* (1.63.7).

3.2.5.3 *kir-*

La même impression se dégage à l'examen des constructions de la racine *kir-*: le RV ne connaît que la construction du modèle 2, 6.46.2

naḥ... gām (etc...)... *sām kira*

«épands sur nous vache (etc...)»

ou, avec une construction prépositionnelle, 4.38.7

ādhi bhruvôḥ kirate reṇûm

«(Dadhikrâ) projette la poussière jusqu'aux sourcils», Renou *EVP* 15 p.163.

En revanche, le sanskrit ultérieur connaît la construction du modèle 1, non seulement avec divers préfixés, mais même avec le simple, cf. BR. 2.99 et suiv. (sous 3 *kar-*): une inversion secondaire est très probable.

C'est que *kir-* n'est pas issu d'une racine signifiant «répandre/joncher»: la racine 2 **(s)ker-* (Pokorny 933) signifie «sauter», gr. *skairō* etc... L'accusatif qui accompagne véd. *kir-* est donc un objet causatif (3.1.8.1), et le modèle 1 du sanskrit est tout aussi secondaire que le sens de «répandre/joncher».

3.2.6.0 Les verbes «lancer»

3.2.6.0.1 Les verbes «lancer» ont en majorité l'accusatif de l'objet lancé; l'instrumental rare, en paraît le substitut occasionnel. Mais son caractère de résidu inexplicable engage à y voir la construction originelle. L'instrumental, qui s'est maintenu avec *dīv-* (qui s'est restreint au sens de «jouer»), a dû céder la place à l'accusatif auprès des autres verbes dans la majorité de leurs emplois.

L'instrumental est sûrement originel, parce que les verbes «lancer» sont issus pour la plupart de verbes indiquant un mouvement rapide (*kṣip-* 3.2.6.3; gr. *bállein* 3.1.4.5) ou plus précisément un mouvement rotatif (gmq. **werpan*, sl. **vrěsti* 3.1.4.5, et peut-être leur correspondant *vartāya-* 3.2.6.6). il désigne l'«objet tenu», l'«objet agité» comme il en est tant d'exemples (3.1.4.3). Le terme visé ou atteint est exprimé à l'accusatif, et sa combinaison avec l'instrumental produit le modèle 1, attesté avec 1 *iṣ-* RV. 1.63.2.

Mais le modèle 2, avec l'accusatif de l'objet lancé et le datif de l'objet visé ou atteint, est beaucoup plus fréquent. On a également des exemples des modèles intermédiaires, double accusatif (un avec *as-* signalé 3.1.2.8); liaison de l'instrumental et du datif (avec 1 *iṣ-*).

Il apparaît donc que le fait central de l'évolution dans ce groupe est l'élimination de la forme du modèle 1, nécessaire pour maintenir le sens de «lancer». Le maintien du modèle 1 conduit au sens de «viser, atteindre»: on le voit par l'exemple du verbe gmq. **skeutan* et son correspondant baltique (peut-être apparenté à véd. *cud-* (1), qui sera étudié 4.1.3.2).

3.2.6.0.2 gmq. **skeutan*, lit. *šauti* (*šaudyti*)

Le verbe germanique **skeutan* «schiessen» ne connaît que la construction du modèle 1; on en restitue la genèse à partir d'emplois comme v.a. *scurum sceotēp* «tirez des averses (de flèches)»: il a suffi d'un accusatif de but pour que le tour soit constitué. Le verbe baltique apparenté, lit. *šauti*, de même sens, a la même construc-

3.2.6.0.1 (1) - Le rapport avec *cud-* (Mayrhofer) est écarté par Seebold.

tion.

A côté de cette construction, qui se maintient (cf. *infra*), s'est développée une construction du modèle 2, all. mod. *einen Pfeil (nach...) schießen* «lancer une flèche (à...)», lit. *šaudykle šauti* «lancer la navette». Cette seconde construction se justifie, paradoxalement, par le besoin de restaurer un verbe «lancer, décocher». En effet, la construction du modèle 1, tout en se maintenant s'en est modifié en conséquence: all. *schießen* et lit. *šauti* sont devenus des verbes «abattre» (avec une arme de jet); une expression comme le proverbe lit. *gėrą paūkštį dvīem kulkom šauna* «pour abattre un bon oiseau, il faut deux balles» n'a plus du modèle 1 que la forme extérieure: le complément de but est devenu un complément d'objet, l'instrumental d'objet un complément de moyen. L'innovation formelle du modèle 2 aboutit donc à la restauration de la structure et de la signification anciennes.

3.2.6.1 2 as-

La racine 2 as- «lancer» se construit, au simple et dans les préverbés, avec l'accusatif de l'objet lancé. Cette construction est la seule attestée pour le correspondant avestique *ah-* (prés. *aṇhyeiti* = véd. *áśyati*), et l'on restitue en v.p. une forme du passif correspondant, DB. 1.95 *aniya āpiyā āhyatā* «une autre (partie de l'armée) fut jetée à l'eau» (1). L'objet visé ou atteint s'exprime au datif en védique, 3.30.17 (et 6.52.3)

brahmadviše tāpuṣiṃ hetīm asya

«Lance sur celui qui hait la formule l'arme de jet brûlante», Renou (2).

L'avestique a une construction prépositionnelle, Yt. 8.6

tiṣṣriš... yim aṇhaṭ... xvanvantəm avi gairīm

«la flèche qu'il lança jusqu'au mont Hvanvant»

Il s'agit de part et d'autre d'une construction du modèle 2. En regard, la construction de RV. 2.24.8 apparaît comme une singularité:

tāsa sādhvīr īśavo yābhir āsyati

«Allant-droit-au-but (sont) ses flèches avec lesquelles il tire» Renou *EVP* 15 p.57. Cet emploi de l'instrumental, enregistré depuis longtemps (3), n'est toutefois pas situé par rapport à l'accusatif. Faut-il y voir un substitut occasionnel («instrumental déobjectif», 3.1.4.1) ou au contraire la construction première, l'accusatif étant à l'origine un «objet instrumental» (3.1.4.4)?

Faute de trouver en liaison avec cet instrumental un accusatif de l'objet visé ou atteint, il n'est pas possible de poser une construction du modèle 1; les deux constructions sont dissymétriques:

objet lancé	objet atteint ou visé
I	néant
A	D ou prép. (optionnels)

On a le choix entre deux hypothèses:

- l'instrumental est le substitut de l'accusatif
- l'instrumental est le vestige d'une construction du modèle 1 en voie de disparition.

La première hypothèse ne trouve aucune justification: pourquoi un accusatif céderait-il la place à un instrumental d'objet, singularité inexplicable dans le sys-

3 2.6.1 (1) - La forme *āhyatā* est une restitution de Kern, adoptée par Bartholomae et par Kent p.174 sous 2 *ah-*; mais elle n'est citée qu'avec doute B-M p.101

3.2.6 1 (2) - *EVP* 17 p.70; traduction analogue *EVP* 5 p.37, et Geldner.

3.2.6 1 (3) - Delbrück *Grd.* 3 § 119 Brugmann *Grd.* 2.2 § 483 h (3.1.4.3)

tème, et cela sans qu'on puisse alléguer une «inversion de construction» (du type de *abhi-nī-dhā-* 3.2.9.1; lat. *donare* 3.1.5.4), et sans qu'aucune différence de sens justifie cette substitution: en particulier, l'action mentionnée 2.24.8 n'a rien d'un «geste». Il s'agit d'un acte orienté, comme le montre l'adjectif *sādhvīḥ*. Ce détail engage à restituer une construction du modèle 1, dont on trouve également la trace dans un emploi technique de *ānv-as-*, ŚB. 3.2.1.13 *muñjavalśēna ānvastā bhavati (mékha-lā)* «(la ceinture de chanvre) est entrelacée d'une pousse de roseau *muñja*». Cette construction suppose un actif correspondant **ānv-as- mékhakam muñjavalśēna* (4).

D'autre part, le datif de l'objet visé ou atteint est, comme l'ensemble des datifs allatifs (2.5.2), le substitut d'un accusatif; cet accusatif est attesté en tour double (3.1.2.8) 1.121.10 *tām... hetīm asya* «lance sur lui la flèche» (cf. Ludwig, Oldenberg et Geldner) (5).

Le passage au modèle 2 a dû se faire, comme souvent, à travers l'objet effectué en figure étymologique: av. *hvastām aṇhayeiti* (Yt. 10.21) (6) «he throws a good throw» peut appartenir aussi bien au modèle 1 («effectuer un bon jet») qu'au passage naturel du premier au second, donnant le modèle de *ah- arštīm* «lancer un javelot», etc...

La raison de cette évolution est probablement le besoin de conserver la structure initiale de la construction, donc de conserver le sens de «lancer». Le maintien du modèle 1 mène au sens d'«atteindre»; i.-ir. **as* n'a pas suivi cette voie; il n'a pas non plus développé la double construction (et la double orientation sémantique) de grmq. **verpan* et gr. *bállein* (3.14.6): il est resté un verbe «lancer».

3.2.6.2 *śjī-*

Śjī- «laisser couler, laisser aller; lancer» présente au simple et dans les préverbes la construction du modèle 2, comme son correspondant avestique *harāz-* (même sens). L'objet qu'on «laisse couler» (liquide), qu'on «laisse aller» (animal), qu'on «lance» (arme, fig. chant, rayon) est à l'accusatif. Le but visé ou atteint est exprimé soit à l'accusatif, soit au datif ou au locatif, soit par une construction prépositionnelle (*abhī*, *ācha*):

8.3.10 *samudrām āśjī mahīr apāḥ*

«tu as laissé couler les grandes eaux dans l'océan»

1.19.9 *abhī tvā... śjāmi somyām mādhu*

«j'envoie vers toi la douce liqueur sômique»

1.71.5 *śjād āstā... didyūm asmai*

«l'Archer (Rudra) lança sur lui la flèche», Renou *EVP* 17 p.1.

Il apparaît probable que datif, locatif, constructions prépositionnelles sont les substituts de l'accusatif allatif; tous s'opposent directement à l'ablatif, 6.17.6 *ūrvād gā asjāḥ*

«tù as fait sortir les vaches de la caverne».

3.2.6.1 (4) - *śjī-* a un emploi technique analogue *ibid.*, *stukāsārgam sṛṣṭā bhavati* «elle est tressée en tresse de cheveux».

3.2.6.1 (5) - Inconnu BR et Grassmann (qui considèrent *asya* comme une forme pronominale); le contexte comporte quelques difficultés, en particulier l'hapax *phaligām*; mais que ce soit un nom propre ayant *tām* pour épithète, un adjectif épithète de *hetīm* ou de *tām*, ou encore un nom commun en apposition, le double accusatif est probable. Toutefois, Renou l'évite en considérant que *phaligām* désigne la même réalité que *hetīm tām* fonctionnant comme «article» («lance la pierre, l'arme de jet»).

3.2.6.1 (6) - Lire plutôt, avec certains mss., *aiñhayeiti* (= véd. *āsyati*), la forme *aṇhayeiti* que retient Geldner étant due probablement à l'influence de la forme *apayeti* qui suit (effet de rime).

Quant à l'accusatif d'objet, malgré sa fréquence, il doit être secondaire. De fait, il est un exemple d'instrumental de l'objet lancé, 8.43.32

śjān sūryo nā raśmībhiḥ

«(ô Agni), qui projettes (ta flamme) comme le soleil ses rayons» (1).

Certes, *sūryo nā raśmībhiḥ* se retrouve, comme l'indique Geldner, en 9.41.5, où l'instrumental est régi par *â-pṛ-*. Mais la formule aurait-elle été utilisée ici si le contexte ne le permettait pas? Cet exemple, bien qu'unique, permet de restituer une construction du modèle 1, qui peut être également à la base d'un emploi de *sām-sj-*, 1.33.13 (3.5.1.9.3).

La prédominance, quasi totale en védique (totale en avestique), du modèle 2 laisse supposer une évolution ancienne. Peut-être faudrait-il l'attribuer au régime interne *śj- sârgam* d'où *sârga- śṣṣtâ-*, *passim*).

La situation est très proche de celle de 2 *as-* (3.1.6.1).

3.26.3 *kṣip-*

Speijer S.S. § 45 signale la double construction de *kṣip-* en sanskrit, et l'illustre par les deux exemples suivants, R. (Gorr.) 5.11.11 *dhūrtapralāpān kṣipanti* «ils prononcent des paroles trompeuses» et M. 8.27 *ekajātir dvijātīṃs tu vācā dāruṇayā kṣipan* «un non-brahmane, quand il lance à un brahmane un mot rude». Bien qu'ils représentent un emploi métaphorique de la racine, qui signifie proprement «lancer», ces deux exemples représentent parfaitement les deux modèles de constructions attestés dès le RV pour cette racine.

La construction du modèle 1 est attestée pour le préverbe en *abhī-*, 5.83.3 *rathī_iva kâśayā_âśvān abhikṣipān*

«comme un cocher qui de sa lanière fouette les chevaux», Renou *EVP* 15 p.111.

Celle du modèle 2, pour le simple et le préverbe en *âva*, 2.30.5

âva kṣipa divô âsmānam uccā

«lance du haut du ciel la pierre»

Les apparences sont en faveur d'une priorité du modèle 2, la construction du modèle 1 étant plus rare, et liée au préverbe *abhī-*. Cependant, c'est, au contraire, le modèle 1 qui est originel. *Kṣip-* désigne en effet non seulement l'acte de «lancer», mais tout mouvement rapide, comme on le voit par l'adjectif *kṣiprâ-* «rapide» et son correspondant avestique *xšviv-*. Verbe de «mouvement rapide», *kṣip-* a dû se construire avec l'instrumental de l'objet tenu (en mains), et éventuellement l'accusatif du but visé: la construction du modèle 1 est donc sûrement originelle. L'accusatif du modèle 2 doit donc représenter une innovation, un «objet instrumental» (3.1.4.4), avant de devenir l'objet pur et simple

3.2.6.4 *dīv-*

La racine *dīv-* «jouer» se construit avec l'instrumental ou l'accusatif du nom de jeu, *akṣān* ou *akṣair dīvyati* «il joue aux des» (Pāṇini 1.4.43); l'instrumental est seul attesté en védique, 10.34.13

3.2.6.2 (1) - «qui projettes (ta flamme) comme le soleil avec ses rayons» (Renou *EVP* 13 p.73) est incohérent pour la syntaxe, et ne donne aucun sens; que projette le soleil, sinon ses rayons? D'ailleurs, Renou (*ibid.* p.154) considère la structure *śjān... raśmībhiḥ* comme un «renversement» de *śj- raśmīm*; ce «renversement» n'est en fait que le modèle 1 exceptionnel en face du modèle 2 courant

akṣair mā dīvyah

«ne joue plus (1) aux dés»

L'accusatif en est le substitut ultérieur, «objet instrumental» (3.1.4.4).

Comme l'indiquent B. R. et Grassmann, le sens de «jouer aux dés» est issu par spécialisation de celui de «lancer» (2). L'étymologie de cette racine est instructive pour l'évolution sémantique des verbes «lancer»: elle est apparentée à la racine *dī-* «briller», et se retrouve peut-être en slave avec le sens de «merveille», v.sl. *divŭ* «*thaŭma*» (3): les phénomènes lumineux (d'où: «voir/paraître») sont souvent exprimés par des verbes «lancer». La similarité de la construction (instrumental de l'objet lancé, et du rayon lumineux) a favorisé les contacts.

3.2.6.5 1 *iṣ-*

1 *iṣ-* signifie originellement «lancer»; deux noms (1) de la flèche, l'hapax *samīṣ-* 8.50 (= Vâl. 2). 2 et *iṣu-* (2) (= av. *iṣu-*, et cf. gr. *iōs*, de **iswōs*) montrent que c'est le sens originel, et engagent à considérer avec scepticisme le rapprochement habituel avec la racine **ey-* «aller» (3).

La construction du modèle 1 est attestée une fois, 1.63.2

(vājraṃ) yēna... amītrān

pūra iṣṇāsi... pūrṇāḥ

«foudre que tu lances sur les ennemis, sur (leurs) nombreux forts» (4).

Celle du modèle 2 l'est, au sens propre, 4.17.3

bhinād girīṃ śāvasā vājraṃ iṣṇān

«il fend la montagne en lançant avec force son foudre» (de même 1.61.13), et plus souvent au sens figuré, 4.22.10

asmābhyam vīśvā iṣṇaḥ pūraṇdhīḥ

«tu nous enverras toutes tes bénédictions».

«Envoyer», qui est la traduction habituelle, repose sur plusieurs métaphores: celle de «lancer un bienfait» est connue (cf. *sgj-* 3.2.6.2, et surtout *sām-sgj-*); celle de «lancer une parole-flèche» (3.4.2.1.2): *iṣ- vācam* (*passim*); «envoyer une armée» (v.p. *aīś-*), cf. i.-ir. **sainā-* «armée de jet» (sens conservé dans véd. *sénā-*) d'où «armée» (véd. *sénā-*, av. *haēnā-*, v.p. *hainā-*); «lancer un char» (cf. 1.116.1 *senāju-*).

3.2.6.4 (1) - Valeur «répressive» de l'injonction sur thème de présent, K. Hoffmann *Injunktiv* p.81.

3.2.6.4 (2) - Intégration sémantique du régime instrumental selon 3.1.5.5.

3.2.6.4 (3) - Autre, Meillet, *Recherches* p.372 et suiv. (*dhī-* «contemplation»). Mais cf. Trautmann sous **deiua-*. Sur l'histoire de cette racine, cf. Wackernagel *Sb. Ak. Berlin* 1918, p.396 et suiv. = *Kl. Schr.* p.315 et suiv. (cité Mayrhofer sous *dīvyati*); Bechtel, *Lexilogus* pp.61, 98 et 74.

3.2.6.5 (1) - et un adjectif, *iṣmīn-* «armé de flèches» ép. de Rudra et des Marut (= *iṣumant-*, Renou *EVP* 10 p.97). Peut-être < **iṣumin-*, Neisser 1 p.167).

3.2.6.5 (2) - rapproché par Mayrhofer, et, avec doute, par Debrunner *Suffixe* p.470 qui renvoie à Kuiper *AO* 12 p.252 A.3.

3.2.6.5 (3) - Il faut peut-être rapprocher hitt. *iṣhuwa-* qui signifie le plus souvent «répandre, jeter»; mais aussi (avec les préverbes *piran-katta-*) «décocher (une flèche)» (cf. Götze *Hattušiliš* p.104).

3.2.6.5 (4) - La plupart des traducteurs font de *yēna* un instrumental de moyen («foudregrâce auquel») et rendent *iṣ-* par «renverser», «précipiter» (Ludwig «zum sturze bringst» *der Rigveda* 2 p.22, Renou *EVP* 17 p.27 «tu précipites»), ou par «pousser dans» (*pūraḥ* étant compris comme un accusatif de but). Geldner «du die Feinde in die vielen Burgen treibst». Pourtant, le sens de «lancer» avait été reconnu par Grassmann pour ce passage (*Wb.* 222: «7^o) *schleudernd treffen mit Acc.*»).

amītrān... pūraḥ peut être une apposition possessive), c.à.d. une négligence syntaxique comparable à l'apposition partitive, 1.3.2.5. Mais, en raison de l'antiquité du groupe d'hymnes auquel appartient ce passage (Arnold p.291), il est possible de considérer *amītrān* comme une forme archaïque de génitif pluriel, du type de *devān* (*jānma*), (*vīśaḥ*) *mārtān* Wackernagel (-Debrunner) *Ai. Gr.* 3 § 54.

rātha- «char rapide comme une flèche»).

Intermédiaire entre les deux modèles, la construction attestée 8.44.27 *stōmair iṣema agnāye* «adressons (lit. lançons) des louanges à Agni», évoque la construction des verbes germaniques signifiant «lancer» (3.1.2.10) (5); elle a dû être favorisée (sans qu'il s'agisse d'un emprunt pur et simple, comme le pense Renou *EVP* 13 p.154) par la construction de *vidh-* (3.4.4.4) et plus généralement le modèle intermédiaire des verbes «sacrifier».

3.2.6.6 *vrt-*

Comme le verbe germanique **werpan* et le verbe slave *vrěsti* (3.1.4.5) auxquels il est apparenté de loin (**wer-gw-*: **wer-t-*), et comme son équivalent tokharien *A wārt-*, *vrt-* est passé (mais dans quelques emplois seulement) du sens de «tourner» à celui de «lancer». L'objet que l'on fait tourner avant de le lancer est, en tant qu'«objet tenu», à l'instrumental 7.104.5

*īndrāsomā vartāyatam divās pāry
agnitaptébhir yuvām āsmahanmabhiḥ*

«Indra et Soma, lancez du haut du ciel vous deux des pierres chauffées au feu».

Cet exemple, unique, n'est pas totalement sûr (1), car l'instrumental, qui dépend à la fois de *vartāyatam* et d'un verbe suivant, *vidhyatam* («percez») peut être rattaché exclusivement à ce dernier; c'est ce que fait Geldner. La construction usuelle est l'accusatif, *ibid.* 4

īndrāsomā vartāyatam divō vadhām... aghāṣaṃsāya
«Indra et Soma lancez du ciel le coup mortel du médisant».

La proximité de la rection accusative ne doit toutefois pas faire douter de la rection instrumentale: la répartition est exactement celle qu'on trouve pour *as-* et *sṛj-*: l'instrumental n'est attesté que là où l'objet est visé ou atteint n'est pas mentionné. S'il l'est, on a l'accusatif.

La répartition s'explique peut-être par une raison de situation. L'existence d'un accusatif de l'objet visé ou atteint et d'un accusatif de l'objet lancé présente des risques de confusion; un même objet peut servir de cible ou de projectile.

A l'accusatif de l'objet lancé (et, plus généralement, l'accusatif de l'objet causatif, l'objet que l'on «fait tourner») s'ajoute, avec certains préverbes, un accusatif de but (3.1.2.8) ainsi avec *āpi-*, 1.121.13

āpi kartām avartayō'yajyūn

«tu fis rouler les non-sacrifiants dans le précipice», Renou *EVP* 17 p.41.

Mais ce second accusatif est souvent remplacé par un datif (surtout pour les abstraits et personnels), un locatif ou une construction prépositionnelle; ainsi avec *ācha*, *abhī*, *ā*.

Il est une attestation directe ou indirecte de la construction du modèle 1 pour cette racine dans le latin *animadvertere*. Ce verbe, dont le sens de «remarquer» repose, comme on sait, sur «tourner son esprit vers», se construit avec l'accusatif de

3.2.6.5 (5) - Toutefois, on peut entendre, avec Ludwig *der Rigveda* 1 p.435 «Agni möchten wir mit unsern Liedern zueilen» (semblables, Geldner et Renou *EVP* 13 p.74); *stōmaiḥ* serait un instrumental de l'objet apporté, du type décrit 3.3.1.1, *ā-i- dhiyā = bhr- dhiyam*.

3.2.6.6 (1) - Passage difficile. On peut, avec Geldner, sous-entendre un accusatif, «schleudert... (die Geschosse)», ou, avec Ludwig, l'extraire du composé *tāpurvadhebhīḥ* (c), en corrigeant le texte (*der Rigveda* 2 p.378; 4 p.300). Mais si l'on admet l'instrumental de l'objet lancé, du type de *īṣavo yābhīr āsyati* (*supra* 3.2.6.1), la construction est aisée, et le sens parfaitement acceptable.

l'objet remarqué, «ce vers quoi on tourne son esprit» On considère habituellement la forme comme issue de *animus advertere* (qui est attesté, et qui se construit avec un second accusatif); il s'agit d'un double accusatif du type décrit 3.1.2.5, dont l'un des termes (*animus*) représente un plus ancien instrumental. Il est donc possible que la forme repose en fait sur **animus advertere*, c'est-à-dire sur une construction du modèle 1. On reconstruira donc les constructions des deux modèles (2), et un double accusatif intermédiaire:

advertere

Modèle 1	<i>*animus</i>	<i>aliquem</i>
double accusatif intermédiaire	<i>animus</i>	<i>aliquem</i>
Modèle 2	<i>animus</i>	<i>ad aliquem</i>

Le développement de cette dernière construction, qui est attestée par quelques exemples (Lucrèce 2.54 *advertunt animos ad religionem*) a été probablement treine par le caractère formulaire des précédentes.

3.2.7.0 Les verbes «lier», «atteler»

Les verbes «lier» n'ont une double construction qu'en apparence: l'accusatif de l'objet lié peut être accompagné soit d'un instrumental du lien, soit d'un locatif du point d'attache. Les deux constructions sont en fait complémentaires et les deux déterminants secondaires, compatibles.

En revanche, *yuj-* «atteler» a deux constructions, l'une avec l'accusatif et l'instrumental, l'autre avec l'accusatif et le locatif qui correspondent aux deux modèles: *yuj- āśvena rātham* et *yuj- āśvaṃ rāthe*.

C'est que seul, le procès que désigne *yuj-* répond à la définition du groupe sémantique étudié dans le présent chapitre, «mettre en contact ou en présence deux objets». La double construction s'est en quelque sorte fixée en «diathèse de l'objet» (3.1.5.1) permettant d'introduire en position d'objet (comme en français avec *atteler*) soit le nom du véhicule, soit le nom de l'animal. Au contraire, les verbes «lier» ne connaissent que le reflet de la construction du modèle 1. Le lien n'est qu'un «instrument», et la langue n'a pas éprouvé le besoin de le mettre en vedette en créant à cet effet un syntagme du modèle 2 du type «lier un lien»; une seule tentative en ce sens est signalée pour *nah-* 3.2.7.2. D'autre part, il est improbable qu'à la construction avec l'accusatif de l'objet attaché et le locatif du point d'attache ait jamais correspondu une construction du modèle 1 comportant respectivement l'instrumental et l'accusatif. Les racines «lier» n'illustrent donc que le premier type d'évolution selon 3.1.5.2 alors que *yuj-* illustre les deux.

3.2.7.1 *bandh-*

La racine *bandh-* «lier» ne pose guère de problèmes syntaxiques ni sémantiques: les divers emplois que distinguent les dictionnaires sont à peine des variantes du sens de «lier», et les constructions possibles se ramènent à:

1 - l'accusatif de l'objet «lié» (obligatoire)

2 - le locatif du point d'attache intérieur ou extérieur

- intérieur, 4.40.4 *vāji... grīvāyām baddhāḥ* «cheval vainqueur attaché par le cou»

- extérieur, 6.74.3 *naḥ... tanūṣu baddhām... énaḥ* «péché attaché à nos corps»

3 - l'instrumental du lien, 10.85.24

prā tvā muñcāmi vāruṇasya pāśād

yéna tvā ābadhnāt savitā suśévaḥ

«je te délivre du lien de Varuṇa dont Savitar le gracieux t'avait lié».

Cet instrumental médiatif est occasionnellement concurrencé par un locatif (franç. «dans les liens»), 10.85.28 *patīr bandhēṣu badhyate* «l'époux est lié dans les liens».

Du point de vue sémantique, on voit que les significations se regroupent autour de deux pôles:

- «lier», «enchaîner» une personne ou un animal 4.40.4; 10.85.24 et 28

- «attacher qqch. à qqch.» 6.74.3, ou qqn. à qqch. (ex. *infra*), ou qqch. à qqn.

Cette dualité n'a rien d'exceptionnel; elle est toutefois significative: les constructions casuelles sont à apprécier diversement selon que l'on considère comme originel le premier ou le second de ces deux pôles sémantiques. Si le pôle originel est «attacher», le terme à l'instrumental est un complément de moyen inessentiel. C'est d'ailleurs son statut en védique; mais si c'est «lier», «enchaîner» qui est originel, le terme à l'instrumental est central et l'accusatif s'interprète comme un complément de but «attacher, fixer des liens à»: qn a, en bref, un syntagme du modèle 1.

La racine i.-ie. **bhendh-* a été employée aussi au sens de «faire, réaliser un objet en liant, en attachant», all. *Besen binden* «faire des balais»: cet emploi, qui est à la base du substantif **bhḡdhnā-* (**geflochtener Korb*) (Pokorny 127) relève pour la syntaxe du modèle 1: «lier (I) pour faire (A)». En revanche, «attacher (A) à (L)», AV. 11.4.26 *badhnāmi tvā māyī* «je t'attache à moi» est à la base d'emplois figurés, en particulier de la dénomination métaphorique de la parenté par alliance ou de l'association, véd. *bāndhu-*, gr. *pentherōs* «beau-père», lit. *beñdras* «camarade» (adj: «commun»).

Cette racine illustre la situation ambiguë de l'accusatif: désignation du «point d'application», du «but» local ou du résultat de l'action là où l'instrumental figure en position centrale, c'est-à-dire quand l'aspect matériel du procès est en évidence; «objet grammatical», le terme à l'instrumental étant marginal (et facultatif) lorsque l'aspect matériel de l'opération reste dans l'ombre, en particulier dans les emplois figurés. Elle montre par là que, si le modèle 1 est bien originel du point de vue étymologique, puisque les cas y figurent avec leur valeur pleine, il est lié à certains types d'emplois, et que dès l'origine il suffit de passer, par métaphore ou autrement, à un autre plan pour que la hiérarchie des constituants change, pour que le terme à l'accusatif prenne la première place.

L'évolution, pour l'ensemble des verbes «lier», se définit comme le maintien formel du modèle 1, mais avec omission ou intégration sémantique du régime instrumental, ce qui mène à «attacher... à» ou à «lier», «enchaîner».

3.2.7.2 *nah-*

C'est ce type d'évolution qui mène la racine *nah-* de son sens initial de «nouer» (lat. *nodus* «nœud») (1) aux divers sens attestés. «Nouer» (2) est le sens du verbe dans la construction du modèle 1, qu'on trouve maintenue, au moins dans sa matérialité, 10.60.8

yāthā yugāṃ varatrāyā
nāhyanti dharūṇāya kām

«de même qu'on attache le joug avec une courroie pour le fixer». Comme le montre cette traduction, l'accusatif est devenu l'objet et l'instrumental est passé au rang des compléments circonstanciels, comme le locatif du point d'attache, 6.75.5

iṣudhīḥ... prsthē nīnaddhah
 «carquois attaché sur le dos»

Mais il est à l'origine le terme central: le sens étant «nouer», le premier déterminant ne peut être qu'un objet susceptible d'être noué. A partir de «fixer» les sens divergent: *āpi-nah-*, à côté de «fixer avec une corde» (10.166.3), qui représente un emploi proche de la valeur originelle, en vient à signifier «enfermer», «bloquer» 10.68.8 *āsṇā āpinaddham mādhu* «le doux (breuvage issu des vaches) enferm(e)s par le roc» Renou *EVP* 15 p.75. D'autres préverbes tendent vers les sens de «pourvoir de», «munir de», «protéger», «garnir», etc...

La relation originelle se retrouve dans l'«objet instrumental», amorce d'une construction du modèle 2, 10.53.7 *akṣānāho nahyatana* «attachez les attaches de l'essieu».

3.2.7.3 *dā-*

Les deux autres verbes «lier» présentent la même construction: accusatif de l'objet lié, éventuellement locatif du point d'attache interne ou externe, instrumental du lien, et la structure originelle est probablement la même que pour *bandh-* et *nah-*.

La racine *dā-* offre plusieurs exemples de la construction avec l'accusatif et locatif comme 9.10.8 *nābhā nābhiṃ na ā dade* «(le soma) a relié sa parenté (divine) à notre parenté (humaine)», Renou *EVP* 8 p.8. Mais la construction originelle doit être celle d'II. 10.443 *me désantes... nêléi desmôî* «m'ayant lié d'un lien impitoyable» (la structure initiale pouvant se restituer comme «ayant lié un lien (I) à moi (A)»).

3.2.7.2 (1) - La racine est **ned(h)-*; lat. *necto*, secondaire, ne permet pas de poser une racine **negh-* cf. EM et WH. Le nom germanique du «filet», got. *nati*, etc. suppose **ned-*. L'évolution *nadh-* > *nah-* fait problème, Wck. *Al. Gr.* 1 p.250; Meillet suppose une origine dénomivative (*nah-* → *nah-yati*).

3.2.7.2 (2) - De même, le verbe français *nouer* se construit originellement avec un objet affecté (*nouer une gerbe avec un lien*) comme lat. *nodare*, puis avec un objet instrumental, *nouer un garrot, une cravate*.

3.2.7.4 *sā-*

De même, à partir du modèle 1 attesté AV. 4.16.9 *taīs tvā sārvaīr abhī syāmi pāśaiḥ* «je t'attache avec tous ces liens», on arrive par intégration du régime instrumental à *sā- padī* «attacher au pied (avec un lien)» 4.12.6; d'autre part, le lien peut être employé comme sujet (sujet-instrument, 4.3.1.2), 8.67.8 *mā naḥ sétuḥ siṣed ayām* «que ce lien ne nous lie pas!» Renou *EVP* 5 p.109. L'adjectif en *-tā-* reflète soit l'emploi dérivé, 4.12.6 *padī śitā-* «attaché par le pied», soit l'emploi de base; il signifie alors «à quoi on a attaché», «attelé»: c'est cette seconde valeur que reflète le nom avestique du «cheval attelé», *hita-* (= *yuxta-*, cf. les noms propres *Hitāspa-* et *Yuxtaśpa-*). De même, les préverbés antonymes du simple *āva-sā-* «dételer» et *vī-sā-* «détacher» ont des emplois correspondant à ses constructions attestées ou restituables: *āva-sā- āśvān* «dételer les chevaux» (1.104.1) correspond à un **sā- āśvān*, que confirme d'autre part av. *hita-* tandis que *āva-sā- énaḥ* (6.74.3) «détacher le pèché» correspond à un **sā- énaḥ*(L) «attacher le pèché à».

On voit que ces quatre verbes ne constituent que des témoignages passifs pour la théorie des deux modèles; ils se laissent interpréter conformément à elle, mais il serait impossible d'en tirer la moindre confirmation positive, et il serait même imprudent de les interpréter dans ce sens sans le témoignage décisif des constructions de *yuj-*.

3.2.7.5 *yuj-*

3.2.7.5.0 La racine *yuj-* «atteler» fournit un témoignage particulièrement probant parce qu'elle exprime des situations claires auxquelles on peut confronter les constructions. La situation la plus fréquente est celle de l'animal qu'on attelle à un véhicule; une autre plus rare, de l'animal qu'on attelle au même véhicule qu'un autre, déjà attelé; une troisième, rare également, de deux animaux qu'on attelle ensemble (à un même véhicule). A partir de ces trois situations se sont développées diverses métaphores, en général transparentes. D'autre part, l'expression peut en être soit explicite (*atteler le cheval au char*) soit partiellement implicite (*atteler le cheval*, *atteler le char*): on voit ici encore qu'il faut apprécier le tour simple à partir du tour complexe (*supra*, 0.1.9). Nous laisserons de côté les expressions totalement implicites (*atteler*), qui n'apportent rien à l'étude syntaxique.

3.2.7.5.1 Le modèle 1 est représenté par un exemple sûr: 7.23.3 *yujé rātham... hāribhyām* «Pour atteler les deux alezans au char» (1); un autre douteux 10.4.6; un reflet indirect 10.75.9 *rātham yuyuje... āśvīnam*, littéralement: «il a attelé son char... chevalin» = «de chevaux» (le dérivé en *-īn-* équivant à un instrumental, *supra*, 1.4.2.3); il est donc très rare dans les expressions explicites; mais il est à la base du type *yuj- rātham* «atteler le char», dont on compte 22 exemples. La raison de cette situation est évidente: le terme à l'instrumental n'est pas exprimé d'ordinaire parce qu'il est facile à suppléer: *yuj- rātham* est évidemment **yuj- rātham āśvaiḥ*.

En revanche, comme un même animal de trait peut être attelé à divers types de véhicules, on ne s'étonne pas de trouver assez souvent l'expression explicite

3.2.7.5.1 (1) - ou: «pour atteler de deux alezans le char». Le verbe français *atteler* présente la même dualité de constructions.

du modèle 2: **yuj- āśvam* (ou similaire) *rāthe*, (*rātheṣu*) «atteler un cheval au(x) char(s)» (2), ou *dhurī* (*dhūrṣū*) «au(x) timon(s)» (3). Naturellement, l'expression partiellement implicite est plus fréquente (*yuj- āśvam* et similaires: 46 ex.). Au pluriel, *yuj- āśvān* est à la fois «atteler des chevaux (au même char)», et «atteler des chevaux ensemble» (ce qui conduit au sens de «joindre»).

La présence d'instrumentaux libres (de circonstance) dans le modèle 2, par exemple 8.98.9 *gāthayā* «par le chant». 10.13.1 *nāmobhiḥ* «avec hommages», 9.62.17 *tām... rāthe yuñjanti yātave... dhītībhiḥ* «ils l'attellent au char, avec les (ou: grâce aux) pensées-poétiques, pour qu'il aille», met en lumière par contraste le caractère *régi* de l'instrumental dans le tour *yuj- āśvena rātham*: il s'agit bien du modèle 1, et non d'un instrumental circonstanciel accompagnant un accusatif d'objet.

On peut donc résumer les constructions (explicites et partiellement explicites) des formes personnelles de l'actif et du médio-actif par le tableau suivant, où les parenthèses indiquent les formes non obligatoires:

	cheval	char
modèle 1	(<i>āśvena</i>)	<i>rātham</i>
modèle 2	<i>āśvam</i>	(<i>rāthe</i>)

Cette construction est la seule qu'admettent les préverbes. Le caractère optionnel de l'instrumental dans le modèle 1 et du locatif dans le modèle 2 engage à poser en synchronie une double transitivité; *āśvam* de 2 est, comme *rātham* de 1, un complément direct. Mais que l'accusatif du modèle 1 repose sur un allatif, c'est ce que confirment d'une part le locatif du modèle 2, et d'autre part la situation même: l'attelage se fait en approchant l'animal du char et non l'inverse (4).

3.2.7.5.2 Le passif et le médio-passif se répartissent entre les deux modèles. Du modèle 2 relèvent des tours comme *āśva-* (ou similaire) *yujānā-* «cheval qu'on attelle» (3.43.6; 6.29.2; 6.44.19; avec instrumental d'agent 9.64.19; 9.97.28); *āśva- yuktā-* «cheval attelé», dont il est 31 exemples, contre 7 de *rātha- yuktā-* qui relève du modèle 1. En effet, *āśva- yuktā-* (*yujānā-*) peut être accompagné de *rāthe* (1.118.4; *dhūrṣū* «aux timons», 7.63.2; 10.114.10) et *rātha- yuktā-* (*yujānā-*) de *āśvena*. Cette construction est parfois ambiguë: ainsi *mānasā yuktā-* (*yujānā-*) 6.49.5; 7.69.2) peut s'interpréter aussi bien comme «attelé par la pensée» (c. d'agent) (1) que comme «qui a pour attelage la pensée» (modèle 1) (2).

La forme *yujānā-*, de participe aoriste moyen, présente en outre une construction très remarquable: épithète d'un nom de personne, et accompagné d'un nom d'animal de trait à l'instrumental. Voici la liste des exemples sûrs:

- 2.18.5 *ā... yāhi... hāribhir yujānāḥ*
 «(ô Indra), viens, avec ton attelage d'alezans!»
 8.50.7 *yujānā indra hāribhiḥ... ā gahi*

3.2.7.5.1 (2) - *yuj- āśvam*: *yuj- rātham*; même dualité pour l'antonyme *vī-muc-* (*āśvam*, *rātham*).
 3.2.7.5.1 (3) - A côté de *yuj- dhurī*, on aurait *yuj- dhurā* RV. 1.164.19, selon Grassmann suivi Thieme, *Mitra* p.37 n.24 qui compare Yt. 10.136 *aurvanta yūxta vāsā*. Mais les deux passages sont difficiles; autres interprétations chez Geldner pour le premier, chez Lommel pour le second.

3.2.7.5.1 (4) - C'est pourquoi on ne trouve pas de **yuj- āśvam rāthena*, qui, du point de vue purement syntaxique, serait parfaitement concevable comme syntagme du modèle 1 (cf. n.2). Pour la réalité correspondante v. II. 24.279 *hīppous... hūpagon ugoṇ* «ils amènent les chevaux sous le joug».

3.2.7.5.2 (1) - L'interprétation par l'agent est la seule possible avec le participe présent passif, *mānasā yuyjāmāna-* 2.40.3.

3.2.7.5.2 (2) - *Infra* 4.2.2.2.3.

«attelle tes alezans, Indra, et viens!»

5.80.3 *eṣā gōbhir aruṇébhīr yujānā*

«cette (Aurore) ayant attelé ses vaches rouges...»

Un médio-passif est impensable; le sens, indiscutable, impose un médio-actif. Donc *yujānā- āśvena* se trouve être dans le modèle 1 l'équivalent de *yujānā- āśvam* (relevant du modèle 2), et représenter une construction du modèle 1 *sans accusatif*. On a peut-être la même construction avec l'absolutif *yuktā* 5.40.4 et 1.177.3. C'est un archaïsme remarquable, dont les autres langues indo-européennes ne fournissent pas d'exemple pour cette racine: un authentique *instrumental d'objet* (3).

3.2.7.5.3 Le correspondant avestique présente les deux modèles (*yaog- vāśam* «atteler un char» Yt. 10.52; *yaog- aurvantam* «atteler un cheval», cf. Y. 50.6) de même gr. *zeūgnūmi* et lat. *jungo*.

Les données védiques permettent de situer chronologiquement les deux constructions attestées en avestique où elles apparaissent sur le même plan, et surtout en grec, où la construction du modèle 2 semble originelle: «atteler des chevaux aux chars se dit chez Homère *zeugnūnai híppous huph'hārmata*, *huph' hārmassi* et semblable, tandis que *z. hārmata* n'apparaît que plus tard.

De même, la construction de lat. *jungere* est normalement *jungere equos curri* ou *ad currum*; mais la construction avec l'ablatif (- instrumental) est attestée avec le participe *junctus*, archaïsme sur lequel on reviendra *infra* 4.2.2.2.4.

3.2.8.0 Les verbes «couvrir», «entourer»/«enrouler»

Le double sens ou plutôt la double traduction «entourer»: «enrouler» d'un verbe comme *vyā-* n'est que le reflet des deux modèles de construction: «enrouler» est le sens auquel aboutit la construction du modèle 2, «entourer» celui qui résulte de la «conservation de la substance» de la construction du modèle 1. En effet, l'objet enroulé y étant exprimé à l'instrumental comme objet utilisé, tenu en mains par le sujet, l'accusatif désigne en tant qu'expression du terme local du procès «ce autour de quoi on enroule le précédent», d'où l'objet entouré. L'intermédiaire le plus probable est comme le plus souvent l'objet effectué: l'objet réalisé en enroulant donne le modèle de l'objet enroulé. Ces constatations faites sur un verbe dont l'étymologie ne pose pas de problèmes particuliers, permettent de résoudre ceux que pose la racine *vr-*, pour laquelle on est contraint de postuler deux origines: **wer-u-* «écarter», «défendre», mais aussi **wel-u-* «entourer». Le syncrétisme des deux racines se conçoit dans la construction du modèle 1 où **wer-u-* est «placer un obstacle, une protection (I) à (A)» et **wel-u-* «placer un objet-enroulé (I) à (A)»; il suffit que l'objet enroulé soit un obstacle ou une protection pour que les deux racines se rejoignent.

3.2.8.1 *vr-*

3.2.8.1.0 La racine *vr-* a, comme l'indique Mayrhofer sous *vr̥ṇóti* 1, deux sens principaux, «recouvrir» et «repousser», «défendre contre», qui se retrouvent dans la racine iranienne correspondante et reflètent ceux de deux racines i.-e. confondues en i.-ir., **wer-* «interdire le passage» et **wel-* (**welw-*) «enrouler/entourer», sans qu'il soit possible de tracer une frontière nette entre deux groupes d'emplois dans la racine védique. La théorie des deux modèles permet de rendre compte non seulement de la diversité des sens, mais aussi du fait même du croisement.

3.2.8.1.1 Après Benveniste (1), Manessy, *Word* 19 p.32 et suiv. paraît l'exclure en posant comme unique sens «bloquer, arrêter», et en précisant: «*vr̥ṇóti* ne signifie jamais «envelopper» au sens de «étendre qqch. sur». Mais s'il en est ainsi, comment rendre compte du sens de «cerner, couvrir, entourer» qu'elle reconnaît à *abhī-vr-*, du sens de «entourer, pourvoir de» de *ā-vr-*? S'il est naturel que «entourer» évolue en «protéger, défendre», on voit mal comment «bloquer, arrêter» pourrait évoluer en «couvrir», même avec un préverbe. Le sens de «bloquer, arrêter» n'est donc qu'un des deux pôles sémantiques de la racine. On sait qu'il se diversifie selon le contexte et la situation en:

- «empêcher de passer», en particulier un ennemi, 1.5.4; mais il peut aussi bien s'agir d'obstacles naturels qui entravent la marche, 8.88.3. De même, la racine en germanique connaît, à côté du sens général d'«empêcher de passer» (2), une spécialisation guerrière (3), et aussi celle de «barrer un cours d'eau»: le nom allemand du «barrage», *das Wehr*, répond à RV. 4.19.5 *vr̥tān... sīndhūn* «les fleuves bloqués (par *Vr̥tra*)».

- «empêcher de sortir», «tenir prisonnier»: les vaches, 1.61.10; les eaux, 1.52.6; *Vr̥tra*, 3.34.3.

- «empêcher d'entrer», «repousser», avec un ablatif du lieu d'où l'on éloigne ou de l'acte dont on détourne qqn., 5.31.9; 8.73.8.

3.2.8.1.2 On rend compte ainsi de la majorité des emplois du simple; il en reste toutefois au moins un qui ne peut s'expliquer par ce sens, 10.90.1

sā bhūmīṃ viśvāto vr̥tvā

āty atīṣṭhad daśāṅgulām

«couvrant la terre de part en part, il la dépasse encore de dix doigts» (1): «cou-

3.2.8.1.1 (1) - *Vr̥tra* et *Vr̥ṇagna* p.5 et suiv., explique la formation de *vr̥trā-* à partir d'une racine **wer-* à laquelle il assigne le sens de «fermer par une clôture». Ce sens ne s'applique qu'à une partie des dérivés nominaux, mais à aucune forme verbale, simple ou préverbée.

A l'opposé, F. Bader *BSL* 66 (1971) p.144 ajoute aux deux étymons traditionnels de *vr̥ṇóti* la racine **wer-* «veiller sur» (non représentée en i.-ir.), sans que rien dans les emplois du verbe indien ou de ses correspondants iraniens ne justifie une telle supposition.

3.2.8.1.1 (2) - got. *warjan* «empêcher de passer, d'accéder à» se construit soit avec l'accusatif de la personne que l'on empêche de passer (L.18.16, Mc.10.14), soit avec celui de la chose à laquelle on empêche d'accéder (= qu'on refuse), la personne étant exprimée au datif. A partir de cet emploi, le datif tend à concurrencer l'accusatif de la personne que l'on empêche de passer, L.9.49, Mc.9.38 et 39.

3.2.8.1.1 (3) - La désignation de la «défensive», de la «résistance» en i.-ir. par la racine **var-* est à mettre en rapport avec celle de l'offensive victorieuse par la racine *tar-*, en particulier dans l'expression véd. *vr̥trām tar-* = av. *vərəθrām tar-* «traverser le barrage» d'où vaincre la résistance» (3.2.4.1).

3.2.8.1.2 (1) - Renou *HSV* p.97. Pour la portée de cette indication, v. P. Mus *Mél. Renou* p.548 et suiv.

vrir» ne peut dériver de «empêcher de passer», «fermer par une clôture» ou similaire. Et l'on peut en dire autant de nombreux emplois des préverbes, en particulier *abhī-* et *ā-*, 8.79.2

abhy ūṛgoti yān nagnām
bhiṣṭakti vīśvaṃ yāt turām

«Il recouvre ce qui est nu; il guérit tout ce qui est malade», Renou *EVP* 9 p.70. 2.14.3

Indraṃ sōmair ā-ūrṇuta jūr nā vāstraiḥ

«Recouvrez Indra de soma's comme le cheval-rapide (est recouvert) de vêtements!» Renou *EVP* 17 p.60. C'est dans le second pôle sémantique de la racine, le sens de «recouvrir», qu'on attribue généralement à la racine i.-e. **we/-* «enrouler/entourer, recouvrir».

Cette racine fournit des verbes qui, dans la construction du modèle 1, ont l'instrumental de la chose enroulée et l'accusatif de celle autour de laquelle on l'enroule ou chose entourée, recouverte, Cés. BC. 1.75.3 *sinistras sagis involvunt* «ils enroulent leur manteau autour de leur bras gauche». Cette construction, contrairement à la construction du modèle 2 qui s'y substitue dans le sens de «faire rouler, tourner» (Virg. Géorg. 1.282 *Ossae... involvere Olympum* «rouler l'Olympe sur l'Ossa») tend au sens de «recouvrir», «entourer», «protéger», ainsi gr. *eilōō*.

3.2.8.1.3 Les deux groupes d'emplois expliqués, reste à justifier le fait même du croisement des deux racines **var-* «enrouler/entourer» et **var-* «empêcher de passer». Il faut reconnaître que l'écart est important, mais il est en partie illusoire. En effet, le sens d'«empêcher de passer» n'est que le résultat du «maintien de la substance avec modification de la forme» (3.1.5.2) d'une construction du modèle 1 dans laquelle le verbe signifie «faire obstacle», «placer un obstacle (Instr.) à (Acc.)»; **var-* «enrouler/entourer» et **var-* «mettre un obstacle» se rejoignent dans certaines situations, quand l'«obstacle» est en même temps un objet «enroulé autour», comme *vr- śocīś tāmasā (passim)* «entourer l'éclat de ténèbres», les ténèbres étant à la fois «enroulées autour» (Il. 5.186 *nephēlēi eilumēnos ōmōus* «ayant enroulé un nuage autour de ses épaules», rapproché du précédent *BSL* 66 (1971) p.128) et l'obstacle opposé à l'éclat. L'«enveloppement protecteur» est aussi une notion intermédiaire pour ces deux racines, comme on le verra plus bas. L'évolution des deux racines est donc parallèle et, dans certaines situations, convergente.

3.2.8.1.4 La construction du modèle 2, inconnue avec le simple, est attestée avec certains préverbes.

Elle semble l'être une fois avec *pāri-vr-*, 4.45.2

apa-ūrṇuvāntas tāma ā pāriṇṛtam

«ouvrant (ou: déroulant) la ténèbre étendue alentour» (1).

A *vr-* «enfermer», «entourer» répondent *āpa-* et *vī-vr-* «délivrer», *āpa-vr- gāḥ* «délivrer les vaches» 2.34.1, «découvrir», *vī-vr- dāśūṣe vāryāṇi* «découvrir pour l'adorateur des choses désirables» 5.80.6). Mais ces verbes ont par ailleurs le sens d'«ouvrir»: *āpa-*, *vī-vr- dūrah* «*aperire portas*» (*passim*). Plutôt qu'une évolution sporadique (3.1.8.2 et suiv.), on y verra un passage au modèle 2, le terme à l'accu-

3.2.8.1.4 (1) - C'est l'interprétation de BR. 6.703 («umgebend»). Geldner hésite entre ce sens («umgelegt») et celui de «caché». Mais «découvrir la ténèbre cachée» ne peut en aucune façon évoquer le lever du jour, dont il s'agit en ce passage. La ténèbre est dite «recouvrante» 1.173.5 *vavavrūṣaḥ... tāmasaḥ* de la ténèbre qui recouvre».

satif (le nom de la porte) étant le successeur de l'instrumental du modèle 1 (le nom de l'obstacle). Comme le védique, le latin a les deux constructions pour *aperire* «ouvrir, découvrir» (2): *aperire portas* «ouvrir les portes» est le modèle 2 correspondant à *aperire caput* «découvrir sa tête». Le balteque et le slave ont étendu la construction du modèle 2 à leurs verbes «fermer», lit. *užvērti duris*, v.sl. *zavrěti dv̑ri* «fermer la porte», alors que le lat. *operire* (qui signifie plutôt «couvrir, recouvrir») n'a que la construction du modèle 1. «Ouvrir un lieu fermé, un enclos par exemple» (*āpa-*, *vī-vṛ- vrajām*) n'est pas une construction du modèle 2, mais une construction correspondant à un modèle 1 non attesté **vṛ- vrajām* «fermer l'enclos» du type de lat. *operire lecticam* «fermer une litière.

3.2.8.1.5 Ici, comme souvent, l'objet interne a pu servir d'intermédiaire entre le modèle 1 et le modèle 2; considérons 10.16.7

agnēr vārma pāri gōbhīr vyavyasva
sām prā-ūrpuṣva pīvasā mēdasā ca

«Avec les (membres de la) vache ceins toi (ô mort) d'une cuirasse contre Agni, recouvre toi entièrement de graisse et de moelle», Renou *EVP* 14 p.38.

Si, avec Grassmann 1320, on rattache *vārma* à *sām prā-ūrpuṣva* en même temps qu'à *pāri vyavyasva*, on constate que la construction du modèle 1 à objet effectué interne *vṛ- pīvasā vārma* «placer comme obstacle» (ou: «enrouler») de la graisse pour faire une cuirasse» constitue virtuellement une construction du modèle 2, qui n'a effectivement été utilisée que pour *āpa-*, *vī-* et peut-être *pāri-vṛ-*. On constate d'autre part que *vṛ-* est employé en parallèle à *vyā-* «enrouler/entourer» (3.2.8.2): ici, *vṛ-* est à la fois le représentant de **wer-* «placer un obstacle» et de **wel-* «enrouler/entourer»; ces deux racines sont aptes à désigner la «cuirasse», l'une comme «chose enroulée autour du corps», Il. 18.522 *eilumēnoi aīthopi kalkhōi* «couverts de bronze éclatant» (Mazon), l'autre comme «obstacle opposé aux coups». Si l'on considère que le témoignage des emprunts finnois *vermen* «épiderme» et *verme* «vêtement» (1) suffit à garantir l'existence d'un i.-e. **wer-mn-*, ce dérivé prend place à côté de **welūm-* *BSL* 66 (1971) p.127 et suiv., confirmant le parallélisme des deux racines.

3.2.8.2 *vyā-*

3.2.8.2.0 Pour ordonner les diverses constructions de la racine *vyā-* «enrouler»/«entourer» (1), il suffit de situer par rapport aux deux modèles l'expression casuelle des deux actants autres que le sujet, c'est-à-dire l'objet enroulé et l'objet entouré. Ce second actant exprimé par la voix moyenne («entourer autour de soi»), ou encore être omis.

3.2.8.1.4 (2) - Comme l'indique Meillet, *Dict. étym. sv.* lat. *aperio* «j'ouvre» et *operio* «je ferme» posent un problème étymologique non résolu. On ne peut en effet les ramener ni à **ap-*: **op-weryo* d'après véd. *āpa-*: *āpi-vṛ-* en raison de la divergence de traitement qu'ils présentent par rapport aux préverbes correspondants (*āveho*, *obvenio*), ni à **ap-*: **op-tweryō* d'après v.sl. *ot(ū)-*: *za-tvoriti* en raison de l'absence de la gémée attendue. En fait, le couple slave n'est pas original, *ot(ū)-tvoriti* est issu de la réinterprétation de **ot(ū)-voriti* par *tvoriti* «faire» (Vaillant *GCLS* § 453). Or, une forme **at-weryō* (qui recouvre aussi lit. *at-veriū* «j'ouvre») constitue un étymon convenable pour lat. *aperio* qui à son tour permet d'expliquer *operio* comme issu analogiquement de **op-weryō*.

3.2.8.1.5 (1) - Setälä cité (avec doute) par Mayrhofer 3 p.246 sous *vṛghōti* 1.

3.2.8.2.0 (1) - Sur cette racine, v. l'étude de Thieme sur *vāyuna*, *Unters.* p.13 et suiv.

3.2.8.2.1 Constructions du modèle 1

L'objet enroulé est à l'instrumental, celui autour duquel on l'enroule ou objet entouré est à l'accusatif. Il est un exemple de cette construction avec le simple, 7.33.4 *brāhmaṇā... ākṣam avyayam* «j'ai enveloppé la hache d'une formule» (1) et peut-être (2) le préfixé en ā-, 1.166.4 *ā yé rājāṃsi tāviṣibhir āvyata* «vous qui avez enveloppé les espaces de (vos) forces-vives», Renou *EVP* 10 p.21.

Avec le moyen réfléchi-indirect, on trouve l'accusatif de l'objet entouré, qui pourrait être accompagné de l'instrumental de l'objet enroulé, comme avec l'actif, 2.17.2

śro yō yutsū tanvām parivyāta

«héros qui dans les combats a ceint son corps»

Au moyen réfléchi-indirect, «entourer autour de soi», la construction correspondante ne comporte que le terme à l'instrumental, 9.107.18

pāri gōbhiḥ... avyata

«(le soma) s'est enveloppé tout autour de (lait de) vaches» Renou *EVP* 9 p.60.

Même construction 9.69.5; 86.32 et au participe, 10.6.1 *bhānūbhiḥ... pārivītaḥ* «entouré de rayons», 1.130.4 *saṃvivyaṇā ājasaḥ* (etc...) «revêtu de force-formidable...»

On distinguera cette rection instrumentale du locatif (avec *antār*) que l'on trouve par exemple 1.164.32

sā mātūr yōnā pārivīto antāḥ

«lui, entouré, à l'intérieur du sein de sa mère»

Il faut évidemment sous-entendre *ūlbena* «entouré du chorion»; *yōnau... antāḥ* est un complément de lieu qui n'a rien de commun avec le terme à l'instrumental. On appréciera de la même façon la pseudorection locative de 9.101.15

harīḥ pavītre avyata

«l'alezan s'est enveloppé dans le filtre» Renou *EVP* 9 p.55.

C'est un simple complément de lieu, l'endroit où l'on se cache (3). Toutefois, à partir de tels emplois, on constate une tendance à étendre le locatif jusqu'à désigner l'objet enroulé autour de soi (cf. franç. «s'enrouler dans») 9.101.14

ā jāmlr ātke avyata

«le (soma, frère-) germain (du lait) s'est enveloppé dans le manteau (de lait)», Renou *EVP* 9 p.55.

Ici le locatif *ātke* équivaut incontestablement en ce qui concerne la réalité désignée, à l'instrumental *gōbhiḥ* de 9.107.18; mais c'est là une extension secondaire, étrangère au modèle 2 tout comme au modèle 1.

3.2.8.2.2 Constructions du modèle 2

Dans le modèle 2, en effet, l'objet enroulé est à l'accusatif; l'objet entouré, lorsqu'il est exprimé, l'est au datif, 6.72.5

yuvāṃ śūśmaṃ nāryaṃ carṣaṇībhyaḥ

sāṃ vivyathuḥ

«vous-deux avez enroulé l'ardeur virile autour des populations».

3.2.8.2.1 (1) - Cf. Geldner, note à 7.33.4 a.

3.2.8.2.1 (2) - Geldner rattache la forme *āvyata* à *vī-* (3.3.1.5) (tout en signalant qu'elle peut se rattacher aussi à *vyā-*).

3.2.8.2.1 (3) - Comparer la construction des verbes «cacher», 3.2.9.5.

Au moyen-réfléchi, seul figure l'accusatif de l'objet entouré, 3.53.19 (1).

abhi vyavyasva khadirāsyā saram

«enroule autour de toi la force du bois de khadira»

Même construction avec *pāri-*, 9.8.6

vāstrāṇy aruṣō hārīḥ

pāri gāvyaṇy avyata

«le (dieu) fauve, l'alezan, a endossé les vêtements faits de (lait de) vaches»,

Renou *EVP* 8 p.7 (et 69.4; 70.2; 98.2).

Par ailleurs, avec l'actif, la mention de l'objet entouré n'est pas obligatoire; il peut même être exclu, lorsque par exemple, il s'agit d'enrouler un objet sur lui-même, ainsi avec *āpa-vyā-* «écarter en enroulant l'objet sur lui-même», «replier» 7.81.1

āpau māhi vyayati cākṣase tāmaḥ

«Elle écarte le voile des grandes ténèbres afin qu'on voie (clair)», Renou *EVP* 7 p.102 (2).

De même, *āva-vyā-* 4.13.4 *avavyāyann āsitaṃ deva vāsma* «écartant le noir vêtement, ô dieu» Renou *EVP* 13 p.16.

3.2.8.2.3 Le passage du modèle 1 au modèle 2 a pu s'effectuer par la réinterprétation de l'accusatif de l'objet effectué, 10.16.7 cité *supra* 3.2.8.1.5

agnēr vārma pāri gōbhir vyayasva

Il s'agit, comme on l'a vu, d'un syntagme du modèle 1, avec l'accusatif de l'objet effectué. Cet accusatif de l'objet effectué se retrouve avec le verbe lituanien *vỹti* dans une expression comme *vỹti virvę* «faire une corde» (*BSL* 66 (1971) p.120 et n.27) et se joint régulièrement avec un instrumental de l'objet utilisé, **weymen* (loc. cit.) cf. Varron R.R. 1.23.5 *ut habeas vimina unde viendo quid facias* «pour que tu aies des osiers avec lesquels, en tressant, tu fasses quelque objet» (cité EM. sous *vieo*).

Vārma est donc l'objet «effectué-en-enroulant»; mais c'est aussi l'objet «enroulé»; il fournit le modèle de *vyā-saram*, *vāstrāṇi*, etc... (cf. *supra*).

3.2.8.2.4 La forme apparentée *viṣṭ-* n'est attestée qu'une fois dans le RV., 10.51.1 *ūlbam... yéna āviṣṭitaḥ* «membrane... enveloppé dans laquelle...» Renou *EVP* 14 p.14: avec la construction du modèle 1, comme son correspondant baltique (1) lit. *vỹstyti* «emmaillotter» (*vaiką vystyklaṭs* «un enfant de langes»).

3.2.8.2.2 (1) - Invocation à l'essieu, pour qu'il ne casse pas, cf. Geldner, note.

3.2.8.2.2 (2) - Autre possibilité envisagée par Renou *ibid.*: «écarter en voilant, en masquant». L'emploi relèverait dans cette hypothèse du modèle 1, avec l'instrumental d'un nom de la «lumière» implicite, et serait comparable à 7.80.2 *gūdhvī tāmo jyōtiṣā* «en cachant les ténèbres par la lumière» que rapproche Renou, *ibid.*

3.2.8.2.4 (1) - *vỹstyti* est un itératif (lexicalisé) et *vỹti*, comme lett. *vīstīt* en face de *vīt*. La formation est celle de *au-stỹti* «porter souvent» en face de *āu-ti* «porter (des chaussures)», Skardzius *Zodžių Daryba* § 275. Il n'y a donc pas nécessairement de rapport direct entre balt. **vīstī-* et véd. *viṣṭ-*. Toutefois, l'origine de la formation baltique n'est pas totalement élucidée, et *vỹstyti* peut faire partie des formes originelles dont est issue la série.

3.2.9.0 Les verbes «placer»

Le groupe des verbes «placer» est un domaine privilégié des doubles constructions. Il semble même qu'elles y aient connu des développements secondaires, comme la constitution récente de nouveaux «modèles 1», par exemple avec *abhi-nī-dhā-* (3.2.9.1): l'analogie des doubles constructions héritées a donné le modèle d'une «diathèse de l'objet» (3.1.5.1); c'est ainsi qu'un verbe «déposer sur» sert en plus à l'expression de «recouvrir (en déposant sur)». Mais ces développements secondaires ne doivent pas faire illusion: dans l'ensemble, c'est bien le modèle 1 qui est original. On le voit avec *abhi-dhā-*, lat. *adficere*, et surtout avec *pāri-dhā-* (3.2.9.2) dont le sens, de «entourer» ne peut correspondre qu'à une construction du modèle 1. Même constatation avec *antār-dhā-* et son homologue latin *interficere* dont le sens d'«exclure» suppose un ancien modèle 1, alors que celui d'«interposer» repose sur le modèle 2. C'est d'ailleurs la restauration d'un rapport ancien, alors que le modèle 1 a évolué vers le sens d'«exclure» («en interposant»), puis d'«exclure» en général.

Les deux types d'évolution (3.1.5.2) sont tout particulièrement nets avec *sām-dhā-* et son homologue latin *condere* (3.2.9.4): *condere* qui connaît non seulement la construction du modèle 1 a évolué de «*mettre ensemble» à deux sens en apparence inconciliables, «fonder» et «cacher»; *sām-dhā-* à côté de sa construction du modèle 1, qui tend aussi à diverger pour le sens, a restauré, grâce à la construction du modèle 2, le sens original de «mettre ensemble».

Que le simple (3.2.9.6) ait le plus souvent la construction du modèle 2 ne surprend pas, en raison de la construction du modèle 1 sont visibles, notamment en latin et en baltique, preuve supplémentaire de l'ancienneté de cette construction.

Trois composés de **dhā-*, (**kred-*, **m(e)l(n)s-* et **yews-*), régissant un accusatif de ce à quoi on applique ces trois notions, semblent relever aussi du modèle 1; mais les trois formes invariables peuvent-elles équivaloir à des instrumentaux? Le problème sera reconsidéré au chapitre 5.

ḱḷ- se comporte comme le substitut de *dhā-* dans plusieurs emplois; c'est initialement un verbe «mettre» («disposer, mettre en place») qui, comme lat. *facere*, a tiré de sa construction du modèle 1 avec l'objet effectué le sens de «faire» (1).

Ancien préverbé, *vidh-* (< *vī-dhā-*) a quitté le groupe des verbes «placer» pour entrer dans celui des verbes de sacrifice; il sera examiné *infra* 3.4.3.4.

3.2.9.1 *abhi-nī-dhā-*, *nī-dhā* et *abhi-dhā-*

3.2.9.1.1 Le problème de la double construction d'*abhi-nī-dhā-* est posé en ces termes par A. Minard 3 E 2 § 224 a (1): «On a d'abord l'Acc. de l'objet déposé et le Loc. terminal du mouvement. Puis, par un curieux renversement de construction

3.2.9.0 (1) - Pour résoudre le problème de la relation sémantique entre «poser» et «faire», E. Benveniste *PLG* p.291 et suiv. précise le sens de **dhā-* en «poser qqch. qui subsistera désormais, qui est destiné à durer». Si cette précision vaut pour plusieurs emplois, en particulier v.p. *būmīm adā... asmānam adā* «il a posé (= créé) la terre, il a posé (= créé) le ciel» (Benveniste, *ibid.*), elle ne vaut pas pour le sens de «mettre un vêtement» (véd. *dhā-*, lit. *dēvēti*, v.sl. *oděti*), et pour ceux de la plupart des préverbés, notamment *abhi-dhā-* «revêtir, équiper», *abhi-nī-dhā-* «superposer», *pāri-dhā-* «entourer», *antār-dhā-* «interposer», *sām-dhā-* «réunir, rassembler», etc.: le résultat de ces divers procès peut tout aussi bien être passager que durable. Ce qui, en revanche, est décisif pour le sens de «faire» est qu'il s'agisse d'un *résultat*; et ceci s'explique directement par l'accusatif de l'objet effectué. Ce que confirment les divers parallèles comme **kWer-* (véd. *ḱḷ-*), **kWey-* (gr *poieîn*) etc. 3.2.9.7 n.1.

3.2.9.1.1 (1) - Exemples et références sont extraits de la citation.

(2), le verbe prend le sens d'«opérer un contact» et se construit avec l'Inst. de l'objet grâce auquel le contact s'opère, c'est-à-dire de l'objet qu'on approche».

Ce verbe, absent des mantras, n'est attesté que dans la prose védique. Il est évidemment postérieur à *nī-dhā-*, fréquent dès le RV. *Nī-dhā-* étant «déposer», *abhi-nī-dhā-* est «déposer par dessus», ŚB. 3.4.1.22: «Puis, il dépose (*nī-dadhāti*) la baguette de friction inférieure... Puis... il dépose par dessus (*abhinī-dadhāti*) la baguette supérieure». La construction constante de *nī-dhā-* dans le RV est l'accusatif de l'objet déposé, fréquemment accompagné d'un locatif de ce sur quoi on le dépose.

Il faut donc considérer comme originelle, par rapport à *nī-dhā-* la construction attestée ŚB. 11.5.8.6 *yāthā vā śīrṇe garām abhidadhāt* «ou comme si l'on appliquait du poison à une fracture» et comme un «renversement de construction» l'instrumental de l'objet déposé, attesté ŚB. 3.1.2.8 et ailleurs.

C'est ce type d'emploi de l'instrumental qui a été nommé «déobjectif» BSL 65 (1970) p.58. Reste à trouver la cause de ce renversement. On ne peut se contenter d'invoquer le préverbe *abhī-*: certes, il favorise ce renversement comme all. *be*, mais il ne s'impose pas.

Le renversement est donc en partie spontané, donc significatif. C'est une des manifestations les plus évidentes de ce que nous avons nommé plus haut «la diathèse de l'objet» (3.1.5.1).

Le caractère vivant des deux modèles explique ce paradoxe d'un emploi de la construction du modèle 1 évidemment secondaire par rapport à celle du modèle 2 (3).

C'est le cas signalé 3.1.5.4 de lat. *donare*, de lit. *apdovanōti*, etc... celle de la construction d'un verbe récent, dérivé ou préfixé, «plus archaïque» que celle du simple ou du verbe-base.

Comme toute diathèse, celle de l'objet se justifie par le principe d'économie: un seul et même verbe fournit, par un changement de construction, l'équivalent de deux lexèmes; ici, un verbe «déposer - par dessus» et un verbe «recouvrir, toucher par-dessus».

3.2.9.1.2 *abhī-dhā-*

abhī-dhā- (1) a deux groupes d'emplois.

Le premier est proche de ceux du simple, et la construction identique: celle du modèle 2, accusatif de l'objet (dé)placé, datif de la personne vers laquelle on le (dé)place. D'où le sens de «livrer à» (sens 1 de Grassmann); de «placer contre», 2.23.6 *abhī-dhā-* (moy.) *hvārāḥ* «dresser des embûches» Renou EVP 15 pp.52-53; 7.34.9 *abhī vaḥ... dhīyaṃ dadhidhvam* «attelez-vous le poème» Renou EVP 5 p.38.

Le second est fondé sur la construction du modèle 1, instrumental de l'objet (dé)placé, accusatif de l'objet vers ou contre lequel on le (dé)place. D'où le sens

3.2.9.1.1 (2) - L'auteur renvoie à 3E1 § 464 b, où il signale le fait à propos de *pāri-śri-*.

3.2.9.1.1 (3) - De même lat. *inducere scuta pellibus* «recouvrir de peaux les boucliers» (Cés.) en face de *super lateres coria* «appliquer du cuir sur les tuiles» (Cés.), cf. Gaffiot sous *inducere*.

3.2.9.1.2 (1) - Renou EVP 7 p.95 énumère comme les principales valeurs de ce verbe:

1 - «ceindre» (d'où «équiper»)

2 - «poser des embûches»

3 - «livrer» (qqn. à l'ennemi)

A partir d'une racine signifiant «placer» préfixée en *abhī* «vers, contre», ces trois valeurs appellent une justification. La première, avec l'accusatif de ce sur quoi on place (une ceinture, un équipement) contraste avec les deux suivantes, qui supposent l'accusatif de l'objet (dé)placé (vers, contre).

d'«équiper», 10.145.6 *abhī tvā adhām śahīyasā* «je t'ai pourvu d'une force supérieure», en particulier «harnacher» des bœufs 10.85.11; au moyen «revêtir», 10.85.30

pâtir yâd vadhvô vâsasâ

svām āngam abhidhītsate

«quand l'époux veut revêtir son corps du vêtement de l'épouse».

Avec ellipse de l'instrumental, «protéger» 8.67.5

jīvān no abhī dhetana

ādityāsaḥ purā hāthāt

«Puissiez-vous nous équiper vivants, ô Ādityas, (contre) le coup-mortel, avant qu'il nous atteigne», Renou *EVP* 5 p.109 (2).

S'agit-il du maintien du modèle 1 originel, ou d'un retour au modèle 1 par inversion, comme pour *abhī-nī-dhā*-? En faveur du maintien, on peut invoquer le composé avestique *aiwiδāō.taršti*- «dem Schrecken beigelegt ist» (Bartholomae *Wb.* 91), qualifiant un cheval (3): le premier terme *aiwiδāta*- renvoie à un syntagme verbal **aiwiδā-aspam* «harnacher un cheval», qui rejoint un des emplois védiques relevant du modèle 1.

D'autre part, *abhī-dhā*- a un correspondant exact dans le verbe slave *o-děti* «vêtir» qui présente aussi la construction du modèle 1, instrumental du vêtement, accusatif de la personne vêtue, alors que le simple et la plupart des préfixés ont la construction du modèle 2 (4).

3.2.9.1.3 Lat. *officere* et *adficere*

Lat. *officere alicui (alicui rei)* «faire obstacle à quelqu'un, à quelque chose» résulte d'une construction du modèle 2, elliptique de l'accusatif; il reste un exemple de la construction complète P. Fest. 99.27 *proprio colori novum officere* «sur la couleur naturelle en appliquer une nouvelle» (Gaffiot sv.). On considérera donc comme une construction du modèle 1 - peut-être secondaire - l'emploi transitif qui se rencontre chez Lucrèce *officere lumen* «masquer la lumière».

En revanche, lat. *adficere* apporte en faveur de l'antériorité du modèle 1 un témoignage de poids. Son sens de «pourvoir de» (*stipendio exercitum* Cic. «payer solde à l'armée»; *aliquem dolore* «remplir quelqu'un de peine», etc...) relève évidemment du modèle 1; mais, et ceci est essentiel, il ne peut s'agir d'un renversement secondaire de la construction du simple. En effet, s'il est des simples *facere* «provoquer», c'est-à-dire du modèle 2, correspondant à un *adficere aliquem dolore (facere alicui dolorem* «faire de la peine à quelqu'un»), il n'en est pas du sens de «mettre à la disposition de, donner» (sens fréquent de véd. *dhā*-) qui serait la contrepartie de *adficere stipendio exercitum*. Comme *facere stipendium exercitui* n'est pas normal, on ne peut expliquer *adficere stipendio exercitum* que comme la conservation d'un tour plus ancien, la construction du modèle 1.

Comme souvent, la conservation de la forme du modèle 1 s'accompagne d'une

3.2.9.1.2 (2) - Renou *EVP* 7 p.95 commente: «protégez-nous du coup mortel (en nous munissant d'une cuirasse, cf. *vārūtha*- 3 et 6). Tel peut être le terme instrumental implicite

3.2.9.1.2 (3) - Lommel *Die Yāst's des Avesta* p.52 «mit furchtbarem (?) Geschirr». Plus précisément Duchesne-Guillemin, *Les Composés de l'Avesta* p.172 «auquel la peur a été ajoutée», c.à d. «qui fait peur»: la métaphore est comparable à celle de RV. 10.145.6 («pourvoir de force»), et de 3.53.19 *abhī-vyā-khadrāsyā saram* (*supra*, 3.2.8.2 et n.5).

3.2.9.1.2 (4) - Des quatre exemples védiques cités *supra* du modèle 1, les trois du livre 10 appartiennent à des passages récents, mais 8.67.5 appartient à un hymne classé «archaïque» par Arnold, *Vedic Metre* p.283.

lexicalisation du verbe par intégration sémantique d'un régime instrumental (*morbo, dolore* ou semblable) le verbe a pris le sens d'«affaiblir, affecter».

Le correspondant phrygien de lat. *adficere* a constamment la construction du modèle 2, par exemple dans la formule fréquente (O. Haas, *Phryg. Spr.* p.75 *ios ni semoun knoumanei kakoun addaket* «quiconque endommage ce monument funéraire»).

3.2.9.1.4 Il est intéressant de confronter *abhî-dhâ-* et *abhi-nî-dhâ-*, car cette confrontation met en lumière un problème central de cette étude, qui est la chronologie des deux modèles. Si l'on part du fait - qui paraît indiscutable - que la construction du modèle 1 d'*abhi-nî-dhâ-* issue d'une inversion est secondaire par rapport à celle de *nî-dhâ-*, il est logique de conclure que la construction du modèle 1 d'*abhî-dhâ-* peut, elle aussi, reposer sur une inversion, plus ancienne certes, mais non sur la conservation d'une construction antérieure. Mais si l'on généralise cette conception en l'étendant à toutes les constructions du modèle 1, la constitution de celui-ci pose un problème insoluble; au contraire, si l'on admet pour certains verbes l'antériorité du modèle 1, les faits évidents d'inversion s'expliquent par la réinterprétation du rapport entre les deux modèles (*supra* 3.1.8.5).

3.2.9.2 *pâri-dhâ-*

Comme lat. *circumdare* (3.1.5.1), *pâri-dhâ-* est, suivant la construction, «entourer» ou «mettre autour».

Le sens de «mettre autour», qui correspond à la construction du modèle 2, est le plus fréquent. L'objet «mis autour» peut constituer une protection 6.54.10, 10.87.22; ce peut être un «attribut» (gloire, 5.18.4; force, 1.121.10) dont on (se) «revêt». Plus loin de la valeur première, on trouve le sens de «livrer à» 2.30.9

druhé rîśantam pâri dhehi rājan

«livre l'être nuisible à la malice, ô Roi»

l'emploi est sans doute ancien, puisqu'on trouve en avestique un emploi analogue Y.10.14

pairi te haoma... daḍaṃi imān tanūm

«je te consacre ce corps, ô Haoma»

En dépit de l'incertitude sur la valeur originelle de *pâri-* (1), cet emploi paraît se rattacher aux précédents du point de vue de la construction; pourtant, il relève probablement du modèle 1, comme on le verra plus bas.

La construction du modèle 1 est attestée par deux exemples, au sens de «entourer de» 1.33.8

pâri śpāšo adadhât sūryeṇa

«il a entouré les espions de soleil» (2)

10.19.7

pâri vo viśvāto dadha

ūrjā ghr̥téna pāyasā

«De toute part je vous entoure de force, de beurre-fondu, de lait».

3.2.9.2 (1) - Comparer av. *pari-gan-* et v.p. *pari-bar-* (3.3.1.3)? Mais cf. *infra*.

3.2.9.2 (2) - C'est la seule traduction admissible, qu'il s'agisse de dissimuler des propres espions ou de neutraliser ceux de l'adversaire, cf. Oldenberg *Noten* ad loc. Celle de Renou, «(Indra) avait mis ses espions autour du soleil», est à rejeter pour des raisons de sens autant que de syntaxe.

Elle est également attestée, mais dans un emploi dérivé, en gâthique, Y.46.1 *pairī xvaētūš airyamanascā dadaitī*

«on m'écarte de ma famille et de ma tribu» (3) (Duchesne-Guillemin, *Zoroastre* p.213). La valeur de base est «entourer»; mais l'ablatif séparatif donne le sens de «séparer (comme par un mur d'enceinte)». De même, *antār-dhā-* (3.2.9.3) est passé du sens d'«interposer» à celui de «séparer, exclure».

A partir de ce sens d'«exclure», on comprend facilement comment *pāri-dhā-* aboutit à «livrer» ou «consacrer»; c'est «exclure» (de ses biens, de son groupe) pour (donner) à...; donc les deux exemples cités plus haut RV. 2.30.9 et Y. 10.14 doivent, en dépit des apparences, être imputés au modèle 1, confirmant son ancienneté.

L'évolution du modèle 1 au modèle 2 passe par le régime interne, comme on le voit par ŚB. 1.3.3. 13 et 14

13 *paridhīn pāri dadhāti*

«il met en place les paridhi (bûches d'enceinte)».

14 *etaīr evā (s/ent. paridhībhiḥ) mā pāri dhātta*

«entourez-moi de ces (bûches)!»

On imagine aisément un objet effectué **paridhīm pāridhā-* «réaliser une clôture» donnant le modèle de *paridhīn pāridhā-* «disposer autour les *paridhi-* «de même que pour *star-* (3.2.5.1) l'ambiguïté du régime accusatif *barhīḥ star-* lat. *stramen sternere*) est le facteur central de l'évolution.

3.2.9.3 *antār-dhā-*

3.2.9.3.1 *antār-dhā-* présente deux groupes d'emplois irréductibles l'un à l'autre sur le plan sémantique. Le premier se laisse ramener au sens du simple, modifié par *antār*: «placer entre ou à l'intérieur de». C'est le premier sens qu'indiquent BR et Grassmann. Le second ne peut s'expliquer directement comme la résultante sémantique des deux constituants: le sens est «mettre à l'écart», «séparer», «cacher»; tout cela est irréductible à «placer entre» ou «à l'intérieur» (1), et appelle une autre explication.

La théorie des deux modèles en offre une: il suffit de restituer la construction du modèle 1, avec l'instrumental de l'objet placé-entre, interposé, pour rendre compte du sens d'«exclure» ou de «cacher»: *antār-dhā-* est donc initialement «interposer», 10.18.4

imāṃ jīvēbhyaḥ paridhīṇ dadhāmi... antār mṛtyuṃ dadhatām pārvatena

«je place là une clôture pour (protéger) les vivants... entre la Mort (et eux) qu'ils placent cette montagne!» (2).

«En disant ces mots, note Geldner, on place une pierre qui doit représenter une borne ou un rempart entre la mort et les vivants» (3): *pārvatena* est «l'objet placé» comme l'est dans le *pāda* précédent (la construction du simple étant celle du modèle 2) *paridhīm*. Cette structure originelle transparait également ŚB. 1.2.1.13

tād evāsyāetād yōktreṇa antār dadhāti

3.2.9.2 (3) - corrigé en: «et de l'hospitalité» *ibid.* p.296c.

3.2.9.3.1 (1) - Lorsque *antār-dhā-* signifie «cacher», c'est toujours «cacher en interposant (un autre objet)», non «cacher en mettant l'objet à l'intérieur (d'un autre)».

3.2.9.3.1 (2) - D'où: «qu'ils barrent la route à la Mort par cette montagne», Geldner; la traduction proposée ci-dessus a valeur «étymologique», elle met en évidence le caractère central du terme à l'instrumental; cf. *infra* n.5.

3.2.9.3.1 (3) - Ce fait exclut une interprétation telle que «placer la Mort au-dedans de la montagne» qui est celle de Renou *HSV* p.63.

qu'on doit entendre «il interpose ainsi un lien entre cette partie d'elle (et le beurre sacrificiel)». La situation impose cette interprétation, et exclut celle d'Eggeling: «that part of her thereby conceals with the cord»: Une ceinture ne peut *cacher* toute la partie inférieure du corps, qui d'ailleurs est cachée par le vêtement.

C'est par l'ellipse ou l'intégration sémantique du régime instrumental qu'on arrive aux sens de «exclure, séparer, cacher»

- «exclure», AV. 5.28.8

antardādhānā duritāni viśvā

«tenant à l'écart toutes les difficultés»

Whitney en donne cet excellent commentaire: «warding off», literally «interposing (something between) themselves (and)»: C'est, du point de vue syntaxique, la liaison d'un instrumental d'objet et d'un accusatif situatif.

- «séparer», RV. 3.38.3

antār mahī sāmgte... dhuḥ

«ils séparèrent les deux grands (Mondes, Ciel et Terre) qui étaient réunis» (4).

- «cacher», M. Bh. 1.6713

antardhāya tato tmānam

«puis s'étant caché»

L'objet-interposé devient le moyen d'exclure, de séparer, de cacher ŚB. 11.5.5.1 *devān... āsurās tāmāṣā antār adadhuḥ*

«les Asura coupèrent les dieux (du monde) par un voile de ténèbres» (Minard 3 E 1 § 441). L'accusatif situatif devient le complément d'objet (5).

C'est à ce niveau que se situe le verbe latin *interficere* (6) qui a pris le sens de «tuer» par l'intégration sémantique de l'ablatif *vitā*: «priver (quelqu'un) de la vie» (EM 1 p.377). Ce sens de «priver» est en fait celui de «mettre à l'écart, exclure», issu d'un maintien de la forme du modèle 1. Il a formé un couple avec *interire* (*vitā*) «sortir de la vie, périr» (= véd. *antār-i-* «disparaître») qui lui fournit un passif. *Antār-dhā-* forme au contraire un passif régulier, *antār-dhīyate* «il est exclu, il est caché»; ce passif prouve que l'accusatif situatif est devenu un véritable accusatif d'objet.

3.2.9.3.2 La construction du modèle 2 est attestée ŚB. 3.8.2.12

sā tṛṇam antār dadhāti

«il interpose un brin d'herbe»

AB. 8.7.13

udumbaraśākhām antardhāya abhi śiñcati

«il arrose, en interposant une branche d'udumbara».

On voit comment le sens d'«interposer, mettre entre» a été retrouvé par la substitution d'un accusatif à l'instrumental de l'objet interposé. L'évolution peut se résumer par le schéma suivant:

3.2.9.3.1 (4) - Semblable, Renou HSV p.29 EVP 17 p.71.

3.2.9.3.1 (5) - et *antār-dhā-* un verbe «cacher», cf. *supra* n.2.

3.2.9.3.1 (6) - Comme le remarque Benveniste, *N. Ag.* p.120 n.1 «l'interprétation par «dazwischen tun» (Hofmann, *IF* 48 p.180) manque à expliquer pourquoi *inter* aboutit à l'idée d'anéantissement»; c'est l'intégration sémantique de l'ablatif *vitā* qui conduit à ce sens, à partir de celui d'«exclure». Cette critique vaut également contre l'interprétation de Hirt *IF* 37 (1917) p.231 de *interfectus* comme l'équivalent de skt. *antarhita-* (ép.) «verschwunden» «dazwischengensetzt».

	objet interposé	objet entre lequel (et nous) on l'interpose (d'où: objet séparé, exclu, caché)
modèle 1	I	A
modèle 2	A	(non exprimé)

Au sens de «mettre quelque chose à l'intérieur de», la construction est également celle du modèle 2, RV. 1.62.9

āmāsu cid dadhiṣe pakvām antāḥ

pāyaḥ

«dedans les (vaches) crues tu as mis le lait cuit», Renou *EVP* 17 p.26. De même 6.44.23 et 10.54.6 (mettre l'éclat (*jyōtiḥ*) dans le soleil (*sārye*), dans l'éclat (*jyō-tiṣi*). Mais on peut voir simplement avec BR le simple accompagné de l'adverbe *antar*.

3.2.9.3.3 L'antiquité de la construction du modèle 1 est confirmée indirectement par l'avestique *antarā-mrū-* et le latin *interdicere* «interdire». Le rapport entre ces deux verbes a été signalé depuis longtemps, mais leur valeur initiale n'a pas été mise en lumière de façon satisfaisante, faute d'avoir vu le rapport entre ce couple et le couple véd. *antār-dhā-*: lat. *interficio*.

«Interdire» n'est nullement issu de «prononcer à l'intérieur (d'un groupe) de manière à séparer (quelqu'un)» (1): c'est tout simplement «exclure par une parole», «interdire» étant bâti à l'image de «interposer» (**entēr-dhē-*) (domination sémantique du préverbe, 3.1.7.3). C'est ici le verbe qui commute: **entēr-dhē-* → **entēr-* verbe de parole. Or, pour que l'analogie joue, il faut que dès l'indo-européen la construction ait été la même: et de fait, l'avestique *antarā-mrū-* a la construction du modèle 1, instrumental des paroles, accusatif de la personne contre laquelle elles sont prononcées, Y. 19.15

antarāca drvantam āmrūta aya antarā.uxti

«et il interdit l'impie au moyen de cette interdiction» Benveniste *N. Ag.* p.120.

Ce dont on exclut est indiqué par un ablatif séparatif, lat. *interdicere alicui* (datif secondaire, analogique de *dicere alicui*) *aliqua re*.

C'est cet ablatif séparatif qui donne à *inter* le sens, inattendu, de *ab* ou *ex*. Un parallèle se trouve dans la construction du verbe avestique *pairi-dā-* «entourer» qui, avec l'ablatif, signifie «séparer, tenir à l'écart, isoler» (comme par un mur), Y. 46.1 (*supra* 3.3.9.2)

pairi x^{va}ētūš airyamānascā dadaitī

«on (me) sépare de ma famille, de ma tribu», sens qui est lui-même à la base de celui de «livrer».

3.2.9.4 *sām-dhā-*

3.2.9.4.1 Comme plusieurs préfixés en *sām*, *sām-dhā-* comporte une valeur sociative qui se réfère soit au sujet, soit à l'objet. Le premier groupe d'emplois «conclure (un accord)» 10.100.4; «se réunir» (au moyen) 10.5.3; équivalent du simple, soulignant la pluralité du sujet 1.165.6, n'intéresse pas la présente étude.

Dans le second groupe d'emplois, *sām* se réfère à la pluralité des objets. Le sens est souvent «réunir, rassembler»; le régime accusatif est constitué d'une énumération (1.9.7; 1.80.15) ou d'un pluriel (*māyāḥ* «les pouvoirs magiques» 3.20.3; *saubhagāni* «les béatitudes» 6.5.2). Il peut aussi bien être «constituer en réunissant, en rassemblant», 8.7.22

sām vājram parvaśō dadhuḥ

«ils ont réalisé le foudre pièce par pièce» (1).

Contrairement au précédent, qui relève du modèle 2, ce sens relève du modèle 1; l'accusatif est celui de l'objet effectué. Le passage a pu se faire comme souvent par l'objet interne, 8.1.12

sāṃdhātā saṃdhīm

«qui maintient l'articulation»

Avec l'accusatif de l'objet-affecté, issu d'un complément de but, et l'instrumental de l'objet placé-avec, le modèle 1 apparaît plus clairement au sens de «placer une flèche sur l'arc», R. Gorr. 1.77.5 (2).

yadi saṃdhāsyasi idaṃ tvam bāṇēna anena kārmukam

«si tu places cette flèche-ci sur cet arc-ci».

C'est là un emploi ancien: il est attesté, avec l'instrumental seul, dans le RV, 5.54.2

sām vidyūtā dadhāti

«ils mettent l'éclair (comme flèche) sur (leur arc)» (3).

Mais l'expression la plus fréquente est avec l'accusatif de la flèche et le locatif de l'arc, cf. BR 3.926. On peut schématiser ainsi les deux constructions:

	flèche	arc
modèle 1	I <i>bāṇēna</i>	A <i>dhānuḥ</i>
modèle 2	A <i>bāṇām</i>	L <i>dhānuṣi</i>

Le modèle 1 est attesté aussi au sens de «rassembler, réunir»: RV. 2.35.12

sām... dādhamy ānnaiḥ

«je rassemble des nourritures (auprès de lui)» (4).

Si l'on restitue l'accusatif sous-entendu, l'exemple fournit la contre-partie exacte des emplois précédemment signalés du type de 3.20.3 *māyāḥ... tvé... saṃdadhūḥ* «ils ont rassemblé en toi les pouvoirs-magiques».

3.2.9.4.1 (1) - C'est l'interprétation de Ludwig et de Geldner. Celle de Renou «ils ont composé le foudre (pour briser Vrtra) par morceaux» implique un sous-entendu difficilement admissible. Le foudre d'Indra est constitué de plusieurs pièces: il est qualifié de *śatāparvaṇ-* «aux cent articulations» 1.80.6; de *śatāśri-* «aux cent lames», *śaśārabhrsti* «aux mille pointes». De même, le *vazra* de Mithra a cent bosses et cent lames (Yt.10.96).

3.2.9.4.1 (2) - BR signalent cette construction comme plus rare que *saṃdhā- bāṇam dhanuṣi*.

3.2.9.4.1 (3) - Le sens de «placer la flèche (sur l'arc)» BR, Geldner, suivi Renou *EVP* 10 p.30 (traduction) doit être maintenu. Il n'y a pas lieu de préférer «ils font un pacte avec l'éclair», de Ronnow, ou «ils s'associent (en guise d'attribut) avec l'éclair», de Renou, *ibid.* p.85 (commentaire): on lit en effet dans le vers suivant (3) *vidyūnmahaso nāro āśmadidyavaḥ... marūtaḥ* «les seigneurs Marut, qui ont l'éclair pour puissance, la pierre pour arme-de-jet» (Renou *ibid.*): il est normal qu'ils «placent (comme flèche sur leur arc) l'éclair».

3.2.9.4.1 (4) - Donc: «je le pourvois de nourriture», cf. Geldner. Je ne comprends ni la traduction de Renou (*EVP* 14 p.34: «je (le) dispose avec des aliments»), ni sa justification de l'instrumental (*ibid.* p.104): influence de *bīlmaiḥ* qui précède, lui-même «instrumental d'apposition au régime direct éllipsé» (?). Grassmann range cet emploi sous le simple; mais il est probable que *sām* vaut par récurrence (cf. Renou *GLV* § 382, cité *supra* 3.1.8.4.3).

Le désiratif *sām- didhiṣa-* (5), attesté parallèlement 2.35.12, et avec la même construction signifie «tenter d'allumer» :

sām... dīdhiṣāmi bīlmaiḥ

«je m'apprête-à-mettre (le feu) avec des copeaux», Renou *EVP* 14 p.34: ce sens résulte de «mettre ensemble des copeaux et (l'objet à enflammer). Cet emploi de *sām-dhā-* rappelle celui du grec *hāptein* «joindre», «attacher», au sens d'«allumer, enflammer».

Enfin, le modèle 1 permet de rendre compte du sens d'*abhi-sām-dhā-* 10.87.3:

jāmbhaiḥ sām dhehy abhi yātudhānān

«Enserre de tes mâchoires les tenants de la sorcellerie contre lesquels tu as foncé», Renou *EVP* 14 p.20: le sens ne peut se comprendre qu'à partir d'un instrumental d'objet («réunis tes mâchoires») (6) et d'un accusatif de but («sur»).

3.2.9.4.2 Les deux variantes de la construction du modèle 1 de *sām-dhā-*, instrumental de l'objet réuni, accusatif du but-local ou de l'objet effectué se retrouvent dans les deux autres sens du latin *condere*. celui de «fonder» (1) (*condere civitatem*) repose sur l'objet effectué: «rassembler (des individus) en une cité». Celui de «cacher» (2) sur le complément de but; *ossa condere terrā* (Virg. En. 5.48) reflète une construction du modèle 1 «rassembler de la terre sur les os». Mais l'emploi s'est fixé, si bien que le verbe s'est scindé en deux lexèmes irréductibles, et que des emplois comme *condere in* (acc. ou abl. ou acc.), initialement impossibles, se sont développés. Contrairement au verbe latin, qui, de façon divergente, s'est éloigné de la valeur initiale en conservant la forme du modèle 1, le verbe indien a conservé la valeur ancienne en adoptant la construction du modèle 2.

3.2.9.5 *guh-*

La construction que l'on tire de l'évolution de véd. *antār-dhā-* (3.2.9.3) et de lat. *condere* (3.2.9.4) vers le sens de «cacher» (à partir respectivement de «interposer» et «rassembler, mettre ensemble») peut s'appliquer à l'analyse de la racine *guh-* «cacher». Considérée en synchronie, sa construction se décrit comme un accusatif de l'objet caché (régime obligatoire) accompagné soit de l'instrumental de l'objet servant à cacher, soit du locatif de l'objet dans lequel on cache: régimes facultatifs, correspondant à deux manières de «cacher» (deux variantes du procès de «cacher»). Le terme à l'accusatif étant de part et d'autre l'«objet caché», on ne saurait voir dans cette double construction le reflet des deux modèles. Mais, comme pour *antār-dhā-* et lat. *condere*, le sens de «cacher» peut être secondaire. Supposons que *guh-* soit à l'origine un verbe «placer» (sur? autour?): la construction représentée par 8.6.17

tāmobhir indra tām guhaḥ

3.2.9.4.1 (5) - Le simple a le sens de «disposer» et la construction du modèle 2, 2.35.5 *devāya devīr didhiṣanty ānnaṃ* «A ce dieu... les déesses... veulent présenter la nourriture» (Renou *EVP* 14 p.34).

3.2.9.4.1 (6) - Naturellement, les traducteurs font de *jāmbhaiḥ* un c. de moyen, ainsi Renou et Geldner; mais il leur faut donner à *abhi- sām-dhā-* un sens qui ne résulte pas de sa formation: «enserrer» (Renou), «schnappen nach» (Geldner).

3.2.9.4.2 (1) - Cf. Gaffiot sens 1 «placer ensemble, établir en un tout». Parallèle: *struere*, 3.2.5.1.2.

3.2.9.4.2 (2) - «cacher» ne peut être admis comme originel: ce sens ne découle pas directement de «mettre-ensemble».

«cache-le par les ténèbres» (1)

se ramène au modèle 1, * «place-comme-cache sur lui des ténèbres» (1).

Cette construction peut être accompagnée d'un locatif, 5.63.4

tām abhrēṇa vṛstvá gūhatho divī

«vous le cachez par la nuée, par la pluie, dans le ciel», Renou *EVP* 5 p.79.

L'ellipse ou l'intégration sémantique du terme à l'instrumental fixant le sens de «cacher», le locatif désigne «ce dans quoi on cache», la «cachette», comme dans la formule employée 2.11.5, 3.39.6, 10.148.2:

gūhā hitām gūhyam gūhām apsū

«(Le dragon) qui se tenait en cachette, de manière cachée, résidant caché dans les eaux», Renou *EVP* 17 p.55 (2).

La symétrie des deux rections, instrumental et locatif, par rapport à l'accusatif serait donc secondaire. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Les correspondants iraniens ne permettent pas de résoudre le problème: ils signifient aussi bien «cacher en mettant sur» (DB. 4.54-55 *yadiy imām hadugām naiy apagaudayāhy* «if his record thou shalt not conceal» (Kent) que «cacher en enfouissant, en mettant (l'objet à cacher) sous», Yt.17.55 *āaṭ azəm tanūm aguze ādairi pādəm gāuš aršnō* «alors, je me cachai sous le pied d'un taureau».

En revanche, le préfixé *ūpa-guh-* semble conserver un sens plus ancien de «mettre autour»: skt. *upa-guh- āṅgaiḥ* signifie «embrasser», M Bh. 7.6436 *prthivīm upa-guhya āṅgaiḥ suptāḥ kāntām iva* «embrassant la terre dans leur sommeil comme une femme aimée», etc... cf. BR 2.773. Plutôt que «cacher au moyen de (ses bras)», le sens originel doit être «mettre (ses bras) autour». Bien qu'inconnu du védique, cet emploi doit être ancien: par lui, le verbe indo-iranien **guh-* rejoint le verbe lituanien *gūti* (3) «prendre sous ses ailes» (*vištā gūžia višteliūs* «la poule prend ses poussins sous ses ailes», Kurschat 1.679) d'où «protéger» et «couvrir».

Ces constructions donnent la clef de l'emploi de l'instrumental avec les verbes «cacher» pour désigner la cachette: s'il s'agit d'une généralisation à partir de «cacher en superposant, en mettant-sur»; l'instrumental désignant l'objet placé. C'est cette situation qu'on suppose lorsque l'on justifie l'instrumental comme «médiateur», «cacher au moyen de»: mais un emploi comme *condere aliquid silva* «cacher qqch. dans la forêt» ne peut résulter que d'une extension de la construction originelle.

L'alternative est d'attribuer pour ces emplois une valeur translocale à l'instrumental, le terme à l'accusatif étant simplement l'objet; donc, en situant la construction dans le modèle 2, *condere aliquid silva* = *in silvam*: mais cette valeur est totalement étrangère à ce cas, dont la seule valeur locale est la valeur perlative. On peut donc envisager d'expliquer l'expression *gūhā dhā-* (en fait surtout *gūhā hitā-*, les formes personnelles étant exprimées par *gūhā kr-*) à partir de «placer un cache sur», c'est-à-dire par une construction du modèle 1. *Gūhā* a la forme d'un instrumental, cas dont l'emploi est par ailleurs injustifiable dans une telle construction. *Gūhā hitā-* signifie «recouvert», 2.11.5, où il est repris par *āpivṛta-*, 5.15.5 *padām nā tāvūr*

3.2.9.5 (1) - Naturellement, la première traduction doit être préférée; la seconde n'a de valeur qu'«étymologique».

3.2.9.5 (2) - Le locatif dépend de *gūhām* (et des adj. précédents) dans la formule; mais 2.11.5, il dépend en même temps de *kṣiyāntām* (que Renou rend par «résidant»). En 10.148.2 et (peut-être) 3.39.6, la formule s'applique au soma. Trad. peu diff. (*gūhyam* «propre à être caché») *EVP* 17 p.82.

3.2.9.5 (3) - Ce rapprochement, admis par Uhlenbeck et Mayrhofer, n'est pas retenu par Fraenkel sous *gūti*, qui rattache ce verbe à une racine **gang-*, **ging-*, **gung-*, exprimant divers mouvements, sans aucun rapport avec le sens précis de «couvrir de ses ailes». Du point de vue sémantique au moins, le rapprochement traditionnel de *gūti* avec i.-ir. **guh-* est donc préférable.

gûhâ dâdhânah «recouvrant ses traces comme un voleur» atteste aussi cette même situation. Toutefois, il est certain que *gûhâ* a été interprété comme l'équivalent d'un locatif (4) (2.11.5 cité *supra*: *gûhâ hitâm... apsû* «caché... dans les eaux»), et le régime accusatif comme un complément d'objet.

3.2.9.6 *dhâ-*

Mis à part *gûhâ dhâ-*, si on l'interprète comme il a été proposé 3.2.9.5 et les locutions du type *šrâd-dhâ-* étudiées *infra* 5.2.3, *dhâ-* «placer» n'a que la construction du modèle 2, du type extrêmement fréquent *dhâ- râtnaṃ dâšûše* «conférer un trésor à son adorateur». Les quelques attestations du modèle 1 que l'on croit trouver chez Grassmann sont douteuses: le sens 7 «etwas womit (I) besetzen» (et le sens 2 du désidératif) valent en fait pour le préfixé en *sâm* (3.2.9.4), le préfixe valant par récurrence 2.35.12. Le sens de «beschenken wollen» (sens 3 du désidératif), indiqué avec doute, est à écarter.

Pourtant, cette construction a dû exister pour le simple; aux exemples de constructions du modèle 1 avec lit. *dēti* cités *BSL* 66 (1971) p.134 (*dēti vežimā* «charger une charrette»; *dēti dešrās* «bourrer des saucisses») on ajoutera les emplois présentant l'instrumental de l'objet placé: *niekuo nedētas* «innocent» litt. «chargé de rien»; *dētis kepurē* «mettre sa casquette» (réfléchi), cet emploi rappelant la construction des verbes «revêtir» (pour cette même racine, *dēvēti*). Par ailleurs, le participe hittite *tiyant-* de *dai-/tiya-* «placer», à côté de son sens habituel de «placé» («gesetzt») a celui de «chargé, couvert de» («besetzt mit») KUB XXIX 4.I.14 cf. Friedrich *Wb.* sv., comme *šara tiyant-*. Il faut donc chercher pourquoi elle s'est si généralement éliminée en i.-ir.

On sait que la racine **dhē-* fournit souvent un verbe «faire», lat. *facere*; germ. (ouest.) **dōn*, v. sl. *dějati*. Ce sens de «faire» représente évidemment la construction (du modèle 1) avec l'accusatif de l'objet effectué, comme il a été vu *BSL* 66 (1971) p.134. En ce sens, la racine **dhâ-* a été remplacée en i.-ir. par la racine **kar-*, qui signifie originellement «disposer», (3.2.9.9).

Il est donc naturel que **dhâ-* accompagné de l'accusatif au sens de «placer (sur, à...)» ait été éliminé en raison de **dhâ-* «faire», et que seule la construction du modèle 2 soit représentée.

3.2.9.7 *kr-*

kr- «faire» est dans une grande partie de ses emplois le concurrent ou le substitut de *dhâ-*: ainsi, entre autres, la périphrase causative *dhâ-* ou *kr-* *vicākṣe* «faire voir», 1.117.17

*ā ākṣi rjraśve aśvināv adhattam
jyōtir āndhāya cakrathur vicākṣe*

«O Aśvin's, vous avez rendu la vue à Rjraśva, vous avez fait voir la lumière à l'aveugle». Comme on l'a montré 2.3.1.1^o, le tour s'explique à partir du sens de «mettre en position (de), disposer (pour)»: *kr-*, comme *dhâ-*, est d'abord un verbe «disposer»; il n'est devenu le verbe «faire» de l'indo-iranien que par la généra-

lisation de son emploi avec l'accusatif de l'objet effectué (1).

Ce sens de «disposer, mettre en place» qui est celui de la racine i.-e. **kWer-* conduit par ailleurs à divers emplois:

- «fonder» lit. 1 *kūrti* (lat. *condere*, 3.2.9.4)

- «allumer» lit. 2 *kūrti* (véd. *sām-dhā-*, gr. *hāptein*, *ibid.*) (2).

Ces deux emplois reposent sur l'accusatif de l'objet effectué, avec ellipse ou intégration sémantique du régime instrumental.

- «ensorceler» lit. *kerēti*; véd. *kr̥tvā-*, v. sl. *čarŭ* «magie».

Cet emploi semble issu de «disposer (des objets rituels) vers, contre qqn.», véd. *abhī-car-* 3.4.4.3; et, s'ils appartiennent ici, gr. *téras* et *pélōr* «prodige» semblent indiquer un sens de «disposer un signe, un présage».

- «sacrifier»: véd. *kr-*, sans objet, avec seulement le datif du dieu bénéficiaire. Mais, comme l'indiquent BR 2.86, l'expression complète est *kārma kr-*, attestée VS. 3.47. Et comme lat. (*sacrum*) *facere*, l'expression relève initialement du modèle 1 «disposer qqch. (I) en sacrifice (A)» (3.4.4.3).

Le sens de «placer» apparaît le plus nettement en v. perse, DB. 4.35

pasāva.diš A M mana dastaya akunauš

«ensuite, A M. les mit dans ma main».

Avec son accusatif de l'objet placé, cet emploi relève du modèle 2. Au contraire, le sens de «faire, réaliser» représente la conservation de l'accusatif de l'objet effectué du modèle 1.

En outre, *kr-* et *dhā-* présentent une série de constructions comportant un substantif abstrait à l'accusatif ou un adverbe, et un substantif quelconque (en fait, d'ordinaire un nom de personne) à l'accusatif également, donc un double accusatif (2.1.2.2) *āgaḥ, énaḥ kr-* «faire un péché», accompagné de l'accusatif du dieu contre lequel ce péché est commis 1.185.8

devān vā yac cakṛmā kacc cid āgaḥ

«Si nous avons jamais commis quelque faute, soit envers les dieux...» Renou EVP 15 p.118. De même 7.18.18; 88.6. Mais ce terme est au locatif 10.79.6

kīṃ devēšu tyāja énaḥ cakartha

«Quelle déréction à l'égard des dieux, (quelle) faute as-tu commise» Renou EVP 14 p.19.

Ce parallèle montre que l'analyse est bien (*kr- āgaḥ*) (*devān*). Le tour a des parallèles en avestique et en v. perse (*zura kar-* «faire tort à» D B. 4.65).

- Av. *kar-* forme en outre des locutions verbales avec *skandam* «faire briser = briser» et *mazdam* «faire souvenance = se souvenir de».

- *kīṃ kr-* «quel (mal) fait... à (Accusatif)»

3.2.9.7 (1) - Le verbe «faire» de la majorité des langues i.-e. est issu d'une racine signifiant «mettre en place, disposer». On l'a vu pour celui du latin, *facere*, tiré de la racine **dhē-* qui par ailleurs a donné celui du slave, *dělati* (dénominateur de *dělo* «travail») et du germanique occidental, angl. *do*, all. *tun*. D'autres racines de sens voisin ont aussi fourni des verbes «faire»: **key-* «disposer horizontalement, empiler» (véd. *† ci-*) est à la base du grec *poieîn* et du verbe «faire» de plusieurs langues slaves, comme s.-cr. *ciniti*.

**dher-* «fixer» a donné le verbe «faire» baltique, lit. *daryti*, lett. *darīt* (cf. véd. *dhṛ-*, *dhārayati*). Enfin la parenté évidente de v. sl. *tvoriti* «faire» avec lit. *tvėrti* «enclore» (*tvorà* «clôture») invite à établir un rapport entre 2 **werg-* «faire» (av. *varaz-*, got. *waurkjan*, gr. *érdein*) et 1 **werg-* «enclore» (véd. *vrajā-* «enclos», etc.).

3.2.9.7 (2) - L'identité des deux verbes lit. *kūrti* est admise par Fraenkel p.319 (après Endze-
lin et Būga); il explique ainsi le sens de «allumer»: «Il faut partir du syntagme lit. *ūgnī kūrti*, lett. *uguni kuŗt*, qui signifient proprement «mettre le feu» (Feuer anmachen)... Par ellipse de l'objet (lit. *ūgnī*, lett. *uguni*) lit. *kūrti*, lett. *kuŗt* sont parvenus au sens «faire du feu, chauffer, attiser». C'est un fait d'intégration sémantique du régime direct, 3.1.5.5).

3.2.9.7 (3) - Et en hittite, *idalu iya-*, *takkeš-* «faire du mal à» construits avec l'accusatif ou le datif.

5.30.9 *kīṃ mā karann abalā asya sēnāḥ*

«Que peuvent me faire ses faibles armées?»

De même 8.48.3; 10.86.3: comme le note Gaedicke *Acc.* p.269, il s'agit toujours d'un *mal* possible. Dans le cas contraire, on rencontre *kīṃ kṛ-* avec le datif, 3.53.14

kīṃ te kṛṇvanti kīkaṭeṣu gāvaḥ

«Que te font les vaches chez les Kīkaṭa?» Renou *EVP* 17 p.93.

Cette construction, outre qu'elle appuie l'analyse précédente (*kīṃ karan*) (*mā*), comme (*kṛ-* *āgaḥ*) (*devān*), démontre le caractère formulaire du double accusatif, que confirme la limitation au sens défavorable.

On interprète souvent ces tours comme des «locutions verbales» équivalant à des verbes simples: c'est l'interprétation que donne Reichelt *Aw. Elem.* § 438 des faits avestiques. Cette interprétation est correcte, mais insuffisante. Elle est correcte du point de vue de la segmentation; l'analyse en constituants ne peut être que celle-là. Mais elle laisse dans l'ombre le problème syntaxique essentiel, celui de la nature respective des deux accusatifs. Et, quand on écarterait le problème en synchronie en assimilant le premier accusatif à un adverbe ou à un membre de composé, il subsisterait au plan diachronique.

On peut penser à un accusatif de l'objet effectué (*āgaḥ*) allié à un accusatif de but (*devān*), du type av. *narəm... xVarəm gan-* «faire (litt. frapper) une blessure à un homme» (3.1.2.3). Mais, compte tenu de leur antiquité et du sens de «disposer» de **kWer-*, on peut aussi envisager une autre possibilité, celle d'une construction du modèle 1 dans laquelle le premier complément équivaldrait à un instrumental (5.2.3).

Conservation ou restauration, *pāri-ṣkṛ-* et *sām-ṣkṛ-* présentent la construction du modèle 1 avec l'instrumental de l'objet disposé (autour; avec) et l'accusatif de l'objet autour duquel, avec lequel on dispose le précédent 9.43.3

sōmo gīrbhīḥ pāriṣkṛtaḥ

«soma entouré de chants» (4)

3.35.8 *sām indra gōbhir mādhumantam akran*

s'il faut entendre (5): «ils ont ajouté les (laites de) vaches au doux (soma)». Mais Geldner considère l'instrumental *gōbhiḥ* comme équivalent à *gāvaḥ ca* (sociatif du sujet 2.2.2.2), et Renou *EVP* 17 p.78 en fait un médiatif. Quoi qu'il en soit, le sens de «préparer, équiper, etc...» ne peut reposer que sur une construction de ce type, avec ellipse du terme à l'instrumental.

3.2.9.8 i.-e. **klā-/ *klā-*

Les constructions et les sens des verbes baltiques, slaves et germaniques tirés de la racine **klā-/ *klā-* «mettre à plat sur» se laissent ramener sans peine aux deux modèles, et leur évolution au passage du modèle 1 au modèle 2 par l'objet effectué. On étudiera ensemble les verbes baltiques (lit. *klōti*, lette *klāt*: **klā-*), slaves (v.sl. *klasti*: **klād(h)e-*) et germanique (**hlapan* et **hladan*, doublets issus de l'alternance grammaticale, Seebold p.259: **klāte-*).

Construction du modèle 1: instrumental de l'objet «mis à plat sur», accusatif de l'objet «sur lequel on le met». Elle est attestée en balte et en germanique.

3.2.9.7 (3) - Et en hittite, *idalu iya-, takke* «faire du mal à» construits avec l'accusatif ou le datif.

3.2.9.7 (4) - Toutefois Ludwig, Geldner et Renou *EVP* 8 p.24 font de *gīrbhīḥ* un C. d'agent.

3.2.9.7 (5) - Avec Ludwig *der Rigveda* 2 p.76 «disen haben... mit der milch den madhureichen bereitet».

- lit. *klōti* «bedecken», sens 5 de Kurschat, qui en donne pour exemple:

Žiemōj gamtā žemę sniegti lyg apkloteliū klōja

«En hiver, la nature recouvre la terre de neige comme d'une couverture».

- got. *afhlapan frawaurhtim* 2 Tim. 3.6 «chargé de péchés»; on trouve même l'instrumental seul en tour actif en v. isl., Rm. 5 pr. *skyldu æsirnir hlapa upp gullinu* que Delbrück *Synkr.* p.47 traduit: «die Asen sollten mit Gold etwas aufschichten, s.v.a. Gold aufschichten»; en fait, il est inutile de sous-entendre un accusatif, et «empiler de l'or» suffit: l'accusatif de l'objet effectué (comme celui de l'objet affecté) est un déterminant facultatif à l'origine (1).

L'accusatif de l'objet effectué est fréquemment utilisé:

- lit. *krãti klōti* «empiler, accumuler la dot» (sens 6 de Kurschat); *stōgā klōti* «recouvrir le toit» (sens 3), c'est-à-dire «faire un toit en disposant-à-plat (les tuiles, etc...)»; *pātalā klōti* «faire le lit» (2) doit lui aussi relever de ce tour, comme lat. *lectum sternere* (3.2.5.1).

- v. angl. Gen. 2901 *ongan þa ad hladan* «il commença alors à empiler un bûcher» Delbrück *Synkr.* p.47. Il s'agit évidemment d'une construction du modèle 1; l'accusatif de l'objet effectué («empiler... en...») parallèle à celui de l'objet affecté («empiler... sur...»). Mais on voit comment il mène aux constructions du modèle 2 l'objet «effectué en plaçant-sur» peut être en même temps un objet «placé sur», ainsi un toit (lit. *stōgā klōti*). D'où les constructions du modèle 2, avec l'accusatif de l'objet «mis à plat sur» et un tour prépositionnel pour l'objet sur lequel on le met, lit. *klōti* «hinbreiten, speiten» (sens 1 de Kurschat): *klōti linūs ãnt krãtkos, i klōjā* «étendre le lin sur l'aire d'étendage».

- va. on *bã hladan leofne mannan* Beow. 2127 «mettre sur le bûcher le cher époux».

C'est la construction du verbe all. mod. *laden*. C'est aussi la seule construction du verbe slave *klasti*, qui a formé un couple aspectuel avec *položiti* (russe *klast'* perfectif; *položiti* imperfectif).

Le modèle 2 apparaît comme le résultat d'une évolution; une évolution symétrique, dans le sens opposé, conduit l'instrumental en nordique à désigner l'objet effectué: Ghv. 21 *hlapeþ eikekeste* «empilez un bûcher» (Delbrück l.c) (3).

3.2.10.0 Les verbes «vêtir»

Les verbes «vêtir» sont proches des verbes «placer»: on a pu constater *supra* 3.2.9 que plusieurs préverbés de **dhē-* expriment cette notion ou des notions voisines de «recouvrir», «équiper», etc... On s'attend donc à retrouver ici l'instrumental du vêtement et l'accusatif de la personne ou de la partie revêtue. Cette construction se rencontre en effet. Mais à côté d'elle, une construction avec l'accusatif du vêtement se présente dans des conditions telles qu'il semble peu probable qu'il s'agisse du modèle 2 correspondant. Il y a donc lieu d'examiner séparément ce groupe.

On se bornera à l'étude de la racine védique *vas-*, qui est de loin la plus fréquente

3.2.9.8 (1) - Dans son glossaire, Kuhn pose pour ce verbe deux sens: 1 *aufschichten* (+ instr.) dont il indique deux autres ex. dans l'Edda; 2 *beladen* (+ acc.; ptc. passé *hladinn* «vollbeladen»). Les deux sens dérivent d'une seule et même construction du modèle 1 «mettre-à-plat» (1) sur (A)». La paraphrase de Delbrück, tout comme celle de Renou critiquée 3.2.9.4.1 n.4, n'a pour but que d'attribuer à l'instrumental le statut de complément circonstanciel.

3.2.9.8 (2) - et non: «recouvrir le lit (d'un couvre-lit)».

3.2.9.8 (3) - *eiki-kqstr* signifie «tas de bois de chêne». Les mss. se partagent entre l'accusatif et le datif (-instr.), que retient aussi Kuhn, *Edda* 1 p.267.

et la mieux documentée, en comparant les constructions des verbes apparentés de près ou de loin dans quelques langues i.-e.

3.2.10.1 *vas-*

3.2.10.1.1 La construction de la racine *vas-* «se vêtir, porter (un vêtement)», présente une particularité notable: le verbe, qui n'a que des formes moyennes, se construit avec l'accusatif du vêtement, alors que son causatif régit l'instrumental du vêtement et l'accusatif de la personne vêtue à l'actif, et le seul instrumental du vêtement revêtu au moyen-réfléchi:

9.2.3 *apō vasišta* «il s'est revêtu d'eaux» Renou *EVP* 8 p.3

9.35.5 *tām gīrbhīḥ... vāsayaṃasi* «nous le revêtons de chants» Renou *EVP* 8 p.21.

9.2.4 (et 66.13) *yād gōbhīr vāsayaṣyāse* «quand tu dois être-revêtu (du lait) des vaches» Renou *EVP* 8 p.3 (1).

Le régime accusatif du verbe base surprend; mais il est constant, qu'il s'agisse des formes à valeur ingressive («revêtir») comme l'aoriste *vasiṣ-* de l'exemple 9.2.3 *supra*, ou des formes indiquant l'état (2) («être revêtu», «porter»), ainsi 1.152.1 *yuvām vāstrāṇi pīvasā vasāthe* «vous deux êtes vêtus de vêtements gras» Renou *EVP* 5 p.76. L'avestique *vah-*, dont on ne possède pas de formes causatifs, a uniquement l'accusatif du vêtement, qu'il s'agisse du vêtement «revêtu» (Vt. 3.19) ou «porté» (Yt. 5.129).

3.2.10.1.2 Le problème dépasse l'indo-iranien. La construction des verbes issus de la racine **wes-* (1), et plus généralement des verbes «revêtir», «porter» pose des problèmes similaires dans d'autres langues i.-e.

Le verbe hittite *wes-/waš-*, *wassiya-* (2) présente la même dualité de construction que le verbe i.-ir.; Kronasser, *Etymologie* p.391 la décrit en ces termes: «bekleiden» + Akk. des Bekleideten und Instr. des Kleides; «anziehen» + Akk. des Kleides». On retrouve le contraste de **vāste vāstram* «il porte (ou: il revêt) un vêtement: **tām vāsayaṭi vāstreṇa* «il le revêt d'un vêtement».

Le verbe germanique **wazjan* (3), qui pour la forme (4) peut correspondre soit au védique *vāsaya-*, ne connaît que la construction avec l'instrumental du vêtement et l'accusatif de la personne.

Le verbe grec au moyen réfléchi «se revêtir» se construit avec l'accusatif du vêtement, *hénnutai heīmata* = véd. *vāste vāstrāṇi*; à l'actif causatif, un second accusatif s'y joint, celui de la personne, Od. 15.338

keínōs se khlaínān te khitōnā te heīmata hēssei

«celui-là te revêtira de la robe et du manteau»

3.2.10.1.1 (1) - Comme le note Renou *ibid.* p.49, «la valeur causative de *vāsaya-* est abolie par les désinences moyennes»

3.2.10.1.1 (2) - C'est le problème de l'accusatif de l'objet en contact avec le sujet, 3.1.6.3.

3.2.10.1.2 (1) - Sur la racine i.-e. **wes-* «vêtir» (et les homophones **wes-* {no)- «vendre», **wes-* «paraître») voir E.P. Hamp *Acta linguistica Hafniensia* 12-1 (1969) pp.151-169. Ces trois racines homophones sont distinctes par leur forme de **Hawes-* «demeurer, vivre, passer la nuit».

3.2.10.1.2 (2) - Sur hitt. *wes-*, voir Eichner *MSS* 27 (1970) pp.5-44.

3.2.10.1.2 (3) - Sur la construction, v. Delbrück *Synkretismus* p.116.

3.2.10.1.2 (4) - Les verbes faibles de la première classe représentent aussi bien des présents en **eye-* que des présents en **ye-*.

Le tour grec consiste en l'addition pure et simple d'un second accusatif au premier; si l'on décrit le tour double attesté en védique, hittite et germanique dans les mêmes termes, on dira que l'adjonction d'un accusatif de la personne vêtue implique le changement de l'accusatif du vêtement en instrumental: c'est, en synchronie, l'instrumental «déobjectif» (5).

Le latin et le balte ne tirent pas de formes verbales primaires de cette racine **wes-*, mais de **aw-*, que l'on considère souvent comme la forme radicale initiale dont **wes-* serait un très ancien dérivé (**Hew-* → **Hw-es-*). Là encore, le vêtement est exprimé tantôt à l'accusatif, tantôt à l'instrumental. En balte, les deux cas sont en variation libre: lit. *avėti batūs* ou *bātais* «porter des chaussures». Cette situation n'est pas limitée à *avėti*: elle est commune à un groupe de verbes en *-ėti* signifiant «porter (un vêtement)», *dėvēti* «porter un vêtement»; *juosėti* «porter une ceinture», etc... Senn *Hdb.* 1 § 524. Lorsque la partie du corps est exprimée, elle l'est à l'accusatif, et l'objet porté à l'instrumental *avėti kōjas bātais* «porter des chaussures aux pieds». Il est donc probable que l'instrumental est originel et que l'accusatif (*avėti batūs*) l'a concurrencé secondairement (3.1.6.3). En latin, la répartition est nette: dans l'ensemble, le vêtement est à l'accusatif avec les formes actives, *induere vestem*, à l'ablatif- (instrumental) avec les formes médio-passives et l'adjectif en *-tus*, *indui*, *indutus veste*. Le réfléchi a les deux constructions: *induere sibi torquem* (Cic.) «se mettre un collier», mais *pomis se arbor induit* (Virg.) «l'arbre se couvre de fruits». Il est évident que *indui* ne se comporte pas ici comme le passif de *induere*: le passif de *induo vestem mihi* serait **vestis induitur mihi*. Inversement, l'actif correspondant à *indui veste* serait **induere alicquem veste*. Ici encore, une dissymétrie se manifeste entre les voix.

La construction latine *indui veste* rejoint celle du causatif actif ou moyen *vāsaya-* et de ses correspondants hittite et germanique par l'emploi de l'instrumental pour le nom du vêtement. Si l'on compare celle d'un dénominatif comme lat. *vestire (alicquem veste)*, on voit que la construction relève du modèle 1; «mettre un vêtement (I) à qqn. (A)» ou, pour le réfléchi, «à soi-même». Le modèle 2 correspondant n'apparaît qu'en latin avec *induere vestem alicui*. Les autres langues considérées l'ignorent; il est donc difficile d'expliquer par le modèle 2 l'accusatif, visiblement ancien du véd. *vāste vāstram* et de ses parallèles.

3.2.10.1.3 Or, un emploi commun au grec et au védique permet de le considérer sous un autre angle: il s'agit d'un tour où l'accusatif du vêtement figure en liaison avec un instrumental de la partie du corps recouverte, RV. 3.32.11

yād anyāyā sphigya kṣām āvasthāḥ

«quand tu eus mis l'une de tes deux hanches dans la terre» (1).

C'est ainsi, en effet, qu'il faut entendre ce passage, avec Hillebrandt, *Lieder*

3.2.10.1.2 (5) - De même en français, *revêtir une pelisse* devient au causatif (formellement identique au verbe base) *revêtir qqn. d'une pelisse*: l'objet *pelisse* passe à l'«instrumental» (de). Mais ce mécanisme déobjectif repose sur une évolution de sens opposé: c'est évidemment la construction «instrumentale» qui est héritée (lat. *vestire, vestiri veste*) et la construction «transitive» qui résulte d'une innovation (le latin ignore **vestiri vestem*), cf. *infra*.

3.2.10.1.3 (1) - Il s'agit d'une de ces nombreuses expressions de la grandeur d'Indra qui dépassent le ciel et la terre (liste chez Bergaigne *Rel. Védique* 2 p.163).

p.42 (2), comme on le voit par 8.4.8 (3) rapproché par Geldner (note à 3.3.2.11 cd), et 10.119.11 (Hillebrandt /c. n.2) (4), et non: «que tu revêtis la terre de l'une de tes deux croupe(s)» Renou *EVP* 17 p.74, qui suit Geldner (5). C'est l'équivalent du tour fréquent en grec homérique 11.15.308 *heiménos ômoiîn nephélên* «un nuage couvre ses épaules» (Mazon). Certes, l'ambiguïté formelle du datif grec permet théoriquement d'y voir une construction du modèle 2 qui serait proche de lat. *induere vestem alicui*, mais l'antiquité de l'accusatif du vêtement plaide en faveur de la construction du modèle 1, «mettre ses épaules (I) dans un nuage (A)» (6). Il y a donc lieu de restituer une deuxième paire de constructions:

	partie revêtue	vêtement
modèle 1	Instrumental (de la partie)	Accusatif (de but)
modèle 2	Accusatif (d'objet grammatical)	Datif, Locatif

Le premier terme - à l'accusatif dans le modèle 1 - est proprement l'objet «introduit (dans le vêtement)»; l'accusatif du vêtement est donc tout simplement un complément du but local. Une telle construction, si l'on en accepte la restitution, donne la clé de la syntaxe d'une expression latine, Cés. BG. 7.73.4

se acutissimis vallis induebant

3.2.10.1.3 (2) - «(Nicht kam da deiner Grösse der Himmel gleich), als du mit einer Hüfte in die Erde dich kleidetest». C'est en effet une métaphore vestimentaire, comme 1.173.6

*sām vivya īndro vṛjānaṃ nā bhūmā
bhārti svadhāvāṇ opasām iva dyām*

«Indra est enveloppé de la terre comme d'une clôture; (dieu) autonome, il porte le ciel comme un diadème» (Renou *EVP* 17 p.50). Cette ancienne métaphore vestimentaire (Ahura Mazda porte le ciel comme un vêtement, Yt. 13.3) a été utilisée pour exprimer la grandeur d'Indra; ces «vêtements» traditionnels des grands dieux ne sont pas suffisants pour lui.

3.2.10.1.3 (3) - *savyām ānu sphigyaṃ vāvase vṛṣā* «le taureau a couvert sa hanche droite». Dans sa note à ce passage Geldner rapproche 3.32.11d: mais comment peut-il comparer ces deux passages, en traduisant 3.32.11d «als du mit der anderen Hüfte die Erde bedecktest»? La situation n'est plus comparable, puisque dans le premier passage la hanche est la partie revêtue, mais dans le second l'objet servant à revêtir, à recouvrir.

3.2.10.1.3 (4) -

*divī me anyāḥ pakṣō
dhō anyām acikṣam*

«Au ciel est l'un de mes côtés (ou: l'une de mes ailes?) j'ai retiré l'autre sous (terre)».

C'est à peu près la même situation que 3.22.11 cd (si l'on entend ce passage comme Hillebrandt): un côté (une hanche) en terre; l'autre côté au ciel (et le dépassant). Toutefois, il n'est pas assuré que l'hymne 10.119 ait pour divinité Indra; cf. n.1 à 3.2.1.1.4.

3.2.10.1.3 (5) - Cette interprétation remonte à Śāyana que suit Ludwig (*der Rigveda* 2 p.73 «während du mit der andern Hüfte die erde decktest» (et cf. 4 p.68). Renou ajoute une co-casserie, avec sa traduction de *sphigī* par «croupe»: où voit-on qu'Indra ait *deux croupes*? Certes, ce sens est attesté pour skt. *sphij-*; mais il est probable que le sens de «hanche» (ou de «flanc, côté») soit le plus ancien; *sphigī* est un ancien duel, Debrunner *Suffixe* p 409 et *Nachtr.* à *Ai. Gr.* 1 p.78.

3.2.10.1.3 (6) - De même, le verbe grec *dúomai* signifiant «revêtir» est initialement «pénétrer dans», comme le rappelle Zsilka, *ALASH* 12 p.266: l'accusatif de l'objet revêtu remonte donc de toute évidence à un accusatif illatif de l'objet dans lequel on pénètre. «Revêtir», 11.3.339 *Menélaos arēios énte'édunen* «l'ardent Ménélas... passe son armure» (Mazon) est issu de «pénétrer dans», 11.18.140 *dūte thalāssēs eurēa kôipon* «Plongez... au vaste sein de la mer» (Mazon). Malheureusement, l'étymologie de *dúomai* est incertaine; elle se limite au rapprochement d'une forme védique isolée et douteuse, *upādútyah* (v. Mayrhofer sous *dāvati*).

«ils s'empalaient sur des pieux très aigus» (7).

Il n'est pas possible de la mettre en parallèle (comme le fait Gaffiot sous *induo*) avec *se in laqueum induere* (Plaute) «se mettre la corde au cou» (litt. «s'introduire à l'intérieur du lacet»). Si la personne se met «dans le lacet», le pieu entre «dans la personne». La construction du modèle 1 comportant l'instrumental de l'objet introduit permet de rendre compte directement de la syntaxe de cette expression et de son sens.

3.2.10.1.4 Si l'on confronte les deux paires de constructions, il apparaît que chacune correspond à une des deux situations: «s'habiller soi-même» et «habiller qq.n.»; la répartition de ces deux paires de constructions entre le moyen-réfléchi et l'actif-causatif s'explique par là. Dans chacune des deux constructions du modèle 1, le terme à l'instrumental désigne l'objet déplacé; le terme à l'accusatif, l'objet fixe vers ou dans lequel on déplace le précédent. Car «se vêtir» est «se mettre (ou: mettre telle partie de son corps) dans un vêtement», d'où le type véd. *vāste vāstram*, gr. *heiménos ómóin nephélēn*; mais c'est aussi «mettre un vêtement (l) sur soi», lat. *indui veste*. «habiller qq.n.» est seulement «mettre un vêtement à», d'où l'unique construction *vāsāya- tām vāstreṇa* et ses parallèles. On conçoit que cette dualité initiale ait entraîné par la suite des extensions d'emplois (par exemple l'accusatif du vêtement porté) et des flottements comme ceux que l'on constate en baltique.

3.2.10.1.3 (7) - Le professeur M. Rambaud, mon collègue à l'Université Lyon III, me signale que l'emploi n'est pas isolé en latin. Il est plusieurs passages où *se induere* s'applique à une situation semblable, mais dont certains se laissent expliquer par le sens de «s'empêtrer» que prend parfois *se inducere*, Cic. Verr. 2.102 *hic videte in quot se laqueis induerit* «voyez ici dans combien de filets il s'est empêtré». De même, on peut considérer que les assaillants de BG. 7.73.4 (et 82.1) «s'empêtrèrent» dans les *cippi* plutôt qu'ils ne s'empalent. Il peut donc s'agir d'une extension d'emploi de *se induere* dans le parler des militaires, dont le contexte offre justement plusieurs exemples. Les passages les plus gênants du point de vue du latin, et par suite les plus probants pour la comparaison avec l'emploi védique, sont:

TL. 44.41.9 *induebant se hastis* «ils s'empalaient sur des lances»
et surtout (en raison du singulier, qui exclut absolument le sens de «s'empêtrer», et de la clarté de la situation) Virg. En. 10.681-682.

an sese mucrone ob tantum dedecus amens

induat et crudum per costas exigat ensem

«Désespéré d'un tel déshonneur, se percera-t-il de son épée, enfoncera-t-il sa lame nue entre ses côtes?» (A. Bellessort).

Le problème est de savoir si l'emploi virgilien représente un archaïsme, le maintien d'un sens originel de «(s')introduire, (s')enfoncer, pénétrer» dont serait issu par ailleurs le sens de «revêtir», comme pour gr. *dōdmai* (cf. n.6) ou un aboutissement, la filière sémantique étant «s'habiller» → «s'empêtrer» ↔ «s'empaler», la situation-charnière étant «s'empêtrer dans des *cippi*», où *se induere* a pu être réinterprété comme «s'empaler», «s'enfermer». On notera toutefois que là où le sens de «s'empêtrer» est indiscutable, que ce soit dans l'exemple tiré de Cicéron (*in laqueis*) ou celui de Plaute (*in laqueum*), l'objet dans lequel on s'empêtre est exprimé par un tour prépositionnel, ce qui indique une construction du modèle 2; dans les autres exemples, l'ablatif seul est ambigu: il peut représenter soit un locatif de l'objet «dans lequel on s'empêtre», construction du modèle 2 également, soit l'instrumental de l'objet «qu'on s'enfonce», donc une construction du modèle 1.

3.3 La construction des verbes signifiant «aller» et «porter», «atteindre» et «étendre»

3.3.0.0 Les verbes de déplacement et de mouvement

les verbes de mouvement

Les verbes de déplacement («aller», «venir») et plus généralement («(é)tendre», «(se) mouvoir en droite ligne», «diriger», «traverser», etc...) sont susceptibles d'entrer dans le cadre de la théorie des deux modèles. Ils peuvent en effet constituer des syntagmes du modèle 1 avec l'instrumental de l'objet porté au cours du déplacement, de l'objet ou de la partie du corps mis en mouvement. Ces syntagmes sont dès lors soumis aux deux types d'évolution décrits 3.1.5.2:

1 - «maintien de la substance avec modification de la forme»: les verbes, formant une construction avec leur accusatif qui devient un complément d'objet, passent du sens d'«aller» à celui d'«aborder», de celui de «(s')étendre jusqu'à» à celui d'«atteindre», etc...

2 - «maintien de la forme au prix d'une modification de la substance»: passant à la construction du modèle 2, les verbes retrouvent la valeur originelle de «aller avec = porter», «(s')étendre», etc... Comme dans les groupes de verbes signifiant «mettre en contact ou en présence deux objets», il est très probable que le régime interne est la voie du passage principale.

3.3.1.0 Les verbes «aller», «porter», «atteindre»

La théorie des deux modèles apporte une solution au problème sémantique posé par la racine **enek-* (3.3.1.2) dont les représentants se partagent entre le sens d'«atteindre» (véd. *aś-*, *naś-*) et celui de «porter» (gr. *enek-* supplétif de *pher-*). Si l'on part du sens de «aller jusqu'au bout», avec l'instrumental de l'objet porté, bien attesté par ailleurs avec les verbes «aller», «venir» (3.3.1.1), le sens d'«atteindre» résulte de la conservation du modèle 1 dans sa matérialité, l'accusatif de but évoluant en accusatif d'objet («aller jusqu'à», «atteindre»), tandis que le sens de «porter» correspond à une construction du modèle 2 restaurant la liaison étroite du verbe de mouvement et de l'objet porté initialement à l'instrumental. On voit donc:

1 - se constituer un syntagme du modèle 1, à partir d'un verbe «aller», d'un instrumental de l'objet porté et d'un accusatif de but.

2 - évoluer ce syntagme vers le sens d'«atteindre», en vertu du premier type d'évolution selon 3.1.5.2, «maintien de la substance avec modification de la forme».

3 - se constituer un syntagme signifiant «porter» c'est-à-dire un syntagme du modèle 2.

Mais la solution de ce problème oblige à en poser un autre, qu'on ne pose pas par ailleurs: la rection accusative de la racine **bher-* «porter» (3.3.1.3), habituellement considérée comme un fait normal de transitivité, ne peut être qu'une innovation au regard de la théorie des deux modèles. On tente par conséquent de reconstruire le modèle 1 correspondant, qui se trouve expliquer immédiatement l'emploi de la racine en indo-iranien au sens d'«entretenir», ainsi que plusieurs valeurs particulières des dérivés germaniques et baltes de cette racine. La racine **bher-* apparaît comme une ancienne racine de mouvement, ce qui s'accorde avec les emplois de lat. *ferre* et de gr. *phérein* au sens de «se déplacer rapidement».

Là où le régime instrumental et le régime accusatif, au lieu de s'allier dans une

construction du modèle 1 s'opposent l'un à l'autre comme des régimes distincts, on constate une scission dans le sémantisme verbal: l'exemple le plus frappant est celui de *sac-*, 3.3.1.4, où la scission aboutit à une situation comparable à celle de la voix verbale.

3.3.1.1 L'instrumental de l'objet porté

3.3.1.1.1 Les verbes «aller» peuvent se construire avec l'instrumental d'un nom de chose; ils équivalent alors à «porter» ou «apporter» (1). C'est une situation fréquente et aisément compréhensible; pourtant, il ne semble pas qu'on en ait apprécié l'importance en védique (2).

Le terme à l'instrumental est un objet-en-contact, comme il est normal; on ne parlera pas toutefois du modèle 1 pour la plupart des racines, dont le sémantisme n'a pas été définitivement affecté par cette construction, qui pour elles reste occasionnelle.

Voici quelques exemples qui illustrent l'équivalence d'un verbe *aller* accompagné de l'instrumental d'un nom de chose (ou même de personne, mais au prix d'une ambiguïté)

gam- nāmasā = bhr- nāmaḥ (3)

7.12.1 *āganma mahā nāmasā yāviṣṭham*

peut se traduire littéralement, comme le fait Geldner, «Wir sind mit grosser Verbeugung zu dem Jüngsten getreten»; mais l'expression la plus fréquente de cette situation est *bhr- nāmaḥ*. On peut donc considérer les deux expressions comme équivalentes

ūd-yā- jyōtiṣā et *bhr- jyōtiḥ*:

En 10.37, on dit successivement de *sūryaḥ*:

3, *ūt... jyōtiṣā yāsi*: «tu montes, avec ton éclat» et 8 *jyōtir bībhratam* «portant son éclat».

La seule différence provient du préverbe.

ā-i- dhiyā = bhr- dhiyam (4)

1.1.7 *dhiyā vayam nāmo bhāranta ājmasi*: *dhiyā* avec *ā-i-* équivaut visiblement à *dhiyam bhr-*; l'expression est parallèle à *nāmo bhr-* (qui a elle-même pour équivalent *nāmasā gam-*) «nous venons avec (= apportant) notre vision-poétique, apportant notre hommage» (5).

Avec des noms d'animés: animaux que l'on «conduit», 2.30.7 *gōbhir ā-i-* (avec l'accusatif de la personne à laquelle on conduit les vaches), parallèle à *dā-* «donner»

3.3.1.1.1 (1) - Cette équivalence n'est pas totale; et surtout, dans la plupart des cas, elle n'affecte pas le sémantisme du verbe «aller», qui n'équivaut à «porter» que dans ces contextes: ainsi véd. *i-*, *yā-*, *gam-*; certains toutefois ont été affectés par cette construction au point de devenir des verbes «porter», ainsi **enek-*, *infra* 3.3.1.2.

3.3.1.1.1 (2) - Hübschmann, *Casuslehre* p.257, signale l'équivalence *aller avec* = *porter*, en comparant un fait similaire en arabe (*ja'a bi*). Wenzel *Instr.* p.29 s'y réfère, après avoir cité quelques exemples comme *i- ūtibhiḥ*, mais sans en tirer des conséquences syntaxiques.

3.3.1.1.1 (3) - *gam-* avec l'accusatif du dieu et l'instrumental de la prière, de l'hommage ou de l'offrande est une expression ancienne et formulaire; c'est ce que confirme indirectement le nom propre *Jamadagni* qui s'interprète, comme l'a vu Grassmann sv., «qui va à Agni (avec)....»

3.3.1.1.1 (4) - Autre exemple de *i- + Instr. = bhr- + Acc.* 6.42.1-2.

3.3.1.1.1 (5) - C'est l'interprétation de Ludwig («dir nahn wir... mit gebet») *der Rigveda* 1 p.227; de Hillebrandt *Lieder* p.10; de Macdonell («we come with thought») *Vedic Reader* p.8; de Geldner. Renou fait de l'instrumental un médiatif («nous t'approchons... grâce à la vision-poétique») *EVF* 12 p.2, ce qui donne un sens moins vraisemblable: la prière ne sert pas à approcher le dieu, mais à le renforcer, à le satisfaire, à le mettre en état d'accorder ses bienfaits.

(s. ent. *gāh*)).

Et même sporadiquement sur des noms divins: 10.125.1

ahām rudrēbhir vāsubhis carāmy
ahām ādityaīr utā viśvādevaiḥ/
ahām mītrāvaruṇā ubhā bibharmi

le parallélisme entre *car-* + instr. et *bhṛ-* + acc. est visible: «Je porte les Rudra et les Vasu (6); je porte les Āditya et les Viśve Deva; je porte Mitra et Varuṇa tous deux». Ce qui montre que les expressions sont synonymes, c'est que Mitra et Varuṇa sont des Āditya.

3.3.1.1.2 Il est inutile de multiplier les exemples védiques: c'est là un type d'expression bien établi, et qui a des parallèles dans la plupart des langues i.-e. On a même de bonnes raisons de penser qu'il est ancien en i.-e. même.

L'emploi est attesté en iranien:

Y. 49.1 *vaṇuhī ādā gaidī mōi*

«Viens à moi avec (= apporte-moi) la bonne rétribution» (1)

Y. 51.10 *maibyō zbayā āsam vaṇhuyā āsi gaṭ.tē*

«J'appelle à moi la Justice, pour qu'elle apporte la bonne récompense», Duchesne-Guillemin *Zoroastre* p.277 (2).

Il est bien connu en arménien: Jensen en cite un exemple (parmi les emplois qu'il considère comme «sociatifs») § 483 *ančiwk' bazmawk' ertičen* Jos. 22.8 «Ils reviendront avec de grandes richesses». En baltique, le tour est vivant: lett. *eīmu... laidarā deviņām slauktuvēm* Bw. 1180 «ich gehe mit neun Milcheimern in dem Viehhof» (Endzelin § 437).

Le lituanien l'a conservé en le précisant par un adjectif déverbatif en *-inas*: *nė-šinas* «en portant» (*eīna moteriskė vaikū nėšinā* «la femme va, avec son enfant (qu'elle porte)» (- *vaikū nėša*), *piemuō eīna žasimis gėninas* «le pâtre va avec ses oies» (qu'il pousse devant lui) (= *žasis gėna*).

En grec, il se rencontre non seulement comme d'autres emplois anciens de l'instrumental où l'objet porté ou mené est accompagné de *autós* accordé, mais même seul:

Il. 18.505-506 *skēptrā... en khērs' ékhon... toīsin épeit' éisson*

«Ils ont dans les mains le bâton... et c'est bâton en main qu'ils se lèvent» (trad. P. Mazon): c'est là très précisément «l'instrumental de l'objet tenu, porté», et non «un comitatif très libre» (3) comme le nomme Chantaine *Syntaxe Homérique* § 99.

En nordique, le verbe «aller» du germanique, **kwema-* (i.-e. **gWem-*) joint

3.3.1.1.1 (6) - Traduit littéralement *supra* 2.2.2.1.1 «je circule avec les Rudra, les Vasu». Cette traduction littérale est ambiguë comme le texte, qui peut correspondre à deux situations, et relever de deux valeurs de l'instrumental:

1 instr. sociatif «je circule, et les R. et V. circulent aussi»

2 instr. de l'objet porté «je circule en portant les R. et V.»

Le contexte montre que cette seconde possibilité est seule à retenir; la traduction par «je porte les R. et les V.» doit être préférée.

3.3.1.1.2 (1) - C'est l'interprétation de Humbach et Lommel. Duchesne-Guillemin *Zoroastre* p.260 donne à l'instrumental la valeur de sociatif fictif (*supra* 2.2.2.3 et n.2), «en tant que bonne rétribution». A tort: *vaṇuhi ādā* ne constitue pas une «entité» (comme les *Amāsa Spānta*) avec laquelle Ahura Mazda pourrait «s'identifier».

3.3.1.1.2 (2) - Jeu probable sur la valeur lexicale (et, par suite, sur la valeur casuelle) de *vaṇhuyā āsi*, qui désigne aussi la déesse *Asi* *Vaṇuhi*; cette seconde valeur suppose un emploi comitatif.

3.3.1.1.2 (3) - L'expression est doublement inexacte:

- le terme de comitatif ne peut valoir que pour des personnes.

- le tour est normal et régulier; il ne constitue pas une extension d'emploi.

au datif (ancien instrumental) a tendu vers le sens de «apporter»: v. isl. *kristni koma* (â) «introduire le Christianisme (en)» *koma orðum* (vid) «adresser la parole (à)» *koma kaupi* «to bring about a bargain» (Cleasby s. v.); toutefois, l'emploi en demeure limite, et par ailleurs le verbe conserve le sens de «venir».

Enfin, le latin a connu et utilisé cette équivalence de «venir avec» et «porter»: on en a la preuve dans la formule (qui doit être ancienne) *pace venio et pacem ad vos fero* (Plaute, Amph. 32) c'est, sous forme redondante, «je vous apporte la paix». Très proche des tours islandais, elle évoque d'autre part des couples comme *balínā car-* (AV. 6.117.1) et l'usuel *balīm bhṛ-* «porter le tribut», entre véd. *āvasā gam-* et v. p. *upastām bar-* «apporter son aide».

3.3.1.1.3 Ces constatations permettent de dissiper une illusion, née de la convergence fortuite d'instrumentaux comme *āvasā*, *ūtī* et de datifs finaux, *āvase*, *ūtāye*. Deux circonstances ont contribué à poser un faux problème: d'abord l'incertitude sur les formes comme *ūtī*, ou *ūtī*, qu'on a cru pouvoir interpréter comme un «datif en -*ī̃» (1), donc l'équivalent de *āvase* et non *āvasā*; ensuite, les tours comme le refrain de 1.100 *marūtvān no bhavatv īndra ūtī*, où il était tentant de voir un double datif, *esto nobis auxilio* (2). Inversement, on a cherché à résoudre le faux problème en imaginant une valeur dative de l'instrumental. En fait, *bhū-* n'est pas une simple copule; il signifie souvent «apparaître, se manifester» (comme *āvīr bhū-*) (3) et que sa construction soit celle d'un verbe «arriver» n'a rien de surprenant. Le parallélisme de *bhū-* et de *ā-gam-* apparaît clairement en 10.35.13

vīśve... marūtaḥ... ūtī... bhavantu

vīśve no devā āvasā ā gamantu

«que tous les Marut se manifestent avec leur aide (4), que tous les dieux arrivent avec leur assistance».

Accessoirement, on notera que lat. *venire alicui auxilio* reflète aussi bien un datif final (véd. *āvase*) qu'un instrumental de l'objet apporté (véd. *āvasā*) (5). La convergence était inévitable entre ces deux cas en ce contexte, 5.46.6

utā tyé naḥ... trāmaṇe bhuvan

bnāgo vibhaktā śāvasā āvasā ā gamat

«qu'ils manifestent à nous (= qu'ils nous soient) à protection! que Bhaga le répartisseur arrive avec force et assistance!»

De même 9.61.1

ayā vītī pāri srava

«apporte en coulant tout autour cette invitation» équivaut à «coule pour inviter» (*vītāye*) (6). Il n'y a donc dans ces emplois aucune raison de mettre en doute le caractère d'instrumental des formes comme *ūtī* (7) ni d'imaginer une extension

3.3.1.1.3 (1) - Sur le datif (authentique) en -ī cf. *infra* 5.1.1.3.

3.3.1.1.3 (2) - V. déjà Wackernagel (-Debrunner) *Ai. Gr.* 3 § 74b. L'instrumental de l'objet porté est accompagné d'un double datif Y. 46.3 *kaēibyō ūṭāi vohū jimaṇ manāṇhā* «auxquels viendra-t-il en aide avec la Bonne Pensée»; ici toute confusion est exclue.

3.3.1.1.3 (3) - En particulier, mais non uniquement, à l'aoriste (*ābhūt* «voici»).

3.3.1.1.3 (4) - Et non «pour (nous) favoriser» Renou *EVP* 5 p.51 (qui fait de *ūtī* un datif).

3.3.1.1.3 (5) - qui a pu être réinterprété comme un datif, d'où son remplacement ultérieur par *ad* ou *in* + acc.) *LHS* 2 § 68.

3.3.1.1.3 (6) - Si, comme l'estime Renou *EVP* 8 p.89, *vītī-* signifie «action d'agréer ou de faire agréer», cette traduction est naturelle: le soma, en coulant, «agréé» aux dieux. Celle de Renou (*ibid.* pp.27-28) est en revanche paradoxale: «grâce à cette invite (aux dieux), coule». Le rôle de l'«invite aux dieux» n'est pas de faire couler le soma.

3.3.1.1.3 (7) - Même lorsqu'il n'est pas confirmé, comme dans l'exemple précédent, par un adjectif accordé.

du domaine de l'instrumental jusqu'à celui du datif; il n'y a qu'un fait de convergence, strictement délimité par le contexte. Il suffit d'une simple différence de situation pour que la répartition usuelle reparaisse: avec *nakṣ-* «atteindre, accéder à», on aura uniquement:

- l'homme accède au dieu pour (obtenir) son aide *āvasē* (8.54.2)
- le dieu atteint l'homme avec son aide (= la lui apporte) *āvasā* (1.166.2).

3.3.1.1.4 Il est impossible de parler de construction du modèle 1 pour le simple *bhū-* qui n'admet presque jamais de régime accusatif et jamais en liaison avec un instrumental. On ne cite que quelques exemples de rection accusative, comme TB. 1.7.7.4

sā rāṣṭrām nā abhavat

«il n'accéda pas à la royauté».

A les considérer face à la multitude des emplois sans accusatif, on peut avec Delbrück *Vgl. Sy.* 1 p.371 hésiter à le considérer comme ancien. Mais il faut en rapprocher l'emploi avestique correspondant, Yt. 5.22 *yaθa azəm upəməm xšaθ-rəm bavāni* «en sorte que j'accède au pouvoir suprême» (1).

Cet accusatif n'a en soi rien de surprenant: c'est le complément du but-atteint d'un verbe «arriver», «prendre place». Et il est bien attesté, en liaison avec l'instrumental avec plusieurs préfixés, ce qui représente un archaïsme. En effet, *bhū-* simple et ses préfixés se construisent avec un instrumental qui est celui de l'objet apporté: avec les préfixés, cet emploi est d'ordinaire tenu par un nom de qualité dont le sujet est porteur, et qu'il manifeste:

1.69.2 *pāri prājātaḥ krātvā babhūtha*

«Dès ta naissance, tu as été le plus grand par l'intelligence» (2)

6.63.5 *prā māyābhir māyinā bhūtam*

«Magiciens, distinguez-vous par vos pouvoirs-magiques» (3)

6.15.14 *mahinā vī yād bhūh*

«wenn du dich in (voller) Grösse entfallest» (Geldner) (4)

2.22.4 *bhūvad vīśvam abhy ādevam ājasā*

«à tout impie il est supérieur en force-formidable» Renou *EVP* 17 p.68, littéralement: «il s'installe avec (I)... au-dessus de (*abhi* + A)».

Même relation pour la seconde valeur de *abhi* «vers, à»:

4.31.3 *abhi śū ṇaḥ... śatām bhavāsy ūtibhiḥ*

«tu viendras avec nous avec tes cent aides».

Ce parallélisme montre qu'il s'agit bien d'une construction du modèle 1. C'est secondairement, quand *abhi-bhū-* perd tout lien sémantique avec *bhū-* pour devenir un verbe «être supérieur, dominer», que l'instrumental change de statut, cesse de désigner un «objet apporté» et tend vers l'emploi dit «de limitation» (*supra* 2.2.3).

Ānu-bhū- «s'installer avec... (I) à la suite de... (A)» a connu un sort comparable:

3.3.1.1.4 (1) - Toutefois, véd. *kṣatrā-* et son correspondant avestique peuvent désigner aussi «celui qui a le pouvoir» (Schlerath *Königtum* p.131); s'il en est ainsi, les exemples cités sont simplement des phases prädicatives et *rāṣṭrām*, *xšaθram* des nominatifs attribués du sujet.
3.3.1.3.4 (2) - Littéralement: «tu t'es installé (ou: développé) autour avec ton intelligence». On peut d'ailleurs se contenter de ce sens littéral, avec Renou *EVP* 12 p.15, mais cf. 1.68.2. De toute façon, l'instrumental est celui de l'objet apporté, du type de *circumdare muro* (3.1.5.1).

3.3.1.1.4 (3) - Littéralement: «installez-vous en avant, mettez-vous en tête avec».

3.3.1.1.4 (4) - Littéralement: «quand tu te déploies avec ta grandeur», «quand tu déploies ta grandeur».

il est devenu un verbe «égaler (en)», mais il a d'autre part pris le sens de «percevoir». C'est peut-être la fixation d'une valeur pré-védique, cf. D.M. Jones *BBCS* 12 (1948) 88 et suiv. que cite Mayrhofer sous *bhāvati*: l'évolution consiste en une simple ellipse, celle de *mānasā* ou d'un terme semblable, cf. *Ch. Up.* (K) 6.7.3 *tayā vedān... na anubhavasi* «ce n'est pas assez pour que tu te ressouvienes des Vēda» (Senart), *tayā* désignant ici ce qu'il reste d'esprit à qui a jeûné pendant quinze jours. L'instrumental qui apparaît ici tient la place de celui dont l'ellipse, avec intégration de son contenu au sens du verbe (3.1.5.5), a fixé *ānu-bhū-* au sens de «percevoir».

Les traductions peuvent créer l'illusion d'un instrumental «caractérisant», complément d'un verbe «se distinguer»; ce n'est pas vrai au départ: nous avons un verbe «s'installer autour» (d'où: «être le plus ample») «s'installer en avant» (d'où: «dépasser, se distinguer»), «s'installer de tous côtés» (d'où: «déployer»); l'instrumental désigne l'objet apporté, installé. Il n'est devenu «caractérisant» qu'à la suite du verbe, et en liaison avec lui. Comme les autres emplois (2.2.3) de l'instrumental de limitation ou caractérisant, celui-ci est à l'origine possessif.

Le simple, qui est seulement «s'installer, arriver», a, comme instrumental de l'objet apporté, des noms de biens:

6.60.3 *yuvāṇ rādhobhiḥ... asmé bhavatam*

«Manifestez-vous à nous avec des dons...»

Le fréquent *ūtī* a été pris pour un datif pour la raison indiquée 3.3.1.1.3; mais c'est sans doute un instrumental de l'objet apporté. On rappellera enfin 10.35.13 *vīṣve... marūtaḥ... ūtī... bhavantu vīṣve no devā āvasā gamantu* étudié 3.3.1.1.3.

3.3.1.2 i.-e. *enek-

3.3.1.2.0 Ces constatations permettent également de rendre compte de la signification des représentants indiens de la racine i.-e. *enek-, qui est à la fois «atteindre» (lat. *nanciscor*) et «porter» (gr. *enek-*, supplétif de *pher-*).

Gaedicke p.81 a bien vu l'importance de ces racines pour la théorie de l'accusatif: d'«atteindre» à «porter», on passe - graduellement selon lui - de l'accusatif de but à l'accusatif d'objet. Toutefois il y a, comme on le verra, une faille dans la présentation de Gaedicke: du but à l'objet, le passage peut être graduel, mais d'«atteindre» à «porter», le passage ne peut se faire que par *mutation*. Et cette mutation n'est autre que le passage du modèle 1 au modèle 2. Car ce n'est évidemment pas l'objet atteint qui devient l'objet porté: on trouve *au départ* un objet porté - et cet objet est exprimé à l'instrumental.

3.2.1.2.1 *nakṣ-* en fournit des exemples manifestes, 8.54.1

paurāso nakṣan dhātībhiḥ

«Les Pauras viennent - avec (= apportent) leurs poèmes».

Une telle expression a pour équivalent *nakṣ- + bhṛ-* par exemple 1.173.3 *nākṣad dhótā... bhārad gārbham*

«le hotar arrive... il apporte l'embryon».

Un accusatif de but (en l'occurrence, du but atteint) peut s'y joindre, 10.3.5 *yāḥ... bhānubhir nākṣati dyām*.

«lui qui arrive avec ses rayons (= les porte jusqu'au ciel)» (1); de même, avec *abhī nakṣ-*, 1.95.10 *śukraīr ūrmībhir abhī nakṣati kṣām* «il apporte ses vagues éclatantes jusqu'à la terre» ou «il atteint la terre de ses vagues éclatantes» (cf. n.1), et avec *ūd-inakṣ-* 10.45.7 *ūc chukrēṇa śociṣā dyām īnakṣan* «cherchant à atteindre le ciel de son éclatant éclat». Cette traduction, toutefois, ne doit pas faire illusion; elle ne prouve nullement que le complément à l'instrumental est originellement plus marginal que le complément à l'accusatif (2) (comparer les expressions similaires avec *ā-tan-*, 3.3.2.1). Si le terme à l'accusatif est un nom de personne, il pourra désigner le bénéficiaire du procès, homme bénéficiant de l'aide divine, 1.166.2 *nākṣanti rudrā āvasā namasvīnam* est tout simplement «Les Rudra apportent leur aide à qui leur rend hommage» (3): on voit comment l'accusatif vient, comme complément de but, s'ajouter à une expression composée d'un verbe «arriver» et d'un instrumental de l'objet porté. On voit que le passage est graduel du but à l'objet: c'est affaire de segmentation, et, en l'absence de critères, on peut hésiter entre *nakṣ- āvasā/namasvīnam* et *nakṣ- namasvīnam/āvasā*: entre le but auquel on arrive et l'objet atteint, la différence peut même, comme on l'a vu, n'être qu'affaire de traduction. Mais ceci ne mène qu'à «atteindre» (4); pour obtenir «porter», il faut que le terme à l'instrumental passe à l'accusatif, c'est-à-dire que *nakṣ- āvasā* cède la place à **nakṣ- āvaḥ*; ce qui ne saurait se réaliser par degrés.

3.1.2.2 La mutation qui s'est réalisée en grec (*enek-*), en slave (v. sl. *nesti*) et en balte (lit. *nešti*), paraît attestée en avestique, pour la racine *naṣ-* (- ind. *nakṣ-*) «porter» Y. 70.4 *vācim naṣ-* «porter la voix» équivalant à *vācim bar-*, *ibid.*: *yaṇa īza vācim nāṣīma yaṇa vā saosyantō dahiyunām suyamna vācim barantu* «qu'avez zèle (ou: avec succès?) nous élevions la voix; ou que les Bienfaiteurs des pays élèvent la voix, faisant (ainsi) du bien». Bartholomae (1067) pose une racine *naṣ-*, s- «Erweiterung» zu lit. *nešti* v. sl. *nesti* «tragen», mais sans rapprocher 2 *nas-* (1056) «hingelangen zu», identique à la racine ind. *naṣ-*: c'est que la difficulté sémantique ne lui a pas échappé. Il ne semble pas que le védique ait connu cette évolution: le terme à l'accusatif désigne soit l'objet-atteint (avec de nombreuses variantes, mais purement contextuelles), soit l'objet-réalisé, l'objet-réussi. Le premier remonte, comme on l'a vu, à l'accusatif de but, le second représente l'accusatif de l'objet-effectué; deux aspects, on le sait, de l'objet-prospectif.

L'objet-atteint, ce peut être un lieu auquel on arrive (*aś-*, *naṣ-*, *nakṣ-*) ou auquel

3.3.1.2.1 (1) - D'où «lui qui atteint le ciel avec ses rayons» Renou *EVP* 14 p.3.

La traduction par «arrive avec» = «porte jusqu'à» a valeur étymologique: elle met en lumière le lien entre le sens d'«atteindre» et celui de «porter»; mais il n'y a pas lieu de la substituer à la traduction usuelle. Cette remarque vaut pour la citation suivante.

3.3.1.2.1 (2) - La segmentation védique (*īnakṣ- dyām*) (*śociṣā*) doit être considérée comme succédant à une segmentation (*īnakṣ- śociṣā*) (*dyām*), si l'on prend en considération le sens de «porter» qu'a la racine dans une partie du domaine.

3.3.1.2.1 (3) - C'est exactement le sens de la traduction (plus littérale) de Geldner, «die Rudrasöhne kommen mit ihrer Gunst zu dem Huldiger». Un peu différent, Renou *EVP* 10 p.21: «ils s'approchent... (dans une pensée) d'assistance»: ce n'est pas là une valeur connue de l'instrumental. Cette traduction correspondrait mieux à un *datif*. On sait qu'aussi *gam- āvasā* a été confondu avec *gam- āvase* 3.3.1.1.3. La même idée est exprimée dans le début du mantra suivant *yāsmā ūmāso amṛtā ārāsata rāyāḥ* «(l'homme) auquel (les Marut) secoueurs immortels, ont donné richesse...» Renou *ibid.*

3.3.1.2.1 (4) - Rappelons que les précédentes analyses n'ont de valeur qu'en raison du sens de «porter» que présente la racine **enek-*. Si (dans la plupart des langues, probablement) un syntagme «arriver avec» équivaut dans certaines situations à «apporter», il n'en devient pas nécessairement l'équivalent. Toute comparaison avec le français est donc, en l'occurrence, dénuée de signification.

on cherche -à- arriver (*ínakṣ-*); un âge, atteindre la vieillesse (*jaranám aś-* 7.30.4); une personne que l'on atteint, c'est-à-dire qu'on parvient à approcher, par exemple un dieu (*īndram aś-* 5.30.2). Le sujet est alors soit une personne, soit une prière ou un acte rituel 8.103.1 *agnīṇ nakṣanta no gīraḥ* «nos chants atteignent Agni» une personne (ou telle qualité d'une personne) qu'on égale (10.62.9 *ná tām aśnoti káś canā* «nul ne l'égale» (1); 8.51.8 *prá yó nanakṣé abhy ójasā krlvim* «qui a dépassé K en force», avec un instrumental de limitation); une personne, qu'atteignent les maux, les coups du sort 1.94.2 *nā enam aśnoty aṇhatīḥ* «l'angoisse ne l'atteint pas»; finalement une chose (un bien en particulier) qu'on obtient, 1.1.3 *agnīnā rayīm aśnavat* «par Agni puisse (le sacrifiant) obtenir la richesse» Renou *EVP* 12 p.1. En vertu d'un mécanisme décrit plus bas (4.3.1), au tour **mártyo agnīnā rayīm aśnoti* «l'homme obtient la richesse» doit correspondre un tour **agnīr mártvāya rayīm aśnoti* «Agni obtient la richesse pour l'homme, la lui fait obtenir». Ainsi on a 7.7.7 *iṣaṃ stotṛbhyo maghāvadabhyā ānaṭ* «tu aś obtenu la jouissance pour les chantres et les donateurs». Et c'est ici que Gaedicke (p.81) croit voir le lien entre «atteindre» et «porter» (de même, Geldner traduit: «du hast... eingebracht»). Le second exemple cité par Gaedicke est tout aussi peu probant: c'est 10.62.1 *yé yajñéna... índrasya sakhyām amṛtatvām ānaśā* «vous qui par le sacrifice avez obtenu l'amitié d'Indra (et) l'immortalité»: c'est toujours «parvenir à» ou «atteindre», et non «porter».

3.3.1.2.3 Les seuls emplois qui ne relèvent pas de cette signification sont ceux qui présentent un accusatif de l'objet effectué. Ils forment un petit groupe très homogène, comportant:

- l'instrumental de l'objet utilisé (bûche, chants) pour réaliser l'acte;
- l'accusatif de l'acte réalisé: le plus souvent un abstrait;
- le datif du dieu bénéficiaire.

ainsi 6.1.9 *yás ta ānaṭ samīdhā havyádātīm* que Renou *EVP* 13 p.120 décrit correctement (datif du nom divin, accusatif du nom en -*ti*- «réussir à (faire telle chose) en ton honneur»), mais dont il donne une traduction erronée *ibid.* p.36: «qui a réussi grâce à la bûche-flambante à (obtenir) de toi le don d'offrande» ou 7.90.2 *iśānāya prāhutiṇ yás ta ānaṭ chúciṇ sómam*, bien traduit *EVP* 15 p.105: «celui qui a réussi à te pré(s)enter) l'offrande, à toi le maître, (à savoir) le clair soma» (1).

Une variante de ce tour est obtenue par l'ellipse du terme à l'accusatif, fait usuel dans le groupe des verbes «sacrifier» (3.4).

10.122.3 *yás ta ānaṭ samīdhā* a toute chance d'être issu de la réduction de la formule précédente. Si l'on peut traduire avec Geldner «Wer zu dir mit Brennholz gekommen ist», il est en revanche impossible d'y voir un tour originel (2).

3.3.1.2.4 Il faut reconnaître que la racine **enek-* en védique n'a pas évolué vers le

3.3.1.2.2 (1) - C'est probablement la construction de base, comme le montre la comparaison, *divā iva sānu* «comme le dos du ciel». Mais un infinitif accusatif *ārābham* s'ajoute, de façon insolite, comme le signale Renou *EVP* 16 p.140, donnant apparemment à *aś-* la valeur d'un verbe modal, «arriver à, pouvoir». Faut-il voir là un fait d'exégèse, une sorte de zeugma, ou une construction normale, dont on rapprochera *aś- havyádātīm* (cf. *infra*)?

3.3.1.2.3 (1) - On notera qu'avec *aś...* *sómam* ᳚ D. du dieu, le sens de «porter» (*bhṛ-* *sómam* ᳚ D. du dieu) est tout proche. Mais l'évolution ne s'est pas réalisée en védique.

3.3.1.2.3 (2) - Renou *EVP* 14 p.97 indique à juste titre que ce tour «émane des formules du type *te nīṣitim ānaṭ*» (6.2.5): il s'explique donc par l'ellipse d'un accusatif.

sens de «porter»; la construction est restée celle du modèle 1; le lien avec le terme à l'accusatif s'est resserré, tandis que le terme à l'instrumental tombait au rang d'une détermination accessoire. Elle a donc abouti au sens de «atteindre», «obtenir» comme lat. *nanciscor* et arm. *hasanel*. Le correspondant celtique v. irl. *-icc* est même demeuré aux seules valeurs locales.

Dans les langues où elle a développé le sens de «porter», la racine a gardé quelques traces de la valeur «atteindre»: ainsi l'adjectif grec *podēnekeś* «qui tombe jusqu'aux pieds» montre que **enek-* n'est devenu que secondairement l'équivalent de **bher-* (1); de même lit. *nėsti* conserve des traces du sens d'«atteindre»: *išnėsti kienō aūksti* «atteindre la taille de qqn.»; intransitif «avoir une dimension suffisante» *lentōs ilgīs nėnėša* «la longueur de la planche n'est pas suffisante». Cette orientation sémantique est celle qu'a prise la racine en germanique, got. *ganah* «il suffit», dont les deux constructions, accusatif et datif, sont originelles, comme l'a vu Delbrück, *Synkretismus* p.76: l'accusatif est la construction du modèle 1, le datif à celle du modèle 2 (2).

L'évolution qu'a subie **enek-* en grec, baltique et slave est tout simplement le passage au modèle 2 du type représenté par véd. *nakṣ- bhānúbhir dyām, nakṣ- āvasā namasvīnam*. L'instrumental remplacé par un accusatif de l'objet porté, l'accusatif par un datif du bénéficiaire (ou de l'objet atteint), **enek-* se trouve avoir la même construction et le même sens que **bher-*. La formule de l'évolution est donc parfaitement conforme au schéma général:

<i>*enek-</i>	«aller jusqu'au bout»	objet porté	objet atteint
	modèle 1	instr.	acc.
	modèle 2	acc.	datif

3.3.1.3 *bhṛ-* et l'accusatif de l'objet (ap)porté

3.3.1.3.0 La racine *bhṛ-* «porter» relève uniquement du modèle 2; le simple et les préfixés se construisent uniformément avec l'accusatif de l'objet porté et le datif du destinataire: *passim, bhṛ- agnāye glraḥ* «apporter des chants à Agni», *īndrāya sōmam* «du soma à Indra», etc. Conformément à la construction des formes personnelles, le participe *-bhṛta-* (toujours préfixé) signifie uniquement «porté», et va avec le passif *bhriyāte* «il est porté».

Tel est aussi le comportement des formes verbales de la racine **bher-* dans les diverses langues i.-e. où elle est représentée. Elle a imposé sa construction à la racine **enek-*, qui pourtant, comme on le voit en védique (3.3.1.2), relevait largement du modèle 1, en baltique et en slave où cette racine l'a remplacée dans le sens de «porter», et en grec, où les deux racines sont entrées en supplétisme. Il semble même que les deux racines se soient formellement croisées, donnant naissance à une nouvelle racine **bhrenk-* (< **bher-* x **enek-*) attestée en germanique (**brenḡ-a-*) «bringen», en celtique et en tokharien (1). **bher-* est certainement une des racines où le modèle 2 s'est imposé le plus tôt; partout, l'objet porté - «objet en contact»

3.3.1.2.4 (1) - Chantraine, *DE* p.347, propose de rapporter *hēneka* «en vue de» à **enek-*, «ce thème exprimant l'idée de «porter jusque, atteindre» (comparer français moderne «dans le but»).

3.3.1.2.4 (2) - Seebold part d'un parfait intransitif (voire passif), «es ist erreicht = es genügt» p.355.

3.3.1.3.0 (1) - Seebold, *Vergleichendes und etymologisches Wörterbuch der germanischen starken Verben*, pp.136-137, renvoyant à Brugmann.

par excellence - est exprimé à l'accusatif.

3.3.1.3.1 Trois groupes de faits permettent cependant de restituer la construction du modèle 1.

1 - L'expression **subhṛtam bhr̥-* (1) «bien traiter», qui appartient à la phraséologie traditionnelle de l'indo-iranien, ne s'explique peut-être pas par *bhr̥-* «porter» avec l'accusatif de l'objet porté. Elle s'applique aux dieux à qui on rend un culte (Véd. RV. 4.50.7 Bṛhaspati; avestique, Yt. 13.18 les Fravarti; Mithra); aux hommes que le roi récompense généreusement, vp. *ub(a)rtam bar-* opposé à *ufrastam fras-* «punir sévèrement» (BD. 1.21 et s.; 4.66), plus généralement «bien traiter» DB. 4.88. Enfin, elle s'applique à l'épouse que son mari «entretient», Yt. 15.40 *nmānō. paitim... yō nō hubarətam barāt* «un maître de maison qui nous traite bien» - d'où le nom indien du mari, *bhartṛ-* et celui de la femme, *bhāryā-*. On l'interprète d'ordinaire par une simple extension d'emploi de «porter»: «soutenir, entretenir». Cette interprétation n'est pas invraisemblable, et c'est sûrement celle des Indiens védiques. Il est une autre possibilité, celle d'une construction du modèle 1 que l'on restituera à partir des tours très fréquents du type *bhr̥- īndrāya sōmam*: le modèle 1 correspondant serait **bhr̥- īndram sōmena*; l'adjectif en *-ta-* s'appliquerait donc à la personne et non à la chose, **īndra- bhr̥tā-*. Ainsi **subhṛtām bhr̥-* (*devām, mārtyam, bhāryām*) serait «apporter-en-suffisance (les dons sacrificiels, les honneurs, les biens) à un dieu, à un homme, à son épouse» (2). L'expression parallèle v.p. *ubar-tam pari-bar-* DB. 4.87-88 *tyām... taumām ubartām paribarā* «protect well the family of these men» (Kent) confirme l'interprétation par le modèle 1. En effet, *pari-bar-* est «entourer», avec la même valeur figurée que le verbe français. Il signifie soit «entourer d'égards», «honorer», et s'oppose directement à *fras-* «punir» DNb. 17, soit «entourer d'une protection», «protéger» DB. 4.72, et s'oppose directement à *vi-kan-* «détruire» (une inscription, des sculptures); dans les deux emplois, il relève nécessairement du modèle 1, «apporter qqch. (l) autour de (A)», le terme à l'instrumental n'étant pas exprimé, et non du modèle 2, qui donnerait le sens de «porter qqn. (A) autour de», et ne justifierait aucun des deux emplois attestés. V. p. *pari-bar-* se trouve équivaloir à av. *pari-gam-* «entourer, servir un dieu» Y. 36.1, 3. On peut donc reconstruire, pour l'i.-ir. au moins, une construction du modèle 1 du type **bhr̥- devām sōmena*.

3.3.1.3.2 Note sur *bharatā-* et *jamādagni-*

bharatā-, surnom d'Agni, est interprété comme «celui qu'il faut entretenir» (cf. Mayrhofer sv.); en fait, c'est littéralement «celui à qui il faut apporter (du combustible)». Or, un autre nom propre, *jamādagni-* reflète, comme l'indique Grassmann sv. une construction *gam- agnīm* avec l'instrumental de l'objet apporté, ou de la prière. Parallèlement à *gam- agnīm samīdhā* «apporter une bûche à Agni», on res-

3.3.1.3.1 (1) - Sur le tour, v. Wackernagel *Kleine Schriften* p.405; sur sa raison d'être (l'impossibilité d'emploi autonome des éléments *su- duṣ-*, Benveniste *MSL* 23 (1935) p.396, explication reprise par Renou *EVP* 1 p.57 n.2.

3.3.1.3.1 (2) - On comparera la désignation celtique du sacrifice par le nom d'action d'un verbe «apporter» v. irl. *idbart* dérivé de *adopuir* «il offre, il sacrifie» (*laith-od-ber-*, LP p.343, ou plutôt *ad-op-ber-* Hamp *JIES* 1.3 (fin 1973) p.320 et suiv., et par là directement comparable à lat. *offerō* d'une part, ombr. *arfertur* de l'autre. Hamp ajoute gmq. **te-* ou *ti-ber-* «sacrifice» qu'il retrouve dans got. *tibr-*, va. *tifer*, *tiber*, vha *zēbar*, et considère comme une désignation i.-e. du sacrifice l'emploi de **bher-* préfixé.

tituera donc un **bhr- agnīm samīdhā* de même sens, cf. 4.2.7 *yās te bhārād ānniya-te cid ānnam* «celui qui t'apporte de la nourriture (comme on fait à un homme) avide-de-nourriture» Renou *EVP* 13 p.4: le syntagme correspondant du modèle 1 serait **yās tvām bhārād ānniyantam cid ānnena*.

On trouve peut-être cette construction dans un unique exemple, 10.176.2 (cf. *infra*).

3.3.1.3.3

2 - Cette reconstruction trouve une confirmation intéressante en germanique: le verbe nordique *bera* signifie non seulement «porter», mais aussi «charger» (cf. Cleasby *bera* A2 «to load») (1). Malgré la proximité des sens, il n'y a pas de passage direct de «porter» à «charger» (2). Ce sens peut être issu du participe *borinn* «chargé, à qui on a porté, qui a reçu». Comparons les expressions *borinn baugum* «bribe» (lit. «à qui l'on a porté de l'argent») et *bera gull ā e-n* «to bribe one», litt. «apporter de l'or à qqn.»: la seconde relève du modèle 2, la première du modèle 1 et recouvre notre reconstruction. D'où un emploi comme *bera e-n bjori* «to make drunk», litt. «charger de bière» qui se trouve formellement identique à **bhr- devām sōmena*.

Une évolution de ce genre doit être à l'origine de l'évolution sémantique de lit. *beṛti*, lett. *bērt* «verser, répandre». L'explication ordinaire par l'influence des préfixés (3) (comme en slave où *bīrati* est tantôt «rassembler» d'après *subīrati*, tantôt «choisir» d'après *iz-bīrati*, cf. Vaillant *GCLS* § 471) n'est pas suffisante, car on ne voit pas quel préfixe aurait pu donner à «porter» le sens de «verser, répandre». On partira ici encore de syntagmes (du modèle 1) comme lit. *dangūs būvo žvaigždēmīs nūbertas* (DLKZ sous *beṛti*) «le ciel était couvert d'étoiles» où un *-bertas* «couvert de, chargé de» est équivalent à v. isl. *borinn*. D'où la valeur de «verser», «répandre» dans les formes personnelles *sāknis žemēmīs apibeṛti* «recouvrir de terre les racines» (mod. 1) ou *beṛti grūdūs* «répandre des grains» (mod. 2).

3.3.1.3.4

3 - L'équivalent de lat. *ferri* «se déplacer» et de véd. *bhr-* moyen (?) (Grassmann *bhr-* 21 «sich schnell fortbegwen») et d'av. *bar-* actif et moyen (Bartholomae *bar-* 8 «reiten») dont il est trois exemples indiscutables, auxquels on peut ajouter gr. *phéresthai* «se précipiter», est connue depuis longtemps, et ces emplois sont interprétés comme des passifs «être emporté (par)». Cette interprétation est valable pour plusieurs attestations de gr. *phéresthai*: *anémois phéresthai* Od. 10.54 s'inter-

3.3.1.3.3 (1) - Réinterprétation du sens du simple à partir d'un préfixé **and-bera* «décharger», selon Vonhof, *Zur Entwicklung der germanischen echten Verbalkomposita im Altwestnordischen*, p.19, cité Seebold p.104. Mais cf. n.2.

3.3.1.3.3 (2) - Un verbe comme franc. *charger* fournit un parallèle intéressant, mais fallacieux: le couple *charger la voiture avec les bagages/charger les bagages dans la voiture* correspond aux deux modèles dans la construction de **bher-*. Mais *charger* est un dénominatif **carrire* «mettre sur un char» lui-même probablement issu de *discarricare* «décharger»: au contraire nous avons un verbe primaire **bher-* «porter» qui, préfixé, signifierait «déposer son fardeau», le simple prenant par contre-coup la valeur inverse de «prendre son un fardeau»; en fait, entre «porter» et «déposer son fardeau», il faut supposer un intermédiaire «charger» (cf. n.3).

3.3.1.3.3 (3) - E. Hermann *Studi Baltici* 3 (1933) pp.65-68 a raison de rattacher balt. *ber-* «répandre» à i.-e. **bher-* «porter» (sens directement représenté par divers substantifs comme lette *baras* «tribut»), mais un verbe comme lit. *isbyrėti* pourrait-il exister avec le sens de «répandre ses graines», si le verbe base n'avait que le sens de «porter»? Le sens du verbe slave *izbīrati* («ef-ferre») ne constitue pas un parallèle. Il faut supposer au simple le sens de «charger», à côté de celui de «porter», donc la construction du modèle 1.

prête comme «être emporté par les vents», c.à.d. le passif de *phérein* (*ánemos phérei néas* Od. 10, 26). Mais comment interpréter les emplois *actifs*, p. ex. Hdt. 8.87 *phérousa enébale nêi phílêi* «elle se précipita avec violence sur un navire ami» lat. *quo ventus ferebat* (Cés.) «dans le sens du vent»? Lat. *ferri* (*recte, oblique* «se diriger en droite ligne, obliquement») est interprété en latin même non comme un passif, mais comme un réfléchi, d'où son équivalent *se ferre*. Mais - si l'on oublie les expressions françaises, héritées du latin - on s'aperçoit que tel ne peut être le sens de la relation: ce n'est pas «se déplacer» qui sort de «porter»; comme pour **enek-*, c'est l'inverse.

Il est donc probable que **bher-* a suivi le même chemin que **enek-*, mais plus tôt; ancien verbe de mouvement, (de déplacement-rapide?), devenu verbe «porter» dans sa liaison avec l'instrumental, et passé très tôt au modèle 2, il a été suivi et parfois évincé par les représentants d'**enek-*.

3.3.1.3.5 Note sur 10.176.2. On serait tenté - s'il était d'autres attestations directes de modèle 1 en védique - d'interpréter dans ce sens *prá devām devyā dhiyā bharata jātāvedasam*. Certes, «Portez en avant le dieu J. par une divine intuition-poétique» (1) de Renou (semblable, Geldner) est admissible; mais *dhīyam (prā)bhr- agnāye* est fréquent: il ne serait pas surprenant de retrouver ici, sous une autre forme, la même idée.

On sait que le sacrifice, matériel ou spirituel (= la prière), s'exprime souvent par des dérivés de la racine **bher-*; Hamp (*supra* 3.3.1.3.1 n.2) considère même que la désignation est d'époque i.-e. commune.

Véd. *prā-bhr-* est, selon lui, à rapprocher de **op bher-* (lat. *offere*), **ad-bher* (ombr. *arfertur*) les deux préfixes étant joints dans celt. **ad-op-ber-*. Ces considérations engagent à considérer l'emploi de *prā-bhr-* comme formulaire, son sens comme unitaire, mais avec deux constructions

	objet apporté	dieu destinataire
modèle 1	<i>dhiyā</i>	<i>agnīm</i>
modèle 2	<i>dhīyam</i>	<i>agnāye</i>

Ici encore, le v. isl. fournit un parallèle non seulement pour la sémantique, mais aussi indirectement pour la syntaxe. On sait (et Hamp le rappelle p.322) que le nom du sacrifice *forn* est dérivé de *fara* «voyager» comme «das den Göttern zugeschiedte» (de Vries sv. p.138). Mais *fara* signifie «voyager» et non «envoyer»: c'est avec l'instrumental de l'objet porté qu'il signifie «apporter» (ex. 3.3.1.6): *forn* «sacrifice» ne peut refléter que cette construction.

3.3.1.3.6 Une évolution menant de l'instrumental à l'accusatif de l'objet (ap) porté doit donc être supposée pour **bher-*, mais sans qu'il soit possible d'en reconstruire les modalités. En revanche, il est aisé de rendre compte de l'emploi

3.3.1.3.5 (1) - *EVP* 14 p.32. Mais il commente, *ibid.* p.101 «Renversement du tour attendu **dhīyam jātāvedase* (1.143.1 et *passim*)». Or, ce «renversement» (comme lat. *circumdare murum urbi/urbem muro* et tous les ex. du chapitre 3) est purement syntaxique: il n'implique pas différence, mais au contraire identité de sens; *dhiyā jātāvedasam* équivaut donc, dans cette hypothèse, à **dhīyam jātāvedasa* du tour usuel. On ne traduira donc pas «portez en avant le dieu J. par une intuition poétique», mais «portez en avant une intuition poétique au dieu J.». Quant à trancher entre l'hypothèse d'un renversement de construction (selon 3.1.5.3 fin) et la conversation d'une construction du modèle 1, c'est difficile. L'hymne est considéré comme récent; mais le seul argument est sa place dans le recueil.

- tout à fait secondaire - de l'accusatif pour exprimer l'objet (ap)porté avec les verbes «souffler», 1.89.4

tān no vāto mayobhū vātu bheṣajām

«qu'ainsi le Vent vente pour nous le remède réconfortant», Renou *EVP* 5 p.3. Objet «porté», l'objet «apporté», «donné» est initialement exprimé à l'instrumental, l'accusatif pouvait désigner à côté l'objet «sur lequel» on souffle, on projette en soufflant, 8.7.16

yé drapsā iva ródasī

dhāmanty ānu vṛṣṭībhiḥ

«Eux qui, tels des gouttes (de soma) (1) projettent-en-soufflant les pluies sur les deux mondes».

A partir de cette construction, qui peut être considérée comme une construction du modèle 1, les deux évolutions habituelles se produisent.

1 - L'accusatif se maintient en devenant un accusatif d'objet; le verbe «souffler» tend vers des sens particuliers comme celui de «gonfler», ou «jouer d'un instrument à vent» (*«souffler dans») cf. *dhām- vānām, vānīḥ, nāḍīm*, Grassmann *dhām-* sens 1; ou encore «attiser» (*«souffler sur»), *ānu-vā agnēḥ śocīḥ* «attiser la flamme d'Agni», d'où «fondre le métal», *dhām- āyaḥ*.

2 - L'instrumental de l'objet apporté est remplacé par un accusatif, illustré en védyque par l'ex. *supra* RV. 1.89.4. Cet accusatif est typique du modèle 2, puisqu'il tient la place d'un instrumental, le verbe retrouvant son sens général. Comment le passage s'est-il effectué au plan des formes?

Il est possible pour ce groupe d'expliquer *directement* la substitution d'un accusatif à l'instrumental originel à partir des préverbes signifiant «emporter, disperser en soufflant», comme *āpa-*, *pārā-*, *vī-vā-*; *āpa-*, *nīr-*, *pārā-*, *vī-dhām-*. L'objet dispersé, emporté est en effet un objet «sur lequel» on souffle; en tant qu'objet «emporté», 1.33.5 *nīr-dhām- avratān ródasyoḥ* «chasser-en-soufflant les êtres sans loi des deux mondes», il fournit un modèle pour l'accusatif de l'objet «transporté», «apporté», que ce soit en soufflant, en coulant, en brillant, cf. 3.1.1.4.6.

3.3.1.4 *sac-*

3.3.1.4.0 Les divers emplois de *sac-* «suivre» sont bien connus; cette racine ne pose guère de problèmes d'exégèse. Mais on n'aperçoit pas le lien de ses divers emplois entre eux ni surtout avec ses constructions. Ainsi en est-il des indications données par Renou sur le thème *saca-* construit avec l'accusatif (*EVP* 7 p.26) (1):

- «suivre quelqu'un pour l'aider» (plus rarement, «poursuivre»).

- «suivre quelque chose: y être fidèle, attaché».

- «échoir à quelqu'un».

au moyen (2), avec l'instrumental (*EVP* 7 p.33)

- «être (heureusement) doté de».

- parfois aussi «suivre à la trace».

On ne voit pas comment une racine peut exprimer ces diverses situations ni

3.3.1.3.6 (1) - V. Geldner, et en particulier les passages rapprochés qui permettent de comprendre la comparaison. Explication erronée chez Renou *EVP* 10 p.105 (la goutte n'est pas «soufflée», mais «soufflante» en 9.8.3.1 *drapsāya dhāmataḥ*).

3.3.1.4.0 (1) - Plusieurs fois évoquée, la différence entre *sac-* et *sac + A* n'est jamais clairement exposée (*EVP* 9 p.103; 10 p.81; 16 p.30). De même, celle entre les thèmes *saca-* et *śīṣak-*.

3.3.1.4.0 (2) - L'instrumental va d'ordinaire avec le thème *saca-* (moyen seulement); il n'est attesté qu'une seule fois avec *śīṣak-* (actif), 10.92.9 (*EVP* 4 p.126).

surtout en quoi la différence de construction motive les différences de signification.

3.3.1.4.1 Pourtant, la relation est simple; mais elle est inattendue: *sac-* construit avec l'instrumental se comporte comme le passif de *sac-* construit avec l'accusatif. Naturellement, les quelques formes actives (thème *śiṣak-*) se rangent avec *saca-* médio-actif (1).

1 - *sac-* avec l'accusatif signifie «accompagner» et «suivre», c'est-à-dire «aller avec» ou «aller derrière ou après». Cette indistinction est originelle: on la retrouve notamment en grec et en balte. Parfois la traduction par «suivre» est exclue, ainsi 3.1.14 *bhānāvaḥ... agnīm sacanta* «les rayons *escortent*, entourent Agni»: les prières *escortent* le soma 9.95.4: on les récite *pendant*, et non *après* le pressurage. Parfois en revanche, «suivre» s'impose, ainsi du soleil qui *suit* l'aurore 1.56.4; 9.84.2 *uśāsaṃ nā sūryaḥ* ou de la vache qui suit son veau *vatsām nā mātā śiṣakti* 1.38.8 (thème *śiṣak-*). Précisément «suivre à la trace» 5.67.3 (tous les dieux) *vratā padā jva saścire* «suivent les vœux comme à la trace».

sac- avec l'instrumental signifie «être accompagné ou suivi de». La relation d'actif à passif est évidente entre 9.84.2 (*īnduh śiṣakty*) *uśāsaṃ nā sūryaḥ*... «comme le soleil suit l'aurore», et 10.111.7 *sācanta yād uśāsaḥ sūryeṇa* «quand les aurores sont suivies par le soleil».

Entre 1.180.1 *uśāsaḥ sacethe* «vous accompagnez les Aurores» et 1.183.2 *ā-uśāsā sacethe* «vous êtes accompagnés de l'Aurore», «vous avez l'Aurore avec vous».

Entre 9.95.4 *tām (sōmam) ... matāyaḥ sacante*

«les pensées l'accompagnent» (précité)

et 9.74.7 *dhiyā śāmī sacate* (2)

«il est accompagné par la vision poétique et le rite manuel».

3.3.1.4.2

2 - *sac-* avec l'accusatif signifie soit «échoir» qu'il s'agisse de biens (*rāyaḥ* «les richesses» 1.98.3 (1) ou de maux (*duchūnā* «l'infortune» 8.75.13) (2), soit «appartenir»:

7.91.6 *yā vām śatām niyūtaḥ... sācante ā-ābhir yātam*

«venez avec les cent chars qui vous appartiennent» (3).

Le lien sémantique entre «suivre» et «échoir», «accompagner» et «appartenir» est évident; il apparaît en de nombreux passages tels que 7.91.6 (*supra*).

sac- avec l'instrumental signifie parallèlement soit «recevoir», soit «posséder» («être suivi», «être accompagné» par des biens ou des maux) (4).

En face de 7.91.6 (*supra*), on a 10.8.6 *yātrā niyūdbhiḥ sācase śivābhiḥ* «où

3.3.1.4.1 (1) - La différence entre les présents *śiṣak-* (actif) et *saca-* dans ses emplois médio-actifs n'est pas sensible, malgré Renou *EVP* 7 p.48 et 80; elle est beaucoup moins considérable de toute façon que la différence entre *sac-* + Acc. et *sac-* + Instr.

3.3.1.4.1 (2) - La valeur est nettement passive, comme l'indique Renou *EVP* 9 p.87 *saca-* avec Instr. ...«être doté d'(un attribut favorable)», ce qui corrige heureusement sa traduction (*ibid.* p.24 «il adhère à l'intuition-poétique, à l'acte-manuel»).

3.3.1.4.2 (1) - Renou *EVP* 12 p.28 «nous échoient les richesses».

3.3.1.4.2 (2) - Renou *EVP* 12 p.80 «qu'une telle infortune soit le lot d'un autre que nous».

3.3.1.4.2 (3) - On traduit le plus souvent - mécaniquement - par «suivre» ou «accompagner» (Renou *EVP* 15 p.108); mais le sens d'«appartenir» (qu'indiquent BR 7.545) convient bien. La reprise par *ābhiḥ* évoque la structure fréquente *yās te... tēna* (*supra*, 2.4.1), dont le premier membre est un syntagme possessif.

3.3.1.4.2 (4) - Cf. Renou *EVP* 10 p.109: *saca-* + Instr. «devenir la proie de».

tu as avec toi tes chars bénéfiques» (5).

Tels sont les deux pôles sémantiques de *sac-*: l'accompagnement et la possession; et pour chacun deux directions, l'une active, avec l'accusatif, l'autre passive avec l'instrumental. La structure fondamentale est donc:

<i>sac-</i> + Accusatif	suivre, accompagner	échoir à appartenir à
<i>sac-</i> + Instrumental	être suivi, accompagné	recevoir posséder

Restent quelques emplois qu'on doit considérer comme dérivés du sens de «suivre, accompagner», si l'on prête attention à leurs constructions:

3.3.1.4.3

3- «aider, favoriser», etc. sont des emplois directement issus de «accompagner», soit que le sujet impose cette nuance: 1.134.2 *dákṣaṃ śacanta ūtāyaḥ* «les aides accompagnent (et, par nature, aident, favorisent) la volonté», ou qu'elle soit exprimée explicitement: *sac-* *svastāye* 1.1.9 «accompagner en vue du bien-être» *āvasē* 6.24.10 «pour aider» ou avec l'instrumental 1.185.9 *ubhé mām ūtī āvasā sacetām* «que les dieux Aides m'accompagnent en m'apportant leur assistance» (1). On reconnaît au passage le fait de convergence signalé *supra* (3.3.1.1.3) entre le datif final et l'instrumental de l'objet apporté avec les verbes de mouvement: accompagner «en apportant» son assistance se trouve ainsi équivaloir à accompagner «pour aider». Une ellipse avec intégration sémantique (3.1.5.5) fait que parfois *sac-* équivaut à *sac-* *āvasā* (*āvasē*).

Il va sans dire qu'en védique cet instrumental n'a plus rien de commun avec l'emploi précédent (1 et 2); quant au datif, il s'agit d'un emploi libre, le datif final.

Il n'y a par ailleurs aucun emploi particulier du datif avec *sac-*; les constructions que suppose Grassmann (*sac-* 6, 18 et 19) sont improbables: en 5.43.15 (Gr.6) *tūbhyam* ne se rattache pas à *sac-*, mais constitue le prédicat d'une phrase nominale exclamative (2). en 4.21.7 *stūvate* n'est pas à isoler de *bhārāya*, avec lequel il constitue un double datif «zum Sieg für den Sänger» (Geldner), donc un emploi libre; 8.51.7 relève de 2 *sac-*: il ne reste rien de l'emploi 18. L'emploi 19, attesté selon Grassmann 8.60.18 avec le sens de «huldigen» (ou, comme l'entend Renou, «obéir»), est incertain; il est possible de construire *sac-* avec *kétena* (même si la fonction de *tūbhyam* demeure incertaine):

kétena śārman sacate suṣāmany āgne tūbhyam cikitvānā

«in deiner Obhut, Agni, wird Suṣāman (?) weisen Absehens teilhaft».

D'autre part, «huldigen» est simplement *sac-* avec l'accusatif (accompagné éventuellement de *āvasā* ou *āvasē*); «obéir» est également *sac-* avec l'accusatif dans *sac-*

3.3.1.4.2 (5) - Cf. Renou *EVP* p.7 et 70. Autre, Geldner: «Wo du mit deinen freundlichen Gespannen das Geleit gibst» (avec un instrumental médiatif).

3.3.1.4.3 (1) - *ūtī* nominatif duel, avec le pdp., Grassmann et Geldner; ou «que l'une et l'autre... m'accompagnent avec aide et faveur» Renou (et déjà Ludwig *der Rigveda* 1 p.182) avec *ūtī* Instr. sg. (parallèle à *āvasā*), contre le pdp.

3.3.1.4.3 (2) - La remarque de Renou *EVP* 4 p.69 («Syntaxe approximative, *sac-* ayant pour régime d'abord un Acc., puis un Dat.») s'applique à l'interprétation de Geldner, non à la traduction qu'il a donnée *EVP* 5 p.25, adoptée ci-dessus.

krātum (savitūḥ 10.64.7; *vāruṇasya* 4.42.1 etc.) «suivre la volonté de» (3); *śāsuh* «l'ordre» 1.60.2; *vratām* «le vœu, l'observance» 1.84.12; 1.101.3; 7.5.4. Conformément à la situation décrite plus haut *sac- krātuṃ* (*kétam*) est susceptible d'être «mis au passif» *sac- kétena* (*supra*), *sac- krātvā* 1.145.2: *asyā* (= *agnéḥ*) *krātvā sacate āpradgṛpitaḥ* «l'homme modeste est accompagné de (se laisser guider par) la volonté d'Agni», mais est-ce bien encore un passif? Geldner (que suit Renou *EVP* 12 p.36) fait de *krātvā* un instrumental «de conformité» en traduisant «nach seinem Rat richtet sich der Besonnene»: *krātvā sac-* se trouve rejoindre *krātuṃ sac-* au lieu d'en être le partenaire passif. Le rapport décrit plus haut serait-il secondaire?

3.3.1.4.4 Ce rapport n'est pas en tout cas une innovation indienne: il apparaît tout aussi clairement en avestique, que ce soit au sens de «accompagner, suivre»/«être accompagné, suivi de» ou au sens de «appartenir à, revenir à»/«posséder, recevoir».

Yt. 10.66 *yim hacaite ašiš vaṇuhi*
«(Mithra) qu'accompagne la Bonne-Arti».

Y. 43.12 *səraoša ašī... hacimnō*
«Sraoša, accompagné d'Arti».

2 - Le sens de «posséder» est plus affirmé qu'en védique; on le trouve là même où celui d'«accompagner» ou «suivre» n'est plus admissible, même à titre d'image, p.ex. Yt. 10.141 *zaēna hacimnō hutāšta* est évidemment «possédant, équipé de (et non: «suivi de»!) une arme bien faite» (1).

1. Gershevitch, *Mithra* p.231, pose nettement une relation d'actif à passif entre *hak-* + acc. et *hak-* + instr.: Yt. 19.68 *hacaiti dim aspahe aojō* means, in practice, «it has the strength of a horse»; the corresponding participial clause **aspahe aojaṇha hacimnō* will mean «having, being with, the strength of a horse». Similarly *mīōram... hacaite... xratuḥ* in st. 107 (du Yt. 10) can be turned round to **mīōrō xraθwa hacaite* (or *hacimnō*) «Mithra has (or who has) insight». Il existe de nombreux exemples présentant ce rapport. Et l'on peut faire les mêmes observations sur le préverbe *upa-ṇhak-*

Yt. 19.26 (*xVarōnō*) *yaṭ upaṇhacat Haošyaṇham*
«gloire qui échut à Haošyah»

Yt. 10.71 (*vəṇəθaynō*) *upa. haxtō ā.manaṇha*
«Vrəθayna, à qui est échue l'ardeur».

3.3.1.4.5 Pour terminer l'examen des Données indo-iraniennes, il faut mentionner un emploi attesté dans la prose védique, apparemment inconnu des Védas, mais sûrement hérité: *sac-* avec le datif «réussir à quelq'un».

ŚB. 1.1.4.14 (légende du taureau de Manu)
pāpām vata no 'yām ṛṣabhāḥ sacate

«ce taureau, vraiment, nous réussit mal!»

et en emploi impersonnel, *ibid.* 16 *itō vai naḥ pāpīyaḥ sacate* «de ce côté-ci, en vérité, cela nous réussit (encore) plus mal». On reconnaît ici le sens de lat. *secundus*

3.3.1.4.3 (3) - Renou *EVP* pp.55-56 «suivent la force-inspirante du dieu Incitateur» *ibid.* p.97 «suivent la pensée-inspirante de Varuṇa».

3.3.1.4.4 (1) - Cet emploi engage à rattacher à cette racine le grec *hōplon* «équipement, instrument» comme **sok^Wlo-*, malgré le NP myc. *o-po-ro-me-no*, que rien n'oblige à lire *hōplomenos*, plutôt qu'à *hēpō*, comme on le fait habituellement.

«favorable», et, rigoureusement parallèle pour la construction comme pour le sens, le verbe lit. *sĕkti* en emploi impersonnel ou personnel:

- «avoir telle issue» *kaṭp jĕms sĕkasi?* «comment cela va-t-il pour eux? *jĕms geraṭ (bogaṭ) sĕkasi* «cela va bien (mal) pour eux».

- «avoir une issue favorable» *jĕms sĕkasi* «cela va (bien) pour eux, ils réussissent»; et personnel: *galviĭai sĕkasi* «le bétail profite».

L'avestique en a un reflet indirect dans un emploi isolé d'*upa-ṇhak* - Yt. 5.8 *kahmāi... upaṇhacayeni... frāṇraṇhāi haomanaṇhāica*. H. Weller traduit «Welchem... soll ich meine Huld gewähren, dass er froh und munter werde?», ce qui est préférable à la traduction de H. Lommel «wen soll ich mich zugesellen...» («s'associer à») est *upa-ṇhak* avec l'accusatif: *upa-ṇhak* est ici «réussir» (favorablement). L'expression personnelle, bien que partout attestée parallèlement à l'expression impersonnelle, lui est secondaire. La filière sémantique n'est pas «accompagner > favoriser» (ce que la traduction d'H. Weller paraît suggérer) mais «il suit, il y a telle conséquence» > «ceci a telle conséquence»; «il y a une conséquence favorable» > «ceci a une conséquence favorable» et secondairement «telle personne ou telle chose *donne* une conséquence favorable». Ceci apparaît bien dans l'exemple du Taureau de Manu; la filière est évidemment *itō naḥ sacate* «de ce côté-ci, cela nous réussit» → *ḡṣabhō naḥ sacate* «le taureau nous réussit» et non *ḡṣabhō naḥ sacate* «le taureau nous suit» > «nous réu-sit».

3.3.1.4.6 La racine i.-e. **sekW-* «réunit 1 **sekW-* «sequi» et 2 **sekW* «sagen» et «sehen» de Pokorny. Son unité, déjà aperçue par Aufrecht (1), peut être considérée comme acquise. Le problème n'est pas tant de savoir si le sens de «sehen», «sagen» et «suivre» se concilient mais comment ils se concilient: le lit. *sĕkti* et le lett. *sekt* réunissent ces trois sens, ainsi lit.

sĕkti kā ou *paskuī kā* «suivre quelqu'un»

sĕkti kā akimīs «suivre quelqu'un des yeux»

sĕkti pāsaka «raconter une histoire».

et ces trois significations sont indissociables dans les représentants de slave **sočiti* (Vaillant GCLS § 607) (2).

La situation charnière, comme l'a montré v.d. Osten-Sacken (3), est celle de la chasse: «suivre le gibier à la trace». A partir de là, on imagine aisément la filiation des sens (4); mais le rapport avec les constructions grammaticales n'a pas été mis en lumière de façon satisfaisante. En particulier, rien qui rende compte du comportement singulier de la racine en indo-iranien.

3.3.1.4.7 Si l'on part du sens de «suivre le gibier à la trace», on aura dans le cadre du modèle 1 - instrumental de l'objet-en-contact, accusatif de l'objet-prospectif - les possibilités sémantiques suivantes:

3.3.1.4.6 (1) - KZ 1 (1852) p.352; hypothèse largement adoptée, mais refusée par O. Wiedemann IF 1 (1892) pp.257-258 et plus tard par Hirt IF 37 (1917) p.231 et suiv.

3.3.1.4.6 (2) - Les sens de «indiquer», «dénoncer», «dénicher» peuvent être ceux d'un ancien causatif d'un verbe «voir» (non attesté); mais ceux de «traquer», «suivre le gibier», «chercher», «poursuivre» ne peuvent appartenir qu'à l'itératif-intensif de «suivre à la trace», qui est le sens fondamental de la racine.

3.3.1.4.6 (3) - IF 33 (1914) p.258.

3.3.1.4.6 (4) - Des précisions intéressantes chez Vendryès *Archivum Linguisticum* 1 (1949) pp.23-29, qui en particulier montre que le sens de «voir» est issu de celui de «ne pas perdre de vue (dans la poursuite)».

1 - Objet-en-contact (externe): les traces suivies

lit. *sēkti pēdomis* } «suivre (à) la trace»
 lat. *consequi vestigiis* }

L'objet-prospectif correspondant est le gibier qu'on poursuit. lat. *sectari apros*. L'accusatif est en baltique maintenu ou remplacé par le génitif de but, comme souvent: «suivre quelqu'un à la trace», lit. *sēkti pēdomis k̃ā* ou *kienō*.

Quant à l'instrumental du chemin suivi, il peut laisser la place à l'accusatif lorsqu'il n'y a pas d'objet poursuivi: en face de *vratā padā_iva sašcīre* (*supra* 3.3.1.4.1), on a 10.172.1 *vartanīm sac-* «suivre la trace» (2.5.5.3) comme le signale Renou *EVP* 7 p.48.

2 - L'objet-en contact peut être également celui qu'on suit *immédiatement*, d'abord le guide (et figurément le modèle, l'exemple): lit. *sēkti vadū* (ou *vādā*) «suivre un guide» *sēkti pāvvyzdžiu* (ou *pāvvyzdī*) «suivre un exemple» *sēkti tēvu* «ressembler à son père». L'omission du régime accusatif conduit, comme on le voit, à divers emplois figurés. Cette construction a été généralisée en grec *hépesthāi tini* (rarement et plus tardivement *tina*).

3 - Le sujet étant le guide, ou le chef, l'objet-en-contact peut être les participants de l'expédition: d'où le nom du «compagnon» (i.-ir. **sakhay-*; gr. *opāōn*; lat. *socius*; gmq. **segjaz*). C'est ainsi que s'explique *directement* i.-ir. **sak- sakhibhis* «avoir des compagnons avec soi» et lat. *subsequi omnibus copiis* «suivre avec toutes ses troupes» (1). Inversement, et secondairement, pour les suivants, le guide peut être l'objet-prospectif, donc désigné à l'accusatif (lit. *sēkti vādā*).

Mais alors qu'en baltique les deux constructions ont fini par se confondre (lit. *vādā* ou *vadū sēkti*), l'opposition est maintenue en i.-ir. et même durcie, comme on sait, au point de ressembler à un rapport entre un actif et un passif: «suivre»/«être suivi de».

4 - Verbe de mouvement, **sekW-* admet l'instrumental de l'objet porté; ainsi, on a en latin *insequi aliquem gladio* «poursuivre quelqu'un l'épée à la main». A partir d'expressions de ce genre, avec suppression du terme à l'accusatif, on obtient un verbe «porter» (3.2.4.2: **enek-*): d'où av. *zaēna hacimnō* = lat. *gladio insequens* ou simplement *gladium ferens* (2).

On voit par là l'antiquité des tours véd. *abhī-sac-* (*inārtiyam*) *āvasā* (1.22.11) «apporter son aide à un mortel» ou *abhī sac-* (*devām*) *stōmaiḥ* «apporter, offrir des louanges à un dieu (7.67.3). Mais comme la racine en est venue à signifier «échoir, arriver à» - peut-être à partir d'expressions comme 7.61.5 *drūhaḥ sacante āngtā jānānām* «les Druh suivent-à-la-trace les péchés des humains», i.īr. **sak-* + acc. s'est trouvé signifier «échoir à» comme aussi lat. *sequi* (*sequitur heredem possessio*) «appartenir à», en face de **sak-* + instr. signifiant «avoir, posséder». C'est donc fortuitement que s'est constitué ce rapport surprenant entre les deux constructions. Il ne doit donc rien au passif historique (3).

Il se confirme aussi que i.-ir. **sak-* n'est que secondairement «appartenir»,

3.3.1.4.7 (1) - La forme nominale correspondante est **sākman-* «compagnie, escorte»: véd. *sākman-* hapax RV. 1.31.6, (probablement: «compagnie» ou semblable): av. *haxāman* (qui a pris un sens plus précis «communauté du dahyu» selon Benveniste, *Mages* p.11); le mot est i.-ir., Debrunner *Suffixe* p.756. Il représente, conformément à la fonction du suffixe définie BSL 66 (1971) p.109 et suiv. «ce dont (le chef) est suivi», cf. Y. 40.3 *aθā... haxamā hyāt yāis hīscamaidē*. «Ainsi soient les compagnies dont nous sommes accompagnés».

3.3.1.4.7 (2) - Sans qu'il soit nécessaire d'admettre une personnalisation de l'objet, qui ferait de l'arme un «compagnon» de l'homme, les emplois comme av. *zaēna hacimnō* s'expliquent par là: le sens initial serait donc, non *gladium ferens*, mais bien *gladio insequens*, Si «atteindre» a pu donner «porter», pourquoi «suivre, chercher à atteindre» ne l'aurait-il pas pu?

3.3.1.4.7 (3) - En revanche, il constitue un bon exemple du «possessif» qui en est une composante essentielle à l'origine, *infra* 4.2 et 3

«posséder»; mais on voit aussi que les sens de «suivre»/«être suivi» et «accompagner»/«être accompagné de» ne sont pas originaux: **sekW-* a d'abord comme objet-prospectif le *gibier poursuivi*; c'est secondairement qu'il s'applique aux relations entre les poursuivants, entre le guide (ou le chef) et les autres.

Reste l'impersonnel **sekW-* construit avec le datif: il s'explique à partir de **sekW-* «échoir à», mais sans accusatif (donc «il échoit, il arrive»), et avec une détermination au datif comme il est fréquent pour les verbes d'événement. Ce datif, successeur d'un accusatif, est typique du modèle 2; mais c'en est le seul exemple pour cette racine qui a subi une évolution sémantique et syntaxique hors série.

Le dernier type d'évolution qu'elle a connu intéresse moins l'i.-ir.: c'est l'ellipse d'un instrumental sociatif-interne qui mène au sens de «guetter, voir» (*sehen*, hitt. *šakuwa-* «yeux»). Contrairement à ce qu'affirme E. Seebold (4) sous **sehwa*, «voir» n'est pas (dans cette hypothèse qu'il présente avec doute) le sens fondamental de la racine, et le germanique n'est nullement le seul à l'avoir conservé. On a vu que le balte (et dans une certaine mesure le slave) sont beaucoup plus proches de l'état originel. Germ. **sehwa-* est issu d'une spécialisation, qu'on peut décrire comme l'intégration sémantique du nom des yeux (à l'instrumental) à la racine: **augonmiz sehwa* = lit. *akimis sèkti* «suivre des yeux». Des amorces de développement similaires s'observent çà et là, ainsi en véd.: 10.75.5 *imām me... stōmam sacata* «suivez (par la pensée) cette louange de moi!» (5).

3.3.1.5 *vī-*

3.3.1.5.1 La racine *vī-* a des emplois si divers qu'il est impossible de leur trouver un dénominateur commun, «un sens fondamental» (1) tant soit peu précis; même le «haben wollen» de Geldner (ad 1.5.5 b) ne recouvre qu'une partie des emplois: on ne peut p.ex. y ramener le sens de «suivre», 1.35.9 *vēti sūryam* «il suit le soleil» (2); l'inverse («suivre»/«vouloir avoir») serait naturel. Tenter de retrouver la structure sémantique de la racine dans le foisonnement des emplois védiques ne serait pas une tâche facile (3); par bonheur, l'étymologie - assurée - nous fournit le sens originel, qui est «poursuivre».

C'est le sens du correspondant avestique: Yt. 13.35 *vyāṣ* «le poursuivant»

3.3.1.4.7 (4) - Et d'autre part P. Baldi *JIES* 2.1 (1974) pp.77-86, qui, inversant le rapport établi par Vendryès (v. n.4 à 3.3.1.4.6) entre «suivre» et «voir» («suivre» → «ne pas perdre de vue» → «voir»), pose une filière «voir» → «ne pas perdre de vue» → «suivre», en attribuant à la voix moyennée du présent **sekWe-* et au hitt. *šakuwa* «yeux» une importance excessive. Et, pas plus que ses prédécesseurs, Baldi ne prend en considération les données syntaxiques.

3.3.1.4.7 (5) - C'est l'interprétation de Geldner; un peu différent, Renou *EVP* 15 p.136 («soyez complaisantes à...»).

3.3.1.5.1 (1) - Renou *EVR* p.40 propose comme sens fondamental «mouvement vers, élan affectif», ce qui ne convient qu'à une partie des emplois et pose un problème étymologique. Autres suggestions *EVP*, *passim*. (liste: *Mél. Renou* p.613 n.1). W.P. Schmid, *Mél. Renou* pp.613-614, propose «diriger son attention sur», «viser» (cf. *infra*).

3.3.1.5.1 (2) - Ainsi W.P. Schmid *Mél. Renou* p.619; peut-être plus précisément «il pousse devant lui le soleil» Geldner, mais sûrement pas «il invite» (Ludwig *der Rigveda* 1 p.145; Renou *EVP* 14 p.16) ni «il guide» (Macdonell *Vedic Reader* p.18); Hillebrandt *Lieder* p.91): à la strophe 7, le soleil est couché (*kvā idānīm sūryaḥ* «où est maintenant le soleil?») quand arrive Savitar (8): Savitar «suit» donc le soleil, le «pousse devant lui», ce qui convient bien à sa fonction d'«incitateur»

3.3.1.5.1 (3) - On peut se demander si, à elle seule, la méthode d'analyse synchronique illustrée par l'étude de la racine *vī-* (cf. n.1) aurait pu conduire au «sens fondamental» sans le rapprochement étymologique avec *ven-* «voir guetter» et le parallèle de **sekW-*.

à *vyānō* «le poursuivi»; «poursuivre» est le seul sens (4) attesté en avestique. C'est aussi celui qui fonde les divers emplois de lit. *výti* (5): *rātas rātā vēja* «une roue suit l'autre»; *jiē suviŋo bēglī* «ils ont rattrapé le fugitif»; *ēikite, aš jūš pavýsiu* «partez devant, je vous rejoins»; *pavýti vištas ī kiēmā* «rentrer des poules dans la cour». Partiellement confondu avec le moyen de *hiēmi* «je lance» (6), le représentant grec *whiēmai* signifie «foncer en avant, foncer sur; chasser; se hâter vers; d'où: désirer», toutes valeurs qui se retrouvent dans le véd. *vī-*, et qui dérivent immédiatement du sens de «poursuivre».

L'emploi guerrier (avestique *vyās*: *vyānō*) est à la base du nom slave de l'armée, *voj*, plurale *tantum* (*iti voj* «aller en campagne» (7). En germanique, la racine s'applique d'une part à la chasse, v. isl. *veidr*, de l'autre à la pâture, all. *Weide* «pâturage» (8).

3.3.1.5.2 Le védique présente assez de nombreux emplois similaires, directement issus de cette valeur de «poursuivre». En 8.101.10, *vī-* se construit comme un verbe de mouvement avec l'instrumental perlatif, *vēty adhvaryūh pathibhī rājiṣṭhaih* «l'adhvaryu va par (suit) les chemins les plus droits» (1).

L'accusatif, exprimé le plus souvent, et exprimant l'objet «poursuivi» est donc un ancien allatif exprimant le but visé ou atteint.

- poursuite hostile (cf. av. *vyās/vyānō*), 9.71.1 *vēti druḥāh* «(Soma) chasse les fourberies» (2).

- chasse, 1.105.7

tām mā vyanti ādhyō

vṛko nā tṛṣṇājam mṛgām

«Moi que voici, les soucis me poursuivent comme un loup sa proie assoiffée» (3).

- recherche, 10.8.7 *āyudhāni veti* «il réclame des armes», Renou *EVP* 14 p.7.

- poursuite judiciaire (recouvrement de dette), 4.3.13 *mā... ṛṇām vḥ* »ne poursuis pas la faute» (4) Renou *EVP* 13 p.7.

- «Suivre» en général: 1.186.5 *śīsum nā pipyūṣī iva (veti)* «Comme une mère gonflée de lait (suit) son petit» (5); cf. 1.35.9 précité.

3.3.1.5.1 (4) - La forme *vōi* de Y. 36.3, que l'on considère habituellement comme l'infinitif datif de cette racine à la suite de Bartholomae, est à écarter. En fait, ce n'est ni l'infinitif de *vay-*, ni même celui de *av-* (Benveniste, *Inf. av.* p.57), mais l'équivalent de la particule védique *vaī* «en vérité» (Darmesteter *ZA* 1 p.262 n°6 suivi Mayrhofer sous *vaī*).

3.3.1.5.1 (5) - *Výti* 1 de Fraenkel *LEW* 1267. Les dictionnaires lituaniens confondent ce verbe avec *výti* 2 «enrouler» (3.2.8.2) en raison de leur communauté de formes. De même en védique *vī-* et *vyā-* ont des formes communes, Renou *EVR* p.42. En grec, c'est avec **yē-* «lancer» (*hiēmi*) que la racine s'est partiellement confondue (n.6).

3.3.1.5.1 (6) - Distinction établie par L. Meyer *BB I* (1877) pp.301-311, qui compare les emplois de (*whiēmai*) à ceux de véd. *vī-* et met en lumière leurs nombreuses concordances.

3.3.1.5.1 (7) - Litt. «aller avec armée», Instr. du type *Caesar omnibus copiis proficiscitur* (cf. Vaillant *Manuel du Vieux-Slave* 1 p.181).

3.3.1.5.1 (8) - Evolution sémantique comparable à celle de lit. *giñti* «paître» **g^When-* (3.2.1.1)? ou «faire effort vers, chercher sa nourriture», J. de Vries *AEW* sous *veidr* (p.651)?

3.3.1.5.2 (1) - Autre, Geldner, qui rattache l'instrumental à *prāti...* *vītāye* qui suit; ainsi compris le texte fournit un exemple similaire d'instrumental perlatif avec *vī-*.

3.3.1.5.2 (2) - Cf. Geldner. Autre construction chez Ludwig *der Rigveda* 2 p.475 et Renou *EVP* 9 p.20.

3.3.1.5.2 (3) - Cf. Geldner. La comparaison garantit le sens de «faire la chasse à», ou (dans cette situation de chasse) «attaquer» Renou *EVP* 16 p.82.

3.3.1.5.2 (4) - Dans le même vers, on a une expression similaire avec *gā-* «aller»: *mā... yak-śām... gāh* «ne venge jamais... le maléfice» Renou *ibid*, qui (p.94) souligne le parallélisme avec *ṛṇām vī-* et aussi *ṛṇām yā-* (attesté par *ṛṇayā*).

3.3.1.5.2 (5) - Autre interprétation chez Geldner («réclame son petit») et Renou («agréer son petit»). L'image de la mère qui «suit son petit» (ainsi que l'inverse), fréquente dans la poésie védique, est plus probable.

3.3.1.5.3 Mais à côté de ces emplois, relativement peu nombreux et peut-être résiduels, *vī-* se dit, dans la langue rituelle, soit des hommes, avec pour objet les dieux (*vī- devān*), soit des dieux, avec pour objet les offrandes (*vī- havīyāni*). Le sens précis de ces expressions et son rapport au sens de «poursuivre» constituent deux problèmes qui se relient directement à ceux que posent en latin les représentants de la racine, soit *vis*, *invitus* et *invitare*. On a senti depuis longtemps le rapport étroit entre (*sese*) *invitare* «(se) bien traiter» et *vī- devān*. Il reste à le préciser. En 7.17.3, *vī-* en cet emploi est accompagné de l'instrumental, *vīhī havīṣā yāksi devān*. Si l'on donne à *vī-* sa valeur initiale de verbe de mouvement («poursuivre»), et à l'instrumental celle de l'objet porté, on obtient «poursuis les dieux en leur apportant l'oblation, sacrifie-leur» (1). Renou *EVR* p.41 et *EVP* 9 p.92 a souligné le lien entre *vī-* dans cet emploi et *yaj-*, «*vī-* désignant la formule «invitante» et *yaj-* la formule «adorante». C'est exact, mais le français «inviter», tributaire du latin *invitare*, qui, lui-même, appelle une explication, n'apporte qu'une évidence fallacieuse. Si *vī- devān* signifie «inviter les dieux», c'est par ellipse ou plus précisément intégration sémantique (3.1.5.5) de *havīṣā* ou similaire. L'expression de base est comparable aux nombreux tours constitués d'un verbe de mouvement avec un instrumental de l'objet porté, utilisé, pour exprimer le culte rendu aux dieux, comme *gam- nāmasā, dhiyā-ā-i-* (3.3.1.1.1) et surtout *abhī- sac- (devān stōmaiḥ* (3.3.1.4.6). On parvient ainsi au sens d'«inviter» et de «recevoir dignement, régaler», qui sont effectivement ceux de lat. *invitare*. Mais ce verbe est originellement le dérivé factitif à préfixe *in* (du type *incitare* sur *citus*) (2) d'un adjectif **vītus* signifiant «qui veut», comme on peut le supposer en considérant son négatif *invitus* «qui ne veut pas». *Invitus* «qui ne veut pas» se rattache à un autre emploi de la racine, celui qui est aussi à la base de *vis* «tu veux»: en liaison avec un infinitif datif, la racine peut prendre le sens de «vouloir» (donc devenir un verbe modal) par réinterprétation: *vēmi tvā stōtave* (8.4.17) peut se segmenter *vēmi tvā/stōtave* «je te poursuis pour te louer» (c'est l'état originel), soit (par réinterprétation) *vēmi/tvā stōtave* «je veux te louer». C'est ainsi que *vis* a pu entrer dans le paradigme de *volo*, et *invitus* prendre le sens de «qui ne veut pas». On notera en passant qu'il n'y a pas lieu de postuler un **vīto-* i.-e.: le *vītus* prélatin ne recouvre pas pour le sens le véd. *vītā-*, rare, et qui relève d'un tout autre emploi (cf. *infra*). *Invitare* est donc «rendre bien disposé». D'autre part, dit des dieux, *vī-* «poursuivre» appliqué aux offrandes prend le sens de «rechercher, apprécier». L'emploi de la même racine dans les deux situations complémentaires, l'invitation aux dieux, leur réponse favorable à cette invitation, outre qu'il traduit la réciprocité essentielle de l'acte sacrificiel, est pleinement justifié en lui-même.

Enfin, comme les autres verbes de mouvement, *vī-* peut se construire avec un accusatif de l'activité exercée, type *i- dūtyām* (2.5.5.4): on a de même *vī- dūtyām* «exercer la fonction de messager».

3.3.1.5.4 Peut-être faut-il, comme le propose W.P. Schmid, pousser plus loin le parallèle entre *vī-* et *sac-*, et, comme le suggère le rapprochement avec *ven-* (→ *av. vaēn-* «voir») attribuer à **weya-* le sens originel de «guetter, observer» (d'où

3.3.1.5.3 (1) - D'où: «invite par l'offrande», Renou *EVP* 13 p.64. De même *dhiṣṭā vī- jānān* «visiter les gens par l'incitation poétique» (cf. Renou *EVP* 17 p.50), «la leur apporter».

3.3.1.5.3 (2) - Il serait comparable à tch. *vitati* «régaler» selon Persson *Beitrag* p.522. Mais ce verbe appartient à un groupe différent (celui de lit. *vietà* «lieu») dont le rapport avec **weya-* est douteux, et en tout cas lointain.

«suivre» peut-être à partir d'expressions comme *padām vī-* (1.48.6) «*observer > suivre la trace») (1). Mais, mis à part le groupe des mots latins précités (qui d'ailleurs ne témoignent pas en faveur de ce sens), les sens de «poursuivre», «foncer sur» sont si largement attestés qu'il paraît préférable d'en tirer, comme on l'a tenté ici, les divers emplois attestés dans le Vêda.

3.3.1.6 «perdre» et «périr» en germanique

Les verbes signifiant «s'en aller», avec l'instrumental de l'objet porté, prennent le sens de «emporter», qui constitue souvent une métaphore pour «faire périr» (lat. *tollere*, franç. *emporter* etc.).

C'est notamment le cas pour got. *us-qīman*, qui traduit *apokte'nein*, «tuer». Le préverbe *us-* identique à la préposition *us* qui traduit gr. *ek*, *apō* joint à *qīman* ne peut donner qu'un sens de «sortir» (cf. all. *auskommen* dans sa valeur ancienne). C'est de ce sens de «sortir» que provient celui de «s'effrayer» de vha. *arqueman* («aus der Lage kommen» Delbrück *Synkretismus* p.58). «Sortir avec» équivaut à «emporter», «faire périr»: de là, les emplois comme Mc. 9.31 *usqimand imma* «*apoktenōsin autōn*» (1) *usqiman* avec l'instrumental est donc comparable au lat. *interficere* (s. ent. *vitā*) «exclure, emporter hors de (la vie)».

A lat. *perdere* correspond le germ. **frakweman*. Le sens originel de «faire périr» est bien représenté en nordique et en vieil anglais, cf. Delbrück *Synkretismus* pp.57-58, et même en gotique (Luc 9.54), où il a pris le sens de «dépenser». Le sémantisme de base n'est pas «venir à bout de», mais «sortir avec», «emporter», «faire sortir», cf. (v. isl.) Locasenna 63 *hrungnis bani mun þér í hel koma* «le meurtrier de Hrungrnir t'enverra en enfer».

Got. *fra-wisan* n'est ps éloigné de véd. *prā-vas-* «être sorti de chez soi, découcher» (2). L'instrumental qui l'accompagne est celui de l'objet «emporté»: Luc 15.14 *bīpe þan frawas allamma* «quand il eut tout dépensé». «Dépenser» est rendu par «être sorti (de chez soi) en emportant».

V. isl. *fara*, à côté de son sens de «voyager», qui est commun aux représentants de gmq. **faran*, signifie aussi «tuer, anéantir» avec un objet au datif (*fara ser* «se donner la mort») qui représente l'instrumental de l'objet emporté. *Fara* se construit par ailleurs avec le datif-instrumental de l'objet apporté et l'accusatif de but dans l'expression *fara land herskildi, brandi* «to visit a land with «war-shield», fire, i. e. devastate it» (Cleasby p.143).

3.3.1.5.4 (1) - S'il faut, avec Laroche *R. Phil.* 2968, p.245, ramener à **wey-* le hitt. *hway-* «courir, se hâter» (en dépit de quelques difficultés phonétiques), on évoquera la désignation des «éclaireurs», *piran huyatalla-*.

3.3.1.6 (1) - Le seul exemple sûr de construction avec l'accusatif, Mc. 12.5 *sumans usbliggwandans, sumanzuh þan usqimandans* «tous mèn dérontes, tous dē apokteínontes», présente une «transitivation» favorisée par le contexte. Les autres exemples sont du type de J. 7.1 *sokidedun ina... usqiman'* «ezētoun autōn. . apokteínai» où l'accusatif doit dépendre de *sokjan* non de *usqiman*: «ils le cherchaient pour le faire périr».

3.3.1.6 (2) - Le sens de «perdre» est indirectement attesté pour *prā-vas-* par son dérivé *prava-sathā-* «perte» RV. 2.28.7 *mā jyōtiṣaḥ pravasathāni ganma* «puissions-nous ne pas tomber dans des privations de lumière!».

3.3.2.0 Les verbes «étendre», «atteindre», «occuper»

Comme dans le groupe précédent, la dualité sémantique d'une racine appelle une solution syntaxique dans le cadre de la théorie des deux modèles. Il s'agit ici de la racine **ten-* (3.3.2.1) «étendre» et «atteindre», «occuper». «Atteindre» est le sens auquel aboutit, par «maintien de la substance avec modification de la forme» (3.1.5.2) un verbe signifiant «(s')étendre jusqu'à»; «occuper», celui auquel aboutit, dans les mêmes conditions, «(s')étendre sur», «(é)tendre», celui que restaure la construction du modèle 2, qui remet en vedette l'objet (é)tendu, exprimé à l'instrumental dans la construction du modèle 1, et qui figure seul dans des expressions de geste comme gr. *titaínein pterúgessin* «déployer ses ailes».

D'autres racines, comme **deyk-* (3.3.2.3), à l'origine gestuelles («pointer (le doigt) dans une direction»), n'ont subi que le premier type d'évolution: **deyk-*, conservant la construction du modèle 1, a évolué vers le sens de «dire» (lat. *dicere*), «montrer» (gr. *deíknūmi*).

3.3.2.1 *tan-* et i.-e. **ten-*

3.3.2.1.1 *tan-* est à la fois «(é)tendre» et «occuper» ou «atteindre», et cette dualité sémantique reflète simplement les deux modèles de construction:

	objet premier ((é)tendu) «le rayon»	objet second (occupé ou atteint) «le ciel» (1)
modèle 1	Instrumental <i>raśmīnā</i>	Accusatif <i>dyām</i>
modèle 2	Accusatif <i>raśmīm</i>	Locatif <i>divī</i>

3.3.2.1.2 Constructions du modèle 1

L'instrumental de l'objet étendu (1) est attestée par 6.17.21 *ágne... bṛhāt tatantha bhānūnā* «O Agni, tu dresses haut ton éclat» (2) et 6.12.1 *ayām sa sūnūḥ sāhasaḥ... śociṣā tatāna* «le fils-de-la-force que voici... a étendu sa flamme» (3). Ces attestations permettent d'interpréter correctement les très nombreux exemples où ce même instrumental est accompagné d'un accusatif de l'objet «vers lequel, jusqu'auquel ou sur lequel» on étend le précédent. Ainsi 10.178.3

sadyās cid yāḥ śāvasā pāñca kṛṣṭīḥ
sūrya iva jyōtiṣā apās tatāna

«qui d'un coup a étendu sa puissance sur les cinq peuples comme le soleil son rayon sur les eaux».

A la vérité, cette construction est normalement celle de *ā-tan-*, 4.38.10

ā dadhikrāḥ śāvasā pāñca kṛṣṭīḥ
sūrya iva jyōtiṣā apās tatāna

«Dadhikra a étendu sa puissance sur les cinq peuples comme le soleil son rayon

3.3.2.1.1 (1) - Situation fréquemment évoquée, en particulier à propos d'Agni, dont la flamme (ou la fumée) s'étend «jusqu'au ciel» (10.3.5 *bhānūbhir nakṣati dyām* «de ses lumières il atteint le ciel») ou «sur tout l'étendue du ciel» (6.48.6 *ā yāḥ paprau bhānūnā rōdasī ubhē* «qui de sa lumière a rempli les deux mondes»). Sur l'interprétation erronée qu'en donne Renou, v. *supra* 2.5.5.5 n.6; *infra* n.7.

3.3.2.1.2 (1) - Objet «tenu» par le sujet, en contact avec lui.

3.3.2.1.2 (2) - Ou, plus littéralement, «tu t'es étendu avec ton éclat... haut (dressé)» Renou *EVP* 13 p.50. Mais v. *infra* 3.3.2.1.3 n.1.

3.3.2.1.2 (3) - Ou, plus littéralement, «s'est étendu au loin... avec sa flamme».

sur les eaux» (4). Mais c'est en vertu de l'archaïsme des préverbes, particulièrement des préverbes en *ā*. Que le terme à l'instrumental représente l'objet premier et le terme à l'accusatif l'objet second, directif ou extensif, ressort de 1.19.8 *ā yé tanvānti raśmībhis tirāḥ samudrām* «(les Maruts) qui étendent leurs rayons à travers la mer» (5): l'accusatif commute avec un régime prépositionnel. Le formulaire dans lequel se rencontrent ces emplois est assez limité: il s'agit essentiellement soit d'un élément lumineux, soit d'une qualité qui s'étend sur... ou jusqu'à... En synchronie, dans le premier cas, il paraît inévitable de considérer le terme à l'instrumental comme l'objet, alors que dans le second, si l'on se réfère aux traductions habituelles, on aurait un instrumental désubjectif accompagnant un *tatāna* transitif qui signifierait «traverser»: Geldner traduit 3.6.5 *āva krātvā rōdasī ā ta-tantha* par «Mit deiner Einsicht hast du beide Welten durchzogen» (6), mais la position grammaticale du terme à l'instrumental n'y est pas différente de 4.52.7 *ā dyām tanoṣi raśmībhiḥ* «tu étends tes rayons sur toute l'étendue du ciel (ou: jusqu'au ciel)». Les traductions ne doivent pas faire illusion: si l'on peut traduire en allemand par «Du durchziehst den Himmel mit Strahlen» (Geldner) et en français par «tu tends le ciel de rayons» (Renou) (7), c'est que ces deux langues conservent aujourd'hui encore des reflets, directs ou indirects, du modèle 1. D'ailleurs, ces emplois du type *dyām raśmīnā ā-tan-* «étendre son rayon jusqu'au ciel» sont secondairement interprétables comme désubjectifs par rapport à des emplois comme 1.35.7 *katamām dyām raśmīr asya ā tatāna* «quel ciel a atteint son rayon?» où, de toute évidence, *raśmīr asya* pourrait être remplacé par **raśmīnā ayām* (8). Cet exemple nous montre aussi comment se crée un sens d'«atteindre» à partir d'un sens de «s'étendre»: «atteindre» peut s'exprimer par «s'étendre jusqu'à» c'est-à-dire par la combinaison d'un verbe d'état et d'un accusatif de but.

La construction du modèle 1 est attestée aussi avec *vy-ā-tan-* (6.1.11, 6.4.6) et *pāri-tan-* dans une image, 8.72.18 *pāri dyām jihvāyā atanat* («Agni» a tendu sa

3.3.2.1.2 (4) - Faire de *śāvasā* un instrumental médiatif («grâce à sa puissance») avec Geldner détruit le parallélisme de la comparaison (*dadhikrāḥ sūryaḥ, kṛṣṭīḥ; apāḥ, śāvasā: jvotiṣā*). Quant à Renou *EVP* 15 p.164, partant d'une mauvaise interprétation de *ā-tan-*, (cf. renvoi à *EVP* 14 p.60), il aboutit à cette étrange formulation «comme le soleil avec sa lumière (étend) les eaux (sur la terre)».

3.3.2.1.2 (5) - L'idée est que les Marut traversent la mer avec leurs rayons (cf. Bergaigne *Rel. véd.* 2 p.377). Ludwig «die mit stralen ihre richtung nehmen... durch meer»: *tan-* est ici proche d'un verbe de mouvement, et *raśmībhiḥ* d'un objet déplacé. Même interprétation chez Geldner: «s'étendre avec ses rayons» et «étendre ses rayons» sont des traductions équivalentes. En revanche, l'interprétation de Renou évoque une toute autre situation, d'ailleurs malaisément concevable: «Eux qui tendent (l'espace) par les rayons (du soleil, passant eux-mêmes) par delà l'océan» (*EVP* 10 p.54): cette mécanique bizarre repose en fait sur une mauvaise interprétation de la syntaxe de *tan-*.

3.3.2.1.2 (6) - Préférable à l'interprétation de Renou *EVP* 12 p.55, «tu as tendu les Deux Mondes (comme un tissu) grâce à ton pouvoir spirituel»: cet hymne ne comporte aucune allusion cosmogonique, mais en revanche évoque à plusieurs reprises la grandeur d'Agni (en particulier v.2, «Tu as empli les Deux Mondes en naissant», Renou *ibid.*

3.3.2.1.2 (6) - *EVP* 3 p.76. «tendre le ciel de rayons» n'a rien de commun avec l'activité cosmogonique imaginée ailleurs (cf. n.5, 6, 8, 9, 11): c'est seulement «tendre des rayons à travers le ciel».

3.3.2.1.2 (8) - C'est ce mécanisme grammatical désubjectif qu'évoque Renou *EVP* 15 p.16 en disant que «sa formule renverse celle, plus normale, du type *ā dyām tanoṣi raśmībhiḥ* 4.52.7». Ici comme là, il ne s'agit que de l'«extension» des rayons solaires: c'est ainsi que l'entend Ludwig («welchem von allen himeln hat er mit seinen stralen bezogen?» *der Rigveda* 1 p.145), Bergaigne *Rel. védique* 1 pp.6-7 («sur quel ciel s'étendent ses rayons»), Hillebrandt *Lieder* p.90, Macdonell *Vedic Reader* p.17, Geldner. Seul, Renou voit dans le rayon un mécanisme qui «sous-tend» le ciel («Lequel d'entre les cieux le rayon de ce (soleil) a-t-il (sous-)tendu?» *EVP* 15 p.16).

langue tout autour du ciel» (9), image de la fumée comme dans l'énigme lituanienne (Senn 2 p.22) *šėmas jāutis dañgu lažo (dūmai)* «un bœuf gris lèche le ciel (la fumée)»; ici encore, le complément de but d'un verbe «étendre autour» devient aisément le complément d'objet d'un verbe «entourer»: c'est ainsi que le correspondant avestique *pairi-tan-* en est venu à signifier «protéger de » Y. 71.15 et plus généralement «tenir à l'écart de», cf. Y. 19.7 (10).

On mesure la distance entre l'instrumental d'objet des emplois précédents et l'instrumental sociatif dans la construction de *sām-tan-*: 7.2.1 *sām raśmībhis tata-naḥ sūryasya* «tends (... les) avec les rayons du soleil» Renou *EVP* 14 p.46 (11); au contraire, *abhī-tan-* (12) s'accompagne d'un instrumental qui ne comporte aucun contenu sociatif, mais s'analyse comme désubjectif ou plutôt comme instrumental de l'objet étendu, contrastant avec un accusatif de l'objet «dépassé» (= «au-dessus duquel on étend»), 1.160.5 (*ōjah*) *yēna abhī kṛṣṭis tatānāma* «(majesté) par laquelle nous dominerons les populations» ou 5.54.15 (*drāviṇam*) *yēnā svār ṇā tatānāma ṇāḥr abhī* «(richesse) par laquelle nous dominerons les hommes, comme le ciel» (13): on voit par ces deux exemples comment l'instrumental de cause (ou de différence) se rattache à l'instrumental d'objet, l'un et l'autre étant l'expression de l'objet-en-contact.

Du modèle 1 relèvent encore les exemples suivants, que l'on ne peut interpréter qu'en sous-entendant un terme à l'instrumental:

! 105.12 *satyām tātāna sūryaḥ* mis en parallèle avec *ḡtām arṣanti śīndhavaḥ*; quelle que soit l'interprétation de l'accusatif (but visé ou atteint: «vers» ou «jusqu'à»; modalité: «selon»), il faut entendre «le soleil étend ses rayons» (*raśmībhiḥ*, à sous-entendre d'après les nombreux parallèles (14); de même *arṣanti* «ils coulent» pourrait s'accompagner de l'instrumental du liquide.

10.1.7 *ā hī dyāvāpṛthivī agna ubhé sādā putrō nā mātārā tatāntha*

ne donne un sens satisfaisant que si on sous-entend d'abord *bhānūnā* ou similaire, ensuite *bāhūbhyām* «O Agni, tu éterdis (ton éclat) sur ciel et terre comme un fils

3.3.2.1.2 (9) - Ici encore, Renou voit, sans raison, une allusion cosmogonique («Il a tendu le ciel tout autour avec sa langue» *EVP* 14 p.37); à cette traduction est joint un commentaire qui la contredit, p.107: «c = le ciel est son séjour». Les autres traducteurs comprennent que la fumée entoure le ciel (Ludwig *der Rigveda* 1 p.440 «den himel hat er mit seiner zunge umzogen»; similaire, Geldner).

3.3.2.1.2 (10) - Même évolution que lat. *circumdare* (3.1.5.1), véd. *pāri dhā-* (3.2.9.2) et av. *pairi-dā-* (*ibid.*). Cf. aussi véd. *antār-dhā-* (3.2.9.3) et *abhī-tan-* (*infra*, n.12).

3.3.2.1.2 (11) - L'idée est: «Unis (tes flammes) aux rayons du soleil» (cf. Geldner), et non, comme l'entend Renou (*ibid.* p.117) «relier comme avec un ensemble de fils tendus»: où voit-on que les rayons du soleil servent à attacher les flammes d'Agni?

3.3.2.1.2 (12) - *abhī-tan-* signifie par ailleurs «circonscrire» par une clôture comme le note Renou *EVP* 15 p.117. Ce second sens s'explique comme celui d'av. *pairi-tan-* «tendre (une clôture) autour de» (*supra*, n.10 et *infra* 3.3.2.1.3 et n.6).

3.3.2.1.2 (13) - Renou *EVP* 10 p.88 justifie en ces termes le sens de «dominer»: «*abhī-tan-* est «dominer» (comme le soleil qui «étend» ses rayons) 1.160.5 c.à d. étendre sa domination sur»: pour la syntaxe, c'est l'instrumental de l'objet étendu joint à l'accusatif de but ou d'extension.

3.3.2.1.2 (14) - «Le soleil s'est étendu (en éclat, en sorte que c'est le) *ḡta* (qui se trouve ainsi manifesté)» Renou *EVP* 16 p.82 qui suit Thieme *ZDMG* 113 p.693: bien que la valeur ainsi attribuée à l'accusatif ne soit pas nette, il ne peut s'agir que d'un syntagme du modèle 1, avec un instrumental sous-entendu («en éclat»). Sur ce tour, cf. 2.5.5.4.

tend (les bras?) à ses parents» (15).

7.61.1 *úd... eti sūryas tatanvān* «le soleil se lève, tendant (ses rayons)» Renou, *EVP* 5 p.86 (16), confirme notre interprétation des passages précédents.

Inversement, c'est le terme à l'accusatif qu'il faut sous-entendre 1.141.13, comme le montre la comparaison

*amī ca yé maghāvāno vayām ca
mīham nā sūro āti nīṣṣatanyuḥ*

«Puissent les généreux ainsi que nous-mêmes percer, comme le soleil perce la brume» (17).

3.3.2.1.3 Constructions du modèle 2

A l'exemple de l'instrumental de l'objet étendu 6.16.21 *āgne... bṛhāt tatantha bhānūnā*, précité, on opposera 8.5.1 *vī bhānūṃ viśvādhātanat* «(l'Aurore) a étendu partout son éclat» exemple incontestable de l'accusatif de l'objet étendu (1). L'objet ultérieur est évoqué ici par un adverbe; ailleurs, c'est un locatif qui répond à l'accusatif du modèle 1, 10.80.4 *agnīr divī havyām ā tatāna* «Agni a étendu (= emporté en fumée) l'offrande au ciel» (2). Comme il est constant dans le modèle 2, l'accusatif ne comporte aucun contenu local; on doit le décrire simplement comme le cas de l'objet (en l'occurrence, de l'objet étendu). On analysera de même 1.126.2 *divī śrāvo 'jāram ā tatāna* «il a étendu jusqu'au ciel sa gloire impérissable» (dont l'équivalent dans le modèle 1 serait **dyām śrāvasā ajāreṇa ā tatāna*) et 3.53.15

*ā sūryasya duhitā tatāna
śrāvo devéṣv amṛtam ajuryām*

«la fille du soleil a étendu jusque chez les dieux sa gloire immortelle, impérissable» (3).

La construction correspondante du modèle 1 serait **ā tatāna śrāvasā devān* (4).

Typique du modèle 2 est l'expression fréquente *tan- tāntum* ou *tāntram* «tendre le fil», qui désigne d'ordinaire l'opération préalable au tissage (*vā-*) 1.164.5; 7.33.9 et 12; 10.53.6; 10.130.1 etc. (v. *infra* n.5). L'accusatif note ici l'objet tendu; aucun terme local ne figure auprès de lui. Il y a donc non seulement une différence dans la désignation, mais aussi dans le sens avec les exemples précédents. De fait, on ne rencontre jamais de syntagmes du modèle 1 pour désigner cette opération

3.3.2.1.2 (15) - Ludwig *der Rigveda* 1 p.447 «über himel und erde, Agni, beide, immer wider der sohn über die ältern hast du dich gebreitet»: un peu différent, mais syntaxe identique. Au contraire, Renou donne un sens causatif à *tatantha* «Oui, o Agni, tu as tendu depuis toujours le Ciel et la Terre, les deux parents, comme le fils (étend la lignée)» *EVP* 14 p.1, traduction inspirée de Geldner, qui a supposé un double sens (cf. toutefois les réserves de Renou dans son commentaire, *ibid.*, p.60). En fait, *tan-* dit d'Agni et accompagné de l'accusatif du nom du ciel, de l'espace, des deux mondes, etc. signifie «s'étendre sur, ou jusqu'à». Ainsi compris, ce début du *mantra* est en accord avec la fin: «Avance en direction des (dieux) consentants...» (Renou, *ibid.*). La racine *tan-* peut s'appliquer aux gras «tendus», cf. *uttānā-hasta-* (= av. *ustānō.zasta-*) «les bras étendus».

3.3.2.1.2 (16) - Même interprétation chez Geldner.

3.3.2.1.2 (17) - Semblables, Renou *EVP* 12 p.34 et Geldner.

3.3.2.1.3 (1) - La dualité de traduction «s'étendre avec son éclat»: «étendre son éclat» ne doit pas faire illusion; elle ne fait que refléter la dualité de construction du texte védique. Mais les deux constructions s'appliquent à la même réalité: *bhānūnā*, tout comme *bhānūm*, représente un «objet étendu».

3.3.2.1.3 (2) - La construction du modèle 1 serait **dyām havyéna ā tatāna*.

3.3.2.1.3 (3) - Trad. semblable Renou *EVP* 17 p.93.

3.3.2.1.3 (4) - La construction du modèle 1 avec l'accusatif d'un nom de personne est rare, mais non impossible; elle est attestée 10.1.7 (cf. *supra* 3.3.2.1.2).

(**tan- tāntunā*). Une expression similaire est *tan- vāsaḥ* (1.115.4) ou *vāstrā*, qu'il faut entendre «mettre sur le métier un (des) vêtements (s)» (et non: «ausbreiten» Gr. Wb.) (5). Comment justifier cette apparente dualité à l'intérieur du modèle 2?

Pour résoudre ce problème, nous considérerons d'abord la métaphore «tendre le sacrifice», *tan- yajñām* (très fréquente); repose-t-elle sur un modèle identique à celui de *tan- tāntum*? Non, car si l'on a aussi bien *yajñās tatāḥ* que *tāntus tatāḥ*, la dissymétrie apparaît dans *yajñās... tāntubhis tatāḥ* 10.130.1 alors que l'inverse (**yajñēna tāntus tatāḥ*) est inconcevable. C'est que *yajñām* représente un accusatif de l'objet effectué tandis que *tāntum* représente un accusatif de l'objet utilisé.

L'accusatif de l'objet effectué est largement représenté par *abhi-tan- vrajām*, qui ne signifie pas «ausdehnen den Kuhstall» (Gr. Wb.), mais «faire-en-tendant un enclos», 9.108.6 *abhi vrajāṃ tatniṣe gāvyaṃ āśvyaṃ* «du hast einen Pferch von Rindern und Rossen eingehegt» (Geldner) (6). Il est originellement identique, ici comme ailleurs, à l'accusatif de but, et cette parenté apparaît bien dans *yajñās tāntubhis tatāḥ* «sacrifice réalisé-en-tendant des fils» qui permet de reconstruire un modèle **yajñāṃ tāntubhis tan-* «tendre des fils pour faire un sacrifice» formellement identique au modèle 1. Comme *tan- tāntum* signifie toujours «tendre un fil (existant)» et jamais «faire un fil, filer» il est exclu de le justifier par un accusatif de l'objet effectué.

Considérons d'autre part l'expression *tan- dhīyam* par ex. 1.80.16: elle relève du même modèle que *tan- tāntum*, non de celui de *tan- yajñām* puisque l'on a *tan- yajñāṃ dhīyā* 3.3.6: on reconnaît ici l'instrumental déobjectif en synchronie, et il paraît probable que *tan- tāntum*, *dhīyam* remplacent d'anciens **tan- tāntunā*, *dhīyā*. Peut-on rendre compte de cette évolution?

1 - On pense d'abord aux situations intermédiaires entre «tendre un objet préexistant» et «réaliser-par-tension un objet»: ainsi *vi-tan- pavītram* peut aussi bien s'appliquer à la mise en place d'un filtre préexistant qu'à la réalisation d'un filtre (7). Ainsi 9.10.5 *sārā āpvaṃ vi tanvate* est à interpréter avec Renou comme «(ces somas) tendent au loin le tamis (comme) des soleils tendent leurs rayons)», c'est-à-dire qu'il faut, pour la métaphore, sous-entendre *raśmībhiḥ*. En revanche, il s'agit d'un filtre préexistant 9.67.23 *yāt te pavītram arcīṣy agne vītatam antār ā* «le filtre que tu possèdes, tendu à l'intérieur de ta flamme».

2 - On constate une prédominance nette des formes du parfait dans le modèle 1, alors que le modèle 2 se rencontre surtout avec le présent *tanōti*, *tanutē*: cette observation suggère une situation connue, celle d'un verbe d'état dit «intransitif» (8) *tatan-* «s'étendre» en face de son causatif *tanu-* «étendre». Secondairement, *tatan-* fonctionne comme la forme marquée, le parfait (ou simplement le prétérit de *tanu-*, «avoir étendu»). L'accusatif serait donc celui de l'objet du causatif. La situation-charnière est celle de l'objet extensible que l'on «étend» lors-

3.3.2.1.3 (5) - On le voit 1.115.4 par *madhyā kārtoḥ* du *pāda* b: «au milieu de l'ouvrage». Il s'agit donc d'un vêtement mis sur le métier, et non d'un vêtement fini qu'on déploie. *Tan-* désigne une opération préalable au tissage, désigné par *vā-* 7.33.9 (et cf. 12) *yamēna tatām par-dhīm vāyantaḥ* «tissant sur un métier tendu par Yama» cf. 10.53.6 *tāntum tanvān... vāyata* (EVP 14 p.17) 10.130.1 *yō yajñō viśvātas tāntubhis tatāḥ... vāyanti pitārah* et 2 *pūmān enaṃ tanute... imē mayūkhā ūpa seduḥ... ōtave*; 1.164.5 *tāntūn vī tatnīre kavāya ōtavā* u.

3.3.2.1.3 (6) - Suivi Renou EVP 9 p.62, qui décrit ainsi la situation évoquée: «fabrication d'un enclos à trésors» (*ibid.* p.117). Cf. *supra* 3.3.2.1.2 n.12.

3.3.2.1.3 (7) - La laine (*vāra- avyāya-*) n'est filtre (*pavītra-*) qu'après avoir été «tendue» sur le récipient. Mais quand il s'agit d'un filtre (tel que l'objet décrit *VRV* p.96), la construction *vi-tan- pavītram* n'exprime plus l'objet effectué, mais l'objet affecté.

3.3.2.1.3 (8) - A tort, puisqu'il s'accompagne d'un accusatif. Mais c'est un accusatif de but ou d'extension, et non un accusatif de l'objet causatif comme avec *tanu-*.

qu'on le «tend».

3 - Certains syntagmes sont interprétables dans le modèle 1 si on restitue le terme à l'instrumental; ainsi *ā-tan- dhānuḥ* est «tendre» (la corde d'un arc), *vī-tan- yugām* «tendre des deux côtés (les courroies du) joug», *tan- paridhīm* «tendre (les fils) au cadre». De là vient que *ā-tan-* signifie «fixer, attacher» 1.22.20 *divī_iva cākṣur ātatam* «comme un œil fixé au ciel» 1.105.9 *tātrā me nābhir ātatā* «c'est là qu'est fixée mon origine».

3.3.2.1.4 La complexité sémantique de la racine védique *tan-*, qui reflète celle de la racine indo-européenne **ten-*, nous est en partie masquée par le fait que nos verbes *tenir* et *tendre*, qui, à travers le latin, ont hérité d'une semblable complexité, nous ont habitués à considérer comme naturellement apparentées les notions de tenue, de tension, d'extension, d'intention, etc. Et le fait qu'on dise à la fois «tendre une étoffe (sur un mur)» et «tendre un mur d'étoffe» nous fait trouver naturelle la coexistence des deux modèles de construction, dont le français a également hérité.

Pour aborder l'étude sémantique de **ten-*, il faut faire abstraction de ces fausses évidences et prêter attention aux constructions syntaxiques, attestées ou sous-jacentes, des formes verbales. Certes, la théorie des deux modèles ne peut suffire à rendre compte de tous les développements sémantiques d'une racine aussi foisonnante en images de toute sorte; mais elle est la condition indispensable d'une approche correcte des problèmes sémantiques de cette racine.

Nous avons vu qu'en védique les constructions du modèle 1 présentaient à l'instrumental soit le nom d'une partie du corps, langue (sans doute aussi bras) que, par un effort musculaire, on «tend», c'est-à-dire qu'on met dans une position droite en même temps qu'on l'allonge; soit celui d'un objet que l'on tient tendu, comme on tient tendu ses bras (ou sa langue). Ces observations sont confirmées par la comparaison: le latin offre de bons exemples de l'instrumental de l'objet soumis à la tension musculaire: *contendere lateribus* «raidir ses flancs»; d'où *contendere voce*, ou *ingenio* «faire un effort vocal, intellectuel»; *attendere animo* «être attentif», gr. *titaínein pterúgessin* (Od. 2.149) «déployer ses ailes».

Le terme à l'instrumental peut être ellipsé, son contenu sémantique étant incorporé au verbe: lat. *attendere* «être attentif». Cette tension musculaire ou intellectuelle n'a pas forcément de point d'application: le complément à l'accusatif est, on le voit, facultatif, circonstanciel. Aussi lat. *intendere animo aliquid* est-il originellement «tendre son esprit vers quelque chose». Dans ces conditions, il faut réinterpréter également *tendere manibus aliquid* et *tenere manibus aliquid* respectivement comme «étendre ses mains vers quelque chose» et «tenir tendues ses mains vers quelque chose»; l'incorporation du terme à l'instrumental conduit aux deux sens nouveaux de «chercher à atteindre» et de «tenir».

Le terme à l'instrumental peut également disparaître sans laisser de traces: **ten-* n'est plus que «faire effort vers», et peut entrer dans le champ sémantique des verbes *aller*. Ainsi lat. *tendere ad portum* «essayer d'atteindre le port» et *tenere portum* «atteindre le port». Avec irl. *téit* «il va», **ten-* est même entré en supplétisme avec les reflets de **eys-* «aller», de **steigh-* «marcher» et de la racine de gr. *éluthon* (cf. Thurneysen *GOI* § 769 note). Inversement, l'objet tendu peut rester comme objet premier (objet grammatical); mais il passe alors à l'accusatif, d'où les expressions typiques du modèle 2: *intendere animum in rem*, *intendere brachia remis* «faire effort des bras sur les rames», *intendere dextram ad statuem* «tendre le bras droit vers la statue», gr. *titaínein kheíre* «tendre les deux mains».

L'objet prospectif peut être le point atteint (acc. de but); il peut aussi être l'espace «sur lequel, jusqu'au bout duquel» s'étend le sujet. Aux emplois de védique *tatan-* se superposent des emplois de lat. *tenere*, p. ex. *tenere locum* «s'étendre sur un lieu» d'où «l'occuper», de même que *tendere* est parallèle à véd. *tano-*.

L'objet prospectif peut enfin être l'objet effectué: au véd. *tan- yajñām (tān-tubhiḥ)*, qui est initialement «tendre (des fils) pour (tisser) le sacrifice» répond *tendere praetoria* «dresser la tente prétorienne»; à *yajñās tāntubhis tatāḥ* «sacrifice fait de fils tendus» répond latin. *sella intenta loris* «siège fait avec des courroies tendues». L'emploi de l'adjectif en **to-* est tout aussi caractéristique du modèle 1: **tgtó-* est ici «pourvu d'un objet tendu»; **tgtó-* «soumis à la tension» (véd. *tāntus tatāḥ* «fil tendu», lat. *lorum tentum* «courroie tendue») est en revanche caractéristique du modèle 2 (1).

D'autres orientations sémantiques ont pour origine une image, ou une situation, une donnée de la réalité; en voici quelques-unes:

L'objet matériel soumis à la «tension» sera, selon sa nature, seulement «tendu» ou encore «agrandi», s'il est extensible. D'où le sens de lit. *tinti* «enfler», et celui du «causatif» **tonéye-* en germanique **panjan* «dehnen».

L'*extension temporelle* et la *continuité* peuvent être issus d'emplois figurés, à partir de l'extension locale: lat. *tendere noctem sermone* «passer toute la nuit à converser» (modèle 1!) d'où (modèle 2) *tendere cursum* «poursuivre sa course», cf. RV. 1.101.7 *tan- pṛthū jṛāyaḥ* «poursuivre sa longue course». De même, ve *tan-* «durer, s'étendre» (sujet: «jours, années») cf. 7.88.4; 10.37.2 présent *tanu-* «faire durer, tirer en longueur» (son travail: *āpaḥ* 5.79.9). C'est naturellement le fondement sémantique de lat. *tempus* (2), qui se rattache à la forme élargie **temp-* qu'on trouve dans lit. *tempti* «tendre», et dont le sens originel d'«extension» est conservé dans le nominatif *temperare* «*étendre > mélanger > modérer».

Enfin, il faut rappeler qu'aux différences de diathèse (être (é)tendu/(é)tendre) s'ajoutent des différences d'aspect (être (é)tendu/s'(é)tendre).

3.3.2.2 *gñj-*

La racine *gñj-* désigne un mouvement en droite ligne; sa valeur initiale est reflétée par l'adjectif *gñú-* «droit» (antonyme *vgjiná-* «oblique»). C'est là, comme l'indiquent BR 1.428 (sous 4 *arj-*) et Grassmann, le sens étymologique, celui de la racine i.-e. **reg-*.

Le verbe a des emplois absolus au sens de «se déplacer (rapidement) en droite ligne»: il s'applique à la trajectoire d'une flèche, à la course des chevaux, à celle des Maruts (c'est le sens 1 de Grassmann).

Il a aussi des emplois «transitifs»: l'accusatif exprime, comme le suggère Grassmann, le but visé («sich wonach rechnen, etwas (A.) erstreben»). C'est particulièrement net avec les préfixés en *abhí-*, 1.140.2 *abhí... trivṛd ānnam gñyate* «(Agni) se précipite vers la triple nourriture» Renou *EVP* 12 p.31 et *ā-*, 5.13.6 *ā rādhaś*

3.3.2.1.4 (1) - V. *infra* 4.2.2.2.2.

3.3.2.1.4 (2) - Cette filière sémantique est la seule qui permette de conserver le rattachement traditionnel (WP 1 p.721; WH 2 p.660; P p.1064) à **temp-*, élargissement de **ten-*. L'étude sémantique de Benveniste *Mél. Ernout* p.11 et suiv., qui conclut à un sens originel de «mélange (atmosphérique)», laisse *tempus* sans étymologie.

citrām gñjase «efforce-toi d'obtenir un bienfait éclatant» (1).

Préfixé en *ní-*, le verbe a parfois le sens de «terrasser» («foncer sur qqn., vers le bas») 8.90.4 *vgtrā bhūri nygñjase* «tu terrasses de multiples ennemis». Il faut sans doute rapprocher l'emploi de gr. *orégomai* au sens de «atteindre, toucher, blesser». Mais le sens le plus fréquent (surtout pour le simple) est celui de «gagner à soi» un dieu, souvent Agni (1.143.7; 2.1.8; 2.2.5; 4.8.1; 6.15.1 et 4 etc.). Ici encore, il ne faut pas imaginer un accusatif de l'objet causatif (celui de lat. *regere*) que suppose, ici et là, Renou, ainsi pour 2.1.8 *tvām agne dāma ā... vīśaḥ... gñjate* qu'il traduit «toi, ô Agni, les tribus te poussent vers la maison» *EVP* 12 p.41. L'interprétation de Geldner «dir, Agni,... lassen die Clangenossen im Hause den Vortritt», repose également sur une interprétation par l'objet causatif (*gñj-* trans. «voranschicken, aneifern... = *purās kṛ-* oder *purā dhā-*», note à 1.143.7). en fait, *gñj-* doit s'interpréter à la lumière de *gñj- girā*, 2.2.5; 4.8.1; 6.15.1; *suṛk-tībhiḥ* 6.15.4; *ukthaḥ* 4.21.5. Or ces expressions signifient manifestement («chercher à) atteindre le dieu avec son chant, sa prière». L'instrumental est celui de l'objet porté, l'accusatif celui du but visé ou atteint. Ces expressions sont analogues dans leur structure syntaxique et sémantique à celle de 8.54.1 *paurāso nakṣan dhī-tībhiḥ* «les Paura viennent-avec (= apportent) leurs poèmes» (3.3.1.2.1). Il s'agit donc de «tendre vers (un dieu) avec (en lui apportant) un chant».

Le terme à l'instrumental ellipsé, ou plutôt intégré au sémantisme verbal, le verbe signifie «(chercher à) gagner (un dieu)». Geldner l'a d'ailleurs vu pour 8.4.17

vémi tvā pūṣann gñjase vémi stótave

«je veux te gagner ainsi, ô Pūṣan, je veux te louer».

Geldner note: «vgl. die Verbindung *gñjate girā* 2.2.5; 6.15.1» (2).

Un autre emploi de l'instrumental est attesté 5.48.5

sá jihváyā... gñjate

Il faut entendre évidemment «il tire la langue» avec Bergaigne *Rel. véd.* 3 p.131: la langue est celle d'Agni, auquel Varuṇa est assimilé (3). L'instrumental de la partie «tendue» est parallèle à celui qui accompagne *pāri-tan-* 8.72.18 *pāri dyām jihváyā, atanat* (3.3.2.1.2). Cet emploi se retrouve en grec avec *orégomai*, II. 23.99.100

ōrēksato khersi phīlēisin, /oud' élabe

«il tend les bras, mais sans rien saisir» (Mazon)

L'objet tenu s'y retrouve également, 4.307

hōs dé k' anēr apō hōn okhēōn hēter' hārmarth' hīkētai/

égkhei oreksásthō

«En revanche, si l'un de vous peut, de son char, atteindre un char ennemi, qu'il tende sa lance» (Mazon).

L'objet atteint est à l'accusatif, II. 16.314, quand il s'agit de la partie du corps *ēphthē oreksámenos prumnōn skélos*

«et, tirant le premier, (il) le frappe au haut de la jambe»

ou, quand il s'agit de la personne, le génitif (joint à un accusatif de la partie atteinte) *ibid*, 321-3

toū d'antítheos Thrasumēdēs/ēphthē oreksámenos.../ōmon

3.3.2.2 (1) - Ou: «je m'efforce d'obtenir» (Geldner): *gñjase* est ailleurs une première personne, Renou *EVP* 13 p.113 (sur les rapports de cette forme avec l'infinitif *gñjase*, v. 1.2.2.1). Non «dirige vers moi» Renou *EVP* 13 p.28: *gñj-* n'a jamais cette valeur causative. Cf. *infra*.

3.3.2.2 (2) - Il traduit cependant *gñjase* par «den Vortritt lassen» conformément à sa note à 1.143.7.

3.3.2.2 (3) - La traduction de Renou *EVP* 5 p.29 «Se pousse-en-avant avec sa langue» évoque en revanche une acrobatie singulière, à moins qu'il s'agisse d'un équivalent maladroit de la traduction précédente ou de celle de Geldner, «tut sich mit der Zunge hervor».

Mais Thrasyméus, égal aux dieux, tire le premier et... l'atteint lui-même à l'épaule». (Mazon).

Les constructions du moyen, *orégomai*, comme celles de *ḡñj-* (où le moyen domine nettement), relèvent donc du modèle 1. Une seule exception, en védique, avec *sám-ḡñj-* construit avec un locatif de but, 1.6.9 *sám asminn ḡñjate gīraḥ* «les chants confluent vers ce (dieu)» Renou *EVP* 17 p.3. Mais on ne rencontre jamais d'accusatif de l'objet (é)tendu, dirigé comme avec l'actif grec *orégō*, et le lat. *rego*.

L'actif grec *orégō* a valeur causative, en face du moyen: il se construit avec l'accusatif de l'objet (é)tendu, dirigé, et une tournure prépositionnelle pour l'objet visé ou atteint, l.l. 15.371

kheîr 'orégōn eis ouranōn asterōenta
«bras tendus vers le ciel étoilé» (Mazon).

C'est la construction et le sens du causatif germanique **rakjan*, got. *ufrakjan handu* «étendre la main».

Le correspondant latin a aussi la valeur causative, au simple *rego* «je dirige» et dans la majorité des préfixés, à l'exception de *pergo* «je continue» et de *surgo* «je me lève».

Par rapport à la construction de *ḡñj-* et *orégomai*, celle des causatifs comme *orégō*, lat. *rego*, germ. **rakja* représente le modèle 2 correspondant: *kheîr'orégō*, got. *ufrakja handu* présentent, en face de véd. *ḡñj- jihvāyā*, un «objet instrumental» (3 1.4.4) typique du modèle 2 (3 1.6.3).

Par ailleurs, la construction du modèle 2 est attestée une fois pour *iraj-* au sens de «diriger vers, adresser» 8.40.5

prā brāhmāṇi... indrāgnībhīyām irajyata

«Dirigez... les énergies-formulaires à l'adresse d'Indra et d'Agni». Renou *EVP* 14 p.58.

On mettra cette construction en parallèle à celle de *ḡñj-* p. ex. 4.8.1

yājñīṣṭham ḡñjase girā

qu'on traduira: «j'adresse mon chant au (dieu) très adorable» ou «je cherche à atteindre de mon chant...» (4).

Pour exprimer une même situation - adresser un chant, une prière à un dieu - on a donc les deux types de construction habituels:

	chant «dirigé», «adressé»	dieu destinataire
<i>ḡñj-</i>	l <i>girā</i>	A <i>yājñīṣṭham</i>
<i>prā-iraj-</i>	A <i>brāhmāṇi</i>	D <i>indrāgnībhīyām</i>
véd. <i>ḡñj-</i>	l <i>jihvāyā</i>	non représenté
gr. <i>orégō</i>	A <i>kheîre</i>	<i>eis ouranōn</i>

Cette racine pose bien d'autres problèmes, notamment en germanique, comme le souligne Seebold sous *rek-a-* p.373. Par ailleurs, Gonda *KZ* 73 (1956) pp.151-167, explique le nom i.-e. du «roi» **reg-* par «(der Mittler) der sich oder seine

3.3.2.2 (4) - Et non «je le désigne par (mon) chant» Renou *EVP* 13 p.13. Entre les deux traductions proposées, il n'y a donc qu'une différence de point de vue, reposant sur une différence de segmentation syntaxique. La première («j'adresse mon chant») suppose un instrumental d'objet et un accusatif de but, donc une construction du modèle 1, la seconde un accusatif d'objet et un instrumental circonstanciel, donc le reflet d'une construction du modèle 1 après évolution sémantique du verbe. La première n'a donc qu'une valeur «étymologique», et la seconde doit être préférée.

Arme (schützend, helfend, gebend, segnend) ausstreckt und seine Macht (Würde, Reichtum) über Land und Volk ausbreitet» (p.156) et rapproche le verbe grec *arēgō* «aider», «protéger» (p.165) et le verbe germanique **rokjan* «se soucier de», on reconstruira une construction du modèle 1 comme «étendre sa protection, etc. (I) sur le peuple (A)» ou le modèle 2 correspondant. La construction du verbe grec avec le seul datif de la personne protégée ne confirme pas cette hypothèse et, sous *roekja*, J. de Vries *AEW* (renvoyant à Trier) établit une relation sémantique toute différente entre ce verbe (et gr. *arēgō*) et la racine **reg-*. Enfin, le rapprochement achoppe sur la différence de timbre des voyelles prothétiques de gr. *arēgō* et *orēgō*.

3.3.2.3 *diš-*

La racine *diš-* présente de nombreux emplois bien distincts, mais aisément réductibles à l'unité, si l'on considère qu'ils relèvent d'une construction du modèle 1 avec intégration d'un régime instrumental.

diš-, comme la racine indo-européenne **deyk-*, signifie «indiquer une direction» (*dīśam* 1.182.5). Le terme, à l'accusatif, qui désigne cette direction doit être un ancien complément de but; on restituera donc à côté un instrumental de l'objet «qui sert à indiquer la direction, pointé vers», bras, main, «index», etc. On conçoit aisément l'évolution du complément de but vers le statut d'objet. objet indiqué, puis objet «désigné, montré, signalé» (objet matériel, qualité etc.); objet «attribué, assigné» (*rékṇaḥ* 7.40.2 «un héritage»: *diš-* se trouve ici en parallèle avec *dā-*), s'il y a bien continuité entre «montrer, signaler» et «attribuer, assigner», comme il est probable.

Avec le préverbe *ā-*, on sous-entendra divers instrumentaux: un nom d'arme pour le sens de «menacer, viser» 9.52.4 *yō asmāñ ādīdeṣati* «celui qui nous menace» cf. 9.70.5 *ādēdiśānaḥ śaryahā iva śurūdhaḥ* «prenant pour cible les butins, comme un qui tue avec la flèche» Renou *EVP* 9 p.20. *ā-diš-* «viser» est donc *ā-diš-* < *śāryeṇa* > «pointer une flèche (vers, en direction de)»; avec l'instrumental d'un nom de la parole, on a presque un verbe «dire», «interpeller» (1) 6.56.1

yā enam ādīdeṣati
karambhād īti pūṣāṇam/
nā téna devā ādīṣe

«Celui qui vise Pūṣan (en l'appelant) «mangeur de gruaux», le dieu ne peut être visé par lui (réellement)» Renou *EVP* 15 p.150; il y a là un jeu sur le double sens qui repose sur une métaphore fréquente, du type de v. isl. *verpa ordom* «interpeller» litt. «lancer des mots (à)» 3.4.2.1; cf. aussi lat. *dicere aliquem verbis* «faire l'éloge de quelqu'un», qui est à considérer comme une construction du modèle 1.

On voit que le sens d'«indiquer une direction» ne peut recouvrir tous les emplois: il doit lui-même être ramené à «pointer (le doigt, etc.) vers», comme «viser» à «pointer» (une arme) vers», «interpeller» à «lancer (des paroles) à ». Les sens de «donner», «dire» (lat. *dicere* véd. *ā-diš-*), «montrer» (gr. *deîknūmi*) ne représentent en revanche que des spécialisations secondaires de «indiquer», accompagné d'un datif du bénéficiaire 3.1.3.1.

Le lien entre le sens de la racine et le type d'évolution de sa construction est évident. Avec un verbe «pointer vers», l'objet vers lequel on pointe est d'ordinaire

3.3.2.3 (1) - Le sens de «dire» est attesté en sanskrit hybride, Edgerton *Dict.* sv. (cité Renou *EVP* 13 p.157 qui rapproche de l'emploi RV).

plus important que l'objet que l'on pointe vers lui; il est normal que le terme à l'instrumental se soit effacé, en s'intégrant au sémantisme verbal et que selon les circonstances la racine ait donné naissance à des verbes *dire*, *montrer* ou même *donner*, en perdant progressivement tout rapport avec le *geste* qu'elle désigne initialement.

3.3.2.4 *tar-*

La racine *tar-* a de nombreux emplois que l'on ramène plus ou moins aisément à un sens de «traverser», qui paraît être celui de la racine i.-e. **ter-* (3.2.4.6). L'accusatif désigne le plus souvent l'objet traversé:

1 - espace traversé, franchi; en particulier (comme **per-* 3.2.4.6) cours d'eau, *tar-apāh* «traverser les eaux» RV *passim* «traverser les eaux».

2 - difficultés traversées, comparées à un cours d'eau, 6.68.8 *apō nā nāvā duritā tarema* «comme (on traverse) les eaux au moyen d'un bateau, puissions-nous traverser les mauvais pas!» Renou *EVP* 5 p.98.

3 - ennemis vaincus, *tar-dvīṣaḥ* RV *passim* «vaincre les forces-hostiles», emploi visiblement issu du précédent, bien qu'il soit très ancien, sûrement indo-iranien comme on voit par l'av. *tar-*, qui n'a guère que ce sens, et peut-être indo-européen, si l'on faut rapprocher le hittite *tarh-* «vaincre, dominer» (1). L'image sous-jacente est celle de «traverser la résistance», véd. *vr̥trām tar-* = av. *varəθram tar-* (3.2.4.6).

4 - durée traversée, 5.45.11 *dāśa māsāḥ* «dix mois» (2); 6.47.17 *pūrvīh... śarādaḥ* «de nombreuses années».

5 - Dans les quatre emplois précédents, l'objet traversé est immobile; mais s'il s'agit d'un objet mobile, se déplaçant dans la même direction que le sujet, le sens est «dépasser»: *vātān tar-* «dépasser les vents» (dit d'un aigle) 4.27.2. D'où, en emploi absolu, «être en avant», «être le premier» 1.132.5.

Du point de vue syntaxique, un verbe *tar-* «traverser» avec un accusatif de l'objet traversé ne paraît pas poser de problème; mais on constate que l'accusatif exprime en quelques passages l'objet atteint, obtenu (en traversant, en vainquant), 1.27.9 *vājam... tātutā* «qui gagne le prix-de-victoire» (*tātutā* est repris par *sānitā*, «qui gagne, qui conquiert»). Pour la syntaxe, c'est là un accusatif de but, «traverser jusqu'à atteindre», «atteindre en traversant». L'accusatif de l'objet traversé repose donc sur un accusatif d'extension.

Enfin, on relève un troisième type d'accusatif avec *prā-tar-* «promouvoir» «prolonger» surtout dans l'expression *prā-tar-āyuh* «prolonger la vie» (RV *passim*) mais aussi *prā-tar-andhām śroṇām ca* 10.25.11 «faire avancer l'aveugle et le para-

3.3.2.4 (1) - L'ancienneté du sens de «vaincre» est encore confirmée par la concordance entre véd. *taruṣa-* et hitt. *tarhu-* (Watkins *IG* 3-1 § 224); av. *titar-* et louv. *tatarh-* (Ivanov, *Obsc. sist.* p.60). Ivanov, *ibid.* note 23, souligne la correspondance étroite entre les verbes i.-ir. et anatolien dans le sens de «vaincre», mais sans indiquer comment il se concilie avec celui de «protéger» de *trā-*.

Burrow *BSOAS* 20 (1957) p.141 n.1 propose de séparer *tar-* «to conquer», «to overpower» (= hitt. *tarh-*) de *tar-* «to cross». C'est en effet l'hypothèse que suggère le hittite, où le verbe «vaincre» *tarh-* n'a rien de commun avec les quelques représentants nominaux de **tera-* «enfoncer» (*tarma-* «clou»). Mais le védique met en lumière la continuité sémantique de cette racine. Il n'est pas impossible qu'une filière similaire soit à restituer pour le verbe hittite: les verbes «vaincre» ont souvent une origine métaphorique, et la métaphore de «traverser la résistance» (véd. *vr̥trām tar-*) repose sur un mythe remontant à l'époque commune.

3.3.2.4 (2) - Le lien avec l'emploi 2 apparaît dans le parallélisme avec *tar-āty ārhaḥ* «traverser l'angoisse» *ibid.*

lytique» (3). Cet accusatif désigne non ce qu'on traverse ou ce qu'on atteint, mais ce qu'on fait traverser, celui à qui on fait franchir. Il s'agit donc d'un objet déplacé.

L'accusatif qui l'exprime ne peut être qu'un accusatif du modèle 2; dans le modèle 1, l'objet déplacé est à l'instrumental:

9.107.15 *tārat samudrām pāvamāna ūrmīṇā* «il traverse l'océan avec sa vague, le Pavamāna» Renou *EVP* 9 p.60 (4).

7.7.6 *etē dyumnébhīr vīśvam ātiranta* «voici (les hommes qui) ont surpassé toute(s) choses) en prestiges» Renou *EVP* 13 p.58 (5).

5.70.3 *turyāma dāsyūn tanūbhīḥ* «puissions-nous triompher des Dasyu avec nos corps!».

Ce dernier emploi, qui peut être rapproché de l'emploi du réfléchi dans le correspondant hittite *tarh- za*, est à analyser comme: *tar-* «faire passer» *tanūbhīḥ* objet déplacé, *dāsyūn* but du déplacement, «ce à travers quoi on déplace le précédent»: c'est la métaphore, évoquée plus haut, de «enfoncer la résistance, forcer le barrage» (*tar- vṛtrām*).

L'accusatif du-but visé ou atteint, rare, paraît secondaire; *tar-* n'est pas devenu un verbe «atteindre». Mais peut-on considérer comme originel l'accusatif de l'objet traversé? N'est-ce pas une valeur perlativale, appartenant à l'instrumental? L'instrumental est employé effectivement, mais uniquement sur les noms de «chemins», 7.65.3

*ṛtāsya mītrāvaruṇā pathā vām
apō nā nāvā duritā tarema*

«par le chemin de votre Ṛta, ô Mitra et Varuṇa, puissions-nous traverser les mauvais passages comme on traverse les eaux avec un navire» (6).

Le *chemin suivi pour traverser* est donc à l'instrumental; en revanche, le *chemin traversé* est à l'accusatif, 9.73.6

ṛtāsya pānthām nā taranti duṣkṛtaḥ

«les méchants ne traversent point le chemin de l'ordre» Renou *EVP* 9 p.23.

C'est que l'espace ou l'obstacle franchi représente l'extension du procès; la valeur perlativale est inhérente à la racine, et l'accusatif qu'elle régit n'est pas, en dépit des apparences, perlatif par lui-même, pas plus qu'il n'est proprement ablatif 8.100.8 où il exprime le lieu que l'on quitte:

āyaśīm atarat pūram

«il a franchi (les murs de) la citadelle d'airain» (où il était retenu captif).

Il est probable que la métaphore initiale est celle de l'objet qu'on enfonce, le sens de «traverser» étant issu de celui de «percer», «transpercer» 3.2.4.6 et *BSL* 66 (1971) pp.120-121 (7). Le sens de «dépasser» peut reposer sur l'image de la «pointe» qui dépasse, de l'extrémité pointue. Mais, sans les données comparatives, rien ne permettrait de l'affirmer à partir des faits védiques et avestiques. La racine *tar-* est devenue un verbe de mouvement, «passer au travers de», ayant la construction des verbes de mouvement, instrumental perlatif du chemin suivi,

3.3.2.4 (3) - Si *prā-tar- āyuh* peut, à la rigueur, se ramener à l'emploi 4 *supra* (comme «traverser plus avant sa durée-de-vie»), il est exclus de voir dans *andhām śronām ca* autre chose qu'un objet causatif (sauf à interpréter le texte à contre-sens).

3.3.2.4 (4) - *Ūrmīṇā* est un «objet déplacé», non un moyen, ni un instrument.

3.3.2.4 (5) - *dyumnébhīḥ* n'est un moyen que si *tar-* est «surpasser». Mais si l'on s'en tient au sens de base - «traverser», *dyumnébhīḥ* est l'objet déplacé («ont traversé avec leurs prestiges»).

3.3.2.4 (6) - Si l'on compare aux trois ex. précédents (9.107.15' 7.76; 5.70.3), la différence entre l'instrumental de l'objet déplacé et l'instrumental de moyen (*nāvā*) et du chemin suivi (*pathā*) apparaît clairement.

3.3.2.4 (7) - Hitt. *tarma* «clou, cheville» s'y rattache, avec son dénominateur *tarmai-* («clouer, cheviller»). Laroche *R. Phil.* 1968 p.241; lat. *terminus terminus* ne peuvent y appartenir qu'en tant que «objet pointu, enfoncé».

accusatif de l'espace traversé comme but du déplacement, et plus rarement accusatif de l'objet visé ou atteint *tar- vâjam* (8); d'autre part, avec un instrumental de l'objet déplacé.

L'évolution est celle du premier type de 3.1.5.2, «conservation de la substance» du modèle 1, le plus souvent sans intégration du régime instrumental. Le verbe prend les sens de «traverser une étendue spatiale ou temporelle; un obstacle»; d'où par extension «vaincre des ennemis», ce dernier sens étant le seul attesté en avestique, où le verbe a perdu tout lien avec les verbes de mouvement.

L'autre type d'évolution est attesté peut-être pour le simole, sûrement pour le préfixé *prâ-tar-* «faire passer au travers (de la limite), prolonger» et pour la forme 2 *trâ-* qui s'est séparée de *tar-*, en prenant le sens de «sauver» «protéger» (9), évolution semblable en tout point à celle de *par-*.

3.3.2.5 *yam-*

3.3.2.5.1 La racine *yam-* présente des valeurs très diverses, qui se groupent autour de deux emplois principaux:

- «tenir les rênes d'un cheval» d'où «conduire, diriger, tenir subjugué» (Grassmann 1-8)
- «étendre» (Grassmann 9-14) en particulier sa protection (Grassmann 13) mais aussi la richesse etc., donc presque «donner» (Grassmann 12).

Les emplois du moyen se ramènent à l'une ou à l'autre des deux catégories d'emploi: «se (re)tenir» d'où «s'arrêter» (Grassmann 17) et «retenir pour soi» (Grassmann 18); «s'étendre» (Grassmann 15) d'où «s'offrir» (Grassmann 16).

Grassmann tente un regroupement sémantique à partir du sens de «tenir les rênes»; mais cette tentative, qui repose sur un rapprochement étymologique erroné avec *dam- yu-* et *yat*, était vouée à l'échec; nous n'en retiendrons qu'une remarque allusive sur les rapports du sens et de la construction: après avoir élargi le sens de base à «tenir qqch. en son pouvoir par n'importe quel objet (é)tendu (corde, bras tendu)» il ajoute: «oder mit veränderter Rection «ausstrecken». Ce changement de rection, corrélatif au changement de sens, de «tenir» à «étendre», n'est autre que le jeu normal des deux modèles.

3.3.2.5.2 Obscurci dans l'emploi de «tenir les rênes» (emploi majoritaire, qui est aussi la source de nombreux emplois, dérivés) pour des raisons qui seront indiquées plus bas, le jeu des deux modèles apparaît clairement au sens de «tenir à bras tendus vers». L'objet *tenu* est exprimé soit à l'instrumental soit à l'accusatif; l'objet *visé ou atteint*, à l'accusatif ou au datif. On a donc les constructions des deux modèles.

Modèle 1

1.61.11 *pâri yâd vâjreṇa sīm âyachat* «quand il les eut circonscrits par le foudre» Renou *EVP* 17 p.24. Littéralement: «quand il eut brandi le foudre autour d'eux» (1). D'où, avec l'adjectif en *-ta-*, 5.41.13

mârtam ânuyataṃ vadhasnalḥ

3.3.2.4 (8) - Cf. *abhî-tâd- vâjân* (*supra* 3.2.4.1). Ce rapprochement confirme l'unité du groupe.

3.3.2.4 (9) - *trâ-* figure entre *pâ-* «protéger» et *tar-* «vaincre» en 5.70.3 cité *supra*.

3.3.2.5.2 (1) - Cette interprétation qui est proche de celle de BR 7.73 est étayée par les autres exemples de *vâjreṇa yam-* (mod. 1), *vâjraṇi yam-* (mod. 2).

«le mortel poursuivi... par les armes de mort» Renou *EVP* 5 p.21 (2): c'est le tour passif correspondant à **ānu- yaṃ- mārtaṃ vadhasnāṣi* «brandir des armes de mort derrière le mortel».

Cette construction du modèle 1 réunit un instrumental de l'objet tenu, attesté seul 7.56.13, si l'on entend (avec BR) *āyudhair yāchamānāḥ* «brandissant les armes» (3), à un accusatif du but visé ou atteint.

Modèle 2

yaṃ- vājraṃ (1.52.8) «brandir le foudre»; *yaṃ- vadhām* «brandir l'arme-de-mort»,

5.34.2 *yād im mṛgāya hāntave... vadhām yāmat* «quand il brandit l'arme de mort pour frapper la bête» (4); emploi semblable 10.49.3.

On résume le comportement de la racine dans ce sens par le tableau suivant:

modèle 1 *-yaṃ- vadhēna mṛgām*

modèle 2 *yaṃ- vadhām mṛgāya*

Comme souvent (3.1.5.4), la construction originelle n'est attestée qu'avec des préfixés.

3.3.2.5.3 A partir des observations faites sur cet emploi (1), il est possible de mettre de l'ordre dans les autres, et d'abord ceux qui relèvent de «tenir les rênes» «tenir avec les rênes». Ici, une complication est créée du fait de la nature même des rênes, qui sont à la fois un *objet servant à tenir*: on voit par **bāhūbhyām raśmīn yaṃ-* «tenir de ses bras les rênes» que **raśmīn yaṃ-* dérive du modèle 1, tout comme **raśmībhir āśvaṃ yaṃ-* «tenir, diriger un cheval avec les rênes» (2). Il en va de même en français (*tenir un cheval avec les rênes; tenir les rênes*).

Mais l'interprétation linguistique des constructions et de leurs rapports est différente; **bāhūbhyām raśmīn yaṃ-* et **raśmībhir āśvaṃ yaṃ-* sont initialement des syntagmes du modèle 1, comme **vadhēna mṛgām -yaṃ-*.

3.3.2.5.4 A partir d'**āśvaṃ yaṃ-*, la racine (conformément au premier type d'évolution selon 3.1.5.2) prend le sens de «diriger», qu'il s'agisse d'un véhicule (*rātham* 1.119.5) des gens (*jānān* 1.59.1) et en particulier des ennemis «subjugués», «bridés», 1.100.9 *sā savyēna yamati vrādhataḥ cit* «Lui qui contient avec sa (main) gauche ceux-là mêmes qui se soulèvent», Renou *EVP* 17 p.34. L'image du cocher est évidente.

Pour la construction, on notera que l'instrumental est ici un complément cir-

3.3.2.5.2 (2) - De même BR 7.65 «auf welchem die Geschosse gezückt sind». Mais autres Ludwig et Geldner.

3.3.2.5.2 (3) - Si l'on considère le contexte, «Sur vos épaules, ô Marut's sont les anneaux; sur (vos) poitrines s'accrochent-attributivement les plaques d'or/brillant comme les éclairs à travers les pluies...» (Renou *EVP* 10 p.42), on reconnaîtra que l'interprétation de BR (qui est celle aussi de Ludwig *der Rigveda* 2 p.312) ici retenue, convient mieux que «se conformant à leurs caractères propres avec les armes (pour attributs)», de Renou *ibid.* (qui suit Geldner); *ānu svadhām* ne dépend pas directement du verbe; il détermine le syntagme: «brandissant leurs armes à leur façon» (cf. Ludwig).

3.3.2.5.2 (4) - On sait que le datif d'objet second est toujours, originellement, un datif libre, souvent même attesté en tour double (3.1.3): c'est le cas ici. Cette observation confirme la postériorité du modèle 2.

3.3.2.5.3 (1) - Qui est résiduel. Une seule extension notable de la construction du modèle 2 (*yaṃ- vadhām*) dans l'expression qui signifie «montrer les dents», *datō yaṃ-* (moy.) 7.55.2 (la comparaison qui suit, *vīva bhrājanta ṣṣṭāyaḥ*, montre la filiation de l'emploi).

3.3.2.5.3 (2) - Nombreux ex. de ces trois types d'emploi, cf. Grassmann sous *yaṃ-* 1 à 5, et sous divers préfixés, notamment ceux en *ānu- ūpa, nī*.

constanciel qui ailleurs est remplacé par un locatif, 1.52.8,

āyachathā bāhvōr vājram āyasām

«tu tenais dans tes bras le foudre d'airain», Renou *EVP* 17 p.17.

Quant à l'instrumental de **bāhūbhyām (raśmīn) yam-*, il devient, en l'absence d'objet «tenu» un accusatif *bāhū yam-*, 6.71.1 *ūt... savitā... bāhū ayamsta* «Savitar vient de lever ses deux bras», Renou *EVP* 15 p.26. C'est là, de toute évidence, un «objet instrumental» (3.1.4.4) fréquent avec les verbes de «geste» (3.2.0.1): donc, une construction typique du modèle 2, restaurant l'expression gestuelle, alors que la conservation du modèle 1 exprime divers «actes» ou «résultats», cf. *infra*.

Cet accusatif de l'objet instrumental vaut également pour l'objet tenu à bras tendus, l'objet brandi. Comparés à l'expression *āyudhair yam-* précitée, *vājram, vadhām yam-* sont des objets instrumentaux; le lien apparaît dans une comparaison 7.79.2

jyōtir yachanti savitā iva bāhū

«Elles tiennent la lumière (haute) comme Savitr (tient haut) ses bras», Renou *EVP* 3 p.99.

La conservation de la force du modèle 1 aboutit au sens de «prendre»: «Prendre», «recevoir» est le sens de *ā-yam-* en v. perse: DB. 1. 46-47 *Pārsam uta Mādam... hauv āyasata* «il prit... la Perse et la Médie». Ce sens de «prendre» (1) est probablement issu de «étendre la main vers».

Celui de «donner» (2) peut en être issu secondairement (cf. angl. *to take to* (3); mais c'est plus probablement une construction du modèle 2, «tendre qqch. à qqn.», qu'il s'agisse d'une protection, 4.53.1 *chardfīh... dāšūše yam-* «étendre sa protection sur son adorateur», ou de la richesse, 4.51.10 *rayīm... yam- asmāsu* «étendre chez nous la richesse, nous la donner».

Le passage du modèle 1 au modèle 2 a pu se réaliser, comme souvent, par l'intermédiaire de l'objet effectué: Meillet *Studi Baltici* 1 (1931) p.115 et suiv. compare à véd. *yam- chardfīh* lett. *jūmtu jūmt* «recouvrir un toit» (Endzelin *Lett. Lesebuch* p.165).

Le moyen réfléchi relève soit du sens d'«étendre»: 5.32.10 *īndrāya gātūr usātī iva yeme* «la voie s'est étendue devant Indra comme une (épouse) consentante (devant son époux)»; soit celui de «tenir», 8.3.6 *īndre ha vīšvā bhūvanāni yemire* «tous les êtres se tiennent à Indra». «Tenir à» est un sens ancien: il est à la base du nom du «fruit double», lett. *jumis* (qui est devenu le génie de l'abondance), et, par extension, du «jumeau», i.-ir. **yama-*, v. irl. *emuin*, lat. *geminus* (4) (cf. Meillet, *ibid.*).

Enfin, conformément à la métaphore dominante de «tenir les rênes à», «guider avec les rênes», il doit souvent s'interpréter comme «se laisser guider par»; c'est ainsi que Schlerath interprète *yemire* 3.59.8

mitrāya pāñca yemire

jānā abhīṣṭiṣavase

«Dem Mitra zügeln sich die fünf Völker (= sie fügen sich dem Zügel des Mitra), dem übermächtigen» (5).

3.3.2.5.4 (1) - Il est indirectement attesté en avestique par *apa-yam-*.

3.3.2.5.4 (2) - Il se retrouve en avestique dans une construction avec l'infinitif datif, au sens de lat. *dare...* - *nd-*, Yt. 1.24.

3.3.2.5.4 (3) - Cf. *infra* 4.1.2.3.

3.3.2.5.4 (4) - Avec *g-* par influence de la racine **gem-*.

3.3.2.5.4 (5) - *Königtum* p.41. Tout autre interprétation Renou *EVP* 5 p.66; mais le commentaire *EVP* 7 p.11 rectifie la traduction.

3.3.2.5.5 L'histoire de *yam-* se laisse donc ainsi schématiser, dans le cadre des deux modèles: sens: «tenir bras tendus».

Modèle 1: (a) Instrumental du bras/Accusatif de l'objet tenu ou (b) Instrumental de l'objet tenu/Accusatif de l'objet visé ou atteint

Evolutions:

(a), par maintien de la matérialité de l'expression, donne «tenir» et, par intégration sémantique du nom du bras, «tenir à bout de bras», ou «prendre»; par passage au modèle 2; «étendre les bras» et «étendre, donner, fournir»

(b), par maintien de la forme, donne «viser», ou «atteindre»; par passage au modèle 2, «brandir».

3.4 La construction des verbes de parole et de sacrifice

3.4.0.0 Parole, chant, prière et sacrifice

Ce groupement, qui serait artificiel s'il avait pour seule justification le lien tenu que représente la prière entre la parole et le sacrifice, repose en fait sur des analogies syntaxiques et sémantiques profondes (1).

La relation entre les termes est abstraite, alors que pour les deux groupes précédents la relation était concrète: dans la construction du modèle 1 l'instrumental n'exprime pas un objet tenu ou porté, mais des paroles prononcées, des prières, des actes sacrificiels accomplis; l'accusatif n'est que le «but idéal» du procès, destinataire des paroles, des prières, du sacrifice.

Quelques complications proviennent de la situation, qui ont une incidence sur la syntaxe; ainsi, la situation de la parole fait intervenir *quatre* actants: outre le locuteur, on doit compter le message (ce que l'on dit), le «topique» (ce dont on parle) et l'auditeur ou interlocuteur. De même, les verbes de sacrifice font intervenir au moins virtuellement quatre actants: outre le sacrifiant (prêtre ou *yājama-na*), ce sont: la substance oblatoire, le sacrifice lui-même, et le dieu.

Des contacts étroits existent entre topique et message, entre substance oblatoire et sacrifice; ils fournissent des passages du modèle 1 au modèle 2. Il apparaît souvent (en particulier, mais non exclusivement) pour les verbes «prier» et «sacrifier» que le sens de ces verbes est issu d'une évolution récente. C'est pourquoi on peut suivre non seulement le passage du modèle 1 au modèle 2, mais même la constitution du modèle 1.

3.4.1.0 Les verbes de parole

3.4.1.0.0 La construction des verbes de parole est en partie conditionnée par la situation, où interviennent les actants suivants, outre le locuteur (sujet grammatical):

1 - le «message» (mots, énoncés, etc.) qui peut être exprimé sous la forme d'un discours direct ou d'un discours indirect. Ces deux formes ne relèvent pas de syntaxe casuelle.

2 - le «topique», ce dont on parle. Si c'est une personne, il peut être identique

3.4.0.0 (1) - Comme le dit excellemment C. Malamoud, *Puruṣārtha* (1975) p.96: «En tant que collection de *mantra*, le Veda est donc une partie constitutive du rite, au même titre, par exemple, que la matière oblatoire ou la victime: il est dans le sacrifice, et ne se présente pas comme un discours sur le sacrifice».

au troisième :

3 - l'auditeur, qui peut aussi être un interlocuteur. Les deux situations sont parfois distinctes dans l'expression.

Aucun des trois n'est obligatoire dans l'absolu : les combinaisons possibles sont nombreuses, et fréquemment un même verbe peut en exprimer plusieurs.

Les combinaisons les plus fréquentes sont :

- | | |
|---------------------------------------|---|
| un actant (le locuteur) : | « parler » |
| deux actants : | |
| - locuteur + message | « dire quelque chose » |
| - locuteur + topique | « parler de » |
| - locuteur + auditeur (interlocuteur) | « parler à (avec) » ou « interpellier » |
| trois actants : | |
| - locuteur + message + topique | « dire quelque chose de » |
| - locuteur + message + auditeur | « dire quelque chose à quelqu'un » |
| - locuteur + topique + auditeur | « parler de quelque chose à quelqu'un » |

les quatre actants : « dire quelque chose de quelque chose à quelqu'un ».

Il est impossible de rendre compte de l'expression casuelle d'aucun des trois actants autres que le locuteur si on les prend isolément.

- le message peut être exprimé à l'accusatif (*dicere verbum*) ou à l'instrumental (*dicere verbo*).

- le topique à l'accusatif (*dicere aliquid* « parler de quelque chose » ; *dicere aliquem* « vanter, célébrer quelqu'un ») ou par un tour prépositionnel (*dicere de aliqua re, de aliquo*).

- l'auditeur à l'accusatif (*alloqui aliquem*), au datif (*dicere alicui*) ou par une construction prépositionnelle ou casuelle qui permet de distinguer l'auditeur (*dicere alicui*, puis *ad aliquem*) de l'interlocuteur (*loqui cum aliquo*).

Il faut donc les étudier en liaison, que ce soit pour une description synchronique ou pour la reconstruction.

Dans une description synchronique, on cherchera les régularités observables d'un verbe à l'autre : en fonction du choix d'un objet direct (message, topique ou auditeur), quelle est l'expression des autres actants ; pour la reconstruction, on cherchera à justifier par leur valeur ancienne les cas employés dans chacune des constructions.

3.4.1.0.1 Ainsi lorsque Delbrück décrit les constructions de gmq. **mabljan* « parler solennellement » (dénomination de *mabl* « agora ») comme « Akkusativ oder Instr. des Gesprochenen und Akk. des Angeredeten », il rassemble des éléments hétérogènes sans indiquer leurs combinaisons possibles et celles qui ne le sont pas. On distinguera deux groupes de constructions :

1 - l'accusatif du message (Akk. des Gesprochenen) : *mabljan* est un verbe « dire » ; l'auditeur sera exprimé par un tour prépositionnel, got. J. 14.30 *þanaseips filu ni mablja miþ izwis* « désormais, je ne vous dirai plus grand-chose ».

2 - l'accusatif de l'auditeur (Akk. des Angeredeten) : *mabljan* est alors un verbe « parler à, interpellier » ; le message sera exprimé à l'instrumental, v. isl. Vm. 4 *orþom málja jǫton* « dire des mots au Géant ».

Pour l'étude diachronique, on prendra en considération le terme à l'accusatif : lequel des deux est le plus ancien, de got. *mabljan filu* ou de v.isl. *jǫton málja* ? Le contexte et la construction des verbes du même groupe sémantique permettent de faire une hypothèse :

- l'accusatif *jǫton* est interprétable comme un ancien complément de but : l'accu-

satif *filu* ne l'est pas.

- l'accusatif *iqton* est accompagné d'un instrumental du message; or, auprès de **kwepan*, un tel instrumental fonctionne comme un objet (Delbrück *Synkr.* p.58: got. Math. 8.8 *qip waurda* «eipé lógði»): le syntagme comporte donc initialement un instrumental d'objet et un accusatif de but. C'est donc une construction du modèle 1, l'autre étant une construction du modèle 2, comme celle de **kwepan* avec l'accusatif du message et le datif de l'auditeur.

3.4.1.0.2 On trouve un point de vue diamétralement opposé chez E.W. Hopkins, *JAOS* 28 (1907) p.374, qui considère que la construction primitive est toujours l'accusatif de la chose dite et le datif de la personne à qui l'on parle. Une phrase indique le principe de son erreur: «L'accusatif d'objet personnel (- la personne à qui l'on parle -) n'est pas primitif, excepté là où «parler» est «appeler» ou «nommer». C'est exactement le parallogisme dénoncé *supra* 3.1.4.3. De même qu'il suffit de traduire gr. *bállein* ou gmq. **werpan* tantôt par «lancer», tantôt par «atteindre» pour soustraire à la syntaxe le problème de la double construction, de même ici, un même verbe «dire» sera traduit «appeler» ou «nommer», en sorte que l'accusatif sera toujours le «complément d'objet direct». C'est ce qui a été nommé la «scission lexicale». Cette échappatoire se révèle impraticable lorsque le verbe se construit avec deux accusatifs (construction assez fréquente dans ce groupe sémantique).

3.4.1.0.3 En revanche, J. Zsilká (1) a bien vu que l'accusatif des paroles prononcées a la valeur d'un instrumental, dans un emploi comme Od. 20.326 *Tēlemákhōi dé ke mūthon... phaiēn*: «*mūthon* gives, so to say, the instrument of the verb» (p.369). L'accusatif y est le substitut d'un instrumental («< *with sth. »). Cette analyse est confirmée par la confrontation de *phāstai... ēpos* (Il. 11.788) «dire une parole» avec *min... prosēphēn... epéessi* (Od. 9.282) «lui adresser des paroles»; de plus, ce dernier exemple montre que l'accusatif du destinataire des paroles est un accusatif directif: son emploi avec le préverbe en *pros-* l'indique. L'observation de Zsilká est, ici encore, limitée à la synchronie; il n'est pas difficile d'en tirer la conséquence pour la diachronie, c'est-à-dire l'antériorité du modèle 1 (instr. des paroles, accusatif directif du destinataire) sur le modèle 2 (acc.-objet instrumental) des paroles, datif du destinataire).

3.4.1.0.4 On tentera de montrer pour les principaux verbes de parole (*ah-*, *vad-* et *vand-*, *brū-*, *vac-*) pourquoi le modèle 1 doit être considéré comme originel et comment on peut reconstruire les voies de passage au modèle 2. L'une d'elles - l'identité possible du topique et de l'auditeur (celui dont on parle étant en même temps celui à qui l'on parle) - trouve une confirmation dans le double sens de la racine **klew-* «entendre» et «avoir telle réputation» (3.4.1.5). Enfin, le caractère originel de l'accusatif de l'auditeur trouve une confirmation dans la construction du verbe «aboyer» (3.4.1.6).

3.4.1.1 *ah-*

ah- «dire» a les deux constructions types, celles des autres modèles, au sens de «dire... à»:

modèle 1: 5.44.14 (et cf. 15) (1)

yó jāgāra tām ayām sōma āha
tāva, ahām asmi sakhyé nyðkāḥ

«celui qui veille, le soma que voici lui dit: moi, dans ton amitié, (je me sens comme) chez moi».

modèle 2: 5.30.2

āpṛcham anyāñ utā té ma āhuḥ

«J'en ai interrogé d'autres, et il m'ont dit» (suit un discours direct).

Ce second type est de loin le plus fréquent (2); et il est aisé de voir pourquoi il a supplanté le premier. C'est que la construction du modèle 1 a servi à exprimer par son accusatif «ce dont on parle», 2.12.5

utā, im āhur nā, eṣō asti, īty enam

«et l'on dit de lui (en réponse): «il n'existe pas» Renou *EVP* 17 p.57.

Le modèle 2 a donc permis de différencier l'expression. Le passage a dû se faire par l'intermédiaire de «nommer quelqu'un (tel) devant un autre», 7.18.4

tvaṁ in me gōpatiṇ vīśva āha

«il n'y a que toi que chacun me dise être maître de vaches».

C'est encore l'accusatif du modèle 1, «parler de» non distingué de «parler à» (3); mais c'est déjà l'accusatif du modèle 2, «dire (quelque chose)»; il suffit que le datif du témoin devienne celui de l'auditeur (ou interlocuteur) pour que la construction du modèle 1 se trouve entièrement remplacée dans le sens de «dire quelque chose à quelqu'un» par une construction du modèle 2.

3.4.1.2 *vad-* et *vand-*

En raison de leur étroite parenté originelle (cf. Mayrhofer sous *vādate*), *vad-* et *vand-* seront étudiés en parallèle.

La construction originelle, celle du modèle 1, s'est imposée pour *vand-*, qui est devenu «louer», «célébrer». L'accusatif s'est étendu de la personne à qui l'on parle à celle dont on parle, qu'on «célèbre». Le sens originel de la racine est «donner de la voix, chanter», comme gr. *aeĩdō* (1). Le «chant» est exprimé à l'instrumental (seul: 1.24.11; 2.35.12, mais il est probable dans les deux passages qu'un accusatif vaut par récurance), le destinataire à l'accusatif, p. ex. 8.20.20 *girā vāndasva marú-taḥ* «célèbre par le chant les Marut» Renou *EVP* 10 p.50.

On voit, par cette construction, que le terme à l'accusatif est devenu l'objet, et le terme à l'instrumental un circonstanciel; mais l'étymologie permet de restituer une hiérarchie inverse, «chante un chant-de-louange à (en l'honneur de)». L'évo-

3.4.1.1 (1) - Selon Hopkins *JAOS* 28 (1907) p.377, cet emploi serait secondaire, les exemples appartenant aux passages considérés comme récents par Arnold. C'est en fait le sens de «dire à» qui est récent: l'emploi le plus ancien est certainement «dire à... en le qualifiant» d'où, d'une part, «dire de (qualifier de...)», d'autre part, «dire à».

3.4.1.1 (2) - Nié à tort par Hopkins *ibid.* p.375.

3.4.1.1 (3) - Comme le signale Hopkins *ibid.* p.376, il y a continuité entre ces deux situations: considérant comme primaire le sens de «déclarer», «appeler», il note: «Ceci a souvent l'apparence d'une «adresse».

3.4.1.2 (1) - Gr. *aeĩdō* < **a-we-ud-ō-* (formation thématique redoublée; traitement phonétique de *eipeĩn*), Wackernagel *KZ* 29 p.151 et s.; Chantraine sv. *Dict.étym.*

lution de gr. *hudeîn* «chanter, célébrer» est parallèle, de même celle de lit. *vadinti* (2), «nommer» et «appeler»: pour tous, on part de «donner de la voix (vers, en direction de)» (3). «Donner de la voix, se faire entendre» est le sens de *vad-* dans quelques emplois comme 1.83.6 (dit de la pierre-presseuse), 7.103.5 (dit des grenouilles) ou 6.47.31 (dit du tambour).

Le modèle 1 est attesté pour les formes préverbées, *âcha-vad-* «s'adresser à», 1.88.14

mântrair agnīm kavīm âchâ vadāmaḥ

«Agni poète, nous nous adressons à lui avec des remémorations» Renou *EVP* 14 p.24 et de même *prâti-vad-* et, dans une partie de ses emplois, *â-vad-*. Ceux-ci, orientés par leur préverbe, se sont fisés à la construction du modèle 1, comme *vand-*.

Mais *vad-* simple n'en présente que des traces en un passage, l'accusatif de «ce dont on parle» 1.16.1

drūṇa id bhūtm ūdima

«c'est de la qualité du bois que nous avons parlé» Renou *EVP* 15 p.82.

Ailleurs, partout où le verbe a un complément, la construction relève du modèle 2, ainsi 10.94.1

grāvabhyo vācam vadatâ vādadbhyaḥ

«adressez la parole aux pierres-presseuses loquaces»

L'objet dont on parle est mentionné au locatif, 10.109.4

devâ etāsyām avadanta

«les dieux parlèrent d'elle»

Les données ne permettent pas de déterminer comment s'est effectué le passage du modèle 1 au modèle 2.

3.4.1.3 *brū-*

Construit avec l'accusatif de la chose dite et le datif de l'auditeur, *brū-* est «dire»; sans accusatif, c'est «parler»; avec un accusatif et son attribut accordé ou un terme suivi de *īti*, «nommer», «dire de»:

1 - 1.84.19 *brāvīmi te vācaḥ* «je te dis une parole»

2 - 9.82.4 *ṣṇuḥī brāvīmi te* «écoute, je te parle»

3 - 8.92.2 *puruhūtām... īndra īti bravītana* «dites du (dieu) fréquemment invoqué: «c'est Indra».

Ce sont les trois constructions principales de *brū-* (1). Les deux premières sont évidemment en rapport; mais la troisième fait intervenir un troisième actant, *ce(lui) dont on parle*. Cette construction, irréductible aux précédentes, exige ou une scission du lexème (*brū-* «dire, parler» et *brū-* «dire de, nommer») ou une règle syntaxique définissant la valeur de l'accusatif dans ces rections. Cette seconde solution serait évidemment préférable. Elle est rendue possible par l'exis-

3.4.1.2 (2) - Lit. *vadinti* a été interprété aussi (Būga, suivi Trautmann p.337) comme un dérivé de *vesti* «conduire»; mais ce rapprochement ne rend pas compte de toutes les valeurs de ce verbe, en particulier de celle de «nommer». Toutefois, un croisement n'est pas à exclure. Le verbe slave *vaditi* est à rattacher à **wedh-* «pousser» selon Vaillant *GCLS* § 615.

3.4.1.2 (3) - Le correspondant avestique, dans son unique attestation, semble signifier «parler affectueusement à, cajoler», Y. 10.8 *yō yaθa puθrām taurunām haomām vandaēta māyō* «Celui qui traite Haoma (tendrement) comme un petit enfant» (Darmesteter). Il montre que le sens de «louer» n'est pas originel.

3.4.1.3 (1) - Hopkins *ibid.* p.378, qui ne considère que le simple, n'a pas de peine à trouver dans les constructions de *brū-* confirmation de l'antériorité de l'accusatif de la chose dite. Mais c'est une illusion, cf. *infra*.

tence d'un tour voisin de *brû-* «nommer», 6.55.5

mâtûr didhişûm abravam

«j'ai parlé au (dieu) qui brigue (en mariage sa) mère» Renou *EVP* 15 p.150. Ce n'est pas, comme le pense Renou (*ibid.*) l'influence de *vac-* qui est responsable de cette rection: on la trouve également en gâthique, Y. 45.2 *spanyâ ûitî mravat yam angram* («(l'esprit) saint parla ainsi à l'(esprit) du mal». Et dans ce tour, la chose dite est exprimée à l'instrumental, 2.30.11

tâm... girâ_ûpa bruve

«je lui adresse un chant de louange» (2).

On peut donc considérer ce tour et le premier comme les représentants des deux modèles:

	paroles	destinataire des paroles (auditeur ou interlocuteur)
modèle 1	I	A
modèle 2	A	D

Le tour attesté 6.56.4

yâd adyâ tvâ puruštuta

brâvâma dasra mantumaḥ/

tât sū no mânma sâdhaya

«Ce qu'aujourd'hui nous te disons, ô (dieu) loué multiplement, ô merveilleux, ô (dieu) doué de conseil,/cette évocation de nous, mène la donc droit-au-but!» (Renou *EVP* 15 p.150),

montre clairement comment on passe du premier au second: la situation charnière est celle du dieu invoqué; il est à la fois l'*auditeur*, et, à ce titre exprimé à l'accusatif dans le modèle 1, et «ce dont on parle»: par là, il fournit le modèle de l'accusatif des paroles prononcées.

Il n'y a pas loin, en effet, de *ûpa-brû-* (*šârdham mârutam... girâ*) 2.30.11 (cf. *supra*) à *prâ-brû-* «vanter (les qualités) de, *prâ-brû- asya... kârmâṇi... ukthafḥ* 1.61.13 «proclamer les exploits de celui-ci par ses chants»: on passe ainsi de l'auditeur à la chose dont on parle, puis à la chose dite. Il reste à reconstituer une expression de l'auditeur: ceci se fait au moyen du datif, qui dans le modèle 1 désigne parfois le bénéficiaire (*âdhi-brû-* + Dat. 1.84.17; 10.173.3 «parler en faveur de quelqu'un»), parfois le but (**îndram ûpa-brû- vgrâya hântave* «invoquer Indra pour qu'il tue Vgrta») et qui est apte à désigner le *destinataire des paroles* (auditeur ou interlocuteur), à partir du moment où celui-ci n'est plus exprimé à l'accusatif: ici encore, le caractère secondaire du datif de l'auditeur est manifeste (3.1.3.1). Une autre possibilité était d'utiliser l'accusatif à la fois pour l'auditeur et la chose dite: elle est représentée par un exemple de double accusatif, 6.56.4 précité *yâd adyâ tvâ... brâvâma* «ce que nous te disons aujourd'hui» et deux autres avec *ûpa-brû-* 4.51.11; 10.97.4 avec le sens de «demander quelque chose à quelqu'un» (3). (cf. *ṭ-/yā-* 3.4.2.1.2). Mais le datif s'est imposé en védique comme aussi en avestique pour ce verbe.

3.4.1.3 (2) - On peut naturellement *esquiver* le problème diachronique en traduisant *ûpa-brû-* par «haranguer» «interpeller» etc., et en faisant de *girâ* un complément de manière parallèle à *nâmasâ* qui l'accompagne.

3.4.1.3 (3) - On notera, avec Renou *EVP* 3 p.72 (à 4.51.11), que les deux accusatifs régimes sont des pronoms et surtout que l'un des deux est un pronom neutre, qui peut être considéré selon 5.2.2.3 comme l'équivalent d'un instrumental.

3.4.1.4 *vac-*

Les constructions de véd. *vac-*, comme celles de nombreux verbes apparentés issus de la racine **wek^w*- s'articulent sur les deux modèles:

message	auditeur
I <i>vācasā</i>	A <i>agnīm</i>

A <i>vācaḥ</i>	D <i>agnāye</i>
----------------	-----------------

1 - Constructions du modèle 2

Ce sont les plus fréquentes en védique (et en avestique) *vac- agnāye... vācaḥ* 1.78.5 et ailleurs, «dire une parole à Agni». Il en est une variante avec le locatif, *vac- nivācanāni... agnau* «dire des énigmes devant Agni», 1.189.8 (1).

2 - Constructions du modèle 1

Je ne connais pas d'exemple de **vac- agnīm vācasā* au sens de «dire une parole à Agni»; mais la construction du modèle 1 a fourni le tour *vac- agnīm* «appeler Agni»; dans cet emploi *vac-* rejoint lat. *vocare*, 5.2.12 (2)

īti imām agnīm amṛtā avocaṇ

«voilà ce qu'à cet Agni ont dit les Immortels» Renou *EVP* 13 p.19.

Cette construction est fréquente avec les préfixés en *ācha*, *ā*, *ūpa*, c. à d. ceux auprès desquels l'accusatif de but s'est maintenu grâce au préverbe (3.1.5.4).

La combinaison des deux modèles a produit sporadiquement le double accusatif (3); il en est un exemple, 10.80.7 *agnīm mahām avocāmā suvṛktīm* «à Agni nous avons adressé un grand hymne - bien- tourné», Renou (4). Peut-être faut-il considérer *suvṛktīm* comme un accusatif de l'objet effectué: c'est ce que suggère le contexte, *ibid.* a, *agnāye brāhma gbhāvas tatakṣuḥ* «A Agni les (Sages anciens, bons) artisans, ont façonné la formule d'énergie», Renou (5). Quoi qu'il en soit, il s'agit de la contamination de deux tours différents, même s'ils sont l'un et l'autre anciens.

On tient là une des situations favorables au passage du modèle 1 au modèle 2: *suvṛktī-*, *brāhmaṇ-*, *ucātha-* etc. sont à la fois la «matière première» et le résultat de l'acte de parole. Et, comme ailleurs, l'objet interne (*vac- vācaḥ* = gr. *épos eipeîn* (6) et cf. hitt. *hwek- hukmain* (7) «prononcer une conjuration») a dû jouer un rôle essentiel. Mais il en est une autre, comme pour *brū-*, dans l'identité de l'auditeur et du topique: «parler à qqn. de lui-même»: **vac- nāma* (*devāsya*) est à la fois «invoquer» et «prononcer, dire» le nom divin.

On voit d'autre part comment, à partir de «invoquer», «nommer» a pu se

3.4.1.4 (1) - C'est une variante de la construction au datif: tout au long de l'hymne, Agni est invoqué (le vocatif *agne* figure dans chacun des *mantras* précédents). Il faut donc entendre, avec Geldner, «devant Agni» et non, avec Renou *EVP* 12 p.40, «en l'honneur d'Agni».

3.1.4.1 (2) - Hopkins *ibid.* p.377, érigeant implicitement cet emploi en lexème indépendant («appeler»), ne peut voir dans l'accusatif de la personne qu'un banal complément d'objet. Mais est-il admissible de poser deux verbes *vac-* dont l'un signifierait «dicere» et l'autre «vocare»? (et cf. n.3).

3.1.4.1 (3) - Comme on l'a noté 3.4.1.0, une telle construction montre, en synchronie même, la vanité de la scission lexicale: s'il est possible de poser deux verbes *vac-* dont l'un signifierait «dire» et l'autre «appeler», une forme ne peut avoir *en même temps* les deux significations.

3.4.1.4 (4) - *EVP* 14 p.20.

3.4.1.4 (5) - Qui note, *ibid.* p.87: «On façonne le *brahman* comme un objet matériel».

3.4.1.4 (6) - Il s'agit toutefois de neutres, qui peuvent s'interpréter comme équivalant à un instrumental, selon 5.2.2.5.

3.4.1.4 (7) - S'il faut rattacher le verbe à la racine i.-e. **wek^w*- avec Sturtevant, Friedrich sv. et autres; toutefois J. Holt *Fest. Friedrich* p.216 et suiv. l'en détache pour réunir 1 *hwek-* «conjuré» et 2 *hwek-* «abattre» (et les rattacher au groupe de lat. *victimā*).

développer le tour double avec un second accusatif prédicat du premier, 5.52.16 *pr̥ṣṇīm vocanta mātāram* «ils ont nommé Pr̥ṣṇi (comme étant) leur mère» Renou *EVP* 10 p.29: ce second accusatif n'est qu'une apposition au premier; c'est par relation avec le discours direct (**pr̥ṣṇīr asti no mātā īti* «Pr̥ṣṇi est notre mère»). A ce niveau, le terme au datif est le *témoin* avant d'être l'*auditeur*, 1.123.3

devō no ātra savitā dāmūnā/ānāgāso vocati śūryāya

«le dieu Savitṛ, maître de la maison, nous proclamera de ce fait exempts de péché à la face du soleil», Renou (8). Naturellement, le soleil est censé entendre ce que dira Savitṛ. Mais celui-ci peut aussi bien dire «ils sont innocents» (s'adressant au soleil) que «vous êtes innocents» (s'adressant à nous, et prenant le soleil à témoin). Si, comme il semble, la construction est originelle dans cette seconde situation, l'accusatif du contenu («*dicere aliquem*») rejoint celui de l'*auditeur* («*dicere ad aliquem*»), qui par suite est remplacé par un datif libre («*dicere alicui*»).

3.4.1.5 Remarque sur l'accusatif de la personne dont on parle

On a relevé à plusieurs reprises dans les pages précédentes l'emploi de l'accusatif pour exprimer la personne dont on parle:

3.4.1.1 *ah-* 2.12.5 *utā īm āhuḥ* «et l'on dit de lui».

3.4.1.2 *vand-* «célébrer» en face de *vad-* «donner de la voix, se faire entendre».

3.4.1.3 *brū-* 8.92.2 *puruhūtām... bravītana* «dites du dieu fréquemment invoqué» et 6.56.4 (où «dire à» et «dire de» se rejoignent).

Enfin, 3.4.1.4 *vac-* 5.52.16 et 1.123.3.

Le fait a été rapporté à la situation ambiguë de celui à qui l'on parle de lui-même (cf. les remarques faites à propos de 6.56.4, et ce qui a été dit du «topique» 3.4.1.2: «si c'est une personne, il peut être identique au troisième (actant), l'*auditeur*». Ce n'est pas une hypothèse *ad hoc*: il est par ailleurs des faits de vocabulaire qui confirment l'assimilation de «celui dont on parle» à «celui à qui l'on parle». Les noms de la «réputation» en i.-e. sont tirés d'une racine qui signifie aussi «entendre»: **klew-men-*, **klew-os-* de **klew-*. «Avoir une bonne (une mauvaise) réputation» se dit «bien (mal) entendre», lat. *bene (male) audire*, *cluere*, gr. *eû (kakōs) akoûein*; véd. *śru-* (moy.), slave *sluti* «être réputé».

3.4.1.6 *rā-*

2 *rā-* «aboyer» à côté de ses emplois absolus 1.182.4, peut se construire avec l'accusatif de ce contre quoi le chien aboie, ainsi 7.55.3 *stenām rāya* «aboie contre le voleur». Cette construction se retrouve dans les verbes correspondants, lit. *lōti* cf. Kurschat sv. *tas šuo nevieną žmōgų ne lōdavo* «ce chien n'aboyait contre personne». Elle est indirectement attestée pour le verbe slave **lajati* par son représentant tchèque *lati* dont le sens d'«injurier» est issu d'«aboyer contre», cf. Vailant *GCLS* §§ 490 et 507. Lat. *latrare* est lui aussi transitif; il est même susceptible d'être mis au passif, *latratur a canibus* (Pline) «les chiens aboient contre lui». C'est là un développement secondaire, mais l'accusatif est ancien: il ne s'agit pas d'une «transitivation» qui se serait produite dans ces diverses langues, mais sûrement d'un accusatif du modèle 1. Le modèle 2 correspondant est représenté en gotique, J. 9.28 *lailoun imma* traduisant *eloidôrēsan autōn*, «ils l'injurièrent».

3.4.1.4 (8) - *EVP* 3 p.54, qui (p.57) nomme cet emploi «datif de prise à témoignage».

On a là un parallèle intéressant à l'évolution de verbes de paroles: l'accusatif de la personne contre laquelle aboie le chien est originel comme celui du destinataire des paroles. Il devient l'objet d'un verbe «injurier» ou similaire, comme l'accusatif du destinataire des paroles devient l'objet d'un verbe «interpeller», «haranguer», ou «louer», «célébrer», conformément au premier type d'évolution décrit 3.1.5.2. Et il peut aussi céder la place à un datif, selon le second type d'évolution décrit *ibid.*

3.4.2.0 Les verbes «chanter», «proclamer», «invoker»

Ce groupe confirme la légitimité de l'application de la théorie des deux modèles aux verbes de parole. Tout d'abord, si l'on considère la métaphore qui assimile les paroles adressées aux flèches lancées (3.4.2.1), il apparaît que l'instrumental de la parole adressée est identique à celui de l'objet lancé, instrumental d'objet selon 3.1.4.3, et l'accusatif de l'auditeur ou destinataire des paroles à celui de l'objet visé ou atteint, donc à un accusatif directif. Il s'agit par conséquent d'une authentique construction du modèle 1, et non, comme l'estimait Hopkins, du renversement secondaire de la construction avec l'accusatif des paroles et le datif de l'auditeur, qui est en fait le modèle 2, substitut de la précédente (*supra* 3.4.1.0.2).

Comme le groupe précédent, celui-ci présente selon les racines et parfois pour une même racine, selon les langues, les deux types principaux d'évolution selon 3.1.5.2. Le maintien du modèle 1 aboutit, plus nettement que dans le groupe précédent, à une diversification sémantique: «chanter un dieu» diffère de «chanter à un dieu» en ce que le destinataire est identique au topique. Mais c'est là une conséquence directe de la situation: on ne chante à un dieu que des chants qui font son éloge; on ne chante à Indra que des «hymnes à Indra», etc.; il n'est pas d'usage de chanter à un dieu les louanges d'un autre dieu. C'est pourquoi le maintien du modèle 1 aboutit à la fixation au sens de «invoker» (*hū-* 3.4.2.8), de «louer» (*gir-*, *gur-* 3.4.2.3; *stu-* 3.4.2.5). Mais bien d'autres spécialisations se sont réalisées, par exemple au sens de «remercier» pour véd. *abhī-g-* et peut-être déjà pour la racine i.-e. **gWerə-* (3.4.2.4), ou d'«invectiver», av. *zav-*, qui conserve aussi le sens d'«invoker» qui est celui de son correspondant védique *hū-*. On voit par là combien il serait vain de poser uniformément un sens de «louer» pour pouvoir se contenter d'un accusatif d'objet ou de jouer sur l'équivalence de fr. *chanter*, sur la construction d'all. *besingen* en face de *singen* pour refuser de tirer des faits védiques et de leurs parallèles les conclusions qui s'imposent; ici encore, les langues modernes ont hérité des structures anciennes, et il serait de mauvaise méthode de juger celles-ci à partir de leurs reflets tardifs et indirects.

Comme les verbes «dire», les verbes «chanter» peuvent passer au modèle 2; pour les raisons indiquées *supra*, le fait se produit rarement. On le constate avec *śams-* 3.4.2.6 et av. *aog-* 3.4.2.7, qui aboutissent à «dire»; on notera toutefois que le sens initial est «proclamer», non «chanter».

Il faut signaler enfin que ces verbes, qui ont trait à l'activité même des *gṣi-*, sont naturellement sujets à des jeux verbaux qui pour nous brouillent la description du sens. Ainsi, le doublet *jar-* séparé de *gir-*, *gur-* par l'évolution phonétique (**gWerə-*: **gWġ-*, **gWġr-*) a été volontairement rapproché de *jar-* «veiller», «s'éveiller», bien qu'ils n'aient rien de commun au départ, pour permettre d'évoquer d'un seul mot l'«invocation matinale», de même, il semble qu'à partir de l'ambivalence sémantique de la racine *arc-* (3.4.2.1), une évolution de type sporadique (3.1.8.2) ait conduit à employer parfois les verbes «chanter» au sens de «donner, conférer

par son chant» (de la vigueur à un dieu). C'est là, on le sait, une des deux fonctions du chant dans le sacrifice, l'autre étant d'attirer l'attention du dieu.

3.4.2.1 *arc-*

3.4.2.1.1 *arc-*, dont le sens le plus fréquent est «chanter», présente deux groupes de constructions.

Les constructions du modèle 1 ne sont pas attestées sous leur forme complète qu'avec les préfixés *abhí-* et *abhi-prâ-**arc*, 6.22.1 *índram tām gīrbhīr abhy ārcā ābhīh* «je chante cet Indra avec ces chants de louange-ci». Ailleurs, le terme à l'instrumental est souvent *arkaīh* 5.29.12; 6.21.10; 7.23.6 (figure étymologique). Le simple n'a les deux termes que séparément, l'instrumental 10.36.5 *bṛhaspātiḥ sāmabhir gkvō arcatu* «que B., possesseur de strophes, chante avec (1) les mélodies rituelles!» Renou *EVP* 5 p.52, et l'accusatif en plusieurs passages, comme 5.29.6 *arc-índram* «chanter Indra» (Grassmann 7 «besingen»).

Du modèle 1 dériverait la construction comportant outre l'accusatif de l'objet «loué», «vanté» un datif du témoin, celui à qui l'on vante (Grassmann 9 «anpreisen»); mais cette construction est incertaine; tous les passages réunis par Grassmann sous cette rubrique peuvent s'interpréter autrement. En effet, le terme à l'accusatif ne désigne pas un objet «dont on fait l'éloge», mais qu'on «donne» en chantant 5.16.1 *bṛhād váyaḥ... arcā devāya agnāye* «je vais conférer par mon chant une grande vigueur au dieu Agni», plutôt que: «je vais donc chanter (sa) force-vitale au dieu Agni» (Renou) (2).

5.54.1 *śārdhāya mārutāya... māhi nṛmṇām arcata* «conférez par votre chant une grande force au groupe des Marut», plutôt que «chantez le grand exploit-viril (des Maruts)!» Renou *EVP* 10 p.30.

10.64.9 *ghṛtāvat pāyo mādhuman no arcata* «conférez-nous en chantant le lait avec le beurre-fondu et le miel» (cf. Geldner), plutôt que «chantez pour nous...» Renou, *EVP* 5 p.56.

Il s'agirait donc plutôt d'un accusatif de l'objet produit (ou procuré), sous-classe de l'objet effectué (3.1.6.1) que d'un accusatif de but, le datif étant celui du bénéficiaire et non du témoin. Quoi qu'il en soit, ces emplois (une hypothèse est présentée *infra*) ne peuvent avoir conduit à la construction du modèle 2, en raison du sens qu'ils expriment.

Mais à partir de l'objet effectué, *arc- arkām* «chanter un chant», (*passim*), on passe, comme souvent, au modèle 2, *arc- arkām nāre* 1.62.1 «chanter un chant au héros». En cela, *arc-* se comporte comme plusieurs verbes «dire» cf. *supra*, en particulier *brū-/vac-* 3.4.1.3 et 4.

On notera que *arkām*, objet affecté, est accompagné de l'instrumental des paroles prononcées, *suṛktībhīḥ* «paroles bien tournées». Le passage au modèle 2 peut être restitué avec précision comme suit:

3.4.2.1.1 (1) - Avec sert seulement à signaler la présence d'un instrumental dans le texte védique. Mais c'est un instrumental d'objet (selon 3.1.4.3), et «chante les mélodies rituelles» serait préférable, même pour la grammaire. En tout cas, il faut se garder d'interpréter ici l'instrumental comme sociatif «chante en même temps que».

3.4.2.1.1 (2) - *EVP* 13 p.29; mais *ibid.* p.114, une autre interprétation est suggérée par le commentaire («... une chose qu'on veut obtenir en chantant»). L'interprétation retenue ici est celle de Geldner, qui y voit l'expression de l'aide qu'apporte le chant à l'allumage du feu; elle seule justifie l'emploi du datif, les deux autres supposant un datif en valeur de génitif. Le tour peut aussi provenir de syntagmes du modèle 2, comme 1.101.1 *prā mandīne pitumād arcata vācaḥ* «Entonnez la parole consistant en nourriture pour le (dieu) réjouissant», Renou *EVP* 17 p.35 *pitumād vācaḥ* étant remplacé (par brachylogie) par *pitūm*.

Modèle 1

a- arc-	<i>suvḡktĩbhiḥ</i>	<i>nāram</i>	
b- arc-	<i>suvḡktĩbhiḥ</i>	<i>arkām</i>	(<i>nāre</i>)

Modèle 2

a- arc-	(<i>suvḡktĩbhiḥ</i>)	<i>arkām</i>	<i>nāre</i>
b- arc-	<i>suvḡktiḥ</i>	<i>nāre</i>	

C'est ainsi qu'on aboutit au type le plus fréquent dans le RV, Grassmann sens 6 *singen* einem Gotte (D) ein Lied (A), p. ex. 1.54.3 *ārcā divē bḡhatē śūṣyāṃ vācaḥ* «chante au Ciel puissant une parole digne de l'hymne» Renou *EVP* 17 p.20.

Par ailleurs, *arc-* conserve sous-jacent le sens de «briller» de même que *arkā-* est à la fois «chant» et «éclat», ainsi au causatif 3.44.2 *uśāsam arcayaḥ* «tu as fait luire l'aurore» en parallèle à *śūryam arocayaḥ* «tu as fait briller le soleil».

Ces deux sens sont originels, comme on le voit par deux correspondants d'*arkā-* d'une part arm. *erg* «chant», de l'autre v. irl. *erc* «ciel». L'un et l'autre se rattachent, comme l'a bien vu Grassmann, à un troisième, «lancer», qui se manifeste nettement AV. 1.2.3, avec comme objet *śarām* «la flèche». On peut supposer que dès l'indo-européen le sens de «lancer» a évolué d'une part en «briller» (cf. *dīv-* et *dyut-*, 3.2), de l'autre en «lancer des paroles, des chants», «changer». (3.4.3.3.). La construction originelle, celle du modèle 1, est la même pour les deux groupes sémantiques de verbes.

S'il en est ainsi, on a la solution du problème que posent les emplois comme *vāyaḥ... arc- agnāye* cité supra: il ne peut s'agir que de la restauration dans le modèle 2 du sens primitif de «lancer» (d'où «attribuer», par une métaphore connue, cf. *sām-ṣj-*, *infra* 3.5.1.9.3); le jeu verbal avec *arc-* «chanter» dans sa construction du modèle 2 aboutit au double sens de «conférer-par-son-chant» (une force à Agni).

3.4.2.1.2 «lancer» et «dire»

La phraséologie poétique des langues i.-e. anciennes utilise souvent la métaphore de la flèche pour désigner la parole, M. Durante (1) a montré que l'expression homérique *épea pterbenta* «paroles ailées» est fondée sur la métaphore de la flèche (et non, par ex., sur le vol de l'oiseau); il rappelle les nombreuses comparaisons, tant en grec qu'en védique (2), de la parole à la flèche. On «lance» la parole comme la flèche; comme la flèche, la parole peut «atteindre» ou «manquer» son but. Dans une note ajoutée ultérieurement (3), l'auteur rapproche l'expression gâthique «lancer la Bonne Pensée» (*ah- vohū manō* cf. en particulier Y. 34.8 et 53.3). On évoquera aussi l'expression v. isl. *verpa orðom* (*ā e-n*) «alloqui aliquem», littéralement «lancer des paroles (à qqn.)», Vm. 7 *Hvat er þat manna, er i minom sal verpomc ordi ā* «Qu'est-ce que cet homme, qui dans mon entrée m'adresse une parole (de défi)». Cette expression recouvre assez exactement le tour grec (cité *l.c.* p.247) *lógois iáptōn*, Sophocle Ajax 501 «lançant des paroles (blessantes)». La parole peut, comme la flèche, «blesser» celui qu'elle atteint, AV. 5.18.15 (cité *ibid.* p.250), RV. 10.87.13; mais «atteindre son but» peut «atteindre son but» peut être aussi bien, pour la parole, toucher le cœur ou la raison de l'auditeur. C'est pourquoi la métaphore de la flèche sous-tend des expressions de valeur assez différentes:

3.4.2.1.2 (1) - *Indogermanische Dichtersprache* p.242 et s.

3.4.2.1.2 (2) - D'autres indications chez Bergaigne *Rel. Véd.* 3 p.344 sous *arme* (cf. aussi 2 pp.278-279).

3.4.2.1.2 (3) - *Ibid.* p.260.

1 - *arc-* (3.4.2.1.1) est initialement «lancer» (4) (il en est au moins un reflet en védique, AV. 1.2.3); il s'est orienté d'une part vers «lancer des rayons, briller», de l'autre vers «lancer des chants, chanter», peut-être aussi vers «donner».

2 - *kṣip-* (3.2.6.3) n'est que «lancer» dans le RV; avec un nom de parole comme régime direct (à l'instrumental ou à l'accusatif), il est utilisé en sanskrit au sens de «*alloqui aliquem*».

3 - *ā-diṣ-* avec l'instrumental d'un nom de parole est «interpeller» (3.3.2.3): ce sens n'est pas issu de «indiquer», mais de «viser, lancer à». Sans doute faut-il interpréter de même lat. *dicere aliquem* «chanter qqn.».

4 - 1 *iṣ-* (3.2.6.5) (5).

5 - *hi- vācam*, comme *hi- vājram* (3.2.4.4).

6 - Une racine signifiant «prier», *ī-/yā-*, a été isolée par W.P. Schmidt *IF* 62 p.219 et suiv., détachée de *ī-* et de *yā-* «aller» et rapprochée de *yāc-* «prier». Deux verbes «prier» s'y comparent, av. *yāsaiti* et tokh. B *yāsk*. Il est possible que cette racine **yāx-* constitue un emploi particulier de la racine i.-e. **yē-* «lancer» (gr. *hlēmi*), qui présente elle aussi une forme élargie **yēk-*, lat. *jēc-ī*, forme dont le degré zéro **īk-* se trouve peut-être dans lat. *īcō*. Cette situation particulière de la racine *yā-/ī-* expliquerait sa construction (fréquente) avec le double accusatif, celui de la personne priée (*visée) et du bien demandé (*visé).

3.4.2.2 *gā-*

La racine *gā-* est uniquement «chanter»; à ceci près, elle est très proche de *arc-*; le développement de leurs constructions est identique.

Constructions du modèle 1

8.46.17 *gāye tvā nāmasā girā*

«je te change (avec) un chant d'hommage» (1)

Ce modèle est plus souvent représenté par les constructions avec l'accusatif seul; le sens devient «célébrer», «faire l'éloge de», le terme à l'accusatif s'appliquant aussi bien à une personne dont on parle. Naturellement, le terme à l'instrumental est réinterprété comme marginal, comme on le voit en 1.21.2 où il est remplacé par un locatif:

tā gāyatrēṣu gāyata

«chantez-les tous deux dans vos chants»

L'accusatif de la personne chantée peut s'accompagner d'un datif final; le verbe tend vers le sens d'«appeler», 8.61.8

Indraṃ gāyantō vase

«chantant Indra pour l'(appeler à) l'aide»

L'objet effectué met sur la voie du modèle 2; on en distingue deux sous-types, l'objet interne *gā- gāthām* (1.167.6; d'où *gā- sāma* 8.98.1; *stotrām* 8.45.21) et l'objet produit, 8.19.22

prāyo gāyasy agnāye

«à Agni, je chante (un chant procurant) une satisfaction rituelle», Renou *EVP* 13 p.67.

3.4.2.1.2 (4) - *Arkā-* identifié au *vājra-*, 10.153.4: est-ce un souvenir de la valeur première?
3.4.2.1.2 (5) - Cf. aussi 3.42.3 *gīraḥ... iṣitā ftaḥ* «chants envoyés d'ici».

3.4.2.2 (1) - Ou, en dissociant *nāmasā* de *girā*, «je te chante un chant avec respect». Mais cf. 8.75.10 *nāmaḥ... gā-* (*infra* 3.4.2.3.2).

On reconnaît ici l'emploi signalé pour *arc-* (2) (*bṛhād vāyaḥ* 5.16.1; *mahī nṛmṇām* 5.54.1; *pāyaḥ* 10.64.9) et qu'on retrouvera avec *gir-* (*nāmaḥ* 8.75.10). On a vu *supra* 3.4.2.1.1 que cet emploi ne peut mener au modèle 2 en raison de la divergence de sens. Mais l'objet interne proprement dit conduit à des emplois relevant totalement du modèle 2, comme 6.45.22

tād... gāya... puruhūtāya sātvaṇe

«chante ceci au héros très-invoqué»

On rencontre même des emplois avec le datif seul, «chanter pour, en l'honneur de» 1.4.10 = 1.5.4; 6.16.22 (où toutefois un accusatif vaut par récurrence), 8.33.4 (à côté de *pāhī* : «bois et chante en l'honneur de...»); 9.86.44.

Les préfixés ont presque tous la construction du modèle 1; *ūpa-* et *prā-gā-* ont en plus celle du modèle 2.

Cette racine offre donc un exemple typique de l'évolution du modèle 1 au modèle 2; c'est que son sens n'est pas spécialisé dès l'origine, comme l'est par exemple celui de *gir-* et de *stu-* (3.4.2.4). La racine i.-e. **gē(y)-* signifie simplement «chanter» en général, ainsi sous la forme élargie **gēyd(h)-* qu'elle présente en balte (lit. *gīedu*, lette *dziēdu* «je chante») (3).

3.4.2.3 *jari-* et *gir-*, *gur-*

3.4.2.3.1 Bien que ses frontières soient quelque peu indécises, et que des jeux verbaux intentionnels rendent malaisé tout effort de délimitation, l'existence et l'autonomie d'une racine *jari-* «chanter» ne peut être mise en doute. Comme l'a montré Oldenberg, *Noten* 2 p.10 et suiv., son existence est garantie par le nom d'agent *jaritār-* «chantre» qui correspond à l'av. *aibijaratar-*. Cette racine *jari-* a un présent *jārate*, qui est à *gṛṇāti* dans le même rapport formel que *pāvate* à *punāti*, *jāvate* à *junāti*, *rāmāte* à *ramṇāti*. C'est, comme l'indique Whitney, *Roots* sous 2 *jg-* «sing», «secondary form of 1 *gṛ-*». Cette racine *jari-* est donc, à l'origine, complètement étrangère à la racine *jar-/gar-* qui signifie «s'éveiller», «veiller», «éveiller». Mais cette racine forme elle aussi un présent *jārate*, «il s'éveille» (ingressif, en face du parfait d'état *jāgāra* et du causatif, aoriste *ājīgar*). Il était inévitable que les poètes jouent sur cette homonymie, d'autant que le sacrifice du matin permet de réunir les notions de «chant» et d'«éveil». Mais si la délimitation peut être incertaine là où le verbe est employé sans complément, la construction fournit un critère sûr, même en cas de jeu verbal: il est alors possible de distinguer un sens premier d'un sens second, simple effet du jeu verbal. C'est sous cette réserve qu'on peut adopter des traductions comme celles de Geldner, qui réunissent les deux notions de «chant» et d'«éveil», p. ex. 1.127.10 *rebhō nā jarate* «lässt der Hotz wie ein Barde den Weckruf ertönen» alors que la traduction de Renou *EVP* 12 p.30 «il s'éveille tel un barde» laisse échapper le double sens, privant ainsi la comparaison de sa pertinence (1). Mais, avec Oldenberg (pp.12-13), on se refusera à réduire *jar-* «chanter»

3.4.2.2 (2) - Si l'on adopte l'explication proposée 3.4.2.1.2 pour cet emploi de *arc-*, les emplois similaires de *gā-* et *gir-* sont à expliquer par l'analogie de *arc-*, donc par un phénomène semblable de l'extension du sens de «donner» à des verbes de sens divers, décrite *supra*, 3.1.1.4.6.
3.4.2.2 (3) - Sur le verbe slave *gaje-* (= véd. *gāya-*?) *gajati*, cf. Vaillant *GCLS* § 507. Si ce n'est une onomatopée, comme Vaillant l'envisage, on partira aussi de **gē(y)-* «chanter» (en général), avec des spécialisations secondaires («chant du coq», «cri du corbeau»).
3.4.2.3.1 (1) - Toutefois, elle n'est pas *fausée*: la présence de la notion d'éveil est confirmée par le contexte. Le passage est en fait intraduisible en raison du double sens du verbe: mais «chanter» est le sens primaire, car un barde se distingue par son chant, et non par la façon dont il s'éveille.

à *jar-* «éveiller», l'intermédiaire supposé étant «éveiller en musique» (2). Il s'agit d'une convergence, aboutissant à une homonymie, non de l'amorce d'une scission. *jarī-* «chanter» présente une fois la construction du modèle 1 sous sa forme complète, 8.2.16:

tvā... kārṇvā ukthébhir jarante

«les Kārṇva te chantent des hymnes».

Rien n'indique qu'il s'agisse de l'éveil, et la traduction de Geldner «besingen dich mit Lobgedichten» est inattaquable. Ce tour consiste, à l'origine au moins, dans l'addition d'un accusatif de but à un instrumental d'objet. Ce dernier est attesté seul en plusieurs passages, tel 7.68.9

eṣā syā kārūr jarate sūktāḥ

«ce chantre mélodieux *chante* de beaux hymnes» (3)

De même 6.62.1 où l'instrumental peut dépendre de *huve* (4), ou des deux verbes à la fois, et 2.23.6, où il est accompagné d'un datif déobjectif

tāva vratāya matībhir jarāmahe

«pour (célébrer) ta loi, nous chantons des pensées poétiques».

C'est ainsi que l'interprète Hillebrandt *Lieder* p.26 «Deinem Gesetz lobsingend wir unsern Liedern» (5).

Quant à l'accusatif, c'est un complément de but, comme le montre son équivalent, *ācha*, 1.2.2

vāya ukthébhir jarante

tvām āchā jaritārah

«O Vāyu, ils chantent leurs hymnes (les dirigent) vers toi, les chantres» (6).

La construction du modèle 2 n'est attestée que par un exemple, qui présente l'accusatif du chant, 6.65.4

jarate yād ukthā

«quand il chante des hymnes» Renou *EVP* 3 p.86 (7).

3.4.2.3.1 (2) - Le parti-pris d'exclure *jar-* «chanter» pour le remplacer par «(s')éveiller» conduit Geldner et Renou à donner au moyen *jarate*, lorsqu'il est accompagné d'un accusatif, la valeur *causative* d'«éveiller». Or, comme l'objecte justement Oldenberg *Noten* 2 p.13, pour-quoi ne trouve-t-on pas d'emplois tels que **ūṣo sasatō jarasva-* ou **uṣā jārāmāṇā sasāntam?*

3.4.2.3.1 (3) - Le voisinage de *āgre...* *uṣāsām* (cf. 1.127.10 cité plus haut) est l'indice d'un jeu sur *jarate*. Mais, comme là, le sujet impose «chanter» comme sens de base. Renou mentionne (*EVP* 16 p.48) «la tentation, particulièrement forte ici, de rendre *jarate* par «il chante», tout en invitant à y résister. Pourquoi? S'il existe dans la langue un présent *jarate* «il chante» (et des exemples comme 1.2.2 *jarante...* *jaritārah* le garantissent), avec un sujet tel que *kārūr* (ou *re-bhāḥ*) *jarate* ne peut avoir comme sens premier que «chanter», pour la raison indiquée n.1. D'autre part, la présence de la racine *budh-* dans le contexte (*āgre budhānā uṣāsām* «qui s'éveille avant les aurores»), loin de recommander l'interprétation de *jarate* par «il s'éveille», la rend pléonastique.

3.4.2.3.1 (4) - Dans ce cas, on entendra *jārāmāṇah* comme «en s'éveillant», avec «chanter» comme sens second: *huve jārāmāṇah* («j'invoque en m'éveillant») serait la contre-partie de *jarate...* *budhānāḥ* «il chante en s'éveillant» de 7.68.9 précité.

3.4.2.3.1 (5) - De même Ludwig *der Rigveda* 2 p.342 Autre, Geldner, suivi par Renou *EVP* 15 p.52 («nous nous éveillons avec des pensées poétiques») et Schmidt *Vrata* p.71, *Bṛhaspati* p.106. Mais rien dans l'hymne n'évoque le matin, et même la possibilité d'un double sens, évoquée par Oldenberg *Noten* 2 p.12, semble à écarter.

3.4.2.3.1 (6) - Ainsi, Geldner et déjà Ludwig *der Rigveda* 2 p.328. Oldenberg, *Noten* 2 p.12, envisage un double sens («chantent»/«s'éveillent») admissible, bien que rien dans le contexte ne le suggère. En tout cas «éveillent» de Renou *EVP* 15 p.98, est exclu par le sujet *jaritārah*. Ailleurs (*EVP* 14 p.76) Renou exclut cette valeur causative, mais doit alors recourir à des expédients pour rendre compte des emplois avec un régime accusatif.

3.4.2.3.1 (7) - Toutefois, *ibid.* p.87, il corrige en «éveiller (par son chant)», en renvoyant à Oldenberg *Noten* 2 p.12 (qui, en fait, n'admet qu'un double sens, «chanter»: «s'éveiller», mais refuse «éveiller» (p.13). Ce sens factitif, difficilement admissible eu égard à la forme (*supra*, n.2) est exclu par le sujet *vīpra-*: certes, il est dit ailleurs que l'aurore «éveille les chants», Grassmann sous *gar-* sens 7 «Lieder, Gebete, Opfer (A) *erwecken, erregen*»; mais il s'agit ici du *vīpra-*, parallèle au *vidhāt-* du *pāda* a, au *vīrā-* *dāsū-* de b, qui, lui, ne peut que les «chanter».

Mais on ne rencontre pas d'exemple présentant un datif de l'auditeur; dans l'ensemble, le modèle 1 s'est maintenu, et le modèle 2 amorcé ne s'est pas développé.

Le préfixé *prāti-jar-* est, comme son doublet *prāti-gir-* spécialisé dans la «salutation matinale». Il est probable que le jeu de mots évoqué plus haut n'est pas étranger à cette spécialisation (8), 7.66.7 (*prāti-gir-*):

prāti vāṃ sūra ūdite

mitrām gṛṇīṣe vāruṇam

«Au soleil levé, je veux à mon tour vous chanter, Mitra et Varuna» Renou *EVP* 5 p.90.

7.78.2 (*prāti-jar-*):

prāti sīm agnīr jarate sāmiddhaḥ

prāti vīprāso matībhīr gṛṇāntaḥ

«Agni allumé la salue

la saluent les orateurs en chantant leurs pensées».

Certes, on peut entendre avec Renou (qui suit Oldenberg *Noten* 2 p.11) «le feu enflammé s'éveille à sa rencontre»: mais l'effet disparaît (9). Mieux vaut considérer que *jarate* vaut non seulement pour Agni, mais aussi pour les orateurs: chacun salue l'Aurore à sa manière. Ce passage montre aussi que *jar-* appliqué à Agni n'est nullement concret, comme le croyait Grassmann (sens 3 «rauschen, knistern»): c'est un abstrait, «saluer», comme par un chant ou des paroles de bienvenue. C'est ainsi qu'il faut (malgré Renou) l'entendre 1.127.10, comme on l'a vu au début de ce paragraphe.

On interprètera en ce sens 4.45.5 (10), 5.80.1 (11), 7.73.3 (12) et surtout 7.67.1 (13).

3.4.2.3.2 *gir-*, *gur-* «louer» n'a guère que la construction du modèle 1, avec l'accusatif de l'objet «loué», dieu en général, mais aussi qualités (d'un dieu), exploits, etc., et (facultativement) l'instrumental de la louange (*gir-* ou semblable), qui peut figurer seul, comme on l'a vu plus haut, 7.78.2. Toutefois, il est un exemple possible du modèle 2 en 8.75.10:

nāmas te agna ḍjase

gṛṇānti deva kṛṣṭāyaḥ

«O Agni, ô dieu, (c'est) un hommage à ta force-redoutable (que) chantent les populations», Renou *EVP* 13 p.80.

Mais c'est là plutôt l'objet-produit, signalé *supra* pour *arc-* et *gā-*. De toute façon,

3.4.2.3.1 (8) - Sur ce verbe, voir Bergaigne *Religion védique* 3 pp.298 et 299 (qui l'interprète comme «répondre»).

3.4.2.3.1 (9) - Bergaigne, *Religion védique* 3 p.299 explique ainsi cet emploi par l'idée «que les Aśvin, l'aurore chantent les premiers, et que les hommes leur répondent». Le parallèle de *prāti-gṛ-* (qui, lui, est univoque), joint aux observations de Bergaigne, engage à ne pas suivre Oldenberg (*Noten* 2 p.11) qui considère que tous les exemples de *prāti-jar-* ont le sens de «s'éveiller».

3.4.2.3.1 (10) - Plutôt que «heranwachen» de Geldner (cf. Bergaigne cité n.9).

3.4.2.3.1 (11) - Et non «éveiller» de Renou *EVP* 3 p.81 (traduction d'ailleurs contredite par le commentaire *ibid.* p.82, qui propose «être (r)éveillé par»; «s'éveiller», (cf. Oldenberg et Geldner) serait plus acceptable.

3.4.2.3.1 (12) - Cf. Bergaigne cité n.9 (autre, Renou *EVP* 3 p.98).

3.4.2.3.1 (13) - Cf. Bergaigne cité n.9. L'accusatif *rātham* exclut le sens (en soi improbable) d'«éveiller».

cette innovation n'a pas eu de suite (1).

3.4.2.3.3 jar-/gir- sont dès l'origine «louer, saluer»; tel est déjà le sens de la racine indo-européenne **gʷerǵ-*, qu'on peut rendre par «louer», «adresser des paroles de bienvenue», mais non «élever la voix» («die Stimme erheben» Pokorny): les deux rapprochements qui, témoignant d'une acceptation péjorative, imposeraient une valeur plus générale, sont à écarter, cf. Chantraine sous *deiriān* et Seebold sous **kweran*.

Fixée au sens de «louer», la racine n'avait guère de raison de passer au modèle 2; elle n'a jamais donné un verbe «dire», et le terme à l'instrumental est devenu marginal.

Deux évolutions sont à signaler, l'une et l'autre à partir du terme instrumental: l'une en slave où la racine a pris le sens de «sacrifier» (3.4.4.10.2), l'autre en védique, où le préfixé *abhî-gir-* présente le sens de «remercier».

3.4.2.4 *abhî-gir-*

abhî-gir- est, comme le simple, un verbe de parole ou de chant; on le voit en particulier 1.10.4 où il est en parallèle avec *abhî svara* «retentis à l'encontre de» et *āruva* «hurle»:

āihi stōmāñ abhî svara

abhî gṛñihy āruva

«viens aux corps-de-louange, retentis à (leur encontre), chante à (leur encontre), hurle!» Renou *EVP* 17 p.6.

Comme le simple, il peut être accompagné de l'instrumental d'un nom de «chant» 5.79.4

abhî yé tvā vibhāvāri

stōmair gṛñanti

«Ceux qui, ô resplendissante, te chantent avec des louanges» Renou *EVP* 3 p.78.

Le préverbe insiste sur la direction: «vers, à l'encontre de»; s'il s'agit d'un sacrifice, le verbe prend la valeur d'«agrée» (1.15.3; 10.15.6); s'il s'agit d'un personnage, d'«accueillir (avec faveur)» 7.38.4 (1); s'il s'agit d'une action, d'une décision, d'«aprouver» 10.47.8. Enfin, s'il s'agit d'un chant, d'y «répondre» 1.10.4 *supra* (2). On peut y répondre par des paroles, par un autre chant; on peut aussi y répondre par

3.4.2.3.2 (1) - Un autre emploi, apparemment, est attesté 3.53.3 *prāti me gṛñīhi* «réponds-moi»; il s'agit d'un ordre donné à l'Adhvaryu. **Prāti gṛñīhi mā* signifierait «salue moi»; *prāti gṛñīhi me* est une brachylogie pour **prāti gṛñīhi Indram me* «salue Indra en me répondant». Il ne s'agit donc pas d'un emploi normal du modèle 2, mais d'une des nombreuses ellipses de la langue du rituel.

3.4.2.3.3 (1) - Faute d'avoir fait cette observation, T. Burrow *BSOAS* 20 (1957) pp.133-134, a entrepris de distinguer deux racines, dont l'une réunirait les formes en *gur-* et en *jar-*, qui reposeraient sur **gʷerǵ-*, et signifierait «faire bon accueil» tandis que l'autre signifiant «chanter» reposerait sur **gerǵ-* (avec une «vélaire pure» initiale, ce qui rendrait compte des formes en *gir-*). Mais, outre que la répartition des reflets de **ǵ* et **ǵǵ* n'a pas en védique la rigueur que lui prête Burrow (v. W.D. *Al. Gr.* 1 p.28 et *Nachtr.* p.17), la scission proposée aboutit à classer dans le groupe de **gʷerǵ-* «bien accueillir» les formes védiques en *jar-*, dont le sens de «chanter» ne fait aucun doute, et inversement, dans le groupe de **gerǵ-* «chanter» lit. *gīrti*, qui signifie «louer». En fait, il s'agit d'une seule et même racine **gʷerǵ-* «chanter les louanges (d'un dieu ou d'un homme)», qui a pris le sens de «remercier» lorsque ce chant de louanges s'adresse à un bienfaiteur, de «bien accueillir» lorsqu'il est destiné à un visiteur, etc...

3.4.2.4 (1) - «saluer», Renou *EVP* 15 p.29.

3.4.2.4 (2) - Sur le sens de *abhî-gṛ- deṣṣām* ou *rādhaḥ*, v. Geldner à 2.9.4 b.

un don, 8.81.5:

prā stoṣad ūpa gāṣiṣac

chrāvat sāma gīyāmānam/

abhī rāḍhasā jugurat

«Qu'(Indra) prélude, qu'il accompagne,

qu'il écoute la mélodie qu'on chante

qu'il y réponde par sa faveur»

La métaphore, on le voit, s'étend sur les trois pāda de la strophe; *rāḍhasā, abhī-gur-* est visiblement métaphorique. Mais une telle métaphore est à la base de la valeur de «récompenser»: le verbe s'applique soit au patron, soit au dieu, qui «rétribuent» le poète; littéralement qui répondent à ses chants par un don: 5.27.3 *gīraḥ... yuktēna* «des chants par un char attelé» (3); 1.54.7 *ukthā... rāḍhasā* «les hymnes par un don»; 1.48.14 *stōmān... rāḍhasā* id. (4).

Quelques passages toutefois font difficulté:

2.9.4 *abhī gr̥ṇthi rāḍhaḥ*

10.7.2 *gōbhīr āśvair abhī gr̥ṇanti rāḍhaḥ*

1.100.17 *ukthām... abhī gr̥ṇanti rāḍhaḥ*

On a pensé pour le dernier à une finale syncopée, *rāḍhaḥ* équivalent à *rāḍhasā* (5) («instrumental à forme courte», 5.2.2.5). Pour les deux autres, on peut envisager un accusatif de l'objet effectué, *abhī-gir- rāḍhaḥ* «donner une faveur en récompense»: l'amorce d'une construction du modèle 2 (cf. *gir- nāmaḥ* 8.75.10).

L'évolution peut se résumer comme suit:

1 - on part de «chanter vers, adresser des chants ou des paroles élogieuses»; la construction est celle du modèle 1 (I des paroles, A du destinataire).

2 - Le verbe prend un sens plus abstrait de «agréer, bien accueillir». Le correspondant avestique a connu cette même évolution (Y. 11.17 *aibi-gar-* «agréer, adhérer à» opposé à *paiti-ric-* «renoncer à, répudier») (6).

3 - Substitution d'un nom de «bien matériel» à un nom de parole pour le terme à l'instrumental. Le verbe devient «remercier».

4 - Peut-être un passage au modèle 2 «donner en récompense».

Il semble qu'on ait affaire à une évolution interne au védique; toutefois, la comparaison avec l'adjectif latin *gratus* engage à reconsidérer la question. C'est en effet *abhī-gir-* (et précisément dans son emploi «évolué» de «récompenser», «remercier») et non le simple *gir-* (ou *jar-*) qui permet de saisir l'origine de la valeur du latin *gratus*.

Comme l'a montré C. Moussy, *Gratia* p.161 et suiv., le sens originel de *gratus* passif est «dont on sait gré, reçu avec reconnaissance» et non «bien accueilli, agréable», qui est issu du précédent. On ne peut donc se contenter de l'équation banale *gratus* passif - véd. *gōrtā-* lit. *girtas* «loué, vanté, complimenté» (*pagirtas dāktaras* «un médecin réputé») mais l'un ni l'autre ne signifient jamais «reçu avec reconnaissance». On a vu que pour parvenir à cette valeur, il fallait passer par le troisième stade de l'évolution, la substitution dans le régime instrumental.

Pour la racine **gWer-*, ce processus a donc chance de remonter à l'indo-européen. La concordance sémantique entre *gratus* et l'emploi de *abhī-gir-* au sens

3.4.2.4 (3) - «Récompenser», proprement «saluer en retour», Renou *EVP* 13 p.188.

3.4.2.4 (4) - «Répondre comme un chant», donc «agréer», Renou *EVP* 3 p.27.

3.4.2.4 (5) - Geldner, *ad loc.* Renou *EVP* 14 p.68 fait de *gōbhīr* et *āśvair* des compléments du nom *rāḍhaḥ*, nommant cet emploi: «Instrumental de caractérisation» et traduit (p.6) «célèbrent le bienfait (consistant) en vaches, en chevaux» (1.3.2.2), et de même pour 1.100.17, *EVP* 17 p.35 «saluent la donation... consistant en chevaux-de-volée».

3.4.2.4 (6) - Et le substantif *aibi-jaratar-* «laudateur» est opposé à *naḥstar-* «détracteur», Y. 35.1 (Debrunner *Suffixe* p.689).

de «récompenser» a donc une portée considérable.

A supposer que le verbe personnel ait eu en pré-latin la flexion médio-passive, comme véd. *járate*, il n'y aurait pas besoin de chercher ailleurs l'origine du second sens de *gratus*, le sens actif de «qui a récompensé, reconnaissant».

3.4.2.5 *stu-*

stu- est proche de *gir-*, pour le sens, identique pour la construction, et l'évolution des deux mêmes verbes est parallèle. Ancien verbe de «cri», ou même de «bruit», comme on voit par sa forme élargie *stuh-* «retentir», *stu-* apparaît presque toujours avec un accusatif de l'objet loué (ancien complément de but), mais très rarement avec un instrumental de la louange: 8.74.1 *agním... stušé... mánmabhiḥ* «je veux louer Agni avec des pensées-poétiques» (1).

L'accusatif de la louange - accusatif interne de l'objet effectué, avec figure étymologique - est attesté en un passage, 8.96.12 *stuhí sušutím* «fais une bonne louange». L'auditeur n'est pas exprimé. Comme pour *gir-*, et comme pour l'avestique *stu-*, le passage au modèle 2 ne s'est pas effectué. Les constructions avec le datif (ou le génitif) de l'auditeur indiquées par Grassmann, cf. Geldner ad loc. (8 et 9) sont à écarter. Le seul exemple dans lequel un datif sur personnel dépende de *stu-* présente le sens de «louer quelqu'un devant quelqu'un» 8.46.17

mahāḥ sū vaḥ... stāvāmahe mīhūše

«Vous les grands (Marut)... nous vous louons devant le généreux (Indra)» cf. Geldner. Ici, *stu-* se comporte comme un verbe *dire*, mais sans perdre son sens de «louer». Comme cette situation est moins fréquente que celle de l'éloge direct, elle ne devait pas influer sur l'évolution sémantique et syntaxique de *stu-*.

D'autre part, la construction avec un datif final (2) ne transforme pas *stu-* en un verbe «appeler»; s'il est dès l'origine lié à *hu-* (RV. 6.62.1 et parall. *stušé... huve*: Avest. *staomi zbayemi* Y. 17.18, Schlerath 2 p.151 a), il en reste distinct. Cet emploi n'est pas différent de celui de *gā-* 8.61.8 (cf. *supra* 3.4.2.2).

3.4.2.6 *šams-*

šams- «proclamer», comme son correspondant av. *saḥ-* (1) ne connaît au simple que la construction du modèle 2, accusatif des paroles, datif (rarement locatif) de l'«auditeur», c'est-à-dire en fait de celui qu'on célèbre, ainsi 4.16.2

šāmsaty ukthām... cikitūše... mānma

«il récitera un hymne pour le (dieu) qui s'y connaît».

Il est probable que cette construction est issue de tours internes comme *šams-šastīm* 4.3.3 «faire une proclamation», où l'accusatif est celui de l'objet effectué.

3.4.2.5 (1) - La forme qui figure dans le contexte immédiat *vācaḥ* peut être un instrumental à finale syncopee (Geldner, Renou Commentaire) ou un accusatif de l'objet effectué (Renou, trad.) comme *sušutím* de 8.96.12 (cf. *infra*). Les parallèles avestiques indiqués par Schlerath, 2 p.149 a sont purement extérieurs, et fortuits.

3.4.2.6 (2) - L'avestique a un datif final interne, Y. 9.2, *aoi mām staomaine stūdi* «chante en mon honneur des chants de louange» (Darmesteter), litt. «loue-moi en sorte que je sois loué».

3.4.2.6 (1) - Les rapprochements ultérieurs sont incertains; celui avec lat. *censere*, *ensor*, largement utilisé par Dumézil *Servius et la Fortune*, *passim*, a été contesté par Wackernagel *IF* 45 (1927) p.321 et suiv. = *Kleine Schriften* p.1261 et suiv., qui rapproche *šams-* du germanique **hazjan* «louer», en le détachant même de son correspondant avestique *saḥ-*. D'autre part, le lien entre lat. *ensor* et *censere* a été mis en doute par Untermann, *IF* 63 (1957/8) p.251 et suiv.

En effet, les préfixés conservent des traces de la construction du modèle 1, tant en védique qu'en avestique.

Védique: RV. 8.74.2 *yám... praśāmsanti praśastibhiḥ* «à qui ils adressent des panégyriques»

Avestique: *fra-saḥ-* y répond au véd. *prā-śams-*; de plus, *aiwi-saḥ-* qui signifie «maudire» (ptc. *aiwi. sastō* «maudit» Yt. 14.34) répond à un *abhī-śams-* «maudire», dont l'existence est garantie à date ancienne par RV. *abhī-śasti-* «malédiction». Ces emplois sont manifestement anciens; *śams-* y apparaît dans son ambivalence originelle de «proclamer» (en bonne ou en mauvaise part) (2), antérieure à la limitation à la valeur favorable du simple et de la majorité des préfixés (sauf *nīh-*) et surtout à la banalisation au sens de «dire», amorcée dès le RV. (6.48.16, cf. Renou *EVP* 15 p.145).

Ce sens de «dire» est celui du v.p. *θah-* que l'on rattache souvent (3), malgré certaines difficultés phonétiques à véd. *śams-*, av. *saḥ-*. Benveniste a montré *VIIIE* 2 p.145 et suiv. comment il se ramène à un sens précis «affirmer avec autorité comme étant la vérité; dire ce qui est conforme à la nature des choses; énoncer la norme de conduite». Ce serait là, selon lui, le sens de la racine i.-e. **kens-*, celle de lat. *censeo*, *census*, *ensor* (4). Toutefois, la valeur «qualifiante» de la racine, particulièrement sensible dans ses emplois péjoratifs connus en v.p. même (DN b 21 et suiv. *martiya tya patiy martiyam θātiy* «ce qu'un homme dit contre un homme» s'explique mieux pour la valeur qu'a définie Dumézil, *Servius et la Fortune* p.188 (cité Benveniste *VIIIE* 2 p.145) «situer (un homme ou un acte ou une opinion etc.) à sa juste place hiérarchique» d'où l'emploi de la racine pour désigner une juste estimation publique... un éloge ou un blâme solennel». Fondée sur les faits latins - Benveniste lui reproche même (*ibid.*) d'être calquée sur eux - cette reconstruction sémantique convient parfaitement aux données védiques.

Il semble - si les rapprochements indiqués sont acceptés - qu'on puisse ordonner les emplois, non seulement de véd. *śams-*, mais de l'i.-e. **kens-*, selon les deux modèles:

	paroles qualifiantes proclamées (éloge, blâme)	destinataire de la proclamation (personne «qualifiée»)
Modèle 1	I	A
Modèle 2	A	D

L'antériorité du modèle 1 est établie par l'ambivalence que la racine en cette construction, et surtout par le caractère secondaire des emplois relevant du modèle 2, notamment l'emploi au sens de «dire».

3.4.2.7 2 ūh-

2 ūh- est l'une des racines dont la comparaison a permis de restituer le sens. BR et Grassmann lui prêtaient le sens de «considérer», «être considéré»; d'où chez Uhlenbeck le rapprochement erroné avec le nom germanique de l'œil, got. *augo*

3.4.2.6 (2) - Sur *abhī-śams-*, v. Minard *3 E 1* § 326 a; 2 § 678 a (qui envisage deux possibilités. ambivalence originelle ou sens péjoratif dû à *abhī*). Sur *abhī* «agressif», v. Renou *EVP* 1 p.32, 9 p.90.

3.4.2.6 (3) - Kent *OP* sv. (p.188). Dans son lexique du vieux-perse (*Handbuch des altpersischen* p.146), Mayrhofer posait deux racines, *ṭā-* «annoncer» (cf. *sas-*) et *ṭa^h-* «dire (etc.)» (*śams-*); cette seconde racine n'est pas mentionnée dans son dictionnaire étymologique sous *śāmsati* 3.4.2.6 (4) - Etymologie repoussée par Mayrhofer sous *śāmsati*, à la suite de Wackernagel et autres, cf. *supra* n.1.

etc. En fait, comme l'a montré Geldner *Ved. Stud.* 3 p.69 et suiv., 2 *ūh-* correspond à l'avestique *aog-* «proclamer». Le rapport avec le verbe grec *eûkhesthai* «prétendre; promettre; prier», déjà vu, après Pott, par Kuhn *KZ* 10 (1861) p.240 (comme le rappelle Neisser), refusé par Uhlenbeck, doit donc être réaffirmé. C'est ce que font Pokorný 348 et Mayrhofer sous 2 *ūhati*, *ōhate* (1). On commencera donc, ainsi que le fait Neisser, par présenter les verbes avestique et grec.

Le verbe avestique *aog-* «*praedicare*» présente à l'origine la construction du modèle 1, instrumental des paroles prononcées, Yt. 5.76; 19.49 *uiti vacšbiš aojanō* «s'exprimant en ces termes»; accusatif de ce dont on parle, «but» du discours, Y. 10.9 *staotāram vaṇhaṇhōm... aoxta ahurō* «Ahura a proclamé le laudateur meilleur...». Un datif de l'auditeur (ou de l'interlocuteur) peut se joindre à cette construction; en l'absence du régime instrumental, ce datif tend à constituer avec l'accusatif une construction du modèle 2, *aog-* devenant un verbe «dire» (2); c'est ce qui est réalisé Yt. 13.90 *yō... vācim aoxta vīdōyūm* «qui... a prononcé la parole funeste aux Daēvas» et d'autre part Vd. 2.22 *āaṭ aoxta ahurō mazdā yimāi* «alors Ahura Mazda dit à Yima» (tour fréquent).

De même il faut partir du modèle 1 pour rendre compte des emplois du verbe grec *eûkhomai*. Qu'il s'agisse de «prétendre à» (mycénien *euketo* «affirmer ses droits sur (une parcelle de terre)»), de «promettre, faire vœu de» ou de «demander par ses prières» (cf. Chantraine *Dict. Etym.* sv.) (3), le régime accusatif exprime toujours l'«objet visé». Mais, contrairement au verbe avestique, *eûkhomai* (à l'algèbre le régime interne *eûkhomai eukhēn* «faire une prière») n'a jamais tendu vers le sens de «dire».

Le sens de «louer» est clairement établi pour le verbe védique par 5.42.10 où il contraste avec *nid-* «blâmer»:

yā ōhate rakṣāso devāvītau...

yō vaḥ śāmīṇi śaśamānāsya nīndāt

«qui loue les démons dans l'invitation aux dieux... qui blâmera la peine de celui qui a peiné pour vous».

Cette traduction, qui est celle de Geldner («lobt»), doit être préférée à «celui qui prend en considération» de Renou (4), vestige du rapprochement erroné avec le groupe de got. *augo*.

Seul, le verbe signifie «se vanter»; il s'applique en particulier aux ennemis des dieux comme Vṛtra 5.30.6; 6.17.9 (*abhī-*). Accompagné d'un prédicat au nominatif «se vanter d'être»: nous retrouvons ici la concordance signalée par Kuhn entre 5.3.9 *putrō yās te... ūhé* «celui qui se vante d'être ton fils» (5) et gr. *huiōs eûkhetai eīnai*. Avec un locatif sur abstrait «se louer de» 8.7.31 *kó vaḥ sakhitvá ohate* «qui se félicite d'(être dans) votre amitié?» (6).

3.4.2.7 (1) - Cette étymologie est réaffirmée par A. Minard, *BSL* 59-2 (1964) p.49, qui refuse le rapprochement de *oh-* avec *vah-* proposé par Renou *EVP* 10 p.80.

3.4.2.7 (2) - C'est exactement ce qui s'est passé pour v.p. *ūah-* et (en partie) pour véd. *śams-*, 3.4.2.6.

3.4.2.7 (3) - Et J.L. Perpillou, *La signification du verbe eûkhomai dans l'épopée, Mél. Chantraine* pp.183-189.

3.4.2.7 (4) - *EVP* 4 p.65

3.4.2.7 (5) - «qui se considère comme ton fils» Renou *EVP* 13 p.20, qui justifie cette interprétation par 1.181.4 où *putrá ūhe* signifierait «il est à considérer (légitimement) comme le fils...»; en fait, là comme ici, la traduction «il s'agit d'un des deux Ašvin qui se prétend - à tort, ou en tout cas contre la tradition - fils d'un autre père. Ici aussi, ce sens de «considérer» n'est que le vestige des rapprochements étymologiques avec le groupe du nom de l'œil, got. *augo* etc.

3.4.2.7 (6) - C'est l'interprétation de Geldner («pocht auf»). Non: «Qui vous cultive(ra désormais) pour (faire) amitié», Renou *EVP* 10 p.48, qui (p.106) justifie ce sens donné à *ūh-* par le rapprochement de 5.52.10 où le contexte, difficile, n'impose nullement cette interprétation, que Geldner ne propose qu'avec doute.

Plusieurs préfixés employés avec un régime accusatif ont valeur de «mépriser» ou «défier» comme l'a bien vu Grassmann. Mais cette valeur n'a rien à voir avec un sens de «considérer»: c'est «se vanter face à, contre», 6.17.8

ādevo yād abhy āhīṣṭa devān

«quand l'impie défia les dieux»

et cf. *ibid.* 9 *āhiṃ yād īndro abhy ōhasānam... jaghāna*

«quand Indra frappa le serpent qui (le) défiait».

Le sens de base est donc «proclamer»; «se vanter» est l'emploi réfléchi direct du moyen; «défier» est ce même emploi avec l'accusatif de l'objet visé «se vanter face à». Celui de «louer» résulte de la liaison d'un accusatif de l'objet visé avec l'emploi réfléchi indirect du moyen, «proclamer (son... ou: pour soi...)». Cet emploi de l'accusatif est celui du modèle 1, comme avec av. *aog-* et gr. *eúkhomai*.

Le modèle 2 apparaît à la base de *oh- vācam*, 8.5.3 *vācam dūtō yāthā_ohiṣe* «je proclame (7) ma parole comme un messenger» que Neisser 1.201 rapproche à juste titre de Yt. 13.90 *yō paoiryō... vācim aoxta* (cf. *supra*). La base commune à ces trois verbes, i.-e. **weg^{wh}-*, a donc le sens de «proclamer»; sa forme **weg^{wh}-* est à la base de véd. *vāghāt-* «officiant» (8) et de lat. *vovere* «vouer, dédier» et secondairement «désirer, souhaiter» (c'est-à-dire: «proclamer en vue de consacrer, ou en vue d'obtenir»).

3.4.2.8 *hū-*

hū- «appeler» se construit le plus souvent, comme les verbes de parole, avec un accusatif de l'objet «appelé», en particulier du dieu «invoqué».

Parfois, c'est avec l'accusatif de la chose qu'on «appelle de ses vœux» (l'aide d'un dieu: *ūtīm* 1.10.10; sa libéralité *dātrām* 1.185.3, *rātīm* 8.101.8). L'un et l'autre s'interprètent aisément comme d'anciens compléments de but. Le but ultérieur est exprimé au datif: *tvā... vājasātaye* 1.130.1 «nous t'invoquons pour gagner le prix»; inversement, *andhāya bhāram* «souhaiter le gairt pour l'aveugle», 1.117.18. Une seule fois, par croisement des deux tours, l'un et l'autre sont à l'accusatif 4.37.5 *gbhūm... rayīm* «demander la richesse au *Ṛbhu*»: ici comme ailleurs, le double accusatif se révèle secondaire (1).

Mais l'instrumental des paroles prononcées n'apparaît que très rarement, et toujours sous la forme d'un régime interne, *hāvīmaḥhiḥ* 1.12.2; et, corrélativement, le modèle 2 n'est attesté que par un exemple, 1.17.9, *suṣṭutīḥ... yām huvé* «la bonne-louange que je prononce» (2). C'est que *hū-* s'est fixé au modèle 1 avec les sens de «invoquer (un dieu)» et «souhaiter (un bienfait)» par intégration du régime instrumental (3.1.5.5). Le correspondant avestique *zav-*, à côté de ses emplois similaires à ceux du védique (Y. 46.14 *tāng zbayā vaṇhāu uxδāiš manaḥhō* «je les invoque avec les paroles de la Bonne Pensée»), présente le sens de «invectiver, maudire» qui paraît se limiter au thème de présent *zava-* Y. 11.1 et

3.4.2.7 (7) - Ou: «je recommande» (cf. Geldner), ou de toute façon un verbe de parole, construit avec l'accusatif de la chose dite.

3.4.2.7 (8) - C'est la traduction usuelle de Renou, qui précise (EVP 16 p.53) «servant de culte».

3.4.2.8 (1) - Il est peut-être même à éliminer, si l'on fait de *gbhūm* l'épithète (avec Geldner) ou l'apposition (avec Renou EVP 15 p.96) de *rayīm*. En fait, la remarque de Renou: «Entendre donc à la fois «nous appelons le *Ṛbhu*» et «nous appelons la richesse puissante»» décrit assez bien la naissance d'un double accusatif.

3.4.2.8 (2) - Plutôt que «que j'invoque», Renou EVP 5 p.95, qui suppose un *suṣṭutī-* «semi-personnifié» EVP 7 p.75; Geldner envisage de corriger le texte.

suiv. (3) *θrayō... āfrivacāṇhō zavainti* «trois êtres... prononcent des paroles de malédiction» (l'adjectif *bahuvrīhi āfrivacāṇhō* tient lieu de l'instrumental des paroles prononcées) *ibid.*, *gāuṣ̥ zaotarām zavaiti* «le bœuf maudit le prêtre»: ceci confirme que le régime accusatif est un ancien complément de but («crier à l'adresse de...»), et que le terme à l'instrumental détermine l'orientation sémantique du verbe.

C'est ce qui apparaît également dans les correspondants baltiques, lit. *Žavėti* et lett. *zavēt* «ensorceler» (4): l'instrumental d'un nom de la «formule magique» est intégré au sémantisme verbal, et le terme à l'accusatif désigne l'être contre lequel elle est prononcée. Une évolution similaire mène au sens de «consacrer» de l'arm. *jawnel* (si le verbe est apparenté).

En revanche, le verbe s'est laïcisé dans les langues slaves où il ne présente que le sens général d'«appeler»: le terme à l'accusatif est devenu l'objet, et le terme à l'instrumental y a perdu toute importance.

L'évolution de la racine **ghaw-* «prononcer à haute voix (en particulier des formules sacrées)» est dans l'ensemble identique dans ces différentes langues; le terme à l'instrumental s'efface ou s'intègre; le terme à l'accusatif devient l'objet, tandis que le sens du verbe se spécialise («invoker; maudire; ensorceler; consacrer (?)») ou se généralise («appeler»). C'est pourquoi, en dépit d'une tentative isolée (et d'ailleurs incertaine) en védique, elle n'est jamais devenue un verbe «dire»: effacé ou intégré, le terme à l'instrumental n'avait aucune chance de réapparaître sous la forme d'un accusatif du modèle 2.

3.4.3.0 Les verbes de sacrifice

Le sens de «sacrifier» est toujours un aboutissement. La désignation repose sur des verbes de sens divers et qui semblent avoir été fréquemment renouvelés; c'est ce que suggère la rareté des correspondances entre les diverses langues i.-e. dans ce domaine, et plus encore la discordance sémantique constatable dans les quelques correspondances probables comme i.-ir. **yaz-*: gr. *házomai*, ou certaines comme véd. *saparyā-*: lat. *sepelio*. L'intérêt majeur de ce groupe est de mettre sous nos yeux la constitution de la construction du modèle 1, et son passage éventuel au modèle 2.

Deux pôles sémantiques permettent de situer la signification de ces verbes: l'un est «honorer» (un dieu), l'autre «offrir en sacrifice», «immoler» (une offrande, une victime). La racine *yaj-* (3.4.3.2) est presque uniquement «honorer (un dieu)»; il faut d'ailleurs partir d'une valeur abstraite pour rejoindre celle de gr. *házomai* «respecter un interdit», «ne pas offenser». On voit dans le Véda la racine *yaj-* amorcer une évolution vers le pôle opposé «offrir en sacrifice» par la constitution secondaire d'un modèle 1 *yaj- yajñēna*, et le passage au modèle 2 *yaj- yajñām*. En fait, on part de *yaj- devām*, sans qu'il soit possible de déterminer la valeur de l'accusatif.

A l'opposé, *hu-* (3.4.3.1) initialement «verser» (et construit, comme les autres verbes de ce groupe sémantique, avec l'instrumental du liquide et l'accusatif du récipient) s'est spécialisé dans le sens de «verser la libation» et s'est maintenu dans ce sens en passant très tôt au modèle 2, *hu- havīḥ* «verser la libation».

3.4.2.8 (3) - Sur le passage, v. *Mél. Benveniste*. Ce sens n'est pas inconnu en védique, cf. 1.3.2.6 *ā hi juhvé mahāvīrām* «(V)tra avait défié le grand guerrier» Renou *EVP* 17 p.11.

3.4.2.8 (4) - Toutefois, Leskien *IF* 13 (1902/3) pp.117-119 considère lit. *Žavėti* comme l'ancien causatif de *žoti* «périr». Fraenkel cite les deux étymologies sans trancher.

Les deux types d'évolution, celui de *yaj-* et celui de *hu-* ont des parallèles dans les autres langues i.-e. (3.4.3.9).

On note dans ce groupe la fréquence du «modèle intermédiaire» constitué par la liaison d'un instrumental et d'un datif, lat. *facere vitulâ deo* «sacrifier une génisse à un dieu»: liaison secondaire, issue de l'ellipse d'un objet effectué, *facere (sacrum) vitulâ deo*.

3.4.3.1 *hu-*

3.4.3.1.1 C'est seulement en raison de l'étymologie que Grassmann attribue à la racine *hu-* le sens de «verser» (1). Ce sens, qui est celui de la plupart des verbes directement tirés de la racine i.-e. **ghew-* lat. *fundo*, gr. *khédō*, gmq. **geutan*, etc.), n'est jamais attesté en védique où la racine s'applique uniquement à la libation (2). Elle n'admet pour régime accusatif qu'un nom de la libation, *havīṭh*, *havyām*, *hō-trām*; régime qui est assez souvent ellipsé, ou plutôt sémantiquement intégré (sens 8 de Grassmann «*Opfertrank ergiessen, opfern* ohne Casus»). Un second régime est le datif du bénéficiaire, qui est un dieu, ou le locatif d'un substantif désignant le lieu où l'oblation est versée: c'est soit le feu (*agnau*) soit la bouche du dieu bénéficiaire (*āsyē*). Les deux régimes peuvent figurer côte à côte.

En face de cette construction, qui est de loin la plus fréquente, on trouve dans le RV deux exemples d'une construction avec l'instrumental de la substance oblatore et le datif du nom divin, sans régime accusatif:

- 10.79.5 *yō asmai... ājyair ghṛtāir juhōti* «qui l'arrose de graisses (et) de beurres-fondus» Renou *EVP* 15 p.19.

- 10.191.3 *samānéna vo havīṣā juhomi* «je vous offre une oblation commune».

Peut-on (comme il a été fait *BSL* 66 (1971) p.123 et suiv.) utiliser ces deux textes, qui appartiennent à des parties tardives du RV, pour reconstruire une construction du modèle 1, *hu-* «verser» avec l'instrumental du liquide et reconstruire corrélativement l'accusatif du nom divin dont le datif attesté serait le substitut (art. cité p.124 n.39)?

Pāṇini 2.3.3 signale comme propre au Vêda une construction de *hu-* avec l'instrumental de l'offrande, à côté de l'accusatif qui est seul admis dans la langue ultérieure:

yavāgvā/yavāgūm agnihotraṃ juhoti

«il fait l'oblation à Agni avec le gruau d'orge, il offre le gruau (comme) Agnihotra» Renou, *la Grammaire de Pāṇini* 1 p.72.

On note que le nom du sacrifice et celui de la substance oblatore ne sont pas dans la même position syntaxique: *agnihotraṃ* est le régime direct ou objet, *yavāgvā* un complément de moyen, sur le même plan que d'autres circonstanciels, comme on le voit RV. 3.18.3:

idhména agne... ghṛténa juhōmi havyām «avec la (bûche) allumée, ô Agni... avec le beurre-fondu, je verse l'oblation».

Les deux constructions ne seraient donc pas concurrentes, mais complémentaires,

3.4.3.1.1 (1) - Il est probable que le sens originel de la racine est «verser (en abondance)», et qu'elle s'applique non seulement aux liquides, mais à toutes sortes de substances ou d'objets; en tout cas, une limitation à la libation est improbable, *ibid.* p.282 et n.6.

3.4.3.1.1 (2) - Cette limitation est peut-être indo-iranienne. L'avestique n'a de cette racine que des formes nominales, dont deux appartiennent à la langue du rituel, *zaoṭra-* «libation» (véd. *hotrá-* «tâche du hotar») et *zaoṭar-*, nom d'un officiant (= véd. *hōtar-*). Sur *āzūti*, v. Humbach *IF* 63 p.41.

et le prétendu «modèle intermédiaire» de *asmai... ghṛtāir hu-* consisterait simplement dans l'ellipse de *havīḥ*, et l'addition d'un complément circonstanciel de moyen.

Cette conception d'une rection unique *hu- havīḥ* se heurte à un fait bien établi, l'emploi des adjectifs verbaux *āhuta-* et *ājūhvāna-* au sens de «arrosé, en qui on a versé (on verse) l'oblation» à côté du sens de «versé».

Si *havīḥ... āhutam... agnāu* 10.88.1 (3) renvoie à une construction *ā-hu- havīr agnau*, de même, comme on l'a vu depuis longtemps, (*agnīḥ*) *ghṛtébhir āhutaḥ* (4) renvoie nécessairement à une construction **ā-hu- agnīr ghṛtébhiḥ*; or, cette construction ne se rencontre pas.

3.4.3.1.2 Le facteur déterminant pour la syntaxe de cette racine est à chercher dans son sens ou plutôt dans la *situation* exprimée. Les éléments constitutifs de la libation sont, outre le prêtre qui l'accomplit:

- 1 - la substance oblatoire (*ghṛta-*, *ājya-*)
- 2 - le feu (*agnī-*) dans lequel on verse la substance oblatoire
- 3 - le dieu bénéficiaire

Or, dans les syntagmes considérés apparaît un quatrième terme, le nom de la libation elle-même (*havīḥ*, *havyām*, *hōtrām*); il convient, on l'a vu, de ne pas la confondre avec la *substance oblatoire*. C'est là que se trouve la clé du problème: l'accusatif (*havīḥ*, etc.) est à l'origine un accusatif de l'objet effectué; *ghṛtēna juhomī havyām* (3.18.3, cité *supra*) est bien à considérer comme une construction du modèle 1, «je veux du beurre-fondu pour en faire oblation». Naturellement, l'accusatif du but-local était lui aussi admis: **ghṛtēna juhomī agnīm* «je verse du beurre fondu dans le feu»; un datif du dieu bénéficiaire pouvait se joindre à chacune de ces deux constructions.

Si *hu-* était un simple «verser», la position ambiguë du régime interne aurait, comme ailleurs, conduit au modèle 2, *hu- havīḥ* → **hu- ghṛtām* (**hu- ghṛtēna* pouvant d'ailleurs se maintenir). Mais la prépondérance de l'objet effectué *hu- havīḥ* a eu deux effets:

- 1 - de reléguer l'instrumental vers une position marginale.
- 2 - d'éliminer **hu- agnīm* au profit de *hu- agnāu*: le maintien de **hu- agnīm* aurait créé un double accusatif de type insolite (objet + but local). On voit que le dernier actant, le dieu bénéficiaire, reste hors de cause dans toute cette affaire; il n'y a sans doute pas lieu de restituer, comme on l'a fait art. cité n. 39, un **hu- sōmena Indram*, la libation n'étant pas versée directement «dans le dieu», mais «dans le feu, pour le dieu» (1).

C'est ainsi que s'est constituée la construction védique *hu- havīr agnāu* (*devāya; ghṛtēna*); **hu- agnīm*, perdu, ne sera pas retrouvé; mais *hu- havīḥ* engendre, après l'époque védique, et selon le processus bien connu, *hu- ghṛtām* «faire une libation de beurre fondu», *hu- yavāgūm* (cf. l'ex. de la *kāśikā* cité *supra*). Ce sont des «objets instrumentaux» (*supra* 3.1.4.4).

3.4.3.1.3 La comparaison confirme entièrement cette reconstruction. Les représentants d'i.-e. **ghew-* et de son doublet **ghewd-* «verser» conservent, à côté du

3.4.3.1.1 (3) - «L'offrande... a été versée... dans Agni» Renou *EVP* 14 p.23.

3.4.3.1.1 (4) - Expression fréquente, cf. Grassmann 1671 sous *huta*, et aussi sous *jūhvāna* passif.

3.4.3.1.2 (1) - Le fait que seul Agni soit qualifié de *ā-huta-* rend douteuse l'interprétation de gmq. **guda-* «dieu» comme **ghutō-*. Et il existe bien d'autres possibilités pour ce mot, Feist p.228. C. Watkins reprend l'étymologie par **ghutō-* avec une nouvelle justification, *Antiquitates indogermanicae* (1974), p.105 n.5.

modèle 2, majoritaire, des traces plus ou moins importantes du modèle 1.

Lat. *-fundere* présente la construction du modèle 1 avec les préverbes *circum-, in-, ob-, per-, prae-, suf-*, en concurrence avec celle du modèle 2, seule admise pour le simple et les autres préfixés. Si got. *giutan* ne connaît que l'accusatif de l'objet versé, le v. isl. conserve l'instrumental dans la construction de *gjóta* avec le datif du nom du petit animal au sens de «faire son petit» (littéralement «verser son petit», cf. Lucr. 5.225 (*puerum*) *ex alvo matris natura profundit*).

On peut considérer comme relevant du modèle 1 les expressions all. *Feuer ausgiessen* «éteindre le feu en versant (de l'eau)» (cf. *hu- agnīm*) et *mit Blei ausgiesen* «couler en plomb».

**hu- agnīm* et **hu- ghrténa* trouvent donc des parallèles; mais, et ceci est essentiel, la comparaison en fournit également à *hu- havīḥ*: gr. *kheîn khoên* «verser la libation» et, sans figure étymologique *kheîn sēma* «faire un tertre en versant (de la terre) etc.; l'all. *giessen* et le v. angl. *ġēotan* au sens de «couler un objet (A) en métal (I, ou substitut)» présentent également l'accusatif de l'objet effectué. Enfin, on en trouve un reflet indirect dans des formes nominales arméniennes, *joil*, adj. «fondu, massif»; subst. «fonte, masse, lingot», et *jev-* «forme» (Meillet *MSL* 9 p.54, cité avec doute Hübschmann *Agr* p.469).

3.4.3.2 *yaj-*

3.4.3.2.1 La racine védique *yaj-*, comme la racine iranienne correspondante (av. *yaz-*, v.p. *yad-*) signifie «rendre un culte (à un dieu)». C'est le terme le plus général, qui recouvre les diverses formes du culte: sacrifice (sanguinolent ou non), invocation, prière. Il ne faut donc pas en limiter l'emploi au seul sacrifice. Inversement, une traduction par «honorer, révéler» doit être immédiatement précisée par la mention de son objet: *yaj-* et ses correspondants s'appliquent uniquement aux dieux et au *ṛta*; de plus, elles impliquent une *pratique* religieuse, et non une *attitude*, une disposition d'esprit. Elles désignent la part du fidèle dans cet échange qui constitue le tout de la vie religieuse, et que résume si bien la forme de Darius, DSk. 4.5 *adam AMm ayadaiy AMmaiṣ upastām baratuv* «j'ai rendu un culte à AM; qu'AM m'apporte son assistance».

3.4.3.2.2 La construction dominante comporte l'accusatif du dieu auquel est rendu le culte, et l'instrumental du culte, avec tous ses éléments, qu'il s'agisse des invocations, de la victime ou des objets rituels, 1.84.18

kó agnīm ītṭe havīṣā ghrténa

srucā yajātā ṛtúbhiḥ dhruvébhiḥ

«qui prie Agni avec l'oblation, avec le beurre-fondu, qui voudra (lui) sacrifier avec la cuiller aux temps-rituels déterminés?» Renou *EVP* 17 p.33.

On ne peut parler de modèle 1 dans ce cas: *srucā* est un complément de moyen, comme *ṛtúbhiḥ* est un complément de temps; de même, *ghrténa* ne peut être considéré comme complément d'objet de *ītṭe* (la traduction citée rend fidèlement la relation entre le verbe et son complément).

Toutefois, il est indéniable qu'il s'établit une relation plus étroite entre le verbe et le terme à l'instrumental quand celui-ci désigne le sacrifice lui-même, ou sa matière (victime, libation ou prière), 2.2.1

agnīm yajadhvaṃ havīṣā tām girā

«Offrez-en sacrifice à Agni oblation et louange continue».

Le terme de l'instrumental ne peut être considéré comme circonstanciel: il commute avec le génitif de l'objet partitif, 3.53.2

sômasya... tvā... yakṣi

«je veux t'offrir du soma» (1).

Cette construction rejoint le modèle 1: *yaj-* devient un verbe «offrir en sacrifice», construit avec l'instrumental de l'objet offert, et l'accusatif du destinataire, l'un et l'autre étant d'ailleurs facultatifs.

Un datif peut s'ajouter à ces constructions du modèle 1

- datif final, du but du sacrifice, 5.42.11

yākṣvā mahé saumanasāya rudrām

«sacrifie à Rudra pour (obtenir) une grande bienveillance».

- datif du bénéficiaire (le *yajamāna*), 5.21.1

devān devayātē yaja

«sacrifie aux dieux pour l'homme pieux».

Le verbe s'oriente ainsi vers le sens de «sacrifier», «faire un sacrifice». C'est à ce niveau que l'instrumental interne opère le passage au modèle 2: *yajñēna yaj-* est remplacé par l'accusatif interne, *yajñām yaj-*, qui peut être considéré comme un accusatif de l'objet effectué. Ainsi 1.142.8 *yajñām no yakṣatām imām* «qu'ils effectuent notre sacrifice que voici» *yajñām yaj-* fournit le modèle au tour formellement externe *adhvarām yaj-* 1.126.1 (2), 6.52.12, et même à un emploi limite, avec l'accusatif de l'offrande et le datif du dieu bénéficiaire, avec *ā-yaj-* 10.63.7 et 1.121.5 (= 10.61.11) (3). Mais elle disparaît presque totalement ensuite: le sanskrit classique a quelques exemples de *yajñām yaj-*, mais, semble-t-il, aucun du modèle 2 tel qu'il est représenté en védique (4). Les préfixés ont par ailleurs des valeurs qui relèvent directement du préverbe, comme *ā-yaj-* «obtenir (un bien) ou faire venir (un dieu) par le sacrifice» et son antonyme *āva-yaj-* «écarter (un mal, un démon, un dieu irrité) par le sacrifice» (5).

3.4.3.2.3 Les correspondants iraniens concordent totalement: v.p. *yad-* a la construction du modèle 1, *yad AMm* (et le passif correspondant). Si ce verbe est employé sans régime instrumental (sauf peut-être dans la formule difficile X. Ph. 39 et s.) (1) c'est uniquement en raison du caractère des textes, qui n'ont pas à préciser la nature du culte rendu. Av. *yaz-* a également la construction du modèle 1, *yaz-yazatām* «rendre un culte à un dieu» avec un instrumental externe, *zaōθrābyō* «(avec) des libations» ou interne, *aoxtō. nāmana yasna* «(avec) un sacrifice adressé nominativement». Ici aussi, l'accusatif externe, *yaz- yasnam* vient concurrencer l'instrumental, ouvrant la voie au modèle 2, qui d'ailleurs n'a pas eu plus de succès

3.4.3.2.2 (1) - On ne peut justifier ce génitif comme elliptique en traduisant, avec Renou GL V § 411 «je veux t'honorer (d'un sacrifice fait) de soma»: d'ailleurs, Renou classe cet emploi parmi les autres emplois partitifs, comme le régime génitif des verbes «manger, boire» etc., auprès desquels, selon sa propre formulation, «l'emploi adverbial est de nature positive»: il ne faut donc pas en faire un génitif adnominal elliptique.

3.4.3.2.2 (2) - En note à ce passage, EVP 12 p.72, Renou rassemble plusieurs exemples de cette construction: *yaj- adhvarām, hotrām, *yājām* et même *yaj- gṛām* «office sacré» (7.39.1), cf. Luders *Varuṇa* p.439 («ein Lied darbringen»). C'est peut-être la réinterprétation d'une formule ancienne, v. *infra* 3.4.3.2.5 n.2.

3.4.3.2.2 (3) - A côté de cet emploi, *ā-yaj-* se construit aussi avec un accusatif de l'objet *obtenu en sacrifiant* 3.1.2.2; 10.128.3 (cf. Renou EVP 16 p.168), cf. *ir-va*.

3.4.3.2.2 (4) - Renou EVP 16 p.169 résume ainsi la situation en védique: «*yaj-* au moyen est à la fois «sacrifier» «immoier» et «adorer par un sacrifice», et signale la construction avec l'accusatif interne. Les trois éléments fondamentaux sont réunis: la construction du modèle 2, et le tour interne qui permet le passage de 1 à 2.

3.4.3.2.2 (5) - Faits de «domination sémantique du préverbe», 3.1.8.3.

3.4.3.2.3 (1) - *Auramazdām ayadaiy artācā brazmaniya*. Mais le sens de ces deux derniers mots est très discuté, et leur forme casuelle même est incertaine.

qu'en sanskrit: un seul des exemples qu'en relève Bartholomae est à retenir, Y. 19.6 (2); les deux autres, Y. 51.20 et 22, sont à écarter, cf. Humbach.

3.4.3.2.4 On admet de plus, pour quatre passages (Yt. 5.21; 57; 72; 9.29), un double accusatif de la victime et du dieu. Après Herzfeld, Gershevitch, *Mithra* p.271, affecte cette construction au sacrifice sanglant, le sacrifice non sanglant (comme celui du Yasna -classique) étant exprimé par la construction au modèle 1. Cette répartition est contredite par Yt. 17.61 *ana θwā yasna yazāne... yasā.θwā yazata vištāspō* «je t'offrirai un sacrifice... tel que t'offrit Vishtaspa» (Darmesteter). On sait par Yt. 9.29 qu'il s'agit du sacrifice sanglant: cent chevaux, mille bœufs, dix mille moutons. Or *ana... yasna* est un instrumental (et, comme on le verra, le pronom neutre *yat* (*yasā θ*) équivaut à un instrumental, *infra* 5.2.2.3). Elle est également contredite par Yt. 10.119

yazayanta θwām mazdayasna
pasubya staoraēibya (etc.)

qu'il faut certainement comprendre, avec Darmesteter et tous les autres traducteurs, comme «les adorateurs de Mazda t'offriront en sacrifice du petit bétail et du gros bétail» (1), et non, comme le propose Gershevitch, «together with the small and large cattle», comme si les animaux célébraient le Yasna. En revanche, il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que le culte de Mithra ait comporté, comme par exemple celui d'Ardvi Sūra Anāhita, des sacrifices sanglants (2). Quant aux prétendus exemples de double accusatif, il peut s'agir simplement de précisions numériques ajoutées. Il suffit de les comparer à Yt. 17.24, où cet ajout ne figure pas, pour s'en rendre compte. On construira donc ainsi Yt. 5.21 (et parallèles)

tām yazata haosyañhō parađātō...
satām aspanām aršnam (etc.)

«H.P. lui offrit le sacrifice:...
cent chevaux mâles, (etc.)»

satām est à considérer comme un nominatif asyntaxique. La concordance entre ind. *yaj-* et av. *yaz-* est donc totale: le sens est «rendre un culte», la construction celle du modèle 1 avec une évolution, réalisée mais peu suivie d'effet, vers le modèle 2.

Il n'y a pas lieu de considérer comme original un emploi isolé comme RV. 6.47.25 *bharādvājān sārñjayō abhy āyašta* «S. a honoré les Bh.»: le glose *apūjayat* (Say.) laisse de côté la connotation, «(a honoré) comme des dieux». Les autres emplois de *abhi-yaj-* n'appellent aucune remarque; ils sont analogues à ceux du simple.

3.4.3.2.5 I.-ir. **yaš-* «rendre un culte» n'a qu'un seul correspondant connu, le gr. *házomai* (et les formes nominales apparentées). Mais ce rapprochement, qu'il faut maintenir, avec Benveniste *VIIE* 2 p.204 et Chantraine *Dict. Etym.* sous

3.4.3.2.3 (2) - *yasca... baṣṣun ahunahe vairyehe... yazānte* «Et celui qui offrira dans le sacrifice ce morceau qu'est l'Ahuna Vairya», cf. Darmesteter, 1 p.166 et n.24. La construction du modèle 2 s'est développée ultérieurement en iranien, comme l'indique l'emprunt arménien *yazel* qui signifie «assommer (une victime)», avant de la tuer, Benveniste, *JAs.* 252-1 (1964), p.52 et n.1, *le nom de la victime étant à l'accusatif*.

3.4.3.2.4 (1) - Non: «une victime de chaque sorte». Le duel est justifié par le couple *pasu-staora-*.

3.4.3.2.4 (2) - Sur le sacrifice sanglant dans le rituel iranien, et sa désignation par *yaz-*, voir Benveniste *J. As.* 252-1 (1964) p.45 et suiv.

hâzomai, ne va pas sans difficulté du point de vue sémantique. En effet, gr. *hâzomai* signifie «respecter un interdit». E. Benveniste insiste à juste titre sur le caractère *négatif* du procès qu'exprime ce verbe, *VII E* 2 p.202 et suivantes, dans toutes ses attestations homériques, y compris Il. 1.21 où il croit trouver le reflet d'une valeur *positive* plus ancienne, «témoigner de la révérence à». En fait, il s'agit de ne pas offenser Apollon en faisant tort à son protégé. La valeur du verbe est identique à celle qu'il a Il. 5.434 où Diomède veut tuer Enée, en dépit de la protection d'Apollon: *oudè theòn mégan hâzeto* au v.830, lorsque Athéna lui conseille de ne pas hésiter à frapper Arès. D'autre part, le verbe ne s'applique pas seulement aux interdits religieux, (volonté, personne des dieux; hôtes), mais aussi aux interdictions profanes: «ne crains ni ma mère, ni personne» dit Télémaque à Antinoos, Od. 17.401. La construction, qui est celle d'un verbe de crainte, Il. 14.261 (Benveniste, p.202), renforce ces constatations. *hâzomai* signifie donc «respecter un interdit»; son lien avec les dieux n'a rien de nécessaire; il n'a aucun lien avec le culte. Et l'on peut aisément constater par ce qui précède qu'il ne recouvre *aucun* des emplois de la racine i.-ir. **yaž-*.

Si la valeur originelle est bien celle de gr. *hâzomai*, «respecter un interdit», la racine a dû s'appliquer d'abord non pas aux dieux, mais à des abstractions, comme celles que **ḡtá-* et **mitrá* (1): **ḡtām yaž-* a dû signifier d'abord «ne pas enfreindre le *ḡta*», puis «rendre un culte au *ḡta*» comme Y. 37.4 (2) (Mayrhofer 3 p.4); **mitrām yaž-* «respecter le contrat» (= *mitrām ná dabh-*) avant de signifier «rendre un culte au dieu Mitra».

Pour Mithra, *yaž-* est l'antonyme de *draog-*: Yt. 10.108 *kō mām yazāite kō družāt* «Qui veut m'adorer? Qui veut me tromper?» (Darmesteter). La suite (109-111) oppose les deux personnages, celui qui «honore» (*yazāite*) Mithra, et celui qui le «trompe» (le *Mithrō-druj*). Cette antonymie est singulière: on s'attendrait à ce que l'antonyme de «sacrifier à, honorer» fût «négliger», «délaissé», etc., non «tromper». Mais cette antonymie peut être primitive, si i.-ir. **yaž-* est originellement identique à gr. *haz-*, et signifie «ne pas offenser, respecter» (= **nōit druž-*). On serait donc passé pour **yaz-* *mitrām* du sens de «respecter le contrat» à celui de «honorer (puis: sacrifier à) Mit(h)ra».

«Ne pas offenser (un dieu)», c'est aussi lui sacrifier *correctement*; dans le même passage, les deux personnages sont également opposés sur ce point:

kō huyēsti kō dužyešti

mām zī mainyete yazatm

«Qui me jugera digne d'un bon sacrifice? Qui d'un mauvais?» (Darmesteter). Appliqué aux autres dieux, le verbe a donc dû signifier initialement «ne pas offenser (en sacrifiant)», «sacrifier correctement».

Naturellement, on n'imaginera pas, contre toute vraisemblance, une *évolution dans les réalités du culte*, allant du «respect» à «l'adoration», pour aboutir au «sacrifice»: il s'agit simplement d'un *renouvellement de l'expression*. Malgré sa valeur «abstraite», **yaž-* s'applique originellement aux formes les plus concrètes du culte, comme le sacrifice sanglant, avant de s'appliquer aux formes nouvelles

3.4.3.2.5 (1) - Il n'est pas sans importance pour la préhistoire de la religion védique que la racine désignant le sacrifice se soit appliquée initialement aux dieux qui personnifient des liens ou des comportements sociaux, comme Mitra, auquel on peut ajouter, avec Thieme, Varuṇa «True Speech» et Aryaman «Hospitality» (*Mitra and Aryaman* p.82).

3.4.3.2.5 (2) - D'autant que le *ḡtá-* i.-ir. est devenu l'entité *Arta* (*Vahišta*): *asām* : *vahištām yazamaide* «Nous sacrifions à Arta Vahišta». La formule a été réinterprétée (à moins qu'il ne s'agisse d'une innovation indépendante) en védique, comme une construction du modèle 2 *ḡtām yaj-* «offrir un sacrifice (ou, suivant Lüders, un chant rituel)» cf. *supra* 3.4.3.2.2 n.2.

comme le «Sacrifice audible» (3), av. *surunvant- yasna-*, substitut du précédent.

3.4.3.2.6 Du point de vue de la syntaxe casuelle, nous voyons se constituer une construction au modèle 1 (1) : un complément de moyen devient par sa fréquence et surtout par sa relation étroite au verbe un complément d'objet : *yaj- havīṣā* «sacrifier avec une oblation» n'est pas originellement distinct, du point de vue de la relation casuelle, de *yaj- srucā* «sacrifier avec une cuillère» cf. *supra*. Mais dans sa liaison avec l'instrumental de la victime ou du sacrifice, *yaj-* devient un verbe «sacrifier»; le tour interne *yaj- yajñéna*, «faire un sacrifice» est alors doublé par *yaj- yajñām*, avec l'accusatif de l'objet effectué (qui entraîne à sa suite *yaj- hōtrām*), et finalement par addition d'un datif du lien bénéficiaire *yaj- yajñām de- vāya* «faire un sacrifice à un dieu», c'est-à-dire le syntagme du modèle 2.

Toutefois, la langue n'a pas exploité ce modèle : elle a conservé le modèle 1, *yaj- yajñéna devām*. On voit par là le véritable caractère de l'évolution : si le sens de l'évolution va nécessairement du modèle 1 au modèle 2, en revanche le modèle 1 peut secondairement se généraliser au point d'éliminer le modèle 2. Quant à la raison de cette élimination, c'est tout simplement l'inutilité de la construction du modèle 2, qui, au lieu de restituer la valeur initiale du verbe, n'en constituait qu'un pur et simple doublet.

3.4.3.3 *kg-* et *abhī-car-*

3.4.3.3.1 *kr-* «disposer, faire» (3.2.9.7) a, comme lat. *facere* et gr. *érdein, hrézein*, le sens particulier de «sacrifier». Comme l'indiquent BR 2.86, l'expression complète est *kārma kg-*. De même, lat. *facere (deo)* repose sur l'ellipse de *sacrum* (cf. *sacrificium*). Cette ellipse, caractéristique de la langue technique du rituel, produit le «modèle intermédiaire» I.D. véd. *ā-kg- te ābhīh śāmībhiḥ* «mettre en œuvre ces efforts pour te sacrifier» (4.17.18) lat. *sacrum facere vitula deo* «disposer une génisse en sacrifice à un dieu». L'évolution syntaxique va plus loin pour grec *hrézein*, II. 11.727-8 *éntha diḥ hréksante hupermeneī hierā kalál/taūron d'Alpheiōi, taūron dē Poseidāoni* «Là à Zeus Tout-Puissant, nous offrîmes de beaux sacrifices, ainsi qu'un taureau à l'Alphée, un taureau à Poséidon» (Mazon). Ce passage illustre l'emploi du nom de «sacrifice» pour celui de la «victime», de la «substance oblatoire» : *hierā* ne désigne pas de soi-même les victimes (Casabona p.15), mais s'y applique secondairement à partir d'emplois comme celui-ci ; *taūron* y est une libre apposition, comme l'indication du nombre des victimes du sacrifice évoqué Yt. 5.21 *taṃ yazata... satām aspanām* (3.4.3.2.4). Comme véd. *kārma* dans *kg- kārma* et lat. *sacrum* dans *sacrum facere*, le nom du sacrifice est sujet à être ellipsé : «On pouvait dès lors en faire l'économie; dans le chant K et dans l'Odyssée, *érdō*, seul, sans *hierā*, admet pour objet des noms d'animaux» (Casabona p.52). C'est ainsi que les verbes «sacrifier» aboutissent à «immoler».

3.4.3.2.5 (3) - C'est peut-être ce que désigne *gtām yaj-*, cf. n.1. Renou *EVP* 5 p.43 traduit cette formule par «dire la *yāyā* (selon) l'ordre» (sens qu'il récuse *EVP* 12 p.72 en note à 1.26.1). 3.4.3.2.6 (1) - Le caractère secondaire de la construction du modèle 1 est confirmé par la rareté du participe *iṣṭā-* et surtout par son sens de «sacré, offert en sacrifice» (VS. 18.56 *iṣṭō yajñāḥ*, cf. Yt. 10.32 *zaoGrā... yastā* «libations... offertes»).

3.4.3.3.2 C'est probablement à *kg-* dans son emploi religieux que se rattache originellement *abhī-car-* «faire une pratique magique contre (en particulier: contre une personne déterminée)» (1). Sans l'affirmer, BR le suggèrent en rapprochant *abhī-car-* (2.956) de *kgtyā* «magie» (féminin du verbal d'obligation de *kg-*: «*facienda*») et du groupe de r. *čāry* «magie». Formellement, ce serait un présent **kWére-*, avec le traitement phonétique de la labio-vélaire, en face du subjonctif aoriste *kārat* (2), et qui serait à *kgnōti* dans le même rapport que *dābhati* à *dabhnōti*, *dāsati* à *dāšnōti*, *dhāṣati* à *dhgšnōti*.

D'autre part, on a noté qu'*abhī-car-* fait penser à *abhī-man-* «vouloir nuire» pour la valeur du préverbe (3); or à ce couple il faut joindre *abhī-šams-* «maudire» puis «calomnier», dont l'antiquité est garantie non seulement par le dérivé RV *abhīśasti* «malédiction», mais encore par le préfixé avestique *aiwi-sāh-* «maudire» (*supra* 3.4.2.6). Ces trois verbes ont dû former un groupe étroitement lié par la valeur du préverbe et la complémentarité des trois procès: «chercher à nuire par la pensée» (*abhī-man-*), par la parole (*abhī-šams*), par l'action (*abhī-car-*). Ce groupe évoque la célèbre triade phonétique *man-*, *vak-*, *varaz-*: il y a donc toute chance que la racine du troisième soit *kg-* «faire» (4), et non *car-* «circuler».

D'ailleurs, certains emplois du simple font penser à un croisement (5) préhistorique entre les représentants de **kWel-* et ceux de **kWer-*. Ainsi, parmi les exempts du sens de «s'occuper de qqch., pratiquer» (Br 3.953), s'il en est qui relèvent évidemment de *car-* héritier de **kWel-* «tourner», p.ex. AV. 6.117.1 *balīnā car-* = *balīm bhg-* «porter son tribut» (3.3.1.1), d'autres font penser à *kg-*, ainsi ŠB. 1.5.2. 15 *yajñēna car-* = *kārma kg-* «procéder au sacrifice». Il est vrai que la racine **kWel-*, comme on voit par lat. *colere*, a dû avoir des emplois religieux («tourner autour de», «entourer», d'où «servir») (6).

3.4.3.3 *vidh-*

La racine *vidh-* «sacrifier» ou plus précisément «donner à un dieu sa pleine part», comme l'a montré K. Hoffmann *die Sprache* 15 p.1 et suiv., présente trois groupes de constructions. Outre ses emplois absolus (Grassmann 4 et 7), *vidh-* se construit avec:

- le datif du dieu et/ou l'instrumental de l'offrande, Grassmann 1-2-3.
- l'accusatif du dieu et l'instrumental de l'offrande, Grassmann 5.
- le datif du dieu et l'accusatif de l'offrande, Grassmann 6.

Pour rendre compte de ces constructions, il faut rappeler l'étymologie de ce verbe, telle que l'a établie P. Thieme, *Unters.* p.36 et suiv.: le présent i.-ir. **vidha-* et le présent latin **vide-* (dans *dividere* «diviser») sont issus de la thématisation

3.4.3.3.2 (1) - Le sens précis est l'«exécration dirigée», cf. Minard 3 E 1 § 255.

3.4.3.3.2 (2) - *Kārat* est un subjonctif aoriste, K. Hoffmann *Injektiv* p.55 et n.37.

3.4.3.3.2 (3) - Minard 3 E 2 § 678a; et cf. *supra* 3.4.2.6 et n.1.

3.4.3.3.2 (4) - Parallèle à *car-* en face de *kar-* une forme *šcar-* en face de *skar-* a été identifiée par Kuiper *IJJ* 5 (1961) p.136 et suiv. dans *āścarya-* nt «merveille» («something at which the sound *a* must be ustered» p.145).

3.4.3.3.2 (5) - Il est d'autres points de contact entre les deux racines, ainsi l'adj. *tuvičūrmī* que me signale A. Minard: son sens («puissant au travail» le rapproche de *kg-*, mais sa forme *sej* engage à le rattacher à *car(ij)-*, Mayrhofer sv., Wck. *Al. Gr.* 1 p.24 et le nom poétique du soleil *divākārā-*, sur lequel voir Minard 3 E 2 § 740.

3.4.3.3.2 (6) - Une complication supplémentaire peut provenir des possibles interférences de la racine *kar-* «faire mention de, louer», dont le représentant en pehlevi (2 *kartan* «déclarer, proclamer... en chanter... établir, instituer... etc.») est formellement confondu avec celui de **kar-* «faire» (1 *kartan*), cf. Nybert *Manual* sv.

d'un **vi-dhâ*- «diviser, disposer séparément». On peut appliquer à ce verbe les conclusions de l'étude des quelques préfixés de *dhâ*- (3.2.9.1 et suiv.) et partir d'une construction du modèle 1, avec l'instrumental de l'objet «disposé, divisé», l'accusatif de l'objet effectué, et une expansion par le datif du bénéficiaire. Cette construction est attestée 8.23.21

yô asmai havyâdâtibhir

âhutim mârto 'vidhat

«le mortel qui a disposé (suffisamment) des dons d'offrande en oblation pour lui» (1).

Si l'objet effectué est sous-entendu, on obtient la construction avec l'instrumental et le datif, celle qui est la plus fréquente (2) 2.26.4 *yô asmai havyâir ghrtâ-vadbhir âvidhat* «celui qui a disposé (suffisamment) des oblations de beurre fondu pour lui» (3). Le modèle intermédiaire (3.1.5.7), ici encore, apparaît comme issu d'une ellipse.

Si c'est le terme à l'instrumental qui est omis, on obtient un verbe «offrir (suffisamment, de manière à satisfaire)» 1.189.1 *bhûyisṭhām te nâmaükṭim vidhema* «puissions-nous t'offrir ta pleine part de chant d'hommage» (4).

Mais de l'objet effectué à l'objet «placé, disposé» il n'y a qu'un pas; un emploi de ce type fournit un modèle à 8.61.9

aviprô vâ yâd âvidhad

vîpro vâ indra te vâcaḥ

«si, avec ou sans éloquence, ô Indra, on t'a contenté de discours» où l'accusatif apparaît comme le substitut de l'instrumental d'objet du modèle intermédiaire: Geldner envisage même la possibilité d'une finale syncopée, (5.2.2.5) *vâcaḥ* valant *vâcasâ*. Mais l'accusatif est garanti ailleurs, par exemple 3.3.1 *vîpaḥ* «des paroles inspirées» (5).

Quant au troisième tour, dont il n'est qu'un exemple dans le RV (6), 8.96.8 *śūṣmanṭa enâ haviṣâ vidhema*, s'il faut entendre:

«Puissions-nous contenter ton ardeur par cette offrande!» (7), c'est de toute évidence la réfection d'un pseudo-modèle 1 à partir du modèle 2 ou du modèle intermédiaire. De toute façon l'accusatif du bénéficiaire ne peut qu'être secondaire; c'est ce que confirme la construction du verbe gâthique, qui dans ses trois exemples présente le datif du bénéficiaire, Y. 33.3; 51.6; 53.4.

Ce datif est le même que celui qui accompagne lat. *dividere* dans des constructions comme *dividere praedam militibus* (Salluste, Jugurtha 91.6) «distribuer le butin aux soldats». Mais entre la construction latine et la construction indo-iranien-

3.4.3.4 (1) - «Le mortel qui l'a servi avec des dons d'offrandes, (lui versant) l'oblation liquide» Renou *EVP* 13 p.69 ne rend pas exactement le sens du verbe, mais donne à *âhutim* sa valeur d'objet effectué. Le commentaire *ibid.* p.152 le nomme improprement «régime quasi-interne», et considère qu'il «s'ajoute» à la syntaxe usuelle de *vidh...* comportant Dat. + Instr., ce qui est vrai du point de vue synchronique, cf. *infra* n.2.

3.4.3.4 (2) - C'est pourquoi, du point de vue synchronique, on doit considérer que l'accusatif «de la chose qu'on voue à la divinité» s'ajoute «à titre accessoire» à la construction de base Dat. + Instr., avec Renou *EVP* 12 p.79 (et 13 p.69, cf. n.1). Mais le processus diachronique est inverse: le terme à l'accusatif n'est facultatif que par suite d'une ellipse (ellipse fréquente dans ce groupe sémantique, 3.4.3.0 fin).

3.4.3.4 (3) - Plutôt que «(l'homme) qui l'a servi avec...» Renou *EVP* 15 p.61, qui ne donne pas à *vidh-* son sens plein. Même remarque pour la traduction de Geldner.

3.4.3.4 (4) - «Nous voulons te vouer...» Renou *EVP* 12 p.39 (avec une inexactitude légère signalée précédemment, n.2 et 3, sur le sens du verbe).

3.4.3.4 (5) - C'est ainsi que l'interprète Renou *EVP* 12 p.79.

3.4.3.4 (6) - Un second incertain 8.19.16, signalé comme tel Renou *EVP* 12 p.79.

3.4.3.4 (7) - «Acc. de la faculté divine qu'on honore» Renou *EVP* 12 p.79: incompatibilité avec l'accusatif de l'objet effectué, «attribué» au dieu. Mais on peut, avec Thieme *Unters.* p.37, entendre: «Puissions-nous t'attribuer l'ardeur par cette offrande».

ne, la différence réside dans la position de l'accusatif. En latin, il est obligatoire; et il désigne l'objet «divisé» ou «attribué après division». En indo-iranien, il est facultatif et, là où il est attesté, il désigne l'objet effectué - par - division. Le rapport est donc le même qu'entre i.-ir. **dhā-* «placer» et lat. *facere* «faire» (3.2. 9.6):

	A	D	I		A	D
<i>facere</i>	(<i>sacrum</i>)	<i>deo</i>	<i>vitulā</i>	<i>dhā-</i>	<i>rātnam</i>	<i>dāśūṣe</i>
<i>vidh-</i>	(<i>āhutim</i>)	<i>asmai</i>	<i>havyādātibhiḥ</i>	<i>dividere</i>	<i>praedam</i>	<i>militibus</i>

3.4.3.5 *saparyā-*

Le verbe *saparyā-* «honorer» est issu d'un ancien dénominatif **sepel-ye-*, comme lat. *sepelire* «ensevelir» (cf. Renou BSL 37 p.22). Il présente, en plus de ses emplois absolus (Grassmann 3 «ehren, verehnen» et 5 «treu, ergeben sein»), deux constructions: la plus fréquente unit à l'accusatif du dieu honoré l'instrumental (facultatif) de ce dont on l'honore (*agnīm ghṛtēna*), 10.118.6 «honorer Agni d'une offrande de beurre-fondu; *īndraṃ nāmasā* 3.31.19 «honorer Indra d'un hommage»; *agnīm dhībhiḥ* 5.25.4 «honorer Agni avec des prières». Il s'agit d'une construction du modèle 1, à laquelle répond la seconde, dont il n'est que trois exemples, qui relève du modèle 2: accusatif de l'hommage, du chant ou de l'offrande et datif du dieu bénéficiaire: *idām... nāmaḥ... pṛthivyaī* 3.54.3 «faire cet hommage à la Terre» (1)

vām idām vācaḥ 1.93.2 «offrir cette parole, en honneur à vous deux»; *tād gṛtām... sūryāya* 10.37.1 «offrir cet hymne en honneur au soleil» (2).

De ces deux constructions, la première a toute chance d'être originelle: c'est cette même construction qui, avec l'intégration du régime instrumental, a conduit le verbe au sens d'«ensevelir»: on part de «honorer un mort (d'une sépulture)».

La seconde peut être purement et simplement analogique: c'est l'impression qu'on retire de 1.93.2 *saparyā- vācaḥ... vām*, qui est suivi de *dāś- haviṣkṛtīm vām*, autre exemple d'un modèle 2 secondaire et récent (3 4.3.6).

On partira d'un dénominatif **sepel-ye-* «pourvoir quelqu'un (A) de **sepel-* (I)», **sepel-* désignant probablement «les soins, les attentions», comme la racine **sep-* dont il est tiré (3).

Toutefois, il n'est pas impossible que le verbe se soit construit également avec l'accusatif de l'offrande (matérielle ou non) faite à un dieu: elle peut être dite «pourvue de **sepel*» c'est-à-dire faite soigneusement, attentivement. C'est ce qui paraît ressortir de la comparaison de 3.54.3 et 1.58.7:

1.58.7 *agnīm... saparyāmi prāyasā yāmi rātnam* «j'honore Agni d'agrément; je (lui) demande un trésor» engage à entendre, en raison du parallélisme, 3.54.3

*idām divē nāmo agne pṛthivyaī
saparyāmi prāyasā yāmi rātnam*

«Cet hommage au Ciel, ô Agni, à la Terre

je le pourvois-soigneusement d'agrément; je (leur) demande un trésor».

S'il en est ainsi, l'évolution est à restituer:

modèle 1 *saparyā- prāyasā nāmo (agnāye)* «pourvoir-soigneusement d'agrément

3.4.3.5 (1) - Renou EVP 4 p.45 nomme «interne» l'emploi de l'accusatif, ce qui est inexact. C'est en fait, comme le montre la confrontation avec *saparyā- īndraṃ nāmasā* un «objet instrumental», selon 3.1.4.4.

3.4.3.5 (2) - Renou EVP 15 p.7 souligne l'inversion de construction; *gṛtā-* «hymne», Lüders *Varuṇa* p.423 (cité Renou *ibid.*).

3.4.3.5 (3) - Benveniste, *Origines* p.47.

un hommage (pour Agni)»

et *saparyâ- prâyasâ agnîm* «pourvoir-soigneusement, honorer Agni d'agrément»

modèle 2 *saparyâ- nâmo agnâye* «pourvoir-soigneusement (= faire soigneusement) un hommage à Agni», c'est-à-dire qu'un syntagme du modèle 1 elliptique du terme à l'instrumental est réinterprété comme l'équivalent de *saparyâ- nâmasâ agnîm* «pourvoir-soigneusement, honorer Agni d'un hommage».

3.4.3.6 *dâṣ-* et *daśasyâ-*

3.4.3.6.1 La racine *dâṣ-*, dont le participe parfait (sans redoublement) *dâśûṣ-* désigne le «dévot», signifie «honorer», «rendre hommage» (aux dieux). Si on laisse de côté les quelques emplois sans complément (en particulier ceux du participe précité), la racine connaît trois types de construction.

1 - La plus fréquente (une trentaine d'exemples avec le simple) est constituée du datif du dieu honoré et de l'instrumental de l'offrande ou de l'acte rituel (bûche, chant, hommage). Le datif seul est fréquent (une trentaine d'exemples), tandis que l'instrumental seul est exceptionnel (1 ex., visiblement elliptique (1), 8.4.6).

2 - Plus rare est la construction avec le datif du dieu et l'accusatif de l'offrande ou de l'acte rituel: cinq exemples possibles, 1.71.6; 93.3; 94.15 (2); 2.19.4 (3); 4.5.1 (4).

3 - La construction la plus rare (comme le note Renou *EVP* 13 p.149) joint un instrumental de l'offrande ou de l'acte rituel à l'accusatif du dieu. Il en est deux exemples, 8.19.14

samīdhā yô nīṣitī dāśad āditim

«qui honore-adéquatement (Agni sous forme d')Aditi avec la bûche flambante, avec l'aiguïsement (du feu)...» Renou *EVP* 13 p.66, et 5.41.16

kathā dāśema nāmasā sudānūn... marūtaḥ

«Comment pourrions-nous honorer-dignement par (notre) hommage les Marut aux beaux dons?» Renou *EVP* 5 p.21. De plus, il est un exemple avec l'accusatif seul, 6.48.2. On peut résumer les possibilités de construction par le tableau suivant, où les termes facultatifs sont mis entre parenthèses; «honorer-dignement Agni (avec une bûche) peut se dire: *dâṣ-*

1 - *agnâye (samīdhā)*

2 - *agnâye samīdham*

3 - *agnîm (samīdhā)*

On reconnaît dans ces trois constructions le modèle 1 (*samīdhā... agnîm*); le modèle 2 (*samīdham... agnâye*) et le modèle intermédiaire (*samīdhā... agnâye*). Mais peut-on considérer le modèle 1 comme primitif et les autres comme issus de lui? Il semblerait que la construction de base fût le «modèle intermédiaire», *dâṣ- agnâye samīdhā* et que les deux autres constructions en fussent issues par «régularisation».

3.4.3.6.1 (1) - Comme l'indique la traduction de Geldner. Il s'agit de l'hommage adressé à Indra, et non aux dieux en général: un datif *tūbhyam* est sous-entendu.

3.4.3.6.1 (2) - Renou *EVP* 12 p.25 traduit *dâṣ-* en ce passage par «faire don».

3.4.3.6.1 (3) - Avec pour sujet un nom divin, et, au datif, le participe *dāśuṣ-*; expression de la réciprocité des actes religieux.

3.4.3.6.1 (4) - Ex. douteux. *Sic*, Geldner; mais autre interprétation de *bṛhād bhās*, Renou *EVP* 13 p.9 et déjà Ludwig et Pischel (cf. Geldner, n. *ad loc.*).

3.4.3.6.2 En faveur de l'ancienneté du modèle 1, il existe trois arguments de poids inégal. Les deux exemples attestés figurent dans des passages considérés comme anciens par Arnold *Vedic Metre* pp.60 (pour 5.41.16) et 312 (pour 8.19.14). Mais surtout, la construction du modèle 1 est celle du verbe grec *dēkh-* «saluer», surtout «saluer avec une coupe» (Chantraine *Dict. etym.* 1 p.271): la personne saluée est à l'accusatif, la coupe (ou les paroles de bienvenue) au (datif)-instrumental:

Il. 4.3-4 *toī dē khrusēois depāessi/dēdēkhat'allēlous*

«eux, l'un vers l'autre, lèvent leurs coupes d'or» (Mazon)

Od. 7.71-72 *min.../dēdēkhatai mūthoisin*

«ils la saluent avec des paroles (de bienvenue)».

L'interprétation comme construction du modèle 1 s'impose: l'instrumental désigne l'objet en contact avec le sujet (coupe «tenue en mains»); paroles, comme avec les verbes «dire») et l'accusatif, celui «vers lequel» on lève la coupe, «auquel» on adresse les paroles. C'est là un troisième argument en faveur de la priorité de cette construction. Le parallélisme syntaxique avec le verbe védique dans sa construction du modèle 1 se double d'une identité originelle d'emploi. Le verbe grec a dû s'appliquer originellement, comme le verbe védique, *aux dieux*, puisqu'en deux passages (Il. 22.434 et Od. 7.72), l'objet est accompagné d'une comparaison *theōn hōs* «comme un dieu»: l'emploi initial est donc **dāś- devām* (*nāmasā*, etc.). Les données védiques ne permettent pas de déterminer le principe de l'évolution de la construction. Il est possible que l'analogie des verbes désignant divers actes rituels (1) ait provoqué le passage au «modèle intermédiaire», et que la valeur secondaire de «donner» (*samīdhā... dāś- āditim* – «donner (en honneur) une bûche à Aditi») le passage au modèle 2. Quoi qu'il en soit, la comparaison établit que ces deux constructions sont nouvelles.

3.4.3.6.3 On ordonnera de la même façon les deux constructions du dénominatif *daśasyāti*.

Modèle 1: 8.20.24

yābhir daśasyāthā krīvim... (*ūtībhiḥ*)

«(les assistances) par lesquelles vous honorez Krivi» Renou *EVP* 10 p.51. Autres ex. 1.139.5; 8.16.12 Accusatif seul (de la personne) 1.181.8 et (avec *ā-*) 5.50.3

Modèle 2: 8.5.23

yuvām kṛpāya nāsatyā... ūtīr daśasyathāḥ

«Vous deux donnez en honneur (vos) aides à Kṛpva».

Un second exemple possible 6.26.6. S'y rattachent aussi les exemples comportant le datif de la personne (5 ex. sûrs, d'autres possibles) et un exemple (incertain) d'accusatif de la chose donnée, 5.3.4 (1).

On résumera les constructions de *daśasyati* dans le tableau suivant:

Modèle 1	(<i>ūtībhiḥ</i>)	<i>krīvim</i>
Modèle 2	(<i>ūtīḥ</i>)	<i>kṛpāya</i>

L'antériorité du modèle 1 ne fait aucun doute en raison de la formation du verbe: c'est, comme lat. *donare*, un dénominatif signifiant «pouvoir de» (cf. 3.1.5.4, début) (2). La relation de ces deux verbes avec la racine i.-e. **dek-* pose des problèmes.

3.4.3.6.2 (1) - *hu-*, *kg-*, *vidh-*.

3.4.3.6.3 (1) - Grassmann, sens 5 «etw. (A) mit Verehrung ausführen». Autre construction de la phrase (*daśasyā-* sans complément) Geldner suivi Renou *EVP* 13 p.20.

3.4.3.6.3 (2) - De même *decorare*, dénominatif de *decus* (= **dāśas-*), à la construction du modèle 1, Cic. Verr. 2.112 *qui oppidum... maximis... locis communibus monumentisque decoravit* «qui a donné comme décoration à une ville... de très grands bâtiments d'intérêt général, de très grands monuments» (de la Ville de Mirmont).

mes sémantiques difficiles, qui ne sont pas entièrement élucidés (3). En tout cas, on peut affirmer que le sens de «honorer, saluer (un dieu)», avec la construction du modèle 1, est antérieur à celui de «donner (à titre d'honneur) (4)», avec la construction du modèle 2.

3.4.3.7 *īḍ-*

On aboutit à des conclusions identiques avec *īḍ-* «prier». Le terme indiquant la chose «demandée», qui peut être à l'accusatif (*rayīm* 7.93.4) au datif (*rāyē* 5.69.3) ou au génitif (*vāsūnām* 8.31.14), représente de toute façon une «expansion» secondaire qu'on maintienne le rapprochement traditionnel (1) avec gr. *aídomai*, *aidéomai* «éprouver l'*aidōs* (sentiment de l'honneur) devant (Acc.)» (2), got, *aistan* id. (3), ou qu'on préfère suivre Burrow *BSOAS* 17 (1955) p.340 et suiv. dans son interprétation de *īḍ-* comme «invigour», à partir de *īṣ-*, le sens de «demander (un bien), prier (pour l'obtenir)» ne peut être primitif; de toute façon, il sera laissé de côté ici, car il n'entre pas dans le cadre de l'étude. Les actants à considérer sont: le dieu «prié» et la prière. On note que dans la quasi totalité des exemples le dieu est exprimé à l'accusatif (1.1.1 *agnīm īḷe* «j'invoque Agni» (4); à cet accusatif s'ajoute parfois l'instrumental de la prière, *girā*, 8.31.14 précité.

Qu'il s'agisse là d'un complément circonstanciel marginal, c'est ce que montrent non seulement (en synchronie) son caractère facultatif, mais aussi (pour l'origine) le sens originel du verbe (quelle que soit l'hypothèse retenue). Toutefois, il est indéniable que cet instrumental du nom de la «prière» a pris de l'importance, puisque le verbe en est venu, comme l'a établi Geldner (*supra* n.4), à équivaloir à *hū-* «invoker». Cette même liaison sémantique (ou situationnelle) a même eu un début d'effet syntaxique: Grassmann signale un unique exemple de construction avec le datif du dieu et l'accusatif de l'acte rituel, 5.12.6

yās te agne nāmasā yajñām īṭte

«Celui qui te sacrifie avec hommage, ô Agni» (5)

On a donc l'amorce d'une double construction

Modèle 1 *īḍ-* *girā*, *yajñéna* (6) *agnīm*

Modèle 2 *īḍ-* *gīram*, *yajñām* (6) *agnāye*

Peu importe que le processus n'ait pas eu de suite; il confirme les observations faites sur *yaj-*, où la construction du modèle 2 n'a qu'une extension réduite dans

3.4.3.6.3 (3) - Dans la ligne de Redard, *Mél. Debrunner* p.351 et suiv., Renou *EVP* 4 p.33 propose pour *daśasyā-* le sens premier de «rendre aux dieux l'hommage «conforme»», en soulignant *ibid.* la double construction de ce verbe, et le caractère secondaire du sens de «gratifier... de».

3.4.3.6.3 (4) - En 1.94.15, Renou traduit *dāṣ-* par «faire don», cf. *supra* 3.4.3.6.1 n.2; le sujet est un nom divin. Or, comme on l'a montré à partir des données homériques 3.4.3.6.2, le verbe a originellement pour sujet un humain, pour objet un dieu; l'inversion de construction, et l'évolution au sens de «donner» sont donc liées à une inversion de la situation.

3.4.3.7 (1) - Il est parfaitement admissible: le rapport entre gr. *aid-* et véd. *īḍ-* est comparable à celui entre gr. *haz-* et i.-ir. **yaṣ-*, 3.4.3.2, et se justifie, à partir des mêmes contextes, v. 3.4.3.2.5 n.1.

3.4.3.7 (2) - Benveniste *VIIIE* 1 p.340 et suiv.; p.349 définit l'*aidōs* comme la relation définissant les *philoï*. C'est, comme celle exprimée par got. *aistan* (n.3) une relation entre humains.

3.4.3.7 (3) - Ce verbe désigne le «respect humain», opposé à la «crainte de Dieu», L. 18.2 *gub ni ogands jah mannan ni aistands* «ne craignant Dieu ni les hommes».

3.4.3.7 (4) - *īḍ-* synonyme de *hū-*, Geldner n. *ad loc.*

3.4.3.7 (5) - C'est aussi l'interprétation de Ludwig *der Rigveda* 2 p.660. Geldner donne à *īḍ-* le sens (inusuel) d'«annoncer», et Renou, *EVP* 13 p.27, à l'accusatif la valeur (inacceptable) d'un datif final, «(l'homme) qui t'invoque (pour) le sacrifice».

3.4.3.7 (6) - *yajñā-* équivaut à *gīr-* lorsqu'il désigne le «sacrifice spirituel» 3.4.3.2.5 n.2.

le RV et régresse ensuite.

Ici encore, on voit se constituer une construction du modèle 1, par «rapprochement» du terme à l'instrumental et du verbe. Le verbe n'a originellement rien à voir avec la «prière», ni même sans doute avec la religion (n.2 et 3); l'instrumental d'un nom de la «prière», initialement marginal, prend une importance croissante qui se traduit d'abord par l'évolution sémantique de *īd-*, qui devient synonyme de *hū-* (n.4): c'est là un fait d'intégration sémantique du régime instrumental selon 3.1.5.5; enfin, le passage au modèle 2 ratifie ce fait sémantique en le faisant accéder au plan syntaxique.

3.4.3.8 *rādh-*

3.4.3.8.0 *rādh-* est traduit ordinairement par «réussir»; il n'y a aucun inconvénient à conserver cette traduction, dans la majorité des passages; mais elle ne doit pas engager à rejeter le rapprochement avec gmq. **rēdan* au profit de l'étymologie populaire (ŚB. 1.9.1.12; 14.7.1.32 et ailleurs) par *gdh-* «prosperer», c'est-à-dire i.-e. **aldh-* 1) comme le fait par exemple J. Manessy *Les substantifs en -as* pp.69-70, après Grassmann *Wb.* et d'autres. «Réussir» n'est en effet qu'une traduction commode pour les nombreux passages où il est dit par exemple que le sacrifiant «a réussi» (dans son sacrifice), c'est-à-dire qu'il en retirera le profit attendu.

3.4.3.8.1 Dans cet emploi, *rādh-*, intransitif, est souvent accompagné de l'instrumental du nom du sacrifice (*yajñēna*, AB. 2.24), de la louange (*stōmena*, TB 3.9.9.1) ou similaire. Le premier exemple en est RV. 10.107.6 *yāḥ prathamō dākṣiṇayā rarādha* «celui qui le premier a réussi (avec) le Dakṣiṇā» (1). Un passage comme ŚB. 1.9.1.12, où *rādh-* (glosant *gdh-*) est construit, comme lui, avec le locatif montre que le terme à l'instrumental est plus qu'une expression du «moyen» *asyāṇ rādhnotu hōtrāyām* «May he be successful in this sacrifice» (Egg.); *rādh- hōtrāyām* ne doit pas être différent de *rādh- hōtrayā*.

3.4.3.8.2 A côté, on trouve un emploi en apparence irréductible, *rādh- devān* AB. 1.1. Cette expression a été mal comprise par Keith, qui voit, lui aussi, dans *rādh-* un équivalent de *gdh-*, et dans *devān* un accusatif de relation: «they prosper as regards the gods», traduction qui n'a pas même le mérite de convenir à la situation évoquée: Agni est le plus bas des dieux, Viṣṇu le plus haut; entre eux sont tous les autres dieux. On «offre un gâteau à A. et à V.: ce faisant on *gagne* (ou: on *satisfait*) tous les dieux»: la traduction de BR. «gewinnen, befriedigen» est donc acceptable (1). Mais comment peut-on en rendre compte? Le sens de «réussir» ne vaut plus pour cet emploi.

3.4.3.8.0 (1) - Pok. p.27 (av. *arād-*, gr. *álthomai*). Le rapprochement véd. *rādh-*: gmq. **rēd-* est maintenu Pok. pp.59-60, Seebold pp.366-7.

3.4.3.8.1 (1) - Ce n'est pas, comme le dit Renou, *EVP* 16 p.160, le seul ex. de *rādh-* intransitif; on a de même 10.53.2 *ārādhi hōtā* «le Hotar a réussi». Il n'y a pas lieu non plus de rapprocher *rarādha* de *īdhat* et *radhīmahi*, qui appartiennent à *gdh-*.

3.4.3.8.2 (1) - Puisque Agni et Viṣṇu vont chacun à une extrémité opposée du monde divin, leur sacrifier, c'est sacrifier l'ensemble des dieux.

3.4.3.8.3 D'autre part, le RV connaît aussi un emploi transitif, mais le terme à l'accusatif est un nom de la «louange» 10.63.6 *kô va stômaṃ rādhati yām jūjo-ṣatha* «Qui réussit une louange sur vous, (telle) que vous l'agréiez?», Renou EVP 5 p.53,

1.41.7 *kathā rādhāma sakhāya
stômaṃ mitrāśya aryamṇāh*

«Comment réussissons-nous, amis, la louange de M. et d'A.?» (similaire, Renou EVP 5 p.110).

8.70.13 *sākhāyaḥ krātum ichata
kāthā rādhāma śarāśya
ūpastutim*

«Amis, cherchez l'inspiration. Comment réussissons-nous l'éloge de Ś.?»

Ces trois passages donnent l'impression d'un emploi formulaire; cette impression est confirmée par les parallèles gâthiques. Le couple *rādh-*: *juṣ-* de 10.63.6 et 1.120.1 se retrouve Y. 33.2 *tōi vārāi rādanti ahurahyā zaoṣe mazdā* «der macht es zum Wohlgefallen des Kundigen Lebensherrn dessen Wunsche recht» (Humbach). En 1.120.1, *vidh-* s'y ajoute; Y. 51.6 fait écho; *yascā hōi vārāi rādat... yā hōi nōit vīdāitī* «Wenn... einer... es seinem Wunsche recht macht» (Humbach). Il s'agit visiblement d'un emploi particulier de la langue religieuse évoquant la «réussite» d'un acte religieux, louange ou sacrifice, et non d'une désignation de la «prospérité», comme *rdh-*. Mais le plus important est que le terme à l'instrumental du tour précédemment cité, *rādh- stōmena* de TB. 3.9.9.1. D'autre part, au mystérieux *rādh- devām* de AB. 1.1 nous pouvons comparer gâth. *tōi vārāi, hōi vārāi rād-* («se conformer à ta, (à sa) volonté») (et pé. *vām... rādh-* de RV. 1.120.1 (1)), et reconstruire les constructions doubles des deux modèles:

	louange ou sacrifice	dieu (destinataire)
	«réussi»	«satisfait»
Modèle 1	<i>stōmena</i>	<i>devām</i>
Modèle 2	<i>stōmam</i>	(?) <i>devāya</i>

3.4.3.8.4 Toutes les difficultés rencontrées proviennent du fait que ni l'un ni l'autre des deux modèles ne se sont conservés; comme il est fréquent dans la terminologie rituelle, l'ellipse d'un des termes s'est généralisée. D'où les trois groupes d'emplois rencontrés

- 1 - *rādh- stōmena* (prose véd.; RV 1 ex.) et
- 2 - *rādh- stōmam* (RV)
«réussir sa louange»
- 3 - *rādh- devām* (AB. 1.1)
«gagner, satisfaire un dieu»

Que les syntagmes du modèle 1 se présentent postérieurement à ceux du modèle 2 est sans importance: le type d'évolution ne fait aucun doute. L'instrumental *stōmena* est celui de l'objet-en-contact (activité du sujet); il s'accompagne d'un accusatif de but, par exemple du destinataire. Activité du sujet, la «louange» (ou le sacrifice, etc.) est aussi l'objet-effectué: ce qui justifie un *rādh- stōmam* (*yajñām*) dans le modèle 1: «réussir l'éloge». Faute d'attestation des tours doubles, *rādh- stōmam* demeure ambigu entre les deux modèles; toutefois, la présence d'un génitif

3.4.3.8.3 (1) - Toutefois, il est probable que *vām* soit un génitif, comme celui du *pāda* suivant, qui est repris par *ubhāyoḥ*.

objectif plutôt que d'un datif (*rādh- stōmaṃ devāsya* et non *devāya*) dans les trois passages RV cités est faveur de l'interprétation par le modèle 1. Le double sens de l'adjectif en -ya- correspond aux deux modèles:

au modèle 1 *rādh- devām* correspond 8.92.28 *evā te rādhyam mānaḥ* «Sicherlich ist dein Sinn leicht zu gewinnen» (Geldner).

au modèle 2 *rādh- stōmam (yajñām)* 1.156.1 *ādha te viṣṇo... stōmo yajñāśca rādhyah* «Dann soll dir Viṣṇu, ein Loblied... und ein Opfer... zur Zufriedenheit gemacht werden» (Geldner) (1).

Au modèle 2 correspond également le *rāddhā-* «accompli» («fertig, vollendet» BR) du sanskrit. L'autre sens attesté, «qui a réussi» («derjenige dem es gelungen ist, glücklich» BR) relève de *rādh-* intransitif (éventuellement impersonnel). On ne connaît pas d'emploi correspondant au modèle 1.

3.4.3.8.5 La reconstruction des deux modèles permet aussi d'y voir plus clair dans le sémantisme complexe de la racine i.-e. **rēdh-*. On a vu comment l'emploi gâthique *rād-* + datif trouve sa place dans le tableau: il fournit une attestation du modèle 2; le seul emploi clair de l'Avesta récent, Yt. 10.68, relève également du modèle 2; avec l'accusatif, le verbe signifie «mener à bonne fin, réaliser» (cf. Lentz *Abh. Ak. Mainz* 1954, 946 et s. cité Mayrhofer sous *rādhnōti*) *miθraṃ... yeḥhe daēna... xᵛite paθō rādaiti* («M. dont la Religion prépare les chemins, pour qu'il aie le aisément»).

Dans le foisonnement sémantique des reflets de gmq. **rēdan* (cf. Seebold sv.) on peut, semble-t-il, dégager comme fondamentale la notion d'une «opération de l'esprit, aboutissant à un résultat, à une conclusion» que ce soit décision ou convention, (v. isl. *rāda-* d'où: disposition, possession, pouvoir sur), conseil-favorable (all. *raten*), déchiffrement d'une inscription, d'une énigme (all. *raten*, angl. *read* d'où «lire»). A l'un des pôles se trouve la simple idée d'«attention» got. *redan* (et, hors du germ., v. sl. *roditi* et *raditi*); à l'autre; celle de «résultat, réussite», avec l'expression allemande *es ist mir geraten* qui recouvre exactement véd. *tān me 'rādhi* «je l'ai réussi» (VS. 2.28).

D'autre part, la construction de base, telle que la présente Delbrück *Synkretismus* est celle du modèle 1: «mit Instr. des Gegenstandes, mit dem man zu tun hat, oder Akk. des Objekts» Ici aussi, les deux régimes du modèle 1 apparaissent séparément dès l'origine:

- Instr. de l'objet «dont on s'occupe» (sens de «gouverner, disposer de» etc.): (v. isl.) *Vqlospá 65 þá komr inn ríki... sá er qllo rædr* «Voici venir le puissant qui gouverne l'Univers».

- Accusatif du but: (got.) 2 Cor. 8.21 *garedandans auk goda «pronooúmenoí gār kalá»* («Vorsorge treffen für», Streitberg sv.).

- Accusatif de l'objet effectué, v. isl. *ráp... rāda* «Rat geben» (lit. «Rat raten») cité Delbrück l.c. conduisant au modèle 2 de v. isl. *e-m e-t rāda* «conseiller quelque chose (Acc.) à quelqu'un (Dat.)» all. *jemandem etwas raten* etc. La syntaxe confirme qu'il s'agit là d'un sens dérivé, à partir de la notion d'«opération de l'esprit aboutissant à un résultat ou à une conclusion» qui appartient non seulement à gmq. **rēdan*, et à la base i.-e. **rēdh-*, mais aussi à la racine **rē-*, comme on voit par lat. *reor* et surtout, *ratus* «fixé, déterminé (etc)».

3.4.8.4 (1) - «Un corps de louange propre à réussir, et un sacrifice propre (aussi) à réussir» Renou *EVP* 15 p.38, suppose au contraire *rādh-* intransitif.

3.4.3.9 La construction de quelques verbes «sacrifier» dans d'autres langues i.-e.

Il est intéressant de noter l'évolution parallèle de la construction de plusieurs verbes «sacrifier» dans d'autres langues indo-européennes.

3.4.3.9.1 Le verbe germanique **blōtan* (dont l'étymologie (1) et partant le sens originel ne sont pas assurés) présente les deux modèles de construction. On voit celui du modèle 1 se constituer en gotique L. 2.37 *fastubnjam jah bidom blotande fraujan* «servant Dieu dans le jeûne et dans la prière». Il fonctionne en v. isl. au sens de «sacrifier» (et, par une extension fréquente, de «mettre à mort»), avec l'instrumental de la victime (2). Le modèle 2 correspondant est attesté en v.a. *bearn blotan feondum* «sacrifier des enfants aux démons» (Delbrück *Synkr.* p.15) (3). Le passage de «sacrifier» à «mettre à mort» confirme le sens de l'évolution: la construction anglaise est secondaire par rapport à celle du gotique et du nordique.

3.4.3.9.2 Le verbe slave *žŕje-/žŕti a*, contrairement au précédent, une étymologie claire qui permet de déterminer son sens originel. Identique au lit. *giriù/girti*, il a dû signifier «louer» comme lui, et comme véd. *gir-* (cf. 3.4.2.3). Comment est-on passé à «sacrifier»? Probablement à partir d'expressions comme RV. 6.15.7 *agnīm samīdhā girā gr̥he* «je chante Agni avec la bûche, avec le chant». Simple complément circonstanciel, la désignation de la chose qu'on offre en même temps que la prière est dite tend à devenir l'objet quand le sens du verbe devient «honorer (un dieu), sacrifier à» (cf. aussi 7.97.3). Ici encore, un syntagme du modèle 1 se constitue secondairement: le complément circonstanciel devient l'objet, tandis que l'objet d'un verbe «louer» devient en quelque sorte le destinataire d'un verbe «sacrifier». Le passage au modèle 2, qui est la construction du verbe dans les langues slaves, représente une normalisation de la forme. Ainsi, du point de vue syntaxique, l'évolution correspond exactement à celle que reconstruit Vaillant *GCLS* § 531 «Le sens particulier du verbe slave doit s'expliquer par l'emploi religieux du mot: présenter aux dieux des actions de grâces avec des offrandes, et leur présenter des offrandes» (1).

3.4.3.9.3 Une construction du modèle 1 doit être également restituée pour le verbe grec *thûein*. Pour en définir le sens originel, il ne suffit pas de rappeler «l'étymologie traditionnelle qui apparente *thûō* à lat. *suf-fire*, *fumus*, lit. *dūmai* etc...» comme le fait Casabona p.154: il faut encore préciser le sens et justifier la construction. Chantraine *Dict. Et.* 2 p.449 part de «fumer, faire fumer», donc p.ex. *thûein tōi hēlfōi híppous* (Hdt.) «faire fumer (= brûler) des chevaux pour le Soleil, les lui sacrifier». Mais rien dans la forme ne justifie cette valeur causative, et le sens neutre de «fumer (émettre de la fumée)» n'est attesté nulle part.

En fait, le sens doit être «enfumer», «parfumer», comme pour le verbe latin *suffire* (doublet phonétique **dhwiyō* de *thûō* < **dhuyō*) et la construction ori-

3.4.3.9.1 (1) - Seebold ne retient que la possibilité de rapprochement avec lat. *flamen*.

3.4.3.9.1 (2) - Seebold indique comme sens pour ce verbe «opfern, durch Opfer verehren, morden». Le premier et le troisième de ces sens reposent sur l'instrumental d'objet (3.1.4.3).

3.4.3.9.1 (3) - L'accusatif de l'objet «sacrié» est un objet instrumental (3.1.4.4).

3.4.3.9.2 (1) - On comparera le passage de *abhī-gir-* à la construction du modèle 2, et au sens de «donner une récompense» (3.4.2.4).

ginelle celle du modèle 1, avec l'instrumental de l'offrande (il en reste des traces p.ex. Hdt. 1.50 *thúein toutôî hō ti...* «sacrifier (avec) ce que...»), et l'accusatif du dieu.

3.4.3.9.4 Les deux modèles sont clairement représentés dans la construction de lat. *adolere* (cf. Ernout, *Philologica* 1 p.55); pour «brûler des parfums sur l'autel», on a le choix entre:

adolere odoribus aras (modèle 1)
et *adolere odores aris* (modèle 2)

Mais l'incertitude de l'étymologie ne permet pas de déterminer lequel des deux modèles est originel pour ce verbe. Si le sens premier est bien «faire brûler», c'est la construction du modèle 2 qui est originelle; celle du modèle 1, peut-être due à la réinterprétation par «accroître, nourrir» (*alere*), est secondaire.

En revanche, l'antériorité du modèle 1 ne fait aucun doute avec les dénominatifs, ainsi le déadjectival-factitif *mactare* (1): *mactare deum victima* «honorer un dieu d'une victime» est la construction originelle, celle de l'adjectif-base *mactus* (*mactus hoc fercto* Caton, Agr. 134.2 «honorié de ce gâteau»); la construction *mactare victimam deo* «sacrifier une victime à un dieu» (et le sens de «immoler, tuer» qui en est issu) sont manifestement secondaires, 3.2.2.3.2.

3.4 3.9.5 La théorie des deux modèles permet d'ordonner le foisonnement sémantique de hitt. *išpant-*, *šip(p)ant-*. Kronasser 1 p.522 et suiv. (1) distingue six emplois:

- A «faire une libation» (← A ou I du liquide)
- B «sacrifier» (← A de la victime), au sens issu de celui de «consacrer» (par asperision)
- C «accomplir» (un rite, A.)
- D «sacrifier à» (← A du dieu)
- E «consacrer» (← A de l'objet consacré), sens issu de «asperger»
- F «faire une libation» (sans régime)

Comme il s'agit d'une racine signifiant «verser la libation» (ce que confirme le grec *spéndō*), on attend les deux groupes de constructions suivants:

	liquide versé	objet sur lequel on le verse
Modèle 1	I	A

Modèle 2	A	D, L, prép.
----------	---	-------------

Du modèle 1 relève l'emploi A avec l'instrumental du liquide; l'emploi F s'y rattache, (avec intégration sémantique du régime instrumental). L'accusatif de «ce sur quoi on verse» est, comme le montre Kronasser, à la base de l'emploi E «consacrer» et de l'emploi B «consacrer» «sacrifier». L'emploi C «accomplir un rite» est issu d'une construction du modèle 1 avec l'accusatif de l'objet effectué, du type de gr. *spéndein spondên* «faire une libation». Le nom de la libation (A.) est remplacé par celui du «rite»; celui du liquide versé (I.) par celui de l'animal sacrifié: SISKUR. SISKUR *zurkiyaš* ISTU MUŠEN *šipandanzi* «on effectue le sacrifice de Z. avec un oiseau». Mais le tour interne - «verser un ve sement» - conduit aussi au

3.4.3.9.4 (1) - Apparenté à véd. *mah-* (*supra*, 3.2.2.3.2) Gonda J. *Or. Instr. Baroda* 8 (1959) p.234 et suiv.

3.4.3.9.5 (1) - Il considère comme «peut-être fallacieux» le rapprochement avec gr. *spéndō* en raison de la syllabation. Mais la forme attendue *išpant-* est la plus ancienne, Goetze Hitt. *šipant-*, JCS 23/3 (1971) pp.77-94.

modèle 2, avec l'accusatif du liquide. C'est par exemple ce qu'on a dans le rituel de Tunnawi, 1.35 GĒSTIN ^Y*šipanti* «il verse une libation de vin». Le dieu bénéficiaire, exprimé au datif dans le modèle 1 (*n-an... ISTU* GĒSTIN ANA ^Y*MARDUK šipanti* «il le consacre avec du vin au dieu Marduk» H T 1.1.26 et suiv. KUB IX 31.I.33 et suiv. l'est parfois à l'accusatif (2). C'est probablement un emploi dérivé comme gr. *spēndein eirēnēn* «conclure la paix (par des libations)», ou lat. *spondere filiam* «promettre sa fille en mariage»; toutefois Kronasser admet qu'une aspersion de la statue peut être à la base de cet emploi, qui relèverait alors du modèle 1.

3.4.3.9.5 (2) - Emploi D de Kronasser. Casabona *Recherches* p.231 explique cet emploi par la valeur originelle de la racine, qu'il restitue comme «honorer (un dieu) par un sacrifice», sur la base d'un rapprochement avec **sep-* «honorer» (et surtout «s'occuper de»). Il faut toutefois reconnaître que la libation est le seul point commun à hitt. *šip(ant)-*, grec *spēndō* : dès l'i.-e., fût-ce secondairement, **spend-* est donc «verser la libation».

Ici s'achève la série des exemples qui, en l'illustrant, étayent la théorie des deux modèles. Ce qui suit, pour l'essentiel, repose sur elle; qu'il s'agisse d'autres classes d'objet grammatical (3.5), du système des voix verbales, causatif (4.1), passif (4.2), actif (4.3), ou de la préhistoire lointaine des cas directs (5.2), l'étude consiste presque uniquement dans l'application de la théorie à ces différentes questions, de même que l'étude morpho-syntaxique du cycle de l'infinitif (5.1) repose sur la conception du datif exposée 2.3.

Les analyses présentées dans les parties qui suivent ne doivent pas être considérées comme des confirmations accessoires du bien-fondé de la théorie, mais comme l'indication de sa portée. En effet, si la théorie ne permettait de rendre compte que des exemples sur lesquels elle a été bâtie, sa valeur explicative pour la reconstruction serait fort limitée; elle ne dépasserait guère celle d'une simple description.

La première application de la théorie concerne naturellement les autres classes de l'objet grammatical, d'abord l'objet des verbes dissociatifs, 3.5.1, qui sont en quelque sorte la contre-partie des verbes «mettre en contact ou en présence» étudiés 3.2; vient ensuite le génitif d'objet, qui se révèle équivaloir soit à un instrumental, soit un accusatif du modèle 1: c'est ce que les descriptions antérieures nomment respectivement génitif instrumental et génitif de but.

La seconde application intéresse les voix verbales: le causatif (4.1) est un mécanisme auquel correspondent plusieurs constructions, dont deux sont identiques aux deux modèles. L'expression du mécanisme antagoniste, le passif, est en revanche, unitaire. Sa forme syntaxique n'apprend rien (c'est celle d'une phrase intransitive, quelconque). Mais, jointe à une observation effectuée sur l'adjectif en **to-*, qui se laisse interpréter comme un adjectif possessif («pourvu de»), la confrontation du passif avec le causatif considéré dans celle de ses constructions qui est identique au modèle 1, montre que le causatif se comporte vis-à-vis de la substance désignée par le nom-racine comme un dénominatif donatif («pourvoir de»), et le passif comme un dénominatif ou réceptif («avoir» ou «recevoir»).

Enfin, l'indication fournie par les «finales syncopées» du védique (5.2.2) permet de reprendre la question de la préhistoire plus lointaine des cas directs, évoquée 5.2.1.

3.5 L'instrumental dissociatif, le génitif d'objet et la théorie des deux modèles

Bien que tous les verbes védiques ne soient pas susceptibles de la double construction sur laquelle repose la théorie des deux modèles, cette double construction est l'élément central de la théorie de l'objet; les tours simples s'éclairent par la confrontation avec les tours doubles.

De plus, il est possible d'utiliser la théorie pour étudier des constructions qui n'en relèvent pas directement, mais qui présentent des analogies avec les doubles constructions précédemment étudiées: ainsi pour les verbes dissociatifs, et d'autre part pour les verbes construits avec le génitif.

3.5.1.0 La construction des verbes dissociatifs

Les verbes dissociatifs ont, en védique, comme dans d'autres langues i.-e., anciennes, l'instrumental de l'objet ôté. L'interprétation de cet emploi est faussée par le recours systématique à l'«analogie des contraires» pour en rendre compte. En fait, cette explication est sans valeur puisqu'il s'agit de l'objet ôté, non de celui *dont on ôte*.

La théorie des deux modèles, appliquée à ce groupe sémantique, apporte la solution du problème.

Elle permet également de poser et de résoudre celui du double sens de certains préverbes sociatifs en *sâm-*.

3.5.1.1 L'instrumental dissociatif

Connue depuis longtemps, enregistrée dans les manuels de grammaire comparée, Delbrück *Grdr.*³ § 110, Brugmann *Grdr.*² 2.2 § 483, la valeur dissociative de l'instrumental est considérée comme la contre-partie de sa valeur sociative (1). C'est ce qui ressort des exemples habituels, comme l'instrumental du régime des verbes i.-ir. en *vī-*, analogue du régime des verbes en *sâm-*, celui des verbes slaves en *raz-*, analogue du régime des verbes en *šū-*, la construction de got. *galausīps* «séparé de» évidemment calquée sur celle de *gabundans* «uni à» 1 Cor. 7.27, et celle de *antwazjan* «déshabiller» sur celle de *wazjan* «habiller». Mais, comme on l'a montré BSL 65 (1970) pp.61-62, l'emploi dissociatif déborde très largement les quelques exemples dont peut rendre compte l'analogie des contraires (2).

L'origine de l'emploi séparatif se situe parfois dans le syntagme même: un instrumental adnominal sociatif peut en donner le modèle lorsqu'il accompagne le sujet d'un verbe dissociatif, RV. 2.18.8

nā ma īndreṇa sakhyāṃ vī yoṣat

«que mon amitié avec Indra ne se disjoigne pas!» Renou *EVP* 17 p.64.

L'analyse que suppose cette traduction regroupe *īndreṇa* et *me sakhyāṃ* en un syntagme nominal; si l'on rattache directement (par réinterprétation) *īndreṇa* à *vī yoṣat*, l'instrumental prend valeur dissociative, ou tout au moins devient régime d'un verbe dissociatif. Mais l'instrumental adnominal, rare et sans doute récent, ne fournit qu'une base étroite, insuffisante pour rendre compte d'un emploi aussi

3.5.1.1 (1) - Cf. angl. *to part with*.

3.5.1.1 (2) - Peut-être faut-il rattacher directement cet emploi à la valeur de «parmi», «entre» de l'instrumental pluriel, valeur virtuellement dissociative (2.2.5).

étendu et aussi divers.

Un groupe d'emplois irréductibles à ces deux interprétations est constitué par l'instrumental régime de verbes «voler», «prendre», ou plus exactement le régime instrumental qui donne à des verbes de sens divers celui de «voler», «prendre».

3.5.1.2 Les verbes germaniques dissociatifs préfixés en *bi-*

On sait que la préverbe germanique *bi-* donne cette valeur à de très nombreux verbes, Delbrück *Synkretismus* p.176 et suiv. L'emploi peut se décrire comme l'addition d'un terme à l'instrumental au verbe préfixé de *bi-* qui conserve son régime accusatif. La construction préverbe *bi-* + régime instrumental porte le sens principal de «enlever», «prendre», «voler», le verbe n'exprimant que la modalité de l'action («en... -ant»): c'est un cas de «préverbe dominant» 3.1.8.3; en voici quelques exemples:

brekan* + A «briser qqch.» ⇨ **bi-brekan* «prendre qqch. (l) en brisant qqch. (A)». C'est ce que Delbrück décrit par le terme vague d'instrumental de relation (1): «la phrase (v.a.) *beam heo (yldo) abreoted ond bebriced telgum* est à traduire «l'âge dénude l'arbre et le brise quant aux rameaux («bebricht ihn an den Zweigen»). En fait, c'est un instrumental de l'objet en contact avec le sujet: l'objet pris en brisant (bi-brekan*), en divisant (**bi-dailjan*), en abattant (**bi-falljan*), en frappant (**bi-hawwan*, **bi-slahan*) est un objet «pris», «tenu» par le sujet, comme dans l'exemple homérique cité 3.1.4.3, *skêptrā... en khêrs' ékhon/toîsin épeit' éïsson* «ils ont dans les mains le bâton... et c'est bâton en main qu'ils se lèvent». Celui à qui l'on prend, ce à quoi on enlève se trouve exprimé par l'accusatif régime du verbe simple. Cet accusatif, considéré par rapport à la construction (verbe + régime instrumental), exprime une relation *ablative*. En fait, cette valeur n'est qu'apparente, puisque l'accusatif est le même que celui qui dépend du verbe simple et qui peut être un accusatif de but du modèle 1. Mais le modèle s'est étendu analogiquement à des verbes signifiant déjà «prendre», et ici, la préfixation de *bi-* les transforme en verbes «prendre à», «dépouiller»; l'objet pris passe de l'accusatif à l'instrumental tandis qu'un nouvel accusatif désigne la personne à qui on prend:

**neman* (, A) «prendre qqch.» ⇨ **bi-neman* «prendre qqch. (l) à qqn. (A)». L'instrumental est ici déobjectif; l'accusatif a valeur ablative; l'un et l'autre ne peuvent donc se justifier que par l'analogie des tours précédents où chacun des deux est directement justifié par la valeur ancienne du cas.

A partir de ce «modèle 1» (2) tout à fait secondaire se crée parfois un modèle 2; le fait s'est produit pour **bi-neman*, Delbrück *Synkretismus* p.78: accusatif de l'objet pris, datif de la personne à qui on le prend.

D'autre part, des verbes intransitifs de sens divers deviennent des verbes «perdre»: ainsi **fallan* «tomber» ⇨ **bi-fallan* «perdre par chute», le régime étant à l'instrumental. Ici encore, l'instrumental de relation appelle une explication: il s'agit en fait du sociatif-interne décrit 2.2.2.2 et 2.2.3 exprimant le lien du tout ou de la partie.

3.5.1.2 (1) - Sur cette notion, v. *supra*, 2.2.3.

3.5.1.2 (2) - Et probablement sous l'influence du simple, comme pour lat. *donare* sous celle de *dare*, 3.1.5.4.

3.5.1.3 Parallèles latins

Le latin présente dans la langue familière toute une série d'emplois parallèles aux tours germaniques précédemment étudiés. Il s'agit de verbes de sens divers qui aboutissent au sens de «voler»: *circumducere* «duper», «circonvenir» (qui rappelle l'emploi du préverbe germanique *bi-*), mais aussi *elavere* («lessiver»), *emungere* («faire cracher»), *intervortere* («rouler»), *tondere* («tondre»). Ils se construisent avec un ablatif de la chose volée et un accusatif de la personne dépouillée. L'ablatif ne peut remonter qu'à un instrumental (1), comme on l'a fait remarquer BSL 65 p.60: un ancien ablatif ne serait convenable que pour une construction *elavere aliquid (ab) aliquo* mais non pour *elavere aliquem aliquam re*, où c'est (comme en germanique) le terme à l'accusatif qui a (secondairement) valeur ablative. Synchroniquement, l'instrumental peut être décrit comme déobjectif en dépendance de *tondere* puisqu'on a d'une part *tondere aliquem* «tondre qqn.», de l'autre *tondere aliquid* «tondre qqch., enlever qqch. en tondant».

3.5.1.4 Parallèles hittites

En dépit du caractère récent de certains de ses développements, il faut probablement considérer l'emploi comme i.-e. On le retrouve à la base de plusieurs formules hittites exprimant le pillage des populations vaincues: le peuple vaincu est exprimé à l'accusatif, le butin à l'instrumental (*ISTU, KADU*) Madduwatta^Y 2.22 (Götze p.24):

KUR URU *Happalla-wa-kan našsu kwemi n-aš-ma-war-at KADU* NAM.RA.HI.A. GUD.HI.A UDU.HI.A. *arnumi*

«je ne frapperai pas le pays de Hapalla, ni ne lui prendrai captifs, bœufs, moutons» (litt. «ne le prendrai avec captifs...» (1)). Ce type de formule est fréquent avec *arha* *uda-* «ramener», *šara da-* «déplacer», *appan wemiya-* «saisir», *anda ep-* «prendre», etc.

3.5.1.3 (1) - LHS LG 2 p.105 et suiv. range ces emplois parmi ceux de l'ablatif proprement dit, aux côtés de *evolvere, interficere*, etc., où le rapport dissociatif est inverse: avec *evolvere* par ex., la personne est «expulsée» de qqch., TL 6.15.5 *aliquem ex praeda clandestina* «déloger qqn. d'un butin conquis secrètement» (Gaffiot sv.). De même, *interficere* se construit avec un ablatif *vita* comme on l'a rappelé 3.2.9.3.1 et n.6. Au contraire, avec les verbes ici rassemblés, c'est la chose qui est déplacée, éloignée de la personne: il n'y a donc aucune raison qu'elle soit exprimée à l'ablatif. La filière qu'envisagent LHS, LG *Allgemeiner Teil* p.84, la substitution lexicale du type décrit *supra* 3.1.1.4.5 (*amare* → *ardere aliquem*), avec maintien de la construction originelle, est inacceptable en raison du sens contraire de la relation. *Tondere aliquem auro* ne peut rien devoir à *evolvere aliquem e praeda clandestina*. La confusion de l'instrumental dissociatif avec l'ablatif d'éloignement n'est pas limitée à ce groupe lexical; ET² § 107 a classé dans l'ablatif proprement dit *nudare murum defensoribus*, comme si on escamotait le rempart, les défenseurs restant en place.

3.5.1.4 (1) - *arnu-* signifie proprement «mettre en mouvement», «faire arriver» (c'est le causatif de *ar-* «arriver», Kronasser *Etymologie* p.441): l'objet déplacé est à l'accusatif, qu'il s'agisse de populations déportées (*passim*), de troupes qu'on met en mouvement (KBo IV 4 IV 22, Götze *Mursiliš* p.136), de gens qu'on fait accéder à une dignité (KBo IV 12.24 et 28, Götze *Hattušiliš* p.42), de gens qu'on ramène chez eux *Lois* 1 § 19 a, etc. Or, dans le passage considéré, personnes et animaux emmenés ne sont pas exprimés à l'accusatif (comme on pourrait le croire d'après la traduction de Kronasser *ibid.* «bringe (Menschen und Tiere weg)»: mais par *KADU*, c'est-à-dire par un instrumental. Dans plusieurs tours parallèles, on a *ISTU*, qui peut recouvrir soit un ablatif, soit un instrumental: mais l'ablatif est exclu par le sens de la relation. La situation est donc tout à fait semblable à celle qu'on a observée en latin. De plus, en face de ces constructions, on a celle du type lat. *eripere aliquid alicui*, KBo V 8 III 36 (Götze *Mursiliš* p.158) *nuš-kan* NAM. RA GUD UDU *arha dair* «et ils lui prirent captifs, bœufs, moutons».

3.5.1.5 Parallèles arméniens

Il est curieux de trouver une expression voisine en arménien chez Etisè p.57 1.2 (éd. Venise 1838) *zamenesin zais(s) iurak'ančur getewk' ev agarakawk'zawrawk' ev zawraglxawk' ... aēal* «ayant pris tous ceux-ci avec tous les villages et champs, troupes et chefs». Meillet, qui cite cet exemple *Etudes* 1 pp.74-75, se contente d'un renvoi à l'exposé de Delbrück sur l'instrumental sociatif, *Grdr.*¹ 3-1 § 104. Mais le sociatif de l'objet, même si on en admet l'existence en arménien, ne peut rendre compte de cet emploi: la traduction «ayant pris tous ceux-ci avec...» qui est calquée sur la construction, ne doit pas faire illusion; le sens est «leur ayant pris villages et champs...», comme dans les tours hittites cités plus haut. La construction est exactement celle de gmq. **bi-neman*: l'objet «pris» n'est pas celui qui est exprimé à l'accusatif, mais celui qui l'est à l'instrumental.

3.5.1.6 Parallèles avestiques

Ici encore, il apparaît que dans ce tour ce n'est pas l'instrumental qui pose un problème, mais l'accusatif, avec sa valeur ablative. Il arrive même que ces verbes admettent une double construction, symétrique des deux modèles, mais dont le «modèle 2» comporte un ablatif: c'est ce que l'on constate avec le verbe avestique *apa-yam-* «écarter de» et «priver de». La construction la plus fréquente au sens de «priver de» est le double accusatif (Y. 11.5 (1); Vd. 18.63 et 64), d'où, au passif, l'accusatif de l'objet pris, Vd. 18.64. Cette construction est visiblement secondaire, comme d'habitude. L'instrumental de l'objet pris est attesté Yt. 10.84 *apayatō havāiš dātāiš* «frustré de ses droits» (2). Il ne faut pas donner à l'instrumental une valeur ablative: le sens n'est pas «écarté, enlevé de ses droits», mais «à qui on a enlevé ses droits». La construction du «modèle 2» avec l'accusatif de la chose «écartée» et l'ablatif d'éloignement est attestée Vd. 19.12

kuθa nasuš apayasāne haca avaḥhāt vīsat
«comment chasserai-je la *nasu* de ce bourg?»

En fait, il est vain de mettre en parallèle ces deux constructions; la seconde ne peut être considérée comme le substitut de la première. Il faut opérer avec un instrumental de l'objet pris, dérobé, qui transforme un verbe (dissociatif ou non) en un verbe «prendre à, frustrer, dépouiller».

3.5.1.7 Constructions dissociatives méconnues en védique

3.5.1.7.0 Cet emploi de l'instrumental figure en védique dans quelques passages du RV où les traducteurs ne le reconnaissent pas toujours. En voici quatre exemples, l'un avec *sah-* «triompher», deux autres avec des préverbes en *vī-*: *vī-ṛ-* «faire éclater»; *vī-vṛ-* «ouvrir»; le quatrième avec *muṣ-*, qui signifie par lui-même «voler».

3.5.1.7.1 RV. 2.11.4 (= 10.148.2) *dāśr vīśaḥ sūryeṇa sahyāḥ*

3.5.1.6 (1) - Y. 11.5: la forme est rattachée à tort à *apa-yās-* par Bartholomae 1288-9. D'ailleurs, plusieurs formes en *yās-* sont à séparer de *yās-* «prier» et à rattacher à *yam-* «tenir». 3.5.1.6 (2) - C'est l'interprétation de l'ensemble des traducteurs.

La traduction usuelle (1) «puisses-tu triompher des clans barbares à l'aide du soleil!» est inattaquable pour la syntaxe (2): l'instrumental fonctionne comme sociatif du sujet ou médiatif. Mais si on lui donne la valeur dissociative, le sens devient «puisses-tu ravir par force le soleil aux clans barbares pour nous!». On reconnaît le motif de la *svàrsāti* évoquée justement dans cet hymne, 18 *āpāṅgṇor jyōtir āryāya* «tu as dévoilé la lumière à l'Aryen».

3.5.1.7.2 RV. 1.7.3 *vī gōbhir ādrim airayat*

Geldner traduit «er sprengte den Fels mit den Rindern auf», ce qui peut s'interpréter de trois façons selon la valeur qu'on attribue à l'instrumental *gōbhiḥ* et à sa traduction *mit den Rindern* (1).

- *gōbhiḥ* sociatif du sujet ou médiatif «Indra avec les vaches»: c'est exclu, les vaches étant à l'intérieur du rocher, et non aux côtés d'Indra.

- *gōbhiḥ* adnominal «le rocher aux vaches» (Renou *GLV* § 406); mais cet emploi n'est pas assuré en védique; l'expression normale serait *gōmantam ādrim* (1.3.2.2).

- *gōbhiḥ* sociatif de l'objet: c'est l'interprétation que retient Geldner dans sa note. Quoi qu'il en soit de cet emploi (2.2.4.0), on ne peut l'admettre ici, puisqu'il donnerait à ce passage le sens de «il a fait sauter le rocher et les vaches avec».

Pourtant, la solution correcte figure déjà chez Ludwig: *gōbhiḥ* est «l'instrumental de séparation bien connu» (*Der Rigveda* 5 p.6) et le vers se traduit «den Felsen hat er um die Rinder gebracht (aufgehn gemacht)» («il a dépossédé le rocher de ses vaches», lit. «il l'a fait s'ouvrir») (2).

3.5.1.7.3 RV. 1.62.5 *vī var uṣāsā sūryeṇa gōbhir āndhaḥ*

Diverses traductions ont été données de ce passage. Elles divergent essentiellement sur deux points:

1 - le sens de *āndhaḥ* (1): «soma» (Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.311; *Etudes* p.82 modifiant Ludwig; Geldner, note; Lüders, *Var.* p.318; HP. Schmidt *Bṛhaspati und Indra* p.164); ou «obscurité» (BR, Grassmann, Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.191, Oldenberg *Noten*, Geldner trad., Renou *EVP* 17 p.25).

3.5.1.7.1 (1) - Ludwig *der Rigveda* 2 p.52; Bergaigne *Rel. Véd.* 2 pp.210-1 et ailleurs; Geldner; Renou *EVP* 17 p.55.

3.5.1.7.1 (2) - Mais la situation n'est pas très claire: quel peut être le rôle du soleil dans la lutte d'Indra contre les Dasyu? Celui d'un allié? C'est l'opinion de Bergaigne *Rel. Véd.* 2 pp.210-1, qui explique que les Dasyu, êtres ténébreux, ont pour ennemie la lumière (RV. 10.170.2). En fait, Sūrya n'a aucun rôle guerrier, que ce soit dans le Vēda ou dans la littérature ultérieure. Ce peut être celui d'un instrument, d'une arme comme 8.12.9 où il est dit qu'Indra a brûlé le démon «avec les rayons du soleil». Mais c'est là une indication isolée. Ludwig *der Rigveda* 5 (_ Commentar 2) p.51 envisage trois autres possibilités d'interprétation médiative, dont aucune aurait fait attendre une mention moins allusive dans un hymne de ce genre. En tout cas, il ne faut sans doute pas rapprocher 1.33.8 d avec Geldner (sur ce passage v. *infra* 3.2.9.2 et n.2). *Sah-* avec l'accusatif de l'objet conquis 7.90.6 selon Grassmann Wb. sous *sah-* sens 5 (autre, Geldner suivi Renou *EVP* 15 p.106).

3.5.1.7.2 (1) - Ambiguïté similaire chez Renou *EVP* 17 p.4. Autre, Lüders *Varuṇa* p.532, qui fait de *gōbhiḥ* un instrumental libre indiquant le but, «um der Kühe willen»; mais on attend un datif pour ce sens. On ne peut invoquer l'emploi admis pour les abstraits *supra* 2.2.2.3.

3.5.1.7.2 (2) - Un tel emploi serait à considérer comme une syllepse s'il était isolé; les trois parallèles qu'on lui a trouvés dans le Vēda engagent à poser plutôt une règle grammaticale.

3.5.1.7.3 (1) - Il faut maintenir les deux mots dans le lexique du Rigvēda, avec Mayrhofer 1 p.36; *Nachträge* 3 p.628.

2 - la valeur de l'instrumental: sociatif de l'objet (Ludwig, Geldner, Lüders) ou sociatif du sujet (médiatif) (Grassmann, Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.191, Renou). Dans certaines traductions, le lien syntaxique reste ambigu. De toute façon, on peut laisser de côté la traduction paradoxale de Renou «tu découvriras les ténèbres grâce à l'aurore, au soleil, aux vaches», qui paraît substituer à la conquête de la lumière (*svāṛṣāti*) une «conquête des ténèbres» inattendue (2). Celle de Geldner, «du hast das Dunkel aufgedeckt samt der Morgenröte...» est ambiguë: le sens paraît avoir été pressenti, mais le traducteur est resté en chemin, faute peut-être d'une formulation syntaxique du problème; prise à la lettre, sa traduction associe une découverte des ténèbres à celle de l'aurore, etc.: mais *découvrir* et *aufdecken* ont-ils le même sens dans les deux cas? Déjà, l'interprétation de Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.191 «il a «ouvert» l'obscurité avec l'aurore et le soleil» semble jouer sur le sens du verbe. L'alternative proposée en note par Geldner, «deckte den Soma-trank samt der Uṣas» n'est que l'interprétation de Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.311, *Études* p.82, où il tente d'éliminer *āndhaḥ* «obscurité». Revenant sur sa précédente interprétation, Bergaigne reprend celle de Ludwig en précisant que *āndhaḥ* ne désigne pas l'humidité en général (Ludwig *der Rigveda* 5 p.20), mais le soma. C'est à cette interprétation que se rallie HP. Schmidt *Bḡhaspati und Indra* p.164. Contrairement à la précédente interprétation, celle-ci est claire et univoque, mais elle introduit une nouvelle version du mythe célèbre de la conquête du soma: le soma se serait trouvé dans la caverne (de) Vala avec les vaches-aurores et le soleil.

Or, les deux légendes sont bien distinctes. La légende de la conquête du soma est bien connue et claire dans ses grandes lignes: le soma, qui poussait sur la montagne céleste, a été «volé» par un aigle (1.93.6; 9.77.2) qui représente peut-être Indra. Ce rapt n'a rien de commun cependant avec l'ouverture de la caverne où les vaches-aurores étaient retenues prisonnières. Il est dit que le soma était prisonnier de «cent forteresses d'airain» (4.27.1), mais ce n'est pas en les forçant que l'aigle (qu'il soit ou non le dieu Indra) en a tiré le soma. Il ne peut s'agir de deux versions d'un même mythe. La légende, probablement constituée dès l'époque indo-iranienne (l'Avesta en présente des traces éparses), apparaît fixée dans le RV., où elle n'a rien de commun avec celle de la conquête de la lumière en général, ni en particulier avec l'épisode de Vala. On ne saurait alléguer comme parallèle 1.32.12 «il (Indra) a conquis le Soma en même temps que les vaches» (Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.195): en fait, le texte est une énumération des principaux exploits d'Indra, y compris la libération des eaux et la mention d'un épisode particulier du combat contre Vṛtra:

āśvyo vāro abhavas tād indra
sgké yāt tvā pratyāhan devā ekāḥ/
ājayo gā ājayaḥ śūra sōmam
āvāḥgjaḥ sātave saptā sīndhūn

«Tu es devenu un crin de cheval, ô Indra, quand (Vṛtra) t'eut frappé contre les mâchoires, toi le dieu unique./ Tu conquis les vaches, tu conquis le soma, ô héros, tu donnas-libre-cours aux sept fleuves pour qu'ils coulent». Renou *EVP* 17 p.12. Ce texte, on le voit, ne prouve pas que la conquête du soma et celle des vaches-aurores soient simultanées; d'ailleurs, Soma ne prend-il pas part lui-même à la conquête des vaches, 10.108.11, ainsi qu'à d'autres exploits d'Indra?

On ne saurait davantage s'appuyer sur 3.31.4; 39.5; 6.60.2 que rapproche Geldner «pour la situation»: aucun ne fait allusion au soma. Pas plus 3.39.6 qu'il cite à l'appui de sa seconde interprétation. Le «doux liquide» qu'Indra trouve dans la vache 3.39.6 est évidemment le lait (Geldner *ad loc.*); en 3.44.5 la «découverte»

3.5.1.7.3 (2) - A moins qu'il ne s'agisse d'un emploi fautif de *découvrir*; cf. *infra*.

du soma est suivie de la mention des vaches qu'Indra a fait sortir avec ses chevaux couleur d'or: le seul lien entre les deux est l'adjectif *hāri-* qui est le motif de tout l'hymne. Enfin, 8.3.20 mentionne la «manifestation» (*nīh... rurucuḥ*) des feux, du soleil, du soma et fait suivre le tout d'une allusion à la victoire d'Indra sur Vṛtra: ici encore, aucun lien avec l'épisode de Vala.

Il faut donc en venir au sens évident, qu'ont pressenti divers traducteurs (Geldner en particulier), sans pouvoir le justifier grammaticalement: «ouvrant l'obscur caveau, il en a tiré l'aurore, le soleil, les vaches». Lüders *lc.* a bien résumé les données syntaxiques: «*vī-vṛ-* ne se construit pas seulement avec l'accusatif de la chose découverte, mais aussi avec *tāmas*, et parfois aussi avec l'addition de *jyōtiṣa*. Mais dans notre vers, les instrumentaux ne peuvent pas être sur le même plan que *jyōtiṣā*; aurores, soleil et vaches sont des choses découvertes...». Dans ces conditions, plutôt que d'attribuer à *āndhaḥ* le sens de «soma» et à l'instrumental la valeur de sociatif de l'objet, on considérera l'instrumental comme l'expression de l'objet «pris», «dérobé» à l'enclos ténébreux désigné par *āndhaḥ*. En somme, *vī-vṛ- uṣāśā āndhaḥ* est le tour double correspondant aux deux tours simples *vī-vṛ- uṣāśam* «découvrir l'aurore» (comme *vī-vṛ- rayīm* «découvrir la richesse» 10.38.2) et *vī-vṛ- āndhaḥ* «ouvrir l'enclos obscur» comme *vī-vṛ- tāmaḥ* 1.92.4 «ouvrir les ténèbres». On doit donc considérer *uṣāśā*, *sūryeṇa* et *gobhiḥ* comme des instrumentaux déobjectifs de l'objet dérobé.

3.5.1.7.4 Dans ces trois exemples, c'est l'instrumental qui donne aux verbes le sens de «dérober en...», comme avec les verbes germaniques du type de **bi-brekan* et les verbes latins comme *circumducere*; mais la construction est attestée aussi avec un verbe qui signifie «dérober» par lui-même, comme elle l'est en germanique avec **bi-neman* et en latin avec *tondere*: il s'agit de *muṣ-*. Quoi qu'il en soit la valeur originelle de ce verbe - et le RV ne fournit aucune indication à ce sujet - la construction attendue est celle des verbes «voler», c'est-à-dire, dans le modèle 1, l'instrumental de l'objet volé, et l'accusatif de la victime du vol. Grassmann ne signale que la construction avec deux accusatifs 1.93.4; 131.4 pour *muṣṇā-*, 1.175.4 et 4.30.4 pour *muṣāyā-* (1). La construction du modèle 1 est attestée en un passage où, faute de la reconnaître, on manque le sens: *muṣṇānn uṣāśaḥ sūryeṇa* 2.20.5 (2) doit être compris: «volant le soleil aux aurores» et non «dérobant les aurores avec le soleil», Renou (3), avec l'ensemble des traducteurs (4). Il existe peu d'exemples sûrs d'instrumental sociatif de l'objet; cette interprétation est donc douteuse. D'autres, possibles pour la grammaire, donnent un sens peu satisfaisant (cf. note de Geldner).

On sait qu'Indra a volé le soleil, 4.30.4; à cette occasion, il a dû combattre tous les dieux (v.5) avant de le mettre au service de l'homme (v.6). Suit l'histoire du char de l'Aurore, brisé par Indra (5). Comme l'a bien vu Bergaigne 2 pp.192-193, «le combat contre l'aurore... doit être également, si étrange que la chose puisse sembler à première vue, un combat pour la lumière». C'est qu'avant d'être elles-

3.5.1.7.4 (1) - 1.93.4 («voler au Paṇi son fourrage et ses vaches»); 1.131.4 à écarter: *prthivīm* et *apāh* sont en asyndète, «la terre (et) les eaux», cf. Renou *EVP* 175.4 ambigu: *sūryam... cakrām* est un syntagme appositif, «la roue solaire» selon Kuhn, *Herabkunft des Feuers* p.54 «das sonnenrad»; mais Ludwig, Geldner et Renou entendent «voler sa roue au soleil». Même ambiguïté 4.30.4 Sur *sūryam... cakrām* cf. *supra* 1.3.1.4.3 et n.2.

3.5.1.7.4 (2) - L'hymne est classé «archaïque» par Arnold *Vedic Metre* p.274.

3.5.1.7.4 (3) - *EVP* 17 p.66. Hésitation entre «avec» (sociatif de l'objet) et «à l'aide de» *EVP* 3 p.8 n.1.

3.5.1.7.4 (4) - Lydwig *der Rigveda* 2 p.64 (mais cf. 5 p.62); Bergaigne *Rel. Véd.* 2 p.191; Geldner (mais cf. note); H.P. Schmidt *Bṛhaspati und Indra* p.188.

3.5.1.7.4 (5) - Sur cette légende, voir Renou *EVP* 3 p.8 (bibl.).

mêmes prisonnières, les Aurores ont été géolières, ou tout au moins détentrices du soleil; c'est à elles qu'Indra l'a volé. Telle est donc la cause - jamais indiquée dans nos textes - de ce conflit. Peut-être s'agit-il, comme dans une autre version de la légende, d'une *roue* solaire, ce qui expliquerait l'insistance sur le char brisé (ici: 9, 10, 11). Dans une allusion brève comme 2.15.6, on ne retient que ce détail. En 10.138.5, l'Aurore craignant d'être foudroyée abandonne le char, qui reste donc au pouvoir d'Indra, sans qu'il ait eu à lancer son foudre. L'essentiel n'est pas de briser le char, mais de s'emparer de la roue solaire. L'aurore tient donc la place occupée habituellement par le démon Śuṣṇa (Bergaigne, *Rel. Véd.* 2 p.333 et suiv.). Or, celui-ci a été frappé par Indra «au point du jour» 4.61.12 (si tel est bien, comme l'estiment Bergaigne *ibid.* et Kuhn, *Herabkunft* p.55 (6), le sens de *prapitvé āhnaḥ*). C'est peut-être que Śuṣṇa a remplacé l'Aurore dans ce rôle lorsqu'elle est devenue une divinité exclusivement bénéfique.

3.5.1.8 L'instrumental dissociatif et les deux modèles

Il existe donc en védique, comme dans les autres langues i.-e. anciennes (*supra* 3.5.1.2 à 6) une rection instrumentale des verbes dissociatifs. Il reste à l'interpréter.

On s'étonne souvent (1) de ce fait. L'explication ordinairement invoquée - l'analogie des contraires (2) - ne vaut que là où l'instrumental concurrence directement un ablatif: skt. *muc- bandhanaiḥ* «délivrer des liens» en face de véd. (RV. 6.74.4; 11.85.24) *muc- pāsāt* «délivrer d'un lacet» (Wenzel p.32), mais telle n'est pas la situation quand l'instrumental concurrence le régime accusatif. Ainsi *yu-* «séparer» se construit soit avec l'ablatif et l'accusatif, 1.189.1 *yuyodhy āsmāḥ juhurāṇām énaḥ* «éloigne de nous la faute qui égare» (Renou *EVP* 12 p.39) soit avec l'accusatif et l'instrumental, 5.2.5 *ké me maryakāṁ vī yavanta góbhiḥ* «qui sont (ces gens qui) séparèrent mon petit des vaches?» Renou *EVP* 13 p.19.

Mais peut-on considérer que l'instrumental de cette construction recouvre l'ablatif de la précédente? Pourrait-on avoir **yu- asmābhir énaḥ* et **maryakāṁ vī-yu-góbhyaḥ*? Il ne semble pas. Si l'ablatif est admissible pour la personne «dont on écarte qqch.», seul l'instrumental peut désigner «ce dont on prive», ou (en phrase sans accusatif) «ce dont on est privé», 10.61.12 *paśvā... vīyuta-* «à quoi on a pris le bétail, privé de bétail» et, avec *hā-* 10.128.5 *mā hāsmahi prajāyā mā tanūbhiḥ* «puissions-nous ne pas être privés de descendance, ni de notre propre existence». L'ablatif, rare et tardif, est visiblement secondaire en cette place, cf. Wenzel *Instr.* p.33.

Comme il a été indiqué BSL 65 (1970) p.60, la construction parallèle des verbes «voler», avec l'instrumental de l'objet volé, invite à considérer qu'originellement l'instrumental correspond non à l'ablatif, mais à l'accusatif de l'autre construction. On restituera donc comme dans les constructions étudiées *supra* 3.2, 3.3, et 3.4 deux modèles:

modèle 1	I	A
modèle 2	A	Ab

3.5.1.7.4 (6) - De même Mayrhofer sv., renvoyant à Geldner.

3.5.1.8 (1) - Wenzel, *Instr.* p.32 «Merkwürdiger weise werden auch verschiedene verba des trennens mit dem Instr., zum teile neben dem Abl., verbunden».

3.5.1.8 (2) - Delbrück *ALI* p.71, repris, avec quelques réserves, *Al. Sy.* p.132, où une influence directe des préfixes en *sām-* sur ceux en *vī-* est envisagée. Wenzel, *Instr.* p.34, préfère y voir un instrumental de moyen, glosant 5.30.10 *vatsāḥ vīyutāḥ* par «getrennt... durch die kalber»: explication invraisemblable, puisque l'instrumental libre de moyen peut accompagner les verbes de séparation sans perdre sa valeur médiative («séparer... au moyen de»).

	objet ôté, dont on prive, dont on protège dont on détourne	objet auquel on ôte, que l'on protège, dont on détourne
<i>yu-</i>	* <i>énasā</i>	<i>āsmān</i>
	<i>énaḥ</i>	<i>asmāt</i>
<i>vi'-yu-</i>	<i>góbhiḥ</i>	<i>maryakām</i>
	* <i>gāḥ</i>	<i>maryakāt</i>

L'instrumental du «modèle 1» ne fait pas problème: c'est un instrumental de l'objet en contact avec le sujet; c'est en revanche l'accusatif qui doit être analogique de celle des verbes «unir».

L'instrumental dans cette construction n'est pas davantage «dissociatif» qu'il n'est «sociatif» avec les verbes d'union comme *yuj-* (3.2.7.5): *yuj- āśvena rātham* n'est pas initialement «atteler un char avec un cheval» («sociatif de l'objet», 2.2.4), mais bien «atteler un cheval (l. de l'objet déplacé) à un char (Acc. du but)».

Il est probable que l'analogie est responsable du remplacement du «modèle 1»

**vi'-yuj- āśvena rātham* par un «modèle 2»

**vi'-yuj- āśvaṃ rāthāt*.

Le modèle 1 survit surtout au sens de «priver, dépouiller de»; c'est le premier type d'évolution selon 3.1.5.2, tandis que le sens de «séparer de» «écarter de» est exprimé par le modèle 2, conformément au second type d'évolution.

3.5.1.9.0 Les deux valeurs du préfixe *sām-*

Certains préverbes (sociatifs) en *sām-* présentent des divergences sémantiques dont on ne peut rendre compte sans recourir à la théorie des deux modèles, qui permet de distinguer entre des instrumentaux du modèle 1 (donc comparables au régime des autres verbes sociatifs) et des *instrumentaux du modèle 2*, dus au préverbe *sām-*. On donnera trois exemples de ce fait: *sām- nī-*, *sām- pṛc-* et *sām- sji-*.

3.5.1.9.1 *sām-nī-*

sām-nī- «conduire ensemble, rassembler» (*yudhāye... ādevayūn* «réunir les impiés pour les combattre» 10.27.2; sens 1 de Grassmann *Wb.*) signifie en trois passages «pourvoir, doter de» (sens 2 de Grassmann *Wb.*, «beschenken»).

Le bénéficiaire étant exprimé à l'accusatif, l'objet donné à l'instrumental. Grassmann considère l'instrumental comme sociatif (de l'objet) et ramène le sens de «pourvoir de» à celui de «réunir à» («damit zusammenführen»); *sām-nī-* «réunir» est en quelque sorte le causatif de *sām-gam-* «rejoindre, se réunir à» 6.54.1

sām pūṣan vidūṣā naya

«O Pūṣan, conduis (nous de manière à nous joindre) avec un (homme) qui sache»

cf.2 *sām u pūṣṇā gamemahi* «Puissons-nous nous rencontrer avec Pūṣan» (Renou *EVP* 15 p.148). Mais quand il s'agit de biens, si une expression telle que «réunir tel bien à telle personne» est normale, l'inverse «réunir telle personne à tel bien» est pour le moins inattendu.

Or il existe un troisième emploi, apparemment «reporter sur», 8.47.17 (1)
yátha (2) ṛṇām saṃnāyāmasi/
evā duṣvāpnyam sārvaṃ
āptyé sām nayāmasi

«De même que nous (re)conduisons... la dette (3), ainsi (re)conduisons-nous sur Āptya le mauvais rêve tout entier» (Renou *EVP* 5 p.108).

On voit que, pour la syntaxe, le rapport entre cette construction à la précédente est celui du modèle 2 au modèle 1 :

objet «réuni à»	objet «auquel on réunit»
«reporté sur»	«sur lequel on reporte»
I	A

A

L

C'est ainsi qu'on peut justifier un emploi comme 5.42.4

sām indra naḥ... neṣi góbhiḥ

«réunis à nous (= fais nous avoir) des vaches» (et non «conduis-nous... avec les vaches» Renou *EVP* 5 p.22) (4).

sām-nī- fonctionne cet emploi comme le causatif de *sac-* : (+ I «être accompagné de, avoir» 3.3.1.5), cf. 5.42.8

tāva ūtībhiḥ śacamānāḥ

«ayant avec nous tes aides»

Il y a donc deux constructions homonymes de *sām-nī-* avec l'accusatif et l'instrumental :

- «réunir *a* (I) à *b* (A)» construction du modèle 1

- «réunir *a* (A) à *b* (I)» construction du modèle 2,

dans laquelle l'instrumental, gouverné par le préverbe, est à mettre sur le même plan que le locatif de la troisième construction, «reporter *a* (A) sur *b* (L)».

3.5.1.9.2 *sām-ṛgc-*

1 - *sām* perfectif. La construction est identique à celle du simple (1) qui relève du modèle 1 : *sām-ṛgc- mādhvā... vācāmsi* «imprégner de miel les paroles» 4.38.10; *mādhvā... oṣadhīḥ* «de miel les plantes» 3.54.21). Au sens figuré, «combler» qq. de richesse (*rāyā* 6.20.6).

2 - *sām*- sociatif. La construction avec l'accusatif et l'instrumental relève du modèle 2 :

9.97.1 *devō devébhiḥ sām apṛkta rāsam* «le dieu (Soma) a mélangé sa sève avec les dieux», Renou *EVP* 9 p.46. Le vers 12 offre la construction correspondante du

3.5.1.9.1 (1) - Passage tardif (Arnold *Vedic Metre* p.45) qui se retrouve avec quelques variantes AV. 6.46.3; 19.57.1.

3.5.1.9.1 (2) - Sur le sandhi, v. WD *Ai. Gr.* 1 § 267 a et b.

3.5.1.9.1 (3) - Dans son commentaire *EVP* 7 p.95, Renou hésite sur le sens de *sām-nī-* dans cet emploi : est-ce «reconduire» la dette (c'est-à-dire en reporter l'échéance) ou la «résorber», la «restituer» (ainsi, Macdonell-Keith *Vedic Index* sous *ṛṇa-*) ; «en réunir le montant» (Lüdwig suivi Geldner) ou encore la «reporter» sur qq. d'autre, c'est-à-dire la faire payer par un tiers (Oldenberg *Noten, ad loc.*), interprétation qui convient le mieux au contexte, mais qui ne semble pas avoir d'autre point d'appui?

3.5.1.9.1 (4) - Mais il commente, *EVP* 4 p.64 : «*sām-nī-* «mélanger intimement, fondre avec», d'où (ici) «gratifier d'un don». C'est bien en effet le sens, mais la filière sémantique proposée est étrange. Geldner, avec «verhilf... zu» paraît postuler un instrumental de but d'un type inconnu. On ne peut en effet s'appuyer sur l'emploi décrit *supra* 2.2.2.3.

3.5.1.9.2 (1) - 3.2.3.2.

modèle 1 :

devô devân svéna rāsena pṛcān

«le dieu qui comble les dieux de sa propre sève»

Cette comparaison suffit à démontrer que la construction de 9.97.1 relève du modèle 2 et non, malgré les apparences, du modèle 1. Cette seconde valeur de *sām-pṛc-* apparaît aussi au moyen avec le sens de «s'unir (amoureuusement) avec» 10.95.9, et à l'actif dans l'expression *tanvā... tanvām sām-pṛc-* «unir son corps (A) au corps (I) de...» 10.10.11 et 12.

A chacune de ces deux valeurs correspond une valeur de *vī-pṛc-* (qui semble avoir été créé comme antonyme de *sām-pṛc-*) :

1 - à *sām-pṛc-* «unir» répond *vī-pṛc-* «séparer» (2) (4.24.5).

2 - à *sām-pṛc-* «combler» répond *vī-pṛc-* «débarrasser de», VS. 9.4; 19.11 (BR) (3).

3.5.1.9.3 *sām-sṛj-*

sām-sṛj- se construit avec l'accusatif de l'objet «lâché (avec)» et l'instrumental de l'objet «avec lequel, en compagnie duquel» on lâche le précédent. La construction, en dépit des apparences, relève donc du modèle 2. Deux emplois, visiblement issus de la langue de l'élevage, sont à la base de fréquentes métaphores: «lâcher le mâle parmi les femelles» (1), pour la saillie (9.6.6 *gōbbhir vṛṣaṇam... sām-sṛja* «lâche le taureau parmi les vaches» = «mélange le soma au lait») et «lâcher les mères avec les petits» (ou l'inverse), pour l'allaitement (9.104.2 *vatsām nā mātṛbhiḥ* «lâcher un veau parmi les vaches-mères»; 1.110.8 *vatséna... mātāram pūnah* «rendre une mère au veau»). De là, on passe au sens d'«unir à» (union sexuelle, 10.85.27). D'autre part, 1.23.23 montre que *sām-sṛj-* paraît équivaloir au causatif de *sām-gam-* «se réunir à, acquérir» :

rāsena sām agasmahi/

... tām mā sām sṛja vārcasā

«Nous venons de nous réunir avec (= d'acquérir) la sève; réunis-moi avec (= do-te-moi de) l'éclat!». D'où, apparemment, les emplois comme *sām-sṛj-* avec l'accusatif de la personne et l'instrumental *rāyā* «richesse», 3.16.6; 10.42.9; *rayyā* (id.) 10.19.7; *prajāyā* «descendance» 1.23.24; 10.80.3; *sumatyā* «bienveillance (divine)» 1.31.18.

Mais, comme on l'a vu pour *sām-nī-* 3.5.1.9.1, de telles expressions ne peuvent reposer sur le sens de «unir telle personne à tel bien», c'est-à-dire sur le modèle 2. Il est en effet plus naturel de partir de la relation inverse, «unir» (et, dans le cas présent, «unir-en-lançant») tel bien à telle personne. Ces expressions reposeraient donc elles aussi sur une construction du modèle 1. Mais une telle construction est-elle attestée pour *sām-sṛj-*?

Il en est un exemple où le contexte et la situation garantissent non seulement le sens du verbe, mais aussi l'orientation de la relation, 10.54.6

yô ādadhāj jyōtisi jyōtir antār

yô āsṛjan mādhuṇā sām mādhuṇi

«Celui qui a mis la lumière dans la lumière celui qui a mélangé le *mādhu* (la qualité) aux *mādhu*'s (les différentes substances ainsi désignées)». Les deux énoncés

3.5.1.9.2 (2) - «scheiden», Geldner.

3.5.1.9.2 (3) - Dans les deux passages, *vī-pṛc- mā pāpmānā* «me délivrer du mal» est opposé à *sām-pṛc- mā bhadreṇa* «me combler de bien».

3.5.1.9.3 (1) - L'expression est i.-ir.; elle est à la base du nom de mois av. *varṣni.harṣta-*.

sont parallèles, bien que le premier soit un syntagme du modèle 2 (*supra* 3.2.9.3.2) et que le second soit à interpréter par le modèle 1: dans les deux, il s'agit de «renforcer» une qualité existante par l'apport d'une qualité identique. Avec Geldner, mais sans le suivre dans son interprétation, on rapprochera 10.120.3 *svādóḥ svādiyah svādunā sṛjā sām*

«mélange le doux à ce qui est plus doux que le doux»

On reconnaît là une de ces nombreuses expressions superlatives du RV récent: La base sémantique de l'expression est évidemment: «lancer-en-contact le doux à ce qui...» donc rendre plus doux encore ce qui est déjà plus doux que tout. La base syntaxique est la construction du modèle 1, instrumental de l'objet lancé-en-contact, accusatif du «récipient». Le rapport inverse «unir ce qui est plus doux que le doux à ce qui est doux» ne peut fonder une expression superlative. Le parallélisme des trois énoncés considérés apparaît clairement dans le tableau suivant:

Objet mis-dans		Objet dans lequel on le met
<i>dhā- (antār)</i>	<i>jyōtiḥ</i>	<i>jyōtisi</i>
<i>sām-srj-</i>	<i>mādhunā</i>	<i>mādhūni</i>
<i>sām-srj-</i>	<i>svādunā</i>	<i>svādóḥ svādiyah</i>

On a donc là des expressions du type de *sām-prc- mādhvā vacāṃsi* cité *supra* 3.5.1.9.2.

Enfin, il convient de rappeler qu'en un passage, *sām-srj-* a probablement le sens de «lancer» et la construction du modèle 1, comme l'ont vu BR et Grassmann: il s'agit de 1.33.13

sām vājrena asṛjad vrtrām indrah

dont le sens évident est «Indra a lancé son foudre sur Vrtra». Il n'est pas impossible que le poète ait joué sur la double valeur du verbe, l'existence du groupe d'emplois étudiés précédemment permettant une interprétation seconde ironique, «Indra a fait présent de son foudre à Vrtra» ou semblable. Mais il ne faut pas en faire la signification primaire. De toute façon, il s'agit d'une construction du modèle 1, et non du modèle 2 que suppose la traduction de Renou *EVP* 17 p.14 «Indra mit Vrtra en contact avec le foudre», qui paraît inverser la situation si souvent évoquée dans les hymnes à Indra.

3.5.2.0 Le génitif d'objet, l'accusatif et l'instrumental

La rection génitive appelle une étude d'ensemble qui sort des limites du présent travail; on se contentera ici de montrer comment la théorie des deux modèles peut, en ce domaine aussi, apporter quelque lumière.

La question préalable est celle de l'antiquité de l'emploi adverbial du génitif. Certains auteurs tendent de ramener les emplois adverbiaux à d'anciens emplois adnominaux, tandis que d'autres postulent une évolution dans le sens inverse. En fait, le débat sur l'antériorité du génitif adverbial ou du génitif adnominal ne peut être tranché, parce qu'il porte sur un faux problème. Il est en effet possible que les deux types d'emploi soient également originels, comme p.ex. pour la préposition romane *dē*. Dès lors, la question de l'antériorité n'a plus de sens. En revanche, si le génitif a remplacé un autre élément de relation dans le syntagme nominal, comme roman *dē* y a remplacé le génitif latin (1), cet élément ne peut être restitué.

Certains (2), considérant comme originel l'emploi adnominal, font du génitif

3.5.2.0 (1) - V. *supra* 0.1.4.1.

3.5.2.0 (2) - A. Kuhn *KZ* 15 p.311, critiquée par Delbrück *Grdr.* ¹ 3-1 § 69; l'idée est reprise par Brugmann *Grdr.* ² 2-2 § 501

un adjectif sans désinence: en vain, puisque l'adjectif lui-même a eu des emplois adverbaux à date ancienne; il en reste des traces en latin dans la langue poétique, p.ex. *ibant obscuri* «ils allaient dans l'obscurité». Et comme l'emploi adverbial de l'adjectif décroît à l'époque historique, on ne peut appuyer sur cet emploi l'hypothèse d'un génitif initialement adjectif et adnominal par excellence.

Les véritables problèmes sont:

- 1 - la ou les valeurs «pleine(s)» du génitif;
- 2 - la relation entre le génitif d'objet et les autres cas de l'objet, accusatif et instrumental. Et c'est là qu'intervient la théorie des deux modèles.

On a depuis longtemps noté que le génitif d'objet (dit, à tort ou à raison, partitif) peut doubler soit un instrumental, soit un accusatif. Ainsi, avec la racine **pel-* «verser»/«emplir» (3.2.2.2), le génitif exprime l'objet versé (dont on emplit) concurrentement à l'instrumental, lat. *implere dolium aquae* ou *aqua*. En revanche, avec les verbes «donner» et «prendre», «manger» et «boire», le génitif s'oppose à l'accusatif, véd. *pā- sōmasya* «boire du soma»: *pā- sōmam* «boire le soma». On notera que cet emploi, qui correspond à l'article partitif français, peut être nommé «partitif», alors que le précédent ne peut pas l'être. Mais il est impossible d'établir de lien entre ces deux faits sans utiliser la théorie des deux modèles. En effet, l'accusatif n'est pas, du point de vue de la signification originelle un élément simple; un accusatif du modèle 1 est un ancien directif ou extensif, tandis qu'un accusatif du modèle 2, substitut d'un instrumental, n'a aucun rapport direct avec ces valeurs. Le critère habituel de classement des emplois adverbaux du génitif est donc à réviser: on devra distinguer les génitifs substituts d'instrumentaux, d'accusatifs du modèle 1, d'accusatifs du modèle 2.

3.5.2.1 *mad-* et le génitif instrumental

La valeur *ablative* du génitif, là où il a convergé avec un instrumental, apparaît clairement dans la construction de *mad-*.

mad- «s'enivrer», d'où «se réjouir» a pour rections anciennes l'instrumental et le génitif. La comparaison des bases lexicales respectives dans le RV est concluante:

- à l'instrumental, on trouve deux fois la désignation du soma (7.24.1 *sōmaiḥ*, 3.58.6 *mādhvā*) et une fois une substance assimilable à un liquide, *iṣā* 7.64.3; les sept autres régimes externes sont des noms de la «richesse» (*rāyā* 6.49.13 et cf. 7.1.24) ou autres similaires (*āvasā*, *stōmebhiḥ*; *citrēṇa rādhasā*) qui sont des régimes *figurés*, ceux qui vont avec le sens nouveau de se «réjouir». Enfin, un régime interne (ou une simple figure étymologique?) 8.92.16 (*yās te... mādah/tēna... madeh*): «ton ivresse (ou: ton breuvage-enivrant?)... enivre t'en» (1).

- au génitif, on en trouve que la désignation du soma, (7 ex.) et de l'*iś-* (1 ex.): c'est donc une rection qui se limite au sens ancien de «s'enivrer», issu lui-même de «s'imbiber» par intégration d'un régime «liquide-enivrant». Tandis que le régime instrumental (instrumental de l'objet en contact) s'est développé au sens figuré de «se réjouir de», comme instrumental de cause, le génitif régi par *mad-* «s'enivrer» est demeuré résiduel, faute de rejoindre un emploi libre. On a donc affaire, de toute évidence, à une opposition ancienne *mad- sōmasya*: *mad- sōmena*, tombée

3.5.2.1 (1) - L'interprétation comme régime interne est préférable; le régime externe (avec figure étymologique) est représenté par un locatif *māde*, qu'il n'est pas nécessaire de considérer, avec Oldenberg *Noten*, *ad loc.*, comme l'équivalent de *mādēna* par contrainte du même v. *supra* 3.1.6.3 et n.2; la rection locative de *mad-* est attestée, v. *infra*.

au rang de variation libre.

Ce génitif du nom de liquide-enivrant, qui, dans le cadre du modèle 1, s'oppose directement à un instrumental, doit être un génitif d'origine. Les substituts le confirment: l'instrumental, qui est celui de l'objet-en-contact, a un concurrent récent, le locatif, par exemple 9.14.3 *āśya... rāse viśve devā amatsata* «tous les dieux se sont enivrés de sa sève».

La continuité avec les emplois libres du locatif inessif (*tāva śārman mad-* «se réjouir (étant) sous ta protection» 10.131.1) est visible. Parallèlement, le génitif est une fois remplacé par un ablatif: 2.37.4 *āpād dhotrād utā potrād amatta*: «il vient de boire la coupe du hotar, et vient de s'enivrer de la coupe du potar».

Il faut entendre «du contenu de la coupe», comme le montre la suite: *turīyam pātram... dravinodāḥ pibatu* «Que D. boive la quatrième coupe». Ce sont donc des noms de liquides-enivnants, directement comparables à *āndhasaḥ, sutāśya* etc. (cf. *supra*). Ces substituts récents permettent d'inférer la valeur originelle des deux rections casuelles anciennes: substituts récents: locatif inessif, ablatif d'origine; rection casuelle ancienne: instrumental de l'objet en contact, génitif d'origine.

3.5.2.2 *par-*, *prc-* et le génitif partitif

Le génitif d'origine *converge* avec l'instrumental; il *s'oppose*, comme partitif, à l'accusatif du modèle 2. C'est ce qui ressort de l'étude des constructions de 1 *par-* «emplir/verser» (et fig. «comblé»/«donné») (3.2.3.1) qui se construit assez souvent avec le génitif de l'objet «dont on emplit, versé»; «dont on comble, donné». C'est une rection ancienne, qui se retrouve avec les formes adjectives comme lat. *plenus*, gmq. **fullaz*, etc. «plein» (4.2.2.2.2).

6.69.7 *īndraviṣṇu pibatam mādhu asyā/sōmasya dasrā jathāram prnethām* «Indra et Viṣṇu, buvez de cette douce liqueur/dieux merveilleux, emplissez-vous le ventre de Sōma».

Ce génitif *sōmasya* s'oppose directement à un instrumental *sōmena*, objet versé, dans le modèle 1. Cet instrumental désignant l'objet en contact (avec le sujet), il est probable que le génitif présente ce même objet comme l'origine locale du procès dont le but local est exprimé par le verbe à l'accusatif.

A l'accusatif de l'objet versé du modèle 2, le génitif s'oppose comme l'objet «où l'on puise», «dont on ne verse qu'une partie»; il s'oppose donc à lui comme «un objet partitif», 8.87.10.

pūrdhi yāvasya kāsīnā

«verse du grain à (pleines) main(s)»

Malgré Kuiper, ce n'est pas de gr. *porēin* «procurer, fournir» qu'il convient de rapprocher cet emploi, mais de lit. *arkliāms avižū ipilti*: «verser de l'avoine aux chevaux» cité *supra* 3.2.3.1.2.

En liaison avec un datif du bénéficiaire: 7.65.4 *ā jānāya prnītam udnō divyāśya*

3.5.2.2 (1) - La distinction que propose Brugmann entre «sich sättigen an etwas (G)» et «sich sättigen mit etwas (I)» ne repose (comme celle qui est proposée ici) que sur une conception d'ensemble de la valeur du génitif. La situation évoquée dans les deux syntagmes étant identique, on ne peut constater de différence de valeur; on ne peut qu'en reconstruire une. En revanche, la distinction que postule Kuylłowicz IC pp.185-186 entre *sōmasya par-* «to fill with (an indeterminate quantity of) soma» et *sōmena par-* «to fill with soma» doit être rejetée: elle se présente comme une opposition constatable, mais ne trouve aucun appui dans les faits; elle repose sur une généralisation *a priori* de la valeur partitive.

«versez aux gens de l'eau céleste» (autre, Gl. suivi Renou (2)). On notera en passant que le sens de «donner (à profusion)» sort naturellement de formules de ce genre.

Avec *prc-*, dont on a souligné le parallélisme avec *par-*, le génitif n'est attesté dans le RV que dans des syntagmes du modèle 1, 7.100.2

pārco yāthā nah suvitāśya bhūr
āśvāvataḥ puruścandrāśya rāyāḥ

«en sorte que tu nous combles d'un bien-être abondant, d'une richesse consistant en chevaux (et) en beaucoup d'or», Renou *EVP* 15 p.42.

La traduction fait ressortir que le génitif est ici l'équivalent d'un instrumental; *nah* est un accusatif, comme il est indiqué en note. Il est donc exclu de voir dans le génitif un régime partitif, c. à d. le substitut d'un accusatif du modèle 2. Même remarque pour 7.93.2 *prñktām vājasya* «comblez (nous) d'un prix-de-victoire» Renou *EVP* 4 p.55: le prix-de-victoire étant par nature indivisible, un génitif partitif n'est pas même concevable.

On voit ici comment un *génitif d'origine* constitue (par divergence) l'équivalent d'un instrumental de l'objet-en-contact: il désigne ou plutôt souligne un autre aspect d'un même rapport; et comment ce génitif d'origine s'oppose à un accusatif du modèle 2, en face duquel il exprime l'objet partitif.

3.5.2.3 *ī-* et le génitif de but

Le génitif peut enfin alterner avec un accusatif du modèle 1. On parle dans ces cas d'un *génitif de but*, malaisément conciliable avec le *génitif d'origine*, qui est à la base des emplois précédents. En fait, la valeur de but est celle de l'équivalent dans le modèle 2, qui est le datif. On le voit clairement dans les constructions des verbes «prier» comme *ī-/yā-* (3.4.2.1.2) «prier un dieu en vue de la richesse» peut se dire:

ī-devām rāyāḥ
rayīm
rāyé

Il est certain que le datif *rāyé* est le substitut de l'accusatif, originellement directif, *rayīm*. Mais l'est-il également de *rāyāḥ*? Ce n'est pas sûr. Le génitif peut avoir été désigné initialement, non l'objet de l'action, mais la cause de l'état, selon la formule de Savčenko (1), et s'agissant de «prière», la cause en est le but. Quoi qu'il en soit, le génitif converge avec l'accusatif du modèle 1 et ne s'oppose pas à lui; ce n'est à aucun degré un partitif.

3.5.2.2 (2) - *EVP* 5 p.89. Mais dans son commentaire, *EVP* 7 pp.62-63, il propose pour le *pāda* suivant une nouvelle interprétation qui ne permet plus d'y rattacher *jānāya*; il faut donc, dans cette hypothèse, en revenir à la traduction proposée, qui est celle de Ludwig der *Rigveda* 1 p.126 (rectifiée 3 (Commentar 1) p.120).
3.5.2.3 (1) - *Ergativnaja konstrukcija predloženija v praindoevropejskom jazyke*, dans *Erg. Konstr.* pp.86 et suiv.

4 LE SUJET ET L'AGENT

4.0.0.0 Le sujet et la voix

Dans les langues i.-e., où l'analyse de la phrase en sujet et prédicat est en accord avec les données formelles, le problème du sujet - si l'on met à part les quelques tours impersonnels rappelés 1.1.3.10 - se confond avec celui de la voix verbale. Il échapperait à la syntaxe casuelle si la voix verbale était toujours marquée formellement: la relation causative ou passive ou réfléchie (etc.) consisterait en l'adjonction, à un «sujet» indifférencié d'un prédicat causatif, passif, réfléchi (etc.): les voix verbales commuteraient comme les unités lexicales, sans concerner la fonction sujet. Mais on sait que la voix n'est pas toujours marquée formellement, que d'autre part la marque formelle, qu'il s'agisse du causatif (véd. *kr-* - *kârāya-ti*) ou du passif (véd. *kr-* - *kriyāte*) est récente, et surtout qu'une même voix, le moyen, va de l'actif (déponents, «médio-actifs») au passif en passant par le réfléchi et diverses autres sous-catégories de la voix verbale. Pas plus que la fonction objet, on ne peut considérer la fonction comme unitaire. Les subdivisions de la fonction sujet, fondées sur l'étude synchronique, fonderont à leur tour la reconstruction d'un système antérieur. Comme il a été indiqué BSL 65 (1970) p.77 et suiv., la théorie des deux modèles permet une approche nouvelle de l'origine du nominatif, et apporte quelque lumière dans la question si controversée de l'ergatif i.-e. Mais avant de reprendre cette question, on examinera dans leur structure et leur origine les deux voix fondamentales (susceptibles d'une définition syntaxique), c'est-à-dire le causatif (4.1) et le passif (4.2); pour l'un et l'autre se pose la question de l'expression de l'agent. Ensuite sera abordée la voix intermédiaire, qu'on peut nommer active, bien que l'actif formel n'ait pas toujours cette valeur, et qu'inversement le moyen l'ait souvent (4.3). Naturellement, l'étude se limitera à l'exploitation de données fournies par la syntaxe casuelle, et plus particulièrement par la théorie des deux modèles; une étude d'ensemble de la voix verbale dépasserait le cadre du présent travail.

4.1. Le causatif

4.1.1.1 Le causatif: plan de l'expression et plan du contenu

Il faut se garder d'identifier le causatif, qui est un mécanisme linguistique, et dans certaines langues une voix verbale, à la formation primaire védique en *-āya-*, sur degré plein ou long, qui d'ailleurs n'a pas toujours cette valeur (1): ce qu'on nomme les «causatifs formels» sont des dérivés en *-āya-* à valeur plus ou moins nette d'itératifs, mais dépourvus de valeur causative. Inversement, dans les diverses formations de présent comportant *-n-* (classes 5, 7 et 9) l'actif a souvent la

4.1.1.1 (1) - Cf. 1.1.2.6.

valeur causative en regard du moyen ou de présents sans *-n-*.

On sait qu'il n'y a aucun lien sémantique entre la valeur itérative, qui semble originaire pour la formation i.-e. en **éye-* que prolonge la formation védique en *-áya-* et la valeur causative que certains de ses représentants ont prise dès l'i.-e., comme il apparaît par le témoignage des dialectes où coexistent des itératifs et des causatifs en **-n-*: si elle se manifeste hors de l'i.-ir., notamment en hittite, on connaît en revanche à ces formations la valeur opposée, celle d'un passif, en germanique (les verbes en *-nan* du gotique ont cette valeur) et en baltique.

Il faut mettre en rapport avec ces observations le fait qu'un présent même radical peut avoir à l'actif la valeur causative: ainsi *vártati* comme franç. «il tourne» peut avoir la valeur causative de *vartáyati* ou la valeur «neutre» de *vártate* (2).

La valeur causative appartient-elle donc à la voix active? Pas même, puisque certains verbes ont la valeur causative *au moyen*; l'exemple le plus manifeste en est le présent *tanuté* de *tan-* qui se comporte comme causatif par rapport au parfait *tatāna*.

L'évidence est qu'il faut en syntaxe opérer avec un *mécanisme causatif* indépendant de son expression (3). L'expression tend à se fixer, mais elle est encore diverse en védique; diversité qui témoigne de renouvellements formels successifs qu'elle a subis en i.-e.

4 '1.2 Définition du mécanisme causatif

Le mécanisme causatif se définit comme la transformation d'une *phrase* (S1 P1) en *syntagme prédicatif* (P2) par introduction d'un nouvel actant en position de sujet (1).

La relation de fait entre l'ancien sujet (devenu complément) et l'ancien prédicat est inchangée.

La relation de fait entre le nouveau sujet et l'ancien sujet est diverse: elle peut être celle de l'ordre, de l'incitation, ou celle de l'aide, de l'assistance, du service, etc. s'il s'agit de deux animés; d'action exercée sur, d'utilisation, si l'ancien sujet est un inanimé. Le causatif est donc une notion complexe pour ce qui concerne la signification et la situation; il se définit de façon simple que comme mécanisme syntaxique.

Le causatif des verbes intransitifs ne fait intervenir que deux actants, le sujet et l'objet (ancien sujet), celui des verbes transitifs, trois: le sujet, l'objet-agent (ou ancien sujet) et l'objet-patient (ancien objet).

Comme ni l'un ni l'autre des deux objets ne sont indispensables, le causatif

4.1.1.1 (2) - Watkins *IG* 3-1 § 103.

Actifs causatifs secondaires par rapport aux moyens correspondants, Delbrück *Grdr.* 1 3-2 § 417.

4.1.1.1 (3) - De même, dans les langues modernes, certains verbes ont des emplois causatifs sans subir aucune modification formelle. Lyons p.269 en cite un exemple: *the stone moved: la pierre a bougé* - *John moved: Jean a bougé* - *John moved the stone: Jean a bougé la pierre*. Le troisième énoncé est causatif.

4.1.1.2 (1) - Ce nouveau sujet est le plus souvent «cause» du procès (les grammairiens indiens le nomment pour cette raison *hetu*), ainsi quand il s'agit d'ordre ou d'incitation; mais il est parfois «agent» (*kartr*); quand la personne aide, assiste, sert, etc.; un exemple frappant en est l'emploi du causatif *yājayati* au sens de «officier pour le compte d'un *yajamāna*», le nom: c'est ce dernier étant exprimé à l'accusatif. Cf. BR sv. Ici encore, comme pour la fonction sujet 1.1.1.4, seule une définition formelle a chance d'être totalement adéquate. Le terme d'«ergatif» que Lyons emploie pour décrire le sujet causatif ne convient que pour une partie des situations.

des verbes transitifs peut théoriquement se présenter sous trois formes:

- 1 - avec les deux objets *faire manger qqch. à qqn.*
- 2 - avec l'objet-agent seul *faire manger quelqu'un*
- 3 - avec l'objet-patient seul *faire manger quelque chose*

Ici encore les tours simples doivent être confrontés au tour double, qu'ils en soient ou non la réduction directe. Des deux tours simples, seul le premier (*faire manger quelqu'un*) est identique au causatif des intransitifs.

4.1.1.3 Le problème de l'«objet causatif»

Ce qu'on nomme l'«objet causatif» est normalement l'objet-agent; l'objet-patient relève d'ordinaire de la syntaxe du verbe base, non de celle du causatif. Une exception toutefois se rencontre dans le tour décrit *infra* 4.1.2.2. Deux problèmes principaux se posent au sujet de l'accusatif de l'objet causatif.

- 1 - celui de son domaine, et de ses éventuels concurrents
- 2 - celui de son origine

Le premier n'est jamais posé dans sa totalité: le domaine de l'accusatif de l'objet causatif est à définir seulement de l'intérieur, en établissant la liste des verbes présentant cette rection, mais aussi de l'extérieur, en considérant les autres cas exprimant le même rapport. C'est par ailleurs la seule voie qui mène à la solution du second problème, celui de l'origine. Car, à moins de poser une valeur agentive originelle pour ce cas, il est impossible d'expliquer l'emploi de l'accusatif dans l'expression de ce rapport.

Ainsi, lorsque Gaedicke établit la liste des groupes sémantiques de verbes régissant un accusatif de l'objet causatif (1) (1 verbes de mouvement - 2 être/rendre ferme - 3 profit, joie, satisfaction, et 4 idées contraires - 5 dégoutter/arroser - 6 autres) il ne considère que l'accusatif, et par suite ne peut qu'enregistrer les emplois. La seule justification qu'il apporte suppose le problème résolu: ainsi avec les verbes de mouvement «en se déplaçant, on déplace autre chose» (2); avec les verbes «être/rendre ferme»: «das feste macht fest» (3), avec les verbes de profit... «le bien-être répand le bien-être, l'ordre l'ordre...» (4). En somme, l'accusatif de l'objet causatif est une donnée première, justifiée *a priori*. C'est pourquoi il reconstruit (p.277) pour l'état antérieur «seulement un causatif et un intransitif; il n'y avait pas de causatif du transitif, pas de passif de l'actif».

Cette conception (due à l'illusion si commune de la simplicité des états reconstitués) tend à identifier la transitivité et le mécanisme causatif. Elle dispense donc de rechercher l'origine de cet emploi de l'accusatif.

L'idée a été reprise par Kuryłowicz *RO* 8 (1934) p.94 et suiv. (et cf. *IC* p.87): seul est ancien le causatif des intransitifs; celui des transitifs est secondaire, et la seule exception que constituent les verbes de perception comme *śrñóti* «il entend»: *śrāváyati* «il fait entendre, il proclame, il annonce» n'est qu'apparente. Le causatif fait couple avec le *médio-passif* intransitif, («il retentit»), donc *śrāváyati* signifie fondamentalement «il fait retentir».

Or, cette observation, qui est parfaitement juste, vaut pour la majorité des causatifs un *āya-*, et non pour le mécanisme causatif lui-même. De plus, comme

4.1.1.3 (1) - Qu'il range dans les «verbes indifférents» c. à d. susceptibles d'emplois intransitifs et transitifs (p.52 et suiv.).

4.1.1.3 (2) - *Acc.* p.52.

4.1.1.3 (3) - *Acc.* p.58.

4.1.1.3 (4) - *Acc.* p.59.

on l'a vu 3.1.1.3, la transitivité n'est pas une notion simple. En tout cas elle ne s'identifie nullement avec l'objet causatif.

4.1.1.4 Le causatif simple et les 5 causatifs doubles

Comme souvent, le tour le plus simple ne se laisse interpréter qu'à la lumière de tours plus complexes: on commencera donc par situer le causatif «simple», celui des verbes intransitifs par rapport au causatif «double» des transitifs, et ceci dans la prose védique (1), où ne joue plus pour les formes en *-āya-* la règle mise en lumière par Kurylowicz (2) pour l'état antérieur.

Parmi les exemples que rassemble Delbrück *Ai. Sy.* p.224 et suiv. on distingue un tour simple et cinq tours doubles:

- Le causatif simple, celui des intransitifs, (*médhah prā kṣarati* «l'offrande débord» → *prā-kṣāraya- mēdham* «faire déborder l'offrande») a été décrit *supra* 4.1.1.2.

Les tours doubles, causatifs de verbes transitifs, réunissent un objet-agent (l'ancien sujet) et un objet-patient (l'ancien objet). Selon les cas utilisés, on distingue:

1 - Agent: instrumental Patient: accusatif

prāṇān chūg rchatī (TS. 6.3.9.1)

«la souffrance atteint les souffles»: *śucā evā enam arpayati* (TS. 2.6.4.4) «il le fait atteindre par la souffrance». On doit donc compter avec un «instrumental de l'objet-agent causatif».

2 - Agent: accusatif Patient: instrumental

**sā vaste vāstram* - **vāsāya- tāṃ vāstreṇa*

«il revêt un vêtement», «le revêtir d'un vêtement». Comme le montre ce schéma, on ne peut, avec Delbrück, assimiler la construction du causatif à celle du simple. L'objet causatif est à l'accusatif, tandis que l'ancien objet passe à l'instrumental.

3 - Agent: accusatif Patient: accusatif

(double accusatif, 3.1.2.7)

**sā pibati havīḥ* - **pāyāya- tāṃ havīḥ*

«il boit l'oblation» «lui faire boire l'oblation».

Il faut ajouter un quatrième tour, que Delbrück n'a pas relevé: en face de RV. 8.2.17 *tāva id u stōmaṃ ciketa* «je ne pense qu'à ta louange», 3.34.5 *ācetayad dhīya imā jaritrē* «il a mis en lumière ces visions poétiques pour le chantre» représente le syntagme causatif. Le mécanisme peut se schématiser:

**jaritā cetati dhīyam* - **cetāya- dhīyam jaritrē*

Donc: agent au datif, patient à l'accusatif.

On voit par là qu'il n'est pas possible de partir d'un «accusatif de l'objet causatif», et d'interpréter les autres tours à partir de lui. Puisque l'objet causatif est exprimé aussi par l'instrumental, et par le datif, l'emploi de l'accusatif doit être expliqué et pas seulement enregistré.

Les différentes constructions causatives (3) peuvent être représentées par le tableau suivant:

4.1.1.4 (1) - On verra que les mêmes relations syntaxiques se constatent dans le RV, mais, comme les formes verbales ne sont pas en *-āya-*, elles n'ont jamais été identifiées à celles que l'on relève dans la prose védique

4.1.1.4 (2) - Cité *supra*, 4.1.1.3.

4.1.1.4 (3) - Sur leur distribution, v. Speijer VSS § 21 Anm.

	Agent (ancien sujet)	Patient (ancien objet) néant (verbe-base intransitif)
Tour simple 1	A	
Tours doubles 2	I	A
3	A	I
4	D	A
5	A	A

Il ressort immédiatement de ce tableau que l'accusatif du tour simple 1 est à rapprocher de celui des tours doubles 3 et 5.

5 est lui-même ambigu (comme tous les doubles accusatifs), et doit être situé par rapport aux autres tours. Mais 3 est à 4 dans un rapport connu, celui des deux modèles :

		I	A
modèle 1	<i>vāsāya-</i>	<i>vāstreṇa</i>	<i>tām</i>
		A	D
modèle 2	<i>ceṭāya-</i>	<i>dhiyaṃ</i>	<i>jaritrē</i>

Le tour 5 sera interprété comme un modèle intermédiaire, réunissant l'accusatif du modèle 1 et celui du modèle 2.

Seul, le tour 2, avec son instrumental d'agent, reste en dehors de cet ensemble. Mais il est avec le premier, dans un rapport, connu, celui d'un instrumental déobjectif dans le tour double en face de l'accusatif du simple, et l'accusatif de l'objet causatif peut être également un substitut de l'instrumental.

On ne s'étonnera pas de constater l'existence de quatre tours doubles: ce que nous nommons «agent» (ancien sujet) et «patient» (ancien objet) ne représentent pas nécessairement des relations unitaires. Ainsi, on sait que l'«accusatif d'objet» ne saurait être considéré comme une notion simple. Le «patient» peut donc représenter différentes relations.

4.1.2 Le causatif double

4.1.2.1 Le type *śucā... enam arpayati*

On a rappelé 4.1.1.1 que la formation i.-e. en **éye-* (le type **monéye-*) n'est pas originellement causatif, mais itératif, et qu'il ne faut pas chercher de lien sémantique entre les deux valeurs. Kuryłowicz *IC* p.87 a montré que la forme en **éye-* est causative en tant qu'elle représente le verbe base dans son emploi causatif selon le schéma:

vārdhati «il accroît»: *vārdhate* «il croît»
vārdhāyati «il accroît»

La première des constructions causatives doubles confirme cette analyse. L'instrumental de l'agent ne doit rien à l'instrumental d'agent du passif qui pose lui-même des problèmes (4.2.1.4); il représente l'emploi qui a été décrit 2.2.2.2 comme l'instrumental désubjectif, RV. 1.36.4 *viśvam sō agne jayati tvāyā dhānam* «il conquiert grâce à toi toute richesse, ô Agni».

Le rapport est identique entre d'une part
 **mārtyo jayati agnīnā dhānam*
 et **agnīr jayati mārtiyā dhānam*
 et de l'autre entre

**śucā enam arpayati*

et *śūg enam rçhati

C'est l'instrumental sociatif qui, désignant l'agent (le nominatif sujet désignant l'initiateur ou le bénéficiaire, 4.3), porte à lui seul la valeur causative.

Cette analyse s'applique à tous les exemples de cette première construction causative double, ainsi MS. 2.5.6 *prajāpatiḥ prajāḥ... vārunena agrāhayat* «Prajāpati fit saisir les créatures par Varuna» (*vārunaḥ prajāḥ prajāpatye agrāhayat)

C'est sous cette rubrique qu'il convient de placer TS. 3.4.1.2 *brāhmaṇā evā enam ā vartayati* «par la formule il le fait retourner». Mais il est exact, comme l'indique Delbrück p.225, que la construction du causatif n'est pas différente de celle du simple. (*brāhmaṇā evā enam ā vartati*)

On peut donc considérer que cette construction du causatif, bien que récente, est l'héritière d'un tour védique, et même d'un tour plus ancien, puisqu'on trouve des instrumentaux désubjectifs dans plusieurs langues i.-e. anciennes, ainsi en avestique

Yt. 1.27 *ārmaitica spantaya aēsām tbaēō scindayaōwam* «Par Spenta Armaiti, écrasez leur malice» (Darmesteter). Dans ce tour, la nature de l'accusatif d'objet n'importe pas. C'est le terme à l'instrumental qui porte entièrement la valeur causative, sans que le contexte en soit affecté.

4.1.2.2 Le type *tām gīrbhīr vāsāyāmasi*

Ce second type double est attesté dans le RV, auquel est emprunté l'exemple type, 9.35.5 «nous le revêtons de louanges». Comme le syntagme de base est *śā vaste gīrah «il se revêt de louanges», le tour se réalise par le passage à l'accusatif du sujet du syntagme de base et le passage à l'instrumental de son accusatif d'objet. Telle est la situation en synchronie. Mais l'accusatif de *vaste gīrah est-il plus ancien que l'instrumental de *vāsāyati gīrbhīh? Quelle est l'origine de cet emploi déobjectif de l'instrumental? On a montré 3.2.10.1 que les deux tours étaient originels et, malgré les apparences, relevaient l'un et l'autre du modèle 1.

a - mettre un vêtement (I) à (A)

vāsāya- vāstreṇa tām

b - mettre telle partie du corps (I) dans un vêtement (A)

se mettre dans un vêtement (A)

Le rapport *śā vaste vāstram · *tām vāsāyati vāstreṇa est donc fortuit.

C'est la coexistence de deux syntagmes du modèle 1, dont l'un s'est généralisé pour le sens de «se vêtir, être vêtu» et l'autre pour celui de «vêtir», qui est à l'origine de ce mécanisme, qu'on peut schématiser ainsi:

verbe + A (objet) · verbe causatif + A (objet causatif ou agent) + I (objet).

A vrai dire, peut-on nommer ce rapport «causatif»? Certes, il ne répond qu'à la définition *formelle* du mécanisme causatif, qui est l'introduction d'un actant sujet et le passage de l'ancien sujet à la fonction de complément («objet-causatif»). Quant à la fonction de complément («objet-causatif»). Quant à la relation *réelle*, on a signalé *supra* 4.1.1.2 qu'elle est très variable. On peut donc considérer que le rapport *śā vaste vāstram* → *vāsāya- tām vāstreṇa* est de type causatif au sens qui est donné à ce terme *supra* 4.1.1.2.

4.1.2.3 Le type *âcetayad dhiya imâ jaritré*

4.1.2.3.1 Ce type se définit par le maintien de l'accusatif de l'objet du verbe base (*cétati dhiyam* «il conçoit une pensée» → *cetâyati dhiyam* «il fait concevoir, il inspire une pensée»), avec l'addition d'un datif d'agent, 3.34.5 *âcetayad dhiya imâ jaritré* «il a mis en lumière ces visions-poétiques pour le chantre» Renou *EVP* 17 p.77.

Mais sans cet objet, l'agent est à l'accusatif 7.86.7 *âcetayad aci'ah* «il a fait comprendre ceux qui ne comprennent pas» Renou *EVP* 5 p.70. On peut donc décrire le tour précédent à partir de celui-ci, comme le passage au datif de l'objet (agent) causatif, par suite à l'introduction d'un objet-patient à l'accusatif.

Or, il est évident que telle ne peut être la filière en diachronie: un accusatif ne peut se «transformer» en datif par une évolution continue. Il faut donc considérer la première filière, *cétati dhiyam* → **cétati dhiyam jaritré*. Un «datif d'agent» demande une justification. Elle est ici très apparente: *jaritré* est un datif désubjectif, *jaritré* < *cité* > «pour que le chantre conçoive (cette pensée)». Mais comment justifier le passage de *cétati* «il conçoit» à *cetâyati* «il fait concevoir, il inspire» sans se donner le mécanisme causatif? Certainement pas. Ce n'est pas en ajoutant un datif désubjectif à un verbe qu'on lui donne la valeur causative.

La racine *cit-* a trois groupes d'emplois:

1 - Constructions à un actant: «être visible, remarquable» «distinct». Cette valeur est celle des formes moyennes (*cétate*, *citâyate*; *âceti*) mais aussi, en partie, du présent actif *cétati* et du parfait *cikéta*.

2 - Constructions à deux actants: «voir, remarquer, distinguer». Cette valeur est celle des formes actives (*cétati*, *âcet*, *cikéta*), y compris des «causatifs» *citâya-* et *cetâya-* dans une partie de leurs emplois.

3 - Constructions à trois actants «rendre visible, qqch. à qqn.» d'où, par réduction «rendre qqch. visible» ou «rendre qqn. clairvoyant». Cet ensemble de valeur appartient aux formes actives des thèmes *citâya-* et *cetâya-*.

La relation entre 1 et 2 est, du point de vue de la réalité, celle du phénomène à la perception. Syntaxiquement, 1 ne peut se décrire comme le passif de 2 ni 2 comme le causatif de 1.

Mais les constructions du troisième groupe se décrivent comme causatives, soit par rapport à 1, soit par rapport à 2

dhi's cetate → *cetâyati dhiyam*

jaritâ cetati → *cetâyati jaritâram*

Pour interpréter correctement le mécanisme il faut considérer les constructions ternaires,

**cetâyati dhiyam jaritré et*

**cetâyati jaritâram dhiya*

Cette seconde construction est attestée 1.131.2 *indram nâ yajñais citâyanta âyavaḥ* qu'on entendra, avec Grassmann et Ludwig, «comme les Âyu attirent l'attention d'Indra pour les sacrifices» (1). On voit que le rapport entre les deux constructions causatives est celle des deux modèles:

4.1.2.3.1 (1) - Plutôt que «distinguent l. par les sacrifices» de Renou *EVP* 17 p.45, qui suit Geldner. L'appel à l'attention d'Indra revient à plusieurs reprises dans l'hymne, en particulier 6 *arkâśya bodhi* «fais attention à (notre) chant» (Renou *ibid.*) 7 *śrnuṣva* «écoute (nous)»; et, dans la strophe 2, le *pāda* précédent, que Renou traduit «puissions-nous te recevoir au timon de l'hymne», est un appel à l'aide divine pour l'hymne.

	phénomène, objet perçu	personne qui le perçoit
modèle 1	I	A
modèle 2	A	D

Le type *ācetaṇad dhiya imā jaritré* est donc la construction du modèle 2 correspondant au type précédent, **vāsāyati tām vāstreṇa* (= **citāya- indram yajñāih*) comme il a été indiqué plus haut. En l'absence du terme au cas oblique (I ou D), on a les deux emplois signalés «rendre qqch. visible, montrer qqch.» et «rendre qqch. clairvoyant».

pi- et *pinv-* ont, en face de leurs constructions intransitives du type **pāyaḥ payate*, **gāuḥ payate pāyasā* des constructions causatives qui correspondent aux deux modèles, ainsi qu'on l'a vu 3.2.2.4

**devō pinvati gām pāyasā/gāvi pāyaḥ*

et accessoirement une troisième (zeugma ou tour fixé) le double accusatif *gām pāyaḥ*.

4.1.2.3.2 Ce mécanisme peut rendre compte de la relation que l'on s'accorde à constater entre les sens de «donner» et de «recevoir» de la racine **dō-* (hitt. *da-*, véd. *ā-dā-* «prendre, recevoir»: autres représentants de **dō-*, «donner»).

Certes, on peut avec Benveniste (1), attribuer l'ambivalence à un fait de civilisation (2); mais en supposant que le sens initial soit celui de «recevoir», on peut considérer que celui de «donner» en est le causatif; **jaritā ā dade vāsu*, «le chantre reçoit le bien» → **dādāti vāsu jaritré* «il fait recevoir le bien au chantre».

Le mécanisme serait donc très ancien: le datif régime de **dō-* est i.-e. commun.

4.1.2.3.3 La construction de *bhaj-*, à l'actif et au causatif (ainsi que parfois au moyen au sens de «partager son») «donner en part (A) à (D)», 5.34.7 *vī dāśūṣe bhajati... vāsu* «il donne-en-part le bien à son adorateur», est causative en face de celle, propre au moyen «prendre ou recevoir en partage qqch. (A ou G)», 1.123.4 *āgram-āgram id bhajate vāsūnām* «elle a en partage chaque meilleure (part) des richesses», Renou *EVP* 3 p.54 (1). La relation est la même qu'entre **jaritā ā dade vāsu* et **dādāti vāsu jaritré*, 4.1.2.3.2. Secondairement, pour le préfixé en *ā*, le terme au datif a été mis à l'accusatif en vertu de la règle générale comme objet causatif, l'objet «donné en partage» passant au locatif, 10.45.10 *ā tām bhajā sauśravasésv agne* «donne lui part, ô Agni, aux choses-procurant-renom». Cette réfection confirme la valeur causative du tour *vī dāśūṣe bhajati... vāsu* précité.

4.1.2.3.2 (1) - *Don et échange dans le vocabulaire indo-européen*, *L'année Sociologique*, 3e série, 2 (1951) pp.7-20 *PLG pp.315-320.

4.1.2.3.2 (2) - Sans être explicitement abandonnée *VIIIE* 1 ch. 6 (il y est même fait référence p.82), l'explication sociologique y est remplacée par une explication *syntactique*: le sens de «donner» serait issu de «prendre pour qqch» (angl. *to take to*). De même, le verbe «donner» des langues modernes peut être décrit comme le causatif du verbe «avoir», Lyons p.282

4.1.2.3.3 (1) - qui (*ibid.* p.57) attire l'attention sur le jeu avec l'accusatif (causatif) **bhājāsi* 3a.

4.1.2.4 Le type **pāyāya- tāṃ haviḥ*

Ici, comme ailleurs, le double accusatif est un type d'expression intermédiaire entre les deux modèles: **sā pibati haviḥ* fait au causatif **pāyāya- tāṃ haviḥ* avec un premier accusatif qui relève du modèle 1, **pāyāya- tāṃ haviṣā*, et un second du modèle 2 **pāyāya- tāśmai haviḥ*. Le tour n'est attesté dans le RV que pour deux verbes: *pā-* et *gam-* 10.145.4 (Gaedicke p.272 et s.). Après avoir connu une extension limitée dans les autres Védas et dans la prose védique (Gaedicke y relève une dizaine de causatifs ayant cette construction), le tour ne se survit en classique que pour *kr-* et le causatif (inusité) de *hr-* (Renou GS § 347). Outre les causatifs en *-yā-*, ce tour est attesté avec un verbe non dérivé: *duh-*. Et là, son origine est facilement décelable. *Duh-* à l'actif se construit avec le double accusatif de la vache ou de sa mamelle et du lait ou des régimes figurés correspondants 9.85.10 *venā duhanty uksānam... drapsām* «les voyants traient le taureau (pour obtenir) la goutte (sômiq̃ue)» (1). Par rapport au moyen ou passif correspondant, qui se construit avec la vache pour sujet et le lait pour objet (causatif), la construction est causative, 9.74.4 *nābho duhyate ghṛtām* «(le soma) nuée... donne-en-se-laissant-traire le beurre-fondu» Renou *EVP* 9 p.24. Or, les deux accusatifs du tour double ont leur justification l'un et l'autre; mais il s'agit de rections secondaires. La racine ne signifie pas «traire» à l'origine, mais «toucher, appuyer sur»; c'est de ce sens que dérivent les acceptions fort diverses qu'a prises cette racine dans plusieurs langues i.e. (Benveniste *BSL* 30 (1929) p. 73-74). L'accusatif de la vache est un accusatif ordinaire; l'accusatif du lait est celui de l'objet effectué, ou plus précisément celui de l'objet obtenu (3.1.7.2 *trd-* et *rad-*; cf. aussi *tuj-* «exprimer» 3.2.1.5). Il s'agit donc d'un double accusatif, issu d'un banal zeugma (3.1.2.5).

La construction du moyen et du passif avec l'accusatif du lait repose donc sur une transformation passive; le sens originel de «toucher, appuyer sur» oblige à partir de l'actif, et à considérer le médio-passif comme secondaire.

4.1.2.5 Exemple: *vyā-*

Les constructions de la racine *vyā-* ont été présentées 3.2.8.2 dans le cadre des deux modèles en partant des constructions à trois actants de l'actif (A enroule B autour de C) pour expliquer les constructions à deux actants du moyen réfléchi (A enroule B autour de lui). C'est là une démarche normale; le moyen réfléchi est fondé sur l'actif. Mais on peut l'inverser; dans cette optique, les constructions ternaires sont *causatives*. Ainsi, en face de *pāri gōbhiḥ... avyata (sōmaḥ)* «(le soma) s'est enveloppé tout autour de (lait de) vaches» (9.107.18), un énoncé actif tel que **sōmam pāri gōbhir vyayāmi* «j'enveloppe le soma de lait» est causatif; or, c'est le syntagme du modèle 1.

Parallèlement, une construction du modèle 2 comme 6.72.5 *yūvaṃ śuśmaṃ nāryaṃ carṣaṇībhyah sām vivyathuḥ* «vous-deux avez enroulé l'ardeur virile autour des populations» est causative par rapport à **śuśmaṃ nāryaṃ carṣaṇāyah sām vivyire* «les populations ont enroulé l'ardeur virile autour d'elles».

Ce qu'on nomme l'«objet causatif» est ici un accusatif du modèle 1 qui, par inversion de relation actif: moyen, se trouve transposer le nominatif sujet du

4.1.2.4 (1) - Renou *EVP* 9 p.31 segmente en deux phrases, avec une construction différente de *duh-*: il s'agissait donc d'un zeugma, mais à distance. C'est à partir de tels zeugma qu'a dû se constituer la construction avec deux accusatifs.

syntagme moyen, devenu syntagme de base. Un datif lui correspond dans le modèle 2. Ailleurs, l'«objet causatif» est un accusatif du modèle 2: ainsi avec *tan-*.

4.1.2.6 *tan-* et i.-e. **reg-*

4.1.2.5.1 L'appartenance de l'accusatif de l'objet causatif au modèle 2 apparaît clairement avec les verbes «tendre»/«atteindre»: de même que 6.16.21 *agne... brhāt tatantha bhānūnā* «ô Agni, tu dresses haut ton éclat» (1), typique du modèle 1, 8.5.1 *vi bhānūm viśvādhā atanat* («l'Aurore» a étendu partout son éclat) typique du modèle 2 (cf. 3.3.2.1) peut être considéré comme un syntagme causatif par rapport à 1.35.7 *katamām dyām raśmīr asya ā tatāna* «quel ciel a atteint son rayon?» (2).

La racine **ten-* offre, on l'a vu, de nombreux parallèles de ces emplois védiques.

4.1.2.5.2 De même la racine **reg-* «faire mouvement en droite ligne» (véd. *ṛñj-*, 3.3.2.2) présente côte à côte le sens de «se déplacer» et «(faire se) déplacer en droite ligne», c'est-à-dire le causatif du précédent. On en rappellera les principaux exemples par le tableau suivant:

	Valeur de base	Valeur causative
gr.	<i>orégomai</i>	<i>orégō</i>
lat.	<i>pergo</i> «je continue» <i>surgo</i> «je me lève»	<i>rego</i> «je dirige»
lit.	<i>režtis</i> «se tendre, se raidir»	<i>režti</i> «tendre, raidir» <i>ražiti</i> id.
germ.	(néant)	* <i>rakjan</i> «tendre, étirer» (all. <i>recken</i>)

L'objet «tendu» (partie du corps «tendue», objet «tenu», d'où «adressé à» ou «dirigé vers») est à l'instrumental dans le modèle 1 véd. *ṛñj- jihvāyā* «tirer la langue», *ṛñj- girā* «adresser un chant». Il est à l'accusatif dans le modèle 2, *prā- iraj- brāhmāni* «adresser des formules», gr. *orégō kheira* et got. *ufrakja handu* «je tends la main». Et lorsque cet accusatif correspond à un nominatif sujet du verbe neutre, il est analysable comme «objet causatif» (1).

4.1.2.7 *budh-* et germ. **beudan*

La racine *budh-* s'applique principalement à l'éveil, qu'elle exprime sous deux aspects, état («veiller, être éveillé») et entrée dans l'état («s'éveiller»). Pour la voix, le verbe d'état devient un passif par l'adjonction d'un instrumental d'agent («être éveillé par»); inversement il est susceptible de passer au causatif («éveiller»):

4.1.2.6.1 (1) - L'instrumental *bhānūnā* est désubjectif par rapport à un syntagme **bhānús tatāna* «le rayon s'est étendu»; et le passage de *bhānús tatāna* à **agnir bhānūnā tatāna* est, au sens strict, causatif.

4.1.2.6.1 (2) - On décrit d'ordinaire le rapport dans le sens inverse: *tan-* étant rendu par «étendre», le sens de «s'étendre» est dit intransitif. La morphologie contredit cette description: contrairement au verbe français, pour lequel l'intransitif est marqué (par le pronom réfléchi), pour la racine i.-e., c'est la voix causative (**ten-* → **tñ- new-*) qui l'est.

4.1.2.6.2 (1) - On a tendance à réserver le terme de causatif aux situations comportant deux actants susceptibles de spontanéité («se tendre» → «faire se tendre») et parler de transitivité lorsque l'un n'est pas susceptible de spontanéité («se tendre» → «tendre»). En fait, rien dans l'expression ne permet d'introduire cette distinction en i.-e.

- «veiller, être veillé» 1.29.4 *śasāntu tyā ārātayo/bōdhantu śūra rātāyah* «que dorment les Arātī (/les absences de dons); que veillent les dons, ô héros!»; c'est le sens de v.sl. *bŭdĕti*, lit. *budĕti*.

- «s'éveiller» 10.35.1 *ābudhram u tyā indravanto agnāyah... uśāso vyūstisu* «ces feux chers à Indra se sont éveillés... aux lueurs de l'aurore». C'est le sens de v.sl. *bŭnoĭti*, lit. *bŭsti* (prés. *bundŭ*).

- «être éveillé (par)» 3.61.6 *rtāvārī divō arkaīr abodhi* «la (fille) du Ciel qui respecte le Rta a été éveillée par les chants». Ce sens est exprimé en slave et balte par le passif du suivant:

- «éveiller» 1.124.4 *śasatō bodhāyanti* «qui éveille les dormeurs». C'est le sens et (à peu près) la forme de v. sl. *buditi*, lit. *būdinti*.

Avec un datif final, «inciter», comme lit. *baudinti*.

À côté de ce sens, stable et hérité (cf. les parallèles baltes et slaves), on en trouve un second, également hérité, mais plus rare: «remarquer, faire attention à» (régissant l'acc. ou le génitif comme la plupart des verbes de ce groupe sémantique)

1.147.2 *bōdhā me asyā vācasaḥ* «Prête attention à cette parole de moi»

7.21.1 *bōdhā na stōmam* «Prête attention à notre louange!»

C'est la construction à peu près le sens de gr. *punthānomai* «je cherche à savoir, je m'informe de». Enfin, quelques passages semblent comporter un troisième sens, fort différent des précédents, celui d'«offrir», 7.21.1

bōdhāmasi tvā... yajñāir

bōdhā na stōmam

Il est assurément possible de traduire «Nous t'éveillons par des sacrifices»; mais rien n'indique par ailleurs qu'Indra, destinataire de ces sacrifices, dorme (1). Aussi vaut-il mieux entendre avec Geldner (qui suit l'interprétation de Grassmann) «Wir bedenken dich... mit Opfern; gedenke du unseres Lobliedes». Cette interprétation est appuyée par 4.15.7 *bōdhad yān mā hāribhyām kumārāḥ śāhadevyāḥ* qui ne peut signifier que «quand K.S. m'a offert deux alezans» (2); elle l'est aussi par l'emploi de *nī-budh-* en parallèle avec *pr-* «donner à profusion» et *dā-* «donner» 2.30.7 *yō me prñād yō dādād yō nībōdhāt* «qui me donnera à profusion, qui me donnera, qui m'offrira...». D'autre part, comme on l'a vu depuis longtemps, ce sens est également représenté hors de l'indo-iranien dans la racine: c'est celui du verbe germanique **beudan*, en particulier du verbe all. *bieten*. Le problème est de définir le rapport entre germ. **beudan* «bieten» et véd. *budh-*, puis entre ce sens d'«offrir» et les deux précédents.

Le sens d'«éveiller» - en dépit des jeux sur le double sens qu'on trouve dans le RV - n'y est pour rien: ces jeux de mots supposent le sens d'«offrir», mais n'en indiquent pas la genèse. D'ailleurs, le sens d'«éveiller» n'apparaît pas en germanique (3).

4.1.2.7 (1) - Il est dit plusieurs fois dans le RV que les dieux ne dorment pas, cf. note de Geldner à 8.2.18 b; toutefois, on dit aussi qu'ils s'éveillent à l'aurore (*uśarbudh-* ép. des dieux 1.14.9 et ailleurs). Le sens est en fait non «éveiller», mais «attirer l'attention» (par les sacrifices) d'où «gratifier d'un sacrifice», «offrir un sacrifice».

4.1.2.7 (2) - Certes, il n'est pas exclu que le poète ait joué sur le double sens, puisque l'expression est suivie de *āchā nā hūta ūd aram* «je me suis levé comme si on m'avait appelé». Mais on voit mal le prince offrir un cadeau au poète pendant son sommeil, comme l'implique la traduction de Renou EVP 13 p.17 «quand m'eut éveillé le prince Sahadevya avec les deux alezans». L'expression n'est possible que parce qu'il existe, à côté du sens d'«éveiller», un sens de «gratifier», dont Geldner rappelle justement l'existence dans sa note. Double sens possible également 5.14.1.

4.1.2.7 (3) - En avestique, ce n'est qu'un emploi parmi d'autres, et qui n'est attesté qu'avec le préverbe *fra-*. Le simple désigne la perception visuelle (Y. 9.21); la conscience de soi (Vd. 18.67); la sensation de faim et de soif (Yt. 17.6).

Grassmann *Wb* sv. glose *budh-* dans cet emploi par «bedenken jemanden mit». De même Gaedicke p.73 «wachsam, achtsam sein in Bezug auf jemand (A) mit etwas (I)»: l'un et l'autre ont été influencés visiblement par le désir de trouver en allemand une construction qui corresponde à celle du védique (4); seulement, pour le grammairien, le problème n'est pas là: c'est avec *bieten*, et non avec *bedenken* ou *achtsam sein* qu'il faut trouver un lien. Or *bieten* se construit avec l'accusatif de l'objet offert et le datif du bénéficiaire. Le rapport est donc clair: la construction de *bieten* est celle qui dans le modèle 2 correspond à celle de véd. *budh-* dans le modèle 1:

	objet offert	bénéficiaire
modèle 1 (véd. <i>budh-</i>)	instr.	acc.
modèle 2 (all. <i>bieten</i>)	acc.	dat.

Reste à rattacher ce sens d'«offrir» à celui de «remarquer» (celui d'«éveiller» restant hors de cause): c'en est tout simplement le *causatif*, «faire remarquer quelque chose à quelqu'un», d'où «le lui présenter, le lui offrir» (5). La construction du modèle 1 fournit le 3^e type de construction causative, celle du modèle 2 le 4^e type de construction causative (type *cetâyati dhiyam jaritré*).

Il est normal que le présent *bôdhati*, auquel répond exactement gmq. **beuda-*, ait à l'actif la valeur causative: le présent d'état est *budhyâte*; on sait que la forme en *-âya-* n'est que le substitut de l'actif causatif.

L'avestique confirme ces vues: en face de son présent d'état *buiḍya-* qui signifie «remarquer» Y. 9.21 *paūrva tātūm... būiḍyōimaide* «puissions-nous voir le voleur les premiers!», le causatif *baōdaya-* signifie «offrir, présenter»: Yt. 10.90 *yahmāi hvarā... nāmō baōdayeiti* «à qui le soleil présente son hommage», ce que Gershevitch rend (trop) littéralement par «whom... the sun causes to perceive his reverence» (6). C'est à peu de chose près l'all. *Jemandem einen guten Tag bieten*.

Parallèlement, comme l'expose Delbrück *Synkretismus* p.12 le sens le plus ancien de **beudan* est celui de «*kund machen*», d'où sont issus les divers sens d'offrir, d'inviter et d'ordonner (7). La filiation des significations est indiquée correctement par Seebold p.109.

Une confirmation finale peut être tirée du baltique et du slave: nous avons vu que véd. *bôdhati* est d'une part «être vigilant», d'autre part «faire remarquer quelque chose à quelqu'un»: on note une différence analogue entre le reflet slave et le reflet baltique de **bhewdhe-*: v. sl. *bljude-* (*bljusti*) signifie «surveiller, garder»; lit. *baudžiù* (*baūsti*) signifie «punir», c'est-à-dire initialement «faire remarquer (ses torts) à quelqu'un, lui faire des observations».

4.1.2.7 (4) - De même les traducteurs: Ludwig, Geldner, et autres.

4.1.2.7 (5) - C'est aussi l'interprétation de Meillet *Introd.* pp.387-8: «d'un autre côté avec valeur factitive, on a le sens de «donner l'éveil, attirer l'attention», d'où «présenter, offrir, inviter». Mais l'aspect syntaxique du problème n'est pas envisagé. Or, de «éveiller (qqn.)» à «présenter (qqch.)», on a un changement d'objet dont il faut rendre compte.

4.1.2.7 (6) - C'est aussi l'interprétation de Lommel, *die Yäst's*. Pour la situation, cf. Gershevitch p.234. Elle est préférable à celle de Darmesteter «lui pour qui le soleil... éveille... les hommages» (suivi Thieme *Mitra and Aryaman* p.37).

4.1.2.7 (7) - Même interprétation Meillet *ibid.* (*supra*, n.5).

4.1.2.8 *bhūṣ-*

Le sens de *bhūṣati* paraît avoir été convenablement décrit par Gonda, *Four Studies* p.71 et suiv. (1). Toutefois, l'objection de Thieme *Unters.* p.24 n. contre un causatif généralement intransitif est forte, et engage à réexaminer les constructions de cette racine. En effet, si *bhūṣa-* est le causatif ancien, celui qui a précédé *bhāvāya-*, pourquoi dit-on *bhūṣati kāsmai cit* en face de *bhāvāyati kām cit* pour «il fait prospérer quelqu'un», cette construction étant en revanche attestée pour les préfixés?

Ici encore, il faut penser aux deux principaux modèles de construction du causatif: si *bhūṣ-* se comporte comme un causatif par rapport à *bhū-* «prospérer, se développer», on attend notamment les deux constructions suivantes:

objet apporté, ajouté (externe ou interne)	personne à qui on apporte, chose à laquelle on ajoute le précédent
---	---

modèle 1	I	A
----------	---	---

= causatif 3

modèle 2	A	D
----------	---	---

= causatif 4

Constructions du modèle 1

6.52.8 *yó vo devāḥ... havyéna pratibhūṣati* «celui qui vous renforce ô dieux d'une oblation» (2).

3.3.9 *tāsya vrātani... úpa bhūṣema... suvrktíbhīḥ* «nous voulons renforcer ses vœux de nos bons hymnes» (3).

Souvent l'objet renforcé, ou les deux, restent implicites, ainsi 8.96.12 *stuhí sustutim... úpa bhūṣa jaritah* «Fais une bonne louange... renforce, ô chantre (Indra par cette bonne louange), donc s. ent. *sustutí* et *indram*; ou encore l'élément renforçant devient le sujet («sujet-instrument», *infra* 4.3.1) 10.104.7 *úpa bhūṣanti girah... indram* «les chants renforcent Indra».

Bien que comportant un accusatif et un datif, la construction de *pári bhūṣ-* 3.51.8 relève du modèle 1: *jātām yāt tvā pári devā ábhūṣan mahé bhārāya* «Quand dès ta naissance les dieux te fortifièrent (ou: t'équipèrent?) pour le grand combat» (4): l'instrumental du nom de ce qui fortifie (ou: de l'équipement?) est implicite. Il suffit de comparer 5.75.1 *rātham... stōmena prāti bhūṣati* «par la louange il équipe le char» (5) et 10.40.1 *rātham... suvitāya bhūṣati* «il équipe le char... en vue du bonheur».

Constructions du modèle 2

L'exemple le plus évident est 9.94.3 *kaviḥ... devésu yāso mártāya bhūṣan* «le

4.1.2.8 (1) - Quand il ne renvoie pas simplement à Gonda (*EVP* 4 p.51; p.91; 9 p.104; 14 p.71; 16 p.6), Renou en revient à l'interprétation par «être auprès de, assister» (*EVP* 7 p.35) «assiéger» (*pári-*) *EVP* 14 p.124. Parfois, il paraît identifier ces deux interprétations (*EVP* 7 p.63; 16 p.29 avec une interprétation personnelle de *ā-*).

4.1.2.8 (2) - Cf. Gonda *Four studies* p.77; semblable, Renou *EVP* 5 p.37 («assiste»).

4.1.2.8 (3) - Cf. Gonda *Four studies* p.84. H.P. Schmidt *Vrata* p.71 (et n.143) préfère partir de «être auprès, autour de qqch.», mais le sens qu'il donne à *vrātām bhūṣ-*, «das Gelubde pflegen», se justifie bien à partir de l'explication de Gonda.

4.1.2.8 (4) - La traduction (gauche) de Renou, *EVP* 17 p.90, «les dieux t'entouraient-de-force», tente de concilier l'interprétation de Gonda (qui part de «renforcer») et celle du Thieme («être autour, entourer»).

4.1.2.8 (5) - Renou maintient ici le sens de «orner», mais en rappelant que le sens de base est «renforcer» selon Gonda.

poète développant, chez les dieux, la gloire pour le mortel» (6).

Les analyses précédentes nous permettent de poser le tour équivalent du modèle 1, qui serait :

**kaviḥ devēsu yāśasā mārtam bhūṣan*, les deux syntagmes étant auatifs par rapport à **mārto bhavati yāśasā* «l'homme s'accroît en gloire; la gloire de l'homme s'accroît».

L'ellipse du terme à l'accusatif conduit à la construction usuelle du simple, 3.2.5.2 *agniḥ sanoti vīryāni... amṛtāya bhūṣan* (sc. *vīryāni*) «Agni gagne les forces viriles, accroissant (ainsi les forces viriles) du monde immortel» (7). 3.34.2 *makhā-sya te tavisāsyā prā jūtīm/iyarmi vācam amṛtāya bhūṣan* «Je lance une parole comme incitation de toi, combattant puissant, accroissant à l'immortel (sa puissance) ou (son héroïsme)» (8). Isclé pour la formation, véd. *bhūṣati* a un parallèle pour le sens dans le germ. **bōwwan* qui, à côté de ses emplois intransitifs de «habiter» (et «s'installer», **ga-bōwwan*) a des emplois transitifs, avec le sens d'«installer, équiper, aménager, cultiver».

Pour la construction, il a un parallèle dans le lat. *favere*, qui lui est probablement apparenté: le régime datif est probablement dû lui aussi à l'ellipse d'un accusatif. Cette ellipse est certaine pour l'av. *frād-* «favoriser», issu de *fra-dā-* «promouvoir», donc un verbe initialement transitif. Or, *frād-* se construit normalement avec un datif, Yt. 10.14 *yahmya garayō... gave frādayan* «là où les montagnes... multiplient le bétail» (Darmesteter). Une telle construction repose sur l'ellipse d'un accusatif; c'est ce qui ressort de la comparaison avec Y. 46.13 *ahurō ahmāi gaēθā... frādat* «Ahura fait prospérer ses troupeaux» (9). On ne peut donc, avec Thieme, arguer de la construction dative pour refuser l'interprétation de *bhūṣ-* comme causatif de *bhū-*.

4.1.3 Le causatif simple

4.1.3.1 «couler»: «faire couler»

4.1.3.1.0 Les verbes «verser», «éclabousser», «arroser» entrent généralement dans des constructions qui sont dans un rapport causatif: quand on compare aux énoncés dont le sujet est un nom de liquide («l'eau se déverse, gicle, éclabousse, arrose, inonde...») ceux dont le sujet est un nom de personne («(dé)verser l'eau», «faire gicler l'eau» etc.), on ne peut décrire ces derniers que comme causatifs des précédents. Or, on sait (*supra* 3.2.3) que le groupe des verbes «verser» est un de ceux qui illustrent les deux modèles. On se contentera ici de trois verbes: *sic-pruṣ-*, *ukṣ-*; on retrouvera *par-*, *infra* 4.3.4.5 pour illustrer le rapport des trois voix fondamentales.

4.1.2.8 (5) - Renou maintient ici le sens de «orner», mais en rappelant que le sens de base est «renforcer» selon Gonda.

4.1.2.8 (6) - Cf. Gonda *Four studies* p.75; «confirmant» Renou *EVP* 9 p.42.

4.1.2.8 (7) - Cf. Gonda *Four studies* p.75. Autre Geldner suivi Renou *EVP* 12 p.66 («en s'équipant pour (la fonction) immortel(le)»).

4.1.2.8 (8) - Cf. Gonda *Four studies* p.75. Cette traduction est conforme à celles qui ont été données des passages parallèles. On ne peut en dire autant de celle de Renou *EVP* 17 p.76, «étant (ainsi) en situation favorable pour (recevoir) le principe-de-vie»: comment concilier ce sens avec «s'équiper pour» 3.25.2 (cf. n.6)?

4.1.2.8 (9) - C'est la traduction de Humbach; les autres ne diffèrent que sur le sens de *gaēθā*.

4.1.3.1.1 En face de *sicyāte* «il coule» (goutte à goutte)», *sīncati* «il verse (goutte à goutte)» (3.2.3.3) est un causatif (1): sa construction au modèle 1 (*īndram īndubhiḥ*) constitue un tour causatif du type *śucā... enam arpayati* (4.1.2.1); sa construction du modèle 2 (*īn rāya* ou *īndre īndīn*) un tour causatif du type *ācetayad dhīya imā jaritré* (4.1.2.2).

Entre ces deux tours extrêmes, **īndavaḥ sicyante* «les gouttes coulent» et *īndūn sīncati* «il verse les gouttes», qui constituent le couple causatif normal, il y a deux intermédiaires sur le plan diachronique.

1 - la construction du modèle 1 **īndubhir īndram ā-sic-*

2 - la construction du modèle 1 où le sujet est un nom de fleuve ou de liquide en général, comme 4.43.6 (cité 3.2.3.3): le sujet y est à la fois sujet neutre et sujet causatif.

On restituera donc la filière

**rasā sicyate* «l'eau s'écoule»

**sīndhū rasāyā sicyate* «le fleuve avec son eau s'écoule»

**sīndhū rasāyā sīncaty āśvān* «le fleuve avec son eau arrose les chevaux»

**devō rasāyā sīncaty āśvān* «le dieu avec l'eau (du fleuve) arrose les chevaux»

**devō rasām sīncaty āśvebhyaḥ* «le dieu verse l'eau sur les chevaux».

D'où le rapport causatif **rasā sicyate* - **devō rasām sīncati*, «le dieu fait s'écouler l'eau».

4.1.3.1.2 Les deux constructions de *pruṣ-* «éclabousser» (3.2.3.4) sont *causatives* par rapport à l'emploi attesté 1.186.9 avec un nom de liquide comme sujet: *yāt... viśvam ā īrinam pruṣāyānta sēnāḥ* «alors que leurs flèches (l'averse) arrosent toute cavité», Renou *EVP* 5 p.10. De même lit. *praūsti(s) vēda* «(se) laver le visage» en face de *lietūs juōs praūsia* «la pluie les inonde». On note que l'emploi non causatif est exprimé en védique par *pruṣāyā*: moyen, tandis que les emplois causatifs le sont soit par *pruṣāyā*- actif, soit par *pruṣnō/-nu-* actif ou moyen.

4.1.3.1.3 Le caractère causatif de *ukṣ-* «arroser» apparaît clairement si l'on considère face à face les constructions des deux modèles (3.2.3.5) et les deux emplois du participe présent moyen *ukṣāmāna-*

1 - épithète d'un nom de liquide, il signifie «qui arrose, qui tombe en gouttes» 4.42.4 *aham apō apinvam ukṣāmānāḥ* «c'est moi qui ai fait gonfler les eaux arrosantes», Renou *EVP* 5 p.97.

2 - épithète d'un autre nom, il signifie «arrosé», 4.56.2 *devī (= dyāvāprthivī)...* *ukṣāmāne* «Les deux déesses... ruisselant (de beurre-fondu)» Renou *EVI* 15 p.120. Ambigu entre les deux interprétations 9.99.5 (le soma, qui peut être aussi bien «arrosant» qu'«arrosé»).

De ces deux emplois, le premier est à considérer comme *actif*, le second comme *passif*: Sâyana glose le premier par *sīncant-*, le second par (*adbhiḥ*) *sicyamāna-*. On décrira donc nécessairement comme causatives tant les constructions du modèle 1 comme 1.157.2 *ghrtēna no mādhunā kṣatram ukṣata* «arrosez de beurre fondu et de miel notre royaume» que celles (beaucoup plus rares) du modèle 2, comme 1.87.2 *ghrtam ukṣata* «déversez le beurre-fondu» Renou *EVP* 10 p.20. Le caractère original du causatif relevant du modèle 1 apparaît clairement: l'accusatif y est un com-

4.1.3.1.1 (1) - Le rapport inverse (*sīncat-* → *sicya-*) définit le *passif*; l'un et l'autre sont valables pour le védique.

plément de but («arroser» = «faire tomber en gouttes *sur*») l'instrumental, celui de l'objet utilisé par le sujet.

En revanche, le tour causatif relevant du modèle 2 apparaît secondaire et récent. Et l'on en aperçoit l'origine. considérons les trois syntagmes supposés originaux, le syntagme «passif» **prthivṃ ũkṣāmāṇā* «terre arrosée», le syntagme «actif» **āpa ukṣāmāṇāḥ* «eaux arrosantes» et le syntagme causatif du modèle 1 **prthivīm adbhiḥ ukṣ-* «arroser d'eaux la terre». La relation primaire est entre le syntagme actif et le syntagme causatif, qui s'analyse en un complément de but, *prthivīm*, et un instrumental d'objet-utilisé (ou instrumental désubjectif) *adbhiḥ*. Mais une relation s'établit secondairement entre le syntagme causatif et le syntagme passif: et cette relation produit le modèle de l'accusatif de l'objet-causatif:

$$\begin{array}{ccc} \text{ukṣ-} & \text{prthivīm} & \text{X} \\ \hline \text{prthivṃ ũkṣāmāṇā} & = & \text{āpa ukṣāmāṇāḥ} \\ \text{d'où X = ukṣ- apāḥ} & & \end{array}$$

C'est peut-être ainsi que *ukṣ- apāḥ* est devenu l'équivalent de *ukṣ- adbhiḥ*, et est entré en concurrence avec ce tour. La comparaison appuie cette interprétation de *ukṣ-* comme causatif. La racine **weg^W-* / **ug^W-* signifie «(être) humide» (gr. *hugrōs* «humide»; groupe de lat. *uveo* «être humide»). Les formes en -s- ont le sens d'«arroser»: il faut citer, à côté du verbe i.-ir., la forme nominale **uk^Wsén-* «taureau» (litt. «qui émet la semence»). *Ukṣ-* doit donc relever de la formation causative en -s- (Brugmann *Grdr.*² 2-3, p.339 et suiv.). Naturellement, les formes moyennes outre leur valeur propre («arroser son ...» 4.2.1.4 «s'arroser») servent à exprimer l'actif non causatif et le passif, que devaient exprimer à l'origine d'autres radicaux que *ukṣ-*.

4.1.3.2 «aiguiser»: «aiguillonner»

4.1.3.2.0 La coexistence de constructions causatives et de constructions non causatives se constate dans un petit groupe de verbes, qui ont en conséquence deux sens, «être aigu (piquer, aiguillonner)» et «rendre aigu». Mais comme l'un des deux l'emporte dans l'usage, l'autre passe inaperçu, et le problème n'est jamais posé. On ne saurait se contenter d'enregistrer des emplois - rares - de *cud-* au sens d'«aiguiser», et inversement des emplois de *ṣā-* au sens d'«aiguillonner» comme des faits relevant du lexique; il faut les décrire en termes de syntaxe. Contrairement aux groupes précédents, celui-ci présente une construction causative qui paraît étrangère aux constructions des deux modèles; on verra par *tij-* que l'écart est moins grand qu'il ne paraît.

4.1.3.2.1 La racine *cud-* signifie le plus souvent «fouetter, stimuler», parfois au sens propre, 1.168.4 *kāṣayā codatā* «fouettez (vos chevaux)», plus souvent au sens figuré, qu'il s'agisse d'inciter un dieu ou un homme au combat, ou à la libéralité. L'objet accusatif peut être soit la personne incitée (*devām*), l'action étant exprimée au datif (*rādhase* «inciter à la libéralité») ou au locatif (*samātsu* «exciter dans les combats»), soit l'action provoquée (*rādhaḥ* «provoquer la libéralité»), éventuellement déterminée par un génitif (*rādho maghōnām* «la libéralité des patrons généreux») ou accompagnée d'un datif du bénéficiaire. A la base de tout cela, on trouve la conservation d'une construction du modèle 1, et des déterminants casuels réguliers. Seul résiste à l'analyse un emploi isolé, mais indiscutable, de la racine au sens de «aiguiser», 6.47.10 *codāya dhīyam āyaso nā dhārām* «aiguise la vision-poétique comme une lame de métal». La comparaison suffit à établir le sens; elle se retrouve

d'ailleurs après *śā-* «aiguiser» 6.3.5, *śīṣṭa tējō'yaśo nā dhārām* «il aiguisse sa flamme comme une lame de fer» Renou *EVP* 13 p.38. À partir de cet emploi, qu'il considère comme originel, Grassmann propose de rapprocher cette racine du groupe germanique de v. isl. *hvata* «stimuler, se hâter»: *hvetja* «aiguiser» (all. *wetzen*). Cette étymologie se heurte à des difficultés de forme; ni Mayrhofer (1) sous *cōdati*, ni Seebold sous *hwaēt-a-* (2) ne l'ont retenue. Il faut reconnaître avec Renou *EVP* 8 p.67 que ce sens premier repose sur une base étroite. Et surtout, le passage de «aiguiser» à «stimuler» ne va pas sans difficultés: si une métaphore comme *cud-dhīyam* «aiguiser une pensée-poétique» se conçoit aisément, *cud-īndram rādhase* «stimuler Indra à la libéralité» se ramène plutôt à «fouetter» (*cud-kāśayā*) qu'à «affûter». Il reste pourtant à rendre compte de l'emploi qui, s'il n'est pas à la base des autres, ne peut davantage en être issu: «affûter» n'est pas une extension à partir de «stimuler».

4.1.3.2.2 Or, le même problème se pose, mais inversement, pour *śā-*: à côté du sens ordinaire d'«aiguiser, affûter» (arme, outil, cornes) figurément «donner du mordant, de l'agressivité», 7.18.2 *śīṣṭhi rāyē asmān* «donne-nous du mordant pour (conquérir) la richesse», on trouve un sens de «piquer, percer» avec le préverbe *nī* qui ne peut à lui seul expliquer ce changement; tout au plus apporte-t-il le sens de «abattre (en piquant, en perçant)», 10.28.6 *purū sahāsā nī śīṣāmi sākām* («j'abats-en-perçant des milliers et des milliers d'un coup»). Avec ce même verbe on trouve une fois à l'accusatif le nom de l'objet utilisé pour piquer (objet instrumental, 3.1.4.4) 10.89.9 *ny āmītreṣu vadhām indra... śīṣṭhi* «pique ton arme dans les ennemis» («affûte ton arme dans les ennemis», théoriquement possible, est à exclure). Geldner note que le sens rappelle angl. *to point at*. C'est une excellente indication, qu'il suffit de traduire en termes syntaxiques pour résoudre le problème.

Si (*nī*)-*śā-* signifie «piquer», on attend les deux constructions suivantes:

	objet piquant	objet piqué
modèle 1	I	A (attesté, 10.28.6 et ailleurs)
modèle 2	A (<i>vājam</i>)	DL (<i>āmītreṣu</i>)

Quant au sens de «aiguiser, affûter», c'est simplement le causatif, «rendre piquant»; ici comme ailleurs, l'accusatif de l'objet causatif est un accusatif du modèle 2: *śā-vājam* «aiguiser le foudre» est proche de *nī-śā-vājam* «pointer le foudre (contre)» (1). On note que la valeur causative est associée comme souvent à un présent de la classe 3.

La même analyse vaut pour *cud-*: *cud-* «affûter» est causatif en face de *cud-* «fouetter», «stimuler» («rendre piquant»: «être piquant»); mais ici, la valeur causative se limite à quelques emplois, tandis que l'autre valeur s'est largement dévelop-

4.1.3.2.1 (1) - Mayrhofer préfère le rapprochement avec le germ. **skeutan* «schliessen» (que Seebold écarte au profit d'un rapprochement **skeutan*: lit. *šauti*). Sur ces verbes, cf. 3.2.6.0.

4.1.3.2.1 (2) - Seebold laisse ce groupe sans étymologie. Pokorny mentionne le rapprochement avec doute.

4.1.3.2.2 (1) - S'il faut, avec Oldenberg que suit Renou, poser un *nī-śā-* pour la forme *nīḥ śāśāḥ* de 1.80.1 (forme que Geldner, après Grassmann, rattache à *nī-śās-* «exclure»), on le traduira par «chasser en-piquant»; on voit mal à quelle réalité peut correspondre l'expression «chasser-comme-en-aiguissant» de Renou.

pée (2). La répartition des formes *cōda-*: *codāya-* (3) ne correspond pas à celle des valeurs, mais dans la racine germanique, peut être apparentée, où coexistent les sens de «piquer, transpercer» et «aiguïser», c'est le causatif **hwat-eya-* qui signifie «aiguïser», «piquer, transpercer» étant le sens du verbe-base, *hwæt-a-*.

4.1.3.2.3 *Tij-* signifie «être aigu», 3.8.11 *svādhitis téjamānaḥ* «une hache aiguï-sée». Avec l'accusatif du but visé ou atteint, il prend le sens de «piquer, aiguïllonner» comme lat. *instigare*, gr. *stízein* et gmq. **stengan*; d'où au passif «être aiguïllonné», 10.111.9 *etā nā ramante nīktātāḥ* «ces (fleuves), aiguïllonnés, ne s'ar-rêtent pas». Avec l'accusatif de l'objet causatif, il prend le sens d'«aiguïser», 4.23.7 *tétikte tigṃā tujāse ānikā* «il aiguïse ses pointes de flèches aiguës, pour attaquer» (cf. 10.138.5).

Or, cet accusatif de l'objet causatif peut être interprété comme un accusatif du modèle 1 si l'on interprète *tij-* comme «pourvoir de **tij*, de *téjas*». *Téjas* désigne, outre la pointe ou le tranchant d'une lame, diverses notions telles que «fiery energy, ardeur, spirit, efficacy; spiritual, moral or magical power or influence; glory, digni-ty, majesty; (magical) potency» (J. Gonda *J. Or. Inst. Baroda* 8 (1958) p.236, renvoyant à J. Ph. Vogel, *Het sanskrit woord tejas (= gloed, vuur) in de beteekenis van magische kracht*, Amsterdam 1930). Gonda, ici et ailleurs (notamment *Some observations, passim*) insiste justement sur le caractère substantialiste de la pensée védique et sur la valeur «concrète» de divers noms-racines et dérivés primaires qui fonctionnent par ailleurs comme des abstraits dans la nominalisation. Ainsi *tij-* «être aigu» (3.8.11 *svādhitis téjamānaḥ* «une hache aiguïlée») est «posséder le **tij*, le *téjas*»; *tij-* «piquer» «aiguïllonner» est «avoir, exercer son *téjas* sur» (l'accu-satif étant l'expression du but-atteint); *tij-* «aiguïser» est «pourvoir de *téjas*» «don-ner du *téjas* à». L'accusatif de l'objet causatif est donc plus proche qu'il ne semble au premier abord du précédent. Peut-être en va-t-il de même pour *śā- vājram* (et *cud- dhārām*); mais ici l'absence d'un substantif tel que *téjas-* en face de *tij-* ne permet pas de l'affirmer.

4.1.3.3 *laisser, rester, couler*

4.1.3.3.1 *ric-* est souvent «dégager, évacuer un lieu»; c'est le premier sens qu'en donnent BR. («räumen»), et c'est celui qui s'est fixé dès la prose védique au parti-cipe passif, *riktā-* «vide», «dépourvu». A l'actif même *ric-* est parfois «vider» ainsi Bhatt. 6.36 *rinacmi jaladhes toyam* «ich schaffe das Wasser aus dem Meere fort, ich entleere das Meer» (BR. 7.344). Faut-il aller jusqu'à lui donner le sens de «être manquant, vide, démuné» que propose Benveniste *VIIE* 1 p.188? On a démontré 3.1.1.3 que divers emplois comme «laisser, mettre à la disposition de; laisser en héritage; vendre» sont issus de «quitter un lieu» (pour que quelqu'un y passe ou s'y installe), «laisser quelque chose à la disposition de quelqu'un». A ce sens se rattache aussi celui de «abandonner» attesté en avestique, Yt. 10.41. Mais ce

4.1.3.2.2 (2) *śa-*: *cud-* «aiguïllonner, stimuler», 1.102.10 *tvām ugrām āvase sām śiśimasy āthā na indra hāvaneṣu codaya* Faut-il avec Renou et Geldner distinguer ici *śā-* «aiguïser» et *cud-* «aiguïllonner»? Il ne semble pas; on traduira «toi le fort nous t'incitons à (apporter ton) aide; et nous, ô Indra, stimule nous dans nos invocations».

4.1.3.2.2 (3) - *coday-* «aiguïser» ou «aiguïllonner»: Renou *EVP* 15 p.144 (ambivalence bien vue, mais ni justifiée syntaxiquement, ni rapprochée de celle de *śā-* et de *tij-*).

sens ne rend pas compte de l'emploi du verbe dans deux passages, évoquant le mythe de Vrtra: 4.16.6 (Indra) *apō rīreca* «il a libéré les eaux» et 8.100.12 (Indra à Viṣṇu) *hānāva vrtrām rinācāva sīndhūn* «frappons Vrtra, libérons les fleuves». Le sens ne fait aucun doute: en ce dernier passage, le verbe est repris par le participe *viśṛsta-*, ce qui montre qu'ici *ric-* est synonyme de *vi śṛj-*. «Quitter» ne convient pas; mais «être manquant, vide, dépourvu» ne convient pas davantage. Grassmann évoque à ce propos le verbe avestique *raēk-* auquel il attribue le sens de «ausgiessen». C'est une double erreur, car av. *raēk-* n'a jamais ce sens (Vd. 5.8 *aś pairi . raēcayeiti* signifie «l'eau (le) rejette» qui est en revanche celui du pers. mod. *rēxtan*; ensuite, le sens du verbe védique dans les deux passages est «libérer» les fleuves (de Vrtra) et non pas les «vider» de leur eau. Or, le sens «libérer, laisser aller» est connu en avestique: Yt. 10.68 *vāšm... irinaxti* «il fait rouler le char» («ihm... freie Bahn macht» Lommel). Et il n'a rien de commun avec les notions de «vider» ou de «déverser». Et en védique même, ce sens est évidemment hors de cause lorsqu'il s'agit du soleil qu'Indra libère, 2.19.5 *sā sunvatā indrah sūryam ā devō riṇaḥ mārtyāya* «Cet Indra, le dieu libère le soleil pour le mortel pressant-le soma», Renou EVP 17 p.65.

Par une inversion sémantique qui a des parallèles (cf. en particulier *trd-* 3.2.4.1) le verbe est attesté une fois avec le sens de «déblayer» 2.15.8 *rināg rōdhāmsi kṛtrī-māṇy eṣām* «il ouvrit (un passage à travers) leurs barrages artificiels», Renou EVP 17 p.62. On opérera donc avec un sens de «donner ou laisser libre cours à», à côté de celui de «quitter». Il est à noter que ces deux sens sont attestés pour les formes actives du simple et du préverbe en *ā*.

4.1.3.3.2 Les formes moyennes, toutes préverbées (en *āti*, *ūd*, *vi* et surtout *prā*) offrent un tableau tout différent. Le sens général est celui de «dépasser» par sa dimension (*mah(i)nā*, *mahitvā*); la situation la plus fréquemment évoquée est celle des dieux, Indra surtout, qui dépassent en grandeur le ciel et la terre. L'objet dépassé est à l'ablatif avec *ūd-*, *prā-* et *vi-ric-*:

1.102.7 *ūt saḥsṛād ririce kṛstīṣu śrāvaḥ*

«Ton renom... dépasse... mille parmi les peuples» Renou EVP 17 p.37.

1.61.9 *asyā īd evā prā ririce mahitvām
divāś prthivyāḥ pāry antāriṣāt*

«C'est lui dont la grandeur même a-toujours débordé au-delà du ciel (et) de la terre, de l'espace-médian» Renou EVP 17 p.24.

4.16.5 (*indrah*) *ubhé ā paprau rōdaś mahitvā/
ātaś cid asya mahimā vi recy
abhī yō vīśvā bhūvanā babhūva*

«Indra a empli les deux mondes de sa grandeur, et même au-delà s'est étendue la dimension de celui qui a surpassé tous les êtres». Cette rection ablative est pleinement justifiée par le sens. En revanche, l'objet dépassé est exprimé à l'accusatif avec *āti-ric-*, 10.90.5

*sā jātō āty aricyata
paścād bhūmim ātho purāḥ*

«(sitôt) né; il a dépassé la terre par derrière et par devant». Cette rection ne peut être ancienne: l'adjectif en *-ta-*, *ātirikta-* attesté 8.58.3 au sens de «qui reste» est celui d'un intransitif: l'accusatif remplace donc un ablatif (transitivisation par *āti*). On retiendra donc pour ces formes moyennes une valeur commune de «dépasser» «être plus grand que» avec l'ablatif de l'objet dépassé, et l'instrumental (exprimé ou non) d'un nom de la «grandeur». Comment concilier ces données

avec les précédentes, c'est-à-dire les sens de «libérer» (etc.) de l'actif? Il paraît impossible d'établir en védique une relation simple entre *ric-* (et *ā-ric-*) actif d'une part, *āti-* (1), *ūd-*, *prā-* et *vi-ric-* moyens de l'autre, non seulement parce que les sens divergent, mais encore parce que la voix et le préverbe sont indissociables. Toutefois deux exemples de *prā-ric-* actif permettent de restituer la relation. Comme l'a bien vu Geldner, elle va du moyen *ricya-* à l'actif (causatif) *riṇak-*, *riric-*. 6.20.4 *pitvō nā arirecīt kīm canā prā* «de la nourriture, il n'a rien laissé» (= il a tout pris) cf. 10.13.4 *priyām yamās tanvām prārireṇīt* «Yama hat seinen lieben Leib fortgepflanzt» Geldner, qui commente en note: «*prā-ric-* weiterreichen als (Abl.)... trans. «weiterreichen lassen, auf Vorrat legen»: l'actif est donc *causatif*.

4.1.3.3.3 La comparaison confirme ces vues: hors de l'i.-ir. la racine signifie surtout «rester». Ainsi en slave, v. sl. *otŭlĕkŭ* «reste», en baltique, lit. *likti* «rester», en latin, *relicuus* «qui reste». Le verbe, à l'actif (et en particulier la forme infixée **linēkw-* et le causatif **loykwēye-[-t]-a* la valeur causative «faire rester», d'où d'une part «maintenir» lit. *laikyti*, de l'autre «laisser seul», lat. *linquere*. C'est évidemment de ce second sens qu'est issu celui de «laisser libre» «libérer». Mais c'est celui de «rester», ou plus précisément «être de surplus, en excédent» qui est à la base. Il explique la formation des nombres de 11 à 19 en lituanien, *vienuolika* «onze» litt. «avec un de reste» (**vienuo liekuo*, Instrumental possessif, cf. Stang p.281). Cette formation montre que le sens de *ric-* au moyen ne doit pas tout aux préverbes, et qu'il doit être considéré comme fondamental. **leykw-* signifie «être disponible, être de reste, rester» (1): lit. *likti* (dans ses emplois modernes) et (*vienuo*)-*lika*, véd. *āti-ric-*, *prā-ric-*, lat. *relicuus* en sont des témoins irréfutables; il est en effet impossible d'en rendre compte à partir de «être vide» ou «rendre vide». Le causatif (**linēkw-* et ses substituts) signifie «faire rester», «laisser de reste» (2), rendre disponible. Cette signification fondamentale s'est appliquée à deux types de situations opposés (3)

4.1.3.3.2 (1) - La construction d'*āti-ric-* avec l'accusatif ou l'ablatif surprend d'autant plus que les deux rections seraient attestées conjointement, 6.21.2 *yasya divam āti mahnā prthivyāḥ purumāyasya ririce mahitvām*, que Geldner traduit: «dessen Grosse an Umfang über Himmel und Erde hinausreicht, des Verwandlungsreichen» en accord avec Grassmann et Oldenberg. Geldner cite à l'appui 1.59.5; 61.9; 6.30.1 où *div-* et *prthiv-*, tous deux à l'ablatif sont régimes de *prā-ric-*. Oldenberg cite 1.109.6 où *prthiv-* et *div-*, à l'ablatif, sont régimes de *prā-ric-*, tandis que *āti-ric-* est accompagné d'un accusatif (*viśvā bhūvanā*) Ces parallèles sont probablement à l'origine du contre-sens. Il faut traduire: «magicien dont la grandeur dépasse le ciel de la dimension de la terre». Cette traduction a l'avantage d'éliminer la discordance casuelle au bénéfice de la relation normale d'*āti-ric-* (1.109.6, où elle contraste avec celle de *prā-ric-*) et de donner à *mahnā* (*prthivyāḥ*) un statut d'instrumental de différence, plus acceptable en ce contexte que celui de sociatif-interne (*mahitvām... mahnā* «la grandeur... avec sa grandeur...»). Quant au sens ainsi obtenu, il est en accord avec l'indication précise donnée par 6.30.1 *ardhām īd asya prāti rōdasi ubhē* «les deux mondes n'équivalent qu'à moitié de lui». Il est donc normal qu'Indra dépasse le ciel de la dimension de la terre (et inversement, la terre de la dimension du ciel). Car il dépasse des deux côtés, 8.88.5.

4.1.3.3.3 (1) - Ce sens de «rester» peut être issu de «déborder» (l'idée d'abondance, de superflu, étant souvent exprimée à partir d'un verbe couler) cf. *infra* - et Meillet (EM 1 p.643). Dans cette hypothèse, le sens de «libérer» (appliqué aux eaux captives) serait originel; mais celui de «vider» ne peut être obtenu que par l'application au récipient de ce qui ne vaut à l'origine que pour le liquide, cf. 3.1.8.2.

4.1.3.3.3 (2) - C'est ce sens qui rend compte du nom du «foie», **leykw-* «l'organe abandonné (aux dieux), celui qu'on «laisse de côté» en dépeçant la victime» (Benveniste, *Origines*, p.182).

4.1.3.3.3 (3) - **leykw-* «laisser libre, libérer» et «fixer», cf. **sēy-* «lier» (*sā-*) et «déliar» (*viśā-*), «laisser» (lat. *sino*) (3.1.8.4): la coexistence des deux sens opposés peut être due aussi à la réinterprétation de préfixes.

1 - «faire rester = maintenir fixe» d'où par ex. lit. *likti* «fixer» (4), dit du destin (*likimas*); *laikyti* «tenir, maintenir»; lette *likti* dans le sens d'«ordonner».

2 - «faire rester = laisser seul, quitter, abandonner» ou «laisser libre». Ce sens est le plus fréquent; on l'a partout et, même en lit. ancien cf. Kurschat sv. et en lit. actuel pour *palikti* c'est pourquoi on donne à la racine le sens de «laisser». Le sens de «être vide» ne recouvre en fait que quelques innovations comme véd. *riktā-* «vide», innovations dues à la formation secondaire d'un passif sur le «causatif» *rinakti*. La valeur ancienne est attestée par *ātirikta-* «qui reste» 8.58.3; «vide» est issu de «restant» (après le départ de).

3 - «rendre disponible» est d'une part «prêter» (gmq. **liḥwan*); de l'autre, en védique, «libérer»: qu'il s'agisse des fleuves bloqués par *Vrtra*, ou du soleil prisonnier de Vala (ou de l'Aurore?), les libérer, c'est les «rendre disponibles» les «mettre à la disposition» de l'homme.

4.1.3.3.4 La relation est du même ordre entre le passif *śisyāte* «il reste» et l'actif *śināsti* «il laisse»:

AV. 15.12.11 *nā asya asmiml lokā āyātanaṇ śisyate* «il ne lui reste en ce monde aucun appui».

RV. 6.75.16 *mā amīśām kām canā ūc chiśaḥ* «n'en laisse subsister aucun».

Le causatif *śeśāyati* n'apparaît (avec le même sens) que dans l'épopée. Faute d'une étymologie assurée, il est impossible d'établir à coup sûr le sens du rapport initial; toutefois, la dérivation nominale (*śeśa-* «reste»; *śeśas-* «descendance immédiate») appuie l'hypothèse d'une antériorité du passif *śisyāte*.

4.1.3.3.5 L'étude de *sic-* dans le cadre des deux modèles 3.2.3.3 a laissé un emploi inexpliqué, celui qu'on traduit par «vider». Il est fréquent, avec douze attestations dans le RV (dix du simple, une de *ūt-*, une de *nī-*), et remonte à l'i.e.: l'avestique *aus- haēcaya-* «dessécher», le latin *siccus* «sec».

sic- «verser» avec ses constructions des deux modèles, peut être considéré comme le causatif d'un **sīc-* «couler (goutte à goutte)», 4.1.3.1.1. C'est ce que confirme le correspondant gmq. **sīx^W* qui signifie d'une part «couler goutte à goutte, s'écouler» d'autre part «faire couler, filtrer»: ce second emploi est typiquement causatif, comme le note Seebold p.390.

Il suffit de restituer une seconde valeur de «couler, laisser échapper le liquide» (sujet: récipient), très proche de certains emplois bien connus de cette racine, en particulier «uriner», all. *seichen*, lat. *siare* et v. sl. *sīcati* dont le présent *sīci-* est identique à véd. *sīcyāte* selon Vaillant GCLS § 602. Le causatif a le sens de «faire échapper le liquide», «vider, assécher».

4.1.3.3.3 (4) - *likti* est l'héritier du moyen et de l'actif causatif. A l'ancien moyen est imputable le sens de «rester» et celui de «être destiné», à l'ancien actif causatif, celui de «décider, destiner» (dit de Dieu ou du destin). *Tāi Diēvo likta* «c'est la volonté de Dieu» *Palikti*, transitif, est aujourd'hui le représentant de l'actif-causatif, avec ses deux orientations sémantiques principales «faire rester» ➤ «mettre en réserve ou laisser» et «faire rester» ➤ «quitter, abandonner». Il a eu aussi des emplois intransitifs, avec le sens de «rester» cf. Kurschat sv. Le sens de «laisser, laisser aller, faire aller» s'est reporté sur (*pal*)-*lēisti* de même qu'en germanique il est passé au verbe voisin, **lētan*. Le sens de «destin» de *likimas* est à comparer avec l'emploi gathique de *raēknah-* «héritage» (= véd. *rēknah* id.) Y. 32.11 et 34.7, cf. Bartholomae sv.

4.1.3.3.6 Si l'on reconsidère *ric-* de ce point de vue, il est possible de reprendre, après Meillet, l'ancien rapport entre **leyk^w*- «laisser» et **leyk^w*- «couler» de Curtius et Fick, rejeté par WP, WH, P **leyk^w*- étant initialement «couler», -les valeurs de «être en surplus» (*ricya-*, lat. *relicuus*, lit. *-lieka*) seraient issues de «déborder»; celles de «laisser seul», de «laisser vide, s'écouler de» (lat. *relinquere*, gr. *leípein*).

Au causatif, «faire couler» aboutit à «libérer» quand il s'agit des fleuves: *ric-síndhum* serait le syntagme de base, à partir duquel auraient été faits *ric-áśvān*, *ric-sūryam*, etc. On peut donc attribuer à la situation charnière, celle de la libération des eaux, un rôle prépondérant dans l'évolution sémantique de la racine: ce rôle peut s'expliquer par l'importance de la «libération des eaux» non seulement dans la mythologie védique, mais aussi dans la mythologie indo-européenne: «faire couler les eaux», c'est les libérer; c'est aussi les mettre à la disposition de l'homme.

4.1.3.3.7 Un même rapport existe entre le moyen *rīyate* «il coule» et l'actif *rināti* «il fait couler, il fait courir»; lui aussi tend au sens de «libérer»: à partir de *rī-ápāh*, *síndhum*, on a *rī-sūryam* 4.30.6 «libérer le soleil» (*mātyāya kām* «au bénéfice de l'homme»). D'autre part, il signifie aussi «mettre en fuite, disperser». Mais comme *rī-* appartient au groupe de gr. *orinō*, gmq. **rennan* etc. (**rey-*), on ne peut pas envisager une parenté originelle avec *ric-*: il n'existe entre les deux racines qu'un parallélisme sémantique. Ces trois racines auxquelles il faut peut-être ajouter celle de véd. *śis-*, attestent l'antiquité du mécanisme causatif, et de l'accusatif de l'objet causatif. Elles attestent en même temps son caractère secondaire; à partir du sens de «s'écouler», l'accusatif de l'objet qu'on «fait (s'é)couler» est, quoique ancien, tout aussi secondaire que celui de l'objet «d'où on fait s'écouler», «qu'on vide».

4.1.3.4 *bhuj-*

Il est possible de résoudre par la voix causative une partie des problèmes sémantiques que pose la seconde racine *bhuj-* (1). Cette racine signifie «jouir», «être au service de» et «expier». Ce problème sémantique est lié à un problème syntaxique, celui du régime (accusatif ou instrumental) et à un problème étymologique: *bhuj-* correspond pour la forme au latin *fungi* «s'acquitter de» tandis que pour le sens il recouvre le domaine du latin *frui* «jouir», tout en rejoignant, à la limite, celui de *fungi* par le sens d'«expier», proche de «s'acquitter de».

bhuj- «jouir» (et par spécialisation «manger») est à la voix moyenne, son régime éventuel est à l'instrumental, 1.72.8

*vidád gávyam saramā dṛlham ūrvām
yéna nú kam mānuṣī bhōjate vīt*

«Saramā a trouvé l'enclos à vaches, solide(ment fermé), duquel l'humaine tribu tire sa jouissance maintenant encore» Renou *EVP* 12, p.19.

De même 1.138.3; 2.24.10; 5.42.9; 8.67.16; 10.19.6, et (au sens de «manger», sans complément) 7.81.5. L'instrumental est celui de l'objet-en-contact. Il est remplacé ultérieurement par un accusatif, Manusmṛti 9.14

surūpaṃ vā virūpaṃ vā pumān ity eva bhuñjate

«beau ou laid, c'est un homme, il suffit pour qu'on l'aime».

Cette construction concurrente, se retrouve en latin, et bien qu'attestée plus

tôt, elle n'est pas primitive, ainsi que l'a montré Wackernagel *Vorles.* 1 p.68.

On doit même considérer, sur la base des données védiques, l'accusatif comme secondaire: c'est tout simplement un «objet instrumental» (3.1.4.4).

Le sens de «être au service de», qui se développe dans la prose védique, est issu de celui de «réjouir», attesté 10.89.17 où le participe présent actif *bhūn-jatī-* est épithète de *sumatī-*, «faveur réjouissante, profitable». La voix active a donc la valeur causative, et l'accusatif est celui de l'objet causatif, ŠB. 11.5.7.1.

lokāḥ pācyamāṇas catūrbhir dhārmair brāhmaṇām bhūnakty arcāyā ca dānena ca ajyeyātayā ca avadhātayā ca

«les gens qui s'éduquent font bénéficier le brahmane de quatre privilèges: respect, don, sauvegarde contre la violence et le meurtre».

En cet emploi, *bhūnakti* se comporte comme le causatif de *bhūnkté* ou de *bhōjate*: l'énoncé cité représente en effet la transformation causative de **brāhmaṇō bhūnkte arcāyā* (etc.) «le brahmane jouit du respect (etc.)».

Ici encore la valeur causative de l'infixation apparaît; sans doute le couple primitif était-il *bhōjate: bhūnakti*, *bhūnkté* était secondaire (la voix moyenne annulant la valeur de l'infixation).

De même, le présent iranien **buxša-* identifié par Benveniste *Titres et noms propres* p.108 et suiv., et rattaché par lui à 2 *buj-* «jouir» avec le sens de «servir (un dieu)» (*Baga- buxša-* «qui est au service du dieu») est, comme *bhūnakti*, un causatif.

On sait que les présents en *-sa-* ont souvent cette valeur, comme on le rappelle après Gonda à propos de *bhūṣati* (4.1.2.8) et de *ukṣāti* (4.1.3.1.2). Et si, malgré la difficulté phonétique, on rattache à cette même racine (avec Meillet, *Esquisse* ² p.106 et EM sous *fungor*) le verbe arménien *bucanel* «nourrir», on retrouve un présent en nasale, et une valeur causative, celle de *bhojāyati* qui signifie «il nourrit» dans la prose védique.

Reste le sens d'«expier». Il est représenté par un groupe de formules asyntaxiques en *mā bhujema* et par 2.28.9 *mā ahām rājann anyākṛtena bhojam* «Puisse-je ne pas payer pour (la dette) contractée par un autre, ô roi!» Renou *EVP* 5 p.69. K. Hoffmann *Injuktiv* p.95 et suiv. a démontré que les formules en *mā bhujema anyākṛtam* représentent l'altération d'un syntagme prédicatif **nā anyākṛtam éno bhujé* «une faute commise par un autre n'est pas à expier». En même temps que l'irrégularité dans l'emploi de *mā* avec l'optatif disparaît celle d'une réaction accusative de *bhuj-* «expier». Faut-il, avec C. Watkins *IG* 3-1 § 223 considérer aussi comme une réfection au second degré *mā... anyākṛtena bhojam ((anyākṛt) -am (bhuj) -ema* → *(anyākṛt) -ena (bhoj) -am*)? C'est peu probable: l'emploi de *mā* est correct, et l'instrumental s'y interprète comme expression de la cause (cf. Hoffmann *Injuktiv* p.16). De plus, l'actif *bhojam* a pour correspondant le moyen *bhojate* 1.72.8 cité plus haut.

On considérera donc comme assuré l'emploi de *bhuj-* actif avec l'instrumental au sens de «expier». Mais comment concilier ce sens avec celui de «jouir»? Certes, on peut chercher la solution dans une ambivalence «jouir»: «souffrir»: qu'il s'agisse d'une valeur neutre (lat. *adfici voluptate: adfici dolore, poena*) (2), ou d'une antiphrase.

Mais, comme le verbe est à la voix active, on peut aussi penser à une valeur

4.1.3.4 (2) - Wenzel *Instr.* p.83 évoque comme parallèle le verbe persan *khōrden* «manger» qui sert aussi bien à exprimer la joie que la peine (*šādī khōrden* «laetitia affici», *dard khōrden* «dolorem pati»).

causative, «satisfaire quelqu'un» (en échange de) : accusatif causatif, et instrumental d'échange.

Quant à *énaḥ... bhujé*, qui équivaut à av. *aēnaḥḏ buj-* selon 2.3.4.1.5, on l'interprétera comme «faute dont il faut donner satisfaction, satisfaction (à la suite) d'une faute».

En résumé, on retiendra pour *bhuj-* deux sens de base : «jouir» («avoir-jouissance») et «faire jouir» («donner-jouissance»). Pour le premier, deux constructions : l'instrumental de la chose (*yéna... bhójate*) et son substitut l'accusatif (*surūpam... bhuñjate*); pour le second, une seule : l'instrumental de la chose et l'accusatif de la personne (*brāhmaṇām bhunakty arcāyā*). La comparaison des trois montre que la dernière est une construction du modèle 1.

4.1.3.5 *prā-tar* et *trā-*

On s'aperçoit que *prā-tar-* «prolonger (une durée)», «faire avancer (une personne)» régit un accusatif de l'objet causatif, si l'on met en regard l'exemple cité 3.3.2.4, RV. 10.25.11 *prā-tar- andhām śronām ca* «faire avancer l'aveugle et le paralytique» et 10.53.8 *prā taratā sakhāyaḥ* «allez de l'avant, amis!» Renou *EVP* 14 p.17. On peut donc poser une transformation causative : **andhāḥ prā tarati* «l'aveugle avance» . **sómo andhām prā tarati* «le soma fait avancer l'aveugle». Cet accusatif de l'objet causatif, comme il a été montré 3.3.2.4, est un accusatif du modèle 2, substitut d'un instrumental de l'objet déplacé. Le syntagme causatif, à partir d'emplois comme *tar- duritā, āṃhaḥ* et semblables, a pris la valeur de «tirer de danger, sauver» : il en est deux exemples possibles pour *tara-* dans le RV. (8.18.6 et 4.56.7), plusieurs sûrs pour le causatif *tāraya-* dans l'épopée, cf. BR. 3.258 et la note de Geldner à 8.18.6; enfin, si comme on l'admet d'ordinaire, véd. *trā-* et av. *θrā-* «sauver» représentent la forme pleine 2 de la racine *tar(i)-*, c'est en tant que causatif. De fait, le contexte contient souvent une référence au chemin par lequel on passe, on conduit, à l'étroiture (*āṃhaḥ*), 2.23.4

sunītíbhīr nayaśi trāyase jānaṃ

yās túbhyaṃ dāśān ná tám āṃho aśnavat

«tu guides par de bons guidages, tu protèges l'homme qui te sert-adéquatement (en sorte que) la détresse ne l'atteigne pas» Renou *EVP* 15 p.52. Il en va de même pour le correspondant av. *θrā-*, Yt. 13.146. On doit donc considérer, malgré la différence des situations, l'accusatif de *trāśva... nas tanvāḥ* «sauve nos personnes» de 10.7.7 comme la contre-partie de l'instrumental du modèle 1 de *turyāma dāsýūn tanúbhiḥ* de 5.70.3 «Puissons-nous vaincre les Dasyu!» : dans les deux exemples, *tanú-* est «ce qu'on fait passer au travers», que ce soit à travers un danger, pour l'en protéger, ou à travers la résistance ennemie, pour la vaincre.

Comme skt. cl. *tāraya-*, il se construit avec l'ablatif de ce qu'on sauve. Enfin, il s'emploie conjointement à *par-* dont l'évolution sémantique est parallèle 10.35.14 *yām trāyadhve yām pipṛthā́́́ty āṃhaḥ* «celui que vous protégez, celui que vous faites passer outre à la détresse» Renou *EVP* 5 p.51.

4.1.4 L'accusatif de l'objet causatif

4.1.4.1 L'accusatif de l'objet causatif comme directif

4.1.4.1.1 Il arrive que l'accusatif de l'objet causatif soit *directement* issu d'un accusatif directif. C'est notamment le cas avec les verbes «briller», parce que «briller vers» est en même temps «faire briller». Ainsi, *bhā-*, qui se construit avec l'instrumental de l'éclat (émis ou reçu) et (avec les préverbes *ā* et *vi*) l'accusatif du but: construction typique du modèle 1

1.48.9 *ūṣā ā bhāhi bhānūnā candreṇa* «Aurore, rayonne de tes rayons dorés» Renou *EVP* 3 p.13.

7.5.2 *sā mānuṣīr abhī vīso vī bhāti* «(Agni) illumine les tribus humaines».

On peut considérer comme causative la construction de 5.76.1 *ā bhāty agnīr uṣāsām ānikam* «Agni illumine (= fait briller) le visage des aurores» et de -1.50.4 *vīśvam ā bhāsi rocanām* «tu (Sūrya) illumines tout l'espace lumineux» Renou *EVP* 15 p.2, qui commente ainsi sa traduction: «*ā-bhā-* est en général factitif». Or, *ā-* (pas plus que *vi-*) n'est apte à donner ce sens; l'accusatif ne l'est pas davantage par lui-même; mais il se trouve que dans cette situation, l'objet atteint est en même temps l'objet-causatif. Il y a là une situation-charnière qui a pu fournir un modèle à l'accusatif de l'objet causatif.

4.1.4.1.2 Mais la principale source de l'accusatif de l'objet causatif est la réinterprétation de la construction active comportant un accusatif par rapport à la construction médio-passive correspondante. Quand la construction active est une construction du modèle 1, l'accusatif de l'objet représente *indirectement* un directif: il y a continuité dans l'expression, bien qu'il n'y ait aucun rapport direct entre les deux valeurs. C'est le cas pour l'une des constructions de *vyā-* (4.1.2.5), pour celle de *bhuj-* (4.1.3.4), et naturellement pour celle de l'exemple de la construction, *vas-* (4.1.2.2).

Mais l'origine la plus fréquente de l'accusatif de l'objet causatif est un accusatif substitut d'instrumental, accusatif du modèle 2, «objet instrumental».

4.1.4.2 L'accusatif de l'objet causatif comme «objet instrumental»

Comme on l'a vu 3.2.6.5 l'accusatif régi par *vartāya-*, exemple traditionnel de l'objet causatif, est le substitut d'un instrumental, au sens de «lancer». Mais «lancer» n'est, on l'a signalé, qu'un sens dérivé de «(faire) tourner»: *vartaya...* *āśma-hanmabhiḥ* est «faire un mouvement-tournant, en tenant des pierres-de-jet». Son substitut l'accusatif est donc un objet-instrumental (3.1.4.4). Par rapport à *vartate* «tourner (sur soi-même)», l'objet qu'on tient en faisant un mouvement tournant est un objet causatif, puisqu'il tourne lui-même. De même, *vrj-* «tourner, retourner» (et «renverser, abattre» des ennemis) se construit avec un accusatif d'objet qui, comme le régime de *vṛt-*, est initialement un objet instrumental. En synchronie, c'est un accusatif d'objet pur et simple; à la rigueur, on peut le considérer comme objet causatif à cause de quelques emplois comme *pāri-vrj-* «se détourner de, éviter, épargner», 7.46.3 *yā te didyūt... pāri sā vrñaktu naḥ* «ta flèche... qu'elle nous épargne». Mais si ces emplois sont isolés et marginaux en synchronie, ils permettent de discerner la nature de la transitivité de *vrj-*. L'accusatif qu'il régit au sens de «tourner, retourner» est le substitut d'un instrumental, attesté avec *pāri-vrj-*,

7.60.9 *pāri dvēsobhir aryamā vṛnaktu* «qu'Aryaman lui épargne ses hostilités» litt. «le contourne, l'évite avec ses hostilités»: il s'agit d'un instrumental de l'objet porté. De même avec le simple, 7.24.4 *vārTvṛjat sthāvirebhiḥ* «faisant tourner (tes) forts (chevaux)». Mais par ailleurs, l'objet tourné, retourné, détourné, etc. est toujours à l'accusatif. Le complément de but des préverbés (à valeur illative *ā, ní, prā*) est au datif ou au locatif. Il ne reste donc que des traces des constructions du modèle 1.

Par rapport à *srjati* «il fait couler, il lance», le moyen *srjate* «il coule, il s'élance» se décrit comme un réfléchi ou un passif: *sómaḥ srjate* est «le soma s'élance» ou «est lancé», comme *sómaḥ srjyate*. Mais inversement, si l'on part de *sómaḥ srjate*, *srjati sómam* est à décrire comme causatif; ici encore, l'accusatif de l'objet causatif est l'accusatif du modèle 2, substitué d'un plus ancien instrumental (3.2.6.2).

On trouve encore un accusatif du modèle 2 à la base de l'objet-causatif des verbes *tan-*, **reg-* (4.1.2.6), *bhūṣ-* (mais cet objet est le plus souvent sous-entendu, 4.1.2.8), «faire couler», «faire jaillir» (4.1.4.1), «faire traverser» (4.1.3.5).

4.1.4.3 L'origine de l'accusatif de l'objet causatif

Le problème de l'origine de l'objet causatif est dans une certaine mesure un faux problème: ce n'est pas en posant une valeur causative de l'accusatif ni en tirant cette valeur d'une autre qu'on peut le résoudre.

En fait, l'accusatif de l'objet causatif a diverses origines: accusatifs du modèle 1 ou du modèle 2, avec leurs diverses sous-classes. Sa véritable origine n'est pas dans telle ou telle valeur, mais dans le seul fait de la réinterprétation du rapport entre un actif transitif (quel que soit le type de transitivité) et un médio-passif. Le rapport structural normal est dans le sens actif - médio-passif. Ce rapport définit le médio-passif comme la *réduction d'un actant*: des deux actants de l'actif transitif, on passe à l'unique actant du médio-passif, actant qui subit l'action ou l'accomplit sur lui-même (1.1.2.4). Que ce rapport soit inversé - c'est une possibilité ouverte en permanence - et le modèle causatif est créé, celui de l'*addition d'un actant* en position de sujet, entraînant le passage à l'accusatif du sujet du syntagme de base.

On comprend pourquoi la transitivité et le mécanisme causatif sont si souvent confondus: c'est qu'en fait l'accusatif de l'objet causatif n'est pas un emploi qui prend place entre les autres, mais qui en partie se superpose à eux: tel accusatif de but ou de l'objet utilisé *en même temps* un accusatif d'objet causatif.

Conclusion

L'«objet causatif» n'est pas une notion simple; le mécanisme qui le définit (dit «désubjectif») met en œuvre trois cas, accusatif, instrumental et datif. Ces trois emplois désubjectifs sont en partie motivés par le sens du verbe-base, et pour une autre partie relèvent des deux modèles.

A plus forte raison ne peut-on considérer comme simple et primitive la notion d'«accusatif de l'objet causatif». Ce n'est que l'emploi d'un cas, en concurrence avec d'autres, pour l'expression d'une fonction elle-même complexe. Plus encore que l'«accusatif d'objet», c'est, du point de vue synchronique, une *classe d'emplois*, et, du point de vue diachronique, un point d'aboutissement.

4.2 Le passif

4.2.1 Le complément d'agent

4.2.1.0 Le passif: agent et sujet

De même que le causatif historique est issu de l'affectation d'une forme d'itératif (le type **monéye-*) à un mécanisme préexistant, et que l'agent du causatif (sujet de l'actif correspondant) a reçu diverses expressions casuelles (Accusatif pour les tours simples, et de plus Instrumental et Datif pour les tours doubles), de même le passif historique, dont la forme diverge d'un dialecte à l'autre, ne peut être qu'issu d'un développement récent; et l'expression casuelle de son agent est plus diverse encore que celle de l'agent du causatif.

Après avoir examiné l'expression de l'agent (4.2.1), on tentera, à l'aide de la théorie des deux modèles, de reprendre l'étude de la voix passive et de ses rapports avec l'actif: comme il a été indiqué 4.0.0.0, le problème du sujet est indissociable de celui des voix verbales. A partir de l'analyse des formes nominales (composés, participes), on met en lumière la base *possessive* commune au passif et à l'actif (4.2.2); il sera dès lors possible de montrer de quelle réinterprétation sort le passif historique (4.2.3).

4.2.1.1 Le génitif d'agent

4.2.1.1.1 L'emploi du génitif d'agent (1) se limite aux adjectifs verbaux en *-tā-*, aux adjectifs verbaux d'obligation et aux infinitifs datifs. Il est assez rare.

1 - adjectifs verbaux en *-tā-*: (2)

8.6.12 *māma... sūstutaḥ* «bien loué par moi»

7.18.14 *viśvā id īndraśya vīryā kṛtāni* «toutes les prouesses accomplies par Indra»

2 - adjectifs verbaux d'obligation

1.116.6 *hāvyo aryāḥ* «qui doit être invoqué par l'*ari*» (la liste des emplois de *hāvyā-* avec le génitif est donnée en note par Geldner *ad loc.*)

9.34.4 *tritāśya mārjyaḥ* «qui doit être frotté par Trita»

3 - infinitifs ou plutôt noms verbaux au datif

7.77.1 *ābhūd agnīḥ samīdhe mānuṣānām*

«Voici venu pour les hommes le moment d'allumer le feu» (litt. «voici que le feu est à allumer par les hommes»).

Sgall p.237 y voit un indice du caractère nominal de la forme. Il considère donc le génitif comme subjectif, ce qui est discutable. De toute façon, cet emploi n'est pas séparable des précédents en raison de la parenté étroite qui existe entre

4.2.1.1.1 (1) - Bibl. Minard 3 E 2 § 603 e.

Ajouter G. Cardona, *The indo-iranian construction mana (mama) krtam*, *Language* 46-1 (1970) pp.1-12 (cf. *infra* 4.2.1.1.2).

4.2.1.1.1 (2) - L'ambivalence du génitif auprès de l'adjectif en *ta-* - d'agent s'il se relie à l'adjectif en *-ta-*, d'appartenance s'il se relie au substantif dont celui-ci est épithète - répond à celle des *bahuvrīhi* du type *hataputra-*: *hata-putra-*: (*hato*)/(*asya putraḥ*) «dont le fils a été tué» *hata-strī* (*-ka-*): (*hatā asya*)/(*strī*) «par qui a été tuée une femme» (Rénou GS § 94).

Même ambivalence dans les *bahuvrīhi* avestiques, Duchesne-Guillemin *Composés* p.170 et suiv.

l'infinitif ou nom verbal au datif et l'adjectif verbal d'obligation (3).

L'emploi paraît ancien: il est représenté sur une large partie du domaine i.-e. (i.-ir., grec, tokharien, balte, germanique). Il en est peut-être quelques traces en latin.

1 - Avestique: même caractère qu'en védique: le génitif se limite aux noms de personnes; il est concurrencé en cette fonction par l'instrumental, qui fonctionne seul pour les noms de choses. On comparera notamment Y. 43.11 *xšmā uxδa-* «dit par vous (l.) et 51.3 *hizvā uxδa- vaṇhšuš manahō* «dit avec la langue (l.) par la Bonne Pensée (G.)», cf. *infra* 4.2.1.5. Le génitif s'étend sporadiquement aux noms de choses (Y. 11.7) et aux formes personnelles du passif (Yt. 13.50) (4).

2 - Le grec homérique n'a que des traces de cet emploi (Chantraine *GH*. II § 81 citant Od. 8.499, considère cet unique exemple comme incertain). Mais il est bien attesté chez les Tragiques, et son antiquité est confirmée par le composé *Diós-dotos* (NP) «donné par Zeus».

3 - L'emploi est régulier en balte, non seulement avec les divers participes passifs, mais avec les formes verbales passives personnelles et impersonnelles qui en sont formées. Ainsi, en lituanien, à partir de la phrase active *tā lapelī vėjas nupūtė* «le vent a emporté la feuille» se forment deux passifs, l'un personnel *tas lapelis buvo vėjo nupūstas* «la feuille a été emportée par le vent» (*vėjo*, génitif d'agent) et l'autre impersonnel *to lapelio būta vėjo nupūsto* (même sens), avec *lapelio* génitif sujet du passif impersonnel *būta* (ex. de Jablonskis *RR*. I p.588): on ne peut ici parler d'un *agent*, mais seulement d'un *sujet*. De plus, lorsqu'il s'agit des pronoms personnels *aš* «je» et *tu* «toi», ce sont les formes *māno*, *tavo*, celles du génitif adnominal, qui sont employées et non *manęs*, *tavęs*, formes du génitif adverbial ou prépositionnel.

L'importance de ce fait a été justement relevée par Fraenkel *Sy*. p.96. Il range l'emploi dans le génitif adnominal, que ce soit le génitif d'appartenance, comme le pense Fraenkel *lc* p.95 («Genetiv. Poss. («auctoris») bei passiv Participien») ou le génitif subjectif, parallèle au génitif objectif du tour *pieno kōšiamas inđas* «réceptacle pour filtrer le lait» (Senn I § 851). Quoi qu'il en soit, il contraste avec l'instrumental (*stogu apdengtas* «recouvert d'un toit») qui reflète au passif l'instrumental de l'actif (*stogu apdengti* «recouvrir d'un toit» cf. *supra* Y. 51.3 *hizvā uxδa- vaṇhšuš manahō*).

4 - Le tokharien connaît aussi un génitif d'agent, concurrencé par le perlatif et l'instrumental (K.T. p.83).

5 - Il est curieux de noter que l'arménien moderne utilise un génitif d'agent ou un article possessif avec les participes passifs, *sorvac tas-s* «la leçon que j'ai apprise», *eibord irkac tup* «la lettre qui a été envoyée par mon frère» (Feydit p.305 et suiv.). Mais ce tour est inconnu de l'arménien classique. L'emploi du génitif avec l'adjectif en *-eal* relève d'un tout autre emploi, qu'il n'y a pas lieu de rapprocher comme le fait Pedersen *Toch*. § 20 (5). Le génitif n'y a aucune

4.2.1.1.1 (3) - Siecke *Gen*. p.27 considère *a priori* que le génitif est dans cet emploi un substitut de l'instrumental («Genetivus pro instrumentalī positus ita explicandus esse videtur...»), sans doute parce que l'instrumental est devenu le cas de l'agent en sanskrit. C'est en fait un archaïsme, comme le montre la comparaison. En effet, hors du datif, un syntagme *samīdh- mānuṣāṃ* ne pourrait signifier que «la bûche des hommes». Le génitif est donc lié de façon indissociable à la forme de datif.

4.2.1.1.1 (4) - Bartholomae *Air. Wb*. 512 sous 2 *bar-*, Reichelt *Aw. Elem*. p.259 et n.1, Delbrück *Aind. Sy*. p.396. Mais Lommel p.118 considère les formes verbales comme actives, et l'emploi, dont c'est l'unique exemple, serait donc sans attestation selon Cardona *Lg*. 46-1 (1970) p.3 n.2.

4.2.1.1.1 (5) - Cf. Benveniste *BSL* 48 (1952) p.52 et suiv. (= *PLG* p.176 et suiv.); *BSL* 54 (1959) p.57 et suiv. et *supra* 1.2.6.1.

part à l'expression de l'agent. L'agent spontané s'y exprime par *i* et l'ablatif, et l'agent non spontané par l'instrumental (Jensen § 294), répartition qui rappelle celle du slave et du latin. Là où il n'a pas fourni l'expression de l'agent du passif impersonnel, il n'est pas toujours aisé d'isoler cet emploi de la masse des génitifs adnominaux.

6 - Ainsi en latin, où des expressions comme *sentatus consultum*, *plebis scitum* semblent devoir lui être attribuées, mais sans qu'on puisse le démontrer.

De toute façon, il s'agit d'un emploi ancien: on peut rejeter sans hésitation l'interprétation de Hirt *IG* 6 p.105 et 119-120 qui identifie cet emploi non seulement au génitif subjectif, mais encore au génitif objectif, en considérant le tout comme récent.

En revanche, celle de Delbrück *Grdr.* ³ § 170 et de Brugmann *Grdr.* ² 2-2 § 513-1 par un génitif d'appartenance est plausible du point de vue sémantique.

L'expression de l'auteur de l'action comme «possesseur» est concevable. On remarquera cependant que, contrairement au génitif d'appartenance, le génitif d'agent ne paraît pas en concurrence avec un adjectif d'appartenance; d'autre part, il n'est pas susceptible d'emploi attribut. Par ces deux traits, il se rapproche du génitif subjectif.

En fait, c'est à la source commune du génitif subjectif et du génitif d'appartenance qu'il faut faire remonter le génitif d'agent: c'est un génitif d'origine, qui auprès des participes passifs désigne l'auteur de l'action, et s'oppose directement à l'instrumental qui désigne l'élément-en-contact, l'objet 'possédé ou l'instrument du procès.

C'est pourquoi la répartition originelle a dû être en védique *māma stutāḥ* «loué par moi» mais *stōmena stutāḥ* «loué par un chant de louange». L'introduction secondaire de *māyā stutāḥ* demande une justification, cf. *infra* 4.2.1.4.

En face de l'instrumental, le génitif d'agent est donc comme les prépositions exprimant l'agent lat. *ab*, vsl. *otŭ*, arm. *i*, une expression de l'auteur comme *origine* du procès.

L'emploi du génitif dans la nominalisation apporte une intéressante confirmation. On a vu qu'il fonctionne comme substitut «implicite» des divers cas obliques (Acc. de but ou d'extension; Instr.; Dat.; Abl.; Loc.) et qu'en valeur objective il ne peut être que le substitut de l'accusatif; que donc seul l'emploi subjectif est originel, puisque le génitif n'y est concurrencé par aucun autre cas. La substitution du cas de l'agent au génitif subjectif est une innovation qui, loin de contredire le caractère originel du génitif subjectif, le confirme et permet d'inférer le contenu sémantique sous-jacent à cet emploi: il est probable que le génitif subjectif est initialement un génitif d'agent, dont un génitif d'origine.

4.2.1.1.2 Note sur le tour *i*.-ir. **mana* (*mama*) *kṛtam*

On sait que, par un de ces développements parallèles dont il est tant d'exemples, le vieux perse et le moyen indien ont constitué à partir de là un parfait transitif, type vp. *ima tya mana kṛtam* «voici ce que j'ai fait» (ex. moy. ind., Cardona *ibid.* p.5). Contre Benveniste *BSL* 48 (1952) pp.52-62 suivi par Allen *Lg* 40 (1964) pp.334-343, qui y voient un syntagme possessif (*quod mihi est factum* → *quod habeo factum*), Cardona revient à l'interprétation ancienne (Geiger) d'un génitif d'agent, ce qui, pour l'indien, est recommandé par la coexistence des deux constructions, instrumental (skt. *srgālena uktam* «le chacal dit») et génitif (en m.i., cf. *supra*, concurremment à l'instrumental). Quant à ce génitif d'agent, il serait,

selon Cardona (qui revient ainsi à l'interprétation de Siecke, cf. *supra*) issu d'un génitif adnominal selon le schéma suivant

indrasya vīryāṇi «les exploits d'Indra» (G. adnom.)

indrasya kṛtāni (id.)

d'où *indrasya vīryāṇi kṛtāni* (id.), réinterprété comme l'équivalent d'*indreṇa vīryāṇi kṛtāni*.

Cette dernière hypothèse, dont l'auteur a lui-même senti la fragilité (cf. n.18 p.10) est contredite par la comparaison; il s'agit d'un tour ancien. Et comme il est originel aussi avec les adjectifs en *-yo-, auprès desquels il n'est pas interprétable comme «adnominal», on doit lui attribuer une autre valeur.

La valeur d'origine *-mama kṛtam* = lat. *a me factum*- est, comme on l'a vu, l'hypothèse la plus vraisemblable. Le contraste avec l'instrumental, valant pour les seuls noms de choses, est celui qui se retrouve notamment en latin, en arménien classique, et en slave entre un «agent», origine du procès (*ab*) et un «instrumental».

Cette conception est d'ailleurs tout à fait conciliable avec l'hypothèse centrale de Cardona, celle d'une origine *agentive* (donc passive) et non *possessive* du tour **mana (mama) kṛtam*. Mais si, dans une partie du domaine i.-ir., ce tour s'est fixé, alors que dans une autre, l'ancien génitif d'agent était remplacé par l'instrumental, c'est parce que le tour a été réinterprété comme *possessif*.

La meilleure preuve de la réalité de cette réinterprétation est justement l'introduction du tour dans le paradigme du verbe *actif*.

En ces matières, la chronologie est l'essentiel. Les différentes hypothèses qu'on a passées en revue sont vraies, mais aucune n'a de valeur «panchronique». Le génitif du tour qui a aboutit à v.p. *mana (mama) kṛtam* a été successivement:

1 - un génitif d'origine (*māma* «venant de moi»: *māyā* «avec, par moi»)

2 - un génitif d'agent (*māma* = *māyā*)

3 - le constituant d'un syntagme possessif, avant d'être celui d'une forme de parfait actif.

Cette évolution est en tout point parallèle à celle qui conduit à la constitution de syntagmes d'obligation à partir d'un datif d'agent, 4.2.1.2.2.

4.2.1.2 Le datif d'agent

4.2.1.2.1 Il a été montré 1.4.3 que l'adjectif en *-tavya-* etc., dit adjectif verbal d'obligation, est l'équivalent sémantique d'un infinitif-datif: son agent au datif constitue donc avec lui l'équivalent d'un double datif du type décrit 2.3.1.1, *indrāya pātave* (1).

Conformément à sa nature d'adjectif, le dérivé en *-tavya-* fonctionne en deux positions, celle d'épithète et celle d'attribut: dans ces deux positions, il équivaut sémantiquement à un infinitif datif, dont il peut être considéré comme le suppléant; l'infinitif-datif a sa place, comme on l'a vu, dans ces deux positions, mais son domaine naturel est la position de complément.

On peut considérer que l'adjectif et l'infinitif datif sont en distribution complémentaire:

4.2.1.2.1 (1) - Bien vu par Renou *BSL* 38 (1937) p.71: dans son étude sur le rapport entre l'adjectif en *-āyya-* et l'infinitif-datif en *-āy*, il signale qu'un syntagme comme 2.4.3 *dakṣayyo yō dāsvate* équivaut à un double datif de ce type. Il est toutefois plus exact de parler de *distribution complémentaire* que d'équivalence: les deux tours sont équivalents pour leur structure interne, mais non pour leur emploi, cf. le tableau *infra*.

épithète: *devāḥ stotṛbhyo hāvyaḥ
attribut: *devō āsti stotṛbhyo hāvyaḥ
complément: (impossible)

(rare) (2) *stotṛbhyo hūṭāye
(rare) *stotṛbhyo hūṭāye
(normal) *stotṛbhyo hūṭāye
«pour que les laudateurs l'invoquent»
«pour qu'il soit invoqué par les laudateurs»

Le datif d'agent est donc identique au datif subjectif. On voit pourquoi il ne se rencontre qu'avec les adjectifs verbaux de destination.

4.2.1.2.2 Constitution d'un syntagme exprimant l'obligation

L'adjectif de destination, abusivement nommé verbal d'obligation, est susceptible de prendre cette valeur particulière, mais dans certaines conditions seulement: ainsi *kārtva-* «à faire», qui forme un couple oppositif avec *kṛtā-* «fait», 10.48.3: le travail déjà fait et ce qui reste à faire. Comme le datif final, l'adjectif n'a pas lui-même que la valeur *prospective*, mais comme *kārtva-* peut dans certains contextes - tout comme le franç. «à faire» - prendre la valeur de «qu'il faut faire».

2.30.10 *vīryā kṛdhi yāni te kārtvāni* «fais les actes héroïques que tu as à faire, que tu dois faire».

En védique, ceci reste à l'écart de potentialité; il ne s'est pas constitué de syntagme exprimant *exclusivement* l'obligation, comme en latin et en lette par ex.

Le syntagme d'obligation en latin s'est constitué comme on sait à partir de l'adjectif en *-ndus*, substitut d'un infinitif datif, et comparable, originellement, aux adjectifs véd. en *-tva-* etc. Certaines formes ont conservé la valeur prospective pure et simple: *vir laudandus* «homme estimable» *hic vir est laudandus* «cet homme est estimable» ou «il faut estimer cet homme».

La phrase est ambiguë.

Ce sens s'impose aussi bien aux gérondifs:

mihi est colendum «je dois cultiver»

mihi est veniendum «je dois venir»

aux phrases qui ne peuvent être originellement existentielles:

hic ager est mihi colendus

«je dois cultiver ce champ»

et finalement,

(hic) ager est colendus

«ce champ doit être cultivé».

Le syntagme possessif est réinterprété comme liaison d'une copule et d'un complément d'agent (variante combinatoire de *ab*), de caractère facultatif, comme tout c. d'agent:

hic ager colitur (a me)

hic ager est colendus (a me)

On revient en quelque sorte au point de départ, mais la limitation sémantique à l'expression de l'obligation reste acquise.

En lette, l'un des tours exprimant l'obligation est constitué du syntagme possessif et de l'infinitif:

tev nebus zagt «tu ne dois pas voler» (Endzelin LG. § 789 c)

Il ne faut pas oublier de signaler que ce tour s'est développé à partir de l'expres-

4.2.1.2.1 (2) - et impossible si le prédicat est négatif (l'agent est alors à l'instrumental, 2.3.4.1.3).

sion de la *tâche* à accomplir: il subsiste - rarement il est vrai - des infinitifs avec *but* et le datif exprimant la possibilité: BW. 10.200.4 *jums bûs êst* signifiant dans ce passage «vous aurez à manger» (on dit normalement dans ce sens *kuo êst*), et non - comme ailleurs - «vous devrez manger» alors que *jums bûs aît* «vous aurez à labourer» ne peut exprimer qu'une obligation.

Il y a donc deux moments essentiels dans la constitution des syntagmes d'obligation:

- l'existence d'un syntagme possessif, permettant la réinterprétation du datif d'agent et favorisant l'élimination des syntagmes prédicatifs (et par conséquent de la valeur de possibilité)

- la fixation du sens d'obligation à partir de la «tâche à accomplir».

Mais on ne peut entendre *hic ager est colendus* comme «ce champ est cultivable ou «à mettre en culture»: le seul sens est normalement «il faut cultiver ce champ». Comment expliquer cette limitation sémantique? L'explication à partir de la phrase existentielle est insuffisante: *veniendum est* est «il faut venir»; mais ce pourrait être aussi «il y a lieu de venir» ou «il est possible de venir»; de plus, quand la valeur d'obligation serait expliquée par la phrase existentielle, cette valeur lui resterait liée; elle disparaîtrait en phrase prédicative.

Le facteur décisif est la constitution du syntagme possessif *mihi est* «j'ai» et l'élimination quasi-totale de *mihi est* «(ceci) est pour moi». Ce fait entraîne comme conséquence la possibilité de réinterprétation de toute phrase du type:

ager est colendus/mihi

«un champ est à cultiver pour moi»

en *est mihi/ager colendus*

«j'ai un champ à cultiver» (expression de la *tâche à accomplir*)

c'est-à-dire que ce qui, en védique, n'est qu'une possibilité (*yāni te kârtvāni*) devient la seule valeur normale.

On voit par là qu'il ne faut pas assimiler hâtivement le «verbal d'obligation» védique à l'adjectif en *-nd-* latin, ni le datif qui les accompagne: en latin son statut est mixte entre celui d'un complément d'agent (*a me colitur: mihi colendus est*) et celui de constituant du syntagme possessif (*mihi est ager: mihi est ager colendus*); en védique au contraire son statut va du complément d'agent (*stotṛbhir hūyate: stotṛbhyo hāvyaḥ*) à celui de «datif subjectif» (*stotṛbhyo hāvyaḥ: stotṛbhyo hūṭāye*): il est en cela proche des emplois comme Tib. 1.8.40 *quae... nulli sit cupienda viro* «celle qui doit n'exciter les désirs d'aucun homme» litt. «être objet de désir pour un homme». Telle est donc la structure du datif d'agent en védique: il ne faut ni en nier la réalité sous prétexte qu'il n'a pas survécu en sanskrit, ni dégager cette fonction des autres emplois du datif, parce qu'elle s'est imposée ailleurs.

4.3.1.3 Le locatif et l'ablatif d'agent

4.3.1.3.1 Le locatif d'agent

On ne parle pas d'ordinaire de «locatif d'agent» (1), parce que l'emploi ne s'est jamais fixé, ni en sanskrit, ni ailleurs; il est toutefois intéressant de considérer quelques exemples dans lesquels le terme au locatif était susceptible d'assumer cette

4.2.1.3.1 (1) - Toutefois H. de Wilmann-Grabowska *Loc.* p.52 signale cet emploi à propos de 9.2.5 *samudrô apsû māmje* («l'océan a été nettoyé dans les eaux»): «dans l'eau a plutôt le sens de «par» ou «au moyen de «l'eau», et le nomme «locatif instrumental» (*ibid.* p.64).

fonction.

Si l'on considère 5.17.4

viśvāsu hāvya 'gnīr vikṣū prā śasyate

«Dans toutes les *viś*, Agni, digne d'être invoqué, est loué», on s'aperçoit que le locatif *viśvāsu vikṣū* est *potentiellement* un complément d'agent aussi bien par rapport à *prā śasyate* qu'à *hāvyaḥ, agnīr vikṣū prā śasyate* peut être considéré comme la contre-partie passive de **agnīm viśaḥ, prā śamsanti* (2).

De même, le locatif de 2.4.1

yō didhiṣāygo bhūd devā ādeve jāne

«qui est digne d'être gagné à soi... dans un peuple enclin aux dieux», Renou *EVP* 12 p.43, est proche du datif de 3 *dakṣāygo yō dāsvate dāma ā* «digne d'être efficacement servi par le donateur en sa maison»: *dāsvate dāma ā* montre bien que *ādeve jāne* possède, outre sa valeur inessive, la fonction agentive; *ādeve jāne* équivaut à *ādevāya jānāya* (ou *ādevena jānena*) *dāma ā*. Il serait aisé de multiplier les exemples de locatifs accompagnant des adjectifs en *-ya-*, mais c'est inutile. Il ne s'agit pas de démontrer que le contenu du locatif dans ces emplois s'identifie à la fonction agentive: nous croyons au contraire qu'il conserve toujours sa valeur inessive, comme le montre l'exemple ci-dessus (3).

4.2.1.3.2 Comme le locatif, l'ablatif suivi de *ā* fournit occasionnellement une expression de l'agent, ainsi 8.74.7

iyām te nāvyaṣi matīr

āgne ādhāyy asmād ā

«Voici une poésie plus nouvelle, ô Agni, (qui) vient - d'être placée pour toi par nous». Non «de notre part», avec Renou *EVP* 13 p.78; en fait, *asmād ā* ne semble pas référer à une situation différente de celle qu'exprimerait *asmābhiḥ* (1), et Cardona a raison de le rendre simplement par «by us» *Lg.* 46-1 (1970) p.3 n.3, à la suite de Geldner et autres. Il y a là l'amorce d'une expression de l'agent comme origine du procès, parallèle à lat. *ab*, vol. *otŭ*, arm. *i* et av. v.p. *haca*.

L'intérêt de ces observations est de montrer que la fonction agentive existe indépendamment de son expression: elle peut être assumée *partiellement* par un cas qui par ailleurs conserve son contenu propre. En ce sens, le «locatif d'agent», l'«ablatif d'agent», bien qu'ils ne se soient jamais fixés - la place étant déjà prise - aident à comprendre comment s'y sont installés leurs concurrents, datif et instrumental. Pour devenir «cas de l'agent», il faut que le cas perde son contenu propre dans une expression passive où il *assume partiellement* la fonction agentive. Ceci se réalise, pour le datif, par dissimilation sémantique, ou, pour l'instrumental, par identification secondaire de la valeur agentive et de la valeur instrumentale dans le sujet grammatical.

4.2.1.3.1 (2) - C'est uniquement la possibilité de syntagmes de ce type qui permet de poser un «locatif d'agent». Cette possibilité se limite aux animés, en particulier aux noms de personne (1.117.11 *āgāstye* «chez A. et par lui» cf. Ludwig, et H. de Wilmann-Grabowska *Loc.* p.64); elle n'existe pas pour les noms de temps et de lieu.

4.2.1.3.1 (3) - De même, dans l'emploi causal étudié 2.1.3.1 (RV. 6.20.5).

4.2.1.3.2 (1) - «De notre part» implique l'existence d'un intermédiaire; *asmād ā* ne dit rien de tel.

4.2.1.4 L'instrumental d'agent; son origine

Il est évident que l'instrumental d'agent (1) ne peut être originel; contrairement au datif d'agent, sa fonction n'est pas en rapport direct avec sa valeur.

L'instrumental d'objet étant hors de cause, on ne peut pas davantage penser au sociatif du sujet; l'associé d'un patient ne peut désigner qu'un autre patient, et non l'agent même du procès. L'absence du sociatif du sujet en phrase passive ne prouve pas que l'instrumental d'agent lui soit identique; leur distribution complémentaire s'explique aisément par la tendance générale à éviter les homonymies gênantes.

La contradiction entre cet emploi et la valeur centrale du cas qui a été signalée BSL 65, p.78-79 est réelle; on en a conclu qu'il fallait chercher l'origine de l'emploi non dans la valeur propre du cas, mais dans un changement *extérieur* à lui. Il suffit de résumer l'analyse de 9.68.7 *ṛṣayo matibhir hinvarianti tām* «les poètes, avec leurs pensées, l'incitent» (cf. 9.107.24) soit à *ṛṣayo, matāyo hinvarianti tām* «les poètes, les pensées l'incitent». Si *ṛṣibhir hitā-* a pu être constitué d'après *matibhir hitā-* c'est par suite d'un changement syntaxique concernant le sujet, *ṛṣayo hinvarianti* étant seul originel, *matāyo hinvarianti* résultant d'une extension. Cette extension a déclenché l'analogie:

$$\frac{\dot{\text{ṛṣayo hinvarianti}}}{\text{matāyo hinvarianti}} = \frac{x}{\text{matibhir hitā-}}$$

L'indistinction de l'agent et de l'instrument est donc la conséquence de l'extension et de la fonction sujet, du sujet-origine au sujet-instrument. Il s'agit là de conjectures tributaires en partie d'une théorie du nominatif. Mais l'observation a une portée synchronique qu'il convient de mettre en lumière, en introduisant un troisième élément: à *ṛṣayo matāyaḥ* et à *ṛṣayo matibhiḥ* il convient d'ajouter *ṛṣinām matāyaḥ* complémentaire, on l'a vu (2.4.1) de *ṛṣayo matibhiḥ*, avec lequel il commute assez librement. On voit par là qu'en synchronie c'est, en dernière analyse, l'équivalence *ṛṣayo matibhiḥ: ṛṣinām matāyaḥ* qui constitue le fondement de l'instrumental d'agent.

4.2.1.5 Instrumental, génitif d'agent et génitif subjectif

La répartition originelle des deux cas est représentée dans deux formules gāthiques, Y. 47.2 *hizvā uxḍa- ... vaṇhṣās ... manāṇhō* «dit par la langue (I) par la Bonne Pensée (G)» et (*ibid.*) *ārmatōis zastōibyā śyaoṭanā* «actes-accomplis par les bras (I) par la Dévotion (G)».

La première se retrouve Y. 51.3. L'une et l'autre, comme l'a vu Humbach, ont une même structure: la première est une nominalisation de **vohū manō vaocat hizvā*, la seconde, de **ārmaitis varazaiti zastōibyā*.

Dans le syntagme nominal comme dans le syntagme verbal, l'instrumental est un complément de moyen qui, en présence d'un complément d'agent, reste dans cette fonction. Le génitif indique au contraire l'*origine* de l'action ou de la parole: ici encore, on voit que le génitif d'origine est la source commune du génitif d'agent et du génitif subjectif.

4.2.1.4 (1) - Liste Wenzel *Instr.* p.102-104. L'emploi est classé à la suite des divers groupes de l'instrumental d'instrument.

4.2.1.6 Les cas de l'agent et la nature du passif

La diversité des cas exprimant l'agent témoigne, comme on l'a vu depuis longtemps, du caractère secondaire du passif tripartite, renversement de l'«actif transitif». Le passif est fondamentalement l'expression d'un état, statique ou progressif, et souvent, comme on tentera de le montrer 4.2.2 et 4.2.3, d'une «possession» ou d'une «acquisition» («avoir», «recevoir»), en face de l'actif-essif (4.3.4.0) («être», «se comporter comme», «agir en») et du causatif-«donatif» (*ibid.*) («donner», «pourvoir de»). Tel déterminant du passif (l'instrument, le bénéficiaire, la personne chez qui a lieu le procès etc.) peut être par ailleurs sujet de l'actif ou du causatif: dès lors, un modèle de la transformation passive est créé. Mais, comme tout modèle, c'est une pure *virtualité*; la langue peut ou non en faire usage. Considérons 6.15.2 *sā tvām sūprīto vītāhavye adbhuta prāśastibhir mahayase divē-dive* «toi bien satisfait, ô (dieu) extraordinaire tu es magnifié chez Vītāhavya par les louanges, jour après jour» (Renou *EVP* 13 p.46).

Le locatif *vītāhavye* et l'instrumental *prāśastibhiḥ* sont l'un et l'autre justifiés le premier comme *lieu* du procès («chez») le second comme *instrument* du procès («par, avec»); d'ailleurs, *mahayase* n'est pas un «passif» du point de vue morphologiques, et pour le sens, c'est un «possessif» «recevoir grandeur, accroissement» (3.2.2.3 et 4.3.4.1). Par rapport à un syntagme actif tel que **vīprās tvām vītāhavye prāśastibhir mahayanti* (1), *vītāhavye* et *prāśastibhiḥ* demeurent de simples déterminants, respectivement de lieu et d'instrument. Ils deviennent *agents potentiels* si on les met en regard de:

**vītāhavyas tvām prāśastibhir mahayati*
ou de **prāśastayas tvām vītāhavye mahayanti*

La première potentialité s'est, comme on l'a vu, peu réalisée; la seconde en revanche a fourni à plusieurs langues i.e., en partie ou en totalité, l'expression de l'agent au passif.

4.2.2. L'adjectif en -ta-

4.2.2.0 Passif, actif et possessif

L'examen de trois groupes de formes nominales, les composés du type *haviṛ-ād-*, *su-yūj-* (4.2.2.1), les participes en **-to-* (4.2.2.2) ceux en **-nt-* (4.2.2.3), montre comment le passif et l'actif peuvent se rejoindre dans une expression *possessive* originelle: on sait depuis longtemps que le participe en **-to-* déborde sur l'actif (lat. *imitatus*) et qu'inversement le participe en **-nt-* déborde sur le passif (lat. *evidens*, et surtout le participe hittite): l'un et l'autre peuvent être ramenés à des adjectifs possessifs, ayant divergé, comme les composés des types *haviṛ-ād-* et *su-yūj-*.

4.2.2.1 Les composés du type *su-yūj-*

Les composés déterminatifs dont le second membre est un nom verbal transposent en synchronie et reflètent probablement des syntagmes prédicatifs actifs,

4.2.1.6 (1) - Cf. 3.3.3 *vīprāso agnīm mahayanta cīttibhiḥ* («cet) Agni, les orateurs inspirés le magnifient par des efforts -de- pensée» (Renou *EVP* 12 p.52).

haviṛ-ād- «qui mange l'oblation» * *haviṛ atti* «il mange l'oblation» (et peut-être < **haviṛ ād* «mange-oblation»); *go-ghnā-* «qui tue la vache» * *gāṇ hanti* «il tue la vache» (et peut-être < **gō ghnā* «tue-vache») (1). Certains ont valeur passive: *su-yūj-* «bien attelé», *nāmo-vṛdh-* «renforcé par l'hommage», *indra-pātama-* «bu le plus par Indra», WD *Ai. Gr.* 2-1 § 75 d. Malgré Delbrück, *Vgl. Sy.* 3 pp.168-169, ce type de composés n'est pas réductible au précédent; et, comme le signale Wackernagel *l.c.*, il est ancien. Or, comme il n'existe pas, selon la formule de Delbrück, de racines verbales de sens passif, on ne peut pas partir de syntagmes comme **nāmo vṛdh* «il est accru par l'hommage» (= *nāmasā vardhate*) ou **sū yuj* «il est bien attelé» (= **sū yuyate*). Il faut donc y voir d'anciens composés possessifs (2), ou plutôt d'anciens syntagmes identiques à ceux dont sont issus les composés possessifs, *namovṛdh-* < **nāmo (asya) vṛdh* «l'hommage est (son) renforcement»; *su-yūj-* peut même du point de vue formel être considéré comme un *bahuvrīhi* (il équivaut à *sv-āśva-*): on peut donc lui appliquer l'explication que Wackernagel donne pour ce composé *bahuvrīhi*: «*nārah sv-āśvāḥ*: ig. **néres su-ékwōs* «Männer mit guten Pferden» auf älterem **néres su ékwōs* «Männer, gut sind ihre Pferde» (p.290). Debrunner *Suffixe* p.8 remarque que ces noms racines passifs sont concurrencés par des formations en **-to-* (**-no-*) qui parfois les éliminent, citant l'av. *caṭru-yuxta-* en face de véd. *catur-yūj-*, gr. *tetrá-zux* «attelé de quatre chevaux»: le fait s'explique par leur commune valeur possessive.

L'ambiguïté entre composé déterminatif et composé possessif se retrouve ailleurs (3). Debrunner *Suffixe* p.39 signale que, parmi les composés en *-śrī-* (*agni-*, *adhvara-*, *kṣatra-*, etc.) «qui embellit, renforce» ou «embelli, renforcé par», il peut y avoir des *bahuvrīhi* (4) avec comme second terme le substantif *śrī-* «éclat, majesté». On notera que les composés ont soit la valeur active et ne peuvent représenter que des composés déterminatifs originels, *adhvara-śrī-* «renforce-liturgie» (*adhvarām śrīṇāti*) soit la valeur passive et sont probablement d'anciens *bahuvrīhi*, *agni-śrī-* «renforcé par Agni», initialement «Agni (est son) renfort» (*agnir asya śrīṇ*).

Certains composés dans lesquels le second terme a valeur active s'expliquent eux aussi mieux par d'anciens syntagmes nominaux, (pré)-*bahuvrīhi*s: ainsi véd. *drogha-vāk-*, av. **drauga-vāk-* (Duchesne-Guillemin *Composés* pp.54-55) «mensonge (est sa) parole» plutôt que «qui dit des mensonges», puisqu'au simple *vāk-* n'a que la valeur de nom d'action, et jamais celle d'agent.

De même un composé comme av. *zamar-guz-* «se cachant dans la terre» (Duchesne-Guillemin *Composés* p.55) ne contraste qu'en apparence avec véd. *guh-* «cachette», si on y voit «la terre (est sa) cachette». Par là peut s'expliquer plus

4.2.2.1 (1) - Donc, comme le type à premier membre régissant, sur lequel voir en dernier lieu Watkins *Idg. Gr.* 3-1 § 78, renvoyant Benveniste, *L'homme* 6 (1966) pp.5-6: «Le type *garde-chasse* transpose en substantif ou en adjectif un syntagme verbe + nom. C'est en partant de la fonction prédicative du syntagme «il garde la chasse» qu'on peut former un composé *garde-chasse*, où *il garde* et *la chasse* sont réduits à leur forme virtuelle *garde* et *chasse*». (et *ibid.* § 89 pour le type *go-ghnā-*).

Exemples de second terme visiblement verbal (bâti sur un thème de présent), Wackernagel *Ai. Gr.* 2-1 § 76 b.

4.2.2.1 (2) - J. Puhvel *Lg.* 29 (1953) p.18 affirme «le constant développement de ce type synthétique de composition à partir de noms d'action primitifs, et son caractère de *bahuvrīhi*».

4.2.2.1 (3) - En avestique: J. Duchesne-Guillemin *Composés* § 80 (qui renvoie à Meillet *BSL* 25 p.123 et suiv.).

En latin: F. Bader, *La formation des composés nominaux en Latin* § 142.

4.2.2.1 (4) - Les *bahuvrīhi* sont même les seuls originels, si l'on admet que *śrī-* «éclat majesté» et *śrī-* «mélanger» sont originellement étrangers l'un à l'autre, et que le sens de «renforcer» que présente la racine verbale est dû à un contact secondaire avec le substantif (3.2.2.2): si *agni-śrī-bahuvrīhi* est originel, *adhvara-śrī-* composé déterminatif ne peut l'être, puisqu'il ne pourrait signifier que «qui mélange la liturgie».

facilement la valeur d'agent que prennent, en second terme de composé, des thèmes qui au simple n'ont que la valeur «action»: «tout se passe comme si, dans *uparō.kairya*- «à l'action supérieure», qui équivaut à «qui fait des choses supérieures, qui agit supérieurement», *kairya*- était un nom d'agent» (Duchesne-Guillemain *ibid.* p.107).

4.2.2.2 L'adjectif en -to (*-no-)

4.2.2.2.1 La définition donnée par Benveniste, *Noms d'agent* p.167, de la valeur de l'adjectif en *-tō- comme «l'accomplissement de la notion dans l'objet» est à rejeter (1). Elle l'est évidemment pour tous les adjectifs en *-tō- sur les intransitifs (**g^wmtō-* «allé») et sur certains transitifs (**pōtō-* «qui a bu»; l'adj. en -tus des déponents latins). S'il y avait «réalisation de la notion», ce serait ici dans le sujet. Et même pour les verbes transitifs, la définition apparaît souvent malencontreuse. Ainsi pour les verbes à double orientation, comme **yewg-*, on dira que la notion de **yewg-* se réalise aussi bien dans le cheval (**ékwo-yuktō-*) que dans le char (**rōtho-yuktō-*), c'est-à-dire tout aussi bien dans les accusatifs de modèle 2 que dans ceux du modèle 1.

Quant au rapprochement avec le suffixe d'ordinal et celui de superlatif, bien qu'il soit solidement établi pour la forme (la concordance s'étendant également à *-(e/o)no-), il ne se laisse pas formuler en termes précis du point de vue du contenu; il n'y aurait de commun qu'une notion très vague d'aboutissement, de réalisation, d'accomplissement. De plus, il ne faut pas oublier que *-to- n'est qu'un des suffixes d'ordinal (et, à partir de là, de superlatif), et que ce n'est pas le plus ancien. Comme l'expose Brugmann *Grdr.*² 2-2 § 46, le suffixe est *-o-; *-to- est sorti de la fausse coupe de formes comme **dekmtō-* (sur **dekmt-* «décade») réinterprété comme **dek^m-to-* par rapport à **dek^m-* «dix», *-(t)*m^mmo-* est issu de **sept^mmm-o-*; réalisation de */sept^m-o-/ etc. Il convient donc d'écarter au moins provisoirement ces formations, et partir de la formation d'adjectifs dénominaux *possessifs* bien connus (2), le type *barbatus*- qui, soit dit en passant, s'accommode mal de la définition précédente. Plutôt que «l'objet dans lequel s'accomplit la notion de barbe», le *barbatus* est «celui qui a de la barbe»; de même, le *potus* est «celui qui a bu; et le char peut être dit **yuk-tō-* «qui a un attelage»; **ékwō yuktō-* «qui a un cheval pour attelage», alors que **ékwo-* ne peut pas être qualifié de **yuktō-* (si ce n'est au sens de «qui a un camarade de joug»); c'est pourquoi enfin, lorsque l'évolution l'a rendu possible, **ékwo-yuktō-* «cheval attelé», n'admet pas comme détermination un instrumental possessif, mais un datif ou locatif typique du modèle 2 (cf. 3.2.3.3 et *infra* 4.2.2.2.3).

On ne s'étonnera pas de ce que l'adjectif en *-tō- soit à l'origine indépendant des formes verbales personnelles. Il est même à époque historique des exemples d'*antériorité* de l'adjectif en *-tō- sur le verbe correspondant: c'est en grec le type de *stephanōūn* «couronner», issu de l'adjectif possessif *stephanōtōs* «pourvu de couronne» (Chantraine *Morph.* p.284); c'est en latin le type *clipeare* «pourvoir d'un bouclier», issu de l'adjectif possessif *clipeatus* «pourvu d'un bouclier» (Mignot *Dénom.* p.288). Le lien avec le modèle 1 apparaît clairement pour *donare*, dont la construction première (cf Mignot p.287 n.3) est *aliqua re aliquem, alicui*

4.2.2.2.1 (1) - Celle de Debrunner *Suffixe* p.576 «à qui la notion verbale adhère comme propriété, comme caractéristique» est en revanche acceptable

4.2.2.2.1 (2) - Brugmann *Grdr.*² 2-1 § 299 et suiv. Pour l'indien, Debrunner *Suffixe* p.588.

aliquid donare étant dû à l'influence de *dare*. (Sur le mécanisme de cette évolution cf. *supra* 3.1.5.2). Aussi le lien, constaté entre l'adjectif en *-tô- et l'instrumental doit être considéré comme un lien de nature (3). C'est la communauté de sens entre l'adjectif possessif en *-tô- et l'instrumental possessif qui constitue ce lien. L'instrumental entretient avec l'adjectif en *-tô- le même rapport qu'avec les autres adjectifs possessifs, les dérivés en -īn- et -vant- (-mant-). Et ces emplois sont en définitive analogues au syntagme instrumental à relation prédicative, *tvāyā yujā* «avec toi pour allié» *bhānūnā dyumānt-* «ayant pour brillance son éclat, brillant de son éclat» (9.65.4), et (*infra*, 4.2.2.2.3), **ékwō yuktô-* «avec un cheval pour attelage».

4.2.2.2.2 Bon nombre d'adjectifs en *-tô- s'interprètent comme les dérivés possessifs du nom racine correspondant. En voici quelques exemples.

śrītā- 3.2.2.2 est «pourvu de **śrī-*» : c'est le dérivé possessif du nom racine attesté par *abhiśrī-* (1) et plus sûrement par *āsīr-* «additif» (2), *góbhiḥ śrītā-* est «qui a pour additif le lait» d'où «additionné de lait». Cette interprétation semble même valable en synchronie, malgré la rareté de la formation dénominale en -tā- en védique, puisque *śrītā-* a été interprété, ainsi qu'on l'a rappelé 3.2.2.2, comme «pourvu de *śrī-*», c'est-à-dire d'éclat, de beauté, etc.

vrddhā- 3.2.2.3 «accru», «renforcé» est initialement «pourvu de *vṛdh-*» : *vṛdh-* est «croissance», «accroissement», 8.75.14 *tām ghaḥ id agnīr vrddhā avati* «Agni le favorise d'une croissance» Renou *EVP* 13 p.80.

piṣṭā- 3.2.2.5 est «pourvu de *pīś-*», avec la même valeur possessive que les *bahuvrīhi viśva-pīś-* «pourvu de tout ornement», ép. du char de l'Aurore 7.75.6 (= av. *viśpō-pis-*), *śukra-pīś-* «aux ornements brillants», *su-pīś-* «aux beaux ornements». Le simple *pīś-* «ornement» est attesté 7.18.2 selon Grassmann *Wb.* (3). Comme *góbhiḥ śrītā-* (*supra*), *piṣṭā- rukmébhīr aṇjībhīḥ* 5.56.1 «qui a pour ornements des bijoux brillants» a la structure de *ūṣo vājena vājini* (1.4.2.1), c'est-à-dire représente la jonction d'un instrumental possessif à un adjectif dérivé ou composé possessif.

pūrṇā- 3.2.3.1.2 (= av. *pōrana-*, etc. : i.e. **pīnō-*) «plein» est interprétable comme «pourvu de **pī-*» : **pī-* «amoncellement» est, comme on l'admet généralement (4), à la base de véd. *pūr-*, «rempart > lieu fortifié > ville», et des formes élargies comme gr. *pōlis*, lit. *pilis*, lett. *pile* «château fort». Le sens de «plein» est issu de celui de «où l'on a amoncelé», «où l'on a (dé)versé». L'objet amoncelé peut être exprimé soit à l'instrumental (comme l'ornement avec *piṣṭā-*, l'accroissement avec *śrītā-*, etc.), soit au génitif, plus fréquent avec les formes adjectives comme lat. *plenus*, gmq. **fullaz*. C'est un génitif d'origine (*supra* 3.5.2.2).

stīrnā- et (originellement après préverbe) *-stīrta-* 3.2.5.1 est d'une part «recouvert», de l'autre «étendu». Seul ce dernier emploi est attesté dans le RV, où la forme est épithète de *barhīś-*. Mais, correspondant au modèle 2, ce n'est pas l'emploi le plus ancien : *stīrnā-* «recouvert», qui est largement attesté hors du RV, correspond au modèle 1 et s'interprète comme l'adjectif possessif du nom racine attesté

4.2.2.2.1 (3) - Voir 1.4.2.

4.2.2.2.2 (1) - Toutefois, *abhi-śrī-* serait à séparer de *śrī-* «mélanger» selon Neisser sv. que suit Renou *EVR* p.37, *EVP* 3 p.37; 9 p.90.

4.2.2.2.2 (2) - Comme on le voit par la forme (originelle) *āsīrta-* RV. 8.2.9 (rapproche de *āsīr-* par Debrunner, *Suffixe* p.556).

4.2.2.2.2 (3) - Autre, Geldner (qui en fait une forme verbale).

4.2.2.2.2 (4) - Mayrhofer 2 p.327 renvoyant à V.d. Osten-Sacken et Schrader-Nehring.

en védique par *upastīr-* «ce qu'on étend sous», «tapis»: ainsi *upastīrṇa-* MBh. 12.6574 «recouvert» (ép. du nom du sol) est «pourvu d'*upastīr-*».

baddhā- «lié» 3.2.7.1 est à interpréter comme «pourvu de liens»: on a montré que les constructions de *bandh-* «lier» reposent sur le modèle 1, donc «lier, nouer qqch. (I) à (A)». C'est ce qui ressort de la comparaison de deux passages du RV, 8.18.12,

yān mūmocatī

énavantam cid énaṣaḥ

«qui puisse délivrer le pêcheur même du péché» Renou *EVP* 5 p.106 et 8.67.18

yān mūmocatī

bandhād baddhām iva

«qui puisse nous délivrer comme (on délivre) du lien un (voleur) ligoté» Renou *EVP* 5 p.109. Le parallélisme

muc-énavantam énaṣaḥ

muc-baddhām bandhāt

montre que *baddhā-* est «pourvu de liens» (**bandha vant-*). Bien qu'un nom racine **bhndh-* ne soit pas attesté, on peut interpréter, sur la seule base des données védiques, **bhnd-dhō-* comme un adjectif dénominal possessif.

De même *naddhā-* se ramène à «pourvu de *nah-*»; mais ici, le nom racine est attesté, dans *akṣā-ṇah-* «attache de l'essieu» (5): *gōbhiḥ sāṃnaddha-* 6.47.26 «fixé par des courroies» est «qui a pour attaches des courroies».

hutā- (en fait, toujours *āhuta-*) «arrosé de libation» 3.4.3.1 est «pourvu de *hu-*», nom racine attesté par *sarva-hūt-* ép. de *yajñā-* 10.90.8 et 9.

gūrtā- «loué» 3.4.2.3 est «pourvu de louanges», *gīr-*, et équivaut à *gīrvan-* ép. d'Indra ŚB. 3.6.1.24.

Il serait aisé de multiplier les exemples en considérant tous les verbes dont la construction a été étudiée dans le chapitre précédent; et bien d'autres adjectifs en **-tō-* peuvent aussi s'analyser comme des possessifs, ainsi **klutō-* comme «pourvu de renom» (**klu-* dans véd. *dīrgha-śrūt-* «dont la renommée s'étend au loin»); ainsi encore, véd. *sāmiddha-* «allumé» est «pourvu de *samīdh-*» comme on voit par 7.17.1 *agne bhava suṣamīdhā sāmiddhaḥ* «Agni, sois allumé d'un bon allume-feu»: *samīdh-* est d'une part l'allume-feu, de l'autre, le nom verbal de *sām-idh-* «allumer».

4.2.2.2.3 En revanche, certains adjectifs en **-tō-* sont manifestement récents, et l'on s'aperçoit qu'ils sont tirés de racines dont la construction du modèle 1 est récente, comme véd. *yaj-*, ou dont le passage au modèle 2 a modifié profondément le sens, comme *ghr-*.

Bien que *yaj-* soit extrêmement fréquent dans le RV, *iṣṭā-* 3.4.3.2 n'y a que trois attestations, et bien que la construction du modèle 1 *yaj- devām* soit bien de loin plus fréquente que la construction du modèle 2 *yaj- yajñām, iṣṭā-* ne reflète que cette dernière et signifie «sacrié», 1.162.15 ép. de *āśva-*; 5 (*sviṣṭa-*) ép. de *yajñā-*; 8.93.23 ép. de *hótrā-* «libation». La valeur est la même dans la prose védique; *iṣṭā-* «honoré par un sacrifice» n'apparaît que dans les Sūtra, BR 1.830. Cette situation s'explique par le caractère récent et secondaire de la construction du modèle 1, et du sens de «sacrifier»: on a vu que **yaž-* *daivam* est «respecter, ne pas offenser un dieu». Il ne peut donc y avoir à date ancienne de **iṣ-ta-*: la racine est étrangère au groupe des racines signifiant «pouvoir de...»

4.2.2.2.2 (5) - Sur ce mot v. Zimmer *Al. Leben* p.246, et *Vedic Index* sous 1 *akṣa-*.

et utilisant la construction du modèle 1. De même que véd. *istá-*, av. *yašta-* reflète la construction du modèle 2 et signifie «sacrifié».

Le caractère secondaire de l'adjectif en **-tō-* de la racine **bhr̥-* «porter», déjà signalé par Meillet *Festschr. Kretschmer* (1926) p.140 et suiv., est à mettre en rapport avec le changement sémantique signalé 3.3.1.3: à supposer qu'il ait existé un **bhr̥tō-* à date ancienne, il aurait signifié «à qui on a (ap)porté», «chargé» mais non «porté» (1).

4.2.2.2.4 Le sens de «pourvu de» permet d'expliquer directement la valeur de possibilité passive qu'a la formation en grec, et dans des composés négatifs comme véd. *amṛta-* «immortel»: il s'agit d'une formation comparable à celle de l'adjectif véd. *asūrta-* (= av. *axVarata-*) «sans soleil» (Debrunner, *Suffixe* p.588). I.-e. **ṇ-mr̥to-* est de même «dépourvu de mort», donc «immortel» (et non simplement «non mort»).

Comme on l'a indiqué à propos de plusieurs formes, le sens possessif de la formation justifie l'emploi fréquent de l'instrumental pour le complément de ces adjectifs. Le fait est particulièrement net pour la racine *yuj-* et les racines apparentées, dont les constructions ont été étudiées *supra*, 3.2.7.5.

Le latin présente une répartition intéressante des deux modèles: avec les formes personnelles, on ne rencontre que le modèle 2 *jungere equum curru*, ou *ad currum*, tandis que l'adjectif en *-tus* se construit avec l'instrumental du modèle 1, *currus equo junctus* «un char attelé d'un cheval». Cette situation, qui n'est pas isolée en latin, représente la conservation d'un archaïsme (*currus equo junctus*) malgré la généralisation du modèle le plus récent, dans une évolution qui mène au sens de «joindre» (lit. *juṅgti* a suivi le même chemin). *Currus equo junctus* et *rātha-āśvena yuktā-* remontent en effet à l'état de langue où l'adjectif en **-tō-* est le dérivé possessif du nom-racine: **yuk-tō-* «pourvu d'un attelage» (cf. véd. *su-yūj-* «qui a un bon attelage» et le simple *yuj-* «compagnon d'attelage»); **rótho-ékwō yuktō-* est par suite «char qui a un cheval pour attelage» (instrumental avec les adjectifs possessifs). En revanche **ékwō- yuktō-* (qui aurait signifié «cheval pourvu d'un attelage») est inconcevable comme désignation du «cheval attelé (à un char)».

Enfin, la valeur possessive rend compte de la valeur active (1) de participes comme lat. *potus* «qui a bu», lit. *dūotas* «qui a reçu», etc.: *potus* est «pourvu, chargé de boisson», *dūotas* «pourvu d'un don» (**dō(t)-*). On sait que cette valeur active est fréquente en védique pour les intransitifs, régulière pour les verbes de mouvement: l'adjectif en *-ta-* s'y comporte en précurseur de la formation ultérieure (incontestablement possessive au départ) en *-tavant-*, dont il est une amorce dans le RV avec *matāvant-*, 9.86.13, etc. (2).

Hartmann, *Typologie* p.78, résume la fonction du suffixe **-tō-* selon Brugmann dans le schéma suivant:

- 1 «atteint» ➤ participe parfait passif
**-tō-*
 2 «pourvu de»

Les observations précédentes engagent à le modifier ainsi:

4.2.2.2.3 (1) - Meillet explique le fait par le caractère duratif de la racine.

4.2.2.2.4 (1) - Debrunner *Suffixe* p.576 et suiv.

4.2.2.2.4 (2) - Debrunner *Suffixe* p.610. Lat. *-ōsus* (**-owant-to-*) fournit la contre-partie de cette liaison entre **-to-* et **-went-*.



4.2.2.3 L'adjectif en *-e / ont-

Il a eu probablement comme l'adjectif en *-tô- (*-nô-) la double valeur active et passive. Le témoignage du hittite, où le participe en -ant- des verbes transitifs a la valeur passive (Friedrich *Heth. Eb.* 1² § 277 (1) est en effet confirmé par quelques autres sporadiques mais irréfutables. Ainsi véd. *stavân* «loué» (2) (= *stutâh*, *stavânâh*) RV. 2.19.5; 20.5; 6.24.8 et lat. *evidens* «évident», *vehens* «véhiculé», *gignentia* «les créatures», *animans* «animé» et quelques autres rassemblés par Watkins, *IG* 3-1 pp.142-145. A-t-il précédé ou concurrencé partiellement (dialectalement?) le suffixe *-tô- (*-nô-) dans cette valeur? Il est difficile de le préciser. En tout cas, ici encore, l'emploi passif est fondé sur une valeur possessive. Cette valeur transparait dans les quelques adjectifs védiques que cite Watkins comme exemples du parallélisme de *-e / ont- et de *-tô- (-nô-): *mahânt-* «grand» s'interprète comme «pourvu de grandeur», *mah-* (3); ce substantif est attesté au datif *mahé* «pour la grandeur» (RV. 1.180.6; glosé *mahattvāya* Sāyana).

brhânt- «puissant» s'interprète comme «pourvu de puissance», *brh-*, qui se retrouve dans *brhaspāti-*, nom propre (ancien qualificatif d'Indra) (4) qui signifie originellement «maître, possesseur du *brh-*» (5). Comme à *mah-ânt-* répond lat. *mac-tus*, à *brh-ânt-* répond lat. *for-tus* (*fortis*).

jarânt- «vieux» (= gr. *géront-*) peut être «pourvu de *jar-*» c. à d. «chargé d'ans»), bien que le nom racine n'apparaisse que sous la forme élargie *jarā-* «vieillesse».

pṛśânt- «tacheté» doit être «pourvu de *pṛś-*»: un doublet élargi du nom racine *pṛś-* apparaît dans *pṛśad-* attesté dans le dérivé possessif *pṛśad-vant-* qui se trouve équivaloir à *pṛśant-*.

lat. *animans* s'interprète comme «pourvu d'*anima*»; il correspond ainsi au passif *animari* «*animam accipere*», et non à l'actif *animare* «*animam dare*».

Enfin, la relation existant entre *-e / ont- et *-went-, relation qui se manifeste notamment dans véd. *iyant-* = *īvant-* «tantus», *kīyant-* = *kīvant-* «quantus» confirme pleinement cette interprétation de *-e / ont- comme suffixe possessif: *-went- en est non seulement le successeur sur le plan de l'expression (il en est issu, selon Watkins, *lc.* p.146, par réinterprétation des dérivés en *-ent- de thèmes en *-u-),

4.2.2.3 (1) - Debrunner *Suffixe* p.164 mentionne ce fait et en tire la conclusion que le participe en *-nt- est «originellement un adjectif verbal libre», définition purement négative dont on ne peut se satisfaire.

4.2.2.3 (2) - Watkins récusé à juste titre l'explication par une «finale syncopée» (sur cette notion, voir 5.2.2.0).

4.2.2.3 (3) - *mah-*, à côté de son emploi substantif (limité au datif, comme pour plusieurs noms racines) a aussi valeur d'adjectif. Cette ambivalence du nom racine fait que dans son emploi adjectif il se trouve équivaloir à son dérivé possessif. C'est de là que provient le caractère «explétif» du suffixe hitt. -ant- dans des doublets comme *assu-*: *assuwant-* «bon» (*infra*).

4.2.2.3 (4) - HP² Schmidt *Brhaspati und Indra* p.239.

4.2.2.3 (5) - *brh-* dans *brhaspāti-* a reçu diverses explications, cf. HP. Schmidt *Brhaspati und Indra* pp.16-22 et 239-240; voir en particulier la note 34 (p.16) pour l'interprétation par «Herr der Kraft» et p.21 pour un rapprochement avec *barhānā-* «force» HP. Schmidt se rallie finalement à l'interprétation par «Preisung», mais sans trancher le problème étymologique.

mais aussi le véritable représentant (6) sur le plan du contenu. L'origine *possessive* du participe présent, (qui rend probable une parenté formelle des suffixes **(e/o)nt-* et **w(e/o)nt-*) apparaît là où un participe présent et un dérivé en *-vant-* sur nom racine sont employés côte à côte en même valeur, Yt. 10.46 *avā pavā* «qui aide, qui protège»: *avā* est le nominatif singulier de *avant-* (7), participe présent de *av-* «aider»; *pavā*, celui de *pa-vant-* «qui possède une protection» (8) d'où «qui peut protéger», «qui protège»: de même que «posséder», c'est «pouvoir donner», comme on l'a rappelé 1.3.1.2.4; «posséder une protection», c'est «(pouvoir) protéger», RV. 1.85.92

- *yā vaḥ śārma śasamānāya śānti*

«les protections que vous avez pour l'homme qui a peiné» (*supra*, 1.2.6.1). On voit par là comment un participe présent tel que *avant-* peut être issu d'un ancien dérivé possessif **av-ant-* «possédant une aide (pour qqn.)». Cette analyse permet de rendre compte d'une particularité de la flexion du participe présent thématique indien qui présente aux cas faibles une prédésinentielle *-ant-* reposant sur un **-nt-* injustifiable pour un radical thématique. On considère ordinairement le fait comme une innovation de l'indien, à la suite de Bartholomae, *GIP* 1, 1 p.98; toutefois, comme l'indique Hauschild *Hdb. des Skt.* 1-2 p.98, le latin (*ferent* < **bhernt-*) confirme l'antiquité des formes indiennes. De même les quelques formes avestiques que Reichelt mentionne § 294.2 (*fšuyat-*, *vanat-*, *āvayat-*), en les considérant aussi comme des innovations. L'absence de voyelle s'explique dans l'hypothèse où le participe en *-ant-* a pour base originelle non le thème de présent (ou d'aoriste), mais le nom-racine. En revanche, la perte de l'alternance en grec, germanique, balte et slave, et (pour la majorité des formes) en iranien se justifie immédiatement par la structure nouvelle de la forme, devenue dérivée du thème du présent.

Il est un autre exemple bien connu de l'origine possessive d'un adjectif d'action: le suffixe primaire *-in-* de l'indien, et son correspondant avestique *-an-* sont issus, comme l'a montré Bartholomae *IF* 10 p.196, de la réinterprétation de dérivés secondaires possessifs.

Ainsi *arkin-* «possédant l'éclat (*arka-*) est réinterprétable par rapport à *ārcati* comme «éclatant» (= *ārcant-*), Debrunner *Suffixe* p.348; cette valeur d'agent est ancienne (*ibid.* p.347): l'adjectif en *-in-* «primaire» alterne avec le participe actif.

S'il faut considérer, avec E. Benveniste, *BSL* 57 (1962) p.50, le suffixe dénominateur *-ant-* du hittite comme individualisant, et par là susceptible de remplir la fonction de «cas actif» (sujet des verbes transitifs) à laquelle répugne le cas direct des neutres, ainsi que le montre E. Laroche *ibid.* p.39 et suiv., une origine possessive de cette valeur est admissible. Laroche *ibid.* p.42 souligne le parallélisme entre le dérivé en *-ant-* et celui en *-zipa-*: *miyaṭar* «maturité», mais *^dMiyatanzipaṣ* «Maturation»; *tegan* «terre», mais *^dDaganzipaṣ* «Terre»: si donc *-zipa-* peut s'interpréter «génie de» (p.42), *-ant-* peut avoir signifié originellement «qui possède l'élément correspondant, qui en dispose»: ainsi *gimm-ant-* serait «celui qui dispose de l'hiver», «génie de l'hiver» en face de *gim-* «hiver». On pense au type védique *vānas-pāti-* «maître du bois», «arbre» (Wackernagel *Ai. Gr.* 2.1 § 99 b).

4.2.2.3 (6) - L'évolution est conforme à la quatrième règle des changements analogiques énoncée par Kurylowicz, *Esq. Ling.* p.79: «Quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée)». L'emploi comme participe (actif et passif, ou actif seulement) est en effet fondé sur la valeur possessive.

4.2.2.3 (7) - Mieux vaut y voir, avec Darmesteter, Lommel et Gershevitch, le nominatif sg. masc. de *avant-* (avec *ā* au lieu de *a* par influence de *pavā*) que celui du démonstratif *ava-* avec Bartholomae et Reichelt *Aw. Elem.* § 399 et n.1.

4.2.2.3 (8) - Bartholomae *Air. Wb.* 849.

La même valeur possessive rend compte des doublets adjectivaux du type ^{vy}assu- «bon»: ^wassuwant- «id.». La filière dérivationnelle est à restituer: ^{vy}assu- adj. «bon» → ^wassu- nt. substantivé «le bien» → ^wassuwant- «qui possède le bien, bon»: on retrouve ici le rapport de véd. *mahānt-* à *mah-* (*supra*).

Il est à noter qu'on retrouve dans les noms de rivières en **-nt-* (en particulier en **-antia*) les trois valeurs principales du suffixe: adjectif d'agent ou participe présent; élargissement dénominal, éventuellement à valeur individualisante; adjectif possessif. Cette dernière valeur, irréductible aux deux autres, en est la base.

Plusieurs sont interprétables comme participes, p. ex., dans la liste des formes en **-antia* dressée par H. Krahe (9), **Arantia* «celle qui avance», **Argantia* «celle qui brille». Cette interprétation est justifiée, et W.P. Schmid (10) a pu montrer que, sur la base **we/or-*, les noms de rivières *Varantia*, *Varmena*, *Varusa* et *Verna* se groupent comme les quatre participes d'un verbe:

	Actif	Moyen
Présent	<i>*-nt-</i>	<i>*-me/ono-</i>
Parfait	<i>*-wes/-us-</i>	<i>*-to/-no-</i>

Mais **we/or-* est un nom de l'eau, véd. *vāri-* etc., non une racine verbale: le rapport entre le dérivé et la base ne peut donc être que possessif, «pourvu d'eau». Cette interprétation possessive vaut pour tous les dérivés sur les divers noms de l'eau, du liquide, comme **Bagantia*, **Salantia*, **Visantia* (11): ces rivières sont dites «riches en eau» comme la rivière védique *Sārasvatī* (12). Irréductibles à des participes présents, ces dénominations peuvent-elles se justifier comme des doublets d'adjectifs ou de substantifs, avec ou sans valeur «individualisante»? On peut certes interpréter *Varantia* comme «l'Eau» (par excellence), et cette interprétation, probable pour *Albantia* «la blanche» (**albho-*), s'impose pour les formes en **mantia* (**Almantia* est à **Alma* comme hitt. ^{vy}assuwant- à ^{vy}assu-). Mais *Alisantia* ne peut être que «celle qui a des aunes», comme la rivière iranienne *Vītaṇuhatī* est «celle qui a des roseaux» (13): une rivière ne peut se nommer «l'aulne».

Si le passage de la valeur individualisante» (ou du statut d'élargissement) à la valeur possessive est impossible (14), le passage inversé est en revanche aisé: possessif par rapport au substantif de base, le dérivé en **-nt-* devient son équivalent dès que celui-ci est utilisé en fonction d'adjectif. A partir de là, il peut s'employer sur des thèmes initialement adjectivaux, directement ou par l'intermédiaire du neutre substantivé, ainsi qu'on l'a vu. De même, le dérivé possessif du nom d'action est l'équivalent du nom d'agent: c'est ainsi que **-nt-* a fourni les «adjectifs d'agent» que sont les participes.

La valeur ancienne du suffixe est passée au suffixe **-went-*, qui en est probablement issu, comme le suppose Watkins /G 3-1 p.145. On constate inversement des emplois quasi-participiaux de **-went-* en hittite: *hwišwant-* «vivant» fonctionne

4.2.2.3 (9) - *Sprache und Vorzeit* p.55 et suiv.

4.2.2.3 (10) - *Alteuropäisch und Indogermanisch* (Ak. der Wiss. und der Litt. in Mainz, Abh. der Geistes- und Sozialwiss. Klasse, Jahrgang 1968 Nr. 6), p.256.

4.2.2.3 (11) - Le sens probable de «riche en eau» engagé à poser pour **wiso-* le sens de «liquide» à côté de celui (mieux documenté) de «poison»; «empoisonnée» est une dénomination moins probable.

4.2.2.3 (12) - «riche en eau» Debrunner *Suffixe* p.417.

4.2.2.3 (13) - A lire *vait-* selon Wackernagel KZ 43 p.278 A.2 = *Kl. Schr.* 263 A.2 cité par Debrunner *Suffixe* p.891: véd. *vetasā-* «Calamus Rotang»; si l'on met en doute cette lecture (et par suite le rapprochement avec *vetasā-*) avec Mayrhofer sv, on comparera le nom de lieu Br. *Vetas-vant-*.

4.2.2.3 (14) - Dans l'étude qu'il a consacrée au suffixe i.-e. **-nt-*, Sb. O. Ak. Wien 232 Bd.1 (1958) pp.3-47, G.R. Solta, refusant à la fois la valeur collective et la valeur possessive (en particulier p.31), décrit la formation comme «expressive, servant à dénommer, individualisante»: mais ce ne sont que des emplois et non des valeurs.

comme participe de *hwiṣ-* «vivre», comme l'indique Kronasser *Etymologie* p.267 (15): l'emploi rappelle celui du suffixe indien *-in-* comme suffixe primaire, cf. *supra*.

4.2.3 Le passif personnel

4.2.3.0 Le passif personnel et les deux modèles

Le passif historique est, de même que le causatif, une catégorie grammaticale, qui se définit comme un mécanisme formel, consistant en une substitution de formes casuelles; la formule du passif est:

↓	Actant 1		Actant 2
	N	verbe actif transitif	A
↓	I (etc.)	verbe passif	N

On considère souvent le passif personnel comme secondaire en raison du caractère récent de sa forme, qui dans plusieurs dialectes ne se différencie que tardivement (et partiellement) du moyen. Mais, comme pour le causatif, il est impossible de tirer de la forme des conclusions sur la catégorie: une forme récente peut aussi bien correspondre à un renouvellement qu'à une création. De fait, de nombreux moyens sont d'authentiques passifs en védique; Eaton, dans son étude (1), en recense 28, sans compter les aoristes du type *ākāri*.

D'autre part, la multiplicité des cas de l'agent (4.2.1) plaide en faveur de l'origine récente du passif à trois termes.

En fait, comme on l'a montré 4.2.1.6, l'agent du passif est une *fonction* que, dans un état de langue donné, divers cas peuvent assumer au moins virtuellement; comme pour l'agent causatif, la diversité de l'expression ne prouve pas le caractère récent de la fonction. De même, si l'expression du passif ne se constitue qu'à époque historique, le mécanisme passif a pu exister avant sous une forme identique ou partiellement différente. Ici encore, il faut se garder de conclure hâtivement à l'inexistence de la catégorie: l'étude des formes ne permet pas de trancher celle de la création et celle du renouvellement formel.

La théorie des deux modèles apporte un éclairage nouveau à l'étude du passif personnel: en effet, si le mécanisme passif implique le passage de l'accusatif de la phrase active au nominatif de la phrase passive, il convient de distinguer entre des phrases passives «du modèle 1» et «du modèle 2», selon que l'accusatif de la phrase active relève de l'un ou de l'autre. Et si l'on s'engage dans cette voie, il apparaît immédiatement que seul le passif du modèle 1 est susceptible d'une définition *sémantique* positive: c'est un possessif (pour les verbes «statiques») ou un *réceptif* (pour les verbes «dynamiques»), alors que le passif du modèle 2 n'est susceptible que d'une définition *grammaticale*: la transformation d'un accusatif en nominatif.

4.2.2.3 (15) - Madame Bader me fait observer que *hwiṣwant-* est en fait le doublet de l'adjectif *hwiṣu-* et le participe du verbe déadjectival essif *hwiṣwāi-*, et qu'il doit par suite s'analyser *hwiṣw-ant-*. Mais dans son rapport - secondaire - avec le verbe base *hwiṣ-* il s'analyse potentiellement (ou peut-être réellement, si la réinterprétation a eu lieu) *hwiṣ-want-*. On voit par là comment *-want-* (à partir de cette série de formes ou d'une autre) a pu être substitué à *-ant-*.
4.2.3.0 (1) - *The Ātmanepada in R̥gveda* Diss. Leipzig 1884.

4.2.3.1 Le passif des verbes «mettre en contact ou en présence»

Le passif des verbes signifiant «mettre en contact ou en présence» a valeur réceptive dans le modèle 1: le sujet du verbe passif est l'actant qui reçoit l'additif (ptc. *śrīṇāṇā-*, 3.2.2.2); le récipient (*par-* moyen réfléchi, «s'emplir de» 3.2.3.1, *prcyāte* 3.2.3.2); qui reçoit le lien, ou l'attelage (*badhyāte* 3.2.7.1; *yujyāte* 3.2.7.5) etc. En revanche, dans le modèle 2, le passif n'a pas cette valeur; le sujet de *sicyāte* est un liquide «qui s'écoule», «qu'on verse» 3.2.3.3; celui de *srjyāte*, *āsarji* un objet (ordinairement un liquide) «émis» 3.2.6.2; celui de *yujyāte*, lorsqu'il s'agit de l'animal, désigne l'«attelage»; celui de *dhīyāte* (3.2.9.6), l'objet «placé». Tout cela est, pour la grammaire, «passif», mais la valeur réceptive est absente, de même que l'accusatif correspondant du tour actif n'a pas valeur allative.

4.2.3.2 Le passif de *dhā-* et de *dā-*

Il est intéressant de comparer au passif *dhīyāte* «il est placé» le moyen *dhattē* «il reçoit» (Grassmann *dhā-* 26 à 34): ce dernier seul a la valeur «réceptive» correspondant à la construction du modèle 1, qui n'est attestée qu'indirectement pour cette racine. De même *ā-datte* signifie «il reçoit» en face de *dādāti* «il donne»: c'est là un couple de type ancien, correspondant à une construction du modèle 1 non attestée (4.1.2.3.2).

4.2.3.3 *sac-* comme passif

La valeur «réceptive» est commune au passif (dit «du modèle 1») et à de nombreux moyens: comme on l'a indiqué 3.3.1.e, *sācate* + Instr. «il est accompagné, suit»: en fait c'est un «possessif» («il a avec lui»). Et là, c'est l'opposition casuelle qui porte à elle seule la différence de signification: l'instrumental possessif donne le sens de «avoir avec soi». L'accusatif situatif (3.1.2.1), celui de «être avec».

4.2.3.4 Le passif des verbes de parole

Les verbes de parole ont un passif du modèle 1 qui signifie «recevoir des paroles»: «recevoir une dénomination» *ucyāte* 3.4.1.4; «recevoir des louanges» *stāve* 3.4.2.5, etc. Là où le modèle 2 fournit un passif, celui-ci n'a rien de possessif (réceptif): ainsi *ucyāte* (avec sujet *vācaḥ*) «une parole est dite».

4.2.3.5 Le passif du modèle 1 et le passif du modèle 2

Le passif historique est donc constitué de l'«ancien passif», celui du modèle 1 (encore largement représenté par la voix moyenne en védique) et le «nouveau passif», celui du modèle 2, issu du précédent par une proportion du type:

$$\begin{array}{ccc} \text{rātho} & \text{yujyate} & \text{x} \\ \hline \text{yuj-} & \text{rātham} & \text{yuj- āśvam} \\ \text{d'où } x = \text{āśvo yujyate} \end{array}$$

4.3 L'actif

4.3.0.0 Diathèse explicite et diathèse implicite

Causatif (4.1) et passif (4.2) sont le plus souvent des diathèses explicites: bien que leurs signifiants soient divers, la différence de relation entre le sujet et le procès ou (pour les verbes transitifs) les autres actants est signalée par une différence formelle. Il est aussi des diathèses implicites, c'est-à-dire inexprimées. On l'a vu pour l'objet, là où un même cas, l'accusatif, peut exprimer l'un ou l'autre des deux actants objets. Et l'objet causatif recouvre des réalités non seulement différentes, comme on l'a vu 4.1, mais même opposées, comme objet-agent et objet-patient; il y a là en ce qui concerne l'objet une diathèse implicite. La relation sujet, même si l'on s'en tient au sujet grammatical, exprimé au nominatif, n'a pas plus d'unité que la relation objet: on l'a vu *supra* 4.1.1.1 avec l'ambivalence du sujet de verbes comme franç. *tourner*. Il en est bien d'autres exemples. Mais ce qui dans la langue est implicite le reste trop souvent dans les descriptions. Or, la diathèse implicite est un fait grammatical, qui doit être décrit comme tel. Il ne s'agit nullement d'une différence conditionnée par le lexème comme l'est par ex. la différence entre le sujet des verbes opératifs, qui est toujours un agent, et celui des verbes d'opération des sens, qui est toujours un «récepteur»: il s'agit des différentes relations qui peuvent exister entre le sujet et le procès (ou entre le sujet et les autres actants, pour les syntagmes transitifs) *pour un même verbe*, à la même forme. Ce sont là des faits mal connus, qui mériteraient une étude approfondie, d'autant plus que leur conditionnement est complexe: la diathèse implicite ne vaut ni pour tous les verbes, comme la diathèse explicite, ni même pour des classes syntaxiques de verbes, ni pour tous les sujets. D'autre part, la diathèse implicite, comme fait syntaxique, est à délimiter des faits lexicaux et des données de la situation. Ainsi, on décrira par la diathèse implicite la différence entre *l'eau coule* et *le robinet coule*, mais non celle qui sépare ces deux énoncés de *le bateau coule*. On posera un second verbe, ou un autre sens lexical du même verbe, non un autre type grammatical de sujet, puisqu'il n'existe pas de relations analogues pour d'autres verbes: la règle ne vaudrait que pour l'exemple sur lequel elle se fonde. Des problèmes de délimitation se posent aussi pour les substantifs sujets: par exemple, il y a lieu de distinguer le sujet-instrument, *la flèche blesse le soldat* du sujet-agent, *l'ennemi blesse le soldat*, et aussi de l'instrument personnifié; il existe des critères syntaxiques pour décrire l'ambiguïté, et par là même la lever, sauf quand l'ambiguïté a sa source dans l'esprit du locuteur. C'est l'histoire des lances du dieu Mars qui parfois bougent toutes seules (*sponte sua*): comme l'a montré Dumézil *Héritage* p.57, cette indication «n'exclut nullement qu'elles le fassent par la volonté d'un être invisible, de Mars»: pour Dumézil, il s'agit d'un fait syntaxique, le sujet-instrument. Pour ceux dont il combat l'opinion, ces lances, animées d'une «force personnelle, sont douées de spontanéité: c'est dans ce cas un fait de mentalité, et les lances sont un sujet-agent.

4.3.1.0 De l'instrumental désubjectif au sujet-instrument

Par référence à *omnes copiae (proficiscuntur)*, l'instrumental sociatif de *Caesar omnibus copiis proficiscitur* a été décrit BSL 65 (1970) p.49 et suiv., et ici même 2.2.2.2 comme *désubjectif*. C'est en effet la seule observation que l'on puisse faire tant que le sujet grammatical est considéré comme une donnée première. Mais dans

une étude de la fonction sujet, on peut inverser l'ordre des facteurs et apprécier le sujet par référence au terme à l'instrumental. Par référence à *Caesar omnibus copiis proficiscitur*, *omnes copiae (proficiscuntur)* se décrira comme le sujet non-spontané, ou sujet-instrument, tandis que *Caesar* est le sujet spontané, l'initiateur du procès. Cette observation a donné lieu à une hypothèse sur la genèse du nominatif sujet en i.-e., article cité p.75 et suiv. En voici deux exemples en védique.

4.3.1.1 *yam-*

Comme il a été signalé 3.3.2.5.3, on dirige le cheval avec les rênes, **raśmībhir āśvaṃ yam-*; mais la rêne elle-même «dirige» le cheval, 6.67.1

*sāṃ yā raśmā iva yamātur yāmisthā
dvā jānān āsamā bāhūbhiḥ svaiḥ*

«(ces) deux (divinités) sans égal, les mieux aptes-à-régir, qui toujours ont-régi ensemble les hommes, comme (avec) une rêne, de leurs propres bras» Renou *EVP* 5 p.83. Ce n'est pas, comme paraît le croire Renou *EVP* 7 pp.51-52, un instrumental (c'était déjà l'interprétation de Sāyana, cf. Geldner): c'est un nominatif «sujet-instrument».

4.3.1.2 *sā-*

La racine *sā-* «lier» (3.2.7.4) offre un second exemple. En face de la construction de base, celle de AV. 4.16.9 *tais tvā sārvaṃ abhī śyāmi pāsaiḥ* «je t'attache avec tous ces liens», on considérera comme «sujet-instrument» *sētuḥ* RV. 8.67.8 *mā naḥ sētuḥ siṣed ayām* «que ce lien ne nous lie point!» Renou *EVP* 5 p.109. Inversement - toujours par rapport à la construction de base - l'instrumental de 7.84.2 *vaū setrōbhir arajjūbhiḥ sinīthāḥ* «vous qui ligotez (les méchants) à l'aide de liens qui n'ont pas de cordes» Renou *EVP* 5 p.101 doit être apprécié comme un instrumental d'agent ou désubjectif.

Les deux mécanismes sont pour ainsi dire symétriques par rapport à la construction de base: le premier transforme un instrument en agent, le second un agent en instrument.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Ces emplois ont des parallèles dans les langues modernes; on le voit par les traductions françaises des exemples védiques. Là comme ici, le critère permettant de distinguer ces deux valeurs du sujet grammatical est l'emploi en liaison de l'actant agent et de l'actant instrument. Comme on l'a vu *supra* 0.1.9, deux possibilités se présentent: agent au nominatif, instrument à l'instrumental, *miles sagitta hostem vulnerat*, ou agent au génitif, instrument au nominatif, *militis sagitta hostem vulnerat*. L'équivalence des deux modes d'expression a été utilisé *supra* 2.4.1.1 pour illustrer la complémentarité sémantique du génitif d'appartenance et de l'instrumental possessif. Pour la reconstruction, les données morphologiques permettent d'aller beaucoup plus loin. La parenté formelle de la désinence de nominatif sg. animé, **-s*, avec celle du génitif-ablatif sg. **-(e/o)s* et les composantes instrumentales du nominatif (*infra* 5.2.1.3 pour les thèmes en **-ā*; 5.2.2 pour le cas direct des neutres) autorisent à considérer le nominatif d'agent comme le reflet d'un génitif-ablatif d'origine et le nominatif d'instrument comme le reflet direct ou indirect d'un instrumental. Comme on l'a fait 3.1.5.1 pour l'objet, il est possible d'illustrer par deux tableaux la situation des deux énoncés en synchronie d'une part et de l'autre le témoignage qu'ils fournissent en vue de

la reconstruction de la valeur originelle du nominatif:

Situation en synchronie:	Nominatif sujet	Gén. d'app./Instr. poss.
	<i>sagitta</i> <i>miles</i>	<i>militis</i> <i>sagittā</i>
Reconstruction:	Cas de l'agent <i>miles</i> <i>militis</i>	Cas de l'instrument <i>sagitta</i> <i>sagittā</i> (Nom. ← Instr.)

4.3.2 De l'instrumental désubjectif au sujet bénéficiaire de l'action

On ne peut en revanche tirer aucune conclusion sur l'origine du nominatif des observations suivantes. Il a été indiqué *supra* 2.2.2.2 que 1.36.4 *vīśvam... jayati tváyā dhānam* «par toi (Agni), il (l'homme) gagne tout enjeu» peut se décrire comme la synthèse de

1 - **mártyo jayati dhānam*

2 - **tvām jayasi dhānam*

Mais entre *mártyo jayati (agnínā)* «l'homme gagne grâce à A.» et *agnir jayati (mártyāya)*, il y a une différence dans la relation sujet que ni le cas (uniformément le nominatif), ni la forme verbale ne marque. Il faut donc la décrire à partir de la syntaxe de la phrase, en recourant à l'expression complète et explicite pour mettre en lumière l'ambiguïté de l'expression simple et implicite.

On distinguera donc deux sous-classes d'emploi du nominatif sujet: le sujet agent et le sujet bénéficiaire de l'action. Cette distinction est justement celle qu'utilisent les grammairiens indiens pour décrire le moyen *ātmanepada* «voix pour soi-même» en face de l'actif *parasmaipada* «voix pour autrui». L'exemple-type est celui du verbe «sacrifier», *yaj-* (*supra* 3.4.3.2), dont l'actif s'emploie avec le sujet-agent (le prêtre officiant) et moyen avec le sujet bénéficiaire (le sacrifiant laïc ou *yājamāna*).

Il est curieux de noter que pour ce verbe le contraste entre sujet-agent et sujet-bénéficiaire se retrouve entre le moyen et le causatif: dans la prose védique, *yājāyati* a pour sujet le prêtre officiant, pour objet le *yājamāna*, ŚB. 1.1.4.15 (Manu avait un taureau; Kilata et Akuli, les deux brahmanes des Asura viennent à lui et lui disent): *māno yājāyāva tvā īti* «Manu, nous voulons sacrifier pour toi!». La victime est, comme avec le verbe base, à l'instrumental; la divinité destinataire du sacrifice n'est jamais exprimée. Bien que cet emploi du causatif soit exceptionnel, et que d'autre part la valeur réfléchie indirecte ne soit pas la seule valeur de la voix moyenne, ni sans doute la plus ancienne, les deux faits témoignent de la réalité linguistique de la distinction entre sujet-agent et sujet-bénéficiaire.

Si l'emploi premier du nominatif est celui du sujet-origine, le sujet bénéficiaire ne peut être qu'un emploi récent. C'est ce qui apparaît dans le remplacement des syntagmes impersonnels à déterminant datif par des verbes personnels dont le sujet est le bénéficiaire ou le témoin du procès, comme gr. *dokô*, lat. *videor* «je crois» remplaçant *dokeî moi*, *mihi videtur* «il me semble».

4.3.3.0 De l'instrumental desubjectif au sujet-posseur et au sujet-lieu de l'action

Avec certains verbes, on distingue trois sous-types sémantiques de sujets:

1 - le sujet (non-marqué), celui dont le verbe peut être considéré comme le prédicat, «ce qu'on en dit».

2 - le sujet *posseur* du procès

3 - le sujet *lieu* du procès.

Le verbe latin *micare* en fournit un bon exemple. Si l'on définit son sens comme l'expression d'un mouvement rapide de va-et-vient, on considérera qu'il y a une relation de «sujet non marqué» dans des emplois comme *arteriae micant* «les artères battent», *micant digiti* «les doigts s'agitent convulsivement», *micat sidus* «l'astre scintille», *micant gladii* «les épées étincellent» (Gaffiot, sv.). Entre les deux premiers («mouvement de va-et-vient») et les deux derniers («scintillement») la différence est d'ordre purement sémantique; la syntaxe ne permet pas d'en rendre compte. En revanche, la définition de deux fonctions sujets à valeur marquée permet de rendre compte des emplois suivants:

- sujet-posseur: *(equus) micat auribus* (le cheval) a de brusques mouvements d'oreilles; *(serpens) linguis micat ore trisulcis* «(le serpent) fait vibrer dans sa gueule sa triple langue» *micare digitis* «jouer à la mourre».

- sujet-lieu du procès: *crebris micat ignibus aether* «l'air étincelle de feux (d'éclairs) multipliés» (Gaffiot sv.).

En effet, si l'on apprécie ces énoncés par rapport à la valeur définie plus haut de *micare*, on les ramènera respectivement à:

- *equi micant aures*

- *serpentis linguae micant ore trisulcae*

- *hominis micant digiti*

et d'autre part à:

- *in aethere crebri micant ignes*.

Un sujet comme *aether* est donc à définir comme le *lieu* du procès désigné par *micare*.

Un sujet comme *equus*, *serpens*, *homo* est à définir comme le *posseur* du procès désigné par *micare*; cette relation peut d'ailleurs être mise en évidence par l'emploi du «datif sujet possessif», *equo micant aures* «le cheval a les oreilles qui s'agitent».

L'instrumental desubjectif est un instrumental possessif, qui répond aussi bien à *mei est* (ou *mihi est*) qu'à *ibi est* (2.2.3 et 1.2.6). Inversement, apprécié par rapport à *equus micat, auribus* est un instrumental «de limitation» (2.2.3).

Quant au nominatif, il peut être ancien dans certains de ces emplois: il n'y a pas loin de l'origine à l'appartenance, comme on l'a vu *supra* 1.3.1.2.4 pour le génitif; et pour certains procès, leur «lieu» est en même temps leur «origine».

De même que la conception d'un «objet» indifférencié conduit à poser deux verbes dans tous les cas de double construction, celle d'une fonction sujet unitaire oblige à faire porter au verbe seul les différences que l'on constate dans la signification. De fait, comme en ce qui concerne l'objet, c'est une possibilité que les langues ont exploitée. Dans le cas de l'objet, cette tendance mène à la scission sémantique (lat. *condere* «cacher» et *condere* «fonder»). Pour arriver à une relation sujet unitaire, les langues organisent la scission, qui devient régulière, donc *flexionnelle*; c'est la voix. Là où pour chaque verbe on dispose de trois paradigmes, un passif, un actif, un causatif, il y a lieu de considérer la fonction sujet comme unitaire: l'expression de la différence entre *māṛtyo bhriyate* «l'homme est porté», *māṛtyo bharati* «l'homme porte» et *māṛtyo bhārayati* «l'homme fait porter»

repose entièrement sur la forme verbale.

4.3.4.0 L'actif entre le passif et le causatif

Les précédentes analyses (4.1 et 4.2) ont permis de dégager la composante sémantique initiale des mécanismes linguistiques que constituent le passif et le causatif. Aux origines du passif, on trouve un dénominatif «possessif» ou «réceptif», signifiant «avoir» ou «recevoir la substance exprimée par le substantif base». Corrélativement, le causatif est un dénominatif ayant le sens de «pouvoir de». Pour illustrer le système par des exemples latins, on peut dire que le passif repose sur un dénominatif du type *florere* «avoir des fleurs», *florescere* «fleurir» et le causatif sur un dénominatif du type de *clipeare* «pouvoir d'un bouclier», ou de *donare*; c'est pourquoi, comme *donare*, le causatif a comme constructions de base celles des deux modèles.

Mais comment se situe l'actif entre ces deux voix? Y a-t-il même place initialement pour une troisième diathèse? On a rappelé 4.1.1.3 que Gaedicke postule pour l'i.-e. seulement deux voix, un causatif et un «intransitif» (= le passif). Il est vrai que c'est la situation de bien des verbes; on en donnera quelques exemples *infra* 4.3.5; pour certains même (notamment les *media tantum*), il semble qu'il n'ait jamais existé qu'une seule voix. Pour d'autres en revanche, les trois voix sont originelles: entre le passif possessif-réceptif et le causatif qu'on peut nommer «donatif» («pouvoir de») se place un actif «essif» («être»). Naturellement, comme pour les dénominatifs historiques, il faut s'attendre à de nombreuses divergences entre le plan du contenu et celui de l'expression. Une même forme peut être essive et factitive comme lat. *grandire* (Mignot *Dénom.* p.68), ou possessive et «donative» comme franç. *fleurir*. Ce sont là des faits de diathèse implicite, qui s'ajoutent à ceux qui ont été décrits *supra* 4.3.1 et suiv. C'est pourquoi la voix active n'est susceptible d'aucune définition positive.

4.3.4.1 *vr̥dh-* (3.2.2.3)

Syntagmes passifs «avoir, recevoir en renfort»: moyen *vārdhate* accompagné d'un instrumental possessif, 8.13.25

vārdhasvā sū puruṣtuta

īśistutābhīr ūtībhīh

«reçois une vigueur (nouvelle), ô dieu comblé de louanges, des aides que t'apportent les poètes par leurs louanges»

Syntagmes actifs «être, venir en renfort»: actif *vārdhati* accompagné d'un «sujet-instrument», *ibid.* 16

īndraṃ vārdhantu no girāḥ

«que nos chants donnent vigueur à Indra!»

Syntagmes causatifs: «donner en renfort»: actif *vārdhati* ou causatif actif *var-dhāyati* accompagné d'un sujet-spontané (initiateur), d'un instrumental de l'objet «donné en renfort» et d'un accusatif de celui à qui on le donne (modèle 1), 2.2.1 cité 3.2.2.3; ou respectivement d'un accusatif et d'un datif (modèle 2), dans l'exemple isolé 7.95.6 *ibid.*

Ces constatations, confrontées avec l'interprétation donnée de *vr̥ddhā-* 4.2.2 comme adjectif dénominal possessif «pourvu de *vr̥dh-*», conduisent à une interprétation *dénominate* de la forme verbale dans les trois types de syntagmes:

- *vārdhate* «il reçoit la *vr̥dh-*» peut s'interpréter comme un dénominatif réceptif
- *vārdhati* «il est, il vient en *vr̥dh-*» comme un dénominatif essif.
- *vārdhati, vārdhāyati* «il donne la *vr̥dh-*», comme un dénominatif donatif («pourvoir de», type lat. *clipeare*)

Même répartition pour *mah-*, *ibid.*

Syntagmes passifs «avoir, recevoir, grandeur, agrandissement»

6.15.2 *prāśastibhī mahayase divē-dive*

«tu es magnifié... par les louanges, jour après jour» Renou *EVP* 13 p.46.

Syntagmes actifs «être, venir en agrandissement» TB. 3.2.8.3 *āpa oṣadhī mahayanti* «water refreshes, strengthens the plants» (Gonda *J. Or. Inst. Baroda* 8 (1959) p.261). cf. AV. 4.15.2 et 3 que cite Gonda, *ibid.*

Syntagmes causatifs «donner, fournir un agrandissement»

**mah- īndraṃ stōmēbhīḥ* (modèle 1)

**mah- īndrāya stōmān* (modèle 2)

Le parallèle de lat. *mactare* (3.4.4.10) incite à interpréter *mah-* comme un deadjectival (donc, un doublet de *mahīyā-*). c'est une possibilité réelle, puisque *mah-* fonctionne comme un thème d'adjectif suppléant partiellement *mahānt-*, mais, comme on l'a vu 4.2.2, il est probable que *mah-ānt-* est un adjectif *possessif*, «pourvu de *mah-*»; l'emploi substantif bien attesté au datif *mahé*, autorise l'analyse proposée, qui est en tout point parallèle à celle de *vr̥dh-*:

mahāyate «il a, il reçoit l'agrandissement, la grandeur»

mahāyati «il est, il vient en agrandissement»

mahāyati causatif «il donne l'agrandissement»

4.3.4.2 *pi-* et *pinv-* (3.2.2.4)

1 - Syntagmes passifs: «avoir en soi un liquide», «être gonflé de»

**gāuḥ payate pāyasā* ou *pāyaḥ* «la vache est gonflée de lait»

2 - Syntagmes actifs: «le lait est en abondance, gonfle»

**pāyaḥ payate* «le lait abonde»

(?) **pāyaḥ payate gām* «le lait gonfle la vache»

3 - Syntagmes causatifs: «faire abonder le lait dans, gonfler de lait»

**devāḥ pinvati pāyasā gām* modèle 1

pāyo gāvi modèle 2

pāyo gām double accusatif

On relève trois relations sujet pour cette racine:

1 - Le sujet siège, possesseur ou récipient du procès; la construction peut être nommée passive ou possessive («avoir le *pāyas-*»)

2 - Le sujet instrument; la construction peut être nommée active ou essive («être *pāyas-*»)

3 - Le sujet agent spontané, origine du procès; la construction peut être nommée causative ou donative («pourvoir de *pāyas-*»).

Du second tour au premier joue le mécanisme désubjectif: le sujet-instrument est représenté par un instrumental désubjectif ou par un accusatif qui doit donc être considéré comme «objet instrumental» (3.1.4.4) à moins qu'il ne s'agisse d'une forme ancienne d'instrumental à désinence zéro (5.2.2.5). Du second tour au troisième, on passe par les mécanismes causatifs 3, 4 et 5 c'est-à-dire la construction du modèle 1, celle du modèle 2 et le double accusatif, modèle intermédiaire, pour autant qu'on a dans *pāyaḥ* un authentique accusatif et non un instrumental à désinence zéro, auquel cas on retombe sur une construction du modèle 1.

4.3.4.3 *budh-* (4.1.2.7)

Syntagmes passifs: «recevoir l'attention, l'éveil». C'est la valeur de véd. *budhyá-te*, *ábodhi*.

Syntagmes actifs: «être attentif, éveillé». C'est la valeur de véd. *bódhati* et gr. *punthánomai*. Ces verbes se construisent avec un accusatif (directif) de ce sur quoi se porte l'attention.

Syntagmes causatifs: «provoquer l'attention, donner l'éveil». Les constructions sont, comme on l'a vu 4.1.2.7, celles des deux modèles.

4.3.4.4 Les verbes «aiguiser»/«aiguillonner» (4.1.3.2) présentent les trois voix fondamentales:

1 - le passif, au sens d'«être (ou: devenir) aigu», = «avoir (ou: recevoir) de l'acuité»; le sujet est le siège du procès, possesseur ou acquéreur de la notion: *svádhitis téjamānah* «hache aiguisée»

2 - l'actif, au sens de «piquer, stimuler», = «exercer son acuité sur»; le sujet est l'instrument du procès: *cud- índram* «inciter, stimuler Indra»

3 - le causatif, au sens de «rendre piquant ou aigu», = «donner de l'acuité à»; le sujet est l'origine du procès, il confère la notion

codáya dhīyam áyaso ná dhārām «aiguise la vision-poétique comme une lame de métal».

tétikte tigmā... ānīkā «il aiguise ses pointes de flèches aigues».

Un second passif se crée à partir du causatif pour *cud-*, avec le sens de «être incité, stimulé» skt. *codyate* et déjà véd. *coditá-*. Mais le passif possessif («être pourvu de») est plus ancien que le passif proprement dit, («être affecté par»).

4.3.4.5 *par-* et *prc-*

Parfois, l'actif n'est qu'un emploi secondaire du causatif; le passage de la valeur donative-factitive à la valeur essive y est dû au remplacement du sujet-agent par le sujet-instrument. C'est le cas des racines *par-* et *prc-*, où, en face des formes passives, comme *pūryá-*, les formes «actives» *prñā-*, *prñák-*, ont normalement la valeur donative de «déverser dans», «emplir», mais aussi, secondairement, la valeur essive de «se déverser dans».

1 - Syntagmes passifs: «recevoir ou avoir un liquide» («être plein, être inondé», etc.)

formes verbales personnelles:

SB. 14.5.1.5 *pūryāte prajāyā paśúbhiḥ*

«il reçoit-en-abondance descendance et bétail»

RV. 9.97.11 *mādhvā prcānāḥ (sōmah)*

«Soma mélangé, additionné de *mādhv-*»

2 - Syntagmes non-passifs: a - «se déverser (dans)»

b - «déverser (dans)»

RV. 1.83.1 *tām ít prñaksi vāsunā...*

sīndhum āpo yāthā

«Tu déverses en lui du bien... comme les eaux se déversent dans l'océan».

Confrontons les deux membres de la comparaison:

a - *āpah prñacanti sīndhum*

b - *tvām prñaksi tām vāsunā*

il apparaît que *āpaḥ* sujet du membre comparant a pour correspondants, dans le membre comparé, *tvām* et *vāsunā*.

On peut faire la même observation, sur 1.84.1

ā tvā pṛṇaktv indriyām rājāḥ sūryo nā raśmibhiḥ

«Que la force d'Indra t'emplisse comme le soleil emplit l'espace-sombre de ses rayons» : à *indriyām* répondent *sūryaḥ* et *raśmibhiḥ*.

Or, si l'on serre de plus en plus ces comparaisons, il se révèle que la relation réelle (situationnelle) n'est pas entre les deux nominatifs, mais entre le nominatif de l'un et l'instrumental de l'autre : *āpaḥ* correspond à *vāsunā*, non à *tvām*, *indriyām*, à *raśmibhiḥ*, non à *sūryaḥ*.

On peut tirer de cet état de choses les conclusions suivantes :

1 - la relation entre les syntagmes a et b relève de la catégorie de la voix : les syntagmes du type b sont causatifs. L'objet-causatif est exprimé à l'instrumental.

2 - le tour passif est susceptible de deux interprétations, l'une par rapport à l'actif du type a, l'autre par rapport au type b. Par rapport au type b, l'instrumental apparaît comme *conservé* :

tām pṛṇakṣi vāsunā → *pṛcyāte vāsunā*

Par rapport au type a, l'instrumental apparaît comme issu d'une transformation *āpaḥ pṛṇcanti tām* → *pṛcyāte adbhīḥ*.

Si l'on confronte ces trois groupes d'emplois au substantif **pṛ-* «amoncellement», «déversement», dont **pṛñó-* est le dérivé possessif (4.2.2.2), il apparaît que le passif, véd. *pūryá-*, *pṛcāná-* et *pūrṇá-* est réceptif-possessif : «recevoir» ou «avoir» un déversement, un amoncellement. Quand aux quelques emplois actifs au sens de «se déverser», ils reposent sur un dénominatif essif, «être un déversement». Enfin, les emplois causatifs au sens de «déverser dans», «emplir», leur construction et leur valeur supposent un dénominatif donatif, «pourvoir d'un déversement».

4.3.5.0 Les verbes à deux diathèses

Beaucoup de verbes n'admettent que deux diathèses qu'on peut décrire comme l'opposition d'un actif et d'un passif ou d'un actif et d'un causatif. A la base de ces deux types syntaxiques d'opposition, on peut restituer deux types sémantiques correspondants : opposition d'un essif et d'un possessif ; opposition d'un essif et d'un donatif, ou plus souvent d'un possessif et d'un donatif.

4.3.5.1 *sac-*

A partir de «suivre à la trace», «ne pas quitter des yeux (un gibier)», **sek^{w-}*, comme on l'a rappelé 3.3.1.4 a évolué (entre autres sens) vers ceux de «suivre» et «être suivi». Or, par rapport à **sek^{w-}* «escorte, suite» (véd. *sācā* «en compagnie de»; *-sāk*, *ifc.*), le sens de «suivre» est essif «être la suite, l'escorte»; celui de «être suivi», possessif, «avoir pour escorte». Naturellement, il n'est pas question de réduire le verbe **sek^{w-}* au dénominatif du nom racine **sek^{w-}*, qui est un postverbal. Néanmoins, on voit les emplois du verbe s'ordonner en un couple oppositif essif : possessif en i.-ir. On notera que l'opposition n'a pas reçu la sanction de la forme ; la diathèse est restée implicite au plan du paradigme et n'a d'expression qu'au plan du syntagme. Comme on l'a signalé 3.3.1.4.7, la diathèse implicite de i.-ir. **sac-* ne doit rien au passif historique ; elle lui est seulement parallèle. Il est

significatif que le tour passif repose sur la construction avec un instrumental possessif, «suivre, en ayant avec soi...».

4.3.5.2 *bhuj-*

D'autres verbes opposent un possessif et un donatif: ainsi *bhuj-* (4.1.3.4). Par rapport à *bhuj-* «jouissance», on décrira les formes verbales comme possessives ou comme donatives. Le possessif, construit avec l'instrumental seul, a le sens de «avoir» ou «recevoir jouissance» (*yéna... bhójate*). Le donatif a le sens de «donner la jouissance de (I) à (A)», *brāhmaṇām bhunakty arcāyā*.

5 LES ORIGINES DE LA FLEXION CASUELLE

5.1 Datif, infinitif et nom verbal

5.1.0.0 Reconstruction morphologique et données syntaxiques

La présente étude a pour but de tirer de l'observation des faits syntaxiques leurs conséquences pour la reconstruction morphologique, en l'occurrence pour l'interprétation de formes irrégulières de datif et, par-delà, pour l'origine de plusieurs formations suffixales d'abstrais déverbatifs et particulièrement la formation en **-ti-*. Certes, il est le plus souvent impossible de trouver l'origine des suffixes reconstruits, et toujours vain de chercher à les expliquer par des combinaisons formelles qui constituent, au mieux, de simples possibilités, et de toute façon n'apprennent rien (1). La condition indispensable pour tout essai d'étymologie des suffixes et des désinences est de pouvoir trouver le lien qui unit à la valeur de la forme l'évolution reconstruite.

C'est ainsi que, partant de l'observation de la syntaxe du datif en védique et dans les autres langues i.-e. anciennes, on arrive à reconstruire une évolution cyclique de l'infinitif datif et du nom verbal, et parallèlement un renouvellement morphologique où une *forme* de datif devient un *thème* de nom verbal. Qu'une désinence puisse s'agglutiner au thème pour former avec lui une nouvelle base de flexion, lorsque la forme fléchie se trouve, en raison de sa fonction, susceptible d'être réinterprétée comme un thème, c'est ce qu'a illustré C. Watkins *IEOCV* et *Idg. Gr.* 3-1. Si une désinence de 3^o sg. **-t* ou **-s* a pu s'agglutiner au thème primitif pour constituer le nouveau thème de prétérit en *-t-* du celtique ou d'aoriste sigmatique i.-e., si une désinence de 3^o sg. sec. moy. **-o* est, en dernière analyse, à la base de la flexion verbale thématique tout entière, c'est parce que la 3^o personne sg. est en même temps la non-personne (sur ces notions v. *supra* 1.1.1.2). Or, il se trouve que pour l'abstrait et en particulier le nom verbal, le datif singulier est en même temps, dans certains tours, la forme de base, celle qui assume la fonction principale des substantifs de ce type: la nominalisation.

5.1.1.1 La genèse du double datif

Nous avons vu très tôt (2.3.1.5 et 2.3.4.1) qu'il existe un lien de nature entre la valeur du datif et sa prédilection pour les emplois doubles. Il est apparu aussi que les théories qu'on a imaginées pour rendre compte de ce phénomène par le hasard

5.1.0.0 (1) - Analyser un suffixe **ti-* en **-t-*, + **-i-* n'a de signification *morphologique* que si l'on est en mesure de définir **-t-* et **-i-* comme des *morphèmes*, et de justifier leur agglutination. Sinon, la prétendue analyse revient à constater que **-ti-* se compose des *phonèmes* **t* et **i* (v. *infra* 5.1.1.3.1 et n.1).

cyclique de l'évolution.

5.1.1.2 Le cycle (1) du nom verbal: données syntaxiques

Nous avons vu plus haut (2.3.3.1) le parallélisme du datif de point de vue et du *dativus judicantis*; considérons maintenant le destin de ces emplois. Le *dativus judicantis* est le «sujet psychologique» de la phrase; mais on ne constate pas que ce statut ait influé ici ou là sur la syntaxe. On constate tout au plus la constitution de syntagmes entre ce datif et la copule, (lat. *mihi... est* «je considère» cédant la place à un verbe personnel *habeo* «je considère»); mais le terme au datif ne devient sujet qu'en perdant sa forme de datif.

Au contraire, l'infinitif-datif de point de vue devient sujet sans changer de forme, par simple réinterprétation syntaxique. C'est la réinterprétation de *turpe est mentiri* «il y a honte à mentir» en «mentir est chose honteuse»; c'est l'hésitation des dialectes lituaniens actuels entre *šulinys kasti nelenġva* litt. «un puits est chose-difficile à creuser» et *šulinį kasti nelenġva* «creuser un puits est chose-difficile».

L'essentiel n'est pas dans l'emploi du nominatif ou de l'accusatif avec l'infinitif, mais dans la position syntaxique de l'infinitif lui-même; l'expression du «patient» n'en est que le corollaire. Complément dans le premier type, il est sujet dans le second. Le sens de l'évolution est manifeste.

Pedersen (CCCG p.315) a bien vu le parallélisme de la première de ces constructions avec une de celles du nom verbal celtique (type 3 de Gagnepain). Nous avons proposé par ailleurs (2.3.2.6) de voir dans le double datif une situation syntaxique favorable au passage de l'infinitif-datif à l'infinitif-thème ou nom verbal. Ces explications ne sont nullement contradictoires: il y a plusieurs chemins qui mènent de la fonction de complément de but au statut de nom verbal. Cette seconde voie est en tout cas celle qu'a suivie la formation latine en *-nd-*, comme on l'a montré BSL 63 (1968) p.150 après d'autres (cf. n.2).

Considérons les emplois du nom verbal au datif en phrase existentielle (1.1.2.1), illustrés par 1.37.15 *āsti hī śma mādāya vaḥ* «oui, il y a (matière) à vous enivrer (là-bas)» (Renou) et BÂU 2.4.12 *nā ha asya udgrāhaṇāya eva syāt* «il n'y a pas moyen de le saisir»: *mādāya* pourrait être remplacé par *mādaḥ*, *udgrāhaṇāya* par *udgrāhaṇam*. Si l'on oppose les deux types d'expression du point de vue de la seule signification sans tenir compte des fonctions syntaxiques, il apparaît que *mādāya* diffère de *mādaḥ* comme «l'ivresse-possible, la possibilité d'ivresse» de «l'ivresse» et *udgrāhaṇāya* de *udgrāhaṇam* comme «possibilité de saisir» à «saisie (effective ou potentielle)». Les datifs apparaissent donc comme des noms verbaux limités à la valeur potentielle, alors que les noms verbaux (en particulier ceux du type de *udgrāhaṇa-*) ont la double valeur, effective et potentielle: hors contexte, *asya udgrāhaṇam* est ou «le fait de le saisir» ou «la possibilité de le saisir»: la voie de l'évolution vers le nom verbal était donc frayée à l'infinitif datif.

On s'est souvent interrogé (2) sur la différence qui existe entre lat. *esse alicui auxilio* et *esse alicui auxilium* qui l'un et l'autre sont à peu près équivalents, «être en aide à quelqu'un». Le védique présente quelques exemples de ces doublets, ainsi 7.21.8 *āvo babhūtha... asmé* «tu nous as été une aide» en face de l'usuel

5.1.1.2 (1) - Le terme est appliqué à l'évolution de l'infinitif grec par Burguière *Inf.* p.31. Il existe des évolutions de caractère cyclique en phonologie; v. J.P. Vinay *Miscelânea Homenaje a André Martinet* 2, p.217 et suiv. («Note sur le caractère cyclique de certains faits d'évolution»).

5.1.1.2 (2) - Löfstedt *Syntactica* 1 p.161 et suiv.

bhū ávase. Nous noterons seulement qu'ici encore, le datif du nom verbal ne se distingue du nominatif que par une nuance de sens et qu'il *paraît lui équivaloir* du point de vue syntaxique.

Si le cas du sujet de phrase existentielle et de l'attribut est, comme le nominatif des neutres du type *ávas-*, identique au thème, les conditions sont réunies pour la création d'un nouveau dérivé, exprimant l'aspect *virtuel* du procès, l'ancienne forme du datif devenant le thème du dérivé nouveau.

5.1.1.3 Le cycle du nom verbal; données morphologiques: L'origine des thèmes en *-ti- (1)

5.1.1.3.1 Bien qu'il y ait, comme on l'a vu, du déchet dans la collection des «datifs en -i» dont la plupart sont d'authentiques instrumentaux (3.3.1.1.3), il reste quelques formes irréductibles; toutes appartiennent aux thèmes en -ti- (1). Il n'y a pas d'accord sur la liste des formes qu'il convient de retenir. On ne peut en tout cas pas les éliminer toutes, comme paraît vouloir le faire Wackernagel *Ai. Gr.* 2-1 § 74 a Rem. S'il est sûr que *ūtī*[†] est une forme d'instrumental dans des emplois comme RV. 1.100.1-5 cité *ibid.* b, et ici-même *supra* 3.3.1.1.3, on ne peut de toute façon éliminer *svastī* qui alterne fréquemment avec *svastāye*, dans des conditions telles que l'équivalence des deux formes ne peut être contestée. Que cette forme *svastī* soit initialement étrangère au groupe étudié n'y change rien: si, en dépit de son origine verbale (*infra* 5.1.1.3), elle peut fonctionner comme datif à côté de *svastāye* qui en est le substitut régularisé, c'est qu'il a existé dans la langue des formes résiduelles de datif en -tī (1), de substantifs en -ti-, à côté des formes normales en -tāye. Ainsi la forme *purōjīti* 9.101.1 s'interprète bien par le datif: *purōjīti vo ándhasaḥ* «afin qu'il y ait victoire de votre jus avant (tout péril)» Renou *EVP* 9 p.54; même interprétation chez Ludwig *der Rigveda* 2 p.511 (qui envisage toute-fois l'éventualité d'un instrumental dans son commentaire, 5 p.377) et chez Geldner. Oldenberg *Noten* y voit un instrumental; en revanche, il interprète par le datif les formes *abhīmāti* 5.23.4 et *ūtī* 8.21.7. Macdonell *VG* p.282 retient *ūtī*[†], *ánūti*, *vītī*[†]; Renou *GLV* § 271 admet qu'il existe des traces d'une désinence -ī au féminin, sans autre précision. Bien qu'il ne soit pas possible d'arrêter avec certitude la liste des formes, et de trancher la question avec les seules ressources de la philologie védique, l'analyse linguistique appuyée sur la comparaison permettent de la reconsidérer utilement. Qualifier ces formes d'adverbes, loin de résoudre le problème, le pose avec plus d'acuité, puisque la forme est à considérer comme résiduelle.

Nous n'examinerons pas l'explication par le «cas indéfini», cette notion étant contradictoire. La forme ayant incontestablement la valeur d'un datif, on a le choix entre le datif à désinence zéro d'un thème en -ti- et le datif en -i d'un thème en

5.1.1.3 (1) - L'explication proposée ci-dessous ne vaut pour les noms d'agent en *-ti- que si l'on voit en eux un emploi secondaire des noms d'action, avec Debrunner *Suffixe* p.637; mais d'autres les en séparent, voir bibl. *ibid.* p.638.

5.1.1.3.1 (1) - Meillet *BSL* 25 (1924) p.141 et suiv. voit dans *-ti- la jonction de deux élargissements sans valeur propre *-t- (cf. *-tā-: *-tāt-) et *-i- (cf. véd. *āsth-i*). A cette analyse purement formelle et mécanique, la présente étude tend à substituer une conception fondée sur les faits syntaxiques, et qui rend compte en plus des formes résiduelles comme les datifs en *-ti- et *-tēy- de ces thèmes.

5.1.1.3 (2) - La forme de datif a dû être initialement en *-ti-; elle a pu se confondre avec la forme d'instrumental en *-tī là où celle-ci s'abrégeait, cf. Arnold *Vedic Metre* § 84-5. Toutefois, *-tī n'est pas exclu au datif, v. *infra*: *purōjīti*.

-t-. Examinons les deux hypothèses.

La première, qui a l'avantage de partir du thème attesté, se heurte à l'absence totale de parallèle pour la désinence. N'ont la désinence zéro que le(s) cas direct(s) du neutre, et certains locatifs (ceux qui n'ont *jamais* la valeur prospective) type *vāsar* «au printemps». De plus, elle ne permettrait d'expliquer que la forme à -ī.

La seconde hypothèse permet de rapprocher le datif en -ī des «infinitifs-locatifs» des types en -ani, (-tani, -ṣani, mani, -vani) et -tarī. Voici donc deux désinences -i et -ī qui se trouvent dans des formes dont la valeur est voisine de celle des infinitifs-datifs.

Par ailleurs, une désinence *-i de datif est très probable dans les formes participiales en -ant du lituanien, *BSL* 63 (1968) p.144 (3).

Ici encore, faire de -i et -ī des «particules» revient à attribuer une valeur *positive* au «cas indéfini», c'est-à-dire au thème. Nous les considérerons comme des désinences d'un cas identique au datif historique, ou tout au moins voisin. Reste le problème du thème.

5.1.1.3.2 On sait qu'il existe en avestique des infinitifs-datifs en -tê ou -tōi. En voici la liste, telle que la donne Benveniste *Inf.* p.65 et s.: *ītê* (ā-ītê) «pour aller»; *gatōi*, *gatê* «pour venir»; *stōi* «pour être»; *mrūtê* «pour parler»; *dastê* «pour donner». Toutes ces formes sont gâthiques, et sont retenues comme «infinitifs authentiques». Benveniste p.67 les analyse comme les datifs réguliers en -ê, -ōi (type *p-ōi* «pour boire») de thèmes *it-* (1), *gat-*, *st-* (2), *mrut-* et *dast-*.

Remarquons d'abord que nous avons là le parallèle attendu: l'analyse thème en -t- + -i est donc fondée. Mais il ne faut pas s'y arrêter. Si l'on compare ces infinitifs archaïques aux formes ultérieures, on s'aperçoit qu'elles ne sont identiques à aucune de leurs formes, mais qu'elles le sont à leur *thème*: ainsi gâth. *stōi* au thème av. *stay-* «être» (génitif *stōi-s*); ainsi encore la forme gâthique *paiti.ərətê* que Humbach considère comme un infinitif, Y. 44.12 «aufzuhalten» par rapport au datif nominal de l'Avesta récent (cf. Benveniste *Inf.* p.55) *paiti. ərətāē* Yt. 8.39 «en vue de la suspension»: la première est identique au thème de la seconde.

Or, ces formes de datif en *-t-ey sont sûrement anciennes (3), puisqu'elles se superposent aux datifs latins en -tī (*mentī*) et aux infinitifs baltiques en *-tey (lit. dial. -tīē), qui sont d'ailleurs parallèles à des datifs nominaux en *-ey (> -ie) de thèmes en -i-. Le témoignage du latin et du baltique est ici de première importan-

5.1.1.3.1 (3) - En face de *-ey attesté dans les formes de gérondif du vx. prussien, *gīwantei* et *stānintēi* (Stang *Vgl. Gr.* p.448). Sur *-i comme désinence de datif parallèlement à *-ey v. Meillet *BSL* 32 (1931) p.188 et suiv.

5.1.1.3.2 (1) - Pour la forme *xVite* (Yt 10.68), Duchesne-Guillemin pose une forme thématique **huv-ita-* parallèle à *duz-ita-* et identique au véd. *suṽ-itā-*, dont *xVite* serait le datif, avec -e notant -ā. Mais le datif sg. dans le flexion thématique n'est jamais en -e; mieux vaut s'en tenir à *huv-it-*.

5.1.1.3.2 (2) - Benveniste rattache *stōi* à *stā-* (comme *pōi* à *pā-*); mais *stā-* signifie «être debout» et non «être». Or, *stōi* (*stē*) ne signifie que «pour être» dans toutes ses attestations; il faut donc poser un thème *sti-*. A côté, un thème *sti-* est bien attesté (Bartholomae 1592; Duchesne-Guillemin *Composés* p.97) et ancien: il a un correspondant exact dans véd. *stī-* «domesticité» (Debrunner *Suffixe* p.624). Le thème *asti-* est en revanche une innovation commune des deux langues, cf. *infra*.

5.1.1.3.2 (3) - Refusant de voir dans *mrūtê*, *gatê* (*gatōi*) le locatif (avec Bartholomae) ou le datif (avec Geldner) de thèmes en -ti-, et le datif régulier de thèmes en -t- (avec Benveniste), J. Kellens *BSL* 69 (1974) p.92 et n.6 en est réduit à y voir des créations tardives. C'est peu probable, s'agissant de formes gâthiques, et surtout en l'absence d'un modèle vivant: on ne connaît pas par ailleurs de «terminaison -tê» s'ajoutant aux racines pour former des infinitifs.

ce; il montre ces formes incorporées à un paradigme en *-i-*, si bien qu'on les a expliquées par l'haplologie de **-teyey* (4). Les données iraniennes s'y opposent évidemment: on voit mal comment l'aveistique, après avoir simplifié **-teyey* en **-tey* (dans les formes anciennes) aurait restitué **-teyey* dans les formes récentes.

5.1.1.3.3 Le datif védique du type *svast-i-* a de nombreux correspondants dans l'Avesta; ce sont des formes que l'on classe parmi les instrumentaux.

1 - *frāḍati* «pour l'accroissement» Yt. 6.1 *tat̥ x̥arənō baxšanti... frāḍati ašahe gaēthā* «ils distribuent ce *x̥arnah-* pour l'accroissement des créatures d'Arta». Benveniste *Inf.* p.33, qui note, après avoir rappelé la traduction de Darmesteter («avec accroissement»): «La notion de but entre dans les valeurs de l'instrumental». Il faut avouer qu'elle entre mieux dans celles du datif; que le passage gâthique cité comme exemple Y. 29.3 *yahmāi... jimā karadušā* n'illustre que l'instrumental de l'objet porté (3.3.1.1.1) comme l'indique Reichelt p.233, qui compare le type védique *gam- avasā. frāḍati* est donc l'ancien datif en *-i* d'un thème *frāḍat-* proche du thème *dast-* de gâth. *dastē* et de celui de lat. *dos* «dot».

De plus, le régime du second exemple de *frāḍati* est au datif: *frāḍatica ašahe tanuye* «pour accroître le corps de l'Arta» (1). Y. 65.7 confirme indirectement l'authenticité de ce datif: après une série de datifs, *mā nō dušmanahē*, etc. on lit *māda. nō ahmi frāḍāiti* (2) *apō vaṇuhiš... yō. nō airiricinam iririxšāite gaēthanam* «ni non plus pour le bien, ô Bonnes Eaux... de celui d'entre nous qui en veut à notre fortune, nous qui ne lui nuisons pas» (Darmesteter).

Cet apparent «double locatif» *ahmi frāḍāiti* ne peut être que la normalisation secondaire (3) d'un double datif (4) *ahmai frāḍāiti*, normalisation due à la forme insolite du second datif.

2 - *upāiti* «pour la rencontre»

Vd. 8.100 *tacat... upāiti* «qu'il coure avec (= en vue de) la rencontre» (Benveniste *Inf.* p.29): «avec» est de trop; comme il ne peut s'agir de l'instr. de l'objet porté, l'interprétation par un datif final s'impose. De même Vd. 12.2 *upāiti apam* «en vue de l'arrivée libre des eaux». *-āiti* correspond à l'infinitif gâth. (*ā-*) *it-ē* «pour aller»; le nom rac. **-it-* est aussi attesté dans lat. *com-it-* «compagnon».

3 - *šāiti* «zu erfreuen»

Benveniste *Inf.* p.28-29 en fait un instrumental Yt. 17.10 en interprétant une forme verbale obscure; mais Yt. 17.6 est clair: c'est une invocation, *āšiš vaṇuhi āši srīre āši bānumaiti šāiti vyāvaiti bānubyō* «O gute Segnung, schöne Segnung, o strahlenreiche Segnung, die du zur Freude leuchtest mit deinen Strahlen» (Lommel). Ce datif *šait-i* permet de dégager en face de v.p. *šiyati-* l'équivalent de lat.

5.1.1.3.2 (4) - Meillet *Le datif singulier des thèmes en -i- en slave et en italique*, MSL 18 (1913) p.378 et suiv. Il existe peut-être d'autres formes du même genre, dissimulées par des graphies fautives; ainsi, Weller, se fondant sur le mètre, restitue un **zāite* Yt. 5.34, qu'il compare à *mrūite*, etc... (*Anahita* p.113). Ce **zāite* serait identique au thème de la forme ultérieure qui lui aurait été substituée, (*za*)*zaitē*. De fait, dans les passages parallèles, Yt. 9.14 et 15.24, un manuscrit (F1) donne la leçon *zazāite*, corrigée en seconde main en *zazāitē*. Quoiqu'il en soit du redoublement de *za*, la forme semble bien avoir été initialement en *-te*, et avoir été normalisée en *-tē*.

5.1.1.3.3 (1) - Bartholomae *Wb.* 1013 sous *frāḍati* signale (n.1) que le datif *tanuye* tient la place d'un accusatif: il s'agit d'un double datif du type *vtrāya hantave* semblable, comme l'indique Bartholomae, à celui de Yt. 5.18 étudié *supra* 2.3.2.1.

5.1.1.3.3 (2) - La traduction manuscrite n'est pas unanime sur la finale: à côté de *-ti*, que donnent les plus nombreux, on lit aussi *-te* et *-ta*. Quant au radical *frāḍa-*, il doit équivaloir à *frāḍā-* (autre, Bartholomae *Wb.* 1015 que suit Benveniste *Inf.* p.28).

5.1.1.3.3 (3) - Peut-être par «vocalisation fautive» d'un texte originel non vocalisé.

5.1.1.3.3 (4) - Du type *vtrāya hantave*.

quiēt-, qui est la forme intermédiaire entre le nom racine **k^wyē-* représenté par lat. *quiē-* et le dérivé en **-ti-*, i.-ir. **šyāti-*

4 - *frasasti* = véd. *prāśasti-* «louange»

Y. 8.1 *frasasti ahurahe mazdā* «avec (pour) la louange d'Ahura Mazda» Benveniste *Inf.* p.31, peut être un instrumental; toutefois, l'interprétation par un datif (= véd. *prāśastaye*) est préférable. Mais la forme est sans correspondant.

5 - *šiti* (*hu-*, *ramō-*, *darā\ō-*) «résidence» doit être le datif d'un thème *šit-* équivalent au véd. *-kṣit-*. Y. 68.14 les formes dépendent de *āfrināmi* «je prie»; Darmesteter les traduit comme des accusatifs et de fait, dans les paragraphes suivants, les formes parallèles sont à l'accusatif. Mais, comme le montre la comparaison avec véd. *ā-prī-* qui se construit avec l'accusatif du dieu, l'accusatif de la chose souhaitée est une innovation. On maintiendra donc l'interprétation de ces formes par le datif, d'autant que la traduction manuscrite hésite entre une finale *-i* et une finale *-e*. On voit que la situation est complexe, et qu'aucune solution unitaire n'a chance d'être valable. Nous ne retiendrons comme attestations sûres d'un ancien datif en **-i* que les formes *frāḍati*, (*ā*)*iti* et *šāiti* qui seules nous paraissent répondre aux deux conditions indispensables pour postuler une nouvelle analyse, et l'utiliser à une reconstruction: une interprétation sûre du point de vue philologique et des correspondants extérieurs exacts.

5.1.1.3.4 Ces datifs en *-i* de thèmes en *-t-* correspondent exactement à ceux des infinitifs datifs baltes qui reposent sur **-ti-*: lit. *-t(i)*, lette *-t* (réfl. *-tīs*) v. pr. *-t*. Stang *Vgl. Gr.* p.447 résume ainsi le problème que pose leur formation: «Du point de vue lituanien, la forme doit être interprétée comme le datif locatif d'un thème en *-i-* ou d'un thème en consonne». Mais, comme il le signale, des noms d'action en **-t-* sont par ailleurs inconnus en balte. Il faudrait donc partir de **-ti-*, bien représenté en balte. De fait, les thèmes en *-i-* présentent, à époque ancienne, des formes de datif en *-i* (p. ex. *pāžinti* «à la connaissance», *viēšpati* «au maître», Senn 1 § 138 Stang *Vgl. Gr.* p.207). Mais, qu'il s'agisse de formes nominales ou d'infinitifs, le problème étymologique est le même: un datif (ou locatif) *žinti* < **g^wṇti* ou *-pati* < **poti* est anormal. Admettre pour ces substantifs avec Stang p.208 une influence de la flexion consonantique (bien que l'analogie ait plutôt joué dans l'autre sens en balte) revient à les dissocier des formes d'infinitifs qui posent le même problème.

5.1.1.3.5 Or, si les formes nominales sont isolées en i.-e., les formes infinitives ne le sont pas. En résumé, on partira de thèmes i.-e. en **-t-* (1) qui fournissent des formes fléchies de «datif» en **ey* (av. *stōi*, inf. lit. en *-tiē* et datif sg. lat. *menti*) et en **-i* (av. *frāḍati*, inf. lit. en *-ti*).

Ces formes deviennent à leur tour des bases de flexion, d'où les thèmes en **-ti-/tey-*. Comme les noms verbaux à forme de datif de l'irlandais (2.3.2.6), ces thèmes en *-ti-* sont donc originellement des datifs; c'est là une évolution parallèle à celle qui conduit de l'infinitif-datif à l'infinitif-thème, susceptible d'occuper les principales fonctions grammaticales.

On ne peut refuser *a priori* ce type d'hypothèse, d'autant qu'il en est un exemple

5.1.1.3.5 (1) - On sait que la formation, résiduelle dans les autres langues où elle est attestée, est productive en hittite, Kronasser *Etymologie* § 144.

indiscutable en védique même, et justement dans cette formation, avec *svastí*: la forme est en effet issue, comme l'a montré Fraenkel KZ 53 p.46 et suiv. de la 3^e sing. de *as-* «être» accompagnée de *su* «bien»; cette interprétation est reproduite par Debrunner *Suffixe* p.638. La forme *svastí* est, comme on l'a indiqué *supra*, en valeur de datif en plusieurs passages où elle alterne avec la forme «régularisée» *svastáye*, l'une et l'autre signifiant «pour le bien-être»; ce fait suffit, on l'a vu, à établir la réalité du datif en *-i*. Mais on voit aussi comment, à partir d'une forme en *-i* de datif, se constitue une amorce de paradigme: outre le fréquent *svastáye*, on trouve quelques formes de nominatif d'accusatif, de locatif sg. et d'instrumental pluriel. Reproduisant un processus ancien, la forme fléchie est devenue base de flexion ou thème et ce n'est pas un hasard si c'est une forme fonctionnant comme datif qui a subi cette évolution.

5.1.1.3.6 L'infinitif tokharien

Le morphème de l'infinitif des deux dialectes tokhariens est *-tsi*; comme l'indiquent Krause a § 205, KT 1 § 475, à la suite de Pedersen *Tocharisch* p.217, il est identique à celui des infinitifs baltes et slaves, qui reposent sur **-tī*, **-tēy*. C'est donc, lui aussi, un infinitif datif bâti sur un nom verbal en **-t-*. Il a conservé la valeur dative, qui se manifeste dans divers emplois:

- comme complément de but, A *pāltsāñkātsi... lymā* «je me suis assis pour penser», KT 2 p.25 (texte 3, 1.4).
- en liaison avec le verbe «donner» (= lat. *dare...* -*ndum*-, A *ṣom... wram wasām lkātsi āyit* «tu dois nous donner une chose à voir», KT 2 p.28 (texte 3, 1.47).
- prédicat de destination, B *se ṣalype pāścane sanāpatsi* «cette graisse est à frotter sur les poitrines», KT 1 § 314-3.
- complément d'adjectif avec valeur de point de vue, A *lkātsi kāswe* «bonus visu», KT 2 p.19 (texte 1, 1.31).
- complément d'adjectif verbal de destination, A *mā yātalyi tuñk šārsāssi* «elle n'est pas capable de faire connaître l'amour», KT 2 p.21 (texte 1, 1.44).
- complément des verbes modaux, A *tpāssi wotāk* «il ordonna d'annoncer», KT 2 p.25 (texte 3, 1.9).
- supin, enfin, fonction dans laquelle il doit suppléer un infinitif accusatif, comme le fait l'infinitif en balte et en slave.

Là où il fonctionne comme sujet, c'est probablement à la suite d'une réinterprétation, A *napenāšši pāk yatsi* «faire la part des hommes», KT 2 p.31 (texte 5, 1.1): c'est initialement «la part des hommes à faire».

Dans le dialecte B, l'infinitif peut recevoir les affixes de plusieurs cas obliques (allatif, perlatif, locatif et génitif): il tend donc à fonctionner comme un thème de nom verbal. Le passage de l'infinitif datif à l'infinitif thème est apparent dans quelques exemples, où la double analyse est possible. Ainsi en A, *klu šwātsi ṣeṣ* «le riz était à manger/était la nourriture». C'est à partir d'exemples de ce type qu'on trouve en A quelques infinitifs déclinés, comme *šwātsiyis ñom* «le nom de manger», KT 2 p.32 (texte 6, 1.7). L'évolution est donc rigoureusement parallèle à celle qu'on restitue pour les infinitifs indo-iraniens, baltes et slaves.

5.1.1.4 Origine des infinitifs datifs véd. en -áye

Il est probable que les infinitifs datifs en -áye du védique sont issus d'infinitifs datifs sur noms-racines, la forme de datif étant secondairement utilisée comme thème: on note qu'en face de la forme en -áye figure dans cinq cas sur six une forme radicale en -é (liste de Sgall *Inf.* p.173)

<i>drśáye</i>	: <i>drśé</i>	«pour voir»
<i>yudháye</i>	: <i>yudhé</i>	«pour combattre»
<i>iśáye</i>	: <i>iśé</i>	«pour jouir»
<i>maháye</i>	: <i>mahé</i>	«pour donner»
<i>tujáye</i>	: <i>tujé</i>	«pour implanter»

Le sixième, *sanáye* «pour gagner», doit avoir pour thème le datif du nom-racine *-san-* attesté en composition, avec la valeur agentive.

Les formes qui apparaissent à date ultérieure (Debrunner *Suffixe* p.297) sont elles aussi parallèles à des infinitifs datifs radicaux, VS. *citáye* à RV. *cité* «à remarquer» et Kath. *grháye* à RV. *grbhé* «à saisir».

5.1.1.5 Le datif et l'origine de certains dérivés en -i- (1)

De même que, pour une part au moins, la formation en *-ti- repose sur le datif en *-i d'un ancien thème en *-t-, il est possible que certains abstraits en -i reposent sur le datif en -i des noms racines. Ainsi *kṛśí-* «labourage» et «terre arable» (2) s'explique bien par un ancien (infinitif-)datif **kṛś-i* «à labourer»; RV. 10.34.13 *kṛśim ít kṛśasva* est «ara quod tibi est arandum» et le nom avestique du «laboureur», le dérivé possessif *karšivant-* est en conséquence «cui arandum est». De même, *bhují-* «jouissance» peut être rapproché de l'infinitif datif *bhujé* «fruedum», *rucí-* (AV+) «éclat», de l'infinitif datif *rucé*, etc.

5.1.2.1 Le datif et la fonction de nom verbal

On a remarqué depuis longtemps que des substantifs déverbatifs, et surtout des noms-racines, ont une valeur différente au datif: ainsi *samídh-* désigne une «bûche», mais au datif, c'est un infinitif «pour allumer».

Il y a incontestablement un lien entre le cas et la valeur du substantif: il s'agit de la dégager. On ne constate pas en synchronie que le datif modifie par ailleurs les substantifs et notamment transforme les concrets en abstraits; il les met en relation avec un prédicat, explicite dans le double datif, ailleurs implicite, mais ne les transforme pas en prédicats: *samídhe* devrait être «pour < allumer > (ou: «pour < couper >», ou tout autre verbe) la bûche» mais non «pour allumer». C'est donc que la valeur ne se maintient qu'au datif, alors qu'aux autres cas le substantif a été lexicalisé. Ce phénomène mérite d'être considéré attentivement: comment un cas peut-il entraver l'évolution d'un substantif verbal vers les valeurs concrètes? La seule explication possible est que s'est constitué un tour où le datif du *nom verbal* équivalait au *thème* de ce même nom; le *thème*, dès lors, devenait disponible pour d'autres fonctions, notamment pour désigner telle réalité. Or, il est des contextes où par exemple *agníḥ samídhe* «le feu à allumer» équivaut à *agnéḥ*

5.1.1.5 (1) - Debrunner *Suffixe* 186 et suiv.

5.1.1.5 (2) - *Supra* 3.1.6.2.4.

sāmiddhi- «l'allumage du feu», prédicatif, *être* + adjectif (type lit. *śulin̄yś kāsti neler̄igva*); ainsi encore, par dissimulation sémantique, dans le double datif. On a donc l'évolution suivante: dans la fonction de nom verbal se succèdent

1 - le thème *samīdh-*

2 - le datif *samīdhe* (les autres cas du thème se lexicalisant)

3 - un nouveau thème abstrait, *sāmiddhi-* (qui apparaît dans la prose védique).

Cette évolution est de type *cyclique*: un nom verbal se limite à un seul cas; il ne fonctionne plus dès lors qu'en certaines positions syntaxiques, et devient un infinitif; un nouvel abstrait tend à la fonction de nom verbal.

5.1.2.2 L'origine des noms d'action en *-yo-

Déjà signalée par Bopp (cf. Debrunner *Ai. Gr.* 2-2 § 662 a), la parenté des abstraits déverbatifs en *-yo- (type lat. *odium* «haine») avec les adjectifs déverbatifs d'obligation passive (type lat. *eximius* «digne d'être mis à part, excellent») ne saurait se réduire au phénomène banal de l'adjectif neutre substantivé. En effet, les quelques exemples d'adjectifs en *-yo- substantivés, comme véd. *śrutyaṁ* «exploit glorieux» («chose digne d'être entendue») conservent dans leur sémantisme la valeur d'obligation inhérente à l'adjectif. Il en va tout autrement de l'ensemble de la formation, qui fournit des noms d'action sans valeur d'obligation.

On sait qu'en védique la formation en -ya- se rencontre presque exclusivement en second terme de composé (Debrunner *Ai. Gr.* 2-2 § 664 e) dont le premier terme a la valeur objective dans la plupart des exemples: *padavīya-* «le fait de suivre les traces» (Nominalisation de *padām vī-* et, secondairement, «activité de *padavī*, «celui qui suit les traces»)). Supposons que le second terme soit un adjectif d'obligation: *padavīya-* est initialement «vestigium sequendum», *karmakṛtya-* («accomplissement d'une tâche») équivaut à *kārma kṛtyam* «opus faciendum». De même, *vṛtra-hātya-* «meurtre de Vṛtra» repose sur un syntagme *vṛtrō hātyaḥ* «serpens occidendus» (1), devenu, comme le syntagme latin, et peut-être par les mêmes voies, l'équivalent d'une nominalisation pure et simple (*serpentis occisio*): ici aussi, il suffit que le syntagme (ou le composé) soit au datif pour que l'équivalence soit réalisée.

De là, elle s'étend aux autres cas, tout comme en latin. Nous pouvons donc considérer que la formation *padavīya-* est parallèle aux types, v. irl. *tarb do marbad* «taurus occidendus > occisio tauri», lit. *śulin̄yś kāsti* «puteus fodiendus > fodere puteum» (5.1.1.2) et véd. *pitú- dāvāne* «don de nourriture» (2.3.3.1). Le syntagme nom + adjectif d'obligation se présente parfois lui aussi comme une nominalisation, ŚB, 1.2.3.2 *tāsyā ha eté' pi bādhyasya vidān cakruḥ* «de eo occidendo consuluerunt».

A côté de la valeur passive, l'adjectif verbal d'obligation présente la valeur active dans quelques résidus, comme *jūrya-* «caduc» (Debrunner *Ai. Gr.* 2-2 § 646 d) c'est pourquoi on trouve quelques exemples de composés où le premier terme a valeur subjective, Debrunner *Ai. Gr.* 2-2 § 663 b *mitra-tūrya-* «victoire des amis» (2): c'est le type v. irl. *sochude dochreittim* «une foule à croire > le fait

5.1.2.2 (1) - Cf. av. *varaθraṇya-* «victoire» et les autres composés en -ṇya- (*aśva-*, *hazaṇra-* etc. Duchesne-Guillemin *Composés* p.107).

5.1.2.2 (2) - Cf. av. *uparō.kairya-* qui, avant d'être un *bahuvrīhi* signifiant, «à l'action supérieure» (= *uparāṁ ahyā kairyaṁ*) a pu être un syntagme «supérieur pour agir». De même *āsu.kairya-* «rapide pour agir» > «dont l'action est rapide» etc., Duchesne-Guillemin *Composés* p.107.

qu'une foule croie».

L'évolution qui mène dès l'i.-e. de l'adjectif d'obligation au nom verbal apparaît donc comme parallèle à celle qui mène de l'infinitif datif au nom verbal ou à l'infinitif-thème.

On peut d'ailleurs envisager une parenté étymologique entre l'adjectif d'obligation en **-yo-* et l'infinitif datif en **-ey* (3). Comme le note Meillet *Introduction* ⁷ p.262 «Là où il (le suffixe **-yo-*) semble fournir des thèmes primaires, comme gr. *stúgios* «haïssable», v. sl. *lŭži* «menteur» (**luž-je-*), il s'agit de dérivés de thèmes à suffixe zéro **stug-*, **lugh-*...». Mais on sait d'autre part que les suffixes constitués d'une consonne et d'une sonante suivie de *o* sont d'ordinaire issus par «thématisation» d'un suffixe constitué de la même consonne ou sonante précédée de *e* (**-en-* → **-n-o-*; **-er-* → **-r-o-*; **-ter-* (agent) → **-tr-o-* (instrument); **-men-* → **-mn-o-*, etc.). Il est donc possible que **-yo-* soit issu par thématisation de **-ey*, désinence ou future désinence de datif. Parallèlement, **-tyo-* doit être issu de l'infinitif datif en **-t-ey* (4), bien qu'en indien *-tya-* apparaisse comme un simple doublet de *-ya-* conditionné par le contexte et dont le *t* semble «infixé»; **-te/owyo-* (véd. *-tavya-*, v. irl. *-thi-*, gr. *-te(i)os*), de l'infinitif datif en **-tewey*, véd. *-tave* (5).

Exemples:

-dŕšya- : *dŕśé* «pour voir»
-it̥ya- : *gāth. it̥ē* «pour aller»
gántavya- : *gántave* «pour venir»

5.1.2.3 Le nom verbal slave

Le nom verbal slave en *-tije* ou *-nije* permet lui aussi d'illustrer ce type d'évolution: ainsi *tvoritije* «action de faire» est *faciendum* «(à) faire», *vinodatije* «don du vin» est *vinum dandum* «vin à donner», «donner le vin» (ces deux exemples chez Meillet *Etudes* p.389). Bien que, du point de vue synchronique, ces formations s'analysent comme des dérivés en *-ije* sur le thème de participe passé passif, on ne peut se contenter de cette observation pour la reconstruction: *datije* «action de donner» ne repose pas sur un **dōt(o)-yo-*, pas plus que lat. *datio* n'est initialement tiré du thème de *datus* (bien qu'il soit en synchronie rattaché au radical d'adjectif en *-tus*). Le suffixe *-tije* est plutôt la forme thématique de **-tey-*, **-ti-*, sur lesquels reposent les infinitifs slaves et baltes, comme on l'a rappelé *supra* 2.3.2.2 n.1. Quant à *-nije*, c'est non pas **n(o)-yo-*, mais **-nyo-*, qui sur une partie du domaine germanique a fourni le gérondif, qui lui aussi va de la valeur prospective (v.a. *wŷnsumu tō ġehýranne* «agréables à entendre») à celle d'un nom verbal (v.a. *ēhtnyssē tō dolīgenne* «supporter la persécution») parallèle à *deāde sweltan* «souffrir la mort» (ces deux exemples chez Mossé, *Manuel de l'anglais du Moyen-Age* 1 p.152). Il est donc probable que ce **-nyo-* soit à **-ney-*, **-ni-* (véd. *-ane-*, *-ani-*,

5.1.2.2 (3) - V. *supra* 1.4.3. On notera que parallèlement W. Cowgill, *Evidence for Laryngeals* p.147 et suiv. ramène le suffixe *-ayyo-* (gr. *-aios*, véd. *-eya-*) à **-iHo-* «forme thématisée de **-iH* qui apparaît non décliné dans le génitif singulier thématique italo-celtique».

5.1.2.2 (4) - En slave, la formation en **-tyo-* a été réinterprétée comme l'adjonction de **-yo-* au thème d'adjectif en **-to-* dont la voyelle finale aurait disparu; d'où sur **-no-* la création d'un nom verbal en *-nije* qui n'a pas d'équivalent hors du slave (Vaillant *GCLS* § 413); mais *-tije* est hérité, comme l'estime Meillet *Etudes* p.389, qui compare le type véd. *ahīhatyam*, et superpose sl. *-tije* à véd. *-ityā-* «le fait d'aller». Or, le processus de création est **itey* (inf. datif) → **ityo-* (adj.), non **i-* (racine) → **ito-* (adjectif verbal en *-to-*) → **it* (0)-*yo-*, *infra* 5.1.2.3.

5.1.2.2 (5) - et grec myc. **-tewey*, si l'on suit L. Deroy *Kratylos* 10 (1965) p.186 et suiv.

-*ṣaṇi*, -*tani*, v.p. -*taniy*, av. -*nōi*, -*nē*) comme *-*tyo-* à *-*tey*, et *-*yo-* à *-*ey*, *-*ī*, à moins qu'il ne s'agisse, comme l'estime A. Vaillant *GCLS* 4 p.403, d'une innovation analogique slave consécutive à la réinterprétation de -*tije* comme dérivé du thème de participe en -*tū* (-*tū*: -*tije* → -*nū*: x). Quant à -*tije*, A. Vaillant (*ibid.*) le rattache correctement au morphème -*ti* d'infinitif.

5.1.3.1 (1) - L'infinitif i.-ir. en *-(a)dhyāy et l'infinitif grec en -sthai

L'infinitif i.-ir. en *-(a)dhyāy (2) n'a pas d'étymologie assurée (3). Aucune forme ne peut lui être superposée hors de l'i.-ir., et, en i.-ir. même, sa forme est irréductible aux formations existantes. Pour la valeur, si son affinité pour la voix moyenne, soutenue par Benveniste (4), reste douteuse (5), il est indéniable qu'il fonctionne comme un infinitif datif en védique et en avestique, ainsi qu'on l'a vu *supra* dans les parties consacrées au datif, et comme l'indique (avec quelques réserves mineures) Sgall, *Inf.* p.225 et suiv. Il est admis dans tous les emplois, y compris celui de double datif, RV. 7.92.2 *īndrāya... pibadhyai* «pour qu'Indra boive» (= *īndrāya-pātave*). Mais de quoi *-(a)dhyāy peut-il être le datif? Il n'existe pas de formation en *-*(a)dhya-*, et la suggestion de Benveniste en ce sens, *Origines* p.209, reste en l'air. En revanche, il existe en védique une formation de datifs en -*tyai* dont *-(a)dhyāy a déjà été rapproché (6), mais sans plus de précision, et sans que l'antériorité de ladite formation ait été établie. Par rapport à véd. -*tyai*, véd. -*dhyai* se trouve dans la même situation que les suffixes i.-e. de noms d'instrument *-*dhlo-* et *-*dhro-* par rapport à *-*tlo-* et *-*tro-*: ce sont des doublets issus du jeu de la loi de Bartholomae, comme l'a indiqué Kurylowicz (7). Et bien que cette formation ne soit représentée que par *ityai* «pour aller» dans les parties anciennes du RV, et se développe en concurrence avec -*taye* dans la prose védique, on peut considérer cette formation comme très ancienne en raison de ses correspondants baltes, notamment la 1^o sg. de l'optatif, lit. *-čia(u)* qu'on ramène habituellement (8) à *-*tyā*, mais qui probablement doit être un ancien infinitif datif en *-*tyā(y)* (9) en emploi hortatif comparable à RV. 5.45.4 *huvādhyai* «je veux invoquer». Une formation en *-*tyā-* y est de toute façon garantie (10). Si cette reconstruction est admise, il est possible d'appliquer à l'infinitif médio-passif grec en -*sthai*, traditionnellement rapproché de l'infinitif i.-ir. en *-(a)dhyāy, un semblable traitement. Comme la désinence de 2^e pl. médio-passif -*sthe* repose (directement ou non (11))

5.1.3.1 (1) - Sur ce paragraphe et le suivant, v. *Hypothèses sur les origines des infinitifs du grec ancien*, BSL 1975, pp. 115 - 136.

5.1.3.1 (2) - Les formes iraniennes reposent sur *-*dhyāy*, les formes indiennes sur *-*adhyāy*; on admet généralement qu'il s'agit d'une innovation indienne.

5.1.3.1 (3) - Sgall *Inf.* p.155 n.9 (bibl.).

5.1.3.1 (4) - *Inf. av.* p.84 et suiv.

5.1.3.1 (5) - Sgall *Inf.* pp.154-156, renvoyant au c.-r. des *Origines* de Benveniste par Bailey BSOS 8 p.1156.

5.1.3.1 (6) - Par Benveniste *Inf. av.* p.69.

5.1.3.1 (7) - *Etudes indo-européennes* pp.50-51 et surtout *L'apophonie en i.-e.* p.379: «l'action de la loi de Bartholomae... avait engendré une foule de doublets suffixaux et désinentiels, du type -*tra-/dhra-*, etc.»

5.1.3.1 (8) - Stang *Vgl. Gr.* p.432 et cf. n.1.

5.1.3.1 (9) - Stang *Vgl. Gr.* p.434. Toutefois, on ne peut poser une évolution phonétique puisque le datif des substantifs en *-*ā*- est en -*ai* (i.-e. *-*āy*).

5.1.3.1 (10) - Par les substantifs en -*tē* et en -*cia*, Stang *Vgl. Gr.* p.432, et par l'infinitif instrumental (*budīnys*) en -*tē*, *ibid.* p.433.

5.1.3.1 (11) - Il n'y a pas d'exemple du traitement grec de *-*dhw* à l'intervocalique. Le traitement à l'initiale étant *th* (*thnētōs* «mort» = véd. *dhvāntā-*), on admet d'ordinaire que -*sthe* est issu de la réinterprétation de formes comme *hēsthe* «vous êtes assis», où *s* appartient au radical (rac. *-*ēs-*, véd. *ās-*).

sur **dhwe*, on ramènera **sthai* à **dhway* doublet de **tway*, qui est à la base de l'infinitif v. pr. en *-twei* (12). Il s'agit d'une forme ancienne de datif des substantifs en **-tu-*, celle de la flexion ouverte (13). Quant à la désinence, est-ce **-ey* ou **-ay*? Dans un article célèbre, (14), Meillet a montré que **-ay* n'était attesté de façon sûre dans aucune forme de datif nominal. Par suite, rien ne prouve que les infinitifs grecs en *-ai* soient des datifs. Comme de toute façon il existe des formes sans désinence, en *-men*, *-ein*, etc., équivalentes aux formes en *-ai*, Benveniste a conclu que *-ai* devait être une particule, et les infinitifs sans désinence des formes de «cas indéfini».

5.1.3.2 La forme casuelle des infinitifs grecs en *-n*

Contrairement à l'infinitif articulé du grec classique, qui est un infinitif-thème (la valeur casuelle étant marquée par l'article éventuellement précédé d'une préposition), l'infinitif homérique a des emplois manifestes d'infinitif datif; il suffit de parcourir les exemples réunis dans les syntaxes homériques pour s'en convaincre. Qu'on soit passé d'un infinitif datif à un infinitif thème n'a rien de surprenant: c'est une phase du cycle du nom verbal. Mais comment une forme à désinence zéro peut-elle valoir un datif? Il faut exclure l'hypothèse du locatif à désinence zéro, qui paraît se limiter à quelques substantifs locaux et temporels, et qui n'a jamais d'autre valeur qu'inessive (*quanaā*, *ubi*). Et il n'existe pas de datifs à désinence zéro. Si, comme on l'a montré *supra* 2.3, la syntaxe du datif et son histoire ne se comprennent qu'en référence aux emplois doubles, une solution apparaît: l'infinitif sans désinence peut avoir tiré sa valeur des syntagmes de double datif comme *essoménoisi puthésthai* «pour que les générations futures l'apprennent», où la désinence n'aurait figuré qu'une fois dans le syntagme, après le premier substantif. Ainsi hom. *emoi kteínein* «à moi à tuer» serait analogue à véd. *índrāya pātave*, mais formellement plus archaïque. Mais est-il légitime de reconstruire pour l'i.-e. une telle règle syntaxique? C'est très probable, à considérer les «finales syncopées» du védique (*infra* 5.2.2.0).

5.2 Nominatif, accusatif et instrumental

5.2.0.0 Semblable à celle qui a été tentée pour le cycle du nom verbal et l'origine de certaines formations de noms verbaux à partir de la syntaxe du datif, *supra* 5.1, une reconstruction du système originel des «cas directs» est envisageable à partir des observations faites sur l'instrumental et l'accusatif, *supra* 3, des conclusions qui en ont été tirées pour le nominatif, 4.3, étayées de quelques constatations sur la structure morphologique, *infra* 5.2.1. Alors que dans toute son histoire, le datif est solidaire de l'infinitif, mais totalement étranger aux cas directs, l'instrumental apparaît étroitement lié à eux dès l'origine. C'est ce qu'on cherche à montrer ici.

On ne tentera pas en revanche de bâtir un nouveau modèle d'«ergatif» i.-e.:

5.1.3.1 (12) - Trautmann *Die altpreuss. Sprach.* p.293; Endzelin *Altpr. Grammatik* p.193 pose **twey*. Sur la question de la désinence, v. *infra* et BSL 1975.

5.1.3.1 (13) - Représenté par quelques formes visiblement archaïques comme véd. *krātu-*, la flexion ouverte est certainement ancienne, en particulier pour le datif sg., où le double degré plein de la flexion fermée (**ew-ey*) est probablement récent.

5.1.3.1 (14) - Les cas employés à l'infinitif en i.-e., BSL 32 p.188 et suiv.

il n'y a rien à ajouter à l'hypothèse avancée BSL 65 (1970) p.77 et suiv., rien qui l'infirme, rien qui la confirme ou la précise. Elle demeure «entièrement conjecturale». En revanche, il est possible de préciser et de confirmer la solidarité originelle de l'instrumental et des cas directs (5.2.1); la valeur instrumentale originelle du cas direct des neutres (5.2.2), confirmée par l'étude du suffixe **-men-* (5.2.2.10) et celle des locutions verbales du type **kred-dhě-* (5.2.3).

5.2.1.1 Nominatif, casus activus et casus passivus

L'existence d'un «cas actif», n'assurant qu'une partie des emplois du nominatif historique, est inscrite dans les formes. Toute théorie concluant à un cas actif en i.-e. repose d'abord sur la réinterprétation du rapport entre les cas directs du genre animé et ceux du neutre des langues i.-e.

	genre animé	genre neutre
Nominatif	<i>dominus</i>	<i>templum</i>
Accusatif	<i>dominum</i>	<i>templum</i>

Ce schéma, qui convient au fonctionnement observé dans ces langues, étant réinterprété en:

	genre animé	genre neutre
Cas actif	<i>dominus</i>	néant
Cas passif	<i>dominum</i>	<i>templum</i>

Le schéma obtenu, qui ne recouvre aucun fait syntaxique observable - dans toutes les langues i.-e., le cas direct neutre fonctionne librement comme sujet - repose exclusivement sur les formes et leurs rapports; c'est à partir de là qu'un type de structure syntaxique est induit. Reste à le reconstruire. Pour y parvenir, il convient de réinterpréter les structures syntaxiques attestées, comme on l'a fait pour l'objet au chapitre 3, pour découvrir les structures disparues sous les syntagmes observables. Mais il est possible de pousser plus avant l'observation morphologique.

5.2.1.2 Autres composantes du nominatif

Si l'on ajoute *istud* et *mare* au tableau précédent, une question se pose: en face du cas actif *dominus*, peut-on poser un cas passif, exprimé par trois désinences en distribution complémentaire (*templu-m*, *istu-d*, et zéro dans *mare*), ou faut-il envisager trois cas distincts? Ici encore, les formes répondent: *d* (de *istud*) n'est pas en distribution complémentaire avec *m* (de *templum*). En effet, le NA. nt. *istud* contraste avec l'A. masc. *istu-m*, et ce contraste est hérité (i.-e. **tod*: **tom*). Certes, on considère cette différence comme l'expression du *genre*; mais l'observation précédente sur *dominus*: *templum* a montré que la différence de *genre* historique repose sur une plus ancienne différence de *cas*. De son côté, la désinence zéro de *mare* contraste à la fois avec *m* et *d*. Il faut donc envisager la possibilité de trois cas distincts à l'origine du cas direct des inanimés.

5.2.1.3 Nominatif et instrumental

Enfin, l'opération pratiquée à partir de *dominus* et *templum* peut l'être à partir de *rosa*. On sait que dans les thèmes en **ā*, l'instrumental singulier est homophone (1) du nominatif singulier,

	Masc. neutres	Féminins
Nominatif	<i>dominus</i>	<i>rosa</i> (* <i>rosā</i>)
Instrumental	<i>domino</i> (<i>templo</i>)	<i>rosa</i>
La même réinterprétation donne		
Cas actif	<i>dominus</i>	néant
Instrumental	<i>domino</i> , <i>templo</i>	<i>rosā</i>

Si l'on admet que le nominatif *templum* est à l'origine un accusatif (ou cas passif), on doit admettre que le nominatif **rosa* est à l'origine un instrumental (2). Les données formelles étant rigoureusement parallèles, une conclusion identique s'impose. On conclura donc, ici encore, de l'homophonie à l'identité.

Qu'un instrumental puisse être réinterprété comme nominatif sujet, c'est ce que montrent les tours «impersonnels» comme lat. *si hominem fulminibus occisit*, r. *větromŭ ubŭlo dva dĕreva* etc. (1.1.3.10).

Dans une telle réinterprétation, l'ancien «agent», «origine» du procès, devient un génitif adnominal. On se rappelle la complémentarité du génitif d'appartenance et de l'instrumental possessif, 2.4.1:

miles sagittā hostem vulnerat
militis sagitta " " "

De tels couples n'illustrent pas seulement la complémentarité sémantique des deux cas: ils montrent aussi ce que devient le sujet-origine quand un instrumental évolue en un nominatif «sujet-instrument»: l'ancien sujet-origine devient un *génitif adnominal*. La différenciation entre les deux cas en *-s est, comme on sait, secondaire au singulier, et l'identité formelle des deux cas que l'on constate dans les langues anatoliennes représente certainement un archaïsme.

5.2.1.3 (1) - On ne saurait alléguer la chute phonétique d'un *-s. En effet, une partie des thèmes en *-ī, le type *vrkīh*, que l'on considère comme archaïque, ont *-s au nominatif. Certains thèmes en *-ā ont pu avoir un nominatif sigmatique; selon Martinet BSL 51 (1955) p.42 et suiv. (*supra* 3.2.3.2.5), ces thèmes ont évolué par «durcissement» de la laryngale en *-ek- ou *-ak-. Et s'il s'agit de thèmes purement vocaliques, un *-s originel n'avait aucune raison de disparaître. L'absence de désinence au nominatif singulier des thèmes en *-ā et de certains thèmes en *-ī- (le type *devī*) est donc significative.

5.2.1.3 (2) - On sait que la forme la plus ancienne d'instrumental sg. des thèmes en *-ā- en védique est -ā, Wck. *Al. Gr.* 3 § 59; les attestations en sont rares, Renou GLV § 268 R. 2, mais archaïques. C'est également la forme originelle en avestique, Reichelt *Aw. Elem.* § 367. Cet -ā est identique à celui du nominatif sg., et non issu de contraction comme on le suppose *a priori* (en dernier lieu, Szemerényi *Einführung* p.174). En effet, il n'est jamais dissyllabique dans le Vēda, Wck. *Al. Gr.* 1 § 44 Renou GLV § 29, alors que l'ablatif sg. de la flexion thématique et le génitif pluriel en -ām, issus l'un et l'autre de contraction, le sont fréquemment. Le monosyllabisme de la désinence en védique concorde avec l'intonation rude de la voyelle désinentielle en balte et en slave, Vaillant GCLS 2-1 p.83 Stang *Vgl. Gr.* p.199, et avec les données germaniques, Krahe GS 1 § 126-2; 2 § 10 (il n'y a pas lieu de considérer comme analogiques, avec Hirt *Hdb. des Urgem.* 2 p.60, les formes nordiques et ouestiques, ni de les ramener à un traitement particulier de la diphtongue *-āy, avec M.M. Guxman *Sravn. Gram. Germ. Jaz.* 3 pp.179-181, en considération du témoignage du gotique). En revanche, les adverbes grecs en -ā (*kruphē* «en cachette») reposent sur des formes refaites en *-ā-ā ou *-ā-ē. La réfection peut être ancienne: il existe une forme dissyllabique d'instrumental sg. -ā dans les gāthās, Y. 33.12 *ādā* cf. Humbach 2 *ad loc.* et à Y. 49.1, *ibid.* p.80; mais, contrairement à ce que suppose Humbach, c'est une réfection, comme le montre Kuiper *IJ* 1 pp.94-95. Et cette réfection, qui a rapproché la forme d'instrumental de celle du datif - d'où les confusions attestées par les formes en -āi des adverbes grecs mentionnés *supra*, et par la désinence gotique -ai commune aux deux cas - peut avoir été la conséquence du passage au statut de nominatif de l'ancienne forme d'instrumental en *-ā.

5.2.1.4 Instrumental et accusatif

Les formes d'accusatif des féminins en $*\tilde{a}$ - et en $*\tilde{i}$ - posent un problème qu'on élude habituellement en mêlant deux conceptions incompatibles, celle de thèmes vocaliques ($*\tilde{a}$, $*\tilde{i}$) et celle de thèmes consonantiques ($*aH$, $*iH$). Ainsi, l'accusatif $vrkyam$ est expliqué par $*wlkwiy\tilde{m} < *iH\tilde{m}$, tandis que l'accusatif $devim$ paraît ne poser aucun problème: on pose $devi+m$. Mais, à moins que les formes n'appartiennent à deux systèmes différents, il y a entre ces deux explications une contradiction insurmontable.

Or, et ceci semble n'avoir jamais attiré l'attention des comparatistes, le même rapport se constate dans les thèmes en $*\tilde{a}$ -, mais cette fois entre les dialectes. L'indo-iranien, avec $\tilde{a}m$ monosyllabique et le grec, avec $\tilde{a}n$ oxyton supposent $*\tilde{a}+m$; mais la baltique, avec sa désinence d'intonation douce (lit. $-\tilde{a}$), ne peut reposer que sur $*aHm$. On peut donc comparer les deux formes d'accusatif des thèmes en $*\tilde{a}$ - à l'accusatif des deux groupes de thèmes en $*\tilde{i}$ -

$*\tilde{a}+m$ comme $*\tilde{i}+m$
 $*\tilde{a}m < *eH\tilde{m}$ comme $*iy\tilde{m} < *iH\tilde{m}$

La forme $*\tilde{a}m$ est attestée elle aussi en baltique, mais comme forme d'instrumental (1). L'interprétation donnée plus haut de l'identité formelle du nominatif et de l'instrumental dans ces thèmes permet de poser le problème, dont elle fournit aussi la solution.

Les formes en $*\tilde{a}m$ et $*iy\tilde{m}$ sont anciennes: elles ont été soit remplacées (pour $*\tilde{a}m$ hors du baltique) soit concurrencées (pour $*iy\tilde{m}$ en i.-r.) par les formes récentes en $\tilde{a}-m$, $\tilde{i}-m$, formes postérieures à la construction des voyelles issues d'allongement par suite de la chute d'une laryngale.

Les formes en $*\tilde{a}m$ et $*iy\tilde{m}$ reposent donc sur l'ancien instrumental en $*aH$, $*iH$ qui a fourni le nominatif et souvent-aussi le thème.

Les formes en $*\tilde{a}m$ et $*\tilde{i}m$ reposent sur le «nouvel» instrumental en $*\tilde{a}$, $*\tilde{i}$. Cette hypothèse avait été formulée par Meillet (2) pour les adverbes latins du type *partim*, qu'il expliquait à partir d'instrumentaux (du type véd. $\tilde{u}t\tilde{i}$) élargis en $-m$ comme l'instrumental baltique et slave.

Nominatif, accusatif et instrumental apparaissent donc étroitement liés dans les thèmes en $*\tilde{a}$ - et en $*\tilde{i}$ -. L'interprétation syntaxique de cet état de choses s'impose: la théorie des deux modèles justifie la dépendance morphologique de l'accusatif par rapport à l'instrumental et celle du sujet-instrument l'origine instrumentale d'un nominatif.

On notera que les observations sur la morphologie concordent avec les résultats des précédentes analyses syntaxiques. Trois cas se dégagent: le nominatif ($*-s$), ou cas actif, l'accusatif ou cas passif ($*-m$), l'instrumental ($*-H$). Deux désinences restent à identifier: $*d$ et zéro.

Or, il est possible de montrer que les formes qui en sont pourvues - le cas direct singulier des neutres de la flexion athématique et de la flexion pronominale - assumant des fonctions qui relèvent par ailleurs (dans les autres flexions) de l'instrumental.

5.2.1.3 (1) - La nasale est attestée directement dans la flexion longue de l'adjectif et confirmée par le slave; l'intonation rude, par l'abrègement de la voyelle finale, Stant *Vgl. Gr.* p.199.
 5.2.1.4 (2) - BSL 25 (1924) p.

5.2.2 Le cas direct des neutres athématiques et l'instrumental

5.2.2.0 On sait depuis longtemps que l'expression de « finales syncopées » (1) est impropre: le phénomène est en effet étranger à la phonétique: il ne peut se ramener à une loi de syncope, inconnue par ailleurs en védique, ni aux accidents particuliers que peuvent subir des interjections, ou des formes usuelles d'appel, comme skt. *bhoḥ*. L'hypothèse *a priori* la plus plausible est que la finale dite syncopée n'a jamais existé; il est concevable que *návyasâ vácaḥ* soit tel'originellement; il peut s'analyser comme un syntagme constitué de deux thèmes *návyas-* et *vácas-* « parole nouvelle », recevant une postposition *-â* qui ne figure qu'une seule fois pour le syntagme (2). Cette possibilité purement théorique devient très probable si l'on met en rapport avec le fait quelques emplois de l'accusatif en valeur d'instrumental.

On a noté qu'il s'agit uniquement de *neutres*; or, le cas direct des neutres équivaut à un instrumental dans plusieurs emplois.

5.2.2.1 *nomen* / *nomine*

L'étude d'E.A. Hahn, *Naming- constructions in some indo-european languages* (1) ne me semble pas devoir mettre un point final au problème du cas originel de **nōmn* dans les constructions du type skt. *āsīd rājā Nalo nāmā* « il était un roi nommé Nala ». Certes, l'auteur a bien montré le faiblè de l'interprétation par un accusatif (Delbrück) et de l'interprétation par un nominatif (Brugmann, Meillet). La sienne - par l'« apposition partitive » - a l'avantage de refuser de choisir entre des témoignages contradictoires et de poids équivalents. Mais les trois théories ont en commun de séparer complètement ce *nomen* hittite, i.-ir., grec, arménien classique, du *nomine* latin, germanique, slave et baltique. Cet instrumental est facile à interpréter: c'est un emploi qui relève directement de la valeur *possessive* comme on l'a vu 1.2.3. Certes, il peut avoir remplacé en latin etc. un *nomen* nominatif, accusatif ou apposition partitive; mais le plus simple est de considérer ce *nomen* comme un authentique *instrumental*, dont *nomine* est un simple renouvellement formel.

Cette théorie explique immédiatement:

- La dualité *nomen* / *nomine*: lorsque la forme *nomen* a été identifiée à un nominatif ou à un accusatif, la solution *conservatrice* était le renouvellement formel.
- L'hésitation entre nominatif et accusatif: n'étant à l'origine ni l'un ni l'autre maintenu dans sa forme, *nomen* est une singularité que les langues ont pu réinterpréter soit comme un accusatif « de relation », soit comme le nominatif sujet d'une incise, soit comme l'effet d'une syntaxe spéciale (l'apposition partitive). Le problème des « Naming-constructions » n'est autre que celui du maintien ou du renouvellement de l'ancienne forme à désinence zéro des neutres.

5.2.2.0 (1) - WDAi. Gr. 3 § 32 (bibl.) Renou GLV § 105. L'observation a été faite par Roth Or. Congr. 7 (Wien) Ar. Sekt. p.1 et suiv.; Oldenberg Note» (v. index sous Wortverkürzungen am Ende) tente de les éliminer complètement.

5.2.2.0 (2) - Un fait similaire s'observe aux cas directs du neutre pluriel, dans les syntagmes du type *vīśvāni vāsu* « tous les biens », *ūdhar dīvyāni* « les mamelles divines », *yōjanā purū* « maintes lieues »: la marque ne porte que sur l'un des termes, l'adjectif ou le substantif (WD Ai. Gr. 3 § 26). Autres faits du même ordre *ibid.* § 32.

5.2.2.1 (1) - V. c.r. BSL 66-2 (1971) p.56 et suiv.

5.2.2.2 Gr. *mēkos*, av. *masō*: Acc. adnominal ou adprédicatif sur nom de dimension (~ Instr.)

Le tour *eūros* «en largeur» *mēkos* «en grandeur» etc. - nommé accusatif grec par les anciens parce qu'il est étranger au latin - est, comme on sait, attesté en avestique: Yt. 65.3 *avavaiti masō* «telle en grandeur», Yt. 19.79 *xVarānō xVarānaṇu-hastāmō* «très glorieuse en gloire» (avec figure étymologique). En avestique aussi c'est bien un accusatif, comme le montre Yt. 5.98 *īstīm baon savišta* «ils devinrent très puissants en richesse». Mais, en avestique comme en grec, l'accusatif est en concurrence avec l'instrumental:

II. 3.215 *gēnei hūsteros* «minor natu» cf. II. 1.404, où les mss. se partagent entre *biēi* et *biēn...* *ameīnōn* «supérieur en force». De même en avestique:

Yt. 8.50 *avāntam yesnyata* «tel en sainteté» en face de *avavaiti masō*, Yt. 14.3 *xVarānaṇha ahmi xVarānaṇhastāmō* «je suis très glorieux en gloire» en face de *xVarānō xVarānaṇu-hastāmō*.

Comment faut-il situer ces deux tours? Plusieurs auteurs ont été tentés de donner la priorité à l'accusatif, malgré l'étroitesse géographique de ses attestations (essentiellement grec et iranien, et encore, en concurrence avec l'instrumental, qui est attesté partout). Certes, la forme suggère cette hypothèse; s'il y a continuité entre les deux types, on pensera à un remplacement de **xVarānah* par *xVarānaṇha*, **gēnos* par **gēnes-i* (> *gēnei*) plutôt qu'à l'inverse. Mais ceux qui se sont engagés dans cette voie ont abouti en fin de compte à la notion de cas indéfini. Aussi, sans méconnaître l'importance des données morphologiques, il importe de prendre en considération l'aspect *sémantique* du problème.

Il est impossible de rattacher le tour *avavat masō*, *xVarānō xVarānahvant-* à aucune valeur connue de l'accusatif, que ce soit le but ou l'extension; tandis que l'instrumental se justifie directement par sa valeur possessive: *xVarānaṇha xVarānahvant-* «en possession de gloire avec sa gloire». On peut dire que *xVarānaṇha* est originel du point de vue du sens, *xVarānō* du point de vue de la forme: il est donc probable que *xVarānaṇha* représente un renouvellement formel de *xVarānō*, et que, corrélativement, cette forme de nom. acc. neutre ait eu originellement la valeur de l'instrumental ultérieur.

5.2.2.3 *id gaudeo*; *gaudeo quod* (*ea re, ob eam rem, quia*)

Formellement, le cas direct des pronoms adjectifs neutres au singulier n'a rien de commun avec l'accusatif; sa désinence **-d* l'oppose aussi bien au **-m/n* de l'accusatif qu'au **-s* du nominal animé. Il n'est donc pas indiqué de chercher aux emplois résiduels une justification du côté de l'accusatif.

La valeur est celle d'un instrumental; il est même des exemples où le contexte impose *en synchronie* l'interprétation par un instrumental (1), ainsi en avestique Yt. 17.61 *ana θwā yasna yazāne... yasā.θwā yazata vīstāspō* «je veux t'offrir le sacrifice que t'a offert V.»: la forme *yaṭ* (*yasā θ-*) ne peut guère en ce contexte être appréciée que comme une «forme seconde» d'instrumental, *yaz-* n'admettant pas le double accusatif (3.4.3.2.4).

Lat. *id gaudeo* équivaut à *ea re gaudeo*: *id* représente l'instrumental de la cause-interne (3.1.4.2) complément des verbes de sentiment; de même *quod* dans *gaudeo*

5.2.2.3 (1) - C'est ainsi qu'on expliquera d'apparents doubles accusatifs comme celui de RV. 4.55.11 et 10.97.4, v. *supra* 3.4.1.3 et n.3.

quod. Plus généralement *quod* «en ce que», «parce que» (doublet de *quia*) doit s'expliquer comme un instrumental de cause.

Ce type d'emploi est largement attesté dans les langues i.-e., cf. B. § 559, y compris en hittite, Friedrich 1² § 199 b. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver *tāt* avec la valeur de *tēna*, ainsi ŠB. 1.4.4.2 *yāt... kriyāte/tān māno devébhyo yajñām vahati* «What is performed... by that the mind conveys the sacrifice» (Eggeling). Des quatre valeurs de *yād* qu'indique Macdonell, VGFS pp.242-243 (2), deux relèvent *directement* de l'instrumental:

1 - «*that* expanding the meaning of a word in the preceding principal clause»: cf. notamment 7.86.4 *kīm āga āsa, varuṇa, jyēsthām yāt stotāraṇ jighāmsasi sākḥāyam* «quelle a été la faute grave, ô Varuṇa pour laquelle tu veux frapper ton ami le chante?» *yāt* équivaut à un *yēna*, instrumental de cause. De même dans l'expression usuelle de la prose védique *tād yāt* «voici la raison pour laquelle...».

2 - «*in order that*» 5.64.3 *yān nūnām aśyām gātīm mitrāsya yāyām pathā* «pour atteindre tout de suite l'issue, je veux emprunter le chemin de Mitra»: *yāt* équivaut à *yēna* «par quoi, grâce à quoi». Peut-être faut-il rattacher à l'instrumental le *yād* conditionnel, comme ses homologues lit. *kād* et lat. *quod* (qui tend souvent vers la valeur conditionnelle, cf. en particulier *quod si*) et *yād* temporel; mais le lien est moins apparent.

5.2.2.4 *dulce ridentem*

Représenté dans toutes les langues i.-e., le «neutre adverbial» est partout assimilé à un accusatif. Il est deux raisons d'y voir un instrumental.

1 - Le neutre adverbial est ordinairement l'équivalent d'un objet interne. *bṛhād vad-* «parler haut», équivaut à *bṛhatīm vācam vad-*; c'est pourquoi on l'apprécie comme un accusatif. Mais il équivaut aussi à *bṛhatyā vācā vad-*. On a montré (3.1.6.2) l'antériorité de l'instrumental interne sur l'accusatif interne: il est probable que *bṛhād* dans *bṛhād vad-* équivaut à un instrumental. De même *bṛhād dī-* 3.27.15, cf. *sudītī bhiḥ... dī-* 6.48.3. Gaedicke 218 et suiv. critique justement l'interprétation par l'ellipse du substantif d'un tour interne: le neutre est en effet *essentiel*, non *accidentel*. Il critique aussi l'interprétation par un «thème nu», et à juste titre (1); mais le cas de cette forme à désinence zéro vaut un instrumental, non un accusatif.

2 - Les «neutres adverbiaux» védiques en *-mat*, *-vat* confirment le raisonnement précédent. En effet, on a montré 1.2.3.0 l'équivalence sémantique et, en plusieurs emplois, syntaxique, du suffixe *-vant/-mant-* et de l'instrumental. Ainsi 5.63.1 *vṛṣṭīr mādhumat pinvate divāḥ* «la pluie du ciel a (ou: donne) en abondance la liqueur» est à mettre en rapport non pas seulement avec *pinvate... iṣam* de 2.34.8 «donne en abondance la substance-nourrissante», mais aussi avec *ṛtāsya sá pāyasā apinvata iḷā* 3.55.13, «C'est là l'offrande-liquide (qui) a gonflé du lait de l'Ordre (sacré)» Renou EVP 5 p.16. De même *revād dī-* vaut un **rāyā dī-* «brillier la richesse», parallèle à *bhānūnā dī-* «jeter un éclat», avant d'être assimilé à *rayīm dī-* «donner-en-brillant la richesse». Le suffixe *-vat/-mat* est le renouvellement formel ou l'équivalent d'un instrumental; si *mādhu* a pour équivalent *mādhumat*, c'est qu'il équivaut lui-même à *mādhunā*. On voit pourquoi lat. *dulce* a dès l'origine

5.2.2.3 (2) - et cf. Delbrück *Al. Sy.* § 288.

5.2.2.4 (1) - C'est en effet un illogisme, comme on l'a vu *supra* 0.2.2; la notion sera réintroduite après avoir été définie *infra* 5.2.4.2.

le même statut que *bene*; pourquoi gr. *eû* «bien» et *kakôds* «mal» forment un couple symétrique: c'est que *dulce*, *eû* sont à l'origine plus proches de l'instrumental historique que de l'accusatif ou du nominatif.

5.2.2.5 *tât... vîryêṇa*

Il existe quelques traces de l'ancienne forme d'instrumental des neutres en védique (1): 1.154.2 *prâ tâd viṣṇu stavate vîryêṇa* ou *tâd* semble l'équivalent de *têna*; sinon, il est à considérer comme explétif. «Viṣṇu est loué pour cet exploit» (*tâd* annonce la mention des «trois pas», c) 5.11.6 *sâ jāyase mathyāmāṇaḥ sâho mahât* doit être rendu comme s'il y avait *sâhasâ mahatâ* «tu nais quand on te baratte avec une grande force», cf. 6.48.5 *sâhasâ yô mathitô jāyate nṛbhiḥ* «qui naît, baratté avec force par les seigneurs» et le *pâda* final de 5.11.6: *tvām āhuḥ sâhasas putrām āngiraḥ* «on te nomme fils de la force, ô Angiras». Cette remarque n'a de sens que si l'on interprète *sâho mahât* comme ci-dessus; elle perd toute signification si *sâho mahât* est traduit comme un nominatif apposition à *sâ* (= Agni), comme le font Ludwig, Geldner et Renou.

5.2.2.6 L'accusatif du contenu (*tâpas tapyate*)

A côté de l'évolution spontanée de l'accusatif vers des valeurs de l'instrumental (3.1.5), il est permis de supposer que des neutres, en conservant leur forme à désinence zéro, ont contribué à créer un «accusatif du contenu»: **wekʷos* **wekʷ-* (véd. *vāco vac-* = gr. *épos eipeîn*) ne relève pas à l'origine du modèle 2 (cf. hitt. *hukmain hwek-*), bien qu'il en ait ultérieurement fourni le modèle, mais du modèle 1: comme on l'a vu par *nāvyasâ vacaḥ*, **wekʷos* est plus proche d'un instrumental que d'un accusatif.

5.2.2.7 *añjy añj-*

On a vu supra 3.2.2.6 que *añjy* dans *añjy añj-* en deux passages du RV est une forme d'accusatif, mais qu'en revanche, tout indique par ailleurs que *añjy* est une forme d'instrumental, la forme du singulier qui correspond au pluriel *añjibhiḥ*. On a émis supra l'hypothèse de deux formes originelles, *añjī* instrumental et *añjī* cas direct; c'est une possibilité; une autre est qu'une seule et même forme *añjī* ait fonctionné comme instrumental avant d'accéder au statut de cas direct, selon le schéma:

Neutre singulier	Animé (masc. ou fém.) pluriel
forme unique <i>añjī</i>	Nom. <i>añjāyaḥ</i>
	Acc. <i>añjīn</i> (1)
	Instr. <i>añjibhiḥ</i>

En ce qui concerne la forme *añjī*, il a été montré 3.2.2.6 que sa valeur initiale ne peut être que celle d'un instrumental; ce qu'elle désigne, l'onguent, est toujours (à une exception près) désigné par l'instrumental en dépendance de *añj-*. Or, il est deux exemples sûrs d'un *añjī* accusatif (le cas étant garanti par l'adjectif épithète)

5.2.2.5 (1) - Cf. aussi 5.16.4 pit 3.1.2.6 n.1.

5.2.2.7 (1) - Seule est attestée la forme du masculin.

dans le tour interne *añjy añj-*, donc l'amorce d'une construction du modèle 2. Du point de vue syntaxique, le sens de l'évolution ne fait aucun doute: c'est *añjī* Instr. → *añjī* Acc. Par ailleurs, il est un exemple de *añjī* nominatif, 8.20.11 *samānām añjy eṣām* «commun est leur ornement-luisant» (cf. Renou *EVP* 10 p.50). Dans cette hypothèse, on restituera ainsi la genèse du paradigme:

1 - On part d'une forme *añjī* d'instrumental neutre (2)
 2 - Cette forme devient base de flexion, d'où les formes *añjāyaḥ*, *añjīn*, *añjī-bhiḥ* (comme *svastī* → *svastāye*, *svastībhiḥ*, etc., *supra* 5.1.1.3.1), formes qui, dans leurs emplois appositifs-épithétiques, prennent le genre du substantif auquel elles sont accolées.

3 - La forme résiduelle *añjī* assume secondairement la fonction de cas direct; elle est probablement refaite en *añjī* pour celle d'instrumental singulier.

5.2.2.8 Les nominatifs-accusatifs neutres en -āis̃ de l'avestique

Le problème des formes d'adjectifs en -āis̃ épithètes de neutres pluriels au cas direct, par exemple *srīrāis̃ nāmaṇ* Y. 15.1 n'a pas été bien posé. Ce n'est pas sur la forme *srīrāis̃* qu'il faut s'interroger, mais sur la forme *nāmaṇ*: car le contexte suppose un instrumental, non un accusatif: *amāśō spantō vāṇhūš srīrāis̃ nāmaṇ āzbaya* «J'invoque les bons A.S. par leurs beaux noms». Il est probable que la formule où *nāmaṇ* fonctionne comme un instrumental est originelle; la forme *nāmaṇ* vaut un instrumental aussi bien qu'un nominatif ou qu'un accusatif. Naturellement, de telles formules ont été réinterprétées ultérieurement, lorsque les formes comme *nāmaṇ* ont été restreintes aux valeurs de nominatif et d'accusatif: *vīspāis̃* a été réinterprété comme une forme de N.A. neutre, et utilisé comme tel. Mais c'est là un emploi secondaire. En revanche, l'emploi de formes comme *nāmaṇ* en valeur d'instrumental doit être considéré comme originel(1).

5.2.2.9 La position du «cas direct neutre»

Il ne faut pas jouer sur l'indistinction formelle des cas directs des neutres pour les assimiler au thème ou à l'un des cas directs animés. En effet, une forme de n. acc. neutre comme, **nōmn* peut être en regard d'un animé (**deywos*):

- 1 - un thème, comme **deywo-*
- 2 - un nominatif, comme **deywos*
- 3 - un accusatif, comme **deywom*
- 4 - un instrumental, comme **deywō*

Dans les tours comme *nāvyasā vācaḥ*, l'identification à un nominatif ou à un accusatif sont à écarter *a priori*. Restent deux possibilités:

- 1 - *vācaḥ* est un thème; et, comme tel, indéterminé du point de vue casuel - *ā* est une postposition qui se joint au syntagme
- 2 - *vācaḥ* équivaut à *vācasā*, comme **nōmn* à **nōmnē*; c'est un instrumental «à forme courte» comme *sāho mahāt*. Admissibles l'une et l'autre en synchronie

5.2.2.7 (2) - Malgré les apparences, cette conception ne s'oppose pas à celle de Wackernagel *Alt. Gr.* 3 p.146 qui refuse un *añjī* instrumental neutre: *añjī* est, comme *vācas*, *añjas* etc. un pré-instrumental; il est en effet probable (*infra* 3°) que la forme *añjī* a été refaite en *añjī* pour la valeur instrumentale.

5.2.2.8 (1) - En revanche, la formule *xvāis̃ nāmānīs̃* Y. 51.22 doit être issue d'un croisement, v. Formules croisées.

- mais sans intérêt, puisqu'il s'agit d'emplois hors système - ces deux analyses correspondent certainement à deux états de l'i.-e.

Si, comme il est probable, le système casuel s'est constitué (ou renouvelé dans sa forme) par l'incorporation de postpositions, et notamment leur emploi systématique après chaque constituant d'un syntagme, on doit considérer que *vācaḥ* représente à l'origine un thème nu. La forme à désinence zéro a pris pour certains thèmes une valeur casuelle précise (1), celle d'inessif local ou temporel. Il est possible que pour certains autres - **nōmn*, les noms neutres de qualité, de dimension etc. - cette forme ait eu une valeur différente, mais tout aussi précise, celle du futur instrumental. Dans cette hypothèse, «l'accusatif grec» est à considérer comme un archaïsme morphologique (2), le maintien d'une «forme courte» d'instrumental; *nāvyasā vācaḥ* est la juxtaposition d'une forme courte (ancienne) et d'une forme longue (nouvelle, renouvellement formel de la précédente) d'instrumental, -ā renforce une forme fléchie, comme par exemple *-en dans le locatif sg. baltique (lit. *širdyjė*) ou -a dans le locatif pluriel iranien (av. *gaēθāhv-a*).

Les neutres ont dû jouer un rôle particulier dans la genèse de la construction du modèle 2, puisque pour eux le passage de l'instrumental à l'accusatif s'effectue sans qu'il y ait changement de forme pour le terme considéré: *vācaḥ* devient un accusatif quand *vācaḥ* instrumental est régulièrement remplacé par *vācasā*.

Un accusatif typique du modèle 2 comme celui de *vac- vācaḥ* 1.78.5 (etc.) tout comme l'«accusatif adverbial» de *vac- mādhu* 1.117.22 est un ancien instrumental: *vac- agnāye vācaḥ* serait donc à ranger dans le modèle intermédiaire ID *vidh- agnāye haviṣā*, si l'on devait tenir compte du statut ancien de *vācaḥ*. Quand *vācaḥ* est devenu un accusatif, il a pu entraîner *sumatīm*, *manīṣām*, *svṛktīm* etc. Un double accusatif comme 10.80.7 *agnīm mahām avocāmā svṛktīm* «nous venons d'adresser à Agni un grand hymne de louange» reflète indirectement un syntagme du modèle 1 *agnīm vac- vācas(-ā)*. A vrai dire, si l'évolution dans son ensemble paraît devoir être restituée, on ne peut distinguer avec certitude ce qui est cause et ce qui est effet. Des expressions anciennes comme véd. *vādhar han-* = av. *vadarā gan-* ou, dans la langue du rituel véd. *barhīḥ str-*, av. *barasman fra-star-* peuvent être des survivances: *barhīḥ* et *barasman* s'interprètent comme des accusatifs dans le modèle 2 et peuvent de fait représenter d'anciens objets effectués comme lat. *lectum sternere* (*lectisternium*); mais ils peuvent également refléter directement des instrumentaux à désinence zéro, cf. les adverbes, comme *āñjah/ āñjasā*.

5.2.2.10 Le témoignage de la dérivation sur la parenté originelle de l'instrumental et du cas direct neutre

On a fait état *supra* 3.1.4.7 du témoignage qu'apporte le suffixe *-men- à la théorie des deux modèles, puisqu'on voit des noms résultatifs (nominalisation de verbe + accusatif) sortir de noms instrumentaux (nominalisation de verbe + instrumental). Mais la formation en *-men- comporte aussi plusieurs noms d'agents neutres comme **srew-mn-* (BSL 66 (1971) p.110 et 123) «id quod fluit» et, dans certains de leurs représentants, **ag-mn-* (lat. *agmen* «armée en marche»: «id quod agit(ur)»; **wert-mn-* (sl. *vrěmę* «temps»: «id quod vertit»); **stā-mn-* (lat. *stamen* «métier à tisser»: «id quod stat»), etc. Même un nom instrumental typique comme

5.2.2.9 (1) - *Infra* 5.3.

5.2.2.9 (2) - Comme le sont les infinitifs en -n, 5.1.2.4.

**plē-mn-* (*ibid.* p.130) est un nom d'agent neutre («id quod implet») si on le confronte au sens de «se déverser» de la racine **plē-* dans certains de ses emplois, v. *supra* 3.2.3.1.1. Mais, contrairement à ce qui est dit dans la conclusion de l'article cité (p.137), ce n'est pas avec l'instrumental désubjectif, fonction récente et secondaire du cas, qu'il convient de mettre en rapport la fonction de nom d'agent neutre, mais directement avec le «cas direct neutre» initial, qui équivaut approximativement à un instrumental historique avant d'accéder aux fonctions des cas directs animés. Il est probable que ce passage a entraîné celui de nombreux noms d'agents neutres au genre animé; c'est sans doute ainsi que se sont constituées les formations à nominatif singulier en **mē(n)*, **mō(n)*, gr. *poimēn*, *daímōn*, sous-classes animées du nom d'agent neutre, qui se trouvent ainsi équivaloir aux noms d'agents ordinaires. On sait que dans certains dialectes (baltique par ex.) la formation entière est passée au genre animé. La formation en **-men-* confirme donc les observations faites sur le cas direct des neutres athématiques: avant d'équivaloir au nominatif et à l'accusatif des animés, la forme a eu un domaine d'emploi proche de celui de l'instrumental.

5.2.3 Les locutions verbales avec **dhē-*

5.2.3.0 Si l'on admet que la position linguistique initiale du cas à désinence zéro des neutres athématiques est approximativement celle d'un instrumental, il devient possible de ramener à une règle plus générale les locutions verbales constituées de la racine **dhē-* «placer» (*supra* 3.2.9) et d'une forme sans désinence qui, dans une des locutions au moins, est identifiable comme un cas direct neutre (**yews-dhē-*: lat. *jus*). Or, ces locutions sont transitives. Si la forme sans désinence vaut un instrumental, on obtient une construction du modèle 1. Ceci vaut également pour le reflet ultérieur de ces tours, le «double accusatif» véd. *āgaḥ, énaḥ kṛ- devān* (3.2.9.7).

Aux trois locutions étudiées *infra*, **kred--dhē-*, **m(e)n(s)-dhē-* (**mendh-*) et **yews-dhē-* s'ajoute **mis-dhē-* «rétribuer» inférable de **mizdhō-* «rétribution» (gr. *misthós*, véd. *mīdhā-*, av. *mižda-*, got. *mizdo*, v. sl. *mīzda*, etc.) et de véd. *mīdhvās-* «généreux». Le premier terme est apparenté au substantif neutre véd. *māyas-*, avec lequel il est dans le même rapport que **mṇs-* avec **ménos*. De toute évidence, il s'agit d'un type ancien, dont nous n'avons que des résidus.

5.2.3.1 **kred-dhē-*

Le datif védique *śrād-dhā-* se construit avec le datif de la personne en qui l'on croit, à qui l'on fait confiance; dans le RV, il s'agit le plus souvent du dieu Indra, celui à qui certains (les *anindrā-*) refusent de faire confiance, et même dont certains nient l'existence 2.12.5

yām smā prchānti kúha sá īti ghorām
utā īm āhur nā eṣō asti īty enam

«Lui sur lequel on s'interroge: «où est-il?» et l'on dit de lui (en réponse): «il n'existe pas» Renou *EVP* 17 p.57. Mais il faut croire en lui: *ibid.*

śrād asmai dhatta sá janāsa índrah

«Croyez en lui (1): celui-là, gens, c'est Indra»

śrād peut s'interpréter en pré-védique comme un accusatif: c'est ce que révèle le tour passif 1.104.7:

śrāt te asmā adhāyi «il a été fait crédit à cette (nature) tienne» Renou *EVP* 17 p.39.

śrād-dhā- kāsmai cit serait donc parallèle à *dhā- rātnam dāśūṣe* «conférer un trésor à son adorateur». C'est ce qu'admet Benveniste pour l'i.-e: «**kred-dhē-* signifierait donc «poser en quelqu'un la **kred* (d'où résulte la confiance)». Que **kred* signifie «dévotion» (p.176), ou comme le pense Köhler (2) «cœur», le problème syntaxique est le même: **kred* peut-il équivaloir à un accusatif? On voit par la construction latine *credere alicui* «confier quelque chose à quelqu'un» qu'il ne le peut pas.

Si on l'interprète à partir de *credere alicui* «croire en qqn.» («placer le ou la **kred* sur qqn.»), l'accusatif *aliquid* devient injustifiable. Il n'est pas même possible d'avoir recours à l'accusatif de relation (3): «confier qqch. à qqn.» est différent de «croire en qqn. à propos de qqch.». En un mot, *credere alicui* ne peut être (*credere alicui*) + (*aliquid*).

D'ailleurs, contrairement à ce qu'affirme Benveniste (p.172), la construction avec le datif seul (*credere alicui: śrād-dhā- kāsmai cit*) n'est pas attestée en iranien. Le seul exemple avestique a l'accusatif de l'objet «auquel on croit», Yt. 9.26. *yā.mē daēnaṃ māzdayasnīm zrasca dāt apica aotāt*

«qu'elle croie à ma religion mazdéenne et l'insuffle (aux autres)» (4).

Et en védique même, comment justifier 1.103.3 *śraddādhāna ōjah*, épithète d'Indra, autrement que par un *śrād-dhā-* construit avec l'accusatif? Qu'on interprète avec Geldner comme «qui a confiance en sa force» (*śrāddhā-* médio-actif) ou, avec Renou, «lui auquel on fait crédit quant à sa force-formidable» (5) (ce qui suppose un **śrād-dhā- indram* dont *indra- śraddādhāna-* est le passif), il faut poser un *śrād-dhā-* transitif direct, ce qui confirme le témoignage du latin et de l'avestique.

Mais il faut reconnaître que la différence de construction ne correspond pas à la différence de sens; le problème peut se schématiser par le tableau ci-dessous

Accusatif	Datif
objet confié, prêté: latin <i>credere aliquid</i> «confier qqch.»	personne à qui on le confie
objet cru (vrai): latin <i>credere aliquid</i> (<i>verum</i>)	
personne (ou abstraction) en qui on a confiance:	
véd. * <i>śrād-dhā- indram</i> ou	mais: latin <i>credere alicui</i>
véd. <i>śrād-dhā- ōjah</i> ,	mais: véd. <i>śrād-dhā- indrāya</i>
av. <i>zrasda- daēnaṃ</i>	véd. <i>śrād-dhā- vīryāya</i>

Si l'on compare le datif de *credere alicui* (= véd. *śrād-dhā- kāsmai cit*) et celui de *credere aliquid alicui*, on s'aperçoit qu'ils relèvent d'emplois différents. Le

5.2.3.1 (2) - Köhler *Śrād-dhā in der vedischen und alt-buddhistischen Literatur*, Göttingen 1948. Dans le chapitre 15 du *VII E*, Benveniste critique cette conception.

5.2.3.1 (3) - Exemple d'accusatif de relation avec *credere*, Cic. Verr. 4.133 *credite hoc mihi* «croyez-moi sur ce point».

5.2.3.1 (4) - *api-aot-* est apparenté à véd. *āpi-vat-* selon Bartholomae 41. Mais comme l'a montré Thieme *Die Wurzel vat*, *Asiatica*, *Festschrift Weller* p.656 et suiv., *āpi-vat-* signifie «souffler sur, inspirer». Si av. *api-aot-* lui est apparenté, il faut interpréter «siesoll (das Denken) anblasen (anfachen)» avec Thieme *ibid.* p.661.

5.2.3.1 (5) - Oldenberg *Noten* 1 p.98 justifie cette interprétation et écarte «qui a confiance en» de Ludwig et BR en raison des affirmations parallèles, fréquentes dans ce groupe d'hymnes, et considère *ōjah* comme le premier exemple de l'accusatif de la chose en laquelle on croit.

second est un datif subjectif dont le *prédicatif implicite est aisément restituable, *credere aliquid alicui* < *utendum* > «confier qqch. à qqn. (pour qu'il l'utilise)»; pour le premier c'est tout différent: le prédicatif implicite est l'attitude escomptée de celui à qui l'on fait confiance, ce que Benveniste définit par la formule: ««Faire confiance», c'est engager sa confiance, mais à charge de revanche».

Quant au terme à l'accusatif, c'est simplement un complément de but: placer le ou la **kred* sur quelque chose, objet prêté ou objet «admis comme vrai». Cet accusatif local ne s'applique pas aux personnes; c'est par extension qu'on a (peut-être) cette construction en védique et en latin, où, concordance intéressante, on ne trouve également que le syntagme passif, *aliquis creditur*.

Il ne reste dès lors qu'une seule possibilité pour interpréter la position syntaxique de **kred*: ce ne peut être qu'un instrumental d'objet, «placer le (la) **kred*». Ce syntagme peut être élargi soit par un accusatif de but local («placer le (la) **kred* sur qqch.») soit par un datif prospectif («placer le (la) **kred* pour qqn.». Le premier type de syntagmes peut naturellement admettre un datif subjectif («placer le (la) **kred* sur qqch. pour (que) qqn. (en ait provisoirement l'usage)»).

L'accusatif du but-local, non attesté en védique avec *śrād-dhā*, l'est avec son substitut *śrāt-kr*. 8.75.2

śrād viśvā vāryā kr̥dhi

«Confie (nous) toutes choses dignes-d'élection!» Renou *EVP* 13 p.79. *Kr̥* étant «disposer, placer» (3.2.9) l'expression se justifie comme syntagme du modèle 1 «place, dispose le (la) *śrād* sur toutes choses...»; un datif du bénéficiaire implicite (*nah* «pour nous») est, comme le suppose Renou, très probable. C'est la construction latine *credere aliquid alicui* (6).

5.2.3.2 **m(e)n(s)-dhē*

Si le premier terme de **kred-dhē* demeure obscur du point de vue lexical, celui de **m(e)n(s)-dhē* «seinen Sinn worauf richten» (Pokorny 730 sous **mendh-*) est clair: c'est le nom racine de **men-* «penser», «mente agitare» (Meillet), ou son élargissement en *-s- (cf. **méne/os-*) sous la forme du thème nu. Or, il est aisé de montrer qu'ici encore le premier terme tient la place non pas d'un accusatif, mais d'un instrumental.

Le verbe avestique *man-dā* (1) se construit avec l'accusatif de l'objet «considéré, auquel on fait attention, auquel on pense», Y. 28.4

yś urvaṇam mān... dadē

«moi qui ai fait attention à mon souffle» (cf. Humbach).

De même Y. 53.5 (*śāx̥sni*)... *māncā.ī*... *dazdūm* «prêtez attention aux ensei-

5.2.3.1 (6) - Reprenant, à la lumière de v.p. **drazdā*, l'identification de **kred-* (ou **ghred-*) avec le nom i.-e. du «cœur» **krd-/ghrd-*, C. Sandoz, *Opusculs de grammaire indo-européenne* 1 (Universität Bern, Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier 10, 1973) en donne une interprétation nouvelle: **kred* serait un locatif sans désinence, et le syntagme signifierait «mettre qqch. dans le cœur». Il serait donc parallèle à véd. *hr̥dī dhā*. Cette expression désignant l'absorption de nourriture (*hr̥dī sōmam dhā* «déverser le soma dans le cœur (d'Indra)»), le sens de 2 *śraddhā* «offrande», dont on ne sait préciser les rapports avec 1 *śraddhā* «foi», «confiance», s'expliquerait directement. Explication séduisante et fort ingénieuse, mais qui a le tort de mettre sur le même plan chronologique des formes d'âge différent, **kred-dhē* (et son nom racine, que reflète véd. 1 *śraddhā*-) qui est i.-e. commun, et véd. 2 *śraddhā* «offrande (funéraire)», qui n'apparaît que dans les passages récents du RV.

5.2.3.2 (1) - Tmèse secondaire à partir de la racine i.-e. **mendh-* (elle-même issue de **men-dhē*-) selon Duchesne-Guillemin *Composés* p.206. Mais l'existence d'une nouvelle racine **krēdh-* (lat. *credo* etc.) n'implique nullement que l'i.-ir. **śrād-dhā* soit une réfection.

gnements».

Cet accusatif est, au moins à l'origine, celui du but-visé; peut-être l'est-il encore en avestique, puisqu'il est remplacé Y. 9.31 par un génitif (de but?) *aiñhā daēnaya mas... dā-* «observer cette religion...» (2).

*Le premier terme *man* ne peut équivaloir qu'à un instrumental du modèle 1. C'est ce que confirme indirectement Y. 28.4 où il est en quelque sorte glosé par *vohū... haθrā manañhā* «avec bonne pensée (avec la Bonne Pensée)». C'est l'instrumental de l'objet appliqué, joint à l'accusatif du but, de ce à quoi on l'applique.

La même interprétation vaut pour l'accusatif régime de gr. *manthánein* «étudier; s'informer de; remarquer; comprendre», tous sens dérivés de «appliquer son esprit à».

Elle vaut également pour celui qui accompagne gmq. *1 *mundon* «viser, observer» (got. *mundon* «skopeîn») (3): cet accusatif, originel, est remplacé en v. isl. par une construction prépositionnelle à valeur illative, *til* et le génitif pour la partie visée, *á* et le datif pour la personne visée.

5.2.3.3 **yews-dhē*? (1)

Contrairement aux deux précédentes, cette reconstruction est hypothétique: elle ne repose en effet que sur une seule attestation, l'avestique *yaož-dā-* «purifier; mettre ou remettre en bon état». Le premier terme est identique au substantif neutre (indéclinable) védique *yóh* (*śám yóh* «salut et prospérité», ou similaire); mais il l'est également avec le substantif neutre lat. *iūs* «droit». C'est donc le thème d'un substantif neutre, ou son cas direct, comme **m(e)n(s)*.

On ne peut, comme le fait Benveniste *VIE* p.113 l'interpréter comme un adjectif «... *yaoždā-* littéralement «rendre *yaoš*», au sens de «rendre conforme aux prescriptions, mettre dans l'état requis par le culte»: **yews-* est un substantif; l'expression **yews-dhē-* doit donc être «imposer le **yews* à» («instrumental» de l'objet imposé, accusatif du but). Corrélativement, l'objet «pourvu de **yews*» est dit **yus-to-*, lat. *iustus* (et cf. v.irl. *huisse* < **yust-iyō-*).

Av. *yaož-dā-* repose donc sur une structure syntaxique analogue à lat. *iūs dicere*, à ceci près que l'expression latine relève du modèle 2.

5.2.3.2 (2) - g. *maz-dā-*, av. *maz-dā-* seraient des réfections sur le modèle de *zrazdā-* et *yaoždā-* selon Duchesne-Guillemin *Composés* p.207. Toutefois, elles conservent la construction de l'ancien composé i.-e. **men-dhē-*.

5.2.3.2 (3) - **mundōn* «protéger» peut être, comme le pense Kluge sous *Mund* un homonyme du précédent; ce peut être aussi une autre construction du même. En effet, ce verbe se construit avec le datif de la personne protégée. La relation serait celle de lat. *cavere alicui* à *cavere aliquem*.

5.2.3.3 (1) - V. Mayrhofer sous *yóh* (bibl.). Pokorny 512 considère à juste titre **yewos* comme un substantif, qu'il envisage de rattacher à 2 *yu-* «attacher», comme **(S)aczung, Fug*. J. Duchesne-Guillemin, *Reflections on «yaoždā»...*, *Myth and Law* p.203 et suiv., hésite entre cette interprétation, qu'il semble préférer (p.210) et une autre par **yew-* «jeune», **yewos* étant dans cette hypothèse le principe vital, comme l'*āyu* védique; mais de toute façon, il considère **yewos* comme un substantif.

5.2.4 Cas indéfini et thème nu en i.-e.

5.2.4.1 *yudhā yūdham*

Il se trouve dans un hymne à Indra deux expressions parallèles dont la signification est évidente, mais dont la forme ne se laisse justifier par aucune des règles de la syntaxe casuelle; il s'agit de *yudhā yūdham* et *purā pūram*, 1.53.7

yudhā yūdham ūpa gha id eṣi dhṛṣṇuyā
purā pūram sām idāṃ hamsy ojasā

qu'il faut entendre, avec Renou *EVP* 17 p.19 «Combat après combat tu t'avances hardiment, tu détruis citadelle après citadelle avec ta vigueur-formidable». Mais la justification syntaxique qu'il en donne *GLV* § 407, où l'emploi est considéré comme voisin de *dyāvó ' habhiḥ* «les jours ainsi que les journées», est inacceptable: s'il existe quelques exemples d'instrumental sociatif de l'objet (*supra* 2.2.4), on ne connaît pas d'instrumental sociatif de l'accusatif directif; *purā pūram i-* demeure donc inexpliqué. On ne gagne rien à l'interprétation médiative envisagée *EVP* 1 p.61: «tu t'avances vers le combat par le combat» donne un sens moins bon et rompt la symétrie.

Or, cette expression a un parallèle exact dans *guhā gūham gāḥ* 1.67.6 «tu vas de (lieu) secret en (lieu) secret», Renou *EVP* 12 p.14 qui renvoie, *ibid.* p.88 à Hoffmann *KZ* 76 (1959) p.247. Celui-ci étudie un type de composés qui a des liens évidents avec ces syntagmes védiques. Il en relève quatre exemples:

1 - *menāmenam* JB. 1.145 «Tausch um Tausch» (sur **menā-* «Tausch», cf. *mēna-* «concubine»)

2 - *dhurādhuram* JB. 1.107 «mit wiederholter Gewalt» (sur *dhur-* «violence» attesté SB. 10.5.2.12)

3 - AV, TS *yathāyathām* «wie es sich begüht, in der Ordnung, nach und nach, allmählich», bâti sur ce modèle, doit avoir subi l'influence de *yathākāmām*.

4 - Khila 4.7.4 *vrkṣāvvrkṣaṃ sām patasi* «von Baum zu Baum fliegst du» (v. *infra*).

Ce type de composés s'est développé en moyen-indien, où l'on trouve des formes comme pâli *purāpuram* «de ville en ville» (*ibid.* p.248). K. Hoffmann le fait remonter aux syntagmes RV étudiés, auxquels il ajoute à tort, à la suite de Geldner (1), 3.32.12 *yajñēna yajñām ava*, et dans lesquels il voit, comme on le fait d'ordinaire, la jonction d'un instrumental et d'un accusatif. En fait, comme on l'a vu, *guhā*, *purā* et *yudhā* ne sont pas des instrumentaux. Ce sont des thèmes nus suivis de la particule *ā* copulative. Cette particule peut se situer entre les deux substantifs qu'elle unit, cf. Grassmann *Wb.* 170 sous *a* Conjunction *und*, emploi 1, p. ex. RV. 2.14.7 *sātām ā sahāśram* «cent et mille». Si l'on admet que la désinence vaut pour l'ensemble du syntagme copulatif, les trois expressions reçoivent une explication immédiate et conforme au sens évident: *guhā gūham* équivaut à **gūham ā gūham* (= *gūham gūham ca*); *purā pūram* à **pūram ā pūram*; *yudhā yūdham* à *yūdham ā yūdham*, donc «tu vas à une cachette et à une (autre) cachette»; «tu t'avances hardiment à un combat et à un (autre) combat»; «tu détruis une citadelle et une (autre) citadelle».

L'exemple qu'a relevé K. Hoffmann dans le manuscrit kaśmirien des Khila du RV, 4.7.4 fournit une confirmation à cette hypothèse. Comme l'indique Hoffmann,

5.2.4.1 (1) - Suivi aussi par Renou *EVP* 17 p.74 «favorise sacrifice après sacrifice». Mais la formule *yajñēna yajñām av-* est parallèle à *yajñēna yajñām yaj-* de 1.164.50 — 10.90.16 «offrir en sacrifice un sacrifice au sacrifice» v. *supra* 3.1.6.2.4. Ludwig *der Rigveda* 2 p.73, Hillebrandt *Lieder* p.42 font de *yajñēna* un instrumental de cause.

ce passage est à rapprocher de AV. 5.5.3

vrkṣām-vrkṣam ā rohasi

«tu grimpes aux arbres, l'un après l'autre»

Doc Kh. *vrkṣā-vrkṣam* = AV. *vrkṣām-vrkṣam*. Le rapport entre les deux termes n'est donc pas celui d'un ablatif à un directif («von... zu»), mais la liaison de deux directifs.

5.2.4.2 Les emplois du thème nu en i.-e.

À la notion contradictoire de cas indéfini (*supra* 0.2.2), il convient de préférer celle de thème nu. Le thème nu peut s'employer avec la valeur d'une forme fléchie (ou, dans un état préflexionnel, pourvue d'une postposition) dans des conditions déterminées. Le fait n'a rien de surprenant: on sait que dans beaucoup de langues, certains substantifs fonctionnent comme indication de temps ou de lieu sans aucune marque, que ce soit en tout contexte (franç. *lundi prochain*) ou dans des contextes ou situations particuliers (franç. *Lyon, le...* en tête d'une lettre). En allemand moderne, le thème nu de l'adjectif sert de cas prédicatif. En russe, le génitif pluriel de certains substantifs a la forme du thème nu. Tout ceci est parfaitement *défini*; il y a donc lieu de chercher à définir les conditions d'emploi du thème nu en valeur de forme fléchie en i.-e.

On distinguera le *statut synchronique* de l'*évolution*: une même forme peut, selon l'état de langue considéré, être un thème nu, une forme à désinence zéro ou même une forme à désinence pleine (cf. *infra*). Et en synchronie, il faut distinguer entre le plan du *paradigme* et celui du *syntagme*.

1 - Le thème nu comme forme casuelle à *désinence zéro* dans le paradigme

Il en est deux emplois connus, l'un valant pour tous les thèmes nominaux: celui de vocatif, l'autre limité à quelques substantifs locaux ou temporels: celui de locatif inessif. Au vocatif, le thème nu est toutefois caractérisé par des traits prosodiques comme la remontée de l'accent attestée à époque historique. Il est possible que sans ses traits prosodiques, cette même forme ait servi de «nominatif» au sens étroit du terme, comme en anatolien. Il faut ajouter un troisième (ou quatrième) emploi, celui de cas direct des neutres athématiques, emploi qui, proche de l'instrumental, paraît avoir servi à opposer le sujet-instrument au sujet-agent ou origine du procès, et l'objet-instrument à l'objet-but, cet emploi d'objet-instrument étant reflété par le type **kred-dhê-* et peut-être dans certains doubles accusatifs dont l'un est un neutre athématique.

2 - L'emploi du thème nu comme forme *sans désinence* dans le syntagme

Dans un état ancien de l'i.-e. traditionnellement désigné comme préflexionnel, il semble que certaines postpositions, ancêtres des désinences casuelles, pouvaient ne figurer qu'une fois dans un syntagme nominal ou dans un groupe de syntagmes coordonnés, comme les prépositions des langues non flexionnelles. On considérera comme vestiges de cet état les «finales syncopées» du védique, les infinitifs sans désinence du grec et les syntagmes du type véd. *yudhā yūdham*: *yudh-* n'est pas un directif à désinence zéro; c'est un thème nu qui, sans désinence directive, n'a cette valeur que dans le syntagme *yudhā yūdham*, comme l'infinitif sans désinence n'est un datif qu'en tour double où il est accompagné (et en règle générale précédé) d'un datif subjectif ou objectif, et comme *vācaḥ* ne vaut un instrumental qu'après une forme comme *nāvyaśā*: ainsi décrit, le fait n'a rien à voir avec la valeur instrumentale du cas direct des neutres.

3 - Enfin, si l'on se place dans l'optique diachronique, une même forme pourra s'analyser successivement comme une forme casuelle à désinence zéro (i.-e. **aywén* loc. sg. à dés. zéro) puis comme une forme sans désinence (gr. *aién* forme adverbiale «toujours»); ou comme forme fléchie puis comme thème, **-t-ey* → **-tey-* 5.1.1.3; peut-être aussi **-ā* → **-â-*, 5.2.1.3.

BIBLIOGRAPHIE

- AALTO, P.: *Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum*, Helsinki, 1949.
- ANDERSON, J.M.: *The Grammar of Case. Towards a Localistic Theory*, Cambridge, 1971.
- ARNOLD, E.: *Vedic Metre in its historical development*, Cambridge, 1905, réimpr. Delhi, Varanasi Patna, 1967.
- BACH, E., HARMS, R.T.: *Universals in Linguistic Theory*, London, New York, Sydney, Toronto, 1968.
- BADER, F.: *La formation des composés nominaux du latin*, Thèse, Paris, 1962.
*La racine *swer- «veiller sur» en grec*, BSL 66 (1971) pp.139-211.
Lat. nempe, porceo et les fonctions des particules pronominales, BSL 68 (1973) pp.27-75.
- BALDI, P.: *Indo-European *sekW-*, JIES 2-1 (1974), pp.77-86.
- BALLY, C.: *Copule zéro et faits connexes*, BSL 23 (1922), pp.1-6.
L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues i.-e., Festschrift Louis Gauchat (Aarau, 1926) pp.68-78.
- BARONS, K. WISSENDORF: *Latvju dainas* 8 vol. (cité BW) Riga, 1894-1915 (2e éd. 1922).
- BARTHOLOMAE, C.: *Vorgeschichte der iranischen Sprachen* (1894); *Awestasprache und Altpersisch* (1895) = *Grundriss der iranischen Philologie* 1, 1, 1-2 (cité GIP).
Altiranisches Wörterbuch, Berlin, 1904 (cité *Air. Wb.*).
- BARTHOLOMAE-WOLFF, voir WOLFF.
- BECHTEL: *Lexilogus zu Homer*, Halle, 1914.
- BENFEY, T.: *Die Hymnen des Sama-Veda* 1-2 Leipzig, 1848, réimpr. Darmstadt, 1969.
- BENVENISTE, E.: *Les absolutifs avestiques*, MSL 23 (1929), pp.393-402.
Les infinitifs avestiques, Paris, 1935 (cité *Inf. av.*).
Origines de la formation des noms en indo-européen, Paris, 1935 (cité *Origines*).
Noms d'agent et noms d'action en indo-européen, Paris, 1948 (cité *N. Ag.*).
La phrase nominale, BSL 46 (1950), pp.19-36 = PLG ch.13.
Don et échange dans le vocabulaire i.-e., L'Année Sociologique, 3e série 2 (1951) = PLG ch.26.
La construction passive du parfait transitif, BSL 48 (1952) pp.52-62.
La phrase relative, problème de syntaxe générale, BSL 53 (1957-58) pp.39-54 = PLG ch.17.
«Être» et «avoir» dans leurs fonctions linguistiques, BSL 55 (1960), pp.113-134 = PLG ch.12.
Hittite et indo-européen. Etudes comparatives, Paris, 1962 (cité *Hitt. et i.-e.*).
Pour l'analyse des fonctions casuelles: le Génitif latin, Lingua 11 (1962), pp.10-18.
Les substantifs en -ant du hittite, BSL 57 (1962), pp.44-51.
Formes nouvelles de la composition nominale, BSL 61 (1966), pp.82-95.
Titres et noms propres en iranien ancien, Paris, 1966.
Fondements syntaxiques de la composition nominale, BSL 62 (1967), pp.15-31.
Problèmes de linguistique générale, Paris, 1966 (cité PLG).
Le vocabulaire des institutions indo-européennes, Paris, 1969 (cité *VII E*).
- BENVENISTE, E., RENOU, L.: *Vrtra et Vrdragna*, Paris, 1934.
- BERGAIGNE, A.: *La Religion Védique d'après les hymnes du Rig-Véda*, 2^e tirage, Paris, 1963 (1^{er} éd. 1878-83).
Etudes sur le lexique du Rig-Véda I, Paris, 1884.
- BERNSTEIN, C.B. (Réd.): *Tvoritel'nyj padež v slavjanskix jazykax*, Isd. Akad. Nauk SSSR, Moskva, 1958.
- BLAKE, F.R.: *A semantic analysis of case*, Curme Volume of Linguistic Studies = Language Monographs VII (déc. 1930), pp.34-49.
- BLÖOMFIELD, L.: *Language*, Chicago, 1933-1934.
- BLÜMEL: *Der Ursprung des griechischen Bereichsakkusativs* IF 33 (1913-14), pp.1-96.
Zum Bereichs- oder Beziehungsakkusativ IF 44 (1927), pp.249-263.
- BORGSTRÖM, C. Hj.: *The thematic genitive singular in indoeuropean* NTS 7 (1934), pp.121-128.
- BÖTHLINGK, O.: *Über die Sprache der Yakuten*, Petersburg, 1848.
- BÖTHLINGK, O., ROTH, R.: *Sanskrit-Wörterbuch*, St. Petersburg, 1852 et suiv. (cité BR).
- B.R.: voir BÖTHLINGK, ROTH.
- BRANDENSTEIN, W., MAYRHOFER, M.: *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964.

- BRUGMANN, K.: *Die Syntax des einfachen Satzes im indogermanischen*, Berlin et Leipzig, 1925.
- BRUGMANN, K., DELBRÜCK, B.: *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2te Bearbeitung, Berlin et Leipzig, 1906 et suiv. (Réimpr. 1930 et 1967) (cit. Grdr. 2).
- BURGUIERE, P.: *Histoire de l'Infinitif Grec*, Paris, 1960 (cit. Inf.).
- BURROW, T.: *The Sanskrit Language*, Londres, s.d.
- CALAND, W., HENRY, V.: *L'Agniṣṭoma*, Paris, 1906.
- CARDONA, G.: *The indo-iranian construction mana (mama) krtam*, *Language* 46-1 (1970), pp.1-12.
- CASABONA, J.: *Recherches sur le vocabulaire des sacrifices en grec des origines à la fin de l'époque classique*, Publications des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, 1966.
- CHANIDZE, A.: *Le sujet grammatical de quelques verbes intransitifs en géorgien*, *BSL* 58 (1963), pp.1-27.
- CHANTRAINE, P.: *Les verbes grecs signifiant «tuer», die Sprache* 1 (1949), pp.143-149. *Grammaire homérique*, t.II, *Syntaxe*, Paris, 1953 (cit. GH).
- Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (cit. DE), Paris, 1968 et suiv.
- CHOMSKY, N.: *Syntactic Structures*, La Haye et Paris, 1956.
- ČIKOBAVA, A.S.: *Les problèmes de la construction ergative dans les langues ibéro-caucasiennes*, *Languages* 15 (sept. 1969), pp.108-126.
- CLEASBY, R., VIGFUSSON, G.: *An Icelandic-English Dictionary*, 2nd ed. by CRAIGIE, A., Oxford, 1957, réimpr. 1969.
- DARMESTETER, J.: *Le Zend-Avesta*, 1892-3 réimpr. Paris, 1960 (cit. Darmesteter).
- DEBRUNNER, A.: *Die Nominalsuffixe* (= Wackernagel J. Debrunner A. *Altindische Grammatik* 2-1), Göttingen, 1954 (cit. Suffixe).
- DELBRÜCK, B.: *De usu dativi in carminibus Rigvedae*, Halle, 1867.
- Ablativ Localis Instrumentalis im Altindischen, Lateinischen, Griechischen und Deutschen. Ein Beitrag zur vergleichenden Syntax*, Berlin, 1867.
- Ueber den idg., speciell den vedischen dativ*, *KZ* 18 (1869), pp.81-106.
- Altindische Syntax* (= *Syntaktische Forschungen*, V) Halle an der Saale, 1888, réimpr. Darmstadt 1968 (cit. Ar. Sy.).
- Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen* 1-2-3 (= *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprache*, 1^o éd. Strassburg, 1893-1900 (cit. Grdr. 1, Vgl. Sy.).
- Synkretismus. Ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre*, Strassburg, 1907.
- DEUTSCHBEIN, M.: *Bedeutung der Kasus im Indogermanischen*, *Atti del III Congresso internazionale dei linguisti* (1935), p.141 et suiv.
- DLKŽ, voir KRUOPAS.
- DRESSLER, W.: *Comment décrire la syntaxe des cas en latin?* *R. Phil.* 44-1 (1970), pp.25-36.
- Über die Rekonstruktion der indogermanischen Syntax*, *KZ* 85.1 (1971), pp.5-22.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, J.: *Les Composés de l'Avesta*, Liège, Paris, 1937.
- Zoroastre. Etude critique avec une traduction des Gāthā*, Paris, 1948.
- DUMEZIL, G.: *Servius et la Fortune*, Paris, 1943.
- L'héritage indo-européen à Rome*, Paris, 1949.
- EATON, A.J.: *The Ātmanepada in Rigveda*, Diss. Leipzig, 1884.
- EDGERTON, F.: *Studies in the Veda IV*, *AJP* 35 (1914), pp.435-438.
- EGGELING, J.: *The Śatapatha-Brahmana (M) translated by- 5 vol.* (SBE 12, 26, 41, 43, 44), Oxford, 1882-1900.
- EM = ERNOUT-MEILLET.
- ENDZELIN, J.: *Lettische Grammatik*, Riga, 1922.
- Lettisches Lesebuch*, Heidelberg, 1922 (cit. LL).
- Altpreuussische Grammatik*, Riga, 1944.
- ERGATIVNAJA KONSTRUKCIJA PREDLOŽENIJA V JAZYKAX RAZLIČNYX TIPOV (Issledovanija i material) Leningrad, 1967.
- ERNOUT, A.: *Philologica*, Paris, 1946.
- ERNOUT, A., THOMAS, F.: *Syntaxe latine*, 2^o éd., Paris, 1953.
- ERNOUT, A., MEILLET, A.: *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 3^o éd., Paris, 1951.
- EVIDENCE FOR LARYNGEALS voir WINTER.
- FEIST, S.: *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache*, 3^o éd., Leiden, 1939.
- FILLMORE, C.J.: *The case for case*, in BACH and HARMS pp.1-88.
- FLOBERT, P.: *Déponent et passif en italique et en celtique*, *Annales de Bretagne* LXXIV n^o 4 (déc. 1967), pp.568-604.
- FRAENKEL, E.: *Syntax des litauischen Kasus*, apspaudinta iš *Tautos ir Žodžio* IV ir V knygos, Kaunas, 1928 (cit. Syntax).
- Zur baltoslavischen Grammatik II*, *KZ* 53 (1925), pp.37-65.
- Litauisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Heidelberg, 1962-1965 (cit. LEW).

- FREI, H.: «*Sylvie est jolie des yeux*», *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, pp.185-192, Genève, 1939.
- FRIEDRICH, J.: *Die hethitischen Gesetze*, Leiden, 1959.
Hethitisches Wörterbuch, Heidelberg, 1952 (cité Wb.).
Ergänzungsheft 1 (1957) 2 (1961) 3 (1966).
Hethitisches Elementarbuch 1 (2^o éd.), Heidelberg, 1960.
- GAEDICKE, C.: *Der Akkusativ im Veda*, Breslau, 1880.
- GAFFIOT, F.: *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, 1934.
- GAGNEPAIN, J.: *La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques I Irlandais*, Paris, 1963.
- GELDNER, K.: *Der Rig-Veda aus dem Sanskrit ins Deutsche übersetzt*, 3 vol., Harvard Oriental Series 33-35, Cambridge (Mass.), 1951.
- GESHEVITCH, I.: *The Avestan Hymn to Mithra*, Cambridge, 1959, réimpr. 1967.
- GONDA, J.: *Ancient-Indian ojas, lat *augos and the indo-european nouns in -es/-os*, Utrecht, 1952.
Some observations on the relations between «gods» and «powers» a propos of the phrase sūnuḥ sahasaḥ 's Gravenhage, 1957.
The character of the sanskrit accusative, *Miscelánea Homenaje a A. Martinet* 1 pp.47-65 (Canarias, Universidad de La Laguna), 1957.
Four Studies in the Language of the Veda, s' Gravenhage, 1959.
The unity of the vedic dative, *Lingua* 11 (1962), pp.141-150.
The vision of the vedic poets, The Hague, 1963.
The meaning of the sanskrit term dhāman-, Amsterdam, 1967.
Old Indian (Handbuch der Orientalistik 1/2/1) Leiden-Köln, 1971.
- GÖTZE, A., PEDERSEN, H.: *Muršiliš Sprachlähmung* (Det Danske Videnskabernes Selskab; hist.-philol. Meddelelser XXI, 1) Kopenhagen, 1934.
- GOTZE, A.: *Hattušiliš*, Leipzig, 1925.
Madduwattaš, Leipzig, 1927.
Die Annalen des Muršiliš, Leipzig, 1933.
- GRASSMANN, H.: *Wörterbuch zum Rig-Veda*, Leipzig, 1873, nouveau tirage Wiesbaden, 1955 (cité Wb.).
- GREEN, A.: *The Dative of Agency*, New York, 1913, réimpression 1966.
- GROOT, A.W. de: *Classification of cases and uses of cases*, *For Roman Jakobson*, The Hague, 1956, pp.187-194.
Classification of uses of a case illustrated on the genitive in Latin, *Lingua* 6 (1956-7), pp.8-66.
- GUIRAUD, C.: *La phrase nominale d'Homère à Euripide*, Paris, 1962.
- GUXMAN, M.M.: *Sravnitel'naja grammatika germanskix jazykov*, tom 3, *Morfologija*, Moskva, 1963.
- HAAS, O.: *Die phrygischen Sprachdenkmäler*, Sofia, 1966.
- HAHN, E. A.: *Some Hittite-Sanskrit parallels*, *Lg.* 29 (1953), pp.242-254.
Partitive Apposition in Homer and the Greek Akkusative, *TAPA* 85 (1954), pp.197-289.
Naming-constructions in some indo-european languages, *American Philological Association Monography* n°27, Case Western University, 1969.
- HAMP, E.: *Religion and Law from Iguvium*, *JIES* 1-3 (1973), pp.318-323.
- HAMP, E., HOUSEHOLDER, F.W., AUSTERLITZ, R.P.: *Readings in Linguistics* II, Chicago, 1966.
- HARTMANN, P.: *Zur Typologie des Indogermanischen Untersuchungen zur allgemeinen Grammatik* 2 Heidelberg, 1956.
- HAUDRY, J.: *Les emplois doubles du datif et la fonction du datif indo-européen*, *BSL* 63 (1968), pp.141-159.
L'instrumental et la structure de la phrase simple en indo-européen, *BSL* 65 (1970), pp.44-84.
*Le suffixe indo-européen *-men-*, *BSL* 66 (1971) pp.109-137.
Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine, *BSL* 68 (1973), pp.147-186.
Hypothèses sur les origines des infinitifs du grec ancien, *BSL* 70 (1975), pp.115-136.
Yasna XI, 1-2-3, *Mélanges Benveniste*, pp.273-276.
Formules croisées dans l'Avesta (à paraître *BSL* 1977).
- HAYES, W.: *Untersuchungen zur Kasusyntax der indogermanischen Sprachen*, Strassburg, 1911 (cité *Unters.*).
- HEMON, R.: *Grammaire bretonne*, 4^o éd., Al Liamm, 1963.
- HERMANN, E.: *Idg. *bher- «tragen» im Baltischen*, *Studi Baltici* 3 (1933), pp.65-68.
- HILLEBRANDT, A.: *Veda-Chrestomathie*, Berlin, 1885.
Lieder des Rigveda übersetzt von - (Quellen der Religionsgeschichte 5) Göttingen, Leipzig, 1913.
- HINZ, W.: *Zarathustra*, Stuttgart, 1961.
- HIRT, H.: *Deutsch sehen (Etymologien 6)*, *IF* 37 (1917) pp.231-233.
Indogermanische Grammatik VI-VII (= Syntax I-II), Heidelberg, 1934-1937, cité *IG*.
Handbuch des Urgermanischen 2 Abriss der Syntax, Heidelberg, 1934.

- HJELMSLEV, L.: *La catégorie des cas. Etude de Grammaire Générale. Première partie* (Acta Jutlandica 7 n°1) Aarhus, 1935, pp.1-184; 9 n°2 (1937) pp.1-78.
La notion de rection, Acta Linguistica 1 (1939), pp.10-23.
- HOFFMANN, K.: *Der Injektiv im Veda. Eine synkronische Funktionsuntersuchung*, Heidelberg, 1967.
- HOFMANN, E.: *Ausdrucksverstärkung*, Göttingen, 1930.
- HOFMANN, J.B., SZANTYR, A.: *Lateinische Syntax und Stylistik*, München, 1965 (cité LHS).
- HOLZMAN, M.: *Der sogenannte Lokativ des Zieles im Rigveda und in den homerischen Gedichten*, Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft 10 (1878), pp.182-230.
- HOPKINS, E.W.: *The Vedic Dative reconsidered*, TAPA 37 (1906), pp.87-120.
Aspects of the Vedic Dative, JAOS 28 (1907), pp.360-406.
- HÜBSCHMANN, H.: *Zur Casuslehre*, München, 1875.
Armenische Grammatik 1 Armenische Etymologie Leipzig, 1897, réimpr. Darmstadt, 1962.
- HUMBACH, H.: *Die Gathas des Zarathustra*, 2 vol., Heidelberg, 1959.
- HUMBERT, J.: *Syntaxe grecque*, 3^e éd., Paris, 1960.
- IVANOV, V.V.I.: *Obščeeindoevropskaja, praslavjanskaja i anatolijskaja jazykovyje sistemy*, Moskva, 1965 (cité Obsč. sist.).
- IVIC, M.: *The grammatical category of non-omissible determiners*, Lingua 11 (1962), pp.199-204.
- JABLONSKIS, J.: *Rinktiniai Rastai* 1-2, Vilnius, 1957-59 (cité RR).
- JACKSON, A.V.W.: *An Avesta Grammar* 1, Stuttgart, 1892.
- JACOBI, H.: *Compositum und Nebensatz*, Bonn, 1897.
Über den nominale Stil des wissenschaftlichen Sanskrits, IF 14 (1903), pp.236-250.
- JAKOBSON, R.: *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutung der russischen Kasus*, TCLP 6 (1936) pp.240-288, réimpr. dans HAMP, HOUSEHOLDER, AUSTERLITZ, pp.51-89.
- JENSEN, *Altarmenische Grammatik*, Heidelberg, 1959.
- JESPERSEN, O.: *A Modern English Grammar Part 3*, Heidelberg, 1927 (cité MEG).
- KAPPUS, C.: *Der indogermanische Ablativ*, Diss. Marburg, 1903.
- KARSAVINA, I., KAIRIUKSTYTĖ, S.: *Lietuvių-Prancūzu Kalbų Žodynas*, Vilnius, 1952.
- KELLENS, J.: *Note sur un emploi du datif dans le Hom Yašt*, Die Sprache 16-1 (1970), pp.78-79.
Les noms-racines de l'Avesta (Thèse), Liège, 1972-3.
Les noms-racines avestiques, BSL 69 (1974), pp.85-97.
- KENT, R.G.: *Old Persian Grammar Lexicon Texts*, American Oriental Series 33, 2^e éd., New Haven, 1953, (cité OPG).
- KIPARSKY, P.: *Tense and mood in indo-european syntax*, Foundations of Language 4, (1968) pp.30-57.
- KLUGE, F.: *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* 19. Aufl. bearb. von W. MITZKA, Berlin, 1969.
- KNOBLOCH, J.: *Zur Vorgeschichte des idg. Genitivs der o-Stämme auf -sjo*, Die Sprache 2 (1950-52), p.131 et suiv.
- KOHLER, H.: *Srad-dhā in der vedischen und altbuddistischen Literatur*, Göttingen, 1948.
- KOSCHMIEDER, E.: *Beiträge zur allgemeinen Syntax*, Heidelberg, 1965.
- KRAHE, H.: *Sprache und Vorzeit*, Heidelberg, 1954.
Germanische Sprachwissenschaft 1 Einleitung und Lautlehre (1960) 2 Formenlehre (1961) 3 Wortbildung (1967; avec MEID).
- KRAUSE, W.: *Handbuch des Gotischen*, 2^e éd., München, 1963.
- KRETSCHMER, P.: *Objektive Konjugation im Indogermanischen* (Osterreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 225. Bd, 2. Abhandlung, Wien, 1948).
- KRONASSER, H.: *Etymologie der hethitischen Sprache* 1 Wiesbaden, 1962-66.
- KRUOPAS, J. (Réd.), *Dabartinis Lietuvių Kalbos Žodynas*, Vilnius, 1954.
- KUHN, A.: *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, 2^e éd., 1886, 3^e tirage, Darmstadt, 1968 (cité Herabkunft).
- KUHN, H.: *Edda*, herausgegeben von G. Neckel 1 Text (4^e éd. Heidelberg, 1962) 2 Kurzes Wörterbuch (3^e éd. Heidelberg, 1968).
- KUIPER, F.B.J.: *Indo-iranica 10 Vedisch pūr̥dhi, pr̥nāti «geben»*, AO 16 (1955), p.313 et suiv.
- KURCHAT, A.: *Litauisch-deutsches Wörterbuch. Thesaurus linguae lituanicae*, 4 vol., Göttingen.
- KURYŁOWICZ, J.: *Le genre verbal en indo-iranien*, RO 6 (1929), pp.199 et suiv.
Etudes indo-européennes 1, Krakow, 1935.
La nature des procès dits «analogiques», Acta Linguistica 5 (1949), pp.15-37 (= *Esquisses Linguistiques*, pp.66-86).
On methods of internal reconstruction, Proceedings of the ninth international congress of linguists, Cambridge Mass., August 27-31, 1962, La Haye, 1964, pp.9-31.
Le problème du classement des cas, BSLP 9 (1949), pp.20-43 (= *Esquisses linguistiques*, pp.131-150).

- KURYŁOWICZ, J.: *L'apophonie en indo-européen*, Breslau, 1956.
Esquisses linguistiques, Wrocław Krakow, 1960.
The inflectional categories of Indo-European, Heidelberg, 1964 (cité IC).
- LAFON, R.: *L'expression de l'auteur de l'action du verbe basque*, BSL 55 (1960), pp.186-221.
- LAROCHE, E.: *Un «ergatif» en indo-européen d'Asie-Mineure*, BSL 57 (1962), pp.23-43.
Vocatif et cas absolu en Anatolien, Athenaeum 47 (1969), pp.173-178.
Etudes de linguistique anatolienne III 9 *Le directif*, RHA 28 (1970), pp.22-49.
- LEASE, E.B.: *The Dative with prepositional compounds*, AJP 33 (1912), pp.285-300.
- LEHMANN, W.P.: *P.I.E. Compounds in relation to other P.I.E. syntactic patterns*, Acta Linguistica Hafniensia 12-1 (1969).
- LEWIS, H., PEDERSEN, H.: *A Concise Comparative Celtic Grammar*, Gottingen, 1961 (cité CCCG).
- LHS (= LEUMANN - HOFMANN - SZANTYR) voir HOFMANN, J.B. SZANTYR, A.
- LIEBERT, G.: *Das Nominalsuffix -ti- im Altindischen. Ein Beitrag zur ai. u. vergleichenden Wortbildungslehre*, Diss. Göteborg, 1949, Lund, 1949.
- LKG voir ULVYDAS.
- LÖFSTEDT, E.: *Syntactica* 1, Lund, 1928.
- LOMME, H.: *Die Yäst's des Awesta übersetzt und eingeleitet*, Göttingen, 1927.
Gedichte des Rig-Veda. Auswahl und Übersetzung von - München, 1955.
Die Gathas des Zarathustra, herausg. von B. SCHLERATH, Basel, Stuttgart, 1971.
- LPKZ voir KARSAVINA.
- LÜDERS, H.: *Varuṇa* Aus dem Nachlass herausg. von L. ALSDORF 2 vol. Göttingen, 1951-59.
- LUDWIG, A.: *Der Rigveda oder die heilige hymnen der Brāhmaṇa zum ersten male vollständig ins deutsche übersetzt mit commentar und einleitung von* - 6 vol. (1-2 *übersetzung* Prag, 1876; 3 *die mantraliteratur* 1878; 4-5 *commentar* 1881; 6 *register glossar* 1888).
- LYONS, J.: *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge, 1968, trad. française *Linguistique générale. Introduction à la linguistique théorique*, par F. DUBOIS-CHARLIER et D. ROBINSON, Paris, 1970.
- MACDONELL, A.A.: *Vedic Grammar* (Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde 1-4) Strassburg, 1910 (cité VG).
A Vedic Grammar for Students, Oxford, 1916 (cité VGFS).
A Vedic Reader for Students, Oxford, 1917.
- MACDONELL, A.A., KEITH, A.B.: *Vedic Index of Names and Subjects*, 2 vol., London, 1912.
- MANESSY, G.: *La relation génitive dans quelques langues mandé. Proceedings on the ninth international congress of linguists*, The Hague, 1964, pp.467-475.
- MANESSY, J.: *Les substantifs en -as- dans la Rk-Saṃhitā. Contribution à l'étude de la morphologie védique*, Dakar, 1961.
- MAROUZEAU, J.: *Traité de stylistique latine*, 2^e éd., Paris, 1946.
- MARTINET, A.: *Economie des changements phonétiques*, Berne, 1955.
L'ergatif et les structures de base de l'énoncé, Journal de Psychologie 55 (1958), pp.377-392.
Éléments de linguistique générale, Paris, 1960.
Le sujet comme fonction linguistique et l'analyse syntaxique du Basque, BSL 57 (1962), pp.72-83.
A Functional View of Language, Oxford, 1962. Trad. française *Langue et fonction* par H. et G. WALTER, Paris, 1969 (cité LF).
Cas ou fonctions? A propos de l'article «The case for Case» de Charles J. Fillmore, La linguistique 8-1 (1972), pp.5-24.
Evolution des langues et reconstruction, Paris, 1975.
- MAYRHOFER, M.: *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg, 1956-74.
- MEILLET, A.: *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-slave. Seconde partie*, Paris, 1905, réimpr. 1961.
Remarques sur le sens du génitif indo-européen, Festschrift Thomsen (1912), pp.21-23.
Le datif singulier des thèmes en -i- en slave et en italique, MSL 18 (1913) pp.378 et suiv.
Sur le rôle et l'origine des noms d'action indo-européens en -ti-, BSL 25 (1924), pp.123 et suiv.
Les cas employés à l'infinitif en indo-européen, BSL 32 (1931), pp.188 et suiv.
Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, 2^e éd., Vienne, 1936.
Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 8^e éd., Paris, 1937.
Linguistique historique et linguistique générale, 2 vol., Paris, s.d. (cité LH et LG).
Études de linguistique et de philologie arméniennes I Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien, suivies de la composition en arménien, Lisbonne, 1962 (cite Recherches).
- MEILLET, A., VENDRYES, J.: *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 8^e éd., Paris, 1948.
- MELANGES D'INDIANISME A LA MEMOIRE DE LOUIS RENOU, Paris, 1968.

- MEYER-LÜBKE: *Die intensive Infinitive im Litauischen und Russischen*, IF 14 (1903), pp.114-127.
- MIGNOT, X.: *Les verbes dénommatifs latins*, Thèse Paris, 1969 (cité *Dénom.*).
- MIKLOSICH, F.: *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen IV Bd. Syntax* Manulneudruck der Erstausgabe von 1868-1874, Heidelberg, 1926, (cité Miklosich 4).
Subjectlose sätze, Wien, 1883.
- MINARD, A.: *La subordination dans la prose védique*, Paris, 1936 (cité *Sub*)
Trois Enigmes sur les Cent Chemins. Recherches sur le Śatapatha-Brāhmaṇa, I Paris, 1949, II Paris, 1956 (cité 3E1; 3E2).
- MITTELBERGER, H.: *Genitiv und Adjektiv in den anatolischen Sprachen*, *Kratylos* 11 (1966-7), pp.99-106.
- MOUSSY, C.: *Gratia et sa famille*, Thèse Paris, 1966.
- MUS, p.: *Où finit Puruṣa? Mél. Renou*, pp.539-563.
- MUSTEIKIENĖ, I.: *Vėiksmąžodiniai žodžių junginiai su tikslu naudinininku dabartinėje lietuvių literatūrinėje kalboje*, *Kalbotyra* 16 (1967), pp.5-22.
- MYTH AND LAW voir PUHVEL.
- NARTEN, J.: *Die sigmatischen Aoriste im Veda*, Wiesbaden, 1964.
- NECKEL, G.: *Edda* voir KUHN, H.
- NEISSER, W.: *Zum Wörterbuch des Rigveda*, 2 vol. (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XVI 4; XVIII 3), Leipzig, 1924-30, réimpr. Nendeln, Liechtenstein, 1966.
- NEU, E.: *Das hethitische Mediopassiv und seine idg. Grundlagen*, Wiesbaden, 1968.
Interpretation der hethitischen mediopassiven Verbalformen, Wiesbaden, 1968.
- NYBERG H.S.: *A Manuel of Pahlavi 2 Glossary*, Wiesbaden, 1974.
- OERTEL, H.: *Zu den Kasusvariationen in der vedischen Prosa* (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philologisch-historische Abteilung, Jahrgang, 1937 Heft 8), München, 1937 (cité *Sb. bay. Ak.*).
- The syntax of cases in the narrative and descriptive prose of the Brāhmaṇas*, Heidelberg, 1936.
- OLDENBERG, H.: *Rigveda. Textkritische und exegetische Noten 1-2*, Berlin, 1909-12 (cité *Noten*).
La Religion du Véda, traduit de l'allemand par Victor Henry Paris, 1903.
- ONIONS, C.T.: *The Shorter Oxford English Dictionary on historical principles*, 3^e éd., Oxford, 1955 (cité *SOED*).
- PAUL, H.: *Principien der Sprachgeschichte*, 5^e éd., 1920, réimpr. Darmstadt, 1960.
- PEDERSEN, H.: *Vergleichende Grammatik den keltischen Sprachen*, 2 vol., Göttingen, 1909-1911.
Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen, Kopenhagen, 1938.
Tocharisch vom Gesichtspunkt der ieur. Sprachvergleichung, Kopenhagen, 1941 (cité *Toch.*).
Mursili's Sprachlähmung voir GÖTZE.
- CCCG voir LEWIS.
- PERRET, J.: *Sur l'accusatif du latin*, *REL* 35 (1957), pp.152-163.
La signification du génitif adnominal, *REL* 43 (1965), pp.466-482.
- PERROT, J.: *Les dérivés latins en -men et -mentum*, (Thèse) Paris, 1961.
Le fonctionnement du système des cas en latin, *R. Phil.* 40 (1966), pp.217-227.
- PERSSON, P.: *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung 1-2*, Uppsala-Leipzig, 1912.
- PISANI, V.: *Testi Latini Arcaici e Volgari*, Torino, 1960 (cité *TLAV*).
- PISCHEL, R.: *Zur Lehre vom Dativ*, *BB* 1 (1877), pp.111-120.
- PISCHEL, R., GELDNER, K.: *Vedische Studien*, 3 vol., Stuttgart, 1889-1901.
- POKORNY, J.: *Indogermanischen etymologisches Wörterbuch* 1 Bern, 1951-59, 2 Bern, 1962-69.
- POTTIER, B.: *Systématique des éléments de relation. Etude de morphosyntaxe structurale romane*, (Thèse), Paris, 1962.
- POULTNEY, J.: *Imperfect indicative and historical infinitive*, *Studies... Whatmough* s'Gravenhage, 1957, pp.219 et suiv.
- PUHVEL, J. (éd.) *Myth and Law among the Indo Europeans Studies of Indo-European Comparative Mythology*, Berkeley, Los Angeles, London, 1970.
- REICHEL, H.: *Awestisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1909, réimpr. Darmsdt. 1967.
Avesta Reader, Texts, Notes, Glossary and Index, Strassburg, 1911, réimpr. Berlin, 1968.
- RENOU, L.: *La valeur du parfait dans les hymnes védiques* (Thèse), Paris, 1925.
Terminologie grammaticale du sanskrit (= fasc.280, 281 et 282 de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes), Paris, s.d.
L'absolutif sanskrit en -am, *MSL* 23 (1929), pp.359-392.
Infinitifs et dérivés nominaux dans le Rigvéda, *BSL* 38 (1937), pp.69-87.
Monographies sanskrites 2 Le suffixe -tu- et la constitution des infinitifs, Paris, 1937.
La Grammaire de Pāṇini traduite du sanskrit avec des extraits des commentaires indigènes, 3 vol., Paris, 1948-54.
Langue et religion dans le Rigveda: quelques remarques, *die Sprache* 1 (1949), pp.11-17
Grammaire de la langue védique, Paris, 1952 (cité *GLV*).

- RENOU, L.: *Le passage du nom d'action à l'infinitif dans le Rîgvêda, Sprachgeschichte und Wortbedeutung, Festschrift Debrunner* (1954), pp.383-384.
Vocabulaire du rituel védique, Paris, 1954 (cité VRV).
Etudes védiques et paninéennes, 17 vol., Paris, 1955-69 (cité EVP).
Hymnes spéculatifs du Vêda, Paris, 1956 (cité HSV).
Etudes sur le vocabulaire du Rîgvêda, Pondichéry 1958 (cité EVR).
Grammaire sanscrite, 2° éd. revue et corrigée Paris, 1961 (cité GS).
Remarques générales sur la phrase védique, Symboles Linguisticae in honorem Georgii Kurylowicz (1965), pp.230-234.
- ROSEN, H.B.: *Die Ausdrucksform für «veräusserlichen» und «unveräusserlichen» Besitz in Frühgriechischen*, *Lingua* 8, pp.264-293.
- ROTH, R.: *Über gewisse Kurzungen des Wortendes im Vêda*, *Or. Congr.* 7 (Wien) *Ar. Sekt.*, p.1 et suiv.
- ROTH, R., WHITNEY, W.D.: *Atharva Vêda Samhita. Herausgegeben von* - 2° éd. 3° tirage, Bonn, 1966.
- RUMPEL, T.: *Casuslehre in besonderer Beziehung auf die griechische Sprache*, Halle, 1845.
- RUWET, N.: *Introduction à la grammaire générative*, Paris, 1967.
- SADNIK, L., AITZETMULLER, R.: *Handwörterbuch zu den altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955.
- SCHEFTELOWITZ, I.: *Die Apokryphen des Rîgvêda, herausg. u. bearbeitet von* - (Indische Forschungen 1) Breslau, 1906, réimpr. Hildesheim, 1966.
- SCHLERATH, B.: *Das Königtum im Rîg- und Atharvavêda*, Wiesbaden, 1960.
Awesta-Wörterbuch Vorarbeiten 1-2, Wiesbaden, 1968.
- SCHMID, W.P.: *Alteuropäisch und Indogermanisch* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz, Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang, 1968, pp.243-58).
Die Würzel vi- im Rîgvêda, Mélanges Renou, pp.613-624.
- SCHMIDT, H.P.: *Vêdisch vrata und avestisch urvata*, Hamburg, 1958.
Arhaspati und Indra. Untersuchungen zur vedischen Mythologie und Kulturgeschichte, Wiesbaden, 1968.
- SCHMITT, R. (éd.): *Indogermanische Dichtersprache*, Darmstadt, 1968.
- SCHRADER, O., NEHRING, A.: *Reallexicon der indogermanischen Altertumskunde* 1-2, Berlin, Leipzig, 1917-23.
- SCHULZE, W.: *Kleine Schriften*, Göttingen, 1933.
- SCHWYZER, E.: *Zum persönlichen Agens beim Passiv, besonders im Griechischen* (Abh. Berlin. Akad. n.10) Berlin, 1942.
- SCHWYZER, E., DEBRUNNER, A.: *Griechische Grammatik* 1-2 *auf der Grundlage von K. Brugmanns Griechischer Grammatik*, München, 1934-50.
- SEEBOLD, E.: *Vergleichendes und etymologisches Wörterbuch der germanischen starken Verben*, The Hague, Paris, 1970.
- SEILER, H.: *Relativsatz, Attribut und Apposition*, Wiesbaden, 1960.
- SENART, E.: *Chândogya-upaniṣad traduite et annotée par* - Paris, 1930.
Bṛhad-Āraṇyaka-upaniṣad traduite et annotée par - Paris, 1934.
- SENN, A.: *Handbuch der litauischen Sprache* 1 *Grammatik*, Heidelberg, 1966, 2 *Lesebuch und Glossar*, 1957.
- SGALL, P.: *Die Infinitive im Rîgvêda. Acta Universitatis Carolinae Philologica* n°2, 1958.
- SIECKE, E.: *De Genetivi in lingua sanscrita imprimis vedica usu*, Diss. Berolini, 1869.
- SOED voir ONIONS.
- SOLTA, G.R.: *Gedanken über das nt- Suffix Sb. O. Ak Wien* 232. Bd. 1 (1958), pp.3-47.
- SOMMER, F.: *Vergleichende Syntax der Schulsprachen* 4° éd., 1931, réimpr. Darmstadt, 1959 (cité VSS).
- SOMMERFELD, A.: *Le génitif adnominal en indo-européen, BSL* 23 (1922), pp.18-22.
- SPECHT, F.: *Der Ursprung der indogermanischen Deklination*, Göttingen, 1943.
- SPEIJER, J.S.: *Sanskrit Syntax*, Leyden, 1886 (cité SS).
- SPEYER, J.S.: *Vêdische und Sanskrit-Syntax (Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde* 1-6) Strassburg, 1896, réimpr. Graz, 1974 (cité VSS).
- STAHL, J.M.: *Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums des klassischen Zeit*, Heidelberg, 1907.
- STANG, C.S.: *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, Oslo, Bergen, Tromsø, 1966 (cité Vgl. Gr.).
- STOKES, W.: *The Old-Irish Glosses at Würzburg and Carlsruhe*, London-Cambridge, 1887.
- STREITBERG, W.: *Gotisches Elementarbuch*, 5° et 6° éd., Heidelberg, 1920.
Die Gotische Bibel, hrsg. v., 2° éd., Heidelberg 1919 (réimpr. 1960).
- STURTEVANT, E.H., BECHTEL, G.: *Hittite Chrestomathy*, Philadelphia, 1935.
- STURTEVANT, E.H., HAHN, E.A.: *A Comparative Grammar of the Hittite Language* 1, 2° éd., New Haven, Conn., 1951.
- SZEMERENYI, O.: *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*, Darmstadt, 1970.
- TESNIERE, L.: *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, 1959.

- THIEME, P.: *Der Fremdling im R̥gveda* (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XXIII-2), Leipzig, 1938, réimpr. Nendeln, 1966.
Untersuchungen zur Wortkunde und Auslegung des R̥gveda, Hallische Monographien Nr. 7, Halle am Saale, 1949.
- Mitra and Aryaman, Transactions of the Connecticut Akademy of Arts and Sciences, vol. 41, pp. 1-96, New Haven, Conn., 1957.
- THUMB, A., HAUSCHILD, R.: *Handbuch des Sanskrit I* 1-2, Heidelberg, 1958-59.
- THURNEISEN, R.: *A Grammar of Old Irish*, Dublin, 1946 (cité GOI).
Altindisch étavai, *Mélanges de Saussure*, pp. 223 et suiv.
- TOPOROV, V.N.: *Lokativ v slavjanskix jazykax*, *Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR*, Moskva, 1961.
- TRAUTMANN, R.: *Die Altpreussischen Sprachdenkmäler*, Göttingen, 1910, réimpr. 1960.
Baltisch-Slavisches Wörterbuch, Göttingen, 1923, réimpr. 1970.
- TROST, K.: *Zur Struktur passivischer Sätze im Russischen, namentlich in den nordgrossrussischen, die Sprache*, 18:1 (1972), pp. 9-23.
- TVORITEL'NYJ PADEŽ voir BERNSTEIN.
- UHLENBECK, C.C.: *Agens und Patiens im Kasusyntax der idg. Sprachen I* 12 (1901), pp. 170-1.
- ULVYDAS, K. (Réd.): *Lietuvių Kalbos Gramatika* 1, Vilnius, 1965, 2, Vilnius, 1971 (cité LKG).
- VAILLANT, A.: *L'ergatif indo-européen*, *BSL* 27 (1936), pp. 93-108.
Manuel du vieux-slave, 2 vol., Paris, 1948.
Grammaire comparée des langues slaves, 3 vol. Paris, 1950-66 (cité GCLS).
- VAN DER MEER, M.J.: *Gotische Kasus-syntaxis* 1, Leiden, 1901.
- VARENNE, J.: *La Mahā Nārāyaṇa Upaniṣad*, 2 vol., Paris, 1960.
- VASMER, M.: *Russisches etymologisches Wörterbuch*, 3 vol., Heidelberg, 1953-58.
- VED(IC) IND(EX) voir MACDONELL - KEITH.
- VELTEN, H.V.: *The accusative case and its substitutes in various types of language*, *Lg.* 8 (1932), pp. 255-270.
- VENDRYES, J.: *Sur l'emploi de l'infinitif au génitif dans quelques langues indo-européennes*, *MSL* 16 (1910-11), p. 247 et suiv.
Sur quelques mots de la langue des chasseurs, *Archiv. Ling.* 1 (1949), pp. 23-29.
- VEYRENC, J.: *Existe-t-il un génitif de l'objet? (Discussion à partir du russe contemporain)*, *BSL* 67 (1972), pp. 215-238.
- VILBORG, E.: *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 9), Göteborg, 1960.
- VINAY, J.P.: *Note sur le caractère cyclique de certains faits d'évolution*, *Miscelânea Home-naje a A. Martinet*, 2, pp. 217 et suiv.
- VISSER, F. Th.: *An Historical Syntax of the English Language* 1 *Syntactical units with one verb*, Leiden, 1963.
- VOGEL, J. Ph.: *Het sanskrit woord tejas (= gloed, vuur) in de beteekenis van magische kracht*, Amsterdam, 1930.
- VOGT, H.: *Les formes nominales du verbe arménien. Etudes sur la syntaxe de l'arménien classique*, *NTS* 8 (1937), pp. 5-70.
- VONDRAK, W.: *Vergleichende Slavische Grammatik* 2 *Formenlehre und Syntax*, 2^o éd. revue par O. Grünenthal, Göttingen, 1928.
- VONHOF, R.: *Zur Entwicklung der germanischen echten Verbalkomposita im Altwestnordischen*, Diss. Leipzig, 1905.
- VRIES, J. de: *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, 2^o éd., Leiden, 1962.
- WACKERNAGEL, J.: *Genetiv und Adjektiv*, *Mélanges F. de Saussure* (1908), pp. 123-152 = *Kleine Schriften*, pp. 1346-73.
Über Bedeutungsverschiebung in der Verbalkomposition, *NG*, 1902, pp. 737-757 = *Kleine Schriften*, pp. 127-147.
Vorlesungen über Syntax, 2 vol., Basel, 1926-28.
- WACKERNAGEL, J., DEBRUNNER, A.: *Altindische Grammatik*, Göttingen, 1930-57 (cité Ai. Gr.)
voir aussi DEBRUNNER.
- WALDE, A.: *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, herausg. u. bearbeitet von J. POKORNY, Berlin, Leipzig, 1927-32.
- WATKINS, C.: *Indo-European Origins of the Celtic Verb* 1 *The Sigmatic Aorist*, Dublin, 1962 (cité IEOCV).
Remarks on the genitive, To honour R. Jakobson pp. 219-18.
Indogermanische Grammatik 3 *Formenlehre* 1 *Geschichte der indogermanischen Verbal-flexion*, Heidelberg, 1969 (cité I(dg). G(r). 3-1).
- WENZEL, H.: *Ueber den Instrumentalis im R̥gveda*, Tübingen, 1879 (cité Instr.).
- WHITNEY, W.D.: *Sanskrit Grammar*, 2^o éd. 1889, 10^o tirage, London, 1964 (cité SG).
- WHITNEY, W.D.: *The Roots, Verb-forms and Primary Derivatives of the San.krit Language. A Supplement to his Sanskrit Grammar*, Leipzig, 1885, Réimpr. New Haven Conn., 1945 (cité Roots).

- WHITNEY, W.D.: *Atharva-Veda Samhitā, translated with a critical and exegetical commentary by* -, 2 vol. Cambridge Mass., 1905 (cité AV).
- WILLMAN-GRABOWSKA, H.A. de: *Le locatif dans le Rgveda*, (Thèse) Paris, 1928 = *Prace filol.* 307 (cité Loc).
- WINTER, W.: *A note on cases, To honour R. Jakobson*, pp.2250-3. (Ed.) *Evidence for Laryngeals*, The Hague, 1965.
- WOLFF, F.: *Avesta die heiligen Bücher der Parsen übersetzt auf der Grundlagen von Chr. Bartholomae's altiranischem Wörterbuch*, Strassburg, 1910.
- ZIMMER, H.: *Altindisches Leben*, Berlin, 1879, réimpr. Hildesheim New York, 1973.
- ZSILKA, J.: *The semantic of the accusative case*, *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 12, 3-4 (1962) pp.365-98.
- ZWOLANEK, R.: *Vāyav indras ca. Studien zu Anrufungsformen im Vedischen, Avestischen und Griechischen*, München, 1970.

Revue et périodiques

- AJP = *American Journal of Philology* - Baltimore.
- Acta Linguistica Hafniensia*. International journal of structural linguistics - Copenhagen.
- ALASH = *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* - Budapest.
- Annales de Bretagne*. Revue publiée par la Faculté des Lettres de Rennes - Rennes.
- Année Sociologique* (L') - Paris.
- AO = *Acta Orientalia* - Leiden.
- Arctos. *Acta Philologica Fennica* - Helsinki.
- Athenaeum*. Studi periodici di letteratura e storia dell'antichità - Pavia.
- Baltistica*. Baltų kalbų tyrinėjimai - Vilnius.
- BB = *Beiträge zur Kunde der ig. sprachen*, herausg. v. A. Bezenberger - Göttingen.
- BBCS = *Bulletin of the Board of Celtic Studies* - Cardiff.
- BSL = *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* - Paris.
- BSO(A)S = *Bulletin of the School of Oriental (depuis 1938: and African) Studies*, University of London - London.
- BTJP = *Biuletyn polskiego towarzystwa językoznawczego* - Wrocław et Krakow.
- Celtica* - Dublin.
- FL = *Foundations of Language*. International journal of language and philosophy - Dordrecht, The Netherlands.
- GCA = *Göttingische Gelehrte Anzeigen* - Göttingen.
- Glotta*. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache - Göttingen.
- IF = *Indogermanische Forschungen*. Zeitschrift für Indogermanistik und allgemeine Sprachwissenschaft - Berlin.
- IJJ = *Indo-iranian Journal* - s'Gravenhage.
- Indian Linguistics*. Journal of the Linguistic Society of India - Poona.
- JAOS = *Journal of the American Oriental Society* - New Haven, Conn.
- J. As. = *Journal Asiatique* - Paris.
- JIES = *The Journal of Indo-European Studies* - Hattiesburg, Mississippi.
- J. Or. Inst. Baroda = *Journal of the Oriental Institute, M.S. University of Baroda* - Baroda, India.
- J. Psych. = *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* - Paris.
- Kalbotyra*. Lietuvos TSR Aukštųjų mokyklų mokslo darbai - Vilnius.
- Kratylos*. Kritische Berichts und Rezensionenorgan für indogermanische und allgemeine Sprachwissenschaft - Wiesbaden.
- KZ = *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, begründet von A. Kuhn - Göttingen.
- Langages* - Paris.
- Lg. = *Language* Journal of the Linguistic Society of America - Baltimore.
- Lingua*. International Review of General Linguistics - Amsterdam.
- Linguistique (La)*: Revue internationale de linguistique générale - Paris.
- Linguistics*. An international review - The Hague.
- MSL = *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* - Paris.
- MSS = *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* - München.
- NG = *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* - Göttingen.
- NTS = *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* - Oslo.
- OLZ = *Orientalistische Literaturzeitung* - Berlin.
- REG = *Revue des Etudes Grecques* - Paris.
- REL = *Revue des Etudes Latines* - Paris.
- RHA = *Revue hittite et asianique* - Paris.
- RO = *Rocznik Orientalistyczny* - Warszawa.
- R. Ph(il). = *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoires anciennes*. Troisième série - Paris.

- Sb. BAW = *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse* - München.
- Sb. OAW = *Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse* - Wien.
- Sprache (Die)*. Zeitschrift für Sprachwissenschaft - Wien.
- Studi Baltici* - Roma.
- TAPA = *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* - Ithaca, N.Y.
- TCLP = *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* - Prague.
- VIJ = *Visheshvaranand Indological Journal* - Hoshiarpur, Punjab, India.
- V. Ja. = *Voprosy Jazykoznanija* - Moskva.
- Word*. Journal of the Linguistic Circle of New-York - New-York.
- ZDMG = *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* - Wiesbaden.
- Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* - Berlin (1860-1890).

INDEX DES PASSAGES CITÉS

TEXTES VÉDIQUES

RGVEDA

||

1	1	3.4.3.7	13	1.2.6.1
	2	2.2.2.2 n.2	31	2.2.2.2; 3.2.1.1.1
	3	3.3.1.2.2	18	3.5.1.9.3
	5	2.2.2.2	32	3.2.4.1
	7	3.3.1.1.1		2.1.1.0
	9	3.3.1.4.3		2.2.2.2
2	2	3.4.2.3.1		3.4.2.8 n.3
4	10	3.4.2.2		3.2.1.1.1
5	3	2.4.2.5		3.5.1.7.3
	4	3.2.8.1.1; 3.4.2.2		2.4.2.4
	5	2.5.2	33	3.3.1.3.6
	9	1.2.1.4		3.2.9.2
6	9	3.3.2.2		3.1.8.4.4
7	3	1.3.2.2; 2.2.3; 3.5.1.7.2		3.2.6.2; 3.5.1.9.3
8	3	2.2.2.1.3		3.1.6.2.6
	9	1.2.2.2	34	1.3.2.1.2 n.2
9	7	3.2.9.4.1	35	3.3.2.1.2
10	4	3.4.2.4		1.1.2.2; 1.2.1.2
	8	1.4.2.2; 2.2.4		2.5.5.5; 4.1.2.6.1
	10	3.4.2.8		2.5.4.1; 3.3.1.5.1
12	2	3.4.2.8		2.2.2.5
	4	3.1.6.1	36	2.2.2.2; 2.3.4.2.1; 4.3.2
	12	1.3.2.2 et n.1; 2.2.5.1	37	1.2.6.1.5; 1.2.6.5
13	8	3.1.6.2.4		1.2.2.4.2; 2.3.3.2; 5.1.1.2
	9	3.1.1.1.1 n.1	38	3.3.1.4.1
14	1	2.2.5.1	39	1.2.4.1
	10	2.2.5.1		3.1.3.8
15	3	3.4.2.4		1.3.1.5.2; 2.3.2.2
16	9	3.2.3.1.3	40	2.3.4.2.1
17	9	3.4.2.8		2.2.2.5
19	8	3.3.2.1.2		3.4.3.8.3
	9	3.2.6.2		3.1.3.7
21	2	3.4.2.2	42	3.1.2.4
	9	1.3.1.7	43	1.3.1.7
22	3	3.2.2.1	46	2.3.1.2 n.2
	11	3.3.1.4.6	48	3.3.1.5.4
	20	3.3.2.1.3		3.1.6.2.3; 4.1.4.1.1
23	16	3.2.3.2.2		1.2.1.4; 1.3.1.5.1
	21	1.3.2.1.2; 2.3.4.1.5;	10	3.4.2.4
		3.2.3.1.5	14	3.2.2.1.3
	22	2.1.4.1	16	2.3.4.2.1
	23	3.5.1.9.3		2.3.4.2.1
24	8	2.3.3.2; 2.3.4.1.1		4.1.4.1.1
	9	1.2.6.3	50	2.1.7.4
	11	3.1.2.5; 3.4.1.1		3.2.1.1.1; 3.2.8.1.1
	15	2.3.4.2.4		3.3.2.5.2
25	7	2.2.2.5; 2.5.4.1		3.2.3.1.1
	14	1.3.1.3.1	53	5.2.4.1
26	1	3.4.3.2.2		3.1.6.2.7; 3.4.2.1.1
	10	2.2.5.1	54	3.4.2.4
27	9	3.3.2.4		3.2.1.1.1; 3.2.1.1.2 n.3
	12	2.2.4	55	3.3.1.4.1
29	4	4.1.2.7	56	3.4.3.5
30	1	3.2.3.3	58	3.3.2.5.4
	11	1.3.1.3.1	59	1.2.6.1
				2.2.2.4
				3.3.1.4.3
				2.4.2.2
				4.1.3.3.2
				3.2.8.1.1

11	3.3.2.5.2	14	3.1.8.4.4
13	3.2.6.5; 3.4.1.3	15	2.2.3
62 1	3.4.2.1.1; 3.1.6.2.7 n.3	17	3.4.2.4 et n.5; 1.3.2.2 n.3
3	2.1.3.1; 2.3.4.2.1	refrain	3.3.1.1.3
5	2.2.3; 3.5.1.7.3	101 1	3.4.2.1.1 n.2
9	3.2.9.3.2	3	3.3.1.4.3
63 2	3.2.6.5	7	3.3.2.1.4
64 4	3.2.2.1.5; 3.2.2.6; 3.2.1.6	11	2.2.2.2.3
	n.4	102 7	4.1.3.3.2
10	3.2.2.1.6	10	4.1.3.2.2 n.2
13	3.1.6.5.2	103 2	3.2.1.1.2
67 6	5.2.4.1	104 1	3.2.7.3
68 10	3.2.2.5	2	2.3.3.7
69 3	3.1.1.4	6	1.1.2.4
70 10	1.4.1	7	5.2.3.1
71 2	1.3.1.9	105 3	3.3.2.1.3
5	3.2.6.2	7	3.3.1.5.2
6	3.2.2.3; 3.4.3.6.1	12	2.5.5.4; 3.3.2.1.2
9	2.5.5.3	108 8	1.2.1.2
72 8	4.1.3.4	9	1.2.1.1; 1.3.1.8
9	2.3.4.4	109 4	3.2.3.2.2
74 2	3.1.8.2.2	110 8	3.5.1.9.3
78 5	3.4.1.4; 5.2.2.9	9	3.2.4.3
79 11	1.2.2.1	111 3	3.2.2.3.2
80 5	3.2.1.1.1	112 <i>passim</i>	2.2.2.3
6	3.2.1.1.1	12	3.2.2.4
7	1.2.2.2	113 1	1.3.1.7; 3.1.3.4; 2.3.4.1.2
15	3.2.9.4.1; 3.1.2.6 n.1	n.2	
16	3.3.2.1.6	16	3.1.3.4
83 1	3.2.3.2.2; 4.3.4.5;	114 8	2.1.7.4
	3.2.3.2.1 n.1	9	1.3.1.6.2
6	3.4.1.2	115 1	1.3.1.5.8
84 1	4.3.4.5	4	3.3.2.1.3
8	3.2.1.4	116 1	3.2.6.5
11	3.2.4.4.1	6	4.2.1.1.1
12	3.3.1.4.3	7	1.3.1.6.5
16	3.2.4.4.1	8	2.2.4
17	3.4.1.3	16	2.3.4.2.1
18	3.4.3.2.2	117 2	2.5.1
19	3.4.1.3	3	2.2.4
85 4	2.2.2.1.1	6	116.7
9	1.3.2.3; 2.3.4.1.1	10	2.3.1.2
10	2.1.3.1	11	4.2.1.3.1 n.2
12	1.2.2.2; 1.2.6.1; 2.5.3.1;	16	3.2.1.1.3
	4.2.2.3	17	2.3.3.6.2; 3.2.2.3.2;
86 6	2.2.2.6		3.2.9.7.8
87 2	3.2.3.4; 4.1.3.1.3	18	3.4.2.8
6	3.2.2.1.3	22	5.2.2.9
88 2	3.2.1.1.2	118 4	3.2.7.5.2
89 4	3.3.1.3.6	119 5	3.3.2.5.4
91 2	2.2.2.4	6	3.2.2.4
7	2.3.3.3	120 1	3.4.3.8.3
92 1	1.3.1.6.4; 3.2.2.6	121 2	3.2.3.4
4	3.5.1.7.3	5	
5	2.1.3.2	(=10.61.11)	3.4.3.2.2
93 2	3.4.3.5	10	3.1.2.8
3	3.4.3.6.1	13	3.2.6.1; 3.2.6.6; 3.2.9.2
4	3.5.1.7.4 n.1	122 2	1.4.2.1
94 1	3.2.2.3.2	6	2.2.2.1.2
2	3.3.1.2.2	123 3	3.1.3.5; 3.4.1.4 et 5
14	2.4.2.5 n.1	4	4.1.2.3.2
15	3.4.3.6.1	5	2.2.1.0
16	3.2.2.3.2	124 4	4.1.2.7
95 5	3.2.3.1.3	8	3.2.2.6
10	3.1.2.4; 3.3.1.2.1	126 2	3.3.2.1.2
11	1.4.2.3	4	3.2.1.6
98 3	3.3.1.4.2	127 10	3.4.2.3.1
100 4	2.2.5.1	129 2	1.3.1.5.2
5	2.2.5.1	4	2.3.4.1.5
9	3.3.2.5.4	130 1	3.4.2.8

	4	3.2.8.2.1		8	3.1.6.2.4
131	2	3.1.3.5; 4.1.2.3	175	4	2.2.5.3
	4	3.5.1.7.4 n.1	176	2	2.5.1
132	4	2.3.4.2.1	177	3	3.2.7.5.2
	5	3.3.2.4	180	1	3.2.3.4; 3.3.1.4.1
134	2	3.3.1.4.3	181	1	1.3.1.8
136	1	1.2.2.1		4	3.4.2.7 n.5
	6	1.4.2.3		8	3.4.3.6.3
138	1	3.1.6.2.7	182	4	3.4.1.6
	3	1.2.3.0	183	2	3.3.1.4.1
139	3	3.2.3.4	185	3	3.4.2.8
	5	3.4.3.6.3		8	3.1.2.4; 3.2.9.7
	11	1.2.1.1		9	3.3.1.4.3; 3.1.3.5
140	2	2.1.5.0; 3.3.2.2		10	2.3.3.3; 3.1.8.2.2
	13	3.1.6.2.5	186	5	3.3.1.5.2
141	11	3.2.3.2.3		9	4.1.3.1.1
	13	3.3.2.1.2	187	2	1.3.1.5.2
142	8	3.4.3.2.2	189	1	3.1.3.1; 3.4.3.4; 3.5.1.8
143	7	3.3.2.2		8	2.1.4.4; 3.1.3.5; 3.4.1.4
145	2	3.3.1.4.3			
147	2	4.1.2.7	2		
	3	3.1.8.2.2	1	2	1.2.4.1; 1.3.1.5.8
152	1	3.2.10.1.1		8	3.3.2.2
	3	3.1.6.2.4	2	1	3.2.2.3.1; 3.4.3.2.1
	7	1.2.4.1		3	1.3.1.4.2
154	2	3.1.1.4.3; 5.2.2.5		5	3.3.2.2
	3	2.3.4.5		8	2.2.2.3
156	1	3.4.3.8.4		11	3.2.2.1.5
	4	2.3.1.0 n.3	3	3	1.4.1
157	2	4.1.3.1.3	4	1	4.2.1.3.1
	4	3.2.2.1		3	1.4.3; 4.2.1.3.1
	6	1.4.2.3		6	2.2.5.1; 2.5.4.1
160	3	1.4.2.1; 1.4.2.3	7	3	2.2.2.2
	4	1.3.1.7	8	3	2.2.2.3
	5	3.3.2.1.2	9	4	3.4.2.4
161	1	3.4.1.2	10	2	2.2.5.1
	13	2.1.5.0	11	1	1.3.1.5.6; 2.3.4.1.4 et n.5
	14	2.2.2.5		4	3.5.1.7.1
162	17	3.2.1.5		5	3.2.9.5
	19	1.3.1.8		18	3.5.1.7.1
	21	2.5.5.1	12	1	1.4.2.3; 2.4.1.2
163	3	1.3.2.3		5	3.4.1.1; 3.4.1.5; 5.2.3.1
	4	1.3.2.3		7	1.2.1.3
164	5	3.3.2.1.3	13	5	2.3.3.6.2 n.1
	11	2.3.1.0.1		9	2.1.3.3
	19	3.2.7.5.1 n.3	14	2	3.2.1.1.3
	28	3.1.6.2.6; 3.2.2.3.2;		3	3.2.8.1.2
		3.1.6.2.1 n.1		7	3.2.5.2
	29	3.1.6.2.6	15	2	2.1.3.3
	34	3.1.2.7 n.1		3	3.2.4.1
	50	3.1.6.2.4; 5.2.4.1 n.1		8	4.1.3.3.1
165	3	1.2.6.1		9	3.2.5.2
	5	3.3.2.1.3 n.5	16	3	2.5.5.3
	6	3.2.9.4.1	17	2	3.2.8.2.1
166	2	3.3.1.1.3; 3.3.1.2.1	18	5	3.2.7.5.2
	4	3.2.8.2.1		8	3.5.1.1
	8	3.1.8.2.2	19	1	1.1.2.4 n.2
167	3	3.2.2.1.2 et 5; 3.2.1.6		4	3.4.3.6.1
		n.4		5	4.1.3.3.1
	4	3.2.2.1.5	20	4	1.3.1.5.6
	6	3.4.2.2		5	3.5.1.7.4
168	3	3.2.2.1.5 n.4	22	4	3.3.1.1.4
	4	4.1.3.2.1	23	4	4.1.3.5
	8	3.2.3.4		6	3.2.9.1.1; 3.4.2.3.1
169	3	3.2.2.1.2		18	2.2.1.0
	7	2.2.2.4	24	3	3.2.4.1
173	3	3.1.1.4.3		8	3.2.6.1
	5	3.2.8.1.4 n.1	26	2	2.1.3.2
	6	3.2.10.1.3 n.2		4	3.4.3.4
174	5	1.3.1.4.3	27	16	2.3.4.2.2

28	4	2.5.5.4	5	4.1.1.4; 4.1.2.3
	6	3.2.2.1.2 et 4	35	3.2.9.7
	7	1.3.1.5.6 n.2; 3.3.1.6 n.2	36	4.1.2.1
	9	4.1.3.4	37	2.5.5.1
30	5	3.2.6.3	38	3.2.9.3.1
	7	1.1.3.10; 3.3.1.1.1; 4.1.2.7	39	3.2.9.5
	9	3.2.9.2	42	2.5.1; 3.4.2.1.2 n.5
	10	4.2.1.2.2	43	3.2.7.5.2
	11	3.4.1.3	44	3.4.2.1.1
31	2	3.2.1.1.2	45	3.1.6.5.2
32	3	3.2.4.4.1	51	1.3.1.4.1
33	3	1.3.1.7		4.1.2.8
	4	2.2.2.3	53	3.4.3.2.2
	14	2.3.4.2.2		3.4.2.3.2 n.1
34	1	3.2.8.1.4	14	3.2.9.7
	8	5.2.2.4	15	3.3.2.1.3
35	3	3.2.3.1.1	19	3.2.8.2.2
	5	3.2.9.4.1 n.5	54	3.4.3.5
	6	2.3.3.3	14	2.5.2
	7	2.3.1.5 n.1	15	1.3.1.8; 2.2.5.3
	12	3.2.9.4.1; 3.4.1.1	21	3.5.1.9.2
37	1	3.2.3.1.2	55	5.2.2.4
	4	3.5.2.1		1.2.4.1
	5	3.2.3.2.2	56	2.3.4.1.5; 2.3.4.1.2 n.2
	6	3.1.2.7	58	2.5.1
			59	3.3.2.5.4
3			61	1.4.2.1
1	5	2.2.1.6	6	4.1.2.7
	8	2.2.3		
	14	3.3.1.4.1	4	
2	5	2.3.4.3	1	1.2.2.3
3	1	3.4.3.4	2	3.1.3.1; 3.3.1.3.2
	3	4.2.1.6 n.1	18	1.3.1.5.1; 1.3.1.5.3
	6	2.2.5.1; 3.3.2.1.3	19	2.5.5.4
	9	4.1.2.8	3	3.4.2.6
6	5	3.3.2.1.2	9	3.2.2.4
	7	3.1.1.4.3	13	3.3.1.5.2
8	11	4.1.3.2.3	5	3.4.3.6.1
9	2	2.3.3.3	10	2.2.3
	7	1.3.1.1	15	1.4.2.3
10	4	2.2.2.2 n.2	6	3.5.1.7.4
	6	2.3.4.3	7	2.4.2.5
	7	2.3.4.2.3	3	2.2.4
13	4	3.2.3.4	8	3.3.2.2
14	3	1.3.1.9; 2.2.2.5	11	2.5.3.1
15	1	1.3.2.2 n.2	12	3.1.1.3
16	6	3.5.1.9.3	6	3.2.7.4
17	1	2.2.2.3	13	3.2.8.2.2
	3	1.2.6.3	14	2.3.4.2.1
18	3	3.4.3.1.1	15	4.1.2.7
19	1	2.3.4.3	16	3.4.2.6
20	3	3.2.9.4.1	5	2.4.1.2; 4.1.3.3.2
23	4	2.1.1.0	6	4.1.3.3.1
24	4	2.2.5.1	21	3.2.2.4
25	2	4.1.2.8	17	3.2.6.5
	4	2.5.1	6	1.2.4.1; 1.2.4.5; 1.2.6.1
26	4	3.2.2.1.6	18	3.2.2.3.2; 3.4.3.3.1
27	15	5.2.2.4	19	3.2.8.1.1
30	16	3.2.1.1.1	7	3.2.3.2.2
	17	3.1.2.8; 3.1.3.1; 3.2.6.1	8	3.2.4.1
	19	3.2.3.1.3	20	2.3.1.5
31	2	3.1.3.4; 3.1.6.2.5	21	3.3.2.2
	19	3.4.3.5	7	3.3.1.4.3
32	11	3.2.10.1.3	22	3.2.6.5
	12	5.2.4.1	23	4.1.3.2.3
	13	2.2.4	24	3.1.3.4
33	5	3.1.3.8	27	1.2.1.1
	9	3.1.3.8 n.1	2	3.3.2.4
34	2	4.1.2.8	30	1.3.1.4.3; 3.5.1.7.4 n.1
	3	3.2.8.1.1	6	4.1.3.3.7

	19	2.3.3.3		37	4	3.1.6.2.2; 3.1.6.2.6
	21	2.3.4.2.1		39	5	3.2.2.3.1
31	3	3.3.1.1.4		40	3	2.2.4
	10	3.1.6.2.1			4	3.2.7.5.2
32	6	2.3.4.3		41	13	3.3.2.5.2
	9	2.3.4.3		16		3.4.3.6.1
36	4	2.1.7.2		17		2.3.4.3
37	2	3.2.3.1.2		42	4	3.5.1.9.1
	5	3.4.2.8			8	3.5.1.9.1
38	7	3.2.5.3		10		3.4.2.7
	10	3.3.2.1.2; 3.5.1.9.2		11		3.4.3.2.2
39	3	2.1.6.0		16		2.3.4.3
40	4	3.2.7.1		17		1.2.1.3
41	4	3.2.1.2		43	15	3.3.1.4.3
	6	2.3.4.1.5		44	2	2.3.1.0.1
42	1	3.3.1.4.3			14	2.1.3.1; 3.4.1.1
	4	1.4.2.1; 4.1.3.1.3			15	2.1.3.1; 3.4.1.1
43	5	3.2.3.4		45	7	2.5.5.4
	6	3.2.3.3			8	2.5.5.4
45	2	3.2.8.1.4		10		2.2.2.5
	5	3.4.2.3.1		11		3.3.2.4
49	2	2.3.1.5		46	1	2.3.4.1.6
50	7	3.3.1.3.1			4	2.3.4.3
51	10	3.3.2.5.4			6	3.3.1.1.3
	11	3.4.1.3			7	2.1.3.1
52	7	2.5.5.5; 3.3.2.1.2		47	6	2.3.4.2.2
53	1	3.3.2.5.4		48	5	3.3.2.2
54	5	2.3.4.1.2 n.2		50	3	3.4.3.6.3
55	11	5.2.2.3 n.1		52	16	3.4.1.4 et 5
56	2	4.1.3.1.3		17		3.2.1.6
57	5	3.2.3.3		53	6	2.2.2.5
	8	3.1.6.2.4		54	1	3.4.2.1.1; 3.4.2.2
58	9	3.2.2.6			2	3.2.9.4.1
					11	1.2.1.1
5					15	3.3.2.1.2
1	7	3.2.1.6		56	1	4.2.2.2.2
	8	3.1.1.4.3		57	6	3.2.2.5
	11	2.5.5.3			7	1.3.2.2
2	5	1.2.4.6; 1.2.6.3; 3.5.1.8		58	2	2.2.2.4
	12	3.4.1.4		59	1	1.3.1.5.0; 2.2.2.4
3	4	3.4.3.6.3			7	2.2.2.4
	9	3.4.2.7		63	1	5.2.2.4
11	6	5.2.2.5			4	3.2.2.5
12	6	3.4.3.7			5	2.4.2.2
13	6	3.3.2.2		64	3	5.2.2.3
15	5	3.2.9.5		65	4	1.2.4.5
16	1	3.4.2.1.1; 3.4.2.2			5	1.2.1.3
	4	3.1.2.6 n.1		67	3	3.3.1.4.1
17	4	4.2.1.3.1		69	3	3.4.3.7
18	4	3.2.9.2		70	3	3.3.2.4; 4.1.3.5
21	1	3.1.2.9; 3.4.3.2.2		75	1	4.1.2.8
25	4	2.2.5.3; 3.4.3.5		76	1	4.1.4.1.1
26	8	1.3.2.1.1; 3.1.3.2		79	1	2.1.4.2
27	3	3.4.2.4			4	3.4.2.4
29	1	3.1.6.2.7			9	3.3.2.1.4
	2	1.2.2.4.1		80	1	3.4.2.3.1
	6	3.1.6.2.7; 3.2.1.3;			3	3.2.7.5.2
		3.4.2.1.1			6	3.2.8.1.4
	12	3.4.2.1.1		81	1	2.3.1.5 n.1
30	2	3.3.1.2.2; 3.4.1.1		82	3	2.3.4.1.5
	4	3.5.1.8 n.2		83	3	3.2.6.3
	6	3.1.6.2.7; 3.4.2.7		10		3.1.6.2.6; 1.1.2.5 n.2
	9	3.2.9.7		85	2	2.1.2.0
31	4	2.3.3.7; 3.2.2.3.2			6	3.2.3.1.1; 3.2.3.3
	9	3.2.8.1.1				
32	10	3.3.2.5.4		6		
34	2	3.3.2.5.2		1	6	3.2.1.3
	5	2.3.4.1.5			9	3.3.1.2.3
	7	4.1.2.3.2			11	3.3.2.1.2
35	4	1.3.2.3			13	1.2.6.1

2	1	3.1.6.5.2	48	3	2.2.2.3; 5.2.2.4
	5	3.1.6.5.2		5	5.2.2.5
3	5	4.1.3.2.1		6	3.3.2.1.1 n.1
4	6	3.3.2.1.2		16	3.4.2.6
	7	3.2.3.1.2	49	5	3.2.7.5.2
5	2	3.2.9.4.1		13	2.2.2.1.2; 2.3.4.2.2
	5	1.4.2.3	50	5	3.2.2.1.2 et 5
	7	3.2.3.1.3	51	14	2.3.4.1.5
7	4	2.5.5.1	52	3	3.30.17
9	1	2.2.2.6; 2.5.5.3		8	4.1.2.8
	7	2.3.4.1.2		12	3.4.3.2.2
11	5	3.2.2.1.2 et 5	53	5	3.2.4.1
12	1	3.3.2.1.2		6	3.2.1.5
	6	2.2.5.1	54	1 - 2	3.5.1.9.1
13	1	2.1.3.2; 2.5.3.1		10	3.2.9.2
	4	2.2.5.3; 3.1.4.2	55	5	3.4.1.3
15	1	3.3.2.2	56	1	3.3.2.3
	2	3.2.2.3.2; 4.3.4.1		4	3.4.1.3 et 5
	4	3.3.2.2	59	3	2.2.4
	7	3.4.3.9.2		10	2.2.5.1
	11	3.2.3.2.2	60	3	3.3.1.1.4
	14	3.3.1.1.4	61	10	2.1.4.5
	16	2.2.5.1		14	2.5.5.1
16	2	4.2.1.6	62	1	3.4.2.3.1; 3.4.2.5
	21	3.3.2.1.2 et 3; 4.1.2.6.1		6	3.1.8.4.4
	22	3.4.2.2	63	5	3.3.1.1.4
17	1	3.2.4.1	65	4	3.4.2.3.1
	2	3.2.4.1	66	9	3.1.6.2.4
	3	3.2.4.1	67	1	4.3.1.1
	6	3.2.6.2	68	7	1.2.2.2
	8	3.4.2.7		8	3.3.2.4
	9	3.4.2.7	69	7	3.5.2.2
18	11	2.3.4.1.5 n.1	70	4	2.3.4.3
19	12	2.1.2.0; 2.1.7.5		5	3.2.2.1.1; 3.2.2.1.4
20	4	1.3.1.8; 2.2.2.4; 4.1.3.3.2	71	1	3.2.3.4; 3.3.2.5.4
	5	2.1.3.1; 4.2.1.3.1 n.3		2	1.2.1.3
	6	3.5.1.9.2		5	3.1.6.2.4
21	2	4.1.3.3.2 n.1	72	5	3.2.8.2.2; 4.1.2.5
	6	3.1.6.2.7	74	3	3.2.7.1; 3.2.7.3
	10	3.4.2.1.1	75	5	3.2.7.2
22	1	3.4.2.1.1		14	3.1.8.2.1 n.1
24	8	1.2.2.2		16	4.1.3.3.4
	10	3.3.1.4.3			
26	6	3.4.3.6.3	7		
28	8	1.3.1.8; 3.2.3.2.1	1	4	2.2.2.3
29	2	3.2.2.1.2 et 5; 3.2.7.5.2		17	3.1.6.2.5
	3	3.2.2.1.2		21	2.2.2.3; 3.1.6.2.3
	5	2.2.2.4	2	1	3.3.2.1.2
30	1	4.1.3.3.2 n.1		4	3.3.2.1.6
31	3	1.3.1.4.3	3	5	2.2.2.3
32	5	2.2.2.3	4	6	1.3.1.1; 2.3.4.1.5
33	3	3.2.1.2		8	2.3.1.0.1
	5	2.3.4.4	5	2	4.1.4.1.1
34	4	3.2.2.1.2		4	3.3.1.4.3
35	4	3.1.6.2.6; 3.2.2.4	7	6	3.3.2.4
38	5	2.1.3.2		7	3.3.1.2.2
41	1	1.3.1.7	8	5	3.1.6.5.3
	4	3.2.3.1.3	11	1	2.2.5.1
44	7	1.3.2.1.2	12	1	3.3.1.1.1
	10	1.2.2.2		2	5.1.3.1
	19	3.2.7.5.2	15	5	2.3.4.1.2
	23	3.2.9.3.2	16	11	3.2.3.1.2
45	22	3.4.2.2	17	1	4.2.2.2.2
46	2	3.2.5.3		3	3.3.1.5.3
47	10	4.1.3.2.1	18	2	4.1.3.2.2
	15	3.2.3.1.2		4	3.4.1.1
	18	1.2.4.5		10	2.5.2
	25	3.4.3.2.4		14	4.2.1.1.1
	26	4.2.2.2.2		18	3.2.1.1.1; 3.2.9.7
31		3.4.1.2	19	7	2.3.3.3

20	4	2.2.2.4	93	2	3.5.2.2
	8	2.3.3.3		4	3.4.3.7
21	1	4.1.2.7		7	3.1.3.6
	8	5.1.1.2	95	2	1.3.1.7
23	3	1.4.2.3; 3.2.7.5.1		6	3.2.2.3.1
	6	3.4.2.1.1	97	1	3.1.6.2.5
24	4	4.1.4.2	98	2	2.3.4.1.5
30	4	3.3.1.2.2		5	1.2.4.5
32	9	1.2.2.2	100	2	3.5.2.2
	16	3.1.6.5.2	101	6	2.1.5.0; 2.3.4.4
33	1	2.3.3.3	103	5	3.4.1.2
	4	3.2.8.2.1	104	4	3.2.6.6
	9	3.3.2.1.3 et n.5		5	3.2.6.6
	12	3.3.2.1.3		16	3.2.1.1.1
34	2	3.1.3.8		20	2.3.4.2.2
	7	3.1.6.2.4			
	9	3.2.9.1.2	8		
	24	1.1.1.1.10	1	5	2.3.4.3
36	7	3.2.2.3.1		12	3.2.9.4
38	2	1.3.1.5.0	2	4	2.2.5.1
	4	3.4.2.4		7	1.2.4.1
40	2	3.3.2.3		16	3.4.2.3.1
46	3	4.1.4.2		17	4.1.1.4
47	4	3.2.4.2; 3.1.2.4 n.2		18	3.1.3.7; 3.1.6.4
48	5	1.4.2.3		28	3.2.2.2
51	2	1.3.1.5.7	3	2	3.1.3.2; 3.2.5.1.3
52	2	3.2.2.3.2		6	3.3.2.5.4
55	3	3.4.1.6		8	3.1.6.5.3
56	13	2.2.5.1; 2.5.4.2; 3.3.2.5.2		10	1.3.2.3; 3.2.6.2
	22	2.4.2.1		16	3.2.2.3.2
57	3	3.2.2.6	4	6	3.4.3.6.1
58	3	2.5.5.5		17	3.3.1.5.3; 3.3.2.2
60	7	3.1.6.2.5	5	1	3.3.2.1.3; 4.1.2.6.1
	9	4.1.4.2		3	3.4.2.7
	10	2.2.2.3		23	3.4.3.6.3
61	1	3.3.2.1.2		39	2.2.2.5
	5	3.3.1.4.6; 2.3.4.1.3 n.1	6	12	4.2.1.1.1
	6	3.2.2.3.2		15	2.2.4
63	2	3.2.7.5.2		17	3.2.9.5
65	2	1.3.1.3.1	7	4	3.1.6.2.6
	3	3.3.2.4		16	3.3.1.3.6
	4	3.1.2.10; 3.5.2.2		22	3.2.9.4.1
66	7	3.4.2.3.1		23	1.3.2.3
67	1	3.4.2.3.1		24	2.1.3.2
	3	3.3.1.4.6		31	3.4.2.7
68	9	3.4.2.3.1	8	4	3.1.6.2.5
69	2	3.2.7.5.2		18	2.2.4
73	3	3.4.2.3.1	13	14	3.1.6.2.4
74	3	1.1.2.2		16	4.3.4.1
	6	3.1.6.2.6		24	2.2.4
75	1	2.5.5.4		25	4.3.4.1
77	1	4.2.1.1.1		33	2.2.4
78	2	3.4.2.3.1	16	5	2.1.7.5
79	2	3.3.2.5.4		12	3.4.3.6.3
80	2	3.2.8.2.2 n.2	18	5	2.3.4.1.5
81	1	3.2.8.2.2		12	4.2.2.2.2
82	6	2.3.4.3	19	11	3.1.6.2.5
83	8	1.4.2.1		14	3.4.3.6.1
86	3	3.1.6.4		20	2.1.3.2
	4	5.2.2.3		22	3.4.2.2
	5	2.2.2.1.2	20	11	5.2.2.7
	6	1.2.1.3		20	3.4.1.1
87	1	2.3.4.4; 3.2.4.1		24	3.4.3.6.3
	7	2.1.4.3	21	10	1.3.1.8; 1.4.1
88	4	3.3.2.1.4	23	12	2.1.7.4
	6	3.2.9.7		21	3.4.3.4
89	5	2.5.3.2	24	14	3.2.3.2.2
90	2	3.3.1.2.3	25	20	2.3.4.1.5
91	2	2.3.1.0.1	26	3	3.1.6.2.6 n.2
	6	3.3.1.4.2	29	1	3.2.2.6

31	14	3.4.3.7	9	1.4.2.3; 3.1.6.2 et 6
33	4	3.4.2.2	87	3 8.8.18
39	7	3.1.6.5.2	88	3 3.2.8.1.1
40	5	3.3.2.2		5 4.1.3.3.2 n.1
41	5	3.1.6.5.2		6 2.3.3.3
	8	3.2.5.1.3	90	4 3.3.2.2
	9	3.1.1.4.3	92	2 3.4.1.3 et 5
43	32	3.2.6.2		16 3.1.6.3; 3.5.2.1
44	27	3.2.6.5		28 3.4.3.8.4
45	21	3.4.2.2		32 1.2.4.2
	30	3.1.2.3	93	25 1.2.2.2
46	5	1.4.2.2	96	7 2.5.3.1
	7	1.2.1.4		8 3.4.3.4
	17	3.4.2.5		9 3.1.1.4.2
47	1	3.4.2.5		12 3.4.2.5; 4.1.2.8
	2	2.3.4.1.5		19 1.3.2.3
	14	1.2.1.5	98	1 3.4.2.2
	17	3.5.1.9.1		9 3.2.7.5.1
48	3	3.2.9.7	100	3 1.1.2.2
	5	2.5.3.2		4 1.1.2.2
	7	1.4.1		8 3.3.2.4
50	7	3.2.7.5.2		12 4.1.3.3.1
51	2	1.3.2.1.2	101	8 3.4.2.8
	7	3.3.1.4.3		10 3.3.1.5.2
	8	3.3.1.2.2		14 3.1.6.2.6
54	1	3.3.1.2.1; 3.3.2.2	103	1 3.3.1.2.2
	2	3.3.1.1.3		
55	1	1.3.2.1.2	9	
56	1	1.3.2.1.2	1	1 2.3.4.1.1
	2	1.3.2.1.2		2 1.3.2.2
58	3	4.1.3.3.2		4 1.3.1.5.1
59	5	3.1.3.5	2	3 3.2.10.1.1
60	18	3.3.1.4.3		4 3.2.10.1.1
61	8	3.4.2.2; 3.4.2.5		5 4.2.1.3.1 n.1
	9	3.4.3.4	5	2 2.2.2.5
	18	3.2.2.1.2 et 6		4 2.1.4.5
63	6	3.4.3.8.3	6	5 3.2.1.6
	7	3.2.5.1.3		6 3.5.1.9.3
	11	2.2.2.2	8	1 3.2.3.1.3
64	2	3.2.1.3		6 3.2.8.2.2
	5	2.3.4.2.1	9	2 2.5.2
67	3	1.2.6.1; 2.5.3.1		8 3.1.6.2.6
	5	3.2.9.1.2	10	3 3.2.2.6
	6	1.2.6.1; 2.5.3.1		5 3.3.2.1.3
	7	1.2.5.1		8 3.2.7.3
	8	4.3.1.2	11	4 3.1.6.2.7
	11	1.3.1.7	12	8 3.1.1.4.2
	18	4.2.2.2.2	14	3 3.5.2.1
	19	1.2.6.1	16	1 2.2.2.3
68	2	3.2.3.1.1	22	4 2.5.5.3
70	13	3.4.3.8.3	23	2 2.3.4.1.1
71	3	2.2.5.1	24	7 1.3.1.4.2
72	18	3.3.2.1.2; 3.3.2.2	29	2 3.2.1.6
73	3	3.1.3.2; 3.2.5.1.1	31	6 2.3.4.1.5
	8	3.2.8.1.1	34	3 4.2.1.1.1
74	1	3.4.2.5	35	5 3.2.10.1.1; 4.1.2.2
	2	3.4.2.6	36	3 2.3.4.3
	7	4.2.1.3.2	42	3 2.3.1.5
75	2	5.2.3.1	43	3 3.2.9.7
	9	3.2.1.2	44	6 3.2.3.1.3
	10	3.4.2.2 et n.1; 3.4.2.3.2	45	3 2.3.4.3; 3.2.2.6; 2.3.1.0
	13	3.3.1.4.2		n.2
	14	4.2.2.2.2	49	4 1.3.1.5.4 n.2
77	8	3.1.3.1	52	4 3.3.2.3
78	7	3.2.3.1.3	53	3 2.3.4.1.4
	10	3.5.2.2	58	1 1.3.1.5.4 n.2
79	2	3.2.8.1.2	60	4 2.3.4.1.1
	5	2.5.5.1	61	1 3.3.1.1.3
81	5	3.4.2.4		19 2.4.1.1
84	2	4.3.1.2		22 2.3.1.2

62	17	3.2.7.5.1	3	5	3.3.1.2.1; 3.3.2.1.1 n.1
	18	2.3.1.2	4	6	3.2.7.5.1
63	17	3.2.1.6	5	3	3.2.9.4.1
	24	3.2.5.1.3	6	1	3.2.8.2.1
64	2	1.4.1		2	1.4.2.1
	19	3.2.7.5.2	7	2	1.3.2.2; 3.4.2.4
	28	1.2.3.0		7	4.1.3.5
66	11	2.5.1	8	6	3.3.1.4.2
	13	3.2.10.1.1		7	3.3.1.5.2
	26	2.2.5.1	9	3	2.5.2
67	19	3.2.1.5		7	1.3.2.1.2
	23	3.3.2.1.3	10	7	3.1.3.4
68	7	4.2.1.4		11 - 12	3.5.1.9.2
69	4	3.2.8.2.2	13	1	3.2.7.5.1
	5	3.2.8.2.1		4	4.1.3.3.2
	7	2.1.7.4	14	10	3.1.6.2.6
70	2	3.2.8.2.2	15	6	3.4.2.4; 3.2.1.3 n.1
	5	3.3.2.3	16	3	2.2.2.1.2
71	1	3.3.1.5.2		7	3.2.8.1.5; 3.2.8.2.3
	4	1.3.2.5; 3.2.2.2		12	3.1.3.1
72	5	3.2.3.1.3; 3.2.3.2.2	18	4	3.2.9.3.1
73	6	3.3.2.4	19	3	3.1.6.5.2
	8	2.3.1.0.1		7	3.2.9.2; 3.5.1.9.3
	9	3.1.1.4.2	20	5	3.1.1.4.3
74	4	4.1.2.4; 3.2.2.1.1 et n.2	21	8	1.3.2.2 n.1
	7	3.3.1.4.1	23	4	3.2.3.4
75	9	3.2.7.5.1		5	3.1.6.5.3
78	2	2.3.4.1.2	25	11	3.3.2.4; 4.1.3.5
80	1	2.2.2.3	27	2	3.5.1.9.1
82	4	3.4.1.3		4	1.2.1.1
84	2	3.3.1.4.1	28	6	4.1.3.2.2
	4	3.2.4.4.1	29	6	2.2.3
	5	3.2.2.2	34	6	2.5.5.1
85	3	2.1.5.0		9	3.2.1.4
	7	3.2.1.6		11	1.1.3.10
	10	4.1.2.4		13	3.1.6.2.4; 3.2.6.4; 5.1.1.5
86	38	1.2.2.1; 2.3.4.1.4	35	1	4.1.2.7
	44	2.2.2.3; 3.4.2.2		3	3.3.1.1.4
	48	3.2.3.1.3		13	3.3.1.1.3
92	5	2.3.4.4		14	4.1.3.5
93	3	3.2.2.2	36	5	3.4.2.1.1
	4	3.2.4.2		12	2.3.4.2.4
94	3	4.1.2.8	37	1	3.4.3.5
95	4	3.3.1.4.1		2	3.3.2.1.4
96	4	2.3.4.1.3		3	3.3.1.1.1
	6	1.3.1.1.1; 1.3.1.3.1		4	3.2.1.3
97	1	3.5.1.9.2		8	3.3.1.1.1
	6	2.3.1.3		9	2.2.2.6
	11	4.3.4.5		12	1.3.1.5.5
	12	3.5.1.9.2	37	1	3.4.3.5
	28	3.2.7.5.2		2	3.3.2.1.4
	32	3.2.4.4.1		3	3.3.1.1.1
	58	3.2.4.4.1		4	3.2.1.3
98	2	3.2.8.2.2		8	3.3.1.1.1
	8	2.4.2.5 n.1		9	2.2.2.6
99	5	4.1.3.1.3		12	1.3.1.5.5
100	2	3.1.6.5.2	38	2	3.5.1.7.3
	9	2.2.2.4	40	1	4.1.2.8
101	1	2.2.2.3; 5.1.1.3.1		5	2.3.4.4
	14	2.5.5.1; 3.2.8.2.1		9	2.3.1.4
	15	3.2.8.2.1		10	1.3.2.1.1
104	2	3.5.1.9.3	42	9	3.5.1.9.3
105	5	2.3.4.1.5; 1.2.2.1 n.1	43	2	2.1.4.6
107	15	3.3.2.4		3	3.1.6.5.2 n.8
	18	3.2.8.2.1; 4.1.2.5	45	7	3.3.1.2.1
	24	4.2.1.4		10	4.1.2.3.2
108	6	3.3.2.1.3	47	1	1.3.1.2; 1.3.1.6.3
				8	3.4.2.4
10			48	7	3.2.1.1.3
1	7	3.3.2.1.2	49	3	3.3.2.5.2

	8	3.1.2.6 n.1	100	4	3.2.9.4.1
50	3	2.1.2.0; 2.4.2.1	104	7	4.1.2.8
51	1	3.2.8.2.4		9	2.1.3.2; 3.1.6.5.2
53	2	3.4.3.8.1 n.1	105	1	2.3.4.3
	6	3.3.2.1.3 et n.5		2	2.3.4.3
	7	3.2.7.2		3	2.3.4.3
	8	4.1.3.5	106	10	3.1.6.2.6
54	6	3.2.9.3.2; 3.5.1.9.3	107	6	3.4.3.8.1
57	6	1.4.2.3	109	4	3.4.1.2
59	1	3.1.1.4.3		5	3.1.6.2.5
60	8	3.2.7.2	110	9	3.2.2.5
61	12	3.5.1.8	111	7	3.3.1.4.1
62	1	3.3.1.2.2		9	4.1.3.2.3
	9	3.3.1.2.2	113	9	3.1.3.8
63	3	3.2.2.4	114	10	3.2.7.5.2
	6	3.4.3.8.3	117	3	2.4.2.4
	7	3.4.3.2.2	118	6	3.4.3.5
64	7	3.3.1.4.3	119	10	3.2.1.1.4
	9	3.4.2.1.1; 3.4.2.2	120	3	3.5.1.9.3
	12	3.2.2.4	122	3	3.3.1.2.3
65	5	1.3.1.5.5	124	3	2.5.3.1
	7	3.2.1.6 et n.4		6	3.1.6.2.4 n.1
	15	2.1.7.4	125	1	2.2.2.1.1; 3.3.1.1.1
66	8	2.1.3.2		6	2.3.3.3; 3.1.3.1; 2.3.1.0
	9	3.2.1.6			n.1
68	8	3.2.7.2	127	2	3.2.1.3
	9	3.2.1.3	128	1	3.1.6.5.2
69	4	1.2.6.1		3	3.1.6.5.2
70	5	2.2.4		5	3.5.1.8
71	11	3.1.6.2.5	130	1	3.3.2.1.3 et n.5
74	6	2.3.4.1.5		2	3.3.2.1.3 n.5
75	5	3.3.1.4.6		6	3.1.6.2.4
	9	1.4.2.3	131	1	3.5.2.1
77	1	3.2.3.4	132	5	1.2.1.4 et 5
79	5	3.4.3.1.1	135	2	3.1.3.7
	6	3.2.9.7	137	5	1.3.1.6.4; 1.4.1
80	4	3.3.2.1.3	138	5	2.5.3.2
	7	3.1.2.3; 3.4.1.4; 5.2.2.9	140	2	3.2.3.2.2
85	11	3.2.9.1.2		4	3.2.3.2.2
	12	3.2.1.1.3	142	5	3.2.1.6
	24	3.2.7.1	143	4	1.2.2.1; 2.3.4.1.4
	28	3.2.7.1	144	2	1.2.1.4; 1.2.6.1
	30	3.2.9.1.2	145	6	3.2.9.1.2
	34	1.2.2.1	146	4	3.2.1.2
	38	2.2.4	147	3	2.4.2.1
86	3	3.2.9.7	148	2	3.2.9.5; 3.5.1.7.1
87	3	3.2.9.4.1	152	5	1.3.1.5.4
	6	2.5.4.1	161	4	2.5.5.3
	13	3.4.2.1.2	162	16	3.1.3.2
	22	3.2.9.2	165	5	3.1.6.4
88	1	3.4.3.1.1	166	3	3.2.7.2
	14	3.4.1.2	167	4	3.2.1.6
89	7	3.2.4.2	172	1	3.3.1.4.7; 1.2.3.0 n.2
	9	4.1.3.2.2		4	3.1.6.2.4
	17	4.1.3.4	173	3	3.4.1.3
90	1	3.2.8.1.1	176	2	3.3.1.3.5
	5	4.1.3.3.2	178	3	3.3.2.1.2
	6	2.2.1.0	182	3	2.3.3.3
	16	cf. 1.164.50	183	2	3.1.1.4.2
91	3	1.2.4.1	184	1	3.2.2.5
94	1	3.4.1.2	189	1	3.1.1.1 n.1
	13	3.2.3.2.2	191	3	3.4.3.1
95	5	3.2.3.2.2			
	9	3.5.1.9.2			
	13	1.2.6.1			
	15	1.1.2.2			
96	3	3.2.2.1.2 et 5			
	4	3.2.1.5			
	13	3.1.6.3			
97	4	3.4.1.3; 5.2.2.3 n.1			

KHILA

4.7.4 • 5.2.4.1

AV ATHARVAVEDA

1	2.3	3.4.2.1.1	1.1.4.14	1.2.6.3
	8.4	3.1.2.3; 3.1.6.4; 3.2.1.1.4	1.1.4.14 et 16	3.3.1.4.5
	147.3	3.1.8.2.2	1.1.4.15	4.3.2
4	16.9	3.2.7.3; 4.3.1.2	1.1.4.19	1.2.4.4
	27.4 et 5	2.2.5.3	1.2.1.21	1.2.4.1
5	5.3	5.2.4.1	1.2.3.2	5.1.2.2
	7.1	3.1.8.2.2	1.2.5.11 et 12	3.1.6.1; 3.1.6.2.7; 3.1.6.4
	8.9	3.1.2.6	1.3.1.13	1.2.4.6
	13.4	3.2.3.2.3	1.3.1.17	3.1.8.4.2
	18.15	3.4.2.1.2	1.3.3.13 et 14	3.2.9.2; 3.2.9.3
	28.8	3.2.9.3.1	1.4.4.2	5.2.2.3
6	2.2	1.3.1.4.2	1.5.2.15	3.4.3.3.2
	117.1	3.3.1.1.2 et 3.4.3.3.2	1.6.1.2.1	3.2.2.1.5
7	33.1	3.2.3.3	1.9.1.12	3.4.3.8.0
	56.6	1.2.1.1	2.4.2.1	3.2.1.3 n.1
	88.1	3.2.3.2.3	3.1.1.10	1.3.1.9
	117.1	3.4.3.3.2	3.1.2.2	1.2.4.6
10	3.12	1.4.2.2; 2.2.4	3.1.2.8	3.2.9.1.1
	4.26	3.2.3.2.3	3.1.2.21	3.2.1.2
11	4.26	3.2.7.1	3.2.1.13	3.2.6.1
	10.8	3.2.4.2	3.2.1.15	3.1.8.4.2
	10.12	3.2.3.3	3.2.2.24	1.2.4.1; 1.3.1.3.2
12	3.22	3.2.5.2	3.3.4.7	2.1.2.0
	3.41	3.2.2.1.5	3.4.1.2.2	3.2.9.1.1
15	12.11	4.1.3.3.4	3.6.4.12	3.1.1.4.1
17	1.6	3.2.3.1.2	3.8.2.12	3.2.9.3.2
18	2.7	3.1.2.4	11.5.5.1	3.2.9.3.1
	2.30	3.2.3.1.2	11.5.7.1	4.1.3.4
			11.5.8.6	3.2.9.1.1
			14.5.1.5	4.3.4.5
			14.7.1.32	3.4.3.8.0

Autres Saṃhitā, Brāhmaṇa et Upaniṣad**AB Aitareya Brāhmaṇa**

1.1	3.4.3.8.2
2.24	3.4.3.8.0
7.14.2	1.2.4.5
8.7.13	3.2.9.3.2

BĀU (K) Bṛhad Āraṇyaka Upaniṣad (Kāṇva) éd. Sénart

1.1.1	1.1.1.6
2.4.12	1.2.2.4.2; 5.1.1.2

Ch.U.(K) Chāndogya Upaniṣad (Kāṇva) Ed. Sénart

4.17.4	1.3.1.5.6
--------	-----------

Mahā Nārāyaṇa Up(aniṣad) éd. Varenne

519	2.5.5.4
-----	---------

M S Maitrāyaṇī Saṃhitā

2.5.6	4.1.2.1
-------	---------

ŚB Śatapatha Brāhmaṇa (Madhyam̐dina)

1.1.1.11	1.3.1.9
1.1.1.16	3.1.8.2.2
1.1.1.21	1.2.4.6

ŚB(K) Śatapatha Brāhmaṇa (Kāṇva)

4.1.2.2	1.2.4.6
---------	---------

TB Taittirīya Brāhmaṇa

1.7.7.4	3.3.1.1.4
3.2.8.3	4.3.4.1
3.9.9.1	3.4.3.8.1 et 3

TS Taittirīya Saṃhitā

1.5.7.5	3.2.1.1.4
1.7.1.5	2.3.4.4 n.2
2.6.4.4	4.1.1.4
3.4.1.2	4.1.2.1
6.3.9.1	4.1.1.4

VS Vājasaneyi Saṃhitā

2.28	3.4.3.8.5
3.47	3.2.9.7
18.56	3.4.3.2.6 n.1

M Bh Mahābhārata

1.6713	3.2.9.3.1
3.880	3.2.4.4.1
7.6436	3.2.9.5
12.177.52	2.2.5.2 n.1
13.4896	3.2.5.1.1

R Rāmāyaṇa

1.24.22	3.1.8.5
1.77.5 (Gorr.)	3.2.9.4
5.3.60	3.2.5.1.1
5.11.11 (Gorr.)	3.2.6.3

TEXTES SANSKRÍTS DIVERS**Pāṇini**

1.4.43	3.1.4.4; 3.2.6.4
1.4.52 et 53	3.1.2.7
2.3.46	0.1.5
2.3.62	1.2.4.5
2.3.66	1.3.1.5.6
5.4.48	1.3.1.2

Bhag(avata) P(urāṇa)

6.1.9	3.2.4.4.1
-------	-----------

Manu Mānava - dharma - śāstra

8.27	3.2.6.3
9.11	3.1.8.5
9.14	4.1.3.4

TEXTES IRANIENS**AVESTA****Y Yasna****Textes non gāthiques**

8	1	5.1.1.3.3
	7	2.3.2.1
9	1	1.3.1.4.2
	2	2.3.4.1.2; 3.4.2.5 n.2
	4	1.3.1.3.2
	11	3.2.1.4
	13	1.3.1.3.3
	21	4.1.2.7
	27	1.3.2.5
	28	3.1.2.4
	29	2.3.2.1 n.2
	30	3.2.1.1.1
	31	5.2.3.2
10	6	1.2.2.1
	8	3.4.1.2 n.8
	9	3.4.2.7
	14	3.2.9.2
	16	1.3.1.4.1
11	1-3	3.4.2.8
	6	1.3.1.3.3
	16	2.3.2.1
	17	3.4.2.4
15	1	5.2.2.8
17	18	3.4.2.5
19	5	3.2.9.3.3
	6	3.4.3.2.3
	7	3.3.2.1.2

gāthās

28	4	5.2.3.2
	8	2.3.2.1
29	2	2.2.4
	3	1.2.2.4.2; 2.2.4; 5.1.1.3.3
31	3	2.3.2.1; 2.3.3.5; 3.1.3.5
	4	1.4.2.2
	5	3.1.3.5
	14-15	1.3.1.4.3
32	10	2.3.2.1; 3.2.5.2
33	2	3.4.3.8.3
	3	3.4.3.4
34	8	3.4.2.1.2
	10	1.3.2.3

YH Yasna Haptaṇhaiti

35	1	3.4.2.4 n.6
36	1 et 3	3.3.1.3.1
37	4	3.4.3.2.5
38	2	2.2.4
39	1	1.2.2.2
40	3	3.3.1.4.7 n.1
41	3	1.3.1.4.3

gāthās

43	1	2.2.4
	11	4.2.1.1.1; 4.2.1.5
	12	2.3.2.1; 3.3.1.4.4
45	2	3.4.1.3
	4	1.2.2.1
	5	2.3.3.4
	10	2.3.2.1
46	1	3.2.9.2; 3.2.9.3.3
	3	3.3.1.1.3 n.3
	13	4.1.2.8
	14	3.4.2.8
48	10	1.3.1.4.3
49	1	3.3.1.1.2
	5 et 8	1.3.2.3
	8	3.1.2.5
	12	1.2.2.2
50	7	3.2.7.5.3
51	3	4.2.1.1.1; 4.2.1.5
	6	3.4.3.4; 3.4.3.8.3
	10	3.3.1.1.2
	16	2.2.4
	20 et 22	3.4.3.2.3
	22	5.2.2.8 n.1
53	3	3.4.2.1.2
	4	3.4.3.4
	5	5.2.3.2
	8	2.2.4

Textes non gāthiques

57	3	1.3.1.5.6
	10	3.2.1.1.4
65	3	5.2.2.2
	9	5.1.1.3.3
68	14	5.1.1.3.3
70	4	3.3.1.2.2
71	5	3.3.2.1.2

Vd Videvdāt

2	22	3.4.2.7
	31 - 32	3.2.1.4
3	19	3.2.10.1.1
	31	3.1.6.2.2
	42	3.1.3.6
4	26	3.2.1.1.4
	30	3.1.2.3
5	8	4.1.3.3.1
	10	2.4.2.5 n.4
6	6	3.2.3.3
8	10	5.1.1.3.3
9	14	1.2.2.1 n.1
12	2	5.1.1.3.3
13	10	3.1.2.3; 3.2.1.1.4
15	45	1.2.1.3
18	72	3.2.5.1.1
19	12	3.5.1.6
	37	2.2.4

Yt Yast

1	17	3.1.8.4.4
	27	4.1.1.4
3	4	1.2.2.2; 1.2.6.1
5	4	1.2.6.3
	8	3.3.1.4.5
	12	1.2.6.3
	18	2.3.2.1
	21	3.4.3.2.4; 3.4.3.3.1
	22	3.3.1.1.4
	33	1.3.1.6.3
	57	3.4.3.2.4
	72	3.4.3.2.4
	73	1.3.2.3
	76	3.4.2.7
	98	5.2.2.2
	105	2.3.2.1
	129	3.2.10.1.1
6	1	5.1.1.3.3
8	0	3.2.3.1.4
	2	1.4.2.1
	6	1.3.1.3.2; 3.2.6.1
	11	1.3.1.4.2
	28	2.5.5.5
	42	3.1.6.4 n.1
	42 - 43	3.2.3.5.2
	50	5.2.2.2
10	14	4.1.2.8
	17	1.3.1.6.3
	19	1.3.1.8
	21	3.1.8.2.2
	24	1.1.3.10; 2.3.2.1
	32	3.4.3.2.6 n.1
	40	3.2.1.1.1 n.3
	46	4.2.2.3
	52	3.2.7.5.3
	55	1.3.1.4.2
	61	3.2.1.3.4
	65	1.3.1.3.2
	66	3.3.1.4.4
	68	3.4.3.8.5; 4.1.3.3.1; 5.1.1.3.2 n.1
	71	3.3.1.4.4
	80	2.2.1.0
	84	3.5.1.6
	90	4.1.2.7
	95	3.2.1.6

	96	3.2.3.3; 3.2.4.4.1
	101	3.2.1.1.1
	107	3.3.1.4.4
	108	3.4.3.2.5
	119	3.4.3.2.4
	138	3.2.5.1.1
	141	3.3.1.4.4
	142	1.3.1.8
11	5	2.4.1.1
13	18	3.3.1.3.1
	35	3.3.1.5.1
	66 - 68	2.1.7.5; 2.4.2.1
	68	1.2.2.1
	90	3.4.2.7
14	3	1.4.2.1 n.1; 5.2.2.2
	21	3.2.1.6
	34	3.4.2.6
	45	3.2.1.6
	46	3.1.8.4.4
	54	3.1.6.2.2; 3.2.3.3
15	40	3.3.1.3.1
17	6	1.3.1.8; 1.4.2.1; 5.1.1.3.3
	10	5.1.1.3.3
	17	1.3.1.3.2
	20	1.3.2.4
	22	3.2.1.6
	24	3.4.3.2.4
	55	3.3.9.5
	55 - 56	3.1.8.4.2
	61	3.4.3.2.4; 5.2.2.3
19	26	3.3.1.4.4
	49	3.4.2.7
	50	3.2.3.5.2
	56	1.2.6.1
	68	1.2.6.1; 3.3.1.4.4
	79	5.2.2.2

N Nirangistân

108	2.3.2.1 n.3
-----	-------------

INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES

DB Darius, Behistun

1	21	3.3.1.3.1
	46 - 47	3.3.2.5.4
	95	3.2.6.1
4	35	3.2.9.7
	54 - 55	3.2.9.5
	65	3.2.9.7
	66	3.3.1.3.1
	72	3.3.1.3.1
	87 - 88	3.3.1.3.1

DSk Darius, Suez

4	5	1.2.4.2; 3.4.3.2.1
---	---	--------------------

DNb Darius, Naqš-i-Rustam

17	3.3.1.3.1
21	3.4.2.6

X P Xerxès, Persépolis

X P f 28	1.2.6.3
X P h 39 et s.	3.4.3.2.3

TEXTES ARMÉNIENS

Evangelies

Marc

4	41	3.1.6.2.2
5	42	3.1.6.2.2

Luc

3	11	1.2.6.3 et n.3
13	6	1.2.6.3 et n.3
24	5	2.3.2.3.1

Jean

8	41	1.2.6.3
---	----	---------

Epîtres

1 Cor. 11.20	2.3.2.3.1
--------------	-----------

Ancien Testament

Jos. 22.8	3.3.1.1.2
-----------	-----------

Ei(i)se) édition de Venise, 1864

1	23	2.3.2.3.1
---	----	-----------

édition de Venise, 1838

p.57, l.2	3.5.1.5
-----------	---------

Ezn(ik) édition de Venise, 1826

2.15.162	2.3.2.3.1
----------	-----------

TEXTES BALTIQUES

Lette

BW Barons- Wissendorffs, Latwju Dainas

1180	3.3.1.1.2
1684.1	2.3.2.2
3745	3.1.6.2.2
10.200.4	4.2.1.2.2
33.906	3.1.4.5

TEXTES CELTIQUES

Vieil Irlandais

Gloses

Wb Wurzburg

Wb. 6b20	1.2.6.5
26b18	2.3.2.6

MI. Milan

MI 84a2	2.3.2.6
94b3	2.3.2.6
101c7	2.3.2.6

Sagas

Scél Mucci Mic Dáthó

3	1.2.6.5
Fled Bricrend	
1	1.2.6.5
59	1.2.6.5

Serglige Con Culainn

5	2.3.2.6
13	1.3.1.4.1
23	2.3.2.6
29.21	1.3.1.4.1

LU Lebar na Huidre

5	125	1.3.1.5.6
7	184	1.3.1.5.6

TBC Táin Bó Cúailnge

2	261-2	2.3.3.1
---	-------	---------

TEXTES GERMANIQUES

1 - Textes gotiques: v. STREITBERG, W.

Mt Mathieu

6	1	2.3.2.5
	5	2.3.2.5
	6	3.1.4.3
8	8	3.4.1.0.1
27	7	2.3.2.5 et n.6
	66	3.1.4.3

M Marc

1	16	3.1.4.5
4	3	3.2.4.5
	14	3.2.4.5
	26	3.1.4.5
	41	3.1.6.2.2
5	42	3.1.6.2.2
7	27	3.1.4.5
11	8	3.2.5.1.1
12	4	3.1.4.5
	5	3.3.1.6 n.1
15	24	3.1.4.5

L Luc

1	7	1.2.6.4
2	37	3.4.3.9.1
9	28	3.4.1.6
15	14	3.3.1.6
18	2	3.4.3.7 n.3
19	36	3.2.5.1.1

J Jean

7	1	3.3.1.6 n.1
14	30	3.4.1.0.1

Epîtres

k 2e ép. aux Corinthiens

k	10.5	1.3.1.8
	2.1	2.3.2.5
	8.21	3.4.3.8.5

2 Tim. 2e ép. à Timothée

2 Tim 2.14	2.3.2.5
3.6	3.2.9.8

2 - Textes nordiques

Edda v. KUHN, H.

Völ(ospá)

6	10	2.3.2.5 n.8
---	----	-------------

65	3.4.3.8.5
Vm. Vafðrúðnismál	
4	3.4.1.0.1
7	3.4.2.1.2

Locasenna	
63	3.3.1.6

Rm. Reginsmál	
5 pr.	3.2.9.8

Ghv Guðrunarhvot	
21	3.2.9.8

3 - Textes anglais

Beowulf	
13-14	2.3.2.5
2.127	3.2.9.8

Gen(èse)	
2.901	3.2.9.8

TEXTES GRECS

II. Iliade

1	21	3.4.3.2.5
	24	2.2.2.1.2
	404	5.2.2.2
2	119	2.3.2.3.2
	149	3.3.2.1.2
	215	5.2.2.2
3	339	3.2.10.1.3 n.6
4	34	3.4.3.6.2
	307	3.3.2.2
5	186	3.2.8.1.3
	290-1	3.1.2.8
	434	3.4.3.2.5
	830	3.4.3.2.5
6	227-8	2.3.3.2
7	317	3.2.4.6
9	621	3.1.3.2
10	365	3.2.2.1.5
	443	3.2.7.3
11	438	3.2.2.1.5
	727-8	3.4.3.3.1
	788	3.4.1.0.3; 3.1.5.4 n.4
12	155	3.1.4.5 n.4
13	797	3.2.2.1.5
14	386-7	3.2.2.1.4
15	308	3.2.10.1.3
	352	3.2.4.4.2
	371	3.3.2.2
	409	3.2.2.1.5
16	314	3.3.2.2
	321-3	3.3.2.2
	404-5	3.2.4.6
	768	3.1.4.5 n.4
17	430	3.2.1.1.2
18	140	3.2.10.1.3 n.6
	505-6	3.1.4.3; 3.3.1.1.2; 3.5.1.2
	522	3.2.8.1.5
20	413	3.1.4.5 n.5
21	398	3.2.1.2
22	434	3.4.3.6.2
23	99-100	3.3.2.2

24	8	3.2.4.6
	279	3.2.7.5.1 n.4

Od. Odyssée

3	87	3.1.6.2.2
4	41	3.2.2.1.4
	489	3.1.6.2.2
5	378	3.2.2.1.5
7	71-2	3.4.3.6.2
9	282	3.1.5.4 n.4; 3.4.1.0.3
10	26	3.3.1.3.4
	54	3.3.1.3.4
	235-6	3.2.2.1.4
11	123	3.2.2.1.5
14	261	3.4.3.2.5
15	338	3.2.10.1.2
17	237	3.2.4.4.2
	401	3.4.3.2.5
20	202-3	3.2.2.1.4
	326	3.4.1.0.3
24	364	3.2.2.2

Hymnes Hom(ériques)

Déméter	
208-9	3.2.2.1.4

Aphrodite I	
250	3.2.2.1.4

Eschyle

Ag(amemnon)	
921	3.2.5.1.1

Prométhée	
76	3.2.1.1.3

Hérodote	
1 50	3.4.3.9.3

Hésiode	
Trav(aux)	
785	2.3.2.3.2

Pindare	
N(éméennes)	
2 22	3.2.2.1.3 et 5
4 21	3.2.2.1.3 et 5
O(lympiques)	
7 51	3.2.1.1.2

Platon	
Rép(ublique)	
3 22(st.416a)	2.3.2.3.2

Sophode	
Ajax	
501	3.4.2.1.2

Xénophon	
Hell(éniques)	
4.2.20	1.1.3.1

TEXTES HITTITES

Duppi-Tesup-Vertrag) (Friedrich, *HE*² I
§ 200

7.1.7 1.1.3.10

Hattusilis^v (éd. Götze)

1 26 2.3.2.3.3

4 4 2.3.2.3.3

Instructions for Temple Officials
(Sturtevant-Bechtel, *Hittite Chrestomathy*)

2 12 2.3.2.3.3

Lois

1 19a 3.5.1.4

Madduwattas^v (éd. Götze)

2 22 3.5.1.4

Mursilis^v (éd. Götze)

3.4.1.38 2.3.2.3.3

4.4.4.13 2.3.2.3.3

4.4.4.22 3.5.1.4 n.1

5.8.3.36 3.5.1.4 n.1

Télépinus^v

2 14-15 3.1.2.4

2 20-22 1.2.6.4

Tunnawi (éd. Götze)

1 35 3.4.3.9.5

TEXTES LATINS

Caton

Agr. 134.2 3.4.3.9.4

César

BG. 1.30.2 1.3.1.5.6

1.75.3 3.2.8.1.2

7.73.4 3.2.10.1.3 et n.7

7.82.1 3.2.10.1.3 et n.1

BC 1.42.2 1.3.1.4.3 et n.1

Cicéron

Fam. 11.24.2 2.5.2 n.3

Phil. 14.27 3.2.5.1.3

Verr. 2.102 3.2.10.1.3 n.7

2.112 3.4.3.6.3 n.2

2.124 2.5.2 n.5

4.133 5.2.3.1 n.3

Horace

Sat. 1.6.25 2.3.3.1

Lois royales

4 1.1.3.10

Lucrèce

5 225 3.4.3.1.3

P. Festus (éd. Lindsay)

99 27 3.2.9.1.3

Plaute
Amph.

32 3.3.1.1.2

Asin.

867 2.3.2.4

Bacch.

247 et 336 3.1.5.1 n.1

Curculio

282 3.2.1.1.2

Epid.

676 2.3.2.4

Most.

5.32 2.3.2.4

1158 3.1.6.2.2

Pseud.

467 1.2.6.5

Truc.

110 2.3.3.2

646 2.3.2.4

Pline l'Ancien

8 133 2.3.2.4

Quintilien

6.3.67 3.2.1.1.2

Salluste

Jugurtha 91.6 3.4.3.4

Térence

Eunuque 586 3.1.6.2.2

Phorm. 535 2.3.4.1.6

Tibulle

1.5.57 1.2.6.4

1.8.40 4.2.1.2.2

T(ite) L(ive)

6.15.5 3.5.1.3 n.1

44.41.9 3.2.10.1.3 n.7

Varron

R.R. 1.23.5 3.2.8.2.3

Virgile

Buc. 2.1 3.1.1.4.5

Géorg. 1.2.8.2 3.2.8.1.2

En. 5.48 3.2.9.4.2

9.362 3.1.3.3 n.1

10.681-2 3.2.10.1.3 n.7

TEXTES SLAVES

Evangelies

Luc 6.6 2.3.2.33; 2.3.3.2

Autres textes (Miklosich 4)

Danil. 123 3.1.6.2.2

Psalt. saec. XII 75.6 3.1.6.2.2

INDEX DES RACINES ET DES VERBES

(Seules sont relevées les formes dont la construction fait l'objet d'une remarque. Quelques formes nominales sont jointes).

INDO-EUROPÉEN

*aw-: 3.2.10.1.2.
 *bhendh-: 3.2.7.1.
 *bhewdh-: 4.1.2.7.
 *dek-: 3.4.3.6.3.
 *dhē-: 3.2.9.6.
 (wi-): 3.4.3.4.
 (kred-, meis-, yews-): 3.2.9.0; 5.2.3.
 *dō-: 4.1.2.3.2.
 *enek-: 3.3.1.2.
 *gēy-, gēyd(h)-: 3.4.2.2.
 *ghaw-: 3.4.2.8.
 *ghew(d)-: 3.4.3.1.
 *g^werā-: 3.4.2.3.3.
 *g^when-: 3.2.1.1.
 *kens-: 3.4.2.6.
 *klā-: 3.2.9.8.
 *lew-: 3.2.3.0; 3.2.3.6.
 *pela-/plē-: 3.2.3.0; 1; 2.
 *per-: 3.2.4.0; 3.2.4.6.
 *peyk-: 3.2.2.5.
 *reg-: 4.1.2.6.
 *rē(dh)-: 3.4.3.8.
 *sepelye-: 3.4.3.5.
 *sē-: 3.2.4.0; 3.2.4.5.
 *ster-: 3.2.5.1.
 *ten-: 3.3.2.1; 4.1.2.6.
 *ter-: 3.2.4.0; 3.2.4.6.
 *wel(w)-: 3.2.8.1.
 *wer-: 3.2.8.1.
 1 et 2 *werg-: 3.2.9.7 n.1.
 *wes-: 3.2.10.1.2.
 *yewg-: 3.2.7.5.
 *yē(k)-/ī(k)-: 3.4.2.1.2.

kr-: 3.2.9.7; 3.4.3.3.
 kšip-: 3.2.6.3.
 2 gā-: 3.4.2.2.
 1 gir-, gur-: 3.4.2.3 et 4.
 (abhī-): 3.4.2.4.
 guh-: 3.2.9.5.
 car- (abhī-): 3.4.3.3.
 cit-: 4.1.2.3.
 cud-: 4.1.3.2.1.
 1 jar-: 3.4.2.3.
 1 tan-: 3.3.2.1; 4.1.2.6.
 1 tar-: 3.3.2.4; 4.1.3.5.
 (prā-): 4.1.3.5.
 tij-: 4.1.3.2.3.
 tud-: 3.2.1.5.
 trd-: 3.1.8.2.3; 3.2.4.1.
 trā-: 4.1.3.5.
 dar-: 3.2.4.3.
 dasašy-: 3.4.3.6.
 1 dā- «donner»: 3.1.3.3; passif: 4.2.3.2.
 3 dā- «lier»: 3.2.7.3.
 dās-: 3.4.3.6.
 diš-: 3.3.2.3.
 dīv-: 3.2.6.4.
 1 dhā-: 3.2.9.1 à 6; passif: 4.2.3.2.
 naḱs-: 3.3.1.2.
 2 nās-: 3.3.1.2.
 nah-: 3.2.7.2.
 nī- (sām-): 3.5.1.9.1.
 1 par- «emplir»: 3.2.3.1; 3.5.2.2; 4.3.4.5.
 2 par- «traverser»: 3.2.4.6.
 pī-: 3.2.2.4; 4.3.4.2.
 pinv-: 3.2.2.4; 4.3.4.2.
 piš-: 3.2.2.5.
 piṣ-: 3.2.1.5.
 puš-: 3.1.6.5.2.
 prks-: 3.2.3.2.
 pīc-: 3.2.3.2; 3.5.2.2; 4.3.4.5.
 (sām-): 3.5.1.9.2.
 prā-: 3.2.3.1.
 prus-: 3.2.3.4.
 pyā-: 3.2.2.4.
 bandh-: 3.2.7.1.
 bādh-: 3.2.1.3.
 budh-: 4.1.2.7; 4.3.4.3.
 brū-: 3.4.1.3.
 bhā-: 4.1.4.1.1.
 1 et 2 bhuj-: 3.1.8.4.4; 4.1.3.4; 4.3.5.2.
 bhūs-: 4.1.2.8.
 bhr-: 3.3.1.3.
 māmh-: 3.2.2.3.
 mad-: 3.1.6.3; 3.5.2.1.
 mah-: 3.2.2.3; 4.3.4.1.
 mikš-: 3.2.2.1.
 mīd-: 3.1.3.6.

VÉDIQUE

1 amś-: 3.3.1.2.
 aḱs-: 3.3.1.2.
 1 āñj-: 3.2.2.6.
 2 añj-: 3.2.2.6.
 arc-: 3.4.2.1.
 2 as-: 3.2.6.1.
 ah-: 3.4.1.1.
 inakš-: 3.3.1.2.
 iyakš-: 3.3.1.2.
 1 iṣ-: 3.2.6.5.
 ī-: 3.5.2.3.
 1ḍ-: 3.4.3.7.
 i-ukš-: 3.2.3.4.
 2 ūh-: 3.4.2.7.
 rñj-: 3.3.2.2.
 2 kir-: 3.2.5.3.

mṛj-: 3.2.1.6.
mṛyakṣ-: 3.2.2.1.
yaj-: 3.4.3.2.
yam-: 3.3.2.5; 4.3.1.1.
 2 *yā-* «prier»: 3.5.2.3.
yāc-: 3.5.2.3.
yuj-: 3.2.7.5.
 1 *rakṣ-*: 3.1.8.2.2.
rad-: 3.1.8.2.3; 3.2.4.2.
rājas-: 2.2.2.6 n.2.
 2 *rā-*: 3.4.1.6.
rādh-: 3.4.3.8.
rī-, *lī-*: 4.1.3.3.7.
ric-: 3.1.3.4.
vac-: 3.4.1.4.
vat-: 5.2.3.1 n.4.
vad-: 3.4.1.2.
vadh-: 3.2.1.2.
vand-: 3.4.1.2.
 2 *vap-*: 3.2.5.2.
 2 *vas-*: 3.2.10.1.
 1 *vidh-*: 3.4.3.4.
 1 *vī-*: 3.3.1.5.
 1 *vr-*: 3.2.8.1.
vrt-: 3.2.6.6.
ṛdh-: 3.2.2.3; 4.3.4.1.
vyā-, 2 *vī-*, *viṣ-*: 3.2.8.2; 4.1.2.5.
śams-: 3.4.2.6.
śā-, *śi-*: 4.1.3.2.2.
śiṣ-: 4.1.3.3.4.
śrī-: 3.2.2.2.
śru-: 3.1.3.8.
sac-: 3.3.1.4; 4.2.3.3; 4.3.5.1.
saparyā-: 3.4.3.5.
 2 *sā-*, *si-*: 3.1.8.4.1; 3.2.7.4; 4.3.1.2.
sic-: 3.2.3.3; 4.1.3.3.5.
srj-: 3.2.6.2.
 ° (*sam-*): 3.5.1.9.3.
star-, *stir-*: 3.1.3.2; 3.2.5.1.
stu-: 3.4.2.5.
stubbh-: 3.4.2.5.
spgh-: 3.1.3.7.
sphur-: 3.2.1.4.
han-: 3.2.1.1.
hastaghnā-: 3.1.8.2.1.
hi-: 3.2.4.4.
hu-: 3.4.3.1.
hū-: 3.4.2.8.

AVESTIQUE ET VIEUX PERSE (Avestique non marqué)

aot- (*aipi-*): 5.2.3.1 et n.4.
kar-, v.p. *kar-*: 3.2.9.7.
gan-: 3.2.1.1.
gar- (*aibi*): 3.4.2.4.
dā- (*aiwi-*): 3.2.9.1.2.
 (*pairi-*): 3.2.9.2.
 (*maz-*, *maz-*): 5.2.3.3.
 (*yaož-*): 5.2.3.3.
 (*zraz-*): 5.2.3.1.
 v.p. *θah-*, *θā-*: 3.4.2.6.
 2 *par-*: 3.2.3.1.4.
bar-, v.p. *bar-*: 3.3.1.3.
frād-: 4.1.2.8.
 2 *nas-*: 3.3.1.2.2.
naš-: 3.3.1.2.2.
mrū- (*antarə-*): 3.2.9.3.3
yaog-: 3.2.7.5.3.

2 *vaxš-*: 3.2.3.5.2.
vah-: 3.2.10.1.1.
sar-: 3.2.2.2.
saḥ-: 3.4.2.6.
star-: 3.2.5.1.
zav-/zbā-: 3.4.2.8.
haēk-: 3.2.3.3.
hac-: 3.3.1.4.4.
haraz-: 3.2.6.2.

BALTIQUE (Lituanien non marqué)

avėti-: 3.2.10.1.2.
bėrti, lett. *bėrti*: 3.3.1.3.3.
dėti(s): 3.2.9.6.
dėvėti: 3.2.10.1.2.
ginti: 3.1.8.2.1; 3.2.1.1.3.
gūžti: 3.2.9.5.
juosėti: 3.2.10.1.2.
kerėti: 3.2.9.7; 3.4.4.3.
klėti, lett. *klāt*: 3.2.9.8.
 1 et 2 *kūrti*: 3.2.9.7.
līkti: 4.1.3.3.3.
nėsti: 3.3.1.2.2 et 4.
pilti: 3.2.3.0; 3.2.3.1.2.
sėkti: 3.3.1.4.6.
šauti: 3.2.6.0.2.
vadinti: 3.4.1.2 et n.2.
vėrti (*ūz-*): 3.2.8.1.4.
vyti: 3.3.1.5 et n.5.
 2 *vyti*, *vystyti*: 3.2.8.2.3; 3.3.1.5 n.5.

GERMANIQUE

v. isl. *bera*: 3.3.1.3.3.
 **beudan*: 4.1.2.7.
 **blōtan*: 3.4.3.9.1.
 **bregdan*: 3.2.0.2.
 **brengan*: 3.3.1.3.1.
 **dōn*: 3.2.9.6.
 **drepan*: 3.2.0.1.
 **faran*: 3.3.1.6.
 **ganah*: v. **-nah-*
 **geuḡan*: 3.4.3.1.3.
 **hlaḡan*: 3.2.9.8.
 **kwēman*, v. isl. *koma*: 3.3.1.1.2.
 (**fra-*, **us-*): 3.3.1.6.
 **-nah-* (*ga-*): 3.3.1.2.4.
 rēdan* (rāedan*): 3.4.3.8.
 **skeuban*: 3.2.1.0.
 **skeutan*: 3.2.6.0.1 et 2.
 spornan* (spurnan*): 3.2.1.4.
 **strawjan*: 3.2.5.1.
 **wazjan*: 3.2.10.1.2.
 **werpan*: 3.1.4.5; 3.2.6.0.1.
 **wesan* (*fra-*): 3.3.1.6.
 Préverbes en **bi-*: 3.5.1.2.

GREC

házesthai: 3.4.3.2.5.
aiðesthai: 3.4.3.7.
háptein: 3.2.9.4.1.
bállēin: 3.1.4.5; 3.2.6.0.1.
eilúēin: 3.2.8.1.2.
elaúēin: 3.2.4.4.
enegkeîn: v. *phérein*.

hennúnai: 3.2.10.1.2.
érdein: 3.4.3.3.1.
zeugnúnai: 3.2.7.5.2.
theinein: 3.2.1.1.3.
thúein: 3.4.3.9.3.
kerannúnai: 3.2.2.2.
meignúnai, mísgein: 3.2.2.1.3 à 6.
hrézein: 3.4.3.3.1.
spéndein: 3.4.3.9.5.
stor(fen)núnai: 3.2.5.1.
hudein: 3.4.1.2.
phérein: 3.3.1.2 et 3.
kheïn: 3.4.3.1.3.
ôtheïn: 3.2.1.2.

HITTITE

ar-, *arnu-*: 3.5.1.4 et n.1.
hway-: 3.3.1.5.4 n.1.
lah(h)uwai-: 3.2.3.6.
šip(p)and-: 3.4.3.9.5.
dai-, *tiya-*: 3.2.9.6.
weš-, *waššya-*: 3.2.10.1.2.

LATIN

adolere: 3.4.3.9.4.
animadvertere: 3.2.6.6.
aperire: 3.2.8.1.4 et n.2.
censere: 3.4.2.6 n.1.
condere: 3.2.9.0; 3.2.9.4.2.
dicere (inter-): 3.2.9.3.3.
dividere: 3.4.3.4.
facere: 3.2.9.0 et 6.
- ficere (ad-): 3.2.9.0; 3.2.9.1.3.

(inter-): 3.2.9.0; 3.2.9.3.1.
(of-): 3.2.9.1.3.
- fendere (de-): 3.1.8.2.1; 3.2.1.1.3.
(of-): 3.2.1.1.2.
ferre: 3.3.1.3.
ferri: 3.3.1.3.4.
- fundere: 3.4.3.1.3.
gratus: 3.4.2.4.
induere: 3.2.10.1.2.
invitus: 3.3.1.5.3.
jungere: 3.2.7.5.3.
mactare: 3.2.2.3.2.
operire: 3.2.8.1.4 et n.2.
ponere: 3.1.8.4.1.
sepelire: 3.4.3.5.
sinere (et de-): 3.1.8.4.1.
spargere: 3.2.0.1.
spernere: 3.2.1.4.
sternere: 3.2.5.1.
struere: 3.2.5.1.2.
vis (velle): 3.3.1.5.3.
volvere: 3.2.8.1.2.

SLAVE (Vieux-slave non marqué)

břati: 3.3.1.3.3.
dějati: 3.2.9.6.
děti (o-): 3.2.9.1.2.
klasti/položiti: 3.2.9.8.
nesti: 3.3.1.2.2.
r. pryskatī (vodoj): 3.2.3.4.
vaditi: 3.4.1.2 n.2.
vrěšti: 3.1.4.5; 3.2.6.0.1.
-vrěti (za-): 3.2.8.1.4.
žrūti: 3.4.3.9.2.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	7
Introduction	9
0.1 Synchronie	9
0.1.1 Les cas dans les langues i.-e. anciennes	9
0.1.2 Les fonctions	9
0.1.3 Cas et fonctions	10
0.1.4 Le «sens fondamental» des cas (0.1.2)	11
0.1.5 Le nominatif, «terme non marqué» du système casuel?	12
0.1.6 La structure du signifié casuel en synchronie	13
0.1.7 Détermination d'une unité sémantique par les équivalences	15
0.1.8.1 Détermination des relations inexprimées ou confondues au plan de l'expression	16
0.1.8.2 Détermination d'une différence inexprimée par l'impossibilité de coordination	16
0.1.9 Le complexe et le simple	17
0.1.10 Relations explicites et relations implicites	18
0.1.11 Syntaxe et sémantique	19
0.2 Diachronie	20
0.2.1 Continuité et discontinuité dans les changements	20
0.2.2 Réalité ou illusion de l'évolution	21
0.2.3 Relations explicites et relations implicites	22
0.2.4 Diachronie et synchronie	23
1 La phrase, le prédicat, l'attribut, l'épithète	25
1.1 La phrase	25
1.1.1 Définitions: la phrase et ses constituants	25
1.1.1.1 Phrase nominale et phrase verbale	25
1.1.1.2 Nombre des constituants d'une phrase	25
1.1.1.3 Fonction des constituants	26
1.1.1.4 Le sujet	26
1.1.1.5 Le prédicat	26
1.1.1.6 L'attribut	26
1.1.1.7 La copule	27
1.1.1.8 Les compléments; le noyau prédicatif	27
1.1.1.9 Fonctions et parties du discours	28
1.1.1.10 Note sur la relative formelle	28
1.1.1.11 Note sur les cas absolus	28
1.1.2 Rapport entre le nombre de constituants et le type de signification	29
1.1.2.1 Un constituant: événement, situation	29

1.1.2.2	Deux constituants: prédication ou existence	29
1.1.2.3	Trois constituants: relation	30
1.1.2.4	Passage d'un type de phrase à un autre: la réduction passive	30
1.1.2.5	Passage d'un type de phrase à un autre: l'addition causative	31
1.1.2.6	Les voix verbales et la syntaxe	32
1.1.3	Cas et fonctions	32
1.1.3.1	Nominatif (génitif) en fonction du sujet	32
1.1.3.2	Nominatif, génitif, datif, locatif, (instrumental, ablatif) en fonction de prédicat ou d'attribut	32
1.1.3.3	Les cas obliques en fonction de complément	33
1.1.3.4	Les compléments «conditionnés» (adverbiaux)	33
1.1.3.5	Les compléments «régis»	33
1.1.3.6	Objet premier et objet second	34
1.1.3.7	Accusatif (génitif) en fonction d'objet premier	34
1.1.3.8	Expression casuelle de l'agent du passif	35
1.1.3.9	Expression casuelle de l'agent du causatif	35
1.1.3.10	Déterminant(s) des impersonnels	36
1.2	La phrase prédicative: le prédicat et l'attribut	38
1.2.0.0	Emploi des cas obliques en fonction de prédicat ou d'attribut . . .	38
1.2.1.0	Le locatif	38
1.2.1.1	Le locatif sur concrets	38
1.2.1.2	Le locatif sur noms de lieu	39
1.2.1.3	Le locatif sur abstraits	39
1.2.1.4	Le locatif sur personnels	40
1.2.1.5	Une valeur particulière du locatif en position de prédicat: le locatif de concernement	41
1.2.2.0	Le datif	41
1.2.2.1	Le datif sur abstraits	41
1.2.2.2	Le datif sur noms de personne	43
1.2.2.3	Le datif sur noms de chose	44
1.2.2.4.1	Le datif en position de phrase	44
1.2.2.4.2	Le datif en phrase existentielle sur abstrait	45
1.2.3.0	L'instrumental	45
1.2.4.0	Le génitif	45
1.2.4.1	Appartenance d'un objet à une personne	46
1.2.4.2	Appartenance d'une personne à une personne	47
1.2.4.3	Appartenance d'un élément à un ensemble	47
1.2.4.4	Le génitif sur nom de matière	47
1.2.4.5	Le génitif de destination	48
1.2.4.6	Le génitif en phrase d'existence	49
1.2.5	L'ablatif	50
1.2.5.1	L'ablatif en phrase existentielle	50
1.2.5.2	L'ablatif en phrase prédicative	50
1.2.6	Propriété, destination, possession	50
1.2.6.1	Génitif, datif, locatif employés en liaison	50
1.2.6.2	Le syntagme «avoir»: ses trois formes	52
1.2.6.3	Origine de <i>māma asti</i>	52
1.2.6.4	Origine de <i>mihi est</i>	54
1.2.6.5	Origine de <i>u menja jestī</i>	54
1.2.6.6	Conclusion	56
1.3	Le syntagme nominal	57

1.3.0.0	Epithète, attribut, apposition	57
1.3.1.0	Le génitif épithète	57
1.3.1.1	Critères de classement: la possibilité ou l'impossibilité de l'emploi attribut	58
1.3.1.2	Le génitif adnominal libre d'appartenance	59
	0 Le génitif d'appartenance; ses trois variantes de signification	59
	1 Le génitif exprimant l'appartenance au sens étroit	59
	2 Le génitif inessif	59
	3 Le génitif destinatif	60
	4 Le génitif d'appartenance comme génitif d'origine	60
1.3.1.3	Le génitif adnominal libre d'appartenance à un ensemble («partitif»)	61
	1 Le caractère libre de l'emploi	61
	2 Le génitif partitif en iranien	61
	3 Le génitif partitif comme génitif d'origine	62
1.3.1.4	Le génitif de l'objet possédé et le génitif d'identification	62
	1 Le génitif de l'objet possédé hors de l'i.-ir	62
	2 Le génitif de l'objet possédé en i.-ir	63
	3 Le génitif d'identification	64
1.3.1.5	Le génitif régi par des noms déverbaux et désadjectivaux	64
	0 Classes de substantifs régissant le génitif subjectif et / ou objectif	64
	1 Le génitif régi par les noms d'action	65
	2 Le génitif régi par les noms d'agent	65
	3 Le génitif subjectif et le génitif objectif	65
	4 Le génitif subjectif: autres régissants	66
	5 Le génitif objectif substitut d'un autre cas que l'accusatif	67
	6 <i>Ubhayaprāpti</i>	67
	7 Le génitif régi et le génitif libre: emplois en liaison	68
	8 Le génitif régi par les déadjectivaux et désubstantivaux	69
	9 Rection des désubstantivaux tirés de substantifs régissant le génitif	69
1.3.1.6	Le génitif régi par les substantifs «relationnels»	69
	1 La possession inaliénable	69
	2 Le génitif régi par les noms de parenté	70
	3 Le type <i>gōpatir gōnām</i>	70
	4 Le génitif régi par les noms d'ensemble et de partie	71
	5 Le génitif régi par les noms de contenant	71
1.3.1.7	Le génitif régi par les pronoms, les numéraux et les superlatifs	71
1.3.1.8	Adjectif accordé: adjectif substantivé régissant un génitif	72
1.3.1.9	Faits d'ambivalence et d'ambiguïté	74
1.3.2	Les autres cas en fonction d'épithète	74
1.3.2.1.0	Le datif épithète	74
	1 Le datif sur noms verbaux	74
	2 Autres datifs adnominaux	75
	3 Datif adnominal et « <i>dativus sympatheticus</i> »	75
1.3.2.2	L'instrumental épithète	76
1.3.2.3	Le locatif épithète	77
1.3.2.4	L'ablatif épithète	78
1.3.2.5	L'apposition partitive	78

1.4.1	Le génitif et les adjectifs d'appartenance	78
1.4.2	L'instrumental et les adjectifs possessifs (0.1.2.3)	80
1.4.3	Le datif et les adjectifs prospectifs (<i>krtya</i>)	82
2	Les compléments circonstanciels	83
2.0.0.0	Emploi des cas en position de complément circonstanciel	83
2.1.0.0	Le locatif	83
2.1.1.0	Le locatif sur noms de lieu	84
2.1.2.0	Le locatif sur noms de chose	84
2.1.3	Le locatif sur abstraits (1.2.3)	84
2.1.4	Le locatif sur personnels (1.2.3.4.5.6)	85
2.1.5.0	Le locatif sur noms de temps	86
2.1.6.0	Le locatif absolu	86
2.1.7	Le locatif adverbial (0.1.2.3.4.5)	87
2.2.0.0	L'instrumental	89
2.2.1.0	Emplois doubles	90
2.2.2	Emplois simples	90
2.2.2.1	Sur noms de choses (1.2.3)	90
2.2.2.2	Sur noms de personnes	92
2.2.2.3	Sur abstraits déverbaux ou «noms d'action»	93
2.2.2.4	Sur abstraits déadjectivaux et désubstantivaux	95
2.2.2.5	Sur noms de lieux	96
2.2.2.6	Sur noms de temps	97
2.2.3	L'instrumental de limitation	98
2.2.4	L'instrumental sociatif de l'objet	99
2.2.5	Une valeur méconnue de l'instrumental: «entre», «parmi»	100
2.2.5.1	Exemples d'instrumental au sens de «entre», «parmi»	100
2.2.5.2	Emplois fondés sur ce sens	102
2.2.5.3	L'instrumental régime des verbes «commander» et «posséder»	103
2.3	Le datif	104
2.3.1	Le double datif	104
2.3.1.0	Le double datif en védique (0.1)	104
2.3.1.1	<i>īndrāya pātave</i>	105
2.3.1.2	<i>vrtrāya hāntave</i>	105
2.3.1.3	<i>stotrē rāyé</i>	106
2.3.1.4	<i>asmā āhne</i>	106
2.3.1.5	Le double datif comme structure	106
2.3.2	Le double datif dans les autres langues indo-européennes	107
2.3.2.1	Iranien	107
2.3.2.2	Baltique et slave	108
2.3.2.3	Arménien, grec et hittite (1.2.3)	109
2.3.2.4	Latin	111
2.3.2.5	Germanique	112
2.3.2.6	Celtique	113
2.3.2.7	L'ordre des termes dans le double datif	114
2.3.3	Positions syntaxiques du double datif	115
2.3.3.1	Phrase	115
2.3.3.2	Avec le verbe d'existence	116
2.3.3.3	Attribut ou prédicat	116
2.3.3.4	Complément libre de verbe ou de nom	118
2.3.3.5	Régi + libre	119

2.3.3.6	Dissociation d'un double datif (1.2)	119
2.3.3.7	Caractère originel du double datif	120
2.3.4.0	Les emplois simples du datif libre	122
2.3.4.1	Le datif sur abstraits	122
1	Le datif sur abstraits comme datif «déprédicatif»	122
2	Sens du datif déprédicatif	123
3	Le datif déprédicatif et la négation	124
4	L'infinitif datif et la voix	124
5	Le datif final (ou l'infinitif datif) et la nominalisation en védique	125
6	Constructions parallèles hors du védique	126
2.3.4.2	Le datif sur noms de personne	127
1	<i>Dativus (in)commodi</i> comme datif désubjectif	127
2	Le datif déobjectif	128
3	<i>Dativus (in)commodi</i> au sens strict	129
4	<i>Dativus judicantis</i>	129
2.3.4.3	Le datif sur noms de chose	130
2.3.4.4	Le datif sur noms de temps	130
2.3.4.5	Le datif comme cas du but temporel	131
2.4.1	Génitif et instrumental (1.2.3)	132
2.4.2	Datif et locatif	134
2.4.2.1	Datif et locatif sur noms de biens, en contexte précatif ou guerrier	134
2	Datif et locatif sur nom verbal ou abstrait	135
3	Datif et locatif sur noms de personne	136
4	Datif et locatif sur noms de l'«avenir»	136
5	Datif et locatif: forme	136
2.5	Les cas en dépendance des verbes de déplacement	137
2.5.0.0	Le sous-système des cas locaux	137
2.5.1	Le locatif en dépendance des verbes de déplacement	138
2.5.2	Le datif en dépendance des verbes de déplacement	140
2.5.3	L'ablatif en dépendance des verbes de déplacement	141
1	L'ablatif d'origine	141
2	Emplois dérivés de l'ablatif d'origine	141
2.5.4	L'instrumental en dépendance des verbes de déplacement	142
2.5.4.1	L'instrumental perlatif	142
2	Perlatif et sociatif-possessif	142
2.5.5	L'accusatif en dépendance des verbes de déplacement	143
2.5.5.1	L'accusatif de direction en védique	143
2	Le directif anatolien	144
3	L'accusatif d'extension	145
4	Le tour <i>rtām i-, rtām vas-</i>	146
5	L'accusatif local et l'accusatif d'objet	147
6	Accusatif de but, accusatif d'extension et instrumental perlatif	148
3	L'objet	149
3.1	Théorie des deux modèles de construction	149
3.1.1	Le statut de l'accusatif en synchronie et en diachronie	149
3.1.1.1	L'accusatif d'objet; sa position syntaxique et son contenu sémantique	149

3.1.1.2	Les concurrents de l'accusatif d'objet	150
3.1.1.3	La transitivité	150
3.1.1.4	La transitivity en synchronie	151
0	Généralités	151
1	La transitivity causative	151
2	La transitivity directive	152
3	La transitivity situative	152
4	La transitivity non marquée	153
5	Type <i>ardere aliquem</i>	153
6	«donner»	153
3.1.1.5	La transitivity en diachronie	153
3.1.1.6	Modifications de la transitivité	154
3.1.1.7	Accusatif d'objet et accusatif de but ou d'extension	154
3.1.1.8	Critique de la conception «grammaticaliste»	155
3.1.2	La fonction objet	156
3.1.2.1	Les types principaux d'objet	156
3.1.2.2	Le double accusatif d'objet	157
3.1.2.3	Objet effectué + objet affecté attestés par ailleurs l'un et l'autre	157
3.1.2.4	Objet effectué + objet affecté, ce dernier n'étant attesté qu'en cet emploi	158
3.1.2.5	Deux objets affectés	159
3.1.2.6	Deux objets affectés: le tout et la partie	160
3.1.2.7	Objet affecté + objet causatif	160
3.1.2.8	Autres formes de double accusatif	161
3.1.2.9	L'attribut de l'objet	162
3.1.2.10	Autres constructions à deux termes	162
3.1.3	Le datif d'objet	163
3.1.3.0	Datif d'objet et datif libre	163
3.1.3.1	Le datif objet des verbes de mouvement et des verbes «mettre en présence ou en contact»	163
3.1.3.2	Le datif régime de <i>star-</i>	164
3.1.3.3	Le datif avec les verbes <i>donner</i>	165
3.1.3.4	Le datif avec <i>ric-</i>	165
3.1.3.5	Le datif avec les verbes <i>parler</i>	166
3.1.3.6	Le datif avec les verbes d'attitude morale: <i>mrd-</i>	167
3.1.3.7	Le datif avec <i>sprh-</i>	167
3.1.3.8	Le datif avec <i>śru-</i>	168
3.1.4	L'instrumental complément d'objet	168
3.1.4.1	Instrumental régi et instrumental libre en dépendance de verbes transitifs	168
3.1.4.2	Instrumental régi en dépendance de verbes intransitifs	169
3.1.4.3	L'instrumental d'objet	169
3.1.4.4	L'objet instrumental	171
3.1.4.5	Le sens et l'objet: exemple de verbes «lancer» / «atteindre»	172
3.1.4.6	Le témoignage de la composition sur la position linguistique de l'accusatif	174
3.1.4.7	Le témoignage de la dérivation sur la position linguistique de l'instrumental et de l'accusatif	174
3.1.5	Théorie des deux modèles	175
3.1.5.1	Les deux modèles	175
3.1.5.2	Les deux types d'évolution	177

3.1.5.3	Confrontation des deux types d'évolution	178
3.1.5.4	L'archaïsme de la construction des préfixés	180
3.1.5.5	Intégration sémantique du régime instrumental à la racine verbale	181
3.1.5.6	Substitution dans le régime instrumental	182
3.1.5.7	Le double accusatif et la théorie des deux modèles	182
3.1.5.8	La construction Instrumental + Datif	183
3.1.6	L'accusatif et les deux modèles	184
3.1.6.1	Accusatif de l'objet affecté et accusatif de l'objet effectué	184
3.1.6.2	L'objet interne (1.2.3.4.5.6.7)	185
3.1.6.3	L'accusatif de l'objet en contact avec le sujet	192
3.1.6.4	L'absolutif ou gérondif en <i>-am</i>	193
3.1.6.5	L'accusatif de relation (1.2.3)	195
3.1.6.6	Le tour gr. <i>algò tòus pódas</i> «j'ai mal aux pieds»	198
3.1.7	Le datif et les deux modèles	199
3.1.7.1	Le datif régime des verbes préfixés	199
3.1.7.2	Accusatif, instrumental et datif selon Jakobson	200
3.1.7.3	Le datif comme substitut de l'accusatif	200
3.1.8	Limites d'application de la théorie	201
3.1.8.1	L'objet causatif	201
3.1.8.2	Changements syntaxico-sémantiques ne relevant pas de la théorie (1.2.3.4)	201
3.1.8.3	Domination sémantique du préverbe	204
3.1.8.4	Influence sémantique du préverbe (1.2.3.4)	205
3.1.8.5	Les doubles constructions et la théorie des deux modèles	208
3.2	La construction des verbes signifiant «mettre en contact ou en présence deux objets»	209
3.2.0.0	«Mettre en contact ou en présence deux objets»	209
3.2.0.1	Du geste à l'acte	210
3.2.0.2	Du geste au résultat	211
3.2.1.0	Les verbes «pousser», «frapper», «toucher»	212
3.2.1.1	<i>han-</i> (0.1.2.3.4)	213
3.2.1.2	<i>vadh-</i>	217
3.2.1.3	<i>bādh-</i>	217
3.2.1.4	<i>sphur-</i> et i.-e. * <i>spher-</i>	218
3.2.1.5	<i>tud-</i> et <i>piṣ-</i>	219
3.2.1.6	<i>mṛj-</i>	220
3.2.2.0	Les verbes «mélanger», «ajouter», «orner»	221
3.2.2.1	<i>mikṣ-</i> et <i>myakṣ-</i> (1.2.3.4.5.6)	222
3.2.2.2	<i>srī-</i>	227
3.2.2.3	<i>vrdh-</i> , <i>mah-</i> , <i>mamh-</i>	228
3.2.2.4	<i>pī-</i> , <i>pyā-</i> , <i>pīnv-</i>	230
3.2.2.5	<i>piṣ-</i>	231
3.2.2.6	<i>añj-</i>	232
3.2.3.0	Les verbes «verser»	233
3.2.3.1	<i>par-</i> / <i>prā-</i> (1.2.3.4)	234
3.2.3.2	<i>pṛc-</i> (1.2.3.4.5)	238
3.2.3.3	<i>sic-</i>	240
3.2.3.4	<i>pruṣ-</i>	240
3.2.3.5	<i>ukṣ-</i> (1.2)	241
3.2.3.6	Hitt. <i>lah(h)uwai-</i>	242
3.2.4.0	Les verbes «enfoncer» / «traverser», «piquer»	242

3.2.4.1	<i>trd-</i>	243
3.2.4.2	<i>rad-</i>	243
3.2.4.3	<i>dar-</i>	244
3.2.4.4	<i>hi-</i> et gr. <i>elaúnein</i> (1.2)	244
3.2.4.5	i.-e. <i>*sē-</i>	246
3.2.4.6	i.-e. <i>*per-</i> et <i>ter-</i>	246
3.2.5.0	Les verbes «joncher» / «étendre»	247
3.2.5.1	<i>star-</i> (1.2.3)	248
3.2.5.2	2 <i>vap-</i>	250
3.2.5.3	<i>kir-</i>	251
3.2.6.0	Les verbes «lancer» (1.2)	251
3.2.6.1	2 <i>as-</i>	252
3.2.6.2	<i>srj-</i>	253
3.2.6.3	<i>ksin-</i>	254
3.2.6.4	<i>div-</i>	254
3.2.6.5	1 <i>is-</i>	255
3.2.6.6	<i>vrt-</i>	256
3.2.7.0	Les verbes «lier», «atteler»	257
3.2.7.1	<i>bandh-</i>	257
3.2.7.2	<i>nah-</i>	259
3.2.7.3	3 <i>dā-</i>	259
3.2.7.4	<i>sā-</i>	260
3.2.7.5	<i>yuj-</i> (0.1.2.3)	260
3.2.8.0	Les verbes «couvrir», «enrouler» / «entourer»	262
3.2.8.1	<i>vr-</i> (0.1.2.3.4.5)	263
3.2.8.2	<i>vṛā-</i> (0.1.2.3.4)	265
3.2.9.0	Les verbes «placer»	268
3.2.9.1	<i>abhi-nī-dhā-</i> , <i>nī-dhā-</i> et <i>abhī-dhā-</i> (1.2.3.4)	268
3.2.9.2	<i>pāri-dhā-</i>	271
3.2.9.3	<i>antār-dhā-</i> (1.2.3)	272
3.2.9.4	<i>sām-dhā-</i> (1.2)	274
3.2.9.5	<i>guh-</i>	276
3.2.9.6	<i>dhā-</i>	278
3.2.9.7	<i>kr-</i>	278
3.2.9.8	<i>*klā-</i> / <i>*klā-</i>	280
3.2.10.0	Les verbes «vêtir»	281
3.2.10.1	<i>vas-</i> (1.2.3.4)	282
3.3	La construction des verbes signifiant «aller» et «porter», «atteindre» et «étendre»	286
3.3.0.0	Les verbes de déplacement et de mouvement	286
3.3.1.0	Les verbes «aller», «porter», «atteindre»	286
3.3.1.1	L'instrumental de l'objet «porté» (1.2.3.4)	287
3.3.1.2	i.-e. <i>*enek-</i> (0.1.2.3.4)	291
3.3.1.3	<i>bhr-</i> et l'accusatif de l'objet (ap)porté (0.1.2.3.4.5.6)	294
3.3.1.4	<i>sac-</i> (0.1.2.3.4.5.6.7)	298
3.3.1.5	<i>vī-</i> (1.2.3.4)	304
3.3.1.6	«perdre» et «périr» en germanique	307
3.3.2.0	Les verbes «atteindre» / «étendre», «diriger»	308
3.3.2.1	<i>tan-</i> et i.-e. <i>*ten-</i> (1.2.3.4)	308
3.3.2.2	<i>rñj-</i>	314
3.3.2.3	<i>diś-</i>	317

3.3.2.4	<i>tar-</i>	318
3.3.2.5	<i>yam-</i> (1.2.3.4.5)	320
3.4	La construction des verbes de parole et de sacrifice	323
3.4.0.0	Parole, chant, prière et sacrifice	323
3.4.1.0	Les verbes de parole (0.1.2.3.4)	323
3.4.1.1	<i>ah-</i>	326
3.4.1.2	<i>vad-</i> et <i>vand-</i>	326
3.4.1.3	<i>brû-</i>	327
3.4.1.4	<i>vac-</i>	329
3.4.1.5	Remarque sur l'accusatif de la personne dont on parle	330
3.4.1.6	<i>râ-</i>	330
3.4.2.0	Les verbes «chanter», «proclamer», «invoquer»	331
3.4.2.1	<i>arc-</i> (1.2)	332
3.4.2.2	<i>gâ-</i>	334
3.4.2.3	<i>jar(i)-</i> et <i>gir-, gur-</i> (1.2.3)	335
3.4.2.4	<i>abhî-gir-</i>	338
3.4.2.5	<i>stu-</i>	340
3.4.2.6	<i>śams-</i>	340
3.4.2.7	<i>2 ūh-</i>	341
3.4.2.8	<i>hû-</i>	343
3.4.3.0	Les verbes de sacrifice	344
3.4.3.1	<i>hu-</i> (1.2.3)	345
3.4.3.2	<i>yaj-</i> (1.2.3.4.5.6)	347
3.4.3.3	<i>kr-</i> et <i>abhî-car-</i> (1.2)	351
3.4.3.4	<i>vidh-</i>	352
3.4.3.5	<i>saparyâ-</i>	354
3.4.3.6	<i>dâś-</i> et <i>dâśasyâ-</i> (1.2.3)	355
3.4.3.7	<i>īḍ-</i>	357
3.4.3.8	<i>râdh-</i> (0.1.2.3.4.5)	358
3.4.3.9	La construction de quelques verbes «sacrifier» dans d'autres langues i.-e.	361
	1 gmq. * <i>blōtan</i>	361
	2 sl. <i>žrūti</i>	361
	3 gr. <i>thúein</i>	361
	4 lat. <i>adolere</i>	362
	5 hitt. <i>išpant-</i>	362
3.5	L'instrumental dissociatif, le génitif d'objet et la théorie des deux modèles	365
3.5.1.0	La construction des verbes dissociatifs	365
3.5.1.1	L'instrumental dissociatif	365
3.5.1.2	Les verbes germaniques dissociatifs préfixés en <i>bi-</i>	366
3.5.1.3	Parallèles latins	367
3.5.1.4	Parallèles hittites	367
3.5.1.5	Parallèles arméniens	368
3.5.1.6	Parallèles avestiques	368
3.5.1.7	Constructions dissociatives méconnues en védique	368
3.5.1.7.0	Quatre exemples	368
3.5.1.7.1	RV. 2.11.4	368
3.5.1.7.2	RV. 1.7.3	369
3.5.1.7.3	RV. 1.62.5	369
3.5.1.7.4	RV. 2.20.5	371

3.5.1.8	L'instrumental dissociatif et les deux modèles	372
3.5.1.9.0	Les deux valeurs du préfixe <i>sām-</i>	373
3.5.1.9.1	<i>sām-nī-</i>	373
3.5.1.9.2	<i>sām-prc-</i>	374
3.5.1.9.3	<i>sām-srj</i>	375
3.5.2.0	Le génitif d'objet, l'accusatif et l'instrumental	376
3.5.2.1	<i>mad-</i> et le «génitif-instrumental»	377
3.5.2.2	<i>par-</i> , <i>prc-</i> et le «génitif partitif»	378
3.5.2.3	<i>ī-</i> et le «génitif de but»	379
4	Le sujet et l'agent	381
4.0.0.0	Le sujet et la voix	381
4.1	Le causatif	381
4.1.1.1	Le causatif: plan de l'expression et plan du contenu	381
4.1.1.2	Définition du mécanisme causatif	382
4.1.1.3	Le problème de l'objet causatif	383
4.1.1.4	Le causatif simple et les cinq causatifs doubles	384
4.1.2	Le causatif double	385
4.1.2.1	<i>śucā... enam arpayati</i>	385
4.1.2.2	<i>tām gīrbhīr vāsayāmasi</i>	386
4.1.2.3	<i>ācetaṇḍa dhīya imā jaritrē</i> (1.2.3)	387
4.1.2.4	<i>pāyaya- tām havīḥ</i>	389
4.1.2.5	Exemples: <i>vyā-</i>	389
4.1.2.6	<i>tan-</i> et i.-e. * <i>reg-</i> (1.2)	390
4.1.2.7	<i>budh-</i> et germ. * <i>beudān</i>	390
4.1.2.8	<i>bhūṣ-</i>	393
4.1.3	Le causatif simple	394
4.1.3.1	«couler»: «faire couler» (0.1.2.3)	394
4.1.3.2	«aiguiser» / «aiguillonner» (0.1.2.3)	396
4.1.3.3	«laisser» / «rester», «couler» (1.2.3.4.5.6.7)	398
4.1.3.4	<i>bhuj-</i>	402
4.1.3.5	<i>prā-tar-</i> et <i>trā-</i>	404
4.1.4	L'accusatif de l'objet causatif	405
4.1.4.1	L'accusatif de l'objet causatif comme directif (1.2)	405
4.1.4.2	L'accusatif de l'objet causatif comme «objet instrumental»	405
4.1.4.3	L'origine de l'objet causatif	406
4.2	Le passif	407
4.2.1	Le complément d'agent	407
4.2.1.0	Le passif: agent et sujet	407
4.2.1.1	Le génitif d'agent (1.2)	407
4.2.1.2	Le datif d'agent (1.2)	410
4.2.1.3	Le locatif et l'ablatif d'agent (1.2)	412
4.2.1.4	L'instrumental d'agent; son origine	414
4.2.1.5	Instrumental, génitif d'agent et génitif subjectif	414
4.2.1.6	Le cas de l'agent et la nature du passif	415
4.2.2	L'adjectif en <i>-ta-</i>	415
4.2.2.0	Passif, actif et possessif	415
4.2.2.1	Les composés du type <i>su-yuj-</i>	415
4.2.2.2	L'adjectif en * <i>-tō-</i> (* <i>-nō-</i>) (1.2.3.4)	417
4.2.2.3	L'adjectif en * <i>-e/ont-</i>	421
4.2.3	Le passif personnel	424

4.2.3.0	Le passif personnel et les deux modèles	424
4.2.3.1	Le passif des verbes «mettre en contact ou en présence»	425
4.2.3.2	Le passif de <i>dhā-</i> et de <i>dā-</i>	425
4.2.3.3	<i>sac-</i> comme passif	425
4.2.3.4	Le passif des verbes de parole	425
4.2.3.5	Le passif du modèle 1 et le passif du modèle 2	425
4.3	L'actif	426
4.3.0.0	Diathèse explicite et diathèse implicite	426
4.3.1.0	De l'instrumental désubjectif au sujet instrument	426
4.3.1.1	<i>yam-</i>	427
4.3.1.2	<i>sā-</i>	427
4.3.2.0	De l'instrumental désubjectif au sujet-bénéficiaire	428
4.3.3.0	De l'instrumental désubjectif au sujet-possesseur et au sujet-lieu	429
4.3.4.0	L'actif entre le passif et le causatif	430
4.3.4.1	<i>vr̥dh-</i> et <i>mah-</i>	430
4.3.4.2	<i>pī-</i> et <i>pinv-</i>	431
4.3.4.3	<i>budh-</i>	432
4.3.4.4	«aiguiser» / «aiguillonner»	432
4.3.4.5	<i>par-</i> et <i>pr̥c-</i>	432
4.3.5.0	Les verbes à deux diathèses	433
4.3.5.1	<i>sac-</i>	433
4.3.5.2	<i>bhuj-</i>	434
5	Les origines de la flexion casuelle	435
5.1	Datif, infinitif et nom verbal	435
5.1.1.1	La genèse du double datif	435
5.1.1.2	Le cycle du nom verbal: données syntaxiques	437
5.1.1.3	Le cycle du nom verbal: données morphologiques	438
5.1.1.4	Origine des infinitifs datifs védiques en <i>-aye</i>	443
5.1.1.5	Le datif et l'origine de certains dérivés en <i>-ī-</i>	443
5.1.2.1	Le datif et la fonction du nom verbal	443
5.1.2.2	L'origine des noms d'action en <i>*-yo-</i>	444
5.1.2.3	Le nom verbal slave	445
5.1.3.1	L'infinitif i.-ir. en <i>*(a) dhyāy</i> et l'infinitif grec en <i>-sthai</i>	446
5.1.3.2	La forme casuelle des infinitifs grecs en <i>-n</i>	447
5.2	Nominatif, accusatif et instrumental	447
5.2.1.1	Nominatif, <i>casus activus</i> et <i>casus passivus</i>	448
5.2.1.2	Autres composantes du nominatif	448
5.2.1.3	Nominatif et instrumental	449
5.2.1.4	Instrumental et accusatif	450
5.2.2	Le cas direct des neutres et l'instrumental	451
5.2.2.0	Les «finales syncopées»	451
5.2.2.1	<i>nomen / nomine</i>	451
5.2.2.2	Gr. <i>mēkos</i> , av. <i>masō</i>	452
5.2.2.3	Lat. <i>id. gaudeo, gaudeo quod</i>	452
5.2.2.4	Lat. <i>dulce ridentem</i>	453
5.2.2.5	Véd. <i>tāt... vīryēna</i>	454
5.2.2.6	Véd. <i>tāpas tapyāte</i>	454
5.2.2.7	<i>añjy añj-</i>	454
5.2.2.8	Les cas directs neutres pluriels en <i>-āis</i> de l'avestique	455

5.2.2.9	La position du «cas direct du neutre»	455
5.2.2.10	Le témoignage de la dérivation sur la parenté originelle de l'instrumental et du cas direct du neutre	456
5.2.3	Locutions verbales avec * <i>dhē-</i>	457
5.2.3.1	* <i>kred-dhē-</i>	457
5.2.3.2	* <i>m(e)n(s)-dhē-</i>	459
5.2.3.3	* <i>yews-dhē-</i>	460
5.2.4	Cas indéfini et thème nu en i.-e	461
5.2.4.1	<i>yudhā yūdham</i>	461
5.2.4.2	Les emplois du thème nu en i.-e	462
Bibliographie		465
Index des passages cités		475
Index des racines et des verbes		491

